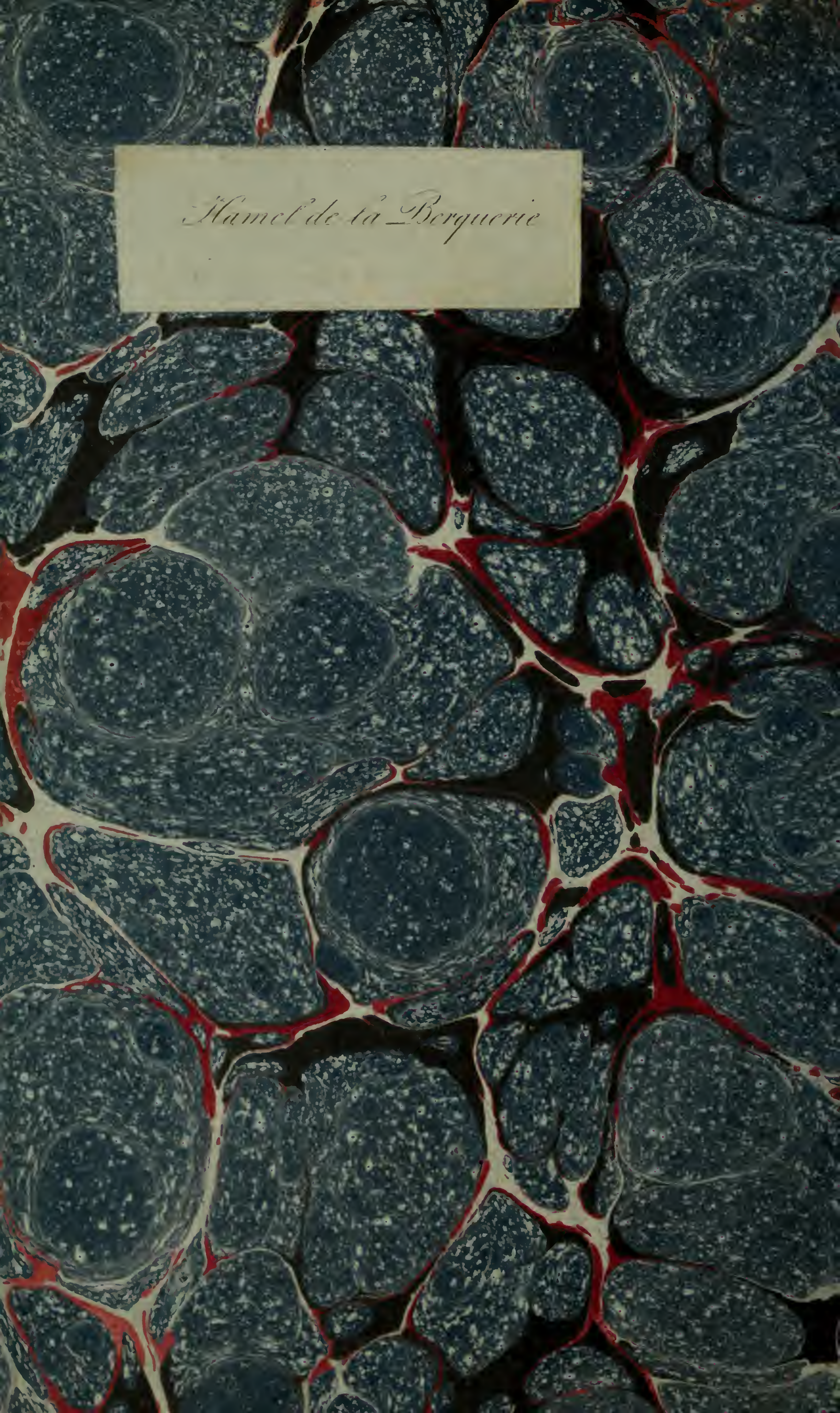
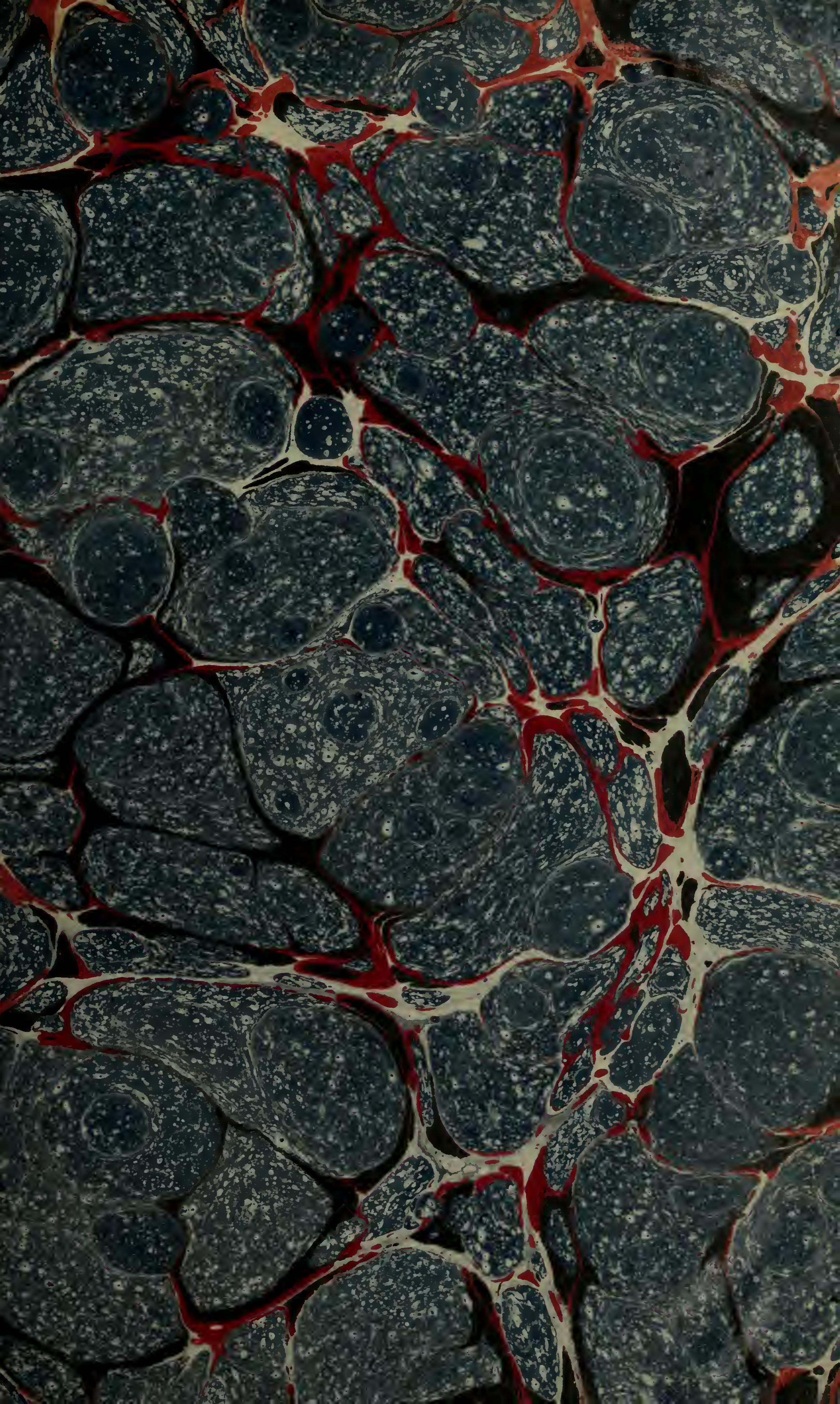



Hamel de la Berquerie



L'ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
36, Rue de Vaugirard.

L'ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE,

JOURNAL DE RÉFORME SOCIALE

PAR LE CHRISTIANISME.

TOME TROISIÈME.

AVRIL 1835 A JANVIER 1836.

PARIS,

5, RUE DE MÉNARS.

PARIS











Arnout

L'écho de la Fe France, rue Feydeau 22

Lith. de Benard

LA

JEUNE FRANCE.

Journal de Réforme Sociale



L'ÉCHO DE

LA

JEUNE FRANCE.

Journal de Réforme Sociale.

ÉCONOMIE POLITIQUE

PAR M. C. DE COUX,

Professeur à l'Université catholique de Malines.

Réflexions préliminaires. — Science de l'économie politique. — Principes de la théorie sociale du professeur.

La science qui traite de la richesse acquiert de jour en jour une plus grande importance. C'était d'abord la théorie du superflu, l'art de l'étendre ou de le multiplier, et à son origine, toute noire de chiffres, elle ne s'occupait guère que de réglemens agricoles, industriels et commerciaux. Mais à présent elle a une autre mission, car les peuples lui demandent ce qui les fait vivre aussi bien que ce qui les enrichit : le pain du pauvre, le nécessaire social. Ainsi des besoins nouveaux ont engendré des idées nouvelles, et l'économie politique, sortie de la voie qu'avaient frayée les Smith et les Say, aspire maintenant à résoudre les plus hautes questions de la sociabilité humaine. Elle aussi, elle a eu sa révolution, révolution qui dure encore, et que les saint-simoniens ont eu l'honneur de commencer. Les premiers ils ont compris, ou du moins les premiers ils ont proclamé que la civilisation moderne, si agitée à sa surface, était atteinte d'un mal interne et profond, sur lequel les changemens politiques ne peuvent rien, et dont le principe réside dans l'inégale répartition du bien-être matériel, dans l'effroyable misère des uns, et l'excessive richesse des autres. Leur symbole jusque-là était vrai; et lorsque sur cette base ils eurent élevé

leur monstrueux système, la conscience publique rendit justice à leurs intentions, et mit une sorte d'indulgence dans la flétrissure qu'elle leur imprima.

Or, les catholiques s'attachèrent moins à réfuter la nouvelle doctrine qu'à profiter des aveux qui y étaient enfermés. Eux aussi, ils commencèrent à étudier le paupérisme, ce ver rongeur de nos sociétés décrépites; et comme le mal était venu à une époque d'incrédulité, ils se mirent à soupçonner que cette incontestable coïncidence pouvait bien être autre chose que le rapport qui lie chaque cause à son effet. Cependant l'un d'entre eux, M. de Coux, n'avait point attendu les révélations de l'école saint-simonienne pour s'emparer d'une donnée si féconde en aperçus nouveaux, et il peut revendiquer l'honneur d'avoir, le premier en France, exposé les principes qu'il développe aujourd'hui devant ses jeunes auditeurs de Malines. Dans ses premières leçons, il s'est surtout attaché à définir la nature, et à mesurer la puissance de l'action que chaque croyance, religieuse ou philosophique, n'importe, exerce sur le bien-être matériel des peuples qui ont foi en elle. La méthode qu'il a suivie nous semble aussi ingénieuse qu'incontestablement elle est hardie. Il pose d'abord en principe que tout dogme, tout précepte, toute théorie morale est une force qui agit d'une manière en quelque sorte fatale, et façonne, après l'avoir créée, la sociabilité des peuples. Il déduit de là que la civilisation doit partout sa forme et le degré de perfectibilité dont elle est douée aux doctrines dont elle procède; en sorte qu'elle ne saurait être parmi des musulmans, par exemple, ce qu'elle sera parmi des catholiques ou des matérialistes.

Partant de ce fait, le professeur fait une complète abstraction de ses propres croyances, et ne demande compte ni aux éclectiques, ni aux bouddhistes, ni aux chrétiens, de la somme de vérité ou d'erreur que possèdent les uns ou les autres. Il les prend au mot, et, *croyans* ou *philosophes*, il les juge d'après les actes qui découlent logiquement de leurs convictions. Ces actes seront-ils sociaux, ou, en d'autres termes, se résolveront-ils naturellement en actes utiles à la société? Dans la pensée de M. de Coux, toute la question est là; car s'il fait à l'inconséquence individuelle une large part, s'il admet que chacun de nous peut valoir plus ou moins que sa foi, il soutient, et nous le croyons avec lui, que les peuples pris en masse règlent invariablement leur conduite sur l'idée qu'ils se sont faite du juste ou de l'injuste. Considérée sous cet aspect nouveau, la sociabilité humaine n'est plus qu'un simple accident qui dépend d'une loi plus haute, loi écrite dans le code moral des nations par leur foi, leur crédulité ou leur raison.

Cette loi a sa sanction dans notre soif si ardente de bonheur; car elle exprime les conditions auxquelles nous pouvons le conquérir, soit en ce monde, soit en l'autre. Ainsi, lorsque M. de Coux parle du *bien* et du *mal*, il ne leur attribue de puissance civilisatrice qu'autant qu'ils descendent des hauteurs d'une inintelligible abstraction, et deviennent tout simplement le *bien* auquel chacun de nous aspire, le *mal* que chacun de nous veut éviter. L'un et l'autre ils ont leur nature propre; mais leur influence sociale dépend de la forme que nous leur attribuons; et comme cette forme change avec nos croyances, que le philosophe et le catholique, le fétichiste et l'ignicole n'ont aucune notion commune, ni de la félicité en elle-même, ni des moyens qui y conduisent, quatre sociétés distinctes naîtront nécessairement de ces quatre doctrines si opposées.

La théorie sociale de M. de Coux repose sur les principes que nous venons d'exposer si rapidement. Plus tard nous les développerons avec plus d'étendue, et nous joindrons les démonstrations aux assertions. Maintenant nous laisserons parler le professeur lui-même, et nous lui emprunterons les passages suivans de son discours d'ouverture.

DISCOURS D'OUVERTURE.

Penchant des esprits vers les idées catholiques. — Coup d'œil sur la guerre du philosophisme contre le catholicisme. — Apostasie du dix-huitième siècle. — Du sacrifice chrétien. — Les vérités du catholicisme inaperçues au dix-huitième siècle. — Différence entre l'économie politique chrétienne et l'économie politique anti-chrétienne.

« Aujourd'hui tous les hommes qui s'occupent sérieusement d'une partie quelconque des connaissances humaines, se sentent entraînés même malgré eux, par un penchant irrésistible vers les idées catholiques. Ce fait, l'un des plus remarquables de notre époque, est peu en harmonie avec les prévisions du philosophisme; mais il n'en est pas moins incontestable, et il a sa cause dans les grands travaux entrepris par nos adversaires. Comme leurs progrès dans la voie de la science ont été rapidse, ils entrevoient déjà, si j'ose ainsi le dire, la nature intime des choses, et à travers les voiles qui les séparent encore de notre Dieu, quelques rayons de son ineffable majesté arrivent jusqu'à eux. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent donc plus avancer sans se trouver en sa présence, et par conséquent ils ne peuvent demeurer incrédules qu'à la condition de devenir stationnaires, c'est-à-dire de perdre toute action sur l'intelligence humaine. Ainsi l'homme que l'amour de la science avait d'abord éloigné de Dieu, ne pourra bientôt plus satisfaire cet amour qu'en revenant à Dieu, et le besoin de progrès qui fit jadis tant de mal à l'église, sera bientôt le plus puissant de ses auxiliaires terrestres.

Cette heureuse et nouvelle nécessité a déjà singulièrement radouci le langage des plus éclairés parmi les incrédules de nos jours, et vous chercheriez vainement ailleurs que dans la lie de leurs disciples, l'outrageante âpreté de l'école voltairienne. Il y a ainsi dans l'ordre intellectuel un progrès réel, et qui, en promet d'autres plus grands encore. Toutefois, c'est surtout dans l'ordre matériel qu'apparaissent les indices d'un prochain changement. Tant que la philosophie anti-chrétienne n'avait attaqué que la raison de l'homme, tant qu'elle n'avait déchaîné que les plus grossières passions de notre nature, elle n'avait séduit que les esprits les plus vains, ou perverti que les cœurs les plus vils, et les uns et les autres forment partout une faible minorité. Aussi quand elle voulut perdre des générations entières, elle ne renonça point à ses anciennes armes, mais elle fut en demander d'autres à un besoin que nous éprouvons tous, au besoin de notre bien-être matériel. Elle inventa donc l'économie politique, et comme celle-ci est née hors du sein de l'église, ses premières paroles ont été des paroles de blasphème. Alors une double guerre fut faite à Dieu, et les nouveaux titans qui voulaient le détrôner eurent recours à un des principaux axiomes de la nouvelle science, à la division du travail. Pendant que les uns, les plus hardis, s'attaquaient directement aux preuves de la religion, les autres, plus habiles la minaient sourdement par des théories moins révoltantes, mais

qui tendaient toutes à établir entre elle et la prospérité des peuples, un fatal antagonisme. Les premiers rencontrèrent de vives résistances de la part de quelques savans catholiques, mais les autres n'en éprouvèrent aucune, et ils profitèrent admirablement de cette incurie. Seuls à s'occuper des moyens qui engendrent la richesse, ils lui assignèrent les conditions qu'ils voulurent, et comme le public n'entendait qu'eux, il en vint bientôt à croire que le catholicisme est l'ennemi nécessaire et naturel de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. De cette façon, la société entière fut appelée à prendre part dans cette grande querelle, et les catholiques eux-mêmes finirent presque par admettre sur la foi de leurs adversaires, qu'une irrémédiable pauvreté n'est, après tout, qu'un des sacrifices imposés à l'homme par leurs croyances.

Alors commença la grande apostasie du dix-huitième siècle. L'amour de la famille, l'amour de la patrie, s'insurgèrent contre la religion, et les ames les plus pures ne résistèrent au torrent qui emportait la multitude, que par une grâce toute spéciale de la Providence. Jusqu'à ce moment, l'incrédulité avait seulement enseigné; à partir de cette époque, elle gouverna. Rois et princes, quiconque ayant besoin d'argent, préférait l'argent à la vérité, se livra à elle, et dans plusieurs pays, en Espagne par exemple, sous le règne de Charles III, il y eut dans les conseils du souverain une sorte de compromis entre l'amour de Dieu et l'amour de la richesse. On se fit athée en finances, et l'on demeura chrétien en tout le reste. Mais ce partage y porta ses fruits, fruits moins amers cependant que ceux recueillis par les peuples qui acceptèrent toutes les doctrines des économistes. Ce fut l'âge d'or de l'incrédulité, le temps de sa plus haute popularité, et je désespérerais de sa prochaine défaite, si l'expérience n'avait déjà donné un terrible démenti à chacune de ses promesses. En effet, telle est la débilité de notre nature, l'ardeur de notre cupidité, qu'un culte qui aurait pour lui la seule vérité, un culte qui condamnerait le genre humain à végéter dans les angoisses d'une perpétuelle misère, courrait grand risque de n'avoir qu'un faible nombre de prosélytes. Mais Dieu, dans sa miséricorde infinie, ne nous a point réservé une si périlleuse épreuve. Ne nous a-t-il point dit : *Cherchez d'abord le règne de Dieu, et tout le reste vous sera donné?*

Cependant, il faut le reconnaître, l'erreur où tombèrent alors les catholiques eux-mêmes avait en soi quelque chose de plausible, et je la partagerais encore si une triste expérience n'avait révélé les épouvantables conséquences du triomphe industriel de l'incrédulité. Car notre religion est une religion toute de sacrifice. Elle exige de nous une continuelle abnégation, une constante résignation, et elle classe parmi les plus grands vices la soif désordonnée de la richesse. Ses préceptes sont austères, et ses conseils plus austères encore, puisqu'à ceux qui veulent arriver à la perfection, elle donne pour guide l'amour de la souffrance et la pauvreté. Certes, au premier abord, de pareils enseignemens, si contraires en apparence au progrès de chaque fortune individuelle, semblent peu favorables au progrès de la fortune publique. Les chrétiens, comme leurs adversaires, en tirèrent du moins cette induction, et moi-même, j'ai long-temps commis la même méprise. Elle était grave, j'oserai presque dire niaise; vous allez le comprendre.

Si les sacrifices du catholicisme étaient perdus pour la société; si les privations qu'il s'impose, son désintéressement, sa charité, sa bonne foi, la pureté

de ses mœurs, ne servaient à personne, nous n'aurions rien à répondre aux économistes anti-catholiques. Mais en est-il ainsi? Lorsque Dieu m'accorde la grâce de subordonner mon intérêt personnel à l'intérêt de mon prochain et de la société, mon prochain et la société ne retirent-ils aucun avantage de mon obéissance à la loi divine? Si je donne une partie de mon pain au pauvre, celui-ci ne retrouve-t-il point tout ce que m'enlève la charité? Si je remplis fidèlement toutes mes promesses, mes créanciers, et en général tous ceux qui ont des relations d'affaires avec moi, ne recueilleront-ils aucun bénéfice de la ponctualité que m'inspire la crainte d'offenser mon créateur? Le sacrifice chrétien, bien que son principe soit dans l'amour de Dieu, tourne donc toujours au profit de nos semblables, et s'il appauvrit ceux qui le font, il enrichit le prochain. Or, nous sommes tous *prochains* à notre tour, et par conséquent, chaque membre d'une société catholique trouve dans les sacrifices d'autrui, un large dédommagement de ses propres sacrifices.

Ces vérités si simples ne furent point aperçues des hommes du dix-huitième siècle, et l'économie politique emprunta son principe générateur de la richesse, au déchaînement de toutes les cupidités. Au lieu de chercher avec le catholicisme la richesse de chacun dans la richesse de tous, les économistes cherchèrent la richesse de tous dans la richesse de chacun. Dès lors, au lieu de s'appauvrir au profit du prochain, on voulut s'enrichir à ses dépens, et une concurrence doublement ruineuse par ses excès d'abord, et puis par la mauvaise foi qui en fut la suite, envahit le monde. Qu'est-il résulté de ces grands efforts pour donner un démenti pratique à la parole du Sauveur, *il y aura toujours des pauvres parmi vous*? Que la riche Angleterre compte un pauvre sur cinq habitans, et qu'à Paris, les trois quarts des funérailles se font aux frais de la ville.

J'aurai plus tard à vous montrer tous les résultats de l'économie politique, telle que jusqu'à ce jour elle a été presque partout enseignée. Mais déjà j'en ai assez dit, pour que vous puissiez formuler dans vos esprits ce qui distingue fondamentalement l'économie politique chrétienne de l'économie politique anti-chrétienne. L'une prend pour principe générateur de la richesse le sacrifice, l'autre la cupidité, et cette différence est, à mon avis, la cause radicale de tous les mécomptes sociaux qu'a rencontrés la dernière. Voilà, je ne crains pas de l'affirmer, ce qui a rendu si stériles les magnifiques travaux des Smith, des Say et des Ricardo. »

(*La suite au numéro prochain.*)

UN SALON DE PARIS.

SUITE D'UN TRAIT D'URBANITÉ.

Par une certaine matinée du mois de mars, j'étais en train de assembler les matériaux d'un travail fort ingrat et qu'il m'importait de terminer sans retard, lorsque, au mépris d'une consigne formelle, ma fille aînée ouvrit brusquement la porte de mon cabinet, et me jeta le nom de M. B......, en s'effaçant pour laisser pénétrer un jeune homme jusqu'à moi.

Indépendamment de ce que ce nom et cette figure ne réveillaient aucun souvenir précis dans ma tête, mes préoccupations se trahirent sur mon visage, et je compris que les obséquiosités banales de ma politesse dissimulaient à peine la vive contrariété que j'éprouvais en ce moment.

— Vous ne me reconnaissez sans doute pas? me dit timidement ce jeune homme.

Mon regard inquisiteur et glacé n'était pas fait pour le rassurer sur cette conjecture.

En s'éloignant avec hésitation du siége que je lui désignais, l'étranger ajouta du son de voix le plus doux :

— Je puis revenir. Faites-moi la grace de m'indiquer une heure à votre choix.

Il dut s'asseoir; un geste l'empêchait d'insister.

On n'ignore pas que le studio d'un journaliste est une sorte de cabinet de consultation où, sous un prétexte en l'air et sans cause bien légitime, viennent s'installer et poser des originaux de tout genre, prodigues de leur temps et du temps des autres; solliciteurs de conseils qui ont des chefs-d'œuvre à placer où l'on voudra; cliens qui ne cherchent que des patrons pour se produire dans un journal et chez un éditeur. Le tout à charge par vous de les protéger, comme si le journaliste, subordonné de la gérance, n'avait pas assez de mal à se protéger lui-même. Tout inconnu soulève d'abord un préjugé contre lui. On conçoit donc que, dans la transe de cette fatalité, j'aurais voulu que celui-ci fût à cent lieues. Un reste de philosophie accourut à mon aide. Ces inconvéniens, d'ailleurs, sont ceux de la profession, et la bonne politique veut que l'on n'ajourne pas un indiscret lorsqu'on a confusément l'espoir d'en finir avec lui dès sa première visite.

— Puis-je savoir, monsieur, lui dis-je, ce qui me procure l'honneur.....

Il m'interrompit avec une vivacité contrainte.

— Nous nous sommes déjà vus à Rouen, monsieur! sur la côte de Sainte-Catherine; je donnais le bras à la mère de mademoiselle Clémence J.....

La mémoire me revint.

— Pardon de l'oubli! Vous vous nommez Adolphe, n'est-ce pas?

— Adolphe B...... oui, monsieur. Et c'est, comme vous le voyez, sans autre titre à votre indulgence que le hasard d'une rencontre purement furtive, pendant laquelle nous n'avons pas même échangé deux paroles, que je viens vous mettre en demeure pour un service de la plus haute importance pour moi; service que, seul à Paris, vous pouvez me rendre. Il n'a pas fallu moins que la vive confiance que j'ai prise en vous pour me déterminer à cette démarche. Elle est étrange peut-être; mais vous êtes jeune, et vous me comprendrez.

Une larme brillait dans ses yeux : sa voix s'éteignit un instant.

Ce ton de mystère et de crainte, le vague du préambule, m'avaient ému. Ma figure, en se déridant, rendit un peu de calme au jeune homme.

— Depuis six mois entiers j'hésite, me dit-il en donnant libre cours à ses émotions; depuis que mademoiselle Clémence a quitté Rouen pour se rendre ici, comme vous le savez peut-être?

— Je l'ignorais.

— Elle est à Paris maintenant, monsieur, et je ne suis indiscret que vis-à-vis de vos occupations, ce qui est de trop sans doute, en vous confiant que j'avais l'espoir d'obtenir sa main lorsqu'elle ne songeait pas à se chercher des protecteurs et à tenter la fortune. L'autorisation de sa mère et son aveu, rien ne manquait à mes droits. Depuis son départ, permettez-moi cette confidence! mes lettres ont en vain sollicité les siennes; je n'ai pas obtenu de ces dames la moindre preuve de souvenir. Clémence m'oublie! Je le conçois; le sort que je lui destinais ne pouvait être assez brillant pour elle. Misérable professeur de dessin, je n'ai d'autre avenir qu'un travail chétif dans une condition ignorée. Clémence mérite mieux. Sa vocation, c'est le sentiment de ma famille, l'emporte dans une sphère supérieure; on ne cesse de me le dire, et pour elle et pour moi je m'en effraie. Toutefois, malgré son silence, malgré le sentiment du peu que je vaux, je ne suis pas résigné. On ne se désiste pas facilement d'un rêve d'enfance. Je veux la voir une fois encore, et je mérite peut-être, monsieur, que vous me mettiez à même de risquer une dernière tentative. Quelle que soit sa volonté, je serai sans doute moins à plaindre si je la sais heureuse; mais c'est trop de son silence et de mon incertitude sur sa position.

Je ne comprenais pas encore très-clairement de quelle manière mon intervention pouvait être indispensable dans tout cela. Je le dis à M. Adolphe.

— Il faut m'expliquer, ajouta-t-il. Clémence doit se rendre ce soir dans une maison où vous allez habituellement vous-même, ainsi que mes informations me l'ont appris. Sous vos auspices, ne puis-je y pénétrer moi-même? Voyez, monsieur! Je n'ai d'autre garantie près de vous et de vos amis, pour m'assurer votre protection et l'accès auprès d'eux, que la bonne foi de ma démarche. Cela suffit-il?

On devine ma réponse.

A neuf heures du soir, nous étions en effet dans la maison que M. Adolphe m'avait désignée.

En traits heurtés, et pour tenir mes lecteurs au courant, je devrais peut-être essayer ici l'esquisse d'une de ces maisons de la capitale où, durant l'hiver et deux fois par semaine, les notabilités de la classe bourgeoise, députés, journalistes, électeurs, organes et auxiliaires de nos diverses coteries politiques, se groupent autour des plateaux couverts de porcelaines du Japon, pour le thé, sous les yeux d'une maîtresse de logis qui trône à la lueur des flambeaux, présidente émérite des réunions du soir, un bouquet de violettes à la main. Mais, tout le monde, à peu près, est à même de s'en tracer une fidèle image : c'est chose vulgaire. On sait, ainsi que moi, quelle variété de distractions attire les indifférens qui forment la tourbe et la galerie. Ici des tables de jeu chargées de bougies et de jetons d'argent; là, des albums feuilletés au hasard, étalant des fantaisies d'artistes sur les guéridons, près de la brochure de la semaine et du roman nouvellement paru; plus loin, le piano dont le clavier tressaille sous le doigt distrait qui s'y promène, en attendant que l'on proclame à voix haute l'arrivée du chanteur italien inscrit sur le programme de la soirée. On y juge les nouveautés, les événemens, les hommes. L'imagination française fait les honneurs de son étourderie avec cette facilité de mots dont la réflexion est exclue, en éclatant de rire, en étudiant ses regards dans les miroirs. A travers ce tumulte, éveillé, bourdonnant partout, des intrigues se forment qui resteron sans té-

moins et sans auditoire au milieu de la foule. Grâce à l'habileté d'un intermédiaire actif, des rencontres imprévues s'organisent. Désarmés par l'étiquette, des antagonistes parlementaires transigent entre deux embrasures. D'autres, en souriant, s'abordent, une tasse entre les doigts, près du marbre de la cheminée. Des réfugiés de plusieurs pays, parés de la coquetterie de l'exil, des savans de l'Institut, froids et tranchans, la noblesse militaire de l'empire, tout se mêle. Les intérêts privés se mettent sur le tapis à la faveur du grand mot de l'intérêt public, et à ses dépens. Ne vous en tenez jamais à la lettre. Ces messieurs, à ce qu'il vous paraît, se montrent fort inquiets, n'est-ce pas? pour la sécurité de la France; ce sont des banquiers! Prenez-y garde, et traduisez que les fonds ont fléchi. Pour plus de décence, le style de l'agiot s'est empreint d'une demi-teinte libérale. Dans un soir, visitez vingt cercles; c'est le même détail, et souvent avec les mêmes visages. Le gouvernement s'y parodie à merveille, il s'y reflète en miniature. On y fait de la petite diplomatie pour des choses de peu, et aussi force protectorat; quelquefois même des réputations, car, suivant l'usage, on doit, autant que possible, à ses hôtes, la primeur d'une merveille et l'étrenne de l'inconnu. Les capacités inédites passent tour à tour par cette filière pour être décidément initiées ou bannies, produites au jour ou replongées dans le néant, après l'épreuve de leur début. Que de risibles préjugés de caillettes plaidés le plus spirituellement du monde parmi ces causeurs étiolés et rétrécis dans l'atmosphère des salons du jour; hommes qui se font femmes, femmes qui se font hommes! Et, dans leur estime toutefois, ils se considèrent comme l'élite et la fleur du pays; même, c'est fort au-dessous d'eux qu'ils aperçoivent le reste de l'humanité! S'ils en soutiennent la cause, c'est en faveur de l'ordre du jour et du bout des lèvres. Allez donc, au frémissement des voitures qui grondent sur le pavé de la cour, dans ce groupe moiré de diamans et de fleurs artificielles, quand les pieds foulent des tapis de peau de tigre, leur proposer une civilisation de castors! Le publiciste en herbe, homme d'état futur, grossoyeur de feuilletons pour le moment, y prélude aux emplois qu'il est certain de conquérir tôt ou tard, à la condition d'approfondir, sous la tutelle du cercle, la science frivole des usages du monde, et, complaisant ingénu d'une pensée dont il n'a pas toujours le secret, de prêter sa plume à des capitalistes qui sont amoureux-fous du progrès et des lumières, parce qu'ils en retirent cinquante pour cent. Ce qu'il résulte en dernière analyse de ces prétendus centres d'action, où le moindre habitué croit à l'importance de son rôle en avouant la nullité des autres, je l'ignore, et je ne me soucie nullement de l'apprendre; mais je certifie que bien des paroles vides, écoutées le mouchoir contre la bouche, avec ce sourire éternel et malade qui témoigne de la bienveillance obligée de nos mœurs, se dévorent dans ces mortelles soirées d'apparat. On y supporte en commun un supplice de bonne compagnie. Le faste des égards, de l'éclat et des lumières, couvre ce vide jusqu'au moment où les beaux esprits, congédiés par la pendule qui les dispense de se battre les flancs pour faire jaillir quelques étincelles des cendres de la conversation, laissent, en s'éclipsant, les véritables amis de la maison, débarrassés enfin de la cohue, libres de se divertir sincèrement, un quart d'heure, en petit comité; quart d'heure de compensation et de franchise, où bien des prétentions, félicitées en face et portées aux nues, sont impitoyablement passées par les armes.

C'était dans un de ces salons que Mlle Clémence J.... venait poser comme

poète, et confier à l'encens prostitué des coteries ses rêves de gloire, de fortune et d'avenir....

Adolphe et moi, portés par un flot de banquiers, de conseillers d'état, de barons, nous pénétrâmes au milieu de cette foule brillante, où son nom et le mien, modestes et obscurs, furent se perdre aussitôt dans une prodigalité de noms criblés de titres et de particules, tous inconnus à la cour de Louis XVI, sortis d'une révolution qui certainement n'avait pas été faite pour cela; monnaie de billon frappée au coin féodal, dernière ironie de l'ancien régime contre le nouveau.

Obligé, dans le premier moment, de suffire à mille civilités inévitables, je perdis mon compagnon de vue; mais, lorsqu'après ce sacrifice à l'usage, il me fut loisible de revenir aux intérêts de sa situation et de songer à lui, je l'aperçus, en dehors d'un demi-cercle de femmes, dans une attitude discrète, et, du bout de son doigt, touchant à peine le dossier du fauteuil de Mlle Clémence. Il causait avec la jeune muse.

Une singularité me frappa, dont j'essayai, mais en vain, de me défendre comme d'un préjugé.

Malgré ces chauds reflets, qui, d'habitude, sous l'artifice et le rayonnement des lumières, ajoutent tant de grâces nouvelles au coloris généreux d'un visage de dix-huit ans, il me sembla que, transplantée du large planitre de Sainte-Catherine au milieu de cet horizon coquet et rétréci, Mlle Clémence avait plutôt perdu que gagné; fleur privée de sa tige pour la jardinière d'un salon!... Dans l'examen de ses traits, nuancés d'impatience, un peu sans doute à cause de l'importunité dont j'étais en cette occasion le complice, je crus pressentir ce je ne sais quoi de nerveux et d'exalté qui n'appartient pas seulement aux fatigues de l'inspiration, témoignage de ses luttes sur un terrain où elle était accourue sans aide et sans ami, pour se dévouer à la nécessité d'une victoire. On ne sait jamais tous les rivaux que l'on a dans l'ame d'une femme; le démon de la célébrité est le plus inexorable de tous.

Adolphe n'osa parler trop long-temps à Clémence, il s'éloigna....

Un moment de silence avait été demandé. Moment étrange, où mon cœur s'ouvrit en pulsations plus rapides dans ma poitrine qui se resserra. L'enjeu de deux existences se jetait au milieu de ce salon.

D'un coup-d'œil rapide et gêné, j'interrogeai le cercle. — On se mouchait, on prenait place. Le frémissement des conversations expirait à petit bruit, et, de proche en proche, non sans un reste de contrainte, chaque groupe, en se rendant au désir de la maîtresse de la maison, affectait une contenance. Il ne s'agissait que de poésie; volontiers s'en fut-on dispensé. Un agent de change s'éclipsa sur la pointe du pied, de l'air d'un conscrit qui perd courage avant le bruit du canon. Avec la plus gracieuse émotion d'intérêt, penchée vers Clémence, une dame réprima du geste de son éventail le sourire d'un journaliste qui venait de baisser les yeux. Deux députés, d'une physionomie pleine et massive, établis devant le feu, la cuiller de vermeil à la main, les jambes écartées, promenaient sur l'auditoire ce regard impatient et ce front plissé qui caractérisent un orateur lorsqu'il a décidé dans sa tête que la sonnette du président ferait justice préalable de tous les murmures.

Pendant ces préliminaires, je sentis l'air s'alourdir. Adolphe, assis dans une embrasure, tenait la tête basse. Il ne regardait pas.

Clémence lut alors les vers que j'ai cités précédemment : cri de religion et de douleur, évangélique et républicain, bien étrange à coup sûr pour ces esprits brusquement arrachés à leurs préoccupations frivoles et mondaines ; énigme d'autant plus froide, il faut le dire, pour chacun de ceux qui se trouvaient là, que la voix du poète atteignit plus rapidement l'accent passionné de l'enthousiasme, quoique l'aspect des monumens de sa ville natale, vue d'ensemble au foyer de son riche paysage, ne se dressât pas devant nous, baigné de lumière et de verdure, pour en donner l'intelligence et le mot. Que d'harmonies faisaient défaut dans cet espace étouffé !... Cependant, et pour Clémence, et pour moi, et pour Adolphe surtout que je vis tressaillir en couvrant de ses doigts une figure pâle, le souvenir, cette propriété mystérieuse, ressuscitait à demi le prestige. Rouen m'apparut sous un voile de brume, élevant les tourelles de sa cathédrale sur un horizon incertain: et cette tête de femme, terreuse d'inspiration, étrangement belle par cela seul, avec des larmes qui mouillaient le bord de ses paupières, avec ses yeux enflammés et fixes qui voyaient ce que nul regard ne voyait, et des lèvres convulsives, et des plis qui plongeaient sur le front ; cette tête, mille fois plus artiste que la Corinne de Gérard, car elle souffrait, me pénétra jusqu'au vif d'un de ces éclairs d'électricité dont elle rayonnait en ce moment, couronne de poésie et de martyre !... Je tremblais, je cherchais un appui, j'étais agité comme un enfant.

Je sortis en sursaut de ce rêve au bruit des applaudissemens.

Le journaliste qui avait souri, se trouvait alors debout et devant Clémence. Il lui saisit la main ; et, après une étreinte muette, il lui laissa retomber cette main toute marbrée sur les genoux. J'aurais embrassé ce jeune homme !... C'était aussi applaudir ; mais c'était mieux.

Là, dut se borner le triomphe de Clémence. L'urbanité générale se trouvait quitte avec un de ces ridicules et assourdissans bruits de main que l'on paie au besoin dans les théâtres, et qui, dans les soirées, sont une dette de rigueur après une lecture, et quelle que soit cette lecture. Un suffrage de ce genre coupe au plus court : on n'a besoin ni de goût ni de conscience ; c'est fort commode pour ceux qui s'en privent. La maîtresse de la maison remercia d'un mouvement de tête plein de bonhomie et de charme. Elle avait raison ; la politesse lui revenait en partie.

On se précipita vers les tables d'écarté.

J'avais froid. Je baissais les yeux comme un coupable.

— Il y a bien quelque chose dans cette petite tête de brune, me dit un de mes amis, comme pour l'acquit de sa conscience.

Puis, dénouant une bourse de soie, et laissant glisser une pièce d'or contre le pied d'un flambeau :

— Pariez-vous ?...

Je cherchai Adolphe. Il écartait la gaze d'un rideau, comme pour regarder dans la rue.

Pour Clémence, immobile et retombée de toute sa hauteur, au milieu de tout ce monde qui reprenait un air d'aisance et de liberté, elle paraissait écouter avec une expression d'étonnement, mêlée d'orgueil et de douleur, les félicitations d'un personnage que je reconnus sur-le-champ. Dans le nombre des figures, celle-là m'était d'abord échappée. C'était l'académicien dont l'épître affectueuse, (on en a peut-être gardé mémoire) avait déterminé la jeune muse rouennaise à déserter la tiède obscurité de la Normandie pour le brûlant tourbillon de notre capitale. Entre les mots artistement agencés d'une lettre et le sans-gêne d'une conversation à bout portant, le tact de Clémence la conduisait sans doute à reconnaître quelque différence notable. Les grands hommes perdent à être vus de près : ils pâlissent aux clartés d'un salon. Dans l'intérêt de leur plume, on devrait leur couper la langue.

On introduisit un joueur de mandoline, Espagnol, je crois. Sa présence fit sensation ; elle suspendit le jeu : on brouilla les cartes, on accourut spontanément, et, spontanément, on fit silence. Rien de plus étrange en effet, rien à comparer aux ressources que cet Espagnol tirait de son instrument, réputé

pour le plus ingrat de tous les instrumens ; et cela par une série d'accompagnemens d'un effet original, exécutés sur le bois même de sa mandoline, dont il faisait sortir une foule de désinences lourdes ou sonores, à son gré : des bruits de galop, comme une charge de cavalerie, le cliquetis de la grêle mêlé de roulement d'orage, et, par instans, le rhythme joyeux et précipité des castagnettes; le tout pendant que ses doigts, inouïs de mobilité, couraient d'une corde à l'autre pour faire éclater des fanfares, hardies et retentissantes, ou pour murmurer, comme un bourdonnement d'abeilles, les matines voilées de quelque monastère lointain. Il y eut un moment où l'on crut entendre frémir les flammes de l'incendie, aux cris agonisans des enfans, des femmes et du tocsin. L'auditoire ne respirait pas, ne perdait pas un son, oscillait dans le vertige. On vibrait à l'unisson. Lorsque l'Espagnol déposa sa mandoline, l'enthousiasme faillit éteindre les lumières : je crus que la maison croûlerait sous le bruit cent fois répété des bravos....

Clémence était blanche comme son écharpe.

Une main toucha mon épaule. Adolphe, la bouche contractée par un sourire, me montrait, tourbillonnant autour de la flamme d'une bougie, sur le guéridon où je m'appuyais, un insecte qui finit par s'y noyer et s'y perdre. Puis, reportant son regard ému et profond vers Clémence, oubliée de tous et qui s'oubliait elle-même, le jeune Rouennais me fit un geste de remerciement et d'adieu.

Quand je voulus le rejoindre, il était déjà loin.

— Eh ! mon Dieu ! on ne vous voit plus ! Qu'est-ce que vous devenez donc?

C'était l'académicien. Il se pendit à mon bras pour descendre.

Je saisis avec vivacité l'occasion de cette rencontre.

— Ah ! lui dis-je, que pensez-vous de mademoiselle Clémence ?

— Mais.... que c'est une fort jolie personne. Ah ! ah ! vous vous y intéressez ? Elle vous fera tourner la tête, je vous le prédis ; j'en suis à peu près fou, moi ! qui ne m'en mêle plus.

— Je ne vous parle que de son talent, de ses vers, de son avenir.

— Soyez jaloux ! répondit-il gaîment. Ce matin j'ai reçu d'elle une lettre charmante : je regrette de ne pas avoir cette lettre sur moi. Elle donne ses rendez-vous en fort bonne compagnie, comme vous l'avez vu. Sa prose vous émerveillerait. On dit en l'air, et par forme de concession, que les hommes le cèdent aux femmes dans le style épistolaire : cela peut être mortifiant pour notre vanité ; mais c'est un fait !

— Répondez-moi donc, lui dis-je avec impatience. Quel est votre dernier mot à l'occasion des vers qu'elle nous a lus ?

— Il n'y a pas de prose au monde comme la sienne, continua-t-il du ton le plus distrait. Mettez-moi donc à même de tirer quelque vanité de ma correspondance avec elle. Venez me voir! Vous en serez fort content, je vous le promets.

Il allait s'élancer dans un cabriolet ; je le retins.

— Je crois vous comprendre, lui dis-je alors, et je n'ose avoir une opinion après la vôtre, car vous êtes juge et je ne le suis pas : votre brevet d'académicien étonne ma conscience ; mais, en ce cas, de quel mot voulez-vous que je me serve pour qualifier, d'après ce refus de me répondre, la lettre que vous avez écrite à mademoiselle Clémence ?

— Quelle lettre ?

— La lettre qui l'a traînée ici, en flattant ses idées, en exaltant ses espérances ; la lettre qui faisait allusion à ces mêmes vers dont vous évitez maintenant de dire votre avis ! Comment dois-je regarder cette lettre ?

— Eh ! mon Dieu, comme vous voudrez : comme un trait d'urbanité, et rien de plus.

— Rien de plus ! m'écriais-je avec une sorte de colère.

Il recula de surprise.

— Vous êtes fou, mon cher ami. N'allez-vous pas, comme un provincial, attacher quelque importance à ces certificats de génie, extorqués de vive force par des complimens que le premier venu vous met à brûle-pourpoint sur la gorge?

tribut que l'insouciance accorde à l'importunité. Allons donc!... vous savez un peu mieux votre monde. Mais (il se mit à sourire) vous êtes quelque peu républicain, si j'ai bonne mémoire; et voilà où est le mal. Les vers de la petite vous ont gagné par vos sentimens. De bon compte cependant, qu'est-ce, dites-moi, que ce bavardage plus ou moins rimé? que ces regrets sur l'impuissance de l'église qui n'a plus d'asile pour les vagabonds et les ménestrels? sinon l'éternel paradoxe de la paresse qui demande orgueilleusement l'aumône sous prétexte de génie. Les poètes! mais on en est encombré. Devons-nous des éditeurs à tout cela?... Grâce pour la librairie, mon cher!... Le budget les doit-il prendre à sa solde? Ce serait une charité funeste. Elle regrette les couvens, votre favorite! Eh bien, il n'en manque pas, ce me semble, en Espagne et en Italie, pays classiques des mendians qui pullulent, et que l'on y passe en revue de toutes parts, et où, du moins que je sache, il ne se couve guère de génies à l'ombre des cellules. Fadaises que tout cela. Qu'on fasse des vers, à la bonne heure! Il faut passer quelque chose à la jeunesse. J'en ai fait, moi, des vers; et qui, je vous l'accorde, ne valent rien du tout, quoique sur ce point mes très-chers confrères, dans l'intérêt du corps, s'entendent pour propager des maximes de charité. Mais, pour le maintien du bon ordre, vous conviendrez peut-être bien que ce métier-là ne doit se prendre qu'à la condition de savoir aussi manier le rabot du menuisier de Nevers. Voulez-vous que je vous dise?... Je trouve Cornélie sublime au berceau de ses enfans. Et vous?

— Moi! m'écriai-je un peu déconcerté.

Puis, me reprenant aussitôt :

— Mais il ne s'agit pas de moi. Que deviendra cette enfant qui s'est égarée sur la foi de vos paroles?

Il réfléchit durant quelques secondes, et, me touchant le bras en s'exhaussant sur le marchepied du cabriolet :

— Entre nous, me dit-il, un républicain doit savoir vivre de pain et d'eau.

Et le cabriolet fila comme le vent.

(*La fin au numéro prochain.*)

(La fin au numéro prochain.)

CHRONIQUE DE LA PREMIÈRE QUINZAINE DE MARS.

Physionomie du carnaval de 1835. — Multiplication des bals de souscription. — Licence des mœurs. — Les journaux et les théâtres. — Le pouvoir. — Insouciance des Parisiens. — Crise ministérielle et embarras de la situation. — La Chambre; pétition contre les duels; discours de M. de Lamartine. — Méthode adoptée en Angleterre contre les duellistes. — Position critique du ministère Peel; vote de l'amendement de l'adresse. — Rapprochement entre M. Pitt et M. Peel. — Dix ministres en France et point de ministère; anecdotes. — M. Rœderer, M. Viennet, le Bœuf gras. — Fin du carnaval à Paris. — Nouvelles du choléra à Marseille et d'une persécution contre les chrétiens en Chine. — La loi sur la responsabilité ministérielle et le rapport de M. Sauzet. — Interpellation de M. Sade. — Commencement du carême, prédications de MM. de Guerry, Lacordaire et Cœur. — Dissolution des Etats de Transylvanie. — Maladie et mort de l'empereur d'Autriche. — M. Thiers et l'ambassade de Naples. — Madame Malibran et l'Opéra-Italien de Paris. — Nouvelles des théâtres. — Le nouveau ministère.

Il y avait long-temps que le mois de mars n'avait si joyeusement commencé; sa première journée a ouvert les folles solennités du carnaval, et depuis bien des années on n'avait point vu de carnaval si fou, si extravagant, si dissolu, suant la licence, ivre de plaisir, non point de ce plaisir franc et ouvert qui marche au grand jour du soleil et sur le pavé des rues, mais de ce plaisir frénétique qui se cache, qui s'enferme entre quatre murailles à la douteuse clarté des bougies. Si Paris était la France, il faudrait prier Suetone d'écrire notre histoire. Le peintre des nuits enflammées de Néron serait un historien fort convenable pour un carnaval de Paris. Et n'est-ce point un Néron aux cent mille bras, aux cent mille têtes, que la grande ville aux voluptés furieuses, et aux formidables colères, toujours emportée et toujours folle, soit qu'elle danse ou qu'elle tue? Que le pain lui manque, à la bonne heure; elle se résigne. Mais au nom du ciel, veillez à ce qu'elle ne manque point de plaisir. A Paris, voyez-vous, il n'y a rien de plus superflu que le nécessaire, et rien de plus nécessaire que le superflu. C'est ce qu'on a compris cette année, et les appétits parisiens ont été merveilleusement servis par toutes ces honnêtes industries dont les grandes villes fourmillent, et qui s'entendent si bien à fabriquer

le scandale et à manutentionner l'immoralité. Il y a toute une population qui pendant trois nuits est demeurée sur pied, haletante, tumultueuse, masquée ou non masquée, aristocratiquement ivre de vin de Champagne, ou plus vulgairement saoule de grosse eau-de-vie, et trouvant dans les nombreux bals de souscription ouverts pour la recevoir, la débauche et le vice à des prix différens. C'est une révolution qui se fait depuis quelques années dans les mœurs parisiennes, et qui a pris pendant ce carnaval une extension nouvelle. Naguère il y avait fort peu de ces bals de souscription et beaucoup de bals particuliers. Dans ceux-ci au moins on connaissait et l'on était connu, et la licence de ces jours de folie se trouvait modérée par le souvenir des relations plus graves qui devaient continuer le reste de l'année. Dans les bals de souscription, au contraire, on jouit de toute la liberté que donnent ces intimités de rencontre qui ne survivent point à la nuit qui les voit naître; on a tous les bénéfices de l'incognito au milieu d'une licencieuse cohue, et c'est ainsi que les mœurs publiques perdent leur dernière garantie, et que nous allons frapper à la porte du bas empire pour lui emprunter les raffinemens de son immoralité

Il y a là de quoi inspirer plus d'une crainte. Ce nest point sans arrière-pensée que les pouvoirs supportent de pareils abus. Il y a des gens qui aiment mieux accorder la licence des mœurs que les libertés civiles ou politiques, et la corruption sociale fait la sécurité des mauvais gouvernemens. Ici il faut rendre justice à la presse de l'opposition ; elle n'a montré sur ce point ni farouche susceptibilité, ni puritanisme sévère. Elle a aidé autant qu'il était en elle les spéculateurs ès-licence en publiant et en appuyant leurs séduisantes promesses, et elle a même gravement raconté, sous la dictée des intéressés, que les plus brillantes livrées du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin assiégeaient, pendant le carnaval, les bureaux des billets des bals les plus mal famés, en oubliant sans doute d'ajouter que c'était pour elle-même et non pour ses maîtres que cette livrée était venue. C'est une bien bonne chose que la presse : oui, quand elle est bonne!

Cherchera-t-on pourquoi le carnaval de cette année a été plus gai que de coutume? c'est probablement parce qu'il y avait quelques sujets de crainte et de tristesse de plus. La perspective ou le souvenir des malheurs a toujours produit cet effet à Paris. Si la comète nous amenait la famine, il faudrait l'année suivante convertir tous les hôpitaux en salles de bal.

Pendant que tout le monde dansait, le gouvernement ne marchait plus. La retraite de M. Mortier avait laissé le ministère en dissolution, et la dissolution du ministère avait fait proclamer tacitement des vacances parlementaires. Cependant la chambre avant de se séparer, a entendu un beau rapport de M. de Lamartine sur une pétition contre le duel. L'honorable député a fait remarquer avec raison que c'est dans les mœurs qu'il faut attaquer cette maladie sociale. Mais l'association contre le duel qu'il a proposé sur le modèle américain de l'association de tempérance, n'est point dans nos mœurs. Il n'y a qu'une intervention au monde qui soit en position, sinon de tuer le duel, au moins de le décréditer, c'est l'intervention des femmes. Qu'elles fassent ce qu'on fait en Angleterre, qu'elles envoient à Coventry les individualités belligérantes qui raisonnent d'estoc et de taille, et qui vont prendre un brevet de supériorité intellectuelle et d'inviolabilité morale chez Mathieu Coulon, et elles triompheront peut-être de cet abus enraciné qui a résisté à deux bien grandes puissances, le sceptre de Louis XIV et la plume de Jean-Jacques Rousseau. Mais tout le monde ne sait pas bien ce que c'est qu'envoyer quelqu'un à Coventry. Le voici en trois mots. Cet usage naquit à bord d'un vaisseau de guerre anglais, de là il passa dans l'armée de terre, puis enfin dans la société. Il consiste à considérer comme absent tout homme qui se montre grossier de langage ou d'une humeur querelleuse. Vous taisez-vous? personne ne vous parle. Parlez-vous? personne ne vous répond. On s'entretient sur votre compte précisément comme si vous étiez à mille lieues. On vous blâme, on vous plaint, on analyse vos défauts, on commente votre caractère, et vous avez la satisfaction d'assister vivant à votre oraison funèbre, et d'entendre plus de vérité dans une phrase qu'on n'en adresse aux morts dans tout un discours. Les femmes de notre société française, si piquantes, si fines, d'une ironie si gracieuse, et qui savent si bien habiller leurs plus mordantes épigrammes de velours, seraient admirables pour déporter quelqu'un à Coventry. Cela leur créerait une magistrature, et tout le monde y gagnerait, elles, la société et les duellistes aussi.

C'est encore le premier jour de la grande semaine du carnaval que nous est arrivée la nouvelle du vote de l'amendement anti-ministériel à l'adresse de la chambre des communes. Cet échec éprouvé par sir Robert Peel dans la nuit du 26 février, a paru grave à tout le monde, mais n'a empêché personne de danser.

2 mars. — La crise ministérielle continue. M. Sébastiani arrivera-t-il? M. Soult est-il parti? Voilà la politique de toute cette journée, en cas qu'il y ait eu une politique. La presse, le château, les chambres ont un œil sur la route de Saint-Amand, un autre sur le détroit de Calais. Enfin, M. Sébastiani se présente, il est reçu en audience particulière. Que résulte-il de cette audience? Il en résulte que M. Sébastiani se fait mettre en sortant des sangsues. Pendant tout le lundi gras, M. Soult est ministre, c'est-à-dire qu'il le sera infailliblement dès son arrivée. M. Rœderer fait paraître une seconde édition de *son adresse d'un constitutionnel*, contre la constitution du pays qu'on avait attribuée à une plume haut placée. M. Viennet avertit tout le monde qu'il va lancer un manifeste politique. Le bœuf gras, sans avertir personne, échappe aux honneurs dont on l'entoure, et dans la rue Saint-Honoré, écrase deux ou trois passans.

3 mars. — Le carnaval finit et il semble que le monde de plaisirs qui s'est livré à toutes ses joies, fasse un dernier effort pour résumer en un seul jour tant de scandales et de folies. Dans la plupart des bals de souscription, il se passe des scènes d'une licence incroyable. Un pêle-mêle inoui règne dans ces réunions, au milieu desquelles les extrémités sociales se coudoient, et des banquets étranges rapprochent les contrastes les plus prononcés dans la fraternité de l'orgie. Cependant il arrive de funèbres nouvelles. Marseille est épouvantée par la présence d'un fléau qui décime sa population, Marseille, la ville de Belzunce! La Chine est ensanglantée par une persécution générale contre les chrétiens. Les premiers siècles du christianisme semblent recommencer leur cours sur cette terre lointaine, et le père Gagelin meurt avec le courage et la simplicité des anciens martyrs.

4 et 5 mars. — On apprend qu'un rescrit impérial promulgué à Vienne, le 23 février, dissout les états de Transylvanie qui avaient tenté de porter atteinte aux prérogatives de l'empereur. Il semble que le sol germanique éprouve une certaine agitation. L'état de santé du monarque régnant donne des craintes; l'empire autrichien redoute les commotions qui peuvent suivre un changement de règne. La Hongrie l'inquiète, et l'Italie l'épouvante.

Les journaux anglais apportent la séance du parlement du 2 mars. Le ministère tory y reprend un peu de cette fermeté qui lui avait manqué dans le discours de la couronne. M. Peel paraît adopter en partie la ligne que suivit Pitt devant le parlement de 1784. Alors aussi les Whigs avaient la majorité et la coalition imprévue de lord North et de Fox assurait à l'opposition, 232 voix contre 193. Agé à cette époque de 23 ans; le grand homme qui, depuis éleva si haut la fortune de l'Angleterre, ne craignit point de braver cette majorité hostile. On lui conseillait de dissoudre la chambre des communes; il s'y refusa, parce qu'il sentait que les colléges électoraux, dont l'opinion était faussée, lui renverraient la même législature. Le but qu'il se proposa ce fut de réformer l'opinion publique, et pour y arriver, il commença contre Fox ce beau duel parlementaire qui est resté dans les annales des gouvernemens représentatifs comme un monument admirable de l'éloquence politique et de la science gouvernementale. Gagnant le terrain pouce à pouce contre son terrible ennemi, Pitt parvint enfin après des débats de trois mois qui servirent à éclairer l'opinion publique, à réduire à une voix cette majorité de quarante voix qu'il avait contre lui au commencement de la session. Dès lors, il sentit que sa cause était gagnée. Le lendemain le parlement fut dissous, et la nouvelle chambre assura pour long-temps le pouvoir de Pitt. Si c'est ce bel exemple que sir Robert Peel a devant les yeux; si au lieu de céder aux passions Whigs, il veut lever dans la chambre un grand procès politique dont le pays sera juge, s'il espère conquérir et par la hauteur de son éloquence, et par la conscience-rectitude de ses actes, les sympathies qui ne lui sont pas acquises, la fortune de l'Angleterre n'est point encore sans ressource, puisqu'elle possède des hommes d'états si habiles et de si courageux citoyens.

Si la position du gouvernement en Angleterre est difficile, elle est pitoyable en France. C'est vraiment une fronde bourgeoise dont nous sommes témoins, une fronde, moins l'esprit, les grâces et la gaîté de la première. Chaque jour, disons mieux, chaque heure amène son cabinet. Las de n'avoir usé jusqu'ici les hommes qu'après les avoir pris, on les use maintenant sans les prendre. Il y a des ministères d'une heure, il y en a de deux, il y en a de trois; les ministères de quarante heures sont les plus longs. Depuis le commencement du mois, M. Sébastiani a déjà été deux fois ministre, et M. Soult trois. Il a été décidé que M. Molé formerait un cabinet; il a également été décidé que l'on confierait cette tâche à M. de Bassano; puis toujours décidé que M. Dupin en hériterait; puis encore décidé que ce serait M. de Broglie qui viendrait apporter sa présidence si populaire chez MM. Guizot, Jaubert et de Rémuzat. Sans oublier en outre qu'on a fort décidément annoncé que ce serait M. Passy qui occuperait le ministère, à

moins que ce ne fût M. Pelet (de la Lozère), à moins que ce ne fût M. Charles Dupin, à moins que ce ne fût M. Maison, à moins que ce ne fût M. de Montalivet, à moins que ce ne fût M. Sauzet, à moins que ce ne fût M. de Caux, à moins que ce ne fût M. Thiers, sans doctrinaires, à moins que ce ne fussent les doctrinaires sans M. Thiers, à moins que ce ne fût M. Guilleminot, ou bien peut-être M. Gérard sans le tiers-parti, ou bien encore M. de Barante, sans oublier une vingtaine de pairs et une trentaine de députés. Tout le monde a été ministre depuis quinze jours; c'est peut-être pour cela que personne ne l'est aujourd'hui.

Cependant cette crise ministérielle a son côté sérieux. Il ne faut point se contenter de prêter l'oreille aux faiseurs d'épigrammes qui s'en vont répétant que M. Thiers demande l'ambassade de Naples, pour aller réparer dans le climat de l'euphonie son larynx avarié, dit-il, au service de la France. Il ne faut point se montrer satisfait de la réponse de ceux qui prétendent que madame Malibran s'étant cassé le bras par delà les Alpes pour se rappeler au souvenir des bouffes de Paris, nous gagnerons au change en obtenant le rossignol du théâtre, sauf à voir la tribune veuve d'une linotte égosillée. Il y a quelque chose de plus curieux que ceci à faire remarquer : c'est qu'il existe un vice radical dans le pouvoir dont la prérogative reste ainsi frappée de paralysie, et qui escompte tous les ministères possibles sans arriver à une combinaison applicable. Ce vice vient de ce que ce pouvoir aspirant à rendre réelle une royauté qui ne peut être que nominale sous l'influence de la souveraineté populaire, est naturellement obligé à prendre son point d'appui dans un système à l'exclusion d'un principe. Comme la grande base gouvernementale, la base immuable, c'est-à-dire le principe, lui manque, il rend immuable le système qui devrait être transitoire, malléable, et susceptible de modification. Il remplace la stabilité sociale par la pétrification politique. Il a tellement crainte de tout mouvement, de tout progrès, qu'il semble prendre plaisir à gaspiller à l'avance toutes les capacités et toutes les illustrations. Il fait comme les passagers dans une tourmente, il jette tout à la mer, même les ministères futurs. Sait-on bien que l'on a été jusqu'à faire des propositions à M. Pagès, de l'Arriège, et à lui demander, de la part du château, s'il n'accepterait pas bien un ministère? Heureusement qu'il s'est trouvé là un collègue pour lui rappeler qu'on ne songeait qu'à le compromettre et à le mettre en contradiction avec lui-même, vérité assez manifeste, puisque l'envoyé officiel n'ignorait absolument que deux choses : à savoir qui serait dans le ministère avec M. Pagès, et quel serait le système adopté.

6. — On reçoit la nouvelle de la mort de l'empereur d'Autriche, décédé le 2 mars à une heure du matin. L'empereur François était né à Florence le 12 février 1768. Il succéda à son père Léopold II dans les états de sa maison le 1er mars 1792, fut couronné roi de Hongrie le 6 juin, élu *empereur romain* le 7, et couronné roi de Bohême le 5 août. Il se déclara empereur héréditaire d'Autriche le 11 août 1804. Veuf le 18 février 1790 de sa première épouse Élisabeth de Wurtemberg, le 13 avril 1807 de sa seconde épouse Marie-Thérèse des Deux-Siciles, le 7 avril 1816 de sa troisième épouse l'archiduchesse Marie-Louise de Modène, il avait épousé le 10 novembre 1816, en quatrièmes noces, la princesse Charlotte de Bavière.

Le prince impérial Ferdinand-Charles-Léopold-Joseph-François, appelé aujourd'hui à lui succéder, est né le 12 décembre 1793, et a été couronné roi de Hongrie le 28 septembre 1830. Il a épousé, le 27 février 1831, Marie-Anne-Caroline, née le 19 septembre 1803, fille de feu Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne. Cette union a été préparée par les soins de M. de Metternich.

Jusqu'ici tout semble indiquer que le nouveau règne ne s'écartera pas de la politique de celui qui vient de finir. L'empereur Ferdinand après avoir eu quelques dissentimens avec M. de Metternich, paraît lui avoir rendu ses bonnes grâces. Tout ce qu'on sait de lui c'est qu'il a le caractère sérieux, et l'esprit naturellement studieux et appliqué. Il semblait avant son avènement avoir un goût prononcé pour la retraite, parlait peu et se plaisait dans une laborieuse solitude. Cependant un fait qui doit faire concevoir des espérances aux sujets du nouvel empereur, c'est que le plus intime de ses favoris est un homme d'un mérite remarquable. Or, le grand art des princes, c'est de savoir choisir leurs amis.

Il semble que cette nouvelle de la maladie, puis de la mort de l'empereur d'Autriche, et l'instinct des éventualités qui pourraient en résulter, soit en Allemagne, soit dans la péninsule italique, aient agi sur la chambre concurremment avec la prolongation de la crise ministérielle, pour lui faire sentir la nécessité de ne pas laisser la France abandonnée au hasard de sa bonne fortune dans un moment aussi grave. Après la lecture du rapport de M. Sauzet sur le projet de loi de la responsabilité ministérielle, M. de Sade monte à la

tribune et annonce qu'il adressera des interpellations aux ministres sur la prolongation d'un interrègne qui compromet tous les intérêts.

7. — Le jour fixé par M. de Sade arrive, il renonce à interpeller les ministres, parce qu'on lui a confidentiellement annoncé que le maréchal Soult est chargé de former un cabinet.

Le vent est si violent que l'on craint un moment de lui voir enlever la salle de jugement en construction au Luxembourg. Vous verrez que ce sera le vent qui fera l'amnistie.

8. Depuis cinq jours déjà les exercices religieux du carême sont commencés dans les églises. On dirait en vérité qu'il y a deux populations à Paris, l'une qui a la religion dans le cœur comme sur les lèvres; l'autre qui est souillée de toutes les corruptions et de toutes les incrédulités. Une nombreuse assistance remplit les églises. M. l'abbé de Guerry à l'Assomption, M. Lacordaire à Notre-Dame, M. Cœur à Saint-Roch voient leurs éloquentes prédications suivies par un immense concours. Cela console des licences de ces dernières journées. On aime à voir le chistianisme étaler ses saintes richesses, c'est là le confort du présent et l'espérance de l'avenir.

9. — M. Soult qui pour la troisième fois était décidément ministre, l'est décidément moins que jamais. La chambre des députés commence à s'irriter d avoir été prise pour dupe. Qu'importe? Son intervention avait fait d'abord quelque peur au château qui craignait de voir dans cette démarche un commencement de velléité constituante semblable à celle dont les 221 furent pris en août; mais la mystification subie par la chambre, de compte à demi avec M. de Sade a rassuré des craintes augustes. M. Viennet est content de la législature, et M. Rœderer aussi.

10. — Les journaux anglais annonçent le prochain mariage de la fille bien-aimée de lord Byron, de cette Ada sur le front enfantin de laquelle le grand poète laissa tomber une délicieuse rosée de poésie. Dans un temps ordinaire toutes les lyres de l'Europe auraient doucement vibré au bruit de cette merveilleuse nouvelle et des voix harmonieuses, se seraient lointainement répondu de tous les points de la république des lettres pour soupirer le gracieux épithalame de cette vierge aux yeux bleus sur le berceau de laquelle Byron laissa tomber cette touchante prière digne d'être avouée par l'ange de la poésie. Mais qui pensera aujourd'hui à vous, belle Ada? qui songe à lord Byron? qui songe à la poésie? M. Hume doit faire une motion sur les subsides, et M. le marquis de Chandos sur la drèche.

11, 12 et 13. — La chambre fait une tentative d'énergie non suivie d'exécution. Les explications demandées n'expliquent rien. Les réponses des ministres ne répondent à rien. La chambre ajourne ses interpellations, la couronne ajourne son ministère; il n'y a plus à l'ordre du jour que l'impuissance de tout le monde. C'est là certainement la meilleure comédie du mois quoique le théâtre ait mis de l'émulation à se tenir à la même hauteur. Le Palais-Royal a représenté un Mandarin qui se cache dans une théière, et un empereur qui a un hanneton sur le nez. Le *Vaudeville*, sous le nom des *gants jaunes*, a donné une nouvelle édition de l'inévitable adultère théâtral. *L'Opéra-comique* a montré un comédien faisant une leçon de moralité à une femme du grand monde, et renouvelant le trait de Joseph chez Putiphar. On dit que les théâtres éclairent les sociétés, et que la puissance parlementaire les règle et les gouverne. La première de ces propositions vaut la seconde.

D'où vient cette impuissance de la chambre? C'est ce qu'il est utile de dire. Tant de velléités de révolution sans révolution, tant d'antipathie contre le ministère doctrinaire sans le courage de cette antipathie, ces délibérations extra-parlementaires où l'on ne délibère point, ces séances stériles qui avortent dès qu'on arrive au scrutin, tous ces symptômes réunis accusent d'une manière éclatante l'insuffisance de la loi électorale actuelle. C'est ainsi que deux grands procès s'instruisent moralement devant le pays, au moment où l'on croit que l'opinion publique se courbe sous le poids de la léthargie qui pèse sur les pouvoirs, le procès du pouvoir exécutif convaincu d'être placé dans de telles conditions qu'il ne peut trouver un ministère, le procès du pouvoir électif qui se déclare impuissant à le lui désigner. La classe mitoyenne essaye depuis près de cinq ans de gouverner seule, elle a fait sa royauté, son gouvernement, son Code électoral; voici huit jours qu'elle abdique. N.

P. S. Nouveau ministère : — Le duc de Broglie aux affaires étrangères avec la présidence du conseil; le maréchal Maison, à la guerre; Thiers, à l'intérieur; Humann, aux finances; l'amiral Duperré, à la marine; Guizot, à l'instruction publique; et Duchâtel, au commerce.

Jules FORFELIER.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN, 16, RUE N.-D.-DES-VICTOIRES.

ECONOMIE POLITIQUE SOCIALE.

Définition de l'économie politique. — Sens du mot richesse. — Appréciation des forces intellectuelles. — Conditions de la richesse. — Le travail, principe générateur de la richesse. — La propriété impossible sans société. — Sociabilité humaine. — But de l'homme. — Nos pères à l'état de nature. — Triste état. — Les élémens de la société naissent avec la foi en un Dieu vengeur et rénumérateur. — Conséquences.

Après avoir indiqué dans sa première leçon le plan général de son cours, le professeur consacre les quatre leçons suivantes à l'examen des conditions fondamentales de l'existence de la richesse. Nous donnerons dès aujourd'hui une rapide analyse de cette partie de son travail.

L'économie politique est la science des lois qui président à la formation, à la conservation, et à l'accroissement de la richesse. Cette définition acceptée par tous les économistes a cependant elle-même besoin d'être définie; car l'acception scientifique du mot *richesse*, diffère beaucoup de son acception. Celle-ci n'embrasse que les biens échangeables, c'est-à-dire les biens que l'on peut acheter ou vendre, et encore implique-t-elle une masse considérable de ces biens, en sorte que dans le langage usuel, celui-là seulement est réputé riche qui possède beaucoup.

Les premiers économistes, et Smith lui-même, avaient ainsi compris au limité le sens de ce mot. Mais une observation plus attentive des phénomènes de la richesse en a étendu la signification, et déjà les sciences qui ont une si grande part dans la création des biens échangeables leur sont universellement assimilées. Ainsi, les forces intellectuelles, et par conséquent l'énergie des faits et les vertus morales qui fécondent l'industrie des peuples, et la maintiennent dans une perpétuelle progression, ne sont plus exclues du bilan de leur fortune. On apprécie ces forces comme un capital dont la valeur se règle sur le revenu qu'il donne, et c'est à ce titre qu'aujourd'hui elles commencent à prendre place parmi les richesses nationales.

Toutefois, nous le répétons, elles ne s'estiment qu'en raison des biens échangeables qu'elles produisent, ou du moins qui ne peuvent exister sans leur concours, et ceux-ci demeurent le thermomètre de la richesse. Jamais, en effet, un économiste ne classera la société qui les possède en abondance, parmi les nations pauvres, à moins qu'il ne découvre en elle les indices d'une ruine prochaine. Ces indices, il les cherchera surtout dans la manière dont elle remplit les conditions auxquelles sous toutes ses formes, la richesse se manifeste et s'accumule.

Parmi ces conditions, la première est assurément la propriété. Le chevreuil qui erre dans les savanes de l'Amérique prend ce qu'il trouve, et meurt lorsque les herbages détruits par une longue sécheresse lui refusent sa pâture accoutumée. La nature travaille pour lui, et il ne se multiplie qu'au degré où le permettent les productions spontanées du sol. L'homme aurait la même destinée, et comme le chevreuil, il passerait avec les saisons, du luxe d'une sauvage abondance, aux misères d'un dénuement absolu, s'il ne savait, à la sueur de son front, se créer des ressources moins précaires, en donnant à la terre une fertilité aussi

grande, aussi constante et aussi variée que ses besoins. Le travail donc est le principe générateur de richesse qui ne vient pas directement du Créateur, de cette richesse que l'on pourrait à la rigueur appeler sociale, parce que son existence n'est possible que par la société.

En effet, aucun homme ne consentira à se livrer même au faible travail qu'implique l'accumulation des fruits nécessaires à la consommation du lendemain, s'il ne doit pas en jouir, si chacun de ses semblables peut lui en disputer la possession. Ainsi, il ne sortira de son inaction qu'au degré où il se sentira propriétaire des produits de son labeur; en sorte que l'idée de la richesse humaine ne saurait être séparée de l'idée de propriété.

Mais comment concevoir la propriété sans la société? Donnez au singe la prévoyance de l'homme, et s'il peut, à l'insu des autres singes, mettre en réserve quelques fruits pour la faim qu'il n'a point encore, il le fera sans doute. Toutefois, ce sera avec crainte, car d'une part, les singes n'admettent pas la distinction du *tien* et du *mien*, et de l'autre, comme ils sont plusieurs, et qu'il est seulement *un*, toute tentative de défense, si son trésor était découvert, lui deviendrait fatale. Un lion qui parquerait des moutons au profit de ses besoins futurs, serait bientôt assailli par une armée de lions, et sa richesse serait sa mort.

Au contraire, dès que plusieurs hommes se sont associés, n'importe pour quel motif, ils tardent peu à s'entendre sur le droit de propriété, et quelque forme qu'ils lui donnent, soit qu'ils le fassent collectif ou individuel, chacun d'eux peut compter sur la force de tous les autres, dès qu'il est attaqué. A son premier degré, sous sa forme la plus rude, la société offre donc une garantie à la propriété, et la propriété, c'est-à-dire la richesse humaine, se développera nécessairement, en raison directe du degré de sécurité dont elle jouira.

Ainsi, la société est la condition de la propriété, qui elle-même est la condition de la richesse. Celle-ci dépend donc d'une manière absolue soit pour sa formation, soit pour son accroissement, des lois génératrices de la sociabilité humaine. Nous disons de la sociabilité humaine, car celle-ci préexiste évidemment à la société. Comment cette dernière pourrait-elle s'organiser, si les membres dont elle doit se composer, étaient radicalement insociables, radicalement inhabiles à former, par leur union, un tout homogène et compacte?

L'éducation physique de l'homme exige trop de soins, son enfance est trop longue, et pendant la durée de son enfance, il est trop à la merci de tout ce qui l'entoure, pour que notre espèce puisse se perpétuer à l'état sauvage. Ainsi, quand même la révélation ne nous apprendrait point que nos premiers pères sont sortis *civilisés* des mains du créateur, nous ne pourrions rationnellement admettre une hypothèse différente. Cependant, afin de mieux montrer le procédé par lequel s'opère, qu'on nous passe ce terme, la cristallisation sociale, nous supposerons l'homme vivant sous l'empire de la *nature* des philosophes, nature qui évidemment n'est pas la sienne, puisqu'elle est en contradiction flagrante avec son organisme. Le voilà se nourrissant à l'aventure comme les animaux, des fruits qu'il cueille au hasard, ou du gibier qu'il prend à la course. Etranger à toute idée sociale, et ainsi que le veut M. Bory-de-St-Vincent, antropophage jusque dans ses amours, quelle pensée puissante, quel miracle pourra le faire sortir de cet abrutissement! Comment le bipède enfin deviendra-t-il homme?

Le savant que nous venons de nommer, explique cette prodigieuse transfor-

mation de la manière suivante. La foudre, dit-il, tombe sur un arbre desséché qui s'embrase aussitôt. L'homme voit du feu, et au mouvement de la flamme, il le prend pour un être vivant. Saisi de frayeur, il hésite à s'en approcher, mais une chaleur vivifiante répandue au loin, finit par le rassurer. Il s'avance donc vers ce bienfaiteur inconnu, mais voici que la flamme, qu'il veut presser dans sa rude étreinte, lui échappe et le brûle. Alors épouvanté, il s'enfuit, emportant avec lui l'idée d'un être supérieur, bon en même temps que sévère, d'un Dieu enfin; et de cette méprise sortent comme par enchantement les notions de devoir qui seront les rudimens de la civilisation naissante.

Avant M. Bory-de-Saint-Vincent, d'autres ont dit au fond la même chose. En affirmant qu'aucune ville n'avait été fondée sans Dieu, Plutarque parlait d'avance comme les philosophes modernes, qui, toujours repoussés par l'histoire dans leurs tentatives pour découvrir une société athée, s'en consolent en remontant au delà de l'époque sociale du genre humain, et le proclame sans Dieu, aussi long-temps qu'il fut ce qu'est encore le *genre* ours ou le *genre* hyène. Certes, s'il s'agissait seulement de démontrer que nulle part on n'a vu de sociabilité sans des idées religieuses, une pareille tâche serait facile, puisque, croyans et incrédules, tout le monde est d'accord sur ce point. Mais cette marche constante de l'humanité ne saurait être attribuée au hasard; elle est trop uniforme pour ne pas dépendre d'une loi essentiellement invariable, et la connaissance de cette loi est plus importante encore que celle du fait qui atteste sa réalité. En effet, quand nous saurons pourquoi l'incrédulité est incapable d'engendrer la forme même la plus imparfaite, nous toucherons de près à la solution d'un problème auquel personne ne refusera le mérite de l'actualité. Ce problème, nous le formulons ainsi : « Lorsque des croyances religieuses ont rendu l'homme sociable, la philosophie peut-elle détruire les unes, sans replonger l'autre dans la vie de la brute? » Cette question touche assurément de près à l'économie politique, s'il est vrai (et qui oserait le nier?) que la richesse ne peut exister sans la société.

La sociabilité est incontestablement cette disposition de l'ame qui porte l'homme à subordonner, au moins en quelques points, ses goûts, ses inclinations, ses besoins, son intérêt personnel en un mot, à l'intérêt des êtres avec lesquels il vit ou désire vivre en société. Ainsi elle implique sacrifice, et le plus grand de tous consiste assurément dans le respect de la propriété. Comment et par quel motif le sauvage primitif, lorsqu'il a faim, lorsqu'il a froid, se décidera-t-il, s'il est le plus fort, à ne point prendre, et s'il est le plus faible, à ne point dérober le bien d'autrui, ce bien qui le fera vivre, ce bien qui réchauffera ses membres glacés? Sera-ce la crainte du bourreau ou de l'opinion publique? Mais la société n'existe pas, et par conséquent, il ne peut y avoir ni lois humaines, ni opinion publique. Sera-ce l'amour de ses semblables, le désir de ne pas leur nuire, ou enfin la notion abstraite d'un droit et d'un devoir quelconque ? Cette question est plus grave et nous allons y répondre.

Tout acte libre de l'homme implique un motif, et ce motif se rapporte invariablement au but qu'il veut atteindre, c'est-à-dire, au bonheur des êtres qui lui sont chers à quelque degré. En effet, nul ne saurait vouloir et agir au profit de ceux qui lui sont indifférens, pour lesquels il n'éprouve même pas cette ombre d'amour, appelée bienveillance ou sympathie. Notre volonté est nécessairement inerte à leur égard, et elle ne devient active qu'autant qu'elle est sti-

mulée par nos affections. Mais celles-ci sont multiples, et lorsqu'il y a concurrence entre elles, la plus forte l'emportera sur les autres, ou en d'autres termes, nous sacrifierons toujours l'intérêt de ceux que nous aimons le moins, à l'intérêt de ceux que nous aimons le plus. Si donc le sauvage qui a besoin d'alimens préfère le bien-être du possesseur à son propre bien-être, il respectera, sans avoir besoin d'aucune croyance religieuse, le droit de propriété. Mais le contraire arrivera logiquement, si son amour prend une autre direction. Or, son amour la prendra, et voici pourquoi :

Tout le monde reconnaîtra avec nous que l'amour du *moi* est la plus puissante des affections humaines, lorsqu'elles ne s'élèvent pas vers le seul rival qui puisse raisonnablement les disputer au *moi*, vers la perfection infinie de Dieu. Pourquoi en effet, l'athée, c'est-à-dire le sauvage primitif, se dévouerait-il à ses semblables? pourquoi même le chrétien s'enflammerait-il pour eux d'une passion, sans rapports avec le créateur? Sont-ils d'une nature autre et plus parfaite que la sienne? ne sont-ils pas ce qu'il est lui-même, des êtres faillibles, finis, et, pris en masse, peut-être plus vicieux encore? La raison logique d'une si incontestable préférence ne se trouve donc nulle part, à moins qu'on ne veuille la chercher dans leur nombre comparé à son *unité*. Mais alors que devient l'amour de la patrie, cet amour que l'on présente comme la première des vertus? Si je dois me subordonner à la France, parce que je suis seul, et que la France compte trente-trois millions d'habitans, au même titre, je dois subordonner la France à la Russie, puisque la Russie possède une population presque double de la nôtre.

Ainsi le ridicule fait justice des prétentions de nos semblables, dès qu'ils sollicitent de notre amour le plus léger sacrifice. Le devoir sera-t-il mieux écouté? Mais dans la pensée du philosophe, nous ne pouvons avoir que deux sortes d'obligations, les unes envers nous-mêmes, les autres envers le prochain, et celles là existant au même titre que celles-ci, sont au moins aussi sacrées. Or, lorsqu'il y aura antagonisme, lorsque l'accomplissement des unes impliquera l'oubli des autres, lesquelles l'emporteront? Serons-nous infidèles au devoir de nous rendre heureux, ou bien infidèle au devoir de rendre les autres heureux? Posée de cette manière, la question de devoir se résout en question d'amour, et reçoit nécessairement la même solution. Certes, il est facile de faire de belles phrases au nom de l'humanité, mais aussi long-temps qu'elle n'aura point changé de nature, nous ne pourrons désirer et faire le bonheur d'autrui, qu'autant que ce bonheur se confondra avec le nôtre. Les croyances religieuses ont civilisé l'homme, parce qu'elles ont opéré cette fusion, et qu'ainsi elles ont pu faire un constant appel à son intérêt bien entendu.

Celui-ci leur emprunta une forme nouvelle, ou plutôt une autre sphère d'action, et dès lors il devint aussi sociable qu'auparavant il l'était peu. Jusque-là les hommes ignoraient leur immortalité, et par conséquent, leurs vœux se concentraient entre un berceau et une tombe. La vie présente était tout leur avoir, et cet avoir était trop peu pour qu'ils pussent en abandonner la moindre parcelle. Le sacrifice répugnait donc à leur raison, parce que, dans une si fragile existence, il ne pouvait être légitimé par la certitude d'aucun dédommagement. Si chacun d'eux souriait au dévouement dont il eût recueilli le fruit, il repoussait avec un amer dédain les dévouemens dont il aurait supporté les charges. Ca-

pable de posséder la terre tout entière, sans jamais dire « Assez », il ne pouvait former aucun désir sans se donner autant de concurrens qu'il avait de semblables. Sa haine, provoquée par ceux qui possédaient ce qu'il voulait avoir, et par ceux qui voulaient avoir ce qu'il possédait, s'épanchait sur les uns et sur les autres avec une effroyable égalité; et des inimitiés furieuses et jalouses, faisant de chaque homme l'ennemi de tous, faisait de tous les ennemis de chaque homme. Voilà ce que furent nos pères à l'état de nature, ou plutôt ce qu'ils eussent été si cet état avait jamais existé ailleurs que dans l'imagination malade de quelques philosophes.

Mais voici que tout à coup la foi en un Dieu vengeur et rémunérateur germe dans l'intelligence de ces barbares, et avec cette foi naissent tous les élémens de la société future. Maintenant ils croyent que leur existence se prolonge dans l'éternité, que dans la vie future ils trouveront le souverain bien, que ce bien est infini, et par conséquent que tous peuvent le posséder, sans que la part d'aucun en soit amoindrie. Alors leur raison accepte la notion du devoir, parce qu'elle sait que tout sacrifice sera certainement récompensé au centuple, et que toute violation des droits d'autrui sera punie dans la même mesure. La philosophie seule a eu le courage d'imposer à l'individu des privations que n'accompagne la certitude d'aucune récompense. Allez où vous voudrez, parmi les fétichistes comme parmi les adorateurs de Vichnou, et vous verrez que le culte le plus idiot s'assure l'obéissance des croyans, par la promesse d'un salaire hors de proportion, avec les sacrifices qu'elle implique.

Ainsi, l'athée, le déiste, quiconque en un mot ne croit pas en un Dieu vengeur et rémunérateur, ne connaît et ne peut connaître que l'intérêt *temporel* ou *naturel*. Au contraire, ceux qui ont des croyances religieuses, vraies ou fausses n'importent, obéissent encore à un intérêt *surnaturel* ou *éternel* qui domine souvent, et affaiblit toujours les exigences de l'intérêt temporel. Celui-ci par son insatiabilité même, est radicalement insociable dans cette mesure. Nous devons donc aux croyances religieuses la civilisation, si nous osons ainsi le dire, de l'amour du *moi*, et de cette civilisation est sortie la société, qui, elle-même, a engendré la richesse avec la propriété. Détruisez les croyances religieuses, et l'intérêt temporel restera seul avec ses concurrences, ses haines, son insociabilité. Alors il ira fractionnant les peuples en coteries, les coteries en individus, et la richesse, séparée de sa source, périra pareille à ces plantes que la rosée du ciel ne rafraîchit plus.

Nous verrons, dans un prochain numéro, comment la société est sortie de la seule sociabilité possible, de la sociabilité religieuse.

UN FEUILLET DÉCHIRÉ DE LA VIE LITTÉRAIRE.

SUITE D'UN TRAIT D'URBANITÉ.

Je ne puis me dispenser ici d'une remarque.

Des mille préjugés que l'on nourrit contre les capitales, le plus fort peut à bon droit se tirer de la mobilité prodigieuse des images qui chaque jour passent sous les yeux de leurs habitans. Cette mobilité détrempe le ressort de la réflexion. On voit trop de choses pour bien les voir; on existe trop rapidement

pour songer à tout. Paris, surtout, offre un spectacle éternel, dont l'ame, si jalouse qu'elle soit de se recueillir et de se concentrer sur un seul objet, n'a pas un seul instant de relâche pour se défendre. Que peut-il sortir de grand et de complet de cette fournaise? L'intérêt de la veille est effacé par la distraction du lendemain. On s'y blase. L'esprit le plus énergique se trouve entraîné hors de lui-même dans une sphère de matérialisme, par des émotions sèches et furtives, et rien ne séjourne avec religion dans la pensée. L'imprévu devenant ainsi l'élément, le besoin normal de chacun et de chaque jour, nul ne sait ce qu'il y fait de sa vie, dont le plus pur s'éparpille et se perd sans retour. Au milieu de ce contact de froissemens qui ne méritent seulement pas une place dans la mémoire, l'imagination s'exalte et se monte, mais la sensibilité s'émousse. Les heures, les semaines, les années fuient, agitées et vides; elles ne laissent que de stériles regrets, mêlés parfois de repentirs. Si vous habitez Paris, comptez avec vous-même! Est-ce qu'il n'y a pas toujours un devoir qui souffre, un souvenir qui se réveille douloureusement, après un oubli, et devant un malheur irréparable? Nous sommes tous emportés par le torrent.

Cette excuse, si c'en est une, je comprends la nécessité, faute de mieux et avant d'aller plus loin, de la donner au lecteur, car je ne me crois pas sans reproches. Le devoir ne saurait être restreint petitement dans les termes glacés de la loi; ses limites sont celles de l'humanité. Après avoir négligé cette maxime, il faut savoir du moins la proclamer et la reconnaître. Le plus odieux de tous les sophismes est d'ériger les oublis en principes.

Vingt-sept mois s'étaient écoulés depuis le soir où j'avais vu Clémence chercher dans un de nos salons de Paris la première fleur de sa couronne et l'espoir de son avenir. Son nom, par intervalles, avait passé sous mes yeux, en parcourant les recueils du jour. A cette occasion, je m'adressais les plus vifs reproches sur ma coupable indifférence pour le sort de la jeune muse. J'ignorais jusqu'à sa demeure, bien qu'il fallût à peine dix minutes de loisir et de bon vouloir pour m'en informer. Vingt fois, occupé de soins vains ou futiles, je remis cette résolution au lendemain; et le lendemain, d'autres idées, des plaisirs, des affaires, ajournaient ou effaçaient ma résolution. J'y retombais avec un nouveau remords.

Une lettre me prévint. C'était un imprimé, timbré des Batignolles, cacheté de noir.

Clémence était morte.

Morte!.... Elle que j'avais vue si jeune et si belle! si fière surtout de ce luxe de confiance dans la vie, pressentiment d'immortalité que nous avons tous au fond du cœur à vingt ans; comme si Dieu nous devait par privilége la faveur d'une exception au milieu des tombeaux qui se creusent des deux côtés de notre pélerinage! — Morte!

J'étais tenté de prendre cette nouvelle pour un mensonge! Elle me révoltait contre moi-même.

J'abandonnai tout. Je courus sur-le-champ aux Batignolles. On a toujours du zèle de reste lorsqu'il n'est plus temps.

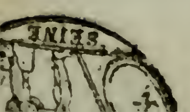
Morte, mon Dieu! — Et sa pauvre mère, que pouvait-elle être devenue?

Cent personnes au moins étaient déjà rassemblées, vêtues de noir, sous les draperies mortuaires, à la lueur des flambeaux; toutes empreintes de cette inquiétude à la fois timide et recueillie dont le cœur le plus dur ne peut se défendre près d'un cercueil; instinct de personnalité ou masque d'étiquette. Peut-être aucun de ces gens-là, ainsi que moi d'ailleurs, n'était venu se pencher au chevet d'agonie de Clémence! Eh bien, tous accouraient, j'accourais comme eux à ses funérailles!....... Le culte des morts est-il donc plus sacré que celui des vivans?

Je passai. Je gagnai la chambre de Clémence.

Un coup d'œil à travers cette chambre me confirma dans une supposition que ma conscience murmurait. La misère avait passé par là.

Je me trouvai face à face avec mon ancien compagnon de voyage; celui dont l'enthousiasme indiscret pouvait être accusé de la séparation d'Adolphe et de



Clémence, et du dénouement fatal qui éternisait cette séparation sur la terre..

Je lui sus gré de ce qu'il ne me dit pas une parole; mais j'aurais voulu qu'i évitât de me serrer la main.

La mère de Clémence n'était plus là.

Sur une table, à quelque distance d'un lit en désordre, se trouvait un buste de cire blanche, fraîchement extrait d'un moule en plâtre. Début de quelque spéculation à propos de la renommée de cette femme qui peut-être était morte de faim!

Un instant, je me trouvai seul. Le soleil vif et joyeux d'une ardente matinée de juin se répandait en lignes de feu tout autour de moi, grace aux lames brisées de la jalousie; et par bouffées, le vent m'apportait des chants et des rires de jeunes ouvrières qui travaillaient dans un atelier du voisinage; double sacrilége du ciel et de la terre, contraste dont on est ému jusqu'au ressentiment lorsque le chagrin nous pénètre, lorsqu'une voix sourde se mêle à ce chagrin pour nous accuser d'imprévoyance.

Quelle nudité dans cette chambre! Deux chaises de paille, une table, un lit, et rien de plus. Quelques livres dépareillés erraient sur des rayons de chêne; rayons beaucoup trop larges pour le petit nombre des livres: le reste, dénoncé par des vides, avait dû servir de ressource! Une chaufferette charbonnée se trouvait dans l'âtre, et cet âtre, on le voyait de reste, était resté sans feu pendant l'hiver. Tout cela faisait mal à voir. Comme disparate au milieu de ce délabrement, un voile pendait à l'espagnolette de la croisée, ainsi qu'un chapeau de satin rose, soutenu par les rubans: luxe pour le dehors sans doute, afin de mieux dissimuler aux étrangers les privations douloureuses du petit ménage; dernière ruse de la fierté qui redoute le discrédit de sa misère!

Dans un pupitre ouvert et posé sur une des chaises, j'aperçus des manuscrits, des journaux, des lettres signées de noms bien connus, mais que je ne dirai pas. Et peut-être ai-je tort de ne pas les dire! car je les parcourus, ces lettres, avec un sentiment inexprimable de colère et de mépris!...

On ne sait pas assez les plaies et les douleurs secrètes de la vie littéraire telle que l'ont faite les événemens et le caractère du siècle. Cela devrait bien se dire une fois pour toutes, et se dire surtout par quelque voix écoutée et éloquente, au profit des infortunés frappés de la lèpre de l'inspiration. La littérature aujourd'hui, elle est dans les journaux, car on ne lit guère autre chose; mais en quelles mains, dites-moi, sont les journaux? Dans les mains de quelques exploitateurs qui se font juges, et qui, pour la plupart, ne comprennent pas. Trafiquans de la sève qui leur est défendue, ces suzerains d'un nouveau genre retiennent, sous le patronage ordurier de l'usure et dans le prolétariat du besoin, de jeunes imaginations contraintes de se mettre à la solde de leurs animosités et de leurs calculs. Oui, contraintes! car il faut vivre quand on n'est pas seul dans ce monde. Le monopole a produit cette merveille: il a mis la féodalité dans les lettres; il en a fait un instrument pour une demi-douzaine d'accapareurs qui talonnent le pouvoir, qui tour à tour le font capituler ou s'y installent; qui s'adjugent des croix, des pensions, des honneurs; qui règnent enfin, et règnent sans autre titre au gaspillage de la société qu'une influence de position dont ils n'ont certainement pas le secret et la force par eux-mêmes. L'exception est rare, s'il y a des exceptions. Sous prétexte de garantie et pour le maintien de l'ordre, on a subordonné le talent au capitaliste, et, par une dégradation logique, la plume est restée au niveau de la gérance; la littérature marche sur la ligne de ses patrons; tout ploye et s'abaisse à la fois. L'intérêt de la boutique doit passer avant la conscience du journaliste, et s'il vient à s'en révolter, on le repousse dans la rue. Allez un peu, je vous prie, voir quelle espèce d'indépendance règne dans l'intérieur de nos journaux les plus indépendans! Je vous dis qu'en principe, il n'y en a pas une ombre; et c'est à grand'peine, c'est en luttant pied à pied, c'est de vive force pour ainsi dire, que les esprits généreux triomphent par éclairs du mercantilisme étroit et sordide en possession de cette chaire de publicité qui s'est élevée sur les débris de la chaire du prêtre, au nom du progrès et des lumières. Le pre-

mier venu, sa facture à la main, a le droit de cité dans les éloges de ces feuilles vénales. On y dispose de l'estime du public à des prix très-modérés. L'encens corrompu de l'annonce y fume du matin au soir. Pour chanter les louanges de la publicité, ce serait mal prendre son temps que de prendre le nôtre, je vous jure! puisque l'esclavage s'y retrouve, et avec un degré d'abjection que l'on ignorait dans les siècles passés. Cette fois, voyez-vous, ce n'est pas la victoire de la force sur la faiblesse; non! c'est la victoire de l'argent sur l'intelligence; et, campés devant leur pupitre de géant, des marchands de fourneaux, qui n'ont pas même le génie du père Duchesne, indiquent, entre deux lourdes fautes de français, à leurs valets de plume, de quelle sorte il leur convient que l'on réclame des institutions libérales et des gouvernemens à bon marché. Même (j'en ai des preuves en main) il leur arrive d'avoir un avis sur les lettres, sur les arts, sur la conscience et le caractère des autres, et de trouver des mercenaires, garçons de talent d'ailleurs, humiliés de leur rôle, pour donner une tournure plus ou moins passable à cet avis-là : mais comme la ressource de l'anonyme sauve cette honte, on se masque et l'on se prostitue. — Saviez-vous cela?

Cette tentation s'était un jour approchée des lèvres de Clémence : sa dignité l'en avait détournée. Je lus quelques brouillons de ses réponses à des offres de service dont on lui dictait la condition. Ses réponses étaient dignes et fières. Pure et noble enfant, que venais-tu faire à Paris?....

On m'avertit que le cortége se rendait à l'église. Avant de m'éloigner de cette chambre, j'arrêtai les yeux sur la figuration dérobée aux derniers momens de l'agonie de Clémence. Il ne fallait pas moins que toute l'énergie de la mémoire pour ressaisir dans cet ensemble de traits flétris par la consomption et la mort, le charme et le jeu de sa physionomie première; un sentiment de résistance et de douleur y survivait; il lui donnait encore une ame. Au sourire fiévreux dessiné sur ses lèvres, on pouvait deviner son mépris pour les déceptions qui l'avaient précipitée dans la tombe.

En regagnant le cortége, au milieu de la foule indifférente et blasée qui ne semblait venir là que pour se donner un spectacle de plus, j'appris qu'un jeune homme, inconnu des voisins, était accouru pour ravir la mère de Clémence à cette scène de désolation. On parlait d'un secours envoyé par le roi, d'une pension sur la liste civile. Des regrets tardifs se joignaient à ces consolations impuissantes : et dans ce pêle-mêle d'étrangers qui portaient la jeune muse aux nues, comme s'ils eussent été ses apologistes les plus ardens, ses meilleurs amis et ses frères, on me désigna deux ou trois beaux esprits dont la critique anonyme avait désespéré son courage; car, chez nous, si l'urbanité des mœurs descend quelquefois jusqu'à l'indulgence, les petites et lâches colères du bel esprit s'élèvent ordinairement jusqu'à l'outrage, même vis-à-vis d'une femme. Mais devrait-on oublier que si l'imagination n'a pas de sexe, la femme n'a pas d'épée?

C'était un sujet de réflexions également pénibles que l'aspect de ces jeunes filles parées de blanc, députées d'un pensionnat voisin où Clémence donnait furtivement des leçons : distraites alors par les plis de leurs voiles de mousseline, et fières de se trouver au premier rang, mal préparées du reste aux émotions de cette cérémonie si grave, puisqu'après tout Clémence n'était dans leur esprit qu'une étrangère. Ainsi Clémence, volontairement exilée de sa province, n'était à son dernier jour qu'une occasion de fête et de vanité pour des inconnus.

A l'église même, durant le cours d'un service dont le faste me sembla suffisamment absurde, je n'entendis à la ronde que les murmures de ce scepticisme lourd et bourgeois qui hasarde volontiers l'éloge de la religion protestante, par cela seul qu'il s'agit de débourser quelques menues pièces de monnaie pour le prix des chaises. Grace à l'oubli de l'ordonnateur du convoi, ces honnêtes gens, qui veulent absolument de la religion pour le peuple, se laissaient aller, en dénouant leur bourse, au penchant tracassier de l'hérésie. Par le progrès

qui court, il y a des esprits qui raisonnent de la sorte. Et n'allez pas les plaindre, ils en riraient, les pauvres gens!

L'ordonnateur du convoi (on l'a peut-être deviné) n'était autre que le mauvais génie de Clémence, mon ancien compagnon de voyage, l'antagoniste des prétentions du jeune et honnête professeur de dessin. Retiré dans l'ombre de l'un des piliers de l'église, un crayon entre les doigts, il paraissait écouter les remarques de l'académicien dont j'ai déjà parlé, sur un discours écrit que celui-ci parcourait avec attention. Je prévis une oraison funèbre.

En effet, arrivés au cimetière, le jeune provincial nous débita cette oraison funèbre d'un son de voix emphatique, sur le bord même de la fosse, où des manœuvres armés de la pioche se tenaient debout, la tête nue et respectueusement, ainsi que l'assistance. Quelle dérision de parler de Malfilâtre, d'André Chénier, de Gilbert et du Camoëns, tous illustres, tous malheureux, devant cette foule dénuée d'érudition et de poésie, accourue là par simple routine de voisinage, et seulement pour qu'il ne fût pas dit que l'on ne savait pas conduire un cercueil au champ du repos, après avoir de sang-froid laissé dépérir une existence! Est-ce qu'il n'aurait pas été déplorable, d'ailleurs, que la banale exagération de tous ces lieux communs, fatigués dans mille occasions de ce genre, eût fait germer tout à coup le fanatisme de l'imitation dans quelque cerveau jeune et malade? Devant cette fosse où tombait un peu de cendre, pourquoi ces éloges pleins de fumée?.... Il en ressortait si naturellement une leçon funeste pour la méditation des familles imprudentes!.... Je n'ai jamais mieux compris à quel point le bruit de la parole pouvait étouffer l'instinct du bon sens que, lorsqu'en dépit des marbres funéraires qui nous environnaient de toutes parts, on salua la péroraison du provincial par des bravos bruyans et répétés. Il n'avait pas dit un mot qui ne fût une sottise. — Quel dommage que Champfort n'ait trouvé que dans un jour d'amour-propre et de rancune cette boutade si souvent répétée depuis: — Combien faut-il de sots pour former un public?

Dans le cimetière des Batignolles, j'aurais pu le lui dire au juste.

Je me tins à distance. Je ne voulus pas me laisser entraîner dans le tourbillon du départ. Quelques témoins parlaient déjà de se rendre au café; d'autres, après un échange de civilités réciproques, s'éparpillaient dans les champs. Je restai seul, songeais-je à remplir un devoir. Parmi les papiers que renfermait le pupitre de Clémence, j'avais lu quelques vers, les derniers peut-être qui lui fussent échappés. Ils convenaient à son épitaphe.

Dans la pensée de remettre aussitôt cette épitaphe à quelque sculpteur des environs, j'en prenais une copie, le genou en terre, sur la forme de mon chapeau, lorsqu'une femme qui parut tout à coup près de moi, se laissa tomber la face en terre sur le bord de la fosse de Clémence.

— Au nom du ciel, venez à son secours! criait un homme en se précipitant.

J'avais reconnu la voix d'Adolphe, je devinai la mère de Clémence.

Et que pouvions-nous opposer à cette violence d'une mère qui nous éloignait d'un geste désespéré, qui baisait convulsivement la terre, qui frémissait de tous ses membres avec des cris et des sanglots? Cela était effrayant; mais le plus sûr était de ne pas la contraindre. Je retins Adolphe, en le conjurant de revenir à lui; et tous deux, dans l'inquiétude que des indifférens ne vinssent blesser et profaner cette scène de douleur muette et déchirante, sans nous être expliqués, sans perdre un instant de vue la mère de Clémence, nous veillâmes à la fois sur les alentours. Ce que je prévoyais confusément arriva. Nos larmes et nos paroles lui rendirent enfin l'usage de la voix et des larmes. Une lueur de raison lui revint dans son désespoir. Elle fit tous les sermens qu'Adolphe lui demanda pour rester à même de dire en liberté ses adieux et ses prières à sa Clémence.

Je n'oublierai jamais les paroles pleines de désespoir et d'amertume du jeune homme, dont je pressais les mains frémissantes à quelques pas de là.

—Ils me l'ont tuée, disait-il; oui! voilà bien les fruits de cette éducation bruyante et stérile, sans choix et sans prudence, littéraire avant toute chose, que l'on

vante à loisir de nos jours, comme s'il était question de former un peuple entier de philosophes et d'artistes, hommes et femmes, indifféremment; comme si la rouille du déshonneur s'attachait aux conditions vulgaires de l'humanité, aux traditions jusqu'à ce jour saintes et chéries de la vie commune et domestique. Les malheureux ! sans réflexion et sans remords, même devant cette fosse qui proteste éloquemment contre un système si funeste, ils continuent de précipiter vers un avenir inconnu des vocations dont le premier effet est d'inspirer l'aversion du calme, et qui ne donnent en dernier résultat ni la célébrité ni le bien-être ! Ils versent avec faste des paroles et des larmes hypocrites sur le poëte dont la science est frivole pour tous, et, pour lui, fatale !.... On les croirait idolâtres du génie ! ils ne savent pas même honorer l'intelligence. Un avenir de désordre est inévitable d'après cela. Plus de paix et de repos ! plus de ménage ! rien. Le divorce et la mobilité partout, grace à cette confusion de droits et de devoirs que les deux sexes ne se partagent plus de bon accord, mais s'arrachent : et cela, pour se livrer à la prostitution du bruit, à l'immodestie et au tumulte des regards et de la foule. La rivalité n'existe plus seulement de l'homme à l'homme ; les femmes désertent leurs destinées ; elles renient les rôles divins de consolatrices et de mères en se mêlant aux fièvres ardentes de la publicité, à ces luttes qui nous flétrissent avant l'âge, et qui les flétrissent plus vite encore. Dans cette usurpation, je les vois immoler tous leurs priviléges, et chaque victoire qu'elles remportent contre nous les dépouille d'une portion de leur armure. Les femmes sont à nos yeux, et elles le savent, la poésie même, la source toujours féconde de l'inspiration, de l'amour et de la paix ; mais c'est à la charge pour elles de ne pas se soustraire à l'obscurité chaste de la famille, à la protection certaine de notre bras, en se précipitant comme des aventurières à travers les huées et les bravos, au milieu du monde. Cette témérité n'est que le triomphe du démon de l'orgueil, dont le souffle de feu brûle le dernier lien de la famille. Est-ce, en effet, qu'une religion nouvelle s'élève? ou, loin de là, ne serait-ce qu'une révolte impie dont tôt ou tard nous porterons la peine?... Ce tombeau m'épouvante. Le bonheur auprès des femmes est et doit être le dédommagement des combats et des fatigues de notre vie. Ces combats et ces fatigues seraient à l'avenir pour elles comme pour nous, mais sans indemnité pour nous et pour elles. Essayez donc de condamner aux monotones obligations de l'existence ces génies inquiets qui ne cherchent que l'éclat et la lumière ! Parlez-leur d'un bonheur discret et en commun, quand elles seront devenues amoureuses de la gloire, dont la seule pensée les rend si indifférentes comme épouses et comme mères !... Il ne leur reste plus maintenant qu'à devenir des députés à la tribune et des soldats sur le champ de bataille !....

Enfin, Adolphe obtint de la mère de Clémence qu'elle quitterait le tombeau de sa fille. Au sortir du cimetière, une chaise de poste les attendait.....

Depuis, je les ai revus tous les deux, à Rouen. Plus heureuse qu'Adolphe, la mère de Clémence a retrouvé dans ce jeune homme un enfant ; mais tout en adoucissant le chagrin de cette digne femme, Adolphe ne se flatte pas de retrouver jamais une Clémence. Il me le disait encore il y a peu de temps, à l'occasion d'Élisa Mercœur.

MICHEL RAYMOND.

COMMISSION DE CHARITÉ.

DU PAUPÉRISME. — PREMIER ARTICLE.

Nous reviendrons souvent sur l'ouvrage de M. le vicomte de Villeneuve, parce que nous le considérons comme classique dans la science qui fait l'objet de nos études.

Lorsqu'il administrait tantôt un département agricole, et tantôt un autre, livré aux opérations de l'industrie manufacturière, il constata ces deux faits importans : dans le premier, il y avait peu à s'inquiéter du sort des pauvres, comme administrateur, l'aumône ordinaire y pourvoyait ; dans le second, les besoins étaient toujours fort au-dessus des ressources. Dans les premiers, la proportion des pauvres était d'un 50e, et quelquefois d'un

100e; dans les seconds, elle était d'un 10e, et même du quart dans l'intérieur des villes.

M. de Villeneuve dut laisser incomplète l'enquête qu'il avait faite dans plusieurs départemens, vu la négligence que beaucoup de préfets mirent à répondre aux questions qu'il leur avait adressées. Il est juste de convenir que de bonnes enquêtes sur l'état des pauvres dans un pays, se font mal dans un cabinet. C'est en allant s'asseoir au foyer de la veuve et du vieillard chargé d'infirmités; c'est en accompagnant le pasteur d'une paroisse ou la sœur de charité dans leurs visites; c'est en distribuant soi-même ses propres aumônes dans les familles de pauvres ouvriers; c'est en observant, d'une manière suivie, la conduite du père, de la mère et des enfans, que l'on parvient à pénétrer les véritables causes de leur misère, à connaître quelle nature de secours leur sont plus nécessaires, ce que leur travail peut fournir, et jusqu'à quel point l'aumône doit y suppléer. — C'est aux personnes qui pratiquent ainsi la plus belle des vertus du chrétien, que nous nous adressons, afin de pouvoir terminer le précieux travail de notre digne collaborateur, et tracer quelques règles, en certains cas, à la pratique d'un de nos plus importans devoirs.

Nous en savons néanmoins déjà assez par les tableaux de M. de Villeneuve, et par les renseignemens que nous ont procurés quelques-uns de nos correspondans, pour classer le travail sur le paupérisme en trois grandes divisions.

Nous comprendrons dans la première les provinces du centre et du Midi;

Dans la seconde, les campagnes des provinces du Nord;

Dans la troisième, les villes manufacturières.

L'ordre ci-dessus nous paraît rationel, 1° parce que nous commençons ce travail par ce qui est le plus facile, et nous pouvons le terminer sans le concours de l'administration : 2° les moyens à employer seront de nature à n'exiger que l'intervention du clergé et des personnes charitables en chaque localité; 3° la certitude du succès nous permettra de conclure d'une manière positive.

En observant l'état du paupérisme dans la première division, on n'y trouve que peu de grandes villes; elles ne sont point manufacturières. Dans ces heureuses contrées, les pauvres ne forment que le cinquantième de la population; l'aumône ordinaire suffit presque partout pour les secourir.

Dans la deuxième division, la situation change, la charité a plus d'efforts à faire; néanmoins, nous espérons pouvoir démontrer que là où il y a un bon prêtre et un ou deux propriétaires riches et généreux, on peut encore parvenir à tempérer les souffrances des classes pauvres sans secours étranger.

Mais il n'en est pas de même de la troisième division : ici l'action de l'administration publique est indispensable. Il faut déjà pour y conserver l'ordre et y faire respecter les propriétés mobilières que ces villes renferment, une police active, des gendarmes et des tribunaux, et plus de cent mille hommes pour y tenir des garnisons; et puis ensuite des hôpitaux, des hospices, des prisons, des bureaux de bienfaisance, des caisses de secours et d'épargne; il faut de gros budgets, dans ces communes, pour l'établissement d'ateliers de charité à chaque révolution qui s'opère dans les relations commerciales et dans la mode, à chaque panique que provoquent et préparent, tantôt la crainte de la guerre et tantôt cel e de l'anarchie, tantôt la fermeture d'un débouché et tantôt également les indignes et coupables manœuvres de la mauvaise foi des spéculateurs et de l'agiotage. Car, soit dit en passant, il est bon que l'on sache que ce grand principe de la concurrence illimitée, qui est le point de départ de la science des économistes modernes, et qui procure aux consommateurs une économie de quelques sous par aune de toile de coton ou de drap, traîne à sa suite ce long cortége de misères, de débauches, de désordres et d'émeutes qui coûtent plusieurs centaines de millions à l'état. Cela ne veut point dire que nous blâmions la concurrence et le libre développement de toutes les industries : c'est peut-être une des nécessités du temps, une conséquence de la marche du siècle et du mouvement des esprits; mais du moins est-il bon de connaître ce que cela impose de sacrifices à la société, et c'est aussi un important sujet d'étude pour quelques hommes d'état que la prévision des moyens à prendre pour ne pas succomber tout-à-fait le jour où l'état ne pourrait plus supporter cette somme énorme d'impôts, rendus nécessaires par le développement de cet ordre nouveau. Or, nous en avertissons nos lecteurs, ceux particulièrement qui voudront suivre cette discussion avec une attention sérieuse et non interrompue, notre intention, en approfondissant l'étude de l'état physique et moral des classes pauvres sur tous les points de la France qui seront soumis à nos investigations, n'est pas seulement de parvenir à l'améliorer par les secours de la charité; mais, en hommes d'avenir, nous tâcherons de connaître et de prévoir comment on sauve un pays presque perdu par les fautes du pouvoir, la tyrannie des factions et l'oppression des intrigans, en revenant avec sagesse et fermeté à l'exploitation de ses ressources naturelles, à l'administration sage et libérale des biens que la Providence lui a si généreusement départis; sol fertile, climats tempérés et variés, population active, spirituelle, agglomérée, capable de supporter les maux avec courage, d'en triompher avec énergie, et de pratiquer le bien avec zèle et vivacité, enfin religion catholique professée par l'immense majorité de ses habitans. Oh! si l'on connaissait la France, si l'on savait, disons plutôt si l'on voulait la conduire dans la route du bien.... mais une force mystérieuse semble la condamner à servir d'épreuve à tous les systèmes qui ruinent et désolent.... Eh bien! ne laissons pas affaiblir nos courages, une mort prématurée, honteuse, attend les lâches; les braves en triomphent. Mettons-nous à l'œuvre à ce cri des chrétiens : *Vive Dieu, quand même!*

Nous invitons donc nos correspondans à observer avec soin l'état d'une commune qu'ils habitent ou dans laquelle ils séjournent quelques momens, à s'éclairer par le concours du pasteur et de quelques habitans intelligens; — à prendre note de l'étendue du territoire, du nombre des habitans, de celui des pauvres vivant de leur travail quand il ne leur manque

point, et des mendians recevant des secours réguliers de la charité publique; — à examiner si l'agriculture fournit seule le travail ou si quelque industrie y supplée; — comment vivent les classes ouvrières, et si leur régime alimentaire peut être amélioré; — à considérer surtout leur état religieux et moral, les causes de leur pauvreté, et les moyens qu'emploient le clergé et les propriétaires charitables pour la soulager.

En nous adressant ces notes, par occasion ou affranchies, au bureau de *l'Écho*, rue Feydeau, n. 22, nous réunirons au centre de nos relations des documens propres à éclairer toutes les questions que cette étude doit soulever. R.

CHRONIQUE DE LA SECONDE QUINZAINE DE MARS.

Comment s'est formé le nouveau ministère. — Club Fulchiron. — La majorité en fiacre. — Anecdotes de madame Dosne et madame Thiers. — Explication devant les Chambres. — M. Mauguin, M. Garnier Pages. — Remarquable discours de M. Sauzet. — M. Thiers et M. Guizot dans le couloir de la Chambre. — Notre diplomatie en voyage. — Séance des Communes du 12 mars. M. Peel, M. Hume et ses œufs. — Différence du génie des deux peuples et des deux langues. — Discours de M. de Broglie à la Chambre des députés, explication moins claire que l'origine. — Les doctrinaires et M Thiers, 1668 et 89. — *La Journée des dupes* de M. Lemercier, jouée au Théâtre-Français. — Echec des tories, démission du marquis de Londonderry. — La loi de responsabilité ministérielle. — Mutinerie dans les casernes. — L'amnistie. — Les Français insultés aux États-Unis. — Conduite peu honorable du ministère dans la séance du Parlement du 17. — Présentation du projet de loi relatif au mariage des dissidens. — *La Quotidienne* condamnée à quinze mille francs d'amende et à un an et demi d'emprisonnement en trois jours. — La magistrature. — Impossibilite du procès d'avril. — M. Pasquier — Marseille et son fléau, Paris et la mi-carême. — *Le Cheval de bronze* à l'Opéra-Comique. — Nouveau succès de sir Robert Peel dans la séance du 19. — Massacres en Espagne. — Les chancelleries de l'Europe. — M. Thiers et les fonds secrets. — La question ministérielle est une question résolue. — Anecdote sur le tiers-parti au sujet des 25 millions des États-Unis. — La loi de responsabilité, la peine de mort, la Chambre des pairs et l'hôpital des Incurables. — Procès d'avril, la police prend la poste. — La loterie de l'Opéra tirée par un maire — Discusion sur l'article 75 de la constitution de l'an 8. — L'anarchie dans le parlement.—Le ridicule tue le gouvernement représentatif. — MM. Pupe et Rœbuch. — Grave situation de l'Angleterre. — État moral de l'aristocratie. — Anecdote tout-à-fait inconnue sur la nomination de M. Aber-combry. — *La Tribune.* — M. Lacordaire.

14 mars. — Une grande assemblée d'une soixantaine de membres réunie chez M. Fulchiron, s'étant laissée aller à la distraction de se prendre pour la majorité, avait envoyé une députation chez M. Thiers, afin de le supplier de ne point se séparer de M. Guizot, et de faciliter, par son concours, le replâtrage du ministère. La majorité Fulchiron montant majestueusement en fiacre, s'était fait conduire à l'hôtel de l'intérieur, sans qu'aucun accident arrêtât la roue de la Fortune ou celle de sa voiture. On assure que la députation trouva un puissant secours dans madame Thiers et la belle-mère du jeune ministre, qui décidèrent que la France avait encore besoin de lui, peut-être parce qu'elles ont encore besoin de la France. M. Thiers répondit à madame Dosne qu'il n'avait rien à lui refuser. N'avez-vous pas lu quelque part la belle scène de Véturie et de Coriolan? Si on élève des statues aux mères des grands hommes, pourquoi n'en élèverait-on pas aux belles-mères? Nous acquérons M. de Broglie sans perdre M. Thiers. *A Madame Dosne la patrie reconnaissante!*

Le ministère, reconstruit officiellement dans *le Moniteur*, vient enfin aborder la tribune et répondre aux interpellations pendantes depuis plus de cinq jours. Tout Paris est à la chambre : le personnel des bals masqués est accouru en chapeaux bleus, roses, jaunes, blancs et noirs, pour assister au dénouement de l'imbroglio ministériel : c'est une politesse de carnaval à carnaval. M. Mauguin pose les questions avec une lucidité perfide, et, pour plus de précaution, les formule par écrit. M. Guizot répond que la raison d'Etat l'empêche de répondre. M. Thiers ajoute que, par décence, on doit renoncer à faire expliquer le ministère. Vive et spirituelle réplique de M. Mauguin; interpellation pressante de M. Garnier Pagès ; noble et puissant discours de M. Sauzet, qui accable le cabinet. La question d'amnistie, si grande et si belle, domine la séance; on apprend que M. le maréchal Gérard l'a voulu, que M. Soult la veut, et que le ministère lui-même, pour obtenir la rentrée de M. Gérard, s'était résigné un moment à une générosité politique également éloignée de ses habitudes et de son système. La partie ministérielle de la chambre demande la clôture; elle est repoussée par la majorité. Les interpellations sont remises au surlendemain, et MM. Thiers et Guizot sortent avec une fraternité de plus, celle d'une belle et bonne défaite de tribune.

Ceci se passe sur la scène ; voici ce qui se passe derrière. M. Guizot accable M. Thiers de complimens dans les couloirs de la chambre.

— « Votre éloquence est admirable, pleine de ressources ! » — « Vous êtes bien bon. »

— « Spirituelle. » — « Vous me comblez. »

— « Toujours prête à tout. » — « C'est trop d'éloges. »

— « Mais elle n'est pas assez grave. » — « Et la vôtre est trop doctorale. »

— « Vous êtes un étourdi. » — « Et vous un pédant. »

Eh bien! Molière, croyez-vous encore avoir fait Trissotin et Vadius? Le premier des comiques ce n'est point vous, c'est la nature.

15. — M. Sébastiani est reparti hier pour son ambassade. Que n'y restait-il? M. Saint-Aulaire se rend à Vienne : Que n'y était-il? Décidément les événemens sont mieux servis par la poste que notre diplomatie. De deux choses l'une : ou elle arrive toujours le lendemain, ou ils arrivent toujours la veille.

16. — Les journaux anglais nous apportent la nouvelle d'un succès remporté dans les communes par sir Robert Peel. De notables réformes proposées par lui dans la séance du 12 mars, à l'effet d'améliorer l'administration de la justice dans les cours ecclésiastiques, produisent une vive impression. La veille, M. Hume avait retiré sa motion sur les subsides. Sir Robert Peel ayant cru pouvoir attribuer le retrait de la motion de M. Hume à l'annonce des réformes utiles et pratiques qu'allait réaliser le cabinet tory, la conversation suivante s'engage entre les deux honorables membres :

M. Hume. — « Le mérite du ministère n'est pas grand dans cette occasion. Il s'est tout » simplement fourré *dans le nid de l'ancien ministère dont il s'est mis à couver les œufs.*

Sir R. Peel. — » L'honorable membre vient de parler d'incubation; mais je ne suis pas » le seul *qui ait des œufs à couver.* (On rit.) L'honorable membre en a produit un l'autre » soir, et maintenant il paraît qu'il ne peut ni le couver lui même, ni trouver personne » pour le couver à sa place. (Grands éclats de rire.) Il y a huit jours que cet œuf est pondu : » hier encore, l'honorable membre espérait trouver quelque poule amie qui voudrait se » poser dans son nid, mais aucune ne s'est présentée. Ai-je tort de penser qu'un coup » d'œil jeté sur l'ordre du jour a pu les dégoûter de cette incubation? (Nouveaux rires.)

M. O'Connell. — » Pour moi, je conseille au très-honorable baronnet de ne pas compter » ses poulets avant qu'ils ne soient éclos. L'honorable membre de Middlesex peut encore » se montrer un bon coq, et l'on ne doit chanter que quand la victoire est certaine. »

Admirez la différence de l'esprit des deux peuples et du génie des deux langues! Cette métaphore à longue queue réussit merveilleusement en Angleterre; et si l'on hasardait l'équivalent en France, l'auditoire irait chercher ses projectiles dans les discours des orateurs. Singulière condition de l'éloquence! Admirable au-delà du Pas-de-Calais, ridicule en-deça.

Enfin, la seconde séance des interpellations a lieu devant la chambre des députés. M. de Broglie continue la mystification politique des explications ministérielles. Le chef visible de la doctrine parle du sein de son nuage, dont il a à dessein épaissi les ténèbres. Il était difficile avant les éclaircissemens de comprendre l'imbroglio de la retraite et du retour des doctrinaires; depuis les éclaircissemens, c'est chose impossible. M. de Broglie a dit : *Que la lumière soit*, et l'on a vu venir la nuit.

Deux raisons seulement peuvent motiver la dissolution d'un cabinet : des dissentimens intérieurs et la perte de la majorité. Si les doctrinaires sont dans l'un de ces deux cas, pourquoi reviennent-ils? S'ils n'y sont pas, pourquoi sont-ils partis? M. Odilon Barrot répondant à M. de Broglie, met le doigt sur la plaie. Il y a division nécessaire dans le conseil, parce que la démocratie et l'aristocratie révolutionnaires y sont représentées, celle-ci par MM. de Broglie et Guizot, celle-là par M. Thiers. C'est toujours la grande division entre l'orléanisme venu de Gand et l'orléanisme venu de l'Hôtel-de-Ville; entre la révolution de 1668 et la révolution de 89. MM. Guizot et Thiers sont frères, qui en doute? seulement ils sont frères ennemis. La séance se termine par un ordre du jour pur et simple; défaite morale pour le ministère, surtout si l'on se souvient que M. Mauguin avait indiqué la portée de ce dénouement en disant ces propres paroles : « L'intérêt du » ministère est de provoquer un vote tranché, parce que le vague le tue; l'intérêt de » l'opposition est de rester dans une incertitude qui la sert, puisqu'elle tue le ministère. »

Le Théâtre-Français représente *la Journée des dupes*, comédie en vers de M. Lemercier, dont les hardiesses littéraires firent du bruit jadis, et ne seraient presqu'aujourd'hui que des timidités. M. Lemercier est une avant-garde qui est devenue une arrière-garde. Sa comédie est un bavardage en cinq actes imprimé depuis long-temps. Napoléon, disent les amis de l'honorable académicien, en eut si peur, qu'il ne voulut jamais consentir à la laisser jouer. Le public a failli être aussi poltron et aussi despote que Napoléon.

17. — On apprend de Londres que, pour faciliter la marche du ministère tory, lord Londonderry a donné sa démission. D'autres nouvelles balancent cet échec et indiquent que l'opposition, travaillée par des élémens de discorde, marche à une dissolution morale et politique. Sir John Russel ajourne sa motion relative à l'Irlande, malgré les clameurs des journaux radicaux; M. Hume essaie en vain d'entraver la discussion du budget de la marine.

A Paris, la chambre des pairs adopte le projet de sa commission relativement à la loi sur les récoltes pendantes par racines. La chambre des députés vote les trois premiers articles du projet de loi sur la responsabilité des ministres, amendés par la commission, après une discussion plus académique que politique sur la valeur des trois mots : trahison, concussion, prévarication. Quelques membres, tels que MM. Odillon-Barrot et Tracy, voudraient qu'on supprimât ces définitions pour donner une plus large carrière à la criminalité; d'autres, tels que MM. Hennequin et Sauzet, pensent, avec raison, que la loi sur la res-

ponsabilité des ministres n'est autre chose qu'une loi de conciliation entre le droit commun et la nécessité politique, et qu'ainsi il importe de sacrifier le moins possible les formes de la jurisprudence ordinaire qui définit les délits et les spécifie.

Louis-Philippe passe en revue le 61e de ligne, qui doit quitter Paris à la suite d'une mutinerie qui a éclaté dans les casernes par suite du mécontentement causé par le régime alimentaire et par la substitution du biscuit novateur au pain de munition classique. C'est pousser au loin la manie des expériences que d'en faire sur la vie du soldat.

La discussion de la loi de la responsabilité ministérielle se poursuit à la chambre des députés. On traite en passant, mais sans résultat, la question si souvent agitée de la nécessité de fixer par une loi, d'une manière précise, les attributions de chaque ministère, et d'empêcher ainsi ces déplacemens continuels d'attributions voyageuses qui vont de l'intérieur à la justice, de la justice au commerce, et ainsi de suite pour tous les départemens ministériels. L'amnistie vient incidemment se mêler à la discussion. Le pouvoir exécutif peut-il gracier avant le jugement intervenu, ou a-t-il besoin pour cela de recourir aux chambres? Il a le droit illimité de gracier, repond M. Béranger; M. Dupin répond le contraire. M. Dupin a raison depuis la révolution de juillet: M. Béranger aurait eu raison avant cette révolution. L'arbitraire de l'amnistie, qu'on nous passe cette expression, appartient au pouvoir souverain : naguère c'était la royauté, aujourd'hui c'est la chambre.

19. — A Londres, le marquis de Londonderry explique à la chambre haute les raisons qui l'ont déterminé à se démettre de son ambassade. Le duc de Buckingham fait ressortir la gravité d'une démission ainsi donnée à la suite d'interpellations des communes. « La prérogative de la couronne vient d'être mise en question, dit le noble duc; ses ennemis » s'en tiendront-ils à ce premier essai? »

On ne peut se dissimuler l'importance d'un tel événement. Les tories n'étant pas déterminés à maintenir le marquis de Londonderry, ont fait une faute en le nommant. Leur personnel ministériel et administratif est trop tory pour la ligne qu'ils suivent, ou bien leur ligne n'est pas assez tory pour répondre à leur personnel. Il n'est pas impossible que, dans un temps donné, la retraite du marquis de Londonderry n'entraîne celle du duc de Wellington.

En France, la séance de la chambre roule uniquement sur l'utilité et le danger d'introduire le principe de la responsabilité civile dans la loi de la responsabilité ministérielle. Quand les crédits ouverts auront été outrepassés, convient-il de rendre le ministre fiscalement responsable, et d'imputer cet excédant de dépense sur sa fortune? Oui, disent les uns, car c'est là la seule sanction pénale du refus de ce crédit lorsque la chambre ne le trouve point assez motivé; non, disent les autres, car, d'abord, s'il s'agit d'une somme minime, votre précaution est vétilleuse; et s'il s'agit d'une somme importante, illusoire, vu l'insuffisance d'une fortune privée. Puis, de deux choses l'une : ou il y a concussion de la part du ministre, ou il y a seulement imprudence. Dans le premier cas, on ne doit pas frapper l'imprudence de confiscation; dans le second, la loi fournit les moyens d'atteindre la concussion.

Le paquebot des États-Unis apporte la nouvelle d'insultes graves faites par la populace à des officiers français dans la ville de Washington. Réparation complète et solennelle a été donnée à nos marins. Mais l'Amérique n'est pas plus polie dans ses journaux que dans ses rues. Ceux-là ne parlent que de la nécessité où sera la France de se livrer à discrétion à la générosité des États-Unis, et d'obéir à leur sommation financière. Si, au lieu d'envoyer des paquebots à vapeur aux États-Unis, on les mettait à même de voir quelques-uns de nos vaisseaux de hauts bords, ces *yankee* changeraient de langage, et ces héros de comptoir nous feraient grace de leurs bravades. Mais il semble qu'il y ait des gens à Paris qui ne sont pas fâchés d'être mis en demeure par des menaces. Si les coups de bâton s'écrivaient, on s'en ferait écrire pour les communiquer à la chambre.

On apprend que sir Robert Peel, dans la séance du 17, a présenté le bill du mariage des dissidens qui dispense ceux-ci de suivre les rites de l'église anglicane. Ce bill est déclaré par l'opposition elle-même plus libéral que ce qu'elle avait espéré et peut-être plus libéral que ce qu'elle aurait fait. En Espagne la guerre civile s'acclimate. Jusqu'ici l'Italie est tranquille, quoiqu'elle ait appris le changement de règne. Des lettres de Vienne annoncent que les obsèques de l'empereur d'Autriche ont eu lieu le 8 de ce mois au milieu d'un immense concours. Plusieurs personnes ont été étouffées.

La chambre des députés adopte, suivant l'article 6 de la commission amendé par elle-même, le principe de la responsabilité civile des ministres, lorsque les crédits sont dépassés, mais seulement en cas de faute grave et quand il y a motif d'intenter devant la chambre des pairs une accusation de prévarication. La sévérité de cette règle générale est une sanglante personnalité contre les ministres de l'ordre de choses actuel, qui depuis cinq ans ne sont point restés une seule fois dans les limites du budget régulier. Ce qu'il y a de plus ordinaire en finances aujourd'hui c'est l'extraordinaire.

Procès de la *Quotidienne*, accusée par M. Partarieu d'avoir appelé Henri V, Henri V; belle et politique replique de M. Berryer. Les actes d'abdication de Rambouillet datent du 2 août, le lieutenant-général les a fait déposer aux archives et n'a pris que le 7 août le titre de roi.

La *Quotidienne* est condamnée par le tribunal à six mois d'emprisonnement et cinq mille francs d'amende. M. Partarieu, le Napoléon du parquet, fait ainsi son 20 mars contre la presse.

21 et 22. — Les maçons du Luxembourg ont beau se hâter, les juges se lassent. Le nombre des membres qui ont résisté aux catarres, gouttes, paralysies, phthisies, n'excède plus que de quatre le chiffre indispensable pour le jugement. Encore l'on compte parmi eux un nonagenaire et sept octogénaires. Les accusés d'avril peuvent dire : « Avant la fin du procès, le roi, l'âne ou moi nous mourrons. » Au château l'on n'a peut-être point l'intention que cette affaire aille jus-

qu'au bout, car M. Pasquier fait ouvertement de l'opposition contre le procès d'avril. Or, M. Pasquier ne fronde jamais le pouvoir que par ordre et ne lui désobéit que par docilité. Les nouvelles de Marseille sont plus favorables; les ravages du fléau diminuent; le christianisme brille d'un nouvel éclat au milieu de ces douleurs et au sein de cette grande cité désertée par la moitié de sa population. Paris voyant venir la mi-carême, a une rechute d'ivresse, un nouvel accès de mascarades et une réminiscence de carnaval.

23. — Nouveau procès et nouvelle condamnation de la *Quotidienne*. Cette fois il s'agissait d'un article sur les 25 millions des États-Unis, article où l'on avait l'audace de maintenir que le pouvoir ne pouvait sans contradiction déclarer la guerre à l'Amérique et obtempérer à l'injonction dont le général Jackson faisait la condition de la paix. Lassé de son infériorité en face du puissant orateur qui prêtait au journal attaqué le secours de son beau talent, M. Ploughoulm a l'intention d'être digne. Il se fâche, on rit; il crie, on rit; il déclare qu'il saura se faire respecter, on rit; il se hausse sur la pointe des pieds, on rit; il injurie M. Berryer, on ne rit plus, on murmure. M. Berryer lui lance une de ces froides et dédaigneuses paroles qui tombent, pesantes et cruelles, comme dans Homère, le sceptre d'Ulysse sur les épaules meurtries de Thersite le détracteur du roi des rois. Infortuné Thersite! pauvre M. Ploughoulm!.... Après cinq minutes de délibération, le jury déclare le journal coupable, et le tribunal, au milieu d'une explosion de surprise et de blâme, le condamne à dix mille francs d'amende et à un an de prison; en trois jours, un an et demi d'emprisonnement et quinze mille francs d'amende. Les sergens de ville expulsent violemment plusieurs des murmurateurs. On assure que M. Ploughoulm, en descendant de son siége du pas dont on monte au capitole, disait avec un air de confiance modeste : J'étais sûr de ce procès, je n'en ai jamais manqué qu'un. » Voilà, il faut l'avouer, un procureur-général bien dressé.

Ces violentes répressions font du tort à la magistrature et par suite sont un danger pour la société. Comment d'ailleurs veut-on qu'on oublie que la plupart de ces juges ont siégé sur les fleurs de lys et ont fatigué le gouvernement précédent de l'expression de leur zèle et des offres empressées de leur dévouement? Le sens moral d'une nation ne résiste point longtemps au scandale de reviremens pareils. On faisait observer à un magistrat le mauvais effet de ces condamnations exorbitantes;il répondit que la magistrature frapperait jusqu'au moment où elle cesserait de croire le gouvernement plus fort que ses adversaires, mais qu'au-delà elle saurait fort bien s'arrêter. Si c'est là en effet l'esprit de la magistrature, tant pis pour tout le monde, pour elle d'abord, pour la société ensuite et enfin pour le gouvernement. Gouvernement bien garanti, ma foi, qu'on ne défendra que tant qu'il n'aura pas besoin qu'on le défende!

Le *Cheval de Bronze*, opéra comique, dont le *libretto* est de M. Scribe et la musique d'Auber, obtient un succès complet dans les journaux et ennuie prodigieusement sur la scène. Tout le vieil attirail des contes de fées, une princesse enchantée, un chevalier qui doit la délivrer et l'épouser, un talisman magique; rien n'y manque. Il eût été plus simple de nous dire :

Il était une fois une princesse
Qui se perça la main d'un fuseau.

Seulement M. Scribe a métamorphosé le bailli amoureux et niais en un mandarin niais et amoureux, et le magot normand ou limousin en magot de la Chine. Hélas, M. Scribe, que n'êtes-vous monté sur le cheval de bronze pour aller chercher dans quelque coin la fiole qui contient l'esprit de Roland?

La guerre de la Péninsule, très panique, devient abominable. Mina réchauffe dans le sang son génie usé et son ardeur refroidie. Un massacre, digne des plus mauvaises années de notre révolution, signale son entrée à Lecaroz. Ce n'est point assez de décimer la population; on ouvre une loterie de mort, et, par cinq habitans, il y en a un auquel échoit le billet fatal.

Le cabinet du Palais-Royal qui soutient Christine par des subsides, assume sur sa tête une lourde responsabilité et les chancelleries monarchiques qui assistent impassiblement à ces horreurs, comme s'il s'agissait d'une joûte de toréadors, les chancelleries monarchiques se disséminent par cette indifférence politique, nouvelle et déplorable plaie des gouvernemens.

M. Thiers vient présenter à la chambre la demande d'une allocation extraordinaire de 1200 mille francs pour complément des dépenses secrètes. Il annonce que le cabinet fait de cette question une question ministérielle. Digne combinaison de ce triste cabinet qui joue toute sa destinée sur une carte de police.

La chambre continue la loi sur la responsabilité des ministres et de leurs agens. Un amendement tendant à exclure des châtimens qui peuvent leur être appliqués, la peine de mort est rejetée. Une longue discussion s'engage sur le nombre de membres de la chambre haute, dont la présence est nécessaire pour l'instruction du procès politique. M. Goupil assimilant le palais du Luxembourg à l'hôpital des incurables, évoque les infirmités de la chambre haute devant l'hilarité générale de la chambre des députés. Malgré ces officieuses observations, l'article de la commission exigeant le concours du tiers au moins de la totalité des membres de la pairie pour les arrêts à rendre, est adopté. M. Garnier-Pagès propose en vain la liberté illimitée dans le choix des défenseurs. M. Chapuis soulève inutilement une discussion incidente en provoquant l'abolition de la peine de mort.

Il est clair pendant toute cette discussion que la chambre a présent à l'esprit le procès d'avril qui va s'ouvrir. Le tribunal improvisé pour ce jugement est à peu près achevé; la route de Lyon est couverte de voitures publiques encombrées d'une population de gendarmes et de gardes municipaux qui vont chercher une population de prisonniers. Napoléon faisait voyager son armée en poste, mais c'était pour aller chercher des victoires.

26, 27. — Le jour légal de la mi-carême éclate dans toute sa gloire. Ni les folies, ni les scandales ne manquent. On fait tirer la grande loterie de l'Opéra par un maire; voilà la dignité municipale bien convenablement traitée! L'année prochaine on lui fera sans doute danser un ballet.

Grande discussion sur la question de savoir si l'article 75 de la constitution de l'an VIII, qui ne permet de poursuivre les agens ministériels qu'après l'autorisation du conseil-d'état, sera ressuscité dans la loi comme M. Vivien le propose. Le ministère abandonne son projet pour se réunir à l'amendement de M. Vivien. Trois séances sont consacrées à cette discussion sans qu'on arrive à un vote. C'est que dans l'article 75 il y va de toutes les doctrines de l'opposition de quinze ans, qui pendant la restauration n'a pas cessé de combattre comme dangereuse et exorbitante la clause que ce gouvernement, sorti de cette opposition, adopte aujourd'hui.

Plus on va et plus les affaires de la Grande-Bretagne s'embrouillent. Le parlement devient une espèce de champ-clos où toutes les passions se remuent. Les injures et les défis se succèdent entre les bancs ministériels et les bancs de l'opposition. M. Barrow et le colonel Evan se distinguent par le luxe de leurs injures dans la séance du 23. Un M. Roebuck obtient un succès de ridicule en s'écriant, au sujet de la réponse un peu vive de sir Robert Peel à M. Hume, qu'il somme l'orateur de la chambre d'être son bouclier, car il entend lui dire toujours sa pensée, et il est moins que jamais décidé *à recevoir une balle dans le ventre.* Le gouvernement représentatif est partout menacé de mourir de ridicule, car si M. Roebuck, à Londres, veut ne pas recevoir de balle dans le ventre, à Paris M. Peyre veut, en sa qualité de maire, pouvoir continuer à donner *de petites corrections municipales* aux enfans de ses administrés, sans qu'il soit permis aux tribunaux de le déranger dans les services actifs qu'il rend au pays.

Dans la séance du 24, au parlement sir Robert Peel a présenté le bill de commutation des dîmes; il est reçu avec faveur. Néanmoins les personnes qui connaissent l'Angleterre s'accordent à regarder sa situation comme très-difficile. Le ministère de sir Robert Peel est peu à peu entraîné dans des voies qui mènent aux révolutions. La question de commutation des dîmes se présente grave et sérieuse, c'est une question d'église, et l'on sait qu'en Angleterre l'église c'est l'état Derrière ce parlement où personne ne semble savoir très-bien son rôle, ni l'opposition plus passionnée que politique, moins capable d'action que de paroles, ni le ministère qui se laisse aller au torrent avec la consolation de conduire le char au moment où il va verser, derrière cette nation politique il y a une autre nation, brutale comme la force, résolue comme la misère, impatiente comme la faim. Il est bien difficile qu'elle ne jette point ses haillons dans la balance et qu'elle ne change point ainsi une réforme politique en révolution sociale. Le bon sens et l'habileté de l'aristocratie pourraient seuls sinon empêcher, au moins suspendre ce terrible événement. Mais s'il faut en croire les rapports qui nous viennent, la tête tourne à l'aristocratie anglaise comme à toutes les autres aristocraties destinées à tomber. Chassée de la puissance, elle se réfugie dans la vanité, et jamais les susceptibilités nobiliaires n'ont été poussées au point où elles sont aujourd'hui. Pauvres gens qui font de l'étiquette au moment de l'éruption du Vésuve et qui s'inquiètent de savoir s'ils seront aristocratiquement engloutis. Pour donner une idée de cet esprit de vertige nous rapporterons une anecdote dont on nous garantit l'authenticité. On prétend que les voix qui ont décidé la nomination de M. Abercombry à la présidence sont des voix tories, et que ceux qui les lui ont données se sont décidés par ce seul motif qu'ayant parié de fortes sommes pour sa nomination ils ont mieux aimé perdre leur parti que leur pari. Si l'Angleterre en est là il faut la plaindre.

La *Tribune* est condamnée à une nouvelle amende de 8000 francs et à un an de prison. Total de ses saisies, 105; total de ses condamnations, 14; total des amendes prononcées contre elle, 147 mille francs; total des années de prison, 49. Le chef de l'état disait en 1830: « Il n'y aura plus de procès de presse. » *Erratum* de 1835, lisez: « Il n'y aura plus de presse. »

28. — Il y avait long-temps qu'on n'avait vu un carême aussi riche d'orateurs et qui attirât un aussi nombreux concours dans les églises. M. Lacordaire poursuit, au milieu de la plus belle partie de la jeunesse parisienne, ses conférences de Notre-Dame. On dirait que le christianisme acquiert une nouvelle autorité sous les voûtes de cette vieille basilique qui l'a vu si puissant et que, ramenant ses grandes eaux à sa source, il les verse plus fraîches et plus fécondes dans l'ame des auditeurs.

P.-S. Notre indignation est au comble de voir chaque jour les organes de la presse prêter leur publicité à tout ce qui est scandale, vice et infamie, anti-social et irréligieux. Puisque notre exemple reste sans imitateurs, nous remplirons un dernier devoir; c'est celui de relever TOUTES LES FAUTES de la presse, en faisant l'histoire du journalisme.

—

Sont agréés membres correspondans: — MM. L'abbé Michon, aux Thibaudières, par Blanzac (Charente). — Maurin, médecin à Viviers (Drôme). — Théodore d'Indy, chef d'escadron, rue Parollerie, à Valence (Drôme). — Judde de la Judée, à Chalus (Haute-Vienne). — Philippe de Merlis, à Rochechouart (Haute-Vienne). — Dufresne, avoué à Foix (Arriége). — Huc, à Orléans (Loiret). — Bérangerie, docteur-médecin à Laval. — Rambert de Chatillon, à Chambery.

JULES FORFELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN, 16, RUE N.-D.-DES VICTOIRES.

PARIS.





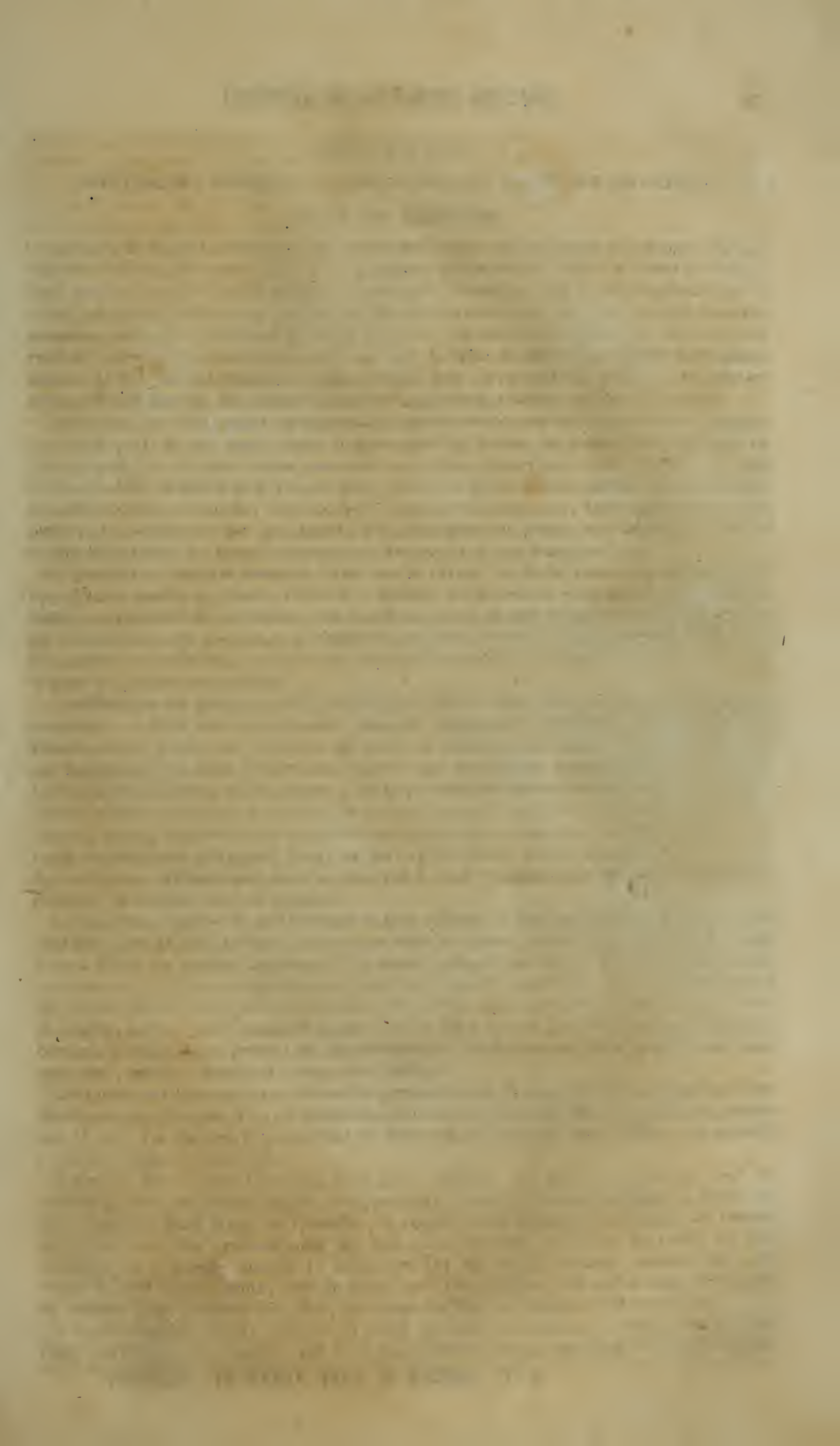






L'écho de la J.e France, rue Feydeau 22

Lith. de Benard





SOUVENIRS,

IMPRESSIONS, PENSÉES ET PAYSAGES PENDANT UN VOYAGE EN ORIENT

PAR M. DE LAMARTINE.

Le départ de M. de Lamartine pour l'Orient fut comme un événement en Europe. Un instant le cri de nos discordes tomba, et les peuples saluèrent de la main le barde de l'Occident qui, ainsi que les anciens sages, entreprenait le voyage au pays de la science, de la vérité, de l'enthousiasme. Le poète a touché cette terre de la poésie. Pendant les journées ardentes, son œil a contemplé le soleil d'Asie, et la nature enchantée qui naît sous ses regards comme par tressaillement; et, la nuit, la brise du désert qui agitait harmonieusement la lyre du roi-prophète, a passé sur sa joue, a rafraîchi sa poitrine, et mêlé ses mélancoliques soupirs aux pesans ennuis qui oppressent l'homme des derniers jours.

Maintenant, le voilà encore parmi nous. Le poète nous donne ses *Souvenirs*, le voyageur nous fait part de ses *Impressions.* Il nous ouvre les trésors de poésie qu'il a amassés en Orient, hélas! et il refoule dans son cœur un trésor d'amertume et de larmes, un sujet d'inconsolables douleurs qu'il a aussi trouvé dans ces lieux. O vous toutes, ames solitaires éparpillées dans le monde, dont sa lyre chantait les harmonies, vous qui priiez par ses prières et qui chantiez par ses chants, filles d'adoption du poète, une larme pour Julia! la fille bien-aimée du poète! l'ange de ses amours et de ses douleurs!.....

Le premier volume est consacré à raconter le voyage de M. de Lamartine de Marseille à Bayruth, en passant par Malte, la Grèce et Rhodes. Au milieu de cette mer qu'il a toujours aimée, en présence de cet infini, vers lequel son cœur pousse de continuelles aspirations, ses impressions sont grandes et profondes. En passant près de l'île de Pantelleria, lieu d'exil des condamnés politiques, son ame se resserre au souvenir des maux et des crimes qui assiégent et rongent nos sociétés.

« Malheureux les hommes, dit-il, qui en tout genre devancent leur temps! Leur temps les écrase. — C'est notre sort à nous, hommes impartiaux, politiques, rationnels de la France. — La France est encore à un siècle et demi de nos idées. — Elle veut en tout des hommes et des idées de secte et de parti : que lui importe du patriotisme et de la raison? C'est de la haine, de la rancune, de la persécution alternative qu'il faut à son ignorance! Elle en aura jusqu'à ce que, blessée par les armes mortelles dont elle veut absolument se servir, elle tombe, ou les rejette loin d'elle pour se tourner vers le seul espoir de toute amélioration politique, Dieu, sa loi; et la raison, sa loi innée. » Puis, à la vue de ces scènes sublimes que Dieu a réservées à l'œil humain pour lui faire comprendre combien sa magnificence est grande :

« C'est alors, s'écrie-t-il, que l'homme le plus vulgaire se sent poète par toutes les fibres; c'est alors que le fini et l'infini entrent par tous les pores; c'est alors qu'on veut éclater devant Dieu, ou révéler seulement à un cœur sympathique ou à tous les hommes, dans la langue des esprits, ce qui se passe dans notre esprit; c'est alors qu'on improviserait des chants dignes de la terre et du ciel : ah! si l'on avait une langue! Mais il n'y a pas de langue, surtout pour nous, Français; non, il n'y a pas de langue pour la philosophie, l'amour, la religion, la poésie; les mathématiques sont la langue de ce peuple : ses mots sont secs, précis, décolorés comme des chiffres. »

C'est dans ce silence et cette solennelle permanence de la mer sans bornes que les objets chéris qui ont été mêlés à sa vie reviennent devant ses yeux. Son ciel se repeuple des étoiles que la mort y a éteintes. Il se souvient de Milly que ses vers ont immortalisée, de sa mère à qui ce voyage eût tant plu.

Arrivé en Grèce, cette terre que tout poète idolâtre, où toutes ses pensées, tous ses souvenirs, tous ses enthousiasmes se rapportent, il trouve la réalité au-dessous de l'image qu'il s'en était faite. Mais, en revanche, la religion avait placé dans ces lieux un tableau qui émut bien plus profondément son ame que n'auraient pu le faire les restes les plus imposans de ce peuple inquiet et turbulent. Sur un rocher escarpé, impraticable, qui forme la dent du cap Malia, lieu de toute part inaccessible, lieu qu'un aigle eût craint de choisir pour y établir son aire, un homme a fixé son séjour : c'est un ermite.

« Nous doublions, dit-il, le cap de si près, que nous distinguions sa longue barbe blanche, son bâton, son chapelet, son capuchon de feutre brun, semblable à celui des mate-

lots en hiver. Il se mit à genoux pendant que nous passions, le visage tourné vers la mer, comme s'il eût imploré le secours du ciel pour des étrangers inconnus dans ce périlleux passage....

» Qu'est-ce que cet homme? Il faut une ame trois fois trempée pour avoir choisi cet affreux sejour; il faut un cœur et des sens avides de fortes et éternelles émotions, pour vivre dans ce nid de vautour, seul avec l'horizon sans bornes, les ouragans et les mugissemens de la mer. »

Arrivé à Bayruth en Syrie, il y établit sa femme et sa fille, et se dispose à pousser plus loin son voyage. Mais avant de partir pour la Palestine, il veut voir la fameuse lady Stanhope, la reine de Palmyre, la Circé des déserts. Puis il s'achemine vers cette terre après laquelle son cœur a tant soupiré.

Le second volume contient la narration du voyage de Bayruth, à travers la Syrie et la Palestine, à Jérusalem. Il voit en passant Saïde ou Sidon, qui n'a rien conservé de son ancienne splendeur, et les ruines prophétiques de la superbe Tyr.

« J'avais devant moi, dit-il, le noir Liban : mais l'imagination m'a trompé, me disais-je à moi-même; je ne vois ni les aigles ni les vautours qui devaient, pour accomplir les prophéties, descendre sans cesse des montagnes pour dévorer toujours ce cadavre de ville réprouvée de Dieu et de son peuple. Au moment où je faisais cette réflexion, quelque chose de grand, de bizarre, d'immobile, parut à notre gauche, au sommet d'un rocher à pic qui s'avance en cet endroit dans la plaine jusque sous la route des caravanes. Cela ressemblait à cinq statues de pierre noire, posées sur le rocher comme sur un piédestal; mais, à quelques mouvemens presque insensibles de ces figures colossales, nous crûmes en approchant que c'étaient cinq Arabes bédouins, vêtus de leurs sacs de poil de chèvre noir, qui nous regardaient passer du haut de ce monticule. Enfin, quand nous ne fûmes qu'à une cinquantaine de pas du mamelon, nous vîmes une de ces cinq figures ouvrir de larges ailes et les battre contre ses flancs avec un bruit semblable à celui d'une voile qu'on déploie au vent. Nous reconnûmes cinq aigles de la plus grande race que j'aie jamais vue sur les Alpes, ou enchaînés dans les ménageries de nos villes. Ils ne s'envolèrent point, ils ne s'émurent point à notre approche : posés, comme des rois de ce désert, sur les bords du rocher, ils regardaient Tyr comme une cure qui leur appartenait, et où ils allaient retourner. Ils semblaient la posséder de droit divin; instrument d'un ordre qu'ils exécutaient, d'une vengeance prophétique qu'ils avaient mission d'accomplir envers les hommes et malgré les hommes; je ne pouvais me lasser de contempler cette prophétie en action, ce merveilleux accomplissement des menaces divines, dont le hasard nous rendait témoins. Jamais rien de plus surnaturel n'avait si vivement frappé mes yeux et mon esprit; et il me fallait un effort de ma raison pour ne pas voir derrière les cinq aigles gigantesques la grande et terrible figure du poète des vengeances, d'Ézéchiel, s'élevant au dessus d'eux, et leur montrant de l'œil et du doigt la ville que Dieu leur donnait à dévorer, pendant que le vent de la colère divine agitait les flots de sa barbe blanche, et que le feu du courroux céleste brillait dans ses yeux de prophète. Nous nous arrêtâmes à quarante pas : les aigles ne firent que tourner dédaigneusement la tête pour nous regarder aussi : enfin, deux d'entre nous se détachèrent de la caravane et coururent au galop, leurs fusils à la main, jusqu'au pied du rocher; ils ne fuirent pas encore. — Quelques coups de fusil à balle les firent s'envoler lourdement; mais ils revinrent d'eux-mêmes au feu, et planèrent long-temps sur nos têtes, sans être atteints par nos balles, comme s'ils nous avaient dit : « Vous ne pouvez rien, nous sommes les aigles de » Dieu. »

Le voyageur passe par Acre, l'ancienne Ptolémaïs, dans la Judée, cette terre sainte que lui aussi était venu chercher de si loin, à travers tant de périls et de fatigues. Il réhabilite l'aspect physique de la Judée et de la Galilée, un peu calomnié par d'autres voyageurs légers ou prévenus, ou ennuyés par des marches longues et fatigantes. Mais c'est surtout sous un autre rapport que ces lieux furent grands pour lui.

« Ce jour-là commencèrent en moi des impressions nouvelles et entièrement différentes de celles que mon voyage m'avait jusque-là inspirées. — J'avais voyagé des yeux, de la pensée et de l'esprit; je n'avais pas voyagé de l'ame et du cœur comme en touchant la terre des prodiges, la terre de Jéhova et du Christ! la terre dont tous les noms avaient été mille fois balbutiés par mes lèvres d'enfant, dont toutes les images avaient coloré les premières

ma jeune et tendre imagination ; la terre d'où avaient coulé pour moi plus tard les leçons et les douceurs d'une religion seconde ame de mon ame ; je sentis en moi comme si quelque chose de moite et de froid venait à se ranimer et s'attiédir ; je sentis ce qu'on sent en reconnaissant, entre mille figures inconnues et étrangères, la figure d'une mère, d'une sœur, ou d'une femme aimée ; ce qu'on sent en sortant de la rue pour entrer dans un temple : quelque chose de recueilli, de doux, d'intime, de tendre et de consolant qu'on n'éprouve pas ailleurs......

« C'était là, sous ce morceau de ciel bleu, qu'au fond de cette vallée étroite et sombre, à l'ombre de cette petite colline, dont les vieilles roches semblaient encore toutes fendues du tressaillement de joie qu'elles éprouvèrent en enfantant et en portant le Verbe enfant, ou du tressaillement de douleur qu'elles ressentirent en ensevelissant le Verbe mort ; c'était là le point fatal et sacré du globe que Dieu avait choisi de toute éternité pour faire descendre sur la terre sa vérité, sa justice et son amour incarné dans un enfant-dieu ; c'était là que le souffle divin était descendu à son heure sur une pauvre chaumière, séjour de l'humble travail, de la simplicité d'esprit et de l'infortune ; c'était là qu'il avait animé, dans le sein d'une vierge innocente et pure, quelque chose de doux, de tendre, de miséricordieux comme elle ; de souffrant, de patient, de gémissant comme l'homme ; de puissant, de surnaturel, de sage et de fort comme un Dieu ; c'était là que le Dieu-homme avait passé par notre ignorance, notre faiblesse, notre travail et nos misères, pendant les années obscures de sa vie cachée, et qu'il avait en quelque sorte exercé la vie et pratiqué la terre avant de l'enseigner par sa parole, de la guérir par ses prodiges, et de la régénérer par sa mort ; c'était là que le ciel s'était ouvert et avait lancé sur la terre son esprit incarné, son verbe fulminant, pour consumer jusqu'à la fin des temps l'iniquité et l'erreur, éprouver comme au feu du creuset nos vertus et nos vices, et allumer devant le Dieu unique et saint l'encens qui ne doit plus s'éteindre, l'encens de l'autel, renouvelé, le parfum de la charité et de la vérité universelles. »

Après avoir entendu la messe sur le Thabor, le voyageur s'achemine vers le Jourdain, le fleuve des prophètes, dont il décrit les dimensions. « Au reste, ajoute-t-il, ce que j'écris ici de la dimension du Jourdain, n'a pour objet que de satisfaire la curiosité des personnes qui veulent se faire des mesures justes et exactes des images mêmes de leurs pensées, et non de prêter des armes aux ennemis ou aux défenseurs de la foi chrétienne, armes pitoyables des deux parts. Qu'importe que le Jourdain soit un torrent ou un fleuve? Que la Judée soit un monceau de roches stériles ou un jardin délicieux? Que cette montagne ne soit qu'une colline, et tel royaume une province? Ces hommes qui s'acharnent, se combattent sur de pareilles questions, sont aussi insensés que ceux qui croient avoir renversé une croyance de deux mille ans, quand ils ont laborieusement cherché à donner un démenti à la Bible, et un soufflet aux prophètes? Ne croirait-on pas à voir ces grands combats sur un mot mal compris ou mal interprété des deux parts, que les religions sont des choses géométriques que l'on démontre par un chiffre ou que l'on détruit par un argument ; et que des générations de croyans ou d'incrédules sont là toutes prêtes à attendre la fin de la discussion et à passer immédiatement dans le parti du meilleur logicien, et de l'antiquaire le plus érudit et le plus ingénieux? Stériles disputes qui ne pervertissent et ne convertissent personne! Les religions ne se prouvent pas, ne se démontrent pas, ne s'établissent pas, ne se ruinent pas par la logique! Elles sont de tous les mystères de la nature et de l'esprit humain le plus mystérieux et le plus inexplicable! Elles sont d'instinct et non de raisonnement! comme les vents qui soufflent de l'orient ou de l'occident, mais dont personne ne connaît la cause ni le point de départ, elles soufflent Dieu sait d'où, Dieu seul sait pourquoi, Dieu seul sait pour combien de siècles et sur quelles contrées du globe! »

En quittant le Jourdain, le poète longe le beau lac de Génézareth, témoin de presque tous les actes importans de la vie du Sauveur.

« J'ai toujours aimé, dit-il, à parcourir la scène physique des lieux habités par les hommes que j'ai connus, admirés, aimés ou révérés, parmi les vivans comme parmi les morts. Le pays qu'un grand homme a habité et préféré pendant son voyage sur la terre, m'a toujours paru la plus sûre et la plus parlante relique de lui-même ; une sorte de manifestation matérielle de son génie, une révélation muette d'une partie de son ame, un commentaire vivant et sensible de sa vie, de ses actions, de ses pensées. Jeune, j'ai passé des heures solitaires et contemplatives, couché sous les oliviers qui ombragent les jardins d'Horace, en vue des

cascades éblouissantes de Tibur : je me suis couché souvent le soir au bruit de la belle mer de Naples, sous les rameaux pendants des vignes, auprès du lieu où Virgile a voulu que reposât sa cendre, parce que c'était le plus beau et le plus doux site où ses regards se fussent reposés. Combien plus tard j'ai passé de matins et de soirs assis aux pieds des beaux châtaigniers dans ce petit vallon des Charmettes, où le souvenir de Jean-Jacques Rousseau m'attirait et me retenait par la sympathie de ses impressions, de ses rêveries, de ses malheurs et de son génie; ainsi de plusieurs autres écrivains ou grands hommes dont le nom ou les écrits ont fortement retenti en moi. J'ai voulu les étudier, les connaître dans les lieux qui les avaient enfantés ou inspirés; et presque toujours un coup-d'œil intelligent découvre une analogie secrète et profonde entre la patrie et le grand homme, entre le scène et l'acteur, entre la nature et le génie qui en fut formé et inspiré. Mais ce n'était plus un grand homme ou un grand poète dont je visitais le séjour favori ici-bas; — c'était l'homme des hommes, l'homme divin, la Nature et le génie et la vertu faits chair; la divinité incarnée, dont je venais adorer les traces sur les rivages mêmes qui le portèrent, sur les collines où il s'asseyait, sur les pierres où il reposait son front. Il avait de ses yeux mortels vu cette mer, ces flots, ces collines, ces pierres; ou plutôt cette mer, ces collines, ces pierres l'avaient vu; il avait foulé cent fois ce chemin où je marchais respectueusement; ses pieds avaient soulevé cette poussière qui s'envolait sous les miens; pendant les trois années de sa mission divine, il va et vient sans cesse de Nazareth à Tibériade, de Jérusalem à Tibériade; il se promène dans les barques de pêcheurs sur la mer de Galilée; il en calme les tempêtes; il y monte sur les flots en donnant la main à son apôtre de peu de foi comme moi; main céleste dont j'ai besoin plus que lui dans des tempêtes d'opinions et de pensées plus terribles! »

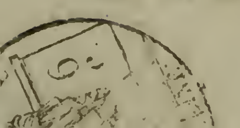
Après avoir parcouru la Galilée, il arriva à Kaïpha où il reçoit l'hospitalité chez M. Malagamba, vice-consul de Sardaigne. Il visite ensuite le Carmel. Dans les grottes autrefois habitées par les disciples d'Élie, une poésie lui a été révélée. Il a compris quels avaient été dans l'antiquité sacrée, ces colléges de prophètes qui influèrent si puissamment sur les destinées du peuple juif. Voici ce qu'il en dit :

» L'histoire d'Elie est une des plus merveilleuses histoires de l'antiquité sacrée; c'est le géant des bardes sacrés. A lire sa vie et ses terribles vengeances, il semble que cet homme avait la foudre du Seigneur pour ame, et que l'élément sur lequel il fut enlevé au ciel était son élément natal. C'est une belle figure lyrique ou épique, à jeter dans le poëme des vieux mystères de la civilisation judaïque. En tout l'époque des prophètes à la considérer historiquement est une des époques les moins intelligibles de la vie de ce peuple fugitif. On aperçoit cependant et surtout à l'époque d'Elie, la clé de cette singulière organisation du corps de prophètes. C'était évidemment une classe sainte et lettrée, toujours en opposition avec les rois; tribuns sacrés du peuple, le soulevant ou l'apaisant avec des chants, des paraboles, des menaces; formant des factions dans Israël, comme la parole et la presse en forment parmi nous; se combattant les uns les autres, d'abord avec le glaive de leur parole, puis avec la lapidation ou l'épée; s'exterminant de la face de la terre, comme on voit Elie en exterminer par centaines; puis succombant eux-mêmes à leur tour et faisant place à d'autres dominateurs du peuple. Jamais la poésie proprement dite n'a joué un si grand rôle dans le drame politique, dans les destinées de la civilisation. La raison ou la passion selon qu'ils étaient faux ou vrais prophètes, ne parlait par leur bouche que la langue énergique et harmonieuse des images. Il n'y avait point d'orateurs comme à Athènes et à Rome; l'orateur est trop homme! il n'y avait que des hymnes et des lamentions, le poète est divin. »

Du Carmel il alla à Jaffa qui conserve encore vivant le souvenir de l'empoisonnement des pestiférés. En allant de Jaffa à Jérusalem il rencontre près de Jérémie le fameux Abougosh, et sa famille, peuple de brigands organisés, dont il n'eut qu'à se louer.

Enfin il arrive à Jérusalem, et voici ce qu'il écrit du haut de la montagne de Sion :

« C'est Sion! C'est le palais! C'est le tombeau de David! C'est le lieu de ses inspirations et de ses délices, de sa vie et de son repos! lieu doublement sacré pour moi, dont ce chantre divin a si souvent touché le cœur et ravi la pensée. C'est le premier des poètes du sentiment, c'est le roi des lyriques! Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrans et si graves! Jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste! Jamais l'ame de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentimens si tendres, si sympathiques et si déchirans! Tous les gémissemens les plus secrets du cœur humain ont trouvé leurs voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de cet



homme! et si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre; si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantaient que le vin l'amour, le sang et les victoires des muses et des coursiers de l'Elide, on est saisi d'un profond étonnement aux accens mystiques du roi-prophète, qui parle au dieu créateur comme un ami à son ami, qui comprend et loue ses merveilles, qui admire ses justices, qui implore ses miséricordes et semble un écho anticipé de la poésie évangélique, répétant les douces paroles du Christ avant de les avoir entendues. Prophète ou non, selon qu'il sera considéré par le philosophe ou le chrétien, aucun d'eux ne pourra refuser au poète-roi une inspiration qui ne fut donnée à aucun autre homme! lisez de l'Horace ou du Pindare après un psaume! pour moi, je ne le peux plus!

J'aurais, moi, humble poète d'un temps de décadence et de silence, j'aurais, si j'avais vécu à Jérusalem, choisi le lieu de mon séjour et la pierre de mon repos, précisement où David choisit le sien à Sion. C'est la plus belle vue de la Judée, de la Palestine et de la Galilée. Jérusalem est à gauche avec le temple et ses édifices, sur lesquels le regard du roi ou du poète pouvait plonger sans en être vu. Devant lui, des jardins fertiles, descendans en pentes mourantes, le pouvaient conduire jusqu'au fond du lit du torrent dont il aimait l'écume et la voix. Plus bas, la vallée s'ouvre et s'étend; les figuiers, les grenadiers, les oliviers l'ombragent; c'est sur quelques-uns de ces rochers suspendus sur l'eau courante; c'est dans quelques-unes de ces grottes sonores, rafraîchies par l'haleine et par le murmure des eaux; c'est aux pieds de quelques-uns de ces térébinthes aïeux du térébinthe qui me couvre, que le poète sacré venait sans doute attendre le souffle qui l'inspirait si mélodieusement! que ne puis-je l'y retrouver pour chanter les tristesses de mon cœur et celles du cœur de tous les hommes, dans cet âge inquiet, comme il chantait ses espérances dans un âge de jeunesse et de foi! mais il n'y a plus de chant dans le cœur de l'homme, car le désespoir ne chante pas. Et tant qu'un nouveau rayon ne descendra pas sur la ténébreuse humanité de nos temps, les lyres resteront muettes, et l'homme passera en silence entre deux abîmes de doute, sans avoir ni aimé, ni prié, ni chanté. »

Il a visité ensuite les lieux consacrés par les mystères de l'homme-Dieu.

« J'entrai à mon tour et le dernier dans le saint sépulcre, l'esprit assiégé de ces idées immenses, le cœur ému d'impressions plus intimes, qui restent mystère entre l'homme et son âme, entre l'insecte pensant et le créateur: ces impressions ne s'écrivent point; elles s'exhalent avec la fumée des lampes pieuses, avec les parfums des encensoirs, avec le murmure vague et confus des soupirs; elles tombent avec les larmes qui viennent aux yeux au souvenir des premiers noms que nous avons balbutiés dans notre enfance, du père et de la mère qui nous les ont enseignés, des frères, des sœurs et des amis avec lesquels nous les avons murmurés; toutes les impressions pieuses qui ont remué notre ame à toutes les époques de la vie; toutes les prières qui sont sorties si pures de notre cœur et de nos lèvres au nom de celui qui nous apprit à prier son père et le nôtre; toutes les joies, toutes les tristesses de la pensée, dont ces prières furent le langage, se réveillent au fond de l'ame, et produisent par leur retentissement, par leur confusion cet éblouissement de l'intelligence, cet attendrissement du cœur, qui ne cherchent point de parole, mais qui se resolvent dans des yeux mouillés, dans une poitrine oppressée, dans un front qui s'incline et dans une bouche qui se colle silencieusement sur la pierre d'un sépulcre. Je restai long-temps ainsi priant le ciel, le père, là, dans le lieu même où la plus belle des prières monta pour la première fois vers le ciel; priant pour mon père ici-bas, pour ma mère dans un autre monde, pour tous ceux qui sont ou qui ne sont plus, mais avec qui le lien invisible n'est jamais rompu; la communion de l'amour existe toujours; le nom de tous les êtres que j'ai connus, aimés, dont j'ai été aimé, passa de mes lèvres sur la pierre du saint sépulcre. Je ne priai qu'après pour moi-même; ma prière fut ardente et forte; je demandai de la vérité et du courage devant le tombeau de celui qui jeta le plus de vérité dans ce monde, et mourut avec le plus de dévouement à cette vérité dont Dieu l'avait fait le verbe: je me souviendrai à jamais des paroles que je murmurai dans cette heure de crise pour ma vie morale. Peut-être fus-je exaucé: une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon intelligence et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités. Il y a des momens dans la vie, où les pensées de l'homme long-temps vagues, douteuses et flottantes comme les flots sans lit, finissent par trouver un rivage où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles et un courant contraire à celui qui les a poussées jusque là. Ce fut là pour moi un de ces momens:

celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait; et je le comprendrai peut-être moi-même un jour. Ce fut un mystère de ma vie qui se révélera plus tard. »

De Jérusalem le poète fit une excursion à la mer Morte, mais il revint bientôt au lieu de sa prédilection, auprès du torrent de Cédron, dans cette grotte de Gethsemani qu'il devait plus tard associer à sa douleur la plus amère dans l'admirable morceau qui se trouve à la fin du 2e volume, intitulé *Gethsemani ou la mort de Julia.*

Le projet de M. de Lamartine était de passer en Égypte après avoir visité la Judée, mais les lettres de sa femme et les inquiétudes qu'il avait conçues sur la santé de sa chère Julia, l'obligèrent à retourner à Bayruth, où il retrouva sa fille plus belle et plus portante que jamais. Illusion trompeuse qui devait être sitôt déçue!

Dans un second article nous rendrons compte du 3e et du 4e volume de ces *Souvenirs.*

ÉTUDES CRITIQUES SUR LES ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS.

I.

BALLANCHE.

§. III et IV. — *Progression de la pensée philosophique de M. Ballanche, analyse de ses divers écrits, leur style et leur influence.*

Je me prends souvent à déplorer le sort des hommes condamnés à vivre dans une époque de transformation sociale. Quand ces terribles secousses, que nous appelons révolutions, commencent à agiter le monde, et font les peuples se lever en sursaut comme un homme qui s'éveille, oh! alors, malheur à tous! malheur aux rois insoucians qui se sont approchés de la royauté comme d'un banquet splendide, car ils seront ensevelis sous les débris de leurs trônes! Malheur aussi à ces rois desquels le monde n'était pas digne, et qui ont apporté au milieu des crimes du siècle le contraste de leurs vertus! malheur à ceux qui ont opprimé comme à ceux qui ont voulu sauver le peuple! Mais malheur surtout au peuple, lui pour qui se font les révolutions, et qui toujours n'en récolte qu'une plus abondante moisson de misères! Ceux même qui ne voulaient pas se mêler au tourbillon, sont emportés avec lui: car le vent du vertige souffle sur tous les points de l'horizon, et agite toutes les intelligences.

Heureux alors le sage qui, voyant poindre le nuage qui porte la tempête, peut s'enfuir avec son ame et ses fraîches illusions dans une terre de paix, où son ciel soit toujours pur! Mais ce mortel privilégié, où est-il? Oh! s'il existe quelque part, dites-le moi! Cette solitude où n'est pas arrivé le bruit de nos dissentions, montrez-la-moi, pour que j'aille y reposer mes jours inutiles!

O vous, dont je ne fais ici qu'interpréter les sentimens! vous, que le poids de ce siècle d'argent, de corruption et d'égoïsme, fatigue et écrase, ames chastes, exilées et étrangères au milieu d'un monde qui ne vous comprend pas! vous qui aimez encore la vertu et les pures jouissances de la vérité! oui, il existe ce sage dont la vie a toujours été sereine, dont l'existence s'est conservée pure, que le bruit des factions n'a pas distrait, et à qui nos quarante années de révolutions, si fécondes en changemens, n'ont pas fait monter les fumées de l'ambition et la dévorante soif de l'or. Mélodieux Orphée, jeté au milieu des âpres solitudes d'une société qui s'en va, il a cherché son Eurydice, la fille de la Vision. La Vérité, éternel amour des grandes ames; il l'a chantée sur sa lyre d'or; toute sa vie n'a été qu'un hymne; et maintenant que la vieillesse couronne sa tête: par un privilége qui n'est accordé qu'aux ames excellentes, sa voix a acquis des modulations encore plus harmonieuses.

Pierre-Simon Ballanche naquit à Lyon, le 4 août 1776. Son enfance fut maladive. Vers l'âge de dix-huit ans, il passa près de trois années sans sortir.

Cet état de souffrance, loin de le détourner du travail de la pensée, le détermina à s'y consacrer plus exclusivement; et, chose remarquable, la pensée palingénésique qui devait vivifier toutes les conceptions de son intelligence, lui fut révélée dès-lors. Ce fut vers le temps du siége de Lyon, et de la terreur qui le suivit, que, retiré à la campagne avec sa mère, au milieu d'une vie de privations, il conçut le plan d'une *Épopée lyonnaise*, dont il donne l'idée dans la préface générale de ses OEuvres, et dans laquelle il eût chanté les combats, le dévouement et les malheurs de ses concitoyens dans cette époque désastreuse.

En 1801, il publia son premier ouvrage, intitulé : *Du Sentiment dans ses rapports avec la littérature et les arts*. Si ce livre, qu'il n'a pas jugé digne de figurer dans la publication définitive de ses Œuvres, ne donne pas la portée du philosophe et du poète, du moins il laisse entrevoir les prédilections du jeune homme et les goûts de son ame. On y retrouve la fraîche imagination et la sensibilité toute pénétrée de la lecture de Virgile, de Fénélon, de Jean-Jacques, et de Bernardin de Saint-Pierre, qui étaient dès-lors ses auteurs favoris.

En 1804, il fit, en compagnie de M. et de madame de Châteaubriand, le voyage de la grande Chartreuse de Grenoble, dont il nous a conservé une relation dans la *Préface générale*. Là, il fut témoin d'une singulière discussion qui s'éleva entre un jeune homme et un prêtre. Le premier attaquant la science et laissant tomber sur nos connaissances, avec l'ironie de Pascal, ce terrible *Vanité!* le seul mot que le sage Ecclésiaste ait trouvé convenable pour caractériser les pensées de l'homme; et d'autre part le prêtre s'efforçant de réhabiliter la science, en montrant qu'elle vient de Dieu, et qu'elle est une preuve de sa divine condescendance. « Comment, s'écrie M. Ballanche, un jeune » homme paraît-il détrompé à ce point de toutes les choses de la vie? Quel est » cet incroyable effet de l'imagination qui sitôt agit sur ses facultés neuves, » qui sitôt fait naître dans sa poitrine le gémissement de la douleur, et produit » avec une tristesse si amère cette longue plainte contre la destinée? Qui a pu, » à peine sorti de l'adolescence, lui découvrir déjà tout ce que l'homme ren» ferme de misères, et la science de vanité ! » Toutefois, ajoute-t-il, le fond de cette ame n'avait pas échappé à tous. Non, certes ! il n'échappa pas à René qui était là, et qui reconnut dans cette ame désolée, une sœur. Il n'échappa pas non plus au jeune Ballanche, en qui déposa le germe des pensées qui, quinze ans plus tard, ont produit *le Vieillard et le Jeune Homme*.

L'intervalle qui s'est écoulé entre la publication du livre *du Sentiment*, en 1801, et celle d'*Antigone*, en 1814, n'est rempli que par quelques *Fragmens* qui eux-mêmes n'étaient pas destinés à la publicité. Ils marquent une époque de douloureux mystère, sur laquelle l'auteur n'a jamais voulu s'expliquer clairement. Certes, ce n'est pas nous qui soulèverons le voile qui cache ces plaies du cœur, dont le temps peut calmer la douleur, mais qu'il ne cicatrise jamais pleinement.

Comme tous les enfans de la femme, il a connu la souffrance; mais la souffrance n'a pas trouvé en lui un cœur débile qu'elle pût abattre : elle a rencontré un athlète fort pour le jour du combat; et cette corde mélancolique, ajoutée à la lyre d'Orphée, n'a en rien amolli les sons sévères et inspirés qu'elle fait entendre.

Antigone parut en 1814. Dans ce poème, M. Ballanche aborde les plus grands mystères de l'humanité. Il interroge l'énigme de ses destinées. A son évocation puissante, on voit surgir les solennelles idées d'expiation et de dévouement qui répandent sur tout le poème un caractère de grandeur et de majesté.

Au lieu de cette portée philosophique, plusieurs personnes ne virent dans *Antigone* qu'un poème imité des anciens; quelque chose d'analogue à *Télémaque*. Ce fut au point que M. Malte-Brun, dans la *Quotidienne*, lui reprocha de n'avoir pas assez imité les tragiques grecs, et d'avoir négligé plusieurs de leurs pensées et de leurs expressions. Pour lui, et pour ceux qui partageaient sa manière de voir, *Antigone* n'était qu'une contr'épreuve, en prose poétique, des

Septem contra Thebas d'Eschyle. Ce n'est pourtant pas ainsi que l'entendait M. Ballanche. «J'ai pris, répondait-il à M. Malte-Brun, mon sujet dans les temps » anciens, et je l'ai transporté tout entier au sein des croyances modernes : je » me le suis donc approprié en le changeant de sphère, en lui faisant subir une » espèce de palingénésie. Ce christianisme en puissance qui est venu animer ma » composition, et qui a été signalé par M. Nodier, m'imposait le devoir d'une » unité supérieure à celle dont M. Malte-Brun aurait voulu me faire porter le » joug. »

Dès le temps de la publication d'*Antigone*, peut-être même antérieurement, la pensée qui a créé *Orphée* existait dans l'esprit de M. Ballanche ; mais elle y était comme indécise. Elle avait d'abord adopté pour cadre la donnée de l'*Atlantide* de Platon. C'eût été toute une histoire de la civilisation, déduite philosophiquement et *a priori*. Il paraît qu'en mûrissant son sujet, il a trouvé que la fable antique d'*Orphée* remplissait mieux son but. Du reste il avait compris, en composant *Antigone*, que le mythe grec était comme le moule naturel de sa pensée. Il avait senti naître en lui une prédilection pour cette langue de l'harmonie, tant profanée par de fades imitations, et qui cependant recèle encore des richesses ignorées.

Orphée se formula donc dans sa pensée, comme l'épopée antérieure à l'histoire. Il devait embrasser et résumer sous la forme mythique, un espace de quinze siècles, représenter la transition des temps héroïques aux temps historiques, et raconter une des plus importantes évolutions de l'humanité.

Nous croyons que c'est de la conception d'*Orphée* que date, pour M. Ballanche, la définitive initiation. Sa pensée nous apparaît alors complète. Il nous semble même que, malgré ses beautés comme œuvre littéraire et comme œuvre philosophique, *Antigone* n'est cependant, dans son ensemble, qu'un essai général que le poète fait de ses forces. Il y essaie sa langue, il y essaie ses principales idées d'expiation, de réversibilité, de dévouement. Puis, quand il s'est bien assuré de lui-même, il travaille à coordonner sa pensée dans un vaste système : de là, *Orphée*.

Dès l'instant qu'il avait adopté pour cadre une fable antique, il se trouvait dans l'impossibilité de donner à sa pensée tous les détails spéciaux appropriés à notre époque qu'elle eût exigés pour être bien comprise. Il était donc obligé, avant de donner *Orphée*, d'en faire comme un *argument* pour les lecteurs français : il songea à une préface. Mais cette préface s'étendit, comme cela arrive souvent, et devint un livre : ce fut l'*Essai sur les Institutions sociales*, publié en 1818. Cette date est importante à noter, en ce qu'elle peut expliquer certaines opinions qui tiennent plutôt aux circonstances qu'à l'essence de la doctrine. Du reste, dans sa préface, M. Ballanche affirme que toutes les grandes convictions sur lesquelles repose le livre sont demeurées intactes, et que les problèmes fondamentaux obtiennent toujours à ses yeux les mêmes solutions.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, eu égard au temps, ce livre est très avancé. Une foule de questions, maintenant uniformément résolues par tous les partis, comme l'union de l'ordre et de la liberté ; de la science et de la foi ; la nécessité de laisser crouler ce qui est condamné à n'être plus, et d'édifier le nouvel ordre social en renouant la chaîne des traditions, étaient loin d'être alors comprises. C'était précisément sur ce terrain que des adversaires aveugles et obstinés se livraient les plus violens combats, bien décidés à ne pas faire la moindre concession. Aussi, ni les uns ni les autres ne voulurent entendre ces paroles de conciliation ; aucun des deux partis ne suspendit ses coups pour saluer le sage qui se présentait entre les deux camps, le rameau d'olivier à la main.

L'*Essai* fut suivi de près par *le Vieillard et le Jeune Homme*, dont nous avons déjà parlé, et qui pour le fond tient à la doctrine exposée dans l'*Essai sur les Institutions sociales*, et n'en est que le développement.

Nous l'avons dit. Depuis long-temps *Orphée* existait dans la pensée du poète; mais un sujet aussi vaste ne pouvait être rempli spontanément ; il devait être

longuement élaboré. Ainsi, tandis que son esprit travaillait, pour me servir de son expression favorite, à sa propre initiation; tandis que, pélerin harmonieux de notre civilisation, il allait consulter les oracles des civilisations anciennes, et pénétrer le sens caché de leurs traditions; sa pensée palingénésique s'essayait dans l'*Homme sans nom* et dans l'*Élégie* sur des sujets plus modernes.

L'*Homme sans nom* parut en 1820. M. Ballanche suppose, dans cet ouvrage, que l'un des juges de Louis XVI, après avoir laissé sortir de sa bouche la parole fatale qui fit monter sur l'échafaud le plus juste des hommes, s'effraye, comme le premier meurtrier, à la vue du sang innocent qu'il vient de faire couler. Comme lui il fuit : il parcourt plusieurs lieux sauvages, ne pouvant trouver nulle part de trève au remords qui le déchire. Enfin il se fixe dans une gorge des Alpes. Là il se bâtit un misérable réduit; il s'y enferme avec son crime, dont la contemplation incessante est l'occupation de sa vie. Il a renoncé à l'espoir de se défaire de son remords; et alors il s'est décidé à se nourrir tous les jours de ce pain de douleur et de crime. Il s'est interdit toute communication avec les hommes, dans le regard desquels il croit lire l'horreur qu'il inspire. La miséricorde même de Dieu, en laquelle il a foi cependant, ne suffit pas pour le rassurer. Et comme l'un de ces grands criminels que l'antiquité déclarait *sacrés*, et auxquels elle voilait la tête, le malheureux régicide s'est imposé les plus dures privations dont il comprend néanmoins toute l'insuffisance.

L'*Élégie* qui fut publiée presque immédiatement après l'*Homme sans nom*, et dont l'occasion fut l'assassinat du duc de Berri, est destinée à représenter l'état d'angoisse qui précède une tranformation sociale. Elle se rapproche, par la forme, du chœur de la tragédie grecque.

Enfin parut *Orphée*, qui fut l'expression complète de la pensée de M. Ballanche. Nous pouvons définir ce poème comme œuvre philosophique, en disant que c'est une expression mythique, condensée et analytique, je dirais volontiers algébrique, de quinze siècles de l'histoire de l'humanité, à savoir de la transition de l'époque héroïque à l'époque humaine. Orphée placé sur les confins des deux cycles, opère en sa personne, leur réunion ; il est l'initiateur qui préside à cette évolution de l'humanité. *Orphée* est divisé en neuf chants qui portent chacun le nom de l'une des muses. Et ceci n'est pas une puérile imitation d'Hérodote. Pour M. Ballanche les muses ne sont pas ces fades divinités, sous le patronage desquelles le plus chétif rimailleur place ses vers. Comme les poètes primitifs, il voit en elles les interprètes des traditions. Presque tout le poème est en récit. Sur l'une des collines que Rome renfermera un jour, le poète Thamyris raconte au vieil Évandre les travaux civilisateurs d'Orphée, que déjà les brillans mensonges de la lyre commençaient à dénaturer.

Nous avons dit que la pensée de M. Ballanche est complète dans *Orphée*. Cette proposition est vraie si on l'entend des grands principes, et des déductions les plus générales et les plus rationnelles. Mais elle serait inexacte si on l'entendait de toutes les conséquences. La pensée philosophique n'est appliquée dans *Orphée* qu'à la transition de l'époque héroïque à l'époque humaine. De l'Épopée de l'humanité qu'il se sent appelé à composer, il n'a reconstruit encore que l'Épopée héroïque; il lui reste l'Épopée historique. Il l'a commencée *dans la Formule générale de l'histoire de l'humanité, appliquée à l'histoire du peuple romain*, ouvrage qui n'est pas fini et dont quelques recueils ont publié des fragmens. M. Ballanche se propose dans cet écrit de faire jaillir, en quelque sorte, de l'histoire romaine, la formule de l'histoire universelle, et de faire lire dans trois époques (les trois sécessions plébeïennes) de l'histoire de ce peuple, les trois phases de la vie de chaque société et de la vie même de l'humanité, considérée comme une seule société.

Jusqu'ici la pensée de M. Ballanche ne s'est présentée à nous que comme palingénésique, c'est-à-dire comme reconstruisant les temps anciens. Nous allons bientôt la voir s'élancer dans l'avenir, dans un ouvrage encore inédit. *la Ville des expiations*, qui, s'il faut en juger par un fragment qu'il en a détaché en 1831, la *Vision d'Hébal*, nous montrera son esprit aussi pénétrant dans ses pré-

visions de l'avenir, qu'il s'est montré sagace dans ses divinations du passé. Et ceci sera la confirmation de ce qu'il dit souvent, que dans le fait et devant Dieu, il n'y a ni passé ni avenir; que tout existe simultanément, et que le génie, pure émanation de Dieu, voit tout dans le présent.

C'est sur cette donnée qu'est fondée la *Vision d'Hébal*. Cet ouvrage, le plus profond et le plus métaphysique des écrits de M. Ballanche, se rattache par beaucoup de points à la pensée qui le préoccupe beaucoup en ce moment, de réformer la notion que nous avons du temps et de l'espace. Pour Hébal, qu'une haute puissance de pensée, et l'habitude des contemplations les plus abstraites, ont mis en contact avec les choses, et comme fait entrer dans la vie universelle, dont il a le sentiment. Tout est présent : il embrasse tout dans une seule pensée. Le monde n'a qu'un instant, et cet instant c'est l'immuable éternité. Dans sa *Vision*, l'histoire de l'humanité passe devant lui, ou, pour mieux dire, pose devant ses yeux ; et il l'embrasse tout entière, depuis l'instant où l'intelligence fut détachée du tout divin pour avoir une individualité, jusqu'à celui où la dernière des intelligences créées y rentre, sans perdre son individualité. Et tout cela se passe dans l'intervalle que met la cloche du soir à sonner l'air de l'*Ave Maria*.

Le style de M. Ballanche se distingue essentiellement par l'harmonie douce et paisible. Il y a du reposé dans les écrits de ce philosophe. Sa parole n'est pas semblable à celle de Pindare, qui, selon l'expression d'Horace, s'élance bouillonnante de sa bouche : nous la comparerions plutôt à ce fleuve aux grandes eaux qui se déploie avec majesté à travers les plaines qu'il embellit, qu'il fertilise, et dont il reflète les merveilles, et qui, d'un cours égal, se dirige vers l'immense Océan. Le style d'*Orphée*, et même des autres écrits de M. Ballanche dont le sujet est pris dans les temps modernes, est grec, quoique la pensée dépasse de beaucoup les spéculations de la philosophie grecque. Platon, éclairé de la lumière qui est rejaillie sur le monde des sommets du Calvaire, instruit par cette révélation que sa puissante intelligence appelait, fort de l'expérience et des investigations de deux mille ans d'études, eût sans doute écrit cette *Palingénésie*, magnifique présent offert aux derniers jours de l'humanité, et destiné à lui faire pressentir sa glorieuse transformation.

Quant à l'influence de la pensée philosophique de M. Ballanche, elle a été lente, mais continue, depuis l'instant où elle s'est produite. Son action a été, à mon avis, plutôt individuelle que sociale. Et cela devait être : sa pensée s'étant constamment tenue dans les plus hautes régions de l'intelligence, et n'étant presque jamais descendue au fait positif, politique, matériel, le seul que la foule comprenne, elle n'a pu agir que sur les esprits méditatifs, dont le nombre est toujours restreint. Et ceux-là n'ont jamais eu et n'ont jamais voulu avoir d'influence immédiate sur les destinées transitoires des peuples. Ce monde d'élite qui pense, dispersé au milieu de l'universalité du genre humain qui ne pense pas, mais qui agit, est cependant celui qui, à la longue, fait la pensée de la société, et dirige véritablement, quoique insensiblement, son action. C'est cette classe qui la première remarqua M. Ballanche.

On se souvient du vaste mouvement intellectuel qui eut lieu vers les dernières années de la restauration. Le *Globe* en était le représentant. Réunis autour de la tombe de Saint-Simon, quelques jeunes gens pleins de talent et d'avenir avaient promis d'en faire le génie d'une régénération scientifique et sociale : alors ils ne songeaient pas encore à en faire un dieu. Cette école philosophique qui se fonda peu après la mort de Saint-Simon, arrivée, je crois, en 1825, ne sortait pas des erremens du matérialisme du dernier siècle. Ce fut seulement en 1828 qu'eut lieu sa transformation spiritualiste que M. Sainte-Beuve, bien instruit de ce qui se passait dans l'école dont il faisait alors partie, attribue à l'influence de M. Ballanche. A dater de cette époque, cette influence sur l'école saint-simonienne n'a cessé de se faire sentir. Dans leurs premières prédications qui avaient lieu dans la rue Taranne, les saint-simoniens proclamaient beaucoup son nom. Alors ils n'avaient pas rompu avec le christianisme. Depuis ils

s'en sont séparés, et son nom a cessé d'y être aussi souvent prononcé. Mais à mesure que les saint-simoniens reviennent au christianisme, c'est en grande partie par son influence. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, selon nous, c'est l'impression puissante produite par la lecture des ouvrages de ce philosophe sur plusieurs individus isolés. Qu'on nous permette d'en citer un exemple, et de détacher un fragment curieux de la correspondance de deux jeunes gens obscurs. « Ce que je vous envie surtout, écrivait l'un d'eux, c'est d'être » lié avec le naïf, le profond, le saint Ballanche. Savez-vous que ses ouvrages » qu'on m'a prêtés pendant les vacances faillirent presque me faire tourner la » tête, c'est-à-dire, me faire abandonner le droit pour la philosophie ! Ce fut » comme une illumination soudaine qui semblait m'appeller dans le désert, » et j'avais presque envie de ne plus m'occuper que de lire, méditer, prier et » mourir. Ballanche est un prophète : heureux l'avenir qui le comprendra ! »

Certes, il faut qu'il y ait une puissance bien grande dans une pensée qui peut produire de tels effets. Et ces résultats ne sont pas rares. Plusieurs intelligences méditatives et solitaires ont tressailli en entendant les chants de notre Orphée, et elles ont bien auguré de l'avenir de la société à qui Dieu fait encore de tels présens. Et qui pourrait s'étonner de la faveur avec laquelle a été reçue dans les hautes régions du monde intellectuel la pensée palingénésique? Le sensualisme est mort sans retour. Nul homme qui se respecte n'oserait soutenir ces doctrines avilissantes qui rabaissent l'homme au niveau de la brute et chassent l'intelligence de l'univers. Ces dégradantes théories écloses dans le cerveau de quelques mathématiciens, sont repoussées unanimement. Des efforts ont été tentés pendant ces dernières années pour réhabiliter la matière et pour substituer le naturalisme au spiritualisme : ces efforts ont échoué. D'autre part, l'idéalisme allemand s'est perdu dans ses contemplations. A force de retourner en tout sens l'intelligence humaine, confondu par les mystères qui surgissaient à chaque instant devant sa pensée, il n'a plus osé ni avancer ni reculer ; et dans l'impossibilité de rien affirmer, il s'est comme pétrifié en présence de l'idée pure. Malgré la vogue passagère qu'il a obtenue en France, il n'a pu s'y acclimater, par la raison que la France n'est pas le pays des spéculations abstraites : l'idéalisme allemand a passé parmi nous comme une mode. Il ne restait que le spiritualisme traditionnel, ou, pour traduire cette expression philosophique en langage vulgaire, le christianisme. Et c'est lui qui a ouvert un asyle à tant d'intelligences qui s'étaient lassées dans des labeurs stériles ; c'est lui qui a répandu le baume de la vérité sur leurs blessures, et qui a montré à l'homme, au-dessus de sa tête, et la science et la paix.

MOUTTET.

CHRONIQUE DE LA PREMIERE QUINZAINE D'AVRIL.

29 mars. — M. Eusèbe de Salle, homme de lettres, vient d'être nommé professeur à la chaire d'arabe vulgaire de Marseille. M. le ministre de l'instruction publique a senti combien il était important pour une ville dont les relations commerciales sont si étroitement liées à l'Orient, de ne pas laisser vacante la chaire si long-temps et si bien occupée par M. Gabriel Taouil, qui avait été attaché en qualité d'interprète à l'armée française, lors de la campagne d'Égypte. M. Taouil professait depuis trente ans ; parmi ses meilleurs élèves, on citait feu Joseph Agoub, enlevé aux lettres et à la chaire de littérature arabe qu'il occupait avec distinction au collége Louis-le-Grand. M. Eusèbe de Salle a rempli les fonctions d'interprète de l'armée d'Afrique, et l'on n'a peut-être pas oublié qu'il a écrit au retour de l'expédition un roman de mœurs algériennes, intitulé : *Ali-le-Renard*. Nous estimons que ce n'est pas à ce dernier titre que M. de Salle a obtenu son emploi. Il est probable qu'il sait l'arabe.

—Plusieurs bateaux à vapeur, de forme nouvelle, sont mouillés devant la Grève, où le public se presse pour les voir. Bas, élancés, fins de la proue, ils ont quelque ressemblance avec les pirogues des Indiens. Ces bateaux sont destinés à voyager sur la Seine, en faisant les ECHELLES de Paris à Montereau. Le prix du passage n'est pas le même que celui de l'an passé; il est de beaucoup moins élevé ; le temps du trajet, sur quelque point que l'on descende, est surtout bien plus restreint. Economie de temps et d'argent : deux conditions vi-

tales du progrès. Reste la sûreté des voyageurs, qui nous paraît valoir aussi un progrès. Nous ne sommes pas encore en mesure de constater cette amélioration.

30 mars. — *Isabel de Bavière*, par M. Alexandre Dumas, a été mise en vente simultanément chez M. C. Dumont et chez M. Gosselin, qui a également publié *Louis de Souza*, par M. Ferdinand Denis, et *Maladies du Siècle*, par M. Edouard Alletz. On s'accorde à reconnaître dans l'ouvrage de l'auteur d'*Angèle*, sa riche promptitude de style. Notre opinion n'est pas encore assez arrêtée sur le mérite des ouvrages de MM. Denis et Alletz pour en parler avec quelques détails.

—Enfin, l'Académie Française vient d'achever son dictionnaire, dont la dernière édition avouée par elle remonte à 1762. Rien que soixante-douze ans! Depuis cette époque, le Dictionnaire de l'Académie qui fait, corrige, épure, règle, consacre la langue, a vu passer, sans en tenir compte, la langue philosophique, la langue brutale de la révolution, la langue incolore de l'empire, la langue néologique de la restauration. Il est bien temps de paraître. Nous savons de bonne source que dix académiciens sont morts sur la lettre G; six sur la lettre H; quatre sur la lettre L; neuf sur la lettre O. Les paris sont ouverts pour savoir si l'Académie écrit l'adjectif de France; — Français — par un O comme M. Nodier, ou par un A comme tout le monde.

—Voici qui n'est pas moins essentiel : un pont en fer d'une seule arche, ayant 170 mètres, vient d'être livré à la circulation à la Réole —

— La *Revue du Nord* contient le fait suivant :

Qui ne connaît les célèbres mémoires du prince Oginsky, sur l'ancienne révolution polonaise, du temps de Kosciusko? Son fils, le prince Oginsky actuel, qui a figuré d'une manière très-remarquable dans la dernière révolution polonaise, en dirigeant l'insurrection du cercle de Kowno en Lithuanie, le même prince qui possédait en ce pays une fortune de plus de 10 millions de francs, et dont tous les biens ont été confisqués par la Russie, exerce en ce moment, hors de la barrière du Roule, la profession de relieur. On lit sur la porte de son établissement : *Oginsky, relieur.* Louis-Philippe et le duc d'Orléans ont fourni de l'ouvrage à Oginsky.

— Quelques personnes doutent encore de la misère où la cour avait laissé tomber le grand Corneille, tandis qu'elle accordait 12,000 mille liv. de pension à M. Chapelain, de l'Académie française. La lettre suivante, écrite en 1679, par un Rouennais, ne confirme que trop cette basse injustice née de la jalousie de Richelieu, le grand ministre, le détestable poète. Elle est extraite des travaux de l'Académie de Rouen.

J'ai veu hyer M. Corneille (il avait alors 73 ans, et logeait rue d'Argenteuil), notre parent et amy, il se porte assez bien pour son aage. Il m'a prié de vous faire ses amitiéz. Nous sommes sortis ensemble après le dîner, et en passant par la rue de la Parcheminerie, il est entré dans une boutique pour faire raccommoder sa chaussure qui était décousue. Il s'est assis sur une planche et moi auprès de luy, et, lorsque l'ouvrier eût refaict, il luy a donné trois pièces qu'il avait dans sa poche. Lorsque nous fumes rentréz, je lui ay offert ma bourse, mais il n'a point voulu la recevoir ny la partager. J'ai pleuré qu'un si grand génie fust réduit à cet excès de misère.

31. — Les prévenus d'avril de Paris, détenus à Sainte-Pélagie, ont demandé à M. Pasquier, dans l'intérêt de la défense commune, d'être réunis dans une même salle avec les prévenus de Lyon.

Des accusés d'avril ont offert à M. Gendebien, député belge, de venir les défendre devant la cour des pairs. La proposition a été acceptée. Sans déprécier la noble résolution de M. Gendebien, ne pourrait-on pas demander à cet éloquent orateur, pourquoi lui qui est si dévoué à l'humanité, ne tonnerait pas contre l'infâme contrefaçon, cette accusée sa compatriote? C'est une belle action que nous recommandons à M. Gendebien, lui qui les aime.

— Un journal de Lyon assure que la nuit même du départ des prisonniers d'avril, M. le général Aymar donnait une fête.

— *Chatterton*, drame de M. Alfred de Vigny, a été mis en vente chez M. Hippolyte Souverain. Trente pages de préface précèdent cette œuvre, qui s'en serait bien passée. M. de Vigny y compte les nuits écoulées à écrire *Chatterton* et cette préface. Qu'un succès change vite les hommes! Personne n'aurait cru à M. de Vigny la prétention d'être un écrivain rapide. On ne le supposait que modeste. Les préfaces sont capables de tout.

— La première livraison du Voyage dans l'Inde, par Jacquemont, a paru. Pour en parler, il faudrait répéter des éloges dont personne ne doute.

—L'Académie des sciences, en remplacement de M. Biot, démissionnaire, a élu président, M. Charles Dupin. Cet honorable écrivain, ou cet honorable député, ou cet honorable mathématicien, ou cet honorable doctrinaire, ou cet honorable charpentier, ou cet honorable professeur, est le concurrent de toutes les places et de tout le monde. Si le trône était vacant, M. Charles Dupin serait capable de concourir.

— Louis-Philippe et sa famille iront, dit-on habiter Neuilly, pendant la durée du procès d'avril.

— On lit dans la *Gazette de Normandie* du 30 mars : « Encore une défection et une défec-
» tion de haute importance et d'un bien triste augure pour l'issue du procès d'avril! le bruit
» se répand que M. de Talleyrand, auquel on a écrit pour le consulter sur le moyen de sortir
» des nombreux embarras qui se succèdent, aurait répondu qu'il n'avait aucun conseil à

» donner à cet égard, à moins qu'on ne regardât comme telle la déclaration formelle qu'il » se croyait obligé de faire d'avance, *qu'il n'entendait prendre aucune part au jugement » de la cour des pairs.* »

— Il *est enjoint* au maréchal Maison d'accepter le brevet de ministre de la guerre, s'il ne veut perdre son ambassade. Nouvelle formule de : *la bourse ou la vie.*

— Nevers nous envoie son 4[me] régiment de hussards en remplacement du 8[me] de chasseurs que nous perdons. La mutation a été laborieuse. Ce sont ces mêmes hussards qui en 1830, guidés par le capitaine Kersausie, aujourd'hui accusé d'avril, se dirigèrent sur Paris.

— Le 7[e] cuirassier quitte Paris pour remplacer à Lille le 1[er] de chasseur qui vient tenir garnison à St-Germain-en-Laye.

— La Cour royale de Rouen : dérogeant à ce qu'elle avait fait jusqu'à présent, et pour se conformer à la jurisprudence de la Cour de cassation, vient de prendre une détermination par laquelle toutes les affaires de séparation de corps, seront portées en audience solennelle, comme question d'état.

— Lord Elliot et le colonel Gurwood, s'il faut en croire un journal du soir, sont arrivés à Paris, en mission pour l'Espagne. Ils partent demain, dit-il, pour le quartier-général de don Carlos, auquel ils doivent proposer de quitter l'Espagne au nom du gouvernement anglais qui se joint au vœu des autres puissances à cet égard. Le journal du soir ne dit pas si ces autres puissances sont : l'Autriche, la Prusse, la Russie et la Hollande.

—L'académie royale des beaux-arts annonce que le concours du grand prix de composition musicale est ouvert et que MM. les élèves qui voudront se faire inscrire doivent se présenter au secrétariat de l'institut royal avant le 15 avril prochain, jour où la section les examinera pour savoir s'ils sont en état de concourir. L'entrée en loge aura lieu le samedi 18 avril. Nous nous interrogeons avec naïveté pour savoir ce que deviennent ces élèves du conservatoire que chaque année on couronne de lauriers sous le dôme de l'Institut. S'ils ne meurent pas tous après leur couronnement comme le Tasse, que font-ils une fois couronnés? pour qui chantent-ils? pour qui écrivent-ils des opéras et des opéras comiques? sur quel théâtre d'ailleurs pourraient-ils se produire? L'académie royale de musique est une maison de banque inabordable sous la triple raison de Veron, Scribe et Auber; l'opéra comique, malgré sa bonne volonté, aime mieux jouer *Zémire et Azor* que les compositions chanceuses de musiciens inconnus.Il est doncclair que tous ces chanteurs et compositeurs présumés d'opéras qui, à défaut d'en faire ou d'en jouer, n'ont ni orgues d'église à toucher le dimanche, ni chapelle ducale pour donner des messes de leur façon, sont obligés, pour vivre, de reprendre le métier de leur père, de redevenir cordonnier ou marchand d'épiceries. Ainsi tous ces prix, toutes ces pensions sont une dilapidation grossière des fonds de l'état. Il y a un remède à cela. Forcez l'académie royale de musique à jouer les opéras des lauréats, ou ayez un théâtre d'essai qui remplisse le même but.

2 Avril. — Le musée Colbert rue Vivienne vient d'être ouvert aux ouvrages qui n'ont pu être admis au salon par suite de retard ou de refus du jury.

— Léopold Robert, auteur du tableau des *Moissonneurs*, qui produisit tant de sensation au salon de 1831, et de celui des *Pêcheurs*, qui est en ce moment l'objet de l'admiration publique, a mis fin à ses jours le 20 mars, à Venise. Ce grand artiste était de Neuchâtel. La perte de cet homme de génie, qui était parvenu à se placer par ses seuls efforts à la tête des peintres des écoles modernes, sera, dit une feuille suisse, vivement sentie par tous ceux qui ont quelque sentiment du vrai et du sublime dans les arts d'imitation. Fils d'un de ces industrieux ouvriers qui forment dans les montagnes de Neuchâtel une population dont on chercherait en vain l'analogue, Léopold Robert eut pour premier maître M. Giraudet, auteur des belles gravures du camée de la sainte Chapelle et de la Transfiguration. Il obtint en 1812 le second grand prix de gravure à l'école des Beaux-Arts, et, par une coïncidence bien honorable pour le génie des montagnards neuchâtelois, celui qui lui enleva le premier grand prix fut M. Forster, de Locle, aujourd'hui membre de l'Institut, son ami et son émule, fils comme lui d'un horloger neuchâtelois. On garde encore à Paris, dans le monde des artistes, le souvenir de cette lutte entre deux jeunes montagnards du Jura, qui tint un moment indécis un jury composé de tout ce que l'époque impériale, parvenue à l'apogée de sa splendeur, comptait d'hommes éminens dans les arts. Moins heureux que son compatriote, auquel le premier prix donnait une place dans l'académie de France à Rome, Léopold Robert sentit cependant que la terre d'Italie était la seule qui lui convînt, la seule où son génie pût se développer sans entraves. Surmontant tous les obstacles, il pénétra dans ces contrées classiques, et dès-lors sa carrière fut arrêtée. Tout ce que la nature italienne offre de noble, de suave, de grandiose, le saisit et l'enflamma. Abandonnant le burin pour saisir le pinceau, Robert ne garda de ses premières études que cette admirable pureté de dessin, qui a fait et fera long-temps le désespoir de ses rivaux.

Son tableau des *pêcheurs de l'Adriatique*, arrivé trop tard pour être admis au salon, a été exposé dans une des salles de la mairie du deuxième arrondissement. L'admiration a été universelle. Dessin pur et virginal, couleur chaude, composition simple, tout ce qui fait le grand peintre, le grand coloriste, se trouve dans cette composition, où l'œil du spectateur, peut-être un peu prévenu, croit retrouver toute la tristesse sublime de l'artiste lorsqu'il l'achevait.

— Deux cas de peste se sont manifestés au Lazaret de Livourne.

— A la dernière séance de l'Académie des sciences, M. Lefaucheux a présenté un mous-

queton de cavalerie se chargeant par la culasse, et construit d'après le système des armes de chasse connues sous le nom de *fusils Lefaucheux*.

— Il a été joué pendant le mois de mars seize nouveautés, qui se composent de deux opéras (dont un italien), une comédie, un mélodrame et douze vaudevilles. Vingt-trois auteurs ont coopéré à ces ouvrages, dont les plus suivis sont *le Cheval de bronze*, à l'Opéra-Comique; *les Beignets*, au Palais-Royal, et *Elle est folle*, au Vaudeville.

— On a remarqué l'absence d'un grand nombre de membres de la gauche lors du vote de la la loi sur la responsabilité ministérielle, et la majorité a été si peu considérable, que les votes des absens eussent suffi peut-être pour amener un résultat contraire.

— S. A. R. le prince Alfred de Schœnburg, conseiller intime actuel de l'empereur d'Autriche, est arrivé hier en mission extraordinaire, pour annoncer à la *cour de France* le décès de feu l'empereur François Ier, et l'avènement au trône de l'empereur actuel. Le prince est descendu à l'*Hôtel des Princes*.

— Depuis deux jours, la cour de cassation est occupée de la fameuse affaire de M. le duc de Grammont contre le gouvernement au sujet de la citadelle de Blaye, qu'il prétend être sa propriété. M. le procureur-général Dupin, a porté la parole hier dans cette grave affaire qui a nécessité des recherches historiques qui remontent jusqu'au XVe siècle. On prétend que les ducs de Lautrec, les comtes de Foix, les vicomtes de Béziers et les ducs de Bouillon sont aussi en instance pour rentrer dans leurs propriétés.

— Les accusés d'avril persistent dans le refus formel qu'ils ont exprimé, d'accepter pour défenseurs les avocats nommés d'office qu'on veut leur imposer.

— L'un des fils du ministre des finances, M. Humann, qui était, comme on sait, un fervent apôtre du saint-simonisme, vient d'être nommé maître des requêtes au conseil-d'état. On ne dit pas s'il partagera ses honoraires avec les pauvres.

4 avril. — M. Naderman (François-Joseph), compositeur et professeur au Conservatoire de Musique, est décédé cette nuit, à une heure.

— Mise en vente, chez M. Schlesinger, de la *Juive*, opéra en 5 actes, musique de M. F. Halevy.

— La *Tribune* vient d'être saisie pour la 110e fois. Un article en réponse à la polémique provoquée par le *Temps*, est le motif apparent de ce nouvel acte de rigueur.

— La destinée d'Alger est encore sur le tapis des délibérations ministérielles. Ces jours derniers les Bedouins ont failli, sous les murs d'Alger, faire triompher le système de non colonisation.

— Les compagnies d'assurance ne veulent assurer la chambre des pairs qu'au taux des salles de spectacles.

— M. Pasquier ne parle plus que de l'affaiblissement de sa vue. Chaque heure le mal fait des progrès alarmans, à l'en croire. Beaucoup de gens ne croient pas à cette affection de M. Pasquier. D'autres se l'expliquent par la nomination de M. Bastard à la vice-présidence. Pourtant M. Bastard n'est pas un collyre.

6. — Le domaine de Bagatelle n'a pas trouvé d'acquéreurs; pas plus que l'hôtel Laffitte; le juste-milieu redoute dans l'achat de l'un le retour d'une restauration; dans l'acquisition de l'autre l'installation de la république.

— On est en pourparler avec le propriétaire du théâtre Bobino, afin de louer le local pour y caserner un bataillon d'infanterie. M. Pasquier a eu une longue entrevue avec le directeur de Bobino.

— On a découvert dans la cathédrale de Lisbonne une somme considérable en argent s'élevant à près de 200,000 livres sterling (5,000,000 de francs) qui y était cachée depuis longtemps. On croit qu'il existe une foule de trésors enfouis de la même manière non-seulement en Portugal; mais encore dans toute la Péninsule. Cette nouvelle n'a pas fait monter les fonds portugais.

— *Londres*. On lit dans le *Courrier*: La motion de lord John Russel au sujet de l'église d'Irlande a été prise en considération à une majorité de 33 voix. Le nombre des votans était de 611. Cette nouvelle a frappé de terreur M. Guizot.

— L'Académie des sciences a procédé aujourd'hui à la nomination d'un membre de la section de médecine et de chirurgie, en remplacement de M Dupuytren. M. Breschet a été élu. Il a obtenu 41 suffrages sur 55 votans.

7 — La Cour de Cassation, présidée par M. Portalis, a cassé l'arrêt de la Cour royale de Bordeaux qui avait attribué à M. le duc de Gramont la propriété de la citadelle de Blaye et des terres environnantes, et a renvoyé l'affaire devant la Cour royale d'Agen.

— Une circulaire de M. Pasquier à tous les pairs les invite à se trouver réunis le 1er mai. — On peut compter cette année sur beaucoup de maladies de printemps.

— Le conseil de discipline des avocats a décidé que l'ordonnance du 30 mars était illégale. Cette mesure a causé une vive sensation. Les Cours judiciaires n'ont jamais résisté à la monarchie, sans dommage pour celle-ci. C'est l'histoire d'autrefois et d'hier.

8 avril. — On place en ce moment, dans le monument expiatoire de la rue d'Anjou, le groupe en marbre de Bosio. Nos efforts sont donc couronnés de succès.

— La maison du président Gohier, à Passy, vient d'être vendue moyennant la somme de

18,000 fr. On lit dans une notification faite à M. le procureur du roi de la Seine, pour parvenir à la purge d'hypothèques, que les anciens propriétaires de cet immeuble étaient : 1° Anne de Bretagne, de son vivant reine de France, épouse de Charles VIII et ensuite de Louis XII. 2° l'ordre des Minimes, fondé par Saint-François de Paule, etc. — On ne dit pas si c'est un épicier qui en est devenu acquéreur.

9 avril. — Le gouvernement a reçu la dépêche télégraphique suivante : — LISBONNE, 28 mars, 4 heures. — Le prince Auguste de Leuchtemberg est mort d'une esquinancie, aujourd'hui à deux heures et demie, après quelques jours de maladie. Lisbonne est parfaitement tranquille.

Cette dernière formule rassurante est la plus calamiteuse qui existe : on la trouve à la fin de toutes les nouvelles sinistres. Nous nous souvenons encore de cette phrase de M. Sébastiani : « Les Russes sont entrés à Varsovie, l'ordre le plus parfait y règne, et de celle-ci, Lyon s'est soulevée; du reste, l'ordre le plus complet n'a pas cessé de régner dans cette ville.

10 avril. — L'avis suivant a été affiché à l'ouverture de la bourse : « Le gouvernement a » reçu aujourd'hui la nouvelle que les ministres anglais ont donné leur démission. »

Le commissaire de la bourse : DE RICHEBOURG.

M. le comte de Pahlen remplace M. Pozzo di Borgo auprès de notre cour. Le nouvel ambassadeur porte un nom auquel la fin violente de Paul Ier a attaché une triste célébrité.

— Par la mort du prince Auguste de Leuchtemberg les titres et les honneurs de cette maison passent au prince Maximilien, maintenant seul descendant mâle du prince Eugène. Il est né le 2 octobre 1817 et il est lieutenant de cavalerie légère en Bavière.

— Les étudians sont l'objet de la sollicitude de M. Gisquet. Le faubourg Saint-Germain est sillonné de rondes nocturnes.

— M. Philippe Dupin, bâtonnier de l'ordre des avocats a été assigné ce soir même, par M. le procureur général, pour comparaître lundi devant la cour royale, afin d'y voir annuler l'avis du conseil de l'ordre. Même mesure a été prise à l'égard du bâtonnier de l'ordre des avocats de Rouen.

— M. de Talleyrand a refusé de se rendre à Paris, pour siéger à la chambre des Pairs. Il a allégué son âge, ses infirmités et par-dessus tout une goutte qui menace d'être *longue*. Il n'y a que l'affaiblissement de la vue de M. Pasquier qui puisse faire croire à la longue goutte de M. Talleyrand. On dit que la cour voulait obliger M. Pasquier à porter M. de Talleyrand, et M. de Talleyrand à y voir pour M. Pasquier. Et voilà commnet on a des pairs, l'un portant l'autre.

— Discussion du projet de loi sur les réclamations des 25 millions américains. Le discours de M. le duc de Fitz-James a remué la chambre par un ton parfait de convenances parlementaires, par une ironie fine, et surtout par une grande puissance du raisonnement. La réponse de M. Thiers à M. le duc de Fitz-James, n'a été qu'une espieglerie d'écolier nageur. Cette séance a été marquée par un incident dont les honneurs reviennent à M. Vigier. Après avoir échangé quelques paroles vives avec M. le duc de Fitz James, M. Vigier l'a abordé avec la gravité sacramentale d'un homme qui désire un éclaircissement. Aidez-moi à passer cette manche, lui a dit le descendant des Stuarts, — et confondu, le descendant des Vigiers a rendu ce petit service, et s'est retiré satisfait. Les choses en sont restées là.

— La reine des Belges est accouchée hier d'un garçon, à huit heures du matin.

– Le ministère n'a pas voulu, disait hier un pair de France de beaucoup d'esprit, traduire les républicains devant les tribunaux ordinaires; mais par contre-coup, il y a traduit la chambre des Pairs. Les juges sont jugés : *et nunc intelligite reges.*

— Axiome doctrinaire : avant l'élection, on se doit aux électeurs; après l'élection, on se doit à soi-même : d'après M. Mahul, on doit considérer les ministres comme soi-même.

— Quand les pairs de France s'abordent et qu'ils prononcent ces mots : *C'est pour le* 5 *mai,* ils ressemblent à ces frères de la Trappe qui se saluaient par cette expression solennelle : *Frère, il faut mourir.*

— Avant-hier matin a eu lieu à Bicêtre le ferrement de la chaîne des forçats qui devaient partir le lendemain pour le bagne de Toulon.

Plus de 3,000 curieux étaient accourus pour voir les condamnés sortir de Bicêtre.

— Voici un petit calcul que faisait un député, tandis que M. Thiers répondait à M. de Fitz James.

1re Phrase de M. Thiers : sur l'indemnité des émigrés : insulte au plus fort preneur de cette indemnité placé trop haut pour entrer jamais dans les débats parlementaires.

2° phrase. Sur l'émigration. Gand et 1815 : insulte à M. Guizot.

3° phrase : aigre souvenir sur le drapeau blanc et son humiliation militaire : insulte aux amiraux Duperré et de Rigny, assis au banc des ministres.

4° phrase : Flétrissure à la juridiction exceptionnelle de la chambre des pairs dans l'affaire sanglante du Maréchal Ney : insulte à la chambre des pairs judiciairement réunie pour juger le procès d'avril, d'où le même député concluait qu'il y avait parfaite harmonie dans les pouvoirs de l État, et un admirable ensemble de doctrines et de souvenirs entre les ministres.

— Le compte officiel des sommes que S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français, a daigné toucher pour sa part dans le milliard d'indemnité, s'élève à 16,169,714 francs 67 centimes, non compris les indemnités en litiges et liquidées depuis.

Ajoutez à cette petite somme celle qui est arrivée par la succession du duc de Bourbon, puis encore les petits cadeaux de la branche aînée à la branche cadette pendant les quinze ans de la restauration, et vous arriverez à 25,000,000 au moins.

Avec cela Louis-Philippe trouvera le moyen d'acquitter une *dette sacrée* qu'il a promis de faire acquitter *quoi qu'il arrive,* et d'employer honorablement une somme que la haute pro-

bilité de M. Thiers (séance de la chambre du 9, réplique au discours de M. Fitz-James) considère comme mal acquise.

— Des troubles asez graves ont éclaté aujourd'hui à l'École de Médecine à l'occasion de la nomination de M. Hippolyte Royer-Collard, comme professeur suppléant du cours d'hygiène de ladite école.

— M. Serrurier, ambassadeur de France aux États-Unis, vient d'arriver à bord du paquebot *Albany* parti de New-Yorck le 11 mars.

— Fatigués de ne pouvoir se rencontrer armée contre armée, les Espagnols de don Carlos et les Espagnols d'Isabelle, vont donner le spectacle d'un tournois où l'arme blanche, l'arme des chevaliers sera seule employée. C'est le général C. L. O'Donnel, commandant la cavalerie de don Carlos, qui a porté le défi au brigadier don M. Lopez qui l'a accepté, sous la réserve d'obtenir l'autorisation du général en chef. Celui qui vous écrit, mande-t-il à O'Donnel, croit que son général lui permettra d'accepter le noble défi, et dans cet espoir, il donne à don Louis O'Donnel, sa parole qu'il se rendra ponctuellement à l'endroit qui sera désigné.

12 avril. — Le choléra a entièrement cessé à Marseille.

— On écrit de Naples en date du 15 mars :

« Le 13 au soir, une violente secousse du Vésuve annonça de nouveaux phénomènes volcaniques. Un nouveau cratère s'ouvrit le 14, et la lave coula en abondance. On entendit au loin gronder le volcan comme les flots mugissans d'une mer irritée. Des nuages de fumée multicolores tourbillonnaient à travers des fissures du nouveau cratère. Le lendemain, il y eut pluie de feu et éruption de matières volcaniques.

— Il y a une couple d'années que lord Graham, visitant quelques ateliers de Genève, s'entretint avec M. Henri Junod, ouvrier horloger, et rencontra chez lui une telle concordance d'opinions religieuses, qu'il le prit en affection, lui demanda son nom et son adresse, et lui promit de s'en souvenir.

Les six millions qu'il vient de laisser en héritage à M. Junod attestent sa mémoire.

— Les avocats du barreau de Nantes, ont protesté contre l'ordonnance du 30 mars, dont les dispositions leur ont paru entachées d'illégalité.

— Par arrêt de ce jour, la Cour royale de Paris, toutes les chambres assemblées, a annulé la délibération prise par l'ordre des avocats à l'occasion du procès d'avril.

14. — Le conseil de l'ordre des avocats va se pourvoir contre cet arrêt.

— Aujourd'hui quarante cas de maladies ont été constatés parmi MM. de la chambre des pairs.

L. G.

Répression du duel. — Un de nos abonnés nous adresse les réflexions suivantes sur les moyens de réprimer le duel.

Je lis dans Bernardin de Saint-Pierre : « Pour les éviter (les duels), Pierre Ier ordonna que « dans le cas où un officier recevrait une insulte personnelle, l'agresseur serait amené en pré- « sence de l'offensé, tout le régiment sous les armes ; que là, le bourreau répéterait sur lui « deux fois la même injure ; qu'ensuite il paierait à l'offensé une année de ses gages, et se- « rait fait soldat pour toute sa vie. »

En écartant le bourreau dont la présence serait mal supportée par la fierté du soldat français ; en appliquant l'amende à une œuvre de charité, et non au paiement du prétendu dommage causé par l'injure reçue, le reste de l'édit de Pierre Ier ne serait-il pas susceptible d'être mis en vigueur chez nous ?

M. Lacretelle rapporte, dans l'histoire de France au XVIIIe siècle, le fait suivant : « Au « siége de Port Mahon, les soldats étaient portés à oublier leurs fatigues en s'enivrant. Le « maréchal de Richelieu leur défendit cet excès : je déclare, dit-il, que celui d'entre vous « qui continuera de s'enivrer, n'aura pas l'honneur de monter à l'assaut. Jamais défense ne « fut plus religieusement exécutée. »

Cette déclaration du maréchal de Richelieu me paraît admirable et merveilleusement adoptée au caractère français ; elle honore son auteur autant que les soldats qui y obéirent avec un religieux scrupule. Rien ne serait plus facile, si je ne me trompe, que d'en tirer parti pour triompher à toujours du préjugé féroce qui, suivant l'énergique expression de J.-J. Rousseau, met toutes les vertus à la pointe d'une épée. Que tout militaire, officier ou soldat, qui aura exposé ses jours et ceux de son semblable dans un duel, au lieu de les consacrer au service de sa patrie, soit condamné à végéter toute sa vie de garnison en garnison, que pour lui la carrière de l'honneur et de l'avancement soit irrémissiblement fermée ; que les périls de la guerre, la gloire d'assister à une bataille rangée, de monter à l'assaut d'une forteresse ennemie, lui soient à jamais interdits ; que cette interdiction s'étende à tous les individus qui, soit par leur présence, soit par leurs conseils ou leur indifférence même, auront favorisé, provoqué ou laissé accomplir un duel ; et l'ignominie attachée à une semblable punition qui les rangera parmi les lâches et les indignes de l'armée, viendra bientôt remplacer le faux honneur dont l'égide ne recouvre que trop souvent aujourd'hui les amateurs et fauteurs de combats singuliers !

Jules FORFELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN, 16, RUE N.-D.-DES VICTOIRES.

TRACASSERIES DU POUVOIR.

Il n'en est aucune qu'il n'invente pour entraver la liberté de la presse : saisies, amendes, confiscations, prison, et, par-dessus tout, monopole du port des journaux.

Ce n'est pas assez que, par on ne sait quelle fatalité ministérielle, il ne parvient à destination que huit numéros d'un journal sur douze, au grand préjudice des abonnés et des éditeurs ; le pouvoir fait donner à la loi une interprétation telle, qu'aujourd'hui l'exception du timbre en faveur des supplémens est détruite. Il fait plus, il incrimine les couvertures de journaux, sous prétexte qu'elles sont imprimées ; si bien qu'à moins de se ruiner pour ne pas encourir les poursuites du fisc, il ne faut plus aux journaux ni couvertures ni supplémens.

On n'a jamais vu, sous aucun gouvernement, un pareil acharnement contre la presse indépendante ; c'est donc pour éviter toute collision préjudiciable à nos lecteurs que nous nous trouvons dans la nécessité de prendre la résolution suivante.

Au lieu d'une couverture *rose*, l'*Écho de la Jeune France* aura désormais une couverture *blanche* qui, au premier coup-d'œil, fera corps avec le journal, mais qui pourra se détacher, sans nuire à la pagination, à la fin de chaque volume. En conséquence, nous avons commandé un papier d'un format PLUS VOLUMINEUX ; d'où il va résulter pour nous, et au profit de MM. les abonnés à l'édition de 13 fr. 50, un surcroît de dépenses dont nous espérons trouver la compensation dans l'accueil qui doit être réservé à l'*Écho de la Jeune France*.

DU MOUVEMENT INTELLECTUEL.

Où va le monde? Grande et solennelle question qui peut se réduire à celle-ci : où vont les intelligences ? Là où se tournent ces merveilleuses boussoles, là est l'avenir. L'aiguille aimantée qui tend au pôle du monde moral, c'est la pensée humaine. Quand on la voit s'enfoncer dans les ténébreuses avenues qui conduisent à de lointaines destinées, il faut faire silence et écouter, l'oreille contre terre, car les idées sont en avant de toutes les histoires, elles vont, comme Deucalion et Pyrrha, semant des mondes derrière elles, et la postérité recueille les événemens dont elles ont confié le germe aux générations écoulées.

Or, quand on étudie le mouvement intellectuel, que trouve-t-on devant ses regards? On voit mourir, dans son impuissance, l'étrange et malencontreux essai de ces philosophes, qui, se séparant du Christianisme, en lui volant les trois ou quatre grandes vérités qui résument sa morale et ses bienfaits, prétendirent les faire prévaloir sur la terre sans le concours de l'évangile. Car, il est bon de se le rappeler : cette égalité, cette fraternité des hommes, dont le philosophisme a fait tant de bruit, c'est à l'évangile qu'on les doit, et lors que le philosophisme les a découvertes pour la première fois, il y avait dix-huit siècles que le Christianisme les enseignait tous les jours.

Réaliser un état social, sans la participation du Christianisme, tel a donc été pendant long-temps le but vers lequel se portait le mouvement des esprits. Les oracles de la philosophie et de la politique se sont mis à l'œuvre. On a traversé toute une histoire de crimes et de folies sans arriver au succès qu'on prétendait atteindre. On a étendu sur une enclume tachée de sang cette société opiniâtre qui refusait de se laisser façonner à une forme nouvelle, et on l'a travaillée à bras de bourreau. L'humanité ressemblait à un de ces enfans ingrats qui, sentant leurs forces

venir se servent des leçons mêmes qui ont développé leur intelligence pour tourner en dérision les sages vieillards dont ils les ont reçues ; l'éducation était terminée, on congédiait le christianisme comme un précepteur vieilli. A quoi bon désormais ses enseignemens, ses conseils? Le dix-huitième siècle n'avait-il pas émancipé les intelligences? L'évangile n'était que l'alphabet où le monde naissant pouvait épeler ses premières destinées, mais le code du monde arrivé à l'âge viril c'était le contrat social de Rousseau.

Et ces pauvres insensés ne voyaient pas qu'impuissans à rien inventer, le nouveau chef-d'œuvre qu'ils enfantaient, n'était que la triste et malencontreuse parodie de l'évangile! Long-temps avant que la voix menaçante de la Révolution eût crié, en grinçant des dents : *Salut, fraternité ou la mort!* une voix divine, s'élevant dans les campagnes de la Judée, avait murmuré avec une ineffable douceur cette parole de la nouvelle alliance : « Aimez-vous les uns les autres comme des frères, au nom de votre père qui est aux cieux. » Long-temps avant que, pour réhabiliter la dignité de l'espèce humaine écrasée dans les classes pauvres par l'arrogance des heureux de la terre, la Révolution fût montée sur le trépied et eût solennellement enregistré sa déclaration des droits de l'homme, la voix divine tombant comme une suave rosée dans le sein de la faiblesse et de la souffrance, avait proclamé les béatitudes indigentes de son évangile, et, ouvrant le ciel, elle y avait montré Lazare le pauvre au pied du trône de Dieu, et le mauvais riche portant la peine de ses jouissances insolentes et de ses impitoyables prospérités. Ainsi le christianisme mettait à sa marque jusqu'à ses plus cruels ennemis. Sous la robe orgueilleuse des philosophes et des législateurs on voyait toujours percer quelques lambeaux de l'évangile. Et quand cette dernière et grande folie, que le siècle a appelée la religion de Saint-Simon, parut, rêve insensé si l'on veut, mais rêve qui, malgré les superbes dédains des philosophes, est la déduction logique, le dénouement rationnel de tout leur système d'une civilisation matérielle et d'une société mécanique ; quand la religion de Saint-Simon parut, cette étrange création fut contrainte d'innover avec des souvenirs ; elle ne vit pas qu'au fond de l'abîme de ses pensées il se remuait des idées chrétiennes et que l'affranchissement de la femme et la fraternité humaine étaient encore deux bienfaits descendus du haut de la croix. Tant il est vrai que le christianisme a pénétré jusque dans les entrailles du monde actuel, qu'il coule dans ses veines comme le principe de sa vie, que l'air que nous respirons en est imprégné et que semblable au soleil, il échauffe de ses rayons et éclaire de sa lumière jusqu'à ses obscurs blasphémateurs.

Après tant d'essais infructueux, tant d'expériences inutiles, le mouvement des esprits s'est arrêté au bas de la pente philosophique, sur laquelle il avait en vain tenté d'échafauder un édifice social. Il y avait ici un grand danger. C'est que la lèpre de l'indifférence s'attachât à notre époque courbée sous un de ces désenchantemens amers qui abattent les courages les plus fermes et détendent les puissances de l'intelligence comme un arc dont la corde vient de se briser. Ces idées philosophiques dont on avait fait des dieux, voici qu'il se trouve qu'elles n'étaient que des idoles. Le siècle qui avait eu foi en elles sent un vide immense dans son cœur. Elles ont avorté de la réforme politique comme de la réforme sociale, et la révolution de 1830 vient comme une déception der-

nière, prouver toute la vanité des espérances qu'on avait mises dans ce mouvement intellectuel qui, datant de la réforme, passa par sa phase philosophique au dix-huitième siècle, par sa phase politique lors de la révolution de 89, pour aboutir à l'étrange dénouement qui vient d'éclore sous nos yeux. L'épopée de Luther, continuée par Voltaire et Jean-Jacques, n'a traversé le drame de Robespierre et de Marat que pour se terminer en parodie. Tout est dit, tout a été éprouvé, tout a été trouvé impuissant. Comment donc remplacer ces espérances détruites et ces principes épuisés? Le monde va-t-il rester sans idées, sans croyances, sans autels? L'intelligence humaine désespérant d'elle-même, est-elle condamnée à s'engloutir dans une nuit éternelle, semblable à l'un de ces soleils éteints qui roulent dans l'étendue?

Vraiment on put le craindre un moment tant il y eut de découragement dans les ames à la vue de l'immense déception qui couronnait les magnifiques utopies à la conquête desquelles marchait l'humanité. Mais la Révolution de juillet avait au moins eu cela de bon qu'elle rendait au christianisme toute sa force, en lui rendant son rôle d'opprimé. La protection maladroite dont il avait été l'objet avait nui à ses intérêts au lieu de les servir. Bien des ames franches et généreuses avaient été arrêtées par une honnête pudeur, elles avaient craint qu'on ne confondît les couleurs naturelles d'une conviction sincère avec les livrées de l'hypocrisie. La jeunesse surtout, emportée dans le mouvement d'une opposition ardente, avait attaqué le principe religieux avec le principe politique, et elle faisait la guerre à la croix comme à un drapeau. Mais, le jour de la catastrophe étant venu, le christianisme demeura seul, sans autorité empruntée, dans toute sa nudité, c'est-à-dire dans toute sa puissance. Alors, les séductions de la vérité devinrent d'autant plus vives qu'en y cédant, on ne cédait plus qu'à la vérité, et, les regards qui interrogeaient les voies de l'avenir, y découvrant la grande figure du christianisme qui attendait l'humanité tardive à le rejoindre pour se remettre en marche avec elle, demeurèrent frappés de surprise et de respect.

L'heure, où le mouvement intellectuel de la jeunesse française devait se tourner vers les idées religieuses, avait sonné, et il ne restait plus qu'un signal à donner, qu'une initiative à prendre. Et pourquoi n'aurions-nous point le droit de le rappeler comme notre plus belle gloire? Nous prîmes cette initiative, nous donnâmes ce signal. Si l'*Écho de la Jeune France* a eu sa part d'utilité dans cette grande arène des intelligences, c'est par là qu'il a été utile. Ce fut lui qui, rompant le silence, apprit à cette jeunesse fatiguée de déceptions et d'utopies qu'elle était chrétienne, et la jeunesse écouta des voix amies qui murmuraient à ses oreilles la parole de l'avenir. Sans doute cette tendance au christianisme a encore quelque chose de vague et de confus, qui ne peut ni ne doit satisfaire les esprits austères; sans doute le christianisme n'entre encore dans la plupart de ces ames que comme une puissante poésie, mais enfin il y entre, et avec une invincible autorité. Le sentiment chrétien commence à réchauffer le cœur de cette société dans les veines de laquelle le dogmatisme philosophique avait fait circuler le froid du tombeau, les intelligences nagent dans les fraîches eaux de la croyance, elles ouvrent leurs voiles aux vents qui doivent les pousser au port, et le monde moral, secouant les ténèbres glacées qui l'enveloppent, crie au scepticisme: « ôte-toi de mon soleil. »

Ne dites point que ce mouvement intellectuel qui commence à emporter les esprits, signale ses premiers pas par d'incroyables chutes. Qu'importe que les individualités tombent si le monde marche et surtout s'il arrive? Ne rappelez point les fatales erreurs de cet esprit superbe qui en voulant rapprocher l'évangile et le siècle, oublia que ce n'était point l'évangile qui devait aller au siècle, mais le siècle à l'évangile. Ne voyez-vous pas que tout sert la cause de la vérité, tout jusqu'à l'erreur? M. de La Mennais et l'école qui marchait derrière lui ont imprimé une impulsion nouvelle au mouvement religieux quoiqu'en l'égarant, et le résultat de ce grand égarement d'un homme qui voulait trouver la démagogie dans le christianisme, a été de faire voir qu'on pouvait y trouver la liberté. Savez-vous que ce n'est pas peu de chose que d'avoir forcé jusqu'à l'erreur à prendre sa livrée? Savez-vous que ce n'est pas peu de chose que de voir le pied de tout homme qui prétend sortir des décombres du passé, chercher à se poser sur le terrain du christianisme comme sur la terre de l'avenir? Ne comprenez-vous pas que maintenant, de quelque point de l'horizon moral que les opinions regardent, elles aperçoivent la croix debout comme une immense espérance entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'humanité?

Le poète aux saintes méditations et aux prophétiques pensées l'a dit : « On ne peut se méprendre au travail des intelligences; elles tendent à législater l'Évangile. » Belle parole que celle-là! sublime travail! magnifique entreprise! Faire passer la loi divine dans la loi humaine, et, qu'on nous passe l'audace de cette expression, incorporer Dieu à la société. Magnifique entreprise, qu'il ne sera jamais donné à l'homme de réaliser complétement; car alors le ciel descendrait sur la terre; mais qui, quoique imparfaitement accomplie, portera bonheur à la génération qui en a conçu la pensée. Et voyez comme tout tend à favoriser cette cause de christianisme, de civilisation, d'ordre et de liberté! Voyez comme peu à peu l'esprit de parti tombe et s'efface; voyez comme tout ce qu'il y a de cœurs généreux se rallie dans un commun dévoûment pour tout ce qui est beau et utile; voyez comme en se retrouvant autour du christianisme, au grand rendez-vous des intelligences, on abaisse les barrières des systèmes politiques, barrières fatales qu'on oubliera un jour de relever. Chaque fois, un préjugé y meurt, une erreur y reste, une préoccupation y succombe, un ressentiment s'y éteint. Sans vouloir encore se l'avouer, les esprits se rapprochent, et le christianisme, réparant le crime de la philosophie voltairienne, se prépare ainsi à nous rendre une patrie; car la patrie ce n'est ni la terre qu'on foule, ni l'air qu'on respire; la patrie, c'est la communauté des sentimens, des convictions, des idées; la patrie, c'est une croix dans le ciel et un drapeau sur la terre, une foi religieuse et une foi politique, un Dieu, un pouvoir, une liberté!

A nous, hommes de l'avenir, le mouvement intellectuel qui conduit à la glorieuse réalisation de ces belles espérances; à nous les destinées qui se préparent; aux caducités corrompues d'une autre époque les destinées qui s'achèvent! A nous, purs de toutes les taches, et dont les souvenirs ne sont ni des haines ni des remords; à nous de veiller dans les régions de l'intelligence à ce grand rapprochement des consciences, et de nous tenir prêts pour ne point être surpris par l'heure, quand l'heure sera venue de fermer les yeux à cette époque de tristes collisions et de déplorables ruines! Notre pied, à nous,

ne glissera pas dans les boues où elle roule sa honteuse agonie. Notre tâche, à nous, ce n'est point de mêler nos convictions généreuses et nos consciences sans reproche à des calculs honteux et à des consciences flétries. Spectateurs des misères que nous devons réparer, des plaies que nous devons guérir, nous sommes comme ce jeune Scipion qui, présent au désastre de Cannes, écoutait son cœur qui lui révélait les glorieuses représailles de Zama, et goûtait ainsi au sein d'une défaite, les prophétiques consolations de la Victoire : nous aussi couvrons les humiliations du présent des magnifiques révélations de l'avenir, sûrs qu'il y a dans les trésors du temps une heure qui appartient à la fortune de la France, et que cette heure est la nôtre. N.

Au nom du comité de Paris.

LE COLLÈGE DE FRANCE ET LA SORBONNE.

MM. Guizot. — Villemain. — Cousin. — La Romiguière. — L'Herminier. — Andrieux. — St-Marc-Girardin. — Parallèle. — Les Jésuites réhabilités en Sorbonne.

L'enseignement public mérite toute notre attention et toute notre sollicitude. C'est là tout notre espoir à venir; pour un grand peuple, l'enseignement public c'est après la crainte de Dieu *le commencement de toute sagesse*. Notre but est là tout entier, l'instruction publique. Apprendre quelque chose à ceux qui sont jeunes comme nous, les retenir dans la bonne voie, ou les y ramener quand ils l'ont perdue, voilà notre œuvre. Depuis que nous avons commencé cette grande tâche, nous avons fait bien du chemin, nous avons rallié à nous bien des sympathies, mais il faut marcher encore, il faut marcher toujours, nous ne sommes pas arrivés à notre but.

Vous souvient-il de nos paroles il y a déjà six mois, à propos de la distribution des prix au concours général entre tous les colléges de Paris? Ce jour-là, comme toujours, nous avons parlé dans toute l'abondance et dans toute la sincérité de notre ame. Nous avons prédit à tant de malheureux jeunes gens, à quel abandon, à quel désespoir ils allaient être livrés eux et leurs familles, pour avoir trop compté sur des études incomplètes, et par conséquent inutiles. Nous leur avons crié de toutes nos forces : arrêtez-vous, restez à l'ombre du toit paternel; restez au foyer paternel, faites-vous une existence médiocre mais assurée auprès de votre mère et de votre vieux père et de vos jeunes sœurs, veillez sur votre famille comme elle a veillé sur vous! ainsi avons-nous dit : trop heureux si nous avons retenu dans leur pauvre ville de province et dans leur honnête médiocrité quelques pauvres jeunes gens, que Paris, ce gouffre immense, aurait dévorés sans retour!

Est-ce à dire pourtant que nous fermions les portes de Paris à toute intelligence active et jeune qui se sent de l'avenir? à Dieu ne plaise! Si Paris est le grand abîme de la jeunesse, il en est aussi la grande ressource. C'est à la fois un grand maître et un grand pervertisseur, Paris. Nous avons parlé du pervertisseur, parlons du maître. A Paris l'instruction est partout. Partout des chaires, des musées, des bibliothèques, des cours publics, des professeurs, partout la parole ardente, animée, spirituelle, hardie. Il y a des colléges pour tous les âges. Nous avons parlé des colléges proprement dits, parlons des colléges à l'usage des grands étudians de vingt à vingt-cinq ans, parlons de la Sorbonne et du collége de France.

Autrefois, qui disait la Sorbonne, disait le rendez-vous de toute la théologie et de toute l'orthodoxie gallicanes. La Sorbonne c'était la foi catholique, c'était la philosophie catholique, c'était la politique catholique. En même

temps au collége de France, s'étaient refugiées les sciences et les lettres profanes; la philosophie, la poésie, l'éloquence, l'histoire; or ceci était admirablement combiné. Cette lutte de la croyance et du progrès, de la foi et de l'étude, de la Sorbonne et du collége de France, profitait merveilleusement à l'éducation publique. Tout nouveau venu dans la carrière philosophique et littéraire, endoctriné à la fois par le collége de France et par la Sorbonne, profitait admirablement à ces deux enseignemens qui dans le fond n'étaient pas si opposés l'un à l'autre qu'on pourrait le croire. En effet, même dans la théologie, la Sorbonne conservait je ne sais quelle éloquence fleurie et passionnée qui donnait au dogme le charme d'une science littéraire, pendant que le collége de France même dans sa philosophie, conservait intacte toute la raison de l'évangile. Ainsi, pour nous servir d'une expression à la mode, la Sorbonne et le collége de France, c'étaient deux pouvoirs qui se contrebalançaient l'un par l'autre, deux enseignemens qui se mitigeaient l'un par l'autre, deux grands maîtres qui, par des voies différentes, poussaient la jeunesse de France à la science et à la vertu.

Les révolutions sont venues, d'autres diraient le progrès est venu. Que ce soit un progrès ou une révolution, toujours est-il que l'éducation suivit le torrent comme tout le reste. La confusion se mit là comme ailleurs. Le premier soin des *hommes du progrès* fut d'abolir les études théologiques et de proscrire la Sorbonne, cette censure infatigable qui avait si bien prévu la philosophie du dix-huitième siècle, ses résultats funestes et qui l'avait tant inquiétée. Ainsi donc la Sorbonne fut proscrite de toutes les études. Chose étrange! Cette étude de moins ne fit pas faire un pas aux autres sciences. La philosophie chrétienne entraîna dans sa chute la philosophie profane, l'art chrétien condamna sinon à mort du moins à la décadence, l'art profane. La Sorbonne abolie fit grand tort au collége de France; on disait que la jeunesse perdait son temps à la Sorbonne, et la jeunesse le perdit au collége de France dès que la Sorbonne fut fermée. C'est que, voyez-vous, il y avait partout du christianisme. Dans l'éloquence, il y avait le chistianisme de St. Jean Chrisostôme et de Bossuet. Dans la phiosophie il y avait la philosophie de St. Grégoire et de Pascal; dans la poésie, il y avait la foi des saintes écritures et la poésie de Racine; dans les beaux arts, il y avait le Christianisme de Raphaël; l'art chrétien était partout, la poésie chrétienne était par-tout, elle était aussi bien au collége de France qu'à la Sorbonne, ils n'ont pas compris cela, ceux qui ont ruiné la Sorbonne, qu'ils ruinaient en même temps le collége de France, et que toutes les études fondées sur la foi chrétienne se tenaient par la main et qu'elles étaient indivisibles, et qu'en proscrire une seule, c'était proscrire toutes les autres, et ainsi sont morts le même jour, la vieille Sorbonne et le vieux collége de France, le vieux dogme et la vieille philosophie. O les imprudens philosophes qui s'imaginent qu'on peut impunément arracher une pierre d'un monument, et qui ne voyent pas que cette pierre de moins, tout le monument va crouler!

Quand tout a été bien défait parmi nous, on a voulu tout refaire. L'histoire de nos quarante dernières années, qu'est-ce autre chose que l'histoire d'une reconstruction incomplète, maladroite, misérable, et qui a entraîné presqu'autant de ruines que le premier renversement social? On a donc refait les lois, on a refait la royauté, on a refait le dogme, on a refait l'éducation publique. Même on a refait la Sorbonne et le Collége de France. Une Sorbonne sans croyance, un collége de France sans conviction. Autrefois quand la sorbonne était la vraie Sorbonne, quand le collége de France était le vrai collége de France, il ne s'agissait que d'une seule et même direction donnée à l'esprit humain. La Sorbonne et le collége de France c'étaient deux grands maîtres toujours les mêmes, professant les mêmes opinions, enseignant les mêmes doctrines. Il n'y avait là dedans qu'un professeur unique, ce professeur c'était tous les professeurs. Le professeur pouvait mourir dans sa chaire, mais les élèves qui l'avaient pleuré, ne s'apercevaient pas de cette mort dans les leçons suivantes. Un autre professeur survenait, qui reprenait la leçon interrompue où elle en était restée, et ainsi ce grand enseignement public ne perdait jamais ce qui fait la puissance de tout enseignement, l'unité. Depuis ce temps on en a bien refait des Sorbonnes et des

Colléges de France, mais l'unité de l'enseignement où est-elle? Il n'y a plus d'enseignement, aujourd'hui nulle part il n'y a plus que des professeurs. Chacun de ces professeurs arrive dans sa chaire avec des opinions purement individuelles, là il se met à professer ce qui lui convient de professer, si bien que l'éducation publique, qui autrefois était religieuse à l'ancienne Sorbonne et nationale à l'ancien Collége de France, n'est plus aujourd'hui ni religieuse, ni nationale. Chaque professeur isolé du centre qui faisait sa force, professe au hasard la doctrine qu'il s'est faite la veille, s'inquiétant peu de la modifier au gré de son auditoire, dont il devient ainsi non pas le maître mais le flatteur. C'est une véritable Babel où se parlent les langues les plus étranges. Que de professeurs nous avons vus se succéder les uns les autres au Collége de France et à la Sorbonne seulement depuis quinze ans! Vous rappelez-vous la grande trinité de notre première jeunesse, Messieurs Guizot, Villemain et Cousin? C'était là, j'espère, un enseignement divisé et subdivisé s'il en fut. Chacun d'eux avait une opinion publique, une opinion littéraire, une opinion philosophique, une opinion religieuse et chacun d'eux enseignait son opinion à ses élèves comme il l'entendait. M. Villemain, cet élégant rhéteur, s'attachait au 17e siècle français, proclamant de toutes ses forces la rhétorique de Boileau et d'Aristote et la beauté du règne de Louis XIV; M. Cousin, allemand du temps de Kent, prêchait de toutes les forces de son esprit, les nébuleuses doctrines de l'école allemande, s'étudiant chaque jour à élever de fantastiques palais sur les brouillards du Rhin philosophique. Cependant M. Guizot, intrépide protestant, (un protestant en Sorbonne! Que dirait son restaurateur le cardinal de Richelieu!) mettait en œuvre toutes les doctrines de Luther, et cela en présence même de la statue de Bossuet l'inflexible auteur *de l'Histoire des variations*. A ces trois professeurs pouvait se réduire tout l'enseignement public pendant la restauration. C'étaient comme vous voyez trois esprits bien étrangers l'un à l'autre et trois opinions bien différentes. L'un représentait le doute Voltairien modifié par l'admiration des classiques, l'autre représentait ce vague fanatisme allemand qui ressemble si fort à la croyance, mais qui n'est pas la croyance; le troisième enfin, c'était le protestantisme incarné; et cependant ni à la Sorbonne, ni au collége de France, pas un professeur pour défendre les saintes et puissantes et littéraires doctrines du catholicisme! et autour des trois illustres professeurs c'était parmi les autres professeurs, à qui arrangerait son doute; le doute était professé partout, chez M. la Romiguière, spirituel et fin disciple de la sensation; chez M. Burnouf, qui expliquait Tacite comme l'expliquerait un Turc qui saurait le latin, sous le point de vue du fatalisme oriental; chez M. Andrieux, ce vieux sceptique du dix-huitième siècle, railleur, froid, méthodique, sensé, raisonneur, causeur, ne croyant à rien pas même à l'art; voilà la phalange enseignante des hommes de la restauration. Pas un professeur jeune ou vieux n'avait osé se poser comme catholique dans sa chaire; c'est que les vieux étaient trop vieux pour changer d'opinions à leur âge, c'est que les jeunes, en se disant catholiques, auraient eu peur de flatter le pouvoir par la plus honteuse et la plus perfide des flatteries, la dissimulation religieuse. Et l'on dit que la restauration a été un pouvoir despotique! Elle n'a pas eu assez de puissance pour faire parler de l'Évangile en Sorbonne!

Or la chute de l'ancienne maison de Bourbon, emportée par un orage, a produit dans l'enseignement public une de ces réactions inévitables dans un noble pays comme est la France. A la révolution de juillet, on croyait le doute voltairien remis en honneur pour jamais. Déjà la populace avait porté ses mains impies sur l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et sur l'archevêché; la vieille et sainte bibliothèque de l'archevêque arrachée avec tant de soins, de peines et de périls aux fureurs ignorantes de 93, avait été jetée pêle-mêle dans les eaux de la Seine, le vieux libéralisme hurlait de joie, et le *Constitutionnel* triomphant saluait le retour complet de ses doctrines. Que ceux là connaissent bien mal l'esprit humain! Jamais la foi catholique ainsi horriblement persécutée, écrasée, anéantie, jetée à l'eau, n'avait été plus voisine du triomphe. La France s'indigna de cette lâche persécution. A présent que le pouvoir, à présent que la royauté, n'étaient

plus du côté de l'église, la grande majorité des Français passa à l'église. Et cette fois, il faut le dire, les enfans donnèrent l'exemple à leurs pères. La jeune France entraîna la vieille France. De toutes parts des voix éloquentes et convaincues, proclamèrent le retour des doctrines catholiques, et leur acceptation loyale et franche. On trouva qu'il était plus beau de se réfugier à l'ombre de la loi de J.-C. qu'à l'ombre des doctrines de Kent ou de l'encyclopédie, cette autre tour de Babel ; et une fois que les esprits se furent rafraîchis à cette source salutaire, ils comprirent que là seulement était l'ombre durable, là seulement était le doux repos, là seulement l'espérance sans désespoir. Le Christianisme bien mieux que le doute est un oreiller à *reposer une tête bien faite*. Le doute flétrit, le Christianisme vivifie, et une fois rendue à sa liberté, une fois dégagée de la puissance terrestre, une fois proscrite dans la rue et battue dans les carrefours, la croyance releva son front immortel. Elle était reine alors, parce qu'elle triomphait toute seule et par elle-même. Depuis ce temps le triomphe du catholicisme a toujours été grandissant parmi nous les plus jeunes, les plus courageux et les plus forts. Depuis ce temps, de jeunes orateurs se sont élevés de toutes parts qui ont pris fait et cause pour le Catholicisme, dans les journaux, dans les livres, dans les chaires, dans les écoles et dans les cathédrales, le Christ a été proclamé le Sauveur, le Sauveur du présent et de l'avenir, le Sauveur de l'art, de l'éloquence, de la poésie, de la société, le Sauveur de la jeunesse surtout ; donc, gloire à Dieu qui sauve la France au milieu même des ruines qui la devaient anéantir! gloire à Dieu qui tire de pareils résultats d'une pareille révolution!

Vous me direz : Puisqu'il en est aimé, pourquoi donc l'élément chrétien qui déjà est entré si avant dans l'ame de la jeunesse, n'a-t-il pas encore pénétré dans l'éducation publique? Un peu de patience, s'il vous plaît. Il faut plus de liberté que vous ne pensez, même pour être Chrétien. Si l'instruction publique n'est pas encore fondée tout entière sur la croyance, au moins fait-elle de nouveaux progrès tous les jours. Les trois grands professurs dont je parlais tout-à-l'heure, M. Villemain, M. Cousin et M. Guizot; tous trois, dans trois genres différens, ont laissé leurs chaires à de plus jeunes, et de l'enseignement ils ont passé M. Guizot au ministère, et M. Villemain et M. Cousin à la chambre des pairs. Ils ont compris eux hommes habiles, que leur opposition systématique sous la restauration n'était plus possible aujourd'hui qu'ils étaient au pouvoir, et à présent ils ont grande peine à combattre les doctrines qu'ils ont professées. Les doctrines du professeur condamnent le ministre ou le pair de France, et c'est pour eux un achoppement de chaque jour. Il leur arrive ce qui arrive à M. Thiers l'auteur de l'*Histoire de la révolution française*. M. Thiers devenu ministre est arrêté à chaque pas par les doctrines qu'il a célébrées, qu'il a exaltées dans son livre, et chaque fois qu'une émeute agite la ville, M. Thiers se peut dire à lui-même : *Allons tirer des coups de fusil contre les opinions de ma jeunesse!* Ces trois professeurs de moins dans l'enseignement public, ont singulièrement débarrassé la voie. Depuis ce temps enfin, plusieurs professeurs sont morts qui s'étaient arrêtés à la politique, à la morale et à la philosophie de Voltaire. Alors le collége de France et la Sorbonne se sont ouverts à un enseignement de gens convaincus. C'est déjà beaucoup de croire à son œuvre, or les professeurs dont j'ai parlé ne croyaient pas à la leur, pendant que les jeunes professeurs dont je parle, ont au moins pour excuse de leurs égaremens, la bonne foi de la conviction. Certes je ne veux pas faire ici l'éloge des doctrines professées par M. l'Herminier dans sa chaire au collége de France. C'est du Babœuf tout pur, c'est de la mauvaise et turbulente république, ce sont les doctrines de 92 et même d'un an de plus, violemment renouvelées, c'est tout l'ordre social remis en question une seconde fois, c'est tout-à-fait une émeute si on peut le dire. Certes, il y a dans les paroles ardentes de ce jeune homme, jetées à l'improviste sur de jeunes esprits comme autant de torches sur des gerbes de blé, un danger imminent, manifeste, incalculable. Eh bien! pourtant, pour ce qui est de la moralité de l'action, je préfère encore l'enseignement républicain de M. l'Herminier à la leçon insignifiante de

M. Andrieux. M. l'Herminier croit à quelque chose, M. Andrieux ne croyait à rien.

Et puis voyez ce que c'est que la liberté et ses heureux effets? Pendant que M. l'Herminier professe dans sa chaire les doctrines sanglantes de Saint-Just, d'autres professeurs s'élèvent, qui professent sans crainte les doctrines opposées. Qui dit liberté, dit effort dans tous les sens, efforts de toutes les opinions et pour toutes les opinions! Quand il n'y a pas de liberté on professe le doute. Laissez-donc M. l'Herminier infecter le collége de France des doctrines républicaines, d'autres que lui non moins jeunes, non moins passionnés professeront la croyance. Si M. l'Herminier incendie le collége de France, M. Saint-Marc Girardin, calme et modère la Sorbonne. Si la parole de celui-ci est une torche, la parole de celui-là est un flambeau. L'un bouleverse, l'autre modère. L'un est audacieux, mais l'autre a du courage. M. l'Herminier s'adresse aux passions de son auditoire, M. St-Marc Girardin s'adresse à sa raison. Celui-ci est fougueux et emporté, celui-là est de sang-froid et sait tout prévoir; celui-ci détruit et renverse, celui-là fonde et reconstruit; nous devons en effet cette justice à M. St-Marc Girardin, c'est que depuis qu'il professe en Sorbonne, il n'a jamais reculé devant une vérité politique ou littéraire. C'est qu'il ne s'est jamais fait le flatteur ou le complaisant de son auditoire, c'est qu'il rougirait des applaudissemens qu'il n'aurait pas mérités; c'est qu'en tout état de cause, il est inflexible, inexorable et que plus d'une fois il s'est exposé aux murmures et aux mécontentemens de son auditoire, quand il lui aurait été si facile de s'attirer son enthousiasme et ses éloges. Sans nul doute M. St-Marc Girardin a choisi dans l'enseignement la tâche la plus difficile, comme M. l'Herminier a choisi la tâche la plus facile. Mais aussi combien de temps durera M. l'Herminier? Mais aussi combien dureront ces folles passions amoncelées par de folles paroles? Ces imprudens professeurs qui se font d'office les flatteurs de la jeunesse, ne songent pas que bientôt l'auditeur qu'ils ont sous la main, attentif de toute l'attention de ses dix-huit ans, deviendra tout à fait un homme, et que pour peu que cet homme soit bien né, il se demandera en lui-même s'il est venu en ce monde pour établir, disposer, arranger, combiner des théories? Il se demandera si l'homme sage n'a pas autre chose à faire, qu'à disputer sur la place publique pour des problêmes que Dieu seul peut résoudre au gré de sa bonté ou de sa colère? Alors vous verrez le disciple de M. l'Herminier un instant égaré par l'éloquence de son maître, rentrer dans la bonne voie, devenir un citoyen utile, occupé, honorable, honoré. Ou bien si son maître l'a tout à fait perdu, malheur au maître! Mais d'abord malheur au pauvre jeune homme égaré par ces théories! Malheur! La société le repousse comme elle repousse tous les hommes exaltés et dangereux! Il fait peur à sa propre famille. Il va, il vient, il s'arrête au hasard. Il ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il peut. Il n'est rien, il ne peut rien et par conséquent il est l'ennemi né de tous ceux qui ont quelque chose ou qui peuvent quelque chose; il est le plus malheureux des hommes. Il cherche envain ce monde tel que le lui a fait son maître et il ne reconnait pas ce monde. C'est un homme égaré, perdu, anéanti, inutile, malheureux, misérable, honteux de lui-même, et tout cela parce qu'il a manqué d'un guide raisonnable et sûr, parce qu'il a pris pour autant de vérités incontestables, les raisonnemens à perte de vue d'un esprit plus brillant que solide. *Et nunc intelligite : et maintenant comprenez ce que vous faites*, vous qui instruisez la jeunesse de notre temps!

M. St-Marc-Girardin n'a pas à redouter ces cruels remords. Son enseignement est grave, mesuré, sensé. Le jeune professeur s'étudie surtout à montrer à son auditoire la vie réelle sous son véritable jour. Il ne veut pas le pousser à force d'éloquence dans cet abîme sans fond, qui fait les suicides ou les criminels d'état; il lui montre la société telle qu'elle est régie; par des intérêts, gouvernée par des besoins, froide, morne, tout d'une pièce et ne s'inquiétant guère de tout ce qui n'est pas elle. Le cours de M. St-Marc-Girardin peut bien manquer d'ame et de cœur, mais il ne manque ni de bon sens, ni de courage. A propos de la poésie, au 18e siècle, M. St-Marc-Girardin a pris Voltaire corps à corps, et en présence de ces jeunes gens enthousiastes il a jugé Voltaire avec un merveilleux

sang froid qui fait grand honneur à la raison et au goût de l'orateur. Plus d'une fois l'auditoire a voulu protester par ses murmures; mais à chaque tentative nouvelle, le professeur a parlé avec tant d'autorité que force a bien été de le laisser parler. Nous avons suivi ce cours avec tout l'intérêt et toute l'attention que mérite un si rare esprit, et plus M. St-Marc-Girardin a avancé dans ses leçons, plus il a été au-devant de l'élément chrétien. Il comprend déjà que la foi est la base de tout enseignement et il jette ses fondations d'une main ferme. Même nous ne croyons pas trop hasarder en affirmant que dans un an M. St-Marc-Girardin sera tout à fait le professeur tel que nous le comprenons. En voulez-vous un exemple? Nous le prenons dans une des dernières leçons. Le professeur avait à parler de cet ordre célèbre qui fut si long-temps chargé de l'enseignement en France et qui avait élevé Voltaire lui-même. Or, il y a quatre ans encore, pour tout professeur parisien, qu'il fût de la sorbonne ou du collége de France, c'était un devoir, c'était un besoin quand il parlait des jésuites, de jeter sa malédiction ouverte ou cachée sur cet illustre corps. Que d'injures on leur a dites! Et de combien de crimes on les a accusés! Eh bien! Voici en pleine sorbonne, en 1835, après la révolution de Juillet et devant un auditoire de jeunes républicains, qu'un jeune homme élève la voix pour parler des Jésuites, pour en parler non pas seulement avec circonspection, mais pour en parler avec respect, avec honneur! Grand courage! Le nom de Loyola, réhabilité pleinement, entièrement dans un cours public! Mais nous donnons ici ce passage, du jeune professeur qui en dira plus que nous n'en saurions dire, seulement nous avons peur que cette citation ne soit bien incomplète et bien tronquée.

« Après nous être occupés de la religion protestante, c'est maintenant à la religion catholique, ou plutôt à l'un des ordres auxquels elle a donné naissance, que nous allons en venir. Je veux parler de l'ordre des jésuites. On a beaucoup dit pour et contre l'ordre des jésuites. Mais aujourd'hui que le temps de sa faveur est passé, le temps de l'histoire est arrivé pour lui. C'est avec impartialité que je veux faire la sienne. Je ne veux ni accusations haineuses, ni justifications paradoxales; je dis ce que j'ai vu, ce que je sais, voilà tout. Je fournis les pièces du procès, c'est à vous de voir comment vous devez prononcer.

» En 1521, au siége de Pampelune, un jeune officier jusque-là d'une vie assez mondaine, fut blessé. Pendant son inaction forcée, deux livres pieux lui tombèrent entre les mains: c'étaient la *Légende des saints* et la *Vie de notre Sauveur*. Il les lut, et, dès-lors, comme touché par la grace, il promit aussitôt guéri de vouer toute sa vie au service du Christ. Il tint parole. Le 15 août 1522, après avoir, selon les usages de l'ancienne chevalerie, fait pendant une nuit la veillée des armes, il se consacra *chevalier de la Vierge*. Ce jeune homme, c'était Ignace de Loyola.

» Aussitôt consacré, il alla s'établir à l'hôpital de Manrèsa, soignant les malades et se soumettant lui-même aux austérités les plus incroyables, même pour ce temps d'austérités. Cependant il trouvait sans doute ce genre de vie trop doux encore, car bientôt il se retira dans une caverne tellement sauvage, qu'il faillit y périr de besoins et de maladie. Bientôt changeant son existence d'anachorète pour l'existence de pélerin, il part pour Jérusalem, revient à Alcala, et essaie, avec trois prosélytes qu'il était parvenu à se faire, de fonder un institut. Mais sa manière de vivre, son costume négligé, ses austérités, tout cela avait attiré sur lui l'attention de l'inquisition. Il fut emprisonné, puis relâché, passa en France pour faire ses études, et, à l'âge de trente-trois ans, entra au collége Sainte-Barbe. Là, toujours ferme dans ses résolutions, il tenta de répandre ses doctrines et de former son institut. Il y subit un châtiment moins cruel sans doute mais plus humiliant que tous ceux dont l'avait menacé l'inquisition: il reçut le fouet. Pourtant cette punition ne l'empêcha pas de s'attirer quelques disciples. Ce fut d'abord Pierre-Sarre, son précepteur, puis François-Xavier, Lagnez Salmeron, Bobadillas Rodriguez.

» Tels sont les fondateurs de l'institut des jésuites.

» Le 15 août 1534, douzième anniversaire de la consécration de Loyola, ils se réunirent tous dans un souterrain à Montmartre, afin d'y entendre la messe, et se séparèrent dans le but de prêcher l'Evangile en Palestine, et de se mettre au service du pape. Ils se donnèrent rendez-vous en 1536 à Venise. Chose singulière! pas un ne manqua au rendez-vous. Il s'y trouva au contraire trois adeptes de plus. De Venise ils se rendirent à Rome, où le pape Paul III approuva leur institut, mais pour soixante membres seulement.

» Arrêtons-nous un instant ici, messieurs, et avant de continuer l'histoire de l'ordre des jésuites, jetons un coup-d'œil sur leurs institutions.

» Remarquons d'abord en général les services rendus à la religion par les ordres religieux. Quel que soit le mal qui tourmente une époque, ils ont toujours admirablement su y apporter le remède convenable: à la débauche, ils opposent la chasteté; à l'avarice, à l'ambition, la pauvreté; à l'insubordination, l'obéissance. Partout et toujours ils ont pris pour la combattre le contrepied de l'idée dominante. Ainsi, l'institution des jésuites n'est

que le résultat de ce travail continuel. C'est au seizième siècle, au moment où Luther vient. les pamphlets hérétiques à la main, criant à toute voix : « révoltez-vous ! » qu'arrive l'ordre des jésuites disant aux hommes : « obéissez! » car ce ne fut pas un léger mérite à Loyola que d'avoir si parfaitement approprié son institut aux besoins de son siècle. A ses sectaires il n'impose ni jeûnes ni austérités ; il ne s'agit ni de flagellations ni de tortures. C'est la vie ordinaire qu'il faut mener; mais il y faut ajouter l'enthousiasme. Point d'austérité de cloître ; de cette façon, toute l'énergie se disperse au-dedans : chez les jésuites, tout au contraire, c'est dans le monde qu'elle doit se disperser. Voilà par quel principe Loyola a su répandre au dehors toute l'activité de son ordre.

» Quant à leurs moyens d'exécution, quels sont-ils ? La prédication, les missions, l'éducation ; les missions surtout, c'est là leur gloire. Les missions ont changé le monde, civilisé une partie de la terre, et sauvé du protestantisme plus de la moitié de l'Europe. Voyez avec quelle intelligence se développe la première mission. L'Italie septentrionale est la plus menacée, car l'Allemagne est proche. On porte là les plus prompts secours ; on soutient les fois chancelantes, on rassure les consciences timorées. On court de là au pied des Alpes ; puis, la victoire les suivant, on traverse les Alpes, on va à Vienne, puis en Flandre, puis en Espagne, puis en France, en Sicile, et, grâce à eux, toutes ces contrées échappent à la contagion du protestantisme. Pour le caractère de leur éloquence, il change selon les temps et les lieux où ils prêchent. Mais on peut dire qu'il est toujours de la nature la plus grande et la plus magnifique. On cite plus d'une conversion subitement née de l'anathème ou de l'exhortation d'un jésuite. A Messine, il y eut un homme que le sermon d'un jésuite fit renoncer à sa vengeance, la vengeance d'un Italien !

» Les missions, du reste, ne se renfermèrent point en Europe. Avec François-Xavier, elles ne tardèrent pas à se répandre dans les Indes, en Afrique, en Chine, etc. ; et (comme il n'y a de profit, messieurs, en quelque chose que ce soit, si ces choses ne nous font faire un retour sur nous-mêmes) quelle immense et magnifique carrière c'était alors pour la jeunesse que celle des missions ! C'était là une carrière d'aventures ! Si nous étouffons aujourd'hui sous le poids d'une activité comprimée, s'il y a encombrement partout, n'est-ce point, je ne veux pas dire faute de missions, mais faute d'un débouché, d'une carrière d'aventures, comme celle-là, propre à écouler le trop plein de la population (1). Jadis il y avait l'armée et l'église. L'armée et l'église, c'était là que se jetait tout ce qui, dans la noblesse et dans la bourgeoisie, n'avait de fortune à attendre que de son intelligence et de ses efforts. Aujourd'hui la bourgeoisie regarde l'armée et l'église comme deux carrières indignes d'elle ; elle les laisse aux classes inférieures : la bourgeoisie vise plus haut. Et puis elle s'étonnera que le pouvoir lui échappe ; elle se plaindra de se voir dominée, quand elle remet ainsi aux mains des autres les deux forces sur lesquelles toute la société s'appuie, la force morale et la force brutale !

» Je ne dirai qu'un mot des missions du Paraguay. Mais figurez-vous ce que c'est pour la gloire des jésuites que d'avoir civilisé tant de peuples sauvages ! Figurez-vous que de peines, que de travaux, quelle puissance de parole, quelles merveilles d'intelligence il leur a fallu pour en arriver là ! Ces peuples, savez-vous comment ils les gouvernaient ? Ils les gouvernaient en les occupant. Car, je l'ai déjà dit, messieurs, occuper c'est gouverner. Ils les occupaient par des travaux agricoles, par les cérémonies du culte catholique. Ils savaient tous les noms de leurs sujets. Et songez quelle influence cela donne sur ses sujets que de pouvoir tous les appeler par leur nom. Cyrus, dont vous savez les victoires, n'ignorait pas le nom d'un seul de ses soldats.

» St-Marc-Girardin. »

Convenez avec nous que voilà un progrès immense ! convenez avec nous que l'enseignement entre enfin dans les voies de la justice. Or, de la justice à la croyance, il n'y a qu'un pas. Les professeurs y entreront-ils après les élèves ? Déjà bien des élèves ont franchi les premiers ce pas difficile. M. Saint-Marc-Girardin les a suivis, honneur à lui : mais espérons qu'il ne sera pas le seul parmi les jeunes professeurs de notre temps !

Francis Benoît.

Nota. La continuation du cours de M. de Coux nous étant arrivée trop tard, paraîtra dans le numéro prochain.

(1) Ce sont les paroles que nous avons prononcées il y a déjà long-temps.

LA THÉBAIDE.

M. Guiraud, une de ces intelligences d'élite dont les sympathies nous furent acquises dès les premiers pas de l'*Écho de la Jeune France*, et nous sont depuis toujours restées fidèles, va publier, le mois prochain, un ouvrage destiné à exciter une vive sensation dans le monde philosophe et littéraire; nous l'apprécierons lorsqu'il aura paru. En attendant, nous nous contentons de communiquer à nos lecteurs une belle page sur la Thébaïde que nous devons à la toute bienveillante amitié de l'auteur (1).

« La Thébaïde!... comme ce nom retentit dans l'ame chrétienne! que de hautes leçons il fait passer sous les yeux! que de saints exemples il retrace!

« C'est un merveilleux spectacle à contempler, de notre époque même, que cette lutte terrible, continue, commencée au désert, contre la chair toute puissante, lutte plus pénible peut-être que celle des amphithéâtres, et qui partage avec elle la gloire d'un triomphe si miraculeusement, si irrévocablement obtenu.

« C'est la Thébaïde qui a expié Carthage, Antioche, Rome, Parthénope et Alexandrie. C'est au désert que le christianisme, religion de pénitence et de miséricorde, s'est définitivement constitué, formulé; c'est là qu'avait commencé Jean le précurseur, là que le Christ avait envisagé le Calvaire, là enfin que le monde romain, qui n'était que chair et mensonge, alla se transformer en esprit et en vérité.

« Il restait au désert quelque chose de l'Éden primitif: l'homme pénitent y renouvelait presque l'homme d'avant le péché; et si Dieu même ne venait pas y converser avec lui, ses anges du moins y descendaient sans crainte de souillure, et le solitaire les retrouvait près de lui, à toutes les défaillances de l'âme, à tous les appels qu'il élevait vers les cieux.

« Que les hommes de nos jours n'aient donc que des rires ou des mépris pour ces hommes primitifs de Scété, de Nitrie ou de la Thébaïde! A eux permis. Mais qu'ils ne s'applaudissent pas alors, et ne s'enorgueillissent pas devant nous, de ce qu'ils appellent le progrès social!, car ce progrès, tout chrétien, si on veut l'appeler de son vrai nom, ce sont les austérités de l'Égypte qui l'ont secondé, qui lui ont donné toute sa force, qui lui ont valu ses merveilleux résultats. C'est la chair, c'est la matière domptée au désert, qui a ouvert les voies à l'intelligence; là seulement on peut le dire, a commencé avec quelque puissance, le mouvement spiritualiste qui a soulevé la société moderne, et qui l'emporte encore en ce moment vers un avenir de gloire et de liberté. La liberté! la plus belle prérogative de l'homme, celle qui lui permet de se faire une place, à sa guise, dans toute l'échelle des êtres, depuis le démon jusqu'à l'ange. La liberté! qui, lorsque l'homme en aura chrétiennement conçu tous les priviléges, le servira si efficacement pour remonter à Dieu.

« Ce sont les leçons, ce sont les exemples du désert qui, pénétrant dans les villes et les bourgades, sous les colonnes des palais et jusqu'au fond des gynécées, y parlaient avec autorité à la chair en révolte, et la contraignaient à rougir du moins de ses emportemens, si ce n'était de se soumettre à leurs exigences: aussi voyez comme, durant tout le quatrième siècle, ce monde romain, que les récits merveilleux de ces saintes vies étonnent, vient successivement traverser le désert, pour s'y dépouiller en passant de la saleté qui le couvre, et après s'être épuré dans cette atmosphère de pénitence, s'avancer, d'un pas plus ferme sur le chemin de la croix.

« Tous ne se contentent pas d'y passer, plusieurs s'y arrêtent, heureux de trouver sur cette terre un lieu de repos, que les désordres des villes et l'instabilité des gouvernemens ne leur permettent plus d'espérer ailleurs; et cette milice chrétienne et civilisatrice se recrute là, d'elle-même, avec une prodigieuse rapidité.

« Dans la ville d'Oxyrinque, trente mille solitaires, dont vingt mille vierges; à Scété, dix mille; dans le désert de Nitrie, cinq mille; sous le seul Antoine, vers la mer Rouge, cinq mille; sous Apollon, cinq cents; sous Dioscore, mille; dix mille, sous l'abbé Sérapion; à Canope, à Matanée, à Celles, près d'Antinoë, à Peluse, partout enfin, cette vieille terre d'Égypte

---

(1) Ce livre est intitulé: Flavien ou de Rome au désert, roman historique du III[e] siècle. Il paraîtra à la librairie de Levavasseur, place Vendôme, n° 16. 3 vol. in-8°, prix 22 fr. 50.

se couvre de monastères; les anachorètes y fourmillent comme autrefois les dieux; car elle, qui a fourni en quelque sorte à tout l'Occident des divinités qui le matérialisaient, lui devait, en compensation, des exemples pour le spiritualiser; et il était temps que les peuples de la terre, accoutumés à venir puiser dans les traditions égyptiennes des préceptes de sagesse et de religion, y trouvassent enfin autre chose que des mensonges et des vanités. Dieu, qui ne trompe jamais les hommes, n'eût point mis l'Égypte en un tel crédit, si elle n'avait pas dû justifier un jour la confiance des nations.

« Une fois ce pélérinage du monde commencé, l'impulsion régénératrice est donnée; le peuple, et surtout celui des palais, ne regarde plus aux luttes de l'amphithéâtre, pas même à celles des nations rivales. Tous les yeux du monde intelligent et moral sont attachés à ces luttes, non moins terribles et bien autrement profitables, de l'esprit avec la matière, que la vaste arène du désert leur présente; et, dès ce moment, la rénovation intellectuelle commencée à Jésus-Christ marchera sans plus s'arrêter, sans plus reculer; car les obstacles qui obstruaient et embarrassaient sa route ont été détruits, abattus, aplanis au désert. »

Alexandre GUIRAUD.

LES REMORDS.

Quelle distance sépare l'homme qui projette un crime et celui qui vient de l'accomplir!

Dans le premier cas, ivre de vengeance, d'ambition ou de cupidité, sa passion l'aveugle, le pénètre, le subjugue, irrite ses sens, caresse ses désirs, arme son bras, le pousse devant elle at lui dit: *Voici ton but, voilà ta récompense.*

Il ne voit plus qu'elle, n'écoute plus qu'elle. Il est sourd à la voix de sa conscience qui lui crie: *arrête malheureux!* Il repousse jusqu'à Dieu même, dont il se rit et dont il blasphême le nom; et, tout plein de la flamme infernale qui le dévore, il frappe et le crime est consommé!!!

Alors la scène change; ses esprits calmés l'ont rendu à lui-même. La réflexion lui est revenue, l'ivresse du désir s'est dissipée, l'illusion s'est évanouie, et ce qu'il avait si ardemment convoité, n'est bientôt plus pour lui qu'un sujet de dégout et d'horreur. Un seul sentiment lui reste tout entier, le souvenir de son crime. Il croit encore entendre les pleurs de sa victime, ses prières, ses vaines supplications; il se rappelle ses convulsions, son agonie et puis son corps étendu et sans vie.

Bientôt son imagination se trouble, sa raison s'égare; il croit voir le cadavre se dresser, se mouvoir, et s'approcher de lui avec la pâleur du trépas, lui reprocher son crime et lui redemander l'existence qu'il lui a ravie.

En vain rempli de terreur il veut fuir, le spectre l'accompagne, et toujours lui découvre et ses plaies et le sang qui en découle. Le jour, la nuit, il est présent à son esprit; vainement il veut anéantir tout ce qui peut le lui rappeler, en vain il cherche dans les plaisirs et les voluptés à étouffer le remords qui l'oppresse, le fantôme est toujours là, devant ses yeux, qui lui crie: Il n'est plus pour toi de plaisirs ni de bonheur, regarde, observe ta victime!

Vainement il parcourt en insensé les plaines, les vallées, les montagnes, en vain il appelle à son aide la gloire et les grandeurs, toujours et partout son crime le poursuit, et, semblable à Caïn, il croit entendre la formidable voix d'un Dieu courroucé lui demander: Qu'as-tu fait de ton frère?

Cette terrible voix retentit sans cesse à son oreille, toujours sa victime est présente à ses yeux. La solitude le fait frémir, la nuit est plus terrible encore, et si ses sens fatigués viennent enfin à obtenir quelque peu de repos, bientôt un songe épouvantable ramène devant lui le spectre ensanglanté qui l'éveille et lui dit: Il n'est plus pour le remords de repos sur la terre!...

Usurpateurs de trônes, juges renégats, nobles déloyaux et parjures, courtisans adorateurs de tous les pouvoirs, écrivains corrupteurs, hommes en place, dilapidateurs des deniers publics, ingrats de toutes les classes qui, pour de l'or et des dignités, trahissez vos sermens et abandonnez la cause du juste malheureux pour servir la félonie triomphante, vous aussi serez atteints par le remords. En vain vous chercherez à le bannir, il vous suivra par tout, même

sur le trône, et, comme les harpies, il empoisonnera toutes vos jouissances. Les dégoûts, les regrets, les chagrins, la honte, le mépris, le désespoir; tel sera votre sort, jusqu'à ce que la parque, tranchant le fil de votre vie, envoie votre ame devant le tribunal de celui devant qui tout est atôme et près de qui personne n'est pur. Alors, hommes coupables, ce ne seront plus des châtimens d'un jour que vous aurez à redouter, mais des peines éternelles, comme l'ame qui devra les subir.

Éternelles! Que ce mot est effrayant, même pour l'homme vertueux! Éternelles! Quel mot épouvantable pour l'homme criminel et pour celui qui, sur la terre, ayant dit: «Il n'y a pas de Dieu», va se trouver en présence de ce même Dieu devenu son juge.....

Éternelles! oui éternelles, et déjà cette éternité a commencé pour vous en ce monde, car vos noms, devenus odieux à vos contemporains, vont se transmettre par l'inexorable histoire à la postérité, et seront de siècle en siècle, pour la race humaine, un objet d'infamie et de malédiction. LE BARON DE MENGIN-FONDRAGON.

CHRONIQUE DE LA SECONDE QUINZAINE D'AVRIL.

La discussion des 25 millions. — Victoire morale de M. Berryer. — Succès matériel du pouvoir. — Causes de ce succès. — Élémens dont la majorité s'est formée. — Mot d'un grand personnage sur M. Berryer. — Résultats du vote. — Le ministère Melbourne en Angleterre. — La presse s'est trompée sur la personne de ce ministre. — Les tories ont une arrière-pensée. — Obstacles qu'ils rencontreront. — Deux aristocraties en Angleterre. — Brochure de M. Brougham. — La constitution anglaise périt par l'Irlande et le catholicisme qu'elle a opprimé. — Résultats de la chute des tories, en Europe. — La quadruple alliance de l'abbé Dubois et celle de M. de Talleyrand. — Mouvement républicain à Lisbonne. — Retraite de Mina. — Travaux de la chambre. — Question de l'émancipation des noirs. — L'abbé Grégoire. — Les négrophiles — Les philantropes de la chambre et ceux de Franconi.

15, 20. — La discussion des 25 millions des États-Unis, absorbe l'attention publique et laisse dans l'ombre tous les autres faits. M. Berryer qui semblait avoir épuisé la question l'année dernière, reparaît à la tribune pour écraser le pouvoir. Il a traversé avec un laborieux courage tout cet océan de chiffres et il en a rapporté une éloquence riche de preuves, puissante d'évidence, accablante de vérité. Il démontre successivement, et les pièces en main, que les états présentés par l'Amérique sont entachés de fraudes et d'erreurs, que des navires déjà indemnisés sont portés comme ayant droit de l'être; que parmi les réclamations qu'on fait valoir il y en a de légitimes et que celles-là ont déjà été couvertes par une première indemnité de 20 millions; que les autres pertes ont été causées par l'avidité mercantile des armateurs américains qui, pour un lucre ont oublié la dignité de l'Amérique et la sympathie qu'ils devaient à la France, afin de faire un hasardeux commerce avec l'Angleterre. Ainsi ni considérations de chiffres, ni considérations morales ne militent en faveur des États-Unis. Leur réclamation inique dans le fond est injurieuse dans la forme, ils demandent avec insolence le double de ce qu'ils ont perdu, et ils l'ont perdu parce qu'au lieu d'être des alliés dévoués ils ont été d'avides marchands.

Un long cri d'admiration s'élève dans la chambre, et le lendemain, la presse, sans acception d'opinion, le répète par la voix de tous ses organes.

Cependant après une réponse du ministère qui laisse toute l'argumentation de M. Berryer debout, une immense majorité, une majorité de 270 voix sanctionne le traité signé avec les États-Unis. Il est clair qu'avant même les débats cette majorité était toute faite. Plusieurs causes qu'on n'a point exposées ont contribué à former, et il faut les révéler pour expliquer le scandale législatif de ce déplorable scrutin. D'abord le château faisait du vote de la loi une affaire personnelle. On savait dans la chambre que quiconque ne voulait point rompre sans retour avec lui et renoncer à tout jamais au ministère, devait voter pour la loi. Cela a jeté d'un seul coup le tiers-parti dans la majorité. Ses journaux avaient peu à peu déserté la

question, ses orateurs ont déserté la tribune, ses boules ont déserté l'intérêt de la France pour un intérêt de pouvoir. Ensuite il y a dans la chambre un nombre assez considérable de gens timides, qui, croyant que ce serait porter un coup fatal à l'ordre de choses établi, et le frapper d'impuissance en diplomatie que d'annuler le premier traité qu'il ait conclu, se sont résignés à approuver l'abus de la prérogative pour ne point en compromettre l'usage. Viennent enfin ces honnêtetés têtues qui, comme M. de Tracy, si cruellement puni par l'accolade vengeresse de M. Fulchiron, ont voté les 25 millions par une tendresse superstitieuse pour la forme américaine, espèce de fétichisme politique auquel ils ont sacrifié l'intérêt de la France. Tels sont les élémens de la triste majorité des 25 millions. On comptait si bien dans les hauts lieux sur son vote que quelqu'un y ayant parlé avec une certaine crainte de l'effet du discours de M. Berryer, un grand personnage répondit, à ce que l'on assure : « *Oui, il a fort éloquemment aboyé contre la lune.* »

Le mot est juste à ne considérer que le succès matériel, mais il tombe à faux si on envisage la question sous le point de vue moral. De pareilles lois et de pareils votes ressemblent fort à des suicides. Dans ces 25 millions il n'y a pas un écu de cent sous qui ne doive servir à lapider le système actuel. La loi électorale qui produit une chambre capable de sanctionner un pareil traité est jugée, aussi bien que le pouvoir, qui n'a pas craint d'y apposer sa signature. Ce n'est pas maintenant que l'on peut apprécier toute l'étendue de la plaie. Laissez marcher les choses et les hommes, laissez les esprits couver leurs ressentimens, et puis, que le jour du péril arrive pour le pouvoir, et vous verrez que les peuples lésés dans leurs intérêts, humiliés dans leur fierté nationale, ont bonne mémoire.

20, 25. — La grande question du dehors auprès de la grande question de la tribune, c'est le changement du ministère de la Grande-Bretagne. Lord Melbourne, remplacé par M. Peel, puis le remplaçant à son tour, c'est là une de ces anomalies qu'on ne voit que dans notre époque féconde en bizarreries politiques. Mais peut-être cette bizarrerie s'explique-t-elle quand on connaît un peu plus intimement les hommes et les choses de la Grande-Bretagne.

Lord Melbourne ressemble assez peu aux portraits que la presse en a tracés, probablement sur des ouï-dire. C'est un parfait gentilhomme dans toute l'étendue du mot et dans le sens emphatique qu'on lui donne en Angleterre. Il y a même plus de torysme qu'on ne le soupçonne généralement au fond de son cœur. Tant donc que lord Melbourne occupera le pouvoir, le véritable parti whig n'y aura point pénétré et les personnes qui pensent que les tories ont voulu se ménager un retour après un interrègne seront fondées à conserver leur opinion. Lorsqu'on envisage les impossibilités de toute nature qui s'opposent à la marche du ministère, tel qu'il est composé, et les élémens de dissolution qui semblent y avoir été rassemblés à dessein, on est de plus en plus amené à croire, qu'en se retirant, les tories ont conservé cette arrière-pensée.

Reste à savoir si elle pourra s'exécuter et si le mouvement révolutionnaire ne sera pas le plus fort. Le dernier ministre tory qui a montré toutes les adresses parlementaires, mais n'a pas su s'élever à la véritable habileté politique, qui a bataillé avec la situation et qui ne l'a pas jugée, a puissamment contribué à augmenter la confiance du parti radical. Ajoutez à cela que la question sociale se présente menaçante et terrible en Angleterre. L'aristocratie des titres veut garder sa place, l'aristocratie d'argent se sent assez forte pour la prendre. Il n'y a guère de transaction possible dans ces duels entre deux classes. Il n'existe pas deux premières places, et comme César, aucune d'elles ne veut de la seconde. Si le tableau que M. Brougham trace de la haute société anglaise, dans sa dernière brochure, était aussi vrai que piquant, l'issue de ce duel ne serait pas douteuse. Quand les supériorités sont d'un côté et les aristocraties de l'autre, c'en est fait des aristocraties; elles ont perdu ce qui les a faites grandes, elles meurent en vertu même du principe par lequel elles ont vécu.

Mais n'y a-t-il pas quelque chose de providentiel dans le coup qui menace l'Angleterre?

Quel est le coin par lequel la destruction menace d'entrer dans sa constitution antique? c'est l'Irlande, la pauvre Irlande, dont la mélancolique histoire est un long acte d'accusation contre l'Angleterre. Quelle est la question où vient échouer le torysme? C'est la question du catholicisme, cruellement opprimé. Quel est le bras suspendu au-dessus du parlement, et qui semble dominer toute cette crise? C'est le bras du catholique O'Connel.

Il y a de la morale dans l'histoire!

Quant à l'influence que doit exercer la chute des Tories sur le reste de l'Europe, les jour-

naux de l'Allemagne font observer que bien des calculs et bien des combinaisons vont se trouver renversées par là. Des calculs, à la bonne heure ; des combinaisons, cela peut être vrai encore. Mais si l'on arrive au fait, que le *Torysme* ou le whigisme dominent en Angleterre, dans la situation embarrassée de ce pays, tout ce que l'Europe peut attendre de lui, suivant toutes les règles de la probabilité politique, c'est une neutralité plus ou moins bienveillante.

Ceci conduit naturellement l'esprit à faire un retour sur la situation de cette quadruple alliance, qui à son début s'annonçait comme devant faire de si grandes choses. Nous ne savons que trop où en est la situation de la France ; nous venons d'exposer celle de l'Angleterre ; quant au Portugal un mouvement républicain a éclaté il y a peu de jours à Lisbonne, un mouvement migueliste peut éclater d'ici à quelques jours sur un autre point. En Espagne, la Navarre, cette enclume qui use toutes les épées, a lassé la cruelle tenacité de Mina, qui se retire après avoir troqué sa gloire de soldat contre une renommée d'assassin. Ainsi de compte fait voilà les quatre puissances confédérées dans une situation analogue. L'histoire rapporte que lors de cette autre quadruple alliance, signée pendant la régence du duc d'Orléans, par l'infâme Dubois, on représenta cette coalition à laquelle la Hollande tardait à se réunir, par un char qui penchait sur trois roues. La quadruple alliance de M. de Talleyrand, c'est par un char sans roues qu'il faudrait la représenter.

26 — 27 — 28. Depuis la grande discussion des 25 millions, les travaux de la chambre ont été à peu près nuls. Une discussion sur l'émancipation des nègres dans nos colonies a seule réveillé l'attention endormie. Dans cette discussion, la plupart des orateurs ont soutenu des thèses générales d'humanité sans s'occuper de la possibilité de l'application. Il y aura de l'injustice de la part de M. Guizot, si en sa qualité de ministre de l'instruction publique, il ne distribue pas quelque prix de rhétorique à la chambre. M. Mauguin a eu les honneurs de ce débat, par le courage avec lequel il s'est refusé à ce sentimentalisme négrophile, dont l'abbé Grégoire fut dans les assemblées de la première révolution le larmoyant apôtre. En vérité l'on dirait qu'il y a des gens dont la sensibilité a besoin de s'exercer à distance. Blancs ils aiment les nègres, nègres ils adoreraient les blancs. Comme ces avares qui n'ont jamais d'argent chez eux, et qui tiennent tous leurs fonds chez leurs banquiers, afin de pouvoir montrer aux supplians leur bourse vide, ceux-ci exportent leur humanité le plus loin possible : fait-on un appel à leur cœur ? ils vous répondent qu'il est à Saint-Domingue ou à la Martinique.

M. Mauguin a posé dans cette question les véritables principes. Il y a une chose qui doit l'emporter sur l'émancipation des noirs, c'est l'existence de la société coloniale. Du moment que les nègres pourront être libres dans cette société sans la bouleverser, ils ont droit à la liberté, sinon, non. Or, la société ne se compose pas d'individus, mais de familles, donc il faut faire passer d'abord le nègre par l'existence de famille avant de l'élever à l'existence sociale ; il faut qu'il soit fils, père, époux, dans toute l'acception légitime de ces trois mots, avant d'être citoyen. Sans doute c'est une belle et noble pensée que l'affranchissement des esclaves noirs ; mais le christianisme, par qui toute liberté est entrée dans le monde, est seul capable d'opérer cette grande émancipation. Laissez-le agir sur ces populations, les former aux devoirs, et cultiver dans leurs cœurs ces vertus de la famille qui sont une garantie pour l'ordre social. Alors leur liberté deviendra un acte de justice et d'humanité; car la liberté chrétienne fonde et conserve, tandis que la liberté athée trouble et détruit.

Si l'on sort de ces principes raisonnables, sérieux et politiques, on tombe dans le vague des rêves de la philantropie. Ceux qui sont allé le matin à la chambre des députés, et le soir au Cirque Olympique, qui donne la Traite des Noirs, ont pu voir passer sur le théâtre les discours qu'ils avaient entendu à la chambre. Amplification pour amplification, j'aime mieux celle du Cirque, qui nous donne, par dessus le marché, les décorations et la mise en scène.

N.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE LA JEUNE FRANCE.

COMMISSION DE CHARITÉ.

Des classes pauvres.

Nous renvoyons à un autre numéro la suite de notre article sur le paupérisme, pour répondre aujourd'hui à plusieurs observations que nous ont adressées nos correspondans.

On nous demande : qu'entendez-vous par classes pauvres.

Il est fort juste, avant de commencer le grand travail que nous avons entrepris sur l'état des pauvres dans la 1re et la 2e division, de bien préciser les termes ; nous ne pouvons mieux faire, pour déterminer la classification des citoyens d'une commune : que de copier l'extrait ci-dessous d'un intéressant mémoire de l'un de nos correspondants, (M. Rousseau.) sur la constitution de la paroisse chrétienne.

Division de la fortune en cinq classes.

« Au centre, la classe moyenne qui n'a besoin de personne, mais qui n'est en état de porter secours à personne, des deux côtés de celle-ci, la classe aisée qui peut faire quelque bien, et la classe gênée qui a besoin qu'on l'aide un peu. Enfin aux deux extrémités, la classe opulente qui peut, sans compromettre sa fortune, en distraire de grandes valeurs, qu'elle appliquera à des objets d'intérêt général, et la classe indigente qui attend une partie de son bien-être de la sollicitude et de la générosité du riche. »

En prenant cette division, pour base d'opération, il est facile de classer les habitans d'une commune rurale.

Prenons 100 familles pour exemple.

Nous placerons dans la troisième classe, ou classe moyenne, les petits propriétaires, et fermiers, les hommes de toutes les professions qui assurent une existence convenable à tous les membres d'une famille, supposons ce nombre s'élevant à 40

Au-dessus se trouve une classe plus aisée composée de grands fermiers, notaires, agens d'affaires, chefs d'usine, nous porterons ce nombre à 10

Au-dessus d'elle, se trouve une seule famille qui peut être appelée riche 1

La classe gênée apparaît audessous de la classe moyenne ce sont les ouvriers qui vivent des produits d'un travail qui peut leur manquer accidentellement et qui, dans ce cas ont besoin d'être aidés temporairement, 40 familles la composent. 40

Et enfin dans la dernière, demeurent celles qui ont besoin de secours habituels, soit à raison des infirmités d'un de leurs membres ; ou du nombre des enfans en bas âge, soit par la perte d'une branche de travail. Nous la portons à 9

Total 100 familles.

Après que l'on aurait ainsi classé les habitans d'une commune de 500 habitants, on pourrait apprécier facilement, l'état du paupérisme, sa décroissance et ses progrès.

On observe assez habituellement, que la 2e classe peut secourir la 4e et que la 5e est toute entière à la charge de la première; en effet les pauvres se livrent à la mendicité extérieure, là ou il ne se trouve pas une maison riche pour les secourir.

La classification indiquée par M. Rousseau, est soumise à des évaluations relatives, et à des modifications qui varieront suivant les localités : mais, nous croyons qu'elle peut en un grand nombre de cas, et principalement dans les communes rurales, qui forment la 2e division de notre travail général, aider à déterminer l'étendue des devoirs des riches que la pratique de la charité décourage quelquefois à la vue d'une quantité de pauvres et d'êtres souffrans qu'ils ont de la peine à évaluer.

Nous invitons nos correspondans à classer ainsi quelques communes dont ils sont à portée de bien connaître l'état des habitans, après que nous aurons réuni un certain nombre d'observations de ce genre : nous essayerons d'en déduire d'utiles conséquences pour l'administration de la bienfaisance.

Première œuvre proposée par la commission de charité.

Les correspondans de la commission savent que nous plaçons au premier rang des œuvres qu'il importe d'établir, ou d'encourager celle qui a pour but, la recherche des maisons de toutes sortes de professions dans la capitale, auxquelles on peut confier des jeunes gens appartenant à des familles chrétiennes qui viennent à Paris pour s'y former à l'exercice des divers états qu'ils ont le désir d'embrasser : la plupart des parens sont loin d'apprécier l'étendue des dangers qui attendent leur enfans, ils imaginent que les maisons ou l'on veille sur la conservation des mœurs et des principes religieux des ouvriers et des employés, sont en assez grand nombre ; nos premières informations nous ont appris que ce nombre n'est pas tel qu'on pourrait le désirer, et celles où nous aimerions à voir admettre les jeunes gens aux quels nos correspondans prendraient intérêt, n'ont guère, du moins en ce moment, de places à donner. C'est donc un devoir pour nous d'engager nos correspondans à prémunir tant de familles imprudentes contre le fol espoir de placer avantageusement leurs enfans.

Il est temps de s'élever contre la funeste tendance de tant de fils d'agriculteurs, qui abandonnent l'état de leurs pères et quittent les campagnes pour venir, disent-ils faire fortune à Paris, et il est bon de leur apprendre que si quelques-uns de leurs camarades ont effectivement obtenu des succès dans la carrière qu'ils ont embrassée, il en est des milliers qui végètent et qui languissent ; pour quelques heureux, combien qui épuisent les ressources de leurs familles, les ruinent souvent complétement et tombent ensuite eux-mêmes dans une misère affreuse. Ce qu'ils ont perdu de temps pour acquérir quelques connaissances relatives à telle profession qu'ils ne pourront jamais excercer pour leur compte, aurait suffi pour en faire d'excellents cultivateurs ou d'habiles régisseurs de propriétés ; ce qu'ils ont coûté à leurs parens, aurait suffi et bien au-delà pour acquérir le mobilier nécessaire à l'exploitation d'une petite métairie, dont le produit les aurait fait vivre avec indépendance. Est-ce donc qu'il est plus honorable de porter les paquets d'un épicier chez ses pratiques, que de tracer un sillon sur un champ? c'est rendre un service importantà à un bon nombre de familles abusées par des rapports mensongers, que de les engager à conserver leurs enfans auprès d'elles, et de rétablir dans l'esprit des jeunes gens que de sots préjugés égarent, l'estime pour la profession de leurs pères, et pour le premier des arts et la plus précieuse de toutes les industries.

Mémoire de M. de Pétigny.

Parmi les documens que nous ont transmis quelques correspondans, nous plaçons en première ligne, un mémoire de M. de Pétigny, sur la population du département de Loir-et Cher. (Se trouve à la librairie de Téchener place du Louvre.)

Ceux qui se livrent aux études de la statistique, peuvent consulter avec fruit, l'ouvrage de notre correspondant, nous y puiserons de précieuses observations, lorsque nous traiterons de l'état du paupérisme dans la 1ère division. Il est déjà facile d'apprécier l'utilité d'une union par la presse, entre les hommes qui étudient la science de la charité, ou la pratiquent avec intelligence. Ils savent que tout ce qui tend à améliorer le sort des classes pauvres est de son domaine; nous espérons que l'exemple de M. de Pétigny aura de nombreux imitateurs. Nous invitons tous ceux d'entre nos lecteurs qui ont compris l'importance des documens que nous avons demandés dans le n° d'avril, à observer avec soin l'état de la commune qu'ils habitent, et à nous faire parvenir quelques réponses aux questions proposées. R.

DIRECTION CENTRALE.

A MESSIEURS LES ASSOCIÉS CORRESPONDANS.

Comptes du premier semestre depuis la constitution légale de la Société. — 3000 fr. de primes, 57 fr. 50 c. de dividende à chaque action après six mois. — Nouveau conseil de rédaction. — Comité de surveillance. — Actions de jouissance de 500 fr. pour MM. les Correspondans.

Les résultats du premier semestre de la Société de la JEUNE FRANCE depuis sa constitu-

tion légale, ont dépassé toutes nos prévisions, et nous font espérer pour l'avenir les plus beaux succès.

Sous le rapport moral, on est heureux de reconnaître que l'influence de la Jeune France se fait sentir partout où le journal organe de ses principes peut pénétrer. Les rapports que nous recevons chaque jour, accompagnés d'observations aussi intéressantes qu'utiles, s'accordent à dire que *l'Écho de la Jeune France*, qui le premier a réveillé dans la belle partie de la jeunesse ce mouvement chrétien signalé de toutes parts, ralliera, pour les conduire à leur véritable destinée, toutes les jeunes intelligences égarées au milieu de la société actuelle.

Sous le rapport matériel, l'acte qu'on va lire en dira plus que tous les témoignages du monde. Il y a six mois, nous ne prévoyions que 20 fr. pour 0/0 par an de bénéfices ; nous ne sommes qu'au milieu de l'année, notre Société n'est encore bien connue que sur quelques points de la France, et voilà plus de 11 p. 0/0 qu'elle rapporte à ses associés-actionnaires!

Si ces succès étaient de nature à nous encourager, nous autres jeunes gens des provinces, qui n'avons eu de véritable appui que dans le concours des provinces, ils étaient aussi de nature à nous faire réfléchir davantage sur notre mission d'écrivains et de publicistes. Nous avons senti que plus on mettait de confiance en nous, plus nous devions nous appliquer à perfectionner notre œuvre et à la rendre populaire. Aussi redoublerons-nous d'efforts, et toutes nos veilles y seront consacrées. Quoi de plus beau, en effet, que de travailler à reconstruire l'édifice social que ceux-ci, par incapacité ou par imprudence, ont laissé périr ; que ceux-là, par inertie ou par indifférence, abandonnent au hasard ?

Nous voulons d'abord que *l'Écho de la Jeune France* soit bientôt au premier rang des recueils littéraires. Et à ce propos qu'on ne vienne pas nous dire que les colonnes de notre journal ne brillent pas par l'éclat de ces noms plus sonores que littéraires si fort en vogue aujourd'hui ; nous répondrons que *l'Écho de la Jeune France* n'est point *un recueil* destiné, comme les autres, à recueillir les productions de tous les hommes en réputation, une espèce de champ clos ouvert à toutes les doctrines sociales et anti-sociales, spiritualistes et matérialistes, religieuses et athées. Nos doctrines seront toujours unes et entières, et *l'Écho de la Jeune France* ne se prêtera jamais au caprice de tel ou tel écrivain, quel qu'il soit, si les doctrines de cet écrivain pouvaient le conduire où nous ne voulons pas aller. Des hommes du premier mérite, jugeant de l'importance de notre œuvre, nous ont offert leur collaboration, mais à des conditions que nous n'avons pu accepter, parce que notre foi et notre indépendance en auraient souffert, et que nous ne transigerons jamais avec nos principes et notre liberté.

Ensuite nous voulons, et ceci est notre plus cher désir, que la Société de la Jeune France devienne la chose de toutes les personnes qui partagent nos sympathies. Si les uns peuvent acquérir pour leur argent des actions qui donnent droit à l'intérêt légal, à une part dans le capital social et dans les bénéfices, il faut aussi que ceux qui sont moins favorisés de la fortune, mais qui à la bonne volonté de servir une œuvre utile, unissent l'intelligence, le zéle et l'activité, toutes qualités qui font le succès des grandes entreprises, puissent acquérir des droits dans les mêmes avantages, par les services qu'ils rendront à celle-ci. Voici donc quelle sera leur part.

Outre les remises en nature qui leur seront allouées pour les mettre à même de faire des fonds de réserves et de donner des primes d'encouragement à quiconque les aidera dans la propagation de *la Jeune France*, des actions de 500 fr. sont converties en *actions de jouissance* pour être données gratuitement à MM. les correspondans et aux bureaux correspondans qui réuniront 500 souscripteurs, dont 200 au Journal et 300 au *Livre des Enfans*.

200 abonnemens au Journal leur donneront droit à 70 abonnemens gratis, soit	945 fr.
300 abonnemens au *Livre des Enfans* leur donneront droit à 105 abonnemens gratis soit	630
Total...	1575
Retranchez de cette somme pour les frais de circulaires, correspondances et primes d'encouragement à accorder aux personnes qui voyagent pour le compte du bureau correspondant	575
Reste	1000

Ajoutez à ces mille francs les remises sur 100 souscriptions aux gravures de la *Jeune France*, la jouissance d'une action de 500 fr., etc., et vous porterez facilement les produits d'une correspondance active à . . . . 1500 f. p. an.

Ce sont les trois quarts des bénéfices de l'entreprise mis à la disposition de tout membre qui prend une part active à son succès. Quant à son utilité morale, tout ce qui sait lire en France y prendra sa part le jour où la *Jeune France* aura des correspondans dans tous les arrondissemens de ce vaste et intelligent pays.

DÉLIBÉRATION.

« Aujourd'hui vingt avril mil huit cent trente-cinq, heure de midi, dans les bureaux de la Société de la *Jeune France*, rue Feydeau, n° 22, conformément à l'article 20 des statuts de la Société, en date du treize septembre mil huit cent trente-quatre, enregistrés et déposés dans l'étude de M[e] Royer, notaire à Paris, et en conséquence de la lettre de convocation adressée surabondamment à MM. les associés-actionnaires, le 2 avril présent mois ;

» Les soussignés, MM. *Alfred Nettement*, porteur des actions 1 et 2; *Jules Janin*, porteur de l'action 181; *de Trézy*, porteur des actions n[os] 132, 133, 134, 135, 136; *Morand*, porteur des actions n[os] 70, 71, 72, 73, 84, 85; *Baillot de Guerville*, porteur des actions 89, 90, 75, 80, 176, 177, 178; *Roche*, porteur d'une action n° 97, et de celle de M. *de Ranchin*, député, n° 128; le vicomte *de Gauville*, porteur des actions 100 et 101; *De Roy*, porteur de l'action n° 160; *De Villiers*, porteur des actions 5, 6, 7, 8, 9, 10, 24, 25; *Dugy*, porteur de l'action 151; *Sixdeniers*, porteur de l'action n° 81; *Moléon*, porteur de l'action n° 74; *Arnout*, porteur de l'action n° 50; *Berryer*, porteur des actions n[os] 51, 52, 53, 54, 55, 56 ; Mad. *de Fouchécourt*, porteur des actions n[os] 109 et 150; *Locquin*, porteur des actions n[os] 76, 77; en présence de M. *Jules Forfelier*, porteur de 56 actions (lequel n'a pas voulu toutefois prendre part à la délibération, en tant qu'elle le concernait), représentant ensemble cent quatre actions, se sont constitués en assemblée générale pour, aux termes des articles 21 et 22 des statuts, prendre connaissance, 1° des opérations de la Société pendant les six premiers mois; 2° de sa situation, et recevoir les comptes de l'administrateur provisoire pendant les six mois de sa gestion, procéder au tirage des primes, à la nomination d'un administrateur pendant l'année courante, à l'installation d'un conseil de rédaction et d'un comité de surveillance.

» La séance ouverte, afin de procéder régulièrement; et pour diriger les opérations, l'assemblée a nommé pour son président M. Jules Janin, et pour secrétaire M. Moléon.

» Après quoi M. Jules Forfelier, administrateur provisoire pendant les six premiers mois, à la suite d'un rapport sur les opérations de la Société dans le cours de son administration, a présenté à l'assemblée ses comptes, l'état et la situation actuelle de la Société, desquels comptes et état de situation il résulte, 1° qu'il existe en faveur de la Société une balance de dix-sept mille deux cent quatre-vingts francs, tant en numéraire qu'en recouvremens ; 2° que l'entreprise est dans un état de prospérité croissante.

» Aux termes de l'article 17 des statuts, M. Jules Forfelier a dit qu'il y avait lieu dès-à-présent de prendre sur la balance de dix-sept mille deux cent quatre-vingts francs la somme de quatorze mille cinq cents francs, pour en faire dès-aujourd'hui la répartition, aux termes des articles 17, 18 et 19 des statuts; ce qui donne, après six mois de son administration, quatorze et demi pour cent à chaque action : à l'égard du surplus des recouvremens, d'ordonner qu'ils seront portés en recettes à l'année courante, au fur et à mesure de leurs rentrées, pour venir en répartition ultérieurement.

» A l'appui de ses comptes et situation, M. Jules Forfelier a mis sous les yeux de l'assemblée les livres et les registres de la Société, carnets, agendas, en un mot tous les documens, renseignemens et éclaircissemens propres à faire reconnaître la régularité et l'exactitude de ses comptes et situation de la Société. — De l'examen fait de tous ces élémens par l'assemblée générale, il est résulté pour elle la preuve que les comptes et situation présentés par M. Jules Forfelier sont exacts ; en conséquence, l'assemblée générale ainsi fixée sur les opérations de la Société et sur sa situation, M. le président a proposé d'approuver les comptes de l'administrateur provisoire, de lui en donner décharge, et d'admettre le surplus des recouvremens dont il est question à venir en recette pendant l'année courante, pour être compris après leur rentrée dans la première répartition à venir.

Ce qu'approuvant l'assemblée générale, décharge M. Jules Forfelier de ses comptes et administration dont il t quitte et libéré.

Et pour procéder en conformité de l'article 18 des statuts, M. le président fait observer que la somme à partager est de quatorze mille cinq cents francs. 14,500

Qu'il faut en réduire pour le payement des intérêts dus aux actions pendant les six premiers mois, celle de deux mille cinq cents francs ci. 2,500

Reste douze mille francs ci. 12,000

Dont un quart doit être employé au remboursement des premières actions dont les numéros seront extraits d'une urne où doit être renfermée toute la série des numéros soit pour ce quart, trois mille francs ci. 3,000

Reste neuf mille francs ci. 9,000

» Laquelle somme répartie entre deux cents actions, donne à chacune quarante-cinq francs, ce qui fait neuf pour cent de dividende, en sus des deux et demi pour cent d'intérêt pour le premier semestre, au total 11 1|2 pour 0|0, ou 57 fr. 50 c. par action en sus des trois mille francs des primes qui vont être tirées au sort.

En conséquence tous les numéros des actions de 1 à 200 ont été pliés et jettés dans une urne par M. le président, en présence de l'assemblée et après les y avoir mélangés, M. le président faisant le tirage des primes a extrait successivement de l'urne les n^os suivans : 120 — 26 — 16 118 — 28 — 183, qui correspondent aux actions cent-vingt, vingt-six, seize, cent dix-huit, vingt-huit et cent quatre-vingt trois. Lesquelles se trouvent remboursées par le sort.

Ces opérations terminées, l'assemblée a procédé à la nomination d'un administrateur pour l'année courante, et à l'installation d'un conseil de rédaction et d'un comité de surveillance, elle a nommé pour administrateur M. Jules Forfelier.

Membre du conseil de rédaction, MM. Berryer, Nettement, l'abbé de Guerry, baron de Mengin Fondragon et Jules Janin.

Membres du comité de surveillance, MM. Sixdeniers, Moléon, de Villiers.

De tout quoi, il a été dressé le présent procès-verbal auquel est annexé l'inventaire et l'état de situation de la société.

Fait double, à Paris, dans les bureaux de la société de la Jeune France, rue Feydeau n° 22, les jours, mois et an susdits.

Signé à la minute, Jules Janin, président; Moléon, secrétaire; de Fouchécourt, le vicomte de Gauville, Nettement, Roche, de Trezy, Arnout, P. de Roy, Morand, Dugy, Baillot de Guerville, Sixdeniers, De Villiers, Berryer, l'abbé de Guerry, Locquin, de Rainneville, Jules Forfelier.

CONSEIL DE RÉDACTION.

Le conseil de rédaction ainsi composé, se réunira les 5 et 20 de chaque mois, de midi à 2 heures pour arrêter en forme de programme la composition des numéros qui paraîtront le 15 et le 1er.

COMITÉ DE SURVEILLANCE.

Le comité de surveillance a été institué par les statuts pour prendre connaissance des opérations matérielles de la société.

RÉUNIONS.

Les associés actionnaires et porteurs de coupons, pourront se réunir tons les jours dans les bureaux de la société pour conférer avec l'administrateur, les membres du conseil de rédaction et le comité de surveillance sur toutes les opérations de la société.

Toutes les lettres concernant la société qui ne seront pas *affranchies à l'adresse de l'administrateur*, retourneront à leurs auteurs, MM. les membres du conseil de rédaction entendant être chacun particulièrement affranchi de toute correspondance.

CORRESPONDANCE DE LA JEUNE FRANCE.

M. Frédéric Guéranger fait hommage à la Jeune France d'une pièce de vers intitulée *le Temple.*

M. Théodore Mazavel (de Beaucaire), fait hommage à la jeune France d'un manuscrit *des Harmonies de la vie*, poème lyrique en cinq chants, en regrettant de ne pouvoir pas même insérer *l'Harmonie* de l'amour, le comité prie le jeune poète d'agréer ses félicitations sur

cet essai qui promet plus que la majeure partie des productions littéraires dont nous sommes encombrés.

M. Hue, rédacteur en chef de l'Orléanais, fait hommage à la Jeune France de deux exemplaires *de ses fables nouvelles*, en vers, à l'usage de l'enfance. Elles ont le mérite qui manque généralement à tout ce qui est écrit pour les enfans, celui d'être à la portée de leur intelligence. Ce volume se vend 2 francs.

Mademoiselle Poithier adresse un mémoire *sur l'éducation des sourds et muets*, par lequel elle appelle l'attention de la société sur cette classe de malheureux dont on ne saurait prendre trop de soins. — Un prêtre que nous ne sommes pas autorisés à nommer, nous écrit que la lecture des publications de la Jeune France, et surtout celle du Livre des Enfans lui a suggéré l'idée de s'occuper, dans son village, de l'éducation de ses petits paroissiens. Il en a déjà réuni seize auxquels il a appris à lire, et qui font le soir chez leurs parens, la lecture des livres que ce bon prêtre leur donne pour récompense. Cette lettre est renvoyée à la commission de charité.

— M. Ramon, demeurant à Villeneuve-sur-Lot, est agréé associé-correspondant de son arrondissement.

ACTIONS
DANS LA SOCIÉTÉ DE LA JEUNE FRANCE

Demandées à 750 francs. S'adresser à M. Baillot, rue de Ménars, n° 5, à Paris.

— Une notice sur M. le baron de Monval, décédé président du bureau correspondant de Grenoble, paraîtra dans l'un des prochains numéros.

— M. Sixdeniers termine en ce moment la gravure du tableau de M. Colin, Charles Ier, recommandant à son second fils de ne point accepter la couronne. Cette gravure, destinée à faire le pendant d'Édouard en Écosse, paraîtra dans le courant de mai.

SOUSCRIPTION
Pour la gravure par Sixdeniers d'un monument

A

LA REINE DE FRANCE.

Cette gravure est destinée à faire pendant à l'Apothéose de Louis XVI par le baron Bosio. Le prix de la souscription est de 10 fr., qui donnent droit à une épreuve avec la lettre, et de 20 fr. pour une épreuve avant la lettre.—La liste des Souscripteurs sera arrêtée pour être imprimée et distribuée avec les épreuves le 1er janvier 1836, époque à laquelle le prix de chaque épreuve mise dans le commerce sera de 15 et de 30 fr.

1re LISTE.

MM. de Barruel.
Victor Lebocq.
Saulot Baguenault.
Mad. Fouque.
le baron de Lesseville.
Mad. la marquise de Montaigu.
le baron Gentile.
Franquet-Latour.
de Gastebois.
Gilbert de Massillan.
Delamadelaine.
le comte de Divonne (3 ex.)
Mad. Laurent.
de Cambourg.
Mad. Lesueur.
MM. Ch. de Chergé.
Un magistrat de Poitiers.
le marq. de Boisragon.
Ch. de Jousserant.
de la Sayette.
de Trallebault.
Mad. Choquin.
Mad. la comtesse de Balathier.
Villefranche (2 ex.)
Ch. Pays Mellier.
le comte de Maigret.
Valérius (2 ex.)
Mad. de Vignolle.
Demontie.
Durouchoux jeune.
MM. le duc de Grammont.
le marq. de Villeneuve.
le chev. d'Angerville.
le comte de St-Martin.
le baron de Bonafos.
Delpon.
Dampreville.
l'abbé Lallemand.
Voisin.
de Bellabre.
de Lauzière.
Mlle. Meyer.
Mad. de Beaucorps.
Alexandre Viot.

JÉSUS-CHRIST DOCTEUR et JÉSUS-CHRIST SAUVEUR.

Le prix de souscription de ces deux gravures est de 20 fr. avec la lettre, et 40 fr. avant la lettre.
Le prix lors de la mise en vente dans le commerce sera de 30 fr. et de 60 fr.

STATISTIQUE

PHYSIQUE, COMMERCIALE ET INTELLECTUELLE DE L'EUROPE.

Voici des détails extrêmement curieux sur la *statistique physique, commerciale et intellectuelle de l'Europe*, puisés dans l'ouvrage d'un Allemand, M. Jean Schœn, renommé par ce genre de travaux, et rapportés par la Bibliothèque contemporaine.

L'auteur a divisé ses recherches en six classifications différentes, dont chacune aboutit à une branche spéciale de civilisation :

1°. *La nature physique de l'homme ;*
2°. *L'économie dans ses branches diverses ;*
3°. *La culture de l'esprit ;*
4°. *La vie civile et politique ;*
5°. *Les croyances religieuses ;*
6° *Les mœurs.*

Nature physique de l'homme.

Après avoir présenté des aperçus sommaires sur la *nature de l'homme* et la configuration du globe, M. Schœn s'occupe de la constitution physique de l'Européen, qui doit être classé parmi les mieux conformés de la terre. Les maladies sont moins nombreuses et moins destructives en Europe que dans aucune partie du monde. Les infirmités propres au sol sont la *surdité et le mutisme réunis*, maladie dont $^1/_{1529}$ est affecté en général, et $^1/_{1000}$ dans la Suisse; *la mélancolie ou le spléen*, dont souffrent $^1/_{1000}$ en Angleterre, $^1/_{800}$ dans le pays de Galles, $^1/_{448}$ en Ecosse, $^1/_{1800}$ en France, $^1/_{1000}$ dans les Pays-Bas, $^1/_{650}$ en Norwège, $^1/_{2000}$ en Silésie; *le goître*, qui se fait plus particulièrement remarquer chez les habitans des montagnes; *la pierre*, dont, depuis 19 ans, 278 individus se sont trouvés atteints sur le territoire de Venise, 794 dans le gouvernement de Milan, et 106 dans la Bohême; enfin, une infirmité plus spécialement propre au sol d'Europe, est la *cécité*, qui afflige en Prusse $^1/_{1324}$ de la population de ce pays.

L'art des médecins s'est rendu maître de la plupart des maladies de l'Europe; aussi la durée de la vie humaine s'est-elle accrue dans une proportion remarquable. Sulmilch, savant Allemand établissait que, sur 25 à 30 hommes, il devait en mourir 1 dans les villes, et 1, sur 34 à 40 dans les campagnes des pays de plaine. Aujourd'hui, la mortalité est patout moins considérable. Si autrefois elle était de 3 p. 0/0, elle n'est plus maintenant que de 2 $^1/_2$ p. 0/0. Aussi peut-on admettre présentement que $^{23}/_{100}$ d'hommes atteignent l'âge de 60 ans, tandis que, naguère, $^{18}/_{100}$ seulement pouvaient se flatter d'y parvenir. En France, depuis 1712 jusqu'à 1789, la durée moyenne de la vie était fixée à 28 ans; tandis que, d'après les calculs les plus récens, elle peut être évaluée à 36 ans et au-delà.

Dans le rapport général des travaux du conseil de salubrité de Paris pour 1829, rapport adressé à l'Académie des sciences, et lu dans la séance du 1er septembre dernier, on a remarqué les résultats suivans sur la mortalité de Paris : si l'on examine les maladies qui ont été les causes les plus fréquentes des décès, on trouve en première ligne la phtysie pulmonaire, qui a fait périr 1148 individus du sexe masculin, et 1448 du sexe féminin. C'est particulièrement de 10 à celui de 30 ans que cette maladie exerce sa funeste influence. Ainsi, le nombre des décès du sexe féminin est d'un quart plus élevé que celui des décès du sexe masculin, et cette proportion est même plus forte pour les années 1827 et 1828. Les décès produits par le catarrhe pulmonaire, qui peut être regardé comme la phtysie des vieillards, ont été au nombre de 955 pour le sexe masculin, et de 1132 pour le sexe féminin. Les anévrismes du cœur ont fait périr 194 hommes seulement, tandis que 393 femmes en sont mortes. Cette différence est attribuée en grande partie, par le conseil de salubrité, à la fâcheuse pression du corset.

Le squirre a fait périr 419 femmes, et seulement 105 hommes. La gastrite, l'entérite et l'inflammation du poumon sont, après la phtysie et le catarrhe, les maladies qui ont produit le plus grand nombre de décès, et cela dans les rapports suivans : gastrite, 840 du sexe masculin, 1108 du sexe féminin; entérite 1171 masculin, 1105 féminin. C'est dans la période de trois mois à sept ans que ces maladies ont fait le plus de victimes. A ces maladies pourraient être rapportés aussi les décès produits par les convulsions : 664 garçons et 746 filles ont succombé à cette affection, et c'est particulièrement depuis la naissance jusqu'à l'âge de cinq ans que les décès ont eu lieu. L'inflammation du poumon a fait périr 865 individus du sexe masculin, et 872 du sexe féminin; c'est de la naissance à 6 ans et de 15 à 75 ans qu'elle a fait le plus de victimes. L'apoplexie compte 542 décès masculins, et 424 féminins, presque tous de 50 ans à 85 ans; la péritonite a donné lieu à 409 décès parmi les femmes particulièrement de 20 ans à 55, et à 125 décès seulement parmi les hommes, de 25 à 45 ans. La raison de cette différence dans le nombre des décès des deux sexes, comme dans l'époque de la vie où ils ont lieu, se trouve dans les fonctions dévolues à la maternité, qui dispose les femmes aux inflammations du péritoine.

Les expériences concernant la *propagation* de l'espèce humaine ont démontré qu'il naissait $^1/_{21}$ plus de garçons que de filles. Dans plusieurs pays cependant le nombre des femmes est supérieur à celui des hommes. En Saxe, on compte 725,757 femmes, et seulement 678,529 hommes; de sorte que la proportion entre ces derniers et les premières est comme de 12 à 13.

Depuis quelques années, le nombre des mariages a considérablement diminué en Europe. Susmilch comptait un mariage par an sur 108 à 115 personnes; mais, en 1833, on ne pouvait admettre qu'un mariage par an sur 116 à 160 personnes. Toutefois, le nombre relatif des naissances n'a que faiblement décliné; de $^1/_{27}$ qu'il était, il n'est tombé qu'à $^1/_{30}$.

Il faut compter en Europe 1300 habitans par mille carré; mais la distribution de la population offre de grands contrastes. Il est des contrées où l'on ne compte pas 70 hommes par mille, il en est d'autres où il s'en trouve plus de 6000. Les ressources propres à l'entretien de l'homme agissent en double sens sur le mouvement de la population : ou elles influent sur la mortalité, ou elles modifient le nombre des naissances. La mortalité augmente ou diminue suivant le degré d'aisance ou de gêne des habitans d'un pays. Ainsi, elle n'est que de $^1/_{53}$ dans les quartiers aisés de Paris, tandis qu'elle est de $^1/_{40}$ dans les quartiers habités par les classes pauvres.

Le nombre d'enfans est plus considérables chez les pauvres que chez les riches. A Paris, les naissances dans les quartiers les plus aisés ne sont que de $^1/_{32}$, tandis qu'elles s'élèvent à $^1/_{26}$ dans les quartiers pauvres. En revanche, la pauvreté fait mourir un plus grand nombre d'enfans dans les premières années.

D'après l'accroissement actuel des populations, elles paraissent devoir doubler :

en Prusse, dans l'espace de	26 ans.
en Angleterre	42
en Sicile	65
en Autriche	60
en France	100

La civilisation influe d'une manière remarquable sur la force de l'homme et la durée de sa vie. Aussi il est constaté que la taille des jeunes gens des classes aisées est supérieure de deux à trois centimètres à celle des jeunes gens des basses classes. Quant à la durée de la vie de l'homme, nous avons montré plus haut qu'elle avait subi un notable accroissement, dont la cause doit être attribuée aux améliorations hygiéniques, résultat du bien-être.

Jules FORFELIER.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN, RUE N.-D.-DES-VICTOIRES, 16.



Jules Arnout. Lith. de Benard.

Vue d'Aurillac (Cantal)

ÉCONOMIE POLITIQUE SOCIALE.

COURS DE M. DE COUX.

(3e article.)

L'intérêt temporel et l'intérêt éternel. — Distinction. — Du premier naît l'esprit de cupidité. — De l'esprit de cupidité naissent tous les désordres sociaux (1), la richesse sociale s'anéantit, les croyances se perdent, il n'y a plus de famille, plus d'autorité, plus de justice, plus de bonne foi; la haine et l'envie se glissent dans le monde, et viennent les catastrophes des empires. — De l'intérêt éternel naît l'esprit de sacrifice, et de l'esprit de sacrifice naissent la richesse et le bonheur des nations. — Donc le philosophisme est insociable. — Suites.

Comme l'amour du *moi*, sauf les cas si rares où il est subjugué par l'amour de Dieu, est le régulateur suprême des actions de l'homme, l'activité du genre humain se manifesterait dans chacun de ses membres par des faits analogues s'ils avaient tous une notion uniforme, soit de ce qui constitue le bonheur, soit des conditions auxquelles il s'obtient. Mais à ces deux égards les opinions sont diverses, et les résultats les plus opposés sortent nécessairement de cette divergence. Néanmoins elles se rattachent toutes à deux grandes familles qui se reconnaissent aisément, l'une à sa foi en un Dieu vengeur et rémunérateur, l'autre à sa négation de ce Dieu. Comme celle-ci cherche exclusivement le bonheur du *moi* dans la vie présente, et que celle-là le cherche spécialement dans la vie future, elles représentent deux ordres de motifs distincts qui se résument uniquement, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'un en un intérêt purement temporel, et l'autre en un intérêt éternel. Le dernier est évidemment et dans la force du terme un *intérêt*, c'est-à-dire un mobile d'action pris dans l'amour du *moi;* et certes, l'économiste qui attribue au désir d'acquérir quelques écus et une si haute influence sur les déterminations humaines, aurait mauvaise grâce à refuser une propriété semblable aux craintes et aux espérances bien autrement énergiques de l'enfer et du ciel.

Chacun de ces deux intérêts donne nécessairement la direction qui lui est propre à l'amour du *moi;* et comme chacun d'eux implique des profits et des pertes d'une nature différente, ils ne peuvent ni imposer au *moi* les mêmes devoirs envers lui-même, ni lui inculquer la même morale, c'est-à-dire la même idée du bien et du mal, ni se manifester par les mêmes préceptes. Toutefois, on ne doit pas oublier que l'intérêt temporel est indestructible sur la terre, et qu'ainsi il conserve encore une place dans le cœur de l'homme, même après que l'intérêt éternel y a pénétré. Au degré où ce dernier prédomine, la société se développe et se perfectionne ; mais l'intérêt temporel, fort des défaites qu'il a essuyées, parce que chacune d'elles a ajouté quelque chose à la fortune publique, se ranime au bruit de l'or, et retrouve dans les séductions du bien être général sa première énergie. Alors il flatte , corrompt, enivre ; et l'esprit de cupidité succédant à celui de sacrifice, la richesse sociale s'en va avec les croyances qui l'avaient amenée. D'abord, elle se retire des masses, et traversant les classes moyennes, elle se réfugie dans les portefeuilles de quelques millionnaires. Ainsi concentrée, elle semble avoir

(1) Cet esprit, rêvé par le philosophisme, règne malheureusement encore dans toutes ces publications qui couvrent la France, et dont les enseignemens tendent sans cesse à matérialiser les facultés intellectuelles de l'homme.

grandi, et les peuples doutent presque de leur misère au spectacle de ces fortunes colossales que le hasard d'un jour a faites, et que le hasard d'un autre jour est chargé de défaire. Car le temps est passé où les lentes épargnes d'un honorable travail suffisaient à l'ambition de la famille. Celle-ci n'est plus : il ne reste que des personnes qui se reproduisent mais ne se perpétuent point, et dédaigneuses du passé, insouciantes de l'avenir, elles ne peuvent attendre. Elles s'abandonnent donc à des spéculations ardentes, désordonnées, comme les jouissances qu'elles convoitent, et l'industrie devient une table de jeu où la bonne foi ne s'assied que pour mourir de faim. Dès-lors plus de respect pour la richesse, plus de ces souvenirs qui la protégeaient contre la haine du pauvre. Sale des vices de ses favoris, couverte de la boue de leurs orgies, elle est seule en face d'une famélique population dont le scepticisme, après s'être élevé jusqu'à Dieu, retombe sur la propriété et l'écrase de son poids. Enfin commencent les catastrophes, parce que l'heure des grandes révolutions a sonné. Toutes ont une même cause, la victoire de l'intérêt temporel sur l'intérêt éternel, et la civilisation vaincue dans celui-ci ne reparaît qu'après un long cycle de douleurs. Enfin l'homme social renaît par l'application de la loi qui l'avait créé, loi qui n'aura plus rien d'obscur lorsque nous aurons constaté son action sur l'homme à l'état de nature.

Dans cet état rêvé par la philosophie, la société n'existe encore à aucun degré. Les hommes ignorent Dieu, ne connaissent point la propriété, et la similitude même de leurs besoins et de leurs passions entretient une perpétuelle concurrence, laquelle se porte, non sur un ministère ou une recette générale, mais sur une femme ou sur un fruit. Elle n'en est pas moins vive, car il s'agit dans leurs débats des joies d'un appétit satisfait et bien souvent de la vie elle-même, que conservera seul le plus fort ou le plus adroit. Maintenant jetez parmi eux un parleur de sociabilité, homme ayant lu Volney et sachant M. Jouffroy par cœur. Supposez ensuite que, par un miracle plus grand encore, ses sauvages auditeurs puissent le comprendre, et vous reconnaîtrez bientôt que leur raison, tant que l'intérêt éternel lui demeurera inconnu, repoussera nécessairement tous les conseils du philosophe.

En effet, que celui-ci convie l'un de ces états dégradés à ce respect de la possession, sans lequel la propriété ne peut exister ni la société commencer, et le bipède s'émerveillera certainement de l'impudence avec laquelle on ose réclamer de lui la reconnaissance d'un droit journellement méconnu à son propre égard. Que le philosophe dise alors les avantages que l'institution de la société assure aux membres dont elle se compose, et le bipède lui demandera ce que peut, pour la création de la société, le sacrifice qu'il est appelé à faire : « Sera-ce, dira-t-il, mon exemple qui réagira sur mes semblables? mais ils n'y » verront qu'un acte de folie dont ils profiteront en se promettant bien de ne » pas l'imiter. Convertissez-les d'abord, et puis nous verrons. Mais vous n'y » parviendrez jamais, parce que votre plan, si beau en théorie, exige une confiance réciproque qui ne peut exister entre nous. Quoi ! de votre propre aveu, » la récompense de mes sacrifices ne peut se trouver que dans les sacrifices que » mes semblables feront à leur tour. Mais pourquoi en feraient-ils ? l'état social a-t-il une vertu magique pour changer leur nature, et faire que leur » intérêt ne soit pas toujours de me prendre le plus, et de me donner le

» moins possible ? Eux et moi nous raisonnons trop bien pour que nous puis-
» sions avoir foi les uns dans les autres. Voyez ; pendant que je vous parle,
» j'ai déjà perdu ma part dans le pillage de la matinée, sans autre avantage que
» celui d'augmenter la leur. »

Le philosophe éconduit dans son appel à l'intérêt temporel, *bien entendu*, sera-t-il plus heureux quand il aura recours aux argumens de l'école spiritualiste, de cette école qui croit en un Dieu indifférent à nos actes, en un Dieu qui prend la peine de tirer ses créatures du néant, et puis ne prend plus la peine de s'en occuper? Assurément non, car le bipède se moquera des grands mots de justice, de droit, d'ordre général, parce que ces mots représentent seulement des abstractions. Or, où trouver des hommes assez stupides pour se dévouer, se sacrifier, se subordonner ; à qui ? à une abstraction qui n'en saura rien, et ne pourra en profiter. La justice *divine*, le droit et l'ordre *divin*, voilà les paroles puissantes qui retentissent au fond des cœurs. Celles-là impliquent la présence de Dieu même, puisqu'elles le personnifient dans ses attributs ou dans ses œuvres, et par conséquent, elles réveillent dans l'ame la plus engourdie l'espoir d'une récompense, ou la crainte d'un châtiment. L'amour du *moi* les comprend donc, mais la justice et l'ordre du philosophe, qu'en fera-t-il ?

Substituez maintenant à l'apôtre verbeux et impuissant de la sociabilité, je ne dis pas un prêtre du vrai Dieu, mais le ministre du culte le plus grossier, et vous verrez combien son langage sera plus *civilisateur*. Celui-là s'adressera directement à l'intérêt personnel, et après lui avoir enseigné un être surnaturel qui punit et récompense, il lui dira les actes que son fétiche, son manitou, si l'on veut, ordonne ou défend. Dès lors, toutes les objections du bipède tombent d'elles-mêmes, et il devient homme. Que lui importent que ses semblables imitent ou n'imitent pas son obéissance, car il obéit pour lui et non pour eux? Que lui importe encore s'ils profitent ou abusent d'une abnégation qui a pour unique motif le désir qu'il a d'être heureux. Son intérêt à lui est de dompter ses passions, de maîtriser ses besoins au degré nécessaire pour s'assurer la protection du faux Dieu qu'il adore, et cet intérêt le rendra sociable à ce degré. S'il rencontre une femme ayant la même croyance, et par conséquent le même intérêt, elle deviendra sa compagne, compagne dans laquelle il aura foi, parce que son culte, quel qu'il soit, prohibera l'adultère, et de cette foi naîtra l'amour paternel, cet amour qui a son principe dans la pureté du lit nuptial. Dès lors, la famille existera, et elle deviendra immédiatement société, si le culte nouveau fait d'autres prosélytes. Comme chacun d'eux aura conscience de sa propre sociabilité, et qu'il saura combien elle est d'accord avec le nouvel et suprême intérêt qui a surgi pour lui, la sociabilité des autres lui paraîtra également rationnelle, et il aura foi en eux sans avoir même à se demander s'ils ont foi en lui. Ainsi la société sortira rapidement du sol si fécond de l'intérêt éternel, et l'union de ses membres leur assurera la tranquille possession des fruits de leurs travaux.

Certes, nous n'ignorons pas que nulle part la société ne s'est formée de cette manière, parce que depuis la création de l'homme, il n'a nulle part complètement perdu sa foi en un intérêt éternel. Mais les aberrations de la philosophie ne doivent pas être perdues pour le Chrétien, et nous en avons profité, afin de

démontrer combien elle est radicalement insociable. Et ce ne sera point le seul service qu'elle nous aura rendu, car en suivant la voie qu'elle nous a ouverte, nous parviendrons bientôt à prouver que si le culte le plus faux est plus productif en richesses que la philosophie, par cela même qu'il est sociable dans une mesure quelconque, néanmoins chaque culte est d'autant plus utile à la fortune des peuples, qu'il se rapproche davantage de la foi catholique.

Comme toutes les religions ne font point dépendre le sort de l'homme dans la vie future de l'accomplissement de la même loi, l'intérêt éternel n'a point partout les mêmes exigences, et il ne peut produire partout les mêmes conséquences sociales. Ainsi, la religion musulmane qui permet la polygamie implique l'abrutissement et l'asservissement de la moitié de notre espèce. Ainsi encore, la religion des anciens Mages, qui défendait de souiller les eaux de la mer par le contact de toute substance impure, impliquait l'abandon des arts de la navigation. Les croyances religieuses, en même temps qu'elles font naître la sociabilité, la façonnent donc et la limitent, de telle sorte qu'aucune société ne peut dépasser le degré de civilisation compatible avec les croyances qui lui sont propres. Ce fait deviendra d'une évidence palpable, lorsque nous aurons vu comment la société sort de la sociabilité.

Si par société on entend des lois humaines, des tribunaux, une armée, des finances, et en un mot tout le matériel d'une administration civile, judiciaire et politique, alors, l'homme a vécu long-temps et très long-temps sans société. Mais ce mot a une autre acception, car du moment où plusieurs familles croient que leur intérêt éternel interdit le meurtre, le pillage, l'adultère, ces familles, si leur foi est ardente, n'ont besoin de la protection ni d'un Code, ni d'une magistrature pour jouir les unes à l'égard des autres de cette pleine sécurité, quant aux personnes et aux choses, que donne la société la plus savamment organisée. Comme elles subordonnent leur intérêt temporel à leur intérêt éternel, elles empruntent nécessairement à ce dernier leurs notions du bien et du mal, notions qui seront *unes*, parce qu'elles sont les conséquences d'un principe invariable dans ses applications. Ainsi, elles auront pour loi leur culte, pour tribunaux chaque conscience, et comme ce tribunal rendra toujours des arrêts semblables dans des causes semblables, cette uniformité constituera une opinion, ou plutôt une conscience commune qui déterminera, sanctionnera et garantira les droits et les devoirs de chaque individu. Il y aura donc parmi ces familles un ordre social qui sera le résultat de leurs mœurs, mœurs qui s'étendront à tous les actes de la vie humaine, et recevront leurs formes et leurs tendances de l'intérêt éternel.

Aussi long-temps qu'aucun ennemi extérieur ne viendra pas troubler la tranquillité publique, et que l'intérêt temporel demeurera dans sa dépendance rationnelle de l'intérêt supérieur, les mœurs suffiront, et dans leur ensemble, elles constitueront ce que nous appellerons dorénavant l'ORDRE LÉGITIME. Le caractère distinctif de cet ordre est d'être réputé obligatoire dans toutes ses parties par l'amour du *moi*, indépendamment de toute considération terrestre, obligatoire, disons-nous, en ce sens que le *moi* sait, ou s'imagine qu'en violant cet ordre, il s'expose dans la vie future à des châtimens hors de toute proportion avec les bénéfices viagers de sa désobéissance. Ainsi, dans notre pensée, il y a autant d'ordres légitimes que de religions, et par conséquent, il y aurait con-

tradiction dans les termes à les prendre tous pour l'expression parfaite de l'éternelle vérité. Un seul possède cet avantage, parce qu'il repose sur le seul culte qui soit vrai; les autres en diffèrent, et diffèrent entre eux au degré où les croyances qu'ils représentent s'écartent de leur divin modèle.

Tout ordre légitime donc a son Code civil dans les préceptes, et son Code pénal dans les menaces et les promesses de la religion dont il procède. C'est la pensée vivifiante et génératrice de chaque société, pensée qui donnerait au genre humain une sociabilité uniforme, si elle-même elle était uniforme. Mais, nous le répétons, chaque religion a nécessairement un ordre légitime qui lui est propre, et par conséquent encore, chaque religion engendre nécessairement une société distincte dont elle détermine fatalement l'esprit et les tendances. Ainsi, la diversité des cultes amène des sociabilités différentes, et divise par cela même le genre humain en fractions hostiles, parce que la divergence de leurs ordres légitimes les condamne à une insociabilité aussi durable que cette divergence.

Mais malheureusement, l'intérêt éternel ne prédomine jamais au point de contenir toutes les passions dans la société qui n'a encore d'autre lien que son ordre légitime, et l'union de la famille elle-même serait bientôt compromise si son existence n'avait pour une de ses conditions l'autorité du père et de l'époux. En effet, l'intérêt temporel avec ses innombrables exigences subsiste toujours, et à mesure que la société devient plus nombreuse, et que la richesse se développe davantage, il crée de nouveaux besoins, en inspirant de nouveaux désirs. Alors, il se sépare dans un degré quelconque de l'intérêt éternel, et ceux qui lui obéissent se révoltent à ce degré contre la société. Ils y portent donc le désordre, et la sécurité de chacun de ses membres serait sans cesse compromise, s'il n'avait que sa force personnelle pour se défendre. La nécessité d'une protection mutuelle dans les limites de ce qui paraît *bien* à la conscience générale, c'est-à-dire dans les limites de l'ordre légitime dont cette conscience est l'expression, devient aussitôt manifeste. Or, cette protection implique à la fois, et le concours de la majorité, et l'unité de ce concours. Une autre nécessité existe dès lors, celle d'une force publique, ayant ses chefs et sa hiérarchie. Ce n'est pas tout encore. Le progrès de la richesse et de la population rendent chaque jour plus difficile l'application de l'ordre légitime aux diverses questions soulevées par l'intérêt temporel, même entre ceux qui ne le préfèrent point à leur intérêt éternel. Un Code, distinct du Code religieux, et qui néanmoins en est le développement, devient à son tour indispensable à la conservation du bien-être général. Cependant toute société est bientôt entourée de sociétés rivales, et aucune d'elles n'aura rempli pleinement sa tâche, tant qu'elle ne pourra contenir ses ennemis extérieurs aussi bien que ses ennemis domestiques. Chacune d'elles devra donc posséder encore une armée; et, avec une police, des tribunaux, une armée, des fonctionnaires publics, on ne peut se passer de finances. Ainsi surgira graduellement un organisme social, mais humain, qui sera, si nous osons le dire, le corps de chaque société, comme l'ordre légitime en est le principe vital. Nous appellerons dorénavant cet organisme ORDRE LÉGAL.

Dans un prochain article, nous examinerons la nature des rapports qui existent entre ces deux ordres. Leur caractère distinctif se résume en deux mots:

« Le diable est le bourreau de l'ordre légitime ; le bourreau est le diable de l'ordre légal. »

ÉTUDE DE MOEURS.

L'ARISTOCRATIE.

Dans nos études sur la femme des hautes classes sociales, nous avons effleuré un sujet qui fournirait la matière d'un beau livre ; c'est la place que doit occuper l'aristocratie au dix-neuvième siècle. Il y aurait une lacune dans les considérations que nous avons présentées, si, avant de nous occuper de la femme des classes moyennes, nous ne faisions point entrevoir quelques-unes des vérités qui ne peuvent recevoir ici leurs développemens.

Mais d'abord y a-t-il au dix-neuvième siècle une place pour l'aristocratie?

Si nous parlions à ces esprits vulgaires poursuivis par un rêve de féodalité et toujours prêts à voir se dresser devant eux, à ce seul nom, toutes les images du passé, nous nous garderions bien de nous livrer par l'imprudence d'une réponse affirmative à la furie de ressentimens bavards qui épanchent sur la tête de celui qui les trouble dans la quiétude de leurs préjugés tous les lieux communs de la politique et de l'histoire. Il y a de bonnes gens pour qui l'aristocratie, c'est un vieux château au donjon garni de chausses-trappes et d'oubliettes, aux larges fossés remplis d'une eau verdâtre, au pont-levis, au beffroi gothique, aux machicoulis. Il y a en d'autres pour qui l'aristocratie, c'est tout simplement le droit qu'avaient les seigneurs de quelques seigneuries de faire battre les étangs par leurs vassaux, pendant les couches de la châtelaine, pour empêcher l'harmonie discordante des grenouilles de troubler leur sommeil. Alors la dignité de ces bonnes gens se soulève, ils sont beaux de colère ; ils prennent la pose de M. de Mirabeau au jeu de paume; si la nature l'avait voulu, ils seraient éloquens. En lecteurs assidus des droits de l'homme, ils déclarent fièrement que l'homme n'est point né pour imposer silence aux grenouilles, et ils sont saisis d'une indignation effroyable à la pensée de cette aristocratie, qui vient pour les échelonner sur les bords d'un étang. Au souvenir des donjons qu'ils aperçoivent à travers les sombres nuages du style des romanciers, le frisson les gagne; leur imagination les noie dans les eaux verdâtres du fossé, les précipite dans des cachots souterrains, et ils déclament encore plus haut qu'à l'ordinaire la déclaration des droits de l'homme, pour se rassurer contre ce mot d'aristocratie, qui traîne derrière lui un bruit de chaînes, à peu près comme ces poltrons dont la voix grossit avec la peur.

Nous en convenons bien volontiers : l'homme n'est pas né pour battre les étangs, afin d'assurer contre les grenouilles le sommeil des châtelaines, encore moins pour passer sa vie dans un cachot souterrain. Aujourd'hui tout est bien changé ! C'est l'émeute qu'il bat, et c'est le sommeil du gouvernement qu'il assure, portant le harnais militaire, donnant des horions, sans compter ceux qu'il reçoit. Les dames châtelaines y perdent certainement, mais l'homme y gagne-t-il beaucoup? J'en doute. Aujourd'hui ce n'est point dans un donjon seigneurial qu'on l'enferme; ce sont des partis tour à tour triomphans qui le

jettent dans leurs geôles décorées du nom pompeux de prisons publiques. Ainsi va le monde! Ce qu'on appelle la liberté nouvelle, n'est souvent qu'une variante d'arbitraire, et ce que l'homme et sa dignité ont gagné de plus clair à cela, c'est un changement de prisons.

Mais aux esprits élevés au-dessus de ces préjugés vulgaires, il n'est pas besoin de le dire, là n'est pas l'aristocratie. L'aristocratie, c'est une supériorité sociale qui a sa base morale et sa base matérielle; sa base morale dans un passé illustre; sa base matérielle dans un patrimoine considérable qui est resté dans la même famille pendant une longue période d'années. Demander s'il y a place pour l'aristocratie au dix-neuvième siècle, c'est demander si une illustration quelconque exerce une influence morale en France, surtout quand cette illustration a derrière elle la puissance de la fortune.

Comme pouvoir, l'aristocratie est tombée dans la politique; comme supériorité, elle a encore sa place dans les mœurs.

Je prie qu'on ne réponde point à cela que nous sommes dans un pays et dans un siècle passionnés, sinon pour la liberté, au moins pour l'égalité. C'est là, suivant le mot de Montesquieu, une de ces choses qu'on répète toujours, parce qu'elles ont été dites une fois. Nous sommes dans un pays et dans un siècle où chaque révolution faite au nom de l'égalité, a abouti à établir une distinction. Qui a oublié cette débauche de démocratie, qu'on appelle la révolution de 93? C'en était fait des différences des rangs, tous les compartimens de l'édifice social avaient été mis à bas, les extrémités étaient en bon voisinage, les pôles se donnaient la main; on voyait partout des Caton, on marchait sur les Brutus et les Aristide. Cela dure un temps, puis la république s'en va et l'empire arrive. Alors Aristide devient duc, Brutus vicomte; si Robespierre avait vécu, il serait aujourd'hui marquis ou baron. De même, après la révolution de 1830, quel est le premier acte des partisans de l'égalité? C'est de se mettre à part de tous les autres par la croix de juillet, c'est-à-dire par une distinction.

On le voit donc, cet amour de l'égalité n'est pas aussi farouche qu'on veut bien le croire. Ajoutez à cela que bien que le siècle ait vu tomber l'aristocratie comme pouvoir, il est animé d'un sentiment profond qui la favorise merveilleusement comme influence sociale, c'est la haine des parvenus. Il se passe et se dit à ce sujet des choses qui seraient étonnantes, si les contradictions pouvaient étonner dans un pays qui en vit. Dans quelles bouches entendez-vous les paroles les plus amères sur l'obscurité native de certains hommes d'état, qui sont montés au grand mât de la fortune publique par un jour de tempête? Dans les bouches les plus démocratiques, les plus libérales, tranchons le mot, les plus révolutionnaires. Dans quels journaux rencontrez-vous sur ces mêmes hommes les souvenirs les plus durs, les plus humilians, et ces phrases cruelles dans lesquelles les haillons d'une enfance misérable se dressent pour humilier la pourpre et le brocard d'une puissante virilité? Même question, même réponse. Et, il faut l'avouer, l'instinct de l'époque ne la trompe point. Pour un parvenu du mérite, il y a cent parvenus de la bassesse ou du crime. La plupart de ces individualités, parties de si bas pour monter si haut, ont passé, pour arriver sur le ventre de la société.

Ce préjugé contre les parvenus est favorable à l'aristocratie, et tous les hom-

mes de bonne foi avoueront qu'envers un peuple ainsi disposé elle a des moyens de séductions incomparables. D'abord on la considère comme un ornement du pays, et secrètement on en est fier comme d'une de ses gloires. La noblesse est fondée sur un sentiment naturel; c'est pour cela qu'on la retrouve toujours et partout. Ce nom qui se lève à travers les siècles comme le drapeau d'une famille, drapeau auquel chaque génération ajoute, en passant, une feuille de laurier et un rayon de gloire; cette reversibilité des actes du père sur la tête de l'enfant; ce sont là des idées si naturelles à l'esprit de l'homme qu'elles y sont, pour ainsi dire, innées, et qu'on les retrouve au milieu des raffinemens de la civilisation la plus avancée, comme au milieu de la simplicité brutale de l'état sauvage. Aussi, de quelque stoïcisme de sentimens qu'on se vante, on ne peut se défendre d'une émotion involontaire en présence de ces hommes de vieille race, monumens vivans de notre histoire, dont les noms, comme de puissantes colonnes, supportent tout le faix de notre passé.

D'où vient donc qu'avec tant de moyens de se faire une grande place dans ce siècle, l'aristocratie en occupe une si petite? J'ai bien peur que ce soit la faute de l'aristocratie. J'ai toujours pensé que les vérités les plus difficiles à dire étaient celles qu'on disait aux rois tombés; cependant, comme les erreurs laissent à terre et que les vérités relèvent, c'est précisément parce que l'aristocratie est une puissance déchue qu'il faut lui dire la vérité.

Sans doute, elle compte dans ses rangs un grand nombre d'hommes d'une intelligence bien élevée et d'un talent bien rare, de ces esprits clairvoyans qui profitent des hauteurs où ils sont placés, pour plonger du regard dans le lointain de l'avenir, et pour y découvrir les destinées vers lesquelles marche la France; sans doute encore, l'aristocratie peut s'honorer d'une nombreuse partie de sa jeunesse, qui comprend les exigences et les difficultés de l'époque, et qui sent le besoin d'avancer dans des voies de christianisme, d'ordre et de liberté; mais cependant l'aristocratie prise collectivement a des reproches à se faire, elle a des défauts qui lui nuisent à elle-même, et qui en même temps nuisent au pays.

Pour ne point tomber dans de longs développemens et mieux préciser ma pensée en la resserrant dans un petit nombre de paroles, je dirai que tous les défauts de l'aristocratie se renferment en un seul : c'est qu'elle ne se souvient pas assez qu'elle est l'aristocratie.

Ce défaut est d'autant plus dangereux qu'il vient d'une situation. L'aristocratie a été frappée de la foudre en 93, et il lui en est resté un engourdissement, une paralysie. Elle est un peu comme ces rois exilés qui renoncent à la vie publique. Elle veut vivre pour elle-même, elle se renferme, elle se mure dans un isolement complet. Les habitudes qu'elle a contractées dans les jours de tempêtes, elle les conserve dans les jours tranquilles. On appelle cela de la philosophie, de la résignation; je le veux bien; mais je n'aime point les classes si résignées. Que résulte-t-il de cette résignation? Il en résulte que les mœurs aristocratiques périssent, et avec elles l'influence aristocratique si nécessaire à la société. Avant la révolution de 89, l'aristocratie était beaucoup trop prodigue; je serais presque tenté de dire qu'elle est maintenant trop économe. Cette vie d'isolement, dont elle a goûté, cette vie sans représentation, sans engagemens, sans droits sur les autres, mais aussi sans devoirs envers

eux, l'a doucement enchaînée. Les habitudes étroites qui sont une qualité chez la bourgeoisie et un inconvénient chez la noblesse, ont pénétré chez cette dernière. D'abord on a été obligé de les prendre par suite du malheur des temps, ensuite on les a précieusement gardées.

Certes, je n'entends pas dire par là qu'il faille remonter le cours des siècles pour se jeter dans l'abîme des prodigalités, où la plus grande partie des fortunes nobiliaires s'engloutissait autrefois. Je veux seulement indiquer une haute vérité que tant d'hommes de sens et d'intelligence que renferme la classe aristocratique signaleront avec moi; c'est que, si l'aristocratie n'a plus le pied dans le pouvoir, elle l'a encore dans les mœurs, et qu'elle doit se servir de la position qui lui reste pour regagner la part qui lui appartient légitimement dans cette puissance qu'elle ne peut plus aujourd'hui exercer toute entière.

Encore une fois, l'aristocratie se défie trop d'elle-même. Elle est plus forte qu'elle ne le pense. Avec cette supériorité sociale incontestable qu'elle possède, ce sceptre de la civilisation élégante qu'elle tient, ces traditions de bon goût qui dans ce pays sont une puissance, cette illustration historique qui commande le respect; avec les beaux caractères qu'elle renferme, les hautes intelligences qui l'honorent, les sentimens de vieille loyauté et d'honneur qui coulent avec le sang dans les veines de la noblesse française, elle pourra faire des choses immenses, quand elle voudra se servir des moyens d'action que son immense fortune territoriale place dans ses mains.

Qu'on ne s'étonne point de nous voir mettre tant d'insistance à ce sujet. Plus que jamais peut-être l'intervention de la véritable aristocratie est nécessaire à la France. La plaie de l'époque, la puissance fatale qui flétrit tous les sentimens, qui détruit toutes les inspirations, qui arrête tous les élans, qui étouffe l'ame de la société sous son influence métallique, c'est l'aristocratie d'argent. Si ce triste et déplorable pouvoir reste seul sur la scène, s'il s'empare de toutes les fibres du corps social, c'en est fait de la civilisation morale et intellectuelle du dix-neuvième siècle, de la civilisation du monde héroïque, et nous retombons dans la civilisation matérielle du monde industriel, du monde marchand; nous rouvrons l'histoire de Carthage et de Tyr, que le génie de l'humanité semblait avoir fermée pour jamais.

Aussi, dans nos pensées d'avenir combien de fois n'avons-nous pas relevé, en face du matérialisme de l'aristocratie industrielle, cette aristocratie de l'honneur transmis par les aïeux, cette aristocratie du sang versé pour le pays, sang généreux qui, comme un perpétuel holocauste, fume sans cesse dans notre histoire; car celui du fils vient de génération en génération réchauffer celui du père; combien de fois dans nos espérances n'avons-nous pas relevé cette aristocratie toute morale, pour l'opposer comme une puissante barrière aux envahissemens rapides, aux envahissemens funestes de l'aristocratie d'argent? Et comme toutes les forces morales se touchent, nous groupions autour d'elle les puissances du talent, les supériorités des arts, la noblesse de la pensée. Nous lui refaisons une existence aussi belle, plus belle peut-être que l'existence qu'elle a perdue. Elle est le centre de tout ce qui sent et de tout ce qui pense, contre tout ce qui ne fait que compter. Elle descend dans les classes populaires avec des enseignemens d'une main et des secours de l'autre, elle les éclaire en les moralisant, et les enlève ainsi à l'influence d'un parti politique

qui cultive leurs passions en cultivant leur esprit. Elle mène le grand mouvement moral, le mouvement de christianisme, d'intelligence et de philosophie contre le mouvement mécanique qui tend à immobiliser la civilisation et à matérialiser la société. Et l'aristocratie n'a qu'à se souvenir pour sympathiser avec les supériorités intellectuelles. Cette alliance n'est pas nouvelle dans notre histoire. Le siècle de François Ier a déjà vu les arts marcher avec l'aristocratie ; le siècle de Louis XIV a vu les lettres mêler leurs pompes aux pompes de tous ses grands noms. Aujourd'hui la pensée a grandi, le talent s'est fait homme; ils n'ont plus besoin de protecteurs, mais ils ont besoin d'un allié. Belle tâche que celle-là, grande entreprise, sublime mission! Le poste de l'honneur, c'est le poste du péril; aujourd'hui le péril ne vient point des hommes d'armes d'un Prince Noir, ou des vieilles bandes d'un Charles-Quint; le péril vient des idées d'égoïsme individuel et de matérialisme cupide qui travaillent à s'emparer de la société ; il y a une place à prendre sur la brèche; elle appartient à l'aristocrate (1). N.

DES THÉATRES ET DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

Coup-d'œil sur l'histoire du théâtre, depuis les temps primitifs. — La première comédie a été faite par Molière. — On n'a plus fait de tragédie depuis *Tancrède*. — Il n'y a plus de théâtre possible. — Portrait de l'auteur dramatique.

Plus nous allons et plus nous comprenons que tout est à refaire. Les lois, les mœurs, les institutions, la poésie, l'éloquence, la philosophie, les croyances, sont aujourd'hui toutes choses en discussion. Le débat est long et cruel; et si de ces hauteurs sociales, vous descendez dans les détails de la vie de chaque jour, voyez ce qui arrive : tout s'en va à l'abandon. La moralité des peuples, aussi bien que leurs opinions et leurs croyances, sont livrées au hasard. Notre but, à nous, quand nous avons entrepris cette grande tâche de la réforme sociale, a été de jeter un coup-d'œil investigateur sur tout ce qui est à refaire parmi nous. Que de monumens à relever! que de décombres à ôter de notre route! Dieu nous soutienne dans ce pénible travail! Dans notre dernier numéro nous parlions de la Sorbonne, l'éducation des riches, parlons aujourd'hui du théâtre, l'éducation du peuple.

Le théâtre, en effet, c'est l'école du peuple, quand le peuple n'en a plus d'autres. C'est au théâtre que va le peuple pour y chercher des sentimens tout faits, des opinions toutes formulées, des passions savamment déguisées ; c'est au théâtre que se rend le peuple pour y applaudir à une philantropie factice, à une liberté factice. Dangereuse arène où toutes les opinions, bonnes et mauvaises, viennent combattre, à condition, bien entendu, que la mauvaise opinion sera la plus forte, et que la bonne pensée sortira de là couverte de honte et de mépris, ou tout au moins couverte de ridicule. Le théâtre, c'est une vaste école où les vertus changent de nom, où le vice change de robe et de forme, où la révolte est prêchée au jour le jour, sous le nom d'indépendance, où le vice est étalé dans son plus aimable éclat, sous le nom de volupté et d'amour, où toutes les corruptions sont mises en scène pour le plus grand agrément d'un public corrompu. Législateurs, vous vous troublez au cri des populations qui se révoltent; vous cherchez en vous-mêmes d'où viennent tant d'émeutes sans cesse renaissantes? Vous vous demandez pourquoi tant de misères de chaque jour, et pourquoi tant de jours sans repos et tant de nuits sans sommeil? Législateurs, vous êtes obligés de descendre dans la rue pour combattre à main armée des passions armées; vous faites des morts, vous faites des prisonniers; quand vos morts sont faits vous les envoyez à la Morgue ou au cimetière, et tout vous semble dit. Malheureusement vos prisonniers vous restent. Ils vivent ceux-là! il faut les juger ceux là! Embarras im-

(1) Dans un prochain numéro, nous dirons comment elle peut prendre cette place.

mense. Il n'y a pas en France de juges assez grands pour suffire à juger le plus petit et le plus faible de ces prisonniers de l'émeute. Législateurs, vous vous frappez le front en disant : *D'où vient le mal*? Le mal vient de bien bas : il vient d'un mauvais article de journal qui aura incendié ces ames ignorantes; il vient de quelque livre mal écrit et mal pensé qui aura faussé ces jeunes cœurs; il vient, enfin, de l'intérêt de quelque méchante tirade de mélodrame, qui aura remué jusqu'au vif toutes les passions d'un parterre. Voilà d'où vient le mal. Et tout le palais du Luxembourg, rempli de ses pairs, le voilà peut-être qui recule aujourd'hui devant le théâtre retentissant, à la voix de quelques mauvais comédiens! Législateurs, vous avez laissé le peuple se corrompre au théâtre, ne demandez plus d'où vient le mal.

L'histoire du théâtre moderne, si elle était complète, serait une lamentable histoire. De tout temps nous avons vu les émotions dramatiques devenir un des besoins les plus pressans des peuples civilisés. La Grèce antique se rassemble au théâtre du vieil Eschyle et du jeune Sophocle; elle frémit de bonheur aux transports passionnés d'Euripide. La ville d'Athènes, saisie d'une frénésie incroyable, permet à son poète comique, Aristophanes, de la livrer elle-même, elle toute entière, ses lois, son peuple, ses généraux, ses juges, à la risée d'un parterre qui contenait l'Attique entière; en entendant sur le théâtre les diffamations d'Aristophanes, Athènes applaudit avec transport. Bien plus, elle livre à son poète comique, le plus grand des philosophes, le plus innocent des hommes, elle lui abandonne Socrate. Socrate meurt parce qu'il a servi de risée aux comédiens d'Aristophanes. Voilà ce que c'est que le théâtre, c'est un enivrement qui va jusqu'à la folie, qui va jusqu'au crime. Il prend les peuples à la tête et au cœur, et il en fait des bourreaux ou des victimes. Plus les nations vieillissent et plus cette rage dramatique les saisit et les domine. *Du pain et des spectacles*! tel est le cri du vieux peuple romain qui se rend au cirque ensanglanté par le sang des hommes et des bêtes féroces. *Du pain et des spectacles*, vienne ensuite le tyran que voudra l'armée. Voilà où en étaient venus les fiers descendans de Romulus!

Notez bien que nous ne faisons pas ici la guerre au théâtre; cela a été dit beaucoup mieux que nous ne saurions le dire, par une éloquente voix qui s'appelait Jean-Jacques Rousseau au siècle passé. Le citoyen de Genève ne reconnaissait pas le théâtre, nous autres, au contraire, nous le reconnaissons comme un fait qui s'est accompli dans toutes les littératures et qui les domine presque toutes. Le théâtre est resté la gloire la plus réelle, la plus littéraire et la plus incontestable de la France. Le théâtre a fait l'honneur et l'orgueil du siècle de Louis XIV. Le grand Condé a été vu pleurant aux vers du grand Corneille. Racine a fait battre, aux sons harmonieux de ses vers, tous les cœurs de Versailles. Molière, du haut de son théâtre, s'est montré le philosophe le mieux instruit des faiblesses de l'esprit, de la tête et du cœur de l'homme, dont il a corrigé les travers et les vices, vous savez avec quel esprit inimitable, quelle verve intarissable, et quelle ironie puissante qui ne peut pas mourir. Dans le siècle suivant, Voltaire s'est servi du théâtre comme Bossuet se servait de la chaire, avec cette différence pourtant que Voltaire a fait de la tragédie une œuvre de destruction et de ruines. Nier le théâtre après tant de chefs-d'œuvre, c'est nier le soleil ; c'est nier Corneille, Molière et Racine ! Mais ici une autre question se présente : L'art dramatique serait-il le seul des beaux-arts qui ne serait pas soumis à la règle générale de tous les arts, la décadence et l'oubli. Hélas ! nous avons vu s'affaiblir et se perdre chez nous, comme on a vu s'affaiblir et se perdre, chez tous les peuples du monde, les plus belles parties de l'art humain. D'abord nous avons perdu le poème épique, par la raison que le poème épique nous était venu le premier. Ensuite l'ode s'est envolée vers les cieux d'où elle était venue ; car l'ode c'est le poème des temps primitifs, le poème écrit au cœur de l'homme qui croit en Dieu et qui espère en lui. Après l'ode, nous avons vu s'affaiblir l'éloquence, car l'éloquence c'est la croyance cachée, et à mesure que la croyance s'en va, adieu la parole, qui n'a été donnée à l'homme que pour lui faire dire : *Je crois*! Parcourez les annales littéraires de tous les peuples du monde, cela n'est-il pas toujours arrivé ainsi? Quel est le peuple en ce monde qui n'a pas eu son

grand siècle de perfection et de poésie, et puis ensuite sa décadence? Le théâtre seul serait-il toujours chose vivante et nouvelle? En tout ceci le théâtre, plus que les autres arts, dépend de quelques génies épars qui vivent peu et dont les œuvres restent pour être l'éternel désespoir des survivants. Aussi, quatre hommes représentent à eux seuls le théâtre grec: Eschyle, Euripide, Sophocle, Aristophanes; ainsi, deux hommes représentent le théâtre latin, Plaute et Térence; ainsi l'Angleterre dramatique est représentée par Schakespeare; ainsi l'Allemagne par Schiller; ainsi la France, à toutes les époques, par Corneille, Racine, Molière, Voltaire! Voilà donc le théâtre du monde; une douzaine de grands génies! Vous voyez donc bien que depuis long-temps, en France, en Europe, partout, le théâtre est mort!

La dernière comédie qui a été faite en France a été faite par Molière, le même à qui la France devait la première comédie; Molière est tout seul dans son domaine; il s'appelle Molière, et, pour comble de distinction, il n'a pas été de l'académie française. La dernière tragédie française a été faite par Voltaire, notre dernière tragédie c'est *Tancrède*. Depuis *Tancrède*, Voltaire lui-même a été incapable de faire une tragédie; depuis *Tancrède*, la France ne sait plus ce que c'est qu'une tragédie. Il est vrai que nous avons eu depuis ce temps, on ne saurait dire quelle immense quantité de compositions prétendues dramatiques, en cinq actes et en vers, à ce qu'on disait, mais laquelle de ces compositions misérables a survécu à l'occasion qui l'enfanta, à l'auteur qui la débita, à la passion du jour qui la rima? C'en était fait, le cercle dramatique était parcouru dans tous les sens par les trois à quatre génies qui en occupaient le centre, et les poètes dramatiques à venir n'avaient plus qu'à glaner quelques maigres épis dans les abondantes moissons qui y avaient été recueillies. A dater de *Tancrède*, la tragédie existe encore de nom, mais non pas de fait; tout est perdu pour le théâtre. Où sont les vieux Romains du grand Corneille, brutales et neuves passions arrachées toutes vivantes à l'histoire, et devant lesquelles le génie du cardinal de Richelieu se trouvait à l'aise? A la place des Romains de Corneille, vous n'avez plus que des Romains de théâtre, au bras maigre et en manteau blanc et rouge, qui glapissent les mots sonores de liberté et de patrie, et frappent du pied afin de donner un peu plus de gonflement à ces mots de la tragédie populaire, liberté! patrie! Les Romains de Corneille sont morts et couchés avec lui dans la tombe. Où est, je vous prie, la passion de Racine, cette mélodie si touchante, ces sentimens si exquis, cette parole si ornée? La passion de Racine est morte avec le dix-septième siècle, et bientôt vous allez voir ces nobles héros de la tragédie se livrer à leurs emportemens sans frein, avec l'abandon d'un flatteur de Madame Du Barry. Comme aussi où est l'esprit de Molière? Le rire de Molière s'est fait larme; on ne rit plus à la comédie, on y pleure; Marivaux et ses copistes jettent sur les planches cette nuée de petites bourgeoises qui ne savent plus que s'évanouir à la première parole un peu franche prononcée à leurs oreilles. Molière, c'était la comédie du dix-septième siècle; c'était le monde bourgeois, brusque, véridique, sûr de la protection du roi, riche et d'une fortune bien fondée; c'était, d'autre part, le grand monde des très-grands seigneurs, ce beau monde qui faisait le beau langage et les belles mœurs. Grandes dames et bourgeoises, chacun, dans la comédie de Molière, parle le langage qui lui est propre, chacun porte l'habit qui a été fait pour lui. Avec Molière est mort le dix-septième siècle; la comédie est morte. Enfin, Voltaire avait trouvé une tragédie, elle n'était la tragédie de personne; non plus la tragédie de l'histoire, comme Corneille, non plus la tragédie des passions et des sentimens, comme Racine, mais la tragédie révolutionnaire, la tragédie de l'opposition, en un mot, la tragédie de Voltaire. La tragédie de Voltaire est morte avec lui; et de même qu'après Corneille il y a eu des gens qui ont fait de la tragédie historique, de même que Racine et Molière ont eu leurs imitateurs misérables et leurs copistes infidèles, de même aussi Voltaire a été copié par de prétendus révolutionnaires en vers de douze pieds; mais toutes ces tentatives subséquentes ont eu pour dernier résultat le résultat que voici: Elles ont prouvé qu'en France le théâtre était mort!

Oui, le théâtre est mort en France ! On ne se souvient que pour la flétrir de la tragédie révolutionnaire ? de la comédie révolutionnaire ? Le *Mariage de Figaro* ? Quelle grande faute, si ce n'était pas un grand crime : c'était tout l'ordre social mis à l'index. Qui se souvient de la tragédie impériale et de la comédie impériale, sinon pour les couvrir du plus grand ridicule ? La preuve que c'étaient-là deux choses mortes sans remèdes, c'est que l'Empereur, qui pouvait tout, n'a pas pu, malgré tant d'efforts, se donner le plaisir d'une bonne tragédie pendant tout son règne. L'Empire n'a produit qu'une comédie passable, *les Deux Gendres*, par M. Etienne ; or, cette comédie *des Deux Gendres* était copiée, mot pour mot, par l'ancien censeur impérial, dans la comédie d'un très-spirituel jésuite ! Voilà donc un extrait mortuaire en bonne forme ! J'imagine donc qu'on ne peut guère soutenir que le théâtre n'est pas mort.

Car si quelque chose avait pu faire revivre le théâtre, c'était la restauration ; c'était ce spirituel et pacifique gouvernement qui recueillait enfin les lumières des véritables expériences sociales. Trop long-temps la France avait reconnu pour ses chefs les bonnets rouges ou les traîneurs de sabre ; la restauration nous avait enfin rendu les belles mœurs et la belle langue française. Elle nous avait rendu les grands noms de l'aristocratie, entourée de toutes ses élégances, avec son esprit, son bon sens et ses belles manières ; elle nous avait aussi rendu les femmes comme il faut, si remplies de grâces et d'abandon, qui n'avaient rien de la morgue mal élevée ni du pédantisme de tant de femmes de l'Empire, parvenues, avec leurs maris, sur le champ de bataille ; voilà ce que la restauration nous avait rendu. En même temps, elle nous avait donné pour roi un homme d'esprit, qui avait toutes les traditions de la royauté, qui en avait aussi toutes les majestés, un roi qui savait le latin. Tels étaient les bienfaits de la restauration sous le rapport de l'art. Et sans nul doute, c'est faire beaucoup pour l'art que de lui donner un langage, un costume, un lieu à part, et dans ce lieu à part, des palais et des hôtels. Aussi la restauration a-t-elle eu plus d'influence sur la poésie de son temps que l'Empire. La restauration a produit tous les jeunes esprits qui tiennent aujourd'hui la science, la poésie, l'éloquence, qui sont les maîtres dans tous les arts. La restauration a rendu à M. Chateaubriand cette toute puissante parole qu'avait étouffée l'empire ; la restauration a trouvé M. de Chateaubriand un poète, elle en a fait un homme d'état. La restauration nous donnait en même temps, grâce à la liberté constitutionnelle que nous lui devons, l'éloquence parlementaire, cette force nouvelle, cet orgueil nouveau dans la nation. De là sont sortis tant d'orateurs qui ont eu leur influence sur les destinées de l'état. L'empereur n'avait fait du général Foy qu'un soldat, Louis XVIII en fit un orateur ; ainsi pour Lamarque. Sous l'empire, M. de Martignac était un avocat de province, il devint un grand, un sincère orateur ; homme charmant que son cœur a tué et qui est mort en défendant le ministre qui l'avait remplacé au ministère. Mais le chef-d'œuvre oratoire de la restauration, c'est M. Berryer ; c'est l'éloquent adversaire de tant de partis qui déchirent la France, c'est l'homme dont la parole, dont le geste, dont le regard, dont la conviction, dont l'émotion irrésistibles, dont le courage civil, rappellent le mieux les orateurs de l'ancienne Grèce, ou l'orateur comme le définissait, comme le comprenait Cicéron : *vir bonus bene dicendi peritus*. Sont-ce là de salutaires influences ? Et même parmi ses adversaires, la restauration a jeté de soudaines et vives clartés. Elle a donné autant de talent à ses adversaires pour l'attaquer qu'elle a donné de talent à ses amis pour la défendre. L'*Histoire de la Révolution française* de M. Thiers, ce paradoxe révolutionnaire de tant de style, de clarté et d'énergie, n'est-ce pas la restauration qui l'a soufflé dans l'âme du jeune auteur ? Et M. Thiers, sous l'Empire ou même sous l'influence du *Constitutionnel*, eût-il jamais songé à écrire ce livre qui restera bien long-temps après que le ministre ne sera plus ? Citez-moi un livre de cette époque qui échappe à l'influence de la royauté, quel que soit ce livre ? Il n'y a pas jusqu'aux chansons de Béranger, ces petits chefs-d'œuvre trop vantés, dont la royauté de Louis XVIII et de Charles X ne puissent réclamer sa part. Et pour parler d'influences plus dignes d'aveu, tous les jeunes poètes de ce temps-ci, d'où sortent-ils, sinon de la

restauration? *La naissance de M. le duc de Bordeaux* éveille la poésie endormie de M. Victor Hugo, et le jeune poète doit à l'*enfant du miracle* la plus belle de ses odes qui est encore son chef-d'œuvre. En même temps sortait de la compagnie des gardes du corps un homme, un poète, un poète lyrique, qui devait être le plus grand poète de cette époque, qui devait être toute sa consolation, tout son espoir, tout son présent, tout son avenir poétique; poète royaliste et chrétien qui s'est perdu dans la politique, homme qui a rassuré le monde désespéré et désolé par le désespoir et par le doute de lord Byron; j'ai nommé M. de Lamartine.

Vous voyez donc qu'à la voix de nos vieux rois, la France poétique se ranime et se réveille. Tout renaît. On croyait l'éloquence perdue, l'éloquence monte à la tribune et elle se renouvelle au souffle inspirateur des passions politiques. On disait la poésie impossible, la poésie éclate de toutes parts, et encore la plus difficile de toutes les poésies, l'ode. L'histoire se réveille; en un mot, toutes les parties de l'art reparaissent une à une, excepté la comédie. Le théâtre seul reste fermé quand toutes les chaires s'élèvent de nouveau, tant le théâtre était un art perdu. Un homme soutenait encore la poésie dramatique contemporaine, c'était l'illustre comédien Talma. Talma a fait le succès des rapsodies de M. Arnault, de M. Jouy, de M. Lemercier, mais il mourut, et toutes ces tragédies qu'il avait faites descendirent avec lui dans la tombe. En vain, voulut-on essayer si du côté de la comédie on serait plus heureux; on se perdit encore cette fois en mille tentatives misérables. Pourtant tout semblait promettre un succès facile aux esprits nés pour la comédie! Il s'agissait de peindre cette fois une société toute nouvelle, société mêlée de gloire et d'argent, d'ancienne noblesse et de noblesse moderne, moitié bourgeoise, moitié militaire, à la fois dévote et sceptique; partagée entre Bossuet et Voltaire, société aux mille faces, qui avait été république, anarchie, empire, et qui à présent était une royauté; incroyable mélange de regrets, de souvenir, d'espérance, de déception. Voilà le tableau placé sous les yeux du poète comique! Où donc étiez-vous, Molière? et lui-même Molière se serait-il accommodé d'une peinture si mouvante et si variable? Et encore eût-il consenti à corriger des mœurs changeantes qui d'elles-mêmes se corrigeaient chaque jour! Et même c'est là une grande question de savoir si le génie comique de Molière n'a pas été admirablement servi par la société posée et régulière du dix-septième siècle! Toujours est-il que le règne de Louis XVIII et celui de Charles X n'a pas eu son Molière pas plus qu'il n'a eu son Corneille. Le Molière de Louis XVIII et de Charles X, c'est une petite copie bien fine, bien musquée, bien médiocre, bien terre à terre, qu'on appelle M. Scribe. Esprit tout en petits mots, en petites épigrammes, en légères railleries; faible élève de Marivaux, qui ne se doutait guères qu'il ferait secte et qu'il aurait des disciples: voilà l'homme qui a fait toute la comédie de la restauration. Misérable comédie où vous voyez se mouvoir, comme dans une lanterne magique, des ombres de colonels, des ombres de jeunes femmes, des ombres d'oncles, des ombres de neveux qui courent après des ombres de successions; des ombres de dandys qui courent après une ombre d'élégance, véritable chef-d'œuvre d'une ombre de poète qui court après une ombre d'esprit. Cependant les villes de la province apprenant qu'il y avait à Paris un petit théâtre où se donnait cette petite comédie, y accoururent en toute hâte. C'est une si bonne chose la comédie! Et encore, à tout prendre, cette petite comédie de M. Scribe était une comédie innocente et propre, elle devait réussir faute d'autre. Elle réussit donc, elle réussit beaucoup. Une jeune et élégante princesse, dont les malheurs ont égalé le courage, consentit à embellir de son nom le théâtre de M. Scribe, à prendre sous sa protection toute puissante ces légères esquisses d'une société d'un jour; depuis ce temps le vieux trône des vieux rois a croulé; madame la duchesse de Berry, captive, a rendu son épée à M. Thiers, l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française*; dans ce grand fracas qu'est devenue la comédie de M. Scribe? Elle est allée où vont les vieilles limes, M. Scribe n'était pas de force à lutter contre une révolution. Aussi a-t-il pris son parti de bonne grâce, il n'a plus fait de comédies, mais il a fait des opéras, des opéras comiques, et il s'est laissé recevoir académicien.

Maintenant, vous parlerai-je du théâtre depuis la révolution de juillet?

Depuis la révolution de juillet, le théâtre est une honte; avant juillet, le théâtre n'était qu'une niaiserie. L'homme qui sous Charles X promettait d'être un auteur dramatique, M. Alexandre Dumas, ayant voulu, lui aussi, obéir à une révolution, s'est vu précipiter du haut de ses espérances. Il avait fait avant la révolution de juillet *Henri III* et *Christine à Fontainebleau*, ses deux meilleurs ouvrages. Depuis juillet, il a fait *Antony*, espèce de cauchemar où l'adultère, mis en scène, est justifié d'un bout à l'autre de la pièce; et dans quels termes, grands dieux! Il a fait *Térésa*, autre plaidoyer adultérin encore plus mal écrit que le premier. Il a fait *la Vie de Napoléon*, car le théâtre depuis juillet s'est emparé de l'Empereur comme son bien, et il l'a figuré, Dieu le sait? cette grande et imposante figure, l'espoir de la poésie épique dans les races futures. Voilà tout ce qu'a fait M. Dumas. Excepté une belle scène de *Richard d'Arlington*, M. Dumas n'a plus été lui-même. Il s'est perdu, il a erré çà et là, il a couru par monts et par vaux dans les campagnes de la poésie. A l'heure qu'il est, il est à la recherche de la Méditerranée. — Homme perdu pour le théâtre, quel malheur! — En même temps surgissaient de toutes parts ce qu'on appelle des auteurs dramatiques. L'auteur dramatique est un être à part. Il sait lire, il sait écrire, il sait compter surtout. Il a pour mission d'arranger les idées des autres, de chercher des idées dans des livres ou dans de vieux drames déjà faits; puis, ces idées trouvées, l'auteur dramatique s'associe avec d'autres auteurs dramatiques, et alors ils cousent des scènes, ils les arrangent, ils les disposent, puis l'ouvrage fait, ils le proposent d'abord au Théâtre-Français; puis si le Théâtre-Français n'en veut pas, ils portent *l'ouvrage* sur les théâtres des Boulevards. Le théâtre qui paie le plus a le premier choix, les autres viennent ensuite: voilà ce que c'est que l'auteur dramatique. C'est un être de raison, c'est un spéculateur, c'est un marchand de dialogues, c'est un homme sans plans, sans mesures, sans type, sans vocation, qui n'a pas d'autre métier que de bêler en public. Il est d'office le flatteur du peuple. Il grossit sa voix pour faire peur au peuple. Si le peuple aime le sang, l'auteur dramatique lui prodiguera les meurtres, les empoisonnemens, les coups de poignards, les échafauds et les bourreaux. Si le public aime le vice, l'auteur dramatique le traînera dans toutes les orgies de la régence et du parc aux cerfs. Si le public aime les révolutions, l'auteur dramatique s'amusera avec Murat, Danton et Robespierre! Voilà ce que c'est qu'un auteur dramatique de nos jours. Il obéit à celui qui commande au peuple. Que les temps sont changés! Corneille subit l'influence de Richelieu, Racine l'influence de Louis XIV, Voltaire obéit à l'esprit philosophique de son temps, c'est que Corneille était Corneille, c'est que Racine était Racine, c'est que Voltaire était Voltaire; c'est que les grands poètes allaient alors de pair avec les grands hommes et avec les grandes idées qu'ils représentaient. Aujourd'hui, l'auteur dramatique obéit à la dernière populace des théâtres des boulevards, il aiguise le poignard ou le couteau de la guillotine pour être agréable au public de l'Ambigu ou de la Gaîté, toujours par la raison que je vous disais tout à l'heure; c'est que l'auteur dramatique et son public se valent encore cette fois. Ils ont l'un et l'autre le même esprit, la même intelligence, le même cœur.

Arrêtons-nous ici. Nous reprendrons cette histoire du théâtre à l'endroit où nous la laissons. Nous espérons vous faire passer en revue tous les théâtres de Paris, depuis le Théâtre-Français, le théâtre d'*Athalie*, jusqu'au théâtre de *Robert Macaire*; tous les auteurs dramatiques, depuis l'auteur de l'*Auberge des Adrets*, jusqu'à M. Victor Hugo.

Spectacle curieux, intéressant et dramatique s'il en fût.

Francis Benoist.

Un jeune poète de Toulouse, M. Francis Lacombe, nous adresse une pièce de vers sur le dix-huitième siècle, que nous regrettons de ne pouvoir insérer toute entière; nous en extrairons du moins plusieurs strophes qui, malgré quelques taches faciles à effacer, pro-

mettent un bel avenir poétique à l'auteur. On remarquera sans doute dans les vers de M. Lacombe, comme nous l'avons nous même remarqué, un harmonieux retentissement des doctrines et des sentimens exprimés dans l'*Echo de la Jeune France*. Cette preuve des sympathies que nous rencontrons dans les jeunes intelligences auxquelles nous nous adressons, nous est une satisfaction plus douce et plus vraie que tous les éloges et que tous les succès.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Un soir, qu'au bruit lointain d'harmonieuses lyres,
Pensif, je méditais sur le sort des empires,
Qui, nés après le jour, tombent avant la nuit;
Qu'en mes mains je pesais la poudre de leur bière;
Le rideau que le temps étend sur leur poussière
Soudain s'évanouit.

Des siècles éclipsés la nombreuse cohorte,
Pareille aux rêves d'or que la nuit nous apporte,
Passa devant mes yeux étonnés, confondus;
Et je vis, tous brillans de couleurs poétiques,
Les siècles des grands rois, les siècles héroïques
Dans la tombe perdus.

Mais le dernier était sombre comme un nuage,
Qui recèle en ses flancs la tempête et l'orage,
Et dont le poids trop lourd semble peser aux cieux;
Comme un sceptre sanglant, ou comme un noir génie,
Il respirait au loin le râle et l'agonie,
Et je fermai les yeux :

Après avoir peint ainsi la révolution morale qui s'opère dans les esprits dominés par l'école philosophique, le poète peint ainsi l'avènement de la révolution politique qui vient ensuite:

Prêtez l'oreille aux cris qui montent vers la nue!..
C'est l'émeute aux cent voix qui hurle dans la rue;
La première étincelle au faîte du volcan.
Écoutez ce bruit sourd qui travaille la terre;
Le vésuve enflammé déchirant son cratère,
Jette un feu dévorant.

Voyez, à la faveur de la flamme qui brille,
Le peuple dans ses bras emportant la Bastille,
Ébranler ses vieux gonds, déraciner ses tours;
Les flots tumultueux décroître et disparaître,
Et ses rangs épaissis, plus nombreux, reparaître,
A l'appel des tambours.

C'étaient des cris jetés au sein de la tempête,
Des paroles de sang au milieu d'une fête,
Ou le rugissement des tigres en fureur;

Plus loin, c'étaient aussi les craquemens du trône,
Et sur le front du roi se brisait la couronne,
Grande dans le malheur !

Puis on voyait tomber une tête sanglante,
Qui semblait murmurer d'une voix expirante
Les mots inachevés d'un pardon généreux.
Aux éclairs succédaient les éclats du tonnerre,
Et du sommet sacré de ce nouveau calvaire,
Louis montait aux cieux !

Au bruit de l'échafaud les morts se réveillèrent,
Les cendres des héros soudain se ranimèrent ;
Duguesclin et Bayard et Turenne et Condé,
Portèrent à la fois la main à leur épée !......
J'entendis de l'abîme une voix échappée,
Comme un cri de damné.

Et j'aperçus Luther, qui brisant son suaire,
Rassemblant ses débris épars de sa poussière,
En fantôme hideux se dressait dans la nuit.
Il rugit de plaisir ! Il ricana de joie !
Comme le noir vautour qui dévore sa proie,
Et puis se rendormit.

. . . .
. . . .

Le siècle s'écoulait fuyant comme un reptile :
Je voyais sur son front la marque indélébile
Qu'y grava l'Éternel : et moi je lui disais :
« Adieu siècle maudit !... pour sauver ta mémoire,
» Vainement tu courus dans les bras de la gloire,
» Déposer tes forfaits. »

. . . .
. . . .

Et puis je découvris comme un rayon d'aurore,
Aux champs de l'avenir un siècle jeune encore ;
L'horizon se chargeait de nuages plus beaux :
Un soleil, brillant d'or, naissait; et l'Espérance,
Cette fille du ciel, conduisait notre enfance,
Dans des sentiers nouveaux.

FRANCIS LACOMBE de Toulouse.

M. le vicomte de Walsh, notre digne et honorable collaborateur, vient de publier un 1er vol. de ses explorations en Normandie. (Un vol. in-8°, 7 fr. 50 cent. Chez Legrand libraire à Rouen, et dans nos bureaux). ROUEN fait le sujet de ce volume, qui renferme dans ses 600 pages des faits extrêmement intéressans sur la vieille capitale de l'ancienne Neustrie. Nous en rendrons compte dans un prochain numéro.

CHRONIQUE DE LA SECONDE QUINZAINE DE MAI.

1, 5. — Il n'y a qu'un événement depuis quinze jours, un événement qui préoccupe tous les esprits, remplit tous les entretiens, anime la polémique des journaux, excite l'intérêt des salons comme celui des classes populaires, c'est le procès d'avril.

La session, elle a fini, politiquement du moins, dans les derniers jours du mois précédent, par le vote des fonds secrets supplémentaires, digne couronnement d'une session sans honneur et sans humeur, comme on définissait autrefois le parfait courtisan; sans honneur, car elle a tout sanctionné, quand il s'agissait des injures de la France; sans humeur, car lorsqu'il s'agissait de ses propres injures, elle a tout subi. Maintenant que reste-t-il? Je ne dirai pas, on discute, mais bien on vote le budget.

Au dehors, c'est à peine si l'attention publique s'est détournée pour lire le manifeste révolutionnaire de Valdès, manifeste abominable qui semble écrit aux lueurs des incendies qu'il annonce, manifeste tout plein de la confiance de la victoire, et presque immédiatement suivi de la défaite des Amescoas, journée importante qui ajoute une nouvelle palme à la gloire de Zumala-Carreguy, et ouvre d'une manière favorable à Don Carlos une campagne dans laquelle Christine joue sa dernière armée.

L'Angleterre, pleine des émotions des réélections parlementaires à l'occasion du nouveau cabinet, n'a pas eu le privilége de distraire un moment l'attention du public de l'autre côté du détroit.

A la veille des débats qui allaient s'ouvrir, est intervenue la fête de la S. Philippe. Étrange voisinage pour une fête! Qu'importe? Les courtisans n'en sont pas moins venus saluer le chef du gouvernement de l'insipide radotage de leurs mensonges et de l'éternelle redite de leurs louanges. On a vanté l'ordre établi, la tranquillité garantie, le règne des lois assuré; tout cela se disait la veille du procès d'avril. On a vanté la gloire de la France maintenue, la dignité nationale satisfaite, le gouvernement entouré de l'amour public; tout cela se disait le lendemain du vote des fonds secrets, et huit jours après la honteuse sanction donnée au traité des États-Unis. Puis, quand MM. Pasquier, Séguier, et les autres, ministres, juges, administrateurs, pairs ou députés, ont eu payé leur dette, l'Europe s'est présentée à son tour, dans la personne de ses ambassadeurs, pour célébrer l'ordre et le principe monarchique rétabli par la sagesse des gouvernemens. Alors la foule s'est prise par la main, et tournoyant autour du bassin des Tuileries, elle a dansé la *Carmagnole*, danse éminemment sociale, et chanté *la Marseillaise*, chant éminemment monarchique, sous les yeux du roi Louis-Philippe et des ambassadeurs. Qui est le plus fou dans tout ceci? Je l'ignore; mais décidément il faudra déporter l'histoire aux petites maisons.

Pendant que les derniers lampions s'éteignaient, que les dernières phrases des fonctionnaires s'achevaient, et que les dernières lueurs du feu d'artifice pâlissaient, les dernières chaises de postes nous quittaient; car les beaux jours du fameux procès des ministres sont de retour à Paris. Tout ce qui n'est pas retenu un boulet au pied, émigre. Les demandes des passeports sont doublées, les chevaux de postes ne suffisent plus: chacun veut être en esprit à Paris, en personne en province. L'industrie murmure, le commerce est paralysé, la garde nationale elle-même mécontente; une légion a protesté contre le service extraordinaire qu'on lui impose; dans les autres légions, des adhésions nombreuses ont été recueillies. Le quartier du Luxembourg est triste et inquiet, quoique matériellement tranquille. Les rues sont noires de patrouilles, le palais a reçu une garnison; rien n'y manque, pas même l'artillerie. Avant que le procès soit ouvert, comptez les mécontens, s'il vous plaît: le barreau, le commerce, l'industrie, la garde nationale, la presse. Savez-vous qu'il y a de quoi faire une société avec tout cela, et qu'il ne manque plus qu'un gouvernement?

6, 7. — Enfin s'ouvrent les débats de ce procès si long-temps regardé comme impossible. Plus d'une année d'emprisonnement pour les prévenus, leurs familles réduites à la pauvreté, quelques-unes au plus affreux dénûment; plusieurs millions dépensés par la société: voilà, sans parler de tant de réprobations soulevées, les auspices sous lesquels se présente cette gigantesque accusation. La salle, bâtie pour contenir ce monde de juges, de témoins et de prévenus, est échafaudée en bois et en toile. Ce n'est point un monument, c'est une tente construite avec la rapidité qui préside ordinairement à la construction des salles de théâtres. C'est qu'aussi, c'est un drame politique que le pouvoir veut jouer dans cette enceinte. Il a distrait ces accusés de leurs juges naturels pour les faire juger par la pairie, afin qu'il fût constaté aux yeux de l'Europe et aux yeux de la France que la révolution est bien morte, puisque la chambre des pairs en est arrivée au point de pouvoir condamner aujourd'hui ceux qui, il y cinq ans, maîtres de son existence, ne la laissèrent vivre qu'en la dépouillant de ce qui fait vivre les aristocraties, l'hérédité.

A deux heures précises, M. Pasquier, entrant à la tête de la chambre des pairs, en costume et l'épée au côté, prend place au fauteuil et déclare la séance ouverte. M. Martin du Nord, procureur-général, MM. Chegaray et Frank-Carré, avocats-généraux, MM. Plougoulm et de la Tournelle, substituts, revêtus de leur robe rouge, prennent place au parquet. Les prévenus qui, au nombre de 120, remplissent quatorze banquettes faisant face au tribunal, restent impassibles et silencieux, et ne se lèvent point devant la cour. L'appel et le réappel constatent 178 membres présens et 76 absens.

Toute la première séance est consacrée aux questions préliminaires d'usage. Parmi les réponses, on remarque celles de l'accusé Beaune et de l'accusé Lagrange, dont les figures expressives attirent les regards. M. Lagrange a la tête couverte d'une longue chevelure noire qui lui retombe sur les épaules; M. Beaune a le bras en écharpe, par suite d'une blessure reçue dans les journées d'avril. Un grand nombre d'accusés se plaignent de ce qu'on ne permet point à leurs femmes, à leurs enfans, à leur famille d'assister aux débats. « Donnez-leur, s'écrie l'accusé » Beaune, place dans une de ces tribunes que vous avez réservées pour des spectateurs favorisés. » Le privilége du sang doit céder au privilége du malheur. » Un autre accusé, M. Cavaignac, demande que la cour admette la liberté illimitée dans le choix des défenseurs, et déclare que jusque-là il refusera de répondre. Tous les accusés de Paris suivent son exemple; M. Marrast se renferme dans un silence absolu. M. Vignerte, accusé de Lyon, lit une liste spéciale de treize défenseurs, parmi lesquels on remarque les noms de MM. Armand Carrel, Audry de Puyraveau, Cormenin et de La Mennais, et provoque une décision de la cour sur la question de savoir si elle consentira à les admettre. De ces trois demandes, celles de MM. Beaune et Cavaignac sont repoussées par une fin de non-recevoir pure et simple; la troisième, par un arrêt de non-lieu rendu après une délibération de quatre heures et demie.

Ainsi, dans cette première audience, la cour a répondu *non* sur une question d'humanité, *non* sur une question d'équité, sinon de droit, posée en principe; *non* sur cette même question restreinte dans les limites d'une application mesurée. Ces trois décisions ont excité une vive émotion sur les bancs des accusés : plus d'une fois de sourdes rumeurs ont troublé l'audience.

6, 7. — L'audience de ce jour n'est qu'un long orage. M Pasquier ordonne en vain la lecture de l'acte d'accusation. Pendant une heure entière, les clameurs et les protestations s'élevant du banc des accusés luttent contre les efforts du président et du parquet. Les accusés de Paris surtout s'opposent avec la plus vive insistance à cette lecture, et, parmi eux, M. Cavaignac, parlant en leur nom, déploie une opposition si vive et si persévérante qu'au milieu d'un violent tumulte le parquet prend des conclusions contre lui. Après une longue délibération, la cour déclare joindre l'incident au procès.

8. — Plus on s'avance, plus les impossibilités s'accroissent. Les scandales des dernières séances sont surpassées, les violations de la loi continuent. Un avocat nommé d'office, M. Crivelli, veut, au nom de son client, exciper de l'article 257 du code d'instruction criminelle, pour récuser ceux des pairs qui ont voté la mise en accusation. Il fait remarquer que d'après le texte de la loi sa demande est fondée en raison, que d'après le bon sens le plus vulgaire elle l'est encore. Les juges doivent arriver à l'audience l'esprit vierge de toute impression favorable ou défavorable à l'accusé; comment veut-on que cela soit, s'ils ont déjà voté sa mise en accusation? La cour des pairs, après en avoir délibéré, déclare que, sans s'arrêter aux conclusions de M. Crivelli, elle passera outre aux débats. Ainsi voici la jurisprudence adoptée depuis le commencement du procès. Quand un article du code est contraire aux accusés, on l'invoque; quand il leur est favorable, on le rejette.

L'avocat Crivelli dans ses conclusions ne parlait que pour l'intérêt spécial de son client. Il était désavoué par les autres prévenus, qui à chaque instant déclaraient s'en référer aux protestations du jour précédent, et les renouvelaient avec une chaleur et une énergie toujours croissantes. Enfin éclatent ces scènes, si étranges, que peut-être on remonterait le cours de toutes les histoires sans y trouver un précédent. D'abord, l'accusé Lagrange prenant la parole qu'on lui refuse, et la conservant, malgré les injonctions de la cour, fait entendre une pathétique protestation au nom de la vie des prisonniers usée par le séjour des prisons, au nom de leurs familles réduites à la misère, au nom du peuple exclu de l'enceinte du tribunal, au nom de la défense interdite; il termine en jetant à la pairie, d'une voix mâle et vibrante, ces paroles : « Ce n'est pas à vous » que j'en appelle, c'est au peuple juge de toutes vos iniquités. » Bientôt cette protestation se renouvelle d'une manière plus imposante et plus étrange encore. Après un discours plein de dureté du prévenu Martin, qui accuse le pouvoir d'avoir été l'auteur des troubles et des malheurs de Lyon, M. Pasquier ordonne que la lecture de l'acte d'accusation commence. Alors des clameurs puissantes, unanimes, s'élèvent. Tous les accusés sont debout, protestant de la voix et du geste et

demandant leurs défenseurs. On entend par-dessus toutes les voix la voix tonnante de l'accusé Beaune, lisant au milieu du tumulte une protestation qui commence par ces mots : « Au nom des » accusés de Paris, de Lyon et de Lunéville. » Le chef du parquet se lève pour prendre des réquisitions, mais sa voix se perd dans ce vaste tumulte, et l'on dirait que la protestation que l'on entend toujours, dévore le réquisitoire. Le tumulte est au comble ; la cour troublée semble clouée sur ses bancs, et la formidable voix de l'émeute gronde seule dans le sanctuaire de la justice. Tout-à-coup on entend un commandement militaire, *par le flanc droit, en avant marche;* la salle se trouve comme par enchantement évacuée par les accusés et par les juges, et les hautes fenêtres venant à être ouvertes, et le rideau vert qui les couvre venant à se lever, l'œil plonge dans un riant horizon s mé de lilas en fleurs, et la brise apporte dans la salle tout-à-l'heure si bruyante et si passionnée, maintenant calme et silencieuse, une fraiche odeur de jardin et l'air parfumé du printemps.

8. Le réquisitoire de M. Martin (du Nord), qui n'a pu être lu à l'audience, concluait à ce qu'il fût permis au Président d'exclure tout accusé qui troublerait l'audience, sauf à le faire juger sans qu'il eût assisté aux débats, proposition d'après laquelle on verrait un jugement contradictoire rendu, le banc des prévenus étant vide comme celui des défenseurs, et un arrêt statuant sur un procès sans débats, comme sans plaidoiries. Des renseignemens que nous avons tout lieu de croire exacts, nous apprennent que le comité secret de la Chambre des Pairs qui a duré deux jours a été fort orageux. Tout ce qu'il y a de légistes et d'hommes modérés a protesté. M. Molé, M. Pasquier lui-même ont démontré la monstrueuse étrangeté d'un arrêt conforme aux conclusions du parquet. M. Villemain a parlé dans ce sens pendant une heure et demie. Le coin du sabre, dont M. Rœderer est le législateur, voulait qu'on traitât la chose comme en conseil de guerre. M. Cousin, dont le platonicisme nébuleux cachait un cœur de courtisan et un triste courage de servilité, M. Cousin qui sert le despotisme avec la position que lui a faite son ancienne popularité de savant, M. Cousin était le sergent raccolleur de l'arbitraire. Il était assisté dans ses honorables fonctions par M. de Barante, un de ces hommes à cœur impitoyable et à formes polies qui ont du fiel dans le cœur et du miel sur les lèvres.

9, 10. L'arrêt si long-temps discuté est rendu. Les conclusions de MM. du parquet ne sont pas entièrement adoptées; mais elles le sont assez pour enfreindre étrangement la loi. On ne décide rien pour les débats, mais on décide que l'acte d'accusation pourra être lu même en l'absence des accusés, parce qu'il leur a été personnellement signifié. Tous les accusés protestent à grands cris; on les emmène. Au bout d'une heure d'interruption, on en fait rentrer vingt-neuf, devant lesquels va commencer la lecture de l'acte d'accusation, lorsque tout-à-coup l'accusé Lagrange, qui s'est fait reconduire avec eux, se lève et renouvelle une dernière fois sa protestation et celle de ses co-accusés dans les termes les plus amers. Emporté de vive force par ses gardes, il continue à parler dans leurs bras et jette, avec des paroles de réprobation à la cour, le nom du maréchal Ney. M. le duc de Noailles déclare par une lettre que, d'après la tournure illégale qu'a prise le procès, il refuse de siéger comme juge.

11, 12, 13. La plupart des accusés qui avaient assisté au commencement de la lecture de l'acte d'accusation protestent au sens donné à leur présence, qui n'a été que le résultat de la force : plusieurs en interrompant l'audience contraignent le Président à les faire reconduire en prison. La Chambre des Pairs, réunie en séance extraordinaire, entend une proposition ministérielle présentée par M. le duc de Montebello, qui, oublieux de la vie de loyauté et de l'énergique franchise de son glorieux père, se plie à demander la mise en accusation des quatre-vingt-onze signataires de la protestatiou des défenseurs contre les excès de la cour. Cette proposition est adoptée par la chambre.

Nous avons résumé de la manière la plus brève et la plus rapide les premières séances de ce déplorable procès. Les réflexions qu'elles inspirent sont affligeantes pour quiconque est ami de l'ordre et de la société. C'est un spectacle effrayant, un spectacle immoral que celui de la justice interrompue, du sanctuaire des lois changé en une arène de passions et de fureurs, et tel est le spectacle que nous donne l'émeute judiciaire à laquelle nous assistons depuis huit jours. La presse a été unanime à ce sujet, et le journal le plus sérieux du gouvernement dit en propres paroles : « Que les fondemens de l'ordre social sont à nu, et que le pays est en danger ». Mais d'où vient cette situation anomale, ce danger réel, ce danger immense ? d'où vient que le banc des accusés impose au tribunal des juges, et que le tribunal n'impose point au banc des accusés? d'où vient qu'ils se sentent assez forts sans armes au milieu de cette force armée, captifs, contre tous les pouvoirs de l'état, agissant non-seulement dans la plénitude de leur liberté, mais dans celle de l'arbitraire? d'où vient qu'ils se sentent assez forts pour vaincre ? Cela vient de ce que les juges ne jugent point sous leur principe, sous le principe de la société, mais sous celui des accusés. Cela vient de ce que le gouvernement actuel est sorti d'une insurrection, et de ce qu'en ce moment c'est une insurrection qu'il juge. Qu'importe que le tribunal domine le banc des prévenus? Il y a sur la salle même de l'audience un drapeau qui, déployant au vent les trois couleurs, domine et le banc des prévenus et le tribunal des juges, et ce drapeau c'est la main de l'insurrection qui l'y a planté.

N.

M. de Morisson, avocat, ancien magistrat, à Civray (Vienne), est agréé membre correspondant de l'arrondissement de Civray.

JULES FORFELIER.

PARIS, — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

MM. les abonnés sont priés de lire attentivement les couvertures; ils y trouveront toujours une foule d'avis qui les intéressent, et qui répondent à toutes les observations qui peuvent être faites.

DU PAUPÉRISME.

(2e *article; voir le n° du* 1er *avril.*)

PREMIÈRE DIVISION. — MIDI DE LA FRANCE ET PROVINCES DU CENTRE.

Il y a peu de mendians dans cette partie de la France; on n'y voit point de ces malheureux condamnés à une excessive misère, comme dans les villes manufacturières du Nord. — Il y a des pauvres, sans doute, presqu'autant qu'ailleurs, mais cette classe y éprouve moins de besoins, elle vit de peu, elle consomme moins en combustibles et en vêtemens. Les substances dont elle se nourrit, ont des qualités nutritives comparativement plus grandes que celles que produisent les provinces du Nord: conséquemment, il en faut de moindres quantités pour entretenir les forces. Le prix des denrées dont les pauvres se nourrissent y est moins élevé que dans les contrées du Nord. Il résulte de ces circonstances dépendantes du sol et du climat que les classes pauvres y souffrent moins qu'ailleurs; les secours de la charité, quelque faibles qu'ils puissent être, suffisent pour les soulager d'une manière réelle et efficace.

Il faut encore considérer que la population y est relativement moins considérable.

Sur une superficie cultivée de 512 hectares, on compte 245,000 habitans dans le département de l'Indre, et dans celui de la Somme sur 543,000 hectares de terres en culture, on compte 543,000 habitans.

Cet répartition de la population est cause que les travaux agricoles et la culture du sol offrent un emploi régulier de leurs bras aux classes ouvrières. Elles ne sont pas exposées aux stagnations subites du travail qui désolent les provinces où les opérations de l'industrie manufacturière les occupent presque entièrement.

La vigne est cultivée dans toutes ces provinces, elle fournit du travail pendant toute l'année à un grand nombre de familles; l'hiver n'y a, ni assez de rigueur, ni assez de durée, pour l'y interrompre d'une manière notable. Les familles de vignerons, de laboureurs et de terrassiers trouvent donc dans la culture de la terre une source continuelle de travail. Disseminées sur le sol, par maisons isolées, ou ne formant que de petits hameaux, elles sont bien moins exposées que dans les cités populeuses aux séductions du luxe et des plaisirs qui corrompent et dépravent les mœurs. Les corps, endurcis par de rudes travaux, sont plus robustes, moins sujets aux maladies et aux infirmités précoces. Le nombre d'années pendant lesquelles un homme peut supporter un travail pénible, mais productif, excède d'un huitième à peu près celui dont un ouvrier placé dans l'autre région peut espérer de jouir: comme les frais dépensés pour les élever tous les deux, jusques à l'âge de la virilité, sont les mêmes, le premier a donc une valeur intrinsèque, en puissance de travail, d'un huitième de plus; ce calcul peut s'élever plus haut par la diminution, non moins prouvée, du nombre de journées de maladie, pendant le cours d'une année.

Il est même à remarquer, que dans les contrées réputées malsaines, comme la Sologne, les Landes et la Bresse, la plus grande mortalité frappe sur les enfans, tandis que dans les pays livrés aux travaux industriels, la mortalité frappe sur des individus parvenus à l'âge de l'adolescence, ce qui ruine un grand nombre de familles, en raison des dépenses que leur ont occasionnées l'entretien et la maladie des enfans qu'elles ont perdus.

A ces causes diverses, il faut encore ajouter celle plus décisive encore d'une meilleure moralité. Nous ne voulons pas dire que les mœurs soient plus pures dans le Midi que dans le Nord ; mais, en ce qui concerne les dernières classes, on peut avancer que la corruption n'y descend pas aussi bas et ne dégrade pas les individus au même point. — Dans l'ordre spirituel, les uns peuvent ne pas mieux valoir que les autres, mais dans l'ordre physique et social, la différence est immense.

Il est donc positif, que dans cette première division, une plus grande somme de bonheur et de bien-être est acquise aux classes laborieuses, et il y a diminution relative de leurs souffrances.

La conclusion à tirer de ces observations générales, c'est qu'il y a peu à faire pour améliorer le sort des classes pauvres, dans les communes rurales et même urbaines : et nous savons que la charité pourvoit, à peu de frais, à leur soulagement. N'ayant à secourir qu'un cinquantième et souvent un centième de la population, il ne faut pas de grands efforts pour y parvenir. Des propriétaires riches de ces provinces nous ont avoué que tous les pauvres de leur commune auxquels ils étaient dans le cas de distribuer des aumônes, ne leur occasionnaient pas une dépense du cinquantième de leur revenu.

Nous ne craignons pas de le déclarer, on n'est pas quitte de l'accomplissement du précepte de la charité, à si bon marché, et il faut s'ingénier pour s'en acquitter convenablement d'une autre manière.

Dans ces contrées favorisées, le zèle d'un propriétaire généreux n'étant pas absorbé, comme ailleurs, par la nécessité de satisfaire à des besoins pressans et impérieux, doit se porter vers la recherche des moyens de perfectionner progressivement les procédés de l'agriculture, afin de rendre le travail des métayers un peu plus productif pour l'état et pour eux-mêmes, d'augmenter, avec mesure, la production et la consommation, afin d'assurer et d'accroître le bien-être des familles de cette classe.

Entrons dans quelques détails à cet égard.

En comparant le travail des ouvriers terrassiers de la Provence et du Berry, nous avons observé les différences suivantes :

Dans la première de ces provinces, il n'est pas rare de trouver des ouvriers, travaillant habituellement à la terre, qui gagnent par jour 2 fr. 50 cent. Ils exécutent un travail qui donne au propriétaire une production de la valeur de 5 francs. Chacun de ces ouvriers consomme en pain de froment pur, en viande et en vin, une somme de 1 fr. 25 cent. Il reporte dans sa famille 1 fr. 25 cent., pour y être consommés en denrées alimentaires, en linge et en vêtemens. Dans l'autre province, quatre ouvriers gagnant 75 cent., exécutent dans le même temps le même travail, le propriétaire en retire une valeur double, comme dans le premier cas. Les ouvriers consomment 35 cent. en pain de seigle ou orge et légumes, et chacun d'eux ne reporte dans sa famille que 40 cent. La position

des propriétaires est égale : mais combien celle des ouvriers et de la société est différente.

L'ouvrier provençal est un consommateur de toutes sortes de denrées ; il favorise le mouvement et la circulation des valeurs industrielles, par la portion de salaire qu'il peut affecter à son habillement.

L'ouvrier berrichon ne consomme rien au-delà de son propre produit, en nature.

Le premier est fort et vigoureux, il crée un capital important pour la société générale ; le second n'apporte, proportionnellement, que peu de valeurs dans la masse commune ; il restreint ainsi leur circulation ; il est faible de complexion. Si, peu à peu, les ouvriers du centre du royaume étaient amenés à produire plus et à consommer davantage, ils favoriseraient la production générale, et formeraient un nouveau débouché pour tous les objets fabriqués, bien autrement précieux que ceux extérieurs qui dépendent de la paix et de la guerre, des douanes étrangères, du prix du frêt et de l'intérêt des capitaux. L'état physique de la population de ces provinces gagnerait en force, en santé, en puissance de travail, elle supporterait moins de journées de maladie, elle jouirait d'un plus grand nombre d'années de virilité et de vie.

Nous pensons donc que le zèle et l'intelligence des propriétaires charitables de cette contrée, qui prennent un intérêt véritable au sort des travailleurs qu'ils emploient, doit se porter vers l'amélioration de leur régime hygiénique.

Dans la Sologne, par exemple, où quelques mois de fièvre viennent épuiser, presqu'annuellement, les forces d'un grand nombre d'ouvriers, et les condamner à l'oisiveté, qui sait si on ne les préserverait pas de ce triste tribut, en ajoutant au prix de leurs journées une distribution d'un quart de litre des vins généreux du Midi, dont le prix est si modique.

Là, où les ouvriers vivent de pommes de terre cuites à l'eau, pourquoi n'animalyserait-on pas ce légume par une addition de 2 à 3 onces de viande?

Ce surcroît de dépenses n'excéderait guères 10 cent. par tête d'ouvriers, et si les résultats étoient tels que ceux que nous avons eu le bonheur d'observer en quelques localités, quelle source de jouissances pour un ami de l'humanité, de voir se fortifier la santé des ouvriers dont on est le protecteur et le père, à l'aide d'un sacrifice de quelques pistoles !

Lorsque les colonies des travailleurs auront pris faveur, dans les cantons agricoles de l'intérieur; lorsque chaque propriétaire aisé aura justement apprécié les avantages de tenir près de lui, réunis dans une maison bien réglée, le nombre d'ouvriers nécessaires à ses travaux, sur lesquels il exercera une surveillance toute paternelle, dont il déterminera le régime et l'hygiène, qui consommeront une partie des productions de son sol, au lieu et place d'une portion du prix de journée ; on verra ces contrées changer d'aspect ; l'heureuse réforme y sera d'autant plus rapide qu'à ce bienfait de l'ordre physique il saura réunir celui de l'éducation morale, conséquence si facile de sa généreuse prévoyance. Eh ! dans ces temps de révolutions et d'orages, c'est bien quelque chose que de vivre au milieu d'une dizaine d'hommes jeunes et vigoureux, prêts à s'armer de leurs fourches et de leurs faux pour défendre leur soutien et leur père, si les factions anarchiques enfantaient quelque nouvelle jacquerie : nous connaissons des usines et des manufactures ainsi organisées ; il serait à désirer qu'il en fût ainsi dans toutes

les exploitations rurales de quelque importance, les actes de vengeance qui ont épouvanté récemment des provinces, ordinairement paisibles, y seraient impossibles.

Ces avantages seront obtenus avec un sacrifice de quelques centaines de francs, ces choses commencent par la charité, mais on y trouve des avantages humains et personnels par surcroît.

Sans doute, il est possible que l'on fasse des ingrats, mais cette crainte ne saurait arrêter des chrétiens. Et, d'ailleurs, cette ingratitude des pauvres dont on se plaint, est assez généralement le défaut des êtres avilis et dégradés par la mendicité, et à qui on distribue l'aumône en argent. Elle est moins commune chez ceux qui la reçoivent en travail, et surtout en adoucissemens, et en bien-être accessoire du travail, sous les rapports intellectuels et physiques.

Les observations de nos correspondans sur l'état des classes pauvres dans cette division, nous obligeront à revenir sur cet examen. Nous serons probablement amenés à l'étudier spécialement par province, c'est-à-dire par groupe de trois ou quatre départemens. La nature et l'importance des matériaux qui nous seront transmis régleront l'ordre de notre travail. — Nous observons avec une vive satisfaction que l'importance de notre enquête est justement appréciée. — Déjà des correspondans de *la Jeune France* ont sollicité de tous les curés du diocèse de Poitiers la réponse aux questions posées dans notre article du 1er avril dernier. Si un tel exemple était généralement suivi, l'année ne s'écoulerait pas, sans que nous possédions les élémens du travail le plus complet sur cette intéressante matière, et l'enquête française sur l'état des pauvres ne sera plus au-dessous de celle exécutée avec tant de soin et d'habileté par le parlement britannique.

Le clergé répondra, nous l'espérons, à cet appel; il prouvera ainsi, qu'en fait d'intérêt social, les ressources abondent pour la science, comme pour l'action dans un pays catholique. de R. — (*Commission de charité.*)

DES THÉATRES ET DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE

DEPUIS LA RÉVOLUTION DE 1830. — (*Voir l'article, pag.* 82.)

Poursuivons cette lamentable histoire du théâtre moderne. Dans notre dernière livraison, nous vous avons démontré, et par des faits sans réplique, comment le théâtre est mort en France, à la mort de Voltaire; comment *Tancrède* est la dernière tragédie française qui ait été jouée sur notre théâtre, comment, depuis ce temps, ce qu'on appelle chez nous le théâtre, n'a plus été qu'un assemblage, tantôt ridicule, tantôt nuisible; souvent ridicule et nuisible à la fois, des plus tristes et des plus misérables enseignemens. Or, êtes-vous, comme nous, hommes de courage? Voulez-vous vous hasarder avec nous dans ce labyrinthe fangeux, qu'on appelle le théâtre, en commençant par les plus petits et en finissant par les plus grands? Il faut en effet tout notre courage, si vous voulez arriver un jour à cette réforme salutaire, que nous appelons de tous nos vœux et de tous nos efforts. Venez donc, venez dans ces horribles boutiques où se vend chaque soir le poison au peuple, où se débitent les plus abomi-

nables doctrines et les principes les plus destructives. Vous allez voir, ô nos concitoyens, ce que c'est que le théâtre en France.

THÉATRE DES ENFANS.

Il faut d'abord que vous sachiez qu'à Paris les enfans ont leur théâtre ; que dis-je *leur théâtre ?* ils ont *leurs théâtres*. Ils ont leurs théâtres depuis l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de quinze ans ; passé ce temps, nos enfans sont des hommes, et ils tombent dans la catégorie des théâtres faits pour les hommes. Si donc vous vous promenez vers les cinq heures, dans une des galeries du Palais-Royal, vous rencontrez entre deux maisons infâmes (une de ces maisons est une maison de jeu), un couloir long, étroit, infect, obscur ; un homme qui se tient à la porte de ce couloir s'écrie : *Venez voir les ombres chinoises ! Voici les véritables ombres chinoises.* Les *véritables ombres chinoises*, c'est un théâtre pour les enfans. Entrez donc, vous, la mère de ce joli enfant aux cheveux bouclés ; entrez, si vous l'osez, et menez là votre jeune fils. D'abord vous vous trouvez dans une petite salle obscure, car *l'ombre chinoise* demande, pour produire tout son effet, l'obscurité la plus profonde. Entrez, le spectacle commence. Vous voyez se détacher sur une feuille de papier *des bons hommes de papier*, que font remuer des ficelles. Ces bons hommes jouent et parlent, comme feraient des comédiens ordinaires. Seulement une voix cachée dans la coulisse, parle au lieu et place de ces bons hommes, et alors le spectacle commence. Le drame se joue. Ce drame, c'est ordinairement un vieillard qui veut passer l'eau et qui rencontre un paysan sur le bord du fleuve. Le vieillard demande au paysan si *l'eau est profonde*, à quoi le paysan répond en chantant :

Les canards l'ont bien *passé*,
Tire lan lire.

Et ainsi de suite. — Drame innocent, dites-vous. — Et moi je vous réponds que rien n'est innocent pour l'enfance. Que plus ce drame est bête et niais, plus il est dangereux pour les enfans, que ce n'est pas en les arrêtant à de pareils divertissemens, qu'on habitue les enfans aux idées grandes et nobles ; — Et qu'il vaut mieux, quand on a un enfant à amuser, le laisser jouer en liberté dans le jardin ou dans la cour avec le dogue de la maison, que de le divertir avec des comédiens de carton, qui ne parlent pas en français, et qui chantent, à faux, de mauvais couplets. Et je vous dirai que déjà là, dans ce mauvais théâtre d'ombres chinoises l'enfant se trouve en triste et mauvaise compagnie. Car la mère qui veut se défaire de son enfant pour la soirée, se garde bien de le mener là elle-même. Cette mère a trop à faire pour surveiller son enfant ce soir-là. Parmi tous ces enfans stupides, étiolés, pleureurs, qu'on emmène à ce spectacle du Palais-Royal, il n'y en a pas un que sa mère ait envoyé avec une bonne raison de l'envoyer là. Ordinairement voici ce qui arrive. La mère va au bal le soir, ou elle va à l'Opéra le soir, ou bien elle attend une visite intéressante le soir ; cependant son enfant est là près d'elle, triste, maussade, bruyant ; si l'enfant voit sortir sa mère toute parée, l'enfant pleurera à grands cris ; si l'enfant reste, l'enfant dérangera les entretiens frivoles. Que faire donc ? On envoie l'enfant aux ombres chinoises. De cette manière, la mère se débarrasse à la fois de l'enfant et du domestique. Le domestique qui aime, lui,

aussi le spectacle, ne demande pas mieux que d'y aller aux dépens de ses maîtres. Et les voilà, l'enfant, et la bonne, ou le laquais, assis côte à côte dans la même salle, sur la même banquette, compère et compagnon, riant du même rire, et comprenant avec la même intelligence. Voilà donc un pauvre petit de cinq ans, mêlé, perdu, oublié dans cette confuse assemblée de domestiques des deux sexes! Le voilà qui entend ces femmes de chambre et ces laquais contrefaire de leur mieux les grâces, l'esprit, les manières et la conversation de leurs maîtres absens. Naturellement, dans un pareil lieu et dans cette profonde obscurité, la conversation se ressent beaucoup de l'antichambre. Est-ce là une soirée à faire passer à un enfant? Comment voulez-vous que cet esprit de cire ne garde pas quelque chose de ces mauvaises empreintes? Pauvres honnêtes pères de famille! quand votre enfant, arrivé à dix-huit ans, laisse percer quelque vice hideux, vous vous creusez la tête pour savoir où il a trouvé ce vice de laquais? Rappelez-vous qu'il y a douze ans, vous avez envoyé votre enfant aux *ombres chinoises*, en compagnie de vos laquais.

Des théâtres pour les enfans, mon Dieu, des théâtres pour les enfans, pendant que c'est à peine si les hommes sont assez forts pour supporter les violentes émotions du théâtre? Encore, si l'enfance s'arrêtait aux ombres chinoises; mais non, l'enfant grandit, il faut que son théâtre grandisse avec lui. On veut le perdre dans toutes les règles, ce jeune esprit! Il était créé à l'image de Dieu, on veut le façonner à l'image des comédiens! Dès l'âge de cinq ans, l'enfant a pris la triste habitude du théâtre; trois ans plus tard, les ombres chinoises et les comédiens en cartons ne suffisent plus à ce même enfant déjà perverti. A présent il lui faut des comédiens en chair et en os, et de véritables comédies. Un vrai théâtre pour les enfans. — Les coulisses, le souffleur, le rouge, les déguisemens, les intrigues, rien n'y manque. Le croirait-on? L'enfance *possède* deux théâtres de ce genre! L'enfance renonce aux marionnettes pour les comédiens vivans. Le premier de ces théâtres est situé dans le passage de l'Opéra; le second théâtre est situé dans le passage Choiseul; car, remarquez-le bien, les théâtres des enfans, comme tous les théâtres de Paris, sont situés dans les endroits les plus vicieux de cette immense ville. Le vice est le centre du théâtre enfantin, et l'enfance, pour se rendre à son théâtre, est obligée de coudoyer tour à tour la courtisane effrontée et le joueur escroc. — C'est beau cela! Mais voyez? Le théâtre est éclairé, il se remplit d'enfans et de parens insensés qui viennent là assister à ce triste spectacle. D'abord, ces jeunes spectateurs assis à leur place trépignent d'impatience, on dirait un parterre en règle. Les uns sifflent, les autres applaudissent, toutes les passions sont en jeu. Et pourquoi donc les éveiller si tôt dans ces jeunes ames, ces passions funestes? A ces enfans que vous traînez, sous le feu des lustres et dans les mensonges dramatiques, il faudrait, savez-vous, du lait pur, des paroles d'amour et de paix, la douce prière et le facile sommeil du soir. Imprudens parens, ne voyez-vous pas que vous brûlez à la fois le sang et l'ame de vos enfans. Vous desséchez en même temps leur esprit et leurs veines! Mais ces parens ne nous écoutent pas, ils sont tout entiers au spectacle qui commence? — La toile se lève. Alors, vous assistez au plus affreux spectacle qui se puisse voir. Alors vous voyez sortir de ces coulisses des comédiens de dix à douze ans, et des comédiennes du même âge, parés, dépoitraillés, fardés, qui chantent, qui jouent, qui dansent, qui décla-

ment, qui sont horribles. O Parisiens, Parisiens, est-ce donc là ce bon goût athénien dont vous êtes si fiers? Quoi donc? pour amuser vos enfans une heure, vous souffrez que d'autres enfans soient jetés, à dix ans, dans les bagnes dramatiques! Quoi donc? vous venez vous-mêmes applaudir aux sacrilèges efforts de ces comédiens de dix ans! Quoi! vous ne voyez pas que ce sont autant de créatures à jamais perdues. Un petit comédien de dix ans, juste ciel! leur apprendre à dix ans à mentir en public: larmes feintes, joies menteuses, colères, passions, tout ce qui se fait au théâtre à l'aide des comédiens, par métier, est exécuté au théâtre de l'enfance par ces petits comédiens. Or, pourquoi apprendre de si bonne heure à des enfans à *jouer la comédie?* Et remarquez encore qu'au moins dans les grandes œuvres de l'art, dans les chefs-d'œuvre du grand siècle, le comédien qui jouait ces chefs-d'œuvre était, pour ainsi dire, absous par la beauté de cette poésie sans égale, et par l'élégance de ces nobles passions. *Athalie,* jouée à St.-Cyr par les grands noms de la France, me paraît un amusement d'un intérêt au moins égal aux merveilles du château de Versailles. Mais ces petits comédiens, bien loin de dire des vers de Racine, débitent chaque soir la plus insipide prose qui se fabrique au jour le jour, dans les officines du Vaudeville. Niais sentimens et faux sentimens; voilà l'histoire de ces comédies pour les enfans. Ce sont de petits comédiens sur le théâtre qui amusent dans la salle des petits comédiens. Ils se gâtent et se perdent ainsi les uns les autres. Ils s'habituent les uns les autres à pleurer sans larmes, à rire sans joie, à s'emporter sans colère, à parler un mauvais langage, faux, affecté, bavard, sentimental, trivial. — *Un théâtre pour les enfans!* Mais c'est la perte de tout avenir pour l'enfance, c'est la ruine de toute ingénuité! Encore une fois, l'enfant n'est pas fait pour les plaisirs du théâtre, ce sont pour lui des plaisirs contre nature. L'enfant est fait pour vivre à l'air libre, sous le ciel pur, sur le gazon touffu, au seuil de l'église de son village, sous le regard de son père; l'enfant n'est pas plus fait pour jouer la comédie que pour voir jouer la comédie. Après les pères qui vendent leurs enfans pour jouer la comédie, je ne sais rien qui soit plus contre nature que les pères qui envoient leurs enfans pour qu'ils voient jouer la comédie! Et voilà comment la jeunesse se perd.

THÉATRES DU PEUPLE.

Le peuple chez nous a son poison dramatique comme l'enfance. Soyez tranquilles, il n'y a pas un vice du cœur de l'homme sur lequel on n'ait spéculé de nos jours. De nos jours, le vice humain est une mine d'or, et pourvu que dans cette mine vous ayez trouvé une veine inconnue à exploiter, votre fortune est faite. Pendant que vos enfans sont à leur théâtre avec leurs domestiques, savez-vous où se tient le peuple? Le peuple se tient, lui, aussi dans ces théâtres. Il s'y rend en foule, à la nuit tombante, chaque soir. Pour le spectacle, l'homme du peuple abandonne son travail de chaque jour; il laisse là sa femme et sa famille, s'il ne les traîne avec lui. *Du pain et des spectacles!* c'était le cri du peuple romain dégénéré; le peuple français est mieux avisé, car voilà son cri de joie: *Des spectacles et du pain!* Des spectacles d'abord, du pain ensuite, s'il y en a. O la folle joie! ô la cruelle ivresse! Dans l'origine, les grandes cités,

Athènes et Rome, n'avaient de spectacles qu'une fois l'an. La Grèce se rendait sur les théâtres comme aux temples, pour y entendre parler de patrie, de religion, de liberté. Les grands poètes venaient au théâtre, heureux et fiers de mériter les applaudissemens de tout un peuple. Le théâtre était la consécration des croyances et des lois de cette heureuse Athènes ; il faisait partie de la cité ; les grands poètes étaient aussi des guerriers valeureux. Le vieil Eschyle s'était battu à Marathon, et il était proche parent de cet intrépide Cinegyre qui, privé de ses mains, prit avec ses dents un vaisseau du roi des Perses. Sophocle, beau jeune homme inspiré, célébrait dans ses vers la victoire de Marathon. Euripide, lui aussi, fut un soldat de la république. Toutes ces chosesse tenaient dans cette cité de Minerve et des Muses. Alors le théâtre, c'était la gloire du poète, c'était vraiment l'instruction du peuple.

Mais aujourd'hui, le théâtre, c'est le poison du peuple, c'est de l'argent pour le poète ; ou plutôt, il n'y a plus de poètes depuis qu'il n'y a plus de peuple, depuis qu'il y a de pauvres diables chaque soir qui vont, l'argent à la main, acheter, à la porte de quelque théâtre, des émotions toutes faites, des émotions de sang, et de meurtres, et de carnage. — Atroce délire ! C'est à vous dire que vous ne le croirez pas. Non, vous ne croirez jamais qu'on puisse ainsi laisser à lui-même, à ces affreux plaisirs, à ces horribles joies, tout un peuple d'un si précieux instinct, d'un si noble cœur, d'une si puissante intelligence, d'un esprit si vif, d'une imagination si ardente, et au fond de tout cela, d'un bon sens si rare et si exquis !

Le soir venu, il y a là bas, vers les boulevards, un amas de maisons mal construites, entourées de mauvais toits de bois. Chacune de ces maisons est un repaire dramatique. Tout ce que Paris possède de gentilshommes de carrefours, artisans ruinés, galans escrocs, femmes perdues, honnêtes ouvriers que l'oisiveté va perdre, tout ce monde-là entoure de bonne heure ces tristes repaires. A la porte de ces théâtres, on mange, on boit, on se bat, quelquefois on dort. — Là chacun remplit à l'air libre toutes les fonctions de la vie. — Il y a là des cuisines ambulantes, des cabarets ambulans. — Tout se vend. — Là chacun attend que le théâtre ouvre ses portes. — La moitié de la journée se perd ainsi. — Là accourent les jeunes gens qui ont trompé la surveillance de leur père, les apprentis qui ont abandonné la boutique de leurs maîtres. — C'est un piége tendu, incessamment tendu à toute oisiveté. — A la fin cependant le théâtre ouvre ses portes, et la foule s'y précipite. Là, la foule attend long-temps encore avant que le spectacle tant désiré commence. — Or, si l'oisiveté est la mère de tous les vices pour l'homme seul, que peut-on attendre de cette foule d'oisifs qui attendent un spectacle ? Quelles doctrines anti-sociales se débitent là, tout haut, à ce public ? Quelles mœurs se fabriquent là en présence de tous et en public ? Toutes ces passions fermentent, en attendant que le spectacle vienne jeter une huile nouvelle sur cet immense incendie qui menace de tout dévorer. — Cette fois, la toile se lève, le spectacle commence. — On fait silence de tous les côtés de la salle. — Toute la salle a tant d'horreurs à écouter !

Maintenant procédons par ordre, que chaque théâtre ait son tour, nous ne voulons pas en oublier un seul.

THÉATRE DES FUNAMBULES.

A l'extrémité des théâtres des boulevards, le dernier dans l'échelle sociale, c'est le théâtre des Funambules. Ce théâtre là est fait tout exprès pour les enfans du peuple, à peu près comme le théâtre de M. Comte est ouvert pour les enfans de bonne maison. Au théâtre des Funambules vous voyez passer devant vous, Pierrot, Paillasse, Colombine, Arlequin. Pierrot poursuit Colombine, Arlequin poursuit Pierrot; à la fin de la pièce, Paillasse marie Colombine à Pierrot. Ce théâtre là est innocent autant que peut l'être un théâtre; cependant on y débite d'assez honnêtes *gravelures*, mais nous en sommes venus à ce point là que la *gravelure* au théâtre est presque de l'innocence. Le peuple va chaque soir au théâtre des Funambules pour voir sauter Paillase, et pour voir marier Pierrot à Colombine.

Croirait-on que ce trou dramatique est souvent visité par la belle société de Paris, quand elle n'a rien de mieux à faire? Pour notre part, cela nous paraît une gaîté de mauvais goût au beau monde parisien, de venir ainsi se moquer du peuple des boulevards, et l'encourager dans son oisiveté de chaque soir en la partageant. Ces hommes et ces dames du beau monde, ne voyent pas qu'en ceci leur exemple est un mauvais exemple. Ils viennent à ces théâtres perdus par fatuité et par ennui, et le peuple les voyant là qui rient aux éclats, se dit à lui-même : *Il faut donc que cela soit bien amusant!* Alors son acharnement redouble. Si on laissait le peuple à lui-même dans ces théâtres, vous verriez que la foule diminuerait bientôt; mais ces pauvres diables se perdent par l'esprit d'imitation, ils veulent faire comme les riches, et ils ne voyent pas que ce sont les riches qui font comme eux.

THÉATRE DE MADAME SAQUI.

Autrefois au théâtre de madame Saqui, comme *aux Funambules,* on dansait sur la corde. Ces théâtres-là n'avaient pas le droit de chanter le couplet, ou de débiter la tirade. C'était de l'oisiveté pure et simple, mais enfin ce n'était que de l'oisiveté; ce n'était pas le vice loué publiquement, et la révolte publiquement enseignée. Les priviléges étaient maintenus sévèrement, car ils avaient été donnés par l'Empereur, et maintenus par la restauration. — La révolution de juillet à changé cela. Elle a laissé aux danseurs de cordes la permission de jouer le mélodrame et de chanter le couplet, d'où il est résulté que, même chez madame Saqui, on voit des femmes séduites par des hommes, des enfans qui se révoltent contre leurs pères, des princes ridicules, des magistrats baffoués, en un mot tous les ingrédiens de cette drogue qu'on appelle le mélodrame ou le vaudeville. A l'oisiveté on a joint le vice, c'est toujours autant de gagné.

THÉATRE DU CIRQUE-OLYMPIQUE.

J'en dirai autant d'un autre théâtre qui avait autrefois une spécialité assez heureuse. Puisqu'il est décidé en fait, qu'il faut au peuple des spectacles, puisque la police les protège, par la raison que le peuple qui ne fait rien, ne fait pas de mal, et parce qu'il est très-commode à la police, de pouvoir d'un coup d'œil, embrasser chaque soir de grandes réunions d'hommes : au moins était-il de bonne politique d'avoir à l'usage du peuple les spectacles les moins dangereux. Le peuple n'a

pas toujours été aussi difficile en fait de spectacles que nous le voyons aujourd'hui. Nos pères ont vu le temps, où les chiens savans, et les oiseaux savans et les figures de cire amusaient beaucoup la multitude. Essayez-donc aujourd'hui des chiens savans, et vous verrez ! Le peuple en était au petit vice dramatique en ce temps là, il en est aujourd'hui à la débauche dramatique. Ainsi il n'y a pas jusqu'au Cirque-Olympique, dont le peuple aimait si fort autrefois les beaux chevaux et le cerf apprivoisé, qui ne se soit vu forcé de renoncer aux acteurs innocens qui avaient fait sa gloire. Il n'y a plus un seul cheval aujourd'hui au Cirque-Olympique, mais en revanche on vient d'y lancer à l'eau deux navires. Les poissons nagent au même lieu où galoppaient les chevaux. Et encore s'il n'y avait que des poissons ! mais le mélodrame a lancé sur ces planches tout un état major de traîtres, de conspirateurs, d'ingénues, de brigands, d'assassins de grand chemin. Le Cirque-Olympique sait, lui aussi, distiller assez promptement le poison. — Long-temps il a vécu sur la gloire de l'Empereur. Il a fait trois à quatre mélodrames de cette immense biographie. Là chaque soir une armée de comparses, habillée comme la vieille garde, défilait au bruit du canon et de l'enthousiasme des spectateurs en criant — *Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur !* et toutes ces passions mal éteintes s'enflammaient de plus belle, et le peuple revenait à ce vieux cri que n'ont pas étouffé deux restaurations et une révolution; et voilà ce qu'on appelle aujourd'hui gouverner le peuple ! Toutefois le Cirque-Olympique est-il resté encore jusqu'à présent le plus innocent des théâtres. C'est une immense arène où la voix se perd, où les spectateurs sont fort éloignés les uns des autres, où les comédiens ne sont faits que pour monter à cheval; par conséquent toute parole est sans voix là dedans, toute maxime révolutionnaire se perd et s'envole; il n'y a pas d'enthousiasme possible parmi des spectateurs qui, pour se comprendre, ont besoin de se frotter les uns aux autres; en résumé le Cirque-Olympique, tel qu'il est, est le moins dangereux des théâtres faits pour le peuple et remplis par le peuple, mais aussi c'est celui de tous les théâtres où le peuple va le moins !

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

Parlez au peuple de son théâtre de l'Ambigu-Comique ! voilà le théâtre qui lui convient ! c'est là surtout que se rendent tous les hommes faits parmi le peuple, tous les savans parmi le peuple. Là tout ce qui est grand est sûr d'être rapetissé, tout ce qui est puissant est humilié à coup sûr, tout ce qui était maître devient vassal. Là la vertu est crime, le crime est vertu, l'assassin est le héros, le juge est le scélérat. Toutes les idées du beau, du bien et du bon, toute la morale sont renversées dans ces théâtres favoris du peuple. A l'Ambigu-Comique, un auteur ne se fait pas faute de démontrer qu'un lord anglais, un membre du parlement, peut fort bien, tout naturellement et sans déshonneur, épouser la fille d'un forçat, d'un homme aux galères, d'un homme marqué au fer chaud. Ce mélodrame s'appelle le *Facteur*. A l'Ambigu-Comique il est très-facile de démontrer qu'un homme peut être un voleur de grand chemin, et en même temps un très-bon père de famille, et quand la société vient enfin à se venger de cet homme, tout le parterre de l'Ambigu-Comique de crier — *à l'injustice !* Ce mélodrame s'appelle *une Épouse*. Voilà pour *la morale* et pour *la philosophie* de l'endroit; quant à l'histoire elle n'y est guère mieux traitée que la philosophie ou la morale. — On a fait un mélodrame avec la complainte du *Juif errant* — un

mélodrame moins sensé que la complainte. On a fait un mélodrame avec l'histoire de Balthazar, celui-là même qui est si dramatique dans la Bible quand lui apparaissent ces trois lettres de feu, — *Mané* — *Thécel* — *Pharès;* — avec quoi n'ont-ils pas fait de mélodrame? Et le peuple est là qui écoute toutes ces choses, bouche béante! et le peuple est là qui répète tous les cris, toutes les clameurs, tous les blasphèmes du mélodrame! et le peuple est là qui juge les hommes historiques d'après les hommes historiques du mélodrame, qui se fait sa morale et sa philosophie d'après la philosophie et la morale du mélodrame, peuple et mélodrame, ils s'en vont ainsi l'un portant l'autre, au même désespoir, au même oubli des lois divines et humaines, au même fanatisme, à la même incrédulité, au même néant.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

L'histoire du théâtre de la Gaîté est à peu près l'histoire du théâtre de l'Ambigu. Le peuple comme vous voyez ne se contente pas d'un seul théâtre. Il a à ses ordres une armée d'auteurs, et une armée de comédiens. Il est impossible de le rassasier des deux choses qu'il aime le plus, du moins au théâtre, le sang et le sophisme, car au théâtre comme en politique, ces deux horribles choses-là se tiennent, par je ne sais quelle atroce coagulation, le sang et le sophisme. Donc le théâtre de la Gaîté a distillé aussi ses poisons pour le peuple, mais il les a distillés d'une toute autre façon. Pendant que l'Ambigu s'abandonnait surtout aux crimes politiques et philosophiques, la Gaîté affectait de préférence le crime et l'émotion de la cour des assises. Cependant à la Gaîté et à l'Ambigu, c'est toujours la même morale, c'est-à-dire la morale renversée. A la Gaîté plus qu'à l'Ambigu on a fait intervenir un personnage tout nouveau dans le mélodrame, mais qui à présent y joue le grand rôle, ce personnage c'est le bourreau. Vous auriez peine à trouver dans les théâtres du peuple, un seul mélodrame bien conditionné où le bourreau ne tienne pas sa place. Le bourreau arrive tout rouge, tout sanglant, tout armé, et le peuple le regarde toujours avec un nouveau plaisir. Voilà comment le théâtre tient de si près à la place de Grève. Oh! si l'on avait dit à nos pères que leurs enfans joueraient un jour avec cet horrible ministre de la mort violente! Si on avait dit à ces hommes qui s'amusaient si fort aux comédies de Marivaux et aux coups de foudre de Beaumarchais, qu'un jour leurs petits enfans feraient trancher le nœud gordien de leurs comédies, non plus par un Dieu descendu du ciel comme chez les Grecs, mais par la hache sanglante de l'échafaud! nos pères auraient reculé d'horreur. C'est pour le coup qu'ils nous auraient appelés des Welches et des barbares. — Et voilà pourtant où nous en sommes! Dans plusieurs pièces du théâtre de la Gaîté, nous avons vu le bourreau jouer le rôle le plus humain et le plus honorable. Nous avons vu le *bourreau d'Amsterdam*, par exemple, excellent père de famille, excellent maître, le meilleur et le plus bienfaisant des hommes, se couper la main droite plutôt que de continuer une profession qu'il avait en horreur, et qui cependant lui donnait tant de vertus. Nous avons vu bien d'autres bourreaux, guichetiers, garde-chiourmes, entourés aussi de toutes les vertus. Nous avons vu des forçats faire verser d'abondantes larmes, des vampires se repaître du sang tiède encore de leurs victimes. Nous avons vu des hommes à moitié créés, des hommes monstres, se livrer aux plus abominables assassinats en pleine scène. — Nous avons vu *Han d'Islande* qui mangeait de la chair humaine

sur le théâtre et qui buvait dans le crâne d'un ennemi. — Nous avons assisté ainsi aux inventions les plus scélérates et les plus folles. Eh bien ! plus le mélodrame était sanglant, nul, ridicule, impitoyable, odieux, frénétique, plus il sapait dans leurs fondemens éternels, (éternels en effet puisqu'ils résistent à ces attaques !) la religion, les lois, la vérité, la justice, la morale; et plus le peuple, spectateur attentif et curieux, applaudissait à ces horribles scènes, et plus il était fier des auteurs de son choix, et plus il les entourait de ses louanges et de son estime. — De bonne foi, je vous prie, est-ce là de la haute prudence, livrer ainsi tout un peuple à ses instincts de cruauté et de révolte, l'entretenir chaque soir d'histoires sanglantes ou vicieuses, le rendre attentif à tous ces assassinats, à tous ces meurtres, mettre toujours la violence dans son beau côté et la révolte sur le piédestal? Est-ce là gouverner sagement le peuple, l'habituer à perdre cinq heures chaque jour à ces récits misérables? défigurer, pour l'amuser, l'histoire et la morale, transporter pour lui plaire, sur le théâtre, les émotions de la cour d'assises, du bagne ou de l'échafaud; lui faire peur à plaisir, le blaser sur tous les sentimens, sur toutes les croyances, sur tous les héroïsmes; le tuer enfin, le tuer au moral, tuer son cœur, son intelligence, son esprit, l'abrutir sous cet affreux enseignement du théâtre : législateurs, répondez-moi, est-ce donc là gouverner le peuple !

Voilà ce qui se passait sur le théâtre de la Gaîté, quand un violent incendie est venu consumer le théâtre. Il n'a pas fallu dix minutes de ce feu-là pour tout consumer, forêts, cavernes, prisons, échafauds, buchers, tout l'attirail du mélodrame de 1830. C'est la foudre qui a mis le feu à ce théâtre. Je dis la foudre du machiniste, aussi intelligente cette fois que le feu du ciel.

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES.

Mais le drame populaire le plus significatif et le plus terrible qui ait été fait pour le peuple, le héros le plus vivace qui ait été applaudi par le peuple, c'est l'histoire de *Robert Macaire*, c'est *Robert Macaire*. Vous ne savez pas ce que c'est que ce Robert Macaire qui a fourni déjà autant de drames que la race d'Agamemnon? Robert Macaire, c'est le voleur bien élevé, c'est l'assassin qui se lave les mains la matin.— En même-temps Robert Macaire c'est le vagabond de grands chemins tout en guenilles.— On voit les haillons de sa chemise à travers les haillons de ses habits.— C'est une loque tâchée de vin et sanglante.— Jamais nulle part, ni au bagne, ni dans les dépôts de mendicité, ni à la cour d'assises, vous n'avez rien vu d'égal et de comparable à l'habit de Robert Macaire,— comme aussi vous n'avez jamais vu le chapeau de Robert Macaire.— Le chapeau de Robert Macaire, c'est un trou de feutre qui a été gris. Voici tantôt dix ans que Robert Macaire porte ces guenilles avec une élégance inimaginable. Tout Paris l'a vu, tout Paris le connaît. On l'aime, on applaudit, on sourit en le voyant, on rit aux éclats. Jamais Polichinelle, jamais Paillasse, jamais Pantin, jamais héros du peuple, n'a été héros et héros populaire, aimé, fêté, applaudi avec transport, comme est aimé, fêté, applaudi Robert Macaire dans ses guenilles! Et pourtant savez-vous quelle est la biographie de cet homme? c'est un joueur,— c'est un faussaire,— il a été condamné aux galères; échappé des galères, il assassine dans une auberge.— Et l'on rit aux éclats. Il faut entendre comme on rit, quand on apprend que Robert Macaire a assassiné ce pauvre Mr Germon *qui avait des bas bleus!* Robert Macaire n'est pas seul, il est double comme

toutes les créations véritables. Il a son double comme Don Quichotte a Sanche; le double de Robert Macaire s'appelle Bertrand. Bertrand c'est le voleur poltron, comme Macaire est le voleur courageux.— Bertrand c'est le voleur-peuple, comme Macaire est le voleur-gentilhomme.— Bertrand est le domestique de Macaire; il vole, il assassine, il va aux galères tout comme Macaire, et il est presque aussi aimé, si non aussi estimé que Macaire. Or ces deux hommes-là, après avoir fait la joie et la fortune de plusieurs théâtres, se sont transportés au théâtre des Folies-Dramatiques; là ils se sont mis tout-à-fait dans le peuple, dont c'est le théâtre le plus aimé. Là ils ont fait merveille. Là ils ont sapé de leur mieux tout ce qui pouvait rester encore de bout. Ils se sont moqué de tout, et de toutes choses. Ils se sont moqué même du crime, même du poignard, même de la guillotine. Toute la société y passe en masse, elle est écrasée sous l'ignoble pied de Macaire. Tout ce qui est ordre public, ordre moral, force, pouvoir, autorité, Macaire le livre à la risée, le voue au mépris, le jette à l'exécration de son parterre: sur l'échafaud on entendrait rire Macaire,— sous le billot fatal, on verrait Macaire se retourner, et tirer la langue au bourreau.— Et le peuple rit aux éclats,— et ce Macaire est si aimé, si adoré, si respecté du peuple, que le peuple a voulu que Macaire fût immortel. Ainsi dans la première pièce où paraissait Macaire, et après ce qu'il avait fait, sa tête était en grand péril. Mais le peuple a voulu qu'un second mélodrame donnât un démenti formel au premier mélodrame. Le peuple a dit de Macaire ce qu'il disait de l'Empereur:— *Macaire n'est pas mort!* Il a donc fallu retirer Macaire de l'échafaud, et lui faire recommencer une seconde vie. Ceci était le sujet du second mélodrame. Le peuple redemandait Macaire, comme la reine d'Angleterre, Elisabeth, redemandait Falstaff à Shakespear! On a donc rendu Macaire au peuple. Cette fois encore Macaire parcourait le plus grand cercle de vices et de meurtres. Cette fois cependant Macaire en faisait tant, vols, vols de grands chemins, bigamie, assassinats, que les auteurs du nouveau mélodrame, avaient pensé que cette fois ils pouvaient sans inconvénient livrer Macaire à la justice, et en finir avec la vie de ce héros si souvent compromis.— En conséquence le second mélodrame sur Robert Macaire se terminait par l'arrestation du héros.— Mais ce n'était pas le compte du peuple. A la première représentation de ce second mélodrame, le peuple voyant que Macaire, son ami, finissait par être arrêté, s'est emporté de la belle manière contre ce dénoûment qui paraissait juste aux auteurs. Le peuple a réclamé pour son héros. On a eu beau lui dire que la morale le voulait ainsi, que Robert Macaire avait joui assez long-temps de l'impunité des lois, que d'ailleurs il se faisait vieux, et que bientôt il n'aurait plus le vol aussi fringant, et le coup de poignard aussi leste, le peuple n'a pas voulu qu'on arrêtât Macaire.— Il a crié qu'on était injuste et cruel envers Macaire,— si bien qu'il a fallu changer le dénoûment du premier jour, et qu'à présent, Robert Macaire, loin d'être arrêté par les gendarmes, s'enfuit doucement et mollement dans un ballon à la barbe des gendarmes, et au plus grand plaisir des spectateurs. Oui en ballon! Si on avait su une voiture plus douce pour cet enfant chéri du peuple, à coup sûr les auteurs l'auraient appelée à son secours?

Voilà ce que c'est que le théâtre du peuple; nous ne déclamons pas, nous racontons des faits! Et quand vos bagnes regorgent de faussaires et de

voleurs, vous vous étonnez ! Et quand vos échafauds se dressent, vous vous étonnez ! Et quand on vient chaque jour vous arracher à vos affaires pour vous faire juger aux assises, vous vous étonnez ! Et quand l'émeute est dans les rues qui hurle, vous vous étonnez ! Et quand éclatent soudain des révolutions qui brisent les sceptres les plus légers, vous vous étonnez ? Et quand tout-à-coup, devant quelques accusés éprouvés, le peuple, toute la société s'arrête ; la pairie, la chambre des députés, la presse, et s'entre-regardant avec effroi, se demandent : *où allons nous?* vous vous étonnez ! Vous vous étonnez, et vous ne pensez pas que ce sont là les malheurs d'une éducation factice, les malheurs d'un théâtre factice, les résultats d'une philosophie factice et d'une morale de convention ! Et vous ne voyez pas que si tout s'écroule, c'est que tout a été ruiné par la base ! Mais vous ne savez rien comprendre, mais vous ne savez rien prévoir, et cependant l'intelligence est un de vos premiers devoirs, car le livre l'a dit : — *Comprenez ! vous qui voulez juger la terre.—Erudimini qui judicatis terram !*

Dans un troisième et dernier article, nous passerons en revue le *Théâtre bourgeois*, ce qui complétera ce que nous avons dit du théâtre, du théâtre des enfans, et du théâtre du peuple, cet éternel enfant qui ne demande pour rester dans la bonne voie que de bons livres, des bons conseils, et ce qui vaut mieux de bons exemples !

REVUE LITTÉRAIRE.

Précis de l'Histoire de l'Eloquence, par M. l'abbé Henri. — 2 volumes in-8°.

Faire l'histoire de l'éloquence humaine par les monumens même de cette éloquence est une idée à la fois ingénieuse et féconde; et, de tous les moyens qui sont employés pour faire comprendre la puissance de la parole, c'est sans contredit la plus efficace; un livre conçu dans cette donnée serait la meilleure rhétorique possible. C'est le but que s'est proposé M. l'abbé Henri, professeur de rhétorique au séminaire de Châtel-sur-Moselle, dans son *Précis de l'Histoire de l'Eloquence.* Faisons observer pourtant, pour être justes, que la priorité de l'idée appartient à M. l'abbé Marcel, qui la mit en exécution dans ses *Chefs-d'OEuvre d'Eloquence Française*, ouvrage vraiment important, qui a obtenu un succès mérité. Le mérite de M. Henri est d'avoir étendu cette idée à tous les monumens de l'éloquence, et d'avoir donné une plus grande étendue à la partie critique.

On sent maintenant généralement le besoin d'une réforme dans l'enseignement classique. De toutes parts, les méthodes routinières croulent devant des méthodes neuves et claires, débarrassées de toutes les inutilités et de tout le fatras scolastico-métaphysique qui encombrent les vieilles méthodes. En attendant que nous puissions rendre un compte détaillé du mouvement réformateur qui a pénétré dans toutes les parties de l'instruction, nous croyons faire une chose utile en appelant l'attention de nos lecteurs sur les travaux d'un homme dont la modestie égale le génie, car l'enseignement a aussi son génie : nous voulons parler de M. Maitre, inspecteur des écoles primaires du département du Var. Après avoir appliqué pendant vingt-trois ans les ressources d'un esprit pénétrant aux plus petits détails de l'enseignement élémentaire, il nous fait part des découvertes qu'il a faites dans cette partie si importante et si négligée. Le libraire Hachette a publié sa *Méthode de lecture simplifiée*, véritable création de talent, dont la simplicité et la fécondité étonnèrent les membres du conseil royal d'instruction publique, qui la déclarèrent préférable à toutes les autres méthodes dont la connaissance leur était parvenue. Nous avons encore de lui un *Traité d'Arithmétique pratique*, où l'on retrouve la lucidité qui caractérise l'esprit de cet excellent instituteur.

Précis de l'Histoire de la Philosophie, publié par MM. de Salinis et de Scorbiac. — 1 volume in-8°.

Le livre de MM. de Salinis et de Scorbiac est destiné à l'enseignement; il est comme le résumé,

sous une forme élémentaire, de l'enseignement de la philosophie, tel qu'il a eu lieu pendant six années au collége de Juilly. On sait que ce nouveau collége n'a pas menti à son ancienne réputation. Juilly, qui prêta ses silencieuses solitudes aux méditations de Bossuet et de Mallebranche, est redevenu l'asile de la pensée; ce livre en est le témoin : c'est le seul résumé complet que nous ayons de l'histoire de la pensée philosophique, depuis sa première et mystérieuse manifestation orientale dans les systèmes de l'Inde, alors qu'elle semblait se dégager à peine du tout divin et en reproduire comme un magnifique reflet, jusqu'à nos jours, où, fatiguée de s'être si long-temps égarée dans d'arides recherches, dans de stériles spéculations, elle tend à rentrer dans cette unité d'où elle est sortie, à resserrer en un faisceau les vérités qu'elle a gaspillées, et à redevenir croyante, après s'être bien convaincue de son impossibilité à rien construire sur le sable mouvant du moi humain. Bien des volumes sont renfermés dans ce livre; et c'est ainsi qu'il faudrait que l'on songeât à écrire.

On trouvera dans ce *Précis* un exposé clair et complet de toutes les philosophies de l'Inde, de la Chine, de la Perse, de l'Egypte, de la Chaldée, de la Phénicie, des écoles ionique, italique et éléatique; des détails curieux sur les philosophies qui sont sorties du christianisme ou qui ont subi son influence pendant les premiers siècles, et qui sont comprises sous la dénomination générale de gnosticisme, sur la philosophie gréco-orientale de Plotin, Jamblique, etc.; enfin, sur la philosophie du moyen-âge, qui prépara le vaste mouvement philosophique moderne commencé par Bacon, Descartes, Leibnitz, Spinosa, Wolff, ce cadre immense est admirablement rempli. Ce *Précis* nous paraît être le manuel indispensable de ceux qui s'occupent spécialement d'études philosophiques, comme aussi de ceux qui tiennent seulement à avoir des notions exactes des choses.

Philosophie Religieuse. — 1er Volume. — *Saint-Martin.*

» J'ai désiré de faire du bien, mais je n'ai pas désiré de faire du bruit, parce que j'ai senti que « le bruit ne ferait pas de bien, comme le bien ne ferait pas de bruit. » Ainsi parlait le sage qui mit à cacher sa vie, autant de soins que d'autres en mettent à la faire briller. Quand pressé par la charité qui brûlait son ame, de parler à ses frères, à ceux qu'il eût voulu conquérir au culte de la vérité, il se cacha sous le nom du *Philosophe inconnu.* Et la mort n'a pas été pour lui, comme pour d'autres génies méconnus, l'époque d'une transformation semblable à celle qui dégage le brillant papillon de l'enveloppe grossière de la chrysalide. Après sa mort comme durant sa vie, Saint-Martin a continué d'être le Philosophe inconnu. Peu ont eu assez de bonheur pour découvrir dans le creux de la vallée qu'il s'était choisie, les eaux pures et vivifiantes de son ame vertueuse. Une obscurité de style que peut-être il avait recherchée, l'a préservé de l'indiscrète curiosité de la foule, mais aussi a peut-être éloigné de lui des ames dignes de le comprendre. Pour moi j'aime ces noms qui n'ont pas retenti dans le monde, et qui n'ont eu dans la solitude que quelques échos amis. Les louanges des hommes souillent souvent plus qu'elles n'honorent, et loin de donner comme Alcibiade un souflet au maître d'école qui n'avait pas les poésies d'Homère, je m'en serais félicité tout bas. Oh! l'admiration des sots!

Pourtant nous applaudissons sincèrement à la publication de ces *pensées* de Saint-Martin, tout en en faisant remarquer l'insuffisance. Ce livre sera peut-être pour quelques-uns une révélation.

Excellence de la morale catholique, démontrée par Manzoni.

Cet ouvrage a été entrepris par le célèbre écrivain italien, pour répondre à certaines assertions contraires à l'honneur de l'Église catholique, qui se trouvent dans *l'histoire des républiques italiennes au moyen âge* de M. de Sismondi. Nous avons remarqué dans ce livre, des réponses satisfaisantes à plusieurs attaques qui ont été dirigées dans ces derniers temps contre la religion. La traduction de ce livre est une bonne œuvre. La lecture ne peut qu'être utile, nous la recommandons comme telle à nos lecteurs.

Biographie de la ville de Saint-Omer, par M. Piers.
Un volume in-8°. Saint-Omer, chez Lemaire, Litte-Rue, n° 27.

M. Piers donne un exemple digne d'être suivi par les hommes laborieux que renferment toutes nos villes de province, et dont les travaux sont dirigés vers les recherches spéciales; eux seuls

sont en état de fournir à l'histoire générale des documents précieux que l'historien est forcé d'ignorer faute de pouvoir faire lui-même les recherches nécessaires. Il est temps que le patriotisme des villes de provinces se réveille; Paris ne peut plus leur imposer de vasselage; cette grande prostituée des temps modernes chancelle dans l'ivresse et dans l'imbécillité; son bavardage a un moment charmé le monde, maintenant son radotage n'inspire plus que le dégoût. Aussi la province s'émeut, nous le savons; tous les jours des preuves nouvelles nous en arrivent; des travaux importans et consciencieux se poursuivent dans l'obscurité. La décentralisation s'opère dans les régions de la pensée : la décentralisation matérielle et politique suivra d'elle-même. Le midi a déjà levé la bannière : une *bibliothèque méridionale* se publie à Toulon, sous la direction de M. E. de Puycousin. Le projet des rédacteurs n'est rien moins que d'opposer à la littérature parisienne, si futile, si prosaïque à la fois et si exagérée, une littérature sérieuse et noble, affranchie du joug des coteries et des préoccupations politiques. L'entreprise est grande : l'avoir tentée mérite déjà des éloges. Un manifeste éloquent du directeur ouvre dignement cette publication, qui a toutes nos sympathies, et dont nous entretiendrons quelquefois nos lecteurs.

Nous avons remarqué dans la *Biographie* de M. Piers, et nous recommandons vivement à nos lecteurs, une dissertation très-importante et très-curieuse sur le célèbre abbé Suger.

Explorations en Normandie. — *Rouen.* Par M. le Vicomte Walsh. Un vol. de 600 pag. 7 fr. 50.

Ce que M. Piers a fait pour les hommes qui ont illustré son pays natal, M. le Vicomte Walsh, vient de l'exécuter pour les monumens qui embellissent la ville où s'est fixé son noble exil. Certes le *pays des châteaux et des églises* ne pouvait avoir un plus digne explorateur, que l'un de ces hommes dont le nombre devient tous les jours plus petit, qui portent un cœur dans lequel les nobles sentimens de religion et de fidélité n'ont jamais défailli. Quoique appelé par la nature de son travail à remuer des cendres froides et des souvenirs morts, on voit s'agiter dans le livre du courageux écrivain un esprit de vie et des sentimens chaleureux, on y retrouve l'homme qui a dévoué sa vie, tout son être à une cause. Dans nos temps d'affaiblissement général de toute foi politique et religieuse, un pareil exemple est beau à contempler même pour ceux qui ne voudraient pas l'imiter. Considéré littérairement, ce livre est écrit avec feu, avec imagination, et porte l'empreinte d'un talent réel. Nous y avons trouvé, nous étrangers à cette province, une lecture très-attachante et très-instructive, à combien plus forte raison offrira-t-il de l'intérêt à ceux qui sont nés dans les lieux que l'écrivain a entrepris d'explorer !

Correspondance d'Orient. par MM. Michaud et Poujoulat. — Tome VI.

Dans un de nos derniers numéros, nous entretenions nos lecturs des *Souvenirs d'Orient* de M. de Lamartine, qui sont tout ensemble un ouvrage nul comme ouvrage, et une admirable poétique, une révélation du génie dans ses plus mystérieux secrets de création. Le privilége qu'ont les *Souvenirs* de nous faire assister en quelque sorte à la conception de la poésie et au contact de la création avec l'ame du poète, qui fait le seul mais immense mérite de ce livre, et qui n'a pas été, que je sache, encore remarqué, se révélera à la critique à mesure que les susceptibilités que la position politique du poète a soulevées se calmeront. Jusque là je ne crains pas de dire que ce livre n'a pas été jugé et n'a pu l'être. Il n'en a pas été ainsi de la *Correspondance d'Orient*, que publient depuis près de deux ans MM. Michaud et Poujoulat, et dont le sixième volume vient de paraître. Le monde littéraire n'a eu qu'une opinion sur cet ouvrage : un concert unanime d'éloges est venu dédommager les deux écrivains de leurs peines et de leurs travaux. Au milieu du discrédit général de tous les produits de la librairie, le succès de la *Correspondance* est un fait marquant et prouve sans réplique que, si peu de choses réussissent de nos jours, c'est que peu de choses méritent de réussir et que pour faire cesser ce vaste *brouhaha* littéraire ou non, qui nous assourdit, il ne faut qu'une chose : une voix forte et harmonieuse.

Et c'est surtout cette dernière qualité qui caractérise essentiellement la *Correspondance*. Quelque chose de la pompe et de la magnificence de l'Orient semble s'être empreint dans les récits, dans les descriptions des deux voyageurs qui ont entrepris de dérouler devant nos yeux ces solennels tableaux. M. Michaud, écrivain expérimenté, connaissant à fond toutes les ressources de la parole et de la langue qu'il manie, a quelque chose de la gravité des anciens temps, nuancée par l'enjouement gracieux de nos sociétés plus policées. M. Poujoulat jeune homme et jeune poète

au cœur chaud, à la tête ardente, fait reluire à travers le prisme de son imagination tous les feux du ciel d'Asie, et sur notre terre aride et glaciale jete à pleines mains les plus fraîches fleurs de l'Orient. Soit que sous la tente de l'Arabe Bédouin, de cet homme primitif, qui erre libre et indompté avec ses chameaux, ses chèvres et ses chevaux dans des solitudes sans nom, nous étudions la société dans ses premiers rudimens avec ses passions ardentes et naïves. Soit qu'au pied des pyramides de Giseh, ou au milieu des ruines d'un collége sacerdotal de Memphis, nous méditions sur les révolutions des empires qui ont recouvert des sables du désert et de la plante des décombres, la terre d'où la sagesse sortait pour éclairer le monde, partout et toujours ce beau livre charme et ravit. Monument élevé dans notre Occident à la gloire de l'Orient, il lui a emprunté un de ces rayons qui dorent même les ouvrages de l'homme dans cette contrée aimée du soleil.

De l'Aristocratie en France. — *De l'avenir des Nationalités de l'Europe*, par M. R.

Dans le prémier de ces opuscules qui traite de *l'aristocratie en France*, l'auteur examine la cause de l'affaiblissement de l'aristocratie territoriale, et il montre qu'elle réside non dans le morcellement des propriétés, par le partage égal entre tous les enfans, ordonné par la loi depuis quarante-trois ans, mais dans les mœurs de l'aristocratie, dans son goût pour le luxe, son amour des places, sa concentration dans les villes, toutes causes qui l'obligent à vendre des parties de ses biens à des paysans toujours avides de propriétés foncières.

Outre le luxe exorbitant dont le séjour des villes exige le déploiement et qui ruine l'aristocratie, son éloignement de ses domaines l'empêche de contracter avec le cultivateur ces nobles relations de dévouement et de protection, bases de toute influence permanente. Ces quelques pages sont pleines de sens, de raison, et de plus très-bien écrites.

Dans *l'avenir des nationalités de l'Europe*, l'auteur prétend que tôt ou tard les petites nationalités finiront par s'absorber dans les grandes; et là-dessus il indique une nouvelle division de l'Europe, chaque état étant formé de peuples analogues par la langue et enfermés par les limites naturelles des fleuves des montagnes et des mers. Ainsi périront bien des nationalités. L'auteur l'avoue et ne s'en effraye pas. L'homme étant mortel, prétendre accorder à une association d'hommes l'immortalité, nous parait, comme à l'auteur, peu sensé. Ce dernier opuscule nous a semblé moins frappant que le premier : du moins repose-t-il sur des données plus arbitraires.

Les Femmes vengées, par Ernest Desprez. — 2e édition; 2 vol in-8o.

L'auteur a adopté pour son roman la forme épistolaire, forme qui nuit un peu à la rapidité de l'exposition, mais qui en revanche favorise beaucoup l'analyse morale qui est faite dans ce livre d'une manière peu commune. Il commence par l'amour que conçoit Henri pour sa cousine Marie, amour qu'il déteste parce qu'il méprise sa cousine à cause de sa frivolité. Henri fait confidence de cet amour à son ami Paul *le mélancolique*, Héraclite de vingt-trois ans, qui, assez heureux pour avoir échappé aux dévastations d'une grande passion, ou aux activités dévorantes d'un génie qui se consume dans la solitude, veut à toute force singer le caractère et le langage de ces solennels infortunés. Les lettres de Paul sont comiques de misanthropie : et il en est qu'on pourrait croire copiées de tel roman à la mode, tant elles sont emphatiquement ridicules. On imagine bien quels conseils donne Paul, mais heureusement il n'est pas le seul consulté. Madame Sophie Cambon, tante de Henri et de Marie, qui désire ardemment l'union de son neveu et de sa nièce, envoie en Auvergne auprès de M. Darcey, le père de Marie, Mme de Montalte, son ancienne amie de pension, pour sonder le cœur des deux enfans et aider le développement de leur amour. Au lieu de cela, Mme de Montalte ne comprend rien à ce qu'elle voit, et brouille tout sans s'en douter. Les caractères de cet amour dont la bizarrerie est un peu exagérée échappent à l'imagination mobile de Mme de Montalte, qui ne connait de l'amour que ce que lui en ont appris les traditions des salons. Il y a loin de là à la passion d'Henri. Henri est un de ces jeunes gens dont le premier amour a été la science, et qui arrivent à l'âge des passions avec une ame vierge. La première fois que ses yeux se sont levés de dessus ses livres, ils ont rencontré ceux de Marie, jeune fille de seize ans, qui sait toucher du piano, danser, et aussi je crois, faire de la tapisserie. Mais c'est surtout la danse qu'elle aime avec passion, avec fureur, au grand contentement du bon M. Darcey, qui dit qu'il faut que jeunesse se passe, et que les enfans s'amusent. Cet extérieur frivole cache cependant un fonds exquis de sensibilité et d'amour. Mais

Henri est trop philosophe pour le démêler, et il se désole de ne pouvoir s'empêcher d'aimer sa cousine, et aussi de ne pouvoir le faire sans se déshonorer à ses propres yeux. Cette situation est piquante. Les anxiétés, les angoisses d'Henri, ses efforts pour corriger les défauts de celle qu'il voudrait voir sans tache, ses souffrances lorsqu'un rival tout frais échappé du lycée, beau danseur et grand chasseur, le fils de Mme de Montalte, vient se jeter au travers de son amour, tout cela est assez originalement décrit. Enfin Henri quitte brusquement l'Auvergne et s'enfuit en Espagne. Là seulement les prétendus défauts de sa cousine s'effacent à mesure qu'il se trouve en présence d'une brune Espagnole, Rozario, sorte de hussard femelle qui a reçu des blessures en combattant pour la liberté de son pays. Ce contraste guérit l'esprit d'Henri.

Cet ouvrage est intéressant; les caractères quoiqu'un peu forcés quelquefois, sont bien tracés; le style aisé, coulant, varié. Le caractère surtout de Mme Sophie Cambon est une belle création, et il faut croire qu'une vertu si pure et si courageuse n'est pas purement romanesque. La réconciliation de M. et de Mme de Montalte, qui se trouve à la fin du volume, jette un beau jour sur le caractère de cette femme qui avait apparu avec trop de légèreté dans le courant de l'ouvrage, et confirme ce qu'on a dit souvent, que les têtes les plus folles accompagnent souvent les meilleurs cœurs. Nous signalons la lettre cinquante-neuvième comme un modèle de naïveté et de candeur. Somme toute, le succès de l'ouvrage ne nous étonne pas; son titre seul, au besoin, eût été une bonne fortune.

Les Premières Feuilles, par M. A. de Saint-Mandé. — 1 volume in-8°.

De la philosophie à la poésie la transition paraît un peu brusque. Oui, si l'on profane ce beau nom pour l'appliquer à un amas de productions sans verve et sans originalité, pâle et triste reflet qui fait douter de la lumière. Qu'on appelle cela poésie, soit; mais en a-t-il toujours été ainsi? La poésie primitive qui civilisait les hommes, n'était-elle qu'un vain et inutile assemblage de mots, une valse insensée de deux sons semblables? Non certes. La poésie était la raison chantée; la vérité découlait des lèvres du poète, et la sagesse vibrait sur sa lyre. Mais que parlons-nous de sagesse et de vérité à un siècle qui a jeté ces deux filles du ciel dans la tombe, pêle-mêle avec toutes ses vertus. Toute foi s'est enfuie loin de nous; pourquoi s'étonner que la poésie ait déployé ses ailes et se soit aussi envolée. Nous n'avons pas autre chose à dire de ce volume de poésies dont nous venons de donner le titre; on y cherche vainement une couleur, une teinte, un reflet quelconque; rien à quoi l'on puisse se rattacher et dire : ceci est bon, ou ceci est mauvais. Une fatigante uniformité, une médiocrité désespérante planent surtous ces vers et leur ôtent tout caractère. Pourtant, l'auteur ne paraît pas ignorer la facture des vers; il y a mieux: quelquefois il rencontre une veine de poésie, comme dans le morceau que nous allons citer. Pourquoi ces bonnes fortunes lui arrivent-elles si rarement! Dans la pièce intitulée *le Vendredi-Saint*, voici quelques beaux vers que lui inspire la vue du cimetière :

Alors, pleins de tristesse et fuyant tous les yeux,
Ils dirigeaient leurs pas vers ces funestes lieux
Où tout homme en naissant doit déposer son père,
Où bientôt à sa cendre il mêle sa poussière,
Vers lesquels ici-bas toute vie a son cours,
Où dorment confondus le vieillard plein de jours,
Le jeune homme en sa fleur et l'enfant sans années,
Où viennent se briser les grandes destinées,
Où tombent au matin les plus brillantes fleurs,
Pour le cœur d'une mère asile de douleurs!

E. M.

CHRONIQUE DE LA SECONDE QUINZAINE DE MAI.

Il n'y a point de divisions à établir dans cette seconde partie du mois, presque tout appartient au réquisitoire. L'atmosphère est chargée de miasmes procéduriers. Le génie de la chicane couvre tout de ses larges ailes; Racine qui, en composant les Plaideurs, ne croyait être qu'un auteur comique, se trouve être un historien.

Que de fautes résultant d'une première faute! On fait un procès commun par devant la cour

des pairs à des hommes accusés de délits différens, commis dans des villes éloignées les unes des autres; on bâtit un ensemble de complot avec ces pièces de rapport, on compose une mosaïque judiciaire en violant tous les principes de la justice si complètement désertés par M. Guizot ministre, et si éloquemment défendus par M. Guizot écirvain, dans la brochure qu'il fit paraître en 1821. Le premier procès amène celui des quatre-vingt-onze défenseurs, signataires présumés de la lettre des avocats aux prévenus d'avril.

Il y a parmi eux deux députés; il faut demander leur extradition à la chambre. M. Cormenin déclare n'avoir pas signé; M. Audry de Puyraveau refuse d'articuler aucune réponse, ne reconnaissant pas à la chambre le droit de l'interroger. La chambre met M. de Puyraveau en cause. Ainsi, le procès d'un député vient s'ajouter à celui des avocats, qui se rattachait à celui des prévenus.

Dans les deux séances qui ont abouti à une résolution autorisant les poursuites contre M. Audry de Puyraveau, la discussion prend un caractère inoui de violence et d'emportement. Un député, M. Jaubert, dénonce les journalistes comme troublant la séance, et demande que leur tribune soit évacuée; cette proposition est accueillie; un journaliste, à la sortie de la salle, présentant quelques observations à M. Jaubert sur sa proposition, est assailli par une quinzaine de membres du centre. Le lendemain, le journal, auquel il appartient, publie un article violent sur les scènes de la veille. Un M. Jolivet demande que le journal soit cité à la barre, et le procès du *Réformateur* vient s'ajouter au procès de M. Audry de Puyraveau, qui se rattache au procès des quatre-vingt-onze défenseurs, qui n'est qu'une branche du procès d'avril, auquel se lient encore un procès contre une partie de la garde nationale qui s'est refusée au service extraordinaire du Luxembourg qu'elle croit illégal, et un procès contre le *National*, qui a blâmé sévèrement les parodies d'émeutes qui ont eu lieu pendant plusieurs soirées aux environs de la porte St.-Martin.

De compte fait, voici déjà six poursuites qui résultent de la première qu'on a intentée. Les Pompée du nouveau régime frappent du pied la terre, et il en sort des procès. Qu'y gagne le pouvoir? C'est la seule question qu'il convienne d'adresser à des hommes qui ne connaissent d'autre morale que celle de l'intérêt, et qui sont peu scrupuleux sur le choix de la route qu'ils prennent, pourvu qu'elle les conduise á leur but.

Ce qu'a gagné le pouvoir au procès d'avril, nous avons déjà eu occasion de le dire. Ce procès a prouvé d'une manière éclatante l'impuissance morale où se trouvait l'ordre de choses actuel, par suite de l'absence du principe monarchique et de la présence du principe révolutionnaire. La pairie, malgré tous ses efforts, n'a pu sortir des mauvaises voies où elle est engagée. Après avoir marchandé avec la justice, elle a lésiné avec l'arbitraire. Se dérobant aux impétueuses sollicitations de M. Martin (du Nord), elle a refusé de décider en principe que les prévenus pouvaient être jugés sur pièces, sans être entendus. La brutale franchise de cette illégalité l'épouvante. Ne pouvant trancher la difficulté, elle vit avec elle, et continue l'interrogatoire des vingt-trois accusés qui consentent à lui répondre.

Ce que le pouvoir gagnera au procès des quatre-vingt-onze défenseurs, il est facile de le préjuger par le scandale des séances parlementaires où l'extradition de M. Audry de Puyraveau a été discutée. Joignez à cela que M. Audry de Puyraveau à averti M. Pasquier par une lettre, qu'il faudrait employer la violence pour le traîner à la barre de la chambre des pairs.

Quant au procès *du Réformateur*, il a eu une physionomie tout-à-fait particulière. On ose à peine dire la cause première qui l'a amené, et les petits motifs de la grande indignation de quelques bancs de la chambre contre la presse. Il paraît que de la tribune des sténographes, qu'il ne faut pas confondre avec celle des journalistes, quelques mains coupables d'une espiéglerie qui trouve sinon son excuse, au moins son explication dans une jeunesse encore voisine de l'enfance, se permettaient, habituellement, contre d'honorables députés siégeant au-dessous d'eux, de ces innocentes persécutions et de ces méchancetés puériles qui appellent sur les délinquans la foudre scolastique, c'est-à-dire la férule. On parle d'un effroyable attentat commis avec préméditation contre une perruque parlementaire, dont le blond cendré à disparu sous une gouttière d'encre méchamment pratiquée par une main irrévérencieuse. Etonnez-vous après cela que la chambre voie tout en noir lorsqu'il s'agit de la presse ! La renommée va rapportant aussi l'histoire effrayante d'un habit législatif parsemé d'une pluie de pains à cacheter, qui, lancés par des mains habiles, venaient s'attacher aux basques, si bien qu'un huissier de la chambre, voyant l'honorable membre si bien cacheté, faillit le prendre pour une missive et mettre le député de Maine et Loire à la poste.

Voilà les grands griefs qui ont indisposé une partie de la chambre contre la presse, griefs qui auraient dû motiver la présence d'un maître d'école dans la tribune des sténographes, et dont la colère aveugle de l'assemblée à fait jaillir le procès du *Réformateur*.

Or, le procès du *Réformateur* a eu cela de dangereux, qu'il a placé encore une fois le pouvoir en face de son principe. M. Raspail est venu étonner notre époque du mysticisme de ce langage révolutionnaire, qui depuis la première révolution avait été oublié. Il a professé la religion révolutionnaire sous un gouvernement qui a les formes de la monarchie. D'où vient cette anomalie étrange? Elle vient du principe politique qui domine le pouvoir, principe qui a été mis de nouveau en lumière. Ajoutez à cela que le journaliste républicain a eu l'habileté d'entourer ses opinions d'un parlage de philantropie, d'une espèce de sentimentalisme universel qui a nécessairement brillé auprès des allures brutales, et de la frénésie passionnée de quelques uns de ses juges. M. Bugeaud, par exemple, qui rend chaque jour dans la chambre d'incontestables services à la république, s'est distingué ce jour là plus qu'on ne saurait dire. Quand on voit ce député transporter la caserne et la tribune, se poser en gladiateur du pouvoir actuel, n'ouvrir la bouche que pour donner passage à des paroles d'extermination, comment veut-on qu'il n'y ait pas une réaction morale en faveur de ceux qu'il attaque? M. Bugeaud devrait savoir que ce qui effraye dans la république, c'est sa violence; or, la république parait douce, modérée, inoffensive auprès de M. Bugeaud. Dans son dévouement à la royauté d'août, il est aussi emporté que les membres de l'ancienne convention pouvaient l'être; c'est un jacobin d'ordre public, c'est le royaliste de la Montagne. Bien des gens disent à cela que M. Bugeaud calcule son rôle plus qu'on ne le croit, et qu'il nourrit plus d'ambition qu'on ne le suppose. Il veut être quelque chose dans la chambre; la puissance de la parole lui manquant, il laisse voir dans tous ses discours la crosse de son pistolet et la poignée de son sabre qui passent. M. Bugeaud, c'est le coup d'état en chair et en os, qui monte quelquefois à la tribune pour rappeler au pouvoir qu'il est là à son service et qu'il n'attend que ses ordres pour paraître. Il y a entre M. Viennet et lui cette différence que, tandis que l'un se contente de dire : *la légalité nous tue*, l'autre ajoute : *tuons la légalité.*

Il est facile de comprendre quel intérêt le pouvoir avait à cacher tout ceci à la société, et par conséquent à éviter à tout prix cette suite de procès qui, s'engendrant les uns les autres, démontrent à la France que le calme et l'ordre régulier qu'elle demande, il n'appartient pas à l'ordre de choses actuel de les lui donner, tandis que la violence qu'elle craint et qu'elle reprouve est dans l'essence de ce même gouvernement. C'est une terrible émeute pour la royauté sortie des barricades, qu'une émeute qui ne tire pas de coups de fusils et à laquelle par conséquent on ne peut pas en rendre; or, c'est à une émeute de cette espèce que nous assistons depuis un mois sur tous les points de la société.

En face de cette situation intérieure, la situation extérieure est loin d'être satisfaisante. Tandis que M. le duc de Chartres court le cerf à Chantilly et promène dans les bois sa paresseuse inutilité, à un âge où le grand Condé avait déjà gagné la bataille de Rocroy, les affaires de la Péninsule espagnole prennent un aspect menaçant. Zumalacarréguy, ce Fabius d'une guerre où il n'y a point d'Annibal, a usé toutes les armées qu'on lui avait opposées. Valdès est venu, a vu et a été vaincu. Il n'y a plus entre Charles V et sa couronne qu'une armée démoralisée et un gouvernement impuissant. Aussi le cabinet de Madrid réclame-t-il, comme dernier moyen de salut, cette intervention qu'il repoussait naguères avec tant de fierté. Le cabinet du Palais-Royal est partagé sur cette grave question. Pour agir en Espagne, il faut, l'exemple de l'Empire l'a prouvé, que la France ait des alliés sur le Rhin. Dans la situation actuelle, est-il possible d'abord de tenter cette expédition sans l'adhésion des puissances du Nord? Si elles ne s'y opposent point formellement, est-il prudent de s'engager dans une intervention, qui demandera un vaste déploiement de forces, et pendant laquelle la diplomatie, suivant son usage, peut profiter des préoccupations du Midi pour exiger des concessions immédiates au Nord, par rapport à la Belgique, par exemple? C'est là le problème qu'il s'agit de résoudre, problème difficile et en même temps problème capital, car l'Espagne, qui a déjà été une fois *le commencement de la fin*, est peut-être destinée à justifier une seconde fois le mot de M. de Talleyrand.

Dans cette situation, le cabinet du Palais-Royal manque d'habileté dans les petites choses comme dans les grandes. Au lieu de rallier, il éloigne. Sa conduite avec M. Soult, au sujet de la vente de deux tableaux, peut être citée à cette occasion comme un prodige de maladresse. Le maréchal Soult est l'homme de l'époque dont le nom est le plus puissant sur l'armée. Elle ne l'aime pas, mais elle croit à lui. Il fallait donc plus que jamais ménager le maréchal Soult dans un moment où une éventualité militaire peut se présenter. Loin de là, on choisit ce moment pour apprendre à l'armée que les services rendus ne doivent attendre qu'ingratitude. M. le maréchal Soult a été haut et digne dans cette correspondance où M. de Montalivet a déployé une impertinence qui a toute la couleur de ses fonctions domestiques. On raconte que M. de Talleyrand, sondé par le même personnage sur la quotité de la somme qu'il faudrait lui compter pour le décider à assister au procès d'avril, aurait répondu en souriant : « J'ai traité bien souvent de ces affaires-là dans ma vie, mais toujours avec les maîtres, jamais avec leurs laquais. » C'est la réponse d'un diplomate et d'un grand seigneur corrompu. La réponse de M. Soult, qui refuse hautement ce qu'on prétend lui donner comme une aumône, après le lui avoir offert comme le prix d'une vente, est plus digne, est plus belle; c'est la réponse d'un soldat.

Toute cette situation du régime actuel se résume en trois mots : Les événemens le pressent, les hommes le quittent.

N.

— MM. les actionnaires de la *Jeune France* sont convoqués en assemblée générale le 3 juillet prochain au siége de la société pour entendre un rapport, et délibérer sur les moyens qui seront proposés d'étendre la société dans toutes les proportions qu'elle comporte.

JULES FORFELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



Jules Arnout — Lith. de Benard

Château Royal de Chambord

ÉCONOMIE POLITIQUE SOCIALE.

(4ᵉ article.)

Les préceptes de tous les cultes, du culte véritable comme des cultes faux, se divisent naturellement en deux parties distinctes ; l'une qui règle les rapports de l'homme avec la divinité, et l'autre qui détermine ses obligations envers le prochain. Toutes les deux, elles ont une commune garantie dans l'intérêt éternel du croyant, tel du moins qu'il le conçoit ; mais, à proprement parler, la dernière, seule, est la partie *socialisante* de chaque culte. C'est elle qui pose les fondemens de la société, et, par conséquent, c'est elle qui, sous les noms divers de morale, d'opinion publique, de conscience générale, constitue dans son application ce que nous avons appelé ordre légitime. Quand la famille est devenue nation, cet ordre ne lui suffit plus, et il reçoit son complément nécessaire par la création de l'ordre légal. Celui-ci représente la loi humaine sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations, loi nécessairement subordonnée, quand elle est à son état normal, à la loi divine. Alors l'édifice social est achevé, et à moins de violence extérieure, il subsiste aussi long-temps que l'ordre légitime n'est point ébranlé par les efforts de l'incrédulité.

En effet, le catholicisme lui-même n'a et ne saurait avoir une action civilisatrice que sur les peuples qui ont foi en lui. Otez cette foi, et l'ordre légitime, quelque soit sa nature, ressemblera à la poussière que la plus faible brise chasse devant elle ; tout ce qu'il soutenait, gouvernement, administration, hiérarchie sociale, la famille et la propriété, tout s'écroulera bientôt. Vainement l'homme essaierait d'échapper à cette terrible conséquence ; la perfection même de l'ordre légal ne l'y soustraira point. Elle pourra retarder, mais elle n'empêchera point la ruine de la société, qui, en perdant ses croyances, est tombée sous l'empire destructeur de l'intérêt temporel.

La fonction propre de l'ordre légal est de réaliser la notion du bien et du juste, que l'ordre légitime a rendu populaire. Ce que celui-ci permet, celui-là le peut faire ; mais il ne saurait aller au-delà sans créer un antagonisme funeste à l'un ou à l'autre, parce que dans le conflit de leurs exigences, l'un des deux finira nécessairement par périr. Si le législateur commande ce que le culte défend, ou s'il défend ce que le culte ordonne, le citoyen, placé entre son intérêt temporel et son intérêt éternel, sera obligé de sacrifier l'un ou l'autre. S'il obéit au premier, il tardera peu à chercher le repos de sa conscience dans une négation complète du culte dont il enfreint journellement les préceptes, et le triomphe de l'ordre légal sur l'ordre légitime sera mortel à tous les deux, car la société n'y survivra point. Au contraire, s'il obéit au second, il sera par cela seul en révolte flagrante, quand même elle serait passive, contre le pouvoir humain, et combien de temps celui-ci pourra-t-il résister à des haines, à des mépris que leur caractère tout religieux rendra si amers ? Ainsi l'ordre légal ne peut se mettre en opposition avec l'ordre légitime d'un peuple sans amener une révolution politique, s'il est le plus faible, ou une révolution sociale, s'il est le plus fort.

Nous disons une révolution sociale, et nous entendons par ce mot, non la ruine, mais la transformation du culte ancien en un culte nouveau. En effet, il est sans exemple que jamais peuple ait consenti à l'abandon complet de ses

croyances religieuses, à moins que d'autres croyances ne se fussent déjà présentées pour les remplacer. L'homme a trop peur de l'état de nature, il comprend trop bien que la pire des sociétés vaut mieux encore que l'absence de toute société ; en un mot, il a trop l'instinct de ses besoins pour renoncer d'une manière absolue aux bienfaits d'une religion quelconque. Si partout on trouve des incrédules, ils ne sont nulle part qu'en petit nombre, si ce n'est dans la société chrétienne, qui seule, ainsi que nous le verrons plus tard, peut résister à leur contact. Ailleurs, ils se taisent ou se cachent, et l'obscurité où ils se complaisent prouve combien peu ils prétendent disposer de l'avenir social de leurs compatriotes. L'histoire nous l'apprend : la religion qui meurt est remplacée par une autre ; et ce changement, le plus grand que l'on puisse concevoir sur la terre, fait sortir des ruines de la société vieillie une société nouvelle. C'est là ce qui constitue la véritable révolution sociale, révolution qui se résume dans la substitution d'un ordre légitime à un autre ordre légitime. Alors apparaissent, avec une autre morale, d'autres idées et d'autres mœurs, et l'ordre légal, jeté dans le creuset où a péri le culte qui lui prêtait son lointain appui, en sort sous une forme que détermine les besoins de la religion victorieuse.

Ainsi le christianisme doit peu redouter les efforts et même les progrès de la philosophie moderne. A mesure qu'elle s'étend, je ne sais quel effroyable malaise se développe avec elle, et avertit les masses que le progrès véritable ne saurait être l'apanage d'une doctrine, sans ordre légitime possible, puisqu'elle implique la négation de l'intérêt éternel. Voyez le mouvement si remarquable qui s'opère parmi les incrédules de notre époque ; ils ne croient pas encore à la vérité du catholicisme, mais déjà ils croient à sa nécessité. Au dix-huitième siècle, la philosophie n'en était point là, car elle n'avait point assez vécu pour être réduite à proclamer elle-même que, sans Dieu, il ne peut y avoir de civilisation. Un demi-siècle de plus a suffi pour lui ouvrir les yeux, et dans son désespoir, elle se ferait musulmane ou idolâtre, si elle pouvait espérer que les peuples la suivraient dans cette nouvelle voie. Mais le temps est passé où l'intelligence du chrétien pouvait s'égarer ainsi ; sa raison, qu'a façonnée l'Évangile, ne peut plus accepter que la vérité absolue, ou un mensonge non moins absolu. Homme, il peut être athée ; peuple, il est condamné sous peine de mort à redevenir catholique.

Comme le culte de chaque société détermine la nature de son ordre légitime, elle communique à cet ordre l'immutabilité qui est inhérente à toutes les religions. Car elles ne sont *religions* qu'autant qu'elles invoquent en leur faveur, le témoignage de la divinité. Vrai ou faux, ce témoignage ne peut se scinder, et du moment où la société cesse de croire à un seul des préceptes, à un seul des dogmes dont il est la garantie, elle est irrésistiblement entraînée à les rejeter tous. Sous ce rapport, il ne peut y avoir d'exception qu'à l'égard des cultes, qui confient le dispositif de leur discipline à une autorité visible, instituée par eux, et encore l'exception est-elle plutôt apparente que réelle. Refuser dogmatiquement son obéissance à cette autorité, c'est nier son institution, et lorsque celle-ci fait partie intégrante du culte, c'est-à-dire de sa doctrine révélée, elle ne peut être attaquée sans que la doctrine entière ne soit compromise. La nation la plus imbécille à encore trop de bon sens pour se laisser abuser par de ridicules sophismes; elle s'aperçoit de suite que les attaques dirigées contre une de ses croyances, portent réellement sur ce qui est commun à toutes, la divinité de leur origine. Elle

ne peut donc en répudier aucune sans proclamer, non la faillibilité des révélations d'en haut, car cela serait absurde, mais bien, que son culte ne vient pas de Dieu. Elle croira donc à tout, ou bien elle ne croira à rien, et par conséquent la sagesse humaine se consumera toujours en inutiles efforts, lorsqu'elle essaiera de modifier la foi d'une société, en la restreignant à ce qui lui paraît utile ou rationnel. Faire une semblable tentative, c'est se déclarer plus sage que Dieu, et cette prétention, permise peut-être à un *philosophe*, n'excitera jamais que la risée de la multitude.

Le christianisme, il est vrai, a remplacé et n'a point répudié la loi de Moïse. Mais ici le changement est venu du fondateur même du culte primitif, et il n'a fallu rien moins que la parole de Dieu lui-même pour développer sa propre parole. Encore dans sa pitié de la raison humaine, avait-il annoncé par ses prophètes la venue de la loi nouvelle ; en sorte qu'aujourd'hui, nous ne pouvons logiquement croire la vérité de l'Ancien Testament, qu'autant que nous croyons à l'Évangile. Cet exemple donc est une preuve de plus que l'homme ne peut, par un appel à sa seule autorité, changer même la plus absurde des croyances dans le plus ridicule ou le plus funeste de ses préceptes, sans qu'elle ne perde tout son empire sur les consciences. Ainsi, il y a contradiction dans les termes à attribuer à un culte ou à un ordre légitime quelconque, cette perfectibilité si chère à notre siècle.

Mais si aucun ordre légitime n'est humainement perfectible, on ne saurait en dire autant de l'ordre légal. En effet, à mesure que les croyances sociales s'infiltrent dans les cœurs et dans les intelligences, l'ordre légal obéit de plus en plus aux tendances de l'ordre légitime auquel il correspond. Les lois et les institutions humaines représentent toujours l'état des esprits combiné avec les circonstances extérieures qui réagissent habituellement sur la société. Elles suivent cette double indication avec une fidélité dont le législateur a rarement conscience, et que d'ailleurs il ne peut altérer ; car, quoiqu'il fasse, l'opinion publique finit toujours par être plus puissante que lui. Ainsi les relations créées ou rendues possibles par l'ordre légitime, pénètrent graduellement dans l'ordre légal, et son progrès ne s'arrête qu'au temps où il a mis en œuvre tout ce qu'il y a, directement ou indirectement, de sociable dans le culte qui lui sert d'appui. Alors il est frappé d'une inévitable immobilité, à moins qu'il ne retrograde, ou que la religion venant à changer, il ne trouve, dans un autre ordre légitime, un nouvel aliment à son activité.

Or, il est évident que, plus l'ordre légitime est parfait, et plus sera longue la carrière de perfectibilité ouverte devant l'ordre légal. Mais la perfection d'un ordre légitime quelconque dépend nécessairement de la somme de vérité renfermée dans le culte dont il est issu. En effet, la vérité vient de Dieu, et ce qui vient de Dieu ne saurait sous aucun rapport être imparfait. Si donc il existe sur la terre une religion, qui dans toutes ses parties soit pure de la moindre erreur, son ordre légitime sera parfait comme elle, et l'ordre légal qui en naîtra sera indéfiniment perfectible; car, étant une œuvre humaine, jamais il n'atteindra la perfection d'un ordre légitime qui est l'œuvre de Dieu. Alors, à chaque nouveau progrès de la véritable religion dans le seul domaine où le progrès lui soit possible, c'est-à-dire dans la foi, les mœurs, les habitudes, les goûts moraux et intellectuels de la société, l'ordre légal s'améliorera en suivant une progression ana-

logue, et il continuera ainsi à se modifier aussi long-temps que la société pourra devenir une image plus fidèle encore de la vérité éternelle. La perfectibilité indéfinie n'appartient donc à aucun ordre légitime, mais elle est le patrimoine nécessaire et indestructible de l'ordre légal, fondé sur le seul ordre légitime qui est parfait, sur le seul culte qui soit universellement vrai.

Cependant, et l'intelligence de l'homme pourrait le dire *à priori*, si l'expérience des temps modernes ne lui ôtait le droit de le prédire, voici ce qui arrivera dans la société dont l'ordre légal est indéfiniment perfectible, dans la société catholique. Fondée sur les débris d'une autre société, lorsque des cultes moins purs autorisaient toutes les oppressions et toutes les servitudes, elle ira se développant comme la semence confiée à un sol riche et profond. Puisant sa sève dans ses doctrines religieuses, elle s'assimilera chaque événement, afin de réaliser plus vite la perfection qui n'existe encore pour elle que sous la forme d'une tendance confuse, ou d'un vague instinct. D'abord elle inventera de nouvelles garanties par la sécurité des choses et des personnes, et comme l'ordre légal ne pourra les fournir, l'ordre légitime se chargera de suppléer à son insuffisance. Ce sera la trève de Dieu, en France ; la sainte Hermandad (1), en Espagne, et partout des lieux d'asiles ouverts à la faiblesse, pendant que la faiblesse est encore un crime. Puis, quand l'ordre légal, enhardi par les succès de l'ordre légitime, les aura enrégistrées dans ses codes et dans ses règlemens, la société nouvelle s'occupera de la liberté civile, parce que son culte est un culte radicalement émancipateur. Mais, si précieuse que lui paraisse la liberté, elle la coordonnera avec le maintien du repos public, et l'esclavage commencera par faire un long apprentissage des droits de la cité, sous le nom de serf. Ce sera un nouveau triomphe de l'ordre légal, lequel se formulera plus nettement encore, quand les plus avancés parmi les serfs iront terminer leur éducation d'hommes libres au sein de la commune. Alors l'ordre légitime semblera se reposer en ce sens que son action immédiate sera suspendue, et l'ordre humain s'abandonnant à l'impulsion qu'il en a reçue, terminera la grande œuvre sociale de l'affranchissement des masses. Régularisant les rapports nouveaux qu'elle aura établis, il remplira une tâche aussi belle que grande, et en l'accomplissant, il acquerra une force de cohésion, une vie qui jamais n'avait appartenu à aucun autre ordre légal.

Bientôt d'incalculables richesses afflueront de toutes parts dans la société catholique, par la supériorité du travail libre sur le travail forcé, et l'envie d'en abuser ébranlera bien des consciences. Les peuples non chrétiens sont trop pauvres pour être incrédules, et leur ordre légal, imparfait comme leur ordre légitime, est en outre trop débile pour pouvoir résister au choc de la philosophie. Chez les chrétiens, au contraire, non-seulement la richesse sera prodigieuse, mais encore l'égalité des conditions finira par la rendre accessible à tous. Tous, par conséquent, auront, du moins en imagination, à souffrir des austères préceptes de leur foi. Ils s'irriteront donc de sa sévérité, et de là au désir d'en séparer leurs convictions, la distance est peu grande. L'hérésie donnera le signal

(1) La sancta Hermandad établie vers le milieu du treizième siècle, en Castille et en Aragon, fut d'abord une confrérie religieuse. Les membres s'engageaient à protéger gratuitement les voyageurs et le transit des marchandises.

de la révolte, et au dernier terme de son développement, elle se nommera philosophisme. Alors on verra ce que le monde n'avait pas vu encore, la multitude répudiant sa foi, sans la remplacer par une autre, et ce prodige s'expliquera par la solidité inouïe de l'ordre légal. A le voir fonctionnant si bien, et si bien coordonné dans toutes ses parties, personne ne concevra qu'il puisse périr un jour faute de croyances, et cette sécurité générale fera perdre à l'athée son ancienne et significative appellation d'ennemi des hommes. Cependant l'ordre légal, dans l'orgueil de sa force, voudra enlever à l'ordre légitime sa prééminence naturelle, et pareil au Jupiter de la fable, il mutilera et enchaînera son père. Alors viendront les révolutions politiques, et elles auront un caractère qui les distinguera de toutes les autres révolutions. Elles se feront au nom du progrès, afin d'assurer à l'homme les biens qu'il a entrevus des hauteurs où l'avait conduit l'ordre légitime chrétien. De cette immense élévation, il voit devant lui les améliorations succédant aux améliorations, sans que sa faible vue puisse en découvrir le terme, et, dans le transport de sa joie, il se proclamera indéfiniment perfectible. Catholique, il l'était réellement dans son ordre légal, par sa foi et avec elle. Mais, après avoir repoussé le guide qui pouvait seul le préserver des erreurs de cette longue route, il s'avancera au hasard, entraîné par des désirs à la fois irrésistibles et impuissans.

Car l'autorité de l'ordre légitime s'affaiblira pendant que l'ordre légal sera en progrès. Celui-ci gouvernera seul la société, et alors commenceront d'inimaginables misères et d'inconcevables contradictions. L'industrie et le commerce feront des prodiges, et cependant le pain quotidien du travailleur ne cessera de s'amoindrir, jusqu'à ce qu'enfin celui-ci en soit venu à envier le sort de l'esclave africain. La passion de la liberté enflammera toutes les ames, et cependant à peine un droit aura-t-il été conquis, qu'il sera foulé aux pieds, et déclaré mortel à la société. Idées, espérances, promesses, tout sera admirable, tout, excepté les actes, parce que ces derniers tiennent leur perfectibilité de l'ordre légitime, et que cet ordre renié, asservi, méprisé, n'opposera aucune résistance aux folies de l'ordre légal.

Alors la société, en cherchant la liberté, ne trouvera que la mouvante servitude de l'anarchie, et, en cherchant la fortune, elle ne rencontrera que la famine. Or, ce sera bien pour les générations futures, car elles découvriront un jour la véritable cause de cette longue suite de calamités. Sans doute, l'ordre légal des nations catholiques est indéfiniment perfectible, mais c'est à condition qu'elles deviendront de plus en plus fidèles à leur ordre légitime. Voilà ce qui constitue leur véritable progrès, progrès que le législateur constate, et que rarement il accélère. Quand ce progrès a lieu, les entraves de la liberté tombent d'elles-mêmes, une à une, sans même que la société s'en aperçoive, tant la puissance de l'intérêt éternel supplée alors à la faiblesse du lien légal. Mais aux peuples qui ont abjuré leur ordre légitime donnez, donnez encore des fers. Leur vie n'est plus qu'administrative ; elle s'est retirée dans leur ordre légal, et ils meurent si le pouvoir humain n'est pas arrivé au despotisme le plus effroyable, avant qu'eux ils ne soient parvenus à l'athéisme. La liberté qu'engendre l'ordre légitime a sa limite dans cet ordre, mais elle peut aller jusqu'au bout. Au contraire, la liberté qu'il n'a point engendrée n'est socialement possible que dans un cachot.

Dans un prochain article, nous indiquerons la différence qui existe entre l'économie sociale et l'économie politique.

ÉTUDES CRITIQUES SUR LES ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS.

II. LAMARTINE.

C'est une bien gracieuse idée qui a inspiré ce *Chant Calabre* (1), si harmonieux, si suave, dans lequel la Poésie est figurée par l'ange gardien qui accompagnait partout la femme d'Amalfi : aimable compagne, dont la douce voix se mêlait à l'aurore de sa vie, aux sons du vent dans la vallée et de la cloche du hameau; quelques années après prenait les modulations de celle du bien-aimé ; puis, dans les temps glorieux de sa maternité, sortait du berceau de ses enfans avec la respiration de son nouveau-né, et qui pour consoler les ennuis de sa vieillesse, pleurait et chantait encore dans son cœur. Oui, c'est bien là la Poésie, la Poésie, fille du ciel, ame de l'humanité, voix de ses courtes joies, de ses longues souffrances. C'est elle qui s'éveilla avec Adam au milieu des délices d'Eden, et qui s'élança de son cœur en hymne vers le Très-Haut, grave comme la destinée de l'homme, fraîche et pure comme son cœur. Elle prêta sa voix aux amertumes du vieillard Arabe et fit entendre ses lamentations. Elle toucha de son aile la harpe de David, et donna la grâce et la puissance civilisatrice à la lyre d'Orphée. Elle dit les *Travaux et les Jours* de l'homme et les prodiges de son bras. Quelque temps elle se mêla aux destinées passagères des peuples, elle fut Tyrtée et Pindare; mais quand la liberté ne fut plus nulle part, quand toutes les têtes se furent courbées devant une épée, quand les Rostres eurent montré à ce qu'il restait de Romains la langue sanglante de Cicéron, et que dans les champs de Philippes, Brutus et Cassius eurent poussé de leur poitrine le dernier cri de la liberté romaine, la poésie s'enfuit avec Horace de ces champs de désolation, et à l'ombre des arbres de Tibur et au bruissement de ses cascatelles, elle chanta les faciles plaisirs, la fatalité qui domine tout, et la mort qui vient le lendemain de l'orgie. Eh ! que pouvait-elle faire quand le sanguinaire Octave, que cachait mal le clément Auguste, était monté à travers des flots de sang sur un trône où devaient s'asseoir Tibère, Claude, Néron? Rien, sinon flatter ou fuir loin du monde. La Poésie fit le second et ne dédaigna pas le premier: le doux Virgile, après avoir chanté sur le pipeau des bergers, Ménalque et Tityre et Amaryllis, célébra les combats d'Énée pour plaire à Auguste et à Livie. Mais bientôt la voix de la Poésie cessa tout-à-fait de se faire entendre, et comme le cygne dont on a fait son emblème, elle mit sa tête sous son aile argentée et elle s'endormit.

Au milieu de ce qu'on est convenu d'appeler les ténèbres du moyen âge, surgissent deux gigantesques figures, Dante et Shakespeare, qui représentent à eux deux tout ce que le monde moderne a eu de spontané en poésie. Hors de là, tout ce qu'on appelle de ce nom n'est qu'imitation et reflet.

---

(1) Ce chant a été imprimé dans le tome 2 de l'*Echo de la Jeune France*.

Quand en 1789 la révolution éclata, il y avait en France un jeune homme au cœur généreux, ardent et poétique. Né à Constantinople d'une belle Grecque, sa gracieuse imagination avait transporté l'Orient dans notre froid pays. Quand le nom sacré de liberté résonna, il crut entendre comme un écho de Marathon, et il se précipita sous les drapeaux nouveaux. Trois ans après la charrette fatale le portait à l'échafaud, répétant avec Roucher la première scène d'Andromaque ; et il se frappait le front en disant : *J'avais pourtant là quelque chose !* c'était la Poésie. Sa tête tomba sous l'ignoble couteau.

Mais Chénier était Matérialiste, et le Spiritualisme est l'ame de la Poésie : donc ou il se serait transformé, ou la Poésie eût adopté un autre nom que le sien. Il en arriva ainsi : car en même temps que la tête du poète André Chénier roulait sur l'échafaud, naissait à Mâcon le poète spiritualiste du dix-neuvième siècle, Alphonse de Lamartine.

On ne s'attend pas sans doute à ce que nous donnions, en tête de chacune de nos *Études critiques,* la biographie de l'écrivain qui en est l'objet. Ce serait nous éloigner de notre but. Nos recherches sont plutôt psycologiques qu'historiques. C'est le poète et non l'homme que nous voulons connaître. Que nous importe et qu'importera à la postérité, dont nous voulons par notre impartiale justice anticiper le jugement, que celui dont elle admirera les œuvres se soit trouvé un peu plus ou un peu moins mêlé à cette suite d'intrigues, de bassesses et de duperies, que nous appelons la vie publique ? qu'il ait été ou non emporté au milieu de ce tourbillon du monde où toute fleur se fane, toute vertu se perd, toute vie se flétrit? Hélas ! nous ne le savons que trop ! si l'homme est grand par la pensée, il est presque toujours petit par ses œuvres : et une puissance terrible et railleuse semble se plaire à river aux misérables débilités de l'existence vulgaire le Prométhée audacieux qui a ravi le feu du ciel. Pour nous le philosophe n'a que la pensée, le poète ses chants. Car nous voulons avant tout être dignes et grands vis-à-vis le talent : nous ne sommes ni ses compères ni ses Zoïles. Nous nous sommes dit : la presse aura un organe indépendant, et nous avons pris la plume sans songer plus.

La vie du poète des *Harmonies* nous paraît avoir été assez vide d'évènemens extérieurs, et s'être peu répandue au dehors. Ses yeux en s'ouvrant virent la France sous le régime de la terreur, et son père renfermé dans un cachot. Sa première enfance se passa pieuse, obscure et solitaire, avec sa mère, cette mère dont ses chants ont immortalisé la mémoire. L'histoire de cette époque de sa vie se trouve dans l'admirable *Harmonie* qui a pour titre *Milly ou la terre natale.* Il fit ses études au collége de Belley. Nous avons de lui une pièce de vers d'adieux à ce collége, qui certes n'était pas propre à faire soupçonner qu'il y eût un poète là-dessous. On y trouve cette strophe :

Ah ! trop volage enfant, ne blesse point mon ame
De ces traits dangereux puisés de ton carquois ;
Je veux que le devoir puisse approuver ma flamme,
Je ne veux aimer qu'une fois !

Ainsi vont les pensées de l'homme ! ainsi vont ses projets, ses résolutions ! et le volume en tête duquel se trouve cette pièce est rempli presque unique-

ment des plaintes que les douloureuses blessures de cette passion arrachent à son ame!

Ce fut en 1822 (1) que le poète se mit pour la première fois en rapport avec le public, par la publication de ses *premières Méditations*. Leur succès fut prompt et universel, surtout dans le monde monarchique et religieux. C'est qu'en effet le poète avait remué des sympathies puissantes. Sous l'influence encore toute récente du coup qui venait de frapper le duc de Berry, et au milieu de l'allégresse qui accueillit la naissance de cet enfant, mélancolique fleur du tombeau, qui maintenant dans une terre lointaine se tourne en vain vers les lieux qui l'ont vu naître, le poète qui jetait au monde la belle ode :

Versez du sang, frappez encore, etc.

ne pouvait manquer d'être accueilli avec enthousiasme par les hommes monarchiques. Comme lorsque dans la Méditation sur *Dieu* et dans le dithyrambe sur la *Poésie sacrée*, il revêtait de l'éclat de sa belle poésie les dogmes chrétiens, il était sûr d'avoir de l'écho dans les ames religieuses. Mais ce furent surtout les femmes qui reconnurent M. de Lamartine pour leur poète. Pouvait-il en être autrement pour le chantre d'Elvire, de cette mystérieuse beauté qui, déjà dans les régions de l'imagination a pris place à côté de Béatrix, de Laure, d'Éléonore, femmes privilégiées, que les merveilles de la lyre ont revêtues d'une beauté qui n'est pas sujette à se flétrir, d'une jeunesse qui affronte les siècles ?

De plus, il y avait dans la manière dont le poète envisageait l'amour quelque chose de profondément symphatique à l'époque. Notre époque, quoiqu'on en dise, est une époque de profond désenchantement. Les hommes d'action recherchent avec ardeur, avec fureur, les choses périssables et viles, les richesses et les plaisirs d'un jour. D'autre part, les hommes de pensée sont en proie au découragement : ils ne savent où va le monde et d'où partira le souffle qui doit le ranimer. De là, chez les ames vertueuses, une disposition à l'isolement, à la fuite de la vie, si j'ose m'exprimer ainsi. On ne veut plus essayer d'aucune jouissance : on a été si souvent abusé ! On se réfugie dans la vie idéale : on veut se créer un monde fait exprès pour soi, un monde où ne puissent entrer les passions mauvaises. L'amour n'en sera pas banni :

Lui seul est au-dessus de tout mot qui s'exprime.

Sa place y sera grande, non avec les fiévreuses réalités des sens, mais épuré, mais spiritualisé. C'est cet amour que l'on a nommé *Platonique*, et que l'on eût plus justement appelé *Chrétien*, que M. de Lamartine a chanté, c'est lui que sa lyre nous a révélé.

Le côté religieux des *Méditations*, et même en partie des *Harmonies*, est un mélange de scepticisme, de découragement et de foi. Le découragement inspiré par la vue des souffrances de l'humanité, et la foi ramenée dans le cœur chancelant par le spectacle de la nature, qui parle de Dieu au cœur de l'homme de bien, et la voix de la conscience qui se fait entendre dans le silence des passions.

(1) Je réclame ici l'indulgence de mes lecteurs pour quelques inexactitudes chronologiques qui peuvent s'être glissées dans ce travail, fait tout entier de mémoire.

Quant à la nuance qui sépare sous ce rapport les *Méditations* des *Harmonies*, on a dit que la religiosité était dans les premières, et la religion dans les secondes. Quoiqu'une antithèse ne puisse pas passer pour un jugement, remarquons pourtant qu'en effet dans les *Méditations* le sentiment religieux est comme un sentiment artiste : dans les *Harmonies* il est plus, il est une conviction. Il est le baume qui a guéri le cœur malade d'où s'exhalent maintenant des cantiques de jubilation.

Les *secondes Méditations* suivirent de près les *premières*, et forment, avec elles, une première période dans l'histoire poétique de M. de Lamartine. Nous avons dit ce qui, moralement, caractérise la période des *Méditations* : vague rêverie, tristesse plus souvent voluptueuse qu'amère, teinte religieuse jetée sur les peintures d'amour, voilà les caractères philosophiques des *Méditations*. Comme œuvre d'art et sous le rapport de la facture poétique, on y trouve, comparativement aux *Harmonies*, un travail d'exécution qui quelquefois dégénère en recherche, une harmonie qui devient froide à force d'être savante. On voit que le poète connaît les règles et veut les suivre : derrière plusieurs des *Méditations*, on croit entrevoir le fantôme de la critique classique avec sa férule traditionnelle, pesant les mots et mesurant les hémistiches. Ces réflexions sévères n'ôtent rien au mérite des *Méditations* : du reste, elles n'ont toute leur vérité qu'en comparant ensemble le travail des *Méditations* et celui des *Harmonies*.

La mort du grand Byron qui succomba en Grèce pour la cause de la liberté et de la religion, inspira au poète qui avait été nommé le Byron de l'espérance, *Le dernier chant du pélerinage de Childe-Harold*. Dans ce poème, M. de Lamartine chante les dernières actions et les derniers momens du barde anglais, sous le nom d'Harold. On sait que lord Byron, dans un poème de ce nom dont il nous a laissé quatre chants, a voulu se peindre lui-même et nous tracer le tableau de ses impressions durant cette course vagabonde, incertaine, qui remplit toute sa vie.

L'époque où parut le poème de M. de Lamartine était un moment d'agitation politique violente. L'ouvrage fut peu remarqué et pourtant méritait de l'être. Cette liberté, que ses vers préconisaient, offusqua quelques yeux, et le poète fut obligé de déclarer que sa liberté n'était pas cette impure déesse, au nom de laquelle tant de crimes avaient été commis, mais cette indépendance naturelle et légale, cette liberté, fille de Dieu, qui fait qu'un peuple est un peuple et qu'un homme est un homme : droit sacré et imprescriptible dont aucun abus criminel ne peut usurper ou flétrir le beau nom.

Enfin, dans le courant de juin 1830, parurent les *Harmonies poétiques et religieuses*. L'auteur venait d'être reçu à l'Académie. Le nom européen du poète obtint à peine qu'on lût ses nouvelles poésies. Et s'il faut juger de l'opinion publique par la presse qui s'arroge le droit de la représenter, il faudra ajouter que les *Harmonies* ne furent pas comprises.

Il s'agissait vraiment bien d'autres choses alors que de vers ! Les associations bretonnes pour le refus de l'impôt, les incendies en Normandie d'une part, la guerre d'Alger et les coups d'état qui se préparaient de l'autre, occupaient toute l'activité des esprits. Puis vint la révolution des trois jours ; et, par une coïncidence bizarre, ce changement, en éloignant du terrain politique un certain nombre de personnes, contribua à faire une réaction en faveur des travaux de la

pensée, et donna aux *Harmonies* des lecteurs que peut-être elles n'eussent jamais eus autrement.

Pourtant il était dans la nature même de ces dernières poésies de n'être pas comprises aussi généralement et par un aussi grand nombre de personnes que les *Méditations*, mais en revanche d'exciter des sympathies plus puissantes. C'est le sort des œuvres du génie : elles n'ont pas un peuple d'adorateurs, mais elles ont des fanatiques. Peu de personnes ont compris *Obermann*, mais prononcez ce nom en présence de quelques-uns des fidèles, vous verrez la commotion électrique.

Il y a dans les *Harmonies* un progrès et un progrès immense sur les *Méditations*, mais il est dans le fond, dans l'inspiration plus intime, plus puissante, dans une philosophie profonde, dans une analyse admirable. Mais en même temps, il y a comme déchéance dans la forme. Ce n'est plus le rhythme harmonieux des *Méditations* : ce n'est plus le ruisseau enfermé dans des digues symétriques, digues, à la vérité, recouvertes des plus fraîches fleurs de la prairie. Non : dans les *Harmonies*, la Poésie libre et affranchie de tout joug procède spontanément : ici elle bouillonne comme le torrent, là elle serpente mollement comme le filet d'eau caché sous l'herbe ; ailleurs, elle avance comme le fleuve, fils de la montagne et roi des plaines, qui marche avec pompe, réflétant les cieux avec ses astres, ses rives avec leurs arbres et leurs rochers. Dans l'*Abbaye de Vallombreuse,* elle savoure les mâles voluptés de la solitude et de la prière. Dans le *Chêne,* la magnifique économie de la création se déroule aux yeux, et se réfléchit dans le gland qu'on foule aux pieds. Dans l'*Humanité*, toutes les grâces, tous les parfums de la poésie viennent embellir la vierge, la plus riche fille de sa riche imagination. Dans *Pourquoi mon âme est-elle triste?* on croit entendre les sublimes douleurs des prophètes. Et dans *Novissima verba,* tout ce que l'âme humaine peut contenir d'amertumes, tous les tourmens intérieurs auxquels est livré le fils de la femme, sont racontés et peints avec une énergie et une vérité inconnues jusqu'à lui. Il nous faudrait citer toutes les pièces de ce recueil, si nous voulions donner une idée des richesses qu'il renferme. Heureusement, nous nous adressons à des lecteurs pour qui le poète n'est pas le *Dieu inconnu*, et nous ne voulons ici que nous rendre l'interprète de leurs impressions. A ceux-là qui ont passé de longues heures à lire et à relire ces chefs-d'œuvre, nous dirons : Que penser d'un livre où se fondent et se nuancent sans cesse l'un par l'autre le talent pittoresque de *Milly* et l'harmonie tendre et plaintive du *Premier regret?* où la religieuse tristesse de la *Pensée des morts* est relevée par la grâce délicate du *Retour* et du *Souvenir d'enfance*, et s'harmonise avec la haute philosophie de *Jéhova?* Et serait-ce trop se hasarder que de l'appeler le plus beau recueil poétique que nous ayons?

De la révolution de juillet date chez le poète une tendance à devenir homme politique. En octobre 1830, à l'occasion du procès des ministres de Charles X, M. de Lamartine fit paraître une pièce de vers *Contre la peine de mort.* Il y exhortait à la clémence le peuple qui avait vaincu aux barricades. Quelques mois après, dans un article destiné à servir d'introduction à la *Revue européenne*, et qui, en s'étendant, devint une brochure sous le titre de *Politique rationnelle*, il exposa de larges théories sociales, auxquelles on reprocha du vague et du systématique. Les élections étant survenues, M. de Lamartine fut porté pour candidat par les électeurs légitimistes de Toulon. Sa candidature échoua, et

M. Portalis lui fut préféré. Frustré dans ses espérances politiques, la poésie lui rouvrit les bras, et il se décida à entreprendre le voyage d'Orient qu'il avait médité depuis long-temps. Il avait probablement renoncé à toute carrière politique, lorsque la députation du département du Nord venant de perdre un de ses membres, les électeurs de Bergues choisirent M. de Lamartine pour leur député. La nouvelle de son élection lui arriva en Orient et le détermina à reprendre le chemin de la France.

Il ne nous appartient pas de hasarder un jugement sur la ligne politique suivie par le poète-député. Nous nous contenterons de dire, comme simple historien, qu'il s'est mis en-dehors de toutes les opinions exclusives, et qui sont actuellement représentées à la chambre, et qu'il s'est donné comme aspirant à fonder le parti social qui s'enquiert peu des noms, mais uniquement des institutions. Du reste, disons-le à sa gloire, dans toutes les circonstances, on a entendu sa voix prêter un appui à la cause de la justice, de la vérité, de l'humanité, et s'il n'a pas irrévocablement démenti le préjugé qui regarde comme antipathiques la poésie et la science sociale, il a du moins montré que pour les nobles sympathies, pour les sentimens généreux, c'est encore aux hommes d'enthousiasme et de foi qu'il faut les demander. MOUTTET.

POÉSIE.

Nous l'avouerons franchement, nous ne sommes guères les partisans de ce qu'on appelle *les vers français*, nous sommes trop des hommes positifs, allant droit à leur but, pour nous amuser à ces espèces de tours de forces rimés, qui sont devenus si faciles. Nous vivons dans un siècle d'action, et, par conséquent, dans le siècle de la prose. Le temps n'est plus où l'on pouvait parler en vers aux hommes assemblés; la poésie est une langue doublement perdue. D'abord, parce que les poètes manquent aux hommes, et ensuite, parce que les hommes manquent aux poètes. Depuis le dix-huitième siècle, ce beau siècle de la poésie et de la raison, depuis Louis XIV, ce grand maître de Racine et de Despréaux, on a tant fait de vers en France, on a si fort assoupli la rime à toutes les règles, non pas du devoir, mais du caprice, que faire des vers est devenu aujourd'hui un travail d'écolier, un misérable travail. Que de fois n'avons-nous pas lu de ces pages rimées où le défaut de pensée, où l'absence de toute croyance et de toute passion, se cachaient à merveille, sous je ne sais quelle mélodie menteuse et factice! — Vaine ombre de la poésie. Car la poésie doit être une nourriture substantielle; une voix consciencieuse, une leçon puissante, un enseignement utile. Voilà pourquoi nous répondons si rarement aux jeunes gens qui nous envoient des vers par monceaux. Nous regarderions comme un crime d'encourager ces jeunes esprits dans une route funeste qui ne peut les mener à rien. Nous lisons leurs vers, puis, la plupart du temps, nous les jetons au feu, en déplorant souvent que tant de précieuses qualités de style ne soient pas employées à écrire de la belle et bonne, et utile prose; à parler la langue des affaires et des devoirs, la langue de la philosophie et de la politique; à être, en un mot, de son époque. Faire des vers aujourd'hui! Eh! mon Dieu, qu'est-ce que cela prouve? Les choses sont bien changées depuis Molière! Au temps de Molière, M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir; aujourd'hui, ceux qui font des vers, font justement des vers sans le savoir.

Toutefois, ne pensez pas que ceci soit une formule dédaigneuse, contre toute poésie. A Dieu ne plaise que nous ayons brisé cette corde de notre cœur! La poésie véritable,

c'est le plus grand soulagement des peuples, c'est leur dernière croyance ; c'est la dernière prière des nations vieillies et incrédules ; la poésie, quand elle est vraie, c'est la dernière larme dans nos paupières fatiguées, c'est la dernière espérance, la dernière consolation de notre cœur. Si le dix-neuvième siècle a vécu, s'il s'est tiré quelque peu du gouffre profond où l'avait jeté Voltaire, et la société encyclopédique et la révolution française, à qui le doit-il? Il le doit à deux ou trois poètes de courage et de génie, qui se sont penchés sur cet abîme d'incrédulité et qui ont fait retentir à propos, leurs consolantes paroles dans ces ténèbres profondes. M. de Châteaubriand et M. de Lamartine, voilà les deux sauveurs de notre siècle. Ils ont eu de la foi, de l'espérance et de la charité pour nous. Ils ont ramené dans leurs poèmes ces trois blanches vertus qui étaient parties depuis long-temps comme la colombe de l'arche de Noé. O miracle! Quelques pages du *Génie du christianisme*, où il est parlé de Dieu ; quelques vers des *Méditations poétiques*, où il est parlé de Dieu, arrêtent tout d'un coup l'œuvre de destruction morale si ardemment commencée, qu'on la croyait complète : à ces deux voix qui lui viennent du ciel, le dix-neuvième siècle est ému, il revient à la vieille foi chrétienne, il revient aux saintes extases, aux admirables croyances. Donc, attaquer la poésie dans ce qu'elle a de pur, de chaste et d'élevé, ce serait un crime contre nature. Mais qui pense à l'attaquer? Mettre obstacle à ce que nos contemporains fassent des vers inutiles, voilà, selon nous, le plus bel hommage qui se puisse rendre à la véritable poésie!

Et d'ailleurs ce n'est pas à dire que nous défendions absolument à nos jeunes amis de se livrer à cet admirable exercice du langage. Faites des vers d'abord, pour faire de la prose ensuite. A la bonne heure! Le vers prépare à la prose ; il y conduit, il y pousse ceux qui ont du talent. Pour bien écrire en prose, faites des vers, mais faites-les pour vous ; mais dans les naïfs essais d'un style qui commence, n'imitez pas ces tristes élégiaques, héros du désespoir et du suicide, qui ne savent que se faire tristes et moroses ; pauvres malheureux de dix-huit ans, d'une santé joufflue et fleurie, qui se mettent à crier — *Malheur!* en pleine gaîté de cœur. Non, ne faites pas ainsi dans vos vers, mais au contraire recherchez de préférence les pensées douces et consolantes, les images chastes et naïves, le coloris simple et pur ; soyez bons, soyez honnêtes, soyez croyans, même dans vos vers ; ne vous livrez pas à ces imitations misérables et ridicules dont lord Byron a inondé toutes les littératures ; le désespoir ne sera jamais une muse, pas plus que l'athéisme ; et d'ailleurs, pourquoi donc une dixième muse, et de quel droit ne pas se contenter des neuf chastes sœurs du vieux Parnasse, sur lequel sont assis Homère et Virgile, le Tasse et Milton, Lafontaine et Racine?

Ces réflexions, que nous croyons utiles, nous sont venues à propos d'un petit volume de poésies manuscrites qui nous a été envoyé de bien loin, et que nous parcourrions l'autre jour, avec cet intérêt fraternel que nous avons voué du fond du cœur à tous nos lecteurs. Au premier abord, dans ces poésies intitulées *Harmonies de la Vie*, nous pensions ne rencontrer que le vers de tout le monde, mais quelle fut notre surprise quand, après les premiers vers, nous avons reconnu que c'était là le travail d'un jeune homme, non pas d'un jeune homme, mais d'un enfant qui sera peut-être un grand poète un jour? Notre poète est un enfant de la Provence ; il a été élevé là-bas, au bord du Rhône, le beau fleuve poétique. Son maître est un vieux prêtre qui a beaucoup lu la Bible, saint Augustin, saint Jean Chrysostôme, Bossuet et quelquefois Racine ; l'enfant, lui, de son côté, sait par cœur les odes de M. de Lamartine, ce roi de l'ode française. Il est donc résulté de cette éducation à deux personnes, une profonde émotion lyrique, un grand sentiment de l'harmonie, une grande noblesse dans les images unie à une grande simplicité dans l'idée. Ajoutez, mais cela va sans dire, que cet enfant est plein de foi comme il est plein de cœur. Il a fait tout un poème qu'il dédie à la *Jeune France*, et que la *Jeune France* accepte comme un don précieux qui donne toutes les espérances. Le poème est divisé en cinq chants ; d'abord le jeune poète chante son berceau, ou plutôt l'ange qui le voilait de ses ailes quand il était un tout petit enfant :

Mais pourquoi vers le ciel ouvrir sitôt les ailes?
Ange de mon berceau ! Reste encore en ces lieux !
Le jour n'a pas ouvert les portes éternelles !
Chante un peu pour mes cieux !

Chante moi ces refrains qui fermaient ma paupière,
Quand la douleur sur elle avait levé le sceau ;
Quand, pleine de sommeil, la tête de ma mère
Tombait sur mon berceau !

La seconde harmonie, ou plutôt le second ange que voit le poète, c'est l'ange de l'amour. Le calme et naïf amour au bord du ruisseau, sous l'oranger en fleurs ; écoutez ces charmans transports d'une passion de quatorze ans :

Viens t'asseoir sous l'arbre qui penche
Ses rameaux humides de pleurs !
Viens étendre ta robe blanche
Sur le gazon couvert de fleurs !
Que sur ta chevelure molle
Le rosier, comme une auréole,
Incline ses boutons naissans,
Et que leurs lèvres demi-closes
Te murmurent tout bas des choses
Aussi suaves que tes chants !

J'ai préparé le banc de mousse
Où, près de moi, tu dois t'asseoir ;
J'ai choisi l'herbe la plus douce
Pour te contempler jusqu'au soir !
Ma main des roses les plus belles,
Pour les franges de tes deux ailes,
A cueilli les premiers boutons !
Viens ! déjà l'amoureuse vigne
N'attend plus que ton cou de cygne
Pour t'enlacer de ses festons !

Chant troisième. — *L'Harmonie du Souvenir*.

Et déjà le second ange s'est envolé, perdu dans les roses ; et déjà le poète a tout senti, voici l'heure de l'ange aux souvenirs ; toujours des souvenirs de quatorze ans. Dites-nous si l'inspiration va plus loin ?

O jours de mon berceau ! jours de pure lumière !
Enfans des jours du ciel, qu'êtes-vous devenus !
Quelle nuit a voilé votre splendeur première !
De leurs rayons si pleins que vos soleils sont nus !
Que ces cieux sont déserts ! Où sont les trois étoiles
Qui mêlaient à mes pleurs un reflet d'avenir ?
Et ces chants d'une mère, appelant sous mes voiles,
Le sommeil de l'enfant qui tardait à venir ?
Que ma mère m'aimait ! Sitôt que de ma couche
Les songes fraternels avaient touché les bords,
Du baiser de son ame elle effleurait ma bouche,
Et sa main me berçait au son de ses accords !

Je flottais, comme un ange aux ailes suspendues,
Dans un vague océan d'harmonie et d'amour,
Et quand un doux réveil les avait détendues,
Mes paupières s'ouvraient sous ses baisers du jour !
Je volais du berceau sur ses genoux avides,
Je suspendais ma lèvre à ces sources d'amour ;
Et quand vers moi passait une mère aux bras vides,
Elle lui disait : « Viens l'embrasser à ton tour ! »

Ne trouvez-vous pas que cette idée est charmante ? Ne trouvez-vous pas que c'est là une émotion vraie, bien rendue et bien sentie ? Tout le reste du poème est écrit avec la même verve et la même grâce. Et remarquez bien que ce ne sont pas là des vers jetés au hasard, mais au contraire c'est là un poème véritable, une idée suivie, un plan tracé ; après le *Souvenir* vient la *Religion*, ce souvenir éternel, qui remplace tous les souvenirs fugitifs du cœur de l'homme. Le cinquième et dernier chant est consacré à la *Mort*. Voilà tout le poème. On peut l'expliquer ainsi : Venir au monde, aimer, se souvenir, prier Dieu et mourir. Cette idée là n'est pas commune, même dans la tête des poètes qui ont plus de quatorze ans.

L'*Echo de la Jeune France*, à qui ce bel ouvrage est dédié, est heureux et fier d'avoir été choisi pour être le premier dépositaire de ces révélations poétiques, d'autant plus qu'il peut, sans trop de vanité, s'attribuer aussi quelque part dans l'éveil si heureux de cette jeune intelligence. Voilà les fruits qu'il nous est doux de recueillir ! Voilà les jeunes esprits auxquels nous aimons à parler, bien sûrs d'en être écoutés. Que notre jeune poète nous permette de lui offrir, en retour de sa dédicace, quelque bel exemplaire d'un de ses poètes favoris, et puissions-nous lui faire autant de plaisir que lui-même il nous en a causé (1).

Et pourtant nous ne pouvons penser sans trembler que cet enfant, si heureux encore aujourd'hui, sera peut-être un jour un grand poète. — Pauvre malheureux enfant !

UNE EXPIATION.

(Nouvelle contemporaine).

LA PROMENADE.

Après une longue promenade solitaire dans le bois de Montmorency, je venais d'arriver au Rendez-vous du château de la Chasse. Assis sous l'ombrage le plus profond, au bord de cette eau limpide, dont le léger murmure apprend inopinément au promeneur, perdu dans un épais massif, qu'il approche d'un lieu de repos ; j'entendais le bruit du battoir et les sabots des petits enfans, qui jouaient et couraient sur les planches, pont en miniature jeté sur une miniature de rivière.

Tout était radieux, animé et souriant autour de moi, et je goûtais les charmes d'une belle journée passée en plein air, lorsque je fus troublé par le bruit d'une brillante cavalcade.

C'étaient des jeunes dames gràcieuses et parées ; des jeunes gens élégans et empressés auprès d'elles. Poussé par un mouvement de curiosité, j'allais m'approcher du banc

(1) La société de la *Jeune France* a décidé qu'un exemplaire des œuvres complètes de Delille, magnifiquement relié par Thouvenin, serait offert au jeune auteur des *Harmonies de la Vie*.—Nous ne disons pas son nom aujourd'hui ; sans doute toute la ville de Beaucaire dirait ce nom là au besoin.

de gazon où ils s'étaient assis, lorsque je vis un jeune homme, d'une belle figure, qui semblait appartenir à la joyeuse cavalcade, et qui, à quelques pas de moi, interrogeait l'Hébé villageoise qui distribue le lait aux promeneurs de Montmorency.

Je n'entendais pas complètement leur conversation, mais quelques phrases arrivaient jusqu'à moi. Je comprenais qu'il s'agissait d'une jeune fille que souvent l'un des deux interlocuteurs indiquait du doigt; le nom d'Emma frappa plusieurs fois mes oreilles; et en combinant dans mon esprit tous ces fragmens d'une conversation, à laquelle se mêlaient et le chant des oiseaux et les voix lointaines des promeneurs, je finis par conclure qu'on interrogeait la laitière du Rendez-vous du château de la Chasse sur une promenade faite les jours précédens, par les mêmes personnes, avec mademoiselle Emma, mais dont le questionneur ne faisait point partie. Bientôt le jeune homme s'éloigna et la laitière le suivit. Moi, je suivis aussi, rêvant à la jeune Emma, que mon imagination se représentait déjà si belle; je voulais la voir, et je me glissai derrière les massifs. Parmi de longs éclats de rire, je distinguais déjà les voix des dames, dont un bosquet me dérobait la vue; indécis, embarrassé de la contenance que je devais avoir en me présentant sans motifs, j'hésitais et je crois que j'allais fuir, lorsqu'une brusque et vive accolade vint m'assaillir.

C'était Edmond que je n'avais pas vu depuis sept ans; Edmond avec lequel j'avais fait mes premières études, mes premières folies; Edmond que j'aimais tant, que ma mère redoutait bien qu'elle l'aimât aussi! Son aîné de quatre ans, au collége j'étais son guide; dans les plaisirs, où les guides sont ceux qui égarent, il fut souvent le mien. Il était si entraînant, si spirituel, sa gaîté avait une originalité si piquante, sa société était si recherchée que l'on sentait une sorte d'orgueil à le nommer son ami. Mais il avait fallu nous séparer : j'étais attaché à perpétuité au barreau de Paris par ma profession d'avocat, quand sa famille, qui le destinait à la haute magistrature, lui fit obtenir une place d'auditeur à la cour royale de P****. Il partit! Notre correspondance, long-temps active, s'était interrompue tout-à-coup; plusieurs de mes lettres étaient demeurées sans réponse; j'avais bien juré de ne jamais le lui pardonner; il n'y avait point eu de pardon, et nous étions dans les bras l'un de l'autre.

Combien de grâcieux souvenirs vinrent alors me sourire! Nos premiers bonheurs et nos premières peines, dont le souvenir nous est peut-être encore plus cher, je revis tout en cet instant.

Puis, l'ivresse passée.... — « Depuis deux ans, Edmond, qu'es-tu donc devenu? » — Sa main alors s'échappa de la mienne, il recula et ne répondit pas. Au vif incarnat que la surprise et la joie avaient répandu sur son visage, succéda une pâleur effrayante, et cette pâleur semblait lui être habituelle; son regard avait une sombre fixité; sa tête, légèrement blanchie, était à demi-chauve; il était encore beau, pourtant!

Je promenais sur lui un regard de surprise et de douleur; j'allais renouveler ma question; il le prévit et se hâta d'y répondre. — « J'ai voyagé, dit-il. » — Puis, d'un mouvement convulsif, il me serra la main, et je compris qu'il voulait dire : — « Ne me questionne pas! »

Après une courte pause : — « Je n'ai rien perdu de mes bonnes habitudes; viens, me dit-il en souriant péniblement; je vais te présenter à des dames charmantes. » — Et nous étions déjà près d'elles.

La première personne à laquelle me présenta Edmond était une femme d'une taille moyenne; un peu trop d'embonpoint la faisait paraître petite, mais tous ses mouvemens, vifs et grâcieux, lui prêtaient une sorte de légèreté. — « Avez vous oublié, dit-elle à Edmond, que dans notre petite république tous les biens sont communs, surtout les amis? » — Se tournant vers moi : — « Monsieur, si vous avez l'amour de la franche gaîté et la haine du cérémonial, prenez place parmi nous. » — Elle accompagna ces mots du plus grâcieux sourire; et sans me laisser le temps de lui répondre autrement que par un salut, que les trois autres dames me rendirent, elle reprit sa place qu'elle venait de quitter,

empressée qu'elle était d'écouter la fin d'une histoire, vraisemblablement fort amusante, à en juger par l'hilarité générale.

Edmond, me tirant à l'écart, m'expliqua en quelques mots quelles étaient les trois dames qui venaient de m'accueillir avec tant d'indulgence. Madame Doremieux, veuve d'un riche banquier, et propriétaire d'une maison de campagne dans les environs, était celle qui m'avait adressé la parole ; elle avait chez elle, dans ce moment, deux de ses intimes amies : d'abord la narratrice dont j'avais interrompu le récit, une de ces femmes qui portent sur tous leurs traits un sceau de résignation et de mélancolie ; puis madame Delmas, modèle des vertus domestiques. — « Et pas un mot sur mademoiselle Emma, lui » dis-je. — Emma ! la regarder c'est la connaître ; belle, fraîche, naïve, confiante, elle » entre dans la vie ; et tandis qu'autour d'elle tout sourit, peut-être que là-haut se déroule » pour elle un avenir bien sombre ! — Quelle idée ! n'a-t-elle point de parens ? — Oui ! » sa tante, madame Doremieux, femme brillante, légère, inconsidérée, qui prend la vie » pour une fête, voilà son guide. La société qu'on lui choisit, c'est M. Ernest de Torigni » et ses amis. Pauvre Emma ! »

Les cris : Partons, partons, se font entendre ; chacun était debout, les chevaux hennissaient, tout était en mouvement ; Edmond s'élance, m'entraîne avec lui, et détachant son cheval, il m'en jette la bride : — « Monte-le, me dit-il, je veux aller à pied. »

— « Mais ferez-vous donc toute la route ainsi ? » lui dit Emma, qu'il venait d'aider à monter à cheval.

— « Je veillerai mieux sur vous, » murmura Edmond.

Il se fait autant de diplomatie dans la vie privée qu'en politique, et le plus innocent des roués rendrait deux points à MM. de Metternich et de Talleyrand. Ainsi Ernest trouva moyen de déranger une combinaison qui venait à l'encontre de ses projets. Par politesse pour Edmond, il mit son groom à pied et m'offrit son cheval ; par politesse encore, Edmond fut obligé de remercier Ernest d'avoir fait échouer son plan, et après avoir échangé un regard où se peignait la plus cordiale antipathie et l'inimitié la plus intime, les deux antagonistes mirent leurs chevaux au pas et donnèrent le signal du départ.

Je ne les suivais qu'à une assez grande distance, occupé par une intéressante causerie avec la narratrice que ma brusque arrivée avait interrompue quelques instans auparavant, lorsque tout-à-coup, jetant un regard sur Edmond et sur Ernest, qui semblaient s'être à dessein écartés de la société et échangeaient, avec des gestes véhémens, quelques paroles que nous ne pouvions entendre : — « Veillons sur votre ami, » me dit-elle. Nous les rejoignîmes au galop.

— « Voilà ce dont je ne prétends rendre compte qu'à Emma, disait Ernest. — Eh bien ! » attendez-vous à me voir sans cesse entre elle et vous, » reprit Edmond.

La jeune dame passa brusquement entr'eux, en leur faisant, du ton de la plaisanterie, le défi de la suivre ; les éclats de rire recommencèrent, mais un regard qu'elle me lança me fit comprendre que nous étions arrivés à temps, et qu'elle avait lu bien des malheurs sur les visages pleins de colère de ces deux jeunes hommes.

Après une longue marche, nous apercevions enfin le bassin couvert de nacelles et les petits îlots de Blemur, lorsqu'un cri perçant se fit entendre. Nous accourons : Edmond transportait dans ses bras Emma évanouie ; une barque était renversée. C'était Ernest qui, grâce à son imprudence, avait failli terminer par une catastrophe une journée de plaisir. Edmond aidait la jeune fille à entrer dans une nacelle ; Ernest s'y précipite, en sautant de son cheval, pour lui présenter la main et fait chavirer la barque ; un peu plus il entraînait Emma qu'heureusement Edmond put retenir.

Elle fut prompte à revenir de son évanouissement, dont la frayeur était la cause ; et en ouvrant ses beaux yeux, son premier regard, je le remarquai avec peine, ne fut point pour celui qui, peut-être, lui avait sauvé la vie, mais pour celui qui l'avait exposée à un danger imminent. Madame Doremieux riait aux éclats en voyant la piteuse figure d'Ernest, tout ruisselant d'eau et tout souillé de vase, et chacun se mêlait à sa gaîté.

Lorque Emma voulut quitter le banc sur lequel l'avait transporté Edmond, elle éprouva quelques difficultés à marcher; la nacelle, en se renversant, l'avait légèrement blessé à la jambe.

Un château était à deux pas, on y demanda l'hospitalité pour la malade, et comme il fallait aller chercher la calèche de madame Doremieux, tous les jeunes gens partirent, à l'exception d'Edmond, qui soutenait Emma, et qui entra avec elle au château. Quant à moi, qui ne possédais pas de maison de campagne dans les environs, remarquant que le jour baissait, je pris congé de la cavalcade, non sans regret, et je rentrai dans Paris.

(*La suite au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DE LA PREMIÈRE QUINZAINE DE JUIN.

Mon Dieu oui ! Tout ce que nous faisons aujourd'hui, ce sera de l'histoire un jour ! Et quand on songe que toutes les histoires de ce monde ont été ainsi faites par des petits hommes de cinq pieds, qui se sont agités cinq ou six heures par jour [dans un espace plus ou moins long ! Mais jamais, que je sache, les hommes n'ont été si petits, et l'espace si étroit. Je voudrais bien voir revenir au monde un des hommes du dix-septième siècle, le premier venu pourvu qu'il eut vu Versailles. — Moins que cela, je voudrais voir un contemporain de Voltaire et de Diderot, tomber tout-à-coup parmi nous le peuple Athénien, le peuple spirituel par excellence, le peuple civilisé, le peuple philosophe, le peuple poétique. Aussitôt notre nouveau venu de s'informer, que se passe-t-il à Paris? et Paris de répondre. — Il se passe ici qu'on s'occupe à faire des procès.

Oui, depuis tantôt deux mois, Paris est la ville des procès. On ne saurait compter le nombre des huissiers qui sont morts sous le poids des assignations. On a été chercher des procès dans tous les coins de la France. On a bâti une nouvelle salle pour les procès; on a vu passer sur les grands chemins des voitures remplies d'accusés et de temoins pour les procès. On a fait prendre les armes à des légions entières pour le procès. La chambre des Députés s'est réunie pour juger un procès. La chambre des Pairs s'est déclarée cour des Pairs, pour avoir son procès. On a fait aux accusés présens un procès, on fera aux accusés absens un procès. On vient de faire aux défenseurs des accusés un procès, aux journaux des accusés, un procès. On plaide, on ne plaide pas, on recuse, on accuse, on abuse, voilà toute la grande société française arrêtée par quelques accusés obscurs, qui ne veulent pas répondre à leurs juges ! Et a quels juges, je vous prie ? aux plus grands de tous les juges? Aux Pairs de France ! au plus redoutable de tous les tribunaux, au tribunal sans appel ! Comment voulez-vous que le sujet du roi Louis XIV, ou même le sujet du roi Voltaire, s'ils reviennent tout d'un coup parmi nous, se puissent expliquer tant de procès accumulés, entassés les uns sur les autres? — De mon temps dira l'un, cela n'avait lieu que dans une comédie de M. Racine, qu'on appelait *les plaideurs*. — De mon temps dirait l'autre, nous avions d'autres procès à soutenir; le procès de la révolte contre le droit, du doute contre la croyance, le procès de Voltaire contre la société, parlez-moi de ces procès là. Parlez-moi de ces plaidoieries ! Parlez-moi de cette chambre des Pairs ! Or, en ceci le sujet du roi Louis XIV, aussi bien que le disciple de Voltaire auraient parfaitement raison.

Nous donnons en effet un singulier spectacle à l'Europe. Les plus grands intérêts s'agitent autour de nous. La Russie menace l'Orient, l'Espagne se déchire de ses propres mains, l'Angletere pousse à la roue fatale du Char de 89, qu'elle a déjà mis en mouvement sous Cromvell, quand c'était le Char de 1600; nous mêmes nous sommes sous le poids d'une révolution dont le coup est partout, mais dont le contre-coup n'est encore nulle part; et au milieu de ces graves intérêts, à quoi nous occupons-nous, je vous prie? Insensés que nous sommes ! nous allons chercher dans les décombres de Lyon quelques pauvres diables qu'on a surpris avec deux ou trois cartouches dans leur poche, et au lieu de les laisser à leur justice, nous les traînons à la chambre des Pairs ! Et alors la France assiste au triste spectacle de ce reste de pairie, qui se déconsidère à chercher de quelles peines on doit frapper quelques malheureux qui n'ont pas été plus coupables que les autres. Cependant tout d'un coup la société s'arrête, la machine sociale ne va plus. Les accusés se révoltent contre leurs juges; voilà les juges qui pâlissent, car les accusés n'ont rien à perdre, et les juges ont tout à perdre; grand danger pour un juge de ne pas juger ses Pairs, car, alors l'accusé

et le juge ne jouent pas le même jeu, leur jeu est différent, et pendant que celui-ci a tout à perdre, l'autre a tout à gagner. — Mais ce n'est pas assez. On était parvenu parmi les cent-vingt-six accusés, à en obtenir une douzaine de dociles. Le procès allait donc comme tous les procès de ce monde auxquels personne ne s'intéresse. Il faut le ranimer. Que fait-on alors? on s'en prend non plus aux accusés, mais aux défenseurs. On traine les défenseurs à la barre, et alors les voilà qui prennent corps à corps la pairie! et alors voilà la pairie immobile sur son siége, obligée d'entendre ces accusations formidables, si terriblement formulées. L'un des défenseurs, M. Trélat, homme d'une passion sombre et froide, grand lecteur de Tacite, tout imbu de ses maximes, jette au visage de la noble chambre des accusations de sang et de meurtre, et il faut que la noble chambre écoute! Un autre défenseur, M. Michel (de Bourges), espèce de paysan du Danube, se récrie et s'emporte en invectives éclatantes, et il faut que la noble chambre écoute! Quand tout est dit, on fait retirer les accusés et alors on les condamne à la prison et à l'amende, puis ce procès terminé, un autre procès commence. On va chercher dans la chambre des députés un député, et d'abord on demande à cette chambre la permission de traduire à la barre de la cour des pairs ce député inviolable. La chambre des députés accorde tout ce qu'on lui demande. Alors nouveau procès, le député est condamné. Puis, quand tous les nouveaux procès sont finis, le procès principal recommence, longuement, lentement, fastidieusement. Triste procès où l'accusé ne peut pas être condamné, où le juge ne peut pas juger, où personne n'écoute ce qui se dit, ni le pair de France sur son fauteuil, ni l'accusé sur sa banquette, l'un dort, l'autre lit ou cause avec son voisin, le greffier pourrait passer des pages de l'acte d'accusation sans aucune espèce d'inconvénient; personne ne s'en apercevrait, pas même lui!

Or, n'est-ce pas la ravaler bien bas, la justice des hommes! Nous avons vu, à quatre ans de distance, deux procès à la chambre des pairs. Nous étions là quand on jugeait M. de Polignac! Quelle différence! Au dehors, une multitude émue, un peuple furieux, toute une armée. Au dedans, des juges attentifs et solennels, des accusés qui jouaient leur tête. C'était l'arrêt de la peine de mort politique qui se portait ce jour-là. Aussi toute l'Europe était attentive et ne respirait pas, tant elle avait peur! Mais aujourd'hui, à la chambre des pairs, quel insignifiant spectacle! D'une part, des vieillards à demi assoupis sur leurs siéges, accablés par une chaleur de vingt-cinq degrés; d'autre part, des accusés insignifians et sans portée; au dehors de la salle, des allans et des venans qui passent, sans même demander: *Que se passe-t-il là-haut?* Voilà tout.

Ce procès-là durera, dit-on, six mois, en allant au pas de course. Six mois! Que voulez-vous que pense la France d'un procès de six mois? Le procès de Fualdès, le maître des procès en fait de terreur et d'intérêt n'a pas occupé Paris plus de huit jours. Pour comble de malheur, car tous les accidens tombent un à un sur ce malheureux procès de la chambre des pairs, voici qu'un grand procès s'entame devant la cour d'assises; avec ce nouveau procès, il y a de quoi enterrer vingt procès comme celui de la chambre des pairs. Il s'agit d'un crime monstrueux; la scène se passe à Saumur, chez le général-commandant l'école militaire, homme d'honneur, homme de cœur et d'un grand nom. Dans cette maison respectable à tant de titres, un officier s'introduit, un lâche, qui commence par jeter sur toute cette famille d'infâmes lettres anonymes. Il en jette sur la femme de son officier, il en jette sur sa jeune fille, jeune enfant de seize ans. Bientôt, non content de ces lâchetés anonymes, il corrompt les valets de la maison, et une nuit, nuit fatale! pendant que tout dormait, le misérable escalade les murs, brise la fenêtre d'une chambre à coucher, et là il tire de son lit sa victime éplorée, il la foule aux pieds, il la frappe d'un couteau, et puis, la laissant presque morte, il s'en va comme il est venu. Le lendemain, de nouvelles lettres anonymes annonçaient à la ville de Saumur que la jeune fille était déshonorée. Le misérable mentait encore, grâce à Dieu, sa victime n'était qu'assassinée.

Voilà le procès qui va tenir tout Paris attentif pendant huit jours! Après cela, le moyen d'avoir un peu d'intérêt pour l'insignifiant procès de la chambre des pairs! A notre sens, ceci est le dernier coup de grâce porté au palais du Luxembourg. Ce que messieurs les pairs ont de mieux à faire, c'est de juger les accusés qui se sont abandonnés à leur justice, c'est de remettre le reste du procès à l'année prochaine, et d'aller prendre un repos dont ils ont grand besoin, dans leurs belles maisons des champs. De cette manière, on ne finira pas le procès, on le retardera.

Du délai, voilà le grand mot! Ne vivons-nous pas dans une époque dilatoire? *A demain les affaires sérieuses*, voilà le mot d'ordre, heureux que vienne le lendemain si peu espéré. Appelle-t-on cela gouverner, je ne sais, c'est tout au plus si on peut appeler cela, attendre. — Attendre c'est prévoir, prévoir c'est savoir, savoir c'est pouvoir. Vous voyez que nous ne sommes guères dans aucune disposition favorable à l'espérance. Nous allons au jour le jour. Nous vivons, moyennant

une hausse ou une baisse de quelques centimes à la bourse. La bourse, c'est notre trône, c'est notre autel, c'est le temple de notre Dieu, l'argent, la bourse, c'est le palais de notre roi, l'argent. Quand la bourse va bien, tout va bien dans le monde. Nous avons l'honneur au dehors, le bonheur au dedans, le paix partout. Nous sommes le plus grand peuple du monde de par M. le baron Rotschild, le banquier juif. Mais que la bourse vienne à faiblir de quelques centimes, aussitôt tout s'ébranle. La monarchie de Juillet est aux abois, le peuple n'est plus qu'une république; tout est perdu, même l'honneur, surtout l'honneur. Malheureuse nation, dont l'argent est le symptôme, peuple d'agioteurs, dont le cœur ne bat que pour l'argent! Et de quelle nécessité cela n'est-il pas de régénérer de fond en comble un si grand peuple, une si généreuse, si intelligente et si spirituelle nation, qui, a force de bouleversemens, de révolutions, de grandeurs évanouies, a fini par ne plus croire à rien, qu'à l'argent?

L'Espagne cependant, livrée à des guerres civiles, sent remuer ses vieilles entrailles. Le roi légitime, don Carlos, arrivé nud et fugitif snr le vieux sol, a trouvé tout de suite un général et une armée. La reine, aux abois dans sa capitale, a imploré les secours armés de la France et de l'Angleterre; d'abord la France était disposée à dire *oui*, mais ensuite elle a consulté l'Angleterre, qui a répondu *non*. La France a donc répondu comme l'Angletere. Ce n'est pas ainsi que se montrait Charles X.

Voilà toutes les nouvelles. La littérature n'a rien produit qui mérite d'être mentionné. Le théâtre Français a joué un stupide mélodrame, intitulé *le Comte de St.-Germain*. Dans ce mélodrame, on voit un prêtre et une abbesse occupés pendant trois actes, à donner une maîtresse au roi Louis XV; or, cette maîtresse est elle-même une jeune novice du couvent de la Visitation. On ne pousse pas plus loin l'absence du goût, de l'esprit et des bonnes mœurs.

Rien dans les arts. On a exposé quelques tapisseries de Gobelins, travail coûteux, un million par an! Dans ces tapisseries, on a tenté de reproduire les plus beaux tableaux de Rubens de la galerie du Louvre, c'est-à-dire la couleur la plus rare et la plus brillante et la plus difficile à imiter. On ne saurait croire ce que sont devenus ces chefs-d'œuvre du grand peintre ainsi transportés sur la laine. Et quand on songe que ces trois ou quatre morceaux de tapisserie ont coûté cinq ou six millions!!

Et quand on songe qu'il y a plus de dix mille communes en France qui n'ont pas un seul maître d'école! Et qu'avec le prix d'un seul morceau de cette dispendieuse tapisserie, on pourrait faire apprendre à lire à deux cent mille enfans du peuple!

ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE.

La nouvelle de cette publication est assurément la plus importante du mois. Voici dans quels termes les éditeurs en font l'annonce :

AU MONDE CHRÉTIEN.

A chaque siècle son œuvre! Le dix-huitième siècle, le siècle des Sophismes a eu la sienne. A cette vaine sagesse qu'il décora du nom de Philosophie, il a élevé un monument, monument d'orgueil et de vanité, impuissante protestation contre Dieu. Et pourtant la pensée qui créa l'Encyclopédie était belle, et digne d'une meilleure exécution. Réunir en un corps toutes les vérités, toutes les sciences, tel était le but qu'annonçait le *Dictionnaire Encyclopédique*. Et ce fut une bien amère déception pour tous les gens de bien, lorsque trompant sa mission et la confiance qu'il avait surprise, il devint l'arsenal de toutes les extravagances que l'impiété avait enfantées jusqu'à ce jour.

Maintenant l'œuvre de ce siècle est accomplie. Il avait semé les vents et nous, qui avons recueilli les tempêtes, nous enfans du dix-neuvième siècle, nous lui avons demandé un compte sévère de tous ses crimes et il a pâli, et il a balbutié, tant sont inaltérables les droits de la vérité.

Maintenant tout ce qui pense gravite vers la foi. L'incrédulité perd tous les jours quelques-uns de ses adoptes. Si malheureusement l'irreligion est encore dans bien des cœurs, elle n'est plus que dans peu d'intelligences. On a compris que la foi seule peut donner la vie à l'ame, et que loin d'elle,

tout se dessèche et meurt. Tous les doutes soulevés par le philosophisme ont été éclaircis, toutes les difficultés résolues, toutes les objections réfutées. A la voix du grand Cuvier, la terre a pour ainsi dire ouvert ses entrailles pour rendre témoignage à la parole de Dieu.

La savante investigation des Champollion a commencé à soulever le voile dont l'Egypte s'enveloppait; et le nom du peuple de Dieu a été un des premiers qui aient été lus sur les papyrus et sur les obélisques. L'Orient lui-même à la puissante évocation des Abel Rémusat, des Saint-Martin, des William Jones s'est levé pour combattre contre les insensés qui avaient voulu faire servir son nom contre l'œuvre de Dieu; et de tous les points du globe, un concert unanime a rendu le témoignage à la vérité. Le temps est donc venu de rassembler tous ces trésors de doctrines épars, d'opposer à l'Encyclopédie des mensonges, l'Encyclopédie de la vérité, à l'Encyclopédie irreligieuse, une *Encyclopédie catholique*. Tel a été notre pensée.

Donc, nous avons fait un appel à la science moderne *croyante*, nous avons invité tous les hommes du monde catholique à se réunir à nous pour élever ce monument de foi à la gloire du christianisme.

Hommes de foi docile et obéissante, nous avons mis notre entreprise aux pieds du Père commun des fidèles, dont le suffrage est notre première ambition;

Puis, pour être assurés que l'*Encyclopédie catholique* ne renfermera rien que d'orthodoxe, un comité, composé de savans ecclésiastiques et présidé par un directeur du séminaire de Saint-Sulpice, a été institué pour revoir avec une exactitude scrupuleuse tout ce qui dans cet ouvrage peut toucher de loin ou de près à la foi.

Enfin, voici les noms des principaux écrivains, publicistes et hommes d'etat qui sont appelés à concourir à l'*Encyclopédie catholique:* MM. de Châteaubriand, de Bonald, Ballanche, O'Connell, Drach, Fr. Baader, Goerres, Raoul-Rochette, Berryer, Micali, Silvio Pellico, Lamartine, Manzoni, Hennequin, l'abbé Lacordaire, l'abbé de Guerry, l'abbé Cœur, l'abbé Combalot, l'abbé Fayet, Alban de Villeneuve, Michaud, Laurentie, l'abbé Gerbet, de Cazalès, l'abbé de Genoude, Geoffroi-Saint-Hilaire, Récamier de l'académie de médecine, Bayle *id.*, de Coux, de Rainneville, Al. Guiraud, A. Soumet, Maximilien Raoul, de Fitz-James, de Dreux-Brézé, Gardès, Vte Walsh, Francis Benoist, Madrolle, Mouttet, Jules de Resseguier, de Peyronnet, Chantelauze, etc.

MOUTTET.

Nous nous promettons de revenir sur cette publication, dont l'introduction paraîtra dans l'*Echo de la Jeune France*, et au succès de laquelle nous nous associons comme à l'œuvre la plus belle et la plus utile qui ait été conçue après le *Génie du Christianisme*.



COURRIER DES ENFANS.

Sous ce titre, il paraîtra, le 10 juillet prochain, un journal comme on n'en a pas vu encore jusqu'à ce jour. Le premier numéro sera envoyé *gratis* à toutes les personnes qui en feront la demande, *franco*, rue de Ménars, 5.

JULES FORFELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

SONT AGRÉÉS MEMBRES CORRESPONDANS:

M. Am. Bonfils, avocat à Cherbourg. (Manche.)
M. Faujas Saint-Fond aîné, propriétaire, demeurant à Taulignan. (Drôme.)
M. Bernard, curé de Sauve. (Gard.)
M. L'Hommée, rue Banaudon, n° 2, à Lunéville. (Meurthe.)
M. Fouquet, fils, Grande Rue, à Saumur. (Maine-et-Loire.)
M. Adolphe Labatie, fils aîné, à Vorey, arrondissement du Puy. (Haute-Loire.)
M. le comte Roger de saint Poncy, fils, à Massiac. (Cantal.)
MM. L'abbé Aubry et Amédée Poujol, à Montpellier. (Hérault.)

NÉCROLOGIE.

M. le baron Auguste de Monval, colonel d'état-major en retraite, vient d'être enlevé à l'âge de cinquante-trois ans à sa famille, à sa patrie. Dès ses premières années, il eut sa part des malheurs qui affligèrent la France. Son père, officier de génie en retraite, avait suivi sur la terre étrangère la fortune de ses princes malheureux et proscrits ; le jeune Monval, orphelin politique, fut élevé pendant l'absence de son père par les soins d'une mère, qui lui inspira de bonne heure avec les sentimens héréditaires dans sa famille, le désir de se distinguer en servant son pays. A l'age de seize ans il entra à l'École Polytechnique. En quittant cette École célèbre, il choisit le service de l'artillerie qui convenait à l'audacieuse énergie de son caractère, et passa à l'École de Châlons. Envoyé à l'École de Metz comme adjoint au professeur de fortifications, il la quitta lorsque la guerre appela de nouveau les Français sur le champ de bataille, et rejoignit en Italie le premier régiment d'artillerie à cheval. Délégué en 1806 pour capitaine en second de la compagnie d'artillerie à cheval, formée d'un choix de grenadiers français que le roi de Naples attacha à sa garde après le siége de Gaëte, un ordre de l'Empereur le fit tout-à-coup passer au service de Naples, avec toute la garde de son frère. Il devint capitaine commandant la compagnie en 1807. Joseph l'appela près de lui avec cette troupe d'élite, lorsque en 1808 l'Empereur l'envoya régner en Espagne, et Monval suivit sa fortune jusqu'au jour où les chances de la guerre le précipitèrent du trône de Charles-Quint. Replacé dans l'armée française, il resta fidèle à son drapeau jusqu'à l'abdication de celui dont la gloire et les revers ont tant coûté à la France. Naturellement appelé à servir sous la restauration et fidèle à son roi légitime, il refusa ses services à l'usurpateur des cent jours. Devenu lieutenant colonel dans l'état-major de la garde, il resta dans cette troupe d'élite jusqu'en 1823, qu'il fut nommé colonel chef d'état-major de la septième division militaire à Grenoble, son pays natal. Quand la révolution de juillet eut éclaté, il brisa son épée.

Rentré dans le calme de la vie civile, le colonel Monval s'occupa des nombreuses améliorations qu'il projetait, et donna ainsi à une foule d'ouvriers, du travail et du pain. Sa bouillante imagination, qui s'était nourrie sur les champs de bataille, chercha de nouveaux alimens dans la bonté de son cœur, et il mit à faire le bien la même ardeur qu'il avait déployée dans les combats. Chaque jour était marqué par de nouveaux bienfaits que sa pieuse modestie couvrait d'un voile impénétrable, mais qui fut cruellement déchiré quand les larmes qu'il tarissait coulèrent sur sa tombe.

La jeunesse fut surtout le but de ses plus vives sympathies ; mais aussi tous éprouvaient pour un seul, ce qu'un seul éprouvait pour tous. Loyal et fidèle, il ne cachait pas et ses espérances et ses vœux, mais tel était l'empire de son beau caractère que les passions politiques si haineuses et si brûlantes se taisaient devant lui. Un journal, noble représentant de tous les hommes au cœur chaud et indépendant, et respectant avant tout l'antique foi de leurs pères, venait d'être fondé à Paris sous le titre d'*Écho de la Jeune*

France. Un comité fut établi à Grenoble pour correspondre avec celui de la capitale; la présidence en fut offerte à M. de Monval qui l'accepta; plus tard quand les électeurs eurent à choisir de nouveaux députés, les royalistes, décidés à voter, tournèrent leurs regards vers lui; tous les partis le désignaient, en effet, comme l'homme le plus capable par son énergie de remplir ce poste élevé; et si la majorité ne lui fut pas acquise, on ne peut l'attribuer qu'à un mal-entendu inconcevable, qui fit passer sa candidature d'un collége à un autre.

Ce fut quelques mois après qu'il ressentit les premières atteintes de son mal. Cependant personne ne se doutait encore du danger, car rien n'était changé dans ses habitudes.

L'illusion dure peu, ce fut à son château de Saint-Agnès qu'il fut frappé du coup qui devait retentir si douloureusement parmi nous. La mort, que dans ses jeunes années, on aime à braver sur les champs de bataille, nous paraît dans un âge plus avancé menaçante et terrible, quand notre lit funèbre est entouré d'une femme et d'enfans tendrement aimés. La religion seule par ses douces consolations, peut rendre moins affreuse cette cruelle séparation de tout ce qui nous est cher, et par sa divine et séduisante croyance adoucir nos regrets en nous montrant le ciel.

Le colonel de Monval qui comprenait sa position, ne méconnut pas cette grande vérité, et, pendant que sa famille l'entourait des inutiles soins de la médecine, il demandait près de son lit de mort le prêtre investi de sa confiance. Pendant les trois jours que dura son mal, et au milieu des plus épouvantables douleurs, non-seulement il conserva toute sa présence d'esprit, mais encore il cherchait à entretenir chez ceux qui l'entouraient une confiance qu'il avait perdue. Tout fut inutile. Il mourut, celui que nous aimions tous, il mourut, et la douleur publique attesta hautement les belles qualités dont son ame était parée. Maintenant il ne reste plus rien de lui, rien que le triste et doux souvenir de ses bienfaits et la consolante pensée que dans le ciel il obtient de Dieu la récompense due à ses vertus.

Par le comité de Grenoble.

DU PRÊTRE DANS SES RAPPORTS AVEC LA LIBERTÉ CIVILE.

Le mot « liberté » était loin d'avoir chez les anciens peuples le sens que nous lui donnons. Pour les Grecs et les Romains, c'était d'abord l'indépendance nationale, et puis la forme républicaine, forme toute aristocratique, car le *Demos, la Plebs* correspondait rigoureusement à la petite noblesse de la Pologne. Au-dessus étaient les riches, les nobles, les patriciens; au-dessous les esclaves, et ceux-ci formaient l'immense majorité de la population. A ces derniers, les durs travaux, les angoisses, les misères, le fouet de la servitude; aux autres, les honneurs, la puissance, la fortune, ou du moins la patrie qui n'existait que pour eux. Or, partout où l'Église catholique n'a point dominé pendant une longue suite de siècles, en Orient comme en Occident, aujourd'hui comme autrefois, cette classification sociale, pareille à une morne et inexorable fatalité, pèse sur le genre humain. Les philosophes du paganisme ne surent ni en établir, ni même en rêver une autre. Aucun d'eux ne songea jamais à briser les chaînes de l'esclavage, et chose plus étrange encore, jamais voix d'esclave ne s'éleva pour réclamer ce que l'incrédulité moderne nomme dans son jargon les droits imprescriptibles du genre humain. Il y eut des révoltes à Tyr, à Sparte, et l'on sait ce que les guerres serviles coûtèrent de sang aux Romains. Mais les insurgés combattaient seulement contre leurs maîtres, et ils respectaient le principe qui

avait façonné leurs fers. Vaincus, on les crucifiait; vainqueurs, ils avaient à leur tour des esclaves.

Ainsi les peuples chrétiens sont les seuls qui ne ratifient pas d'un assentiment unanime la dégradation des masses, les seuls pour qui le mot *liberté civile* ne soit pas un son inintelligible, ou une monstrueuse impossibilité. Certes, il y a dans ce fait social un problème d'une haute importance, car parmi les autres peuples, les opprimés n'auraient point parlé comme les oppresseurs, si en dehors du christianisme la société pouvait exister sans le secours de la servitude. La force, nous le savons, dégrade l'intelligence qu'elle a asservie, mais son action n'est que passagère, lorsqu'elle fait violence aux besoins de l'homme, et ces besoins ont leur mesure dans les lois de sa sociabilité. S'il a en horreur l'asservissement de sa personne, il s'effraie davantage de la vie de la brute, et c'est devant la destruction de la société elle-même, qu'il recule lorsqu'il se résigne à la terrible condition de l'esclavage; après tout, elle est moins déplorable que la liberté du serf exposé à tous les périls d'une solitaire et imprévoyante indépendance. Elle est donc une conquête sur l'état de nature, et celui qui l'a faite agirait assurément comme un insensé, s'il s'exposait à la perdre sans autre espoir, en aggravant sa propre misère, que de la rendre commune à tous ses semblables.

Aussi chez les peuples les plus policés de l'ancien monde, l'esclavage n'inspirait point cette horreur profonde, invincible, que nous lui avons vouée. Proclamé nécessaire par ceux qui en souffraient le plus, il ne froissait aucune conscience, et il était tellement enraciné dans l'opinion publique, qu'elle se serait à peine émue contre l'insensé qui aurait osé devancer de ses vœux la grande œuvre sociale de l'Évangile. Les écoles d'Athènes et d'Alexandrie, ces écoles si téméraires dans leurs théories, si avides de paradoxes, pour qui une idée nouvelle, un terme nouveau devenait un inappréciable trésor de systèmes et de syllogismes, ne poussèrent jamais l'audace jusque-là. Accablées sous le poids des besoins de la société païenne, elles disaient avec Platon et Aristote, que la servitude du plus grand nombre est un droit consacré par la nature elle-même, et leur imagination, si aventureuse qu'elle fût, s'arrêtait devant la pensée d'un affranchissement universel, comme devant le suicide de la civilisation. Et cependant la folie de la croix a jeté à la terre sa parole libératrice, et la nature n'a point tressailli d'effroi, et la civilisation ne s'est point éteinte dans la nuit d'une barbarie générale!

Toutefois si le christianisme n'avait donné à l'homme que ses magnifiques enseignemens, s'il n'eût été qu'un autre lycée, un autre portique, une lumière n'éclairant que la seule intelligence, il aurait sans doute enrichi le langage humain du mot qui lui manquait; mais jamais ce mot ne se serait transformé en fait, et jamais la liberté civile ne fût devenue ce qu'est l'air, ce qu'est l'espace, un bien dont personne ne conçoit l'absence. Car il fallait plus que des préceptes, plus qu'une morale toute divine, plus que l'Évangile pour relever l'esclave de sa dégradation, sans que sa dignité d'homme libre ne lui devînt un insupportable fardeau. Réduisez la religion de nos pères aux étroites proportions d'une doctrine philosophique; laissez-lui tout, excepté ce qui la distingue d'une céleste, mais inapplicable théorie, ses institutions, sa hiérarchie, son prêtre, et la question de l'affranchissement des masses, posée chaque jour, sera éternellement insoluble. Alors, l'esclave aura reconquis la notion de ses droits pri-

mitifs, et cette notion ne sera qu'un désespoir de plus, car il ne pourra ni la réaliser, ni la perdre, et la sagesse purement humaine des temps anciens flétrira de sa juste moquerie la grande figure de S. Paul disant à ses frères : « Vos liberi estis » : *Vous êtes libres.*

Car la liberté n'est préférable à l'esclavage qu'autant qu'elle assure une plus grande somme de bonheur à l'affranchi, et par conséquent elle n'a de prix, elle n'est un bien pour l'esclave que dans les sociétés constituées de manière à pouvoir le dédommager et au-delà, de tous les avantages de la servitude. En effet, si sa détresse s'accroît de toutes les faveurs de la législation, s'il n'échappe à son premier joug que pour tomber dans une captivité plus rude, la captivité de la faim quand il ne trouve point d'ouvrage, et la captivité encore de la faim quand il n'a plus la force de travailler, à quoi lui servira sa stérile émancipation? Les saintes et pures caresses de sa femme et de ses enfans ne le consoleront point des dures entraves de la pauvreté, et si personne n'est là pour verser sur les blessures de son pauvre cœur le baume de la charité, il maudira le jour où il a centuplé sa propre misère, en épousant la misère d'une compagne, et engendrant la misère d'une génération nouvelle. Esclave, il trouvait l'assurance de son pain quotidien dans l'intérêt personnel du maître. Libre, il aura à lutter contre les angoisses de la famine; et certes ce maître là est bien autrement impitoyable que le plus barbare des humains.

Ainsi l'esclavage est un bienfait, et par conséquent une nécessité dans tous les pays où la charité ne vient pas au secours du prolétaire hors d'état de travailler, ou sans ouvrage; car s'il n'a point accumulé d'avance un fonds de réserve, il périra de besoin avant que ses forces ne lui reviennent, ou qu'il ne trouve l'occasion de s'en servir. Mais le nombre de ceux qui possèdent ce fonds sera toujours bien faible, même parmi les meilleurs; et les autres que feront-ils, s'ils ne peuvent ni aliéner leur liberté, ni obtenir le don des alimens qui leur manquent? La mort sera leur seul asile, et peut-être qu'au lieu de mourir seuls, ils voudront mêler à leurs funérailles celles de la société elle-même. Qui les en empêchera? la loi est impuissante contre les agonisans, car ils n'ont même pas besoin de courage pour la braver. La société qui ne peut offrir au pauvre l'asile de la charité est donc obligée, si elle veut vivre, de lui ouvrir celui de l'esclavage. Ce sera une prison sans doute, mais il l'aimera mieux que la tombe, et, grâce à cette préférence, l'échafaud lui fera peur encore, et le législateur ne sera point désarmé.

L'expérience a démontré la prodigieuse supériorité du travail libre sur le travail forcé. L'ouvrier libre, plus actif, plus intelligent, moins dispendieux que l'ouvrier esclave, produit davantage, et par conséquent la classe des maîtres ne gagnerait rien à la servitude, si dans les sociétés non chrétiennes elle n'était pas un moyen d'ordre, une condition de sécurité, à cause de la terrible discipline qu'elle implique. Mais que l'affranchi devienne tout-à-coup impassible et docile, comme les machines auxquelles il est attelé, et sa délivrance n'étant plus accompagnée des mêmes dangers, sera une source inépuisable de richesses pour ses libérateurs. Alors ils n'emploieront plus ni une partie de leur capital à acheter des ouvriers, ni une partie de leurs gains à les nourrir dans la morte saison. Ce sera l'âge d'or des banquiers et des grands industriels, pourvu toutefois que l'artisan se soumette sans murmure à cette barbarie négative qui n'ôte

rien, et qui cependant refuse tout aux besoins du malheureux. Certes, il s'est trouvé en dehors du christianisme des spéculateurs assez habiles pour comprendre ce que leur vaudrait un affranchissement universel. Mais ils n'ont osé compter sur l'apathique résignation de la multitude, et comme ils ne pouvaient la nourrir libre, ils l'ont laissée esclave. Plus hardis, ils eussent ressemblé au *gaucho* des savanes américaines. Celui-ci n'a à sa charge aucun des embarras, aucune des dépenses d'un haras ou d'une écurie. Autour de lui sont des chevaux sauvages, et quand il veut voyager, il jette sur l'un d'eux le lacet fatal. Puis, quand l'animal tombe épuisé de fatigue ou d'inanition, il l'abandonne, et s'en choisit un second, sans se soucier d'autre chose que de la route qui lui reste à faire. Or, l'ouvrier libre, c'est le cheval sauvage, et l'ouvrier esclave, c'est le cheval domestique.

La classe des maîtres n'a donc partout qu'un intérêt de conservation au maintien de l'esclavage. Toutefois, alors même que chacun d'eux érigerait une potence devant sa porte, leur repos serait sans cesse menacé, s'ils mesuraient les alimens du serviteur sur l'ouvrage de chaque journée. Libre, c'est ainsi que se règle son salaire, et voilà pourquoi son salaire lui suffit rarement. Mais dans le système du travail forcé, il lui faut des alimens pour la mauvaise saison et pour la bonne; quand il est vieux, infirme, malade, comme aux jours de sa jeunesse et de sa santé. Moins que cela ne le contentera point, et à défaut de la révolte à main armée, la négligence qui ruine, ou le poison qui tue le vengera de ses oppresseurs. Telle est sa part dans les bénéfices de la servitude, et elle représente toujours le prix du travail libre, combiné avec les ressources de la charité. Ce prix seul serait ou trop faible, ou trop tôt gaspillé, en sorte que les ouvriers pris en masse ne peuvent vivre, s'ils n'obtiennent un supplément de l'égoïsme d'un maître, ou de l'aumône du chrétien.

Comment se fait-il qu'aucun de ceux qui se sont occupés de ces graves questions n'aient aperçu que l'esclavage est en réalité une taxe des pauvres, et la seule taxe des pauvres qui soit possible dans les pays où l'Évangile n'a jamais pénétré? Considéré sous ce point de vue, son extension et sa durée ne présentent plus aucun mystère, et l'on conçoit sans peine pourquoi les païens lui attribuaient la sainteté d'un droit naturel. C'était de la servitude au profit de l'esclave, et non de la servitude au profit du maître, dont ils parlaient alors. L'Église elle-même a tenu le même langage, et établi la même distinction. Dès le commencement, elle proclama la liberté du serviteur comme un droit imprescriptible, mais elle en ajourna la jouissance aux temps où ce droit serait aussi un bien. Dès le commencement donc, elle abolit la servitude comme moyen de fortune pour le maître, mais provisoirement du moins elle la conserva comme moyen d'existence pour l'esclave, parce que la charité n'était encore ni assez forte, ni assez bien organisée, pour remplacer l'impôt que celui-ci prélevait sur l'intérêt personnel de celui-là. On n'a point assez compris la véritable cause des premières et longues hésitations du sacerdoce dans la voie de la liberté civile. Il devait la frayer et l'aplanir d'abord, avant d'y lancer le genre humain. Avec un peu plus de clairvoyance, les détracteurs et les apologistes du christianisme se seraient épargné, les uns de ridicules déclamations contre sa tolérance de la servitude, et les autres la tâche non moins ridicule de justifier, sans la comprendre, une des plus merveilleuses manifestations de sa divine sagesse.

Lui aussi, il a résolu à sa manière le problème fondamental de toutes les sociétés humaines, l'existence du pauvre, et le premier il a trouvé pour cette terrible énigme un autre mot que l'esclavage. Cependant, nous le répétons, s'il n'avait eu à offrir aux affranchis que cet esprit d'amour qui est sa vie, il ne leur eût pas donné matériellement plus qu'ils ne reçoivent de l'islamisme, et néanmoins l'islamisme, si soucieux qu'il soit de l'indigent, n'a point pu, n'a point osé détruire la servitude. C'est que la charité individuelle étant isolée dans ses efforts, et paresseuse dans ses recherches, est une prime accordée aux nécessités factices plutôt qu'un secours assuré aux nécessités réelles. Entre la pitié du riche et les besoins de l'indigent, il faut un intermédiaire qui, dans un ineffable commerce de bonnes œuvres, éclaire l'une sur la nature et l'étendue des autres. Sans cet intermédiaire, la charité languira aveugle et impuissante, car elle ne saura ni où aller ni dans quelle mesure se manifester, et lasse de ses inutiles efforts, elle finira bientôt par abandonner à leur destinée les misérables qui sur la foi de son appui auront accepté le don funeste de leur liberté. Un léger secours pendant une maladie, lorsque les ateliers étaient momentanément fermés, durant une famine, aurait suffi pour transformer ce don en un inappréciable bienfait. Il ne s'agissait pour cela que de combler par une faible aumône l'intervalle qui sépare l'une de l'autre, deux époques de santé, d'abondance ou de joyeuse activité. Mais, dans cet intervalle, quelque court qu'il soit, l'ouvrier libre périra avec sa famille, à moins que lui-même il n'aille, le cœur brisé de honte, frapper à la porte du riche. En effet, le riche a d'autres occupations et d'autres devoirs à remplir. Il ne peut explorer les misères qui l'environnent, et lorsqu'il a donné aux plus hardies, à celles qui lui tendent la main, il a rempli sa tâche. Or, ce n'est point ainsi que le pauvre retrouvera, au sein de la liberté, cet affranchissement des besoins physiques qui étaient la compensation de son esclavage. La mendicité est souvent une conséquence, elle n'est jamais le principe générateur de l'affranchissement des peuples. Sans charité, point de liberté civile, il est vrai, mais la charité qui émancipe possède une organisation puissante et étendue, comme les besoins de l'humanité souffrante. Elle pénètre partout où il y a des larmes à essuyer, des douleurs à consoler, des misères à soulager. Elle suit l'ouvrier à travers tous les événemens de sa vie, visible seulement lorsqu'il a besoin d'elle. C'est son ange gardien, le génie protecteur de ses mauvais jours, la providence de sa liberté. Par elle, il a enfin une patrie qu'il défendra jusqu'à la dernière goutte de son sang, et par elle encore, au lieu d'être le fléau de la cité, il en deviendra la gloire et la force. Voilà les miracles de la charité chrétienne, miracles qu'elle n'eût jamais faits, si elle n'avait commencé par se créer des administrateurs étrangers aux liens de la famille, et cependant hommes par leurs entrailles. Ceux-là, entraînés par un penchant irrésistible, se font les pères des pauvres, afin d'avoir des enfans. Est-il nécessaire de les nommer ? Qui ne reconnaît à ces traits le prêtre catholique?

Dans un prochain article, nous verrons que s'il est le créateur, il est aussi le gardien de la liberté civile. C.

UNE EXPIATION

(Suite et fin.)

LA RENCONTRE.

Il était à peine cinq heures du matin ; je confondais, à demi-éveillé, les rêves de la nuit et les souvenirs de la veille, lorsque ma sonnette fut ébranlée Une lettre m'est remise en toute hâte ; elle était pressante et venait d'Edmond.

« Trouve-toi, me disait-il, à six heures précises, à l'entrée de l'avenue de Bagatelle, au » bois de Boulogne ; j'y serai et j'ai besoin de toi. »

Je m'y rendis, Edmond m'attendait. Il était plus grave mais aussi calme que la veille.

— « Je dois me battre avec M. de Thorigny (Ernest), me dit-il ; il me croit son rival, il » se trompe.....

» — Je le croyais aussi. » — « Vous vous trompez tous deux. »

A peine avions-nous échangé ces paroles que nous vîmes s'arrêter une voiture ; MM. de Thorigny et Delmas en descendirent. C'était une triste chose à penser que tous ces jeunes hommes, réunis la veille, dans des sentimens de cordialité et de sympathie, pour jouir d'une de ces belles journées d'été, fêtes riantes où la nature semble déployer toutes ses magnificences afin de mieux accueillir cet hôte d'un moment que la main de Dieu lui a donné ; c'était une triste chose à penser que tous ces jeunes hommes étaient réunis aujourd'hui avec des sentimens de haine et de colère, et pour une fête de mort. Oh ! jamais je n'avais lu dans les livres de plaidoyer aussi éloquent contre le duel que celui qui s'éleva dans mon cœur lorsque je fus obligé de mettre, dans les pistolets que j'avais apportés, la balle homicide qui, peut-être, devait frapper mon ami d'enfance, que lorsqu'il me fallut mesurer le terrain, et m'arrêter à la place où, peut-être dans une minute, Edmond allait être étendu sanglant et sans vie! Dire qu'on voit son frère d'adoption en face d'un péril de mort, et qu'on n'a pas le droit de prendre sa part de ce péril ! Dire que de sa propre main on prépare l'arme fatale, et qu'ensuite on s'éloigne pour donner froidement le signal qui va faire de lui une victime ou un meurtrier ; c'est une pensée atroce qui ne vous laisse pas une goutte de sang dans le cœur.

Enfin, ces préparatifs de duels, courte mais effrayante agonie d'hommes pleins de vie et de jeunesse, dont un seul reviendra en laissant derrière lui un cadavre, ces préparatifs étaient achevés. Les deux adversaires étaient à vingt pas l'un de l'autre ; distance impuissante que la mort sait rapprocher ! Nous gardions tous un morne silence. Quelques ouvertures de conciliation que nous avions faites, M. Delmas et moi, avaient été si mal reçues par M. de Thorigny que nous ne songions plus à les renouveler, lorsque Edmond m'appela d'un signe : — « J'ai toujours condamné le duel, disait-il à voix basse, je ne » veux pas avoir à me reprocher de ne point avoir tout tenté pour empêcher celui-ci. » Puis élevant la voix : « J'ai une dernière proposition à faire à M. de Thorigny, me dit-il, veuillez » vous en charger. »

C'était pour la première fois que, depuis notre enfance, Edmond n'employait point envers moi cette douce familiarité de langage qui isole l'objet de nos affections de toutes les convenances sociales dont il est entouré, et qui, s'adressant à lui seul, oublie la langue de la société pour la langue de la nature. Edmond ne me tutoyait plus! Je ne puis dire combien cette gravité de parole me serra le cœur. Il me semblait que cette voix, jadis si tendre et si douce, avait déjà la froide solennité de la tombe.

Ce que mon ami demandait à M. de Thorigny, c'était le serment d'épouser Emma ou de ne plus la voir. M. de Thorigny refusa avec une dédaigneuse ironie de prendre aucun engagement. Je transmis sa réponse à Edmond qui sourit d'un air calme et résigné. Dans ce moment, je me faisais horreur à moi-même ; il me semblait que j'étais venu livrer la victime au bourreau. Enfin il fallut céder et donner le signal.

— « Vous êtes l'offensé, tirez le premier, » dit M. de Thorigny.

— « Tirons ensemble, » répondit Edmond ; sa figure était un peu plus pâle que de coutume, mais sa voix était si douce et son sourire si calme qu'on aurait cru qu'il s'agissait d'un jeu et non d'un duel.

Les deux coups partirent, la balle d'Edmond se perdit ; il me parut évident qu'il avait visé de manière à ce qu'il en fût ainsi. Celle d'Ernest frappa Edmond dans la poitrine ; il chancela, je le reçus dans mes bras.

M. Delmas voulut faire approcher la voiture pour le transporter. — « Restons ici, dit le » blessé, le temps presse, et j'ai plus d'un devoir à remplir. M. Delmas, c'est un mourant » qui vous le demande, un prêtre, au nom de ma dernière heure, un prêtre ! Quant à vous, » Ernest, restez. » — M. Delmas partit en toute hâte.

Nous bandâmes la plaie de notre mieux, et après que nous l'eûmes appuyé contre un arbre : — « Ernest, dit Edmond, d'une voix éteinte, vous le voyez, je ne puis plus ni vous » nuire ni vous tromper, écoutez-moi ; accordez à mes paroles la foi qu'on doit aux pro- » phéties d'un mourant.

» Comme la vôtre, ma famille était riche et puissante ; comme vous, je fus ambitieux et » sans pitié. Je me suis joué de l'amour d'une femme ! Vous venez de me donner la mort ; » mais je ne croirai pas ma faute expiée si ma mort ne sauve personne ! Ernest, êtes-vous » désabusé ; me croyez-vous encore votre rival ? »

Celui-ci lui serra la main ; il paraissait vivement ému.

Edmond, continuant d'une voix affaiblie, tira de sa poitrine un paquet cacheté, et me dit en me le remettant : — « Je puis à peine vous parler, mais je puis encore vous en- » tendre. Lisez ce papier, il contient l'histoire de ma faute. Puisse cette histoire toucher » votre cœur, Ernest. »

Je reçus le fatal paquet ; l'enveloppe était tachée du sang d'Edmond ; je l'ouvris, et je lus ce qui suit :

TESTAMENT.

» En arrivant à......, je me logeai en hôtel garni en attendant que ma maison fût mon- » tée. L'hôtesse avait vingt ans, elle était orpheline ; sa naissance était distinguée, des » revers de fortune avaient obligé sa mère à se réfugier dans cette profession ; depuis » deux ans qu'elle l'avait perdue, une conduite irréprochable avait concilié à Eugénie » l'estime générale ; elle aurait pu quitter la ville et vivre à Paris auprès d'un oncle qui » l'adorait, mais elle avait deux jeunes frères au collége ; elle pensa mieux remplir ses » devoirs en continuant d'exercer une profession que n'avait pas dédaignée sa mère et qui » pouvait procurer un jour plus d'aisance à sa jeune famille ; une amie d'un âge mûr par- » tageait avec elle les soins de sa maison.

» Eugénie était jolie et spirituelle ; mais elle était si simple, si modeste, qu'elle ignorait » complètement l'art de se faire valoir ; sa haute réputation de vertu fut le premier mobile » de mes desseins sur elle ; je hasardai des paroles qui furent repoussées : que m'importait ? » je ne l'aimais pas, et le tourbillon des plaisirs égarait ma tête sans remplir mon cœur.

» Peu de temps après, je tombai dangereusement malade, et dans les soins qu'elle me » prodigua, je crus découvrir que j'étais aimé. Je redoublai d'efforts ; hélas ! je triomphai » de la vertu d'Eugénie. Mais depuis ce moment je ne vis plus sa bouche sourire. Il y » avait, toutes les fois qu'elle tournait les yeux sur moi, une expression de tendresse dans » son regard ; mais l'expression de confiance et de joie qui l'animait naguère en avait » disparu, et l'on trouvait de la douleur dans ses paroles les plus douces. Pauvre Eugénie ! » j'avais pu un moment la détourner de ses devoirs, mais je n'avais pu les lui faire ou- » blier ; on voyait que cette ame chaste et pure, ne concevant point de faute sans expia- » tion, attendait le malheur.

» Tant de noblesse et de vertu auraient dû me toucher ; eh bien ! sa tendresse, sa grâce, » sa candeur, tout fut perdu pour moi. Son dévouement, son inaltérable douceur me fati- » guaient; je fis meubler une maison, et un soir je lui annonçai froidement que je quit- » tais son hôtel le lendemain.

» Je partis et ne la revis plus.

» Deux mois s'étaient écoulés ; je m'étais plus que jamais livré aux plaisirs ; plus que » jamais j'avais oublié la malheureuse Eugénie, lorsque sa vieille amie vint chez moi.

» Je n'aimais pas cette femme, car elle avait désapprouvé nos penchans : — Eugénie » est mourante, me dit-elle, une crise la sauverait peut-être, c'est de vous seul qu'on peut » l'attendre ; si elle ne s'est point opérée ce soir avant minuit, c'en est fait..., et c'est vous » qui l'aurez tuée.

— J'irai la voir, répondis-je, et elle s'éloigna.

» Il y avait bal à la préfecture, il était tard. Je me rendis au bal.

» Je valsais, la salle étincelait au feu des bougies, l'atmosphère était embaumée du par- » fum de mille fleurs, les sons harmonieux de la musique me berçaient dans de vagues » délices ; je voyais, je sentais, j'écoutais, je respirais le bal ; minuit sonnèrent et Eugénie » me revint à la pensée ; je sortis, et comme un fou je traversai la ville ; arrivé près de la » demeure d'Eugénie, j'hésitai : je craignais le ridicule, si c'était une mystification? si c'é- » tait un prétexte pour m'éloigner du bal? Mais les portes étaient ouvertes, des lumières » glissaient rapidement le long des croisées, il y avait dans la maison un mouvement inac- » coutumé. J'entrai sans être remarqué ; j'étais parvenu jusqu'à la porte de la chambre à » coucher. J'entendis la voix d'un vieillard qui prononçait mon nom en le maudissant. — » Arrêtez, mon oncle, disait Eugénie, ne le maudissez pas ; j'aurais voulu le voir, mais » puisqu'il me refuse cette dernière consolation, jusqu'à ma dernière heure du moins je » prierai pour lui !

» J'étais tombé à genoux auprès de son lit ; à ma vue, son ame qui errait déjà sur ses » lèvres sembla faire un effort pour se rattacher à la vie. Elle me tendit la main, leva au » ciel ses yeux où je lus une dernière prière et un dernier adieu ; je sentais à la légère » pression de ses doigts qu'elle vivait encore, et puis cette étreinte devint de plus en » plus insensible, ses doigts se relâchèrent, sa main s'ouvrit : elle était morte.

» Que devins-je alors? je l'ignore ; un ami m'emmena avec lui aux eaux de Plombières, » puis nous nous séparâmes, et je visitai seul l'Italie.

» Ce ne fut qu'à dater de cette époque que je pus parvenir à recueillir mes pensées. Le » regret, les remords m'ont poursuivi partout. Eugénie, toujours présente à ma mémoire, » me devint de plus en plus chère ; je ne songeai qu'à expier ma faute, et je jurai de pré- » server, autant qu'il serait en mon pouvoir, toutes les femmes sans expérience, des piéges » dont nous nous faisons un jeu.

» Emma, plus que toute autre, me parut digne d'un entier dévouement ; comme Eugénie » elle est orpheline ; je n'épargnai rien pour attirer sa confiance, je voulais être son ami, » son protecteur ; vous avez mal compris mes intentions ; j'ai pensé que ma mort parlerait » plus éloquemment que les efforts de ma vie entière. Ernest, la promesse que je vous » demandais, me la refuserez-vous maintenant ? Faites que mon expérience ne soit pas » perdue pour tous. Emma est sans fortune, votre famille est riche ; si vos intentions » sur elle ne sont point pures, jurez-moi devant Dieu que vous la fuirez à jamais ! »

J'avais terminé le fatal manuscrit ; nous étions là tous, les yeux en larmes, le front morne et baissé vers la terre. L'agonie de cette jeune fille racontée en face de cette autre agonie, cet amour si tendre et si vrai dont il n'allait plus rester que deux tombeaux, ce soleil qui paraissait à l'horizon brillant et radieux, laissant tomber ses rayons sur ce front couvert des pâleurs de la mort ; les petits oiseaux qui chantaient doucement dans le feuil- lage ; enfin toutes les joies d'une belle journée d'été qui commence, et toutes les tristesses d'une jeune existence qui finit ; il y avait dans ce contraste une puissance irrésistible, qui aurait touché les ames les plus dures et qui nous brisait le cœur.

Edmond, attachant sur Ernest un regard suppliant, semblait attendre une réponse pour mourir.

Celui-ci leva la main vers le ciel et dit : « Edmond, je vous jure devant Dieu d'épouser Emma ou de la fuir. »

Un éclair de joie brilla dans les yeux du mourant : « Mon Dieu, vous l'entendez, murmura-t-il en joignant les mains ; puis il me sembla que deux noms erraient sur ses lèvres déjà pâles et glacées. » En ce moment M. Delmas parut : un vénérable prêtre l'accompagnait. Alors commença entre lui et le mourant une de ces admirables scènes qu'il n'appartient qu'au christianisme de donner, c'était un échange de sanglots pleins de repentir et de consolations ineffables ; le pardon de Dieu planait sur cette agonie chrétienne ; enfin, dans une dernière bénédiction de son ministre, il descendit. En ce moment Edmond ouvrit deux fois de grands yeux d'une fixité effrayante, et puis, se penchant vers moi, les referma pour jamais.

Nous nous éloignâmes de cette scène de deuil avec une impression qui ne s'est point effacée de ma mémoire. Et en voyant les restes ensanglantés de mon ami d'enfance, je me disais que si c'est une faute devant la société de briser le cœur d'une jeune fille, de lui demander tout son avenir, tout son amour, toute sa vie, pour remplir à soi une seule de ses journées, c'est là un crime devant Dieu ! A. Hudin.

ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE (1).

L'*Écho de la Jeune France* a promis à ses abonnés de leur donner l'introduction de l'*Encyclopédie catholique*, annoncée dans son dernier numéro. Il s'empresse de remplir sa promesse.

Les éditeurs de ce grand ouvrage recevront avec reconnaissance les observations que cette introduction pourra provoquer. Ils témoignent d'avance toute leur gratitude aux personnes qui voudront bien les leur adresser à la direction de l'*Encyclopédie catholique*, rue de Ménars, 5.

INTRODUCTION.

Il faut renoncer à rien comprendre à l'histoire, si l'on ne veut considérer l'humanité comme un être réel, vivant la vie que Dieu lui a donnée, dépositaire d'une mission qu'elle est chargée d'accomplir, obligée de marcher dans une voie, ayant ses époques de force et ses momens de faiblesse ; tantôt progressant, tantôt stationnant, quelquefois même rétrogradant comme l'individu. Comme tous les êtres créés par un Dieu bon, l'humanité a sa vocation de perfection à laquelle elle doit tendre, mais elle a aussi son libre arbitre. Elle aussi a été remise *entre les mains de son conseil.* Engagée dans la bonne voie elle peut changer brusquement de direction. Et cela explique les révolutions politiques et morales qui s'opèrent dans les sociétés humaines, et qui semblent rejeter l'humanité hors de la voie du progrès. Et réellement cela a lieu pour un temps : mais la force des choses, ou, pour parler plus exactement, la Providence qui veille sur les destinées sociales, la ramène dans le chemin du perfectionnement qui n'est possible que par l'ordre et la foi.

Cela ainsi conçu, et l'humanité entière étant considérée comme un seul homme, on n'a pas de peine à expliquer comment aux diverses périodes sociales, diverses aptitudes se manifestent en elle. On comprend les chants joyeux, les

---

(1) Voir aux *Annonces*.

jouissances simples, l'enjouement, les fleurs de son printemps. On s'explique comment la poésie, la foi naïve et crédule, les terreurs superstitieuses, l'amour du merveilleux ont partout été le caractère des premiers âges. Puis cet enfant si frais, si innocent, s'éprend tout-à-coup de goûts belliqueux ; les travaux, les fatigues de la guerre ont des attraits pour lui ; le bruit des armes peut seul flatter son oreille : la société n'est plus qu'un vaste camp. Mais quel changement soudain ! Ces campagnes engraissées de sang répandu, ces cités où le fer heurtait continuellement le fer, deviennent solitaires ; les déserts ouvrent leurs rochers et leurs abris sauvages à un peuple nouveau, à des hommes qui ne vivent plus que par l'ame. La prière exhalée vers le ciel est la seule langue qui soit entendue dans ces républiques plus parfaites que celle qu'avait rêvée le divin Platon. Et après avoir préparé leur ame par un commerce intime avec Dieu, ces ouvriers se répandent avec ardeur dans le champ des lettres divines et humaines, le fertilisent de leurs sueurs, et dans leurs retraites profondes élèvent de prodigieux monumens de science. Telles sont, quoique bien faiblement décrites, quelques-unes des phases de l'histoire de l'humanité. Océan immense, qui a ses flux et ses reflux connus de Dieu, mais qu'il ne sera pas donné à l'homme de mesurer et de prédire. Ses formidables bouillonnemens effrayent quelquefois les plus hardis ; ses tempêtes font souvent pâlir les plus courageux et les plus expérimentés. Mais celui que la foi éclaire sait qu'il y a là, sur la rive, un grain de sable, contre lequel viendront se briser ses fureurs.

Maintenant si nous recherchons à quelle période l'humanité est arrivée de nos jours, et quelle est l'aptitude spéciale que Dieu lui a donnée sous le rapport de la science : l'examen attentif du mouvement intellectuel dont nous sommes témoins, nous amènera à croire que notre époque est appelée à analyser, à résumer, à faire des applications. Cette faculté d'analyse, ne nous y trompons pas, n'arrive que lorsque la puissance de production est tarie. Un siècle crée et lègue à celui qui le suit la tâche de coordonner ses créations. Cette distinction du génie créateur et du talent analytique se retrouve dans les individus comme dans les peuples. Le siècle qui sent défaillir en soi la puissance créatrice, s'empare de l'analyse. Ainsi l'industriel qui désespère de s'enrichir davantage, fait le relevé de ses trésors. Il en fut ainsi du dix-huitième siècle, siècle incrédule, et par son incrédulité condamné à la stérilité. Il succédait à un siècle croyant et créateur. Ne pouvant l'égaler sous ce rapport, il voulut au moins élever un monument grandiose d'analyse, et il commença *l'Encyclopédie*.

Avant d'aller plus loin, remarquons que la destination légitime de *l'Encyclopédie*, et son seul but convenable furent manqués dès le principe. Les philosophes ne voulurent pas faire du *Dictionnaire Encyclopédique* un résumé de la science antérieure acquise par les travaux du génie éclairé par la foi. Au contraire, ils voulurent s'en servir pour donner un démenti à ce génie et à cette foi ; ils voulurent en faire la Babel de la pensée humaine ; et cette fois encore, comme dans les anciens jours, les langues de ces imprudens ouvriers ont été confondues. Ce fut bien là évidemment le vice radical de *l'Encyclopédie*, celui qui, à lui seul, a plus contribué à en faire une œuvre détestable, que tous les vices d'exécution si énergiquement peints par Diderot. Car, qui dit *Encyclopédie*, dit toutes les *sciences* renfermées *dans un cercle*. Mais comment façonner ce cercle puissant sans un centre auquel convergent tous les rayons ; sans la foi, la vérité,

la pensée de Dieu révélée à l'homme? Pensée humaine! tu as voulu te faire centre : vois les ruines qui se sont amoncelées autour de toi!

Et c'est ce défaut de centre d'unité, cette absence de foi, qui a frappé et continuera de frapper d'impuissance toutes les reproductions de *l'Encyclopédie* du dernier siècle, que le nôtre voit paraître sous différentes formes. Jamais l'éclectisme n'a rien fondé : sa nature le condamne à une éternelle stérilité; la foi seule est féconde. Et c'est cette conviction qui repose profondément au dedans de nous, que *l'Encyclopédie* véritable ne peut se faire qu'avec la foi, qui nous a déterminé à entreprendre cette œuvre immense bien disproportionnée à nos forces individuelles, et même, nous pourrions ajouter, aux forces de tous les hommes, même les plus éminens. Mais comment ne pas prendre courage, quand on peut se dire : je fais l'œuvre de la vérité!

Nous allons maintenant exposer le plan de notre travail.

Tout se tient, tout s'enchaîne dans la création. Un ordre admirable unit tous les êtres; et l'universalité des choses se résume en Dieu dans une vaste unité. Du sein de sa gloire, Dieu contemple au dedans de lui les choses créées, il les voit accomplissant constamment leur mission, sa volonté. Cette harmonie des mondes, que Pythagore avait pressentie, et à laquelle il disait que Dieu était attentif comme à un concert, rend hommage aux perfections divines. Mais hélas! frêles créatures conçues dans l'iniquité, pourquoi élever nos yeux vers cette région sublime de l'ordre immuable, de la paix sans fin, condamnées que nous sommes à nous agiter vainement sur cette terre de trouble! Cette grande lumière qui est en Dieu et qui éclaire toute la création est soustraite à nos yeux malades, et nous sommes condamnés à errer dans ce monde de merveilles, comme un aveugle au milieu d'un palais, qui cherche à assurer sa marche avec son bâton, mais dont l'œil ne contemplera jamais les beautés qui l'environnent. Pourtant, que cette infirmité de notre intelligence ne nous afflige pas outre mesure. Ne soyons pas inconsolables de ne pouvoir comprendre l'infini, enfans du néant et de la poussière! L'ordre universel et essentiel des choses nous sera toujours soustrait tant que nous serons de cette terre. Mais Dieu n'a pas voulu nous laisser sans connaissance de son œuvre, et en voilant à nos faibles yeux l'ordre absolu, il nous permet d'entrevoir l'ordre relatif. Jamais nous ne connaîtrons l'essence des choses; mais il nous est permis, que dis-je? il nous est prescrit d'étudier sans cesse les rapports des choses avec nous. Là est toute la science : car c'est pour l'homme que tout a été fait. Roi et pontife, selon l'admirable expression de saint Pierre, il est au milieu de la création comme dans son empire, et il offre à Dieu les prières et les supplications de cette nature qui gémit dans l'angoisse; sublime prérogative de son sacerdoce!

Ainsi tout se rapporte à l'homme. La science n'est autre chose que l'ensemble de ses rapports avec l'universalité des êtres. Or, ces rapports sont au nombre de quatre. 1° Rapports avec Dieu. 2° Rapports avec lui-même. 3° Rapports avec la société. 4° Rapports avec la nature. Dans ces quatre catégories nous renfermons toutes les sciences humaines.

§ Ier. *Rapports de l'homme avec Dieu.*

Les rapports de l'homme avec Dieu sont de deux sortes. Ou il adhère par son

esprit à la vérité révélée de Dieu, ou il fait à Dieu l'hommage de ses actions. Le premier de ces rapports s'appelle la *Foi*, le second s'appelle le *Culte*.

La foi comprend tous les *dogmes* renfermés dans la doctrine de l'Église catholique. La science de ces dogmes s'appelle *Théologie*.

Le culte comprend la forme d'adoration que Dieu lui-même a prescrite; il s'appelle *Liturgie*.

Dogme et *Culte*, *Théologie* et *Liturgie*, voilà l'ensemble de tous les rapports *vrais* de l'homme avec Dieu.

Mais l'homme qui a été créé libre peut fausser ces rapports et substituer au vrai dogme, à la saine théologie, un dogme erronné, une théologie infectée. De là les *Théogonies* païennes, les *Mythologies*, les systèmes des philosophes, les *Hérésies*, les *Schismes*, noms divers qui tous n'expriment qu'une seule chose, la pensée de l'homme livrée à elle-même sans règle et sans frein.

Et après avoir faussé les rapports de son intelligence avec Dieu, l'homme ne s'arrêtera pas là. Il pervertira aussi le culte légitime, expression de sa foi, et il se fera un culte analogue à ses croyances. Les théogonies et les mythologies païennes donneront naissance à l'*Idolâtrie*, aux *Superstitions*, à la *Magie*; les systèmes philosophiques et la plupart des hérésies mèneront à l'*Impiété* ou au refus fait à Dieu d'un culte destiné à l'honorer.

Cette partie, la plus importante de toutes, parce qu'elle tient à ce que l'homme a de plus noble, sera traitée dans l'*Encyclopédie* avec une grande étendue. Les divers systèmes religieux et philosophiques seront exposés; leur influence sur la société sera appréciée. Nous suivrons la pensée humaine dans les plus aventureuses excursions; et lui présentant le flambeau de la foi, nous lui montrerons qu'elle s'est égarée toutes les fois qu'elle a négligé de marcher à sa lumière.

Il est dans cette partie de la science des travaux récens immenses, que nous ferons passer sous les yeux de nos lecteurs. La *Société Asiatique* de Calcutta a commencé à nous faire connaître les théologies et les philosophies de l'Inde; les doctrines de Confucius commencent à être connues; et les sciences dont Héliopolis était le sanctuaire ne sont plus couvertes d'un mystère impénétrable. D'autre part, les antiquités Étrusques, Italiques et Helléniques, rapprochées des traditions Orientales, s'éclairent mutuellement, et nous font espérer que tôt ou tard le voile qui couvre l'ancien monde et le commencement des choses sera levé. Dans cette partie vraiment neuve, l'*Encyclopédie* renfermera des travaux importans, qui par leur réunion pourront former l'histoire complète de la pensée.

§ II. *Rapports de l'homme avec lui-même.*

Mais l'homme n'est pas borné à des rapports avec Dieu. L'ascétisme et l'extase ne sont malheureusement pas la vocation exclusive de l'homme. Il a aussi des rapports avec lui-même, avec ses semblables, et avec la nature extérieure. Son ame lui a été donnée pour étudier le mystère, et elle est elle-même un mystère incompréhensible, objet d'une science subtile et difficile. Cette science de l'ame se compose de trois parties. La première a rapport à la connaissance de l'essence de l'ame, et s'appelle *Pneumatologie* ou *Psycologie*. La seconde traite des moyens de diriger ses opérations et de former son jugement; elle s'appelle *Logique* ou *Dialectique*. La troisième règle sa conduite, traite des devoirs, des vertus et des vices, et s'appelle *Morale* ou *Étique*.

Si l'homme était une pure intelligence, là se bornerait l'étude de son être ; mais l'homme est un être composé. Il est intelligence, mais *intelligence servie par des organes*, selon la belle définition de M. Bonald. De cette connexion naissent des rapports de l'ame avec ses organes, et la première science, c'est celle de leur union, d'où résulte la vie, c'est l'objet de la *Physiologie*. De plus, l'intelligence étant chargée d'un corps, a des devoirs à remplir envers lui ; elle doit veiller à sa conservation par l'*Hygiène ;* connaître ses maladies et les guérir : double objet de la *Pathologie* et de la *Thérapeutique*. Mais pour bien régir ce corps, elle doit connaître sa structure ; de là l'*Anatomie*.

Observons ici, avant d'aller plus loin, qu'à chacune de ces divisions des sciences se rattache un ordre de vertus à pratiquer, de vices à corriger. La morale n'est pas une partie isolée de la science de l'homme, elle est l'esprit de vie qui doit pénétrer toute chose. Il y a plus : elle est le seul et vrai but de la création : la science n'est qu'un moyen. Disons-le donc avec la sage antiquité : O toi qui veux pénétrer dans le temple de la science, et qui aspires à soulever un coin du triple voile qui couvre la mystérieuse Isis, la nature : purifie ton cœur, rectifie tes voies, et rends-toi digne du commerce que tu aspires à lier avec l'auteur des choses.

§ III. *Rapports de l'homme avec la société.*

La société fut instituée dès le principe. Loin donc de s'être élevé peu à peu, d'un prétendu état de pure nature, à l'état social, l'homme n'eût pu naître et se conserver hors de la société. Ses facultés ne peuvent s'exercer hors de la société ; sa faiblesse même, comparée à la force individuelle des animaux, est une nouvelle preuve de cette vérité, que c'est à l'intelligence unie à l'intelligence qu'appartient le sceptre du monde.

Or, la société repose sur trois bases principales : 1° sur le droit qui fait régner la justice et réprime l'injustice : c'est l'objet de la *Jurisprudence*, qui se divise en *Droit public*, *Droit des gens*, *Droit civil et criminel*, selon ses diverses applications, et à laquelle se rattache l'*Économie politique*; 2° elle repose encore sur l'échange des produits, par le *Commerce* et la *Navigation ;* 3° enfin, sur la communication des pensées. Cette dernière partie contient elle-même trois subdivisions relatives aux moyens de communication, qui sont : la parole, de là les *Langues :* les sons, dont la science s'appelle *Musique*, le dessin qui se compose de la *Gravure*, de la *Peinture*, de la *Sculpture*, de l'*Architecture*, de l'*Écriture* et de l'*Imprimerie*. Ces deux derniers articles qui par leurs procédés appartiennent aux arts du dessin, rentreraient plus logiquement dans la catégorie des langues et de la parole, qu'ils sont employés à fixer. Par l'écriture, et surtout par l'imprimerie, l'homme étend sa vie dans tous les sens, il écoute le passé et parle à l'avenir. L'imperfection de ses organes semblait condamner l'homme à ne vivre que peu de jours, à n'exercer d'action que sur un petit nombre de personnes, à n'avoir que des communications fugitives et restreintes. Mais l'écriture a fixé la parole et lui a donné un corps impérissable. Maintenant que la loi de mort portée contre toute la nature humaine s'accomplisse, qu'elle frappe cette tête qui fut le temple du génie ; ses coups n'atteindront que la plus vile partie de l'homme : son ame, sa pensée subsisteront. Ainsi c'est à l'écriture que nous devons l'*Histoire*, qui nous met en rapport avec ceux qui ne sont plus. Elle est *littéraire*, quand elle se consacre à retracer la

marche de la pensée humaine. Elle est *sacrée* et *ecclésiastique*, quand elle suit le développement de la pensée religieuse. Elle est *archéologique*, quand elle raconte la vie des peuples par les monumens qu'ils ont laissés de leur passage sur la terre. Elle s'appelle *Biographie*, quand elle se contente de dire les actions d'un seul personnage, et *Chronologie*, quand elle se borne à fixer les temps et les époques.

De nos jours, l'histoire a acquis une importance immense à cause des découvertes qui ont été faites, surtout en ce qui touche aux origines des peuples. Bien des systèmes ont été hasardés, tendant à donner la formule historique. La saine critique fera la part des illusions de l'esprit et des découvertes réelles.

§ IV. *Des rapports de l'homme avec la nature.*

Cette dernière catégorie qui renferme la science de la nature, a été dans ces derniers siècles étudiée avec un grand succès. Ici la supériorité de notre temps sur les temps anciens est incontestable. Crédule et naïve, l'antiquité avait vu la nature comme un enfant la voit par une belle matinée de printemps; sa science n'était que de l'admiration, ses études se formulaient en hymnes. De nos jours au contraire, les divers phénomènes de la création ont été approfondis et analysés. Il suffit de nommer les Linnée, les Lavoisier, les Fourcroy, les Bertholet, les Cuvier, les Geoffroi-Saint-Hilaire pour rappeler les plus beaux résultats de l'étude moderne.

Et, chose admirable! à mesure que la science a été plus approfondie, on a vu s'évanouir les difficultés élevées par le demi-savoir contre la religion; de sorte que la science naturelle est de nos jours de toutes les sciences la moins hostile au christianisme.

L'objet de la science naturelle est la connaissance des corps et de leurs propriétés. De là, dans cette science trois parties; la première, qui traite des propriétés générales des corps; la seconde, qui traite de l'essence constitutive de chacun d'eux et de leurs phénomènes généraux; la troisième, qui examine la nature particulière des diverses modifications de la matière, et les lois qui les régissent.

La première de ces parties se compose des *Mathématiques*, à savoir de l'*Arithmétique*, de l'*Algèbre* et du *Calcul différentiel et intégral*, qui traitent des nombres; de la *Géométrie* et de la *Trigonométrie*, qui traitent de l'étendue, et de la *Mécanique*, qui traite des forces ou puissances.

La seconde partie renferme la *Chimie*, qui analyse les corps et fait connaître leurs élémens, et la *Physique*, qui traite des phénomènes généraux de la nature, tels que le *Magnetisme*, l'*Électricité*, le *Calorique*, la *Lumière*, etc.

La troisième partie, qui a retenu le nom d'*Histoire naturelle*, fait connaître la nature particulière de chacune des modifications de la matière qui remplissent l'univers, et les lois en vertu desquelles elles existent. L'ordre logique exige que l'on commence cette étude par les êtres qui paraissent le plus étrangers à toute organisation; et qu'on s'élève graduellement jusqu'à ceux qui, doués de vie, offrent le plus de ressemblance avec cette portion de matière qui a été associée à notre intelligence pour la mettre en rapport avec le monde des corps.

Et d'abord, se présente l'*Astronomie*, qui nous fait connaître ces corps placés à des distances incalculables, au-dessus de nos têtes, et dont l'influence est pourtant si immédiate sur tous les objets de la création. Ensuite vient la *Météorologie*, qui

nous fait connaître cette enveloppe gazeuse qui entoure notre globe, et que nous appelons *Atmosphère*. *L'Hydrologie* traite des eaux, la *Géologie* explique la terre et ses couches constitutives, la *Géographie* nous décrit sa surface extérieure, et la *Minéralogie* enseigne la nature des corps qu'elle renferme dans son sein.

Ici se trouve un commencement d'organisation qui devient plus sensible quand l'on passe au règne végétal, objet de la *Botanique* et de l'*Agriculture* qui est une sorte de botanique pratique. La transition du règne végétal au règne animal est marquée par les *Zoophytes*, puis dans le règne animal, les *Crustacés*, les *Insectes*, les *Mollusques*, les *Poissons*, les *Oiseaux*, les *Reptiles*, enfin les *Mammifères*, qui couronnent l'échelle de l'organisation. C'est à la fin de l'étude de tous les êtres organisés que trouve sa place l'*Anatomie comparée* créée par le génie de Cuvier.

Enfin l'homme, après avoir connu la nature, la force à servir à ses besoins; de là les *Arts* et les *Métiers*, qui prennent différens noms suivant les diverses matières qu'ils mettent en usage, ou suivant la manière dont ils procèdent.

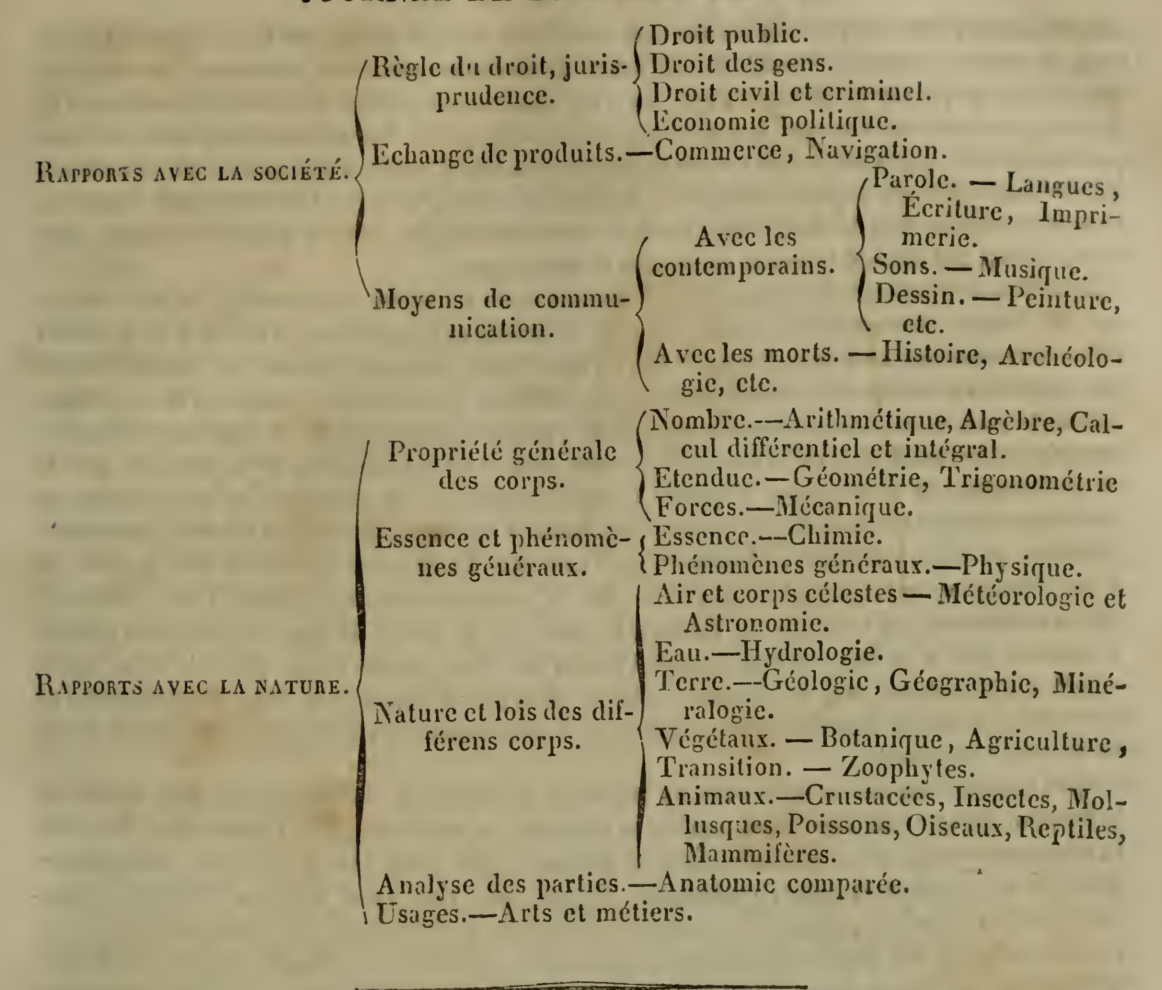
Tel est le système complet de toutes les sciences humaines, bien préférable à tous égards à l'obscur et irrationnel tableau, que d'Alembert a mis en tête du *Dictionnaire encyclopédique*. Et nous ne craignons pas de donner cet éloge à ce que l'on a pu regarder comme notre travail. Ce système n'est pas de nous, nous en sommes redevables à la précieuse bienveillance du savant et modeste auteur de *l'Homme connu par la révélation*, M. l'abbé Frère. Les changemens que nous y avons faits sont peu nombreux et de peu d'importance : c'est un bonheur pour nous de pouvoir consigner, en tête de notre *Encyclopédie*, ce témoignage de notre profonde estime pour un prêtre dont la science honore l'Église, et qui, lui aussi, a tressailli de joie à l'annonce de notre œuvre.

MOUTTET.

SYSTÈME DES CONNAISSANCES HUMAINES

CLASSÉES D'APRÈS LES RAPPORTS DE L'HOMME AVEC DIEU, AVEC LUI-MÊME, AVEC LA SOCIÉTÉ, ET AVEC LA NATURE.

RAPPORTS AVEC DIEU.	Rapports vrais.	Intelligence.—Dogme, Théologie. Actes.—Culte, Lithurgie.
	Rapports faux.	Intelligence. — Mythologies, Théogonies, systèmes philosophiques, Hérésies, Schismes. Actes.—Idolâtrie, Superstition, Magie, Impiété.
RAPPORTS AVEC SOI-MÊME.	Science de l'ame.	Essence de l'ame. — Psycologie. Direction de ses opérations.—Logique. Règle de sa conduite. — Morale.
	Rapports de l'ame avec le corps.	Union de l'ame avec le corps. — Physiologie. Conservation du corps. — Hygiène. Maladies du corps. — Pathologie. Remèdes. — Thérapeutique. Connaissance des parties du corps. — Anatomie.



CHRONIQUE DE LA SECONDE QUINZAINE DE JUIN.

Encore une quinzaine toute pleine de découragement, de violences et d'indécision. Rien n'est changé. La politique intérieure n'a pas avancé d'un pas; elle se traine toujours sur les bancs de la cour des Pairs, sans le moindre avantage pour la doctrine. Les fauteuils de la justice exceptionnelle continuent à se vider. Les meneurs seuls du procès luttent contre les obstacles à force de violences et d'activité.

Au Palais-Bourbon, la représentation nationale s'apprête à déborder sur toutes les routes; les bureaux de diligences affluent de députés. Après avoir, comme chacun sait, assuré le repos et le bonheur du pays, qu'ont de mieux à faire les représentans, que d'aller se reposer de leurs nobles fatigues au sein de leurs départemens? Le ministère, dit-on, a eu bon marché de leurs votes, cela n'est pas démontré, les fonds secrets n'ayant pas subi de réduction. Mais au fond qu'importe! un gouvernement qui a placé l'honneur de la France si haut, un gouvernement qui n'agit que d'après ses propres inspirations, sauf toutefois la ratification du conseil britannique; un gouvernement qui doit figurer dans l'auguste réunion de Kalisch, un gouvernement qui n'a à se reprocher, ni usurpation, ni meurtres, ni illégalités, un gouvernement enfin sous lequel nous devons nous estimer trop heureux de vivre, ne peut pas supporter qu'on discute son tarif: tout ou rien. D'ailleurs la France n'a-t-elle pas à s'applaudir de ce que MM. Thiers et Guizot veulent bien consentir à se charger d'elle? à quoi bon alors lésiner avec la doctrine? voilà ce que les députés se sont dit, et ils ont voté, ils ont voté! Le ministère, lui, avait sa réponse toute prête : *Montons au Capitole*, dans le cas où la chambre se serait avisée d'être économe des deniers de ses commettans.

Ainsi donc, après le vote du budget, la farce représentative se trouve être à peu près jouée. Seulement on peut s'apercevoir que la session dure encore aux quelques pétitions qu'elle se hâte d'étouffer sous ses ordres du jour. Elle aurait probablement cessé d'exister, si la chambre des Pairs n'avait eu à enregistrer les travaux législatifs de l'autre chambre. C'est là toute la fonction de la

nouvelle pairie; c'est une position comme une autre, c'est celle du moins que les trois jours lui ont faite, et qu'elle a acceptée. Grand bien lui fasse ! La doctrine qui devait, disait-elle, remonter le moral de la pairie par le procès d'avril, en a été pour son invention. Les formes brutales de la cour exceptionelle ont encouru la réprobation de tous les partis. Le dix-neuvieme siècle ne veut pas comprendre que la justice puisse faire traîner devant elle, pieds et poings liés, des hommes à qui elle-même n'a pas d'autres épithètes à donner que celle d'accusés. Ce serait faire reculer la société un peu au-delà du moyen âge. Aussi la noble cour pourra achever de juger le procès, mais le pays n'aura pas attendu jusque là pour juger la noble cour.

Au milieu de ces scènes de douleur, une voie généreuse est venue heureusement se faire entendre. Me Ploque, défenseur nommé par la cour et refusé par les accusés, a conclu à ce qu'aucun débat contradictoire ne puisse s'engager soit à l'égard, soit même en présence de l'accusé Margot, tant que tous les accusés ne seront pas amenés à l'audience pour y assister jusqu'à la fin des débats, comme le veut la loi. Ces conclusions ont soulevé l'impatience de la cour. M. Martin (du Nord) a répondu qu'il y avait arrêt de la cour ; Me Ploque, que la loi est plus forte qu'un arrêt, et que la loi est formelle. Et pendant que l'homme de parti s'appuie sur la nécessité, et que l'homme de conscience invoque la loi, la France entière applaudit à ces belles paroles : « Je parle, messieurs, » comme un avocat, comme un homme à qui la loi dit : Tu prendras tes cliens dans la geôle, tu » les protégeras, tu les défendras jusqu'à ce que tu les aies rendus à la liberté. » Et à celles-ci : « Si la modération est le devoir de l'avocat, le calme est le devoir du juge; et comment prétendrait-on que la défense est libre, quand l'avocat qui vient attendre son client à cette barre, » ignore s'il arrivera sauf ou mutilé ! » On ne sera pas étonné que la cour exceptionnelle ait accueilli ces mots par d'innombrables murmures, et condamné à la réprimande celui qui a la gloire de les avoir prononcés.

Si le Luxembourg met ainsi la robe de la justice en lambeaux , les montagnes de la Suisse ont le bonheur de voir l'héritier présomptif de la couronne de France faire de la pastorale. Peut-être le vainqueur illustre d'Anvers cherche-t-il la solitude, pour rêver plus à loisir aux désappointemens de ses mariages projetés ; l'orléanisme n'a pas , pour cela, cessé d'être en velléité de matrimonie ; il n'y a pas de puissance en Europe sur laquelle il n'ait songé, au moins une fois, à enter quelqu'un de ses nombreux rejetons : l'Angleterre , la Russie, la Prusse , l'Italie , l'Espagne , le Portugal , ont tour à tour dédaigné les insinuations des Villiaume politiques. C'est maintenant à la cour de Wurtemberg, que le prince royal va déployer tous les agrémens de sa personne. Nous pouvons prédire d'avance le résultat de cette tentative. Hélas ! pour arracher ses patrons à l'humiliation de tant de refus, M. Dupin a cru devoir écrire une brochure, où il conseille l'alliance de la royauté citoyenne avec la famille de quelque riche plébéïen français; pauvre M. Dupin ! vous en serez pour vos frais d'impression. Fi donc ! la royauté, des pavés descendre.... Vous n'y pensez pas.

Le procès la Roncière a pris une face nouvelle, bien qu'il ne soit pas encore entamé. Il y a quinze jours l'accusé n'avait pas encore d'avocat ; à la fin, il vient d'en trouver un qui vaut tous les autres. Celui qui se charge de cette cause difficile est le plus courageux , et peut-être le plus éloquent avocat du jeune barreau. C'est Me Chaix d'Est-Ange , impétueux orateur, dont la parole facile et brillante a déjà retenti si souvent dans des causes si importantes et si difficiles. D'abord , il avait refusé cette tâche onéreuse, mais bientôt il a vu arriver chez lui M. de la Roncière le père de l'accusé, un vieillard honorable , homme d'honneur qui porte la tête haute, et qui a si bien parlé pour son fils accusé et avec tant de conviction et avec tant d'énergie et avec tant de cœur, que le jeune avocat a accepté cette défense. Aussitôt que Paris a appris que Me Chaix d'Est-Ange s'était chargé de cette affaire , l'opinion publique a fait volte-face, et l'accusé a paru moins coupable. Voilà où en est l'affaire. Elle sera plaidée, d'un côté, par M. Odillon-Barrot et par M. Berryer le grand orateur, et d'autre côté , par Me Chaix d'Est-Ange : ce sera là une belle lutte s'il en fut ; déjà on se presse aux portes du Palais-de-Justice pour entendre ces trois orateurs, l'honneur du barreau, parler chacun à son tour , dans une cause si difficile et si cachée, mais on dit que l'affaire sera plaidée à *huis-clos*. Grand désappointement pour tous ceux qui aiment les grands drames bien noirs et bien plaidés ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'audience n'aura lieu qu'à minuit. En effet, la victime de cet horrible guet-apens, Mlle de Morell , est tombée depuis ce triste jour dans une maladie étrange et funeste, la catalepsie. Chaque jour, depuis quatre heures du matin jusqu'à minuit, la pauvre jeune fille est en proie aux secousses de cet horrible mal. Son œil se ferme, son pouls s'arrête, son cœur ne bat plus ; elle n'a plus ni mémoire, ni souvenir, ni sentiment, on la dirait morte ! Mais aussitôt minuit venu, voilà l'enfant qui sort de son horrible sommeil, le re-

gard lui revient, la pensée lui revient, la mémoire aussi, le sentiment aussi; c'est presque la jeune fille d'il y a six mois avant l'horrible attentat quand elle jouait dans le salon de son père; alors Mlle de Morell se rappelle tout ce qu'elle a souffert, alors elle reconnaît son meurtrier, alors elle élève la voix pour demander justice : on dit que c'est là un spectacle admirable et touchant! Et figurez-vous cette belle jeune personne ainsi désolée, devant ses juges, à minuit, demandant justice, et devant elle celui qu'elle accuse, en le montrant du doigt, et derrière elle deux grandes familles du royaume qui rappellent par leurs ressentiments, les haines invétérées des Capulets et des Montaigu.

Quant à la politique extérieure, elle est toujours dans la même atmosphère d'irrésolution. On interviendra, on n'interviendra pas; telles sont les questions qui ne cessent de s'agiter et auxquelles personne, pas même le ministère, ne peut donner une solution quelconque. D'abord il était *arrêté* que la France fournirait les hommes, et l'Angleterre l'argent; puis, que les armemens se feraient simultanément dans les deux états respectifs; puis, que l'intervention était abandonnée; puis, qu'elle était reprise et qu'on enverrait en Espagne le corps d'étrangers que nous avons en Afrique, à la tête duquel on plaçait le général Desmichels; puis, enfin, la mort du brave Zumalacarréguy est venue et a tout jeté dans l'indécision. Maintenant, on attendra pour prendre un parti, si toutefois on en prend un, de savoir l'effet qu'aura produit sur la population espagnole la perte du premier capitaine de Charles V. Ce malheureux événement n'a pas manqué de relever les espérances des doctrinaires. Il est probable que le ministère Toréno qui, en Espagne, avait succédé au ministère sans couleur de Martinez della Roza, va céder sa place à celui-ci.

Qu'on dise maintenant que la doctrine a jeté de profondes racines dans les pays où elle a cherché à s'établir. Voyez le Portugal, un volcan; la Belgique, un volcan; l'Espagne, un volcan; la France, un volcan; partout où la doctrine se montre, on est sûr qu'il s'y forme un brasier souterrain qui ne doit pas tarder à l'engloutir. C'est qu'on ne gouverne pas les hommes avec une idée qui, pour s'appliquer à tout, ne s'applique à rien. D'autres partis s'agitent, mais ils ont du moins un principe arrêté, personne n'ignore ce qu'ils veulent; mais la doctrine, elle semble n'avoir à tâche que de profiter des désordres qu'elle-même a soin de fomenter.

Conclusion : un gouvernement est bien misérable quand il est obligé de spéculer sur la mort d'un homme, et de calculer le degré d'influence que cette mort peut lui procurer.

Encore un suicide à enregistrer! Et cette fois la victime n'est pas un de ces infortunés vulgaires à qui l'on peut donner un regard distrait. Un des plus grands peintres de l'époque, le baron Gros, vient d'être retiré de la rivière, près Meudon. Les causes de cette résolution désespérée ne sont pas pleinement connues. P. S.

RODOLPHE DE FRANCON.

Chez Eugène Rendael, rue des Augustins, à Paris.

Rodolphe de Francon. — Chez Eugène Renduel, rue des Augustins, à Paris.

Parmi la foule des romans nouveaux récemment publiés, nous avons remarqué *Rodolphe de Francon*, ouvrage qui appartient évidemment à l'école historico-religieuse de Manzoni. C'est dans le Dauphiné, vers la fin du seizième siècle, que l'auteur a placé la scène : le célèbre Lesdiguières y apparaît sur le second plan. Mais au moment où commence le roman, la guerre civile est éteinte; les lois, si long-temps suspendues, commencent à reprendre leur empire, et le terrible chef des Huguenots, déjà catholique à demi, n'est qu'un gouverneur de province, puissant et redouté sans contredit, mais qui pourtant a reconnu un maître et ne le braverait pas impunément. Cette position un peu équivoque offre pourtant des tableaux intéressans, des aperçus pleins de profondeur.

Le héros du roman, *Rodolphe de Francon*, imite en petit les actes arbitraires et les tyranniques violences de Lesdiguières. Il va plus loin. Il se laisse pousser au crime par une passion coupable, et par les perfides suggestions de son écuyer. Il tue un de ses vavassours dont il épouse ensuite la femme.

Venu à Grenoble pour assister au second mariage de Lesdiguières, Francon se trouve

amené par hasard dans l'église cathédrale où prêche l'illustre évêque de Genève, François de Sales. Une foudroyante sortie du saint prédicateur contre l'adultère et la violence terrasse le malheureux Rodolphe, qui se jette à genoux, en implorant la miséricorde divine L'auditoire s'émeut : François de Sales se hâte de le calmer, descend de la chaire, entraîne Francon par une porte secrète et le conduit au couvent voisin. Là, les douces paroles de l'homme de Dieu font rentrer l'espérance dans ce cœur flétri, et changent en un repentir chrétien le désespoir qui le consumait.... Rodolphe quitte la France, après avoir laissé toute sa fortune à celle qui fut sa victime. Il arrive à Rome, où le cardinal grand-pénitencier lui donne l'absolution et lui impose le voyage de la Terre-Sainte. Puis il meurt assassiné par une troupe de bandits, au nombre desquels est ce même écuyer, l'auteur de son crime et de ses infortunes.

Voilà la courte analyse de cet ouvrage qui se recommande par la couleur brillante et vraie des descriptions, et par le contraste varié des caractères. L'héroïne du roman est une création charmante. Le crétin Jeannot, personnage tout local, nous paraît un type neuf et heureux. Mais nulle part l'auteur n'a montré tant de talent que dans le portrait de Saint François de Sales, qu'il fait parler et agir en véritable précurseur de Fénelon.

On peut reprocher à l'action de se nouer un peu lentement, et au héros du roman de devenir trop odieux par son crime bas et lâche. Mais il paraît que l'auteur était enchaîné sur ce point par une tradition locale.

En résumé, cet ouvrage nous paraît se placer au-dessus des romans ordinaires par l'intérêt qu'il excite, et plus encore par l'effet moral qu'il produit.

TABLEAU DE LA DÉGÉNÉRATION DE LA FRANCE,

DES MOYENS DE SA GRANDEUR, ET D'UNE RÉFORME FONDAMENTALE DANS LA LITTÉRATURE, LA PHILOSOPHIE, LES LOIS ET LE GOUVERNEMENT,

Par A. M. MADROLLE. — 1 fort vol. in-8°, imprimé avec luxe, chez Rignoux; prix : 7 fr.

C'est un des livres les plus hardis qu'on ait encore publié. Il est *réformateur*, aussi nous y avons lu de bonnes vérités.

SOUSCRIPTION

pour la gravure, par Sixdeniers, d'un monument à la Reine de France.

(2e liste.)

MM.
Euzières.
Despinay-de-Marcé.
Morand.
De Soulaines.
Hyp. Bourrel.
Mme la comtesse d'Aspe.
Francis Lacombe.
De SainteColombe.
De Resseguier, aîné.
L'abbé Fleury.
Le chev. d'Agon.
Le comte d'Ymonville.
L'abbé Morel.
L'abbé Le Breton.
Clauset.
Grandin.
Mme la comtesse d'Anjou.
L'abbé de Parade.
Rousselin d'Auseposc.
Le comte de Comminges.
Mesnet.
Le chev. de Boissard.

MM.
Barruel, (2e sous.)
Melle Julie Bernard.
Sabatier.
Saladin.
Choisy.
Bernard.
Thiabault, (2e sous.)
Melle Julia de Larochejacquelin.
Le vicomte Dubois-d'Aisy.
Roger-de-Damoiseau.
Le chev. de Rasilly, (2e sous.)
Wanackère.
Gatineau, (2e sous.)
Mme Victor de Bâmont.
Mme de Bâmont.
Faugas-Saint-Fond, aîné.
Aug. Bouschet.
L'abbé Romey.
Melle Sainte-Suzanne.
Le vicomte Aug. de Gauville.
D'arlu-de-Roissy.
Thibaut-Landriot.

MM.
Melle Defresne.
D'Effiat.
Le comte de Saignes.
Le chev. de Béarn.
Grandmoulin, curé-archidiacre.
De Royville.
Mme veuve Noël.
Le comte de Comminges.
Ed. Dispan-de-Floran.
Le comte Ch. de Sailhas.
Le comte Roger-de-Saint-Poncy.
Mme Duchesne, née de Rancourt.
L'abbé Lequesne-Blot.
Delalande.
Le chev. de la Garde de Saignes.
Le vicomte de Saignes.
Chaponton.
Pelissié-de-Lacosté.
Bessac.

JULES FORFELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



Arnout — Lith. de Benard

Abbaye de Jumièges.

DU PAUPÉRISME.

ÉTAT DES PAUVRES DE LA DEUXIÈME DIVISION

Cette division renferme les communes rurales des provinces où l'industrie manufacturière à pris de grands développemens. Dans ces campagnes, les conséquences du mouvement industriel se font sentir. Les habitations sont agglomérées, les fermes ou métairies sont rares. Les habitans d'un grand nombre de ces villages travaillent le fer, le cuivre, le lin, le chanvre, le coton, la laine et la soie, quelquefois pour leur compte, et le plus souvent pour celui des fabricans et négocians des villes commerçantes, telles que Rouen, Laval, Elbœuf, Amiens, Abbeville, Lille, Saint-Quentin, Reims, etc., etc.

Les désordres, les vices, la pauvreté des populations manufacturières y ont pénétré, mais dans un degré bien moins considérable que dans les villes; le paupérisme y atteint des proportions, approchant de celles qui le rendent si redoutable dans nos grandes cités; nous connaissons des villages où on peut compter un quart de familles pauvres, mais il faut le dire, la misère ne s'y présente point avec autant d'intensité que dans les villes. On peut, à l'aide d'une charité intelligente, en l'exerçant d'une manière paternelle, mais ferme et quelquefois sévère, retirer, les unes après les autres, les familles pauvres de la misère qui dégrade. On a là, à sa disposition, toutes les ressources qu'offre la terre; 1° comme source de travail; 2° comme source de produits alimentaires; 3° on peut allier le travail agricole à celui de toutes les professions et de toutes les industries, ce qui ne peut avoir lieu dans les villes.

Il y a même nécessité de le faire, car il n'en est pas des provinces du nord comme de celles du midi; dans celles-ci on peut travailler à la terre presque toute l'année, l'hiver n'y a qu'une courte durée; mais dans les premières, le travail extérieur y est souvent interrompu pendant trois et quatre mois, c'est une des principales causes de l'introduction des manufactures dans les campagnes du nord. C'est donc là que l'union des deux natures de travaux s'est consommée, et que l'on trouve ce nombre immense de petits *ménagers*, qui possèdent ou afferment quelques arpens de terre dont la culture les occupe une partie de l'été, et qui, renfermés l'hiver dans leurs maisons, avec leur famille, fabriquent des étoffes de tout genre, et soldent leur fermage avec le produit de ce travail: ils consomment ce qu'ils récoltent, et de cette manière, la hausse ou la baisse des denrées nécessaires à la vie sont de nul effet pour eux. Toutes les familles dans lesquelles il n'y a pas trop d'enfans en bas âge, ou des infirmes, celles dont le chef ne se livre point à la débauche habituellement, celles dont les enfans n'ont pas une conduite trop immorale, vivent dans une aisance relative à leur condition; elles s'enrichissent et prospèrent. Il faut le dire, le travail industriel qui, en attirant les ouvriers dans les grandes manufactures, en y confondant les sexes, hâte, dans les villes, les progrès de la corruption d'une manière si déplorable, devient dans nos campagnes, conservateur des mœurs, car le chef de famille travaille sur son métier à côté de son fils et avec l'aide de sa femme, de sa fille et de ses plus jeunes enfans. Cette vie de famille est éminemment favorable à la conservation et au progrès des principes religieux et des mœurs. Les femmes, qui sont plus pieuses que les hommes, exercent une utile influence sur leurs époux et sur des enfans que le travail retient auprès d'elles. Aussi, avons-nous été vivement effrayés de la menace d'un traité de commerce avec l'Angleterre, qui aurait amendé nos fabriques, car nous ne savons pas comment on pourrait remplacer le tissage qui occupe tant de bras dans les campagnes des provinces du nord. En ne considérant la question soulevée par l'enquête commerciale, que sous le rapport moral, nous n'hésitons pas à dire que, si des considérations de l'ordre politique contraignaient un pouvoir faible, ou mal affermi, à céder aux exigences de l'Angleterre, que l'on permette l'entrée des fils de coton: mais jamais celle des étoffes, car la perte des grandes filatures ne ruinerait que quelques capitalistes, et quant à l'emploi des enfans qu'elles occupent, on pourrait encore y pourvoir,

mais le sacrifice du tissage bouleverserait nos campagnes et attirerait probablement d'horribles calamités dans quinze départemens du nord. Mais en revenant à l'examen de l'état des pauvres dans les campagnes de cette division, nous demanderons à l'économie sociale chrétienne, quelle doit être la direction à donner à la charité? et quels en doivent être les principaux agens?

L'intervention habituelle de l'administration publique n'est point là aussi nécessaire qu'on le croit, et nous avons des résultats et des faits nombreux pour appuyer cette assertion, partout où se trouve un propriétaire jouissant d'une grande aisance, et un bon pasteur; ces deux hommes, en se prêtant un mutuel secours, peuvent adoucir toutes les misères qui affligent la commune qu'ils habitent, y éteindre peu à peu la mendicité, améliorer graduellement le sort des pauvres par l'instruction et le travail, résoudre avec une merveilleuse facilité des problèmes qui ont fait déraisonner tant d'économistes philosophes, et maintenir les habitans d'une commune dans l'activité, la paix et le bon ordre; en indiquant les moyens d'exécution, nous ne ferons que raconter des faits dont nous avons été les témoins.

La caisse de secours n'étant alimentée que par la générosité d'un seul homme, il faut nécessairement que les sacrifices de la charité soient limités au supplément du travail des pauvres, pour aider le chef d'une famille trop nombreuse à élever ses enfans, et au soulagement des malades, des vieillards et des infirmes.

S'il fallait entretenir dans l'oisiveté quarante ou cinquante familles pauvres, ce qui se présente fréquemment dans une commune de cent cinquante à deux cents feux, revenus et capital y auraient bientôt passé : mais il n'en doit jamais être ainsi.

Le propriétaire prévoyant, fait tenir en réserve, pour le cas d'une de ces stagnations générales du travail industriel qui arrivent de cinq en cinq ans à peu près, un travail d'amélioration de sa propriété, qui peut occuper du quart au tiers des ouvriers sans ressources. Nous posons ce chiffre, de vingt-cinq pour cent, car nous avons observé que lorsque cent cinquante ouvriers étaient sans ouvrage dans une commune, si on en occupait quarante ou cinquante, au bout de quelques jours, tous les autres se trouvaient employés. Pour peu que l'on mette d'intelligence dans ces travaux de terrassemens, ne fût-ce que la substitution de la culture à la bêche au travail de la charrue, on est sûr de recouvrer des deux tiers aux trois quarts des hommes dépensés. Tous les cultivateurs ou propriétaires au fait de ces travaux ne contesteront pas ce résultat. Dans une commune de mille habitans, c'est-à-dire de deux cents familles à peu près, on peut compter que cinquante d'entre elles sont dans un état habituel de pauvreté, en cas de stagnation du travail manufacturier ; si l'on pourvoit à l'emploi des bras de quinze chefs de famille, les trente-sept autres ne tarderont guère à trouver à s'occuper utilement. C'est donc à tenir en réserve une opération capable de fournir du travail à quinze ou vingt ouvriers pendant quelques mois, que le propriétaire, placé dans une circonstance analogue, doit s'appliquer.

La seconde mesure consiste à combattre avec constance et fermeté les habitudes de mendicité. On est venu à bout de la détruire en plusieurs lieux par un large développement de la culture horticole. Des propriétaires distribuent aux pauvres des terrains proportionnés à la quantité d'engrais que ceux-ci ont pu ramasser. Aidés du zèle et de la surveillance des pasteurs, ainsi que du concours d'un horticulteur charitable, ils sont parvenus à faire cultiver tous ces petits jardins avec la perfection convenable. Cette œuvre, qui n'est aucunement onéreuse au propriétaire, procure à toutes ces familles la subsistance entière de deux ou trois mois d'hiver et finit par naturaliser dans un village, où on ne récoltait précédemment ni une pomme de terre, ni un chou, la culture jardinière la plus parfaite (1).

---

(1) En observant attentivement l'état des pauvres dans tous les lieux où la culture horticole a pris

Après ces préliminaires indispensables, car il faut que le pauvre mange, il convient d'en venir aux mesures de l'ordre moral. Il est d'une vérité incontestable que la débauche, les mauvaises mœurs, et les mariages précoces qu'elles amènent à leur suite, sont la source de la misère extrême de quatre-vingt-dix familles sur cent de cette classe. Le remède aux maux que cette corruption a produits dans nos villages, est sans doute du domaine de la religion et du prêtre, cependant les encouragemens doivent venir du propriétaire, et le premier, c'est le bon exemple soutenu qui est aussi une véritable et efficace prédication, et par conséquent le plus utile des actes de charité. Lorsque le pasteur est le distributeur de l'aumône du riche, lorsque ses recommandations pour l'obtention du travail supplémentaire de l'industrie ordinaire du pauvre ouvrier, pour l'avance du prix d'un métier, les frais d'un apprentissage sont accueillies avec bienveillance par le dispensateur de l'aumône, il acquiert une grande puissance pour arrêter bien des désordres qui sont des sources de misère. Viennent ensuite la réforme des mœurs et le retard volontaire des mariages, dont la précocité est si funeste.

Nous voyons sous nos yeux, partout où le zèle anime un pasteur, se résoudre le grand problème qui occupe les économistes de l'école anglaise. Il faut, disent-ils, interdire le mariage aux pauvres.

Voilà où la science protestante ose aboutir, racontons ce qu'opère la science de la religion catholique.

Le pasteur vigilant réunit quelques jeunes personnes sages et pieuses, il les place sous la conduite de la sœur d'école s'il en existe, ou d'une femme plus âgée et d'une conduite éprouvée, et leur persuade que la pratique de la vertu exige quelques précautions. Il les engage à renoncer aux divertissemens dangereux, aux réunions de cabaret, aux fréquentations suspectes, loin des yeux de leurs mères, puis il les unit par les liens fraternels d'une congrégation qui ne les oblige qu'à de courtes pratiques, et ne les détourne d'aucuns travaux: on supplée, les dimanches et fêtes, aux plaisirs immoraux par des jeux et des amusemens qui les occupent agréablement dans leurs lieux de réunion; il les invite ensuite à attirer dans leur association leurs sœurs et leurs compagnes. L'esprit de prosélytisme est dans les mœurs des Français, aussi l'effet salutaire de ces institutions ne tarde guère à se manifester, et bientôt sur cent jeunes personnes de l'âge de quinze à vingt-cinq ans que renferme un village, ces congrégations en attirent souvent le tiers ou la moitié.

Or, voici ce qui arrive; la fuite des occasions arrête le désordre; les mariages précoces, inconsidérés, ne sont plus nécessaires pour réparer des fautes; c'est à l'âge de la force, de la santé, c'est à l'âge où la femme sait un métier, est capable de soigner un ménage, d'aider son époux dans les opérations de la culture et de plusieurs industries, et apporte en dot le fruit de quelques économies, ou tout au moins un bon trousseau et quelques effets mobiliers, que se forment des unions convenables. Au lieu de la misère, ces nouvelles familles débutent par l'aisance, elles sont heureuses et estimées: par le seul fait du célibat volontaire et momentané de quarante jeunes personnes, il y a cent enfans chétifs et misérables de moins à la charge de la charité publique. C'est ainsi que la religion lève à sa manière les difficultés de l'économie sociale, difficultés insurmontables pour l'économiste athée, par d'autres moyens que la plus intolérable des tyrannies.

Ne craignons donc pas de la prendre pour institutrice : avec son secours, nous résoudrons les problèmes les plus difficiles, et la science de la charité deviendra familière aux esprits élevés et surtout aux cœurs droits. De R. (*Commission de charité.*)

---

des développemens importans, on peut être sûr de ne trouver ni mendians, ni détresse excessive. La raison en est simple, dix mille pieds carrés, cultivés en légumes, fournissent la nourriture entière d'une famille pendant un quart de l'année; et cette culture de plantes, alignées au cordeau, soigneusement sarclées, précieusement conservées, exige de l'ordre; en cultivant ainsi leurs petits jardins, les pauvres en prennent des leçons, et l'esprit d'ordre est exclusif du goût de la mendicité, au moins de celle habituelle.

ÉCONOMIE POLITIQUE SOCIALE.

(5e article.)

Non-seulement les plus hardis explorateurs de notre globe n'ont pu découvrir la trace d'une seule peuplade athée, mais encore partout où ils ont porté leurs pas, à la Nouvelle-Hollande, comme sous les glaces du pôle, ils ont reconnu que la barbarie était toujours d'autant plus grande que les idées religieuses ressemblaient davantage à l'athéisme, par leur corruption ou leur incohérence. Cette règle ne comporte aucune exception. Si le nègre de l'Océanie est placé dans l'ordre de l'intelligence sur les derniers confins de l'humanité, son culte occupe le même rang dans l'ordre des croyances. Il en est ainsi des autres tribus sauvages; leur dégradation morale a sa mesure dans celle de leur foi, et lorsque nous arrivons à des races plus policées, nous retrouvons le même phénomène. La sociabilité de chacune d'elles correspond rigoureusement à la somme de vérités chrétiennes que reproduisent ses traditions. En sorte qu'une carte dressée d'après les différentes religions que l'humanité professe aujourd'hui offrirait un tableau géographique admirablement exact de la civilisation. L'expérience donc confirme pleinement notre théorie, puisqu'à partir de l'Hottentot, on parvient, par une progression perpétuellement croissante de vérités religieuses et d'intelligence, jusqu'à la grande famille européenne, à cette famille vraiment royale qui domine toutes les autres, au même titre que l'homme lui-même règne sur les animaux. Si les peuples chrétiens sont les gardiens de la science, si le reste du monde est à leurs pieds, s'ils le régissent par la double suprématie de la raison et de la force, leur royauté ne provient ni de la conformation, ni du volume de leur cerveau. Elle est toute entière dans l'Évangile : leur baptême, voilà leur sacre.

Toutefois, il n'est aucune race humaine qui n'ait un culte, un ordre légal et un ordre légitime. L'indigène de la mer du Sud a foi dans les superstitions informes de ses compatriotes, et au degré où elles sont sociables, il est lui-même civilisé. Sans doute l'association à laquelle il appartient mérite à peine le nom de société quand on la compare aux merveilleuses créations du christianisme; mais néanmoins elle invoque la protection de ses grossières divinités, et elle punit certains crimes, en sorte qu'elle possède au moins les rudimens de toute organisation sociale. Si ces rudimens sont peu développés, s'il faut pour les apercevoir, dans la misère où elle est plongée, une attention plus qu'ordinaire, ce fait s'explique par l'absence d'un sacerdoce régulièrement constitué, sacerdoce inconnu dans le culte de ces êtres abrutis.

En effet, l'ordre légitime et l'ordre légal demeurent de stériles abstractions, quand ils ne sont point représentés par des ministres séparés du reste du peuple, et spécialement chargés de les expliquer, de les conserver, de les faire respecter. De même que les lois humaines tomberaient bientôt en désuétude, ou perdraient toute leur autorité, si leur application était confiée à la conscience publique, de même les lois divines dégénéreraient rapidement en un inintelligible assemblage de folles rêveries, si elles n'avaient d'autres dépositaires et d'autres interprètes que les souvenirs et la raison de chaque individu. On ne peut donc concevoir de civilisation un peu développée sans le double concours d'un sacer-

doce et d'une magistrature, et ces deux institutions sont tellement correlatives, que du moment où le sacerdoce a pris la forme d'une hiérarchie régulière, on voit aussitôt apparaître la magistrature. Alors, l'ordre légitime et l'ordre légal sont véritablement organisés, et comme le premier peut enfin se manifester dans la plénitude de sa nature, le second entre lui-même dans la voie des progrès qui lui sont propres.

Ainsi l'espèce humaine, fractionnée par ses croyances, se divise en autant de sociétés distinctes qu'elle professe de cultes divers. Ces sociétés elles-mêmes sont de deux espèces; dans les unes, les seules véritablement barbares, il y a égalité absolue, parce que les fonctions du prêtre et du juge appartiennent à tous. Les autres se reconnaissent au contraire à la classification des pouvoirs sociaux, classification néanmoins qui n'implique pas toujours une séparation absolue entre les fonctionnaires de l'ordre légitime et ceux de l'ordre légal. En effet, le culte catholique est le seul qui dépouille son sacerdoce des attributions qui ne sont pas exclusivement religieuses, et par conséquent il est le seul culte qui opère par sa seule puissance cette division des grands travaux de la société qui est si éminemment favorable au progrès de la civilisation. Le protestantisme lui-même, impuissant qu'il est pour graver sur le front de ses ministres une empreinte ineffaçable, ne les a frappés d'aucune incapacité civile. En Angleterre, ils sont juges de paix, marchands, fermiers, et si leur ambition terrestre ne peut s'élever plus haut, c'est qu'en Angleterre, comme aux États-Unis, la loi humaine leur a fermé toutes les autres carrières. L'Église catholique a épargné cet affront à ses prêtres; elle leur a dit qu'ils ne seraient, qu'ils ne pourraient être que les hommes de Dieu, et si jamais ils ont dérogé à cette règle en se faisant les hommes du siècle, la règle enfreinte par de rares exceptions n'a rien perdu de sa première autorité.

Au contraire, dans les cultes non chrétiens, le prêtre intervient toujours dans l'ordre légal, et cet ordre lui-même, bien qu'à des degrés divers, a un caractère éminemment sacerdotal. Ainsi, chez les Grecs et les Romains, les oracles, les augures, les aruspices, le clergé en un mot, décidaient en dernier ressort, sinon de toutes les affaires temporelles, du moins de leur opportunité. Il en était de même des anciens Égyptiens et de tous les peuples de l'antiquité. On retrouve encore aujourd'hui une fusion tout aussi complète des deux ordres chez les nations idolâtres, et même chez les musulmans, qui n'ont pour leur ordre légitime et leur ordre légal qu'un code unique, le Coran. En Chine, l'empereur est souverain pontife; dans l'Inde, l'autorité judiciaire appartient aux bramines; au Thibet, le chef spirituel est roi.

Or, la forme sociale théocratique présente de graves inconvéniens, soit qu'elle résulte du caractère sacré des lois civiles, soit qu'elle naisse de l'extension désordonnée qu'obtient l'autorité pontificale. Dans le premier cas, la législation purement temporelle a toute l'inflexibilité d'un dogme révélé, et comme les besoins de l'humanité changent avec les siècles et les climats, aucun culte théocratique, à ce titre, ne peut évidemment convenir à tous les temps et à tous les lieux. Aussi la religion mosaïque n'était-elle obligatoire, dans ses observances légales, que pour les enfans de Jacob, et seulement jusqu'à la venue du Rédempteur, en sorte que le seul culte théocratique qui ait été divinement institué, s'était assigné à lui-même une double limite, et quant à son développement et quant à sa durée.

Dans la seconde hypothèse, lorsque le sacerdoce s'empare en tout ou en partie des attributions qui ressortent évidemment de l'ordre légal, il exerce une autorité d'autant plus redoutable qu'il dispose alors des deux grands intérêts qui agissent sur la volonté de l'homme, de l'intérêt éternel et de l'intérêt temporel. Dès-lors toute résistance à l'arbitraire dans les choses mêmes de ce monde, devient un acte d'impiété, et qui ne sait combien aisément l'impie se transforme en incrédule? Ainsi, la solidarité établie entre le prêtre et le magistrat augmente bien d'abord la puissance de celui-ci, mais elle expose celui-là à de nombreuses tentations, et le rend en outre responsable de tous les malheurs de la société. C'est l'idéal de la centralisation avec ses avantages immédiats et ses futurs désastres. Corrompu par le pouvoir dont il s'est saisi, le sacerdoce finit par en abuser, et un jour, comme au Japon, il se trouve un chef militaire qui l'asservit après l'avoir attaqué ou défendu. A partir de ce moment, ce chef se fait pontife, s'il croit avoir besoin de cette dignité, ou bien il l'abandonne à un *Dairi*, ou à un *Mufty*, et la classe des prêtres qui ne tyrannise plus pour son compte n'est ensuite que l'instrument d'une tyrannie laïque dans ses actes, quand même elle consent à demeurer sacerdotale dans son institution.

Nous pouvons donc affirmer dès à present que le culte le plus favorable au progrès de la sociabilité humaine, et par conséquent au progrès de la richesse des peuples, sera celui qui établira la distinction la plus tranchée entre son ordre légitime et son ordre légal. A cet égard, il n'est assurément aucune religion qui puisse être assimilée au catholicisme. Seul sur la terre, il proclame l'indépendance pleine et entière des ministres de l'ordre légal dans la sphère de leurs droits, et seul encore, il revendique une indépendance tout aussi absolue pour les ministres de son ordre légitime. Voyez les protestans. Le sceptre de leurs rois est en même temps l'insigne du pouvoir ecclésiastique, et leur obéissance, si leur propre incrédulité n'était là pour en tempérer l'excès, serait celle du Thibétain pour son Dalaï Lama. Mais qu'est-ce qu'un culte seulement tolérable, quand il n'inspire pas une foi implicite?

Au contraire, le catholicisme définit les deux pouvoirs assez clairement pour qu'aucun fidèle ne puisse se tromper sur leurs véritables attributions. Chacun de nous sait jusqu'où doit aller son respect pour les fonctionnaires de l'ordre légal, et aucun de nous n'ignore la limite qui sépare les droits qu'ils ont sur sa conscience, des droits qu'ils tiennent de cette force toute matérielle dont ils sont les dépositaires. C'est à cette magnifique distinction que l'Europe chrétienne doit sa liberté, et avec elle tous les prodiges de sa science et toutes les merveilles de son industrie. Car, si la sécurité est une condition d'existence pour la richesse des peuples, la liberté est la condition de son développement. Leur prospérité naît avec l'une, et grandit avec l'autre.

Cependant, dès qu'un peuple a accepté une religion, il ne peut se soustraire aux conséquences de son choix, et les tendances générales de son ordre légal, ou la forme même de cet ordre, seront invinciblement déterminées par la nature de son ordre légitime. Ainsi, d'une part, aucune nation ne peut exister comme nation, si elle ne professe pas un culte quelconque, et de l'autre, le degré de civilisation qu'elle peut atteindre, soit sous le rapport de l'intelligence, soit sous celui de la prospérité matérielle, dépendra de la perfection du culte qu'elle aura embrassé, non que sa foi soit une richesse proprement dite; car cette foi consti-

tuera seulement son aptitude à devenir riche, aptitude dont l'ordre légal profitera de plus en plus à mesure qu'il se mettra davantage en harmonie avec l'ordre légitime qu'il est appelé à réaliser. Il y aurait donc injustice à estimer la valeur sociale de quelque religion que ce soit, d'après ses résultats matériels, pendant une époque donnée. Qui oserait comparer l'islamisme au christianisme, et cependant quelle énorme différence au neuvième siècle entre la splendeur de Bagdad et la rudesse de l'heptarchie saxonne?

Ainsi c'est en eux-mêmes, dans leur esprit et dans leurs tendances sociales que nous devons étudier les divers cultes qui se sont successivement disputé l'empire des croyances humaines. La société la plus parfaite, celle qui, à la longue, possédera la plus grande somme de richesses, sera incontestablement celle qui trouvera le plus de garantie dans son prêtre, qui assurera le plus de sécurité à la propriété, le plus de stabilité à la famille, le plus de liberté à l'individu, celle qui réglera enfin avec le plus de sagesse les rapports de la femme avec l'homme, de l'inférieur avec le supérieur. Ainsi, humainement parlant, le meilleur des cultes sera celui dont l'ordre légitime remplira au plus haut degré toutes ces conditions, car, à la longue, son ordre légal, en le supposant imparfait d'abord, finira par user de toutes les aptitudes sociales dont il dispose. Cet ordre se perfectionnera autant qu'il peut le faire, c'est-à-dire indéfiniment, si aucune erreur n'empoisonne sa source, et la lenteur même de ses progrès en affermira le cours. Notre tâche donc se partage d'elle-même en deux parties. Dans la première, nous aurons à comparer entre elles, dans leur action sur les élémens nécessaires de toute société, les principales religions connues, et lorsque ce travail sera terminé, quand nous aurons montré combien la religion catholique l'emporte sur ses rivales, nous n'aurons plus qu'à constater ce que doit être l'ordre légal dans ses rapports avec la richesse, afin d'assurer à tous la plus grande somme possible de bien-être matériel.

Ainsi, dans l'ordre de nos travaux, l'étude de l'économie sociale précédera celle de l'économie politique, et nous osons espérer que cette méthode, sanctionnée par la nature même des choses, nous préservera de quelques-unes des erreurs où sont tombés nos devanciers. La première de ces sciences, ou plutôt l'économie sous la première de ces formes, s'occupe exclusivement des lois générales qui président à la formation de la richesse. Comme on ne peut concevoir l'existence de celle-ci sans la société, l'économie sociale doit évidemment commencer par déterminer les conditions de la sociabilité humaine, c'est-à-dire son principe vital. Mais ce principe lui-même se développe sous des formes différentes, et par conséquent la science doit encore s'attacher à reconnaître parmi ces formes organiques, parmi ces civilisations diverses, celle qui possède la plus grande fécondité, celle qui ouvre devant l'homme *individu* et devant l'homme *nation* la plus longue et la plus brillante carrière de bonheur et de prospérité. Parvenue là, l'économie sociale explorera les élémens intimes de la richesse, leurs rapports mutuels, leurs réactions constantes, et sa mission sera terminée lorsqu'elle aura montré par quelle voie le genre humain tout entier, et non une fraction isolée de notre espèce, peut entrer dans la voie d'un bien-être toujours progressif. Alors commence la tâche de l'économie politique. Essentiellement locale et réglementaire, elle dira comment un peuple donné peut féconder son principe de vie, sa sociabilité, en corrigeant les vices de son administration, en

profitant de tous les dons que la Providence lui a faits. Elle suivra la richesse dans les détails de sa production, montrera ce que peut la sagesse humaine pour l'accroître, et fera au pays dont elle s'occupe spécialement l'application des préceptes qu'elle aura recueillis. Comme elle sera toute nationale, elle aura les défauts de la nationalité, les vues étroites du patriotisme ; elle sera anglaise, française, allemande, tandis que l'économie sociale demeure humanitaire.

Il suit de là que l'économie sociale et l'économie politique s'occupent spécialement, l'une de la richesse dans ses rapports avec l'ordre légitime, et l'autre de la richesse dans ses rapports avec l'ordre légal. Or, cette différence explique les relations qui existent entre ces deux sciences, et la subordination de la seconde à la première. Ainsi que nous l'avons déjà dit, tout ordre légal qui répudie les tendances de l'ordre légitime dont il procède, s'expose à de graves périls, et compromet le repos, souvent la vie de la société elle-même. L'économie politique est soumise à la même loi, car du moment où elle dédaigne les enseignemens de l'économie sociale, dès qu'elle veut augmenter la richesse nationale, n'importe à quel prix, au lieu de s'approcher du but qu'elle veut atteindre, elle s'en éloigne, et de grandes calamités deviennent imminentes. Alors, son avidité même est une cause de ruine, car, dans sa préoccupation, elle finit toujours par perdre de vue la nécessité de répartir d'une manière équitable la richesse nationale. Et cependant cette répartition exerce une influence prépondérante sur le progrès de la richesse elle-même, puisque c'est d'elle que dépend le repos des peuples, leur sécurité intérieure, et après tout, ce qui doit l'emporter sur tout le reste, le bien-être de l'immense majorité.

Dans notre prochain article, nous examinerons ce que doit être une société parfaite dans son ordre légitime. Nous comparerons ensuite à cette société modèle les diverses sociétés qui ont existé jusqu'à ce jour, et nous verrons le degré de ressemblance qu'aurait avec elle une société incrédule, si l'incrédulité pouvait enfanter une société.

Erratum. Dans l'article *Du prêtre dans ses rapports avec la liberté civile*, ligne 32, lisez *cerf* au lieu de *serf*.

LA REVUE DES DEUX MONDES, LA REVUE DE PARIS.

LETTRE A MADAME R.....M.

Ainsi donc, voilà ce que vous exigez, madame : vous voulez que l'on vous parle et de journaux et de revues. Vous, tranquille au fond de votre rustique et délicieuse retraite ; vous, aux pieds de laquelle viennent mourir (heureuse que vous êtes), les vains échos de ce que nous appelons notre monde littéraire, vous voulez qu'on vous parle de journaux ! ah ! madame ! *on ne connaît jamais son bonheur*, dit un proverbe, sage proverbe dont j'acquiers aujourd'hui une preuve de plus. Quoi donc ! vous avez le ciel bleu, les feuilles vertes et l'herbe fleurie ! quoi ! vous avez la sieste sous l'ombrage; le matin, pour vous éveiller, le chant de la fauvette et du rossignol ; le soir, pour vous endormir, le murmure champêtre du grillon, et il faut qu'on vous parle de journaux. « Passez en revue ce qu'il y a de meilleur, » m'écrivez-vous. Hélas ! madame, que ne puis-je vous dire ce que Guatimozin disait des Espagnols : « le meilleur n'en vaut pas grand'chose ! » Mais à quoi pourrait me servir de chercher à vous dissuader ? vous le voulez, votre volonté sera faite,

et que mon obéissance même devienne votre plus grande punition. Écoutez donc les noms de quelques-uns (quelques-uns seulement, vous entendez), des recueils dont je dois vous parler, ce sera votre premier supplice, les voici :

Revue des Deux-Mondes, Revue de Paris, Revue de France, Revue du Nord, de l'Ouest, du Midi, du Lyonnais, d'Alsace, de Rouen; Revue Européenne, Artésienne, Limogienne, Encyclopédique, Britannique, Germanique; Écho Britannique; l'Artiste; l'Art en province; la Chronique de Paris; la nouvelle Minerve; le Conservateur, etc., etc.

Voilà, madame, pour l'avant-garde; les journaux quotidiens seront le corps d'armée et nous formerons, s'il vous plait, l'arrière garde des publications à bon marché. Eh bien! que dites-vous maintenant? ah! je le savais bien, moi, que vous alliez trembler; mais c'est vous qui l'avez voulu, garde à vous! voici l'ennemi.

A tout seigneur tout honneur. Par droit de naissance, il faut placer en tête la *Revue de Paris;* mais le droit de conquête lui a donné une suzeraine. Cette suzeraine est la *Revue des Deux-Mondes.* Bien long-temps il y a eu guerre, guerre acharnée entre les deux partis; long-temps la *Revue de Paris*, avec ses petites pièces de campagne, l'esprit, la grâce et le bon ton, a lutté, non sans avantage, contre cette grosse artillerie théologique et philosophique, que traîne incessamment la *Revue des Deux-Mondes ;* mais en perdant son premier chef, M. Véron, la *Revue de Paris* a perdu son Turenne. Tout ce qui a succédé à M. Véron, depuis M. Rabou jusqu'à M. Pichot, n'en était plus que la monnaie. C'est entre les mains de M. Pichot que la *Revue de Paris* a vu, comme la Pologne, périr sa nationalité. Aujourd'hui la *Revue de Paris* n'est plus guère qu'une province de la *Revue des Deux-Mondes.* C'est de la *Revue des Deux-Mondes*, qu'elle reçoit tout à la fois et les rayons qui la font luire et ses moyens de subsister. Ce que dédaigne la *Revue des Deux-Mondes*, elle le jette à la *Revue de Paris.* Ces noms qu'autrefois le lecteur y trouvait réunis presqu'à chaque numéro, les Balzac, les Nodier, les Chasles, les Gozlan, n'y apparaissent plus aujourd'hui qu'isolés et à de longs intervalles. Aujourd'hui c'est à la *Revue de Paris*, un M. Roger de Beauvoir, qui fait les frais du premier article, tandis qu'à l'autre le nom de M. Georges Sand est là qui brille en tête du sommaire.

Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, ce que c'est *monsieur* George Sand. Vous savez comme moi, j'en suis sûr, à quoi vous en tenir sur ce pseudonyme masculin, et le ton cavalier, pas plus que l'air pédant et philosophique qu'affecte madame du Devant, ne fait illusion à personne. Il faut pourtant reconnaître, je l'avoue, un immense talent à madame du Devant. Elle est peut-être, et j'ai vu beaucoup de gens qui le pensent, le premier écrivain de notre époque; mais ne vous semble-t-il pas comme à moi, madame, qu'elle met trop de soin à oublier son sexe, et que voulez-vous que dise le lecteur de phrases telles que celle-ci, tracées par une main de femme : « .... Puis, comprenant tout bonnement que c'était une fille amoureuse de lui, il résolut de ne pas faire le cruel..... » Que voulez-vous que dise le lecteur, le lecteur le moins susceptible d'une nouvelle où une jeune fille, qu'on vous donne pour modeste et vertueuse, attache ses draps à sa fenêtre pour se sauver chez son amant? Voilà pourtant la dernière œuvre de Georges Sand, insérée, il y a quelques jours, en tête de la *Revue des Deux-Mondes.* Permettez-moi de vous la raconter plus longuement.

L'histoire commence par un coup de vent. Ce coup de vent emporte un chapeau; un homme court après ce chapeau, qui est le sien, et, en courant, poursuivi par une troupe de polissons, perd l'équilibre, tombe sur le pavé, puis de là au milieu des lagunes, dans la gondole de la princesse Vénéranda. (J'oubliais de vous dire que la scène se passe à Venise). A quoi servent ce coup de vent, ce chapeau qui s'enfuit, cette chute, cette gondole et ces lagunes, c'est ce que je ne saurais vous dire, car l'homme que vous venez de voir tomber et qui s'appelle Zer-Zacomo, marchand de soieries à Venise, connaît à merveille la princesse Vénéranda, et pouvait très-facilement la voi chez elle sans s'a-

battre au milieu de sa barque comme un rustre et un maladroit. Mais le moyen est romanesque et le romanesque avant tout.

Une fois dans cette gondole, Zer-Zacomo raconte à la princesse comme quoi sa fille Mattéa s'est éprise d'un certain Turc qui a pour nom Abul-Amet, et pour domestique, pour homme de confiance, un certain Timothée, le plus rusé, quoique le plus honnête Grec qui soit au monde.

Ecoutons maintenant Mattéa. Mattéa a quatorze ans bientôt, une taille grande et bien prise, une charmante figure, et une tête fort impressionnable; au demeurant l'une des plus jolies filles comme aussi des plus sages de Venise : voilà pour le bon côté. Pour le mauvais, sa mère la gronde, la met sous clé, lui donne le fouet; et son père, le meilleur père, mais le plus faible mari qui se puisse imaginer, laisse sa femme agir tout en plaignant sa fille. Mattéa a beau être une bonne fille, laborieuse et attachée à ses parens, cette vie de chagrins, d'ennuis et de mauvais traitemens, doit finir par lui être à charge. Que fait-elle? Voilà qu'un beau jour elle déclare à son père et à sa mère qu'elle est amoureuse folle du Turc Abul-Amet, opulent armateur établi à Venise, et qu'elle veut absolument l'épouser. La chose paraît toute simple, n'est-il pas vrai? et pourtant elle ne l'est pas du tout, car le fait est que Mattéa n'est pas le moins du monde éprise de ce malheureux Turc; c'est une parole en l'air, une fantaisie, un caprice, un je ne sais quoi que rien ne saurait expliquer. Et pourtant (arrangez cela) dès le lendemain elle s'échappe en nouant ses draps à sa fenêtre et se sauve chez Abul-Amet.

Fort heureusement se trouve là ce Grec, ce Timothée dont nous parlions plus haut. Il arrive dans sa gondole, pinçant de la guitare, deux choses fort singulières pour un domestique, et, trouvant la petite de son goût, songeant d'ailleurs, tout honnête qu'il est, qu'on en pourrait plus tard tirer une bonne dot, il jure à son maître qu'elle est sa fiancée et qu'il n'attend plus qu'un bon vent pour l'emmener avec lui à Scio. Huit jours après, le Grec et la jolie Vénitienne mettent à la voile très-bons amis, et ce n'est qu'au bout de trois ans qu'on les voit reparaître riches et mariés. Zer-Zacomo ayant, par bonheur, perdu sa femme, ne demanda pas mieux que de pardonner et de reconnaître le mariage, à la suite de quoi les deux époux vinrent s'établir à Venise où, tout en continuant à s'enrichir, ils vécurent long-temps, fort long-temps, et eurent une grande quantité d'enfans et de petits enfans.

Tel est le dénouement de l'histoire. Quelle en est la *pensée philosophique*? Je ne sais. Mais, puisqu'il est convenu qu'il y en a une dans tous les articles qui sortent de la plume de Georges Sand, pourquoi n'adopterait-on pas pour eux la mesure en usage à l'égard des charades, comme d'insérer dans le numéro suivant ces mots : *La pensée philosophique du dernier article de M. Georges Sand est.....*

En regard de la *Mattéa* de la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris* nous donne un voyage en Hollande de M. Roger de Beauvoir. Selon M. Roger de Beauvoir, rien ne ressemble plus à la Hollande que la Chine; cette idée chinoise l'a poursuivi d'un bout à l'autre de son voyage. Arbres, fleurs, fleuves, maisons, promenades, habitans, tout cela semble à M. Roger de Beauvoir venu en droite ligne de la Chine. Dordrecht est une ville chinoise, le *Lion-d'Or* est une auberge chinoise, les jardins sont chinois, les pavillons chinois, les girouettes chinoises, tout est chinois jusqu'aux souliers des femmes, exclusivement. C'est un article évidemment écrit sous l'influence du thé *poudre à canon*.

Permettez-moi, Madame, de ne faire que vous citer le titre du morceau qui suit : DU MOUVEMENT INTELLECTUEL ET LITTÉRAIRE SOUS LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT. — *Influence réciproque de la société sur le théâtre et du théâtre sur la société*. L'article est signé *Charles Nodier*. Cela est long, traînant, obscur, comme un discours de réception. C'est une flatterie indirecte adressée à l'Académie. Serait-ce, par hasard, que Nodier aurait la paix à faire avec ses confrères de l'Institut?

Pour en finir de suite avec cette livraison de la *Revue de Paris*, laissez-moi mention-

ner, Madame, rien que mentionner, je vous assure, une prétendue critique littéraire, déguisée sous le titre modeste de *Lettre à un ami de province sur quelques ouvrages nouveaux*, par M. Ad. Guéroult. Je n'ai en aucune façon l'honneur d'être l'ami de M. Ad. Guéroult, mais si jamais je devais être assez heureux pour le devenir, j'aurais soin (entre nous, Madame) de ne point m'établir en province.

Faut-il maintenant que vous je parle de la dernière livraison? Hélas! si comme le prétend le proverbe, les jours se suivent et ne se ressemblent pas, il n'en est point ainsi, il faut l'avouer, des numéros de la *Revue de Paris*. Ceux-là se ressemblent ou se valent du moins et ce n'est pas faire leur éloge. J'attendrai, pour vous entretenir des *Souvenirs de* 1815 de M. Capot de Feuillide, que le dimanche qui va venir nous en apprenne le dénouement, mais d'avance je veux le dire à M. Feuillide : Il n'a jamais été généreux de frapper un ennemi à terre. De quelque côté que se rangent ses sympathies politiques, il est du devoir d'un homme d'honneur de respecter un parti vaincu. Je me tairai également, et pour cause, sur les *nielles* et sur *l'orfévrerie moderne* de M. V. Schœlcher. En fait de bijoux vous devez, je pense, madame, vous intéresser beaucoup plus à l'art de les porter qu'à celui de les faire ; mais il faut que je vous dise quelques mots d'un article intitulé *Robert Macaire*, par M. Léon Gozlan.

Il me semble que j'ai déjà, en quelque endroit de cette lettre, prononcé le nom de M. Gozlan. C'est un auteur qui passe, à juste titre pour un homme de beaucoup d'esprit. Le malheur c'est que cet esprit est souvent faux et affecté. Ainsi que dire des phrases telles que celles-ci :

« Si l'on aime tant Molière c'est que ses personnages sont nos amis, nos voisins, nos « parens, nos locataires. *Qui ne voudrait avoir un appartement dans la maison où se « passe le* Dépit Amoureux. »? — Moi d'abord, car, s'il m'en souvient, le *Dépit Amoureux* se passe sur la place publique.

Et puis encore.

« L'immodéré besoin de comédie est flagrant dans l'avidité du public à se porter au « théâtre où Robert Macaire a été représenté, aux Folies-Dramatiques, *dont les murs déteignent*, *dont les loges sont rances*, *théâtre qui sent l'incendie à une lieue à la « ronde.* Eh bien! vous avez vu ce que la société de Paris a de plus musqué, l'opéra tout « entier va venir aux Folies-Dramatiques à quatre chevaux, et *prenant ses pans d'habits, « ses robes de soie et son corsage à deux mains*, *se bourrer dans cette salle que les « portiers et les grisettes ne connaissaient pas la veille.* »

« Avant le lever du rideau, — *je crois qu'il y a un rideau aux Folies-Dramatiques*, « j'ai vu, etc. »

Ou bien enfin :

« Nos Orestes et nos Pylades sont Bertrand et Robert Macaire : Bertrand est Pylade, « Macaire est Oreste. Quel chemin ils ont fait! *Pylade ne va plus à la suite d'Oreste que « pour recueillir des coups de pieds dans* .... »

Eh bien! voilà pourtant, Madame, où mène la passion de faire de l'esprit, passion bien malheureuse, cette fois. Continuons, vous allez voir où mène la passion de faire de l'effet.

«..... Dans *Robert Macaire*, c'est l'argot et ses turpides images; c'est un vol à main « armée fait au style de la *Gazette des Tribunaux ;* c'est la linguistique de Cartouche, « revue par une académie d'escrocs. *Clair et effilé comme un poignard*, *ce langage se « fibre partout dans la chair du peuple....*»!!!! Certes voilà une métaphore à faire pâlir Victor Hugo lui-même et sombrer en mer la frégate qui porte Alexandre Dumas.

Et ce qui va vous étonner pourtant, c'est qu'avec tout cela M. Léon Gozlan a raison ; c'est que cette soi-disant comédie de *Robert Macaire* n'est qu'une ignoble rapsodie dérobée aux orgies des bagnes ; c'est que s'il y a là une leçon pour la société, c'est une leçon de vices et de crimes ; s'il y a un exemple, c'est un exemple de turpitudes et d'ordures.

J'ignore quel est l'auteur de l'article qui suit et que signe une simple initiale S. mais

c'est une fort spirituelle satire de nos éditeurs à la mode. J'en extrais l'anecdote que voici et qui me paraît des plus piquantes. Jugez-en.

« Un éditeur et un auteur vivaient sous le même toit. L'éditeur ambitionnait la croix « d'honneur, c'était sous le ministère Martignac ; et l'auteur, mangeant à deux râteliers, « mettait en mémoire les anecdotes qu'il écoutait aux portes des salons ministériels. L'éditeur « avait donc deux intérêts pour ménager son auteur, celui des mémoires et celui de la « croix. Enfin, l'auteur dit un jour à l'éditeur : — Tu veux que je te fasse donner la « croix ; mais pour cela il faudrait que je puisse voir les amis du ministre dans ces momens « d'épanchemens où l'on peut tout dire et tout demander, les choses les plus sottes et les « plus extravagantes ; à table, par exemple. Eh bien ! ces messieurs dînent tous les jours « au café de Paris. Il faut que j'y aille pour les voir, et je n'ai pas la fortune nécessaire « pour.... Tu comprends? — Je comprends! et je t'alloue 40 francs par jour pour dîner « au café de Paris, jusqu'à ce que j'aie la croix.—J'ai peur que ce ne soit long! répliqua « l'auteur. — Nous verrons! dit l'éditeur.

« Ce fut long en effet. La sollicitation dura trois mois, qui, à 40 francs par jour, « produisirent dans la caisse de l'éditeur un déficit de 3,600 livres *tournois*, sans compter « les autres. Enfin la patience se lassant et la bourse se vidant, l'éditeur, après mainte « querelle, exige une solution. — Aujourd'hui même, à cinq heures, dit l'auteur, je dîne « chez le ministre, et je t'expédie ton affaire.

« L'éditeur attend l'heure fatale, rien ne vient ; six heures sonnent, rien ; sept, rien : « enfin, à sept heures trois minutes, un gendarme à cheval, une ordonnance, entre dans « la cour de l'hôtel. — .... — C'est ici... — Une lettre du ministère pour lui. — Un commis « la monte à ....; c'est bien à son adresse. A M. ...., libraire-éditeur. Une joie ineffable le « fait trembler ; il ouvre la lettre et lit :

« Monsieur,

« Ignorant l'adresse de M. (c'était le nom de l'auteur), je vous prie de lui faire passer « la lettre ci-jointe, qui renferme son brevet de chevalier de la Légion-d'Honneur. »

Heureusement pour eux, tous les éditeurs ne sont ni aussi ambitieux ni aussi dupes. Il en est dont l'habileté est presque devenue proverbiale, mais comme le dit la *Revue de Paris* : « Toute cette science de l'éditeur s'efface devant la science d'un seul homme, « devant la science de M. Lebigre, l'éditeur des éditeurs. M. Lebigre ne connaît pas les « gens de lettres, il ne connaît que les éditeurs. Véritable Melmoth, il les attend aux fins « de mois ; alors il leur apparaît avec ses écus sonnans à la main ; alors, pour éviter un « protêt, les volumes sortent de chez l'éditeur à 20 sous l'exemplaire in-8°, pour aller « s'enfouir dans les vastes magasins de la rue de la Harpe. Que dis-je? 20 sous? 20 sous « quand l'éditeur est debout, mais quand l'éditeur chancelle, c'est 10 sous ; quand il est « tombé sur la place du Châtelet, 5 sous, oui, 5 sous !

« Or, M. Lebigre, ce libraire des libraires, cet éditeur des éditeurs, M. Lebigre est « épicier. »

Et c'est la *Revue de Paris* qui dit cela ! et c'est la *Revue de Paris* qui se moque des épiciers ! Ah ! méchante ! méchante ! vous jouez avec un flambeau auquel vous pourriez bien un jour finir par vous brûler les ailes.

A présent, voulez-vous, Madame, puisque la *Revue de Paris* et moi nous en avons fini ensemble, que je revienne à la *Revue des Deux-Mondes*? En vérité je commence bien à craindre que cette lettre ne soit trop longue ; ainsi contentez-vous de savoir qu'après la *Mattéa* de Georges Sand vient, de M. Émile Souvestre, *Une réunion de poètes bretons au treizième siècle.* C'est moins le dénouement, la scène de Trissotin et de Vadius.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.
— L'*éthos* et le *pathos* brillent dans tous les vôtres.

Figurez-vous ce thême-là, varié sur cinq tons différens et dites-moi ce que vous en pensez.

Quant à l'article de M. de Lagénevais, sur le *Voyage en Allemagne*, de M. Saint-Marc Girardin, c'est de la critique et vous le savez, la critique n'est guère amusante. Tout ce que je puis dire de celle-là, c'est que sans être toujours juste, elle est toujours polie et modérée, ce qui est fort extraordinaire, et révèle, à n'en pouvoir douter, l'inexpérience de l'écrivain. M. de Lagénevais ignore que le devoir d'un vrai critique est de ne jamais respecter que lui-même et sa coterie. Il l'apprendra : il est à bonne école.

Maintenant, avant de fermer cette lettre, il faut que je réponde à une question, que, j'en suis sûr, vous allez me faire. A quoi, me direz-vous, servait à la *Revue des Deux-Mondes*, d'acheter la *Revue de Paris*? A quoi? je vais tâcher de vous l'expliquer. Écoutez d'abord cet apologue, je le dois à l'un de nos jeunes romanciers, qu'avec raison vous estimez le plus, à mon ami Alphonse Karr.

Il y avait, raconte-t-il quelque part, il y avait à Berlin ou à Munich, un homme dont la vie entière s'était passée à soigner des tulipes. C'était alors la vogue des tulipes. Une tulipe, si elle était rare, se vendait à des prix énormes ; or, notre homme en possédait une qu'il croyait, de l'aveu des amateurs, pouvoir regarder comme unique. Il l'adorait cette tulipe; cent fois par jour il la contemplait, il la respirait, il l'admirait. Cette tulipe était son culte, son orgueil. Venait-il un ami, un parent : « Regardez, lui disait-il aussitôt, regardez cette tulipe-là, elle n'a pas sa pareille au monde. » Hélas ! elle avait sa pareille. A Vienne, dans un méchant faubourg, sur la fenêtre d'un pauvre ouvrier brillait une tulipe exactement semblable à celle du riche amateur. Il le sait, il accourt en poste ; il voit monte, marchande, achète moyennant cinquante mille francs, et, l'achat conclu, écrase la fleur sous son pied.

Eh bien! madame, l'histoire de la tulipe de Vienne sera bientôt, si l'on en croit certains bruits, l'histoire de la *Revue de Paris*, on l'achète cinquante mille francs, comme la tulipe, et comme elle on ne l'achète dit-on qu'afin de l'écraser. C'est un plaisir fort doux sans doute, mais cinquante mille francs ! ! !

C'était déjà bien cher pour une tulipe. A. De B.

AMOUR ET FOI, par M. Edouard Turquety.

Très-beau vol. grand in-8°, 2e édition, à Paris, rue des Saints-Pères, 69. — A Rennes, chez Molliex, libraire-éditeur.

M. Turquety, jeune poète breton, appartient certainement à l'école de Lamartine. Il y appartient par sa pensée religieuse, par la douceur et la limpidité de son ame, aussi par ce penchant à une vague tristesse, qui caractérise tout ce qui sent et qui pense dans notre siècle de doute, de fluctuations et d'incertitudes. M. Turquety est donc un poète religieux, et plus que cela, il est poète chrétien. Il n'a pas craint de faire prendre à sa muse chaste, et qu'il a consacrée, nos voix de prières et d'hymnes. Et il a été bien inspiré, car il y a dans les paroles du culte catholique une grave onction, pleine de douceur et de calme, et aussi de ces enseignemens profonds qui donnent à la lyre une admirable expression d'autorité et de majestueuses tristesses.

Ce n'est pas que nous prétendions que cette méthode soit, *littérairement*, préférable au coup-d'œil d'aigle de Lamartine, qui, prenant presque toujours la pensée religieuse dans ce qu'elle a de plus universel, chante à la fois pour les hommes pieux de tous les cultes. Mais n'est-ce pas un rare mérite de faire descendre l'extase du vague toujours plus ou moins inséparable des généralités, et de l'appliquer à nos impressions comme à l'exercice de nos devoirs? Nous pensons avec M. Ch. Nodier, que c'est là une originalité réelle

et précieuse. Et c'est le seul moyen de rendre, autant que cela peut être, son ancien empire à la poésie, que de la faire passer avec talent dans les habitudes de la vie ; surtout c'est dans la pratique des devoirs religieux qu'elle trouve le mieux sa place, car toute ame est poète quand elle s'élève à Dieu sur l'aile de la prière.

Cette originalité est celle qui distingue particulièrement M. Turquety; du reste, il remplit la promesse de son double titre : *Amour* et *Foi.* Il y a dans cette ame des sons touchans, une vérité, un calme qui inspirent les sentimens les plus doux, qui mettent du baume dans le cœur, et qui le remplissent. Une pièce de vingt vers, fugitive en apparence, vous laisse, en passant à votre oreille, un parfum suave de pure émotion, et comme une vibration lointaine que vous écoutez encore après qu'elle a cessé.

C'est la charité, l'amour mystérieux, qui fait, à notre sens, le côté le plus remarquable du beau talent de l'auteur. C'est aussi celui qui fait le plus d'honneur à son ame. Bien qu'il sache s'élever avec sa pensée, et que l'expression ne reste point au-dessous du sentiment, c'est quand il se laisse aller à cette harmonie douce et simple, à ces souvenirs de jeunesse pleins de suavité, de candeur et de grâce, que nous le suivons de préférence. Sa mélancolie, d'ailleurs, n'est pas noire. C'est une tristesse qui ne vous laisse rien de pénible dans le cœur ni dans l'esprit. Mieux vaudrait peut être la nommer *rêverie*, rêverie d'une pensée blanche et sans reproche, mais qui s'attriste en voyant la terre et en songeant au ciel.

Justifierons-nous par des citations? Ici nous éprouvons quelqu'embarras, car il est assez difficile de fixer son choix. La pièce que nous aurions préférée serait celle à la Vierge, *Rosa Mystica ;* elle donne la mesure de ce que peut l'auteur dans le genre doux et gracieux; mais d'autres journaux l'ont reproduite avant nous. On trouve dans l'*Océan* de mâles beautés, de nobles et belles images, et une grande élévation de pensées. Le *Dies iræ* est l'ironie la plus amère que je puisse imaginer. Des chants de tendresse et de volupté, des hymnes de plaisir et de mollesse, et, entre chaque strophe de ces concerts séduisans, une strophe de l'hymne la plus terrible de la mort et ces grandes figures de destruction et d'éternité. Cette pièce rappelle la scène lugubre des cercueils au milieu de l'orgie dans la *Lucrèce Borgia* de V. Hugo. L'ode sur la *destruction des croix* est aussi fort remarquable et pleine d'énergie. Il y a aussi quelque chose de champêtre et de pur dans ce morceau si léger, le *Sommeil de la jeune fille.* Mais nous donnerons de préférence celui intitulé *Souffrances d'hiver.* On peut le lire et l'admirer encore après celui de V. Hugo sur le même sujet.

SOUFFRANCES D'HIVER.

Le souffle de l'automne a jauni les vallées,
Leurs feuillages errans dans les sombres allées
Sur le gazon flétri retombent sans couleurs.
Adieu l'éclat des cieux ! leur bel azur s'altère,
Et le soupir charmant de l'oiseau solitaire
A disparu comme les fleurs.

L'aquilon seul gémit dans les campagnes nues:
Tout se voile ; les cieux, vaste océan des nues,
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et changeant :
L'orage s'est levé, l'hiver s'avance et gronde,
L'hiver, saison des yeux pour les riches du monde,
Saison des pleurs pour l'indigent.

Oh ! le vent déchaîné sème en vain les tempêtes,
Heureux du monde ! il passe et respecte vos fêtes :

L'ivresse du plaisir embellit vos instans;
Et, malgré les hivers, vous respirez encore
Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore,
Un dernier souffle du printemps.

Et le bal recommence, et la beauté s'oublie,
Aux suaves concerts de la molle Italie ;
A ces accords touchans de grâce et de langueur,
Et, bercée à ces bruits qu'un doux écho prolonge,
Votre ame à chaque instant traverse comme un songe,
Tous les prestiges du bonheur.

Mais la douleur aussi veille autour de sa proie.
Soulevez, soulevez ces longs rideaux de soie
Qui défendent vos nuits des lueurs du matin.
Hélas à votre seuil que verrez-vous paraître?...
Quelque femme éplorée, ou bien encor peut-être,
Un vieillard tout pâle de faim.

Oh ! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure,
Sous ces toits indigens, frèle et triste demeure,
Où l'aquilon pénètre et que rien ne défend :
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère,
Qui, glacée elle-même au fond de sa chaumière,
Ne peut réchauffer son enfant.

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides,
Sous vos balcons dorés tendre des mains avides;
Le bruit des instrumens vous dérobe à moitié,
Ce cri que j'entendais au pied de vos murailles,
Ce cri du désespoir qui va jusqu'aux entrailles....
Oh ! pitié, donnez par pitié !

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline,
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du deshonneur.
Ils sont là, leur voix triste essaie une prière.
Dites : resterez-vous aussi froids que la pierre,
Où s'agenouille la douleur?

Je le demande au nom de tout ce qui vous aime,
Je le demande au nom de votre bonheur même,
Par les plus doux penchans et par les plus saints nœuds;
Et, si ces mots sacrés n'ont pu toucher votre ame,
S'il faut un nom plus grand, chrétiens, je le réclame
Au nom du Christ, pauvre comme eux.

Donnez : ce plaisir pur, ineffable, céleste,
Est le plus beau de tous, le seul dont il nous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir ;

L'ame trouve en lui seul la paix et l'espérance.
Donnez : il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on a pu tarir !

Donnez : et quand viendra cette heure où la pensée
Sous le vent de la mort languit toute oppressée ;
Le frisson de vos cœurs sera moins douloureux;
Et quand vous paraîtrez devant le juge austère,
Vous direz : j'ai connu la pitié sur la terre,
Je puis la demander aux cieux !

Édouard de Fleury.

CHRONIQUE DE LA PREMIÈRE QUINZAINE DE JUILLET.

C'est toujours par les événemens dont l'Espagne est le théâtre, par les scènes de violence et les semblans de justice du procès d'avril, que l'attention du monde politique est absorbée.

Les dernières lignes de notre dernière *Chronique* annonçaient la mort de Zumalacarreguy, et l'espace nous manquait pour déplorer ce trépas glorieux, qui venait de clore une glorieuse, mais trop courte existence. Zumala vivait retiré à Pampelune, quand la nouvelle de la mort de Ferdinand arriva dans la capitale de la Navarre ; ce fut un soir, qu'en rentrant, il vint dire aux siens que Charles V était roi d'Espagne, que tout Espagnol devait prendre les armes pour le faire proclamer; et ce dut être une belle scène digne des temps antiques que ces adieux de Zumala saisissant sa vaillante épée, que toute cette famille attentive aux paroles du grand homme qui allait bientôt se révéler à l'Europe.

Il y a deux jours, venait l'anniversaire de la journée où Charles V, qui avait traversé la France avec l'un des braves officiers de notre ancienne garde royale, se présenta pour la première fois à la petite armée de Zumala : alors, Dieu aidant et la bonté de leur cause, le roi d'Espagne et son général virent accourir autour d'eux de nombreux soldats; et, dans le court espace qui était donné à ce dernier, que de grandes choses et de grandes actions ! Cinq généraux usés par ses armes, la terreur et la désorganisation portées au sein du gouvernement qu'il combat, l'usurpation espagnole contrainte d'appeler l'étranger à son aide! On a dit avec raison que depuis long-temps, dans aucun pays, dans aucun parti, aucun homme ne s'était placé aussi haut que le généralissime des troupes de Charles V. L'éloge même des ennemis de sa cause n'a pas manqué à sa tombe, pendant que le lendemain de sa mort le roi qu'il avait si courageusement servi lui prononçait, à la vue de Bilbao assiégé, une noble et belle oraison funèbre, en disant à son armée : « Je viens parmi vous pour « mêler mes larmes aux vôtres, et pour déplorer la perte de celui que nous aimions tous; » puis, se rappelant que sa cause n'est pas de celles qui périssent de la mort d'un homme, si grand qu'il puisse être, Charles V a pu ajouter : « Braves soldats, défenseurs de mes justes droits, je me « place à votre tête; votre souverain vous conduira au combat, et, à vos côtés, il vaincra où il « périra. » Peu de jours après, le siége de Bilbao était abandonné pour un plan de campagne plus vaste. Ituralde continuera d'occuper la Navarre, pendant que don Carlos et Moréno s'avanceront dans la plaine.

Après ces quelques lignes consacrées au récit des gloires de l'Espagne, il est pénible d'avoir à rappeler le rôle que notre gouvernement a fait jouer à la France dans les misérables négociations de la question espagnole. Là, comme toujours, on a marché au hasard, changeant de direction à toutes les impulsions qui ont pu venir du dehors, s'inquiétant peu de fouler aux pieds, dans cette marche incertaine et chancelante, et les principes qu'on avait invoqués en d'autres temps, et le droit des gens, et l'honneur du pays.

Au mépris de ce principe de la non-intervention que le cabinet des nouvelles Tuileries a tant de fois revendiqué, au mépris du principe même de la souveraineté populaire, qui veut apparemment que toute nation soit libre de choisir son roi, on avait eu des velléités de guerre; on aurait fait entrer une armée en Espagne, si les puissances du Nord n'avaient opposé leur *veto* aux pensées belliqueuses de la doctrine. A leur voix, l'intervention était devenue une quasi-intervention; on se contentait d'envoyer des bandes de volontaires qui devaient trop bien rappeler

les reitres et les condottiéri du moyen-âge; on se contentait de vendre au gouvernement espagnol cette légion étrangère, qui s'est faite française en versant son sang pour la France sur les côtes d'Afrique.

Peu importait encore à la doctrine que la civilisation parût ainsi rétrograder aux temps les plus barbares du moyen-âge; peu lui importait que, dans le trafic qu'elle faisait de la légion étrangère, la dignité de l'homme, les droits de l'hospitalité fussent étrangement méconnus. Il est heureux pour nous qu'après avoir pris son parti, cette fois encore, sur la violation des principes de justice et de dignité qui font la vie morale des sociétés, on semble maintenant s'arrêter devant des obstacles d'une autre nature qui paraissent se rencontrer: toujours est-il que le *Moniteur* se garde d'insérer les circulaires du préfet de la Seine qui faisaient un appel aux enrôlemens; toujours est-il que le ministère de la guerre rétracte les circulaires qui avaient eu l'audace d'en parler à l'armée; toujours est-il enfin que les quelques volontaires qui songeaient à s'engager sous les bannières de Christine se promènent de l'ambassade d'Espagne, qui n'a pas reçu d'instructions, à l'intendance militaire, et de l'intendance militaire, qui n'a pas reçu d'ordres, à l'ambassade d'Espagne. Quant à la légion étrangère, elle est toujours à Alger; on dit toujours qu'elle refuse d'abandonner le service de la France, qu'elle ne veut pas déchirer sa cocarde et son drapeau; et peut-être le ministère pourra-t-il placer ses incertitudes et ses peurs sous la protection des sentimens de dignité dont les réfugiés politiques lui donneraient l'exemple.

Pour achever le tableau des variations de la politique doctrinaire sur la question espagnole, il faut ajouter que cette question a suscité de vifs et nombreux dissentimens dans le conseil; qu'il y a eu, cette fois encore, des comédies de portefeuilles offerts à la pensée immuable et rendus par elle; que c'est pitié de voir, enfin, au milieu de quelles divisions intestines, de quelles mesquines combinaisons se traitent et se discutent les affaires de la France.

Une pensée qui nous frappe en arrivant au procès d'avril, c'est que le procès a éprouvé les mêmes destinées que la question d'intervention. Le ministère a même force et même bravoure contre les partis et contre l'étranger. Comme les projets de guerre du gouvernement, cet immense complot que l'éloquence ministérielle avait évoqué si souvent dans les discussions législatives, cet immense complot qui avait demandé quinze mois d'instruction, s'est évanoui aux dernières audiences dans un réquisitoire de M. Martin (du Nord) et dans un arrêt de la cour : plus de bataille rangée contre la république; on jugera séparément les différentes catégories d'accusés, en commençant par les accusés lyonnais : ce n'est pas tout; la résistance de quelques uns des accusés qu'on avait pu jusqu'à présent traîner aux débats, étant devenue plus énergique, ces accusés, on demande qu'ils soient jugés absens, qu'ils soient jugés sur pièces, jugés comme Fouquier-Tinville a jugé Danton et Camille Desmoulins. Aujourd'hui la cour délibère sur ces nouvelles propositions; mais tout donne à penser qu'entraînée dès l'origine du procès dans les voies de l'arbitraire et de l'illégalité, elle s'inclinera devant cette étrange jurisprudence que depuis long-temps le système impitoyable veut lui faire subir.

Nous devons dire encore que, dans la quinzaine qui finit, la cour et le parquet ont eu de pénibles audiences à supporter: nous avions vu de nouveau des accusés interpeller leurs juges en leur rappelant qu'il se trouvait des hommes parmi eux qu'ils pourraient saluer du nom de *frères et cousins.* On a parlé d'agens provocateurs qui auraient paru dans les premiers instans des mouvemens de Lyon, pour ne se retrouver plus tard que sur les bancs des témoins à charge: nous avons vu juges et accusés se renvoyer du banc des accusés aux hôtels ministériels la terrible responsabilité des malheurs de l'insurrection : singulières représentations judiciaires, et qui pourraient discréditer la majesté sainte de la justice elle-même, si l'esprit public ne savait pas remonter à leurs causes.

Mais où va donc le monde, qui semble ainsi emporté dans un tourbillon de misères et de folies? la France marche-t-elle sans retour vers les abîmes? ou plutôt sur cette route semée d'écueils et de périls qu'on nous fait parcourir en portant plus haut nos regards, ne voyons-nous pas des lueurs d'espérance se lever à l'horizon? Oh oui, nous en avons la ferme confiance, au travers de ces tristes spectacles qui nous sont donnés, toutes les grandes institutions et les grandes choses se relèvent et se réhabilitent, les sentimens sociaux, les vérités sociales reprennent leur empire.

Que les derniers partisans d'une philosophie qui se meurt murmurent encore d'une voix éteinte que le catholicisme n'est pas la source la plus féconde des nobles actions, et de tout ce qui est beau et généreux. Certes l'Espagne proteste noblement contre ces impuissans démentis donnés aux souvenirs du catholicisme : quelle nation dans nos temps modernes a gardé un courage plus ferme, une constance plus éprouvée que cette nation espagnole, qui a gardé le plus intacte aussi la foi de

ses pères ? Le premier entre tous les peuples d'Europe, ce peuple sait résister à nos armes long-temps victorieuses, et le premier encore, c'est lui qui se lève contre l'invasion révolutionnaire qui veut lui enlever ses vieilles lois, ses vieilles franchises, le séparer violemment de son passé; et croyez-vous que d'autres principes sociaux ne sont pas vengés par les annales judiciaires de la cour des pairs, comme les idées religieuses par la gloire du peuple espagnol !

Pourquoi donc, à quarante années de distance, voyons-nous reparaître, avec les différences que les mœurs des temps ont pu faire, les odieuses procédures des tribunaux de la révolution? Pourquoi la cour des pairs a-t-elle vu souvent invoquer contre ses actes et ses arrêts de cruels et affreux souvenirs? Pourquoi maintenant, comme nous le disions tout à l'heure, est-elle à la veille de juger d'après le code de Fouquier-Tinville? Pourquoi, si ce n'est que la violence est une triste nécessité imposée par les lois sociales aux pouvoirs révolutionnaires, faut-il qu'ils se coiffent d'un bonnet rouge, où qu'ils se parent d'un manteau royal et d'une couronne : vingt années d'une première révolution nous avaient appris où se trouve pour la France le principe de l'ordre et de la prospérité; cette fois nous comprendrons plus facilement sans doute, obligés que nous sommes de repasser par l'ornière déjà parcourue, les sévères leçons que les événemens nous apportent.

En terminant, nous parlerions encore du drame qui s'est donné en cour d'assises, grave enseignement aussi qu'ont reçu la littérature et les mœurs de notre époque; nous chercherions à reproduire les émotions qui ont fait palpiter tout Paris pendant huit jours, si nous ne pensions pas que la publicité ne s'est déjà emparée que trop long-temps de cette horrible histoire, que les échos de la presse n'ont que trop répété le nom d'une jeune fille et les douleurs d'une famille éplorée : justice est faite maintenant, et le moment est venu de laisser aux soins et aux embrassemens de sa mère la victime d'un crime affreux; le moment est venu de la plaindre en silence, en demandant pour elle seulement quelqu'avenir de bonheur qui lui soit une compensation du malheur qui l'est venu frapper si jeune, si belle et si pure.

N'oublions pas, enfin, que le jury parisien vient de rendre un verdict empreint d'une sage intelligence de la situation que les événemens ont faite au pouvoir : *la Quotidienne, la Gazette de France, la France*, comparaissaient devant lui sous la prévention des articles relatifs à *la déclaration royaliste* : le jury a consacré par un acquittement le droit qui existe sous l'empire de la constitution de 1830, de discuter le principe du gouvernement. J.

P. S. Vingt-huit des prévenus d'avril viennent de s'évader de la prison de Sainte-Pélagie, l'un d'eux a adressé au *Messager* la lettre suivante :

« Banlieue de Paris, dimanche 12 juillet, onze heures du soir.

« Monsieur le rédacteur,

« Occupé aujourd'hui, depuis cinq heures du soir jusqu'à neuf, à percer la dernière croûte du souterrain par lequel nous nous sommes évadés, il m'a été impossible d'apposer ma signature à la déclaration que mes amis doivent vous faire remettre en quittant Sainte-Pélagie et dont j'ai connu le projet.

« Je vous prie, monsieur, de publier cette note *mardi soir* comme une adhésion pleine et entière de ma part à l'ultimatum des accusés d'avril de la catégorie de Paris. Mercredi matin je serai hors de l'atteinte de la police Gisquet qu'il est si facile de mettre en défaut, malgré ses énormes budgets.

« Agréez, etc. LANDOLPHE, *accusé d'avril.*

Dans les deux numéros précédens nous avons annoncé un grand ouvrage, *l'Encyclopédie Catholique*, dont la nouvelle a réveillé partout l'enthousiasme et la foi. L'*Introduction* qui a paru dans le dernier numéro de la *Jeune France* vient d'être réimprimée à 200,000 exemplaires avec une première liste de 50 collaborateurs qui ont déjà pris l'engagement positif de travailler à ce livre. Cette Introduction a été adressée à tous les curés de France avec la circulaire suivante :

MONSIEUR LE CURÉ,

Cette lettre a pour objet de solliciter votre suffrage et votre concours à la grande *Encyclopédie catholique* que nous allons enfin publier sous les auspices du clergé de France et sous la direction d'un comité d'ecclésiastiques, chargé spécialement de veiller à ce qu'il n'entre rien dans ce grand ouvrage qui ne soit orthodoxe. Entièrement basé sur la foi, ce répertoire aura spécialement pour but de battre en ruine tous les systèmes des encyclopé-

distes, philosophistes, déistes, schismatiques, hérésiarques, etc., qui jusqu'à ce jour se sont faits les antagonistes de la doctrine chrétienne.

Dans ce livre seront résumés et analysés tous les travaux des philosophes, écrivains ou autres qui ont combattu pour le triomphe de la vérité. Il renfermera les paroles de Jésus-Christ et de ses Apôtres; les pensées des Pères, les décisions des concilcs, la vie des saints personnages qui ont illustré l'Eglise romaine depuis son commencement jusqu'à nos jours; l'histoire des sectes qui l'ont troublée, des princes qui l'ont persécutée, ou dont le sage pouvoir l'a protégée; la description de toutes les cérémonies; l'explication des termes employés dans la chancellerie romaine; des détails géographiques sur les pays où les bienfaits du Christianisme se sont étendus, c'est-à-dire sur l'univers; des notices sur les souverains pontifes, les plus célèbres princes de l'Eglise et sur les prêtres révérés, sur les chefs d'ordres; enfin sur tout ce qui se rattache, de près ou de loin, à la seule doctrine qui puisse mener l'homme à une noble fin.

Il est à souhaiter, Monsieur, que, guidée par le zèle éclairé des pasteurs, chaque paroisse possède cet ouvrage; il satisfera à tous les besoins intellectuels des populations chrétiennes qui, sûres d'y trouver des notions exactes et complètes sur les connaissances universelles, lui donneront bientôt la préférence sur toutes ces publications, périodiques ou non périodiques, infectées de matérialisme et de maximes irréligieuses qui tendent à briser tous les liens sociaux.

En effet, ce livre est publié pour tenir lieu de toutes sortes de dictionnaires des langues, de législation, de statistique, d'histoire, de biographie, de géographie, d'économie rurale et domestique, d'agriculture, d'horticulture, d'industrie, de botanique, de chirurgie et de médecine, de marine, de commerce, des sciences et des arts, de mathématiques, des arts et métiers, etc., etc.....

La première liste des collaborateurs de tous genres qui ont bien voulu s'associer à nos travaux, suffirait sans doute pour répondre de l'avenir de notre œuvre, envisagée sous le double point de vue moral et matériel; mais, outre que cette liste sera augmentée de plus de cent noms connus, pour ne laisser aucun doute sur la nature de nos intentions et sur l'esprit qui nous anime, nous déclarons formellement qu'aucun article ne sera admis à faire partie de l'*Encyclopédie catholique* qu'il n'ait été, avant tout, examiné par les respectables ecclésiastiques qui composent notre comité d'orthodoxie.

Ainsi, fort de nos intentions et de notre zèle ardent pour la propagation des saines lumières, nous osons espérer, Monsieur, que vous voudrez bien nous accorder votre suffrage et concourir au succès du plus beau monument religieux, littéraire et scientifique que la piété ait jamais élevé à la gloire du Catholicisme.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc.

Le mode de souscription, qui fait participer les 2500 premiers souscripteurs dans les propriétés et les produits de l'entreprise, a été accueilli avec une faveur telle qu'il a été mis en usage immédiatement pour la publication d'un nouveau journal destiné aux enfans, qui paraîtra à la fin du mois et dont on fait l'annonce en ces termes.

A TOUS LES ENFANS.

Voici pour vous, mes enfants, une bonne et importante nouvelle. Vous allez enfin avoir *un journal* à vous et fait pour vous, un véritable *journal* cette fois, un *journal* qui ne ressemblera pas à toutes ces publications mal conçues qui n'ont du *journal* que le titre, et qui ne sont réellement que des *recueils* indigestes, composés tant bien que mal d'historiettes sans vraisemblance et de contes sans vérité, entassés au hasard pêle-mêle et sans ordre, sans choix, et si rarement à la portée de vos jeunes intelligences.

Voici, mes amis, en quelques mots ce que sera *votre journal*, le *Courrier des Enfans*.

D'abord, le *Courrier des Enfans* paraîtra exactement deux fois par mois et non pas une seule fois, comme tous les autres recueils qui prennent le titre de journaux; et deux fois par mois, le *Courrier des Enfans* donnera *quatre-vingt-dix colonnes de texte* ornées de vignettes ou gravures, plans ou batailles, scènes d'histoire, costumes, le tout imprimé sur un riche papier.

Ces quatre-vingt-dix colonnes seront remplies de tout ce que le *Courrier des Enfans* pourra recueillir de plus intéressant et de plus utile dans les visites et les voyages qu'il fera sans cesse pour votre éducation, votre instruction et vos amusemens.

Ainsi pour vous seuls, ses lecteurs, et dans le temps que vous mettrez à lire chacune de ses livraisons, le *Courrier des Enfans* parcourra tous les pays du monde, la terre et la mer, les villes, places fortes, lieux célèbres, les bibliothèques, les musées, les palais,

les établissemens publics, les ·ces, les promenades, les magasins, les théâtres et les concerts, etc.

Dans les villes il décrira l.s mœurs et les costumes des enfans, il racontera l'histoire des places fortes et des lieux célèbres.

Dans les bibliothèques il recherchera tous les livres, toutes les publications, tous les recueils à l'usage de ses jeunes lecteurs, il les lira avec le plus grand soin et avec une sollicitude toute paternelle, pour en extraire toutes les choses bonnes, utiles et intéressantes : contes, histoires, anecdotes, récits de combats, victoires, défaites, etc

Dans les musées le *Courrier des Enfans* passera en revue tous les chefs-d'œuvre représentant les grands évènemens et les hauts faits des hommes illustres : les saints, les guerriers, les philosophes, les poètes, les orateurs, les grands écrivains, tous grands hommes parmi lesquels ceux d'entre vous qui s'en rendront dignes, pourront aussi se placer un jour.

Au pied des monumens célèbres, votre journal vous racontera les souvenirs qui s'y rattachent, les scènes qui s'y sont passées, scènes de douleur ou de joie, de terreur ou de folie, de victoire ou de défaite, de triomphe ou de deuil.

Dans les promenades, où vous allez courir, jouer et bondir en liberté, le *Courrier des Enfans* s'occupera de vos jeux, de vos exercices, de vos plaisirs.

Dans les théâtres, il déchirera de son fouet vengeur toutes les pièces qui ne sont bonnes qu'à corrompre vos jeunes cœurs, à pervertir votre esprit qui commence, à corrompre la naïveté si précieuse de ceux d'entre vous qui vont écouter se qui se débite sur ces théâtres, de faux, de niais et de ridicule.

La musique, l'équitation, la gymnastique, les beaux-arts, les sciences, la littérature, la poésie, l'histoire, la morale, le conte et la fable, le *Courrier des Enfans* ne veut rien négliger de ce qui peut vous instruire et former vos esprits et vos cœurs.

Enfin, mes Amis, le *Courrier des Enfans*, fidèle écho de toute émulation honorable, vivra le jour pour le jour, il sera l'interprète de vos sentimens, il sera le témoin de vos luttes studieuses; sa voix vous encouragera dans la carrière, il racontera tous vos efforts, tous vos succès; il ira redire par le monde les noms de ceux d'entre vous qui se seront distingués par leur conduite et par leur application aux devoirs qui les rendront honorables un jour.

Pour cela, le *Courrier des Enfans* ouvre dans chaque livraison un concours où sont appelés tous ses jeunes abonnés qu'une noble émulation peut exciter à bien faire; il distribue des récompenses à ceux qui ont remporté les prix du concours, il publie tout au long dans ses colonnes leurs essais et leurs noms déjà glorieux ; comme aussi il veut publier les noms de tous les élèves qui occupent les premières places dans ces travaux communs, où les succès sont si glorieux pour les enfans et si doux pour leurs parens.

On lit dans un journal :

« Le *Courrier des Enfans*, pour la jeunesse de 7 à 14 ans ; l'*Écho de la Jeune France*, pour la génération plus avancée ; l'*Encyclopédie Catholique*, pour tous les âges ; voilà sans nul doute, de quoi satisfaire à tous les besoins d'instruction pour tous les lecteurs qui trouveront dans ces trois ouvrages ce que tout honnête homme doit demander à un livre, vérité, variété, instruction, noble et utile délassement.

« Comme on voit, ceci ne forme pas trois ouvrages séparés, ceci n'est que le même ouvrage approprié à tous les âges de la vie. Quant aux détails matériels de l'entreprise, il est impossible de les comprendre avec plus de désintéressement et de bonne foi. Ces trois ouvrages sont la propriété de tous les souscripteurs. Au lieu d'un seul propriétaire, il y en a QUINZE MILLE. Les différents fondateurs se sont entendus d'un bout de la France à l'autre pour faire partager aux *quinze mille* premiers de leurs souscripteurs tous les bénéfices matériels de ces entreprises dont les abonnés ne supportent aucune charge. »

Ces trois publications appartiennent en effet à autant d'administrations différentes, qui se sont unies de pensée pour agir avec plus d'efficacité.

JULES FORFELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

Le numéro du 15 juillet a été saisi à la poste; cette saisie sera levée incessamment, et MM. les abonnés recevront leurs collections complètes. — Nous avons plusieurs belles planches lithographiées dont les fêtes de juillet ont retardé le tirage, et qui paraîtront incessamment avec deux vues, représentant, 1° la maison de l'attentat du 28 juillet; 2° le lieu de la scène au moment de l'événement.

DU PRÊTRE DANS SES RAPPORTS AVEC LA LIBERTÉ CIVILE.

DEUXIÈME ARTICLE,

Où l'on démontre que le prêtre a été le gardien de la liberté civile.

L'esclavage est, ainsi que nous l'avons vu, l'aumône des peuples non chrétiens, et à ce titre, il acquiert chez eux une légitimité à la fois incontestable et permanente. Les nations les plus civilisées de l'ancien monde reconnurent donc à l'indigent un droit qu'il possède encore à la côte de Guinée, le droit d'aliéner sa propre liberté, le droit de vendre ses enfans, et en cela elles se montrèrent humaines. Quand les mœurs et les institutions ne peuvent offrir au prolétaire d'autre garantie d'existence qu'un dernier appel à la cupidité du riche, elles seraient plus qu'impuissantes, elles seraient atroces, si elles le lui refusaient. Rome autorisa cet appel, et lorsque la victoire eut multiplié les esclaves étrangers, au point de détruire la valeur vénale de l'homme, l'état fit enfin un effort, et il accorda, aux frais du public, des fers à quiconque ne put trouver un acheteur.

Cependant, à mesure qu'une civilisation toute matérielle faisait de nouveaux progrès, et que les richesses s'accumulaient dans la cité impériale, le *paupérisme* s'y développait avec une égale rapidité. La classe moyenne disparut, et bientôt il n'y aurait eu dans Rome que des millionnaires et des esclaves, si les premiers empereurs, afin de sauver les restes de la population libre, n'eussent distribué les blés de l'Égypte et de l'Afrique aux familles pauvres qui ne s'étaient point encore vendues. Ce fut la charité légale de l'époque, une taxe payée par le monde à la misère de ses vainqueurs, le seul butin resté après tant de conquêtes. L'invasion de la servitude se ralentit alors, mais le pain d'une oisiveté héréditaire dégrade toujours ceux qui le reçoivent, et la postérité des Scipion et des Fabius, vicieuse comme si elle eût été riche, asservie comme si elle eût été indigente, devint en masse la propriété du César qui daignait la nourrir.

Ces largesses locales ne firent rien pour la dignité du pauvre, et, partout méprisé, partout avili, il demeura ce qu'il est partout où ne prédomine point la charité catholique, un moyen terme entre le riche et la bête de somme. Aussi le monde païen fut-il frappé de stupeur lorsqu'il entendit parler pour la première fois des disciples du Christ, de ces *insensés* qui soulageaient les seules misères répudiées par la servitude, la misère de l'esclave devenu inutile à son maître, la misère de l'enfant abandonné par sa famille. Incapable de comprendre un pareil dévouement, incapable surtout d'en deviner les futures conséquences, le peuple romain poussa la folie jusqu'à n'y voir qu'un acte d'hostilité contre l'espèce humaine. Oui, les chrétiens primitifs furent traités en ennemis de leurs semblables; ce nom leur fut donné, et cette étrange épithète ne leur vint pas comme une de ces injures officielles qui récemment encore transformaient le vendéen en brigand, et que la conscience publique renvoyait à leurs auteurs. Elle

était l'expression d'une pensée populaire, d'une pensée que la création d'une société nouvelle allait rendre aussi fausse que long-temps elle avait été vraie.

L'économie politique n'est point une découverte moderne. Ce n'est pas seulement aujourd'hui que l'on s'occupe des lois de la population, et que l'on s'efforce de la refouler en dedans des limites de la subsistance. Avant que le protestantisme n'eût fait du précepte *croissez et multipliez* un châtiment anticipé de la révolte de nos premiers pères, avant que les économistes anglais n'eussent convié le prolétaire aux stériles joies d'un célibat impur, avant qu'ils n'eussent demandé la suppression des hospices, les économistes païens avaient dit les mêmes choses, mais avec plus de franchise, parce que le catholicisme n'était point là pour les faire rougir de leur inhumanité. Les uns voulaient avec Platon que l'on fît avorter les femmes enceintes, quand le cadre des citoyens était rempli; les autres, avec Aristote, que l'on étouffât les enfans dont les membres débiles annonçaient des *consommateurs*, et ne promettaient pas des *producteurs*. Tous enfin, ils s'attachaient avec un soin extrême à limiter l'essor des générations naissantes, et s'ils tenaient tant à la conservation de l'esclavage, c'est qu'ils connaissaient sa double mission. Il empêche d'abord de naître, et puis il assassine.

Or, les enfans sauvés par les chrétiens, les esclaves qu'ils rendaient à la santé, les vieillards dont ils soulageaient, et par conséquent, ainsi que le dirait un économiste moderne, dont ils prolongeaient les souffrances, devenaient un fardeau que le paganisme ne se sentait point la force de supporter. Heureusement pour le monde, pour la société païenne elle-même, l'ineffable charité des chrétiens naquit comme la Minerve de la fable, tout armée. Elle se révéla pleine, entière, parfaite, avec cette organisation sans laquelle, au lieu d'être un bien, elle ne serait trop souvent qu'un mal. Le prêtre vint au monde avec elle, et c'est chose merveilleuse que de les suivre dans leurs rapports et dans leurs progrès.

A peine les premiers chrétiens ont-ils jeté les fondemens de la société nouvelle, que de nombreuses offrandes déposées aux pieds des apôtres sont distribuées par les diacres aux membres souffrans de Jésus-Christ. Dès lors apparaissent les conditions du développement normal de la charité évangélique, conditions qui font sa force, et qu'elle ne peut méconnaître sans tomber dans le néant social de la philanthropie. Le riche donne, mais le pauvre ne reçoit rien de lui, car le don s'adresse à Dieu, et c'est Dieu lui-même qui par l'organe de ses ministres séparera les misères véritables des misères fausses ou factices, afin que d'une part l'aumône ne puisse dégrader, et que de l'autre elle puisse suffire. Grâce au prêtre, nul besoin n'échappera aux secours que la Providence a préparés, mais aussi, grâce au prêtre, ces secours arriveront au vice accompagnés de sévères avertissemens, et l'imposture ne les obtiendra qu'avec peine, lorsqu'elle ne sera qu'oisiveté, et que les besoins véritables ne pourront épuiser les biens qui leur sont réservés. Grâce encore au prêtre, le superflu aura partout un dépositaire naturel, et grâce encore à lui, il n'existera aucune douleur assez secrète pour qu'elle n'ait un confident. Car le prêtre ne peut humilier personne, lui qui n'est le bienfaiteur de personne, lui qui n'est que le canal par lequel passent les bienfaits de tous. S'il prétend à quelque reconnaissance, celle qu'il réclame, la seule à laquelle il ait droit, est une reconnaissance d'amour. Aimez le maître qui vous l'envoie, aimez-le lui-même, et votre dette est payée. Priez pour lui, et il devient votre débiteur.

Ainsi, il y a division dans le travail de la charité véritable. Le laïque donne, sollicité par sa conscience, excité par le prêtre. Celui-ci distribue, et le pauvre bien souvent ignore jusqu'au nom du riche dont il recueille les bienfaits. Car la charité à sa pudeur, elle aime le secret, et elle respecte celui de la pauvreté, afin de ne pas trahir le sien. Cependant, donnez au prêtre une femme, des enfans, et il ne pourra plus remplir sa glorieuse mission, et la charité se desséchera dans sa source, parce qu'elle cherchera vainement des hommes en qui elle ait confiance. Qu'on ne s'y trompe pas : elle ne peut rien si elle n'est administrée, et sa main se ferme dès qu'elle n'a plus dans le désintéressement de ceux qui l'administrent cette foi entière, absolue de position, que lui inspire le célibat du prêtre. Le protestant et l'incrédule qui déclament avec une si plaisante colère contre la plus sociable des institutions de l'église, devraient se souvenir que peut-être aujourd'hui ils seraient encore de misérables esclaves, soumis aux caprices et au fouet d'un maître, si le sacerdoce catholique n'eût conquis la liberté de leurs aïeux en renonçant aux liens de la famille.

Partout où pénétraient les apôtres, la charité catholique, dirigée, excitée, soutenue par le prêtre, devenait un gage de liberté pour les nouveaux convertis. Ce gage n'était pas une distribution faite au hasard, et devenue un privilége héréditaire, car celui qui pouvait travailler donnait et ne recevait point. Mais vieux, infirme, malade, il était secouru à son tour, et quand il mourait, ses enfans, adoptés par l'Église, grandissaient libres. Que si une communauté chrétienne se trouvait surchargée de pauvres, l'évêque faisait un appel aux autres évêques, et recevait le pain qui manquait à son troupeau. Ainsi, et dès le commencement, les chrétiens se firent solidaires de leur mutuelle liberté, et bientôt l'œuvre de la charité s'étendant au dehors, les païens eux-mêmes commencèrent à s'apercevoir qu'un païen pouvait tomber dans l'indigence sans tomber dans l'esclavage.

Si les chrétiens prodiguaient leurs premières aumônes aux chrétiens, et si parmi les chrétiens eux-mêmes, ils faisaient de la charité une prime accordée à la vertu, en donnant aux meilleurs une éclatante préférence, néanmoins ils ne rejetaient aucune misère, et leur main s'ouvrait pour tous. Ainsi, à chaque nouveau progrès que faisait le christianisme, l'esclavage perdait une partie de sa valeur sociale, puisque sous sa forme d'aumône, il était remplacé par l'aumône véritable. Celle-ci n'amena d'abord qu'un petit nombre d'affranchissemens, mais elle empêcha la servitude de s'étendre. Les lois adjugeaient les enfans abandonnés et les esclaves délaissés à quiconque voulait les recueillir. Les chrétiens assurèrent la liberté aux uns et aux autres, et le pauvre valide leur dut encore la sienne, car il le soignèrent dans ses maladies, et le nourrirent dans les temps de disette gratuitement, en frères qui partagent ce qu'ils ont avec des frères. Le simple fidèle ne repoussait aucun des malheureux qu'il rencontrait sur sa route, mais il savait aussi qu'une charité collective pouvait seule assurer à l'indigence cette continuité de secours qui est l'essence même des institutions vraiment sociales. Chaque église eut donc sa caisse générale où se versaient les offrandes du riche, avec l'obole de la veuve, et cette caisse, créée et remplie par la parole du prêtre, était placée sous son inspection immédiate. Alors il se montra dans toute sa majesté, et le monde sut enfin ce qu'est le prêtre. Intermédiaire entre Dieu et l'homme, il fut aussi l'intermédiaire entre le riche et le pauvre, le représen-

tant de celui-ci auprès de celui-là, de celui-là auprès de celui-ci. Dès lors la charité ne se dissémina plus en actes isolés; elle eut cet ordre, cette mesure, cette prodigalité et cette parcimonie qui constituent sa puissance. Otez-lui le prêtre, et que sera-t-elle? une taxe des pauvres si la loi s'en mêle, ou bien un détestable gaspillage.

Cependant le catholicisme continuait à travers les persécutions sa marche triomphante, et l'action libératrice de son sacerdoce se manifestait de plus en plus. La législation, toute païenne qu'elle était encore, finit par s'apercevoir de ce mouvement social, et elle perdit quelque chose de son atroce sévérité envers les esclaves. Comme ils devenaient moins dangereux à mesure qu'ils cessaient de se recruter parmi les citoyens, elle commença, cent trente-huit ans après la naissance du Sauveur, à soupçonner qu'après tout ils pouvaient bien appartenir à l'espèce humaine, et Adrien enleva aux maîtres le droit de vie et de mort qu'ils avaient conservé si long-temps. L'esclave devint justiciable des tribunaux ordinaires, et ce fut la première victoire légale de la liberté civile.

Enfin les persécutions cessèrent. Constantin monta sur le trône, et la charité catholique, sortie des ténèbres où elle se cachait auparavant, couvrit le monde chrétien de ses institutions. Alors son énergie redoubla, d'une part à cause des richesses plus grandes que possédaient les chrétiens; de l'autre, parce qu'elle jouissait enfin d'une sécurité absolue. Les fondations destinées à secourir avec les misères présentes ou prochaines les misères des générations futures commencent à cette époque. Dans la fortune publique, le pauvre a sa part, son héritage, l'héritage de l'orphelin pendant qu'il est orphelin, du malade pendant qu'il est malade. Animés d'une sainte prévoyance, les chrétiens lui donnent sans cesse; ils l'enrichissent à l'envi, dans la personne du prêtre; car le prêtre, c'est le pauvre, et c'est à lui, à Jésus-Christ, en lui, qu'ils offrent leurs présens. Il se fait comme une croisade universelle contre les souffrances de l'humanité; les hôpitaux sont inventés, et l'enfance, la vieillesse, les infirmités passagères ou permanentes ont leur champ d'asile, leur lieu de repos. Elles sont devenues sacrées, et l'indigent se redresse avec orgueil devant le prêtre, car il a appris du prêtre que lui aussi est un homme.

Déjà l'ouvrier libre n'a plus à redouter l'esclavage, et l'esclave lui-même a déjà sa part dans les bienfaits de la loi nouvelle. Maintenant que les peuples sont chrétiens, le prêtre invoque l'indissolubilité des liens du mariage, et le mari ne sera plus vendu sans sa femme, sans ses enfans, et le servage existe en germe. Or le servage, c'est l'initiation de l'esclave à la liberté. Maître de son pécule quand il est serf, il apprendra par une douce expérience à connaître le prix du travail, car s'il est encore une propriété, il a cependant des propriétés, un troupeau, une récolte, les meubles de sa chaumière, qu'une légitime industrie accroîtra pour lui, et non pour un autre. Il perdra donc dans le servage son ancienne et brutale imprévoyance, il deviendra actif et économe, et quand l'œuvre de son émancipation sera achevée, lorsque le salaire viendra remplacer le pain de la servitude, il aura acquis les habitudes et la noble indépendance du citoyen. Sa gloire sera de se suffire à lui-même, et il n'acceptera les secours de la charité que dans des circonstances exceptionnelles, qu'autant qu'il ne pourra s'en passer. Ainsi elle pourra soutenir le fardeau de la liberté de tous, parce que tous conspireront pour alléger ce fardeau. Mais jusque-là, le prêtre ne provo-

quera point avec une aveugle imprévoyance l'affranchissement des esclaves, car un instinct divin lui a révélé l'impuissance de la charité, tant que l'éducation de l'esclave est encore incomplète. Cette éducation, il la fera, et le catholicisme enseigné, expliqué par lui de génération en génération, fera descendre dans toutes les intelligences l'amour de l'ordre et d'une honorable activité avec l'amour et la science du Dieu vivant.

Toutefois le sacerdoce n'attendra point que le servage soit régulièrement organisé pour améliorer la condition des esclaves. Tout d'abord il se constituera leur défenseur, et les maîtres chrétiens trembleront en apprenant de lui que les pleurs de l'esclave injustement puni ou traité avec rigueur appellent sur ceux qui les font couler la vengeance du père commun. Le travail forcé perdra ainsi son âpreté, et une abondance inconnue auparavant lui servira de salaire. Enfin viendront les fêtes qui multiplieront les jours de repos, et par un de ces merveilleux artifices dont le catholicisme possède seul le secret, le genre humain retrouvera sa liberté perdue sans secousses politiques, sans efforts, presque sans en avoir conscience, et presque sans y attacher de prix. D'une part, l'esclave travaillant moins, et consommant davantage, ne donnera plus au maître les mêmes bénéfices, et par conséquent la cupidité de celui-ci ne prendra qu'un faible intérêt dans la grande question sociale de la servitude. De l'autre, l'esclave d'abord, le serf ensuite, s'apercevra à peine du poids de ses fers, et, familiarisé d'avance avec les périls aussi bien qu'avec les bienfaits de son affranchissement, il s'effraiera assez des uns pour n'éprouver aucune ivresse en prenant possession des autres.

Ces deux tendances, produites par la charité, et développées par le prêtre, amenèrent par leur mutuel concours le triomphe universel de la liberté civile. Elle grandit à mesure que les ressources nécessaires à l'homme libre devenaient plus nombreuses, à mesure encore que l'indigent valide s'accoutumait davantage à vivre des fruits de son propre travail. Tout marcha de front, le perfectionnement moral du prolétaire et les richesses que l'Église recevait pour lui. Enfin les temps arrivèrent où le législateur osa proclamer la rédemption légale de l'homme, cette rédemption que le prêtre avait déjà opérée.

Sans doute le prêtre a plus d'une fois abusé des biens qui lui étaient confiés. Toutefois ces abus, moins fréquens qu'on ne le suppose, mais trop fréquens encore, demeurèrent des exceptions flétries par le mépris public, et surtout par l'Église. Le miracle toujours visible de l'affranchissement des masses démontre d'ailleurs que ces exceptions furent nécessairement rares. Vous êtes libres, dirons-nous aux ennemis du prêtre; donc il avait fidèlement administré les richesses commises à son zèle.

Dans un dernier article, nous montrerons que l'esclavage serait aujourd'hui la seule espérance laissée à l'ouvrier et à la société par la réforme et la philosophie, si le prêtre ne devait bientôt retrouver son influence primitive et libératrice.

C.

LITTÉRATURE.

LETTRE A UN PROVINCIAL, SUR LE DRAME,

*A l'occasion d'*Angelo.

Vous me demandiez, mon ami, dans une de vos dernières lettres, mon opinion sur le drame moderne. Vous vouliez que je vous aidasse à vous rendre compte à vous-même de l'impression produite sur votre esprit par la représentation des *chefs-d'œuvre* de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas. Mon opinion, vous l'aurez tout entière ; je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que le drame est la question vitale de la littérature moderne, qu'il résume tout entière : ce sera à vous de voir si vous voulez en faire la vôtre.

En province, nous répétons souvent qu'il faut voir Paris, pour savoir quelque chose ; et nous disons vrai, mais dans un sens tout opposé à celui que nous avons en vue. Notre ami C..... m'écrivait dernièrement que le mépris pour les hommes et les choses du jour, dont mes lettres étaient empreintes, l'effrayait. Il me reprochait d'être déjà *blasé*, expression ridicule quand elle s'applique à qui n'a pas joui. Oh ! Paris est bien le pays du désenchantement ! Ici les vertueuses illusions se dissipent vite devant la hideuse réalité, et cette réalité odieuse, elle est là, sans cesse devant vos yeux. Elle est dans cette activité, inouïe partout ailleurs, qui pousse les hommes, *per fas atque nefas*, aux jouissances, à l'or, à l'or surtout. Elle est dans ces palais somptueux qui insultent à la misère publique. Elle est dans ces consciences qui se vendent, dans ces succès de théâtre ou de librairie qui s'achètent, à raison de tant le feuilleton. Elle est dans tous ces hommes qui *se ruent* à l'envi *dans l'esclavage*. Oh ! ne venez pas à Paris, vous qui voulez encore croire à la vertu ! Mais je sens que je m'écarte du but de ma lettre. Mon cœur a entraîné ma plume. Revenons.

J'ai vu, il y a quelques jours, *Angelo*, pour la première fois. Ce sont mes impressions que je vais vous transmettre ; mais auparavant, je dois vous dire ma pensée sur le drame en général.

Le drame est nouveau en France. Diderot a été le premier, je crois, qui ait employé cette dénomination. Beaumarchais, puis Mercier, s'en sont servis après lui. Néanmoins, M. Victor Hugo me paraît être celui qui a décidément nationalisé parmi nous cette forme empruntée aux Allemands, aux Espagnols, mais surtout aux Anglais.

Auparavant, on connaissait la tragédie, qui faisait pleurer sur des infortunes héroïques, grecques ou romaines ; et la comédie, qui égayait le public aux dépens des maris trompés, des barbons amoureux, des docteurs ignorans et des marquis ridicules. Tout était là. Après l'immortel Molière, Régnard, Marivaux, Destouches, Lesage, etc., vécurent sur ce fonds. Tout alla bien ainsi jusqu'à la révolution. Mais quand cette terrible institutrice eut fait avec le fer l'éducation des Français, ces amusemens d'enfans ne furent plus goûtés La société était entrée dans une nouvelle période ; des besoins nouveaux s'étaient manifestés; des conditions nouvelles d'existence avaient été posées par les révolutions : tout devait changer. Dès lors, l'art dramatique, dit classique, était

bien mort : sa place était marquée dans l'histoire, à côté de l'art grec et de l'art romain, dont il avait été le reflet moderne.

Mais que fallait-il donc à cette génération dont le berceau avait été placé au milieu des tempêtes ? Ce qu'il lui fallait? Des spectacles d'horreur, des meurtres, des empoisonnemens, des adultères sanglans, des incestes et l'échafaud : il lui fallait le *drame*. Ces sensibilités émoussées par la multiplicité des crimes dont elles avaient été témoins ne pouvaient être excitées que par ces stimulans corrosifs.

D'après cela, je vous avoüerai, mon ami, que je trouve pour le moins de l'inconséquence dans ces accusations portées contre les dramaturges. « Ils corrompent, dit-on, les mœurs publiques, ils dépravent la société. » Eh ! non, ce ne sont pas eux qui dépravent la société ; c'est la société qui les a dépravés tout d'abord. Croyez-vous que chez un peuple vertueux les horreurs de presque tous les drames modernes auraient obtenu du succès? Non, sans doute. Hélas ! le drame est le miroir de la société, si des monstres de crime lui sont offerts, peut-il représenter autre chose? Il est vrai qu'à son tour le drame agit sur la société, qui a primitivement influé sur lui : c'est la loi universelle.

Aussi, voulez-vous connaître un peuple? Voyez ses spectacles. Rome pauvre, austère et vertueuse, n'avait pas de théâtres. Ses seuls divertissemens étaient les exercices du corps, la course, la lutte, et avant tout, le culte rendu aux dieux immortels. Puis, à mesure que ses citoyens se corrompirent, vinrent les spectacles des Grecs ; et enfin, quand ce peuple fut devenu un peuple-monstre, il eut le cirque, où les lions de la Numidie dévoraient les hommes par mille !

Mais, me direz-vous, de la faveur acquise parmi nous à des scènes d'horreurs, doit-on conclure que nous donnons, dans notre vie privée, les modèles des crimes représentés sur le théâtre ? Je ne dis pas cela. Mais je prétends qu'il arrive des époques dans la vie des peuples où les choses simples ou vraies perdent toute faveur, où une sensibilité maladive fait rechercher les émotions insolites, où l'on n'est remué qu'à coups de foudre. Et nous sommes dans l'une de ces époques.

Alors, quel est le devoir du poète qui est appelé à donner à un tel peuple ce pain quotidien d'émotions terribles? Son devoir, c'est de respecter Dieu et la morale éternelle. S'il doit faire couler le sang, que ce sang crie vengeance au ciel ; s'il doit montrer Oreste parricide, que les terribles Euménides le poursuivent jusqu'aux pieds des autels. Que l'incestueuse Borgia, qui a réuni tous les crimes dans son cœur, voie s'accumuler sur sa tête toutes les vengeances. Voilà comment le poète accomplira vertueusement une mission déplorable.

Venons-en maintenant à l'œuvre de M. Victor Hugo. Angelo est le Podesta envoyé par Venise pour gouverner Padoue. Tyran de tout un peuple, et lui-même tremblant à chaque instant sous la main invisible du conseil des Dix, une seule chose peut donner quelque trève à ses sombres inquiétudes, l'amour qu'il a conçu pour la comédienne Tisbé. Mais celle-ci ne le paye pas de retour : elle aime Rodolfo, qu'elle fait passer pour son frère, qui la dédaigne de son côté, et qu'une passion ancienne et mutuelle unit à Catarina, épouse d'Angelo. Au milieu de toutes ces existences ennemies, de toutes ces individualités rivales, se glisse un être mystérieux, un niais, un sbire, un espion du conseil des Dix : il s'appelle Homodeï. Son influence, comme celle d'un génie malfaisant, domine tous

les personnages du drame. Cet homme sait tout, il a tout vu, il connaît toutes les issues, il a les clefs des galeries secrètes du palais du Podesta, et il dispose de tout pour satisfaire sa haine. Pour cela il offre à Rodolfo une entrevue à minuit avec son amante, dans l'appartement le plus secret de la reine, où nul homme n'est jamais entré que le Podesta. Ensuite il excite la défiance de Tisbé. Il offre de la rendre témoin de quelque chose qui intéresse puissamment son amour, pourvu qu'elle obtienne de la complaisance du Podesta une clef qu'il porte toujours à son cou, en guise de bijou, et qui lui ouvrira les appartemens de sa rivale.

Tout arrive comme Homodeï l'a disposé. Rodolfo et Catarina se revoient après une longue séparation. Ils se revoient, il est vrai, sur le bord de l'abîme, car le Podesta est là dans la chambre voisine : il peut entrer à chaque instant, et une lettre qu'Homodeï a laissée sur la table leur apprend que c'est son amour dédaigné qui se venge, et que le salut n'est plus possible. Mais que leur importe? ils s'aiment!

Tisbé, elle aussi, n'a pas oublié le rendez-vous qui doit éclaircir son malheur. Catarina entend du bruit, elle n'a que le temps de faire entrer son amant dans son oratoire, et elle se trouve face-à-face avec Tisbé, la comédienne, l'amante méprisée, qui arrive terrible, inexorable. La scène entre ces deux femmes est de la plus grande beauté. La jalouse Tisbé appelle le Podesta. Le tyran entre. Mais déjà les dispositions de la comédienne sont changées par rapport à Catarina; car un crucifix de cuivre qui lui tombe sous la main, et où son nom se trouve grossièrement gravé, lui fait reconnaître dans sa rivale celle qui, étant encore enfant, sauva par son intercession la vie à une pauvre femme, chanteuse de rue, que des sbires allaient pendre : cette femme était la mère de Tisbé.

Pour expliquer sa présence à cette heure dans les appartemens de la reine, Tisbé allègue une conjuration contre la vie du Podesta, dont elle avait à prévenir la reine pour qu'elle empêchât son époux de sortir le lendemain matin. Le Podesta se retire dans ses appartemens, et la clef secrète que Tisbé remet à Catarina sert à faire évader Rodolfo.

Cependant le traître Homodeï tombe sous le poignard de Rodolfo. Une lettre de celui-ci en prévient son amante. Cette lettre interceptée vient apprendre à Angelo qu'un rival s'est introduit dans son palais pendant la nuit. Le nom seul manque. Et cependant l'époux outragé voudrait pouvoir, dans le caveau qui va recevoir Catarina, jeter la tête de son amant. Il consulte Tisbé sur cette lettre. Celle-ci reconnaît Rodolfo, mais elle ne le nomme pas. Et elle conseille pour finir les jours de Catarina, au lieu du fer, le poison qu'elle s'offre de fournir.

Tisbé va chercher le poison, et Angelo annonce à Catarina qu'il faut nommer son complice ou mourir. Pendant les instans que le tyran lui a laissés pour se décider, Rodolfo est entré une seconde fois dans le palais. Il voit de nouveau Catarina, il lui demande si elle a reçu sa lettre, et, pressé par elle, il se retire, ignorant le terrible mystère qui va s'accomplir.

Le Podesta rentre avec Tisbé : il présente le poison à Catarina. Irrité des résistances de cette faible femme, qui tient à la vie par tous les liens qui y rattachent un cœur aimant et aimé, le tyran va chercher des armes. Mais un mot de Tisbé à Catarina lui fait comprendre que la seule voie de salut pour elle est d'avaler ce prétendu poison. Quand elle l'a pris, Angelo, sûr d'avoir accompli sa

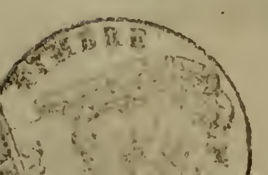
vengeance, ordonne de descendre Catarina dans le caveau. Mais les hommes chargés de ce soin la transportent dans le palais de Tisbé, par ordre de cette comédienne. Le poison n'était qu'un soporifique. Catarina repose dans le palais de la magnanime comédienne, qui dispose tout pour son évasion. Mais Rodolfo, instruit par la suivante de Catarina, de la part que Tisbé a prise à la mort de celle qu'il aimait, arrive haletant, furieux, chez la comédienne. Son amour éclate en imprécations terribles, en délirantes effusions. Enfin il plonge son poignard dans le sein de cette femme infortunée, et tranche ainsi une existence vouée à d'inconcevables amertumes. Elle tombe sous la main de celui qu'elle à aimé jusqu'à lui sacrifier son amour, et lorsqu'elle rend le dernier soupir, Catarina, qui s'éveille et qui appelle Rodolfo, est témoin de la mort de son héroïque rivale.

Voilà *Angelo*, drame assez faiblement noué, selon moi, mais où l'on trouve des passages comme M. Victor Hugo est seul capable d'en faire : par exemple, le tableau de Venise, où le poète a trouvé le moyen d'être neuf après tant d'autres, c'est Angelo qui parle :

« Écoutez, Tisbé. Oui, vous l'avez dit, oui, je suis tout ici; je suis seigneur, despote et souverain de cette ville; je suis le Podesta que Venise met sur Padoue, la griffe du tigre sur la brebis. Oui, tout-puissant; mais, tout absolu que je suis, au-dessus de moi, voyez-vous, Tisbé, il y a une chose grande et terrible, et pleine de ténèbres : il y a Venise. Et savez-vous ce que c'est que Venise, pauvre Tisbé? Venise, je vais vous le dire, c'est l'inquisition d'état, c'est le conseil des Dix. Oh! le conseil des Dix! Parlons-en bas, Tisbé, car il est peut-être là, quelque part qui nous écoute. Des hommes que pas un de nous ne connaît, et qui nous connaissent tous; des hommes qui ne sont visibles dans aucune cérémonie, et qui sont visibles dans les échafauds; des hommes qui ont dans leurs mains toutes les têtes, la vôtre, la mienne, celle du doge, et qui n'ont ni simarre, ni étole, ni couronne, rien qui les désigne aux yeux, rien qui puisse nous faire dire : Celui-ci en est! Un signe mystérieux sous leurs robes, tout au plus; des agens partout, des bourreaux partout. Des hommes qui ne montrent jamais au peuple de Venise d'autres visages que ces mornes bouches toujours ouvertes sous les porches de Saint-Marc, bouches fatales que la foule croit muettes, et qui parlent cependant d'une façon bien haute et bien terrible, car elles disent à tout passant : Dénoncez! — Une fois dénoncé, on est pris. Une fois pris, tout est dit. A Venise, tout se fait secrètement, mystérieusement, sûrement. Condamné, exécuté; rien à voir, rien à dire; pas un cri possible, pas un regard utile, le patient a un bâillon, le bourreau un masque. Que vous parlais-je d'échafauds tout à l'heure? Je me trompais. A Venise, on ne meurt pas sur l'échafaud, on disparaît. Il manque tout-à-coup un homme dans une famille. Qu'est-il devenu? Les plombs, les puits, le canal Orfano, le savent. Quelquefois on entend quelque chose tomber dans l'eau, la nuit. Passez vite alors! Du reste, bals, festins, flambeaux, gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois, voilà Venise. Vous, Tisbé, ma belle comédienne, vous ne connaissez que ce côté-là; moi, sénateur, je connais l'autre. Voyez-vous, dans tout palais, dans celui du doge, dans le mien, à l'insu de celui qui l'habite, il y a un couloir secret, perpétuel trahisseur de toutes les salles, de toutes les chambres, de toutes les alcôves; un corridor ténébreux dont d'autres que vous connaissent les portes, et qu'on sent serpenter autour de soi, sans savoir au juste où il est; une sape mystérieuse où vont et viennent sans cesse des hommes inconnus qui font quelque chose. Et les vengeances personnelles qui se mêlent à tout cela et qui cheminent dans cette ombre! Souvent la nuit, je me dresse sur mon séant, j'écoute et j'entends des pas dans mon mur. Voilà sous quelle pression je vis, Tisbé. Je suis sur Padoue; mais ceci est sur moi. J'ai mission de dompter

Padoue. Il m'est ordonné d'être terrible. Je ne suis despote qu'à condition d'être tyran. Ne me demandez jamais la grâce de qui que ce soit, à moi qui ne sais rien vous refuser, vous me perdriez. Tout m'est permis pour punir, rien pour pardonner. Oui, c'est ainsi. Tyran de Padoue, esclave de Venise. Je suis bien surveillé, allez! Oh! le conseil des Dix! Mettez un ouvrier seul dans une cave, et faites-lui faire une serrure; avant que la serrure soit finie, le conseil des Dix en a la clef dans sa poche. Madame! madame! le valet qui me sert m'espionne, l'ami qui me salue m'espionne, le prêtre qui me confesse m'espionne, la femme qui me dit: Je t'aime, — oui, Tisbé, — m'espionne.... Oui, je vous le répète, tout ce qui me regarde est un œil du conseil des Dix, tout ce qui m'écoute est une oreille du conseil des Dix, tout ce qui me touche est une main du conseil des Dix. Main redoutable qui tâte long-temps d'abord, et qui saisit ensuite brusquement. »

Cela est bien, très-bien. On reconnaît M. Hugo à ce style concis, nerveux, quelquefois un peu étranglé à force de vouloir être vigoureux : et pourtant si vous me demandez de résumer mon opinion sur ce drame, je vous dirai que je ne trouve là rien de complet, rien de neuf. En effet, je me demande quelle création il y a dans cette pièce? est-ce *Angelo* tyran pusillanime, qui fait tout trembler et tremble lui-même devant un sbire, le prince qui aime une comédienne et déteste la femme dont il a épousé la fortune? Cela n'est certes pas nouveau : pas plus sur le théâtre que dans l'histoire. Est-ce Homodeï, sorte de contr'épreuve du Gubetta de *Lucrèce Borgia?* Est-ce Catarina, esclave du tyran plutôt que sa femme, et dont le cœur a conservé une affection ancienne? Le personnage de Tisbé pourrait seul offrir quelques traits neufs, mais il ne donnerait pas à ce drame une pensée qui y manque. Et pourtant M. Hugo a la prétention de faire incarner dans chacune de ses pièces de théâtre une moralité profonde. Cette moralité, ses préfaces sont chargées de la révéler au public, comme autrefois le numéro du *Mercure* donnait le mot de l'énigme du numéro précédent. Dans toutes ses préfaces il parle de la moralité du théâtre et de la mission qu'il a reçue, selon lui, pour faire l'éducation du peuple. Eh bien! c'est sur ce terrein que la critique a droit d'appeler le poète. Quelle moralité renferme sa pièce? je me le demande même après avoir lu sa préface. Serait-elle par hasard dans les vertus d'une comédienne, d'une femme de mauvaises mœurs? En ce cas, l'on pourrait plaindre avec raison le peuple à qui s'adressent de pareilles instructions. Mais que parlé-je de critique! M. Victor Hugo ne reconnaît pas ces droits. A toutes ces observations, il répond comme Scipion : Montons au Capitole. N'a-t-il pas pour lui cet *auditoire intelligent et sympathique qui se presse tous les soirs devant cette toile que sa pensée à lui, faible poète, va faire lever?* Cette phrase est de votre connaissance. Il est bon pourtant que vous sachiez un peu à quoi vous en tenir sur tout ce verbiage de feuilleton et de préface. Savez-vous comment se fait le succès d'une pièce? il dépend toujours du directeur du théâtre. Toute la question est dans le plus ou moins de dépenses qu'il doit faire pour la *claque*. Je viens d'employer là un mot d'argot. La *claque* est une exploitation toute parisienne, dont la province n'a pas encore le privilége. Du moins le métier de claqueur n'y est pas encore organisé de manière à ce qu'on puisse compter sur lui pour gagner sa vie. A Paris, au contraire, c'est un état comme un autre, qui donne, terme moyen, cinq francs par soirée. Pour cela, il suffit d'avoir la figure tant soit peu mutine, l'œil hardi, l'air mauvais sujet, et



des bras robustes. On est agréé d'emblée *chevalier du lustre*. Ce nom a été donné aux claqueurs, parce que c'est ordinairement sous le lustre qu'ils établissent leur quartier général : c'est là le centre de leurs opérations sur l'enthousiasme du public. De là partent les applaudissemens que les spectateurs sont obligés de subir. Le dégoût que ces applaudissemens payés inspirent est tel que, de peur d'être confondus avec les *chevaliers du lustre*, les gens qui se respectent ne prennent jamais part à ces applaudissemens, même lorsqu'ils viennent à propos ; je dis même lorsqu'ils viennent à propos, car la sagacité n'est pas le caractère distinctif de ces *applaudisseurs*. D'ordinaire, une tirade ampoulée est saluée par une salve bruyante, tandis qu'un trait délicat, un mot sublime de simplicité et de naturel passe silencieusement. On l'a répété bien souvent aux acteurs : vous vous déshonorez en ayant recours à ces moyens. Votre goût s'y gâte, ou du moins il ne peut pas espérer ces salutaires instructions qu'un public d'élite pourrait lui donner par son approbation et par son blâme. Il est si doux d'être applaudi, qu'on oublie souvent de voir comment et par qui. Un succès de représentation n'est donc rien, il ne prouve rien. Un succès de journaux et de feuilletons prouve-t-il davantage? Non. Je vous l'expliquerai une autre fois.

Je vous ai dit ma pensée sur le drame moderne en général ; je vous ai donné mon jugement sur *Angelo* en particulier, faut-il maintenant vous faire connaître mon opinion sur M. Victor Hugo ? la voici en deux mots. Il a préféré frapper fort que frapper juste : son action sera grande sur ses contemporains, nulle sur la postérité.

Le comte DE PHAREMOND.

REVUE LITTÉRAIRE.

FLAVIEN, ou DE ROME AU DÉSERT, par M. Alex. Guiraud.

Flavien est un roman historique où l'écrivain se propose de placer en regard les mœurs païennes et les mœurs chrétiennes au troisième siècle, et d'opposer au tableau des dissolutions et des crimes de la société païenne qui s'en va le spectacle des vertus de cette société nouvelle qui se fonde au pied de la croix, et dont le sang des martyrs arrose les fondemens. En un mot, M. Guiraud veut mettre en action cette épigraphe de son livre : « Le Christ est venu arrêter l'hu- » manité sur le penchant de l'abîme, et lui faire reprendre le chemin des cieux, » dont elle s'était détournée : à lui s'arrête le déclin ; à lui commence le » progrès. »

Peu de sujets aussi beaux pouvaient s'offrir à l'écrivain ; car tout ce que les autres époques renferment de dramatique se trouve comme concentré dans cette époque. Il est vrai que M. Guiraud avait à se donner garde d'un voisinage terrible. La période qu'il a choisie pour son action, bien qu'antérieure de plus d'un demi-siècle à celle dans laquelle sont placés les *Martyrs*, offre pourtant des traits de ressemblance si nombreux qu'il a fallu à M. Guiraud plus que de l'habileté pour ne pas provoquer des comparaisons et des rapprochemens.

Nous allons essayer d'esquisser brièvement la marche de l'action du roman. Il commence par le meurtre de Lucius Festus, préteur d'Afrique, suivi de l'élé-

vation des deux Gordiens à l'empire, élévation provoquée par Flavien et quelques autres jeunes patriciens. Le soir même, dans un banquet donné par Antonius Gordien, Flavien obtient de celui-ci, pour prix de ses services, une jeune chrétienne, nommé Néodémie. Néodémie, fille d'un esclave gaulois, avait été achetée par les chrétiens d'Alexandrie, qui allaient l'envoyer à Rome pour y être baptisée et admise au nombre des vierges chrétiennes, lorsqu'elle leur fut arrachée par une sédition et envoyée pour servir au temple de Sérapis. De là elle passa au pouvoir d'Antonius Gordien.

Cependant, tandis qu'à Carthage l'on célébrait l'avènement des Gordiens à l'empire, par les jeux accoutumés, Capétien, à la tête des Numides, arrive à la porte de cette ville, dont il avait promis le pillage à ses farouches soldats. Les chances du combat tournent en sa faveur; et Flavien, en rentrant au palais, couvert de blessures, se voit forcé par les ordres de Gordien de partir pour l'Italie avec le jeune César Gordien, pour le mettre sous la protection du sénat. Néodémie l'accompagne dans ce voyage. Arrivé à Rome, Flavien est nommé préteur, grâce aux efforts de Faustine, qui l'aimait depuis long-temps, et qui même avait dans le jeune César, réputé fils d'Antonius, un gage de son amour. Bien plus, cette princesse entreprenante parvint à exciter une sédition entre les augustes Maximin et Balbin, à les faire dépouiller de la pourpre, et à les livrer à l'insulte de la populace. Qu'on nous permette de mettre sous les yeux de nos lecteurs le tableau saisissant que fait M. Guiraud des amertumes dont furent abreuvés ces deux majestés déchues.

« Quelques prétoriens (leur nombre ne s'élevait pas à deux cents) ayant à leur suite des esclaves et des gens du peuple, mais en petite quantité, car la foule assiégeait le grand cirque, où les jeux capitolins étaient commencés, traînaient en tumulte les deux empereurs, tout vivans encore, mais défigurés, mutilés et sales de sang et de boue. Le gladiateur, toujours présent à de telles fêtes, tenait les cordes qui liaient les mains derrière le dos aux deux Augustes, et les poussait devant lui, s'arrêtant ou marchant, suivant que la fureur prétorienne avait besoin de se satisfaire par des outrages ou des tortures.

En ce moment, et comme pour faire honneur au palais du jeune César, ils faisaient halte; et la face des deux victimes était tournée vers les magnifiques galeries où Flavien venait de se montrer. Un cri d'horreur lui échappa à cette vue, et comme Faustine et son fils venaient de se placer près de lui, Maxime, d'une voix rauque, mais haute, s'adressant à eux : Regardez-nous bien, s'écria-t-il; il est bon que vous sachiez comment finissent les empereurs. Les prétoriens ne vous laisseront pas le temps de l'oublier.

Les cris de vive Flavien Auguste! couvrirent sa voix avant qu'il eût achevé, et un prétorien s'approchant de lui : « C'est ta barbe qui te donne cet air triste, » lui dit-il, et il lui en arrachait les poils, sans que Maxime exprimât la moindre émotion.

Et un autre à Balbin, dont la tête blanchie se laissait tomber de fatigue et de souffrance sur sa poitrine : « Lève donc la tête, empereur du sénat, toi qui la portais si haute hier; faut-il que cette épée te la soutienne? »

D'autres encore : « As-tu soif? la journée est chaude; tiens, voilà du vin de Crète, digne des celliers impériaux. » Et ils ramassaient, dans une écuelle de bois à demi brisée, l'eau sale d'un égoût, et la portaient à sa bouche; et les rires stupides et féroces de la foule accompagnaient ces outrages; elle n'interrompait par intervalle ses fureurs que pour crier en tumulte : vive Flavien Auguste!

Faustine, qui ne s'attendait pas à un tel spectacle en se montrant à ses galeries, et qui pensait n'avoir à y écouter que les acclamations que ses émissaires avaient provoquées,

laissant aux appartemens du palais le soin de garder le secret du destin des deux empereurs, Faustine, quelque horreur que lui inspirât le tableau qu'on était venu lui présenter, craignit néanmoins de la laisser paraître, et n'osa désavouer, par un témoignage éclatant, les hommes que ses suggestions avaient excités. Elle demeura donc à sa place, tenant à ses côtés son jeune fils, qui détournait la tête en pleurant; et pendant ce temps, une jeune femme, une dame romaine, comme ses habits l'indiquaient, écartait de ses faibles bras la foule qui se pressait autour des deux victimes, et au grand étonnement de cette foule barbare, que sa pitié désarmait, elle allait étancher avec son voile le sang qui souillait ces vénérables visages, et essuyer la boue dont ils étaient couverts. L'œil mourant de Balbin se ranima un moment, et il dit à cette femme : » Qu'avons-nous donc fait pour mériter ainsi ta pitié?

— Il m'a été enseigné, répondit-elle, que tous les hommes étaient frères.

—Ah! lui dit Maxime du fond de l'âme, je ne sais pas au nom de quel dieu tu fais toutes ces choses ; mais demande-lui d'en finir avec nous, en poussant dans nos entrailles le glaive de ces bourreaux.

— Celui qui m'ordonne de vous plaindre et de vous secourir, répondit cette jeune femme, a souffert plus long-temps que vous, et pourtant il était Dieu.

Elle achevait à peine ces mots, qu'un mouvement de la foule la sépara de ceux qu'elle consolait; et des esclaves qui l'avaient suivie l'emportèrent sous les péristyles du palais de Faustine.

Faustine avait suivi de l'œil cette scène touchante, et une vive rougeur avait soudain coloré son front pâle, car elle avait reconnu Néodémie. »

Pourtant Néodémie a gagné le cœur de son maître, et est devenue son épouse. La jalousie de Faustine poursuit Néodémie, qui est obligée de se retirer à Naples. Là, reconnue pour chrétienne, elle est condamnée avec d'autres vierges à être dévorée par un lion de Lybie. Mais le lion, moins cruel que les monstres à figure humaine qui garnissaient les gradins de l'amphithéâtre, s'avança caressant et soumis aux pieds de la servante de Dieu, sans lui faire aucun mal. Flavien était là, et étant parvenu à soustraire son épouse à ses bourreaux, il l'emmena avec lui à Alexandrie. Là devait se consommer son glorieux martyre. Un jour qu'elle assistait aux jeux du cirque, assise à côté de son époux, elle voit descendre dans l'arène trois vierges chrétiennes. Animée par leur exemple, elle se déclare chrétienne, et s'élance pour se joindre à elles. C'est là qu'elle fut reconnue par le gladiateur son père, qui, dans l'impossibilité de la sauver, lui donna la mort le lendemain, dans la prison, pour la soustraire à l'avide cruauté du peuple.

Bientôt la grâce touche le cœur de Flavien, la vérité éclaire son esprit, et il devient chrétien. Chrétien, son ame fatiguée du spectacle du monde, demande aux déserts de la Thébaïde un asile pour y cacher le reste de sa vie, et expier par la pénitence les égaremens de sa jeunesse.

Cependant Faustine, tremblant pour la vie de son fils, que le terrible gladiateur avait menacée, va dans le désert réclamer les prières d'un saint solitaire, dont les exhortations la décident à consacrer à Dieu le reste de ses jours dans la solitude. Le jeune Gordien eut le même sort que Néodémie; et Faustine et Flavien finirent leurs jours dans le désert.

C'est à peu près le fond de ce roman, très-remarquable pour le fond et pour le style. On voit que M. Guiraud connaît parfaitement l'histoire de cette époque. Il dit que ce roman n'est en quelque sorte que la préface en action d'un livre

plus important, auquel il a déjà consacré dix ans d'études, où il démontrera que le progrès n'est possible et réel que depuis la rédemption.

On pourrait reprocher à M. Guiraud quelques lenteurs dans l'action et le caractère indécis de son héros. Mais ces défauts sont peu de chose auprès de la magnifique moralité qui ressort de son livre. On y retrouve, à chaque page, comme l'empreinte de cette pensée puissante qui travaille le monde, surtout depuis quelques années, pensée dont l'*Echo de la Jeune France* n'a cessé, depuis son apparition, d'être l'organe, pensée de restauration scientifique dans un sens religieux. La science a rougi d'avoir pu être un seul instant la complice des ennemis de Dieu et de son Christ. Aussi, voyez comme elle se hâte de venir faire amende honorable aux autels de la vérité! Nous l'y avons vue, aux pieds de ces autels, repentante et néanmoins pleine de confiance; car elle sait qu'elle a une mission. Et alors, nous nous sommes dit: Prenons courage, l'heure du salut ne tardera pas à sonner!

BULLETIN ENCYCLOPÉDIQUE.

L'administration de l'*Écho de la Jeune France* nous ayant confié la rédaction de son bulletin scientifique et industriel, nous croyons pouvoir prendre l'engagement de tenir dorénavant ses lecteurs au courant de tout ce qui se fera de neuf dans les sciences et l'industrie. J. O. D.

TRAVAUX ÉCONOMIQUES.

Mai. — *Académie des Sciences*. — MM. Savary et Arago ont fait un *Rapport* sur le mémoire de M. Mounier *relatif aux courans périodiques*, qui dans la Manche et les mers voisines se rattachent au mouvement des marées. — Un autre rapport a été fait par M. Lacroix, sur l'ouvrage présenté par M. Quételet, et portant le titre de *Physique sociale*. — M. Faure a lu ensuite un *Mémoire sur l'Absorption du cristallin* et de la membrane; puis, M. Guérin Varry a fait part à l'académie de son *Mémoire sur l'Amidon*, dans lequel il conteste les opinions de M. Payen sur cette matière. — M. Donné lit un *Mémoire contre l'emploi de la Gélatine comme substance alimentaire*. — M. Persoz a présenté un mémoire annonçant l'exposé d'une *Théorie moléculaire des corps composés*, dans laquelle il prouvera que la théorie des volumes de M. Gay-Lussac est applicable aux corps organiques et inorganiques, pourvu qu'on établisse une composition moléculaire, distincte de la composition atomique ou élémentaire. — M. Longchamp demande une commission nouvelle pour examiner le *Nouveau procédé du moulage des bouches à feu*, et M. Le Roy d'Etiole présente un *Compresseur à double effet* de M. Charrière. — M. Gagniard-Latour indique la formation d'une *Moisissure d'une espèce nouvelle*, produite au grand air par de l'eau étendue d'acide acétique. — M. Darcet fils lit plusieurs observations sur l'*Action du chrôme et de l'iode* sur l'hydrogène bicarboné et sur celle du fer sur l'acide benzoïque et le camphre. — M. Duhamel présente un *Mémoire sur les effets mécaniques de la chaleur*, et M. Joss, professeur de Vienne, réclame la priorité pour la découverte de la *mégarine*.

Académie française. — D'après un rapport de M. Villemain, elle a décidé qu'elle s'occupera d'un *grand Dictionnaire de la Langue française*.

Académie des Sciences morales. — Elle a nommé M. Schelling, de Munich, à la place d'associé étranger, vacante par la mort de M. Malthus. — M. Ch. Comte a lu une *Notice sur Garat*, et M. Mignet un morceau intitulé *Luther à la diète de Worms*.

Académie des Beaux-Arts. — M. Richa, privé de la plupart des places qu'il devait

aux bontés de madame la duchesse de Berry, et professeur de contre-point au Conservatoire, a été élu membre de l'Académie, en la place de Boyeldieu.

Académie royale de Médecine. — M. Velpeau pense que la taille est en général préférable aux divers moyens de broyer ou d'extraire les pierres de la vessie, sans opération ; le contraire est tour à tour soutenu par MM. Amussat, Lisfranc et Ségalas.

Académie royale des Sciences de Bordeaux. — Elle a décerné à M. le baron de Gérando un prix pour son mémoire intitulé : *Considérations sur les moyens de prévenir la misère.*

Académie de Géographie de Londres. — M. Thadeus Haerke a fait connaître en entier le *Cours du fleuve des Amazones* et ses divers affluens.

JUIN. — *Académie des Sciences.* — M. Gothard présente le plan d'un *bateau à tout vent* par lui appellé *Panthanème.* — Un rapport favorable sur les *Moyens de guérir radicalement les hernies*, proposés par MM. Gerdy et Rottier, est fait à l'Académie par M. Larrey. — Un mémoire, écrit en latin, sur les *Mouvemens vibratoires des animaux*, est envoyé par MM. Purkinge et Valentin. — M. Genty-de-Bussy lit un *Mémoire sur l'insalubrité du territoire d'Alger* et *les moyens d'y remédier.* Il fait connaître les travaux commencés dans le but d'arriver à faire disparaître cette insalubrité momentanée, et pense que, d'après ces mêmes travaux, l'assainissement d'une grande partie de ce territoire n'offre pas de graves difficultés. — M. Peltier fait connaître que l'électricité de l'orage du 7 Juin était négative. — M. Chervin communique des *Observations de M. Clot-Bey sur la peste d'Alexandrie* d'Egypte. Il en résulte que les faits ne démontrent pas qu'il y ait transmission, ni que la peste ait été importée, ni que l'inondation en soit la cause, ni que l'isolement ou les mesures de quarantaine puissent en garantir. — M. Bretonneau, médecin de Tours, est nommé correspondant de la section de médecine. — M. Biot lit une partie de son *Rapport sur l'appareil thermo-électrique*, de M. Melloni. — M. Gerdy, pour répondre à quelques objections précédemment avancées par M. Larrey sur son procédé de guérir radicalement les hernies, présente deux individus guéris par ce moyen. — M. Lindeneau adresse des *Observations astronomiques sur la polaire*, pour en déduire les constantes lois de l'aberration et de la nutation. — M. de Saint-Cricq annonce avoir observé, le 9 juin, un *halo lunaire* par un ciel des plus purs. — MM. Beer et Madlet font la communication de nouvelles *Observations sur les taches de la planète Jupiter* et sur la disparition de la bande boréale, en même temps que sur la nouvelle intensité de la bande méridionale. — M. de Buch se plaint des termes du rapport de M. Bory-de-Saint-Vicent sur la carte de Ténériffe de M. Berthelot. — On fait connaître le legs de M. Bordin, ancien notaire, qui assure 12,000 francs de rentes aux quatre anciennes classes de l'Institut, pour leur servir à distribuer des prix aux auteurs des meilleurs mémoires. — On nomme pour membre correspondant de la section de botanique M. Tréviranus. — Un supplément à la *Description générale des phares* est adressé par M. Coulier ; et M. Kubis, de Berlin, fait hommage de son *livre sur le choléra*; puis M. Gerdy fait voir un *masque en plâtre* et l'individu auquel il a amputé la mâchoire inférieure, cas d'autant plus remarquable que cette amputation à laissé peu de difformité à la face, et n'altère presque pas les fonctions de la bouche. — M. Scoutten fait connaître en détail son *Procédé ovalaire pour désarticuler la cussie;* ce procédé exige préalablement et impérieusement la ligature de l'artère iliaque. — M. Biot achève son rapport sur l'appareil de M. Melloni ; et M. Gay-Lussac lit, à son tour, un rapport très-favorable sur la nouvelle *Méthode d'analyser les silicates alcalins*, proposée par M. Laurent.

Société centrale d'Agriculture. — M. Vilmorin annonce avoir reçu plein une bouteille de M. Allard, général au service de Ranjeet-Sing, najah de Lahore, des *graines de prangos*, fourrage nouveau, que l'on dit très-précieux. — M. Dombasle indique quelques *Observations comparatives sur la nourriture des moutons*; ainsi, après avoir nourri des moutons avec la betterave-disette et la betterave de Silésie, il a trouvé qu'un

poids, par exemple, de quatre livres de cette dernière nourrissait comme un de cinq de la première; et il a reconnu, en outre, que la betterave de Silésie avait un tissu plus serré, contenait plus de sucre, se prêtait mieux à l'emmagasinement et résistait mieux aux chocs et aux contusions.

Société des Naufrages.— D'après les plans et vues du savant et respectable M. Castéra, la *Société des Naufrages* s'est organisée, rue Taranne, n° 12, et a nommé M. Cassin pour son agent et recevoir les souscriptions. C'est une institution nouvelle qui manquait à notre civilisation actuelle, et qui mérite d'être soutenue par toute la jeune France, car son cœur palpitera toujours au bonheur de pouvoir faire quelque bonne action. — Le roi de Suède s'est fait recevoir membre de la *Société de tempérance*, de Stockholm, et il a autorisé que le nom de tout homme ayant été surpris dans l'état d'ivresse, soit placardé, aux frais de cette utile société, sur les murs du porche de l'église de sa commune, et que le prêtre demande pour sa réforme des prières à tous les assistans. — En France, pour arriver au même but, mais dans une sphère plus étroite, M. Leclerc, maître-charpentier, a déclaré et fait afficher dans ses ateliers que tous ceux de ses ouvriers qui, depuis le 1er mai jusqu'au 1er octobre, travailleront assiduement et ne feront aucun excès, recevront une prime de dix francs. — Enfin, à Amiens, M. Dutronne, procureur du roi de cette ville, a organisé une société de tempérance, et a proposé un prix de deux cents francs à l'auteur du meilleur mémoire sur les moyens de faire disparaître l'abus des liqueurs ortes dans la classe ouvrière. Il a été porté à cette heureuse idée, en apprenant qu'il est bu à Amiens, ville d'environ 15,000 ames, plus de 45 mille petits verres d'eau-de-vie par jour.

SCIENCES NATURELLES.

MAI. — Une série de *cônes volcaniques*, couverts de cendres, a été découverte par M. Saint-John dans la Basse-Nubie, au fond du désert, à trois lieues de Dakké, sur le Nil; puis, sur la rive orientale, dans la vallée d'Enfer, près d'Abusambol, il a encore trouvé une *coulée de lave enclavée dans un terrain de grès*, qui renferme, en outre, des bois fossiles. — A huit lieues de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans les Basses-Pyrénées, il s'est ouvert, au milieu d'un champ, un *gouffre* de deux cents pieds de circonférence, sur trente de profondeur.

JUIN. — M. Pujades d'Arles a été témoin d'accidens occasionnés par les *effets délétères des feuilles du Redoul* sur les bêtes à laine et sur les chèvres. — Des voyageurs ont annoncé, dans une lettre arrivée de New-York, en juin, la *chute de la table de Roche* sur laquelle on pouvait s'avancer pour observer le saut du Niagara; déjà, il y a deux ans, la moitié de cette roche avait été emportée. — On a beaucoup parlé du blé, *froment de soixante-dix jours* : il paraît que les essais fait sur ce blé ont parfaitement réussi dans les départemens du Nord. Si cette céréale nouvelle s'acclimate, on pourra jouir sur un même champ de deux ou trois récoltes annuelles, puisqu'il vient, dit-on, aussi bien dans toutes les saisons. — Depuis quelque temps, on manquait au muséum d'histoire naturelle de paire de plusieurs animaux; pour remplir en partie ce vide, M. Dussumier, négociant de Bordeaux, lui a adressé vivans et bien portans le dziguetai ou humionne, cheval sauvage de l'Asie centrale, que l'on n'avait jamais possédé en France, un ours jongleur, un sanglier de l'Inde, un mouton de race pure asiatique, un cerf des Axis, et plusieurs singes.

VOYAGES ET ARCHÉOLOGIE.

Le capitaine Petter Dillon, auquel on doit les premières notions sur le lieu où Lapeyrouse avait dû faire naufrage, a annoncé, dans une lettre datée du port Sidney, dans la Nouvelle-Galle du Sud, qu'on lui a donné un instrument d'un usage inconnu, venant de l'île de Maniculo ou de Vanikoro de M. d'Urville, et ayant appartenu à l'un des bâtimens de Lapeyrouse : le capitaine Dillon ajoute, en outre, qu'il sait où bientôt il pourra retrouver un vieux Chinois qui se trouvait sur l'un de ces bâtimens à l'instant de leur nau

frage. — Hanneger, architecte, professeur d'archéologie, et résidant actuellement à Tunis, annonce que, par suite d'inscriptions latines qu'il a découvertes, il a reconnu l'ancienne *Temisa*, sous la petite ville de Thémuhka, à trois cents milles de Tunis. — Le savant professeur prussien Zahn vient d'écrire que les *fouilles de Pompéi*, où il se trouve actuellement, ont fourni des découvertes précieuses : ainsi, dans une maison de peu d'apparence, située dans la Strada di Mercurio, en face de celle de Méléagre, on a trouvé quatorze vases, enrichis de bas-reliefs et de riches fresques, parmi lesquelles surtout était un Endymion et un Narcisse de la plus grande beauté. — On a découvert à Cuzac, près Narbonne, une *figure de Vénus en bronze*, très bien conservée, et semblable à la Vénus de Médicis, si ce n'est qu'elle porte sur la tète un diadême. — Une assez grande quantité de deniers et demi-deniers d'argent des XIIe et XIIIe siècles ont été trouvés dans un vase en terre enfoui dans un champ de Chap-des-Beaufort, département du Puy-de-Dôme. — On a également découvert, à Saint-Germain-Laprades, près Le Puy, environ huit cents médailles romaines, formant la série de cinquante-un ans, depuis l'année 284 jusqu'à 337. — Enfin, trois squelettes humains de taille gigantesque ont été trouvés, à quatre ou cinq pieds de profondeur, dans les fondemens d'une maison de Ferrière-la-Grande, département du Nord ; le long de la cuisse de l'un d'eux était une longue épée à deux tranchans, longue de cinq pieds six pouces. On a aussi trouvé, dans le même endroit, une hache, un coutelas ou poignard, une dague triangulaire et une lance assez étroite ; objets que l'observateur d'Avesne attribue à quelque chef romain, et qui paraissent avoir plutôt appartenu à quelques-uns de ces guerriers à force herculéenne, qu'on voyait en France se servir de ce genre d'épée, du VIIe au XIe siècle.

DÉCOUVERTES. — INVENTIONS. — NOUVEAUX ÉTABLISSEMENS.

Au milieu de l'imbroglio gouvernemental dans lequel nous nous trouvons, par le bon plaisir de ces renégats politiques qui nous dirigent, les uns tirant à droite, les autres à gauche, que fait l'industrie? peu de chose, comme il est facile de le penser. Pourtant l'imagination, cette folle du logis de toutes les têtes à génie inventif, marche toujours de l'avant, sans beaucoup s'inquiéter si les Orléans l'emportent, si la république à des chances, ou si le parti politique doit finir par se faire jour. Que lui font ces factions se déchirant entre elles? ne sait-elle pas que la bonne foi n'en conduit aucune, et que toutes s'enveloppent d'une atmosphère des plus obscures. Elle voit donc avec indifférence gesticuler, hurler et se défendre autour d'elle les nains politiques qu'elle aperçoit à peine, et malgré les embarras qu'ils font naître, même sans le vouloir, sous ses pas, elle continue lentement sa marche progressive. Nous regrettons de n'avoir point à la montrer brillante, prenant un vol hardi et parcourant en quelques jours les divers hémisphères. Pour l'instant, nous n'avons à enregistrer que de petites excursions dans le vaste champ des inventions : les unes n'ont produit rien de neuf, les autres ont remis à la mode de vieilles choses, et peu de découvertes véritablement utiles ont résisté aux essais de l'expérience. Nous allons faire une revue de tout ce qui s'est fait depuis le 1er janvier jusqu'à la fin de juin.

Quelques nouvelles *couches de houille* trouvées dans le département de l'Aveyron sont venues encourager nos grands monopoleurs libéraux qui veulent l'exploitation de ce combustible à leur seul profit, sans beaucoup s'inquiéter si le prix qu'ils le font payer ne force pas à mourir de froid des milliers de malheureux. — Vers la même époque, M. Sellique a fait à Marseille un heureux essai de la *Sonde Chinoise*. Quelques ingénieurs Français ont importé le *bateau Barden*, composé de deux cônes en fer, assemblés par leur base et accolés parallèlement à deux autres cônes pareils, le tout portant une machine à vapeur faisant tourner une roue rameuse dans un vide réservé entre les deux cônes. — Alors aussi un inventeur, M. Laignel, a eu le tort grave, avec ses *chemins de fer à petites courbes*, de prouver aux ingénieurs soldés qu'ils ne savaient pas toujours ce qu'ils disaient, ou du moins ce qu'ils calculaient ; car malgré leurs assertions d'impossibilité,

il leur a fait tourner sur des chemins de fer sans rebords, dans une courbe de trente-six mètres de rayon, des wagons que la force excentrique n'a pourtant point chassés hors des rails. — Dans le même mois, un constructeur de machines, M. Dietz, leur a encore prouvé que les calculs ne prononçaient pas toujours sans appel, en faisant monter à son *Remorqueur à vapeur* la fameuse côte de Saint-Germain, quoique les lois mathématiques eussent affirmé, il y a une vingtaine d'années, qu'une voiture ne pouvait avancer sans être précédée d'une force de traction prenant devant elle son point d'appui. — Vers la fin de janvier, tous les sculpteurs de Paris ont éprouvé une panique, leurs ciseaux ne tenaient plus dans leurs mains ; à peine avaient-ils le courage de les relever, car une machine alors prenant à elle seule, sans le secours de l'homme, des empreintes de figures vivantes, paraissait devoir faire craindre de la voir bientôt arriver à produire à peu de frais des bustes ressemblans. Le *physionotype* menaçait donc de remplacer les artistes, mais l'instrument ne put donner l'expression, et les sculpteurs ont souri. La même chose est arrivée à une *voiture à vapeur de M. d'Asda*, fabriquée en Angleterre d'après le système de Macerone : d'abord elle a fait trembler les maîtres de poste, et peut-être M. Dietz lui-même, l'inventeur des premiers remorqueurs dont nous venons de parler ; mais, construite pour les routes d'Angleterre, les nôtres ne lui ont pas permis de rouler aussi bien qu'elle en avait, dit-on, l'habitude. — Dans le mois de février, nous avons remarqué les *crayons en mine de plomb française de M. Fichtemberg*, dont les efforts sont parvenus à nous doter de crayons bien supérieurs à ceux de la maison Conté, et tout aussi bons que ceux d'Allemagne ou d'Angleterre. — Nous avons encore vu les *poéles prussiens à l'alcool*, espèce de tuyau placé dans une soucoupe remplie d'esprit-de-vin, auquel on met le feu, et dont la flamme, en montant le long des parois du tuyau, les échauffe et transmet très-promptement à l'appartement toute la chaleur que la quantité d'alcool consumé est capable de répandre. Un industriel agronome de l'Ardèche est parvenu à dresser deux jolis *chamois qui traînent un char* avec une vitesse prodigieuse et avec la plus grande docilité : seulement, une fois au galop, étant trop difficiles à arrêter, il a imaginé, pour y parvenir à coup sûr, de placer sur le char un mécanisme qui les enlève avec le timon. Il est probable que ces animaux peuvent faire au moins, de cinq à sept lieues à l'heure, comme les trois cerfs wapiti, que l'on a dressés à traîner une voiture au jardin de la société zoologique d'Angleterre. Le 5 mai, l'on a fait en Belgique l'inauguration de *l'ouverture du chemin de fer de Bruxelles à Malines.* La voiture à vapeur Laflèche a été lancée la première, remorquant sept wagons, puis venait le Stephenson, traînant trois chars-à-bancs et quatre diligences, et enfin l'Éléphant est parti le dernier, tirant à sa remorque seize chars pavoisés. Ces remorqueurs ont mis cinquante minutes à faire le trajet. — On a beaucoup parlé des *chemins en béton.* Les Nantais, devenus depuis quelques années véritablement industriels, ne seront pas les derniers à savoir à quoi l'on doit s'en tenir sur ce genre de chemins, car ils ont fait encaisser un chemin en béton, d'après le système de M. Thomassin, sur la fosse, dans le quartier le plus commerçant de la ville de Nantes. — Un *nouveau pont suspendu sur la Garonne* a été livré au public au port Sainte-Marie ; il traverse la Garonne d'une seule travée, sur une largeur de cent-quatre-vingt mètres. — Un menuisier milanais vient d'inventer une espèce de *mécanisme à cylindres,* qui exécute les trois premières règles de l'arithmétique et n'a rien d'analogue dans la construction avec la *règle et le compas à calculer de M. Francœur,* donnant immédiatement les carrés et les cubes.

Il résulte du relevé des ingénieurs des mines, qu'à la fin de 1833 il existait en France 497 *machines à vapeur,* de la force totale de 14,746 chevaux. Dans le nombre de ces machines, on en comptait 759 d'origine française, 144 étrangères, 44 d'origine douteuse, puis 134 à basse pression, et 569 à haute pression. — L'accroissement industriel du département du Nord est prodigieux. En 1833, on a formé 39 établissemens nouveaux dans l'arrondissement de Lille, 5 à Douai, 11 à Cambrai, 15 à Dunkerque, 5 à Hazebrouck, 6 à Avesnes, et 66 à Valenciennes, le tout formant un total de 157. En 1834,

cette quantité est montée à 197, et dans le cours de cette année, 51 machines à vapeur ont été établies en grande partie dans l'arrondissement de Valenciennes. — *La manufacture de glaces de St Gobain* à coulé une glace de 175 pouces de hauteur sur 125 de largeur. Dans l'origine, les Vénitiens fournissaient des miroirs de 3 pieds carrés, en 1789, nos plus grandes glaces avaient 115 pouces de hauteur sur 65. En 1815, elles avaient monté à 130 sur 80, et à l'exposition de 1834, elles étaient de 155 sur 93.

Juin. Dans le mois de juin, M. Delettre-Gras a fait connaître à Paris ses *fourneaux à charbon de tourbe*, qu'il a construits à Ham; ils nous ont paru très-économiques et fort bien entendus dans leur construction pour carboniser la tourbe sans aucun frais de combustible. — MM. Hamond et de Vilbach, imitant M. Dietz dans nos départemens du midi, ont inventé un *remorqueur capable de servir sur le chemin en terre aussi bien que sur les routes en fer*. MM. Eder et Gangain ont fait entendre à Rouen un *piano tout en fonte*, dont la durée des vibrations s'est étendue jusqu'à quarante-sept secondes. A la même époque, M. Cluesucann a fait connaître des *vis de pression pour pianos* qui facilitent l'accord de ces instrumens. Pendant les fêtes de Lonchamps, un jeune fashionable a fait circuler au milieu des voitures un *tilbury dont le cheval pouvait se dételer* instantanément.

Plus tard, M. Johnson a fait connaître la formule d'une *couleur bleue* propre à être appliquée à très-bas prix aux étoffes destinées à l'habillement des troupes. Vers la mi-juin, nous avons aperçu les *étoffes imperméables à l'eau de MM. Menotti, Braff*, très-remarquables, car l'air peut les pénétrer, ce que tous les autres procédés n'avaient pas permis jusqu'à présent. L'on peut encore recommander surtout aux vieillards les *valopanopsiques* de M. Walet, espèces de microscopes permettant à la vue de suivre une lecture sans avoir besoin de continuellement déranger la loupe. — Dernièrement enfin, l'on a voulu faire revivre la *panification de la farine de riz* proposée par M. Arnal. Depuis longtemps, on connaissait au riz la propriété de pouvoir se mélanger à la farine de blé sans nuire à sa panification, mais on savait aussi qu'elle absorbait beaucoup d'eau, n'en perdait qu'une très-faible quantité à la cuisson, de sorte qu'un poids donné de pain mêlé de farine de riz se trouve contenir juste un quart en moins de matière nutritive. — Beaucoup d'autres inventions plus bizarres les unes que les autres et sans avenir ont encore fait parler d'elles; mais nous attendrons pour les mentionner que le temps soit venu leur imposer son cachet, car alors seulement l'industrie peut les admettre dans ses usines; autrement elle s'exposerait journellement à trop de mécomptes. Enfin, si nous ne parlons pas de *l'exposition des manufactures de Sèvres et des Gobelins*, c'est qu'elle n'a offert aucun progrès sensible, les produits étaient toujours aussi beaux et aussi parfaits; les dessins dans le style du moyen âge seulement laissaient souvent à désirer dans l'harmonie de leur ensemble. Quant à la canalisation des Landes et au chemin de fer de Paris à St-Germain, nous nous réservons d'en parler dans le prochain numéro. J. O. D.

Le 28 juillet, la garde nationale et la troupe de ligne stationnaient dans toute la longueur des boulevards, pendant que le cortége des généraux qui accompagnaient Louis-Philippe passait dans leurs rangs : à peine le cortége était-il parvenu sur le boulevard du Temple à la hauteur du théâtre des Funambules que, du haut des fenêtres d'une maison, une effroyable détonation se fait entendre!

Un maréchal de France, un vieux guerrier qui a bravé tant de fois la mort sur le champ de bataille, le duc de Trévise, est tombé frappé mortellement d'une balle à la tête et d'une balle au cœur, à deux pas de lui le général Lachasse de Vérigny, commandant l'école d'état-major; et avec eux, M. Rieussec, lieutenant-colonel de la 8e légion, et trois grenadiers de sa légion. Les généraux Blin, Colbert et Pelet ont été atteints : le colonel Raffé a reçu dans le flanc gauche une balle dont il est mort après vingt-quatre heures de souffrance; des hommes du peuple enfin, des

femmes, des enfants, ont été frappés dans la foule. Aujourd'hui, on compte seize morts et dix-huit blessés.

« La maison d'où est parti le coup est au n° 50 du boulevard du Temple, et se trouve vis-à-vis » le Jardin Turc, du côté du boulevard opposé à celui où stationnait la garde nationale. Cette mai- » son, qui appartient à un employé du ministère des affaires étrangères, est très peu élevée; elle » se compose seulement d'une boutique de marchand de vin, d'un entre-sol et de deux autres étages, » dont le dernier est mansardé; l'entresol est occupé par le marchand de vin, et l'étage au-dessus » par un honnête et paisible rentier: c'est d'une petite mansarde du troisième étage que les coups » de feu sont partis; inspection faite de cette chambre, on y a trouvé pour tous meubles deux » mauvaises chaises et un misérable grabat; mais à l'embouchure de la fenêtre, qui est en forme » de lucarne, on a aperçu vingt-cinq canons de fusil de munition, rangés en quelque sorte comme » les tuyaux d'un jeu d'orgue, se touchant les uns les autres, et maintenus en équilibre par la » culasse à l'aide de deux barres de fer placées dessus et dessous et de rainures dans lesquelles » ils étaient enchâssés. Les bouts de ces canons étaient appuyés sur le bord de la fenêtre et braqués » vers l'endroit où devait passer le cortége, à travers une jalousie qui servait à les masquer, et qui » a volé en éclats au moment de l'explosion. La traverse de devant, placée à environ un pied de » la fenêtre et à peu près à fleur de son appui, était un peu plus basse que celle de derrière, de » manière que le coup portât vers le milieu du boulevard et à la hauteur du corps d'un homme à » cheval.

» Le feu a été communiqué simultanément à tous ces canons au moyen d'une lumière principale, » à laquelle aboutissait une traînée de poudre. Chacun de ces canons de fusil contenait six balles » au moins et huit pouces de charge, ce qu'on a pu vérifier sur deux des canons qui n'ont pas fait » feu. Quatre ont éclaté avec une telle force que les murs de la chambre en ont été très endom- » magés. Cette machine, au reste, est très grossièrement confectionnée, et tout semble indiquer » que peu de temps à suffi pour l établir. »

Cependant peu d'instans après l'explosion, deux agens de police voyaient un homme descendre à l'aide d'une échelle de corde par une fenêtre située sur le derrière de la maison n° 50. Cet homme paraissait être l'assassin; il était dangereusement blessé à l'un des sourcils, au nez et à la partie inférieure du visage, qui avait été fracassée par les éclats des fusils qui avaient crevé. Interrogé par un juge d'instruction, il n'a pu long-temps s'exprimer que par monosyllabes; ce n'est qu'après avoir été confié aux soins d'habiles médecins qu'il a pu répondre aux questions qui lui étaient adressées : Il se donne le nom de Jacques Gérard, est né à Lodève (Hérault), et a servi sous Murat.

La cour des pairs a été convoquée le 29 en cour de justice, par ordonnance royale; et elle s'est immédiatement réunie en séance secrète pour nommer deux commissions, celle d'instruction et celle de mise en liberté.

On ignore encore aujourd'hui si Jacques Gérard a des complices, toujours est-il que des arrestations préventives ou de mesure générale s'opèrent tous les jours; hier le nombre des arrestations s'élevait à soixante-un. La justice poursuit avec activité ses recherches. plaise à Dieu que les véritables auteurs de ce crime soient bientot découverts.

Le conseil des ministres s'est tenu deux fois, à ce qu'il paraît, dans la journée, et chaque fois il a été présidé par le roi. Après le premier, qui a fini à dix heures, le roi ressentait une assez vive douleur à la tête. Ce soir même, il n'a point paru à table. Cependant un second conseil s'est tenu de huit à neuf heures et demie. Un des ministres a fait remarquer un ecchymose au front du roi; le roi a dû convenir de cette contusion, qu'il avait voulu cacher jusqu'ici, et qu'on doit attribuer au passage d'une balle. Une saignée paraît avoir été nécessaire.

Le duc d'Orléans a aussi une contusion à la cuisse gauche, près du genou.

Une balle a atteint la croupe du cheval du prince de Joinville; le cheval du roi a été blessé au cou.

La maison d'où les coups sont partis forme un angle rentrant, quoique fort ouvert, avec la ligne sur laquelle s'avançait alors le cortége. Le groupe formé par la famille royale et l'état-major a donc été assailli presque de front, et nous aurions certainement des pertes bien plus nombreuses et bien plus douloureuses encore à déplorer, si plusieurs fusils n'avaient point éclaté; mais, par un rare bonheur, le premier fusil à gauche a seul fait un feu régulier.

Ceux qui suivaient immédiatement se sont brisés par l'effort de la charge quintuplée qu'ils portaient, et ils ont lancé au hasard quelques lingots ou quelques balles sans force, qui ont peut-être été frapper le roi et le duc d'Orléans.

M. le duc de Broglie, en rentrant chez lui, a trouvé dans ses vêtements une balle qui avait déchiré ses habits et contusionné sa poitrine. *(Temps).*

— La liste de MM. les correspondans de la société de la *Jeune France* va être imprimée, afin de mettre tous les sociétaires à même d'établir des correspondances partout où la société n'en a pas.

JULES FORFELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



Bourdet lith. Lith. de Lemercier

DU PRÊTRE DANS SES RAPPORTS AVEC LA LIBERTÉ CIVILE.

(3e et dernier article.)

Pendant que le prêtre marié de l'Orient, absorbé par les soins de la famille, perdait toute influence sur la société, le prêtre célibataire de l'Occident continuait avec un merveilleux succès l'œuvre de l'émancipation humaine. Déjà, au seizième siècle, il avait détruit le servage dans une grande partie de l'Europe catholique, et ce qui en restait, ailleurs du moins que chez les Slaves, était trop en dehors des mœurs nouvelles pour pouvoir long-temps leur résister. Encore trois siècles d'unité religieuse, et la liberté civile eut descendu le Danube; elle se serait avancée vers la Vistule, et elle aurait été le commun patrimoine de tous les enfans de l'Église. Mais pour le malheur du monde, Luther parut alors, et le mouvement imprimé par le sacerdoce finit bientôt par s'arrêter. En effet, la réforme paralysa le pouvoir social du prêtre jusque dans les pays où elle ne put prendre racine, car elle y sema d'injurieuses défiances, et la calomnie, la haine, le soupçon pénétrèrent plus loin que ses dogmes. Aussi, depuis trois cents ans, la liberté n'a point fait une seule conquête qui ne lui appartînt déjà. Interrogez l'histoire, et dites si la Providence n'a point pris je ne sais quel terrible plaisir à démontrer par le témoignage des faits, que la mission d'affranchir l'homme du joug de ses semblables n'a été accordé qu'au seul prêtre catholique.

Et cependant, cette réforme qui n'a délivré aucun esclave, aucun serf, s'était éprise d'une passion ardente pour la liberté, passion qui fut sa principale force, en ce qu'elle la rendit populaire, non parmi les esclaves, non parmi les serfs, mais parmi les hommes que le catholicisme avait depuis long-temps affranchis ! Car ce fut dans la bourgeoisie des villes commerçantes, dans les classes moyennes des pays que la liberté civile avait rendu florissans que les nouvelles doctrines trouvèrent leurs premiers prosélytes. L'Angleterre, la Hollande, le nord de l'Allemagne donnèrent l'exemple d'une fatale séparation, et l'Europe finit par se partager en deux grandes fractions, l'une industrielle qui se fit protestante, l'autre agricole qui demeura catholique. Le désir de conquérir la liberté civile ne contribua en rien au progrès de la réforme, puisque les peuples qui renoncèrent au catholicisme la possédaient déjà. La grande apostasie du seizième siècle eut donc une autre cause, et nous allons la dire.

L'affranchissement des prolétaires a créé de nouvelles relations entre le maître et le serviteur, en faisant surgir une classe inconnue aux temps anciens, la classe des marchands de travail, hommes qui achètent le travail de l'ouvrier, pour le revendre sous une autre forme. Ainsi le fabricant de drap achète la main d'œuvre qui transforme la laine en un tissu serré, et retrouve les salaires qu'il a payés dans le prix de ce tissu. Son bénéfice consiste dans la supériorité de ce prix sur l'ensemble de ses déboursés, et comme la principale partie de ces derniers consiste en salaires, il gagne d'autant plus, toutes choses étant égales d'ailleurs, que ceux-ci sont moins élevés. Le propriétaire, et en général tous ceux qui emploient les bras d'autrui, sont aussi des marchands de travail ; mais il existe néanmoins entre le marchand de travail agricole et le marchand de travail industriel une différence importante, et qui était malheureusement pour

nous plus sensible au seizième siècle qu'aujourd'hui. Le grand agriculteur habite ordinairement au milieu des familles qu'il occupe. Elles demeurent auprès de lui, vivant sous ses yeux, et il ne peut abuser de leur dépendance, sans être témoin de leur misère. Mais une manufacture est un grand caravensérail à travers lequel passent sans cesse de nouvelles figures. Aucun lien d'amour mutuel, aucun souvenir d'un patronage héréditaire, ne vient lutter contre une avarice que la concurrence finit par rendre nécessaire. D'ailleurs, l'humanité du propriétaire ne diminue que faiblement son revenu, parce que le capital qu'il dépense en travail est peu de chose relativement à sa fortune, tandis que ce capital forme la portion la plus considérable de la richesse du manufacturier. Le grand industriel est donc condamné à une parcimonie de tous les jours, parcimonie qui lui répugne d'autant moins qu'elle froisse des êtres perdus dans le tumulte d'une grande cité et que bien souvent il connaît à peine.

Ainsi, le prolétaire n'a échangé le joug de la servitude que pour tomber sous celui des marchands de travail, et son sort dépend entièrement du prix de la main d'œuvre, c'est-à-dire du taux des salaires. Le prix se règle de gré à gré ; mais dans le débat auquel il donne lieu, l'avantage est évidemment du côté des maîtres, puisque d'une part, étant moins nombreux, ils peuvent plus facilement s'entendre ; et que de l'autre, ils ne sont point comme l'ouvrier exposés à perdre leur capital en s'abstenant d'en faire usage. Lui, il ne peut mettre dans un coffre fort les jours où il demeure inactif. Il doit vivre, dépenser pendant ces jours-là comme s'il en retirait le bénéfice accoutumé. Sa position est donc la plus mauvaise, et nous voyons ce qu'elle est devenue dans les pays rebelles à l'influence du prêtre.

Or, cette influence avait été exercée de manière à donner à la journée de l'ouvrier le prix qu'elle doit avoir pour qu'il puisse, avec de l'ordre et de l'activité, élever sa famille, et se créer pour ses vieux jours un fond de réserve. C'était là le complément nécessaire ou plutôt la condition de sa liberté, car la charité administrée par le sacerdoce peut bien remédier à des infirmités exceptionnelles, soulager des misères imprévues, mais elle ne saurait évidemment faire davantage. Du moment donc que l'ouvrier valide et laborieux est hors d'état de se suffire, même dans les saisons d'abondance, le catholicisme devient impuissant, et la liberté qu'il a donnée aux peuples n'est plus pour eux qu'une épouvantable calamité. Alors arrivent les taxes des pauvres, puis les secours donnés par l'état, et enfin la plus irrémédiable des anarchies, l'anarchie de la faim. Il suit de là que l'Église n'eût pas été la bienfaitrice du genre humain, si elle n'avait en quelque sorte subordonné toutes ses institutions au bien-être du prolétaire, et, chose merveilleuse ! c'était sans avoir conscience de ce but que le prêtre l'avait atteint.

Le travail de l'ouvrier est sa marchandise, et le prix de cette marchandise dépend des conditions qui règlent le prix de toutes les autres. La France consomme annuellement environ un million de quintaux de sucre. Jetez sur nos marchés douze cent mille quintaux, et le prix du sucre diminuera de manière que cette augmentation de quantité n'ajoutera rien à la valeur totale du sucre importé. Au contraire, réduisez la masse générale des sucres à huit cent mille quintaux, et il y aura une telle hausse dans le prix, que la diminution survenue dans la quantité, non-seulement n'en occasionnera aucune dans la valeur totale

des sucres, mais l'accroîtra peut-être. L'ancienne compagnie hollandaise des Indes avait compris cette vérité. Maîtresse des Iles Moluques qui alors produisaient seules des épices, elle se gardait bien de livrer à la consommation l'intégralité de ses récoltes. Chaque année elle en faisait brûler publiquement une partie à Amsterdam, assurée qu'elle était d'obtenir de ce qu'elle conservait un prix plus considérable que si elle eût tout exposé en vente.

Mais l'instinct de la charité avait devancé les inspirations de l'avarice, et long-temps avant que la Hollande n'eût songé à s'enrichir en brûlant une partie de ses richesses, l'Église avait *brûlé* par l'institution de ses fêtes une partie du travail de l'ouvrier. C'était avec des fêtes qu'elle l'avait délivré de sa vieille servitude, car les jours de repos qu'elle avait créés pour l'esclave n'avaient rien retranché des charges du maître; et comme ils abrégeaient le travail de l'un, ils détruisaient les bénéfices de l'autre. Ce fut encore avec des fêtes qu'elle protégea le nouvel affranchi contre la cupidité des marchands de travail, lesquels ne trouvant jamais la quantité de main d'œuvre qu'ils pouvaient consommer, étaient réduits à subir la loi des travailleurs, c'est-à-dire à leur donner un large salaire. Aussi avant la réforme, et notamment en Angleterre, au temps d'Édouard III, le législateur fut plus d'une fois obligé d'intervenir afin de mettre un terme aux exigences des ouvriers. En est-il ainsi depuis la suppression des fêtes?

On comptait alors environ cinquante-deux fêtes par année, ou cent quatre en y comprenant les dimanches; et par conséquent le prolétaire catholique ne livrait à la consommation que cinq journées par semaine. De cette manière, il n'y avait point surabondance de main d'œuvre, et comme le travail n'était pas déprécié par la concurrence réciproque des artisans, tous étaient employés, et tous avaient du pain. Mais voici que l'Amérique est découverte, qu'une nouvelle route est frayée vers les Indes, et que le commerce si florissant de l'Italie déplacé par ses deux grands évènemens, va se fixer sur les rives européennes de l'Atlantique. L'Espagne se charge du soin de peupler et de cultiver le nouvel hémisphère, le Nord de l'exploiter par son industrie, et enfin commence la grande ère industrielle des peuples du septentrion. Mais dans ce nouvel essor de prospérité, les bras allaient manquer aux marchands de travail, lorsque la réforme vint à leur secours. Elle supprima les fêtes, et l'ouvrier protestant donna six jours de labeur par semaine, ou en d'autres termes, la population active des pays protestans fut soudainement augmentée d'un cinquième effectif, puisque cinq ouvriers *réformés* firent l'ouvrage de six catholiques. Les industriels protestans eurent donc un immense avantage sur leurs concurrens, avantage tout à leur profit, car le prolétaire ne devait à la longue y trouver que d'insupportables fatigues et une intolérable misère.

Bientôt en effet les salaires commencèrent à diminuer, au point que sous la reine Elisabeth, l'Angleterre fut obligée d'instituer la fameuse taxe des pauvres. Dès lors la liberté du prolétaire reçut une première et mortelle atteinte, car chaque paroisse étant tenue de nourrir ses pauvres, chaque paroisse eut aussi le droit de refuser l'entrée de son territoire aux ouvriers étrangers. Ce n'est pas tout: les pauvres valides enfermés dans les maisons de travail (*Workhouses*) peuvent être loués comme en Amérique on loue des nègres, et la peine du fouet est infligée aux plus paresseux. Nous n'ignorons pas la stupide admiration qu'inspire l'Angleterre aux admirateurs de son opulence. On la compare à la pauvre Espa-

gne avec ses moines et ses mendians. La pauvre Espagne! Le *philosophe* Don Nicolas Moratin estimait en 1780 le nombre des mendians espagnols à 70,000, et à la même époque plus de 400,000 anglais étaient enfermés dans les *Workhouses*. Mais en Espagne, le pauvre n'est point esclave. Le prêtre est là pour le sauver de la prison. On le voit, tandis qu'en Angleterre, captif et oublié, on ne l'aperçoit plus.

La réforme, en augmentant la masse générale de la main d'œuvre, devait en diminuer le prix, et par une conséquence nécessaire, elle devait assurer le monopole de l'industrie aux nations protestantes. Mais l'industrie est une des sources les plus fécondes de la richesse, et les peuples catholiques qui ont voulu y puiser, ont été réduits à demander la suppression des fêtes. Ils l'ont obtenue, et qu'en est-il arrivé? que leur concurrence a ruiné les nations protestantes sans que leur propre sort en fût amélioré, car aujourd'hui la fabrication en est venue à ce point de détresse qu'elle ne se soutient plus qu'à force de réductions dans les salaires. Qu'un manufacturier opère une économie en France, et tous les manufacturiers du globe sont obligés de suivre son exemple sous peine de ne pouvoir plus trouver d'issue pour leurs produits. Le bon marché est la condition de la vente, et le bon marché a lui-même pour condition le bas prix des salaires.

Ainsi nous tournons dans un cercle vicieux, et capitaux, crédit, machines, tous ces élémens de la prospérité publique, se résolvent aujourd'hui en élémens de misère pour l'ouvrier. Cependant, c'est en l'éloignant du prêtre, en lui inspirant une soif immodérée de jouissances impossibles, qu'on est parvenu à lui arracher une quantité de travail telle, que ses journées portées à dix-sept heures de fatigue, couvrent à peine les frais de sa chétive subsistance. Toutefois, qu'il ne craigne rien pour sa liberté : esclave, son travail serait bien plus dispendieux, et les marchands de travail qui consentiraient à lui garantir le pain de la servitude, seraient bientôt ruinés.

Ainsi à mesure que l'influence sociale du prêtre s'est affaiblie, les passions de l'ouvrier sont devenues la mesure de ses besoins, et en même temps tous les salaires ont diminué, ensorte qu'aujourd'hui le prolétaire anglais envie la condition du nègre, sans oser y aspirer. Quelle sera la fin d'un état social où la liberté et l'esclavage sont devenus également impossibles, dans lequel, par le plus étrange renversement des notions reçues jusqu'ici, la servitude serait toute au profit du prolétaire, et toute au détriment du capitaliste? L'espace nous manque pour résoudre cette terrible question, mais nous pouvons affirmer avec la certitude de ne pas nous tromper, que les premiers symptômes d'une régénération sociale seront provoqués par le prêtre. Qu'il retrouve son ancienne puissance sur les cœurs, et les hommes ne se passionneront plus pour les biens de la terre. Alors ils ne chercheront plus cette sorte de prospérité qui naît du commerce étranger, prospérité incompatible avec le taux normal des salaires, puisque pour exporter il faut fabriquer à meilleur marché que ses voisins. Mais les idées religieuses peuvent seules l'emporter sur la cupidité de l'homme, et aussi long-temps que les masses demeureront sourdes à la voix du sacerdoce, n'espérez rien ni pour le pauvre, ni pour la société. Celle-ci sera sans cesse ébranlée jusque dans ses fondemens par la colère impuissante de celui-là ; colère impuissante disons-nous, car toute atteinte portée à la propriété ne peut qu'accroître le nombre des prolétaires, et par conséquent qu'augmenter leur détresse. Chaque catastrophe donc

en amènera une autre, jusqu'au moment où la religion victorieuse pourra une seconde fois rembourser aux capitalistes *en sécurité* ce qu'elle leur enlèvera en *salaire*. C.

LE DÉLATEUR,

Épisode d'un voyage dans les Alpes du Dauphiné et de Savoie.

Dans le fond d'une pièce, une espèce de rideau, soulevé par les vents laissait voir une grande étable où divers animaux étaient couchés pêle-mêle. Les exhalaisons qui s'en échappaient se mêlaient à la fumée épaisse de l'appartement, et y répandaient une odeur suffoquante. Sur une armoire adossée au mur opposé à celui du foyer, se trouvaient quelques plats de terre sales et mal rangés.

Auprès de l'âtre noirci par la fumée, un vieillard assis sur un escabeau attisait en silence le feu avec une branche de sapin. Une marmite énorme suspendue sur le foyer contenait apparemment son repas et celui de sa famille. Je m'approche; il se retourne vers moi, et me montre une figure de la plus repoussante laideur. Un de ses yeux était dévoré par une espèce de lèpre (1), l'autre était hagard et fixe. Un sourire errait sur sa large bouche, dans un désaccord effrayant avec son regard; une longue barbe blanche, des cheveux épars et hérissés, des vêtemens en lambeaux achevaient de donner à son air je ne sais quoi de sauvage et de hideux..........

« Qui demandez-vous? » me dit-il d'une voix rauque et rude.

— « Je demande l'aubergiste Balmain. »

— « C'est moi qui suis Balmain, que me voulez-vous? »

— « Je désirerais que vous pussiez me donner un repas et un lit. »

— « Pour votre repas je vous donnerai de ma soupe de pommes de terre; » pour un lit, je n'en ai pas, vous aurez, comme nous, de la paille et du foin dans » l'étable. »

— « Mais je suis fatigué, je viens de loin, et je tiendrais pour ce soir à avoir » un bon lit. N'y en a-t-il point dans le pays? »

— « Ah! un lit, un lit! On en trouve dans vos villes, mais non dans nos caba- » nes. Et d'où venez-vous donc, monsieur le voyageur? Venez-vous de St-Jean- » de la Chambre ou d'Aiguebelles? »

— « Non, je suis Français, je viens de Grenoble, j'ai traversé aujourd'hui les » montagnes de l'Oisans et la Combe-d'Olle. »

— « Français! de Grenoble! la Combe-d'Olle! » murmura sourdement le vieillard, et sa bouche se contracta d'une manière affreuse. Il me regarda ensuite d'un air sombre, et il reprit: « Oui, c'était aussi un Français, un chasseur avec des armes, il avait traversé la Combe-d'Olle, il demandait un lit..... »

Puis agitant sa main décharnée, et comme s'adressant à une vision qu'il voulait éloigner: « Éloigne-toi, éloigne-toi, Satan, s'écria-t-il, vieux malandrin, » tentateur d'enfer, encore avec ta bourse à la main!.... Non, non, cette fois je » serai ferme.... Hors d'ici, te dis-je, infâme trompeur, tu as fait fuir (2) mon

(1) Par le charbon, espèce de lèpre commune aux hommes et aux animaux.

(2) J'ai rapporté autant que j'ai pu m'en souvenir toutes les expressions sorties de sa bouche.

» auberge, tu m'as fait pauvre au lieu de riche.... non, je ne veux pas de ton » or, je veux être honnète homme et me racheter........

J'écoutais avec effroi ces paroles incohérentes et bizarres, quand une femme arriva du fond de l'étable, souleva le rideau, et se frappant le front, me fit entendre que le vieillard était fou. Il retomba en ce moment dans un silence morne, et sembla devenir insensible à ce qui se passait autour de lui. J'en profitai pour demander à la bonne femme, si je ne pourrais pas trouver quelqu'un qui eût un lit à m'offrir. Elle m'indiqua alors la maison de M. D....., notaire, laquelle n'était qu'à un quart de lieue plus loin. Je m'y rendis, encore tout ému de ce que je venais de voir et d'entendre.

Je ne trouvai chez M. D.... que des domestiques, qui m'accueillirent avec cette bienveillance cordiale qui caractérise l'hospitalité des montagnards. Ils me parurent seulement fort étonnés que je fusse allé chez Balmain, « c'était un » méchant et de plus c'était un fou, un furieux. » Je leur fis alors quelques questions sur cet homme, et ils m'apprirent quelle était la cause de sa folie.

Le lendemain, à St-Jean de Maurienne, je demandai sur ce sujet d'autres renseignemens aux personnes à qui j'étais recommandé dans cette ville, et elles me firent un récit qui concordait parfaitement avec celui de la veille. En voici les principaux détails, qui se rattachent, comme on va le voir, à la fuite de Didier en 1816; Didier, ce conspirateur fameux, qui prépara son entreprise avec tant de hardiesse et dont la petite troupe fut mise en déroute près de Grenoble.......

Quand Didier vit qu'il n'y avait rien à espérer, il gagna les collines de St-Martin-d'Hères et se cacha dans les bois. Pendant plusieurs jours, il erra dans les montagnes qui s'étendent de ce côté jusqu'à Tencin. Quelquefois dans les hameaux isolés des montagnes, il se hasardait à frapper à la porte d'une misérable cabane, et cette cabane s'ouvrait pour le conspirateur vaincu et proscrit. Il reçut de quelques pauvres villageois une hospitalité qu'aucun d'eux ne songea à trahir. Il s'en trouva même parmi eux qui le conduisirent jusqu'au pas de la coche, par où il pouvait gagner les frontières de Savoie. Il se dirigea en effet de ce côté, et au Bivier, il fut rejoint par deux de ses complices, M... et N.... de là, il traversa avec eux la Combe-d'Olle, arriva le soir à St-Sorlin-d'Arve, et il alla loger dans l'auberge de ce même Balmain où le hasard m'amena plus de quatorze ans après.

Le ministre de la police d'alors ordonna aux autorités de Grenoble de publier la promesse d'une récompense pour quiconque dénoncerait Didier; de plus, il donnait l'assurance d'une grâce entière à ceux des complices de sa conspiration qui contribueraient à le livrer aux mains de la justice.

M.... et N...., (1) en se joignant à Didier, lui avaient juré qu'ils s'associeraient fidèlement à ses infortunes. Mais ils cédèrent à l'espoir d'une grâce qui devait les sauver de l'exil et du supplice; ils n'hésitèrent pas à tenter de faire oublier leur révolte par l'infamie d'une trahison.

M.... et N.... attendirent que Didier, excédé de fatigue, se fût endormi, pour faire entrer dans leur complot l'aubergiste Balmain. Ils apprirent à ce dernier quel était leur compagnon de voyage, et ils lui parlèrent de la récompense qu'il avait à gagner, s'il faisait saisir Didier par les agens de la justice sarde. Balmain

(1) Je change les lettres initiales.

hésita long-temps s'il accepterait le rôle odieux qu'on lui proposait : l'appât de l'or tentait sa misère et ébranlait sa vertu ; mais pourtant trahir l'hospitalité ! manquer à ce devoir si sacré pour le montagnard de Savoie ! se révolter ainsi contre les enseignemens de ses ancètres, et contre les saintes traditions du foyer domestique ! Livrer à l'échafaud l'homme qui venait de manger avec lui le pain et le sel, et qui maintenant dormait avec sécurité sous son toit !.....

M.... et N.... s'aperçurent des perplexités de Balmain. Pour eux, il s'agissait de la vie, ils craignaient de ne plus retrouver l'occasion favorable pour le succès de la délation, dont le prix leur était si cher. Ils redoublèrent donc d'instance auprès de Balmain, pour le décider à vendre son hôte; ils lui offrirent la totalité de la somme de mille écus promise au dénonciateur qui livrerait Didier. « Vous avez une femme, plusieurs enfans, lui dirent-ils ; vous aurez dans quel- » ques jours de quoi assurer leur sort pour l'avenir. En vendant quelques pots » de vin dans votre auberge, et en cultivant votre petit domaine, vous ne gagne- » rez-pas, pendant toute votre vie, ce que vous pouvez recueillir d'un seul coup » de main. Si vous repoussez aujourd'hui la fortune, elle ne viendra pas une » seconde fois frapper à votre porte. »

Balmain paraissait violemment agité ; enfin il jeta un coup d'œil sur sa pauvre chaumière ouverte à tous les vents, sur ses enfans à demi-nus, couchés autour du foyer. Puis, tout-à-coup, il se leva en s'écriant : « Partons, messieurs, je suis à vous. »

Ils allèrent ensemble à St-Jean de Maurienne, où était le poste le plus voisin de carabiniers royaux, et ils avertirent les officiers de ce corps qu'il y avait une prise importante à faire à St-Sorlin-d'Arve. M.... et N.... ne revinrent pas à St-Sorlin; ils allèrent attendre à Chambéry que la nouvelle de leur grâce fût apportée. Balmain reprit seul avec les carabiniers la route de la vallée d'Arve, et il ne put arriver à St-Sorlin, qu'un peu tard dans la matinée.

Didier, qui s'était réveillé à l'aube du jour, avait paru surpris de ne plus trouver dans l'auberge M...., N.... et Balmain. La femme de ce dernier avait un air embarrassé qui excita ses soupçons, il la questionna vivement sur la disparition de son mari et sur celle de ses deux hôtes de la veille. Cette malheureuse femme d'abord voulut lui taire la vérité ; mais tout-à-coup elle se jeta à ses pieds, et sans s'expliquer davantage, « Monsieur, s'écria-t-elle, sauvez-vous, je vous en » conjure, il y va de votre vie. »

Accablé par les émotions les plus cruelles et par les fatigues les plus pénibles, Didier aurait eu besoin de quelques jours de repos : ses pieds étaient enflés et meurtris, il ne marchait qu'avec une vive douleur; il partit cependant, en maudissant la trahison qui le chassait de son asile. Un guide le conduisit jusqu'à l'entrée d'une gorge qui devait le ramener en France par Briançon. Le guide lui apprit, chemin faisant, que parmi les malheureux villageois qui avaient pris part à l'attaque de Grenoble, et qui avaient échappé d'abord à la poursuite des troupes victorieuses, un grand nombre avaient été faits prisonniers les jours suivans, et allaient être condamnés à mort par une commission militaire. Ainsi Didier devait croire qu'il n'y avait pas un seul village des montagnes de l'Isère, où une mère, une veuve en deuil, n'auraient eu à lui demander compte de la vie d'un fils ou d'un époux ! Pour un homme que des habitudes sédentaires et studieuses avaient toujours éloigné du fracas des armes et du tumulte des factions, quelle

affreuse responsabilité que celle de tant de sang inutilement versé ! quel poids funeste sur un cœur que le crime n'a pas endurci !

Quand Didier fut au sommet de la montagne, au bas de laquelle son guide l'avait laissé, un brouillard épais l'enveloppa : les traces du sentier qu'il suivait lui parurent interrompues; les chalets n'étaient pas encore habités ; un effrayant silence régnait autour de lui ; aucun être vivant ne pouvait lui donner d'indication sur sa route, lui offrir une place auprès du feu, pour dégourdir ses membres glacés, lui donner de cette liqueur brûlante qui ranime les forces épuisées du voyageur. Proscrit, fugitif, perdu au milieu d'un désert obscur et de rochers inconnus, livré à ce morne abandon qui a quelque chose de solennel et d'accusateur pour une conscience troublée, Didier fut saisi par une sorte de défaillance morale, et sentit s'évanouir tout-à-coup le peu de courage qui lui restait. Désespéré, n'en pouvant plus, il s'étendit sur la pelouse humide, qu'il enait de fouler à ses pieds ; là, il se livra à ces pensées dont rien ne peut exprimer l'amertume, et qui sont pour le proscrit comme une affreuse anticipation des horreurs du supplice. Puis, après quelques momens de ce cruel repos, il se releva péniblement, et reprit la route de Saint-Sorlin, au risque de tomber entre les mains des sbires qui devaient y être venus.

Cependant, il eut soin, en redescendant, de ne pas traverser le hameau qu'habitait Balmain ; il évita les sentiers battus, et arriva jusqu'à une maison écartée de Saint-Jean-d'Arve. Là, pressé par la faim et succombant à la fatigue, il se hasarda à demander timidement l'hospitalité à une femme âgée qui était assise sur le seuil de sa porte.

« Qui êtes-vous ? » lui dit cette femme.

— « Mais que vous importe, ma bonne ? j'ai de quoi payer toutes les dépen-
» ses que je ferai chez vous. »

— « Nous ne sommes pas aubergistes, et nous ne faisons pas payer l'hospita-
» lité ; mais, dites-moi, ne seriez-vous pas le monsieur qui a conspiré contre le
» roi de France, et qu'on cherche dans tout le pays ? »

Didier tressaillit, et après un moment de silence : « Eh bien ! oui, je le suis;
» livrez-moi à la justice, si vous le voulez, mais de grâce, donnez-moi quelque
» nourriture et laissez-moi prendre un peu de repos. »

— « Comment, Monsieur, vous livrer, c'est bon pour ce malheureux Balmain !
» Nul autre que lui dans le pays n'aurait été capable de livrer son hôte. Entrez,
» Monsieur, chauffez-vous, prenez un verre de vin, ce n'est pas nous qui vous
» trahirons. Cependant, je ne sais pas trop si nous pourrons vous garder long-
» temps : les carabiniers royaux sont arrivés de Saint-Jean-de-Maurienne ; ils
» fouillent toutes les maisons les unes après les autres pour vous y chercher. Ils
» n'ont pas voulu croire un homme de Saint-Sorlin qui disait vous avoir accom-
» pagné du côté de Briançon..... »

Didier frémit en entendant ces paroles ; il accepta pourtant les offres de la bonne femme et la remercia avec transport.

« Oh ! Monsieur, lui dit-elle, ne me remerciez pas tant ; je vous reçois, parce
» que je ne dois refuser l'hospitalité à personne. Mais ce n'est pas que je trouve
» bien ce que vous avez voulu faire. On dit que si vous aviez réussi, vous auriez
» chassé les prêtres et refait cette mauvaise révolution où la religion était per-

» sécutée. Nous autres, gens de Maurienne, voyez-vous, nous ne sommes pas » pour cette révolution. »

« C'est qu'on vous trompe, ma bonne, je ne voulais pas renverser la religion, » je voulais la concilier avec la liberté et rendre le peuple heureux. Ne croyez pas » tout ce que vous disent vos curés; le sacerdoce actuel veut vous abrutir et moi » je voulais vous éclairer. »

» Monsieur, je ne comprends pas bien les choses que vous dites, mais s'il était » vrai qu'il ne fallût pas croire les prêtres, ça n'irait pas bien pour vous. L'autre » jour, notre vicaire, en nous expliquant l'évangile du Samaritain, nous re- » commandait de secourir et d'obliger tout le monde, même les impies. C'est » pour ça que je vous ai offert l'hospitalité. Vous voyez donc bien que ce n'est » pas le moment pour vous de dire du mal des prêtres. »

Didier baissa la tête. Il continuait silencieusement son repas, lorsque le mari de la bonne femme rentra du travail des champs. Dès que ce dernier eut appris quel était l'étranger assis à sa table, il déclara qu'il ne pouvait pas le garder plus long-temps sous son toit, sans s'exposer aux vengeances de la police piémontaise : « Un de mes fils, dit-il à Didier, va vous accompagner jusqu'à ma grange, » qui n'est pas fort éloignée, et qui est isolée au milieu des bois. Là, on vous » portera à manger toutes les nuits, jusqu'à ce que vous soyez en état de conti- » nuer votre voyage. »

Didier ne pouvait se refuser à cet arrangement, il sortit donc de la chaumière, et suivit tristement le jeune guide qui le précédait.

Mais pendant ce temps, Balmain, qui tremblait d'avoir la honte de la délation, sans en recueillir le profit, poursuivait avec ardeur la proie qui lui était échappée. Il indiquait aux carabiniers royaux toutes les maisons où il croyait que Didier pouvait être caché et il y faisait faire les recherches les plus minutieuses. La crainte d'être déshonoré aux yeux de ses voisins avait pu le faire hésiter sur le seuil de la trahison; mais ce seuil une fois franchi, la crainte de s'attirer leur haine par des investigations importantes n'était plus capable d'arrêter un seul instant ses pas. Il semblait chercher à s'étourdir sur son crime par la vivacité qu'il mettait à en poursuivre l'exécution.

Cependant le bruit se répandait de tout côté que Didier avait quitté la vallée d'Arve. La femme de Balmain avait fini par dire à son mari qu'elle-même l'avait exhorté à fuir, et ce misérable la gourmandait avec fureur de ce qu'il osait à son tour appeler une trahison; il se refusait à la croire : « Elle veut nous » tromper, disait-il à ceux dont il s'était fait le guide; elle croit sauver Didier » par ses mensonges; mais pour être en état de se remettre en marche, il avait » besoin au moins de deux ou trois jours de repos. C'est M..., son complice, » qui me l'a dit. Ainsi, tout ce qu'il aura pu faire, ce sera de s'être traîné dans » quelque maison voisine. Faisons donc *notre devoir*, nous finirons par le » trouver. »

Le soir approchait. Balmain avait presque mécontenté tous les habitans de Saint-Sorlin par l'opiniâtreté et la rudesse de ses perquisitions; et pourtant toutes ses peines avaient été inutiles. Son ardente cupidité commençait à ne plus se soutenir contre le découragement. A ce moment, il vit arriver son plus jeune fils, qui ramenait ses troupeaux des pentes de la colline située sur les confins de la commune de Saint-Jean-d'Arve. L'enfant, interrogé par son père s'il n'avait

rencontré personne, lui dit qu'en revenant du pâturage, il avait vu de loin le monsieur qui avait couché chez eux la nuit précédente, monter avec un jeune villageois de Saint-Jean-d'Arve, le long du sentier qui conduisait à la grange de Darvin. Ce récit fut un trait de lumière pour Balmain; une joie sauvage brilla dans ses yeux. « Nous le tenons, le drôle, nous le tenons! suivez-moi seu-» lement, » dit-il aux soldats piémontais, avec cet air d'assurance impérieuse que l'espoir du succès donne aux plus vils scélérats comme aux plus grands héros.

Les carabiniers n'hésitèrent pas à lui obéir; ils se mirent sous les armes, et suivirent ses pas.

Lorsqu'ils partirent de Saint-Sorlin, le soleil se couchait derrière les aiguilles de Mont-Pascal (1); au moment où ils arrivèrent dans la forêt de sapins au milieu de laquelle était la grange indiquée par l'enfant de Balmain, les ombres de la nuit commençaient à descendre du haut des montagnes. Ils montaient à pas lents dans l'épaisseur de la forêt, au milieu du silence imposant du soir. Balmain, dit-on, a depuis raconté lui-même qu'à ce moment il sentit fléchir son audace : l'heure fatale était venue pour lui; l'œuvre de la trahison était près de se consommer; il allait enfin mettre la main sur son hôte. Cette espèce de sacrilége apparut au montagnard dans toute son horreur; le frisson du remords le saisit; il s'arrêta tout-à-coup, et il s'appuya machinalement contre le tronc d'un sapin....

Il y avait tout près de là un embranchement de deux chemins. L'officier qui commandait le détachement, s'approche de son guide, et lui appuyant la main sur l'épaule : « Eh bien, Monsieur l'aubergiste, à quoi pensez-vous donc? quel che-» min faut-il prendre? » Balmain frémit : cette main, inexorable comme celle de la fatalité, semblait le pousser en avant sur la route du crime. « Je songeais, » dit-il en balbutiant, à la manière dont nous pourrions entourer la grange, » pour empêcher notre homme de s'échapper; et puis, ne serait-il pas mieux » d'attendre que la lune se lève? » — « Pourquoi attendre, lui dit l'officier? il » n'est pas tout-à-fait nuit; profitons de ce qui reste de jour. »

Balmain se remit alors en marche sans rien répondre, et peu de momens après, il arriva sur le bord de la clairière où la grange de Darvin était située. Il retrouva assez de présence d'esprit pour engager la petite troupe à se ranger sur une ligne à peu près circulaire le long de la lisière du bois. Les carabiniers étaient disposés de manière à arrêter la fuite de Didier, s'il échappait aux mains qui allaient le saisir.

Deux hommes du détachement, précédés de Balmain et de leur commandant, s'acheminèrent vers la grange. Balmain en ouvrit la porte en tremblant comme un lâche; l'officier s'y élança sans hésiter; les deux carabiniers le suivirent.

Didier ne chercha pas à se défendre. On le garotta et on le ramena à Saint-Sorlin.

Là, on le logea, ainsi que l'officier de carabiniers, chez le notaire D......, dans la chambre que j'occupai moi-même plus tard, quand j'y logeai. Ainsi, une singulière fatalité semblait me donner dans ce pays les mêmes hôtes qu'à Didier.

D'après ce qu'on m'a dit depuis à Saint-Jean-de-Maurienne, il paraît que toutes les personnes qui virent ce conspirateur enthousiaste furent frappées de sa brillante facilité : ce même homme, qui s'était senti si faible et si tremblant quel-

---

(1) Hautes cîmes des Alpes de Maurienne entourées de glace.

ques heures auparavant, au milieu de la liberté du désert, avait retrouvé dans la captivité sa présence d'esprit et son courage. Autant on détestait la cause pour laquelle il avait conspiré, autant on le plaignait dans les fers, victime de la trahison. Il se résignait à son sort avec calme. « Je voudrais, disait-il, que ma » vie pût racheter celle de mes malheureux complices, je mourrais alors sans » regret. »

On l'emmena ensuite par la Maurienne jusqu'à Turin. Là, l'ambassadeur de France obtint son extradition à Grenoble (1).

De son côté, Balmain alla réclamer le prix du sang, d'abord à Grenoble, puis à Paris ; ses demandes furent partout repoussées, et il en fut pour ses frais de voyage.

Confus, désespéré de cette amère déception, il revint à Saint-Sorlin, et rouvrit son auberge. Les habitans du pays n'y mirent plus les pieds ; le dimanche, ils allaient dépenser ailleurs l'argent qu'ils gagnaient pendant la semaine. Peu à peu, le cupide Balmain tomba dans la misère. Mais ce n'est pas tout : dès qu'il sortait de sa demeure, la mère le montrait à ses enfans, en leur disant : C'est le délateur, c'est le traître qui passe. Ses anciens amis qu'il abordait ne lui répondaient pas, et passaient leur chemin ; à la messe paroissiale, on s'écartait de Balmain, caché d'ordinaire dans quelque coin obscur de l'église ; on fuyait son approche, comme si la honte dont il était chargé eût été contagieuse. Même au milieu de la foule, la solitude était autour de lui ; il était frappé d'une sorte d'excommunication morale par l'horreur unanime de ses concitoyens. Cette sentence muette pesait sur sa tête comme une condamnation infamante : l'on eût dit que l'anathème du mépris avait marqué son front.

En butte à cette espèce de proscription permanente, plus cruelle que celle à laquelle Didier s'était vu passagèrement livré, Balmain, semblable au paria de l'Inde, trouvait quelque consolation dans les affections de famille. Sa femme était morte pendant son inutile voyage à Paris ; mais il avait deux fils qu'il aimait beaucoup. Cependant la honte de leur père rejaillissait sur eux : des allusions méprisantes leur firent plus d'une fois sentir le malheur de leur situation. L'aîné, pour s'y dérober, se fit marchand-colporteur, et partit pour la France avec une balle sur le dos. Le cadet, le Benjamin de son père, lui restait encore pour soutenir sa vieillesse flétrie ; mais ce jeune homme prit bientôt à son tour le dégoût du foyer paternel ; il voulut le quitter. Balmain s'y opposa fortement ; son fils, irrité par la contrariété, déclara qu'il avait besoin de chercher un pays où l'on ne pût pas lui reprocher sa naissance, et, là-dessus, il partit brusquement.

---

(1) L'extradition en matière politique est un usage que ni les lois ni la morale ne sauraient justifier. Un assassin, un incendiaire dont le crime porte atteinte aux règles constitutives de toute société, peut être regardé comme un ennemi universel et placé en dehors de toute protection. Mais que le conspirateur qui n'a voulu que changer le souverain ou les lois de sa patrie soit frappé dans tous les pays du même anathème que dans le sien, que, vaincu par le monarque qu'il a attaqué, il se voie proscrit par tous les gouvernemens du monde, voilà ce que je ne puis comprendre. A l'égard d'une nation autre que celle qu'il a voulu troubler, le conspirateur n'est plus qu'un étranger qui demande un asile. C'est une sorte d'hospitalité qu'il réclame d'elle, et qui lui est due d'après les lois mêmes de l'humanité.

Ce coup fatal rompait le dernier lien qui rattachait encore Balmain à l'humanité. Désormais aucune voix amie ne répondrait à la sienne, sa chaumière ne lui parlerait plus que de remords et d'abandon. Par suite de son crime, sa paternité même s'était tournée en supplice pour lui. De telles calamités étaient au-dessus des forces humaines. Balmain y succomba : sa raison en reçut une incurable atteinte. Il devint sujet à des accès fréquens de démence et de fureur.

On conçoit maintenant la cause du bizarre accueil que me fit ce malheureux vieillard : j'arrivais, comme Didier, le soir, venant de Grenoble, par les montagnes et par la Combe-d'Olle, et implorant l'hospitalité comme une grâce dans un pays pauvre et sans ressources. C'en était assez pour reporter l'esprit égaré de Balmain au souvenir de son crime : il crut voir un second proscrit à dénoncer, et, dans ses effrayantes convulsions, il m'offrit l'image d'un homme qui se débattait en vain contre le remords....... (*Le Solitaire des Alpes.*)

FLÉAUX.

Tout ce qui arrive en ce monde a son signe avant-coureur destiné à l'annoncer. Il semble que, lorsque Dieu a résolu de frapper quelque grand coup sur l'humanité, il a soin de l'éveiller en sursaut pour la rendre attentive à ce qui va arriver. Ordinairement ce sont des prédictions qui se répandent par le monde, qui annoncent de grands événemens : en effet, on a remarqué que l'esprit prophétique s'éveille aux époques de transformation sociale. C'est un malaise ressenti dans toutes les parties du corps social. Mais à ces signes s'en joignent de plus frappans, et qui parlent plus aux yeux : des guerres, des famines, des pestes, des météores terribles, des voix menaçantes. Tout cela fut vu par ceux qui furent témoins du grand bouleversement social qui substitua au monde païen le monde chrétien. Frappés de stupeur, les sages se demandaient alors si c'était la fin universelle qui s'annonçait ainsi. Et nous aussi, nous pouvons nous demander où va le monde et si son heure dernière ne va pas sonner, car nous avons été témoins de prodiges non moins étonnans que ceux qui marquèrent la fin de la société romaine. Nous avons vu des guerres d'extermination ravager une partie de l'Europe : des guerres comme il ne s'en était jamais vu, car c'étaient des guerres de frère contre frère. Nous n'avons pas vu des famines comme celles que connaissait l'antiquité, causées par une disette momentanée ; les famines dont nous avons été témoins avaient un caractère bien autrement effrayant. En pleine paix, en pleine abondance, des classes entières se mouraient de faim. Leur drapeau portait pour devise : *Vivre en travaillant, ou mourir en combattant.* Et la société leur a répondu par la mitraille.

Plus effrayant que la peste, le choléra indien s'est jeté sur l'Europe comme sur une proie. Saisissant dans sa serre terrible les têtes des divers empires, il en a sucé la moelle, et puis les a rejetées avec dédain. Maintenant il s'est abattu sur les provinces méridionales, et rien dans les précédens ravages n'égale ceux qu'il exerce sur elles. Les populations entières se lèvent pour fuir devant le fléau qui presque toujours les atteint dans leur fuite et en fait ses victimes. Tout ce peuple qui se meurt, demande grâce au ciel, et le ciel semble sourd aux supplications de la terre.

Tandis que la peste ravage les côtes de l'Égypte et de l'Asie, un météore terrible apparaît à Milan (1), et, dans la capitale de l'Auvergne, un orage, comme il ne s'en est jamais vu, vient jeter l'effroi parmi les populations. Nous en donnons les détails d'après le *Patriote du Puy-de-Dôme.*

« Décrire ce que nous avons vu est impossible. Mardi 28 juillet, entre une et deux heures, d'immenses nuages s'étaient amoncelés au nord-ouest de notre ville (Clermont). Tout, dans l'atmosphère, semblait présager quelque grand désastre. La chaleur était accablante; de rares et pâles éclairs sillonnaient la nuée; la foudre grondait sourdement et d'une manière presque continue. Tous attendaient avec terreur les résultats du violent paroxysme qui se préparait. Cependant la terrible colonne avait presque entièrement passé sur la ville en se dirigeant vers le nord; elle semblait planer sur les côteaux, dits des Côtes et de Chantourgue, quand tout-à-coup s'éleva du nord-ouest un vent furieux qui refoula l'orage sur notre ville avec une rapidité qui tient du prodige. Arrêté dans sa course par le violent refoulement produit dans l'air, la nuée tourbillonna et bientôt se déchira avec fracas. D'énormes grêlons furent précipités avec une force inconcevable sur Clermont et les campagnes voisines. Le tourbillon leur imprimait un mouvement de rotation semblable à celui produit par une fronde. En moins de temps que nous n'en mettons à le raconter, toutes les vîtres des maisons situées dans la direction du vent ont été brisées. La moitié des tuiles des toitures sont en poussière. Les superbes vitraux de notre église cathédrale ont disparu. Sa rosace est complètement mutilée. Des devantures de magasins sont pulvérisées; les arbres de nos promenades hachés. Voilà pour Clermont.

» Au-dehors, la campagne était couverte au loin de plusieurs pouces, dans quelques endroits, de plusieurs pieds de grêle. On eût dit une plaine de neige. Sur plusieurs points, les glaçons n'ont pas encore entièrement disparu. Le soir de l'orage, la plaine de Montferrand était submergée. On voyait à peine au loin poindre la cîme des arbres.

» Les côteaux de Chantourgue, des Côtes, etc., sont rasés. La souche de la vigne seule reste; pas une branche ni une feuille. Des blés, il n'en reste pas de trace. Les noyers, les arbres fruitiers n'ont conservé que les troncs.

» Plusieurs personnes ont été plus ou moins grièvement blessées. Un voiturier a eu les deux bras cassés par la grêle; ses chevaux ont été tués. Ceci s'est accompli en moins de vingt minutes.

» On ne peut se faire une idée de la profonde terreur qui a régné pendant l'orage. Le terrible spectacle que nous avons eu devant les yeux semblait le prélude d'un de ces grands cataclysmes qui bouleversent la face des mondes; à peine quelques jours s'étaient écoulés depuis les immenses désastres de Royat. Maintenant on est tranquille et résigné, et chacun s'occupe à réparer ses pertes. Mais les désastres sont incalculables; les cultivateurs sont ruinés. »

---

(1) On écrit de Milan, sous la date du 18 juillet :

« Hier, vers les huit heures et demie après-midi, est apparu au nord de l'horizon de Milan un météore qui a répandu une lumière éblouissante par sa blancheur et sa vivacité, et qui s'est subitement éclipsé. Cette clarté a été accompagnée d'un bruit sourd qui s'est fait entendre quelques secondes après son apparition. Ces effets étaient complètement différens de la lueur de l'éclair et du fracas du tonnerre. L'atmosphère explorée dans un lieu élevé et au moyen d'un électromètre n'a donné aucune apparence d'électricité.

» D'après les circonstances qui ont accompagné ce phénomène, dont l'apparition a produit une vive sensation, et dont un journal italien fait une longue description, ce météore serait de la nature de ceux qui lancent des aérolithes. »

ORIENT.

Persécution en Tong-King et en Cochinchine. — Martyre de M. Gagelin. — Confession des péchés du roi de Tong-King.

J'étais fatigué plus que je n'ai coutume de l'être, même après de rudes travaux intellectuels : je venais de lire tout d'une haleine deux journaux politiques. Ma tête était remplie de modifications probables de ministère, de conjectures sur l'issue du procès-monstre, de propos attribués aux hauts et puissans seigneurs qui régissent la France, MM. Thiers, Guizot, Gisquet et autres. Je sentais plus que jamais le découragement me serrer le cœur. Qu'attendre, me disais-je, d'une nation que de pareilles pauvretés ont le privilége exclusif d'occuper ; d'un peuple qui s'est laissé enfermer dans ce cercle de petits intérêts, de frivoles intrigues ? N'est-ce pas là le dernier degré de l'avilissement où il puisse descendre ? Sans doute aussi du temps de Tibère, de Claude, de Caligula, les descendans des Scipions et des Fabricius s'enquéraient curieusement de ce que pensait Messaline, de ce que projetait Séjan. Après les jeux du cirque, que pouvait-il y avoir de plus important pour le peuple-roi ? Ainsi finissent les nations.

Les réflexions amères allaient ainsi se pressant dans mon esprit, quand mes yeux tombèrent sur une brochure assez volumineuse. Elle avait pour titre : *Annales de la Propagation de la foi.* Je l'ouvris machinalement, et j'avais à peine lu quelques lignes, que cette sombre tristesse, qui enveloppait tout mon être, s'était déjà dissipée. Je n'étais plus dans cette France du dix-neuvième siècle qui semble se mourir. J'étais dans l'Orient, dans le pays de mes plus beaux rêves. J'étais auprès de cette source immense dont les flots ont arrosé et fertilisé la terre. Source de doctrine que nous avions cru un instant tarie, mais dont l'investigation patiente de la science moderne retrouve les eaux vivifiantes en déblayant le sol. Et sur cette terre de l'antique sagesse, j'étais témoin de prodiges dignes des premiers siècles chrétiens. J'y voyais des prêtres de Jésus mourir pour leur foi, et mon front se découvrait et s'inclinait devant les successeurs, les imitateurs des Ignace, des Polycarpe, devant Gagelin et Pierre Tuy, martyrs de la foi chrétienne.

Des martyrs au dix-neuvième siècle ! des hommes qui croient jusqu'à mourir pour leur foi ! Cela étonne, cela réjouit aussi. Cela fait relever la tête et espérer en l'avenir. Chrétiens d'Europe, lisez ceci : ce sont vos frères d'Orient qui vous écrivent les merveilles qui se sont passées au milieu d'eux. Et vous qui, sans être chrétiens, vous sentez écrasés par le hideux *positivisme* de notre temps, lisez aussi !

Le 17 octobre 1833, sur les sept heures du matin, on annonce à M. Gagelin qu'il va être transféré au Thuà-Thiên. Il venait de réciter son office et n'avait encore rien pris ni même revêtu tous ses habits ; sur-le-champ il prend sa robe et son turban, et sort de sa prison. Voyant environ quarante à cinquante soldats armés de piques et de sabres, il demanda au soldat qui l'accompagnait : *Dem tao di chên lam sao* ? (Me conduisez-vous pour me trancher la tête ?) Le soldat répond : *U* ! (Oh !) M. Gagelin lui réplique : *Tao không so 'nghé* (Apprends que je ne crains pas.). Aussitôt quatre soldats, le sabre nu, prennent les quatre coins de la cangue, deux autres marchent, l'un devant, l'autre derrière lui ; le reste des soldats, avec des piques, forment deux rangs à ses côtés ; deux mandarins à cheval, chargés de l'exécution, ferment la marche. On s'avance jusqu'aux portes de la

ville, et de là vers le pont..... Au sortir de la prison, la figure de M. Gagelin était animée, ensuite elle pâlit un peu ; quelques instans après, elle reprit ses couleurs naturelles. Dès que l'on fut arrivé au marché ou faubourg qui est au bout du pont, un crieur, qui tenait en main une planche sur laquelle était écrite la condamnation, la proclamait au bruit d'une cymbale, à peu près tous les cent pas ; elle était conçue en ces termes : *Tay Duong nhôn chi Tay-Hoài-Hôa co pham tiem vangchu, dia phuong Trucyên tho datô ta giao, vi nhon nă hoach phuong an xu giao quiêt* (L'Européen Tay-Hoài-Hôa est coupable d'avoir prêché et répandu la religion de Jésus dans plusieurs parties de ce royaume ; en conséquence, il est condamné à être étranglé). La foule qui suivait, et qui augmentait toujours de plus en plus, déplorait le sort de M. Gagelin, et disait : « Qu'a fait cet » homme? Pourquoi mettre à mort un innocent, un brave homme comme celui-là ? Le » roi est-il devenu un tyran ? » Cette multitude de païens, saisie d'admiration en voyant le courage et le sang-froid de notre cher martyr, s'écriait : « Qui a jamais vu quelqu'un » aller à la mort avec si peu d'émotion? » C'est qu'ils n'avaient jamais vu personne aller au martyre.

M. Gagelin marchait à grands pas, d'un air tranquille, jetant de temps en temps ses regards sur la multitude qui le précédait.

On arrive à l'extrémité du faubourg Bàï-Dèn, on se prépare à l'exécution ; M. Gagelin regarde autour de lui, et demande ensuite si l'on va l'étrangler, ou lui trancher la tête. On étend une natte par terre ; M. Gagelin demande à se mettre à genoux ; on le fait asseoir, les jambes étendues, puis déboutonner ses habits, que l'on abaisse jusqu'à la ceinture ; ensuite on lui attache les bras à un pieu derrière le dos. M. Gagelin se prête à tout avec le plus grand sang-froid ; on lui passe une corde au cou ; on roule les deux bouts de la corde autour des deux pieux solidement plantés aux deux côtés pour l'exécution ; dix à douze soldats, cinq à six de chaque côté, tirent la corde de toutes leurs forces : M. Gagelin expire sans le plus léger mouvement, et ce digne confrère remporte ainsi la couronne du martyre, entre sept et huit heures du matin, le 17 octobre 1833.

Après avoir lu ces détails, on est forcé de convenir que la religion chrétienne est toujours la même, qu'elle peut de nos jours opérer les mêmes prodiges qu'elle opéra jadis, et que cette mort de toute foi, dont on faisait tant de bruit il y a quelques années, ne saurait être qu'une éclipse passagère et partielle.

Le même recueil à qui nous avons emprunté ces détails, renferme des documens extrêmement curieux sur différens points des mœurs et des croyances des Orientaux. Nous en donnerons aujourd'hui un extrait d'un intérêt actuel. C'est une confession générale des péchés du roi de Tong-King. Usage touchant qui mériterait bien d'être imité par nos souverains, lorsque, comme dans les circonstances présentes, la main de Dieu s'appesantit sur leurs sujets.

CONFESSION GÉNÉRALE DE TOUS LES PÉCHÉS DU ROI.

« C'est un antique usage en Chine, usage imité par les rois du Tong-King, dans les grandes calamités, de s'accuser de leurs fautes devant leurs sujets, de s'imposer quelques pénitences publiques, comme de s'abstenir de vin, de l'usage du mariage et des mets les plus à leur goût, de coucher sur la dure, de revêtir l'habit des pénitens ; et ils appellent cela jeûne *ăn chay*. Le roi voyant ses troupes défaites dans plusieurs rencontres ou embuscades ; (car ces rebelles ne combattent pas autrement ; on craint trop la mort pour se battre en rase campagne : on se blottit derrière quelque arbre ou dans quelques ravins, on tire son coup de fusil, et l'on va se cacher ailleurs pour recommencer encore ce même manège ;) le roi, dis-je, ayant perdu plusieurs officiers-généraux, tués par les insurgés, a pris le parti de faire la confession générale de tous ses péchés, depuis le commencement

de son règne. Il a, en conséquence, composé lui-même en beau style un acte où il retrace d'abord tous les maux qui ont accablé son peuple, depuis le commencement de son règne, à compter de l'année de son avènement à la couronne, c'est-à-dire, l'année du dragon ou 1820, où le choléra parut pour la première fois au Tong-King, y moissonna au moins la dixième partie de la population, et d'où, en dix ou douze ans, il est parvenu jusqu'en notre France. Ce fléau n'est pas encore éteint au Tong-King, où il exerce de terribles ravages de temps en temps, et presque tous les ans, quoiqu'il soit moins intense qu'en 1820. Pour moi, je l'ai eu déjà trois fois.

» Le roi raconte qu'après le choléra est venue la disette dont le Tong-King est affligé depuis le commencement de son règne ; que jamais on n'a obtenu des moissons abondantes pour tout le royaume ; mais qu'au contraire, presque tous les ans des inondations submergent et corrompent tout, et que des typhons tuent les hommes et les animaux, renversent les édifices, brisent les arbres, font périr les vaisseaux, etc.; qu'enfin a éclaté la rebellion, la guerre qui a déjà ravagé plusieurs provinces, et qui ne tend à rien moins qu'à faire un grand cimetière de tout son royaume.

» A la vue de tant de malheurs, son cœur est accablé de douleurs ; il reconnaît franchement que tant de maux sont l'effet de la colère du ciel, et s'avoue le premier coupable. Il confesse ingénument que, depuis qu'il règne, il s'est adonné avec excès aux femmes et au vin ; qu'il a fait en batimens, en routes, en canaux, en vaisseaux des dépenses fort au-dessus des forces de son bien-aimé peuple ; que des impôts onéreux ont pesé sur le gros de sa nation, qu'ils réduisent à manquer du stricte nécessaire ; qu'en conséquence, il prend, à la face du ciel et de bonne foi, la résolution de changer de conduite, comme le premier coupable ; mais qu'il exhorte aussi les mandarins à suivre son exemple, et le simple peuple à imiter les mandarins ; qu'à cette condition, le ciel consentira à rouvrir les canaux que les péchés ont taris, et par lesquels le ciel avait coutume jadis de faire couler les effets de sa bienveillance sur la terre.

» Cette prière est très-bien faite, en beau style. Elle est, comme je l'ai dit, l'ouvrage du roi, qui passe pour le premier lettré et le plus bel esprit de son royaume. Mais dans sa confession, il oublie de se repentir de persécuter les chrétiens. Le roi, plein de son savoir, dit que ces Européens tant vantés ne l'emportent sur lui que dans la construction des bâtimens de mer, dans laquelle il se reconnaît leur être inférieur ; mais que pour le reste, il marche au moins leur égal.

» Voici l'origine de la confession des rois de Chine et du Tong-King, telle que je la trouve dans un livre de sentences de Confucius, composé par ses disciples. Ce livre est appelé en tong-kinois l'*An-n gâ*, et en chinois, l'*Un-in*.

» On trouve la même chose dans un autre livre chinois, composé aussi par un disciple de Confucius, et qui est encore un livre classique, appelé en tong-kinois, *Trung-daong*, et en chinois, *Tching-iung*, mot qu'on peut traduire par le juste-milieu. On y lit que *in principio rerum*, deux espèces d'air primitif, *yang* et *yn*, en tong-kinois, *duong* et *am*, après certaines révolutions qu'on ne détermine pas bien, ayant formé le ciel et la terre, ceux-ci ont fait les fonctions de père et de mère, et ont engendré un fils, l'homme, qui est par conséquent une portion de ses père et mère le ciel et la terre, comme un enfant l'est de ses père et mère.

» L'homme est devenu ainsi un intermédiaire nécessaire entre le ciel et la terre ; le cœur du ciel et le cœur de la terre ne communiquent entr'eux que par le moyen du cœur de l'homme. Si celui-ci vient par hasard à se fausser, alors le ciel et la terre ne correspondent plus régulièrement entr'eux, comme un instrument de musique, quoique pourvu des meilleures cordes, ne rend plus qu'un son discordant si l'archet n'est pas en rapport avec les cordes. C'est ainsi que s'explique naturellement le défaut d'ordre dans la nature, le dérangement des saisons, la famine, la peste, la guerre, la confusion. Or, le cœur se fausse lorsqu'il ne suit pas la raison, lorsqu'il se corrompt, lorsqu'il s'abandonne au vice. Ils sont donc convaincus, au moins en apparence, qu'en corrigeant les mauvaises dispositions

de son cœur, on ramène infailliblement, et par une conséquence toute physique, toute matérielle et même nécessaire, le cours régulier des saisons, l'abondance, la salubrité de l'air, la paix dans le royaume. C'est ce que j'ai lu en toutes lettres, et que peuvent vérifier, à Paris, dans la bibliothèque du roi, ceux qui savent le chinois.

» Ce roi a donc ainsi l'habitude d'étaler de belles sentences, et de faire parade d'érudition ; il est d'ailleurs tout-puissant dans ses états, c'est un véritable despote. Il peut bien dire, lui : *Mon conseil*, *c'est moi ; la loi*, *c'est moi*. Qu'il juge autrement que la loi, personne n'y trouve à redire ; celui qui fait la loi peut bien y déroger. Il n'est jamais embarrassé de convoquer le corps législatif, car il n'y a rien qui y ressemble : il a un sénat qui a toujours une volonté toute prête pour suivre celle du roi. Quand il veut prendre une mesure ou faire un acte qui déplaira au peuple, il se fait prier de le faire par quelqu'un de ses sénateurs complaisans ; il témoigne alors extérieurement beaucoup de répugnance à prendre une telle mesure, de crainte d'affliger un peuple qu'il chérit si tendrement. Il diffère encore à se décider pendant plusieurs semaines et même plusieurs mois, pour sonder l'esprit public : mais quand il a une fois pris son parti, il veut être obéi, et malheur à celui qui refuserait formellement d'obéir, même dans les choses de peu d'importance ; sa tête ne resterait pas long-temps sur ses épaules. Aussi, combien de têtes il a fait couper depuis son avènement au trône ! Personne n'est plus la dupe de ses artifices, on s'en défie, et on ne croit plus guère à ce qu'il fait publier ; on y soupçonne quelque ruse : tant il est vrai que la droiture dans le gouvernement des hommes est le seul et unique moyen d'obtenir la confiance, et de procurer la paix publique en assurant la sécurité des esprits !

PARLEMENT ANGLAIS.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Les chambres où se rassemble le parlement anglais n'ont pas l'aspect théâtral des salles de spectacles politiques bâties en France pour les représentations du gouvernement représentatif.

Entrons à la chambre des communes. Là point d'amphithéâtres pour les dames, point de loges pour les pairs ni pour le corps diplomatique. Une étroite galerie seulement est réservée aux journalistes, une autre plus spacieuse, ouverte au public. D'ailleurs, aucun luxe de marbres, de statues et de dorures. C'est véritablement une chambre, — une vaste chambre, plus longue que large, sans ornemens et toute nue.

Supposez que votre regard plane sur elle de la tribune publique.

Vis-à-vis de vous, au fond, est une manière de guérite, surmontée des armes royales. Là, sur un fauteuil de cuir vert, siége le *speaker* (président) en robe noire, en mitaines grises, gravement coiffé d'une immense perruque, dont les ailes abaissées lui tombent jusqu'à la ceinture.

A ses pieds est un étroit bureau où se tient le chef des greffiers, appuyant sur ses deux mains une large face qui sourit imperturbablement sous le fer à cheval de sa petite perruque à rouleaux.

Les banquettes où siègent les membres sont rangées carrément en étages, à droite, à gauche et en face du *speaker*.

Il n'y a pas plus de chaire pour les orateurs que pour le président. On se tient où l'on veut, assis ou debout, le chapeau sur la tête. Chacun parle de la place où il est. On se découvre cependant pour parler. Ce n'est pas à l'assemblée, c'est au *speaker* qu'on est censé s'adresser ; aussi se tourne-t-on vers lui et dit-on *sir* et non pas *gentlemen*.

C'est à trois heures que le *speaker* entre dans la salle, précédé du chef des huissiers, la masse sur l'épaule, suivi du sergent d'armes, l'épée au côté, en habit noir à la fran-

çaise. Une fois au fauteuil, le *speaker* compte les membres présens. S'il y en a quarante, la séance est ouverte, quand le chapelain a récité les prières, que chacun écoute debout et découvert, regardant le dossier de sa banquette.

D'ordinaire, les premières heures ne s'emploient qu'en des travaux de médiocre importance. On discute des bills concernant les localités ou les intérêts privés. Les bancs commencent à se peupler de huit à neuf heures du soir. La chambre n'est guère en bon nombre avant minuit. C'est de minuit à deux heures du matin que se traitent en général les grandes questions qui aboutissent à un vote sérieux.

Les Anglais sont ainsi. Ils se défient outre mesure de la légèreté de leur esprit. Ils estimeraient dangereux de s'embarquer dans les affaires graves, si leur dîner ne les avait lestés suffisamment. Il faut qu'en buvant leur vin et leur grog, ils aient eu le loisir de méditer et de mûrir leurs opinions et leur éloquence.

Quand il n'était encore que M. Brougham (c'était son bon temps), lord Brougham ne venait jamais aux communes sans avoir vidé deux ou trois pleins flacons de Porto. C'était au fond de son verre qu'il puisait alors le calme, la sagesse et la discrétion. Mais depuis qu'il est à la chambre des pairs, qui expédie toute la besogne de cinq à six heures, lord Brougham en est réduit à parler à jeûn. C'est pourquoi maintenant il est toujours ivre. La sobriété de son estomac fait l'intempérance de sa langue et de son cerveau.

C'est ce prolongement continuel des séances dans la nuit qui empêche la chambre des communes de siéger les samedis. L'empiètement sur le dimanche serait autrement un sacrilége législatif inévitable ; et le parlement, il faut en convenir, aurait mauvaise grâce à déroger lui seul aux lois puritaines qu'il maintient si rigoureusement, et qui prescrivent durant les vingt-quatre heures du saint jour un repos si absolu et si universel.

(*Revue des deux mondes.*)

NOUVELLES DES PROVINCES.

Notre correspondant de Marseille nous écrit :

Nous sommes dans une triste position, par suite du choléra ; soixante mille personnes, d'après le relevé approximatif fait par la mairie, auraient abandonné la ville ; des tentes sont placées dans presque toutes les plaines environnantes, et un grand nombre de malheureux y habitent.

Le dévouement de MM. les conseillers municipaux qui sont restés à leur poste est sublime, surtout celui de deux administrateurs du bureau des grands carmes qui ne craignent pas de s'exposer jour et nuit pour pourvoir à tous les besoins des malades. Celui des médecins et des élèves est aussi très-beau. (Le quartier des grands carmes est celui où il y a la plus grande quantité de malheureux, et où la maladie est plus intense.)

Nous avons été témoins hier d'une cérémonie bien consolante. L'évêque de Marseille a renouvelé le vœu fait par monseigneur de Belsunce du temps de la peste. Au moment où la cérémonie était finie, et où l'on défilait pour se rendre à l'église de Saint-Martin, où le saint sacrement devait être exposé pendant toute la journée, l'échafaudage qui composait l'autel s'est écroulé, et monseigneur a disparu aux yeux des fidèles avec tout son clergé ; personne heureusement n'a été blessé. A sa sortie de Saint-Martin, son carrosse a été dételé et traîné en triomphe aux acclamations de toute la foule, qui se précipitait pour jouir de la vue de son pasteur.

Les nouvelles de la Vaucluse sont aussi affligeantes : voici ce que nous lisons dans une lettre de notre correspondant de Carpentras :

« Vous parlerai-je de la désolation que le choléra jette dans nos tristes contrées ? j'étais à Aix, lorsqu'il a éclaté dans cette malheureuse ville : quarante-huit heures après, il ne

restait pas 4000 âmes ; aujourd'hui il semble se déclarer à Avignon. Notre ville de Carpentras reçoit à l'instant de nouveaux fuyards, et sans doute avec eux le germe pestilentiel. Une lettre d'un de mes amis m'annonce qu'il a éclaté à Nîmes, où commence l'expatriation ; la fuite est le seul remède contre le fléau, et tous les médecins sont les premiers à la conseiller à leurs clients. Vous ne sauriez vous peindre combien est affligeante cette émigration ; c'est un bien triste spectacle que celui de tant de familles, fuyant dans toutes les directions sans savoir où arrêter leurs pas et souvent où trouver un asile ; campant dans nos places publiques, sur nos avenues, couchant pêle-mêle, la plupart sur les charrettes qui les ont transportés ; et puis la misère se mêlant à tout cela, et par-dessus tout, l'incurie, l'effrayante incurie de nos administrateurs ! »

CHRONIQUE DE LA PREMIÈRE QUINZAINE D'AOUT.

Quels étranges spectacles sont donnés au monde par les hommes qui tiennent en main les destinées de la France?

Il y a cinq ans, on disait *plus de procès à la presse :* on disait à de jeunes hommes : *je suis plus républicain que vous .*

Il y a cinq ans, on proclamait comme une institution immuable, l'application du jury aux délits politiques, et surtout aux délits de la presse :

Il y a cinq ans, dans les derniers instans de ces quelques heures de séance où nous furent octroyées par 219 députés une royauté et une charte, un député s'élançait à la tribune et venait avec une ardente parole, demander que l'imprescriptible principe de la souveraineté du peuple consacré déjà par la nouvelle charte, fût inscrit dans son préambule.

Or, voici que maintenant de par le pouvoir qui rendait foi et hommage à la presse pour sa couronne, des lois sont apportées aux chambres qui veulent étouffer la presse sous le poids des condamnations, lui faire une censure par l'atrocité des peines :

De par le pouvoir fondé sur la souveraineté populaire, discuter le principe où la forme du gouvernement devient un crime justiciable d'une peine corporelle qui veut emporter l'infamie, d'une peine pecuniaire qui rétablit la confiscation :

De par le pouvoir né d'une révolution qui venait de fouler aux pieds une inviolabilité royale, consacrée par huit siècles de grandeur, l'inviolabilité royale prétend à de tels respects, que l'allusion même à la personne du chef de l'état est interdite comme un délit.

De par le pouvoir qui promettait solennellement le jury aux délits politiques, les délits de presse se transforment en crime pour qu'on puisse les traduire en cour des pairs ; de par ce pouvoir encore, des atteintes sont portées à la constitution du jury ; les conditions qu'on avaient jugées nécessaires pour la justice des condamnations , ces conditions, on les change , en augmentant les chances de condamnations : pourvu que la presse soit plus souvent frappée par la loi nouvelle , peu importe que quelques têtes de plus reviennent à l'échafaud, quelques prisonniers de plus aux tortures des prisons.

De par le pouvoir enfin qui ne savait parler qu'humanité et philantropie, les garanties de la mise en accusation sont enlevées aux accusés politiques ; pour eux des formes de procédure sont établies, qu'hier du haut de la tribune, un député comparait à ces précédens des tribunaux révolutionnaires que nous avons déjà vus revivre dans les procès de la cour des pairs.

Ainsi liberté de la presse, institution du jury, législation criminelle, les lois du 4 août 1835 s'attaquent à tout ce que le 7 août 1830 avait promis de respecter ; et pourtant avant quinze jours ces lois auront été votées au pas de course par les deux chambres, elles étaleront dans les colonnes officielles du *Moniteur* leurs pénalités inouies, leurs innovations judiciaires renouvelées de la Convention ; car partout au-dessus de nous, vous trouverez des pensées violentes dans la chambre des députés comme dans le conseil des ministres, dans les rangs mutilés de la pairie comme sur les bancs du Palais-Bourbon.

Hier, en s'efforçant même d'étouffer par ses clameurs les protestations généreuses qui s'élevaient dans son sein, la majorité de la chambre des députés adoptait déjà cette loi de procédure qui veut donner aux cours d'assises la justice expéditive des commissions militaires. Hier aussi, en condamnant en masse les accusés lyonnais du procès d'avril, en condamnant des accusés qui n'a-

vaient pas fait entendre leur défense, en appliquant ainsi à l'avance au Luxembourg la loi qu'on votait ailleurs, la chambre des pairs nous donnait une nouvelle preuve de son dévouement aux volontés ministérielles.

Pour nous, ce qui nous frappe surtout dans ce qui se passe sous nos yeux, c'est qu'auprès de ce gâchis d'apostasie et de réaction, des signes certains de rénovation se montrent et se révèlent plus que jamais; c'est que le respect des idées sociales se manifeste parmi nous, à ce point que le pouvoir lui-même veut sembler s'incliner devant elles. Oublions si vous voulez les conséquences logiques de la souveraineté populaire, le principe dissolvant de toute autorité qui emporte et les gouvernemens et les hommes qui ont pu lui demander un appui : mais écoutez les discours de nos ministres, voyez comme ils se lamentent sur le désordre moral qui oppresse la société, sur les passions désordonnées qui l'agitent; voyez comme ils cherchent à jeter sur leurs misères l'autorité de ces principes éternels qui méconnus ou respectés font mourir où vivre les peuples; voyez comme ils abandonnent les fêtes patriotiques du Panthéon pour les fêtes religieuses de Notre-Dame.

Pourquoi donc ces hommes qui n'ont tenu compte de Dieu et de la religion pendant cinq années, qui à deux pas des Tuileries ont laissé dévaster une église, pourquoi ces hommes iraient-ils vers Dieu et la religion s'ils ne comprenaient pas que le peuple devient croyant et que le peuple les y pousse? Pourquoi se feraient-ils moralistes de tribune, eux qui ont invoqué autrefois comme principe de leur gouvernement l'absurde et fatale doctrine de la *nécessité*, s'ils ne comprenaient pas que le besoin de l'ordre moral se fait impérieusement sentir à la société? Insensés qui ne voient pas que le jour où la France voudra l'ordre moral et la religion, la France ne voudra plus de leurs mensonges, et qu'on ne leur laissera pas jouer la religion et la morale comme ils ont joué la liberté.

C'est surtout en les envisageant de ces points de vue que les lois du 4 août 1835 paraissent mesquines et impuissantes; ils parlent d'ordre moral; ils veulent moraliser la société! et qu'y a-t-il donc de plus immoral que de venir ainsi publiquement donner un démenti à son passé! Ils veulent moraliser la société! et dans ces lois même qu'ils destinent à cette mission, l'immoralité coule à pleins bords; la délation est commandée dans un article; dans un autre on défend au juge d'avoir le courage de son opinion... Ils parlent enfin de moraliser la société, et à cette société qui veut des croyances, qu'apportent-ils? Des années de prison et des amendes: qu'apportent-ils encore? La défense de discuter le principe du gouvernement. Attendez : la société va s'agenouiller devant vos portefeuilles de ministres, elle prendra pour article de foi la constitution de 1830 revisée par votre bon plaisir; elle espère qu'un nouveau catéchisme impérial va lui imposer comme un dogme le dévouement au pouvoir du 7 août.

Mais parlons sérieusement des choses sérieuses et graves: Rétablir l'ordre moral en France est une tâche impossible pour les hommes qui essayent de nous gouverner: ce qui fait le désordre, c'est l'encouragement donné au désordre par le succès des révolutions, par les rapides fortunes des hommes qui ont travaillé à les amener : voyez plutôt: les chambres n'ont-elles pas inutilement accordé au pouvoir tout ce qu'on leur a demandé au nom de l'ordre. On a donné des millions pour les fonds secrets de la police ; on a donné des lois contre les associations, des lois contre les barricades, et l'ordre moral ne s'est pas rétabli; la prison et les amendes de la presse n'y feront pas plus que les baïonnettes et les mitraillades de Lyon et de Paris: qu'on discute ou non le principe du gouvernement, les faits resteront avec leurs implacables entraînemens, leur irrésistible puissance: seulement un enseignement de plus nous sera venu, et sans doute nous finirons par comprendre que les révolutions sont par trop fatales aux libertés des peuples, à leurs progrès vers le bien : nous finirons par nous rappeler qu'il y a quelque part sur la terre d'exil le représentant d'un principe qui nous fut déjà propice après trente années de désastres et de vicissitudes.

Un mot seulement encore sur les tristes résultats qu'ont amené à l'extérieur et nos procès et nos discordes: il y a plus d'un mois que sur les côtes d'Afrique, deux mille Français ont dû se retirer devant une armée de dix mille Arabes, plus d'un mois qu'un chef arabe s'est joué de la foi promise, et qu'il est fier sans doute de son impunité. Pendant qu'on déclare ici la guerre à la presse, on laisse sans vengeance l'insulte faite à nos armes: on oublie que l'anniversaire d'une conquête a été remplacé par l'anniversaire d'une défaite; et c'est ainsi qu'il arrive aux pouvoirs révolutionnaires de ne pas mieux garder l'honneur du pays que ses libertés. J.

JULES FORFELIER.

PARIS, — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



A TOUS NOS ASSOCIÉS ET CORRESPONDANS.

Nous avons toujours compris les obligations que nous imposait la différence des temps ; c'est pour cela, que loin qu'il y ait eu dans notre marche, comme on l'a pensé quelquefois par erreur, incertitude et défaut de plan, les changemens qui sont souvent survenus dans la rédaction de l'*Echo de la Jeune France* n'ont été que la conséquence des nouveaux événemens.

Aujourd'hui, les temps et les circonstances sont encore changés.

Le mal a fait en France tant et de si rapides progrès, que ceux-là même qui en ont été les promoteurs, reconnaissant enfin leurs erreurs passées, proclament la triste mais imprévoyante nécessité de recourir à des lois extraordinaires pour arrêter les ravages des doctrines perverses dont ils se sont faits depuis quarante ans les apôtres.

Nous voici donc encore dans des circonstances nouvelles, circonstances graves qui font jeter des cris de détresse ou de désespoir à un nombre considérable d'organes de la presse indépendante, et qui vont mettre l'*Echo de la Jeune France* dans l'obligation de subir une nouvelle transformation. Mais que ses abonnés n'aient rien à craindre. Cette transformation toute matérielle, loin de leur porter préjudice, sera tout à leur avantage, comme aussi elle sera à l'avantage de la cause que nous défendons.

Les lois liberticides qui s'élaborent, quelques peines qu'elles nous fassent pressentir, loin de nous abattre, réveillent tout notre courage en même temps qu'elles nous fortifient dans nos espérances.

En effet, on concevra aisément l'influence que l'*Echo de la Jeune France* va acquérir par le silence même de ceux des autres organes de la jeune presse que les lois de réaction ont déjà et vont encore frapper de mort.

Certes, nous ne sommes pas hommes à nous réjouir de la défaite de tant d'organes indépendans qui rendaient des services réels au pays, mais en déplorant leur perte momentanée, nous avons dû songer à nous mettre en mesure d'occuper toutes les places qu'ils laissent vacantes, pour empêcher que des organes vendus ne viennent s'en emparer.

Un de nos collaborateurs a bien voulu se charger de vous expliquer quelle haute position nous avons su conquérir, où toute la presse va nous suivre, et d'où nous allons pouvoir faire entendre toutes les vérités qui sont bonnes à dire ; de son côté, l'administration de *la Jeune France*, voulant mettre à profit les événemens et donner à son organe tous les développemens qui peuvent le placer au premier rang des journaux influens, en même temps qu'elle demande les conseils et les observations de tous ses correspondans sur la nouvelle composition du journal (voir le programme sur la couverture), convoque les actionnaires pour le 2 octobre prochain, afin de décider s'il y a lieu de diviser les fonctions de *gérant* et de *directeur*.

JULES FORFELIER.

QUESTIONS SOCIALES.

DU PRÉSENT ET DE L'AVENIR.

Déjà, tant la Providence presse le mouvement qui emporte le monde, il nous est permis de nous féliciter de la direction imprimée à nos travaux. Si nous n'avions aspiré qu'à une honorable mais stérile popularité, nous n'aurions point résisté à la puissance de nos anciennes sympathies ; nous nous serions abandonnés au courant de nos affections, et, comme tant d'autres, nous aurions placé en seconde ligne, rejeté sur le second plan, la société avec ses besoins nouveaux et les conditions fondamentales de son existence. Mais, et nous

osons le dire, nous avons voulu davantage, parce que les premiers nous avons aperçu qu'un changement qui ne pénétrerait point au-delà de la surface, qu'une mutation de noms propres ne pouvaient réaliser, au moins d'une manière durable, le plus cher de nos vœux. Nous avons donc inscrit sur notre drapeau le mot réforme sociale, et fidèles à cette noble devise, au lieu de descendre dans l'arène des partis, nous nous sommes placés au-dessus des passions de tous, et nous n'avons fait entendre que des paroles de paix et de régénération. Or, ce serait mal nous connaître que de nous accuser d'une coupable insouciance. Purifiez la société, reveillez les sentimens d'honneur, de vertu, de religion qui sommeillent engloutis au fond des cœurs, et puis reposez-vous, car sans vous et même malgré vous, la société reviendra d'elle-même au seul ordre qui ne soit ni une tyrannie ni une usurpation.

Le public comprit bientôt la mission que nous nous étions imposée, et comme elle était remplie avec zèle, elle fut récompensée par le succès. Ce succès fut tel, qu'entrés seuls dans la carrière, nous y fûmes bientôt suivis par une jeunesse ardente et généreuse. Qui ne sait combien les questions de haute sociabilité ont acquis d'importance en ces derniers temps? La route que nous avons ouverte est déjà une route frayée, et nous remercions la Providence de nous avoir donné un si grand nombre d'auxiliaires. Ce nombre va maintenant s'accroître, et comme il arrive souvent, le bien sortira du mal, car les lois si oppressives qui menacent la presse porteront des fruits amers d'abord, mais doux ensuite. Le cours d'un fleuve puissant peut être détourné, mais l'eau qui baignait ses rives ne périt point pour cela. Elle s'épanche ailleurs, et c'est en se jouant des vains efforts de l'homme qu'elle va ravager ou féconder une nouvelle contrée.

Or, il en sera ainsi de la presse. La loi Broglie changera la forme extérieure des diverses oppositions qui menacent le gouvernement, mais elle ne les détruira point, et celui qui l'a présentée aux chambres n'y gagnera que la honte attachée au souvenir d'une ignoble apostasie. Certes, le chef des doctrinaires a raison de déplorer la profonde corruption de notre siècle! Certes, il a raison lorsqu'il prédit la fin prochaine d'une société sans foi, sans pudeur, sans conscience! Lui et les siens ne sont-ils pas la vivante preuve de cette effrayante perversité! Eh quoi! ce qu'ils appelaient juste, saint, légitime, la défense de l'accusé, la liberté de la pensée, les droits qu'ils proclamaient inviolables il y a cinq ans, au nom desquels ils ont renversé un trône, ces droits, ils les foulent effrontément aux pieds, ils les anéantissent, et tout cela, osent-ils dire, par amour de cette charte donnée en échange de toutes les gloires, de toutes les prospérités de la restauration! Vraiment, on serait tenté de croire qu'à force de parler de *droit* et de *justice*, ils s'imaginent les avoir inventés, et qu'à ce titre, en vertu de je ne sais quel brevet daté *peut-être* de Chantilly, ils peuvent les vendre, les prêter ou les louer au gré de leur mobile intérêt. Le rouge monte au front lorsqu'on voit prostituer ainsi ce qu'il y a de plus saint sur la terre, et l'on se demande avec un indicible effroi si la société où se passent de pareilles choses, qui est administrée par de pareils hommes, n'est point une société perdue.

Heureusement, ce n'est pas sans motif que les mots « Dieu protége la France, » sont gravés autour de nos monnaies. L'honneur de la France n'est point celui des doctrinaires, et la perte de l'un sera le salut de l'autre. Il est bon que la pédantesque versatilité des intrigans qui depuis 1815 pèsent comme un cauchemar sur

les destinées de notre belle patrie, soit enfin montrée au grand jour. Il est bon que l'on voie avec une incontestable évidence que les principes qu'ils ont si long-temps exploités n'étaient que les prétextes d'une insatiable ambition, les osselets dont elle se servait pour amuser ses dupes. Il est bon surtout que le pays ne puisse plus accorder de confiance à quiconque la justifie seulement par de vaines paroles que le vent emporte avec les circonstances qui les ont inspirées. La cause de la réforme sociale avait besoin de ce code monstrueux. Il fallait la loi Broglie pour la délivrer à jamais et des auteurs de cette loi et des hypocrites amis qui protestent encore de leur amour de l'ordre, de la liberté, du droit, et qui cependant ne croyent pas en Dieu. Si les doctrinaires mentent aujourd'hui à leur passé, pourquoi ceux qui flétrissent d'un même mépris les traditions de leurs pères n'en feraient-ils pas un jour autant?

Notre bannière donc ne sera bientôt plus entourée que de chrétiens, et ils se presseront tous autour d'elle, grâce à la sauvage niaiserie des *dracons* de 1835. Pourquoi ne dirions-nous point ici toute notre pensée? Il est une fraction noble et généreuse de l'opposition qu'accompagnent nos vœux, mais dont nous avons plus d'une fois déploré l'imprudence. La première des restaurations, et après tout la seule durable et la plus importante, c'est la restauration de la société elle-même, restauration impossible si ce n'est par l'action combinée de la foi et de la charité. Celle-là ne peut s'opérer qu'à l'aide du temps, par des travaux étrangers à toute passion, par la science à la fois et par l'amour du sacrifice. Cette restauration, nous l'avons provoquée de tous nos efforts, assurés que nous sommes que la France, rendue à l'amour de l'ordre, en conquerera bientôt tous les élémens, tous, disons-nous, et sans exception. C'était ainsi que nous avions conçu notre tâche, et nous pouvons nous rendre ce témoignage, que jusqu'à ce jour elle a été remplie avec quelque honneur et quelque dévouement. Pendant que d'autres s'abandonnaient à d'irritantes discussions, et préparaient sans s'en douter une excuse à la mauvaise foi ministérielle, nous avançions lentement peut-être, mais avec assurance, vers le but plus élevé que nous nous étions proposé. Des préventions dissipées, d'odieux préjugés à jamais détruits, un mutuel amour entre beaucoup de cœurs faits pour s'entendre, voilà les résultats de notre passé. Que leur reste-t-il du leur? Une part involontaire de complicité à la plus odieuse des lois qui aient déshonoré notre législation.

Loin de nous la pensée de leur faire un crime d'une maladresse toute de zèle et d'entraînement; mais néanmoins nous avons le droit de nous applaudir, nous qui avons montré une franchise au moins égale, de nous être choisi un terrain où nous pouvons braver les fureurs légales du juste-milieu, un terrain où bientôt ils viendront combattre à nos côtés. Ce que nous avons été jusqu'à ce jour, nous le serons encore, et cela sans subterfuge ni équivoque. C'est la tète haute, à la face du soleil, que nous attaquerons le mal, parce que nous faisons la guerre à son principe intime, et non à ses manifestations accidentelles. Certes, si quelque chose peut étonner l'intelligence, c'est que des hommes aussi honorables qu'éclairés aient pu attendre si long-temps pour suivre notre exemple, c'est surtout qu'ils se soient tellement mépris sur les véritables causes du malaise social, que leur erreur durerait encore si le ministère n'avait, pour ainsi parler, arraché de force les écailles qui leur couvraient les yeux.

Aujourd'hui, toutes les illusions sont évanouies, et la dernière phase révolu-

tionnaire, la période du désenchantement universel va enfin commencer. La tactique de l'opposition, les embarras du ministère prendront un autre aspect, et l'avenir de la France sera déterminé par ce double changement. Voici, nous ne craignons pas de le prédire, ce qui arrivera.

Avec la loi Broglie, amendée par M. Sauzet, le langage des journaux de l'opposition se modifiera d'abord d'une manière si complète, ses journaux deviendront si pâles qu'ils perdront la plupart de leurs lecteurs. La presse clandestine fournira, il est vrai, une abondante pâture à la malignité publique, mais le dégoût en fera justice, et quand la presse quotidienne sera revenue de son abattement, elle réagira de nouveau sur l'opinion, grâce à la transparence du voile dont elle couvrira sa pensée. Guettée par le parquet, elle expiera ses premières témérités sous le poids des amendes, et les colonies se peupleront d'écrivains livrés par le vote secret du jury à la fièvre jaune, ce choléra des tropiques. Bientôt il y aura réaction dans les esprits, et la pitié pour les opprimés sera de la colère contre les oppresseurs. Alors, le vote secret perdra son efficacité, et le *scandale* des acquittemens se renouvellera. On aura trouvé dans le commencement des hommes fanatiques *de l'ordre* au point de frapper d'une amende de 50,000 francs la plus légère attaque contre le ministère, sous prétexte que le roi nomme ses ministres, et qu'ainsi tout outrage à la *vertu* des uns est un *attentat* contre la personne de l'autre. Mais ces fanatiques, hués et méprisés, feront place à d'autres que l'opinion publique contiendra enfin, et la presse retrouvera sa première liberté à l'égard des actes de l'administration et de la politique générale du royaume. A partir de ce moment, les questions purement sociales absorberont l'attention publique; chaque parti, enveloppant son drapeau sans le cacher, les discutera dans l'esprit qui lui est propre, et les prosélites faits à ses nouvelles opinions seront acquis à ses anciennes doctrines. Or, cette discussion sera éminemment favorable aux royalistes, car la cause de la sociabilité humaine tes la leur, au moins en ce sens, qu'ils ne l'ont jamais séparée de la cause de Dieu. Comme nous et avec nous, ils s'occuperont spécialement des intérêts du pauvre, de sa régénération morale et matérielle. Ils lutteront ainsi de popularité avec leurs adversaires naturels, et pendant que le ministère demeurera responsable de tous les maux qui affligent la société, ils obtiendront, à notre exemple, cette part d'influence que jamais malade n'a refusée à la bienveillante habileté du médecin dans lequel il a foi.

Armé d'une puissance dictatoriale, réduit à en abuser pour vivre, combien différente sera la position du ministère? Pendant cinq années il avait vécu des divisions de la France, opposant le royaliste au républicain, le républicain au royaliste, et les neutralisant l'un par l'autre. Mais voici que dans un accès de vertige, il assure une prochaine existence au Croquemitaine du juste-milieu, à l'alliance *carlo-républicaine,* car il donne un besoin commun, un intérêt commun à ces deux éternels rivaux. Incapables de s'entendre sur les questions de principes, ils s'entendront même à leur insu quant à cette liberté pratique dont ils ne peuvent se passer, et le tiers-parti, l'opposition dynastique, en un mot quiconque ne s'est point inféodé aux doctrinaires, s'entendra encore avec eux. Les intentions, les désirs seront divers, les actes, les paroles seront les mêmes, car la tyrannie de la loi imposera silence aux convictions intimes, et grâce à l'imprudence du ministère, il y aura unité dans les efforts de ses ennemis. Contenu

par la peur, cette idole de M. Guizot, le républicain n'épouvantera plus le pays de ses féroces utopies ; il se fondra dans la masse générale de l'opposition, et la terreur qu'il inspirait ne sera plus le meilleur, le plus puissant auxiliaire du système actuel. Ainsi, les doctrinaires auront créé une coalition sincère, et par conséquent irrésistible; ils se seront placés dans la position qui fut mortelle à la branche aînée ; ils seront seuls contre tous, et les discordes de leurs adversaires ne recommenceront qu'après l'abrogation des lois nouvelles, de ces lois prodigieuses, puisqu'elles auront momentanément concilié ce qui sans elles eût été à jamais inconciliable.

Mais les fautes du pouvoir ne seront pas perdues pour la France, et la cause de la réforme sociale fera, au milieu de nos nouveaux débats, de nouvelles et précieuses conquêtes. La forme plus grave de la discussion sera déjà un bienfait, et les hommes de conscience à la fois et de réflexion, n'hésiteront plus à entrer dans une arène qui n'est plus libre que pour eux. Le Sénégal attend ceux qui oseront faire rire encore la France des ridicules ministériels; la loi punit d'une mort vivante, plonge dans un sépulcre ardent l'écrivain qui s'abandonne à l'ardeur de son indignation. L'opposition, sous peine de la vie, devra donc être austère, méditative, rationnelle. Or, celle-là, qui peut la faire avec plus de force, avec plus de succès que les hommes toujours occupés des besoins réels et permanens de la société? Comme si le gouvernement eût craint que la légèreté du public leur refusât une attention soutenue, il les investit du monopole de la presse. Qu'ils se hâtent de s'en servir! Ce n'est pas pour rien que Dieu leur a préparé une si belle occasion! Ce n'est pas pour rien qu'il a frappé les doctrinaires d'aveuglement!

Quels sont, au Tribunal de la Philosophie, les auteurs et les complices de l'attentat du 28 juillet?

« C'est toi qui l'as forgée. »
(Un soldat, en perçant de son épée Marius, maître de forges devenu roi. — *Histoire du Bas-Empire*.)

La cause première d'une action humaine est, après Dieu (sans lequel on ne conçoit pas même de cause), la volonté de l'homme auteur de l'action.

Il résulte de là, et nous tenons à le dire, que Fieschi est, en un sens, le premier coupable et le plus profondément coupable de l'attentat; qu'aucune autre cause seconde de son crime, aucun complice proche ou éloigné ne saurait en diminuer l'horreur ni le châtiment.

Mais, pour être un criminel par lui-même, Fieschi n'exclut pas, il suppose au contraire d'autres criminels plus grands, des criminels de première majesté. Une cause première de crime, loin d'écarter, appelle une foule de causes antécédentes.

Les plus éloignées en apparence ne sont même, au fond, que les plus vraies et les plus coupables.

Voici celles qu'il est possible de caractériser, dans l'ordre inverse de leur gravité :

I. La société toute entière est, d'une certaine façon, solidaire des crimes d'un de ses membres ; car on ne saurait concevoir *un* coupable au milieu d'*une foule* d'hom-

mes constamment charitables dans leurs rapports avec lui. Seulement, la société est, de toutes les causes criminelles, la plus éloignée, la moins sensible, et la moins susceptible de châtiment humain. (Un autre *glaive*, l'*exterminateur*, s'est réservé ici le droit pénal......)

La pitié que nous inspire dès à présent Fieschi lui-même, et celle qu'il nous inspirera le jour de son exécution, n'est pas autre chose que la preuve secrète et éclatante de notre solidarité commune, même avec lui.

II. Le père et la mère, qui sont les premiers maîtres, les maîtres proprement dits, qui sont les seconds, ne sont aussi que les causes les plus immédiates, les plus visibles, de l'inconduite et de la corruption d'un enfant donné; et ceux-là, sont susceptibles de châtimens, même légaux, dont l'histoire offre des exemples.

III. Mais le Gouvernement est le grand coupable par excellence, parce qu'il est incontestablement la grande cause des erreurs et des crimes des citoyens.

Le gouvernement pourrait ici s'entendre d'une suite de gouvernemens successifs; seulement, Dieu n'a pas voulu que l'esprit humain pût dresser, autrement qu'en haute philosophie, et dans un ouvrage *ex professo*, un acte d'accusation contre les pouvoirs éloignés.

Nous ne pouvons donc parler ici que du gouvernement contemporain de l'erreur et du crime en question.

Mais il faut ici décomposer encore le gouvernement, et, pour ne parler que du nôtre, avouons qu'il semble avoir pris à tâche de multiplier, avec ses actes successifs, ses causes et son action de corruption sur la société.

Et d'abord, son Personnel tout entier avait pris soin, et cela dans ses livres de toutes sortes, dans ses innombrables journaux triomphans et dévorés, dont les feuilles qu'il va déchirer aujourd'hui ne sont que des lambeaux, il avait pris soin, disons-nous, de poser, comme des vérités, toutes les erreurs; comme des droits, toutes les libertés; comme des actes d'héroïsme, tous les crimes d'état. Et cela long-temps avant son érection en gouvernement.

Fieschi écoulait, machinalement, ses plus belles années, de 28 à 35 ans, au milieu de ce double enseignement quotidien, meurtrier et régicide.

Le *Personnel* en question se fait gouvernement au nom de l'insurrection, et c'est sur le renvoi et le bannissement d'un Roi par excellence, et sur le pavé empreint du sang des plus fidèles serviteurs de celui-ci, qu'il place son trône improvisé. Or, Benjamin-Constant l'a dit: « Chacun a une insurrection pour but, dès que tous ont une insurrection pour modèle. »

Après cela, le gouvernement se fait législateur.

Sa charte repose perpétuellement, exclusivement, sur la souveraineté du peuple, c'est-à-dire sur celle de Fieschi, au prorata de sa popularité, tout aussi bien que sur celle de M. Persil.

Et qu'on ne dise pas qu'il y a loin de l'idée d'une souveraineté morale à l'idée d'un droit de glaive! il y a entre elles le rapport tout entier du principe avec la conséquence. Elles se confondent presque dans la tête d'un philosophe rationaliste: comment ne le feraient-elles pas dans celle d'un vieux soldat de Murat, que l'infortune, l'iniquité ou la justice, qui ne sont guères différentes, ont depuis long-temps familiarisé avec le mécontentement, l'impatience, le dégoût de sa propre vie, et par suite avec le dédain de la vie de ses semblables, avec surtout la haine de la vie de ses supérieurs, avec l'inhumanité, avec la cruauté; car tous

les sentimens, depuis le plus près de la charité jusqu'au plus éloigné, s'enchaînent.

La seule vue du *droit de guerre* dans le souverain et du *droit de glaive* dans le bourreau, est capable de convaincre, et à convaincu un ignorant du droit de vie et de mort contre un ennemi personnel, (lequel est rarement innocent) et à plus forte raison, contre ce qu'on s'est imaginé, à tort ou à raison, un ennemi de la société, c'est-à-dire un roi.

Au fond, il n'y a qu'*un infiniment petit* entre un Saint et un scélérat : « Otez, suspendez la seule idée de Dieu dans un homme, disait le chancelier Bacon, et vous en faites, jusqu'à l'idée contraire, un monstre ! »

Dieu n'est qu'*un mot* a dit en effet Louvel, le précédent de Fieschi. (1)

Vous parlez, je le sais, depuis quinze jours, de *Providence*, comme Robespierre d'*Etre Suprême* (le nom de *Dieu* semble vous faire encore peur !) ; mais il est bien temps ! donnez à votre religion, à votre apostolat usurpé, un effet rétroactif au 28 juillet !!!...

La charte du gouvernement repose sur la souveraineté de Fieschi. Ce n'est rien. Les actes solennels du gouvernement vont à dire à Fieschi, à lui enseigner le régicide lui-même. Et pour ne citer qu'un grand fait, entre mille, n'a-t-on pas naguère déplacé la pierre qui voilait, pour les fils de Louvel, le sang d'un roi, sur le sol où Louvel commit le crime ? (2)

Si encore, en dédaignant les grandes causes d'inimitiés et de meurtres, vous vous étiez procuré les petits motifs de tolérance dans vos adversaires !

Mais non.

Et d'abord, vous avez voulu, envers et contre tous les conseils, (3) lorsqu'il vous était si facile, si naturel, avec une amnistie, en vous délivrant de vos ennemis, de consolider vos amis, d'en augmenter le nombre, vous avez voulu, dis-je affronter les chances, les incidens, les difficultés, les irritations, les scandales, et tout cela à l'infini, d'un procès dont les fastes judiciaires des nations n'avaient pas encore offert d'exemple, soit pour le nombre et les qualités des accusés, des témoins, des juges, des avocats, des intéressés privés et publics ; soit pour l'étran-

---

(1) Voici le jugement de Leibnitz sur les conséquences directes de l'incrédulité : « Ceux qui se croient déchargés de l'importune crainte d'une Providence surveillante et d'un avenir menaçant, lâchent la bride à leurs passions brutales, et tournent leur esprit à séduire et à corrompre les autres ; et, s'ils sont ambitieux et d'un caractère un peu dur, ils seront capables, pour leur plaisir ou pour leur avancement, de mettre le feu aux quatre coins de la terre ; et j'en ai connu de cette trempe que la mort a enlevés. » — Il en est resté en-dehors du gouvernement ; il y en a même peut-être surtout dedans.....

(2) Le roi a oublié ici la maxime des rois, qui sont, au rapport de Tacite, dans l'usage et dans l'obligation de venger, par égoïsme, leurs prédécesseurs. Le crime de Louvel était en effet de ceux : *Cujus ultor est quisquis successit.*

L'historien impérial ajoute : *Tradito principibus more, munimentum in præsens, in posterum ultionem......* (*Note de l'auteur.*)

(3) M. Madrolle, en particulier, n'a publié son ouvrage intitulé : *Un roi devant ses pairs*, que pour prévenir une révolution peut-être, par une amnistie. « J'écris, dit-il dans sa *préface*, j'écris à côté d'un volcan, de peur d'avoir à gémir inutilement sur un tombeau ! » — En vérité, nous nous étonnons que le parquet du 28 juillet ne voie pas là une complicité de l'attentat. Il y a tant de désordre dans l'ordre de choses actuel, que la sagesse qui prévoit doit se confondre dans le crime même qui exécute.

geté des circonstances matérielles et des mesures politiques nécessitées pour l'instruction; soit surtout pour la ridicule accusation au fond d'une foule de petits accusés déterminés, au milieu d'un si grand nombre de coupables indépendans, lesquels, tous ensemble, n'avaient véritablement fait que la sorte de guerre civile dont vous leur aviez donné l'exemple!

Dans le fait, n'avez-vous donc pas remarqué que le premier acte criminel de Fieschi, son intronisation au faubourg du Temple, date précisément de votre imprudente ouverture des débats d'avril?

Ensuite, ne pouviez-vous pas vous épargner les allégresses de juillet (c'est-à-dire une fête de morts) en 1835, au moment même où la plus belle partie de la France était de nouveau décimée par un fléau terrible, qui date précisément de la première année de cette fête?

Vous la voulez, cette fête terrible. C'est bien. Mais vous saviez vos ennemis, vous en exagériez le nombre; il n'est même question à présent que de vos préssentimens, et des avis qui vous venaient de toute part: ne vous fallait-il pas redoubler, multiplier à l'infini votre prévoyance, vos mesures, votre police enfin?

Elle coûte assez cher au pays!..

Ne deviez vous pas, un jour du moins, avoir pour vous, sinon l'œil du maître d'un mauvais lieu, du moins celui de son valet ou d'un de ses hôtes?

Ceux-là surtout qui furent *vos* hommes, que vous eûtes dans *vos* prisons, que vous admîtes à la table de votre *juillet*, que vous préposâtes à *vos* maisons, ne deviez-vous pas les suivre de l'œil et du pied?

Et étiez-vous condamnés, nouveaux Césars, à vous écrier à la vue de l'un d'eux, à sa reconnaissance, et à tant de titres: Et toi aussi, mon fils Brutus!

Tu quoque, Brute!!!

Ainsi donc, les causes prochaines et les causes éloignées, les grandes causes de crimes et les petites, vous les fîtes ou vous les suscitâtes toutes! *Que vouliez-vous qu'il fît*, Fieschi, au milieu de tant de tentations? qu'il lançât la mort, ainsi qu'il eût fait *un pétard*, comme il dit...

Plus n'est le cas de dire avec Virgile, mais de retourner avec lui, le fameux vers:

Quid fures facient, audent cum talia domini?

Et ne pensez pas que notre principe des causes premières et de la responsabilité des gouvernemens soit notre principe, à nous profanes, c'est le principe des livres et des hommes sacrés de tous les peuples, c'est une *Loi* de Cicéron, c'est l'Opinion de Benjamin Constant, c'est votre *Doctrine* à vous, M. Guizot, à vous, M. Thiers, etc.

C'est le vôtre, à vous, Chef du gouvernement! (1)

---

(1) Nous en donnerons les preuves dans le numéro prochain avec la suite de cet article.

LES THÉATRES A PARIS.

(3e et dernier article.)

THÉATRES BOURGEOIS.

Nous vous avons fait, il y a déjà quelque temps, l'histoire des théâtres ouverts au peuple, et l'histoire des théâtres ouverts aux enfans. Dans ces détails fort tristes mais fort exacts sur les théâtres de Paris, nous avons été tout d'abord au mal le plus grand, afin d'y porter remède tout d'abord. Nous avons dit, et nous avons démontré par des faits, qu'il y avait à Paris tel théâtre qui n'était à bien prendre qu'une boutique de corruption, où le peuple pouvait venir chaque jour recevoir au plus bas prix possible, de bonnes et vivantes leçons d'athéisme, de corruption et d'assassinat. A nos plaintes sans réplique, le gouvernement a répondu en autorisant l'ouverture de deux ou trois nouveaux théâtres tout aussi innocens et tout aussi peu dangereux que les premiers.

Nous avons démontré ensuite que c'était un grand fléau, dans une ville comme Paris, un théâtre pour les enfans ; que les enfans n'étaient pas faits pour aller au théâtre, que ces vertus de conventions, cette morale débitée par de petits comédiens couverts de fard, ces fausses et prétentieuses maximes, delayées dans un drame faux et prétentieux, ne pouvaient qu'être fatales à ces naissantes intelligences, à ces esprits flexibles comme la cire et à ces jeunes cœurs. Hélas! un horrible crime est venu appuyer nos plaintes que quelques-uns trouvaient exagérées. L'autre jour, sur le banc infamant des assises, on voyait exposée à tous les regards curieux des spectateurs et des juges, une espèce de dame de douze à quatorze ans environ. C'était une de ces pauvres petites créatures que M. Comte appelle *ses jeunes élèves* et qui servent à divertir des enfans sur un théâtre d'enfans. Cette malheureuse à force de faire de la morale sur son théâtre, était devenue mère, et elle avait jeté par la fenêtre le malheureux fruit de ses désordres précoces. Le jury l'a acquittée en fermant les yeux, *comme ayant agi sans discernement*. Mais quelle horrible histoire! faites donc jouer la comédie à des enfans après cela!

Maintenant, pour compléter cette rapide histoire des théâtres parisiens, passons en revue l'un après l'autre les théâtres hantés par les hommes plus éclairés de la société, par les bourgeois et même les grands seigneurs s'il y a encore des grands seigneurs aujourd'hui. A notre sens, ces théâtres-là sont les seuls théâtres qui devraient être ouverts, car nous ne voulons pas proscrire en masse les jeux de la scène, à Dieu ne plaise! Ce serait-là une tentative qui ne serait ni dans nos goûts ni dans nos mœurs. Nous savons d'ailleurs que le théâtre est une des gloires les plus incontestables de notre littérature, que les plus grands noms poétiques du dix-septième siècle, Corneille, Racine, Molière se sont faits au théâtre. Le théâtre est la gloire d'un grand peuple, il en est l'honneur, il en est le délassement le plus noble; seulement faisons en sorte que cette gloire ne tourne pas en honte, que cet honneur ne dégénère pas en infamie, que ces délassemens ne se changent pas en corruption: voilà pourquoi nous ne reconnaissons pas au théâtre le droit de flatter ou de corrompre le peuple pour l'amuser.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

A la tète de tous les théâtres dont Paris peut à bon droit être fier, nous devrions placer le Théâtre-Français, et si nous parlons de l'Opéra avant de parler du théâtre de Molière, c'est uniquement pour obéir à je ne sais quelles habitudes d'hiérarchie dramatique. D'ailleurs, si l'Opéra n'est pas le plus littéraire des théâtres, c'est du moins le plus élégant et le plus riche. La salle est magnifique, toute brillante d'or et de peintures, et éclairée comme en plein jour. A tout prendre, l'Opéra est un noble plaisir. On y chante à ravir, on y fait de la grande et belle musique, l'art du décorateur y est porté à son plus haut degré de perfection, chaque année apporte avec elle son chef-d'œuvre sur lequel le théâtre vit pen-

dant un an : tantôt *la Muette de Portici* de M. Auber, tantôt le *Guillaume Tell* de Rossini, tantôt le *Robert-le-Diable* de M. Meyerbeer. En général, le grand art n'est pas dangereux, parce que plus il est grand, rare et difficile, plus il demande des ames d'élite pour le comprendre. La fortune de l'Opéra tient peut-être plus qu'on ne pense au dévergondage des théâtres environnans. A force de se ruer dans toutes sortes d'excès, le mélodrame et le drame ont chassé tous les honnêtes gens, qui sont venus chercher à l'Opéra un plaisir honnête, avoué par le goût, l'esprit, le bon sens et la raison. A l'heure qu'il est, l'Opéra monte pour cet hiver un opéra nouveau de l'auteur de *Robert-le-Diable*, et un ballet pour mademoiselle Taglioni.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Le Théâtre-Français est, aussi bien que l'académie française, un de nos vieux monumens littéraires dont nous avons droit d'être fiers. Le Théâtre-Français a commencé avec Molière, sous la protection du grand roi Louis XIV, et depuis ce temps-là, en passant, il est vrai, par bien des fortunes, le Théâtre-Français a conservé chez nous les saines et pures traditions dramatiques, établies et fondées par les chefs-d'œuvre de tant de grands maîtres. Un instant, ce beau théâtre a été abandonné pour les théâtres du boulevard ; quand Talma a été mort, le mélodrame l'a emporté sur Corneille et sur Racine dont Talma était le digne représentant ; quand la révolution de juillet est arrivée pour tout briser, le Théâtre-Français n'a pas pu lutter contre les horribles inventions dramatiques de cette époque de confusion et de bouleversement; mais enfin, voici qu'à force d'avoir abusé du faux et de l'horrible, le spectateur français revient de lui-même aux calmes et honnêtes chefs-d'œuvre d'autrefois. Plus les théâtres prétendus populaires, sont abandonnés et déserts, et plus le vieux théâtre se remplit chaque jour d'une foule élégante et bien élevée, qui revient d'elle-même au culte et à l'admiration des modèles. Cette heureuse foule se sent transportée, émue et charmée en écoutant les beaux vers, elle, habituée au langage barbare des hurleurs de boulevard ; elle se sent intéressée au plus haut degré par cette action simple, naïve et vraie qui se noue et qui se dénoue sans efforts, elle, habituée au triste fracas et aux perpétuels bouleversemens des dramaturges de notre époque ; la foule se repose au Théâtre-Français de ses atroces et burlesques émotions de l'*Ambigu-Comique* ou de la *Porte-Saint-Martin*. C'est que, voyez-vous, quand les hommes sont réunis quelque part, ils éprouvent plus que jamais le noble besoin de s'estimer les uns les autres. Or, le moyen d'avoir, les uns pour les autres, cette mutuelle estime, dans une salle de spectacle où se passe une action barbare, jouée par des acteurs frénétiques et qui parlent un mauvais français? On s'en veut les uns aux autres, on se méprise les uns les autres d'un plaisir pareil, on a honte de soi-même, comme on a honte de son voisin. Que si, au contraire, vous assistez à une représentation de *Rodogune*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, de *Phèdre*, d'*Athalie*, d'*Andromaque*, des *Femmes savantes* ou du *Misanthrope*, bien jouée par des comédiens en habits propres et aux belles manières, alors le spectateur le plus vulgaire se sait bon gré de s'amuser en si belle compagnie à un si bel ouvrage, joué par de si bons acteurs. Croyez-moi, le beau, le bon, l'honnête ont aussi leur puissance, leur intérêt, ou, si vous aimez mieux, leur contagion.

Voilà où en est le Théâtre-Français; et, comme pour seconder cette honnête réaction d'un public blasé qui revient aux grands maîtres, le théâtre remonte chaque jour une de ces anciennes tragédies, l'honneur de l'art, une de ces excellentes vieilles comédies, que nul ne saurait refaire. Corneille et Molière sont remis en honneur, comme des maîtres éternels qu'on ne saurait étudier trop à fond. En même temps, et par un juste retour des choses d'ici-bas, le drame et le mélodrame s'en vont chaque jour de ce noble théâtre qu'ils avaient souillé de leur présence. Chaque jour, la tragédie à portes secrètes, à espions cachés dans l'ombre, et à coups de poignard, disparaît pour ne plus revenir. Et cela devait arriver en effet, car le simple et le beau ne pouvaient pas s'abriter sous le même toit, et la même demeure n'était pas assez souple pour contenir en même temps, *le Roi s'amuse*,

et *Mithridate*, *Henri III* et *Cinna;* M. Dumas et le grand Corneille, Racine et M. Victor Hugo.

On ne peut trop louer le Théâtre-Français d'être ainsi rentré dans cette belle et grande voie de régénération et de salut. Trop de grandes fortunes littéraires sont déposées dans ses archives, trop d'habiles comédiens le soutiennent encore, pour que le Théâtre-Français pût consentir à s'abandonner ainsi lui-même.

THÉATRE ITALIEN.

Dans le nombre des grands plaisirs de Paris, il faut encore citer le plus recherché et le plus splendide de tous, le Théâtre-Italien. C'est un lieu consacré tout entier et exclusivement consacré à la grande musique. Rossini et Mozart, voilà les dieux de ce temple musical, dont Rubini, Lablache et Tamburini sont les grands prêtres. Tous les deux jours, pendant l'hiver, l'élite de la société parisienne se réunit dans ce charmant petit théâtre, pour écouter les chefs-d'œuvre de tous les temps, exécutés par les plus grands chanteurs et par les plus belles voix de l'Italie. C'est là, sans contredit, un noble plaisir tout-à-fait digne de l'aristocratie d'un grand peuple. La musique est la passion des nobles ames et des grands artistes. Elle charme les sens, elle adoucit les mœurs, elle vous transporte mollement des nuages sanglans du présent, sous les cieux éclatans d'un avenir meilleur; elle vous dispose à la mélancolie, à la prière, à l'espérance, à toutes les émotions honnêtes et douces. Les peuples les plus religieux ont toujours été les peuples les plus disposés à la musique; témoins l'Allemagne et l'Italie! La France commence à peine son éducation musicale ; long-temps elle a lutté contre ses habitudes exactes et contre sa langue, si dure à chanter; maintenant enfin, la musique commence à devenir populaire parmi nous ; partout on chante, de toutes parts on a élevé des orchestres d'harmonie qui finiront par faire entrer dans l'oreille du peuple, inculte encore, les ravissantes mélodies de toutes les écoles. En même temps, l'orchestre du Conservatoire a rendu à Beethowen, ce Dieu méconnu, toute sa gloire oubliée. Quand donc la musique passera-t-elle dans nos mœurs? quand donc enseignera-t-on à l'enfant à chanter juste, tout en lui enseignant à lire? Dans une éducation bien faite, le chant et la prière ne devraient jamais se séparer.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Mais quand nous appelons *théâtre bourgeois* l'Opéra-Italien, l'Opéra et même le Théâtre-Français, c'est qu'aujourd'hui qu'il n'y a plus de grands seigneurs que les bourgeois, nous ne savons pas d'autre titre à donner à ces théâtres royaux. Cependant il y a un théâtre royal plus bourgeois encore que les trois autres, c'est l'Opéra-Comique. Nous ne dirons pas grand'chose de l'Opéra-Comique, et pour cause, c'est que nous n'avons rien à en dire. C'est toujours le vieux théâtre d'il y a vingt ans, et ce sont à peu près les mêmes acteurs. L'Opéra-Comique, après avoir été jadis la grande préoccupation des bourgeois proprement dits, a fini par en être à peu près oublié. Le bourgeois aimait l'Opéra-Comique pour ses gais refrains, pour ses chansons faciles à retenir, pour ses chœurs composés de quatre paysans et de quatre paysannes, pour ses Frontins, ses Lisettes, ses colonels, ses marquis et ses bosquets; malheureusement tout ce qui constituait l'Opéra-Comique autrefois, Frontin, Lisette, couplets, refrains, bosquets et marquis, a passé au Vaudeville, et voilà pourquoi le Vaudeville plaît si fort au bourgeois proprement dit.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

En général, vous ne verrez au théâtre du Vaudeville ni grands seigneurs, ni populace. Le Vaudeville est beaucoup aimé du citoyen paisible qui monte sa garde à son tour, qui paie ses contributions exactement, qui est juré et électeur, qui va au spectacle avec sa femme et sa fille, qui a peur également des émotions

fortes et des plaisirs trop compliqués. Pour un pareil homme, le Vaudeville est un charmant juste-milieu entre la Porte-Saint-Martin et le Théâtre-Français, entre l'Opéra et l'Opéra Italien.

Il y a à Paris trois honnêtes théâtres de vaudeville, qui ont tous trois un genre différent et bien tranché. Le plus vieux de tous, le *Théâtre du Vaudeville,* joue ordinairement le vaudeville historique, le vaudeville Louis XIII, Louis XIV, régence ou révolution ; il jure tour à tour par sa bonne dague et par sa bonne épée ; il passe du festin aux émeutes, des fleurs au sang, c'est le mélodrame tempéré par des chansons, c'est l'histoire mêlée de couplets. Il est fâcheux que le théâtre du Vaudeville ait plus d'une fois été infidèle au genre historique pour le genre graveleux, et qu'il ait laissé de côté les rois et les princes pour montrer à son public des moines, des carmélites et des curés, comme cela lui est arrivé encore l'autre jour, sans intérêt pour personne et sans profit pour le théâtre. Du reste, on joue là avec soin, avec élégance et avec de neufs et beaux habits, qui n'ont rien de commun avec les fétides haillons du boulevard.

Après le théâtre du Vaudeville arrive le *théâtre des Variétés ;* celui-là s'occupe de préférence de l'étude des mœurs populaires. Il laisse de côté les princes et les grands de la terre, qui n'ont rien à faire sur ses planches : mais en revanche tout ce qui est métier de la rue ou dans la rue, fort de la Halle, marchande de goujons, rempailleurs de chaises, maçons, portiers, tels sont les héros favoris du théâtre des Variétés. Ces héros ainsi vêtus de leurs insignes, ainsi recouverts de leur habit de peau, de leur casquette de loutre, et parlant chacun son langage de carrefour, amusent grandement une bonne partie des honnêtes négocians qui viennent rire ainsi, le fabricant, des hommes de sa fabrique, et le marchand de ses commis. Le théâtre des Variétés est donc, à tout prendre, un innocent théâtre où le rire sans façon est toujours le bien-venu. Ce n'est peut-être pas une gaieté de bon goût, mais c'est une gaieté de bon aloi.

Le *Gymnase Dramatique*, tout au rebours du théâtre des Variétés, a pris sous sa protection la riche partie de la société parisienne. On ne voit au Gymnase-Dramatique que riches banquiers, opulens notaires, gros majors de l'armée, élégans colonels, jolies petites maîtresses parées dès le matin. La scène se passe irrévocablement dans quelque beau salon de la Chaussée-d'Antin, verni, doré et décoré par M. Ciceri ; l'on y respire une délicieuse odeur de bon goût et de richesse. Là le style est prétentieux et maniéré comme les héros qu'on fait parler. Là rien ne se parle naturellement, et l'on ne se dit pas bon jour et bon soir, comme partout ailleurs. Toutefois, il faut reconnaître que, de tous les théâtres de Paris, c'est encore le Gymnase-Dramatique qui dépense le plus d'imagination et d'esprit. Le Gymnase-Dramatique a été long-temps le théâtre bien-aimé de madame la duchesse de Berry, cette spirituelle, élégante et bienveillante protectrice des beaux-arts. Madame la duchesse de Berry avait donné son nom à ce joli théâtre, et fort souvent on la voyait de sa loge, suivre avec intérêt les chefs-d'œuvre naissans de M. Scribe, qui était alors le roi de ce joli petit recoin dramatique. La révolution de juillet et surtout l'exil de madame la duchesse de Berry, sa noble marraine et sa protectrice éclairée, ont beaucoup nui au succès du Gymnase-Dramatique. La société représentée par M. Scribe s'est éclipsée tout d'un coup, sans qu'on puisse dire ni comment elle a disparu si vite, ni en quels lieux elle est allée : c'est peut-être parce que la Chaussée-d'Antin, admise à la cour, par le droit d'une révolution, a voulu se faire faubourg Saint-Germain tout de suite, si bien qu'elle n'est plus rien aujourd'hui, pas même la Chaussée-d'Antin de M. Scribe.

Cependant tel qu'il est encore, le Gymnase-Dramatique est un charmant petit théâtre, qui vise à l'esprit et à l'intérêt, qui a peur du scandale et des impressions trop fortes, c'est tout-à-fait un théâtre comme Marivaux, cet homme de tant d'esprit, eût voulu rencontrer un théâtre pour y faire jouer ces charmans chefs-d'œuvre d'un jour qui durent encore.

Voilà à peu près la position respective de tous les théâtres de Paris. Laissons de côté un méchant trou de flons flons au Palais-Royal, ancien café à bierre dont la spéculation a fait un théâtre, et qui a conservé en dépit de tout, sa

vieille odeur de pipe et de bierre. Les théâtres de Paris peuvent donc se diviser en trois parties bien distinctes : les théâtres des boulevards où se joue le mélodrame et le drame, horrible poison du peuple ; les théâtres des enfans, horrible poison de l'enfance, et enfin le théâtre proprement dit, ouvert aux honnêtes gens de toutes les conditions et de toutes les fortunes. Dans ces trois catégories, voici ce que ferait un gouvernement sage. Il fermerait à jamais les théâtres de l'enfance ; il fermerait, ou du moins il soumettrait à la censure la plus sévère et la plus scrupuleuse les théâtres du peuple ; quant aux autres théâtres, ils peuvent rester, ce qu'ils sont aujourd'hui, tant pis pour eux s'ils prennent une fausse route, car soumis qu'ils sont à des spectateurs intelligens, leurs habitués les abandonnent, aussitôt qu'ils s'éloignent de leurs goûts ou de leurs opinions. Heureux les théâtres qui n'ont pas d'autres censeurs !

A l'instant où nous écrivons ces lignes, la chambre des députés s'occupe à trouver un frein à la licence des théâtres, la chambre des députés a raison. Il est impossible que ce qu'on appelle l'art dramatique, reste ainsi plus long-temps livré à lui-même, il est impossible qu'on abandonne à ses plus sanglans caprices ; le théâtre qui parle aux masses, qui les anime, qui leur souffle toutes les paroles de révolte et toutes les mauvaises passions ; le théâtre qui défigure l'histoire à plaisir, qui outrage cette belle langue française en lui faisant parler l'argot des voleurs ; le théâtre qui n'aime plus que les haillons, les cavernes, les brigands, la place de Grève et les bourreaux. Le théâtre ainsi défiguré, souillé et dénaturé par d'avides entrepreneurs, ne pourra pas échapper plus long-temps à la sollicitude des magistrats.

Pour nous, qui poursuivons sans fin et sans cesse notre grande œuvre de régénération, à Dieu ne plaise que nous fassions de l'opposition aux mesures justes et équitables. Ce que le gouvernement va faire pour le théâtre, nous l'appelons de tous nos vœux depuis long-temps, le théâtre doit être soumis à la censure de la loi. Cette loi salutaire ne se fit pas attendre long-temps pour les théâtres d'Athènes, dans cette république athénienne si remplie d'esprit, de goût, de bon sens, d'élégance et de liberté.

Francis Benoit.

BULLETIN ENCYCLOPÉDIQUE.

TRAVAUX ACADÉMIQUES.

Juillet. — *Académie des Sciences.* — M. Duméril a fait un rapport verbal favorable sur la monographie des mollusques céphalopodes de M. de Férussac, et un autre sur une nouvelle espèce de batraciens à carapace dorsale osseuse, décrite par M. Cocteau. — M. Bory-de-Saint-Vincent a lu un rapport sur une carte de Ténériffe de M. Berthelot ; à la suite de ce rapport, une discussion fort vive et très-savante s'étant engagée, M. Arago a conclu que cette carte nouvelle, très-jolie sous le rapport artistique, est fausse dans ses contours et dans ses détails. — M. Isid. Geoffroy-Saint-Hilaire a fait ensuite un rapport sur le mémoire de M. Jacquemin, relatif à l'anatomie et à la physiologie de la corneille. — M. Séguier s'est montré favorable aux mousquetons de M. Lefaucheux ; — et M. de Blainville a lu un rapport sur les rhizopodes appartenant aux animalcules appelées céphalopodes microscopiques. — M. Civiale a lu un mémoire sur les névralgies des voies urinaires, et M. Scipion Pinel un supplément à son mémoire sur l'œdème cérébral des aliénés. — M. Dumas a fait connaître un nouveau carbure de fer, qu'il appelle cétène, résultant de la distillation avec l'acide phosphoreux-vitreux de l'éthal ou espèce d'alcool produit pendant la saponification du blanc de baleine. — M. Valat a présenté un lit propre à recevoir les mineurs blessés. — M. Flourens a lu un mémoire sur la structure du cordon ombilical, et M. le colonel Raucourt une note sur quelques modifications qu'il propose d'admettre dans la construction de la cloche du plongeur.

— M. Pelouze indique un nouvel acide nitro-sulfurique ou composé d'azote, de soufre et d'oxygène. — M. Gerdy lit une note sur la structure des os. — M. Lauth une autre sur les valvules des lymphatiques. — Et M. Sturm un mémoire sur les équations différentielles linéaires du second ordre. — Plus riche que les discussions, la correspondance du mois a offert à l'Académie des Sciences diverses communications plus ou moins importantes. Ainsi, M. Mozard a présenté des échantillons de papier de sûreté. — M. Villeroy son bateau sous-marin. — M. Le Roy-d'Etiolle, ses sondes à pas de vis. — M. Mille, ses jambes artificielles prenant leur point d'appui sous la tubérosité sciatique, et laissant libre l'articulation du genou. — Puis une lettre de M. Gaymard, embarqué sur la corvette *la Recherche*, laisse peu d'espérance sur *la Lilloise*. — M. Delhomme propose un nouveau régulateur pour les machines à vapeur et celles à pression d'eau. — Ensuite, M. Dupuy adresse sa chronométrie astronomique, et M. Lauzeral ses tableaux numériques. — Huit jours plus tard, M. Guyon a annoncé une nouvelle méthode de mesurer la vitesse des navires, et M. Armand Duval a appellé l'attention de l'Académie sur la mauvaise cuisson du pain livré par les boulangers. — M. Debrain, cessionnaire du mode de fabriquer le papier de sûreté présenté par M. Mozard, envoie à l'Académie la description de son procédé. — M. Cellier-Blumenthal adresse la description de trois nouveaux appareils de distillation. — — M. Ehrenberg de Berlin fait passer à l'Académie une collection d'objets microscopiques et les moyens de les conserver pour l'étude et la comparaison répétée. — M. Peltier a écrit pour constater que le mouvement transitoire produit par tout changement dans l'état moléculaire d'un corps est la cause immédiate des phénomènes dynamiques. — M. Duhamel envoie le rapport des quantités dont l'action du soleil élève la température moyenne de la terre à l'équateur et aux pôles. — Le 15 juillet, l'on a remarqué plusieurs lettres, parmi lesquelles nous citerons celle de M. Cabillet, contenant une application de la corde du monocorde harmonique. — Et celle de M. Gourdon, proposant un nouveau moyen d'essayer les ponts suspendus. — Le 22, M. Valpêtre a fait connaître à l'Académie qu'il a découvert deux sortes de pâtes minérales nouvelles, préférables aux anciennes, pour faire couper les rasoirs. — M. Vallot annonce une nouvelle espèce de tinéite, insecte qu'il propose de nommer *batœna tinnea craccella*. — M. Guerrin-Varry communique les résultats de ses expériences sur le potassium mis en contact avec l'alcool anhydre, et donnant lieu à deux liquides nouveaux, à de la potasse et à du gaz hydrogène pur. — M. Behn, médecin à Kiel, annonce avoir trouvé une circulation du fluide nutritif dans les pattes de quelques insectes hémiptères. — M. le colonel Puton, de Mirecourt, adresse le spécimen d'une encre, selon lui, indestructible. — M. de Longchamps propose de nommer acide sulfureux azotique l'acide découvert et appelé par M. Pelouze acide nitro-sulfurique. — M. Thomson, de Cambridge, s'occupe dans une lettre à constater quelques-uns des résultats de ses recherches sur la structure intime du système musculaire. — M. Gerdy continue la lecture de sa note sur la structure des os.

La *Société de Médecine pratique* propose un prix de 700 francs à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : Déterminer quelles sont dans les affections typhoïdes les altérations primitives et celles qui ne sont que secondaires. — Adresser avant le 1er juillet 1836. au secrétaire-général, M. Forget, rue de Savoie, n° 19.

La *Société des Sciences et Arts d'Angers* a proposé pour prix à décerner, en 1836, les sujets suivans : médaille d'argent de 200 francs pour une amélioration quelconque dans le travail du chanvre, tant sous le rapport du pilage que du serançage ; médaille de 100 fr. pour un perfectionnement quelconque dans le mécanisme des moulins à farine mus par le vent.

L'*Académie d'Arras* a remis au concours pour une médaille d'or de 300 francs l'exposé des résultats des expériences tentées à Londres et à Paris, pour le transport des marchandises et des voyageurs, au moyen de machines locomotives circulant sur les routes ordinaires, et la détermination de l'influence que ce résultat doit exercer sur l'exécution des chemins de fer.

Société zoologique de Londres. — On lit une lettre du capitaine King sur quelques oiseaux océaniens, et particulièrement sur ceux du genre Diomedea. — On montre un poisson du genre monocanthus de Cuvier. — M. Gray appelle l'attention de la société sur deux nouvelles espèces d'esturgeons, l'un de la Chine, l'autre du Mississipi. — M. Daniel constate que la gestation des chauves-souris est de trente-huit jours. — M. Gray, dans la séance suivante, montre un lialis ou reptile de la Nouvelle-Galles du sud, constituant, selon lui, le type d'un genre nouveau très-rapproché des bipès, et ayant la plus grande affinité avec le pigopos; il montre aussi un ibis de la Nouvelle-Hollande, de l'ordre des Gralles.

Société royale d'Edimbourg. — M. Clark donne lecture d'un mémoire sur l'application de l'air chaud à la fusion du minérai de fer dans les hauts fourneaux. Il assure que par l'air lancé à une température de six cents degrés Far., on obtient avec une même quantité de combustible trois fois plus de fer que par les anciens procédés. — M. Arthur Connel a fait connaître l'action de l'électricité voltaïque sur l'alcool, l'éther et les solutions aqueuses.

Société wernérienne d'Edimbourg. — M. Hay-Cunningham a présenté, le 24 janvier 1834, la géologie des îles de Mull et d'Iona. — M. Jameson montre un nouvel oiseau, rapporté de l'Inde septentrionale par lady Dalhousie; il se rapproche du genre *eurylaimus*, et il le nomme *dalhousia*.

Académie royale des Sciences de Bruxelles. — La correspondance de cette société a fait connaître une notice de M. Galéotti sur la wavellite de Bihain, minéral encore fort rare en Belgique. — M. Contraire adresse un mémoire sur le poisson appelé *serranus trinca*. — Le 4 juillet, M. van Mons présente les travaux de M. Liebig sûr l'éther oxydé de M. Dœbereiner. — MM. Heusmann et Konning font connaître leur procédé de filtrer la silicine précipitée par la colle forte, au moyen d'une addition de lait de chaux dans la collature. — M. Pioch adresse une nouvelle méthode d'évaluer les fonctions symétriques élémentaires, renfermant un nombre quelconque de lettres. — M. Nyst indique une nouvelle espèce de moule trouvée à Anvers. — M. Wesmaeld écrit une nouvelle espèce de quadrumane ou singe ordinaire des côtes d'Afrique, et qu'il nomme *semnopithecus bicolor*.

SCIENCES NATURELLES.

Fontaine jaillissante et tonnerre souterrain.

Dernièrement, dit-on dans un ouvrage publié à Berlin, un horloger possédait à Malte une propriété vers la pointe du nord-ouest de Gozzo, sur un plateau calcaire qui s'avance insensiblement du côté de la mer, au-dessus de laquelle il est pourtant verticalement élevé de 49 à 50 pieds. Voulant établir une saline sur cette propriété, il lui vint dans l'idée de pratiquer dans ce roc, d'ailleurs facile à tailler, d'abord des bassins, puis, sachant qu'une grande cavité communiquant avec la mer s'étendait jusque sous les bassins qu'il venait de tailler, il poussa un trou de sonde dans cette cavité, et au moyen d'une chaîne à godets il éleva l'eau salée qui s'y amassait continuellement.

Tout était terminé, l'usine marchait aux vœux de ce brave industriel; seulement il remarqua que les bassins, après avoir été remplis d'eau, se desséchaient si rapidement qu'il fallait sans cesse les remplir de nouveau; à la fin il chercha d'où pouvait venir ce phénomène, et bientôt, à son grand désappointement, il s'aperçut que l'eau, au lieu de s'évaporer, s'infiltrait dans les pores du calcaire et retournait à la mer sans avoir pour ainsi dire subi d'évaporation, de sorte qu'au lieu de sel, il ne trouva qu'une couche terreuse au fond de ses bassins. Ce mécompte l'affligea cruellement, et même il tomba malade et abandonna des constructions qui déjà lui coûtaient fort cher. Pourtant il n'était pas au bout de ses peines: en effet, l'arrière-saison étant arrivée, dès qu'un orage grondait à l'ouest ou au nord-ouest, l'eau était lancée dans la cavité placée au-dessous des bassins, et là,

obéissant à l'énorme pression qu'elle supportait, elle remontait avec fureur le long du trou de sonde, et s'échappait en jaillissant au-dessus du sol jusqu'à 60 pieds de haut, pour retomber ensuite sous la forme d'une gerbe puissante. Le spectacle était superbe. Malheureusement il était fort incommode pour les voisins, car les particules d'eau salée chassées au loin détruisaient les fruits des environs, d'où survint un procès que l'horloger perdit : résultat qui n'aurait qu'un côté comique si le pauvre diable, tourmenté chaque jour par de nouvelles plaintes, ne fût mort de chagrin et de consomption au printemps suivant.

A peine sa tombe était-elle fermée que tous les voisins accoururent et remplirent de pierres le trou de sonde ; déjà ils croyaient avoir obtenu ainsi le repos et la sûreté de leurs récoltes, quand tout-à-coup après la belle saison, au retour du temps des équinoxes, on entendit dans cette partie de l'île un vacarme souterrain effrayant, qui tantôt se brisait en éclats isolés semblables à des coups de canon, tantôt grondait comme le plus fort tonnerre et semblait provenir de l'air comprimé dans la cavité.

Mais à ce bruit étourdissant ne se borna point le phénomène : bientôt la pression agissant avec les plus violens efforts sur les pierres qui bouchaient le trou de sonde, les fit écrouler peu à peu en les emportant à la mer au fur et à mesure qu'elles tombaient ; puis un matin, l'issue du trou se trouvant libre, la force aquo souterraine fit jaillir de nouveau sa gerbe majestueuse d'eau salée, et le vent emporta, comme l'année précédente, ses nuages brumeux et destructeurs sur les champs voisins.

Depuis, c'est un combat perpétuel entre les habitans et la mer : sans cesse les uns rebouchent ce trou inopportun, mais sans cesse également la mer se moque de leurs efforts impuissans, et voilà trois ans qu'elle continue alternativement à les étourdir, puis à les asperger de ses brumes salées.

DÉCOUVERTES. — INVENTIONS. — NOUVEAUX ÉTABLISSEMENS.

Le mois dernier nous en sommes restés à la canalisation des landes de Bordeaux et au chemin de fer de Paris à Saint-Germain. Jamais opération ne fut plus entravée que la belle opération de la colonie des landes de la Gironde, qui compte les Doudeauville, les Larochefoucault et les Montmorency à sa tête. Cependant, grâce à leur scrupuleuse censure et à la bonne administration des gérans, elle est dans l'état le plus prospère. En sera-t-il bientôt de même du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, quoiqu'il ait été pour ainsi dire imposé aux chambres législatives par nos ministres ? c'est ce dont il est permis de douter, car il prend son point de départ à l'une des extrémités des faubourgs les plus éloignés de Paris, et s'arrête au bas de Saint-Germain, ville sans commerce. On ne concevait pas d'abord ce projet ; on en fut donc tout-à-fait étonné ; mais deux jours après, une donation royale à cette compagnie d'une lieue de terrain à travers une forêt dont elle allait faciliter l'exploitation et quadrupler la valeur, expliqua l'énigme, et l'on s'aperçut alors qu'il y avait encore en France des courtisans. D'après ces raisons, il est facile de concevoir pourquoi une étude du chemin de fer allant de Paris à Pontoise n'a point encore été adoptée.

Mais laissons un instant nos entreprises françaises, et disons quelques mots des inventions étrangères remarquées pendant le premier sémestre de 1835. M. Jacobi, mécanicien de Kœnisberg, a fait connaître un *moteur magnétique* composé de deux systèmes de barres de fer posées sur deux disques, savoir : un fixe et l'autre tournant autour. Cependant ce moteur ne semble pas, depuis sa découverte, avoir reçu une application importante. — Aux États-Unis, sir John Willis a construit un vaisseau à ailes tournant horizontalement ; il dit beaucoup de bien de ce système, et pense qu'on pourrait l'appliquer en grand dans l'industrie. Nous voulons bien le croire pour les peuples marins habitués aux manœuvres, mais dans l'intérieur des terres il est probable qu'il exigerait un trop long apprentissage. — Dans le même pays, on voit un courageux rival de M. Lenox ;

c'est un M. Rufus Porter, mais à lui, la force des bras de l'homme ne suffit pas pour aller combattre les courans atmosphériques, c'est à la vapeur qu'il veut l'emprunter, et après avoir construit un ballon de 500 pieds de longueur sur 50 de diamètre, il établira sur la partie la plus large de cet aérostat un pont qui portera une machine à vapeur de la force de dix chevaux, et qui donnera le mouvement à une grande roue placée sur ce pont, et formée de palettes tournant autour de leur axe en hélice. Du reste, ce projet n'est ni plus ni moins fou que tous ceux du même genre que nous voyons naître et mourir. — A la fin de l'hiver on eut connaissance en France d'un nouveau procédé de purifier la soude, proposé par M. Charles Atwood, fabricant de glaces à Durham, consistant à ajouter dans la solution de soude une quantité suffisante d'un sel de fer ou de manganèse.—Si de l'Angleterre nous passons en Bavière, nous apercevons un nouvel Icare ou un nouveau Dégaine, comme on voudra l'appeler, qui se propose dans le mois d'octobre prochain de s'enlever dans les airs au moyen de simples ailes de son invention, au milieu de la grande prairie de Sainte-Thérèse, près Munich ; le nom de cet audacieux est Untsrholzer. — Les Américains, après avoir profité des bateaux à vapeur, que l'homme de guerre qui ruina la France par ses victoires et ses désastres avait si maladroitement dédaigné en leur renvoyant leur Fulton, viennent de faire construire à Baltimore un bateau remorqueur appelé *le Secours*, dont le service est pendant l'hiver de couper la glace en avant, et de se frayer un passage à lui et aux vaisseaux qu'il est destiné à remorquer à travers les glaces les plus épaisses.—L'Allemagne commence à se servir avec avantage dans les églises des cloches en fonte de fer ; elles sont plus légères et plus sonores que celles en alliage.—La marine anglaise a dernièrement adopté pour le service du bâtiment à vapeur *l'Albion* les roues de M. Symington, ayant l'avantage de donner un mouvement plus rapide à la marche du bâtiment en le garantissant du remous, ce que l'on ne peut pas obtenir avec l'ancien système. Alors les roues de M. Symington se sont trouvées en rivalité avec celles à palettes tournant sur des boulons proposées par M. Cunningham.—L'on parlait aussi à l'époque de cette invention à Londres, d'un nouvel horizon artificiel du lieutenant anglais Becher, qui donnerait la hauteur de la mer avec une extrême précision, et par un moyen fort simple. — Enfin, pour terminer notre bulletin de ce mois, nous allons dire un mot d'un nouveau chemin de fer proposé à Londres par M. Henri Pinkus : il donne le nom de chemin de fer pneumatique à son invention, consistant en un cylindre de fonte d'une longueur de quatre à cinq milles seulement sur un diamètre de trente pouces ; cylindre dans lequel on fait le vide au moyen d'une machine à vapeur, pour attirer un diaphragme faisant piston et traînant à sa suite et au-dessus du cylindre sur des rails placés en plein air des diligences et des wagons de toute espèce. Cette entreprise, qui d'abord paraît extraordinaire, n'est qu'une copie d'un chemin tout-à-fait analogue inventé et appliqué en Angleterre par notre célèbre compatriote Papin. Du reste, cette idée paraît avoir souri aux Anglais, car les millions nécessaires pour la mettre à exécution ont été souscrits en moins d'un mois.

J. O. D.

CHRONIQUE DE LA SECONDE QUINZAINE D'AOUT.

Ainsi que nous le disions dans notre dernière chronique, la chambre des députés a marché vite dans la route où voulait l'entraîner le ministère : vous trouverez difficilement une journée de cette quinzaine, où MM. les ministres n'aient emporté avec eux du Palais-Bourbon, quelqu'une des garanties que la charte de 1830 avait consacrées.

A peine était votée la nouvelle loi de procédure des cours d'assises, jugeant en matière politique, que le coup-d'état législatif s'attaquait à la grande institution du jury. C'est en vain que dans un éloquent discours, M. Hennequin revendique au nom de l'honneur national, la publicité du vote du jury, qu'au nom des lois sociales, et des principes les plus élevés des législations criminelles, il réclame le maintien des garanties qui existent contre les fatales erreurs des condamnations : c'est

en vain qu'après lui d'autres protestations énergiques se font encore entendre ; en deux ou trois séances, la chambre décrète qu'une voix de majorité suffira pour faire tomber des têtes, et que les décisions du jury seront flétries par l'infamante précaution du secret des opinions.

Or, après que la veille on avait ainsi augmenté les chances des condamnations, le lendemain on s'empressait d'augmenter la rigueur des pénalités destinées aux accusés politiques. La peine de la déportation se transformait en emprisonnement hors du territoire : et M. Guizot proclamait aux applaudissemens des centres, que la crainte, ou comme il disait pour déguiser tant soit peu sa pensée, que l'intimidation était le plus sûr et le plus solide principe d'un gouvernement : « Oh oui, » sans doute, M. le ministre de l'instruction publique, la crainte ou l'intimidation si vous voulez, » c'est le plus sûr et le plus solide principe de gouvernement pour certains hommes et pour certains » systèmes ; Saint-Just l'avait dit avant vous : mais l'histoire pourra vous dire aussi que ces hommes » et ces systèmes, les sociétés ne peuvent les subir que dans ces jours de leur existence où le déses- » poir, comme une sorte de marasme semble peser sur elles. Mais vienne le jour où le cœur » recommence à leur battre, vienne le jour où elles veulent se lever et marcher, il leur faut alors » d'autres doctrines pour les diriger, que la crainte et l'intimidation, et pour s'avancer à leur tête » d'autres hommes que ceux qui ont voulu les soumettre à l'insultante domination de la peur. »

C'était chose grave que ces discours de M. le ministre de l'instruction publique : c'était chose grave que les lois qui se votaient il y a huit jours ; et pourtant quand nous en parlons, ne semble-t-il pas que nous réveillions des souvenirs anciens et oubliés. Entre nous et les atteintes portées au jury est déjà venue se placer, toute la législation destructive de la liberté de la presse : dans cette même chambre, où il y a cinq ans, on votait en quelques heures un gouvernement qu'avait fondé la presse, en quelques heures aussi on a voté l'immolation de cette puissance créatrice du pouvoir. Les douze premiers articles du projet, douze articles qui portaient tous un démenti aux faits qui se sont consommés il y a cinq ans, douze articles ont été votés en une seule séance; et aujourd'hui même dans une sorte de causerie législative, après avoir octroyé au ministère des cautionnemens de cent mille francs pour les journaux, la majorité s'empressait de clore sa session réactionnaire en déférant à la moralité ministérielle la censure théâtrale.

Mais hâtons-nous de rappeler cependant que malgré la bruyante et coupable impatience des centres, de graves et belles paroles ont pu se faire jour. En même temps que le gouvernement se voyait accusé par M. Odillon-Barrot, de manquer aux loix que lui avait imposé la constitution de 1830 comme conditions de son existence; dominant toute cette guerre constitutionnelle, et traçant rapidement l'histoire de nos révolutions si nombreuses, M. Royer-Colard donnait de plus hautes leçons aux pays; il disait, lui, pour signaler les causes de la triste situation dans laquelle s'agite la France, il disait que « le pouvoir, créateur de la providence qui a fait la société, a été arraché de ses fon- » demens, et poursuivi comme une proie offerte à la force sur laquelle se sont élancées les plus » viles passions. »

En réfléchissant sur les enseignemens qui nous viennent ainsi à la fois des événemens et des hommes, finirons-nous par comprendre ce que les révolutions savent faire des nations qui leur livrent leurs destinées? finirons-nous par comprendre dans quels abîmes elles se précipitent, quand, au lieu des pouvoirs que la providence et la loi de leur nature leur avaient désigné pour guides, elles se laissent entraîner par la direction des pouvoirs révolutionnaires?

Dans l'espace de quarante années deux grandes expériences nous ont été données, dont l'une se continue encore; et c'est merveille de voir comment deux fois la révolution en est venue à démentir impudemment son passé, comment deux fois le mouvement révolutionnaire nous a fait rétrograder dans les voies de la civilisation et du progrès.

En 1789 que de magnifiques illusions et de magnifiques promesses qui sont venues aboutir aux affreuses réalités de la Convention, aux dégoûtantes réalités du Directoire. On avait parlé de liberté religieuse; et il arrive qu'on meurt pour sa religion! On avait parlé liberté de la presse, liberté de la pensée; et il arrive qu'on est frappé de mort aussi pour une opinion, pour une parole! On avait parlé justice, réforme des lois criminelles; et il arrive qu'il n'y a plus en France, ni lois, ni tribunaux, ni justice! On avait parlé égalité; c'était avec ce grand mot surtout qu'on avait remué les masses; et il arrive que sur les débris des trônes s'installent d'abord la sanglante aristocratie de la Convention, puis la cynique aristocratie du gouvernement directorial! Pas un des droits, qu'on a si pompeusement appelés « droits de l'homme », qui ne se trouve ouvertement méconnu pas une des libertés dictées aux constitutions par l'insurrection qui ne soit aussitôt foulée aux pieds!

En 1830, on avait pensé peut-être qu'en transigeant pour ainsi dire avec la révolution, qu'en lui

mettant une couronne sur la tête, on lui donnerait la force de régner sans violence, la force de vivre sans dévorer nos libertés, la force de marcher sans suivre la route ovale que la providence semble tracer aux révolutions: Eh bien! que l'on dise si les événemens de cinq années, si surtout les événemens d'hier et d'aujourd'hui ne démentent pas ces espérances : voyez comme les pénalités s'aggravent, comme les garanties disparaissent : voyez comme le ministère remplace à la tribune le système de la résistance qu'il proclamait il y a six mois, par le système de la crainte : voyez comme la liberté de la presse au nom de laquelle s'est faite la révolution de 1830, se voit maintenant sacrifiée aux tristes nécessités du pouvoir que la révolution a produit.

Et pendant que les choses vont ainsi en France, où en est l'Espagne si désolée et si malheureuse depuis que parodiant le principe monarchique on a voulu dire une seconde fois qu'il n'y avait plus de Pyrénées? En Espagne aussi y a-t-il progrès? quelles horribles nouvelles nous sont venues de Barcelonne, de Tarragone, de Valence, de Sarragosse! Ici l'oppression : là bas, le pillage et le meurtre : L'Espagne et la France justifient trop bien à l'heure présente les prédictions que nous faisait le plus grand écrivain du siècle, alors qu'il écrivait de sa plume étincelante, que certaines combinaisons gouvernementales devaient emporter les peuples vers le despotisme, où vers l'anarchie. J.

ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE.

Un incident déplorable a marqué l'avénement de ce grand ouvrage. On cherche à l'exploiter au préjudice de mon crédit; et, à l'aide d'interprétations fausses et malveillantes on voudrait porter atteinte à mon honneur, à la délicatesse de mes sentiments, à ma probité.

Après avoir, par la voie de plusieurs journaux, annoncé les 3, 4, et 5 juin dernier, la nouvelle de la publication d'une *Encyclopédie catholique*, qui avait été déclarée au bureau de la librairie, conformément à la loi, le 24 juin 1834; je ne fus pas peu surpris de voir paraître, dans la *Quotidienne* du 8 juin dernier, l'annonce d'un ouvrage portant le même titre, avec le nom de M. Saint-Priest que je n'avais jamais vu. Je remontai à la source de cette annonce, et l'on m'apprit que M. de Saint-Priest avait déjà donné de la publicité à son *projet* au mois de septembre 1834, dans deux journaux, mais que les personnes qui en avaient eu connaissance l'avaient considéré comme abandonné.

Quoiqu'il en fût, je dus renouveler mes annonces. Mais, pour prévenir une collision toujours désagréable entre hommes de même opinion, j'allai voir M. de Saint-Priest d'après l'avis de M. Berryer, qui ne doutait pas que le titre d'*Encyclopédie catholique* ne fut abandonné par M. de Saint-Priest à la simple inspection d'une pièce qui constatait *légalement* notre antériorité de trois mois.

M. de Saint-Priest avança tout d'abord que je lui avais *volé son titre d'Encyclopédie catholique*, ajoutant que, si *je ne me hâtais de le lui restituer, il saurait bien m'y contraindre par la voie des tribunaux.* — Mais, monsieur, lui répondis-je, ne vous faites vous pas illusion sur vos droits? je veux bien croire, moi, qu'il en est ainsi, et que vous nous accusez (je parlais au nom de la Société que je représente), d'une usurpation dont peut-être vous êtes seul coupable. Je viens savoir de vous sur quoi vous vous fondez, et je vous offre de mettre sous vos yeux le titre que nous invoquons.

Alors M. de Saint-Priest me dit que, le 16 septembre 1834, il avait fait publier dans deux journaux l'annonce de l'*Encyclopédie catholique, pour prendre possession du titre, constater sa priorité et empêcher que personne ne s'emparât de* son *idée.*

C'était, lui répliquai-je, un fort mauvais moyen, puisque vous n'étiez pas en mesure de publier votre ouvrage, et vous ne faisiez pas ce que la loi commande en pareil cas; or, nous, qui n'étions pas en mesure de publier alors une *Encyclopédie catholique*, nous n'en avons pas fait, avant le temps, l'annonce dans deux journaux, mais M. Amic, homme de lettres, notre *cédant et notre associé*, avait, trois mois avant vos deux annonces, et le 25 *juin* 1834, *pour prendre date aussi*, fait faire par son imprimeur, *en exécution* de la loi du 21 octobre 1814, la *déclaration*, au ministère de l'intérieur, d'une *Encyclopédie catholique* dont il avait en 1833, entretenu MM. Ballanche, Bayle, Cyprien Desmarais, Duchatelet, et plus tard d'autres hommes de lettres dont *un très lié avec vous.*

M. de Saint-Priest, qui ne connaissait qu'une déclaration faite le 4 juin 1835, par Béthune, chargé alors de l'impression de notre *Encyclopédie catholique*, parût stupéfait; mais il reprit bientôt avec arrogance qu'il *irait devant les tribunaux faire discuter la valeur de notre déclaration, dont il se moquait* au *surplus*, parce qu'à ses yeux elle ne suffisait pas pour faire acte de propriété. *Cela constate au moins notre antériorité*, lui dis je, et c'est beaucoup pour nous qui ne voulons pas exploiter les projets des autres. *Antériorité* soit, ajouta-t-il, *je m'en moque encore.*

Je sortis peu satisfait de la courtoisie et des singulières expressions de mon antagoniste, il était cinq heures du soir. Le lendemain je rendis compte de ma démarche à M. Berryer, qui ne vit rien autre chose à faire, vis-à-vis de M. de Saint-Priest, qu'une sommation de

cesser toute publication sous le titre d'*Encyclopédie catholique*. Je signifiai cet acte malgré moi et avec le plus grand regret d'avoir à faire à un homme aussi intraitable (1). Trois jours après je reçus de M. de Saint-Priest une assignation devant le tribunal de commerce pour qu'il me fut fait défense de prendre le titre d'*Encyclopédie catholique*. Ainsi fut le procès engagé sur cette question : *A qui appartient le titre d'Encyclopédie catholique?* Je ne le réclame pas *en mon propre nom*, *mais comme étant aux droits de M. Amic*, *et comme gérant de la société de l'Encyclopédie catholique*. Il s'agissait avant tout d'une question de bonne foi et comme *en fait*, ainsi du reste que l'ont reconnu les premiers juges, M. Amic avait été le créateur du titre l'*Encyclopédie catholique*, à lui appartenait le titre. Je représentais M. Amic, donc le TITRE devait m'appartenir.

M. de Saint-Priest a combattu la *déclaration*, dont nous nous prévalions, en disant que cette déclaration n'ayant pas été suivie de la publication de l'ouvrage elle ne pouvait être opposée à ses annonces faites au mois de septembre et notamment au *dépôt* qu'il *avait fait de deux exemplaires de la première livraison de son Encyclopédie catholique*, *le 27 septembre* 1835, *à la librairie* (2) ; deux actes qui, à l'en croire, devaient lui assurer la propriété du titre. A l'appui de son système il a présenté des considérations où se manifeste toute la mauvaise foi d'un plaideur qui s'efforce de faire prévaloir les subtilités du droit contre la justice et l'équité. Ainsi il me prête des mensonges officiels, parce que dans une sommation l'huissier a omis d'ajouter à ces mots *deux exemplaires* celui-ci (*prospectus*). Dans des mesures que j'avais prises contre les plagiaires en m'assurant du titre *Encyclopédie catholique*, sous diverses modifications, il *a vu des hésitations*, *des actes de déloyauté*, il a voulu se donner un air de grandeur et de générosité en disant que *lorsque je lui exprimais le désir de prévenir une condamnation* (3).... par un arrangement, il offrit de m'abandonner *son* titre *et le résultat de ses travaux* (4), si, en oppotion aux témoignages dont il se vante, je pouvais établir par cinq personnes, que j'avais manifesté, *avant le mois de juin* 1835, l'intention de publier l'ouvrage en question. Enfin M. Saint-Priest a couronné son système de défense en méconnaissant que je fusse aux droits de M. Amic, qui cependant travaille avec nous, qui est notre associé, etc.

Mais M. Amic n'était pas en cause dans le procès, et le tribunal, adoptant ce dernier motif, m'a fait défense de ne plus prendre le titre d'*Encyclopédie catholique*.

C'est donc par un vice de procédure que le tribunal nous a condamné; cette procédure sera régularisée en appel, nous n'en doutons pas, par l'intervention de M. Amic. Je ne veux pas à l'avance exposer tous nos moyens de défense; mais je puis le dire ici, le jugement MEME confirmé, il n'en resterait pas moins constant que M. de Saint-Priest A PRIS un titre qui nous appartenait.

J'en reste là aujourd'hui, promettant d'autres révélations si la conduite de M. *Ange de Saint-Priest* les rend nécessaires. La bonne foi et l'équité, étant donc de notre côté, nous poursuivrons la publication de *notre Encyclopédie*, fussions-nous obligés d'en modifier le titre.

JULES FORFELIER, *gérant*,
cessionnaire de M. Amic, auteur de l'*Encyclopédie catholique*.

---

(1) Sa conduite à mon égard avait été si peu digne d'un homme qui se posait comme *auteur* d'une Encyclopédie catholique, que j'en fus presqu'offensé; je la fis connaître à un de mes amis, qui, sous l'impression qu'il en reçut, rédigea un post-scriptum sur les plagiaires, post-scriptum dont M. de Saint-Priest se sentit si vivement piqué quoiqu'il n'y fût pas nommé, qu'il m'a depuis lors déclaré guerre *à mort*. On a vu contre moi deux lettres de lui dans les journaux, et ces deux lettres *donnent la mesure* du caractère *grave* de M. de Saint-Priest, qui, depuis m'a dit en propre terme qu'il me *déconsidérerait dans l'opinion publique* si j'avais *l'audace* de poursuivre la publication de l'*Encyclopédie catholique*, à quoi j'ai répondu avec toute la modération dont je suis capable, que mon honneur et ma probité étaient à l'abri de toute attaque; qu'on pourrait bien parvenir à me dégoûter de la carrière dans laquelle je m'étais jetté par goût et par opinion, mais qu'alors j'en sortirais la conscience tranquille avec toute liberté et toute indépendance, sans rien devoir à personne et sans regretter qu'une chose, de m'être trouvé deux fois en face d'un homme pour lequel je n'avais plus ni estime ni considération.

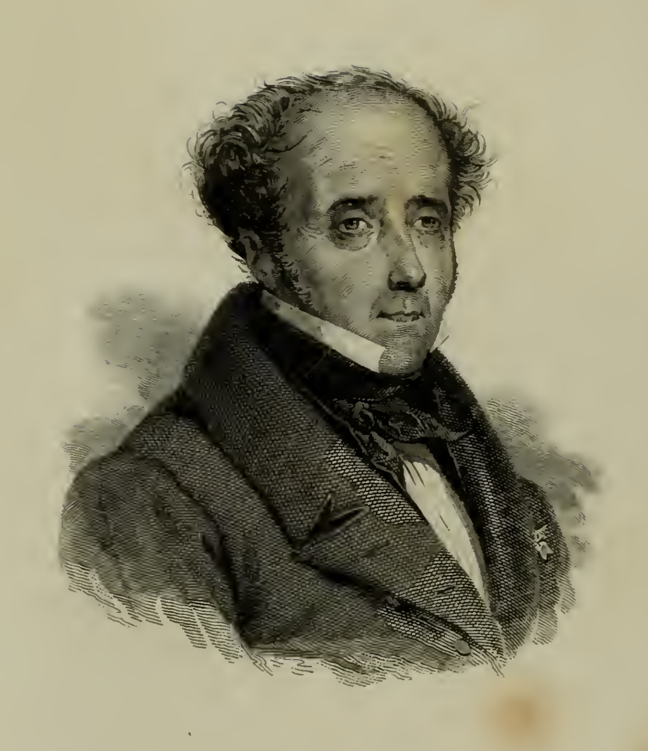
(2) Pressé de représenter ces exemplaires, il a été obligé d'avouer qu'ils se composaient *de deux informes feuilles de* 16 *pages imprimées avec précipitation*, et qu'il n'a pas osé mettre au jour. Cependant aux termes de son prospectus *provisoire* et d'après ses annonces, chaque livraison devait se composer de 300 *pages*.

(3) Ceci n'est pas un *mensonge*, comme dirait M. de Saint-Priest, mais tout simplement un fait inexact. Je me suis *prêté* à deux démarches pour éviter le scandale d'un procès, et non pour prévenir une condamnation.

(4) Je le crois bien, au 19 août, *il n'avait* encore rien de fait, qu'un acte de société inéxécutable, et nul quant à la forme, puisque la durée de la société ne s'y trouve pas limitée. Au surplus, pour la preuve qu'il nous demandait, que pouvais-je lui offrir de plus que la *déclaration* deM. Amic *du* 25 *juin* 1834, et les témoignages de MM. Ballanche, Cyprien Desmarrais, Laurent Bayle, le major Bernard Sourdat, Duchâtelet.

JULES FORFELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



CHATEAUBRIAND

Gravé par M. Lefevre

L'Echo de la Jeune France

L'ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

L'Echo de la Jeune France paraît en 2 éditions, 1° une édition de luxe, avec gravures, les 1er et 15 de chaque mois, prix : 13 fr. 50 c. par an; 2° une édition mensuelle, le 5 de chaque mois, prix, par an, 7 fr. 50 c.—On souscrit, à Paris, rue Feydeau, 22; dans les bureaux des postes, des messageries, et chez tous les libraires. (Les lettres non-affranchies sont refusées.)

SOMMAIRE.

I.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

VERSAILLES.

Versailles! ce nom est trop grand pour notre siècle! trop à l'étroit dans nos mesquines idées du jour! Versailles! c'était bon alors que parmi les hommes la royauté était reconnue fille du ciel. Un roi, *lieutenant de Dieu*, pouvait sans orgueil se bâtir Versailles, et l'habiter dignement. Mais, je vous le demande, que ferait sous ses magnifiques voûtes un roi d'aujourd'hui?..

Il y serait un contre-sens et comme un anachronisme....

Les rois de ces derniers temps l'ont bien pensé. — Napoléon, qui ainsi qu'Alexandre trouvait le monde trop petit pour ses conquêtes, a cru que *Versailles* serait trop grand pour lui, et ce soldat couronné, qui s'était assis sans gêne sur tous les trônes de l'Europe, n'a jamais voulu aller dormir dans la chambre de Louis XIV.

Louis XV a vécu à Versailles sans le remplir,... et sans le malheur qui agran-

dit tout, Louis XVI et sa cour eussent été comme perdus dans l'immense demeure du grand roi; à ces somptueuses salles dorées, à ces longues galeries de glaces et de peintures, entre ces files de statues de dieux, de déesses, de héros et d'empereurs, il faut autre chose que des rois en pantalon et en frac.... Sous la voûte des temples, on veut voir au moins des demi-dieux!

Mais je le répète, ce qui est trop grand pour nos mesquineries actuelles, allait bien, allait juste aux gloires du grand siècle.. Oui, il faisait beau voir auprès *de Louis Dieudonné*, dans les vastes salles, dans les larges allées de Versailles, tous ces hommes qui s'étaient pour ainsi dire donné rendez-vous à cette belle époque, pour former les rayons du roi qui avait pris le soleil pour emblème..... hélas! ce soleil si long-temps radieux, avant son coucher a perdu de sa splendeur : des nuages noirs sont survenus; pendant quelques instans ces nuées se sont colorées des derniers rayons de l'astre, mais quand une fois il a été tout-à-fait couché, comme un géant vaincu, l'occident s'est fait pâle et terne,... cet occident de Louis XIV, c'est *Versailles!*... Je viens de le visiter... Oh! comme le génie des vieilles monarchies dort bien là! quelle voix assez puissante pourra le réveiller jamais? quelle voix assez puissante pour lui dire *relève-toi?*.....

Aucune.

Versailles, ce n'est pas un lit de repos pour la vieille monarchie, c'est son tombeau! tombeau noble et superbe, et qui surpasse en grandeur les immuables tombes des Pharaons!

Des écrivains adeptes du philosophisme, ont publié que Louis-le-Grand avait eu la petitesse de ne pas vouloir habiter St-Germain, parce que de ses hauteurs il apercevait les deux flèches mortuaires de St-Denis, et qu'alors la pensée de Versailles lui était venue. Je ne sais jusqu'à quel point cette assertion est vraie. Je sais seulement qu'en 1661, lorsque Mansart fut consulté sur les projets gigantesques du roi, il fut question d'abattre le petit château que Louis XIII s'était fait bâtir pour *rendez-vous de chasse*. Son fils repoussa cette idée, et voulut respectueusement conserver au milieu des constructions nouvelles le petit château bâti par son père.

Ce petit château on le reconnaît aujourd'hui au fond de la cour de marbre,.. dites, dans un esprit aussi absolu que celui de Louis XIV, cette pensée filiale ne vous touche-t-elle pas? A moi, elle est allée au cœur.

Dans cette cour de marbre, j'ai encore rencontré quelque chose pour m'émouvoir et m'attendrir. En 1803, un vieux Suisse me fit remarquer dans un coin, et tout proche du bâtiment de Louis XIII, un cerisier;.. cet arbre qui avait poussé et grandi entre les pavés de marbre, avait été planté et soigné par Louis XVI enfant... De tout ce que ce roi, le plus honnête homme de son royaume, avait fait, il ne restait plus rien debout en France, rien que ce petit arbre qui continuait à verdir et à fleurir tous les ans.

Dans cette même cour de marbre, pour faire suite *aux plaisirs* (1) *de l'isle en-*

---

(1) Titre d'un ouvrage de Molière.

chantée et divertissemens du roi à Versailles, commencés le septième jour de mars 1664, fut représentée la tragédie en musique d'Alceste.

Le corps du bâtiment faisait le fond de théâtre, les deux ailes formaient comme les coulisses, et toute l'architecture du petit château *était éclairée en chandelles de cire!*

De nos jours cette cour de marbre a vu *d'autres tragédies*, et son pavé noir et blanc a été cruellement rougi... Vous vous souvenez tous comme le sang fidèle y a ruisselé, alors que la populace de Paris, soulevée, soudoyée, conduite par un infâme, est venue se ruer contre Versailles pour en arracher Louis XVI, Marie-Antoinette, madame Elisabeth, madame Royale et le Dauphin! vous vous souvenez tous avoir lu que, dans cette sanglante journée, un homme trop lâche pour se montrer, s'était déguisé en femme, en poissarde avinée... Des écrivains du temps ont assuré que son visage bourgeonné de débauche avait été reconnu dans la foule des mégères échevelées! et que sa voix avait hurlé comme celles des cannibales : *Mort! mort au tyran, à sa femme et aux petits louveteaux.*

Je douterais peut-être de ceci, mais les votes de la convention et le nom des votans ont été conservés par l'inflexible histoire, et ce qui s'est passé quelques jours avant le 21 janvier fait croire à tous les détails de la sanglante orgie de Versailles. . . . .

En parcourant l'immense étendue de ce désert royal de Versailles, je me prenais à penser que quelquefois l'épouse délaissée de Louis XIV avait dû promener ses chagrins pendant le silence des nuits dans ses longues et larges allées qui partent du château, comme autant de rayons pour descendre vers les bois et les eaux;.... alors avec la fidèle confidente de ses ennuis, elle aura gémi tous bas de l'inconstance de son royal époux, et dans sa piété plus que dans sa rancune, elle aura dit avec crainte : *Il lui faudra expier la peine qu'il me fait, car ce que Dieu pardonne le moins aux rois, c'est le scandale!.....*

Magnifique palais du grand roi, si tu devais des expiations pour tes fêtes trop voluptueuses, pour tes amours trop publiques, pour ton faste trop oriental..... ah! maintenant tu ne dois plus rien, tu as tout expié... ton deuil dure encore et durera toujours. Châteaubriand a dit tes douleurs!

Si tes bosquets, tes grottes, tes labyrintes ont vu trop de lascives joies, trop de criminels plaisirs; que tout cela te soit maintenant pardonné, car les gémissemens ont été entendus là où résonnaient d'amoureux concerts, la solitude est venue s'asseoir là où dansait le plaisir, et le sang a coulé là où l'on effeuillait des roses sous les pas de la beauté. Splendide Versailles que tout te soit donc pardonné! . . . .

. . . .

Celui qui vient rêver dans cette grande et majestueuse allée du Tapis-Vert, qui, se tournant du côté du château, ne voit plus rien que le ciel au-dessus de son toit peuplé de statues, s'il est Français, se sent un mouvement d'orgueil; quel royaume a un semblable palais à montrer? quelle nation moderne a eu un roi comme Louis XIV?.... *Celui-là savait bien son métier.*

Celui-là voulait que Dieu seul fût au-dessus de lui; — et si vous regardez le

château qu'il s'est bâti, vous verrez qu'il a rendu cette pensée visible à tous les yeux : — il a voulu qu'il y eût quelque chose qui s'élevât plus haut que les voûtes du salon de la guerre, du salon de la paix, de la grande galerie d'apparat et de la salle du trône.—C'est le faîte de la chapelle ; son toit doré surmonté de la croix domine tout l'édifice... A Versailles, l'étranger n'est point obligé de demander la demeure de Dieu, elle s'élève plus haut que celle du roi.

Aujourd'hui dans bien des palais la chapelle est pour ainsi dire cachée ; cela se conçoit dans un siècle où le respect humain a tant d'empire, qu'il y a des princes qui n'ont pas le courage d'avouer leur religion.

Ce n'est pas d'une seule fois que l'on peut énumérer toutes les merveilles de Versailles ; — aussi je m'arrêterai aujourd'hui à sa chapelle.

En entrant dans cette maison de prière, la magnificence est telle que les yeux avides, incertains de leur choix, courent de chefs-d'œuvre en chefs-d'œuvre et n'ont plus la liberté de s'arrêter... L'admiration vous saisit et vous captive, c'est vraiment à croire que l'on n'est plus sur la terre, et que déjà on s'est rapproché du ciel. — Toute cette foule de saints, de chérubins, d'anges et d'archanges, — tous ces nuages lumineux, toutes ces gloires qui brillent vous cachent ce que vous voyez tous les jours. — Ici plus de sol vulgaire, c'est le jaspe et le porphire ; ici plus de murailles de pierres, c'est l'or mêlé aux plus vives couleurs.... Et quelle poésie dans toute cette nation de saints et de saintes, d'anges et d'archanges, de symboles et d'allégories !

Près de la tribune du roi, à laquelle les majestés de France parvenaient par une porte large de huit pieds et élevée de dix-sept, la première allégorie que j'ai remarquée est celle de l'*Humilité*; elle a un agneau et une couronne à ses pieds.

A côté d'elle se voit la *Sagesse*; celle-ci a des ailes pour nous montrer qu'elle vient du ciel.

Puis la *Libéralité chrétienne*, appuyée sur une corne d'abondance, d'où s'échappent des pièces d'or, que reçoit un enfant.

Puis la *Clémence* ; elle tient une flèche qui pouvait blesser et qu'elle brise ; elle est à moitié couchée sur un lion ; elle serait terrible si elle voulait : elle veut être douce.

Ainsi on le voit, dans ce siècle, que quelques-uns s'obstinent à nous montrer, comme tout rempli d'adulateurs, — les premiers artistes de France plaçaient près du puissant monarque qui venait prier le Dieu des rois,

L'*Humilité*, qui leur dit de n'avoir pas l'orgueil du pouvoir ;

La *Sagesse*, qui leur commande d'apporter de la modération à leurs entreprises;

La *Libéralité*, qui leur ordonne d'être compatissans et *aumôniers* envers les pauvres;

La *Clémence*, qui leur conseille l'amnistie....

Nos hommes d'état d'aujourd'hui donneraient-ils de meilleures leçons à leurs rois que nos artistes n'en ont donné à Louis XIV ; — en vérité je ne le pense pas.

Plus loin, dans le corps de la chapelle, j'ai admiré bien d'autres allégories; entre autres,

Le *Zèle*, avec un livre ouvert et une lampe allumée;

La *Piété*, avec des ailes de colombe pour s'envoler vers Dieu;

L'*Obéissance*, avec un voile et un frein;

La *Pureté*, qui porte un tamis d'où s'échappe de l'eau pure.

Et enfin l'*Espérance*, couronnée de fleurs et regardant le ciel, comme s'il lui manquait quelqu'un... Mais je m'arrête... cette figure pourrait devenir séditieuse si je la décrivais davantage.

Je passe à l'allégorie de la *Prudence*, celle-ci a un doigt sur la bouche, et a jeté la plume qui lui servait à écrire sur ses tablettes les faits de son temps. Je l'imite.

Vicomte Valsh.

CHATEAUBRIAND.

Il arrive une époque dans la vie littéraire de l'homme de génie où la critique doit renoncer à l'examen des détails, à ce qu'on pourrait appeler l'anatomie de l'œuvre. Cela a lieu lorsque, après bien des fluctuations, l'opinion publique s'est fixée sur un écrivain et lui reconnaît une portée sociale quelconque : lorsqu'à la place de l'homme de lettres, elle voit l'homme de génie. Alors, sous peine d'être futile et arriérée, la critique doit entrer dans une nouvelle voie; elle doit accepter l'écrivain tel qu'il est, avec ses défauts et ses beautés, sur lesquels il n'est plus permis de revenir, parce que chacun, selon ses sympathies individuelles, a formé son opinion; mais une tâche bien autrement importante lui est prescrite alors, à cet homme qui s'est élancé pour saisir le sceptre sous lequel se courbent les intelligences, elle doit demander ses titres, ses droits; et quand il a exercé cette royauté sublime, elle a encore à lui demander compte des idées qu'il a jetées dans le monde et de l'influence qu'elles y ont exercée, car c'est elle qui doit décider si les peuples auront à célébrer la naissance de cet homme comme un jour de fête, ou à le couvrir le jour d'un voile de deuil.

Cette époque est arrivée pour M. de Châteaubriand, tout a été dit pour ou contre lui pendant les trente années de sa carrière littéraire et politique. Il n'est pas une phrase du *Génie du Christianisme* ou des *Martyrs* qui n'ait été analysée; pas une opinion du diplomate, du ministre ou de l'écrivain politique qui n'ait été discutée. La société a pu entendre les attaques et les défenses; ni les unes ni les autres n'ont été épargnées. Maintenant, pour continuer la comparaison commencée, les débats sont fermés. L'écrivain a annoncé qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa défense et que sa voix ne se ferait plus entendre que de l'autre côté du tombeau. Critiques, jugez maintenant, si vous l'osez; mais souvenez-vous bien que ce n'est pas seulement sur un homme que vous allez prononcer, mais

sur un siècle, et sur le siècle le plus multiforme, le plus discordant, le plus rebelle à l'analyse qui ait pris sa place dans l'histoire; siècle de passions ardentes, irritables et néanmoins généreuses; siècle présomptueux, vaniteux et qui a raison de l'être, car les choses qu'il a accomplies sont grandes; siècle d'étude et d'action, qui d'une main combattait à Moscou, et de l'autre créait une littérature nouvelle. C'est ce siècle que vous allez juger, car M. de Châteaubriand et le XIXe siècle, c'est la même chose.

L'entreprise est bien grande et nous n'avons pas la présomption de nous offrir pour l'accomplir. Notre but n'est autre que de réunir sous les yeux de nos lecteurs les pièces de ce beau procès, et aussi, témoins obscurs de cette lutte généreuse, de dire l'impression qu'elle a produite sur nos esprits.

Ce serait peut-être ici la place de passer en revue les premières années de la vie du vicomte de Châteaubriand, mais nos lecteurs se rappellent avec quel empressement l'*Echo de la jeune France* a fait connaître ces premiers jours passés sous le toit paternel, ou de Saint-Malo, ou de Combourg; ces premiers jours qui prophétisaient le grand homme. Nous passerons donc par-dessus tous ces détails.

Comment se serait formulé l'avenir littéraire et philosophique de M. de Châteaubriand si l'ordre de choses alors existant n'eût éprouvé aucun changement. C'est difficile à dire; aurait-il subi la loi de cette coterie intrigante qui absorbait alors la littérature et distribuait la gloire, ou, se rejetant en dehors de ces exigences, eût-il eu le sort de ces nobles et vigoureux génies qui n'ont ni aïeuls ni descendans, qui passent dans le monde solitaires et ignorés et devant lesquels la postérité s'arrête étonnée comme le voyageur au désert devant un monument gigantesque sans date et sans caractère local.

Mais il était dans la destinée du grand mouvement social de 1789 de changer toutes les conditions d'existence, toutes les formes sociales et intellectuelles. La révolution surprit le sous-lieutenant du régiment de Navarre dans un de ces états de malaise moral qui signalent les crises importantes de la vie. Sans doute, dans ses rêves ardens il demandait à cette puissance capricieuse qui présidait à sa destinée de le faire sortir du calme flagrant de la nullité, sous le poids de laquelle il gémissait et la société avec lui. Sa demande fut exaucée, et celui qui demandait de fortes émotions put assister à l'agonie d'un monde qui expirait dans les convulsions. Les principes de la révolution furent ceux du jeune Châteaubriand; il assistait aux assemblées des partisans de la révolution, et c'est à la suite de l'une de ces réunions que le grand orateur de l'assemblée nationale, Mirabeau, appuyant sa large main sur l'épaule du jeune officier, alors encore inconnu, lui disait avec une amertume sauvage: « Ils ne me pardonneront jamais ma supé» riorité. »

Malgré la forte trempe de son esprit, le jeune gentilhomme breton paya son tribut aux erreurs du siècle de Voltaire; quelques pages de ses écrits le prouvent.

C'est du retour de M. de Châteaubriand aux idées religieuses que date la mission qui lui a été confiée et pour laquelle lui a fait remise toute la puissance du génie. Or, cette mission a eu un double objet: littéraire et politique. La mission

littéraire de M. de Châteaubriand a été de fonder l'art chrétien ; sa mission politique a été, à travers bien des hésitations et d'incertitudes, l'union de l'ordre et de la liberté, et s'il ne lui a pas été donné de résoudre ce grand problème de nos sociétés modernes, du moins il a eu le courage de le poser, de dire que le salut n'était que là, et de convier à cette œuvre toutes les jeunes intelligences de l'époque.

Voyez cet émigré qui, en 1800, sous un nom supposé, se glisse furtivement en France! Eh bien! c'est celui qui doit un jour faire pâlir l'astre de Bonaparte lui-même devant l'éclat du sien. Napoléon et Châteaubriand, les deux puissances du XIXe siècle! dont l'un a régné par le glaive, l'autre par la parole. L'un, après avoir changé la face de l'Europe, est allé s'éteindre sur une île déserte ; l'autre, après avoir ouvert une voie nouvelle aux intelligences, a survécu à sa gloire et finit dans le silence une vie qui fut si pleine.

Une première édition du *Génie du Christianisme* avait paru à Londres dès 1802. Les voies avaient été préparées à cet ouvrage par l'épisode d'*Atala* qui en avait été détaché. Il eut donc le mérite capital d'arriver à propos. Le succès en fut immense et proportionné à la nouveauté de l'idée dont il était le développement. L'auteur s'était posé pour thèse de démontrer, contre l'école philosophique et railleuse du XVIIIe siècle, que le christianisme, loin d'être antipathique aux beaux-arts, au bon goût et au génie, leur offrait, dans ses dogmes, dans ses mystères, dans sa morale, dans ses cérémonies, des inspirations bien supérieures à celles de la mythologie païenne. On voit que l'écrivain n'a touché qu'un côté de la démonstration chrétienne, le côté artistique, et qu'il a omis le côté scientifique et philosophique ; il en convient lui-même et il en donne pour raison la nécessité de prouver que le christianisme est une chose sérieuse, grande et poétique, et partant, digne d'examen, avant de le démontrer philosophiquement. C'est de cet ouvrage que date l'impulsion religieuse du siècle que nul maintenant ne peut révoquer en doute. Le premier consul rouvrait les églises, et la parole de Châteaubriand y appelait les nouvelles générations.

Le *Génie du christianisme* demandait un complément; les théories littéraires qui y étaient posées avaient besoin d'être démontrées par un exemple. L'auteur avait avancé que le christianisme était plus épique que les mythologies païennes : il fallait le prouver. Pour cela, il fit les *Martyrs*. La conséquence nécessaire est que ce poème, selon moi, n'est pas une œuvre spontanée et de génie, mais une œuvre de travail et d'imitation- Quelques-uns croient voir en le lisant qu'il n'a pas été composé sous l'empire d'une inspiration semblable à celle qui obsédait la prêtresse d'Apollon sur son trépied ; on citera éternellement des morceaux admirables tirés de ce poème, mais on ne le donnera jamais dans son ensemble comme une œuvre qu'on puisse mettre, pour la conception de l'ensemble, sur la ligne de l'*Iliade,* de la *Divine Comédie*, du *Paradis perdu.*

Le voyage d'Orient fut entrepris par M. de Châteaubriand en 1806 dans le but de recueillir les matériaux de son poème. Il visita l'Italie, la Grèce, la Syrie, la Judée, et revint par l'Égypte et l'Espagne. Ce voyage dura un an et demi. Ayant vers ce temps là perdu le privilége du *Mercure de France*, il exé-

cuta un projet de retraite qu'il nourrissait depuis long-temps. Il avait avisé aux environs de Paris un vallon ignoré, solitaire, poétique, véritable oasis qu'on ne s'attendrait pas à trouver au milieu des horizons plats et nus qui environnent la capitale. Vallée paisible et obscure que j'ai visitée avec la ferveur d'un pèlerin et dont je me garderai bien de divulguer le nom de peur de l'exposer à l'indiscrète curiosité de la foule. C'est là que M. de Châteaubriand a composé l'*Itinéraire* et les *Martyrs*, c'est là que le surprirent les événemens de 1814.

Avec la restauration commence la vie politique de M. de Châteaubriand. Ici les divergences de l'opinion sur son compte deviennent plus prononcées ; car si tout le monde reconnaît son admirable génie d'écrivain, beaucoup lui contestent les talents de l'homme d'état. Pour nous, nous dirons toute notre pensée. La conduite de M. de Châteaubriand pendant toute la durée de sa vie politique a été loyale et sans reproche ; ses sympathies ont été acquises à toutes les opinions généreuses et indépendantes. S'il a possédé le pouvoir, nul ne peut l'accuser de l'avoir fait peser sur qui que ce soit, et chacun sait qu'il l'a quitté les mains nettes de la flétrissure de l'or, la seule que rien n'efface. Mais le maniement des affaires publiques exige autre chose que de la loyauté, de l'intégrité, de la vertu. Il exige une habileté que d'autres appelleraient astuce, une finesse qui frise la trahison ; il faut pour être homme d'état une foule de qualités que l'honnête homme ne connaît pas. M. de Châteaubriand doit être fier de ne les avoir pas possédées, et c'est avec une bien grande raison qu'un poète l'invitant à la retraite, alors qu'il était au faîte de la puissance, lui disait :

Fils du ciel, inhabile aux crimes de la terre,
Ah ! reviens parmi nous !

Et puis, la société entrant dans des conditions d'existence si nouvelles, si inconnues, quelques hésitations, quelques vacillations ne sont-elles pas bien pardonnables? Au reste, quelque fondés que puissent être les reproches que la postérité pourra adresser à l'écrivain du *Conservateur*, au collègue de M. de Villèle ou au publiciste du *Journal des Débats*, elle se découvrira le front devant celui qui fut toujours et en tout temps le *courtisan du malheur*.

La révolution de 1830 coïncida avec la publication de son dernier écrit, qu'il fut même obligé de donner imparfait : les *Études historiques*. Des vues saines et élevées caractérisent cet ouvrage, dont l'introduction renferme une appréciation juste des travaux intellectuels de notre époque.

Depuis lors M. de Châteaubriand n'a paru sur la scène du monde qu'à de longs intervalles et pour peu de jours. Il a pensé que sa carrière était finie, et qu'il ne lui restait plus qu'à se juger lui-même avec la haute impartialité de son génie ; c'est à quoi sont destinés les *Mémoires d'outre-tombe* qu'il prépare depuis long-temps, mémoires précieux, mais dont l'acquisition sera accompagnée des larmes de la France, car elle ne les possédera que lorsqu'elle aura une grande perte à déplorer.

Et maintenant, si vous me demandez ce qu'est devenu celui qui fut ministre plénipotentiaire au congrès de Vérone, ambassadeur à Rome et à Londres, pair

de France et ministre des affaires étrangères, celui qui composa le *Génie du christianisme*, *Réné* et les *Martyrs;* je vous dirai avec simplicité et vérité : Il vit retiré à l'hospice Marie, qu'il a fondé, rue d'Enfer, nº 84, et il traduit Milton pour vivre.

MOUTTET.

MILTON ET M. DE CHATEAUBRIAND.

Le plus grand poète des temps modernes, le maître de la langue nouvelle, celui-là même qui, venu après Voltaire, et dans un siècle qui appartenait à Voltaire, a démontré à tous que le christianisme était la seule poésie du monde, M. de Châteaubriand, vient de se faire traducteur, lui, le grand écrivain original! La nouvelle est sûre, elle n'a pas été inventée par les partis, elle est vraie. Voilà donc où en est arrivée cette haute intelligence! Elle ne veut plus créer, parce qu'elle n'ose plus créer, elle se fait l'esclave des créations étrangères. Châteaubriad le poète n'ose plus être le grand poète de la France, il s'attèle au char d'un poète de l'Angleterre! Devenu la proie des libraires et des marchands de livres, cet illustre défenseur de la royauté et des libertés royales se soumet au plus pénible des travaux pour un esprit de cette trempe; lui qui marchait d'un pas si ferme à la tête de la société de son temps, il en est réduit à suivre pas à pas un étranger; lui, cet aigle qui volait au-dessus de tous les aigles ses compagnons, il s'est résigné à abaisser son vol et à ne plus briser les nuages le premier. En un mot, l'*auteur des Martyrs*, du *Génie du Christianisme*, de *l'Histoire des Révolutions*, le voyageur, le poète, le grand politique, le grand artiste, le pair de France, l'ambassadeur, l'homme au niveau de toutes les fortunes, grandes et mauvaises, le voilà qui en est réduit pour vivre à traduire en français le *Paradis perdu* de l'anglais Milton!

En présence de pareils revers osez donc vous plaindre vous qui êtes tombé de haut! Voilà M. de Châteaubriand qui finit comme a commencé le philosophe Epictète, par tirer l'eau du puits pour vivre; voilà l'homme qui renonce de gaîté de cœur à ses pensées, à sa poésie, à sa politique, pour les pensées, pour la poésie, pour la politique d'un autre. Et quel autre! L'ancien compagnon, l'ancien défenseur, l'ancien ami de Cromwell, Milton, qui fit l'apologie du meurtre de Charles Stuart!

Qui l'eût dit à Milton, à ce pauvre aveugle de génie, qu'un jour ce grand honneur lui arriverait d'ètre traduit par un homme d'un si grand génie? qui l'eût dit à Milton que son poème, le *Paradis perdu*, que pas un libraire de Londres ne voulait acheter pour cent écus, aurait pour interprête le plus grand écrivain de la France? Insigne honneur que Milton, dans sa glorieuse misère, ne pouvait pas rêver!

Et pourtant dans ces deux hommes qui se ressemblent si peu, Milton et Châteaubriand, que d'analogies on pourrait saisir encore? Tous les deux grands poètes, tous les deux poètes chrétiens, tous les deux hommes politiques, enfans d'une révolution tous les deux; enfin pauvres tous deux, après avoir eu leur

grande part de puissance dans les affaires de ce monde. Voyageurs aussi tous les deux; M. de Châteaubriand, voyageur dans les forêts-vierges du Nouveau-Monde, prête l'oreille aux mille bruits tous nouveaux, aux murmures infinis, à la prière éternelle de cette nature qui se réveille. Milton, voyageur en Italie, va saluer Galilée dans sa prison, il se perd avec délices dans cette patrie des arts toute retentissante encore de la gloire du Tasse. L'un et l'autre ils sont rappelés brusquement de leur voyage par cette voix qui criait d'un bout du monde à l'autre, en 1640 comme en 1789 : *La royauté se meurt!* Mais ils arrivent avec des sentimens bien différens : Milton, à ce bruit de trône qui croule, a senti fermenter dans son âme le vieux levain du républicain d'Angleterre ; M. de Châteaubriand, à la même nouvelle, a senti les émotions du gentilhomme royaliste. Milton accourt pour porter, lui aussi, son coup de poignard à la royauté expirante ; M. de Châteaubriand sort tout-à-coup de son extase poétique, il dit adieu à la paix des rivages américains, et il accourt, pour périr s'il le faut, sous les débris du trône menacé. Suivons Milton dans sa longue carrière. Il est l'homme de la révolution ; il y pousse de toutes ses forces et de tout son génie. Un jour il se trouve face à face avec Cromwell, et ces deux hommes s'étonnent l'un de l'autre ; sur-le-champ Milton devient le protégé de Cromwell. Plus malheureux en ceci que M. de Châteaubriand, qui n'a été le protégé de personne, qui n'a voulu être le protégé de personne, pas même de l'Empereur, *le protecteur de la confédération du Rhin!*

L'un et l'autre ils ont été fidèles à leurs premiers engagemens. Le gentilhomme français, ne pouvant sauver son roi et le voyant monter sur l'échafaud, prit les armes et alla se battre pour une cause désespérée. Le fanatisme de Milton fut inflexible comme le royalisme de M. de Châteaubriand fut inébranlable. Milton prit la plume pour accuser Charles Ier, il parla avec toute la véhémence d'un homme qui avait lu la Bible avec Cromwell et qui s'en servait comme Cromwell. Il fut un fanatique, mais un fanatique de bonne foi ; il eut ses jours de triomphe et de politique, mais il resta honnête homme dans son triomphe. En un mot, le grand poète se tenait derrière le serviteur de Cromwell pour le faire absoudre par la postérité. L'Evangile qui dit : *Paix aux hommes de bonne volonté*, nous permet bien de dire à notre tour : *Respect aux hommes de bonne foi qui ont du génie!*

Tout au rebours de Milton, qui a commencé par la politique pour finir par la poésie, M. de Châteaubriand a commencé par la poésie pour finir par la politique. Malheureux a été Milton, doublement malheureux, car il a dépensé dans les affaires sa veine poétique et sa jeunesse ; il y a perdu cette inspiration toute-puissante qui fait les grandes œuvres du génie des hommes ; mais en revanche, sa vieillesse, cet âge des calmes passions, des méditations profondes, du sang-froid qui sait prévenir et prévoir, l'âge du gouvernement, en un mot, Milton l'a passé à redevenir un grand poète, si bien que sa vie poétique n'est pas venue à temps plus que sa vie politique. Pardonnez-donc à l'ami de Cromwell les erreurs de sa jeunesse, pardonnez donc au vieux Milton du *Paradis perdu* ses instans de sommeil.

Mais M. de Châteaubriand ! il a été heureux toute sa vie comme poète et

comme politique ; il a été poète tant qu'il a été un jeune homme. A vingt ans il a vu les affaires humaines sous leur côté poétique, et cependant quelle était la France quand M. de Châteaubriand avait vingt ans ? A vingt ans M. de Châteaubriand a parlé au monde, étonné et charmé, de religion, de poésie, de liberté, d'amour. Quelle était cette voix qui s'élevait ainsi dans les ruines pour parler d'espérance et de charité ? quelles étaient ces deux mains suppliantes tendues vers le ciel, dans ce profond désespoir de l'humanité jetée loin de sa voûte ? quel était ce poète qui croyait à l'avenir et qui se souvenait avec respect des temps passés ? quel était ce gentilhomme qui osait être royaliste ? bien plus, quel était ce chrétien, qui osait être encore un chrétien à la face des hommes ? Sublime effet de la poésie ! c'est la poésie qui a donné à M. de Châteaubriand tous les genres de courage, le courage militaire et le courage civil, le plus difficile de tous les courages. C'est la poésie qui a dévoilé à M. de Châteaubriand les plaies seignantes de l'Europe, et c'est parce qu'il était un poète que la France, cette noble crucifiée des révolutions, lui a dit : *Regarde mes mains et mes pieds, et plonge ta main dans mon flanc entr'ouvert, ô mon fils, afin que tu puisses y porter remède quand tu connaîtras la profondeur de la blessure !* Voilà comme il est beau d'être poète ; on vole alors sur les ailes de la foi, escorté par la charité et par l'espérance, ces deux blanches colombes filles du ciel. On remet dans son chemin l'humanité qui a perdu sa voie ; on rend sa lumière au soleil, sa transparence aux nuages, son encens au temple à demi-détruit, son autel renversé au Dieu exilé, son trône au roi, son espoir au cœur de l'homme. Le poète isolé, sans appui, sans fortune, n'ayant pas d'autres compagnons que la foule, marche ainsi entouré de gloire et de force. Lui seul il avance pendant que tout recule devant lui ; lui seul il parle tout haut pendant que tout se tait autour de lui ; lui seul il sait être libre, pendant que les nations restent enchaînées ; lui seul il se souvient de ses prières pendant que les peuples ont oublié même le blasphème, cette prière des peuples qui sont sur le point de ne plus croire. Enfin, voyez la puissance du poète ! Un grand bruit se fait entendre du midi au nord, des Pyramides au Kremlin, du levant au couchant ; ce bruit s'avance comme un lion, entouré de poussière, précédé par la terreur et suivi par le rage ; à mesure que le bruit s'approche, les armées expirent le front dans la poudre ; les villes sont renversées, déracinées de fond en comble ; les montagnes se fendent en deux comme le voile à Jérusalem. Prenez garde ! prenez garde ! prosternez-vous, vous qui vivez encore, il y va de votre tête et de votre raison si vous rencontrez le génie des batailles assis sur son cheval pâle ! prenez garde ! Et en effet voilà que tous les peuples se couchent dans la poudre pour le laisser passer ce vainqueur, jusqu'à ce qu'il aille se perdre et se briser là-bas contre ce méchant rocher au milieu de la mer ! Or, dans cette foule éperdue, un seul homme reste debout sans trembler, un seul homme l'attend de pied ferme le hardi conquérant, un seul homme fixe sans peur son paisible regard sur ce regard de feu qui brûle. Cet homme plus puissant à lui seul qu'une révolution, plus grand à lui seul que tous les rois du monde, plus courageux que toutes les armées qui sont mortes de fatigue, rien qu'à suivre le hardi conquérant dans la mêlée, c'est

le jeune poète de tout-à-l'heure, le poète du dix-neuvième siècle, c'est lui-même, M. de Châteaubriand !

Comparez M. de Châteaubriand, si vous pouvez, à cet autre poète qui ne s'élève qu'en sa qualité d'enfant de ce siècle, à lord Byron, venu après la bataille de Waterloo, quand l'Empereur et M. de Châteaubriand avaient achevé, celui-ci toute l'histoire et celui-là tout le poème de sa vie, et dites-nous si lord Byron peut aller de pair avec notre poète de France ? Byron arrive quand tous les faits que M. de Châteaubriand avait prédits sont accomplis. Byron arrive pour chanter le désespoir et le doute, quand M. de Châteaubriand avait enseigné aux peuples qu'il fallait croire et espérer et que dans l'espérance et la foi était tout le salut des peuples. Byron arriva pair d'Angleterre, et il quitta ses droits et ses devoirs politiques pour la satire d'imagination, à l'instant même où M. de Châteaubriand consentait à être pair de France et à mettre la main aux destinées de cette France qu'il avait rêvée si glorieuse et si libre sous ses maîtres légitimes. Byron, avec tout le génie de Milton et tout le sarcasme de Voltaire, et toute la fatuité du maréchal de Richelieu, parvient à faire un grand bruit en Europe suivi tout-à-coup d'un grand silence de mort; M. de Châteaubriand, soutenu seulement par sa croyance, sauva la France deux fois; une fois il l'arrache au despotisme militaire, une fois il l'arrache au despotisme royal; hélas ! il n'a pas tenu qu'à lui, le noble pair, qu'il n'arrachât une troisième fois la France au despotisme d'une révolution.

Mais il ne s'agit pas ici de lord Byron ; il s'agit de Milton, que nous avons laissé au milieu de sa défaite politique en pleine restauration anglaise, et déjà commençant à perdre la douce lumière du jour, *cette première mort*. Pauvre Milton ! à quoi l'avait conduit son amour de république ? à être le secrétaire du lord Protecteur ! A quoi l'avait mené son enthousiasme et son fanatisme pour les belles spéculations des anciennes républiques ? à se prosterner devant un hypocrite sanglant qui avait tué son maître légitime pour se mettre à sa place ; espèce de Mahomet du Nord, tour-à-tour grand jusqu'à l'héroïsme, et trivial jusqu'à la bassesse ; génie puissant et inégal ; grand homme d'affaires et grand imposteur ; brave à la bataille, poltron chez lui ; enfant du peuple même sous la pourpre ; assassin d'un roi dont l'ombre le poursuivait dans son sommeil : voilà l'homme que Milton a dû servir, et qu'il a servi jusqu'à la fin, même alors que ce Cromwell jetait son veto tout puissant à la liberté de la presse qui l'avait fait ce qu'il était ! Mettez M. de Châteaubriand à la même tâche, et vous verrez !

Toutefois, rendons justice à Milton ; il a eu cela encore de commun avec M. de Châteaubriand, c'est que même sous Cromwel, il n'a pas cessé un seul instant de proclamer la liberté de la presse, et de la défendre comme le bien le plus précieux de l'Angleterre. A Milton, en Angleterre, comme en France à M. de Châteaubriand, commence véritablement la liberté de la parole écrite. Quel Anglais n'a pas lu l'*Areopagitica* de Milton ? Quel Français ne sait pas par cœur *la Défense* de M. de Châteaubriand ? L'un et l'autre, ils ont compris à deux siècles de distance, que la liberté de la presse est l'âme et la vie d'un pays libre ; c'est la presse qui élève peu-à-peu l'ignorant au niveau du sa-

vant, le pauvre au niveau du riche; la presse est la gardienne des libertés et des lumières de l'Europe. Milton a deviné en Angleterre, sous Cromwell, les vérités proclamées plus tard par le père de Pitt, le grand Chatam. Milton a précédé dans son pays tous les défenseurs de ce nouveau pouvoir tant calomnié, Chatam, Junius, Erskine, Fox, Curran, Mackinstoh, et de son premier bond il a été aussi loin que ces grands orateurs venus après lui. M. de Châteaubriand, défenseur de la presse, a joué en France, dans des circonstances non moins difficiles, avec autant de courage, mais avec plus d'éloquence et de logique, le rôle de Milton ; voilà encore une immense sympathie entre ces deux nobles esprits.

Et puis ne peut-on pas dire pour la défense du poète anglais, que Cromwell avait comprimé le génie de Milton? car si M. de Châteaubriand a regardé l'Empereur en face, Milton n'a jamais osé envisager Cromwell : ses pauvres yeux étaient trop faibles. Quand donc son maître s'est endormi dans cette bière préparée pour Charles Stuart, et que Cromwell vole à son roi comme il lui a volé son trône, Milton redevient le républicain et le poète de sa jeunesse. Il proclame qu'il a trouvé *un moyen prompt et facile d'établir une société libre;* malheureusement la société anglaise voulait être tranquille avant que d'être libre ; les nations comme les particuliers ont besoin de repos ; un peu de bruit leur convient par intervalle, après quoi elles s'enveloppent dans leur silence ; elles veulent bien commander un jour, après quoi elles sont trop heureuses d'obéir. Donc lorsque la royauté anglaise fut revenue de cet exil où elle devait retourner si tôt pour ne plus reparaître, la vengeance de cette royauté d'un jour fut terrible, comme toutes les vengeances qui n'ont qu'un jour. Le républicain Milton fut incarcéré des premiers par la royauté, comme le royaliste Châteaubriand avait été *suspect* des premiers à la révolution. Ils ont appris tous deux à connaître la prison et la menace, mais chacun d'eux a conservé sa force d'âme dans des périls où il y allait de la vie et de la mort. Enfin, à cinquante-deux ans, à l'âge où M. de Châteaubriand devenait une puissance politique très-influente dans les destinées de l'Europe, Milton, pauvre, malade, aveugle, redevenait un grand poète. Quelle misère et quel isolement, grand Dieu ! c'était bien le cas de dire en le regardant, accablé sous l'indignation publique, pleurant tout bas ses illusions perdues, et peut-être saisi par le remords politique, le plus rare, mais aussi le plus acéré des remords : « *Malheur aux vaincus !* »

En 1830, quand la maison de Bourbon fut encore exilée pour la troisième fois, le peuple vainqueur, qui revenait du Louvre profané, rencontrait M. de Châteaubriand dans la rue; aussitôt le peuple de Paris mettait bas les armes, il prenait M. de Châteaubriand sur ses épaules, il portait ainsi son noble fardeau jusqu'à la chambre des Pairs. O contraste ! Ce même peuple qui venait de briser la monarchie, il portait en triomphe le plus ferme et le plus fidèle soutien de la monarchie, en s'écriant : « *Honneur aux vaincus* ! » Quelle différence dans ces destinées de deux grands poètes mêlées à toutes les révolutions de leur temps !

Je n'ai pas besoin sans doute de vous faire remarquer que Milton, comme M. de Châteaubriand, a été un poète chrétien. Milton est un enfant de Dante Aliguieri, M. de Châteaubriand est l'inspiré de l'Évangile. L'un et l'autre ils ont écrit leur

poème après une révolution qui avait tout brisé ; seulement, dans leur poème comme dans tout le reste de leur vie, chacun de ces grands hommes a conservé son opinion et son caractère. Evidemment M. de Châteaubriand, dans les *Martyrs*, est un poète qui pleure sur la vieille Rome qui s'en va ; évidemment Milton, dans le *Paradis perdu*, est un poète vindicatif qui se lamente sur la royauté qui revient. Son terrible archange qui menace le ciel, qu'est-ce autre chose qu'un révolutionnaire acharné, une espèce de Cromwell avant son triomphe ? Lisez avec soin le *Paradis perdu*, vous y retrouverez une à une toutes les vieilles passions du républicain vaincu, mais non pas abattu. Le fanatisme, la révolte, la victoire, la défaite, le bruit des guerres civiles, les réactions, les vengeances, les cris de guerre, les désespoirs sans fin, les espérances sans but, tout le bruit des nations pendant l'émeute, voilà ce livre. En même temps, sur ce fonds terrible de révolte et de désespoir, vous retrouvez l'élégante broderie de Virgile, la couleur puissante d'Homère, les tendres plaintes d'Euripide, l'abattement d'Isaïe, l'imagination enchantée de Platon, ce philosophe que nourrissent les abeilles de leur miel. La Bible domine toutes ces grandeurs littéraires de Milton, comme aussi après Virgile, après Homère, après Bossuet, après tous les grands maîtres dans l'art d'écrire dont M. de Châteaubriand a fait sa substance, toujours vous trouverez la Bible, dominant de toute sa hauteur les grandeurs poétiques de M. de Châteaubriand.

Pauvre Milton, tous les malheurs lui arrivent ! Son poème, son chef-d'œuvre, l'orgueil de l'Angleterre, cette grande œuvre qui passe après l'Iliade, et qui marche bien avant la *Henriade*, il l'apporte à Londres pendant la peste, et il trouve à peine un libraire qui en donne *trente livres payables dans un an !* Le censeur à qui ce livre est remis avant l'impression pèse impitoyablement sur cette noble poésie, et veut en retrancher les plus beaux passages. Le livre paraît, et le public d'Angleterre daigne à peine y jeter un coup d'œil. Où donc étaient-ils, pour soutenir leur ancien camarade les républicains de Cromwell ? Apparemment qu'ils étaient morts. Et puis les consciences de ce temps-là reculèrent d'horreur devant le poème d'un défenseur du régicide. Et puis, quel pouvait être le sort d'une composition poétique, où le ciel et la terre sont confondus dans un si terrible embrasement, au milieu de cette frivole cour de Charles II, pâle et licencieux reflet de la cour de Louis XIV ? Non, non, ces jeunes et frivoles courtisans d'une restauration éphémère ne pouvaient pas, de bonne foi, prêter une oreille bien attentive aux évènemens de ce grand drame où se débattent les intérêts de l'humanité toute entière. A Charles II et à ses courtisans il fallait les satires de Rochester, les vers galans de Waller, les comédies toutes nues de Wicherley ; le *Paradis perdu* était une trop forte nourriture pour ces estomacs délabrés ; que sait-on, peut-être même c'eût été d'une trop difficile digestion pour Cromwell.

M. de Châteaubriand, lui aussi, n'a-t-il pas commencé à écrire dans un temps où ce fut à peine si la France voulait l'entendre ? En ce temps-là, le chef du gouvernement ne comprenait que les vers de ses poètes patentés, et les tragédies de ses poètes lauréats. En ce temps-là, la langue était perdue ; elle était plus que

perdue, elle était oubliée. Comment fut reçue *Attala*, mon Dieu ! et *René*, ce poème de l'homme qui souffre et qui se meurt ! Quelle critique et quelle misérable critique ! mais enfin M. de Châteaubriand triompha comme Milton : la louange lui vint enfin quand la gloire fut venue. La gloire est venue plus tard pour l'un que pour l'autre, mais qu'importe pourvu que vienne la gloire? vous voyez que Milton n'avait rien à y perdre ; jugez-en par le nom de ses traducteurs ! Un de ces traducteurs s'appelait Mirabeau, Mirabeau a traduit de Milton plusieurs fragmens politiques ; le second traducteur, c'était l'abbé Delille, faible et innocent jouteur pour un si rude adversaire. Enfin le dernier, le véritable, le seul traducteur, ou plutôt le créateur de Milton parmi nous ; inclinez-vous ! le voilà qui arrive chargé de sa propre gloire et de la gloire de son modèle, c'est M. de Châteaubriand.

Maintenant, que va faire l'auteur du *Génie du christianisme*, avec le *Paradis perdu?* A coup sûr il en fera un chef-d'œuvre. On peut s'en reposer sur M. de Châteaubriand ce me semble, et tout en déplorant ce nouvel usage de son génie, nous ne pouvons qu'applaudir à l'avance à la traduction du *Paradis perdu*. Qui a compris Milton avant M. de Châteaubriand? personne en France. Le premier traducteur s'appelait Dupré de S.-Maur ; il savait plus d'anglais que de français ; le second c'était Louis Racine, qui savait plus de français que d'anglais. Sont encore traducteurs de Milton en tout ou en partie, en prose ou en vers, M. Salgues, M. Leroy, M. Beaulaton, M. Luneau de Boisgermain, madame du Bocage, M. de Mézières, le duc de Nivernais, M. Hennel, M. de Bontemps, M. de Mareuil et autres célébrités. Nous avons dit que Mirabeau avait traduit avec son style si admirablement vulgaire quelques passages politiques de Milton. Voltaire lui aussi a traduit des passages de Milton, et il a parlé du grand poète avec cette ironie cachée sous la louange, avec cette moquerie dissimulée par l'admiration qui sont le fonds éternel de la critique de Voltaire. En un mot, à Londres même et dans un essai sur la poésie anglaise écrit en anglais, Voltaire a traité Milton comme plus tard il a traité Shakespeare, comme un barbare de génie. Voltaire avait la bonhomie de penser tout haut, que le *Paradis perdu* ne valait pas la *Henriade*, et que *Zaïre* était bien au-dessus d'*Othello*. Ne lui en voulons pas : trop heureux il eût été, ce grand esprit, si son esprit ne l'eût pas entraîné dans de plus grandes fautes. Et puis ce qu'il a fait au grand Milton, au grand Shakespeare, ne l'a-t-il pas fait aussi au grand Corneille?

Le travail de M. l'abbé Delille est à peu-près le seul travail sérieux qui ait été entrepris et mené à bonne fin sur le poème de Milton, avant le travail de M. de Châteaubriand. Nous ne sommes pas de ceux qui sont ingrats pour l'illustre traducteur des *Géorgiques*, ce travail que Voltaire lui-même avait déclaré impossible. Nous reconnaissons au contraire avec respect tout ce qu'il a fallu de ressources, de verve et d'abondance dans le style, pour que M. Delille pût suffire, comme il a fait, à tant de grandes idées de tant de grands poètes qu'il a fait passer dans notre langue. Mais de tous les tours de force entrepris par le traducteur de Virgile, le plus difficile sans contredit ce fut la traduction de Milton. En vain cette fois encore, l'abbé Delille appela à son secours toute sa poésie, en

vain se livra-t-il corps et âme à ce travail de géant, il succomba et nécessairement il devait succomber. Tout le caractère de l'Homère anglais disparaît dans la coquette traduction de l'abbé Delille ; ces jolies petites fleurs ainsi jetées sur l'austère poème, font peine à voir; en même temps l'ensemble disparaît étouffé sous les détails. Ce n'est plus le *Paradis perdu de Milton*, c'est le *Paradis perdu* de l'abbé Delille, ce qui est bien différent.

C'est M. de Châteaubriand tout seul, et le premier qui nous le rendra enfin ce grand poème. Lui seul il en a l'intelligence et le style. Puisqu'il abandonne un instant des travaux commencés pour un travail secondaire, il a choisi le seul travail qui fût à sa taille de traducteur. En effet, le voyez-vous notre grand poète marcher d'un pas lent et doux à travers les jardins d'Eden, traverser d'un pas sûr et sans trembler le vaste pont qui mène de la terre au ciel, poser sa main sur le chaste cœur de la jeune Eve qui se réveille, ou lutter corps à corps avec Satan, l'ennemi des hommes? Quelle fête pour un homme comme celui-là! s'emparer de ces naïfs tableaux, de ces vives couleurs, de ces grandes pensées, de ce drame entier qui a pour théâtre le ciel, la terre et l'enfer, et pour acteurs les anges, les démons et les hommes ; lutter corps à corps avec cette langue anglaise, qui *fléchissait sous le génie* de Milton, selon la belle expression d'Adisson ; quelle grande tâche, quelle belle œuvre et quelle entreprise digne de M. de Châteaubriand!

Au reste, c'est depuis long-temps chez notre illustre poète une admiration bien enracinée et bien sentie pour l'illustre poète. Écoutez M. de Châteaubriand lui-même parler de son poète favori : « Milton est le premier poète » qui ait conclu l'épopée par le malheur du principal personnage, contre la règle » généralement adoptée. Qu'on nous permette de penser qu'il y a quelque chose » de plus intéressant, de plus grave, de plus semblable à la condition humaine, » dans un poème qui aboutit à l'infortune, que dans celui qui se termine au bon- » heur. — Milton ne vous entretient ni de batailles, ni de jeux funèbres, ni de » camps, ni de villes assiégées; il retrace la première pensée de Dieu manifestée » par la création du monde, et les premières pensées de l'homme au sortir des » mains du Créateur. »

« Rien de plus auguste et de plus intéressant que cette étude des premiers » mouvemens du cœur de l'homme. Adam s'éveille à la vie, ses yeux s'ouvrent, » il ne sait d'où il sort, il regarde le firmament; par un mouvement de désir « il veut s'élancer vers cette belle voûte, et il se trouve debout, la tête or- » gueilleusement levée vers le ciel; il touche ses membres, il court, il s'arrête; » il veut parler, il parle; il nomme naturellement tout ce qu'il voit. Il s'écrie: » — *O toi, soleil; vous, arbres, forêts, collines, vallées, animaux divers!* et tous » les noms qu'il donne sont les vrais noms des choses. Et pourquoi Adam s'a- » dresse-t-il au soleil, aux arbres? — *Soleil, arbres*, dit-il, *savez-vous le nom de* » *celui qui m'a créé?* Ainsi le premier sentiment de l'existence de l'homme, le » premier besoin qu'il manifeste est le besoin de Dieu. Que Milton est su- » blime dans ce passage! mais se fût-il élevé à ces pensées, s'il n'eût connu la » religion de Jésus-Christ? »

« Dieu se manifeste à Adam; la créature et le Créateur s'entretiennent » ensemble. — *Ils parlent de la solitude*, la solitude ne vaut rien à l'homme. » Adam s'endort. Dieu tire du sein même de notre premier père une nouvelle » créature, il la lui présente à son reveil. *La grâce est dans sa démarche, le » ciel est dans ses yeux, et la dignité de l'amour dans ses mouvemens. Elle » s'appelle la femme, elle est née de l'homme. L'homme quittera pour elle son » père et sa mère?* » Malheur à celui qui ne sentirait pas là-dedans la divinité.

« Le poète continue à développer ces grandes scènes de la nature humaine, » cette sublime raison du christianisme. Le caractère de la femme est admi- » rablement tracé dans sa fatale chute. Eve tombe par amour-propre; elle » se vante d'être assez forte pour s'exposer seule; elle ne veut pas qu'Adam » l'accompagne dans le lieu où elle cultive des fleurs. Cette belle créature qui » se croit invincible en raison même de sa faiblesse, ne sait pas qu'un seul « mot peut la subjuguer. L'Écriture nous peint toujours la femme esclave de » la vanité. Quand Isaïe menace les filles de Jérusalem : —*Vous perdrez*, leur » dit-il, *vos boucles d'oreilles, vos bagues, vos bracelets, vos voiles.* — On a re- » marqué de nos jours un exemple frappant de ce caractère. Telles femmes » pendant la révolution ont donné des preuves multipliées d'héroïsme; et » leur vertu est venue depuis échouer contre un bal, une parure, une fète. » Ainsi s'explique une de ces mystérieuses vérités cachées dans les Écritures. » En condamnant la femme à enfanter avec douleur, Dieu lui a donné une » très-grande force contre la peine; mais en même temps et en punition de » sa faute, il l'a laissée faible contre le plaisir. Aussi Milton appelle-t-il la » femme: —*fair defect of nature*, beau defaut de la nature. »

« La manière dont le poète anglais a conduit la chute de nos premiers pères « mérite d'être examinée. Un esprit ordinaire n'aurait pas manqué de ren- » verser le monde au moment où Eve porte à sa bouche le fruit fatal; Milton » s'est contenté de faire pousser un soupir à la terre qui vient d'enfanter la » mort: on est beaucoup plus surpris parce que cela est beaucoup plus sur- » prenant. Quelles calamités cette tranquillité présente de la nature ne fait- » elle pas entrevoir dans l'avenir! Tertullien cherchant pourquoi l'univers » n'est point dérangé par les crimes des hommes, en apporte une raison sublime. » Cette raison, c'est la *patience* de Dieu. »

« Lorsque la mère du genre humain présente le fruit de science à son époux, » notre premier père ne se roule point dans la poudre, ne s'arrache point les » cheveux, ne jette point de cris. Un tremblement le saisit, il reste muet, la » bouche entr'ouverte, et les yeux attachés sur son épouse. Il aperçoit l'énormité » du crime : d'un côté s'il désobéit, il devient sujet à la mort; de l'autre s'il » reste fidèle, il garde son immortalité, mais il perd sa compagne désormais » condamnée au tombeau; il peut refuser le fruit, mais peut-il vivre sans Eve? » Le combat n'est pas long: tout un monde est sacrifié à l'amour. Au lieu » d'accabler son épouse de reproches, Adam la console, et prend de sa main » la pomme fatale. A cette consommation du crime rien ne s'altère encore

» dans la nature : les passions seulement font gronder leurs premiers orages » dans le cœur du couple malheureux. »

« Adam et Eve s'endorment : mais ils n'ont plus cette innocence qui rend » les songes légers. Bientôt ils sortent de ce sommeil agité, comme on sorti- » rait d'une pénible insomnie (*as from unrest*) : c'est alors que leur péché se » présente à eux. — Qu'avons-nous fait? s'écrie Adam; pourquoi es-tu nue? » Couvrons-nous de peur qu'on ne nous voie dans cet état. — Le vêtement » ne cache point une nudité dont on s'est aperçu. Cependant la faute est » connue au ciel, une sainte tristesse saisit les anges! Mais — *That sadness* « *mixt swith pity, did not alter their bliss.* — Cette tristesse, mêlée à la pitié, » n'altéra point leur bonheur. — Mot chrétien et d'une tendresse sublime. Dieu » envoie son fils pour juger les coupables : le juge descend ; il appelle Adam ; » — où es-tu? lui dit-il. Adam se cache. — Seigneur, je n'ose me montrer à » vous, parce que je suis nu.— Comment sais-tu que tu es nu? aurais-tu mangé » du fruit de science? — Quel dialogue ! cela n'est point d'invention humaine. » Adam confesse son crime : Dieu prononce sa sentence : — Homme ! tu man- » geras ton pain à la sueur de ton front. Tu dechireras péniblement le sein de » la terre. Sorti de la poudre, tu retourneras en poudre. — Femme, tu enfan- » teras avec douleur. — Voilà l'histoire du genre humain en quelques mots. » Nous ne savons pas si le lecteur est frappé comme nous : mais nous trou- » vons dans cette scène de la Genèse quelque chose de si extraordinaire et » de si grand, qu'elle se dérobe à toutes les explications du critique; l'admi- « ration manque de termes, et l'art rentre dans le néant. »

« Le fils de Dieu remonte au ciel, après avoir laissé des vêtemens aux cou- » pables. Alors commence ce fameux drame entre Adam et Eve, dans lequel » on prétend que Milton a consacré un événement de sa vie, un raccommode- » ment entre lui et sa première femme. »

» Nous sommes persuadés que les grands écrivains ont mis leur histoire dans » leur ouvrage. On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un » autre ; et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs.

» Adam s'est retiré seul pendant la nuit sous un ombrage : la nature de l'air » est chargée ; des vapeurs froides, des nuages épais obscurcissent les cieux ; la » foudre a embrasé les arbres ; les animaux fuient à la vue de l'homme ; le » loup commence à poursuivre l'agneau ; le vautour à déchirer la colombe. » Adam tombe dans le désespoir ; il désire de rentrer dans le sein de la terre ; » mais un doute le saisit... S'il avait en lui quelque chose d'immortel? Si ce » soufle de la vie qu'il a reçu de Dieu ne pouvait périr? Si la mort ne lui était » d'aucune ressource? S'il était condamné a être éternellement malheureux? La » philosophie ne peut demander un genre de beautés plus élevées et plus graves. » Non-seulement les poètes antiques n'ont jamais fondé un désespoir sur de » pareilles bases, mais les moralistes eux-mêmes n'ont rien d'aussi grand.

» Ève a entendu les gémissemens de son époux : elle s'avance vers lui ; Adam » la repousse ; Ève se jette à ses pieds, les baigne de larmes. Adam est touché ; » il relève la mère des hommes. Ève lui propose de vivre de continence, ou de

» se donner la mort, pour sauver sa postérité. Ce désespoir, si bien attribué à » une femme, tant par son excès que par sa générosité, frappe notre premier » père. Que va-t-il répondre à son épouse ? — Ève, l'espoir que tu fondes sur le » tombeau et ton mépris pour la mort me prouvent que tu portes en toi » quelque chose qui n'est pas soumis au néant.

» Le couple infortuné se décide à prier Dieu et à se recommander à sa misé- » corde éternelle. Il se prosterne et élève un cœur et une voix humiliés vers ce- » lui qui pardonne. Ces accens montent au séjour céleste, et le fils se charge » lui-même de les présenter à son père. On admire avec raison dans l'Iliade les » prières boiteuses qui suivent l'injure pour réparer les maux qu'elle a faits. Ce- » pendant Milton lutte ici sans trop de désavantage contre cette fameuse allé- » gorie : ces premiers soupirs d'un cœur contrit qui trouvent la route que tous » les soupirs du monde doivent bientôt suivre ; ces humbles vœux qui viennent » se mêler à l'encens qui fume devant le saint des saints, ces larmes pénitentes » qui réjouissent les esprits célestes, ces larmes qui sont offertes à l'Éternel par » le Rédempteur du genre humain, ces larmes qui touchent Dieu lui-même » (tant a de puissance la première prière de l'homme repentant et malheureux !) » Toutes ces beautés réunies ont en soi quelque chose de si moral, de si solen- » nel, de si attendrissant, qu'elles ne sont peut-être point effacées par les » prières du chantre d'Ilion.

» Le très-haut se laisse fléchir, et accorde le salut final de l'homme. Milton » s'est emparé avec beaucoup d'art de ce premier mystère des écritures ; il a » mêlé partout l'histoire d'un Dieu qui, dès le commencement des siècles, se » dévoue à la mort pour racheter l'homme de la mort. La chute d'Adam de- » vient plus puissante et plus tragique quand on la voit envelopper dans ses » conséquences jusqu'au fils de l'Éternel.

» Outre ces beautés, qui appartiennent au fond du Paradis Perdu, il y a » une foule de beautés, de détail, dont il serait trop long de rendre compte. » Milton a surtout le mérite de l'expression : on connaît les ténèbres visibles, » le silence ravi, etc. Ces hardiesses, lorsqu'elles sont bien sauvées, comme les » dissonances en musique, font un effet très-brillant ; elles ont un faux air de » génie : mais il faut prendre garde d'en abuser quand on les cherche, elles » ne deviennent plus qu'un jeu de mots puéril, pernicieux à la langue et au » goût.

» Nous observons encore que le chantre d'Eden, à l'exemple du chantre de » l'Ausonie, est devenu original en s'appropriant des richesses étrangères. L'é- » crivain original n'est pas celui qui n'imite personne, mais celui que personne » ne peut imiter.

» Cet art de s'emparer des beautés d'un autre temps pour les accommoder aux » mœurs du siècle où l'on vit a surtout été connu du poète de Mantoue. Voyez, » par exemple, comme il a transporté à la mère d'Euryale les plaintes d'An- » dromaque sur la mort d'Hector. Homère, dans ce morceau, a quelque chose » de plus naïf que Virgile, auquel il a fourni d'ailleurs tous les traits frappants, » tels que l'ouvrage échappant des mains d'Andromaque, l'évanouissement,

» etc. (et il y en a quelques autres qui ne sont point dans l'Énéide, comme le
» pressentiment du malheur, et cette tête qu'Andromaque échevelée avance à
» travers les créneaux). Mais aussi l'épisode d'Euryale est plus pathétique et
» plus tendre. Cette mère qui, seule de toutes les Troyennes, a voulu suivre
» les destinées d'un fils ; ses habits devenus inutiles, dont elle occupait son
» amour maternel ; son exil, sa vieillesse et la solitude, au moment même où
» l'on promenait la tête du jeune homme sous les remparts du camp. Ce *femi-*
» *neo ululatus* sont des choses qui n'appartiennent qu'à l'âme de Virgile. Les
» plaintes d'Andromaque, plus étendues, perdent de leur force ; celles de la
» mère d'Euryale, plus resserrées, tombent avec tout leur poids sur le cœur.
» Cela prouve qu'une grande différence existait déjà entre les temps de Virgile
» et ceux d'Homère, et qu'au siècle du premier, tous les arts, même celui d'ai-
» mer, avaient acquis plus de perfection. »

Et maintenant par ce jugement de M. de Châteaubriand sur Milton, jugez vous-même du Milton de M. de Châteaubriand.

FRANCIS BENOIT.



HAUTES ÉTUDES.

DU PAUPÉRISME DANS LA TROISIÈME DIVISION.

Moyens d'y remédier dans les grandes villes par la colonisation d'une partie de la population ouvrière.

(*Troisième article.*)

Quoique notre intérêt plus vif et plus direct se porte sur les campagnes, parce que le salut de la France peut venir d'elles, parce que le rétablissement de l'ordre y est possible, parce qu'enfin, quand on le voudra sérieusement, on y trouvera la paix dans la force, et que le désordre, les embarras financiers, les révolutions violentes nous viendront toujours des villes : il faut bien cependant que nous nous montrions au niveau de la tâche que nous avons acceptée, et que nous en venions aussi à étudier le paupérisme dans les villes.

Ses progrès y sont incontestablement le fruit de l'industrie manufacturière, du luxe, des mauvaises mœurs, et d'une administration vicieuse. Il est bien difficile de parvenir à appliquer quelques remèdes salutaires au mal qui les dévore et qui réagit d'une manière si funeste sur le pays tout entier : cependant il convient de consulter les statistiques de nos économistes les plus renommés sur ce sujet, et de rechercher le chiffre approximatif du nombre des pauvres dans les cités, objets de nos investigations.

La moyenne de leurs calculs nous donne environ le quart de leur population comme formant la portion réellement pauvre. Or, les villes chargées de ces masses de pauvres ne représentent pas le huitième de la population totale du royaume : c'est quatre millions de population, et par conséquent c'est à un million d'individus qu'il faut appliquer les moyens proposés par MM. de Villeneuve, Huerne de Pommeuse et de Morogues, et non à deux millions, terme moyen trouvé par ces auteurs et par quelques administrateurs qui ont écrit sur cette matière comme le marquis de Tournon. Quant au million et plus qui dans leurs tableaux appartiennent aux communes rurales et aux petites villes, la culture horticole dont elles possèdent les élémens leur offre le moyen de les arracher à la misère ; et nous avons prouvé dans l'examen de l'état des pauvres dans la deuxième division que le clergé et les propriétaires étaient en mesure d'y pourvoir.

Opérons donc sur le million restant dans les villes de premier et deuxième ordre.—Des observations, que plusieurs faits à notre connaissance ont confirmées, et que M. de Morogues a recueillies, autorisent à poser en fait que, lorsqu'une population d'ouvriers souffre par manque de travail ou réduction exagérée des salaires, si l'on parvient à enlever de ce lieu, ou à l'industrie qu'ils exerçaient, le quart de ces ouvriers, les moyens d'existence par le travail renaissent, tout-à-coup, pour les trois autres quarts. C'est donc à soustraire 250,000 prolétaires, mendians, vagabonds, orphelins, etc., de ces villes, que le gouvernement doit pourvoir pour assurer le maintien de l'ordre et garantir leur sécurité. 250,000 individus forment 50,000 familles naturelles ou adoptives : c'est donc 50,000 chaumières à établir sur 100,000 hectares de terres de valeur médiocre. Si on groupe par 10, au lieu de 5, les orphelins, mendians et vagabonds, 25,000 chaumières suffiront. Il faut en faire les fonds, la dépense par ménage ne devant pas excéder 2,000 fr. mobilier et valeur du terrein compris, celle totale s'élèverait à 100 millions pour 50,000 chaumières, et 50 millions pour 25,000.

Une telle mesure exécutée avec sagesse, discernement et vigueur, rendrait inutiles plus de 100,000 hommes de notre armée, parce que les garnisons des villes populeuses pourraient être diminuées de ce nombre. Or, 100,000 hommes coûtent 100 millions annuel-

lement ; donc 100 millions ainsi dépensés une fois, économiseraient 100 millions du budget ordinaire. Il faudrait probablement recommencer la même opération au bout de trois ans, mais à cette époque ces familles de pauvres, devenues propriétaires de leurs chaumières et des terres en dépendant, rendraient à l'état un revenu de plusieurs millions, (3 p. 100 du capital et 1 p. 100 d'amortissement.) Nous ne poussons pas plus loin ce calcul : les hommes exercés à ces sortes d'études en sauront assez ; quant à ceux qui y seraient absolument étrangers, nous les renvoyons aux ouvrages de MM. de Villeneuve, de Morogues, et autres écrivains.

On concevra d'ailleurs, que 250,000 individus, vivant du produit du travail ou de la charité des citoyens, devenus producteurs à leur tour, sont en même temps consommateurs de denrées et d'objets fabriqués, et qu'ils créent un mouvement de circulation et un débouché important à l'intérieur.

Pour donner une idée de ce progrès du travail et de la réaction qu'il occasionne, nous avons examiné quelle était la profession de chaque famille en des communes rurales composées de 160 maisons et de 800 habitans. Nous avons compté que tandis que 120 d'entre elles se livraient à un travail industriel quelconque, 40 étaient continuellement occupées à satisfaire aux besoins de la commune. C'était des laboureurs à façon, des voituriers, des maréchaux, maçons, menuisiers, charrons, tailleurs, cordonniers, boulangers, bouchers, etc.

La seule colonisation de 250,000 individus nécessite déjà l'emploi de 62,500 ouvriers de professions diverses pour subvenir à leur consommation. Ces 62,500 ouvriers forment 15,000 familles. Voilà la grande mesure préparatoire, pour ainsi dire, que devra prendre un gouvernement bien décidé à ramener l'ordre dans les grandes cités.—Puis ensuite il observera les causes du paupérisme signalées plus haut.—1° Les progrès de l'industrie manufacturière qui y est concentrée ; nous avons montré dans l'article du 15 juillet qu'elle tendait à émigrer dans les campagnes. Il est facile d'aider ce mouvement et de le faire coordonner avec la colonisation forcée des mendians, vagabonds, repris de justice et surtout de cette classe nouvelle qui joue un rôle dans nos troubles politiques, et que le peuple a nommé *les gamins*.

2° Le luxe ; sans en venir à des lois somptuaires, l'exemple du prince, des fonctionnaires, des personnages en crédit, peut affaiblir ses excès scandaleux sans nuire à ce qui est de convenance et à ce qui encourage utilement les arts et les industries.

Si jamais la France était ramenée dans la voie du bon sens et de la vérité, si un pouvoir juste et protecteur de tout ce qui est bon et salutaire, recouvrait assez d'empire pour pouvoir arriver, sans violence aucune, à modifier les usages et les mœurs, quel bien ne résulterait pas de l'adoption d'un costume national et particulier aux diverses classes de la société. Sans doute la chose est difficile, mais rien n'est impossible en France: nous avons vu tout ce qu'ont pu y faire en d'autres temps des princes généralement aimés. Est-ce qu'il ne peut en apparaître sur le trône quelques-uns qui sachent, comme eux, régner sur les cœurs? Que cela se présente une seule fois, et tout leur serait facile, même le changement des habitudes et des usages les plus affermis par le temps.

Au reste, les excès du luxe sont combattus par la religion et par ses enseignemens: il perdra de son influence à mesure qu'elle reprendra sa puissance sur les masses. C'est ce retour que, princes, riches et savans doivent favoriser par leurs exemples, en s'associant ainsi à la prédication des ministres de l'Évangile, et la société rentrera dans de meilleures voies.

3° Les mauvaises mœurs ; elles sont sans contredit la cause la plus active de l'extrême misère des classes ouvrières dans les villes de manufacture.

Nous avons fait sur ce sujet des recherches statistiques qu'il est à-propos de consigner ici.

Nous prîmes 100 adresses de pauvres assistés régulièrement par le bureau de bienfaisance d'une de ces villes; et accompagné de la sœur de charité chargée de la distribution des

secours, nous les visitâmes tous, en nous informant exactement des causes de la détresse de ces familles d'ouvriers. Nous découvrîmes que l'immoralité de tous ou de quelques membres de ces familles était la cause de la misère de plus de 80 sur 100 : d'où nous pûmes conclure, par l'examen de l'état des familles d'ouvriers de la même profession, dont la conduite morale était exempte de reproches, que si l'on parvenait à extirper de leur sein l'ivrognerie, l'esprit de rapine et le libertinage, la dépense des bureaux de charité des villes serait diminuée des trois quarts.

Eh ! quel moyen d'obtenir d'aussi précieux résultats ? Ici il faut déchirer le voile, et accuser le plus grand nombre des chefs de manufactures, d'usines et d'entreprises commerciales, des maux qui pèsent sur la classe dont le travail les enrichit, et assumer sur leurs têtes la responsabilité des dangers dont les progrès du paupérisme menacent le pays. Il dépendrait d'eux de diminuer les ravages de l'immoralité dans leurs usines et ateliers, et si nous avions une bonne législation à cet égard, l'autorité publique pourrait et devrait les contraindre 1° A y séparer les sexes ; 2° à y faire donner un peu d'instruction aux enfans qu'ils emploient; 3° à y respecter les lois de la religion pour la sanctification des dimanches ; 4° à prendre des mesures conservatrices de la santé des ouvriers en des cas qu'ils négligent. Et comme ces précautions sont pratiquées par des fabricans en certain nombre, lesquels n'en éprouvent pas de dommages, certes on peut bien réclamer de tous, ce qui n'est pas nuisible à leurs intérêts.

Eh ! ne peuvent-ils pas y joindre quelques mesures sévères contre les mauvais sujets, y punir les débauchés par des amendes ; y favoriser les associations de secours mutuels, les caisses d'épargnes, en y versant des retenues qu'ils feraient eux-mêmes à leurs ouvriers. Ne peuvent-ils attirer dans leurs fabriques de ces anges de piété et de vertu que leurs cités possèdent encore, pour venir faire le catéchisme aux ouvriers ? Qu'ils fassent ces choses-là, et la société perdra le droit de les accuser de hâter les progrès du paupérisme et ceux d'une effroyable corruption, dont ils seront tôt ou tard les premières victimes. Qu'ils fassent taire un moment les calculs de la cupidité pour écouter les conseils de la religion et de la charité, et ils comprendront qu'ils se rendent responsables envers Dieu et la société de la dégradation de cette multitude d'êtres semblables à eux, qui leur sont inféodés par leur pauvreté, et qui se perdent à leur service.

Et que fait le grand nombre des négocians, marchands, manufacturiers ? ils ne laissent pas même bien souvent à leurs ouvriers, commis, employés, la liberté de faire, dans les journées consacrées à la religion, le moindre acte de soumission à ses lois. Et puis étonnez-vous que le paupérisme le plus menaçant envahisse les cités, y multiplie les victimes de la misère et de l'immoralité !

Quand ces hommes ennemis, ou au moins indifférens à la religion, reconnaîtront leur crime et travailleront à en réparer les conséquences, un autre ordre surgira pour les cités, et l'intervention de l'administration devra les aider.

Nous terminions le coup d'œil rapide jeté sur le paupérisme des grandes villes, quand les nouvelles déplorables de l'Espagne sont venues nous navrer le cœur au fond de notre solitude. Un massacre de moines d'abord, et puis de généraux, et la destruction des usines et manufactures.

Nous savions les millions de volumes de Voltaire et autres impies de cette école, introduits en Espagne depuis 20 ans : nous savions les efforts de la propagande révolutionnaire pour hâter les développemens de leurs doctrines, nous savions quels en devaient être certainement les fruits.

Le commerce et l'armée ont aidé à ces ténébreuses machinations. Après les moines, le commerce et l'armée ont recueilli le fruit de leurs propres complots contre les principes conservateurs de tout ordre social : *Et nunc intelligite.* De R.

III.

VARIÉTÉS.

LA CHASSE AU TIGRE.

La grande chasse est belle encore dans quelques provinces de France à travers les collines couvertes des débris de nos vieilles forêts, quand les chevaux hennissent, impatiens; quand les lévriers, la langue pendante, la tête allongée, s'élancent sur la voie, et que les sons du cor se perdent sous les voûtes des chênes druidiques. Le loup inquiet commence à fuir au milieu des halliers; les chasseurs traversent buissons et bruyères, les piqueurs sonnent à l'envi, les fourches et les épieux brillent sous les ronces des haies, et nos campagnes s'étonnent à l'aspect de la bête honteuse et fuyant. Mais nulle idée de danger ne préside à cette fête! si le loup succombe harcelé par cinquante chiens, percé de vingt balles, n'éprouve-t-on pas un certain sentiment de honte, en promenant ses regards sur le visage effaré des chasseurs : tant d'efforts, tant de bras, tant d'armes pour venger quelques brebis : la bête seule a été belle et courageuse.

Il n'en est pas ainsi dans les plaines d'Amérique : l'ennemi est plus terrible, le chasseur combat avec des armes plus égales, et la puissante nature de ces contrées semble encore, en rapetissant l'homme, grandir les dangers auxquels il s'expose.

Le jaguar est assez commun dans les vallées des Andes, du côté de l'est; les petites montagnes qui bordent la chaîne principale, désertes et sauvages comme leur sœur aînée, sont remplies de cavernes ténébreuses au fond desquelles ces animaux trouvent une retraite paisible. De là, ils daignent parfois descendre dans la plaine, et visiter les rares habitations semées dans Pampa, depuis Mendoza jusqu'au fort San-Carlos. Tout voyageur campé dans cette immense vallée pendant une nuit calme et obscure, lorsque de sombres nuages se suspendent comme un dais au-dessus des cîmes blanches de la Cordilière, a dû entendre le rugissement de ce tigre d'Amérique, rôdant solitaire au pied du Paramillo. Voit-il les flammes du camp, est-il attiré par l'odeur da sa proie, est-ce la joie ou la frayeur qui lui arrache ce cri menaçant? Je ne sais : au moins est-il vrai que l'Européen ne l'écoute point sans un frémissement involontaire, surtout s'il sent son cheval frapper la terre avec inquiétude, hennir d'une manière plaintive à mesure que la voix de son ennemi redouté s'approche et grossit.

Nous étions campés au Carissal; je dis campés, car l'hospitalité dans ces régions retirées, consiste à offrir à l'étranger un cuir de bœuf sur lequel il étend son poncho, et dort en plein air : seulement, s'il pleut, on se trouve abrité par la saillie du toit de roseau. Les chiens se couchent pêle-mêle avec les nouveaux venus; une fois le premier aboiement passé, ils se familiarisent bien vite; et en effet, s'il fallait qu'ils gardassent rancune aux gens de mauvaise mine, leur vie

s'écoulerait dans une colère incessante. D'ailleurs aussi, sous les dehors les plus repoussans, sous l'apparence d'une physionomie devenue sauvage par l'habitude d'une existence nomade, le gaucho cache quelquefois des vertus, et un dévouement sans bornes pour le patron qu'il s'est engagé à suivre partout : s'il porte un poignard, n'est-ce pas autant pour se défendre que pour attaquer. Là où tout le monde marche armé, l'équilibre existe.

La troupe se composait d'une douzaine d'individus, y compris deux ou trois Européens, voyageurs ou curieux, faciles à distinguer par la manière un peu empruntée dont ils portent les costumes du pays. Bien qu'habitués aux campemens, on sentait qu'ils n'avaient pas encore pris tout-à-fait leur parti sur les inconvéniens du bivouac ; leurs bras et leurs jambes étaient dans une continuelle agitation ; on les voyait se relever pour examiner l'aspect du ciel, et prêter l'oreille aux bruits de la nuit ; le gaucho, toujours calme, veille en dormant : le sommeil ne lui fait jamais perdre entièrement l'usage de ses facultés : il voit et entend, les yeux fermés, les mains sur ses oreilles.

Je n'ai point la prétention d'appartenir à cette dernière classe, et me range humblement dans la catégorie des Européens.

La lune avait envie de se dégager d'entre les nues diaphanes, pour faire tomber obliquement un de ses rayons sur un pic isolé, dont la cîme aiguë est blanchie par la fiente des condors. Ce roc a reçu le nom de *Los-Buitres* (les vautours). Couché au niveau du sol, je pouvais distinguer le sommet de cette petite montagne finement découpée sur le ciel, et couronnée par une douzaine de ces grands oiseaux échelonnés sur les rocs, comme une troupe de corbeaux sur les arêtes d'une flèche gothique.

Mais ce qui animait cette solitude et tenait mon regard fixé dans cette direction, c'était un rugissement lugubre, évidemment parti du pied même de *Los-Buitres*. La voix était forte, elle passait graduellement des miaulemens du chat au hurlement, à la plainte stridente du tigre. On eût dit que l'animal s'ennuyait, qu'il était mécontent de lui-même. A chacun de ces cris sauvages, je sentais se serrer sous mes pieds un grand chien fauve, au museau de loup, à la queue de renard. Un peu plus loin, étaient étendus le ventre contre terre, la tête sur leurs bras en croix, deux vrais gauchos, deux francs-archers : l'un né dans la plaine et rendu célèbre par un grand nombre de ces exploits plus ou moins appréciables aux yeux de l'homme civilisé ; l'autre, fils des montagnes, trop jeune encore pour s'être acquis cette gloire à laquelle il aspirait avec ardeur.

Le cri du tigre n'avait point échappé à ces deux habitans du désert : le montagnard, il se nommait Fernando, se dressa sur le coude, et, allongeant vers son voisin sa botte éperonnée :

Montero, lui dit-il, entends tu cela?

Oui, reprit froidement celui-ci.

Et il y eut un moment de silence : le temps que nous mettrions à faire une longue phrase et à la polir, ces gens-là l'emploient à resserrer leur idée dans le moins de mots possibles, et cela par indolence,

— C'est un vieux tigre, celui-là, ajouta le montagnard ; il est comme toi, il ne marque plus.

—Montero poussa un juron énergique, et se tut encore. Mais Fernando voulait le provoquer à toute force et l'obliger à se montrer pour avoir lui-même l'occasion de briller aux dépens peut-être de celui dont il était secrètement envieux.

— Tiens, Montero, reprit-il, la croix du sud est la tête en bas, il va faire jour, dans deux heures, je veux dormir sur la peau de ce *bicho*-là.

—Toi ! dit Montero avec un sourir dédaigneux.

—Parions, interrompit Fernando, parions ton cheval contre le mien, bridé et sellé.

La partie n'était pas égale : l'habitant de la plaine avait un beau cheval Chilien, de cette race cultivée dans les *Eslancias* de san Martin près de Mendoza. C'était un magnifique animal, gras et rond, comme on les aime dans ces contrées, et de plus assez richement équipé. Le cheval de Fernando au contraire, étroit et allongé, montagnard comme son maître, dont il était l'image parfaite, ne présentait qu'une piteuse apparence à quiconque n'eût pas remarqué la vivacité de ses yeux et l'extrême mobilité de ses oreilles presque toujours rejetées en arrière : quant au *recado* dont il était couvert, quelques lambeaux de peau de mouton en formaient la partie essentielle. Il existait donc entre ces chevaux et leurs équipemens la même différence qu'entre ces deux hommes et leurs costumes. Chose singulière, ni l'un ni l'autre ne possédait une maison, un toit, un coin de terre, une pièce d'or ou d'argent; mais de beaux éperons, des étriers plaqués, un couteau à poignée d'ivoire. Ces richesses de l'homme errant inspiraient au vieux cavalier de la Pampa un certain mépris aristocratique pour son humble compagnon ; et c'est précisément ce qui avait éveillé l'amour-propre de Fernando. Il tenait toujours à son pari.

— Veux-tu mon sabre en retour ? ajouta-t-il.

— Laisse-moi, dit l'autre.

— Un beau sabre, pourtant; j'en ai perdu la gaîne, mais quelle lame!... Si tu ne viens pas, je vais seul, et j'irai dire que tu as eu peur : d'ailleurs les gens de *los Uanos* sont des poltrons...

Et il sauta à cheval, inspecta son lazo, aiguisa son coutelas sur le fourreau de cuir huilé, et s'éloigna. Le vieux Gaucho se leva lentement d'un air de mauvaise humeur, rajusta ses éperons et disparut bientôt sur les traces de son compagnon. Certes, il n'était pas homme à avoir peur d'un jaguar, il ne craignait pas non plus de perdre ce pari inégal où il n'avait pas la valeur de deux piastres à gagner, mais il ne voulait pas non plus paraître accessible aux provocations, aux défis d'un enfant.

Le jour commençait à poindre : peu à peu les têtes se levaient, la place devenait vide. En cinq minutes il ne resta plus traces de campement : les hommes et les chevaux de ce pays-là aiment à saluer l'aurore ; et pourquoi dans les villes perdons-nous dans un sommeil lourd et paresseux le plus bel instant de la journée ?

Les condors prenaient l'un après l'autre leur vol vers les neiges des Andes, et

disparaissaient dans les nuages. Le tigre se taisait ; où le rejoindre ? mais les deux chasseurs se dirigèrent vers la montagne isolée, comme des gens assurés de trouver leur proie. Les plus curieux d'entre nous se mirent en devoir de les suivre ; les uns par désœuvrement, les autres pour prendre à l'occasion une part active au combat.

Le pic est, presque de toutes parts, entouré par un marais profond sans joncs ni roseaux ; il est couvert de petites herbes semblables à celles dont la plaine est revêtue, et à une certaine distance rien ne l'en distingue. Ce lac, d'une odeur fétide, a été formé subitement par un tremblement de terre : on n'y voit ni canards ni cygnes, ni flamands. On examina scrupuleusement le sentier peu large qui conduit à la montagne, et il resta démontré que l'animal n'avait pas quitté son fort.

En effet, de petits oiseaux voltigeaient le long des halliers, quelque chose agitait les broussailles ; le tigre était là. Il ne fuyait pas, il se promenait d'un pas grave et solennel, vaguement préoccupé de la venue de ses deux ennemis. Montero piqua des deux.

— Tu m'as provoqué, dit-il au montagnard, c'est à moi de commencer l'attaque.

Et il s'aventura bravement dans des sentiers de plus en plus difficiles. L'autre, favorisé par l'expérience de son cheval habitué à gravir les rocs, fit un circuit pour tourner la bête ; et tout en laissant à son compagnon les honneurs de la chasse, il lui restait encore plus d'une chance de pouvoir agir d'une manière sérieuse.

Un tigre est bien beau quand il plisse ses lèvres hérissées de longs poils, pousse un grognement sourd, fait onduler sa queue soyeuse, et semble s'enivrer de bonheur en sentant la rage animer tous ses membres : puis lorsque la fureur est à son comble il écume, son dos se voûte, ses quatre pieds se crispent, se tendent, et d'un bond désespéré il va fondre sur sa proie. Tel était l'ennemi que Montero attendait le lazo au poing. La chasse ainsi entendue consiste à saisir l'instant où le tigre se penche pour calculer son élan ; alors, poussant son cheval au grand galop, le chasseur passe comme l'éclair, lace adroitement l'animal, et l'étrangle par la rapidité de sa course. Tout cela peut se faire avec succès lorsque le jaguar, occupé de deux ennemis, reste l'espace d'une seconde dans l'indécision. Fernando, arrivé à temps, agitait les ronces pour se faire remarquer de l'animal et l'attirer sur lui ; mais le tigre ne détournait pas de dessus Montero ses yeux fauves et étincelans : il le regardait toujours en face, suivant par une légère oscillation de sa tête les vibrations du lazo. L'instant favorable tardait à se présenter ; le cavalier fit une demi-volte pour placer son ennemi dans la position voulue ; Fernando, le rire sur les lèvres, l'agaçait du doigt et de la voix.

— Tant pis, dit Montero, tu verras si j'ai peur.

Et à grands coups d'éperons il s'élance sur la bête furieuse, le couteau à la main, et abandonnant le lazo, devenu inutile à une si courte distance.

Le tigre, glissant sous le poignard, avait bondi de dix pieds en avant ; le cheval se cabra, car les griffes de l'animal labouraient son poitrail, et cette gueule ter-

rible étreignait sa mâchoire comme une paire de tenailles. Il y avait de la volupté dans la colère du jaguar ; ses quatre pattes rassemblées déchiraient horriblement les chairs délicates de la pauvre bête ; sa queue venait frapper la botte du cavalier, et malgré tous ses bonds, ses sauts furieux, le cheval ne pouvait désarçonner le jaguar. Montero cherchait à le frapper de son couteau : cette lutte sanglante durait toute la longueur d'une minute, et la lame ne trouvait point où s'enfoncer.

—*Que tal,* criait Fernando avec une ironie amère, enviant peut-être la position critique de son compagnon, car ce sont là des dangers pour lesquels le gaucho se passionne, il a peur d'une balle, mais là ou peuvent servir le nœud coulant ou le couteau, son courage se révèle, il est heureux... — Faut-il t'aider, Montero, veux-tu perdre ton pari?

Et à ces mots le lazo du montagnard renversa brusquement le tigre; ses griffes, en se détachant du corps de sa victime, avaient enlevé des lambeaux de chair. Montero, pâle de colère, bondissait sur son cheval expirant : tandis qu'au milieu d'un nuage de poussière, Fernando mêlait des cris joyeux aux rugissemens étouffés, au ralement lugubre du jaguar, traîné sur les cailloux, la gueule ouverte, les yeux sortis de leur orbite.

Le petit cheval des montagnes s'arrêta enfin auprès de son compagnon mutilé, couvert de sang que Montero eut la générosité d'achever d'un coup de poignard, et cela lui fit du bien à lui-même, car il avait besoin de frapper. Puis retirant une à une les pièces de son équipement : — Prends ceci, dit-il à Fernando, tu as gagné, ou plutôt, j'ai perdu.

Le rusé montagnard ne répondait pas; le genou sur le ventre du tigre, il dégageait le lazo, un peu compromis dans cette course précipitée, et se disposait à enlever la belle peau sur laquelle il voulait achever son sommeil.

—Garde ton *recado,* dit-il enfin au cavalier de la plaine, si j'ai gagné, je ne te demande qu'une chose. Mon sabre n'a pas de gaîne, donne-moi celle que tu as là! ça m'ennuie d'avoir cette lame passée sous la sangle de mon cheval; et la nuit, quant je galope, je serais si heureux d'entendre un fourreau d'acier battre mes éperons! Théodore Pavie.

(*Fragment inédit d'un voyage au Chili*).

POÉSIE.

Pas de poésie sans religion, pas de véritable inspiration sans la foi et l'espérance. Avec les idées religieuses, avec les dogmes du christianisme, l'ame s'élève bien haut, l'ame voit les choses de l'avenir. En voulez-vous une preuve, lisez les vers qui suivent. Ils sont de M. Amic; ils lui ont été inspirés par cette muse, ou plutôt par cet ange de Sion, que Milton et le Tasse n'ont pas invoquée en vain.

DITHYRAMBE SUR LE JUGEMENT DERNIER.

De la trompette résonnante,
Les cris aigus épouvantent les airs;

Le soleil s'est voilé, la foudre dévorante
Sous ses vieux fondemens ébranle l'univers;
Les vents déchaînent leurs orages,
L'Océan franchit ses rivages,
Les volcans lancent leurs ravages....
O jour de ruine et de deuil!
Les élémens rivaux se disputent la terre,
Et la mort, entassant poussière sur poussière,
S'assied sur l'immense cercueil.

Voici l'instant fatal, l'instant épouvantable
Où la voix du Très-Haut, arrive, formidable,
Aux bornes de l'immensité.
Des rayons éclatans dispersent les ténèbres :
Réveillez-vous, ô morts, de vos couches funèbres;
Levez-vous,.... pour l'éternité!

Sur un trône immortel, que la gloire illumine,
Il s'avance, entouré d'une pompe divine;
Dans sa main resplendit une gerbe d'éclairs;
Son œil embrasse la nature;
Des séraphins la voix sublime et pure
Élève ses concerts!

Le bruit cesse. La terre attend dans le silence.
Les morts quittent la tombe, agités de terreur;
Ils se pressent, tremblans, dans la vallée immense,
Près du trône immortel d'un Dieu juste et vengeur.
Là, le ciel a maudit l'orgueil du rang suprême,
Là, rampent abattus, privés du diadème,
Ces fiers usurpateurs, favoris des destins,
Ces tyrans, protecteurs des crimes,
Et qui, tout dégouttans du sang de leurs victimes,
De pleurs abreuvaient leurs festins.

Sous le poids des remords et de l'ignominie
Se traînent les méchans et les vils délateurs,
Et l'hypocrite impur, qui de la calomnie
Aiguise les traits imposteurs;
Là, sont ces magistrats abjects et tyranniques,
Dont l'audace effrénée et les arrêts iniques
Profanèrent des lois la sainte austérité;
Et les lâches flatteurs, dont la tourbe environne
Ces princes fainéans, endormis sur le trône,
Qu'a flétris la postérité.

Ministres enrichis des misères publiques,
Corrupteurs insolens et valets despotiques,
Tremblez enfin, hommes pervers;
Tremblez, et connaissez la honte!
Déprédateurs du peuple, ici vous rendrez compte
De vos trésors d'un jour, acquis pour les enfers.

Dans ce séjour affreux où règnent l'épouvante,
La mort, le désespoir et la nuit du chaos,
Une lave toujours ardente
Brûle les criminels sans espoir de repos.
Quels monstres effrayans, quels reptiles immondes
Dressent leurs corps hideux sous ces voûtes profondes!
Quel affreux appareil en ces lieux déployé!
Les remords déchirans, les angoisses mortelles,
Un abîme sans fond, des flammes éternelles,
Et l'impie en ce gouffre à jamais foudroyé.

Mais quels rayons divins inondent ma paupière!
Quel éclat inconnu! Quel jour éblouissant!
Tous mes sens égarés nagent dans la lumière,
J'aperçois des élus le séjour ravissant :
Quels chants mélodieux! Quels concerts d'allégresse!
Les justes sont plongés dans l'ineffable ivresse,
Dieu les a protégés d'un regard paternel;
Ils jouissent de leur victoire,
Et, le front couronné de gloire,
Reposent triomphans au sein de l'Éternel.

Le Très-Haut a parlé : comme un bruyant tonnerre,
Sa voix s'est fait entendre au centre de la terre;
Le temps suspend son vol, l'éternité nous luit;
Des soleils dispersés s'éclipse la lumière,
Et l'univers, déchu de sa splendeur première,
Retombe dans l'horreur d'une éternelle nuit.

AUGUSTE AMIC.



IV.

MÉMOIRES DU TEMPS.

TRAVAUX ACADÉMIQUES, INDUSTRIE, ARTS ET MÉTIERS, DÉCOUVERTES, INVENTIONS UTILES.

Académie des sciences. — Depuis six semaines, les savans Parisiens ont repris activement leurs travaux que les chaleurs de l'été avaient momentanément suspendus. Ils ont, suivant leurs habitudes, émis plus d'une hypothèse hasardée, et souvent en vérité comment pourraient-ils faire autrement quand ils cherchent par exemple à pénétrer jusqu'aux secrets les plus cachés de Dieu? Celui qui ose le plus et presque toujours avec le plus de bonheur, c'est M. Becquerel: ses études et ses expériences sur l'électricité ont produit des résultats assez importans; ainsi dernièrement ce savant ayant voulu reconnaître le mode de distribution de l'électricité dans un cristal de peroxide de manganèse, substance beaucoup employée dans les verreries et dans les laboratoires de chimie, plongea à moitié dans l'eau ce minéral, puis le toucha en divers points avec les deux bouts du fil d'un multiplicateur électrique, et reconnut alors que la partie la plus rapprochée de la surface immergée possédait l'électricité négative, et celle qui en était la plus éloignée, l'électricité positive, de là il conclut que les cristaux de manganèse ayant une polarité et se trouvant en grandes masses continuellement en contact avec l'eau, il doit résulter de ce contact au sein de la terre, des phénomènes électriques et géologiques dont l'étendue et les conséquences ne peuvent encore être appréciées.

De l'électricité au magnétisme animal, il y a une trop faible distance pour que nous ne fassions pas connaître au moins les efforts de M. Dupotet, pour relever au niveau de la science les phénomènes avancés par Mesmer et qu'il définit: La propriété possédée par les corps organisés et vivans d'agir les uns sur les autres, en vertu de lois qui ne sont pas encore bien connues. M. Dupotet paraît un adepte consciencieux, et parlant avec bonne foi de phénomènes obtenus par lui et qu'il se propose de répéter devant une commission composée de MM. Magendie, Dulong, Serres, Double et Roux, nous verrons si ces habiles professeurs arriveront à démêler la vérité à travers l'obscurité dont le magnétisme s'est enveloppé jusqu'à ce jour, car ce Mesmer, qui parut en 1784, avait intérêt à couvrir du voile du charlatanisme les phénomènes qu'il annonçait. Ce n'était pas à la science qu'il en voulait, ce n'était point avec la louable générosité de M. Dupotet qu'il exposait aux sarcasmes ou aux bravos du public, c'était à l'or et à l'argent de nos jeunes seigneurs, qui déjà éblouis par les ouvrages des Voltaire, des Jean-Jacques, n'avaient plus foi dans le présent, et tâchaient de se rendre digne des maîtres en prenant l'initiative et en allant en avant, méthode souvent fort bonne en effet, mais exigeant, de la part de ceux qui la suivent, une prudence que ne pouvaient avoir les jeunes têtes de la cour de Louis XVI: aussi chacun voulait être initié à la doctrine de Mesmer fausse ou vraie, il en coûtait cent louis, peu importait; c'était du nouveau et il fallait à tout prix le protéger pour rendre honneur aux divinités littéraires. Ce système de protection fut bientôt suivi du système de concessions politiques, et malheureusement on sait quel en fut le terrible résultat. Depuis, Mesmer resta oublié, et l'on ne doit qu'à M. de Puységur et à quelques autres de ses adeptes de ne pas avoir entièrement perdu sa doctrine, qui tour à tour tombant entre les mains d'hommes de bonne foi, ou de charlatans, est arrivée jusqu'à nous tout aussi obscure qu'elle l'était pour nos pères.

La séance académique du 10 août a été marquée par la triste nouvelle du résultat infructueux du navire la *Recherche*, commandée par M. Tréhouart, que l'on avait envoyé dans les mers d'Islande pour tâcher d'y recueillir quelques renseignemens sur le sort de la *Lilloise* que commandait M. de Blosseville, dont le savoir, le dévouement et la fin ont tant d'analogie avec tout ce qui se rattache à notre célèbre Lapeyrouse. Point de nouvelle du malheureux commandant, et la recherche a dépassé de vingt lieues la latitude des terres découvertes par Graah, et exploré inutilement les cent-trente lieues de glaces qui joignent le cap nord d'Islande. Tout porte à croire qu'il se sera perdu en faisant route pour le Groenland. Cependant ce voyage n'a pas été inutile à la science, car M. Gaimard et son compagnon M. Robert, après avoir parcouru l'intérieur de l'île et avoir acquis la conviction que la Lilloise n'avait pas péri sur ce littoral, rapportent une grande quantité d'objets d'histoire naturelle recueillis sur cette terre glaciale. Si la grandeur de Dieu et la faiblesse de la science des hommes avaient besoin d'être démontrées, on aurait pu mettre à profit l'aveu émis à cette séance par l'un de nos savans les plus habiles, par M. Arago, venant humblement déclarer qu'il ne pouvait expliquer pourquoi la moyenne de la température de la surface de la terre pendant l'année entière est à peu près égale à celle des températures indiquées par le thermomètre abrité, autant qu'il est possible des rayons du soleil, soit à notre latitude, soit à l'équateur.

Sans parler de la température du corps humain observée par M. Becquerel, ni d'un mémoire de M. Robiquet sur les eaux de Nérie, mémoire dans lequel l'auteur n'est pas toujours d'accord avec un autre chimiste M. Lonchamp, commençons par annoncer avec M. Bouvard, que le 5 août, M. Dumouchel et M. Vico à Rome ont pu apercevoir les premiers la comète de Halley. Pour nous tous, hommes du monde et habitans des salons, peu nous importe cette découverte; mais il n'en est pas ainsi parmi les savans. Une comète n'est point une planète comme une autre : c'est un météore inconstant laissant aujourd'hui voir sa majestueuse et brillante chevelure, et demain, c'est-à-dire dans plusieurs siècles, car des siècles sont des jours pour une comète cachant cette chevelure avec soin; c'est une vagabonde dont la course peut à peine être calculée, aussi c'est une bonne fortune pour un astronome de pouvoir en indiquer la marche minute par minute. Quelquefois même cette habileté mathématique donne au savant une influence immense. En effet, il fut bien grand en 1832, le pouvoir de M. Arago, calmant de sa voix imposante les craintes d'une population entière que des imprudens avaient effrayée, et lui faisant connaître comme par ordre de Dieu, que le jour du jugement pour tous n'était pas encore arrivé. Si nous écoutons cette année la voix de ces savans, nous apprenons que cette comète dite de Halley, fait sa révolution en soixante-seize ans; elle parut pour la première fois lors de la naissance de Mithridate, cent-trente ans avant Notre-Seigneur Jésus-Christ; sa quatrième apparition eut lieu à l'époque de la prise de Rome par Totila, puis elle reparut en 1531, en 1607, en 1583, en 1759. Cette dernière apparition fut remarquable par la circonstance particulière qu'elle avait été prévue et calculée pour la première fois. Telle est l'exactitude des calculs actuels, que l'on ne recherche plus les comètes à retours périodiques comme celle de Halley avec les petites lunettes de deux pieds de longueur appelées chercheuses, mais directement avec les télescopes les plus puissans auxquels on adapte de faibles grossissemens. Tel est aussi le désir et l'amour propre de nos astronomes de présenter les résultats de ces calculs avec la plus grande vérité, que M. de Pontécoulant, après avoir annoncé à l'Académie des Sciences que cette comète arriverait au périhélie de sa course, c'est-à-dire au point où elle sera plus près du soleil, le 13 novembre, est venu modestement lui déclarer qu'il avait commis une erreur, et qu'elle n'y touchera que le 16 du même mois.

DÉCOUVERTES INDUSTRIELLES ET USUELLES.

Voitures à vapeur.— Partout les têtes fermentent pour donner une impulsion plus rapide à nos moyens de transports. A Edimbourg, c'est un mécanicien, sir Th. Macfar-

lane, qui annonce la découverte d'une machine propre à remplacer le cabriolet et le cheval, pour faire parcourir à un seul homme un espace de deux lieues en 45 minutes au moyen d'une force très-faible et d'un mécanisme dont le prix ne s'élève pas à plus de quarante francs ; à Groningue, c'est une compagnie qui lance sur les routes en terre ordinaire une voiture à vapeur ; puis à Paris, c'est M. Dietz, habituant gratuitement depuis quinze jours le public à la vue de son remorqueur traînant après lui une élégante diligence ; il lui prouve, avant d'établir un service régulier de Paris à Versailles, qu'il peut faire ce voyage en 72 à 78 minutes, et qu'il parcourra l'espace d'une borne à l'autre en 10 minutes aux montés et en 8 minutes en plaine. Ce résultat sans doute est fort brillant et fort honorable pour son jeune constructeur, mais l'explosion de la chaudière à vapeur du bateau le *Carl-Grey*, arrivé dernièrement à Grascow, doit exiger de lui de nouvelles modifications qu'il avait négligées jusqu'à ce jour, parce que le danger n'était que soupçonné. Ainsi, par suite des explications données par Hugues Davidson, mécanicien de ce bateau, on a constaté des faits qui ne laissent plus aucun doute sur l'inutilité des rondelles en métal fusible de Darcet et des soupapes de sûreté actuelles. Depuis plusieurs mois les hommes de science en avaient une idée confuse, mais les sommités scientifiques attachant peu d'importance à l'éventualité du danger, l'autorité, comme eux, fermait les yeux sur le peu de sûreté des moyens actuels, et croyait mêmeagir a vec sagesse en imposant aux constructeurs l'application de ces moyens à leurs chaudières à vapeur. Cependant aujourd'hui que l'événement n'est plus douteux, aujourd'hui que l'on sait très-bien, comme le prouve M. Galy-Cazalat, professeur de physique à Versailles, que les rondelles fusibles restent sans fondre jusqu'à une tension de trois à quatre atmosphères au-delà de celle où elles doivent fondre pour donner issue à la surabondance de vapeur ; aujourd'hui que l'on sait également que la vapeur laisse souvent, en s'échappant par la soupape de sûreté, un vide en forme d'entonnoir qui oblige celle-ci à se refermer brusquement, sans que la force du mécanicien puisse la relever, d'où résulte ensuite l'explosion de la chaudière, il y aurait culpabilité à l'autorité à ne pas imposer aux constructeurs l'obligation d'ajouter d'autres moyens de sûreté à leur appareil. Ainsi, il faudrait, si l'on veut conserver les soupapes cylindriques et verticales actuelles, faire placer aux deux côtés de la chaudière des soupapes latérales que le mécanicien ou la vapeur même pourraient toujours ouvrir indépendamment l'un de l'autre, sans que la force attractive du vide pût y mettre obstacle ; alors les explosions seraient pour ainsi dire nulles et ne dépendraient plus que de circonstances encore inconnues, mais qui nécessairement deviendraient fort rares.

Inconvénient de l'air chaud dans les forges. — Depuis trois ans on proclame en France les importans résultats obtenus partout où l'on a fait usage de l'emploi de l'air chaud dans le travail des hauts fourneaux. M. Guéniveau, ingénieur des mines, est même allé dans quelques-unes de nos usines constater plusieurs faits plaidant en faveur de ce nouveau procédé, et bientôt on a sur ces faits échafaudé une théorie établissant que la chaleur de l'air était de la plus haute importance pour augmenter le fer provenant des hauts fourneaux. Cependant, depuis plus de quinze mois de nombreux maîtres de forges avaient obtenu des résultats trop en opposition avec ceux constatés par M. Guéniveau pour qu'il leur fût permis d'ajouter une grande confiance à l'emploi de l'air chaud, aussi ont-ils suivi le sage prétexte : Dans le doute abstiens-toi; et fort peu de hauts fourneaux ont été munis du nouvel appareil. Aujourd'hui nous annonçons avec plaisir à ces praticiens que leur doute était une vérité, et la preuve nous arrive de la Russie, de cette contrée où l'industrie du fer est la base de toutes les autres. En effet, M. Téploff, ingénieur des mines de Russie, vient de donner connaissance aux ingénieurs des mines françaises d'un mémoire de M. Sobolewski, dans lequel il est prouvé que dans l'empire russe on a reconnu que l'air chaud ne contribue en rien à l'augmentation des produits des fourneaux, mais que cette amélioration résulte de ce que la force élastique de l'air, lancé par ce procédé dans les hauts fourneaux, est considérablement augmentée par le seul fait de l'échauffement ; la théorie de la chaleur de l'air disparaissant, elle fait place à une autre beaucoup

plus rationnelle et que tous les maîtres de forges comprendront. Cette théorie nouvelle est celle établissant que l'augmentation des produits est en raison de la plus grande vitesse de l'air, lancé dans le fourneau. En effet, d'après les observations faites en Russie, on a reconnu dans la fonte des minerais de fer que l'air introduit avec une grande rapidité, produit la plus grande chaleur possible : dans ce cas on brûle moins de charbon ; il en résulte que les charges descendent plus lentement et que le minerai reste plus long-temps en contact avec le combustible, sans que la quantité de celui-ci soit augmentée.

M. Knauff a constaté dans l'usine impériale de Petrosapodsk que 100 pieds cubes d'air lancés dans le fourneau, sous la pression de 2 pouces de mercure, produisent le même effet que 200 pieds cubes lancés sous la pression d'un seul pouce. Dans les fonderies des héritiers Raztorgonief on est arrivé à obtenir, par l'application de cette nouvelle théorie, une économie de combustible très-remarquable. Ainsi on obtient en 24 heures 11,459 kilogrammes de fonte, en ne consommant que 1,185kilog. de charbon presqu'entièrement de bouleau, au lieu de 1,600 kilog. que l'on y brûlait auparavant. Le moyen pour arriver à ces résultats n'exige ni frais, ni appareils particuliers : il consiste à déterminer rigoureusement la qualité et la pression de l'air qui doit alimenter le fourneau en faisant varier, en tâtonnant jusqu'au point convenable, le diamètre des buses et la pression des manomètres, car il est utile de placer deux de ces instrumens à chaque fourneau, l'un près du régulateur de la machine soufflante, l'autre près de la tuyère. M. Teploff, en 1830, a obtenu par lui-même, à l'usine de Soumboul, une preuve bien positive de l'influence utile de la diminution du diamètre des buses ; car, après avoir mis en feu le fourneau et lui avoir appliqué une buse ronde de 2 pouces de diamètre, il ne put obtenir de fonte, même en diminuant la charge du minerai, tandis qu'à l'instant où il remplaça la buse de 2 pouces par une d'un pouce, la fonte ne tarda pas à paraître, et aujourd'hui on y obtient, avec cette même buse, 1,000 kilog. de fonte, de 3,216 kilog. de minerai en brûlant 1,813 mètres cubes de bois d'épine ou de sapin.

Encre indélébile. —Dernièrement quelques journaux allemands ont annoncé la découverte d'une encre indélébile que l'on obtient en faisant dissoudre de la tourbe pulvérisée dans une solution de potasse; mais nous pouvons assurer qu'après avoir répété l'expérience avec une tourbe des plus noires de Picardie nous n'avons obtenu qu'une teinture bistre dont les traces sur le papier disparaissent promptement par le chlore. J. O. D.

BEAUX ARTS.

La jeune France, nous l'avions bien compris, mais nous n'avions pu développer cette pensée avec assez d'amour ; la jeune France doit étendre le domaine de sa critique sur les beaux-arts proprement dits, sur la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, etc., et comme sur la littérature, comme sur les sciences, cette critique, sage, modérée et impartiale devra porter ses regards et son influence sur les ouvrages de tous les artistes aussi bien que sur ceux de nos savans. La jeune France, la France chrétienne veut savoir et saura former des artistes, et leur élèvera un piédestal pour les montrer et les faire connaître. Pour atteindre ce but, pour avoir sur les productions des arts des revues faites par une main habile, la direction de l'*Echo de la Jeune France* a choisi un homme qui s'est voué spécialement aux arts (M. Maximilien Raoul): nos artistes peuvent donc être assurés que leurs travaux ne passeront point inaperçus, et que pour redire ce qu'ils auront fait de bien, la jeune France aura toujours son *Echo*.

PEINTURE, SCULPTURE ET ARCHITECTURE.

Ouvrages des pensionnaires de Rome.

C'est un fait incontestable que les hommes supérieurs de toutes les époques ont été d'autant plus grands, et seront grands dans une postérité d'autant plus reculée, qu'ils ont été l'expression la plus complète et la plus avancée de leur époque. Et cela n'est pas moins vrai des peintres, des sculpteurs, des architectes, en un mot de tous les artistes proprement dits, que des poètes, des historiens et des philosophes. Ne voyons-nous pas, en effet, nos artistes les plus distingués se livrer à des compositions, ou même à des pastiches des époques dont l'analogie avec la nôtre est la plus évidente. Après la courte période romantique que nous avons traversée, au sortir du matérialisme et à l'aurore de notre restauration religieuse, nous voici au milieu d'une phase scholastico-romantique, pour me servir d'une expression de Schlégel, car nous sommes partagés entre les fantaisies bizarres et capricieuses de notre imagination, les exigences dogmatiques de notre esprit, et le besoin de croyances, de principes arrêtés qui de nouveau, et avec une puissance irrésistible, se manifeste à notre ame long-temps éplorée. Eh bien, quels sont les sujets le plus remarquablement traités par nos plus grands artistes? quel est le style adopté par eux depuis notre renaissance à la religion, depuis que nous mêlons la science à la fantaisie, les discussions scholastiques aux aventures, aux descriptions romantiques, le style précis et serré de l'école au style vague et coloré de l'imagination abandonnée à elle-même? Ce sont des tableaux tirés de la Bible et traités avec la naïveté exagérée du romantisme, puis des épisodes empruntés à Shakspeare ou à Dante, les deux grands poètes scholastico-romantiques par excellence.

Et voici deux sujets analogues traités dans les deux plus beaux morceaux envoyés cette année de notre école à Rome.

C'est, d'abord, *le réveil du juste* et le *réveil du méchant*, pastiche remarquable de M. Signol. Un peintre ou sculpteur de l'école chrétienne moyen-âge eût traité avec amour ce sujet sur les pages d'un diptique pour l'oratoire d'un prince ou d'un prélat. Aujourd'hui qu'on ne voit plus de diptiques et de tryptiques ailleurs que sur les autels ou dans les cabinets d'antiquités, un artiste intelligent n'a pas le choix et réunira sur la même page les deux tableaux de son sujet. C'est ce qu'a fait aussi M. Signol avec un rare talent de composition et un sentiment profond du texte qu'il s'est imposé. Cet artiste, encore par le fait sur les bancs de l'école, est depuis long-temps passé maître, mais on voit qu'il marche toujours et n'est pas de ceux qu'endorment ou enivrent à tout jamais leurs premiers succès. Sous le rapport de l'arrangement et de l'exécution matériels, M. Signol est incontestablement en première ligne parmi nos peintres actuels. En un mot, il dispose, dessine, touche et colore d'une manière supérieure. Mais c'est comme coloriste moral qu'il est surtout en première ligne derrière M. Ary Scheffer, auquel il est de beaucoup supérieur pour le coloris matériel. Or, la couleur morale, c'est le coloris des Raphaël et des Murillo, comme la couleur matérielle est le coloris des Titien, des Tintoret, des Véronèse; c'est l'expression pure, délicate et complète jusqu'à l'idéal de la pensée qui domine le sujet, comme le coloris matériel est l'expression pure, délicate, et complète jusqu'à l'idéal de la couleur générale et de la couleur de chaque objet dans un tableau.

Or M. Signol s'est toujours montré grand coloriste moral ; il devient, sous ce rapport surtout, de plus en plus remarquable, et sa nouvelle composition lui fait, sous ce rapport aussi, le plus grand honneur. Mais qu'il y prenne garde, pour arriver à la ligne pure de Raphaël, il tombe un peu dans le maigre et dans le sec des Allemands ; afin d'atteindre à la pureté de tons de Raphaël et à la finesse de modelé de Léonard de Vinci, il se laisse aller au froid, au pâle et au compassé des *ascétiques* Italiens et Allemands. Et ce défaut nuit d'autant plus à sa couleur, qu'il n'a pas encore assez oublié ces dessous au bitume de

l'école de Gros, qui repoussent toujours les dessus un peu délicats, et donnent au tableau une teinte générale verte à laquelle on n'échappe guère qu'à force de tons gris ou laqueux dans le modelé.

En somme cependant et avec de nombreux défauts, son pastiche est un ouvrage tout à-fait remaquable, et restera comme une des belles pages de la peinture chrétienne.

Voici maintenant, sur une grande toile, et traité plus grandement dans un sentiment de couleur matérielle et de touche beaucoup plus chaud, sinon avec autant d'intelligence et de finesse, un épisode de la Divine Comédie : *Dante aux enfers, conduit par Virgile, et consolant les ames des envieux*.

M. Flandrin a fait, depuis son séjour à Rome, des progrès surprenans et qu'on a rarement à constater chez nos pensionnaires. Voyez plutôt la grande, je veux dire la vaste toile de M. Bezard, pensionnaire de cinquième année, dont je n'ai pas le courage de parler, et souvenez-vous de tous les jeunes talens tués par les mauvaises études.

Le dessin, le modelé, la couleur surtout de M. Flandrin sont aujourd'hui remarquables, et dès l'atelier de M. Ingres, il faisait concevoir, sous ce rapport, de grandes espérances. Mais cet artiste n'annonçait pas un poète, et son intelligence ne semblait pas devoir produire des ouvrages grands et complets. Ses premiers essais étaient nuls comme composition et comme couleur morale. L'an dernier encore, il envoya de Rome un prétendu tableau qui n'était réellement qu'une belle étude d'atelier. Mais son grand tableau de cette année accuse un progrès éclatant en tous points, et la composition elle-même en est assez bonne. Toutefois ce n'est pas là encore un sujet bien compris, et, par exemple, ses envieux ne le sont pas assez profondément selon la pensée du poète ; ce ne sont guère plus des envieux que des gens ennuyés. Ils ont tous je ne sais quoi du lazzarone qui regarde fumer le Vésuve. Puis ses deux figures de Dante et de Virgile, fort belles par elles-mêmes, n'expriment point la pensée qui doit les déborder en ce moment.

Quoi qu'il en soit, ce tableau est un morceau qui restera ; mais c'est aussi une promesse dont nous demanderons compte l'an prochain à M. Flandrin.

A côté des deux ouvrages dont je viens de parler, on remarque la copie très-naïvement faite par M. Signol, d'un fragment de fresque d'André del Sarte. Puis deux belles études de jeunes Italiens, l'une de M. Flandrin, auquel nous reprochons ici, comme dans quelques parties de son grand tableau, de la mollesse dans le modelé des muscles ; l'autre plus vigoureuse et presque aussi remarquablement bien traitée, par M. Roger (4me année), dont les études à Rome n'ont encore produit de bien que cette académie.

Enfin on s'arrête avec plaisir devant une copie en miniature de la *Madone au chardonneret* de Raphaël (galerie de Florence), exécutée par M. Martines (4me année).

Nous laisserons passer les ouvrages de sculpture envoyés cette année de Rome. Les uns ne méritent guère une critique sérieuse, les autres ne supportent pas la critique. Toutefois nous signalerons la *Jeune esclave* de M. de Bay, mais ce n'est pas une composition bien forte, et nous engageons l'artiste à mieux étudier son époque, à mieux choisir ses sujets, puis aussi à moins *viser au joli*, et encore à mieux étudier les proportions de ses académies.

Parmi les ouvrages d'architecture, nous avons remarqué d'excellentes et précieuses études de M. Garez (4me année), pour la *restauration du port d'Ostie*, et des études sur le *temple de Vesta*, par M. Morey (3me année), *sur le colysée*, par M. Réveil (2me année) ; et sur la *décoration intérieure du Panthéon*, à Rome, par M. Baltar (1re année).

Nous signalerons, mais comme distribution et pour l'architectonique seulement, *le modèle d'une chambre des députés pour la France*, exécuté par M. Desfeux (5me année). Il est malheureux que le style et les ornemens d'architecture en soient d'aussi mauvais goût et si mal combinés. Puis il y aurait un remaniement à faire dans la distribution pour agrandir la salle des séances publiques.

La composition de M. Desfeux est encore un exemple de cette stérilité à laquelle les

études en dehors de la pensée chrétienne et de la pensée nationale, en dehors de l'époque; en un mot, les études académiques actuelles condamnent tous nos jeunes architectes.

CONCOURS

Pour les grands prix de Gravures *en médailles et en pierres fines*, *de* Sculpture, d'Architecture *et de* Peinture.

David, le grand artiste, le pauvre homme; David le greco-romain, David le républicain par amour des Grecs et des Romains (1); David l'enfant gâté de Vien, David *le restaurateur de la forme*, n'a jamais su composer un tableau et a laissé d'admirables ouvrages, des portraits, des figures isolées dignes des plus grands maîtres de l'antiquité et du moyen-âge. C'est que David avait grandi avec le dégoût de plus en plus profond pour l'art spirituellement maniéré, guindé ou grossièrement sensuel des Watteau, des Carle Vanloo et des Boucher. La forme grecque était parodiée, la forme chrétienne oubliée. C'est à peine si les Bouchardon (voyez la fontaine de la rue de Grenelle), et les Coustou rappelaient encore avec quelque bonheur l'art mythologique, dont le sensualisme souriait au sensualisme anti-chrétien, à la corruption du dix-huitième siècle. Donc David, par amour pour la forme et pour ramener à la forme perdue dans la science du gouvernement d'alors comme dans l'art d'alors, perdue pour la monarchie comme pour la république, David le grand artiste, s'inspira des Grecs et des Romains, se fit Grec et Romain, et après lui, presque concurremment avec lui, Girodet, moins puissant, moins sévère, mais plus poète, mais plus amoureux encore de l'antique, acheva de rappeler les artistes à ce style pur et classique qui trouve son application à toutes les époques, et que Raphaël avait tant étudié avant d'arriver à toute la hauteur du style chrétien.

Sous le règne du romantisme, c'est-à-dire à l'aurore de notre renaissance au christianisme, les artistes, comme les écrivains, tombèrent encore une fois dans l'anarchie : la forme fut oubliée de nouveau, non plus toutefois sous l'influence du sensualisme et du maniéré, mais sous l'empire de l'imagination retrempée de poésie colorée, mais sous l'influence irrésistible du spiritualisme chrétien renaissant. C'est M. Ingres qui a rempli alors la mission de David et de Girodet; c'est M. Ingres qui a rappelé à la forme, et il a su le faire, lui, autant pour le moins à l'aide des grands modèles chrétiens, qu'avec le secours des maîtres de l'antiquité. Grâce à lui, surtout, les artistes sont rentrés dans la voie des hautes études; grâce à lui, on dessine avec pureté, on fait de la peinture fine de tons et serrée de modelé. Je n'ai pas besoin de dire que M. Ingres, comme David, manque d'invention et n'entend pas bien la composition : leur part est assez belle encore sans ce mérite réservé à d'autres hommes venus à d'autres époques et pour d'autres époques...

Maintenant donc, et une fois bien convaincus de la nécessité d'études sévères, une fois bien préparés par ces études, nos jeunes artistes peuvent-ils, nous le demandons, puiser quelques inspirations dans des sujets complètement étrangers au cours habituel de leurs idées et de leurs rêves d'imagination? qu'ils étudient à l'atelier l'Apollon, le Laocoon, les Vénus, l'Antinoüs et tous les sublimes antiques, rien de mieux, pourvu qu'on leur présente concurremment d'autres modèles, des modèles d'autres époques à étudier. Mais quand vous leur donnez une composition à faire, c'est déraison ou entêtement ridicule que de leur imposer un sujet qu'ils ne sauraient seulement comprendre, qui les laissera froids, et qui pis est, les portera peut-être à désespérer de leur génie inventif, ou du moins à laisser dormir en eux cette faculté précieuse.

---

(1) Ce que David trouvait de plus beau dans la république, c'étaient les cérémonies au temple et devant la déesse de la Raison et de la Liberté.... Il passait ses nuits à composer pour ces fêtes des costumes grecs.

Et voilà pourtant où en sont encore, il faut bien le dire, messieurs de l'Institut, voilà pourquoi nous traitons si légèrement les ouvrages admis au concours de gravure en pierres fines et en médailles, et de sculpture.

Que voulez-vous attendre d'élèves dont les premières compositions *originales* seront des copies de Romulus, de *Romulus offrant aux dieux les premières dépouilles opimes ?* Faites-leur traiter après cela une page de notre histoire, et vous aurez des Romulus, des Alcibiade ou des Socrate en habit moderne, gauchement posés, froidement mouvementés, niaisement caractérisés.

Voilà tout ce qu'il nous est raisonnablement possible de dire sur le concours de gravure.

Faut-il, après cela, ajouter une seule observation au programme adopté pour le concours de sculpture ?

LA MORT D'AJAX, FILS DE TÉLAMON.

« Après la mort d'Achille, Ajax et Ulysse se disputèrent ses armes. Elles furent décernées à Ulysse. Ajax, furieux de cette préférence, *se précipite sur son épée.* » Voilà le programme. A-t-on voulu donner à notre génération trop portée à supporter lâchement la vie, à ce qu'il paraît, un exemple classique, épique et antique de suicide héroïque?... Nous aimons mieux penser qu'on n'a pas compris le sujet, qu'on a vu l'académie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les ouvrages étaient ou ridicules ou pitoyables, ou misérables ; c'est que MM. de l'Institut n'ont pas osé décerner de prix cette année.

Pauvres jeunes artistes ! épuisez-vous donc, suez sang et eau pour grimper au Capitole !.. Ce n'est pas assez de faire pendant dix ans de votre vie des copies de compositions, il vous faudra ensuite, pour aller à Rome, faire des compositions copiées ; heureux si l'on n'exige pas que vous traitiez des sujets païens, des sujets qui ne sont ni dans vos mœurs ni dans votre pensée!

Il nous reste à examiner les concours d'architecture et de peinture.

Le premier reposait sur un sujet bien choisi, hâtons-nous de l'avouer, mais disons-le aussi, qui n'a pas inspiré d'idées neuves, et n'a produit que des compositions assez communes. Cependant on a cru devoir décerner un premier grand prix et deux seconds grands prix. Ce n'est pas nous qui réclamerons contre cette indulgente libéralité du jury ; mais nous voudrions voir des couronnes mieux disputées, et il n'est pas une des compositions couronnées qui annonce un véritable et grand artiste pour l'avenir. Il n'en est pas une qui mérite que nous soulevions le ridicule numéro d'anonyme (exigé depuis deux ans par l'Institut) pour proclamer le nom de son auteur.

Le sujet proposé était *une école de médecine et de chirurgie pour la France.* On nous a donné un temple d'Esculape légèrement francisé, avec quelques affiquets de la renaissance.

Le n° 2 nous a paru le mieux entendu selon le programme, et ne manque ni de grâce, ni surtout d'harmonie. Le n° 3 est encore assez bien traité comme distribution, mais cette composition est d'une pauvreté déplorable comme style. Le n° 5 est le moins pauvre d'idées, mais non pas le plus harmonieux et surtout le mieux entendu sous le rapport de la distribution.

Nous avons dit que les juges du concours ont fait preuve d'indulgence. Y a-t-il, en effet, un bien grand mérite à tracer en style banal le plan d'un établissement qui, de toutes parts, est censé environné de terreins libres, et d'aucun côté n'offre d'inconvéniens à éviter, de difficultés à surmonter sous le rapport de l'étendue, de l'air ou du jour ? Ne devait-on pas supposer cet établissement au milieu d'une ville, dominé d'un côté, resserré de l'autre, bien éclairé sur une de ses faces, faiblement sur une autre, mal sur une troisième, etc.? N'était-ce pas le seul moyen de faire travailler les concurrens ? Faut-il s'étonner de voir tant d'édifices mal distribués, quand les architectes n'ont fait que des études en plein champ ? Doit-on être surpris aussi, voyant les goûts que sont encore obligés d'encenser,

ou du moins de ménager les jeunes artistes ; doit-on être surpris, disons-nous, à la vue des anachronismes, des non-sens, des contre-sens, ou des monotones pauvretés architectoniques et architecturales dont on croit aujourd'hui enrichir la France ? N'est-il pas tout naturel de voir l'église de Sainte-Geneviève transformée en tombeau civique, et le temple antique de la rue Royale inauguré comme église catholique ?.,.

Le concours pour le grand prix de peinture est, sans contredit, celui qui a présenté les résultats les plus satisfaisans : il ne faut pas s'étonner si la commission académique n'a pas cru devoir décerner cette année un premier grand prix.

Le sujet donné est tiré de la Bible et nous paraît choisi avec une intelligence dont les membres de la commission n'ont pas l'habitude, il faut bien le dire. *Tobie rendant la vue à son père* offre assurément un sujet de tableau simple, intéressant, un de ces sujets qu'on traite avec amour lorsqu'on les comprend bien, et que doit comprendre et aimer bien vite tout artiste qui sent en lui le germe d'un talent quelque peu supérieur. Ce sujet, nous l'avouons, a, comme tout sujet imposé, l'inconvénient de la froideur pour un artiste à mouvemens dramatiques et chaleureux. Mais nous ne répéterons pas ici ce que vingt fois nous avons écrit ailleurs contre les sujets imposés ; nous attendons patiemment un jury qui demande une esquisse sur un sujet quelconque, et reçoive en loge d'après et selon l'ordre de réception des esquisses.

Il est bien encore un côté mauvais, dira-t-on, dans le sujet dont nous parlons : c'est qu'il exige un savoir faire de maître, par sa simplicité même, simplicité solennelle et imposante, dont le double caractère est très-difficile à saisir. A nos yeux, ce n'est pas là un inconvénient : c'est un avantage de plus. Il ne faut pas donner à des élèves un sujet commun et qui ne présente que des difficultés communes. Si l'on prétendait obtenir du concours de ces élèves un chef-d'œuvre complet et harmonieux, nous ne voudrions pas leur donner un sujet difficile ; mais on veut les éprouver et savoir, en pleine connaissance de cause, lequel ou lesquels d'entre eux donnent d'assez hautes espérances pour mériter les encouragemens du gouvernement et la facilité précieuse de faire de hautes études à Rome, en attendant qu'on prenne enfin la détermination de distribuer les cinq années données entre les différens siéges des écoles capitales, comme nous le demandons et l'avons déjà tant de fois demandé.

Ainsi, une fois admise la nécessité de subir un sujet, nous trouvons heureux les élèves qui ont eu à traiter la scène de *Tobie rendant la vue à son père*.

C'est au surplus ce que prouve la *haute médiocrité* des meilleurs ouvrages exposés, qui sont à nos yeux au nombre de quatre sur dix. Et quand nous disons la haute médiocrité, nous ne rendons même pas justice à trois de ces quatre tableaux, et nous sommes trop indulgens pour le quatrième, celui-là précisément qui a été de par l'Académie doté du premier second grand prix. Celui-là seul en effet, reçu le premier en loge, et portant par conséquent le numéro 1, n'a droit qu'à la qualification de médiocre : c'est une composition sage jusqu'à la froideur, simple jusqu'au commun ou à l'affectation. Le dessin en est en général assez pur, sauf celui des pieds et des jambes de l'Ange et de Tobie et le raccourci du bras gauche de l'Ange. La meilleure figure est celle du père de Tobie : elle est pleine de dignité mêlée d'attendrissement, et n'offre pas de défaut saillant. Mais ce n'est que sous ce rapport que le numéro deux est mieux traité que ses concurrens, et les autres parties de son tableau n'attestent que de bonnes études dans l'atelier de M. Ingres.

La meilleure composition est, selon nous, celle de M. numéro 3. Nous ne croyons pas qu'elle ait obtenu même le deuxième second grand prix ; mais nous ignorons encore si c'est le numéro trois qui s'appelle Blanchard, et l'on nous apprend, au moment où nous écrivons, que ce prix a été décerné à un monsieur Blanchard. Nous demandons pardon à la commission de la violation du secret dont ici nous nous rendons coupable : ces messieurs se consoleront en pensant qu'ils se sont réservé une double garantie contre l'appel à l'opinion publique, puisque l'exposition qui dure trois jours seulement est fermée définitivement la veille du jour où le jugement doit être prononcé....

Nous le répétons donc, M. numéro 3, dont nous nous réservons de faire connaître le nom à nos lecteurs, ainsi que celui de M. numéro 10 s'est montré incontestablement supérieur à ses concurrens. Son tableau est plein d'idées, d'une bonne et chaude couleur, généralement bien dessiné, bien peint et très-bien conçu. La figure de l'Ange est admirable de pensée, de pose et d'exécution.

Nous ne saurions donner les mêmes éloges à la composition numéro dix, dont le talent nous paraît d'ailleurs plus jeune; mais son tableau présente de grandes beautés, donne de très-hautes espérances et mérite certainement aussi que nous levions sur lui le voile de l'anonyme.

Nous avons encore des éloges sincères pour le numéro quatre, dont les figures sont toutes d'un grand et noble caractère. Mais cela n'est pas chrétien, c'est grec, cela n'est pas biblique, cela est académique, malgré le bambou que l'Ange tient dans sa main. Puis il y a là une figure de serviteur nègre brutalement accroupie qui grimace et semble faite après coup. Enfin ce tableau est traité dans un système de modelé lourd et sans finesse, et dans un sentiment de couleur froide qui ne sauraient nous séduire.

Et maintenant, si nous passons sous silence les autres compositions, si nous avons aussi succinctement formulé notre opinion bien pesée sur celles que nous venons de signaler, c'est à la commission des beaux-arts que doivent s'en prendre les artistes. Espérons que l'an prochain les tableaux seront exposés au moins trois jours après comme trois jours avant le jugement; espérons que le jury apprendra enfin à consulter et à respecter l'opinion publique sans la subir.

Max. Raoul.

PANORAMA DE LA BATAILLE DE LA MOSCOWA,

par M. Ch. Langlois (1).

De tous les élèves de Gros, M. Charles Langlois est assurément celui qui, avec le plus de bonheur, rappelle le maître ès-batailles par cette verve et cette vigueur de composition et de touche, admirable expression d'une époque dont les plus belles pages historiques voudraient être écrites avec de la poudre à canon sur les peaux noircies des tambours étrangers. Si l'on a flétri l'art de l'empire, la littérature de l'empire, ce n'est pas que l'empire n'ait vu passer aussi avec lui de grands artistes et des écrivains admirables. Mais l'époque impériale avec ses merveilles militaires, fut une époque décolorée qui n'inspira par elle-même que d'emphatiques ou pâles compositions à ses écrivains, que des tableaux tout de vigueur froide, mais sans couleur et sans mouvement, comme ceux de David; ou d'action, de fougue militairement, je dirais presque brutalement chaleureuse, comme les grises et poudreuses batailles de Gros. Et si quelques écrivains, si les de Maistre, les de Bonald, les Châteaubriand écrivirent alors, ceux-là des ouvrages aussi beaux et aussi grands de dessin et de mouvement, aussi brillans de couleur, aussi entraînans d'éloquence et de dialectique; celui-ci des compositions si suaves de style et de coloris, si pleines de charme et d'intérêt, c'est qu'ils s'inspirèrent du passé pour planer sur l'avenir: dédaigneux d'une génération de soldats éblouis ou d'esclaves vils entre tous les esclaves, d'esclaves sans croyance au légitime pouvoir du maître.

C'est donc dans les batailles, à la suite des armées, c'est là seulement qu'il faut chercher les vrais artistes impériaux, et il est beau de voir un officier de la vieille garde continuer Gros pour rappeler les victoires gigantesques de l'empire, si tristes, si stériles qu'elles nous apparaissent aujourd'hui!...

Je dis que M. Langlois est le continuateur de Gros, et j'ai tout d'abord expliqué ma pensée. Mais montez avec moi sur cette redoute abandonnée par les Russes au mi-

---

(1) Rue des Marais du Temple, n. 40.

lieu du village qu'ils viennent de brûler en l'abandonnant à l'armée française, et voyez de là se cabrer les chevaux ennemis sous la mitraille de la batterie infernale ; voyez se ruer les cavaliers russes sur les fantassins français culbutés un instant ; écoutez les notes aigres et regardez l'aplomb intrépide du trompette, qui sonne la charge près de cette pièce de canon démontée ; regardez sur votre droite ce régiment formé en bataillon carré, et présentant aux cuirassiers russes quatre murailles hérissées de baïonnettes ; puis ces soldats, ces chevaux saignans et expirans sur ces poutreaux charbonnés, sous ces caissons enflammés, au milieu de ces maisons en ruines... et dites-moi si vous ne retrouvez pas dans plus d'un épisode de ce gigantesque tableau la verve de composition, la fougue de mouvement et de touche qui fait l'incontestable supériorité de Gros.

Cependant, il faut bien le dire, si M. Charles Langlois a audacieusement et de main de maître, attaqué de front une difficulté jusqu'ici insurmontable dans un tableau de panorama, il n'a pas pourtant calculé tous ses effets d'optique avec une suffisante justesse, et, pour ajouter plus de vie et de mouvement à ses personnages des derniers plans, il a donné des proportions un peu colossales à ses figures des premiers plans, en même temps qu'il les a touchés un peu trop lourdement. Puis on rencontre çà et là des mouvemens outrés, des masses sans profondeur dans ce pêle-mêle de la bataille. . Mais on n'en demeure pas moins frappé de stupeur et d'admiration devant cette partie du tableau, tant elle est entendue; disposée et rendue avec intelligence, touchée et mouvementée avec chaleur ; tant elle provoque d'idées neuves dans l'âme de ceux qui jamais ne traversèrent un champ de bataille, les pieds dans le sang, la tête dans les nuages de fumée ; tant elle rappelle de fortes émotions aux soldats bronzés par la poudre, éraillés par les balles et les baïonnettes !

Et quoi de plus admirable, quoi de plus complètement beau, de plus habilement développé, je dirai même quoi de plus remarquable de couleur et de lumière que ce vaste paysage où se déroulent échelonnés de toutes parts, et dans la plaine et au bord de la forêt, et dans ce lointain éclairé sur la grande redoute emportée au commencement de l'action, tous ces corps d'armée dirigés en sens divers, et ces immobiles bataillons de la vieille et de la jeune garde que viennent trouer comme les murailles de la citadelle assiégée, les bombes foudroyantes de l'ennemi !

Et ce cavalier à la redingote grise, au cheval gris pommelé, qui, détaché à quelques pas d'un état-major peu nombreux, s'avance au bord du ravin où nous sommes, et où nous résistons aux masses écrasantes de l'ennemi. N'est-ce pas là un souvenir bien original de Charlet, sur une grande échelle, ou plutôt n'est-ce pas un souvenir aussi heureux que le plus heureux souvenir de Gros, de Charlet, de Steuben, de Bellanger ou de Raffet?...

Mais voilà que je demeure à causer comme je suis demeuré à regarder, et je me défie de mon style à côté du style de M. Charles Langlois. Encore un mot cependant : la bataille de la Moscowa est une admirable page d'histoire, même pour l'auteur de la bataille de l'admirable panorama de Navarin et du bombardement d'Alger. Max. R.

DIORAMA.

LA MESSE DE MINUIT A SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT. (1) — L'ÉBOULEMENT DE 1806 DANS LA VALLÉE DE GOLDAU.

Tableaux peints par M. Daguerre *et* M. Sébron, *son élève.*

Nous venons de passer une nuit dans la délicieuse église Saint-Étienne-du-Mont. Lorsque nous y entrâmes hier, avant le coucher du soleil, un jour rougeâtre en éclairait les vitraux, et les reflets de cette lumière venaient jeter leurs glacis lucides sur les voûtes et les piliers de la maison de Dieu. Le soleil se coucha, le crépuscule pâlit, les voûtes, les murailles, les colonnes se firent gris, les vitraux revêtirent une teinte bleue; et puis nous vîmes la nuit, comme une gaze de deuil, nous envelopper au bas de la nef vaguement dessinée par les blancs piliers des bas côtés. Et voilà qu'à minuit nous avons vu le chœur s'illuminer de mille flambeaux scintillans en faisceaux derrière le délicieux jubé enlancé autour des colonnes qui ferment la nef. Et l'église où seuls nous étions demeurés depuis hier, s'est remplie de monde, et le prêtre est monté à l'autel, et l'orgue a chanté Noël... Et puis les flambeaux ont pâli, la foule s'est retirée à mesure que le jour a reparu, gris d'abord, puis bleuâtre, et puis vermeil et pur...

Alors nous sommes sortis de l'église, et nous voici tout-à-coup transportés par notre guide à l'entrée de la vallée de Goldau, près du lac et du village de ce nom. Nous apercevons sur le troisième plan le village de Art sur le beau lac de Zoug. Le ciel est couvert de nuages orageux, le soleil se couche, laissant tomber çà et là ses rayons pâles sur le paysage immense resserré à droite par la montagne de Rouffiberg, à gauche par le mont Righi, dont la hauteur est de près de six mille pieds. A mesure que le jour baisse, les nuages s'obscurcissent et semblent s'amonceler sur notre tête. La nuit descend; voilà qu'elle se fait de plus en plus sombre. Le paysage n'est plus éclairé que vers le fond par quelques météores ternes qui sillonnent le ciel à l'horizon. Voici tomber de la pluie par torrens et gronder les tonnerres autour de la vallée plongée dans la plus profonde obscurité. Nous ne distinguons plus rien autour de nous. Mais tout-à-coup la lune brille entre deux nuages, et nous nous serrons la main, effrayés de nous retrouver et de nous voir au milieu des fragmens de rochers et de montagnes que l'avalanche a précipités dans la vallée, comblant les lacs et ensevelissant les chalets, à la vue de quelques familles éplorées, sorties de leurs chalets épargnés par l'orage et que la lune vient de faire surgir tout-à-coup à nos yeux dans les ténèbres...

Tels sont les deux tableaux exposés maintenant au Diorama. Le premier, *La messe de minuit à St-Étienne-du-Mont*, produit la plus complète illusion, commande le plus saint, le plus religieux recueillement. On en sort embaumé de sentimens pieux autant que d'admiration pour l'artiste qui a créé cette merveille. Le dernier tableau, de nature moins morte et d'horizon moins vaste, produit, il est vrai, une illusion moins complète; mais il impressionne vivement encore et offre un aliment assez relevé à la curiosité. Dans le premier tableau, la lumière règne plus vive sur les premiers plans précédant le jour, et elle vient presque toute par derrière dans l'effet de nuit. Le dernier tableau présente l'effet opposé. Il serait trop long d'expliquer ici la manière dont s'obtiennent ces résultats merveilleux. Puis, s'il y a une jouissance dans l'explication qu'on se fait d'un phénomène, il y en a une aussi dans la naïve et abstraite contemplation de ce phénomène, et celle-là nous voulons la laisser à nos lecteurs.

Max. Raoul.

---

(1) Tableau exposé depuis assez long-temps déjà, mais qui attire toujours et doit encore attirer long-temps la foule. Nous ne saurions trop le recommander à nos lecteurs.

MÉLANGES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.—CAUSERIES.—RÉVÉLATIONS.

Depuis quinze jours, qu'est-ce qui a occupé les salons de Paris, si toutefois il y a encore des salons ouverts à Paris? car en cette saison de l'année, tout le monde est aux champs ou veut par *bon ton* avoir l'air d'y être.

En repassant dans notre pensée les bruits vagues que nous avons entendus, nous nous souvenons d'abord de la stupeur qui a suivi la promulgation de la loi sur la presse, et comme on ne pouvait plus tout *écrire*, on se permettait, quand on était bien assuré d'être *entre soi*, de tout dire, de dire tout ce l'on pensait des lois nouvelles.

Le *Réformateur*, lui, ne s'est pas contenté de *parler*, il a *écrit*, et un jugement prononcé contre lui a prouvé qu'il fallait trouver la nouvelle loi, bonne, large et pleine de berté : nous ne dirons donc pas le contraire.

Ensuite on s'est un peu occupé des nouveaux ambassadeurs; on a dit que si le ministère avait jeté une couronne d'épines à la presse, il venait de distribuer des couronnes de roses à ses amis, et l'on nous a montré M. de Barante coiffé de ce chaperon de fleurs partant pour St-Pétersbourg.... D'autres personnes qui se croient bien informées prétendent que le nouvel ambassadeur ne partira pas immédiatement pour la Russie; que sa nomination n'est qu'une promotion de forme, et que l'ami de M. Guizot ne se mettra en route pour St-Pétersbourg que lorsque le comte de Palhen montera en voiture pour venir à Paris, ce qui pourrait bien tarder. Dans certains salons on est triste, c'est de n'avoir pas un représentant à Kalish ; dernièrement un jeune homme qui s'ennuie et que l'on voulait distraire par un camp et des manœuvres, s'est écrié en bâillant et en tendant les bras... Eh bien! oui, un camp! des manœuvres! ce serait beau auprès du camp et des manœuvres de là bas!

Ce jeune homme avait raison, qu'aurait-on pu lui donner pour l'amuser, 20 ou 30,000 hommes tout au plus, et qu'aurait-ce été auprès de ce grand camp du nord, où des armées ressemblant à des nations de soldats se meuvent toutes entières, marchent, défilent devant un état-major d'empereurs et de rois : armées qui ont encore des idées d'amour et de respect pour les princes, et des croyances religeuses ; armées qui tombent à genoux tous les soirs dans l'immensité de leur camp, pour adorer avec leurs chefs couronnés le Dieu des rois et des empereurs.

Des voyageurs arrivés de Kalish assurent que rien n'est beau comme cette prière du soir, annoncée non par les cloches, mais par une puissante salve de canons, et continuée aux sons d'une grande et suave harmonie.... Tous ces peuples armés prosternés, priant ensemble ; tous les drapeaux, tous les étendards, tous les guidons, toutes les bannières s'inclinant devant la croix et s'agitant à la brise de la nuit... Toutes ces choses prouvent qu'il y a encore de la religion quelque part ; là où elle se trouve, la poésie et les nobles émotions ne peuvent manquer.

Si l'on prie au nord on se tue dans le midi ; si de suaves harmonies se font entendre au camp de Kalish, des cris de désespoir, des cris d'enfans, de femmes, de vieillards, de moines, de prêtres que l'on massacre, retentissent haut en Espagne....

A Kalish, des régimens entiers font les uns contre les autres des charges de cavalerie comme chez Franconi : là les armes brillent, mais le sang ne coule pas. En Espagne, le sang ne cesse de rougir le pavé des villes et le sol des champs.

Il est bien à ceux qui ont la puissance, de reconnaître une puissance au-dessus de la leur ; il est bien aux rois et aux empereurs de s'agenouiller et de prier ensemble, mais est-il bien à eux de laisser une noble et vaillante nation comme l'Espagne, s'entre-déchirer, s'entre-tuer, quand un mot de leur bouche, un geste de leur main pourraient arrêter des flots de sang?

Don Carlos ne compte pas sur le secours étranger, et il a raison. Lui, roi très-catholique, met son armée sous la protection de la Vierge Marie ; l'étendart qui porte l'image de la Vierge des douleurs, vraie patronne des rois d'aujourd'hui, a fait rire tous nos esprits forts de France : à eux permis ! ces gens-là auraient ri de même de l'oriflamme que nos pères allaient prendre à Saint-Denis, et du drapeau de Jeanne d'Arc qui délivrait la France !

Après avoir parlé des grandes scènes poétiques du nord et des scènes sanglantes de l'Espagne, après avoir dit quelques mots des Anglais battus par les carlistes et le colonel Evans fuyant devant Charles V, les Parisiens se sont *un peu* occupés de la nouvelle fournée de Pairs, mais ce qu'on en a dit n'a pas eu de lendemain. Là où il n'y a rien, la parole perd son droit.

On assure qne tous les nouveaux élus à la pairie siégeront au procès de Fieschi : c'est dans l'ordre, il faut qu'ils gagnent leurs manteaux herminés et qu'ils fassent un peu de repos aux pairs qui ont siégé dans le procès monstre. Au Luxembourg comme ailleurs, à chacun sa part de peine.

La semaine dernière, M. Gisquet est un peu sorti de son guignon ; le fameux M. Pépin a été retrouvé, et si l'on en croit les rumeurs du parquet, cette réarrestation est de la plus haute importance.

Ce qui a encore signalé l'autre semaine, c'est l'acquittement du loyal vicomte de Conny. M. Plougoulm ordinairement se signale par sa violence et son emportement ; dernièrement il a fait preuve de finesse et d'adresse, M. Plougoulm a été embrassé par M. Persil.

M. Thiers s'arrache assez souvent aux délices de sa villa Orsini pour venir *causer* avec le corse Fieschi ; celui-ci disait avant-hier à un de ses gardiens : *J'aime bien mieux m'entretenir avec le baron Pasquier ; malgré sa longue gaucherie, il a les manières d'un homme comme il faut, mais le petit ministre ressemble trop à Monsieur son père, je n'ai aucune confiance en lui.*

Nous avons dit que M. Gisquet était enfin sorti de sa veine de malheur ; nous voudrions pouvoir annoncer qu'il est également sorti de son indifférence pour les choses saintes. Grâces à ses agents, les étalages des marchands de gravures ne montrent plus de ces portraits que l'on aimait à regarder comme on aime à contempler la vertu, la force et l'innocence ; ni de ces caricatures qui parfois faisaient rire. Le zèle de M. Gisquet s'est arrêté là ; il a déjà dit *respect à Louis-Philippe*, il n'a pas encore dit *respect à Dieu*. Ainsi, gravures impies, images indécentes se voient à tout coin de rue. Qu'est-ce que cela fait aux gens de la police, est-ce que la religion et la morale sont de leur ressort ?

Eh non sans doute, Dieu n'est pas plus là que dans le code, et pourquoi la police ne serait-elle pas athée comme la loi ?

Dans la Grande Bretagne, O'Connel fait ce que faisait M. de la Fayette un an avant la révolution de 1830, il s'en va récoltant les mécontentemens pour les jeter à la tête du gouvernement établi. Le *Journal des Débats* s'effraie assez de cette tournée du démocrate irlandais, et dans les hôtels ministériels on en parle beaucoup depuis quelques jours.

Le dernier évènement qui ait le plus occupé Paris, c'est la mort du célèbre compositeur Bellini ; encore une belle lyre de brisée ! Ce jeune homme vient de succomber à 29 ans à une maladie aiguë ; son grand et beau talent ne manquera pas de louanges, mais sur une tombe il y a quelque chose de mieux à redire, de plus consolant à écouter que des éloges donnés au talent. C'est une parole qui révèle une vertu, une bonne action ; les talents, les morts ne les emportent pas dans l'autre monde, tandis qu'ils y passent avec leurs vertus.... C'est donc les vertus qu'il faut citer pour rassurer les amis qui restent.

Bellini était fils excellent, tendre et respectueux. Dès son bas âge, il aidait sa mère.... Sa mère qui lui survit, et qui n'avait d'existence que celle que lui assurait la tendresse filiale.

Nos artistes vont rendre à la mémoire du grand compositeur d'éclatans hommages ; service funèbre, splendide, statue par Dantan, apothéose à l'Opéra, rien ne lui manquera ; mais le pain manquera peut-être à sa mère.

Vte Walsh.

Il n'est pas un de ces pouvoirs qui ont passé cependant si rapidement sur notre pays, la convention, le directoire, l'empire, qui n'ait su lui donner ces deux grandes choses pour lesquelles surtout se passionnent les peuples, la gloire et la liberté. Pendant qu'elle nous opprimait au-dedans, la république marchait au-dehors à la conquête de la Hollande et de l'Italie; l'empire nous donnait, lui, pour nos libertés qu'il foulait aux pieds, des compensations plus riches encore.

C'est par souvenir sans doute de ce respect qu'on avait toujours gardé pour elle, qu'à peine les trois lois doctrinaires avaient-elles paru enregistrées au bulletin des lois, la France s'est tournée vers ses frontières, et que, laissant la pairie s'aller reposer des fatigues de ses votes au pas de course, la majorité du Palais-Bourbon régler ses comptes avec le ministère, elle a semblé se demander ce que devenaient les révolutions à l'entour d'elle et de quel côté la gloire pourrait lui venir... Suivons donc la tendance qui s'est fait jour dans la presse pendant les trois dernières semaines qui viennent de s'écouler, efforçons-nous de jeter un coup d'œil rapide sur l'Europe, telle que cinq années d'agitations nous l'ont faite.

Vous connaissez cette ballade si fortement empreinte des couleurs de la poésie germanique, cette ballade qui nous montre un chevalier tout bardé de fer, emportant par une nuit sombre au travers de pays inconnus Lénore, sa fiancée infidèle, placée derrière lui sur la croupe de son coursier noir; et tous trois franchissant les plaines et les montagnes avec une effrayante rapidité; et Lénore tremblante de demander : « où allons nous », et le chevalier de lui répondre toujours : « les morts vont vite, les morts vont vite, » jusqu'à ce qu'enfin tous trois s'aillent perdre sous la pierre d'un tombeau.

Ainsi font les révolutions pour les peuples qui se laissent emporter par elles, et pour qui veut les suivre par la pensée dans leurs mouvements impétueux. Croiriez-vous qu'il y a cinq années à peine, cette Europe, si profondément remuée au midi, et dans les trois royaumes que la mer sépare du continent, que cette Europe qui vers le nord s'assemble en congrès et s'entoure de bayonnettes, vivait calme et heureuse, attentive à la voix de ses poètes et de ses orateurs, se renvoyant de l'Angleterre à la France et de la France à l'Allemagne, les noms de Byron, de Châteaubriand et de Goëthe, agitée seulement de temps à autre par quelques dissentimens que lui avaient légués les guerres de l'empire? Comme la France surtout était prospère et se faisait puissante! comme elle avait foi dans les hommes et dans les institutions! comme elle savait dans l'espace de vingt jours venger un affront et s'assurer une conquête!

Mais voici qu'une révolution vient d'éclater en France; après la France, c'est la Belgique qui s'émeut; bientôt c'est la malheureuse Pologne qui va se jeter tête baissée contre les innombrables bataillons de l'empire moscowite : toute couverte du sang de la Pologne, la révolution marchera cependant vers le Portugal, traînant à sa suite des bandes de mercenaires, elle se précipitera sur l'Espagne, tenant à la main le testament d'un roi. Et maintenant voyez l'orage révolutionnaire qui va fondre sur l'Angleterre; entendez le gronder dans la voix d'O'Connell. Quelle rapidité fatale : et partout où les révolutions s'arrêtent, que de ruines, de sang, de désastres! comme les lois sociales s'ébranlent, comme le dégoût s'empare de l'humanité; ce n'est pas seulement dans leur marche à travers l'Europe que les révolutions vont vite : elles vont vite aussi dans le mouvement qu'elles impriment aux peuples, vers l'anarchie, vers le despotisme, vers leur décadence qui peuvent apparaître au terme de la course comme le tombeau de la ballade allemande.

Mais c'est sur l'Espagne et sur l'Angleterre qu'il faut surtout fixer notre attention : il y a là une révolution qui finit; ici au contraire une révolution qui commence.

En Espagne, on n'avait pas compris que porter atteinte, pour une ambition de femme, aux lois fondamentales du pays, c'était compromettre ses destinées : on n'avait pas compris que l'usurpation était un fondement aussi peu solide pour un trône que pour des institutions républicaines : on n'avait pas compris enfin que pour résister au torrent, c'était mal débuter que de se laisser entraîner par ses flots. Encouragée par l'origine du gou-

vernement et par ses actes, la révolution en est venue à lever plus haut la tête; elle a massacré des capitaines-généraux, pillé des couvents, organisé des juntes qui n'ont pas tardé à envahir toute l'Espagne de Christine : c'est en vain que la quasi-légitimité espagnole s'est efforcée de dissoudre ces assemblées en les proclamant illégales et usurpatrices au nom de son usurpation; les juntes sont demeurées inébranlables. Peu importe aussi que M. Mendizabal arrive de Londres pour s'user à une œuvre impossible, comme ont déjà fait Zéa et Torreno. Divisée en lambeaux par ses gouvernemens révolutionnaires, qui les uns demandent la constitution de 1812, les autres les Cortès de 1823; dominée à Madrid par un pouvoir sans force morale, l'Espagne verrait s'anéantir dans ces convulsions l'unité que lui a donnée le principe monarchique, si la glorieuse épée de Charles V, qui naguère remportait en deux jours les deux victoires de Saint Sebastien et de Los Arcos, si la glorieuse épée de Charles V ne s'empressait pas de l'arracher aux mains tremblantes de Christine, comme aux mains sanglantes de la révolution.

En Angleterre aussi, la révolution semble disposée à marcher à grands pas : il y a trois semaines, la chambre des lords et la chambre des communes paraissaient s'unir dans une grande transaction législative : aujourd'hui, voyez les populations de Manchester, d'Édimbourg, de Glascow, qui s'empressent sur les pas d'O' Connell : écoutez ses harangues qui retentissent dans de tumultueux banquets; c'est la première fois que l'antique aristocratie anglaise se voit attaquée de front par la démocratie. Mais, disons-le en passant, c'est justice après tout que cette crise qui commence pour la chambre des lords; ces fiers gouvernans de la Grande-Bretagne n'ont-ils pas donné à l'Europe l'exemple des révolutions religieuses et politiques? n'ont-ils pas passé un demi-siècle de leur histoire suscitant des agitations à toutes les nations européennes pour s'enrichir de leurs dépouilles? Naguère encore, le ministère qui s'appelait conservateur, n'envoyait-il pas des armes à l'usurpation espagnole?

C'est justice, répétons-le, que la révolution traverse les mers pour menacer ces lords de l'Angleterre, et pour leur apprendre que toutes choses se lient dans la destinée des gouvernemens, et qu'il ne leur est pas plus donné de maintenir l'ordre à l'intérieur en fomentant des agitations au-dehors, qu'il ne leur est donné non plus de dompter les révolutions après qu'ils ont courbé la tête sous leurs lois. Qu'on parle donc de manières diverses de l'éloquence d'O'Connell, des invectives qu'il prodigue à la pairie : pour nous le tribun de l'Irlande se grandit de tous les souvenirs historiques auxquels nous semble remonter sa mission de destruction. Nous croyons voir derrière avec lui ces échafauds d'Henri VIII que l'aristocratie anglaise laissa s'élever, les deux billots sur lesquels roulèrent plus tard deux têtes royales; nous croyons voir derrière lui l'ombre sanglante de la reine Marie et la pâle figure de Charles-Stuart; et n'est-il pas utile que les pouvoirs et les peuples sachent bien que les droits de la providence contre les crimes sont imprescriptibles, et qu'à des siècles de distance elle sait leur désigner des vengeurs.

Mais pendant que les choses vont ainsi pour l'Espagne, pour l'Angleterre, qu'advenait-il de ces nations du nord de l'Europe, qui opposent à tant de désastres et d'agitations l'imposant spectacle de leur congrès. La Prusse fortifiait son industrie par un système de douanes rigoureux, qui pour les commerces de France et d'Angleterre est comme une sorte de déclaration de guerre. L'Autriche se laissait vivre doucement sous le sceptre paternel de ses empereurs. La Russie s'avançait sur cette route de Constantinople que lui a montrée Catherine : le sultan ne rend-il pas presque foi et hommage au czar? Le Bosphore n'est-il pas devenu un lac russe, où les vaisseaux français obtiennent la permission de pénétrer sous la condition qu'ils n'en useront pas? Si Méhémet-Ali présente au sultan le rapport sur l'état de son gouvernement, s'il consent même à payer le tribut qu'il a longtemps refusé, c'est qu'aux armées de l'Égypte a succédé la redoutable protection de la Russie; c'est que les soldats russes ont remplacé les janissaires dans la garde du sérail; et comment ne pas faire ici un triste retour sur le rôle qu'a joué notre gouvernement dans toutes ces graves circonstances?

En d'autres temps, nous qui imposions surtout à la Turquie par les souvenirs des croisades, par la place qu'avait tenue notre drapeau dans ces nobles guerres, en d'autres temps nous aurions pu saisir ou partager du moins avec la Russie cette grande mission de pacification et de prépondérance dans l'Orient.

Or, bien loin qu'il ait pu prétendre à d'aussi lointaines entreprises, le ministère doctrinaire ne peut même pas au-delà des Pyrénées soutenir le trône de Christine qui s'écroule entre les juntes, et les succès des armées de Charles V. Récemment encore, ne disait-on pas, non dans quelque réunion du congrès de Kalisch, mais dans la chambre des communes d'Angleterre, que le gouvernement britannique, cet allié fidèle des doctrinaires, ne voudrait pas souffrir qu'un soldat français mît le pied sur le sol espagnol?

Il est facile d'apercevoir que le traité de la quadruple alliance est déchiré à la fois par les victoires de Charles V et par l'audace des exaltados, par l'impuissance du ministère français et par l'insatiable et mesquine ambition de l'Angleterre. L'Angleterre n'a songé qu'à s'inféoder l'Espagne comme elle a déjà fait du Portugal, qu'à s'assurer, en dernier lieu, en jetant M. de Mendizabal au ministère, une triste influence sur les derniers restes du gouvernement de Christine. Aussi remarquez quelle attitude nous essayons de prendre vis-à-vis des gouvernemens du Nord : M. Bresson, l'ambassadeur de France en Prusse, va profiter, dit-on, pour se rendre au congrès, d'un usage qui autorise tout ambassadeur à suivre le souverain près duquel il est accrédité. Il s'avancera noblement vers Tœplitz dans les bagages du monarque prussien ; et cette fois, du moins, ce sera aux portes mêmes du congrès que la France de Louis XIV et de l'empire, la France d'Alger, la France qui donnait jadis l'impulsion à toute cette masse européenne, ce sera, disons-nous, aux portes du congrès que le gouvernement de la France pourra venir entendre ce qui se délibérera dans son sein.

Que si maintenant vous nous demandiez, en terminant, quels résultats peuvent surgir de cette réunion de souverains qui se prépare à Tœplitz, nous répondrions que les délibérations du congrès nous importent peu : près des enseignemens que la Providence sait donner aux nations, que viendraient faire les décisions des hommes! Jetez les yeux sur l'Europe, et vous verrez le repos et la gloire là seulement où la révolution n'a pas su pénétrer ; jetez les yeux sur la France, et dites-nous de quel côté la gloire lui arrive pour compenser les rigoureuses exigences de la domination doctrinaire. J.

FAITS DIVERS.

L'*Echo de la Jeune France* est loin d'abandonner son idée de propagande chrétienne, il y tient aujourd'hui plus que jamais, aujourd'hui que l'irréligion et le scepticisme ont leurs affiliations anti-sociales.... En parcourant la France M. Jules Forfelier va stimuler le zèle de nos correspondans, là où ils existent, et créer des centres de correspondances où ils ne sont pas encore établis ; à ces centres seront adressés les livres propres à l'éducation du peuple ; dans ces livres, les discours les plus remarquables des députés et des pairs de France seront souvent insérés.

Il ne faut pas se le dissimuler, les saines doctrines viennent de perdre plusieurs organes de province qui ne manquaient pas de retentissement. Il faut que les bons livres remplacent, autant que faire se pourra, les bons journaux. Le nouveau directeur de l'Écho de la Jeune France conjure donc avec instance MM. les ecclésiastiques, les pères de famille, les instituteurs de l'enfance, les hommes livrés aux occupations les plus graves, et les hommes du monde, de joindre leurs efforts aux siens.

Comme les Israélites après la captivité, apportons, chacun de nous, notre grain de sable pour la réédification du Temple. Que le zèle nous anime, que la charité nous lie, et l'espérance du retour à l'ordre et à l'union nous sera permise. W.

MM. les actionnaires de la société de l'*Encyclopédie catholique* Jules Forfelier et Auguste Amic, sont convoqués en assemblée générale pour le samedi, 17 octobre, 11 heures du matin, au siége de la société, rue de Ménars, n. 5, pour entendre le rapport de M. Jules Forfelier sur les opérations de la société, et délibérer, s'il y a lieu, en conséquence.

Sous le coup d'un jugement du tribunal de commerce rendu contre lui au profit de M. de Saint-Priest, M. Jules Forfelier a publié dans le dernier numéro de l'*Echo de la Jeune France* une note, afin de prévenir, jusqu'à l'arrêt de la cour royale, la mauvaise impression que pouvait produire ce jugement pour l'*Encyclopédie Catholique* publiée par lui.

Depuis lors, l'affaire étant venue à la cour royale, M. de Saint-Priest a fait demander la remise à un mois, ce qui lui a été accordé par M. Forfelier, sous la condition que le jugement demeurerait sans effet.

Cependant M. de Saint-Priest nous avait adressé, avec sommation de l'insérer dans notre plus prochain numéro, une note en réponse à celle de M. Forfelier.

Ce dernier, se fondant sur la stipulation faite à l'audience de la cour royale, s'oppose à l'insertion de la réplique jusqu'au prononcé de l'arrêt. Nous croyons donc devoir et pouvoir en toute justice remettre à notre prochain numéro, c'est-à-dire après le prononcé de l'arrêt, une note qui forcerait M. Forfelier de faire connaître ses moyens de défense.

Le *Calendrier de France*, ALMANACH PROGRESSIF DU PEUPLE, pour l'année 1836, vient d'être publié par l'*Echo de la Jeune France*. Rédigé sur le plan du calendrier de 1835, mais composé d'élémens entièrement neufs, il continue une œuvre d'utilité publique, commencée l'année dernière. Il importe de ne point laisser la presse populaire devenir le privilége de ceux qui ne s'en servent que pour corrompre les classes les plus nombreuses, en donnant pour aliment à leurs intelligences des compilations d'anecdotes grossières, et un recueil de devinations ridicules. L'*Echo de la Jeune France*, pour combattre ces influences si nuisibles à la société, a essayé de réunir dans le cadre étroit d'un almanach une encyclopédie élémentaire des connaissances humaines : religion, morale, science, histoire, anecdotes, économie domestique, notions d'agriculture et d'horticulture, prescriptions médicales, tout tient dans un petit nombre de pages Six veillées du peuple varient agréablement le volume, qui se termine par le tableau *officiel* des principales foires de France, et par un précis historique de l'année. A Paris, 22, rue Feydeau, prix : 45 cent.; par la poste, 65 cent. — Affranchir.

Honneur aux savans qui travaillent pour l'humanité et enseignent aux hommes les moyens de se porter mutuellement secours dans les occasions périlleuses de la vie. Cette pensée nous est inspirée par la lecture d'une brochure due au talent du docteur Vigné de Rouen, sur les secours à donner aux noyés. Cet ouvrage, publié par l'auteur au profit des pauvres, est lu avec intérêt par tous les amis de la science médicale ; son utilité nous a paru telle que nous nous proposons d'en rendre compte comme d'un enseignement utile à toutes les classes, surtout dans les villes où se trouvent des écoles de natation, et dans les ports de mer, où les accidens sont malheureusement si fréquens.

JULES FORFELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



A. DE LAMARTINE,

Gravé par Pollet.

L'Écho de la Jeune France

L'ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

L'Echo de la Jeune France paraît en 2 éditions, 1° une édition de luxe, avec gravures, les 1er et 15 de chaque mois, prix : 13 fr. 50 c. par an; 2° une édition mensuelle, le 5 de chaque mois, prix, par an, 7 fr. 50 c.—On souscrit, à Paris, rue Feydeau, 22; dans les bureaux des postes, des messageries, et chez tous les libraires. (Les lettres non-affranchies sont refusées.)

SOMMAIRE.

I.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

VERSAILLES.

(Suite et fin.)

Quand vous sortez des magnificences du château, quand vos yeux sont encore tout éblouis des merveilles qu'ils viennent de voir, quand votre esprit est comme accablé sous le poids des souvenirs glorieux que vous emportez de la demeure de Louis-le-Grand, quand votre cœur est tout serré de tristesse, à la mémoire des malheurs que ces murailles ornées de marbre et d'or ont vus et abrités... Alors ce vous est une jouissance que de vous trouver sur l'immense esplanade, sous les fenêtres de la grande façade ; là vous respirez à l'aise, là vous avez tout un pays devant vous, et tout ce pays, c'est le parc royal. Toutes ces masses d'arbres qui de loin semblent des forêts, ont été plantées par *Lenotre*, regardez-les, et vous verrez à leurs formes, à leur symétrie, qu'une seule pensée d'art a coor-

donné tout cet ensemble. Ces eaux qui brillent au soleil, et dont l'azur forme une grande croix au milieu de la verdure ; ces canaux si larges et si longs, ces rivières, ces lacs, ce sont les soldats de Louis XIV qui les ont creusés.

Des esprits fâcheux se sont irrités de ce que l'on ait employé des soldats français à des travaux semblables, leur susceptibilité nationale s'est indignée à la pensée que des millions d'hommes avaient employé leurs journées, avaient donné leurs sueurs pour le plaisir d'un seul !

Moi, je l'avoue, je suis loin de partager leur colère... Dans la pensée qui a créé Versailles, je vois bien autre chose que le désir de se faire une splendide habitation... Tout magnifique que fût Louis XIV, il se serait contenté et de St-Germain et de Fontainebleau, le château du roi chevalier, la maison de François 1er devait plaire au roi conquérant,.. mais ce roi malgré son humeur guerrière, n'avait pas que des idées de conquêtes; il voulait que les environs de la capitale de ses états fussent assainis , attirassent par leur beauté, et dès-lors il résolut de faire disparaître les marécages de Versailles, car là, où vous voyez aujourd'hui des gazons si fins, des boulingrins si verdoyans, des bosquets si beaux, s'étendait un terrain infertile, insalubre, incessamment imprégné d'eaux fétides et croupissantes. Ce fut du sein même de la stérilité que les génies réunis de *Louis XIV*, de *Mansart* et de *Lenotre* firent naître le prodige des temps modernes.

Là où se balançait le roseau, ils ont fait pousser le chêne; là où il n'y avait que pauvreté, ils ont établi la magnificence. Louis-le-Grand, quand il triomphait sur les bords du Rhin, quand il ajoutait des provinces à la France , rêvait une autre conquête.. Comme il savait bien l'histoire de son pays, il avait vu que dans tous les temps la royauté avait eu une vassale trop fière, une vassale qui osait regarder sa suzeraine en face, et qui ne voulait pas toujours s'incliner devant le trône. Cette vassale, vous l'avez deviné, c'était la noblesse française... La soumettre par la force des armes, Louis la connaissait trop pour le tenter. Cependant il avait résolu de la voir à ses pieds. Et il en vint à bout...

Comme Renaud, que les combats n'avaient pu vaincre, et que les séductions d'Armide rendirent faible, la noblesse de France, qui était restée fière et digne tant qu'elle avait gardé son armure de fer, devint, dès qu'elle eût revêtu le satin , le velours et le taffetas de la cour, complaisante comme une fille séduite.. Quand elle ne tint plus son épée avec ses gantelets de buffle ou d'acier, elle tendit la main aux favorites. Alors son règne fut passé.. En quittant ses châteaux pour venir habiter celui de Versailles, elle abdiqua son influence, chez elle elle était debout, à Versailles elle était à genoux. Et comment commander à genoux? C'était mal à celui qui savait son métier de roi, d'affaiblir ainsi la noblesse ; à la dompter ainsi par la mollesse et les séductions, la royauté pouvait bien gagner du repos, mais elle perdait sa meilleure défense : les temps l'ont prouvé.

Ce que je viens de dire, l'affaiblissement de la noblesse, voilà le grand tort de Versailles, le peuple n'a rien à lui reprocher. Versailles n'a été pour lui qu'une source de richesses... Voyez comme la vieille royauté française était puissante ! là où elle mettait le pied, il en sortait une ville, avec toutes les industries et tous les profits du luxe.

Si dans les enchantemens de ce grand palais, quelques rudes et preux gentilshommes ont trop perdu de leur indépendance native, hâtons-nous de rappeler qu'une foule de grands génies sont éclos sous le regard vivifiant et inspirateur du maître qui régnait là. Nous l'avons dit ailleurs, Versailles était le rendez-vous général de toutes les célébrités guerrieres, littéraires et artistes; dans sa grande galerie, on n'était coudoyé que par des gloires, foulé, pressé que par des illustrations.

Certes, toutes ces grandes figures historiques devaient être belles à voir, sous les lambris d'or des salons d'apparat et dans la salle du trône, mais comme elles devaient aussi animer les jardins! ce serait vainement que vous chercheriez dans ces groupes qui se promènent entre les ifs taillés et les jets d'eau, entre les vases de marbre et les statues, entre les héros et les dieux, quelqu'un de vulgaire, c'est Condé, Turenne, Vauban, Mansart, Bossuet, Racine, Fénélon, Lebrun, Grammont, Boileau, Créqui, Lebrun d'Humières, Coysevox, Lauzun, Girardon, Colbert, Guiche, Lafontaine et tans d'autres! que l'inimitable Sévigné a si bien nommés... Entendez-vous craquer le sable des allées sous tous ces talons rouges? et des figures gracieuses, des figures de femmes ne se montrent-elles pas à vous dans tous ces bosquets? Ici les gazons se courbent à peine sous leurs jolis pieds chaussés de satin à bouffettes de rubans. Ici l'éclat des fleurs est surpassé par les vives couleurs des robes de cour. Là ce ne sont plus les roses et les tubéreuses qui embaument l'air, ce sont les parfums qui s'échappent des cheveux bouclés de toutes ces grandes dames...

Quelle est cette femme qui rêve seule à l'écart, et dont le front tout jeune est déjà soucieux? c'est Madame, c'est Henriette d'Angleterre, elle est triste comme si elle avait deviné que cette rose qu'elle vient de cueillir vivra plus qu'elle.... Et cette autre qui regarde un lys? c'est madame de La Vallière, et cette troisième qui se penche sur l'onde tranquille du bassin de marbre, pour s'y mirer? c'est madame de Montespan.... Je m'arrête.. Je ne veux plus évoquer les morts. De tous ces hommes si grands, de toutes ces femmes si gracieuses, si nobles, si jolies, que reste-t-il?... Allez voir leurs cercueils,.. mais que dis-je! leurs tombes mêmes n'existent plus... Car de notre temps il y a eu une telle haine contre les illustrations de tout genre, qu'on a même voulu en finir avec leurs cendres et qu'on les a jetées au vent.

Quand des somptueuses fêtes étaient données dans ces magiques jardins, tâchez de vous faire une idée de leur magnificence. M. Thiers a inventé pour les journées de 1830 son vaisseau de carton et ces trois grands mâts avec les numéros 27, 28 et 29 *juillet*. Mais en vérité, Molière avait plus de génie poétique que le ministre favori de Louis-Philippe... J'ai là sous les yeux les descriptions de fêtes et réjouissances données en 1664 au château de Versailles. Et M. Thiers est resté bien en arrière du *comédien ordinaire* de Louis XIV.

Une des choses qui nuit le plus à la beauté des fêtes de notre temps, (et, pour être juste, je me hâte de dire que cela ne dépend pas de M. Thiers) c'est le prosaïsme de notre costume; comment, je vous le demande, poétiser la foule avec ses habits actuels, étriqués, sans jeu, sans plis, sans mouvement?...

Quelque chose encore qui manque aux réjouissances de nos jours, et qui cependant est la vie de toute fête, c'est l'enthousiasme. Pour qui aujourd'hui la foule s'émeut-elle? qui aime-t-elle? qui salue-t-elle de ses acclamations, de ses cris de joie et d'amour? Quand Louis XIV se montrait, jeune, beau et majestueux à son peuple, c'était du délire; à présent l'on est devenu plus froid, et les rois passent dans les rues comme de simples hommes!

Molière, dans ses récits des réjouissances de 1664, parle en détail de toutes les parties du parc royal; ici c'est l'allée d'eau, le parterre d'eau, le berceau d'eau; l'allée, au lieu d'être bordée d'arbres, était bordée, de jets d'eau qui, se croisant au-dessus des promeneurs, formaient au-dessus de leurs têtes comme une voûte de cristal. Quand la nuit amenait ses ombres, la fête ne faisait que s'embellir, car alors le feu se mêlait à l'eau pour augmenter ses merveilles; à cela joignez un beau ciel, d'harmonieux accords, le parfum des orangers en fleurs, de la joie, des croyances, des affections dans la multitude et vous aurez une véritable fête.

Ce qui est encore bien beau à Versailles, c'est le grand escalier qui borde un des côtés de l'orangerie; la cour du grand roi devait produire un noble effet quand elle descendait lentement les degrés de marbre...—Un jour, Louis XIV arriva à la dernière marche à l'instant où son carrosse doré parvenait en face de la grille... *J'ai failli attendre*, dit d'une voix grave et sévère Louis XIV. Dans ce simple mot on voit comme le grand roi aimait à être servi.

Il m'est impossible d'en finir avec Versailles sans citer le *Bassin de Latone*, avec ses grenouilles de mauvais goût.

La *Cascade de l'allée d'eau*, où les ondes ont été économisées comme le vin chez un avare.

La *Fontaine du Dragon*, avec son eau lancée à 37 pieds, quand c'est le badaud de Paris qui regarde, et à 83 pieds quand le roi assiste à ces jeux hydrauliques.

Le *Bassin de Neptune*, avec ses chevaux marins qui piaffent dans les ondes.

Le *Bassin d'Apollon*, avec ce Dieu sur son char, d'après les dessins de Lebrun.

Le *Grand Canal*, avec son immense longueur.

Et enfin la *Fontaine des Pyramides*.

J'ai gardé cette fontaine pour la fin de cet article, trop long peut-être, et voici pourquoi... Ce petit monument, qui n'est pas d'un style très-pur, est tout orné de dauphins, de tritons et de syrènes; dans un petit livre, publié sous le règne de Louis XIV (et qui, dans ce temps-là, servait *de guide* pour visiter les beautés de Versailles), j'ai lu, à propos des tritons et des syrènes que l'on voit à la *Fontaine des Pyramides*, les remarques suivantes :

Il y a eu autrefois de longues et graves discussions pour savoir combien on devait compter de syrènes. Les uns disaient *deux*, les autres prétendent que ces filles du fleuve Achéloüs étaient *cinq*. Le savant Dacier a écrit sur les syrènes; il penchait, je crois, pour le nombre *cinq*... D'après son opinion les syrènes n'étaient autre chose que des courtisanes qui habitaient près des îles Caprées, et qui, par la beauté et la douceur de leur voix, enchantaient tellement ceux qui les entendaient qu'ils ne pouvaient plus les quitter.

D'autres au contraire, ajoute toujours mon livre, d'autres au contraire, par trop de crédulité ou *par raison*, ont cru qu'il y avait vraiment des syrènes et des tritons tels qu'on nous les représente... Ils rapportent que du temps de l'empereur Maurice il parut un *homme marin* et *une syrène*, et que sous le pape Eugène IV on surprit un *triton* qui était venu enlever un enfant jouant sur le rivage, que déjà il allait se replonger dans la mer avec le petit garçon, quand des pêcheurs le forcèrent à lâcher l'innocente créature qui tendait les bras vers sa mère, et qui poussait des cris lamentables.

J'ai vu encore dans le même volume que Théodore Gasa assure avoir trouvé sur une plage de la Grèce, au milieu d'une quantité de poissons, une syrène que la tempête avait jetée sur le sable ;.... il ajoute qu'il la reconduisit *par la main* jusqu'à un endroit où l'accès de la mer était facile, et que là elle s'élança dans les ondes et se mit à bondir de vague en vague, comme une jeune fille folâtre.

Ce n'est pas tout encore... Meyer raconte (et ceci est plus merveilleux que tout ce qui précède) qu'en 1403 on amena à Harlem une syrène qu'une forte tourmente de mer avait poussée hors de l'abîme, sa patrie...

Des pécheurs entendirent des plaintes et des gémissemens sur la grève.... ils cherchèrent qui pouvait se plaindre d'une voix si douce, et quel fut leur étonnement quand ils virent une syrène pleurant parmi les rochers et tordant avec désespoir sa longue chevelure verte... Ils s'en saisirent malgré ses cris. Elle voulait à toute force retourner à son élément, mais les pêcheurs surent la retenir. Un de ces marins s'attacha tout-à-fait à elle, et parvint à lui faire aimer le pain et le lait, et la vieille mère du matelot apprit à la syrène à filer...

C'était une merveille à faire faire fortune à celui qui la possédait; aussi le matelot se mit à parcourir la Hollande pour la montrer... Non-seulement elle mangeait et filait comme une femme, mais elle finit par parler un peu le Hollandais.

Quand le matelot la voyait pleurer, il lui disait, pourquoi pleures-tu, belle syrène des ondes? la terre n'a-t-elle donc pas plus de merveilles que la mer que tu regrettes.

Et la syrène secouait tristement la tête, et répondait : Oh ! non, j'aime bien mieux mes ondes verdâtres avec leur écume blanche, que ta terre avec sa poussière et ses épines.

Mais, ajoutait encore le pêcheur, vois nos villes avec toutes leurs demeures.

Oh ! sous les voûtes transparentes et mobiles de l'Océan il y a aussi de nombreuses retraites, où demeurent mes sœurs aux longs cheveux.

— Le marin, voulant lui faire aimer la terre, lui montrait encore les palais des rois.

— Mais elle disait : Oh ! dans les profondeurs de l'abîme nous en avons de bien plus beaux ! des palais d'aigue-marine et de corail, pavés de nacre et de perles. . . . .

Pour l'empêcher de s'échapper et de retourner à ses ondes, le marin conduisit sa syrène loin des bords de la mer... Là, n'entendant plus le bruissement des

flots, ne voyant plus l'azur des vagues, elle commençait à oublier sa mobile patrie. Les fleurs des prairies et des jardins qui avaient été long-temps sans attraits pour elle, commençaient à lui plaire, et aussi le chant des oiseaux !...

Mais malheureusement pour le matelot, un jour un marchand vint lui dire : Vous gagnerez des tonnes d'or, si vous allez faire voir votre syrène en Angleterre.

L'or tenta le marin, il s'embarqua pour aller à Londres.... Oh ! quand il approcha de la mer, que de joie témoigna la fille des vagues ! c'était du délire ! Et il fallait bien des liens, bien des soins pour l'empêcher de se jeter dans les flots.... Laissez-moi, laissez-moi, disait-elle, aller voir mes sœurs dans leur grottes de corail, et je vous promets de revenir.

Mais le matelot la tenait toujours attachée avec des liens de soie, au mât du vaisseau.

Laissez-moi, laissez-moi seulement me rafraîchir dans l'onde, y tremper mes cheveux et je reviendrai.

Le matelot résistait toujours.

Alors, la syrène, voyant que toutes ses prières étaient vaines, se mit à chanter. Sa voie douce et sonore, et qui allait au loin, appelait les Tritons, ses frères de l'abime, à venir la délivrer... Et bientôt sur la crête des vagues, on les vit apparaître avec leurs conques, ils s'avertissaient entre eux ; et avec eux les sœurs de la syrène étaient venues aussi.

A l'aspect du secours qui lui arrivait, la captive reprit courage ; et elle dit encore au matelot : Laisse-moi partir.

Non, répondit-il, jamais.

Eh bien, habitans des flots, vengez-moi, et punissez cet homme qui se fait de l'or et de la joie, avec mon malheur et mes larmes.

A l'instant, tous ces êtres marins qui vivent sous les eaux et que les yeux des hommes voient rarement, se ruèrent, se pressèrent contre un des flancs du navire, et le poussèrent contre un écueil où il se brisa.

L'espace entendit alors deux grands cris, un cri de délivrance de la syrène ; et un cri de mort du matelot.

. . . .

Le pouvoir actuel ne se sentant pas de taille à habiter Versailles, veut au moins en bannir le vide et la solitude. Cette pensée est bonne ; il ne faut pas que de si nobles murailles n'abritent rien ; et comme les hommes d'aujourd'hui sont trop petits pour ce majestueux palais, Louis-Philippe fait bien d'y appeler toutes les notabilités des temps passés. Ce Musée français, Louis XIV l'approuverait s'il pouvait revivre.

Espérons que l'esprit de parti n'exclucra de ces grands états-généraux de l'histoire, aucune illustration méritée. Le nom de M. Thiers, nous l'avouons, ne nous rassure pas beaucoup. Nous nous souvenons qu'il y a des souvenirs qu'il ne veut pas voir durer. Ainsi il a eu peur que Louis XVI ne vécût dans la mémoire du peuple, et il a fait raser le monument que l'on élevait sur la place du meurtre au roi-martyr. Ainsi, il a craint que le nom de Berry ne rappelât celui de Louvel,

et il vend aujourd'hui les pierres du monument expiatoire de la rue de Richelieu.

Quand on voit de semblables choses, peut-on raisonnablement espérer justice? Non, en vérité; pourquoi celui qui ne veut pas laisser subsister un monument élevé à Louis XVI, voudrait-il placer son portrait parmi ceux des hommes qui ont honoré la France Le monument de la place de la Révolution a été rasé pour ne pas contrister les régicides; le portrait de Louis XVI sera banni du musée de Versailles pour ne pas se trouver dans la même salle que celui de Philippe-Égalité. Vicomte WALSH.

SEIZE OCTOBRE.

Certes, c'était une belle propriété que celle de ce Versailles, avec toutes les merveilles que je viens de décrire! Certes, celle qui a possédé toutes ces richesses, celle qui a pu dire: ce château est à moi, ces jardins sont les miens, cette foule de serviteurs m'obéissent, certes, cette femme-là a dû être enviée;... Eh comment, en effet, derrière cette foule de courtisans, aurait-on pu entrevoir des ennemis? Comment, parmi tant de plaisirs, deviner tant de peines dans l'avenir? Comment, derrière un trône si majestueux, voir un échafaud?... Non, non, quand Marie Antoinette, la fille des Césars, la jeune et belle reine de France, se promenait dans les magiques jardins que Louis XIV avait faits pour lui et sa royale lignée, personne ne pouvait pressentir la sanglante journée du 16 octobre!.....

Mais Dieu a des coups de tonnerre qui effrayent le monde, et quelquefois, entre le ciel bleu et l'orage il n'y a qu'un instant... ; ainsi la gracieuse princesse que nous avions vue voyager de Vienne à Versailles sous un berceau continu de fleurs et d'arcs de triomphe, a été cruellement arrachée de ces palais pour être jetée dans un cachot.

Ainsi, celle qui s'asseyait sur le plus beau trône du monde, a été vue assise sur la sellette des voleuses et des prostituées!

Ainsi, celle dont les magnifiques atours rehaussaient l'éclatante beauté, a été obligée d'emprunter un fichu pour aller décemment à la mort!

Ainsi, celle qui avait eu à ses ordres toutes les somptuosités du luxe, a été réduite à mendier un verre d'eau!...

Ah! tant et de si cruelles dérisions de la fortune ne seront-elles donc point assez pour l'accomplissement des décrets de l'incompréhensible justice?

Non, point assez.

Le sang d'un roi a coulé, puis les pleurs, puis le sang d'une reine?

Pas assez encore.

Voilà maintenant un ange qui monte sur l'échafaud, sera-ce suffisant?

Non, il faudra plus encore.

Un jeune enfant torturé, meurtri, empoisonné?

Pas assez! pas assez!

Vingt-cinq ans d'exil pour les frères de ce roi et de cette reine guillotinés?

Un instant, nous avons cru que c'était *assez*, mais nous nous étions trompés : les rigueurs du destin ont repris leur cours, et aujourd'hui, quarante ans après le meurtre de Marie Antoinette, quand nous demandons: *Est-ce assez? est-ce assez*, une voix nous répond : Cherche la fille de Louis XVI au château des Tuileries. . . . .

. . . .

Aujourd'hui, 16 octobre, ce ne sont ni les Tuileries, ni Saint-Cloud, ni Villeneuve-l'Étang que regrette madame la dauphine, c'est la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou ! c'est là qu'elle voudrait prier sur le peu de poussière qui reste de son père et de sa mère... Car voyez-vous, quand on bannit quelqu'un, on ne le chasse pas seulement de sa maison, on le pousse aussi loin du tombeau des siens... Les exilés peuvent bien emporter dans leurs cœurs de la miséricorde pour ceux qui se sont faits leurs ennemis, mais ils ne peuvent emporter les os de leurs pères ! ils ne peuvent pas dire à ceux des leurs qui sont couchés dans le sépulchre :

Levez-vous, et suivez-nous!

Oh ! je me le persuade bien souvent, que la fille de Louis XVI et de Marie Antoinette, si loin de la France, pense plus à Saint-Denis qu'à Versailles, aux chapelles de la rue d'Anjou et de la Conciergerie, qu'aux Tuileries, Fontainebleau et Compiègne ; car ce qui attache le plus à la terre natale, ce n'est pas le bonheur qu'on y a eu, c'est le souvenir de ce qu'on y a souffert... Le bonheur de ce monde a en lui quelque chose de si fragile, que c'est comme un lien faible qui se rompt tout de suite, tandis que le malheur est comme une chaîne de fer qui ne se brise pas.

En Bohême comme en France, à Prague comme à Paris, le 16 octobre, madame la dauphine passe une partie du jour à se *souvenir*, *à pleurer et à prier*.

Quand *elle se souvient*, elle doit voir encore ses parens de France, tout vêtus de deuil, agenouillés à Saint-Denis le 21 janvier, et le 16 octobre, à la messe noire de la chapelle des Tuileries.

Quand *elle pleure*, c'est sur nous plus que sur elle.

Et quand *elle prie*, c'est pour les enfans qui sont bannis si jeunes!

Vicomte Walsh.



II.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

CASIMIR DELAVIGNE.

Il y a deux manières de faire de la critique : juger un auteur sur un seul livre, comme on juge quelquefois un homme sur une seule action ; ou bien embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble de sa vie littéraire, en marquer les grandes lignes, en signaler le caractère et en révéler la portée. Cette seconde méthode de critique nous paraît plus utile et plus belle que la première, dont nous ne contestons pas, d'ailleurs, les avantages. Elle sort de la littérature proprement dite, pour s'élever jusqu'à la philosophie et à l'histoire. Elle envisage tout homme de talent comme un fait dans son époque, elle apprécie son action sur son siècle, et la réaction de son siècle sur lui. Elle compare sa vie avec ses ouvrages, car elle sait que le meilleur commentaire des ouvrages d'un auteur, c'est sa vie ; c'est ainsi qu'elle parvient à jeter un regard plus profond dans les mystères intimes de son organisation littéraire, et à expliquer la glorieuse énigme de son talent, et la triste énigme de ses imperfections. Car hélas ! les hommes d'élite eux-mêmes ressemblent à la colonne qui marchait devant les Israélites dans le désert ; mélange de lumières et d'obscurité, s'ils éblouissent d'un côté par leurs rayons, de l'autre ils épouvantent par leurs ténèbres.

C'est d'après cette méthode de critique, que nous essaierons d'apprécier M. Casimir Delavigne, avec autant d'impartialité que si la postérité était déjà venue pour lui. Certes, nous ne nous engageons pas à éprouver à son égard l'enthousiasme un peu suspect de l'un de ses éditeurss, qui, dans une notice historique, s'occupe très-sérieusement de conserver à Molière son trône que l'auteur de *l'École des Vieillards* ne doit prendre que plus tard, comme le fait remarquer le rigide censeur, tout en convenant de bonne grâce, que, quant à Racine, il y a véritablement doute entre les chœurs d'Athalie et ceux du Paria. Nous reconnaissons bien là cette maladie de l'époque ; qu'on pourrait appeler le fanatisme de l'éditeur ; fléau redoutable qui rend le talent si commun dans la république des lettres, qu'on finira par briguer le titre de sot, ne fût-ce que pour ne point être un homme de génie. M. Casimir Delavigne peut-être sûr que si nous lui adressons quelques reproches, plus justes que le critique de Bruxelles (1), nous ne l'accuserons pas d'avoir usurpé le trône de Racine et d'être destiné à usurper celui de Molière. Nous voilà prêts, sur ce point, à lui délivrer un certificat d'innocence ; plût au ciel que dans cette époque il n'y eût nulle part d'usurpations plus réelles que celle-là !

(1) C'est dans l'édition des œuvres de M. Delavigne publiée en Belgique qu'on trouve cet ingénieux commentaire.

Ce fut une terrible année que celle où naquit l'auteur des *Messéniennes ;* il ne peut tourner ses regards en arrière, vers le temps de son entrée dans la vie, sans voir son berceau de nouveau-né couvert par la grande ombre de l'échafaud d'un roi. En 93, Casimir Delavigne naquit au Hâvre, en Normandie ; ainsi il est, sinon de la famille de Corneille, du moins de sa province; nous faisons cette remarque parce que l'auteur semble attacher lui-même quelque importance a cette communauté de patrie. Partout il affiche une grande dévotion pour Corneille, et il a chanté souvent *son laurier normand* qui couvre la France entière. Casimir Delavigne fit, dans un des lycées de Paris, de brillantes études ; son talent est de la nature de ceux qui se produisent sans efforts et qui arrivent à la lumière avec le cachet d'une pureté naturelle et d'une élégance native. Il était encore sur les bancs quand il composa son dithyrambe au sujet de la naissance du Roi de Rome, la première de ses pièces de vers qui aient été rendues publiques. C'est l'ouvrage d'un rhétoricien pour la conception et pour la pensée : le tonnerre, la gloire, les aigles, la victoire, César et sa fortune, en un mot, toutes ces images et toutes ces idées qui composent ce qu'on pourrait appeler le matériel des poésies consacrées à Napoléon, sont accumulées dans cette œuvre, assez fidèle résumé des études universitaires de l'empire; mais on y remarque une entente du rhythme et une science de versification bien rares à l'âge de l'auteur, qui devait alors avoir à peine quinze ou seize ans. Les Messéniennes vinrent ensuite, elles furent le triste et douloureux écho de la situation désastreuse de la France envahie par l'Europe en armes. Quand cette situation eut cessé, le poète enrôla sa muse au service des douleurs de la Grèce, pour laquelle deux ou trois hommes de talent éprouvèrent une véritable sympathie qui devint une affaire de mode dans les salons, et qui eut pour résultat, dans la littérature, un déluge de lamentations où l'on plaignait en vers rauques et barbares la patrie de l'euphonie et du beau langage, et, dans la politique, cette bataille navale, *the untoward battle*, comme dirent les Anglais, grands partisans du positif, tribu payé par les cabinets à la sensibilité courante, cette bataille de Navarin, en un mot, qu'on pourrait appeler une élégie à coups de canons.

Mais à cette époque la gloire et la fortune attendaient les auteurs au théâtre. M. Casimir Delavigne quitta donc l'élégie pour la tragédie d'abord, et plus tard pour la comédie. Son talent, n'étant point sous le joug d'une de ces vocations impérieuses qui ne souffrent point d'infidélité, s'en allait butinant comme les abeilles dans toutes les branches de la littérature. Il composa alors les *Vêpres Siciliennes*, puis le *Paria*, dont les chœurs, suivant l'alarmiste littéraire dont nous avons parlé, sont d'un effrayant voisinage pour les chœurs d'*Athalie*. Il produisit plus tard sur la scène comique les *Comédiens* et *l'École des Vieillards*, où Talma eut le tort d'accepter un rôle, pour faire admirer avec quelle perfection, chose extraordinaire pour un tragédien, il jouait, dans une comédie, une scène de tragédie, celle du duel, sans oublier les applaudissemens frénétiques qui l'accueillirent pour la manière, admirablement dramatique, disait-on, dont il passait son frac. Joignez à cela quelques épîtres remarquables, car nous ne parlons point des poésies fugitives, stances, chansons de table, entr'autres la

Parisienne, qui sont d'un poids léger dans le bagage littéraire de M. Casimir Delavigne. Nous ne faisons que citer la *Princesse Aurélie*, charade en trois actes et en vers, que l'auteur appela, on ne sait trop pourquoi, du nom de comédie. *Marino-Faliéro*, *Louis XI* et les *Enfans d'Édouard* ferment la liste de ses œuvres dramatiques ; en attendant *Don Juan*, qui déjà, sur le seuil du Théâtre Français, fait à l'avance retentir les échos littéraires du fracas de la gloire qu'il se promet.

Quant à la vie de l'auteur elle est d'une simplicité effrayante pour l'historien. C'est à peine si l'on peut glaner deux ou trois faits dans cette existence heureuse et tranquille, où tous les jours coulent et se succèdent avec une douce uniformité. Au collége, Casimir Delavigne est un des lauréats habituels des distributions universitaires ; il occupe ses loisirs en composant des pièces de vers français, dont l'une, consacrée à tourner en dérision l'avidité fiscale des marchands d'éducation, et dans laquelle il raconte qu'ayant une fois tué un quadrupède domestique, on lui mit *dix francs de chat sur le mémoire*, est restée populaire dans les souvenirs des écoliers. Ce meurtre d'un chat, la nomination de l'auteur à la bibliothèque de la chancellerie, sa destitution bientôt suivie de sa nomination comme bibliothécaire de M. le duc d'Orléans, un projet de mariage entre lui et la dixième muse, qui ne fut point suivi d'exécution, heureusement pour la littérature française, menacée de mourir lapidée sous le coup de deux ou trois mille épithalames mythologiques à l'occasion du mariage d'Apollon avec l'une des nymphes du sacré vallon ; telle est la liste bien complète des événemens les plus graves, heureux ou malheureux, de la vie de M. Casimir Delavigne ; nous allions oublier de dire qu'il est membre de l'Académie.

On a pu remarquer que nous avons resserré dans des limites étroites la nomenclature inévitablement un peu sèche des travaux de l'auteur. Il fallait bien rappeler à toutes les mémoires, dans leur ordre chronologique, les élémens dont nous voulons nous servir pour apprécier le talent de M. Casimir Delavigne, et, parmi les élémens les plus indispensables de cette appréciation, figure la courte biographie que nous venons d'esquisser.

La remarque générale que nous avons à faire, au sujet de cet écrivain, paraîtra peut-être étrange d'abord ; qu'importe, si elle est juste ? Les axiomes ne sont que des paradoxes prescrits ; et la plus sublime de toutes les vérités, le christianisme, ne fut-il pas aussi un paradoxe étrange, lorsqu'il vint dire au monde romain, croupi dans les ordures du paganisme et tout enveloppé de son immense orgueil, que le salut du genre humain descendrait de la croix des esclaves, et que douze pêcheurs de la Judée trouveraient un avenir au monde en lui refaisant des mœurs ? Le reproche donc que nous adressons à M. Casimir Delavigne, quelque bizarre qu'il puisse paraître, c'est d'avoir été toujours trop heureux.

C'était Jules César, nous le croyons, qui avait coutume de répéter : « Je ne crains rien d'audacieux ou de grand de ces visages frais et bien nourris, parés du coloris de la santé, mais je suis en garde contre les figures hâves et blêmes, parce qu'on doit tout en attendre. » Il y a quelque chose de pareil dans la littérature. Le génie dit au malheur : « Mon frère » ; et la poésie surtout languit et s'éteint

sous le souffle attiédi des prospérités humaines. L'intelligence aussi est une Eve condamnée à enfanter avec douleur. La souffrance est la condition naturelle de ces vastes esprits qui étonnent par leur élévation; et la nature morale connaît ces sueurs sanglantes et glacées qui fécondent les régions intellectuelles et y font germer ces moissons brillantes, chèrement achetées par de hauts et puissans laboureurs. « Adamas, Adamas, *parce que tu as péché*, *tu ouvriras la terre à la sueur de ton front* », dit Dieu dans l'Écriture. Ce terrible arrêt frappe en même temps le corps et l'intelligence ; le travail et la douleur, se tenant par la main, sont entrés dans le monde, et ces deux formidables exécuteurs des décrets divins, appuyant le pied sur l'homme, l'écrasent toutes les fois qu'il remue.

Le vulgaire, qui voit tout sans rien comprendre, s'étonne souvent de la fatalité qui semble poursuivre les grands poètes. Il demande par quel lamentable hasard les annales du génie se confondent avec celles du malheur, et, à la vue de ces martyrs qu'on appelle Homère, Milton, Châteaubriand, le Tasse, il s'émerveille de voir toujours l'intelligence se débattant dans les serres ensanglantées de la douleur. Ceci n'est point un hasard, et en voyant ce grand et triste spectacle se continuer à travers les siècles, on devrait être naturellement amené à découvrir que le malheur est la moitié du génie. Laissez Homère aveugle mendier son pain dans la Grèce; laissez Torquato mourir dans une loge de fou, de démence et de poésie ; laissez Gilbert, l'immortel moribond, s'agiter sur le grabat d'un hôpital, dans les convulsions de son agonie sublime; laissez Milton aveugle reporter dans les profondeurs de son ame ses yeux fermés aux clartés du jour, et ne murmurez point, hommes de peu de foi, car c'est une grande loi d'en haut qui s'accomplit. La souffrance, c'est la condition de toute intelligence appelée à enfanter, et par souffrance, nous entendons, non-seulement ces adversités extérieures, visibles à tous les yeux, mais ces anxiétés poignantes qui s'élèvent dans l'âme, ces immenses batailles qui se livrent dans le cœur de l'homme, batailles plus grandes et plus terribles, voyez-vous, que celles des César et des Bonaparte, car ce n'est point un empire périssable, c'est quelque chose d'immortel, l'âme d'un homme, qui en est le prix ! Dans ces redoutables commotions, l'intelligence humaine s'exalte et s'élève; le génie est comme l'éclair qui ne luit que dans les convulsions de la nature. Ne demandez plus après cela le secret des grandeurs intellectuelles du dix-septième siècle, je viens de vous le dire tout entier. Il y a, par exemple, une critique sotte et mesquine qui veut qu'on lui explique comment un aussi grand homme que Racine, un homme qui a créé *Phèdre* et *Athalie*, a eu la faiblesse de renoncer au théâtre par un scrupule religieux; eh bien ! moi je vous dis que c'est cette courageuse faiblesse qui m'explique le secret du génie de ce grand homme, car elle me raconte la lutte que se sont livrée, dans cette âme, deux irréconciliables adversaires : la gloire humaine et Dieu. Cette action vous empêche de comprendre Racine ; eh bien ! moi je vous dis que si vous ôtez de la vie de Racine ce dénouement d'années entières de remords, ce sublime holocauste des grandeurs de l'intelligence humaine sur les autels de la grandeur divine, je ne comprends plus ni Racine, ni *Phèdre*, ni *Athalie*.

Si maintenant vous appliquez cette poétique à M. Casimir Delavigne, vous ne vous étonnerez plus, ni de ses qualités, ni de ses défauts. L'homme dont le plus grand malheur a été de passer de la bibliothèque de la Chancellerie à celle du Palais-Royal, ne sera jamais de la grande famille d'Homère, de Byron, de Racine, de Châteaubriand, de Milton ! Quelle puissance remuera cette imagination paresseuse et cet esprit alourdi par les charmes décevans de la prospérité, cette Capoue de l'intelligence ? Le christianisme ce grand tourmenteur des ames, n'a point accès dans celle-ci : M. Delavigne est un héritier de l'école du dix-huitième siècle, son *Paria,* ses *Vêpres Siciliennes*, ses épîtres sont animés de cet esprit philosophique si fatal à l'inspiration. Sa tragédie indienne est un plaidoyer déclamatoire en faveur de l'égalité, ses *Vêpres Siciliennes* sont une satire de l'influence religieuse; dans ses épîtres il se laisse nonchalamment aller à cette philosophie du paganisme qui regarde la vie comme un banquet, dont l'homme doit sortir aussi tranquille qu'un convive qui vient de déposer sur la table du festin sa coupe encore couronnée de fleurs. Il invitera au besoin Naïs, à venir à son heure dernière, couvrir sa tête de myrthe frais; poésie de convention, froide et fausse dans tous les temps, car il n'y a point d'agonie couronnée de myrthe, poésie absurde sous l'empire du christianisme, car elle est d'épines la couronne que porte l'agonie du chrétien.

Aussi qu'arrive-t-il ? manquant à la fois et des aiguillons du malheur et de l'excitation d'une croyance sublime, M. Casimir Delavigne est partout plus versificateur que poète. La monotonie de ses prospérités domestiques se reflète dans la monotonie de son talent. Il y a quelque chose de mécanique dans la perfection de son rythme, la vie ne circule point dans ses vers : sa poésie est belle si l'on veut ; mais ce n'est point une créature de Dieu qui vit et qui respire; elle est polie comme le marbre, mais aussi froide; en un mot c'est une statue.

Il y a dans l'ordre chronologique des productions de l'auteur une gradation qu'il est bon de faire remarquer. Celui de ses ouvrages où il y a le plus d'inspiration, c'est sans contredit le premier livre des *Messéniennes.* C'est que l'écrivain était encore, à l'époque où il les composa, dans cette fleur de jeunesse où l'ame s'éveillant à ses premières émotions, est comme bercée dans une atmosphère toute parfumée de poésie. A vingt ans, si tout le monde n'est point versificateur, tout le monde est poète. c'est comme un printemps sacré de l'ame qui s'épanouit en douces rêveries et en mystérieuses pensées. La langue manque à la plupart des hommes pour exprimer ces mille bruits qui s'élèvent dans leur ame, assez semblables à ces mille murmures qui bourdonnent dans la nature par une belle matinée du printemps. Mais M. Casimir Delavigne avait dès son enfance à sa disposition, l'instrument de la poésie. Chez lui le versificateur ne manque point au poète de vingt ans. Et puis la situation du pays était si poétique ! il y avait tant de mélancolie dans cette terre de France, foulée par ces peuples de vaincus devenus ses vainqueurs, qu'en mettant l'oreille contre le sol, on en entendait sortir ces gémissemens et ces plaintes dont l'écho affaibli retentit harmonieusement encore dans les Messéniennes du jeune écrivain.

Mais, à partir de cette première production, il s'opère un curieux travail dans

l'ame de l'auteur. A chacun de ses ouvrages on sent l'inspiration du poète qui s'en va, et la science du versificateur qui grandit. Ce vague, cette incertitude de position du jeune homme sur le seuil des mille et une avenues de la vie, a disparu : l'esprit de calcul, si opposé à l'esprit poétique, s'assied à côté de l'écrivain pour exploiter les talens qu'il a reçus de la nature. Son vers est plus admirablement prosodié que jamais, mais il est froid, académique, et d'une perfection où il y a moins d'art que de métier. Il est vrai que si M. Casimir Delavigne a perdu quelque chose du côté du talent, il a acquis un avantage bien plus précieux pour ceux qui veulent jouir de leur gloire de leur vivant, et pouvoir se mettre aux fenêtres pour regarder passer leur immortalité. C'est la science de faire valoir son talent, d'administrer ses succès, science inconnue de nos ancêtres, et poussée si loin de nos jours. Voyez d'abord avec quelle habileté il prend position dans la littérature, entre les deux écoles classique et romantique ; disant à l'une : « Je marche devant vous ; » et à l'autre : « Je vous suis. » En politique, il aura plus tard la même position ; il a fait *la Parisienne*, mais il fera *les Enfans d'Édouard*, et en faisant *les Enfans d'Édouard*, il trouvera moyen d'obtenir un succès de parti sans offenser *personne ;* chef-d'œuvre qui ferait honneur au courtisan le plus délié. Je ne vous parle point de la pièce en elle-même, que l'auteur a assez artistement taillée dans l'un de ces blocs immenses qu'on nomme les tragédies de William Shakespeare. *Les Enfans d'Édouard* rappellent *Richard the third*, à peu-près comme les bijoux de lave que portent les Italiennes rappellent le Vésuve.

C'est à la veille de l'apparition d'un ouvrage de M. Delavigne, qu'on peut juger de tout ce qu'il y a de profond et d'habile dans cette science administrative dont nous avons parlé. Plusieurs mois d'avance le public a été averti que le poète s'est retiré dans sa maison de campagne pour mettre la dernière main à son chef-d'œuvre. Puis viennent les discussions sur le titre et sur le sujet, discussions qu'on fait naître, et dont on profite adroitement pour donner avis que le poète a plusieurs ouvrages sur le métier. Enfin, arrive la lecture au Théâtre-Français, où l'ouvrage est reçu par acclamation. Tout n'est point terminé encore ; il y a discussion entre les comédiens pour les rôles, ce qui est encore une occasion de parler de la beauté de l'ouvrage et du retentissement qu'il ne peut manquer d'avoir. Si par bonheur il y a une pièce d'un jeune homme bien inconnu et bien inexpérimenté sur le même sujet, on se hâte de faire bruyamment acte de générosité envers cet innocent rival ; on lui tient l'échelle pour être plus sûr de le faire tomber, et on se résigne modestement à subir l'éloge inévitable d'avoir fait une bonne action en même temps qu'une belle tragédie. Après tous ces préliminaires, le jour de la représentation arrive, et c'est alors que le séidisme de l'amitié, second fléau qui marche de pair avec le fanatisme de l'éditeur, se déchaîne dans toute sa furie. Malheur, je ne dis pas au critique téméraire, mais à l'admirateur modéré ! il est livré à l'intolérance de ces amitiés chaleureuses qui remplissent la salle ; M. Delavigne, surtout, a de terribles amitiés ! Il y a une famille toute entière, mais une famille populeuse, une famille homérique par le nombre, qui fait son affaire de tous les succès de M. Delavigne ; famille éclose à l'ombre d'une grammaire, et qui a failli dernièrement fournir un membre au tribunal des cen-

seurs. Ils sont là trente Pylades pour un seul Oreste, le front menaçant, l'œil ouvert, l'oreille aux aguets ; ce sont les janissaires du talent du poète : avisez-vous maintenant d'attaquer un talent si bien gardé !

Nous avons promis d'être impartiaux envers M. Casimir Delavigne, nous ne le serions pas si nous ne terminions point cette étude en rendant un juste hommage à ses véritables qualités, à celles par lesquelles il vivra ; c'est la pureté de sa langue poétique, c'est la chasteté de son goût, c'est l'élégance de sa versification. M. Casimir Delavigne n'est ni un écrivain du XVIIIe siècle, ni un écrivain du dix-neuvième ; c'est au dix-huitième siècle qu'il appartient. S'il faut dire sur lui toute notre pensée, le poète avec lequel il a le plus d'analogie, c'est Voltaire. Il y a deux personnages dans Voltaire, le Voltaire de la presse populaire, l'homme de parti et de pamphlet, apôtre d'une révolution religieuse et sociale, le Voltaire de Candide, de Zadig, celui-là n'a pas de rivaux dans son effroyable talent, et Dieu merci ne trouvera pas de successeur. Mais il y a un autre Voltaire, homme d'études et de littérature, un beau faiseur de vers hexamètres, un élégant écrivain de phrases bien pures et bien irréprochablement françaises; c'est à celui-là que l'auteur, dont nous nous occupons, ressemble. En un mot, M. Casimir Delavigne est un Voltaire académique. N.



III.

HAUTES ÉTUDES.

COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE SOCIALE.

(6e article.)

Il y a société nécessaire entre les êtres dont les actes se coordonnent au point qu'à certains égards on peut leur attribuer une existence collective, se les représenter comme ayant une volonté, comme ne formant qu'un être unique. L'association née de cet accord sera d'autant plus forte qu'elle portera sur plus de choses, embrassera des intérêts plus puissans, et reposera sur des besoins plus durables. Si elle procède de l'intérêt temporel, si elle dérive son existence d'une nécessité changeante ou transitoire, elle vivra aussi long-temps que le péril ou l'espérance qui l'a engendrée, mais elle finira dès que l'un aura disparu, dès que l'autre aura été réalisée. Cette sorte de société, fondée sur un intérêt personnel à la fois et passager, se rencontre parmi les animaux. Les chiens sauvages de l'Amérique chassent ensemble, et l'esprit qui les anime est merveilleusement *social* jusqu'au moment où le gibier est forcé. Alors cesse l'association, et une guerre furieuse commence avec le partage des dépouilles conquises en commun.

Certes, nous ne nions pas que de semblables associations si précaires et si restreintes ne puissent survivre à la destruction de toute foi en un Dieu vengeur et rémunérateur. Mais ce ne sont point là de véritables sociétés ; la conscience publique leur refuse un titre si glorieux : elle ne l'accorde qu'aux associations qui résultent d'une notion uniforme du juste et de l'injuste, de ce juste et de cet injuste qui impliquent au plus haut degré le *bien* de celui qui fait le premier, le *mal* de celui qui fait le second. C'est que cette notion imprime, sinon aux individus, du moins aux masses qui l'acceptent, des tendances harmoniques, lesquelles se perpétuent de génération en génération, et traversent les siècles immuables pendant que les hommes succèdent aux hommes, les familles aux familles. Ainsi se constituent les grandes unités sociales. La foi, qui est leur vie, se transmet en héritage des aïeux aux petits enfans, lesquels sont à leur tour des aïeux. Les membres de la société passent et se renouvellent : mais elle, elle demeure, car l'intérêt éternel qui dominait ceux qui s'en vont, dominera ceux qui arrivent. Les individus ont changé ; la pensée qui les unissait, unit après eux les individus qui les remplacent.

Comme la société n'est autre chose que l'incarnation collective de cette pensée, elle se modèlera sur celle-ci, et elle y trouvera la mesure de sa perfection possible. Nous disons de sa perfection possible, car il ne faut point confondre les aptitudes sociales d'un peuple avec le degré de son développement actuel. Mille accidens divers, la nature du sol ou du climat, un terrain coupé par des

eaux profondes ou couvert de sables, la victoire ou la défaite, une série de grands hommes ou de princes inhabiles, hâteront ou retarderont le progrès de la civilisation, quelque soit d'ailleurs son principe. Toutefois ce principe demeure ce qu'il est, et sa valeur intrinsèque n'est point amoindrie par les circonstances extérieures qui en modifient les résultats. Il en est des cultes comme des arbres: les mêmes espèces semées dans des terres différentes, ne parviennent point à une égale hauteur. Qui oserait dire que le chêne n'est point le géant de nos forêts, parce que le gland tombé sur une aride poussière ne produit qu'un chétif avorton?

Or, les aptitudes matérielles de chaque culte dépendent évidemment des conditions à l'accomplissement desquelles est attachée la perfection terrestre de toute société. Nous devons donc nous occuper d'abord de constater ce qu'elles sont, car, lorsque nous aurons déterminé leur nature, nous parviendrons aisément à reconnaître, parmi les religions connues, quelle est celle qui les reproduit avec le plus de netteté dans son ordre légitime. Cette partie de notre travail exclut plus directement qu'aucune autre toute discussion sur la vérité des diverses croyances que nous aurons à comparer entre elles. Toutefois, la question de *vérité* n'est point absolument étrangère à l'économie sociale, et nous commencerons par montrer comment elle s'y rattache.

Il n'est personne qui ne sache aujourd'hui combien le progrès de la richesse est subordonné à celui de la science. C'est avec de la science que le navigateur chrétien explore toutes les mers, avec de la science que le fabricant, que l'ingénieur, que le chimiste chrétien ont créé ces merveilleuses usines, ces routes, ces machines, ces productions nouvelles qui assurent à notre industrie une écrasante supériorité sur celle du reste du genre humain. Sans doute, ce que les hommes appellent hasard est pour quelque chose dans les grandes découvertes des temps modernes, mais le hasard seul ne peut rien si la science ne lui vient en aide. A cette dernière donc l'honneur de toutes nos récentes améliorations. Il lui revient de droit, et elle peut s'en glorifier, pourvu cependant qu'elle reconnaisse qu'un culte vrai pourrait seul lui donner la liberté dont elle jouit aujourd'hui, cette liberté, sans laquelle le génie, muet et enchaîné, demeure

En effet, tout se lie dans les connaissances humaines; car le vrai est *un*, et à mesure qu'elles s'en rapprochent, c'est-à-dire à mesure qu'elles se développent, elles tendent de plus en plus à le reproduire dans son immuable unité. Comme la lumière, qui rayonne en tout sens, elles ne peuvent s'avancer dans une direction sans s'étendre bientôt sur toutes les autres. Elles sont solidaires en sorte que les sciences qui se ressemblent le moins, la philosophie elle-même, et la mécanique, sont, à un degré quelconque, corrélatives dans leur progrès et dans leur décadence. Les arts en apparence les plus humbles ne peuvent donc se perfectionner qu'autant que l'intelligence humaine se perfectionne elle-même dans sa sphère la plus élevée. Ainsi la nation la plus éclairée, la plus savante, sera à la longue, la plus industrieuse, et par conséquent la plus riche. Or, le progrès intellectuel de chaque nation dépend d'une manière absolue de la somme de vérité répandue dans ses croyances.

Prenons pour exemple l'islamisme, c'est-à-dire la plus parfaite des religions fausses. L'Alcoran renferme une multitude de faits cosmogoniques qui ne peuvent soutenir un sérieux examen : et comme ces faits font partie intégrante de la prétendue révélation de Mahomet, on ne peut nier la réalité des uns sans rejeter l'authenticité de l'autre. Il y a donc incompatibilité entre la foi du musulman et la marche progressive des sciences physiques ; il ne peut donc apprendre qu'à la condition de devenir incrédule, ou, en d'autres termes, il est réduit à choisir entre la conservation de son ordre légitime, c'est-à-dire, de sa vie sociale, et le développement ds son intelligence. Placé entre ces deux alternatives, il devra, s'il ne veut point tomber dans des ténèbres plus profondes, se contenter des lumières que comportent les erreurs de son culte. Une instruction limitée par celles-ci, assez peu étendue pour ne point les atteindre, ne le plongera point dans cet abîme de misère et d'ignorance que le philosophisme a nommé l'état de nature. Au contraire, que cette instruction aille au-delà, qu'elle dévoile tous les mensonges du prophète de la Mecque, et aussitôt les croyances du musulman s'évanouissent, sa sociabilité n'a plus d'appui, et la science, si florissante qu'elle soit d'abord, va se perdre au sein d'une irrémédiable barbarie. C'est ce qui arriva aux Arabes. Au III[e] siècle de l'hégyre, après avoir étendu au loin leur domination, ils voulurent ajouter une autre gloire à celle des armes; la capitale de leur empire, Bagdad, devint la capitale du monde savant, et le calife Almamon s'immortalisa par les grands travaux qu'il fit entreprendre. Mais la foi de ses sujets ne put résister à cette grande épreuve. Elle perdit son unité et son énergie, unité et énergie qu'elle conserva néanmoins chez les Curdes et les Turcomans. Le sceptre passa donc à ces derniers, et l'Arabe, vaincu par la science avant de l'être par ses anciens vassaux, fut bientôt refoulé dans son désert natal.

Ainsi, dans toute société fondée sur un culte faux, l'intérêt bien entendu de son intelligence s'oppose à son développement indéfini. Les erreurs qu'il enferme sont autant de barrières qu'elle ne pourrait franchir impunément, quand, chose impossible, la conscience publique ne réclamerait point contre elle toutes les entraves du plus odieux arbitraire. Qu'est-ce qu'un savant dans la pensée des peuples non chrétiens ? Un prêtre ou un magicien, c'est-à-dire un être éminemment vénérable, s'il se constitue le défenseur des superstitions populaires, ou bien, lorsqu'il s'attaque à ces superstitions, ce qu'on peut imaginer de plus odieux, un ennemi public, avoué, nécessaire du genre humain. Certes, il y a dans ce préjugé un instinct profondément social. Ceux qui s'y abandonnent entrevoient confusément combien un certain degré de science serait funeste au culte qui les rend sociables, et ils n'iront point, par une folle complaisance pour les rêveries de quelque philosophe, se rabaisser au niveau de la brute. Le fétichiste lui-même connaît les douceurs de la vie de famille : serait-il raisonnable, serait-il logique en y renonçant au profit passager d'une mortelle curiosité ?

Les cultes faux impliquent donc des nécessités sociales devant lesquelles les intelligences les plus hardies sont tenues de s'incliner. Les nations de l'antiquité le savaient, et, en désespoir de cause, elles inventèrent les mystères. Le catholicisme a les siens, mais nos mystères à nous ne ressemblent en rien à ceux de l'an

cien monde. L'église a des dogmes incompréhensibles; elle n'en a aucun de caché. Le cathécisme enseigné à nos enfans leur apprend ce que fait le souverain pontife lui-même, en sorte que si l'on entend par mystères des doctrines occultes, nous pouvons affirmer avec orgueil que le catholicisme est une religion sans mystères. De là, cette égalité intellectuelle, si favorable au progrès, en ce qu'elle donne à tous les chrétiens, sans distinction de rang et de naissance, un libre et commun accès aux sources mêmes de l'instruction. Les païens furent moins hardis. Comme ils voulaient préserver leur existence sociale des atteintes du scepticisme, et cependant la perfectionner, ils partagèrent les peuples en deux grandes catégories, celle des initiés et celle des profanes ou non initiés. La première était tantôt une caste sacerdotale, et tantôt une société secrète qui se perpétuait par voie d'adjonction. Comme elle était relativement peu nombreuse, et qu'elle exploitait la crédulité de la multitude, elle trouvait dans l'intérêt temporel de ses membres un motif d'union, un esprit de corps qui la rendait formidable. Elle avait le monopole de la science; elle possédait les seules lumières de l'époque; mais elle n'avait en communiquer la moindre parcelle à l'autre fraction de la société, à la plèbe, à cette majorité numérique, qui allait se dégradant de plus en plus sous le poids des impostures que lui jetaient les initiés. Ainsi le progrès n'était que dans les sommités, progrès inconnu du vulgaire, et dès-lors sans influence possible sur la civilisation générale de l'humanité. Par cela seul que les anciens mystères comprenaient jusqu'aux premiers rudimens de la science, celle-ci ne pouvait rien pour les arts usuels, et par conséquent rien pour la richesse. Reléguée dans le sanctuaire, elle y figurait comme une idole visible au prêtre seul, et impuissante pour tous. Aux temps de leur gloire, les Grecs eux-mêmes l'enfermèrent dans le cercle étroit du paganisme, et quand enfin elle osa lever le voile qui couvrait son incrédulité, ils tombèrent sous le joug des Romains, heureux encore d'une servitude qui les sauvait de l'anarchie.

Au contraire, un culte parfaitement vrai n'a rien à redouter des efforts de la science, car, semblable à ces diamans qui éblouissent l'œil de tous les feux du soleil, il brillera d'un éclat d'autant plus vif qu'elle répandra sur lui une plus grande lumière. Elle n'inspirera donc aucune terreur à la société qu'il aura engendrée; elle ne sera donc le partage exclusif d'aucune classe; elle sera une propriété commune que tous pourront exploiter selon la mesure de leur intelligence, et, libre dans sa marche, impétueuse dans son essor, elle verra s'ouvrir devant elle une carrière sans limites humainement assignables. En effet, elle ne pourra rien contre la société qu'autant qu'elle s'égarera, et ses erreurs trouveront leur correctif naturel dans un progrès de plus. La flétrissure imprimée à ses aberrations par le pouvoir spirituel lui viendra alors en aide, puisque ce qui sera faux *religieusement* le sera encore scientifiquement. Ces aberrations elles-mêmes auront leur utilité : et comme le rocher caché sous les flots devient visible par les débris des navires qui sont venus s'y briser, de même les naufrages de la science incrédule indiqueront à la science véritable, à la science qui croit, à la science catholique, les écueils qu'elle doit éviter. Celle-ci ne s'étonnera d'aucun problème, quelque insoluble qu'il paraisse d'abord, et sa foi, au lieu d'être

ébranlée, ranimera son ardeur, assurée qu'elle est que, dans le grand livre de la nature, la page qui suit expliquera toujours les contradictions apparentes de la page qui précède.

Ainsi, avec un culte vrai, rien n'arrête le développement de l'intelligence, si ce n'est l'imperfection de l'intelligence elle-même, et alors elle trouve dans les croyances populaires un frein ou un avertissement. Ce qui se passe aujourd'hui en est une éclatante preuve. Dans les annales de l'histoire on chercherait vainement un autre exemple d'une guerre acharnée et publique de la science contre la religion; et cette épreuve, réservée au seul catholicisme, est une éclatante preuve de sa vérité. Quelle autre société l'eût permise ou la permettant y eût résisté? Mais la philosophie moderne a perdu sa première popularité; déjà, malgré le progrès des lumières, des cris de détresse se font partout entendre, et déjà l'expérience proclame que l'incrédulité ne peut régner ailleurs que sur des ruines! En même temps la science, honteuse des ridicules systèmes amoncelés contre la Genèse, se sent invinciblement entraînée vers les livres saints, ces grandes et saintes archives de la terre. Elle ne peut plus avancer sans les rencontrer sur sa route, et déjà encore le scepticisme, épuisé et vaincu, se détruit de ses propres mains, en doutant de lui-même.

La vérité des croyances de chaque peuple est donc la mesure des lumières compatibles avec son existence sociale; et comme la science est le principal élément de la richesse, la religion la plus vraie sera à ce seul titre la plus favorable au développement de la fortune publique. Toutefois, s'il nous est permis, s'il est même de notre devoir de montrer la supériorité financière, qu'on nous passe ce terme, de la vérité sur l'erreur, notre mission ne va point au-delà. Celle de la théologie commence alors, et nous lui abandonnons une tâche qui n'a rien de commun avec la nôtre. L'honneur de démontrer la divinité de l'origine du catholicisme ne nous appartient pas; nous aurons fait assez lorsque l'examen des conditions d'une sociabilité parfaite nous aura conduit à reconnaître que la foi de nos pères est le culte social par excellence.

IV.

VARIÉTÉS.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro un article très-intéressant de M. A. de Puybusque.

Tous nos lecteurs auront remarqué un article que contenait notre dernier numéro, signé Francis Benoît, et qui établissait un parallèle entre notre Châteaubriand et le poète aveugle d'Albion. Depuis long-temps nous n'avions rien lu de plus spirituel, de mieux écrit que cet article. Il a obtenu un bien autre suffrage que le nôtre ; voici la lettre que son auteur vient de recevoir de l'illustre traducteur de Milton :

Paris, 5 octobre 1835.

Il est rare, Monsieur, que le même journal contienne dans un même numéro deux articles favorables à un même auteur ; c'est pourtant ce que mon âge et la sympathie des opinions m'ont sans doute valu aujourd'hui. Votre parallèle de moi et du grand poète que les circonstances de ma vie m'obligent de traduire, est brillant et ingénieux ; mais je crains qu'il ne soit vrai que dans la bienveillance de vos jugemens. J'ai eu peut-être en commun avec Milton quelques malheurs, partage de tous les hommes ; c'est la seule ressemblance que je me reconnaisse avec l'auteur du *Paradis perdu*. Toutefois, Monsieur, je n'en suis pas moins reconnaissant des sentimens que vous avez bien voulu me témoigner d'une manière si flatteuse, et je vous prie d'agréer, avec mes remercîmens sincères, l'assurance de ma considération très-distinguée. CHATEAUBRIAND.

M. Mouttet, qui avait aussi écrit plusieurs pages sur M. de Châteaubriand, a reçu de lui les lignes qui suivent :

Paris, 5 octobre 1835.

Je viens de lire, Monsieur, dans l'*Écho de la Jeune France*, votre article plein de goût, de mesure et d'esprit sur ma personne et mes ouvrages. Si je prenais vos paroles flatteuses pour le jugement de l'avenir, elles me donneraient trop d'orgueil, mais je suis forcé d'y voir l'indulgence du talent et de la jeunesse. Recevez toujours, je vous prie, Monsieur, l'hommage de ma vive reconnaissance et l'assurance de ma considération très-distinguée. CHATEAUBRIAND.

Dans un article sur le *Repentir*, article que nous ne pouvons insérer en entier, faute de place, dans notre numéro de ce jour, nous remarquons le passage suivant, écrit par M. le baron de Mangin-Fondragon.

Maintenant, qu'il nous soit permis de compâtir aux tourmens de l'homme qui désespère, car il n'en peut exister de plus épouvantables, et tâchons d'arrêter les suites de ce désespoir, de ce dégoût de la vie, qui va ensanglantant le monde; rappelons au malheureux que toute consolation n'est pas ôtée à celui dont les regrets annoncent une ame qui n'est point entièrement pervertie, et un cœur d'où n'est pas banni tout sentiment humain.

O homme! lui dirons-nous, calme tes sens qui achèvent de t'égarer; rappelle tes esprits, et apprends que le désespoir n'a jamais réparé les torts du coupable, mais que toujours, au contraire, il a consommé sa ruine.

Un moyen encore reste à ton repentir, c'est de te prosterner la face contre terre, et d'invoquer le Dieu que tes crimes et ton ingratitude ont si long-temps méconnu! Tu frémis à cette idée, parce que tu le juges impitoyable comme tu l'as été; proportionnant son courroux à tes fautes, tu ne peux croire à sa clémence, toi qui l'as cruellement outragé! Mais telle est ton erreur, ce Dieu est aussi bon qu'il est puissant, et s'il est ton juge suprême, il est aussi ton père, et n'attend, pour te pardonner, qu'un regret, un repentir, un mot, un soupir, un regard, un aveu, une invocation!!! Confesse-lui tes torts, invoque en pleurant sa pitié, et soudain il enverra l'ange de sa droite, la douce religion, t'apporter secours et consolation.

« Je suis, te dira-t-elle, l'envoyée du Tout-Puissant auprès des hommes; c'est moi qui console l'infortune et qui calme la douleur. Fille du ciel, née du sang de l'Homme-Dieu, sang divin, répandu pour rendre l'homme à sa première dignité; j'ai pour mission de l'éclairer, de le ramener à la vertu, et de ne faire qu'un peuple heureux de tous les peuples de la terre. En effet, que suis-je, sinon l'interprête de l'Esprit-Saint communiqué aux hommes par le Verbe ou Jésus-Christ? Quelle est ma mission, sinon de propager ses préceptes, d'apprendre aux hommes à être vertueux et à s'aimer les uns les autres? C'est moi qui leur dis d'être humbles dans la prospérité, de secourir, mais de ne point humilier celui qui est pauvre ou malheureux. Au pauvre, je prescris de ne pas chercher à dépouiller le riche, et de supporter son sort avec courage et résignation, parce que le riche aussi a ses peines. Je dis à l'homme puissant de protéger le faible, au faible de ne point envier l'homme puissant, souvent plus malheureux que lui. Je dis à l'orgueil de s'humilier, à l'ambition de s'arrêter, à la colère de s'apaiser, à toutes les passions de se calmer. C'est moi qui crie au juge: soyez équitable; à l'avocat: défendez l'innocent et démasquez le coupable; aux rois: aimez vos peuples, soyez bons mais justes et fermes, et maintenez parmi eux l'ordre et la paix; aux peuples: soyez soumis et fidèles à vos rois; invoquez au besoin leur justice, mais n'allez pas leur arracher le glaive pour les en frapper, car le sang d'un roi retombe toujours sur le peuple qui l'a répandu. C'est moi qui dis au pouvoir: Gouvernez, mais ne tyrannisez pas. »

PORTRAIT DE L'INNOCENCE.

Elle est simple, modeste et pleine de candeur ;
Son sourire est divin, ses mots sont pleins de charmes ;
Sous ses traits délicats se cache la pudeur,
Et son cœur de l'amour méconnaît les alarmes.
Son maintien est modeste, aisé, noble, décent ;
Ses yeux peignent son ame, et son ame est tranquille.
La touchante amitié, le bonheur d'être utile
Et la douce pitié, c'est tout ce qu'elle sent.
Elle ignore la ruse ainsi que l'imposture ;
Elle est pleine d'attraits et ne les connaît pas.
Sans affectation, soumise à la nature,
Les grâces à l'envi se pressent sur ses pas.
Elle est tendre, sensible, elle plaint l'infortune ;
Elle ne ressent pas l'envie et ses tourmens.
Elle a peu de désirs, le faste l'importune,
Elle hait la parure et les vains ornemens.
Sa douceur en impose et condamne au silence
Tout ce qui peut blesser son oreille et son cœur ;
De tout ce qui l'entoure elle fait le bonheur :
N'est-ce pas là te peindre, ô céleste Innocence !

Le baron de Mangin-Fondragon.

SOCIÉTÉ DE LA JEUNE FRANCE.

Sur le rapport de M. Jules Forfelier, 1° que la législation actuelle rend plus difficiles les fonctions de gérans des journaux ; 2° qu'arrivant la condamnation du gérant de l'*Echo de la Jeune France* à une peine corporelle, l'administration de la société, telle qu'elle est représentée aujourd'hui par une seule personne qui cumule les fonctions de directeur, gérant responsable, administrateur et rédacteur en chef, serait arrêtée dans sa marche, d'où il résulterait de graves inconvéniens qu'il convient de prévoir ; 3° que dans l'état actuel de la société, il convient que M. Jules Forfelier, qui renouvelle ici l'engagement d'honneur de donner toujours ses soins à la société de la *Jeune France*, puisse faire de fréquentes absences, soit pour opérer les nombreux recouvremens qui sont en souffrance, soit pour favoriser le développement de la société sur les différens points où elle est inconnue ; 4° qu'il serait dès-lors utile aux intérêts de la société de nommer plusieurs administrateurs responsables et un censeur, sans pour cela que ses charges en fussent augmentées.

Les soussignés réunis en assemblée générale au siége de la société, ont, après en avoir délibéré, pris la résolution suivante, qui sera transcrite en double pour être publiée conformément à la loi.

1° A l'avenir, la société de la *Jeune France* sera administrée et gérée par un directeur et un administrateur ; le premier aura la direction et la rédaction en chef de l'*Echo de*

la Jeune France ; le second, l'administration intérieure de la société ; il tiendra la caisse, fera les recettes et les dépenses, les enregistremens, les envois et la correspondance autre que celle relative à sa rédaction.

Aucune dépense ne sera faite, aucune facture ne sera payée sans le visa approbatif du censeur, et, en son absence, du directeur ; les administrateurs auront réciproquement, ainsi que le censeur et les membres du comité de surveillance, l'inspection de la caisse ; ils signaleront les erreurs et pourront requérir le dépôt chez le banquier de la société de tous les fonds qui ne seront pas nécessaires au service régulier de l'administration.

Les traites de recouvrement faites par l'administrateur devront être visées par le censeur, et en cas d'absence, par le directeur.

Sont nommés, M. le *vicomte Walsh*, directeur et rédacteur en chef; M. *Edmond Devilliers*, administrateur. En conséquence, la raison et la signature sociales seront *Devilliers et Comp*e. M. *Jules Forfelier* est nommé censeur.

Sont annulées toutes les dispositions contraires aux présentes, dans l'acte de société du 13 septembre 1834, enregistré, lequel continuera pour le surplus d'être exécuté selon sa forme et teneur.

L'assemblée ayant pris connaissance de l'état actuel de la société, déclare être satisfaite du résultat du premier sémestre de la présente année. M. Jules Forfelier est déchargé de toute gérance.

Fait double à Paris, le 2 octobre 1835 ; et ont signé, baron Mangin-Fondragon, porteur d'une action ; Fouque (deux actions) ; Le Bocq (trois actions) ; de Trezy (six actions) ; l'abbé Guiquero (quatre actions) ; Thiabaut (deux actions) ; de Roy (une action) ; Seguin (une action) ; Sixdeniers (une action) ; Auguste Amic (huit actions) ; Morand (six actions) ; Baillot de Guerville (vingt-sept actions) ; vicomte Walsh (dix actions) ; Jules Forfelier.

Pour extrait conforme :

Jules FORFELIER.



MÉMOIRES DU TEMPS.

BEAUX ARTS.

EXPOSITION DES OUVRAGES DE PEINTURE, DE SCULPTURE, DE GRAVURE SUR MÉDAILLE ET D'ARCHITECTURE COURONNÉS OU MENTIONNÉS AUX CONCOURS.

Un petit nombre d'artistes, des parens et amis, et quelques critiques dévoués aux intérêts de l'art et des artistes, voilà le public qui a honoré de sa présence l'exposition des ouvrages couronnés par MM. de l'Institut. C'est le dédain le plus cruellement formulé par l'opinion éclairée pour les élèves privilégiés des juges en premier et dernier ressort....

Et nunc intelligite!...

Comme nous l'avons dit, et puisqu'on s'obstine à exiger l'anonyme des *concurrens*, nous ne nommerons les *lauréats* qu'autant que nous les trouverons dignes de fixer l'attention d'une manière toute particulière. C'est pourquoi nous laisserons sous le voile de l'anonyme académique les ouvrages couronnés d'architecture et de gravure, parce que les uns n'ont, selon nous, aucun, et l'autre n'a que de très-faibles titres à cet honneur. Et nous ne serons pas moins discrets sur le premier second grand prix de peinture, et sur les prix du concours particulier de paysage, de torse et de sculpture. Quant au tableau mentionné honorablement après le deuxième second grand prix de peinture, nous serons d'autant plus sévères qu'on a été plus indulgent pour son auteur : ce tableau était un des trois plus misérables du concours ; la composition en est faible, déplorable dans certaines parties, et le système de peinture en est détestable.

En revanche, nous nommerons, nous proclamerons avec plaisir le nom de M. Blanchard, élève de M. Coignet, auquel l'académie n'a pas cru pouvoir refuser au moins le deuxième second grand prix, et à qui nous aurions décerné, nous, et à première vue, et après mûr examen, le premier second grand prix, ou plutôt le second grand prix, car nous aurions donné cette année deux grands prix, et le premier eût été, à première vue encore, et après examen attentif et minutieux, pour M. Murat exposé sous le nº 3, et dont nous nous faisons un devoir de proclamer le nom. Peut-être, et nous voudrions le croire, M. Murat doit-il l'oubli où on l'a laissé, à ce que, ayant, nous le croyons du moins, obtenu déjà un second grand prix, il ne pouvait plus obtenir qu'un premier grand prix. M. Murat est élève de Regnault, et de MM. Hersent et Ingres. Ce jeune artiste, lent dans son développement, a fait d'immenses progrès cette année, et méritait, nous le répétons, et plusieurs membres de l'Institut ont pensé comme nous, le premier grand prix réservé cette année.

MM. Murat et Blanchard nous font concevoir de hautes espérances, et ne se laisseront pas, nous aimons à le croire, énerver par des travaux académiques pour lesquels ils ne doivent faire, s'ils veulent y réussir, qu'une très-petite dépense de talent et d'imagination. Une fois à Rome, ils s'abandonneront au cours de leur génie, et alors nous verrons.

Nous avons remarqué l'ouvrage qui a obtenu le prix de tête d'expression au concours particulier de peinture. Le sujet, *la mélancolie*, a été supérieurement compris par M. Couture, élève de Gros. Malheureusement cela est *ponsif* (chique d'atelier) d'une manière déplorable, et un sujet semblable demandait une expression beaucoup plus fine, et dans les lignes, et dans le modelé, et dans les tons.

La tête mentionnée honorablement exprime plutôt la mauvaise humeur que la mélancolie

colie. Elle est d'ailleurs d'un caractère trivial, et a, comme peinture, les mêmes défauts d'école, avec un défaut de plus. Le travail au bitume qu'on reproche, ainsi qu'une touche lourde, les empâtemens et la grossièreté des tons, à l'école de Gros, on a voulu, ce semble, le corriger ici par des tons laqueux, et le sujet comportait plutôt la morbidesse des tons bitumineux que la sécheresse des tons laqueux. Nous avons parlé de cette tête parce que nous y avons trouvé quelques idées. Du reste, elle est, nous le répétons, commune, mal attifée, et en dehors du caractère donné.

Faut-il parler du paysage (le chêne et le roseau) auquel on a cru devoir accorder la médaille? En vérité, nous n'en avons pas le courage, et nous ajouterons qu'il n'y avait sur ce tableau qu'une seule voix parmi les artistes qui nous entouraient : « Mais c'est de » la plus déplorable nullité !... Mais il n'y a qu'un ton dans ces arbres, dans ce gazon.... » Mais il n'y a qu'une seule touche plate pour le feuillé, pour les détails et pour les » masses.... Quel jour éclaire donc ce paysage, et quels sont ces arbres, quels sont ces » arbrisseaux, quelles sont les plantes ?.... »

Au moins, dans ces trois études de torse, il y a quelques parties bien étudiées, bien traitées, surtout dans l'ouvrage mentionné en second; au moins, dans la tête de l'attention, il y a quelque intelligence de la pensée à exprimer, et une certaine entente de la sculpture. Mais ce paysage !.... Faut-il s'étonner si nos grands paysagistes, et nous en avons maintenant en France, et nous les mettrons en lumière au prochain salon; faut-il s'étonner, disons-nous, si nos grands paysagistes s'abstiennent et se sont abstenus si religieusement des concours académiques?....

Mais, en vérité, nous craignons qu'on ne nous confonde avec ces éternels et impitoyables aboyeurs, éternellement et impitoyablement aboyant après les réputations et les autorités établies, par cela même et par cela seul qu'elles sont réputations et autorités. Hâtons-nous donc d'exprimer à cet égard notre pensée, toute notre pensée, et de formuler bien nettement nos principes.

POURQUOI L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS EST AUJOURD'HUI SI PEU ESTIMÉE ET RESPECTÉE.

L'académie de peinture et de sculpture, la première des beaux-arts par ordre de fondation, ne fut autre chose, d'abord, il ne faut pas l'oublier, qu'une association libre dont le but était d'étudier et de faire étudier en commun et de soustraire les artistes au monopole exorbitant exercé alors par l'association des *maîtres-peintres*. Les autres sections de l'académie des beaux-arts, qui furent créées à part, se réunirent comme par droit d'accession à la première et ils ne font plus maintenant qu'un seul corps. L'académie primitive se fonda et exista d'abord à ses frais, sans pension ni dotation, mais après quinze ans d'une lutte déplorable, avec la communauté des maîtres-peintres; elle obtint, grâce à Colbert, une pension de quatre mille livres, et dès-lors la lutte ne fut plus douteuse : l'académie des beaux-arts était fondée.

Ce n'est pas nous qui nous élèverons contre le principe si fécond des associations. Les travaux en commun, l'existence en commun forment et développent les grandes et puissantes individualités. Aimez-vous, soutenez-vous les uns les autres, c'est le premier précepte pour apprendre à être grand devant Dieu et devant les hommes.

Mais il y a, il y eut presque dès l'origine, et il y aura toujours dans presque toutes les associations spéciales comme dans toutes les sociétés générales, deux puissances qui se combattent incessamment : celle du progrès, et celle de la conservation. Le but et la mission du principe conservateur est d'occuper, pour l'abandonner pied à pied, le terrein de l'avenir à mesure que la puissance progressive le laboure et féconde à la sueur de son

front ; puis d'avancer devant la nouvelle société, en recueillant et emportant avec lui les monumens et les modèles anciens jusqu'à ce que le temps soit venu, pour la génération qui avance en défrichant, de marcher en recueillant et conservant à son tour, à la place de ses dévanciers. Or, là où le progrès et la conservation ne s'exercent pas en dedans du christianisme et sous l'influence et à l'abri du christianisme, les bons résultats deviennent d'autant plus difficiles que les passions individuelles envahissent plus complètement ce sol à féconder, et s'élancent en quelque sorte aux premières racines des plus beaux arbres, pour les ronger ou les dessécher. Puis il vient une époque où l'orgueil, l'entêtement, l'avidité s'emparent des puissans, et alors il n'y a plus ni bon vouloir ni amour du mieux dans l'esprit des conservateurs, ni loyauté ni générosité, ni amour du mieux dans le *progresseur*, qui se fait *agresseur* et révolutionnaire.

Tel est aujourd'hui l'état de la société en général, et tel est notamment, dans le petit cercle où nous nous renfermons, l'état de l'académie des beaux-arts et celui du corps des artistes vis-à-vis l'un de l'autre. Mais nous n'hésitons pas à le déclarer, et nous en appelons à quiconque a étudié de bonne foi depuis quelques années et les opérations de l'académie, et les travaux des artistes en dehors de l'académie ou en opposition avec l'académie, ou même sur le parvis académique. L'académie des beaux-arts, comme puissance conservatrice, se montre et s'est presque toujours montrée ces quinze dernières années, passionnée, orgueilleuse, entêtée, anti-chrétienne et sans autre but qu'une étroite personnalité de la part de chacun de ses membres en général. En un mot, l'académie a fait une résistance mesquine, orgueilleuse et obstinée, au lieu de remplir sa mission de conservatrice. Et voilà pourquoi nous en usons si peu respectueusement envers ce corps dont nous sommes bien loin cependant de contester l'utilité, et dont nous voudrions recevoir une leçon d'humilité et de loyauté.

Nous avons dit que l'académie s'irrite, s'entête et s'aveugle, en un mot se passionne comme un individu isolé, et, qui pis est, comme un individu sans foi au christianisme, sans foi aucune à aucun principe, sans dévouement à aucune cause, si ce n'est à celle de sa conservation, comme personnel.

N'est-ce pas en effet la conclusion naturelle et logique de ses opérations, et de certaines mesures adoptées par elle, notamment de celle qui condamne les concurrens à un anonyme humiliant, illusoire ou perfide, sinon mal entendu ? Humiliant, en ce qu'il prive les artistes non couronnés des consolations qu'ils pourraient trouver dans l'opinion publique ; en ce qu'il punit les lauréats de la plus belle part des éloges d'un public qui n'a pas le temps de venir voir les ouvrages couronnés après avoir vu les ouvrages exposés ; et enfin en ce qu'il déconsidère les juges aux yeux des concurrens, et dans l'esprit du public les concurrens qui se soumettent à des juges cabrés (qu'on nous passe l'expression) contre la manifestation de l'opinion publique.

Illusoire, en ce que toute personne qui connaît un artiste dans Paris ou qui voudra se donner la peine d'écouter les conversations dans la salle de l'exposition, connaîtra les noms des anonymes tout aussi bien que MM. de l'Institut.

Perfide, sinon mal entendu, car, si nous, nous-même, qui sommes, et depuis plusieurs années, en relations avec un assez grand nombre d'artistes, maîtres ou rapins, nous ne connaissons que deux ou trois des concurrens anonymes, et que, pressés par le temps, nous ne puissions prendre des informations suffisantes, il en résulte que nous critiquons les ouvrages exposés sans tenir compte de l'âge de leurs auteurs et de leur ancienneté dans la carrière. Or, c'est un point qu'il importe beaucoup de connaître. Et en effet, ne voit-on pas tous les jours un artiste dont le développement tardif tient à la pauvreté ou à d'autres circonstances malheureuses, et qui n'a pu commencer que fort tard ses études d'art, ou bien qui s'est vu forcé de les interrompre. Eh bien ! si cet artiste, arrivé à la fin de sa vingt-neuvième année, (on n'est plus admis au concours après l'âge de trente ans) mais n'ayant que deux ans d'étude, est notablement inférieur à un confrère moins âgé, mais qui a six, huit ou dix ans d'études non interrompues, ne devrons-nous pas, dans notre criti-

que, faire ressortir, avec tout ce que nous pourrons trouver de considérations, si nous concevons une haute idée de son avenir, les qualités, encore brutes, du concurrent arriéré, et tenir compte de son défaut de savoir faire sans dissimuler ce défaut?

Mais cette mesure, adoptée depuis deux ans, d'exiger l'anonyme, n'est ni la seule ni la plus évidente manifestation de l'esprit de résistance orgueilleuse, égoïste, anti-chrétienne, anti-sociale et anti-artistique de l'académie des beaux-arts. Il suffit d'avoir cherché un seul instant à connaître, et il n'est pas difficile de les déduire, les motifs qui déterminent ordinairement et le choix des sujets, et le maintien des sujets obligés, et les préférences accordées aux lauréats, pour se convaincre de cette triste vérité que l'esprit actuel de l'académie des beaux-arts est un esprit de coterie et de résistance haineuse, aveugle et entêté (et nullement cet esprit de haute et intelligente conservation qui aime, protège et encourage pour être aimé, respecté et conservé précieusement. Aujourd'hui, avouons-le, nous ne savons plus aimer et respecter les vieillards; mais, nous le leur demandons, savent-ils aussi bien que ceux d'autrefois se faire aimer et respecter.

Max. Raoul.

Nous aurons à passer en revue, dans nos prochains numéros, les livres d'art et les gravures ou lithographies publiées récemment. C'est un examen, dont l'intérêt s'accroît de l'approche du premier jour de l'an, époque des plus brillantes et surtout des plus élégantes publications.

NOTICE SUR LE PALAIS DES THERMES ET L'HÔTEL DE CLUNY (1).

En attendant qu'un ministère éclairé sur les intérêts de l'art en France réalise enfin la résolution prise, et abandonnée déjà, d'écrire, avec des monumens que le hasard a enchaînés l'un à la suite de l'autre, une histoire moulée, en quelque sorte, de l'architecture depuis la période romaine jusqu'à celle de la renaissance, selon le plan de M. Albert Lenoir, un savant et ingénieux antiquaire, M. du Sommerard, a conçu la belle et heureuse idée de conserver et de faire revivre pour l'art et les artistes l'hôtel de la rue des Mathurins-Saint-Jacques. Et de tous les meubles, ornemens et ustensiles glanés par le patient et laborieux antiquaire sur le sol, plus ou moins dévasté, des différentes provinces de France, il s'est complu à meubler, orner et affiqueter son logis audit hôtel. Et puis il en a permis l'entrée à des amis, artistes ou savans comme lui, et puis aux amis des amis, et puis à tout ce que Paris renferme de personnes distinguées, voyageurs ou habitans qui venaient frapper à la porte. Et voilà qu'il y a maintenant des jours de reception à l'hôtel de Cluny, voilà qu'on s'y fait présenter en foule, quelques-uns par amour de l'art, d'autres par moutonnerie, presque tous par genre.

Toujours est-il que l'appartement de M. de Sommerard dans l'hôtel de Cluny est aujourd'hui une des curiosités les plus courues par la haute classe des voyageurs et par la bonne société de Paris. Tant de charme, tant d'intérêt nous épanouit le cœur, tant de souvenirs historiques, tant d'images poétiques se colorent d'un nouvel éc l pour notre imagination lorsque nous visitons avec notre hôte son logis complet du moyen-âge, lorsque nous nous servons avec lui de son mobilier complet du moyen-âge!...

C'est la chapelle haute, avec ses crédences, lutrins, diptiques, chapiers, prie-Dieu, chaires à dorserets, heures manuscrites, etc. etc.; c'est la chambre de François Ier, dite de la reine Blanche, la chambre de François Ier avec le lit à baldequin du chevaleresque et galant restaurateur des lettres.

Voilà deux écuyers tout de fer à côté du lit où le roi dort dans son armure; voici les

---

(1) Chez Ducollet, libraire, quai des Augustins, et Firmin Didot, rue Jacob..

étriers royaux de Pavie pendus au-dessus de la table aux ustensiles de toilette. Demandez à votre hôte l'histoire de ces étriers, recueillis par le fameux Lannoi, et que n'a pas su garder l'Espagne, que l'Espagne était indigne de posséder plus long-temps. Interrogez le seigneur du logis sur tous ces petits ou grands meubles, sur ces ustensiles de ménage ou de toilette entassés là sur les tables, ou appendus aux murailles de la chambre. Questionnez-le sur ces deux chevaliers qui poursuivent, là bas dans leur coin, une partie d'échecs commencée du temps de saint Louis, avec l'échiquier tout en or et en cristal (le parquet aussi, et les pièces en style oriental *ogivique*) envoyé à Louis IX par le vieux de la Montagne. Passez maintenant dans la petite chambre, puis dans l'oratoire de Henri IV ; asseyez-vous dans ce vaste fauteuil, et inscrivez sur le carnet votre nom de visiteur ou d'artiste avant de traverser la *galerie* pour entrer dans la salle à manger, où le service est dressé, la vaisselle étalée, vaiselle du temps, étalée, disposée à la manière du temps... Puis c'est le salon, moins fidèlement, mais non moins richement orné et meublé....

Mais le châtelain de céans, n'a pas eu assez d'un volume criblé de notes pour vous dire, raconter, expliquer, inventorier tout cela : permettez que je vous présente à lui... Et si vous voulez visiter son logis en badaud, il vous suffit de rester dans les groupes isolés, et de savoir que la plupart des pièces sont meublées en meubles de leur époque. Il y aurait bien quelques critiques à faire sur certaines restaurations et sur la disposition de certains objets dans l'hôtel de M. du Sommerard. Mais on a tant de peine à trouver la place convenable pour chaque chose, alors qu'on est riche de tant d'objets précieux et divers ! Et il est si difficile de résister à un petit replâtrage, à une restauration de sa façon !...

Quant à la notice de M. du Sommerard, elle présente à peu près les mêmes défauts, et n'a pas moins de couleur et de physionomie, ne renferme pas moins de trésors que son logis en l'hôtel de la rue des Mathurins. On y trouve surtout beaucoup trop de détails entassés l'un sur l'autre.

Il est un point d'archéologie abordé par M. du Sommerard, et sur lequel je suis heureux de partager son avis, en opposition avec le savant M. Alexandre Lenoir. Je trouve, sans contredit, beaucoup moins *bâtard* et d'un caractère bien plus grand et surtout plus original, le style d'architecture roman pur, ou ante-byzantin, que le style de renaissance pure. Le roman est plus lui-même et moins grec que la *renaissance* n'est gothique et grecque ; en un mot, le roman a plus de grandeur et de caractère, sinon autant d'élégance et de coquetterie que la renaissance, expression de l'Italie d'alors, qui pénétrait en France avec ses discussions scolastiques, son caractère bâtard, son esprit de perfide conciliation, de fusion dangereuse, et sa manie de concetti, tous traits qui se retrouvent tous dans le style renaissance pure.

Mais M. du Sommerard a cru devoir relever ce que j'ai eu l'occasion de dire sur le gothique complet dans un travail archéologique, à savoir, que l'imitation de la nature, et notamment des dômes des forêts, avait guidé instinctivement les artistes du quinzième siècle, auxquels nous devons les plus beaux et les plus *flamboyans* monumens gothiques. Je n'ai pas prétendu (et loin de là) que ces artistes n'avaient eu besoin du secours ni de la géométrie, ni de la stéréotomie. Je n'ai pas non plus compté pour rien, et j'ai au contraire fait ressortir la haute influence de la pensée chrétienne catholique sur les différentes combinaisons et le développement, progressif jusqu'au seizième siècle, de l'architecture gothique sarrasine ; architecture du catholicisme, qui comprenait le trèfle oriental et l'ogive orientale, comme le catholicisme a compris, développé, devait comprendre et développer ce qu'il y avait de pensée chrétienne dans les philosophies et dans les religions primitives.

MAX. R.

THÉATRES.

En vertu de l'article de la charte, profondément mûrie par nos sagesses législatives de 1830, et portant que la censure ne pourra jamais être rétablie sous aucun prétexte, la censure vient d'être rétablie. Depuis un mois déjà, sur le chemin qui mène des boulevards à la rue de Grenelle, on ne voit que directeurs de théâtres, bardés de vaudevilles, farcis d'opéras-comiques, pliant sous le poids des mélodrames ; d'un air mi-partie de soumission et de révolte, ils s'en vont prier MM. de Vailly, Basset, Perrot et consorts d'apposer sur les manuscrits de leurs fournisseurs-généraux leur griffe intelligente et morale. Ce doit être un spectacle au moins aussi curieux que ceux qui nous sont chaque soir offerts par ces *impresarios* parisiens, que celui d'une scène d'intérieur dans les bureaux de la censure. Voyez-vous ce pauvre auteur, s'excusant presque d'avoir eu plus d'esprit qu'il ne voulait en avoir, disputant aux Aristarques à grands ciseaux un calembourg qui *regrette*, demandant grâce pour un couplet qui semble avoir l'air de paraître *menacer*, implorant un laissez-passer pour une pointe séditieuse qui *espère*. Voyez M. Perrot, l'*ex-directeur* des bals masqués des Variétés, prendre en main la défense des mœurs. M. Florent, le séminariste-abjurateur, protéger la religion du Christ, tandis que M. Basset, l'ancien garde-du-corps de la branche aînée, assure à coups de ratures la stabilité de la dynastie nouvelle.

A Dieu ne plaise que nous voulions prendre fait et cause pour ces dramaturges sans pudeur et sans conscience qui, depuis cinq ans, semblent avoir pris à tâche d'avilir le théâtre que Racine avait su sanctifier, qui, du haut de leurs tréteaux, insultant publiquement à tous les sentimens honnêtes, ont éloigné des salles, métamorphosées en repaires de crimes nos femmes et nos enfans ! A cette licence il fallait des bornes, un frein à cet odieux dévergondage, et si les mesures nouvelles pouvaient, venant de ceux qui les ont prises, entre les mains chargées de les exécuter, arrêter le cours de tant de scandales, nous serions les premiers à demander pourquoi l'on a tant tardé à les prendre. Mais il est dans la destinée de certains pouvoirs de pervertir tout ce qu'ils touchent, comme il y a des médecins qui blessent avec l'instrument fait pour guérir. Sagement limitée, chargée de faire respecter les saintes croyances et la morale publique, maniée par des mains pures et honorables, en dehors des préoccupations ridicules d'une politique étroite, la censure n'eût, au lieu des justes répugnances qui l'ont accueillie comme une déception, rencontré que la sympathie de tous les gens de bien, qu'une approbation unanime. Personne, quelles que fussent ses opinions et ses croyances, ne se fût levé pour demander qu'il fût loisible à quelques téméraires de déverser leurs coupables mépris sur les objets de notre culte le plus saint. Au lieu d'un temple imposant, où chacun aurait sacrifié volontiers une parcelle de son imprescriptible liberté à la liberté de tous, qu'a-t-on créé? un antre de chicane, au lieu d'un sacerdoce, une commission de mutilateurs,

Organes d'une haute raison, ceux qui devraient être les prudens régulateurs de l'esprit humain sont les coupe-jarrets de la pensée.

En effet, quel usage ont-ils fait de leur pouvoir? Ont-ils interdit ces ignobles représentations où sont foulées aux pieds toutes les choses les plus saintes; où l'amitié, l'amour de la patrie, l'autorité paternelle, sont tournés en dérision? ont-ils fait taire les prédicateurs d'adultère et d'inceste? ont-ils arraché aux profanations de la scène la religion de nos pères, ses ministres vénérables, ses emblèmes sacrés? Non, ne le croyez pas; aucun de ces déplorables ouvrages n'a été entravé, et vous pouvez encore voir sur l'affiche, avec l'approbation de M. le ministre de l'intérieur, la *Tour de Nesle* et *Robert-Macaire*. Insoucieux des grands intérêts qu'ils ne peuvent pas croire leur avoir été sérieusement confiés par leurs patrons, ce qui leur importe, ce n'est pas la majesté des autels, la sainteté des mœurs publiques, c'est l'inviolabilité de nos hommes du pouvoir. Ils se sont constitués les médecins, en titre d'office, de l'épiderme ministérielle; permis à un vaudevilliste d'attaquer la religion, la morale, pourvu qu'il n'effleure ni la haute impartialité de M. Persil, ni la chasteté exquise de M. Thiers, et qu'il ne perce pas à jour les pots-de-vin d'aucun secrétaire-général; il pourra bien, pour peu qu'il ait cet odieux courage, faire rire en parlant de Dieu, pourvu qu'il ne tente pas d'amuser le parterre aux dépens de quelque fesse-Matthieu. Les *Visitandines* sont œuvre pie pour notre censure : il ne faudrait pas jurer qu'elle laissât jouer l'*Avare*.

Ce serait donc vainement que les véritables amis de l'ordre et de la religion attendraient quelques résultats heureux d'une institution ainsi pervertie. La critique libre et intelligente est encore le seul moyen où il faille placer son espérance. Ce noble patronage des convictions, ce saint ministère de morale publique que le pouvoir semble avoir abdiqué à plaisir, les hommes de cœur et de conscience ne les laisseront pas tomber en désuétude Sentinelles vigilantes, pour notre part, nous continuerons, comme par le passé, de défendre la triple cause des mœurs, du bon goût et de la religion, et nous marquerons impitoyablement du sceau réprobateur le fronton des salles où il ne sera pas permis à la mère de famille d'entrer.

La pièce dont il a été le plus question depuis le 10 septembre est un vaudeville, que les auteurs et la censure exceptés, personne ne connaît aujourd'hui probablement, bien qu'elle ait été imprimée tout au long. Les scrupules de la compagnie Basset ont fait la fortune du *Roi en vacances*, s'ils ont compromis celle des auteurs, MM. Charrin et Ménessier. Un roi, s'affranchissant pour un instant des ennuis de l'étiquette, s'avisait de parcourir ses états sans suite, comme un simple particulier, comme un bon et révéré empereur d'Autriche. Frappé des nombreux abus qui pesaient sur son peuple réputé libre, le prince concevait au fond du cœur de sages projets de réforme. Cette action, qui sous toute autre monarchie, eût paru essentiellement naturelle, a été jugée séditieuse par les suppôts de M. Thiers. Ils ont d'abord forcé le roi de France à se contenter d'une principauté d'Allemagne. La reine a ensuite dû changer de nom. Un couplet a été retranché ici, un autre là, et puis, lorsqu'on a été bien sûr qu'il n'était plus

question ni de secrétaires-généraux, ni de pots-de-vin, ni de ministres à portefeuilles, ni de télégraphes, ni de roi juste et chéri de ses sujets, et qu'il n'y avait plus enfin d'allusion possible à aucun personnage quelconque, on s'est résolu décidément à défendre la pièce. Ce qui fait qu'elle a été proclamée admirable par tous ceux qui ne l'avaient pas lue.

Et ce n'est pas en vérité le drame ou plutôt le mélodrame de *Lavater*, représenté aux Français, qui lui pourrait disputer ce titre. Jamais imbroglio plus incroyable n'avait encore, dans ce temps d'incroyables productions, pris la liberté de se montrer sur la scène où naguère on jouait *Athalie*. Fondé sur un quiproquo du créateur de la doctrine physiognomonique, l'ouvrage de MM. Rochefort et Brisset a mérité et éprouvé le sort de tous ceux qui n'ont pas pour base une idée morale.—Les débuts de Volnys, acteur estimé du Vaudeville, ont, par compensation, donné de hautes espérances aux amateurs de la saine comédie.

Nous n'avons plus de second Théâtre-Français. — Rien de nouveau à l'Opéra, que le départ des sœurs Essler ; aux Italiens, que la réouverture de la salle et la reprise de chefs-d'œuvre connus ; à l'Opéra-Comique, qu'un vieux répertoire.—Force nous est donc de passer, sans nous arrêter, de la rue de Richelieu au boulevard Bonne-Nouvelle. L'ancien théâtre de Madame a eu comme une réminiscence de ses beaux jours. A une pièce marivaudée, d'une sentimentalité fausse et d'une moralité mal rassurante, aux *deux Créoles*, dont l'opinion publique a d'ailleurs fait bonne et prompte justice, a succédé un petit drame sans prétention, touchant, naïf, tout plein de douces émotions : *Jacques*, ou Bouffé, comme on voudra, car Bouffé, c'est *Jacques*, et *Jacques*, c'est Bouffé. Un pauvre artiste de quarante ans, fou d'amour et de musique, qui vend son génie en detail pour vivre, et qui, rançonné par un riche propriétaire, aidé par un pauvre malheureux poète comme lui, attend depuis vingt ans sur les bords de la Méditerranée celle qui a dit : « Je reviendrai ! » Mais elle ne reviendra pas, elle est morte en donnant la vie à une belle jeune fille qui fermera les yeux du fidèle mélomane. Il faut avoir admiré Bouffé pour comprendre ou plutôt pour voir combien il y a de larmes dans un pareil sujet.

Ainsi, le Gymnase a retrouvé là un de ces ouvrages auxquels il dut ses premiers succès. — Les *Variétés* n'ont pas abandonné leur sot et ordurier répertoire. Les sifflets des habitués eux-mêmes, qui pourtant ne sont pas difficiles, nous dispensent de parler à nos lecteurs d'une plate niaiserie intitulée *M. Potard*. Quant à *Madelon Friquet*,

Qui se moque
Qu'on se moque,
Qui se moque du caquet.

sa devise dit assez que c'est une de ces honteuses et déhontées héroïnes de Vaudeville qui prétendent nous initier aux sales intrigues des ruelles et des coulisses. On ne peut que prévenir la bonne compagnie de ne pas se fourvoyer dans un pareil endroit, et reprocher à Mademoiselle Jenny-Colon et à Vernet de prêter à de semblables œuvres, l'une sa jolie voix, l'autre son remarquable talent.

Au Vaudeville, l'*Epée et la morale*, qui n'avait guères de morale que dans son

titre, n'a pas même été soutenu par les hommes du lustre, sans doute à cause de son titre. — Ce n'était pas *Rigoletti*, assez triste bouffon du grand-duc de Bade, qui pourrait dérider les spectateurs. Au moins n'était-il qu'ennuyeux. — L'*Octogénaire*, avec une feinte apparence d'honnêteté, a de plus le défaut d'être passablement égrillard. Une scène équivoque de curiosité féminine n'a produit qu'un effet contraire à celui sur lequel le directeur avait sans doute compté. Le véritable public est las de toutes ces gravelures, et se charge assez volontiers d'exercer cette partie de la censure dont les titulaires prennent peu de souci. Arnal est *poltron*. M. Belletoile ne veut pas d'un *poltron* pour son gendre. Arnal devient brave sans le faire exprès ; il se fâche, il s'emporte, il fulmine, et frappe à tort et à travers ; il donne des coups de pied, des coups de poing, des coups d'épée, des coups de pistolet ; il épouse mademoiselle Belletoile. Le parterre rit à gorge déployée, il trouve qu'Arnal le *poltron* est un plaisant brave, et il est certain qu'Arnal est d'un comique excellent ; mais il ne serait pas moins amusant et ferait preuve de plus d'esprit, s'il savait raturer de son rôle certaines plaisanteries plus qu'équivoques. La morale, assez juste du poltron, est que c'est toujours aux poltrons que nous devons les châtimens des fanfarons et des spadassins.

Nouvel exemple de la salutaire réaction qui s'opère dans les masses, *Esther à St-Cyr*, imitation *libre des Visitandines*, a été reçue comme devait l'être une profanation des plus purs, des plus nobles souvenirs. Alcide Tousez, acteur fort comique cependant, et très-aimé du public, apprendra peut-être là à tempérer la verve de ses déplorables saillies.

— *Le page de Joséphine* n'a pas eu plus de succès auprès de l'assemblée qu'auprès de la bonne et généreuse impératrice, dont il ne fallait pas troubler les cendres respectables pour les placer dans une position aussi invraisemblable, sans profit pour le cœur, sans intérêt pour l'esprit. — Réaction encore! non pas que nous approuvions le moins du monde que, même pour en dire le bien qu'ils méritent, on puisse livrer sur des planches les ministres des autels aux regards et aux caprices de la multitude, mais il faut bien reconnaître qu'il a fallu une sorte de courage aux auteurs de l'*Aumônier du régiment*, pour rendre publiquement à un prêtre la haute justice qui leur est due à tous. Les larmes qu'a fait couler la belle conduite du principal personnage envers un vieux soldat, élève du *Constitutionnel*, atteint de *presbytérophobie*, témoignent assez de la sympathie, chaque jour plus vive, que rencontrent dans les cœurs honnêtes des hommes trop long-temps calomniés.

— A la Porte-St-Martin, *les Américains en* 1781, ambigu historico-romanesque, où l'auteur a cru faire de la couleur locale en peignant un homme avec du noir de fumée. — A l'Ambigu, *le Gueux de mer*, cours de conspiration en trois actes. — A Franconi, le *Soldat de* 1793, glorification révolutionnaire, ornée de coups de fusil ; *le Coupe-Gorge*, démonstration pratique de l'assassinat. Voilà les ouvrages à l'aide desquels on prétend récréer et moraliser le peuple qui fréquente ces théâtres.

C'était bien la peine d'arracher M. Basset à ses cachemires et M. Perrot aux galops de Tolbecque ! V. R.

TRIBUNAUX.

AFFAIRE DE L'ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE.

C'est une grande et noble tâche que celle de combattre les sophismes à l'aide desquels la philosophie du XVIIIe siècle a ébranlé la foi, détruit les croyances, et déplacé les conditions d'existence sociale, sans lesquelles aucune société ne peut subsister.

M. Jules Forfelier n'a pas craint de l'entreprendre, et d'offrir au monde catholique un ouvrage destiné à faire revivre, appuyées de l'autorité du temps et des lumières du siècle, les véritables doctrines du catholicisme.

Encouragé par le succès de ses précédentes publications, assuré du concours des savans occupant le premier rang dans les lettres et les sciences, certain de l'appui du clergé français, M. Forfelier est entré dans la lice avec la confiance qu'il serait soutenu par l'opinion publique et par l'irrésistible entraînement des esprits vers des principes sacrés, qui après tant d'essais malheureux reprendront bientôt leur salutaire influence au milieu de notre belle France.

Une lutte préliminaire s'est engagée, et a retardé l'exécution du vaste plan conçu par le fondateur de l'*Écho de la Jeune France*, dirigé aujourd'hui par le vicomte Walsh. C'est cette lutte que vient de terminer la cour royale de Paris, par son arrêt du 8 octobre.

A côté de M. Forfelier, est venu se placer M. Amic, l'un de ses collaborateurs, qui, dès le 25 mai 1834, avait fait déclarer au ministre de l'intérieur, par M. Guiraudet, imprimeur, l'intention déjà depuis long-temps manifestée, de faire imprimer un ouvrage sous le titre d'*Encyclopédie catholique.*

A ce premier fait légal, se joignaient de graves témoignages qui prouvaient que dès 1833, M. Amic avait hautement annoncé son projet.

C'en était assez pour assurer la priorité à M. Forfelier, investi du bénéfice de la déclaration de M. Amic.

Les actes postérieurs n'étaient ni moins explicites ni moins décisifs.

Ainsi, en mai 1835, MM. Amic et Forfelier s'étaient réunis afin d'arrêter des mesures pour la publication de l'*Encyclopédie catholique.*

Des annonces avaient été faites dès le 3 juin suivant: le 6, une société rendue publique avait été fondée dans le même but.

Le 24, le Prospectus de l'ouvrage avait été régulièrement déposé.

Les bureaux, les écritures, en un mot, le matériel et le personnel de l'administration avaient été organisés.

Enfin, une circulaire avait été adressée au clergé de France, et avait reçu la plus grande publicité.

Il résultait de ces faits, de ces actes, et de toutes les circonstances qui s'y rattachaient, qu'en droit comme en équité et en raison, M. Forfelier ne pouvait être arrêté dans la publication de son *Encyclopédie catholique.*

M. de Saint-Priest était loin d'avoir les mêmes avantages.

Il n'invoquait que des insertions faites en septembre 1834 dans quelques journaux, insertions qui n'avaient été ni précédées ni suivies d'aucune déclaration, et qui n'avaient point de caractère légal.

Il est vrai que M. de Saint-Priest se prévalait d'un dépôt par lui fait le 25 juin, lendemain du jour où M. Forfelier avait déposé son Prospectus. Mais ce moyen est devenu plus malencontreux qu'utile.

En effet, il est résulté de la discussion que c'est après avoir été prévenu par M. Forfelier le 24, du dépôt effectué ce jour, que M. de Saint-Priest s'est mis à l'œuvre pour en paralyser l'effet.

A cette fin, il a transcrit littéralement quelques passages de l'*Encyclopédie méthodique* de Diderot, s'est hâté de les faire imprimer avec un Prospectus, et a déposé le 25 un cahier ainsi composé, auquel il a donné le nom pompeux de *Première livraison de l'Encyclopédie catholique.*

Cette partie de la cause a fourni à Me Chaix-d'Estange, avocat de M. Forfelier, plusieurs de ces beaux mouvemens d'éloquence qui entraînent et subjuguent.

L'habile défenseur a fait ressortir avec un admirable talent tout le machiavélisme de cette conception et toute la grossièreté de son exécution.

Il a fait remarquer : 1° Qu'on avait agi avec tant de précipitation, qu'il avait fallu annoncer qu'*un second Prospectus plus développé que le premier, serait publié prochainement ;* 2° que sans parler de fautes plus graves, la prétendue première livraison de M. de Saint-Priest ne contenait pas moins de 800 fautes d'impression.

Il était difficile de résister à une argumentation aussi pressante, qui s'appuyait tout-à-la-fois sur le droit et sur les faits.

La défense de M. Forfelier était d'ailleurs corroborée par une savante consultation délibérée par un des plus célèbres jurisconsultes de nos jours, M. Teste, sur un mémoire plein de clarté, rédigé par M. Félix Huet, avoué de 1re instance à Paris.

Cette défense a obtenu tout le succès qu'en attendaient M. Forfelier et ses amis. Le jugement de première instance qui lui avait fait défense de donner à son ouvrage le titre d'*Encyclopédie catholique*, a été réformé en ces termes :

Considérant que Forfelier et de Saint-Priest ayant eu, à des époques diverses, la pensée de fonder un ouvrage ayant pour titre : *Encyclopédie catholique*, ont chacun usé de leur droit, en annonçant publiquement ce projet, sans acquérir aucun droit exclusif sur ledit ouvrage ;

Que le dépôt d'un *prospectus*, fait par Forfelier, ne peut être assimilé au dépôt de l'ouvrage même ; et que, si de Saint-Priest a, le 25 juin 1835, déposé une première livraison de son ouvrage, il est constant que cette publication unique, informe, soit sous le rapport typographique, soit sous le rapport de la rédaction, n'a été faite à la hâte que pour tenter de créer le privilége résultant du dépôt, et qu'elle ne saurait être considérée comme une réalisation sincère de l'œuvre projetée, devant la faire réputer commencée et susceptible d'en assurer la propriété ;

Sans qu'il soit besoin de statuer sur l'intervention d'Amic ;

Réforme le jugement.

Maintenant que le droit de M. Forfelier est reconnu et consacré, il n'a plus à craindre d'être entravé dans la publication de l'*Encyclopédie catholique*. Déjà la presse française en a préconisé la réussite en proclamant la nécessité d'un pareil ouvrage au milieu de la génération actuelle. Le monde catholique en a accueilli la nouvelle avec joie : aujourd'hui donc, que rien ne s'oppose plus à l'édification du grand monument qui doit marquer la première ère du dix-neuvième siècle, chacun peut y concourir par les moyens qui sont en son pouvoir.

PERSONNEL DE L'ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE.

ADMINISTRATION.

MM. le vicomte Walsh, directeur-administrateur; Max. Raoul, rédacteur en chef; Auguste Amic, gérant; Jules Forfelier, censeur.

CONSEILS DE L'ADMINISTRATION,

MM. Teste, Chaix-d'Estange, avocats; Félix Huet, avoué, rue de la Bourse, 8; Huber, avoué à la Cour royale; M. Royer, notaire, rue Vivienne, 22.

COMITÉ D'ORTHODOXIE.

MM. les abbés Icard et Glaire, professeurs de théologie à la Sorbonne; Chauvier, Jager et Vidal.

RÉDACTEURS.

MM. le vicomte d'Arlincourt; Ballanche; l'abbé Bautain; le docteur Bayle; de Bréda; Barbier, rédacteur en chef de l'ancienne *Tribune catholique*; de Bligny, directeur de l'ancienne école Choron; le docteur Bessières; Francis Benoist; le vicomte de Bonald; le maréchal comte de Bourmont; Bouzenot; Bremond; Belleval, avocat; le docteur Cavellet de Beaumont; Champollion Figeac; Campenon, de l'Académie française; l'abbé Chabert; le docteur Chauvet; le vicomte de Châteaubriand; le général Clouet; Cor, professeur de langues orientales au collége Louis-le-Grand; l'abbé Cœur; l'abbé Chauvier, instituteur; Chanal; le docteur Cullerier; Cortambert; le baron Dudon; de Coux; Ed. Dacier; Deaddé; l'abbé Delalle; A. Delaville, un des auteur de l'*Histoire médicale*; L. Delaville, officier d'état-major; Ferdinand; Denis; Duchatelet, de l'Ecole des chartes; A. Duquesnel; Cyprien Desmarrais; Duboys, ancien magistrat; J. du Theil, avocat à la Cour royale; d'Exauvillers; le baron d'Exstein; l'abbé Fayet, secrétaire général de l'archevêché de Rouen; Fontaine, avocat à la Cour royale; Geherbrandt, du cabinet des antiques; Gaillard; l'abbé Glaire, professeur d'hébreu à la Sorbonne; le docteur Gaultier de Claubry; le docteur Goureau, professeur à l'Ecole de médecine; le comte de Garden, chambellan du roi de Bavière; Geoffroy de Saint-Hilaire; l'abbé de Guerry; l'amiral Hugon; le docteur Hatin; Huet; Ephraïm Honel; Entyme Houel; le docteur Aonel Daguet; l'abbé Jager; l'abbé Icard; Jouannin, directeur de l'Ecole des langues orientales; Jules Janin; Luco, officier de marine; Michaud, de l'Académie française; Lamache; Maximilien Raoul (M. Ch. Letellier); Merle; Mennéchet; Mornard; Motet; Mouttet; de Mirbel; Hippolite Morvonnet; de Montmerqué, conseiller à la Cour royale; Nettement; Odolant-Desnos, rédacteur en chef de l'*Echo du commerce*; Paulin Pâris, de la bibliothèque royale; le comte de Peyronnet; de Puybusque; Poley; Poujoulat; le comte Jules de Resseguier; Radiguel, professeur; le docteur Ratier; V. Ratier; le docteur Roques; Roger de Beauvoir; Raoul Rochette; de Sesmaisons; du Sommerard, conseiller maître de la Cour des comptes); de Saint-Prosper; Savagner; Teste; le docteur Toirac; le comte de Vaudreuil; de Vatimesnil; de Vaulabelle; l'abbé Vidal; le vicomte de Walsh; Wey, de l'Ecole de Chartres.

Première liste supplémentaire.

MM. Delaforest, rédacteur de la *Gazette de France*; Mazures.

PREMIÈRE LISTE

Des propriétaires-fondateurs de l'Encyclopédie catholique qui ont versé en partie le prix de leurs souscriptions.

MM.

La société de *la Jeune France*.
Jules Forfelier.
le vicomte de Gauville.
Béthune et Plon, imprimeurs de l'*Encyclopédie catholique*.
Huet (avoué à la Cour royale de Rouen).
Félix Huet, avoué de première instance à Paris.
Devilliers.
L'abbé Lejay.
François Verger.
de Bussy.
Mme Henry de Captot.
Mouttet.
Baillot de Guerville.
Max. Raoul.
le vicomte Walsh.
Le Comité d'orthodoxie.
Théodore de La Villemarqué.
Auguste Amic.
Baudard.
Mlle. Calliste Gaillard.
Le Bocq.
De Castelmore.
Vialette.
Le Brun.
Giovanelli.
Du Bousquet.
Clabaut.
Le marquis de Courtivron.
Arnaud, prêtre, vingt actions.
Pregnon, curé.
Jourdain.
Depostel, Joseph-Félix.
Manessier.
Clément, prêtre.
De Postel.
Richard (l'abbé).
Chabert, curé.
Gonnet, curé.
Manget, curé.
Pierre Berobecq.
Le comte Alfred de Montesquiou.
L'abbé Nespoulous.
L'abbé Bernier.
De Maigre.
Mme de Captot (quatre actions).
Fauque.
Lasson.
M. le baron de Thourotte.
Hales de Morlaincourt.
La vicomtesse Adoubeden.
Rousseau.
Baillot (cinq actons).
Henry de Captot (treize actions).

MM.

L'abbé Guth, curé.
Ch. Letellier, dix actions.
La comtesse de Boussey.
La marquise de Guénet.
Mulac, prêtre.
Angé, vicaire.
L'abbé Collard.
M. Borjault de Beaumont.
L'abbé Lebourgeois (au compte de M. Bonfils).
L'abbé Bernard.
Auguste Balme.
Baugny, curé.
Paris, curé.
L'abbé Benais.
Désormaux.
Delage, curé.
Bonjour.
Revel, vicaire.
Peytel, vicaire.
La comtesse de Germiny.
Duchatellier.
De Gramont.
Le marquis de Saint-Pierre.
Pidou, curé.
La marquise de Vandeuil.
Mlle Jamet.
M. de Cartault.
Mme la comtesse Pauline de Gauville.
Mme la vicomtesse Larminat de Gauville.
Mlle Emilie de Gauville.
Mme Eugénie de Gauville.
De Javel.
Mlle Catherine Roussy.
Mme Lebocq.
MM. de Brigaux.
Chaumont, prêtre
Musard, supérieur de Séminaire.
Abel d'Anvilliers, propriétaire à Neuchâtel.
Tardieu, négociant à Bordeaux.
De Fouque, à Paris.
Pesron, à Paris, deux actions.
De Beauny, à Coulomiers.
Mme de Gauville.
M. le baron de Thourette.
Mme Le Bocq.
MM. Grangy.
Hales de Morlaincourt.
le vicomte de Rouville.
Mme la vicomtesse de Rouville.
Mlle de Gauville (Eugénie).
Mlle Jamet.
Mme de Brigaud Montpezat.
MM. Chaumont.
de Rousseau.

MÉLANGES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES. — CAUSERIES. — RÉVÉLATIONS.

Quand la tempête a grondé, quand l'ouragan a courbé les arbres de la forêt, bien des milliers de feuilles ont été détachées des rameaux, emportées par les vents et perdues dans l'espace ; et après la tourmente aucune voix ne s'élève dans la forêt pour demander compte à la tempête, pour lui dire : que sont devenues toutes les feuilles que tu m'as emportées ?

Il n'en est pas de même pour nous, quand le temps nous a enlevé des jours, comme l'orage a arraché des feuilles aux arbres ; on vient, à nous, journalistes, nous demander ce qu'il y a eu dans ces jours passés, dans ces jours qui ne sont plus à nous... Voyons donc ce que la dernière quinzaine a eu de remarquable.

D'abord, quelques journaux ont parlé de fêtes à Fontainebleau, puis on a dit ce projet abandonné, puis on revient aujourd'hui à annoncer encore une cour plénière dans le château de François Ier. De tous ces *on dit* contradictoires, il faut conclure que l'incertitude est ailleurs que dans les affaires, et que le plaisir a ses irrésolutions comme la politique.

Mais si la cour de Louis-Philippe est encore incertaine, si elle hésite à aller s'amuser dans ce royal château, si rempli d'historiques souvenirs, M. Thiers et ses amis n'ont pas voulu remettre à une autre époque les joyeuses journées qu'ils avaient conçues pour se délasser de leurs grands travaux...

C'est un ACHILLE qui a reçu chez lui tous ces ATLAS qui portent le monde français, en d'autres termes, c'est M. Achille Vigier qui a fait les honneurs de son château de *Grand-Vaux*, à MM. Persil, Thiers, Duchatel, Vatout et Rambuteau.

La semaine précédente, M. Thiers et M. Persil avaient eu un accès de dévotion, ils avaient fait saisir de mauvais livres... peut-être est-ce en ouvrant un de ces mauvais livres saisis qu'ils ont puisé l'idée des *plaisanteries de Grand-Vaux*.

A propos de mauvais livres, voici un nouvel ouvrage de M. Paul de Kock : ce ne sera pas dans l'*Echo de la Jeune France* que l'on fera l'annonce des ouvrages du romancier des servantes et des laquais, des cabarets et des tavernes. Malgré tout ce que l'on voit d'affligeant dans la société actuelle, il faut le dire, il y a amélioration dans la librairie : elle spécule sur toute autre chose que l'impiété, l'immoralité et l'indécence. Sous ce rapport, M. Paul de Kock *n'est pas de son siècle :* nous ne connaissons qu'un homme à placer à côté de lui, c'est Pigault Le Brun. Pigault Le Brun et Paul de Kock sont deux retardataires d'un autre âge, deux voltigeurs de l'école voltairienne !...

Les livres de Paul de Kock, nous n'en aurions pas parlé, car notre monde ne les lit pas ; mais dans le monde subalterne, dans les derniers rangs de la société, ils trouvent des lecteurs : c'est là que cette *peste écrite* fait d'affligeans ravages !

Pour nous consoler des mauvais livres, parlons des bons. En voici un qui n'est encore qu'annoncé, et qui fait déjà du bruit dans les salons : c'est LE DOUBLE RÈGNE, par le vicomte D'ARLINCOURT.

Passionné pour les études sérieuses, M. d'Arlincourt demande à l'histoire le sujet de ses livres, il sait en trouver les détails, et pour ainsi dire les ornemens, dans cet immense recueil de chroniques françaises et étrangères qu'il est si habile à fouiller avec une patience admirable, avec un goût exquis, nous dirons presque avec une sorte de divination historique qui, à l'aide de quelques phrases ou de quelques mots épars dans mille volumes, lui fait reconstruire toute une époque morte, comme un habile architecte relève tout un temple avec deux colonnes qui en sont demeurées debout.

C'est ainsi que le *Double Règne* a été composé. Le grand et merveilleux fait historique sur lequel il est fondé, surprendra sans doute beaucoup de lecteurs. Oublié, ou plutôt encore redouté par de timides historiens, il dormait dans les chroniques d'où M. d'Arlincourt

vient enfin de l'exhumer. Sans lui, peut-être cette étonnante époque n'aurait pas eu son historien.

Etonnante époque en effet! Tout-à-coup, un trône nouveau surgit en face d'un vieux trône ! Deux monarques, cousins-germains, ont chacun leur sceptre et leur armée : l'un est roi par élection, l'autre par hérédité. Auprès de ces illustres princes, les plns imposantes figures des temps passés se dressent avec leurs noms chevaleresques et leur puissance féodale. Ces hauts barons, ces fiers suzerains, nobles vassaux de la couronne, divisés en camps distincts, y apparaissent tels qu'ils étaient, confondant le bien et le mal, sacrifiant l'honneur à l'intrigue et le devoir à l'intérêt, faisant excuser parfois la frénésie de leurs passions par la vaillance de leurs armes, mais souvent aussi dégradant leurs bannières, en les portant, au gré de leur ambition, où soufflait le vent de la fortune.

Voici donc un ouvrage qui va faire de la vie dans la conversation du beau monde : ça va être, comme après l'*Usurpation et la Peste*, comme après le *Brasseur roi*, grande joie parmi ceux qui lisent, parmi ceux qui aiment le bien, et qui détestent le mal.

La police, il y a quinze jours, a eu une quasi velléité morale ; elle a fait saisir de scandaleux ouvrages étalés au Palais-Royal et sur les quais. Le journal des *Débats*, journal du haut juste-milieu, s'est prononcé contre cette mesure : on explique ce blâme par une discussion survenue depuis quelque temps parmi les ministres. Quelques personnes qui se croient bien informées, prétendent que MM. Thiers et Maison, les deux *rigoristes*, *les deux hommes vertueux* du conseil, sont ceux qui ont poussé à la mesure qui a été prise dans l'intérêt des mœurs.

Nous parlions tout à l'heure de bons livres, en voilà un : c'est un chapitre de l'histoire de Charles V, par le baron de Los Vallès, et publié par la mode ; nous connaissons peu de lecture plus attachante que celle-là, et c'est tout naturel, il y a toujours un puissant attrait dans la conduite d'un homme qui fait son devoir.

Quand on lit *Un chapitre de l'Histoire de Charles V*, on voit ce que coûte souvent l'accompfissement du devoir de roi : on voit les dangers, les périls qui entourent le prince qui affronte l'adversité pour satisfaire à sa conscience. On craint, on espère, on frémit tour-à-tour en lisant ses aventures... et nous ne pouvons qu'applaudir à l'idée qu'a eu l'ancien directeur de *La Mode* de publier cette intéressante histoire ; de bonnes idées lui venaient souvent, et nous en souhaitons d'aussi heureuses à son jeune successeur.

On croira, j'en suis sûr, à la sincérité de ce souhait.

La mode disait l'autre jour, dans un de ses bulletins du monde élégant, que parmi les livres, les recueils, les revues que l'on voyait sur les tables du milieu des salons fashionables, se trouvait notre *Écho de la Jeune France*. Nous avons la conscience de mériter cet honneur, cette justice, et nous avons cette conscience, parce que nous sommes résolus à ce que notre ÉCHO ne répète jamais que de bonnes doctrines ; doctrines religieuses, doctrines monarchiques, doctrines d'union, d'harmonie et de paix.

Bien loin, bien loin de nos pages, les paroles qui irritent et allument les haines.

Bien loin, bien loin de nos pages, les paroles qui excusent les turpitudes et les scandales. Nous nous souvenons de ce vers du grand poète :

Rompez ; rompez tout pacte avec l'impiété.

Aussi, entre elle et nous jamais d'alliance.

Parmi les choses qui consolent le mieux les hommes, c'est la littérature ; nous lui donnons beaucoup de place sous notre couverture rose.

Une résolution bien prise, bien arrêtée par nous, c'est de ne jamais louer un livre qui ne le mérite pas. Les auteurs qui nous envoient leurs ouvrages ont sans doute le droit d'exiger que l'on parle d'eux, mais en parlant d'eux nous aussi nous avons un droit, une obligation, c'est de garder notre libre arbitre, c'est de dire ce que nous pensons des livres qui nous sont adressés.

Parmi les choses remarquables de la dernière quinzaine, c'est le jugement qui vient d'être prononcé contre le comte de Kergorlay, ce constant, cet intrépide confesseur de la légitimité. Certes, si les persécutions, si les emprisonnemens pouvaient quelque chose sur les âmes fortes, depuis long-temps M. de Kergorlay aurait dû adoucir ses paroles et amollir son opposition... Mais non, celui qui a eu le courage d'aller protester hautement contre l'acte additionnel des Cent jours, reste toujours le même... c'est le vieux chêne que rien ne peut ébranler... Et quand de nouveau, *il aura fait son temps* dans la prison qu'il plaira au pouvoir de lui donner, il en sortira, pas plus ami du pouvoir... Il y a des fidélités au malheur *incorrigibles*, des dévouemens entêtés...

M. de Kergorlay est Breton; et l'*entêtement* est un des traits distinctifs du pays.

Vicomte Walsh.

POMPES FUNÈBRES.

Notre siècle a la prétention d'être un siècle de *progrès;* à entendre les hommes qui se sont engoués des jours actuels, nous marchons vite vers la perfection. Eh bien, je vais essayer de montrer à ces louangeurs du temps présent, que sous certains rapports nous sommes encore barbares.

En ce monde, les vivans sont souvent convoqués aux funérailles des morts, et la semaine dernière, j'ai eu à suivre un deuil; le rendez-vous mortuaire m'avait été donné aux pompes funèbres, rue St-Denis. J'y fus exact.

Vous avez bien vu, un soir de bal, des centaines de voitures devant la maison où l'on danse. Eh bien, le deuil a autant de voitures que le plaisir. Et pour les équipages des morts, il y a du luxe comme pour ceux des vivans. Dans la vaste cour de l'administration des pompes funèbres, c'est énorme, ce que j'ai compté de calèches, de berlines, de chars noirs et lugubres!

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les vivans qui voyagent; bien des morts passent aussi sur les grandes routes, ce sont des hommes qui n'ont pas eu le temps de revenir chez eux pour y mourir. De jeunes gens qui ont dit en mourant, conduisez-nous, quand la vie se sera retirée de nous, dans les églises où nos mères vont prier; des pères, des mères de familles, qui auront ordonné de déposer leurs restes dans l'*enfeu* du château héréditaire, afin que leurs enfans ne les oublient pas trop vite... Pour tous ces voyageurs, il faut bien des moyens de transports, ils ne manquent pas aux pompes funèbres, je puis l'attester.

Autrefois quand les morts voyageaient ainsi, les églises devenaient comme des hôtelleries pour les trépassés; c'était là qu'ils séjournaient la nuit, sous la lampe qui veille toujours avec un prêtre priant auprès d'eux.

Aujourd'hui, cette partie religieuse du voyage est peut-être un peu négligée; mais il faut le dire tout de suite, jamais le matériel des pompes funèbres n'avait été aussi soigné, aussi élégant: c'est vraiment à faire envie!

Draps mortuaires en velours, tout neufs, tout brillans de galons, de torsades et de glands d'argent; des chevaux en bon état, au poil noir et luisant, pour traîner les chars; pour les conduire, des cochers de bonne mine, en habit de deuil avec aiguillettes blanches à l'épaule, et pleureuses au bas des manches;

caparaçons noirs qui revêtent tout le cheval, et qui rappellent l'enharnachement du temps des tournois : les chevaux ainsi couverts de velours parsemé de larmes, façonnés à la douleur, marchent lentement et ne trottent jamais. Ce fut au pas qu'ils nous menèrent au cimetière du *Père Lachaise*. Avant d'y arriver, nous passâmes devant deux *prisons modèles*. Je ne sais si elles sont bien placées là, il y a déjà assez de tristesse pesant sur les journées du prisonnier, sans les assombrir encore par le voisinage d'un cimetière.... Peut-être, est-ce pour donner à penser aux détenus qu'on a mis là, que si du temps de leur liberté, ils avaient eu des pensées graves et religieuses, la plupart d'entre eux n'auraient pas été criminels; et pour leur refaire de l'innocence on les met auprès de ce qui fait le plus réfléchir, auprès des tombeaux.

C'est peut-être bien, mais c'est triste.

Au-dessus de la prison, à gauche en arrivant au cimetière, j'ai remarqué une grande croix qui domine l'édifice d'un assez beau style. Cette croix, vous le devinez bien, avait été placée là sous la restauration. Ce signe sacré de liberté y produira un bon effet, il dira aux prisonniers : C'est là haut seulement que l'homme est vraiment libre; en ce monde, il a bien des chaînes, bien des entraves, sans être en prison... et puis en prison, on souffre et la croix enseigne à souffrir ; et puis en prison on a besoin d'espérer, et la croix commande l'espérance ! . . . .

Qui d'entre nous, hélas ! n'a mené le deuil autour d'un tombeau? Qui d'entre nous n'a assisté aux funérailles de quelques-uns des siens ? Qui d'entre nous ne sait combien les inconvenances , le bruit, le disrespect, font de mal, alors qu'ils viennent se mêler aux pleurs de ces journées de mort ! aux prières que l'on dit sur les cercueils ?

C'est pour que les autres ne souffrent pas ce que j'ai souffert il y a peu de jours, que je dénonce aujourd'hui la police du cimetière du Père La Chaise. Elle est impie ; car c'est être impie que d'aimer si fort l'argent, que pour en gagner davantage on bouche aux morts le chemin de leurs fosses... Oui, pour vendre davantage de petits morceaux de terre à *perpétuité*, et les vendre fort cher, on ne laisse plus de sentiers pour les bières et leurs porteurs... ; et l'autre jour, pour aller déposer une grande et noble dame dans les quelques pieds de terre qui lui appartenaient, chose horrible à redire ! les employés des pompes funèbres, fléchissant sous le double poids des cercueils de plomb et de bois de chêne, ont été obligés de passer par-dessus des tombes, d'escalader des sépultures, de briser des clôtures, de rompre des croix ; il fallait bien que la morte arrivât à sa fosse béante qui l'attendait, et il n'y avait plus de route, plus de sentier pour y parvenir !...

Vous avez dans vos villes une police qui défend d'obstruer les rues, et qui veille à ce que chacun puisse entrer chez soi ; vous mettez des sergens de ville aux abords de vos salles de danse et de spectacle, pour que le peuple puisse venir s'y corrompre facilement et sans obstacle, faites-en autant pour les morts : ayez dans vos cimetières comme des rues entre les tombeaux ; alors pour aller confier à la terre les restes de quelqu'un que vous pleurez, vous ne foulerez point

aux pieds les restes des autres, et vous ne briserez plus de tombes pour en élever une de plus.

Mais ce que je dis ici, l'administration de Paris ne l'écoutera pas ; ou, si elle l'écoute, elle me répondra : Ces espaces que vous demandez entre les sépultures, ce sera du terrain perdu... ; nous avouons qu'avec ces rues il y aurait plus de décence, mais il y aurait moins d'argent, et comment voulez-vous qu'aujourd'hui une question d'argent ne l'emporte pas?

Il faut que les inconvenances, que le bruit, que les juremens qui résultent de cet entassement pêle-mêle des tombeaux soient bien grands, bien scandaleux ! car nous avons entendu l'autre jour un homme avec une écharpe tricolore tranchant sur son habit noir, élever la voix à plusieurs reprises pour demander du calme, de l'ordre et du silence, chose qu'il n'a jamais pu obtenir : le lourd cercueil de plomb allant toujours brisant les palissades de bois, les légères grilles de fer, écornant les tables de marbre, et faisant crier et jurer les porteurs qui fléchissaient sous son poids, et ne savaient où poser les pieds.

Rien d'affreux, je vous assure, comme ce moment où le silence et le recueillement auraient dû régner, et où nous entendions les rudes voix des ouvriers, des fossoyeurs, des porteurs, s'entr'appeler, crier haut pour indiquer ce qu'il y avait à faire... Pendant ces tiraillemens, la pauvre morte était ballottée, secouée dans sa bière... Oh ! horreur ! horreur!...

Dans tous les tempe, la scène que je viens de raconter eût été pénible et choquante, mais ajourd'hui que le siècle *joue à la sensibilité et aux tombeaux*, pareils scandales sont plus étonnans encore!... Pauvres Parisiens, ils sont si légers, qu'ils n'ont pu faire même de la mort une chose sérieuse ; et dans le cimetière du Père La Chaise, c'est bien plus la *sensiblerie* qui y règne avec ses futiles jouets, que la religion avec ses pensées graves.

On dit que le siècle est fier de ce champ de la mort arrangé par lui ; en vérité, il n'y a pas de quoi. W.

FAITS DIVERS.

Nous trouvons dans la *Gazette des Tribunaux* le récit suivant. Nous souhaitons que la *Gazette de France* ait été trompée sur un faux récit, et qu'il n'y ait eu qu'un crime commis dans ces quartiers, vieille route de Neuilly, dans le village des Thermes, et non loin de la porte Maillot.

Un jeune homme de vingt-deux ans environ, dont nous devons pour le moment taire le nom, était arrivé dans la soirée du 7 octobre à Paris ; il venait d'une ville de Normandie. Il paraît qu'hier au soir, à neuf heures, et malgré la pluie qui tombait par torrens, il a été entraîné, ou peut être le but de son voyage l'appelait-il à Neuilly. Ce qu'il y a de bien positif, c'est qu'à cette heure il a été frappé de quatre à cinq coups mortels avec un poignard.

Poursuivi par ses assassins, il faisait entendre ces cris : « Au secours ! on m'assassine ! » et malgré son ardeur à frapper à toutes les portes, elles lui furent fermées ; celle du vitrier est encore empreinte de la marque des mains ensanglantées de ce malheureux. Cependant la victime conserva encore assez de force pour courir après une voiture *Algé-*

rienne où elle parvint à monter en s'écriant : « Je n'aurai jamais pensé qu'on en voulût à ma vie » ; puis le jeune homme expira sans pouvoir articuler un mot de plus.

L'*Algérienne* étant arrivée devant la maison du sieur Canat, marchand de vin-traiteur, aidé d'un voyageur, qui se trouvait dans la voiture, déposa le cadavre dans une salle de billard de cet établissement; on croyait alors que les secours de l'art pourraient encore le sauver. Pendant que le conducteur cherchait vainement à le rappeler à la vie, le voyageur, qui est un jeune professeur de mathématiques, alla chercher un médecin qu'il amena bientôt ; mais tous les soins furent inutiles, l'infortuné n'était plus !

M. Pie Delafage, commissaire de police à Neuilly, informé de ce crime, mit aussitôt en réquisition toute la brigade de gendarmerie du lieu, et provisoirement il constitua en état d'arrestation le conducteur, le cocher et le jeune professeur; mais hâtons-nous de dire que, dès le premier interrogatoire qu'ils subirent, leur innocence fut complètement démontrée, et ils obtinrent immédiatement leur liberté. Ensuite le commissaire de police alla, avec des agens et la gendarmerie, sur les lieux où la victime paraissait avoir été assassinée. Là, on découvrit dans une espèce de cuvette, placée à l'extérieur d'une maison, la casquette de ce pauvre jeune homme. Ce magistrat procéda aussi à diverses recherches sur les terrains avoisinant les lieux du crime, et il les continua jusque dans la boue et tout le long des bas côtés longeant la route, afin de découvrir l'intrument du meurtre, qui aurait pu y avoir été jeté après sa consommation.

Ce matin, dès l'aube du jour, M. le commissaire de police s'est livré à de nouvelles investigations sans obtenir plus de résultat que la veille, il a même envoyé un exprès à M. le procureur du roi et à M. le préfet de police pour leur faire part de cet événement. Aussi, avant neuf heures du matin, MM. Jourdain, juge d'instruction, Chevalier-Lemore, juge-suppléant, remplissant les fonctions du ministère public, le chef de service de sûreté et une brigade d'agens sous ses ordres, procédaient chacun de leur côté aux investigations les plus minutieuses. De nombreux témoins ont été entendus sur les lieux depuis ce matin; ce soir à cinq heures et demie les magistrats-instructeurs n'avaient encore rien découvert, et continuaient leurs recherches.

Le cadavre, percé de deux coups dans la poitrine et de trois dans le dos, a été, après plusieurs examens de M. Olivier d'Angers, docteur en médecine, placé dans une voiture couverte, pour être transporté à la Morgue, où son autopsie aura lieu lundi prochain. La victime, vêtue en noir, avait encore dans sa poche quelque somme d'argent ; elle paraît appartenir à la classe des artisans contre-maîtres dans les fabriques.

— Un affreux assassinat a été commis dans l'arrondissement de Versailles, et il importe d'en publier les détails, afin de seconder les recherches de la justice, jusqu'à présent infructueuses.

Le 3 octobre, au matin, on a trouvé sur le chemin de St.-Germain-en-Laye à Mareuil, le cadavre d'une femme paraissant âgée de 32 à 34 ans; elle avait été frappée d'abord d'un coup de feu tiré à bout portant ; puis elle avait reçu une quantité considérable de coups d'instrument perçant, qu'on présume être une épée, un carrelet ou un poinçon; plusieurs de ces coups notamment ont été portés par-dessous les vêtemens, et ont traversé un fœtus.

Nous aurions pu refuser l'impression de la lettre suivante : 1° parce qu'elle dépasse les bornes prescrites par la loi ; 2° parce qu'elle est pleine d'assertions contraires à la vérité, et qu'elle est remplie de réflexions étrangères à la note à laquelle elle fait allusion; 3° parce que l'arrêt qui est intervenu met fin à toutes les prétentions de M. de Saint-Priest ; 4° parce qu'enfin elle nous force de renvoyer à un autre numéro des articles certainement plus intéressans pour nos lecteurs. Mais M. le vicomte Walsh avait promis qu'elle serait insérée, et comme nous sommes esclaves des paroles données par un des nôtres, nous l'insérons avec toutes les expressions qu'elle renferme, sans nous inquiéter de l'opinion que les honnêtes gens se feront, ou de l'homme *de bonne compagnie* qui l'a écrite, ou de l'homme à qui elle a été adressée ; mais nous déclarons que l'*Echo de la Jeune France* sera désormais fermé à toute polémique de cette nature.

A M. Jules Forfelier, Directeur de l'*Echo de la Jeune France*.

Monsieur,

Vous avez publié contre moi, dans l'*Écho de la Jeune France* du 1er septembre, une espèce d'acte d'accusation. Vos lecteurs auront apprécié la convenance de vos expressions, *moi, je dois leur faire envisager* l'exactitude des faits par vous *allégués*. En conséquence, usant du droit que la loi me donne de combattre dans votre journal des imputations calomnieuses, je vous requiers d'insérer la présente réponse dans votre plus prochain numéro. — Vous avez jugé à propos, monsieur, de me contester, il y a trois mois, *le droit exclusif* de publier une *Encyclopédie Catholique*, et le tribunal appelé à prononcer sur vos prétentions en a fait pleine justice le 19 août dernier. Sa décision paraît vous avoir affecté au point de vous faire oublier qu'on n'a au Palais que vingt-quatre heures pour maudire ses juges, et non pas quinze jours pour injurier ses adversaires (1). — Les expressions que vous employez à mon égard, celles surtout que vous me prêtez, sont trop en dehors de mon langage et des habitudes d'un homme de bonne compagnie pour qu'il soit besoin de les démentir. Je considère donc comme indigne de mon caractère de répondre à ce qui m'est personnel dans votre lettre, et je me bornerai à faire apprécier la valeur de vos allégations (2). — Et d'abord, je ne doute pas qu'à son retour à Paris, l'honorable M. Berryer ne répudie le rôle que vous essayez de lui faire prendre dans cette affaire, bien que cela vous ait déjà si mal réussi de M. Hennequin (3). — Permettez qu'ici je remonte à l'origine des faits, pour rétablir ceux que vous avez dénaturés. — Sur l'invitation de M. le curé de Montreuil (4), je m'occupai, dès le commencement de 1834, du soin de continuer la publication d'une *Encyclopédie Catholique*, dont tous les bons esprits *sentent le besoin*. Ayant, dès cette époque, communiqué le titre et le plan de l'ouvrage à un certain nombre de personnes, M. Amic, que vous vous êtes efforcé de faire intervenir dans la question, put facilement en entendre parler dans le magasin de librairie religieuse de M. Blaise, chez lequel il était alors (5). Sept à huit mois plus tard, en septembre, lorsque je me fus assuré les élémens de succès nécessaires à une aussi

---

(1) L'adage ne peut assurément s'appliquer mieux qu'à M. de Saint-Priest, qui d'avance maudit l'arrêt de la cour, et calomnie son adversaire.

(2) On peut voir comme M. de Saint-Priest s'observe.

(3) M. Berryer ne nous répudiera pas davantage que M. Hennequin, quoi qu'en espère M. de Saint-Priest.

(4) Ainsi, ce n'est plus vous, M. Ange de Saint-Priest, qui êtes l'inventeur de l'*Encyclopédie catholique*.

(5) N'en déplaise encore à M. Ange de Saint-Priest, mais il se trouve de quatorze mois en retard vis-à-vis de nous, puisqu'il a été établi par cinq témoignages produits devant la cour, que nous nous en occupions dès le commencement de 1833 : que dès cette époque M. Auguste Amic, homme de lettres, malgré les dénégations de M. de Saint-Priest, en avait entretenu, entr'autres personnes, Ballanche, le grand philosophe ; M. Cyprien Demarras, rédacteur de la *Gazette de France*.

grande publication, je la fis annoncer par la voie des journaux, afin de prendre publiquement possession du titre et du plan de notre *Encyclopédie Catholique* (6). Je n'avais cessé de m'en occuper activement, lorsqu'en juin dernier, au moment où je venais d'en faire renouveler les annonces, vous annonçâtes de votre côté le même ouvrage sous le même titre. De-là est née entre nous la contestation que vous dites avoir entamée *malgré vous*, averti, sans doute, par vos pressentimens qu'elle vous attirerait une condamnation accablante (7). Or, comme il vous importe infiniment d'en atténuer l'effet auprès de vos lecteurs, vous prétendez que je ne l'ai emporté sur vous qu'à l'aide de *considérations où se manifeste toute la mauvaise foi d'un plaideur qui s'efforce de faire prévaloir la subtilité du droit contre la justice et l'équité* (7 *bis*). Celui de nous deux qui a pu fortifier son instruction dans une étude d'huissier, a dû s'aguerrir sans doute dans les subtilités de la chicane, et à cet égard, vous le savez, monsieur, tout l'avantage se trouve de votre côté (8). Un fait repondra d'ailleurs à votre imputation. J'ai gagné ma cause sur le simple exposé qui en a été fait par mon agréé; vous avez perdu la vôtre malgré la plaidoirie solennelle d'un des avocats les plus brillans et surtout les plus habiles, Me Chaix-d'Estange. Ce n'est donc pas moi qui cherchais à surprendre la religion du tribunal (9), et ce n'est pas moi non plus

---

(6) Voici l'explication de ces annonces; M. Amic s'en était allé franchement dans les bureaux de la *Dominicale* demander à M. L***, l'un des rédacteurs de ce journal, ami de M. de Saint-Priest, sa collaboration pour l'*Encyclopédie catholique*, dont il avait déclaré la publication le 25 avril précédent au ministère de l'intérieur. M. L*** répondit à M. Amic d'une manière dubitative, et deux jours après parurent les annonces du loyal M. de Saint-Priest. Il paraîtrait bien évident qu'il lui avait été fait confidence par M. L*** du projet de M. Amic, pour lequel fort heureusement on avait fait une déclaration trois mois auparavant. Les termes de l'annonce de M. de Saint-Priest en sont la preuve la plus manifeste.

(7) M. de Saint-Priest, fort d'un jugement surpris avec toute l'adresse d'un plaideur consommé, pensait-il que j'abandonnerais ainsi mes droits, ce jugement ne me faisait pas peur; il n'était pas plus difficile à faire réformer qu'il avait été facile de le surprendre à la religion du tribunal.

(7 *bis*.) L'arrêt prouve ce que j'ai avancé.

(8) M. de Saint-Priest, pour *couler mes entreprises* (c'est son expression) avait *juré* peu catholiquement *qu'il me déconsidérerait*. Or, il n'est pas d'invention qu'il imagine pour arriver à cette fin; aujourd'hui *il me fait sortir des fonctions obscures de clerc d'huissier pour exploiter l'opinion légitimiste*. Quand il en serait ainsi, l'homme de bonne compagnie oublie-t-il que tous les états sont honorables?

(9) Ce n'est pas vous qui avez cherché à surprendre la religion du tribunal de commerce? quoi, ce n'est pas vous qui êtes venu dire audacieusement: « Messieurs, je suis propriétaire de l'*Encyclopédie catholique*, mon droit ne peut être » contesté, parce que j'ai déposé le premier deux exemplaires de cet ouvrage, » conformément à la loi du 19 juillet 1793: en voici le récépissé délivré par le » ministère de l'intérieur; *ce récépissé du dépôt ne peut être contesté.* » Nous ne voulions pas vous contester le dépôt, mais sa sincérité: vous nous en avez ôté les moyens en nous refusant déloyalement la communication de votre exemplaire; mais enfin, comme l'a dit énergiquement Me Chaix-d'Estange en face de vous, devant la cour, nous nous le sommes procuré votre exemplaire, malheureusement pour vous: « Qu'est-ce, Messieurs, a-t-il dit à son tour, je ne connais pas d'expressions pour flétrir l'acte de M. de Saint-Priest, mais, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom, c'est une ROUERIE sans exemple. Le 24 juin mon jeune client l'aborde de bonne foi pour le dissuader de ses prétentions;

qui avais amené à grands frais le sténographe de la Gazette des Tribunaux, pour donner, dans ce journal, un grand retentissement aux débats. — Pour rendre vos accusations plus spécieuses, vous dénaturez, monsieur, la sentence des juges. Vous dites que le tribunal ne vous a fait perdre que « *par un vice de procédure, et parce que M. Amic n'était pas en cause;* vous ajoutez que les premiers juges ont reconnu que *M. Amic était le créateur du titre, et que ce titre lui appartenait*, et vous terminez en déclarant *que le jugement*, MEME *confirmé, il n'en resterait pas moins constant que j'ai* PRIS *un titre qui vous appartenait.* » Les deux mots en grandes capitales sont d'un merveilleux effet dans votre lettre. Assurément si vous espérez que vos lecteurs croiront à votre parole, plutôt qu'à un jugement de tribunal et à un arrêt de cour royale; il faut que vous leur supposiez, monsieur, une foi bien robuste dans votre moralité (10). — Vous vous plaisez à oublier, monsieur, que c'est sur des faits et non sur des allégations que le tribunal m'a accordé gain de cause. S'il a donné pour surcroit de motif à sa décision, l'absence de production de votre part d'une pièce contenant cession de M. Amic, *à laquelle le tribunal puisse ajouter foi* (ce sont ses termes), loin de reconnaître par-là les prétendus droits de ce monsieur, il a eu soin d'ajouter *si aucuns il avait.* Ainsi le tribunal n'a pas jugé, comme vous l'aimez à l'affirmer, que M. Amic avait des *droits,* mais qu'il ne vous en avait pas même fait cession, en supposant qu'il en eût (11). — D'ailleurs, et c'est ici surtout que s'élève la question de bonne foi, le tribunal pouvait d'autant moins décider que le droit et l'antériorité appartenaient à M. Amic, que le contraire a été prouvé aux débats jusqu'à l'évidence. J'ai établi en effet, par les témoignages les plus honorables (12), que je m'occupais activement de l'Encyclopédie Catholique *avant* la déclaration faite le 25 juin 1834, au nom de M. Amic, déclaration que j'ai connue par vous à la fin de juin dernier. Parmi les lettres produites au tribunal, il en est une dont vous et votre avocat avez pris une lecture attentive, et que je crois devoir citer ici, en évitant toutefois de mêler à ces débats le nom du prélat qui me l'a adressée. — Voici cette lettre qu'un évêque m'écrivait le mois dernier, sans penser qu'elle arriverait à point pour me fournir un témoignagne irrécusable de priorité.—A M. Ange de St-Priest.

---

il lui met sous les yeux ses actes, ses titres, il lui communique le dépôt qu'il a fait le même jour, 24 juin, d'un long prospectus; que fait M. de Saint-Priest? ce qu'il fait, Messieurs, vous ne le croiriez pas si je n'en avais la preuve dans les mains : après avoir repoussé mon client, il imagina, lui, de faire, non pas le dépôt d'un prospectus, mais d'un exemplaire de l'*Encyclopédie catholique*, et le 25 juin il dépose quoi? une livraison informe qu'il affuble du grand titre dont il veut s'emparer; une livraison faite à coups de ciseaux dans l'*Encyclopédie de Diderot* qu'il reproduit mot pour mot. Vous pouvez comparer, voir l'ouvrage de Saint-Priest, voir l'*Encyclopédie de Diderot.* C'est ainsi que débute notre adversaire; encore s'il n'avait fait que copier l'édition originale et ses non-sens, mais, dans son empressement à vouloir frustrer les droits de M. Forfelier, il n'a pas pris le temps de corriger 800 fautes de typographie et de français, et cependant on dit en tête de cette production ignoble, on dit, avec emphase, au public, *qu'enfin la première livraison de l'Encyclopédie catholique si impatiemment attendue paraît*, et on l'annonce, Messieurs, mais on a la pudeur de ne la pas mettre en vente. Non, il n'y a pas d'expressions pour qualifier votre conduite, dit l'éloquent avocat, en s'adressant à M. de Saint-Priest, mais l'arrêt qui va intervenir vous apprendra qu'on ne peut pas impunément essayer de tromper ainsi et des juges et le public. (Voyez l'arrêt). »

(10) La réponse à tout cela est dans les faits et dans l'arrêt.

(11) M. Amic n'était pas en cause, ainsi le tribunal de commerce ne pouvait décider s'il avait des droits ou non, mais il pouvait reconnaître QU'IL AVAIT LA PRIORITÉ, c'est ce qu'il a fait en disant : « *Que si je voulais me prévaloir de SA PRIORITÉ je ne justifiais pas être à ses droits si aucuns il avait;* » en effet, j'étais porteur d'une cession *non enregistrée*, et je ne pouvais pas la faire passer sous les yeux du tribunal.

(12) Ces témoignages sont au nombre de...... UN. Vous allez l'apprécier; lisez.

— « Mon cher ami, — C'est avec un grand plaisir que j'ai lu, il y a peu de jours, dans la Gazette » de France, qu'enfin votre vaste projet d'Encyclopédie Catholique recevait son exécution; vous » ferez GRAND BIEN ET BONNE BESOGNE si j'en juge par le temps que vous avez mis à » méditer sur tout cela. Je regrette de n'avoir pu vous être utile dans cette circonstance, mais je » suis assuré que vous n'avez pas imaginé que je gardais avec vous un silence d'indifférence. J étais » fort occupé lorsqu'en mai 1830, vous me fîtes des propositions de concours, *et je dus les re-* » *pousser. Aujourd'hui j'ai moins de temps encore à vous donner.* Si cependant je peux vous être » de quelque utilité dans mon diocèse, disposez de moi, et croyez au dévouement de celui qui » est *un de vos amis*, etc. (13). » — Cette lettre suffirait seule pour démontrer qu'en *mai* 1834, je m'occupais de l'*Encyclopédie Catholique*, et que c'est postérieurement à mes démarches, que M. Amic fit faire par un imprimeur, une déclaration à laquelle il avait nécessairement renoncé de donner suite, puisqu'il n'éleva aucune réclamation contre mes annonces de septembre 1834, pas plus que contre celles de juin (13 *bis*). C'est dans tous les cas, un acte de simple police d'imprimerie et sans aucune espèce de valeur, que cette déclaration par vous exhumée pour appuyer votre défense, et c'est évidemment en désespoir de cause que vous avez fait, en dernier lieu, votre associé.

Il ne me reste plus qu'à vous présenter de courtes observations. — Vous dites, monsieur, que je vous prête *des mensonges officiels*, parce que la sommation par laquelle vous avez commencé le procès renfermait une omission grave que vous attribuez à votre huissier. S'il est vrai que, devant le tribunal, mon agréé ait qualifié ce fait de *mensonge officiel*, c'est qu'apparemment il aura pensé que vos premiers travaux avaient dû vous acquérir, dans ces sortes d'actes, une expérience qui ne permettait pas de supposer que l'omission fût involontaire. Vous ajoutez qu'en offrant de *vous abandonner le titre de l'Encyclopédie catholique et le résultat de mes travaux, si, en opposition aux témoignages dont je me vante, vous pouviez établir, par six personnes recommandables, que vous aviez manifesté, avant le mois de juin* 1835, *l'intention de publier l'ouvrage en question, j'ai voulu me donner un air de grandeur et de générosité.* Je ne puis qu'admirer la perspicacité qui vous a fait distinguer l'air *que je voulais me donner* en vous faisant cette offre, et je regrette que vous n'ayez pas cru devoir faire connaître à vos lecteurs l'air *que vous avez voulu vous donner* en ne l'acceptant pas (15). Du reste, et sans vouloir abuser de la position dans laquelle vous vous trouvez à cet égard, je m'empresse d'avouer que ma proposition était complètement illusoire, en ce sens que je savais trop bien quand et comment votre projet encyclopédique vous était venu, pour craindre qu'elle fut acceptée. Une autre proposition vous a été faite par des hommes de haute distinction, qui avaient droit au moins à votre condescendance; il s'agissait de faire juger amiablement et en dernier ressort par M. Hennequin, la question soulevée entre nous, et je ne devais pas douter que vous n'acceptassiez cet arbitrage (16), puisqu'à votre première visite vous m'affirmiez que vous aviez pour vous l'opinion de M. Hennequin, comme vous vous attribuez aujourd'hui

---

(13) Voilà donc les témoignages de M. de Saint-Priest qui *prouvent que dès le mois de mai* 1834 il pensait à l'*Encyclopédie catholique.* (On a vu plus haut depuis quelle époque nous nous en occupions : plus d'un an antérieurement). Et puis, jugez du *grand bien et de la bonne besogne* qu'a fait M. Ange de Saint-Priest, qui, au bout d'un an et un mois, accouche d'une première livraison copiée dans l'ouvrage impie qu'il s'agit de combattre, et qu'un arrêt solennel déclare *non sincère et informe, tant sous le rapport typographique que sous le rapport de la rédaction.*

(13 *bis*.) Nos réponses sont déjà trop longues et trop ennuyeuses pour nos lecteurs, qui feront d'eux-mêmes justice de toutes ces nouvelles inventions de M. de Saint-Priest.

(14) Je serais mal venu à justifier les mérites et les qualités de M. Amic, qui ne craindra jamais le parallèle avec M. de Saint-Priest.

(15) M. de Saint-Priest ne rit plus; il était bien fier et bien glorieux de son jugement; si vous l'aviez vu devant la cour sous les foudroyantes apostrophes de Me Chaix-d'Estange, et le lendemain sous le coup de l'arrêt qu'il avait annoncé comme devant lui être favorable; mais je lui pardonne le mal qu'il a voulu me faire. Au reste ces témoignages on les lui a offerts, et alors il a reculé : moi, j'ai toujours maintenu mes offres *d'une fusion avec un directeur, qui ne serait ni moi ni M. de Saint-Priest, et en outre avec égalité d'intérêts entre nous deux.*

(16) La proposition de cet arbitrage a été entendue de deux manières : d'une part, M. de Saint-Priest voulait qu'on jugeât d'après les règles de la procédure;

celle de M. Berryer. Cependant, monsieur, arrivé chez le célèbre jurisconsulte, qui du reste depuis plus d'un an m'a exclusivement engagé sa collaboration pour notre *Encyclopédie*, vous n'avez plus voulu signer le compromis qui devait lui conférer nos pouvoirs réciproques avec le droit, sinon de prononcer lui-même, du moins de désigner des arbitres (17). — Je terminerai, monsieur, en relevant encore dans votre lettre un fait aussi inexact que malveillant. On comprendra aisément pour quels motifs vous cherchez à faire croire dans une de vos notes, que nous ne sommes point en mesure de donner suite à notre publication, *que notre acte de société est inexécutable et nul quant à la forme, parce que la durée de la société ne s'y trouve pas limitée.* Vous avez bien mal lu cet acte, monsieur, si vous ne le dénaturez pas à plaisir; il limite parfaitement la durée de la société, et d'ailleurs des études un peu plus relevées en jurisprudence vous auraient appris que la durée d'une société est limitée par sa nature, lorsqu'elle a pour but un objet déterminé. Quant à nos moyens d'action, que vous voudriez faire révoquer en doute, il suffira, pour faire apprécier vos insinuations, d'indiquer quelques-uns des personnages qui déjà s'étaient portés actionnaires-fondateurs de cette grande entreprise avant même la constitution définitive de la société, opérée le 15 juillet, en l'étude de Me Chapellier, notaire : ce sont MM. de Montmorency, de Floirac, de Larochefoucauld, de Doudeauville, de Saint-Priest-d'Almazar, de Vitrolles, de Dampierre, de Conny, de Genoude, d'Hautpoul, de Fortin, de Mortemart, de Pradel, etc., etc.; ces noms et ceux des notabilités scientifiques et littéraires suffisent assurément pour inspirer toute confiance dans la complète et parfaite exécution de l'œuvre à laquelle ils sont attachés; garantie du reste bien essentielle à une époque où les souscripteurs ont été si souvent abusés et dupés par les spéculateurs qui annoncent pompeusement des ouvrages volumineux ou prodigieux, des ouvrages qu'ils sont dans l'impossibilité de jamais réaliser. C'est particulièrement ce qui arrive à toutes les publications dites à bon marché. — Maintenant que vos lecteurs connaissent la valeur de vos allégations, je leur laisse le soin de les qualifier et de prononcer sur la triste contestation que vous avez soulevée. — Je suis, monsieur, *avec les sentimens que je vous dois, etc.*—*Signé* : A. DE SAINT-PRIEST.—Paris, ce 23 septembre 1835.

---

et moi je répondis que les tribunaux ayant été saisis pour juger dans ces termes il fallait les laisser prononcer, mais que je consentais à soumettre nos différens à des hommes qui auraient statué comme amiables compositeurs : M. de Saint-Priest s'y refusa.

(17) Me Hennequin d'abord s'était récusé, puisque l'une des parties connaissait son opinion sur l'affaire; ensuite, comme nous ne nous étions pas entendus sur les termes des compromis, je n'ai jamais pu refuser de les signer.



JULES FORFELIER.

PARIS, — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



CASIMIR DELAVIGNE.

L'ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

L'*Echo de la Jeune France* paraît en 2 éditions, 1° une édition de luxe, avec gravures, les 1er et 15 de chaque mois, prix : 13 fr. 50 c. par an; 2° une édition mensuelle, le 5 de chaque mois, prix, par an, 7 fr. 50 c.—On souscrit, à Paris, rue Feydeau, 22; dans les bureaux des postes, des messageries, et chez tous les libraires. (Les lettres non-affranchies sont refusées.)

SOMMAIRE.

I.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

PETIT COURS D'HISTOIRE.

Pendant qu'à Tœplitz les souverains du Nord passaient de brillantes revues; pendant qu'ils opposaient du moins aux divisions de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France, le spectacle de leur union, ce qui est autrement grave, ailleurs l'éducation des peuples se continuait par l'histoire contemporaine, par cette triste histoire qui s'écrit chaque jour sous la dictée de notre époque.

C'est qu'il en est du monde politique comme du monde matériel : à mesure que les nations s'avancent dans la route qu'elles parcourent, de nouveaux points de vue se révèlent, d'autres horizons se montrent, comme un nouveau jour éclatant ou sombre, vient éclairer ou attrister le spectacle qui s'offre à leurs regards.

Et c'est ainsi que les dernières nouvelles qui nous sont arrivées d'Espagne ont donné un nouvel aspect à la situation de l'Europe occidentale.

Mais, qu'on nous permette de retracer des souvenirs anciens déjà et oubliés peut-être. C'est à peine si l'on peut se rappeler maintenant, au travers de tant d'événemens qui nous sont advenus, quel fut le point de départ, et comme le début des systèmes qu'en France nous avons vu se succéder au pouvoir depuis cinq années. A peine on peut se rappeler qu'il fut une époque où, se laissant emporter par le mouvement révolutionnaire, l'administration de la France se parait du principe de la souveraineté populaire, s'empressait d'applaudir à toutes les agitations qui éclataient au-dehors et appelait à son aide les hommes qui figurent aujourd'hui sur les bancs de l'opposition législative, et le poursuivent de leurs paroles dans les assemblées d'électeurs. On laissait alors, par une belle journée, dévaster les églises et abattre les croix; on laissait complaisamment gratter les fleurs-de-lys, par la main de l'émeute, au retentissement de la *Marseillaise*.

Le ministère de M. Périer vint mettre un terme à ce premier essai : ce fut en s'armant du grand mot de *légalité* que cet homme de cœur, qui devait mourir à la peine, se posa comme obstacle au-devant du mouvement révolutionnaire, au-devant des tendances républicaines. Disons-le en passant, M. Périer avait si bien tenté une œuvre impossible, qu'à peine sa volonté, si ferme pourtant, se fut-elle brisée à la tâche qu'il s'était faite, les hommes qui vinrent après lui ne montrèrent plus nul souci de jeter sur leurs actes quelque pensée de puissance morale et que désormais les systèmes vont se nommer par des mots qui n'impliquent autre chose que des idées de force matérielle. C'est d'abord le système de *la nécessité* qui sera proclamé au milieu des discussions parlementaires : plus tard, quand il s'agira de combattre une grande mesure de conciliation, ce sera le mot *de résistance* qu'on inscrira sur la bannière, jusqu'à ce qu'enfin les difficultés, sans nul doute, s'aggravant toujours, le plus réfléchi des ministres annonce au pays le gouvernement de l'*intimidation* par une de ces paroles qui résument une situation toute entière.

Donc, en France, en débutant par de larges concessions, qui se faisaient au mouvement révolutionnaire, dans l'espace de cinq ans, nous avons touché aux limites de tous les pouvoirs que la langue politique a nommés, inclinant d'abord vers la démocratie, traversant le gouvernement parlementaire, puis arrivant, par une pente rapide, à un régime qui affecte les allures et prend les idées d'un pouvoir d'une autre nature : c'est-à-dire qu'en France, il n'est pas un système qu'on n'ait essayé depuis cinq ans, pas une pensée qu'on n'ait voulu mettre en œuvre : Le cercle entier a été parcouru; et, chose étrange! pendant que pour nous les choses allaient ainsi, en Espagne aussi on marchait de système en système, sans trouver nulle part un appui qui fût solide, un ombrage sous lequel on pût s'abriter. Seulement, plus ardente et plus vive, l'Espagne marchait plus vîte, et prenant, pour ainsi dire, l'épreuve au rebours, elle commençait par la résistance, pour aller vers la révolution.

De Zea-Bermudez à ce Mendizabal qui fait incliner maintenant, devant l'au-

torité des juntes, le sceptre de sa reine, combien de ministres et combien d'efforts sont usés sans succès. Après que Martinez de la Rosa et Toreno viennent d'être écrasés par la révolution qu'ils voulaient arrêter, c'est en vain que Mendizabal espère la conduire en la flattant, la dominer en s'humiliant devant elle. Voyez; malgré les concessions qu'il a faites, naguère le général Espinossa aimait mieux tenir son épée de la junte d'Andalousie, que du gouvernement de la reine. Cadix, Séville, Grenade et Malaga reprenaient les armes; l'anarchie est toujours partout en Espagne, excepté dans cette province de Navarre qui s'est levée la première sous le drapeau de Charles V.

Or, ne voyez-vous pas que de graves et énergiques conséquences peuvent surgir de ces deux situations qui se révèlent à la fois en-deçà et au-delà des Pyrénées? Les peuples ne vont-ils pas comprendre qu'il faut enfin qu'après tant de changemens et de fortunes diverses, le repos, la gloire, la prospérité leur arrivent, sous peine de ne pouvoir plus les espérer? Au-delà des Pyrénées, ne faut-il pas que les gouvernans sachent bien qu'après avoir ainsi fait appel tour-à-tour à toutes les forces, il faut qu'avec le secours de la révolution ils étouffent la guerre civile, ils pacifient l'Espagne, ou qu'avouant leur impuissance, ils déposent la couronne aux pieds du frère de Ferdinand?

Ainsi va cependant l'humanité, s'avançant d'épreuve en épreuve, arrivant à la vérité par l'erreur, appelée à s'instruire par tout ce qu'elle rencontre sous ses pas, d'infortunes ou de prospérités. Pour les peuples enfans les institutions se forment comme d'elles-même. Religion, pouvoir, liberté, tout se produit et se fonde sans qu'ils semblent mettre la main à l'édifice: mais plus tard, quand la raison et la conscience leur sont venues, il appartient alors aux nations de choisir leurs voies, de maintenir ou de renverser ce qui fut pour elles l'œuvre sage et bienfaisante des volontés providentielles.

Jetez un coup-d'œil rapide sur l'histoire de France : à l'origine de notre nation vous voyez le christianisme descendre sur elle aux plaines de Tolbiac sans que le chef barbare et les Francs qui l'entourent connaissent le Dieu devant lequel ils s'agenouillent; puis à cette nation française qui aura grandi déjà, un jour l'hérédité monarchique sera léguée en partie par les splendeurs de la monarchie de Charlemagne, en partie constituée par l'arrivée au trône de Hugues Capet, le plus grand des possesseurs de fiefs qui se transmettent de mâle en mâle par ordre de primogéniture.

Mais après qu'appuyée sur ces deux grandes forces, la religion et l'hérédité monarchique, la France aura vu se former son territoire, et s'ébaucher son industrie; après que le christianisme aura maintenu sa liberté au moyen-âge en lui donnant pour défenseur le prêtre, pour tribune la chaire; après que le christianisme lui inspirant le brillant épisode des croisades, l'aura envoyée chercher vers l'Orient le flambeau mal éteint de la civilisation asiatique; après qu'au quatorzième siècle, et au quinzième, l'hérédité monarchique, ralliant sans relâche autour d'elle, aux jours malheureux, les derniers débris de nos armées, nos dernières lances et nos dernières épées, après que l'hérédité monarchique

aura fait conquérir à nos aïeux sur l'Anglais l'indépendance du territoire, comme en d'autres temps la foi chrétienne les avait aidés à refouler les Sarrasins au midi: alors comme la France est faite, comme elle a ses frontières, comme elle est une grande nation au sein de l'Europe, comme l'hérédité monarchique lui a donné l'unité, alors après le travail matériel qui est fini, après l'œuvre matérielle qui est consommée, vont venir le travail et l'œuvre de l'intelligence.

C'est la plus grande des deux puissances que nous avons nommées qui la première se verra mise en péril, c'est la vérité religieuse.... Du fond des cloîtres et des tavernes de l'Allemagne, un homme a porté le défi au catholicisme au nom de la raison ; à sa voix le monde va s'ébranler. La religion nouvelle saura prendre toutes les formes, elle saura, suivant que le voudront les temps et les peuples, s'éloigner ou se rapprocher du catholicisme ; et il faudra que quarante années de guerres civiles, de désastres et d'assassinats aient passé sur la France, que deux millions de Français aient succombé, que deux rois aient été frappés du poignard, pour que la France revienne enfin à cette vérité religieuse, qui doit lui enfanter, avec l'aide de l'hérédité monarchique, le grand siècle de Louis XIV, siècle de conquêtes et de génie, de grandeurs et de prospérités, qu'auront précédé encore, comme un dernier murmure d'orage, les agitations de la fronde.

Mais c'est bientôt la vérité politique qui va se débattre à son tour dans l'arène : à deux cents ans de distance depuis Luther, un autre homme, disciple de Luther a parlé, qui met, lui, en face du pouvoir l'idée désorganisatrice de la souveraineté de tous. Comme il avait fallu savoir s'il était donné à la raison humaine, de se faire une foi qui pût inspirer, une religion qui pût se montrer civilisatrice, il faut savoir aussi s'il est donné aux peuples de façonner de leurs mains des sceptres qui ne se brisent pas, des couronnes qui puissent briller d'un éclat pur, des pouvoirs qui sachent gouverner sans opprimer : du reste, comme la pensée de Luther, la pensée de Rousseau a trouvé un puissant secours dans quelques tristes abus qu'elle a pu signaler ; comme la pensée de Luther, la pensée de Rousseau sait se plier à toutes les nécessités, aujourd'hui se couvrant du manteau de philosophe, et demain du bonnet phrygien, aujourd'hui conspiratrice et carbonaro, demain se montrant sous d'autres vêtemens : et toujours est-il que depuis plus de quarante années dure cette seconde éducation de la France, qui à chaque année, à chaque jour qui s'écoulent, se précipite vers le terme que la Providence lui assigne en ses impénétrables décrets.....

Mais il est temps de nous arrêter dans cette incomplète esquisse, pauvre chroniqueurs qui devons seulement de temps à autre détacher quelque lambeau inaperçu de l'histoire de tous les jours, il est temps que nous en revenions à notre travail, et que descendant des souvenirs du passé nous nous demandions en terminant ce qu'il est advenu encore depuis un mois de la liberté et de la dignité du pays? il en est advenu hélas! ce qui en arrive depuis long-temps, c'est-à-dire que toutes deux sont devenues plus petites peut-être, et qu'il n'y a eu progrès que vers le mal et la décadence.

Pour la liberté, c'est la cour d'assises qui va repondre. Cinq journaux ont paru

devant elle en trois jours : et croyez-vous qu'on eût à leur demander compte d'atteintes qu'ils auraient portées à la personne du Roi, ou à la royauté ; non en vérité, c'était de la dignité ministérielle qu'il s'agissait dans presque toutes ces poursuites ; et dans la plus importante, M. le procureur-général disait gravement : « MM. les jurés, la couronne du Roi est respectée, mais laisserez-vous les » fonctionnaires publics en butte aux attaques de la presse. » M. le procureur-général oubliait que dans la discussion des lois d'intimidation, il n'est pas un ministre qui n'ait voué sa tête aux orages de la publicité, pas un ministre qui ne soit venu fièrement se poser à la tribune en nouveau Curtius. M. le procureur-général oubliait surtout que c'était chose imprudente que de révéler ainsi l'amendement que l'on voudrait faire aux lois du 9 septembre, en étendant sur *les guenilles ministérielles* les rigueurs de la législation nouvelle.

Quant à ce qui est de la dignité de nos gouvernans, lisez d'abord les journaux anglais : admirez quel respect la presse anglaise sait montrer pour le système doctrinaire : en envisageant les résultats qu'il entraîne à l'intérieur, en accusant le pouvoir de manquer à la foi jurée, aux conditions de la quadruple alliance, ne parle-t-elle pas assez vivement, pour qu'on l'ait traînée devant le jury représentée par la *Quotidienne* et par le *Bon-Sens ?* et en même temps, quelles nouvelles nous sont venues d'Amérique ?

C'est en vain que nos ministres ont sacrifié aux États-Unis l'honneur de la France, et l'or de la France, c'est en vain que pour prix de tant de condescendance, les chambres ont demandé seulement quelques paroles d'excuses pour d'insolentes menaces : le président des États-Unis veut ajouter, dit-on, l'outrage à l'outrage : et cette Amérique qui recevait la liberté de la France d'autrefois, refuserait à la France moderne une facile et insuffisante réparation.

En deux mots, le système de l'intimidation qui veut prendre sous sa protection les portefeuilles ministériels, l'Angleterre qui nous envoie des injures sur le dos même du traité de la quadruple alliance, l'Amérique qui prépare peut-être une nouvelle insulte, tels sont les progrès qu'ont pu faire parmi nous, dans le dernier mois, la liberté et la dignité du pays. J.

LES RUINES DE SAINT-DENYS.

Dans le temps où la royauté était forte et grande, St-Denys s'élevait comme une dernière borne à l'extrémité de son horizon. St-Denys, en face de Versailles, c'était cette pensée du néant des grandeurs humaines, qui se dresse, dans les pages immortelles de Bossuet, en face de la pensée de la majesté royale. Les flèches aiguës de la gothique abbaye déchirant les airs de leur pointe acérée, semblaient un doigt éternellement levé vers le ciel pour avertir les arbitres du monde de songer à la mort. Tout allait aboutir à cette vaste tombe, toutes les maisons royales avaient un sentier qui conduisait à la funèbre abbaye. Tantôt le point du départ était le Louvre, tantôt les Tuileries, tantôt St-Germain, tantôt Fon-

tainebleau, tantôt Versailles; mais le terme du voyage, c'était toujours St-Denys. Sublime image de cette froide et lugubre unité de la mort qui clôt, par un même et formidable dénouement, les drames changeans de l'histoire, et qui égale à jamais les vies royales les plus diverses, en les couchant dans le même tombeau!

A ces époques de grandeur royale, St-Denis avait une signification en France; ce n'était point une de ces vaines et pompeuses pyramides chargées d'hiéroglyphes dont la nuit des siècles nous dérobe le sens. C'était le plus antique des mausolées en face du plus antique des trônes; c'était, après la majesté de la pourpre, la majesté du linceul; c'était la plus durable de toutes les monarchies marquant d'un sceau de durée jusqu'au monument de la fragilité humaine, et communiquant un caractère de perpétuité même à son tombeau. Et l'intelligence s'inclinant devant les merveilles de cette sépulture royale, saisissait à sa vue de secrètes harmonies et de mystérieux rapprochemens entre les jours nouveaux et les anciens jours. Cette royauté, dans les premiers siècles de son existence, vassale de la gothique abbaye, n'était-elle point restée vassale de ses sépulcres? Les fronts couronnés ne continuaient-ils point à se baisser pour passer sous ces sombres voûtes, et ne voyait-on pas les plus superbes têtes se courber devant cette suzeraineté de la mort? N'était-ce point jadis à St-Denys, qu'après les jours de guerre et de bataille on rapportait avec pompe le drapeau de la monarchie, la sainte oriflamme? et, plus tard, dans les jours de royales funérailles où la France conduisait dans ces lieux souterrains Henri IV ou Louis XIV, n'était-ce point encore la monarchie qui rapportait son drapeau? Mystérieuse destinée de cette abbaye presque aussi ancienne que la France! C'était elle qui donnait à nos rois et à nos chevaliers leur cri d'armes; au plus fort de la mêlée quand l'épée étincelait dans les mains vaillantes, le cri de Montjoye-St-Denys s'échappait de toutes les lèvres, religieux enseignement ou ineffable ironie qui donnait pour devise à la gloire humaine le terme où vient se briser toute gloire, un tombeau!

C'était alors qu'il fallait pénétrer dans l'église et descendre dans les funèbres caveaux de St-Denys pour y trouver de grands souvenirs et de mélancoliques leçons. Il y avait là toute une histoire couchée sur le marbre des sépulcres, qui n'attendait qu'un mot pour se soulever à demi sur son funèbre oreiller, et quelle histoire, mon Dieu! Un religieux de l'abbaye, savant dans la géographie de ce royaume de la mort, marchait, une torche à la main, pour vous en montrer les provinces, grave et silencieux, devant le visiteur qui imitait son silence et son recueillement. Pas une parole ne retentissait dans cette solitude muette, mais chaque fois qu'un rayon de la torche touchait un des monumens, on voyait un siècle tout entier se lever dans sa gloire.

Voici la première race, d'abord, ces Mérovingiens à l'aspect équivoque et douteux, commençant par l'activité du camp, et finissant par la fainéantise du trône; voici ce siècle aux mille aspects, où tout est encore mêlé et confondu, où la lumière ne peut se séparer des ténèbres. Ne voyez-vous pas les hautes figures de ces Chevelus, à demi chrétiens, à demi barbares, passer et repasser devant

vous ? Quel choc d'évènemens ! quels concours de caractères ! que de luttes ! que de déchiremens ! que de crimes, mais aussi que de malheurs ! Le christianisme, comme un puissant ouvrier, pétrit incessamment cette société nouvelle dans ses fortes mains et ne la pose point encore à terre. L'Église n'est point dans l'État, c'est l'État qui est dans l'Église. Gouvernement, arts, science, industrie, elle tient tout à la fois. Voici venir St-Ouen le ministre, St-Éloi l'orfèvre, St-Judicaël le duc des Bretons ; Barbares et Romains, Gaulois et Francs, serfs et hommes libres, toutes les extrémités se rencontrent dans l'unité du christianisme qui ouvre un immense asile aux misères de cette société tourmentée. Oh ! les mœurs bariolées de civilisation et de barbarie, de vertus et de vices, de corruption romaine et de pureté évangélique ! que de honte ! que de gloire, que de souvenirs ! Et pour tout cela six pieds de terre dans le sanctuaire de l'église, et ces quatre mots gravés sur une table de marbre : *Hic jacet corpus Dagoberti.* Dites après cela que le tombeau n'est pas un plus merveilleux abréviateur que Tacite !

Et le religieux continuait à marcher, et l'on voyait que le chœur d'une église suffisait à contenir ces deux races qui trouvèrent que la France était un trop étroit piédestal pour les soutenir toutes deux à la fois, tant les gloires humaines tiennent peu de place dans la cité des morts ! A côté des Mérovingiens, voici les Carlovingiens, cette superbe race de maires du palais qui accabla ses rivaux sous le poids de trois générations de grands hommes. Voici Charles Martel, voici Pepin le père de Charlemagne. Quels noms ! quel siècle ! quels évènemens ! quelles catastrophes ! quels combats ! Oh les Sarrasins vaincus et le génie de l'Orient écrasé sous le marteau de l'aïeul de Charlemagne ! Oh l'empire d'Occident rétabli par un roi de race barbare ! Oh les victoires sans nombre ! Oh la civilisation ! Oh la littérature ! Oh la gloire ! Et pour tout cela, encore quelques pieds de terre, des urnes à moitié remplies d'un peu de cendre, et deux ou trois marbres portant de courtes inscriptions à demi effacées.

Une merveilleuse histoire que cette histoire funèbre dont chaque page était un cercueil ! On marchait, et à tous les pas on réveillait un siècle, on heurtait du pied un règne : ces archives de la mort étaient complètes, la troisième race y apparaissait en face de la seconde et de la première, car il n'y a point de lacunes dans les lugubres annales du tombeau. Tout à l'heure vous touchiez aux commencemens de la monarchie, un pas de plus, c'était le temps des Carlovingiens qui se levait éclatant de lumière ; un pas encore, et les Capétiens montraient, entre ces tombes, leur tombe royale. Les trois grandes gloires de la monarchie française avaient droit de cité à St-Denys pour leur néant. Hugues Capet en avait ouvert les portes à sa race, car c'est St-Denys qui donne aux royautés ce sacre de la mort, plus sûr que celui de Rheims contre lequel la fortune a tant de retours. Et toute la race de Hugues Capet se rangeant derrière son chef, l'avait suivi dans les royales sépultures de St-Denys comme sur le trône. Voici Philippe-le-Hardi, le fils de St-Louis, voici la reine, sa femme, voici Philippe-le-Bel, voici la chapelle des Charles, Charle-le-Sage, ayant à ses pieds le bon connétable, Charles l'insensé, Charles VII, à la gloire duquel il manque d'avoir avec lui, à St-Denys, celle qu'il avait à ses côtés à Rheims. Les Valois sont dans cette partie du sanc-

tuaire, et cet escalier mène au caveau des Bourbons où la mort, suivant la parole de Bossuet, était si prompte à remplir les places. C'est ainsi que St-Denys racontait le passé du haut de ses monumens funéraires; le voyageur de ces voies tristes et ténébreuses s'inclinait le front chargé de pensées devant l'assemblée des siècles, cette longue file de cercueils; c'était notre histoire, et la France, apprenant à mesurer à la fois et l'étendue de ses grandeurs nationales et le néant des grandeurs humaines, comptait ses gloires par ses tombeaux.

Mais depuis que l'astre de la royauté à pâli, et que les révolutions usurpant la tâche de la mort, se sont chargées de révéler aux rois toute la vanité de leurs splendeurs et tout le néant de leur puissance; depuis que l'exil et l'échafaud, ces deux formidables génies des trônes, se partagent fraternellement les destinées royales; depuis que ce nom, de roi et de reine, qui excitait dans l'ame de nos pères une admiration mêlée de terreur, n'excite plus dans notre ame qu'une immense pitié; depuis qu'il faut relever le cœur abattu de ces princes et de ces monarques et leur crier, non plus comme autrefois: « Rois, souvenez-vous malgré votre grandeur que vous n'êtes pas des dieux; » mais bien plutôt: « Rois, souvenez-vous malgré votre abaissement que vous êtes des hommes; » oh! depuis ces jours-là, la gloire du royal St-Denys s'est effacée; en même temps que les palais perdaient la majesté des couronnes, il a perdu la majesté de ses sépulcres, et ce Versailles de la mort n'est ni moins vide, ni moins détrôné que le Versailles des vivantes splendeurs de Louis-le-Grand.

Descendez, descendez sous ces voûtes funèbres et votre cœur se serrera à la vue des ruines du royal St-Denys. Vous y trouverez des tombes encore, mais ces tombes sont vides; quand viendra ce terrible jour du jugement, elles n'auront rien à rendre, ni à la justice, ni à la miséricorde de Dieu. Des monumens déserts, des urnes veuves, des simulacres de sépulcres, voilà St-Denys. Le guide qui vous conduit à travers ces mornes solitudes ne vous dit plus: *Ici repose*, mais *ici reposait* tel grand prince, telle grande princesse; et ce mot qui introduit le mouvement et le changement dans le séjour de l'éternelle immobilité, a je ne sais quoi qui vous effraye et qui vous confond. Oui, des jours sont venus où princes et princesses ont été exilés de leurs dernières demeures, et, tandis que les rois de la terre perdaient leurs trônes, leurs froids aïeux, ces rois souterrains, perdaient ici leur tombeau. Oyez et voyez, car c'est dans ces lieux seulement qu'on peut juger ce qu'elle eut de fort et de terrible, cette révolution qui monta jusqu'à Dieu pour le jeter à bas de son firmament, et descendit dans les entrailles de la terre pour tuer de la royauté jusqu'à ses grands cadavres et remuer le sol jusqu'aux cercueils de nos pères, vénérables reliques d'une société éteinte et base immuable de la société qui la suit. Étonnez-vous après cela que le sol tremble! Eh comment ne tremblerait-il pas quand les sépulcres, ces colonnes de la mort, ont cessé de le soutenir?

Oh! ce dût être une épouvantable journée que celle où la révolution, cette grande homicide, vint continuer ses destructions jusque dans le royaume de la destruction même, et, lasse de dépeupler le séjour des vivans, se prit à anéantir jusqu'au néant et à dépeupler jusqu'aux cercueils. La langue humaine n'a plus.

de termes, l'esprit humain n'a plus de pensée en face de pareils souvenirs. O Bossuet! sublime oppresseur des vanités humaines, voici venir un spectacle plus éloquent encore que vos grandes et terribles leçons; quand avec des paroles remplies de l'ineffable ironie du cercueil, vous couchiez ces très-hauts et très-puissans princes, ces très-hautes et très-puissantes princesses dans la poudre, vous croyiez qu'ils y dormiraient leur sommeil. C'est dans ce froid caveau que descendit, toute chargée de vos larmes et de celles de la France, cette royale Henriette, qui passa du matin au soir ainsi que l'herbe des champs. Ne la cherchez plus ici : le cercueil a disparu, le caveau est vide. Il est venu un siècle où les grands de la terre ne restaient pas plus en possession de leur linceul que de leur pourpre, et, parmi toutes les instabilités et toutes les vanités humaines, il en est une que vous avez oublié d'annoncer à la terre : c'est l'instabilité des sépulcres et la vanité des tombeaux. Quelle autre voix que la vôtre, ô Jérémie de la loi nouvelle, égalerait les gémissemens et les larmes de cette immense désolation? Mais aussi quelle oraison funèbre que celle qui serait par vous prononcée en face de ces royales sépultures qui n'ont point gardé les froides dépouilles, sacré dépôt des âges précédens! C'est par cette porte que la désolation entra dans la cité des sépulcres. Ici on arracha François Ier de sa couche funèbre ; plus loin, Marie de Médicis et Henri II, son taciturne maître et seigneur; ce fut sous cette voûte qu'on trouva Henri IV; de ce caveau voisin tous les pâles monarques durent entendre sortir cette foudroyante parole: *Dieu seul est grand, mes frères!* car c'est ici que les ouvriers de destruction mirent la main sur les ossemens du grand roi. On eut dit que la révolution, afin d'achever de s'assurer le cœur contre la royauté, était venue écarter son linceul et la regarder dormir dans son néant. Et il y eut alors, voyez-vous, un régicide souterrain, plus épouvantable peut-être que celui qui s'accomplit à la face de Dieu et des hommes et à la clarté du jour, car ce fut un régicide de cadavres, et la révolution frappa la majesté royale jusque dans la majesté de la mort.

Tels sont maintenant les seuls souvenirs, les seules images que Saint-Denis ait à nous offrir. Ce n'est plus la pompeuse abbaye où la brillante chevauchée des rois de France venait quérir l'oriflamme pour aller combattre et vaincre ès pays lointain. Hélas! où est la victoire? où sont les rois de France, et qu'est devenue l'oriflamme? C'est un sanctuaire dont la majesté est abolie et dont les portes, une fois brisées, laissent maintenant arriver, jusque sous les voûtes sépulcrales, le bruit des choses humaines et le flux et le reflux des événemens. Désormais, tout ce qui se passe sur la terre de France a son contre-coup dans les solitudes souterraines de Saint-Denis; c'est ainsi que la restauration y est représentée par trois tombeaux! Quand la race de Louis XIV vint reprendre son sceptre, Louis XVI et Marie Antoinette allèrent frapper aux portes du royal Saint-Denis, demandant leur cercueil; c'était justice. Mais cette restauration du sépulcre fut faite à l'image de celle du trône. On ramassa çà et là, d'une main, des cendres incertaines et des ossemens équivoques, et, de l'autre, quelques tronçons de sceptre et quelques haillons de pourpre, et l'on proclama que la royauté était rentrée pour jamais en possession de sa puissance et de ses tombeaux. Mais cette éternité dura

peu. Un seul des exilés du trône eut le temps de mourir en terre de France, et seul, grâce à l'opportunité de sa mort, il dormirait dans le sépulcre de ses pères, n'eût été le poignard d'un assassin qui l'ouvrit avant l'âge à l'un de ses neveux ; car désormais les fils de Henri IV ne possèdent plus dans le royaume de leurs ancêtres que la place que tient leur cercueil. Ces lamentables funérailles furent les dernières pompes du royal Saint-Denis ; et l'on vit alors, aux larmes qui coulèrent et à ce long gémissement qui s'éleva vers le ciel, qu'un funeste pressentiment avertissait la monarchie qu'elle venait de perdre son Germanicus.

Nous nous trompons cependant. Une fois encore les portes de ces sombres voûtes s'ouvrirent : c'était le lendemain de la tempête qui emporta la royauté dans un nuage de sang. Ce jour-là on vit les trois branches du tronc royal s'acheminer dans des appareils différens, vers des fortunes diverses : les Bourbons vers l'exil, les d'Orléans au trône et les Condés au tombeau. De ces trois destinées quelle est celle qu'il faut surtout plaindre ? Silence ! Dieu seul connaît le secret de la tombe ; l'avenir garde dans ses ombres le secret du trône, et les hommes, s'inclinant devant la majesté du malheur, doivent respecter le secret de l'exil.

N.



II.

HAUTES ÉTUDES.

DU PAUPÉRISME.

Nous avons à peu près rempli la tâche que nous nous étions imposée pour répondre au désir de nos collaborateurs de la commission de charité. Il est à propos de résumer en peu de mots ce que nous avons appris en étudiant l'état des pauvres de France, et d'y ajouter quelques considérations nouvelles que notre correspondant nous à mis à portée de recueillir.

Nous avons vu que le paupérisme devait être observé séparément dans les provinces méridionales et du centre, et dans celles du nord ; que, dans les premières, le nombre des pauvres n'excédait guère le cinquantième de la population, tandis que dans les dernières il s'élevait au dixième.

Nous avons vu que dans les campagnes du nord ce nombre n'atteignait pas le dixième, tandis que dans les villes manufacturières il dépassait souvent le tiers.

Nous avons dit que dans toutes les campagnes, à très-peu d'exceptions près, la grande misère, celle qui compromet l'existence du pauvre, pouvait être convenablement et constamment soulagée par un sage et habile développement du travail agricole, et spécialement de la culture horticole, et que, pour atteindre ce but, l'intervention de deux hommes presque seuls, le prêtre et le propriétaire aisé, était nécessaire, tandis que dans les villes de la troisième division, là où l'industrie manufacturière a accumulé la population, corrompu les mœurs et multiplié les besoins, il fallait pour maintenir l'ordre et la paix intérieure et rendre tolérable aux classes inférieures la dure vie à laquelle les condamne une grande partie des travaux manufacturiers, toute la puissance du gouvernement et toutes les ressources des cités. Il est vrai que le commerce y a concentré les richesses, et la bourgeoisie, qui, par suite de la dernière révolution, est devenue la seule noblesse politique, doit s'imposer les plus grands sacrifices pour légitimer son usurpation. Il est juste de le dire; en beaucoup de lieux elle comprend cette nécessité, et elle multiplie les établissemens de bienfaisance ; y met-elle assez d'ensemble, de suite et d'harmonie? y met-elle surtout assez de respect pour les principes de la véritable philanthropie, c'est-à-dire, de la charité ; comprend-elle que la religion, avec son esprit d'abnégation de l'intérêt propre, le clergé avec son dévouement, les institutions religieuses avec leur caractère particulier, c'est-à-dire le sacrifice absolu du MOI, doivent concourir et présider à ses œuvres? Elle n'est pas encore parvenue à ce degré de perfection? elle y viendra ou elle perdra le pouvoir. Cette condition est indispensable pour en assurer la conservation. Commander, c'est servir, suivant l'ordre tracé par Dieu même à tous les pouvoirs, quelle que soit leur origine. Elle est en progrès, nous nous

plaisons à le publier, et nous avons entendu, au congrès scientifique tenu à Douai, un jeune magistrat développer, avec beaucoup de précision et de talent, le plan rationnel des institutions propres à affaiblir, dans les cités populeuses, le penchant à la mendicité, à la débauche, à la rapine, et à relever la dignité de l'homme, abruti par l'ignorance, la misère et les mauvaises mœurs.

Nous rapportons ici, dans leur ordre, les institutions créées ou à créer pour cette fin, suivant l'opinion de ce philantrope.

1° La salle d'asile recueille les enfans dans le premier âge, il les sauve du vagabondage, et des mauvais exemples de la famille.

2° De la salle d'asile ils passent dans l'école de charité; celle-ci, pour être parfaite, doit être, non-seulement école élémentaire, mais encore école de travail.

3° Au sortir des écoles, ils passent sous le patronage du riche; ceci est spécialement la mission des dames, et, généralement parlant, elles savent la remplir avec zèle et persévérance; les sociétés de providence, de jeunes économes sont fondées pour cette fin; mais elles s'occupent des jeunes filles, et les hommes devraient s'organiser de même en association pour exercer le même patronage sur les garçons.

C'est ici que l'on rencontrera un obstacle presque insurmontable dans l'esprit des jeunes gens des classes riches de ces villes. Nous pensons qu'il faut être chrétien pour connaître ce devoir et pour avoir le courage de l'accomplir.

4° Devenus adultes, le travail doit subvenir à leurs besoins; des caisses d'épargnes leur sont ouvertes pour recevoir leurs économies.

Malades, ils sont admis dans les hôpitaux.

Infirmes, ils sont recueillis dans les hospices.

5° Le jeune rapporteur, rentrant dans nos propres idées sur les moyens de supprimer la mendicité des adultes, présente les colonies agricoles comme bien supérieures aux dépôts de mendicité. Pour obliger, en effet, les pauvres valides à subvenir à leurs besoins par le travail, il faut disposer des établissemens sur lesquels on puisse les diriger en cas de refus de s'y soumettre, et les y contraindre par la force.

Il est évident que les colonies forcées sont l'unique moyen d'atteindre le but, et le travail agricole a un immense avantage sur tous les autres, puisque dans ces colonies le pauvre produit et consomme en même temps, tandis que dans les dépôts il fabrique des objets qu'il faut vendre à perte, et consommer des denrées qu'il faut acheter souvent à haut prix. Cet ordre d'établissemens est fort bien conçu; les quatre premiers dépendent de l'administration des cités, le dernier exige le concours du gouvernement, en même temps que la police, et l'entretien de la force militaire nécessaire pour y faire respecter les personnes et les propriétés.

On peut voir, par ce qui précède, que la classe qui est maîtresse absolu des villes commence à comprendre ses devoirs. Si elle fait quelques pas de plus dans son retour aux principes d'ordre, elle conservera le pouvoir qu'elle a conquis, quelle que soit la forme gouvernementale qui régisse le pays; nous sommes très-éloigné

d'en concevoir de la jalousie. Que la classe moyenne règne, administrativement parlant, dans les cités, cela est juste ; nous ne devons pas lui disputer la prééminence sur le terrain qu'elle possède ; mais qu'elle trouve bon que nous exercions la même influence là où la propriété du sol nous donne la même prééminence et nous impose des devoirs correspondans ; c'est toute justice. Et, il faut le dire, la raison publique a fait, grâces à nos malheurs et à nos humiliations, assez de progrès pour que chaque classe de la grande famille sociale vive en paix avec les autres, et pour qu'elles se prêtent même un mutuel secours. Quelle consolante perspective pour l'homme de bien de voir s'opérer la réconciliation des classes, des ordres et des partis sur le terrain de la charité, et tous les cœurs se confondre dans la recherche du bien-être moral et matériel du pauvre ! Cette vue de l'avenir où une impérieuse nécessité nous entraîne, après quelques momens de dures épreuves, nous aidera tous à supporter les dernières angoisses qu'il nous faudra subir pour user les forces, encore trop vivantes, des mauvaises passions.

Revenons donc aux champs où 26 millions d'hommes réclament nos services : certes, la carrière est assez belle et assez étendue ; nous possédons la terre, la science et les capitaux nécessaires pour la fertiliser. Persuadons-nous bien qu'il dépend de nous, après nous être étroitement unis à nos pasteurs pour obtenir ces importans résultats, de soulager toutes les souffrances, de développer toutes les ressources matérielles du pays, et intellectuelles des masses ; que cet immense bienfait rendu à la société, loin d'exiger des sacrifices hors de proportion avec nos fortunes, aura pour dernier résultat leur accroissement réel et leur consolidation ; il ne remplirait pas même, par son accomplissement complet, toute l'étendue du précepte de l'aumône, puisqu'il est à la portée du propriétaire simplement aisé, comme du riche, qu'il ne réclame qu'un peu d'étude et de loisir, de la persévérance et du zèle, et qu'il apportera les plus vives et les plus nobles jouissances aux ames élevées et généreuses.

C'est la jeunesse des classes propriétaires qu'il importe de pénétrer de ces vérités. C'est elle qui, après avoir terminé de hautes études par l'application des sciences aux diverses modifications du travail, sera en état d'imprimer un mouvement de progrès à l'art important qui prime tous les autres.

Qu'elle ajoute quelque foi à notre vieille expérience : aucune industrie ne s'allie mieux que l'agriculture avec l'étude. Elle laisse des loisirs qui permettent de consacrer de longs momens aux recherches de la science. Un peu plus tôt, un peu plus tard, elle exercera la plus grande influence sur les destinées de notre patrie.

C'est aux champs que se réfugiera la liberté sage, c'est à la culture perfectionnée que l'homme modéré dans ses désirs et modeste dans ses prétentions devra la garantie de son indépendance. C'est au large développement d'un système de petites fermes modèles de 12 à 20 hectares sur lequel nous attirerons bientôt l'attention des hommes d'avenir par un mémoire particulier, que l'on devra la possibilité de multiplier le nombre des prêtres, sans imposer de nouvelles charges à l'état, ni même aux communes ; d'assurer aussi le service d'un grand nombre d'églises, de chapelles, veuves de pasteurs ; de créer, sans frais, une multitude

de petites écoles que nous nommerons industrielles, parce que le temps y sera partagé entre le travail de toutes sortes de professions, et l'étude à tous ses degrés; de préparer aussi l'établissement d'un nombre immense de colonies agricoles et horticoles d'orphelins et de travailleurs, de pauvres et de certains malades; et enfin, de disposer aussi des essais de cantonnemens militaires qui serviront un jour à donner au prince et à l'état une armée fidèle et nombreuse, presque sans allocation au budget.

Voilà la carrière que nous présenterons un jour à la jeunesse riche et studieuse, et que nous lui indiquons dès aujourd'hui comme devant offrir le but le plus noble à son activité et à son ambition. De R.



III.

VARIÉTÉS. — MÉLANGES.

DE L'AMOUR DU LIEU NATAL.

Jamais on n'avait tant parlé de patriotisme que depuis quarante ans, et jamais on n'avait aimé si peu sa patrie.

Les novateurs, pour opérer leurs bouleversemens, eurent besoin d'un mot qui sonnât bien à toutes les oreilles, ils prirent celui de *patriotisme*, et l'exploitèrent dans le sang.

Aussi, pendant plusieurs années on n'osait plus se servir de ces mots : *amour de la patrie*, *patriotisme*, tant ils avaient été profanés et souillés? Aujourd'hui l'*Écho de la Jeune France* les répètera sans crainte, car la jeune France a du vrai *patriotisme,* et elle en a parce qu'elle est *religieuse.*

Sans religion, point d'amour de *la patrie.*

Sans religion, vous trouverez bien des soldats comme ceux de 1793, combattant et mourant avec courage ; mais vous ne trouverez pas de vrais *patriotes.*

Les hommes qui aiment leur patrie comme leur mère, font mieux que de bien combattre pour elle, ils ne déchirent pas son sein. Sans doute il était beau de courir aux frontières pour repousser l'ennemi ; mais pour mériter le beau nom de *patriote* il fallait mieux que cela.

Il fallait s'armer pour défendre autre chose que la maison que l'on habitait, que le champ que l'on cultivait ; penser à défendre ces choses qui servent à vous abriter, à vous faire vivre, *c'est de l'égoïsme.*

Penser à défendre l'église où l'on a été baptisé, où nos mères ont prié, penser à protéger contre les profanateurs le cimetière où reposent les ossemens de nos pères, *c'est du patriotisme.*

Or, ceux que le philosophisme avait formés à son école, n'aimaient rien de ce qui avait existé avant eux. Dans leur amour effréné de changemens, ils avaient crié *anathème* contre tous les vieux souvenirs. Dans leur vertige ils auraient voulu n'avoir pas eu de pères, pour ne dater que d'eux-mêmes.

Or, vouloir une patrie, et ne pas vouloir se souvenir, c'est folie. Quand après une longue absence, du haut de la montagne vous apercevez dans le fond de la vallée le toit de votre maison, croyez-vous que vous ne vous sentez de la joie au cœur que parce que sous ce toit que vous voyez parmi les arbres, vous serez garanti et du froid et de la chaleur? oh! non, c'est bien autre chose que cette idée mesquine et égoïste qui vous mouille les yeux et vous saisit l'ame...

Si vous êtes si ému, c'est que vous vous souvenez : Vous vous souvenez de votre mère venant sur le seuil de sa maison pour secourir le pauvre... ; vous vous souvenez de votre frère avec lequel vous avez joué sous ces ombrages...; vous

vous souvenez de cette chambre où votre père est mort... ; vous vous souvenez de vos pleurs comme de vos joies, et si vous aimez mieux ce lieu que tous les autres, ce n'est pas parce qu'il est le plus beau, mais bien parce qu'il est le plus rempli de souvenirs.

L'amour de soi-même, le culte du positif feront peut-être qu'un jour on n'aimera sa patrie que lorsqu'elle sera *bonne et confortable, que lorsqu'elle vous rapportera;* mais grâce à Dieu, nous et les lecteurs de l'*Écho de la Jeune France* n'en viendrons jamais là... Si semblables idées venaient à prévaloir, il n'y aurait plus qu'aux riches à aimer la terre natale, et l'habitant du château serait plus *patriote* que l'habitant de la chaumière. Il n'en sera pas ainsi, parce que sous le toit de chaume il y a des souvenirs comme sous le toit pointu de la tour féodale des archives... Dans la cabane comme au castel, il y a eu des naissances, des baptêmes, des premières communions, des mariages et des funérailles, et c'est avec toutes ces choses que se fait l'amour de la patrie.

Le Breton, le Vendéen dans leurs landes, leurs bruyères, leur *bocage*, ne voulant pas qu'on abatte leurs croix, que l'on profane leurs cimetières, qu'on insulte à leurs curés, ne vous semblent-ils pas plus *patriotes* que ce peuple de Paris, qui dans ses *constantes inconstances* pille les palais et les églises, insulte les prêtres et chasse les rois?

A ce Vendéen, à ce Breton donnez de belles habitations loin des lieux où ils sont nés, et, malgré toute l'aisance que vous leur aurez faite, ils se trouveront mal à l'aise; et, sous le toit d'ardoise que vous leur aurez élevé, ils vous redemanderont le chaume de leur cabane.

Faites-en autant pour le Parisien, et vous verrez sa patrie à lui; c'est là où il aura de l'argent et du plaisir, une salle de spectacle et une bourse pour agioter.

Nous avons connu sous la restauration un de nos compatriotes de Bretagne. Devenu ministre, sa loyauté, ses talens avaient *intrigué* pour lui et l'avaient placé dans les conseils du roi... A ce ministre, comme à tous les ministres, rien ne manquait; honneurs, richesses, plaisirs, amis, il avait tout cela, et cependant ses deux fils, jeunes hommes de 16 et de 18 ans, restaient tristes sous les lambris dorés du ministère. Et, chaque soir, quand les salons de leur père s'ouvraient pour les grandeurs et les solliciteurs, eux s'échappaient furtivement, et ne croyez pas que ce fût pour courir aux spectacles qui leur étaient tous ouverts; non, c'était pour aller du côté du pays, sans se le dire, sans projet arrêté, instinctivement; comme l'eau qui suit la pente, ces deux jeunes hommes reprenaient presque tous les jours la route de Bretagne, et, dans leur rêveuse promenade, pensaient à leurs amis de Rennes et au petit logis de leur grand'mère.

On me dirait que M. Thiers regrette aujourd'hui la maison paternelle, que je le croirais, tant je sais que les premiers souvenirs ont de force et de durée!

Dieu, qui a fait le cœur de l'homme, lui a donné l'amour du lieu natal pour qu'il fût heureux... Ce qui nous enseigne, ce qui entretient en nous cet amour, c'est l'*habitude*... l'*habitude* prise dans les premiers jours. *Cette habitude* qu'un proverbe du peuple a appelée une *seconde nature*.... Un mousse né sur un vaisseau, ballotté, tourmenté par les vagues et les tempêtes, aime ce vaisseau,

comme un autre aime son village. Il n'a éprouvé là que duretés et mauvais traitemens ; là, il a grelotté de froid sous la neige et la pluie ; là, il a failli cent fois périr... Eh bien! condamnez-le à vivre à terre, bâtissez-lui une cabane sous l'ombrage des bois, ou dans le creux d'un vallon, il vous redemandera sa planche battue des flots, son immense horizon, ses périls et ses tempêtes. Nous avons connu à Pornic (pittoresque petit port de mer sur la côte de Bretagne) un homme qui savait de belles histoires, que nous prenions grand plaisir à écouter pendant que la mer agitée, battant la vieille tour du château des sires de Retz, formait comme une basse, comme un accompagnement à ses récits de voyages lointains et de naufrages.

Une fois, je m'en souviens, le bon et aimable M. Michon, que sa place de commissaire de marine mettait en contact avec tous les hommes de mer de la contrée, nous dit : L'habitude de courir des dangers est si grande, si invétérée chez certains marins, que rien, rien au monde ne peut la déraciner... Entre mille, en voici une preuve... Un nommé Jean Pironneau s'était embarqué dans notre port, à bord d'un de ces *chasse-marées* qui font *le cabotage*; sa destination était Bordeaux. Cet homme n'avait avec lui à son bord qu'un mousse et son père ; ils n'avaient pas dépassé l'île de Noirmoutiers, quand une subite bourrasque s'éleva et poussa leur petite embarcation contre un écueil.

Les pointes de ces rochers à fleur d'eau étaient si acérées, le choc avait été si violent, qu'en un instant le chasse-marée eut un de ses flancs entr'ouvert, et s'abima......

Pironneau et son père trouvèrent moyen de s'accrocher à ces mêmes rochers qui venaient de causer leur naufrage.... mais le petit mousse fut emporté par les flots en criant : *Ma mère! ma mère!*

Le temps était si mauvais, l'ouragan agitait tellement les vagues que du pauvre chasse-marée il ne resta bientôt plus rien.... Chaque lame que le vent poussait contre sa carcasse en emportait un débris... débris qui s'en allait flottant pendant quelque temps à la crête des flots, et puis qui disparaissait tout-à-fait... et que l'on ne retrouvait que long-temps après, jeté sur quelque partie de la côte pour faire penser aux dangers que courent les marins.

Pironneau avait eu le temps de prendre à son bord des cordages et quelques effets ; et, comme la marée baissait alors, il avait l'espoir de pouvoir sauver son père et lui. Tous d'eux *s'amarrèrent* aux rochers, pour que les vagues, toujours en courroux, ne les emportassent pas, quand, par moment, elles venaient encore à passer par-dessus l'écueil....

Vous figurez-vous le père et le fils attachés ainsi? s'ils ne venaient pas à être aperçus par d'autres *caboteurs*, si la perche et le mouchoir blanc qu'agitait Pironneau n'étaient pas vus, qu'allaient-ils devenir? Cette marée qui baissait, remontait dans six heures!... et alors!.... Oh! mon Dieu, il aurait presque autant valu périr tout de suite, comme le jeune mousse....

Ils attendirent,.... attendirent long-temps. La marée ne baissait plus... leurs yeux inquiets se fixaient sur des parties de rochers ; et peu à peu ces parties découvertes disparaissaient.... Ils regardaient encore, et l'espace noir qui les

séparait des flots, cet espace se rétrécissait.... diminuait davantage de momens en momens.

— Mon père, dit Pironneau, mon père, voilà la marée qui monte vite....

— Je le vois, répondit le vieux matelot, et je recommande mon âme à Dieu; fais-en autant.

— Oui, mon père; mais, dites-moi, que voulez-vous faire? ici nous allons être mis en morceaux comme notre chasse-marée, quand les vagues vont venir frapper contre nous.

— Le bon Dieu fera ce qu'il voudra de moi, mais je suis trop las pour essayer de me sauver en nageant....

— Essayez avec moi, mon père, ça vaudra mieux que d'attendre la mort, attachés comme nous le sommes.

— Je ne le pourrais pas, mes membres sont raides et glacés.

— Mon père, voilà la lame qui commence à nous atteindre.

— Sauve-toi... toi qui es jeune et fort....

— Je vais me détacher et vous détacher aussi.... Et puis, mon père, à la garde de Dieu!

Et parlant ainsi, Pironneau dénouait les amarres qui le retenaient au rocher... c'était à grand'peine qu'il se soutenait sur le roc glissant.... Il allait vers son père le délier peut-être, quand une haute et forte lame passant par-dessus le rocher l'emporta comme un brin de paille que le vent enlève et porte au loin..... Depuis ce moment Jean Pironneau ne vit plus son père.... je me trompe, il le revit. . . . .

Pironneau, jeune et fort, nagea long-temps; à la fin épuisé de sa lutte contre les vagues, il allait périr, quand il aperçut flottant non loin de lui le mât du chasse-marée; pour savoir la joie qu'il éprouva à cette vue, il faut avoir été ainsi que lui, au moment de défaillir au milieu des flots... Oh! avec quel indicible bonheur il s'y cramponna! Quand il s'y fut placé à califourchon, quand il put ainsi reposer un peu ses membres fatigués, sa première pensée fut de remercier Dieu, sa seconde de dire, *si mon pauvre vieux père était avec moi!*. . . . . .

Le vent soufflait de terre, et le mât, loin d'approcher du rivage, allait au large. La nuit était venue, la tourmente ne cessait pas, et la faim, la soif commençaient à torturer le matelot naufragé; pendant qu'il flottait ainsi à l'aventure. Le ciel faisait briller ses étoiles au-dessus de sa tête; là haut tout était calme, et quand Pironneau regardait de ce côté là, il lui tombait dans le cœur comme des gouttes d'espérance.

Enfin, le jour parut! et à sa pâle lueur, Pironneau vit quelque chose sur les vagues.... ce *quelque chose* poussé par le vent suivait la même direction que le mât. Après beaucoup d'efforts, Pironneau approcha de cette masse brunâtre, il étendit la main pour l'attirer à lui... c'était le corps, non le corps tout entier, mais les lambeaux d'un corps d'homme vêtu de bure, il regarda la poitrine; car la tête avait été séparée du tronc, et là il vit attachée à la veste une de ces épinglettes en argent que portent les marins de notre pays; c'était celle qu'il avait donnée à son père le jour de sa fête!. . . . .

Pendant deux jours et deux nuits, Pironneau fut ballotté ainsi par la tourmente, par le coup de vent des morts. Enfin ces mauvais vents changèrent, et le mât avec le matelot furent poussés sur les sables près de St.-Nazaire. Là le matelot fut vu par les pêcheurs de l'embouchure de la Loire, ils coururent au naufragé pour lui porter secours. La faim, la soif, l'inquiétude, l'horrible rencontre du cadavre mutilé de son père lui avaient ôté la raison, et il ne pouvait répondre aux questions que lui faisaient les pêcheurs; ces braves gens eurent aussi beaucoup de peine à desserrer ses jambes et ses cuisses d'alentour du mât. Pour s'y maintenir pendant la tempête, il avait été obligé de les serrer si fort, qu'elles s'étaient contractées là, et qu'elles n'ont jamais pu se redresser. . . . .

Beaucoup de soins, beaucoup de repos, rendirent la raison et la santé à Jean Pironneau; sa part de malheur avait été assez grande, la vie de marin lui avait été assez rude, assez horrible pour le dégoûter de la mer. Eh bien un jour, le commissaire de marine le reconnut revenant à son bureau, à Pornic, et le voyant marcher avec peine, ses jambes étant restées toujours torses, M. Michon lui dit: Eh bien, Jean Pironneau, tu viens prendre *tes invalides*.

— Non pas encore, je viens au contraire vous faire une déclaration.

— Et une déclaration de quoi?

— Une déclaration d'embarquer.

— Quoi! tu n'as pas assez de la mer comme cela?

— Non, monsieur; la mer, c'est ma patrie; elle a beau être mauvaise pour moi, je l'aime; *quand même* je suis né sur une planche, je mourrai sur une planche. Vogue la galère à la garde de Dieu.

Après ces paroles, Jean Pironneau est remonté à bord d'un nouveau chasse-marée... je ne sais plus le reste de son histoire; mais Dieu aura veillé sur lui, car dans le moment du danger il avait pensé à son vieux père. . . . .

Je demande pardon à mes lecteurs de cette longue histoire, mais j'ai cru pouvoir la raconter à propos de l'amour du lieu natal. Le *chasse-marée* c'était la patrie de Jean Pironneau; cette patrie était bien battue des flots, bien tourmentée par les vents et les orages, bien dure à habiter; et cependant le marin l'aimait toujours. Faisons comme lui, que les injustices, que les persécutions ne détachent pas nos cœurs de la patrie. Elle serait aussi dure, aussi mauvaise pour nous que la mer l'a été pour Jean Pironneau qu'il faudrait l'aimer encore; car c'est là que doivent vivre nos regrets, nos affections et nos espérances, c'est là que sont les tombes de nos pères et les berceaux de nos enfans.

Vicomte Walsh.

UNE VISITE A LA BIBLIOTHÈQUE DE WESTMINSTER.

Je suis bibliomane; mes flatteurs, car j'en ai deux sans me compter, mon libraire et mon bouquiniste, m'appellent bibliophile, mais les mauvais plaisans, (et Dieu sait combien j'en connais!) bibliophage. De ces trois noms prenez celui

qui vous conviendra le mieux, et si vous ne craignez ni la poussière ni les araignées, suivez-moi à la bibliothèque de Westminster. Un des bedeaux de l'abbaye tient déjà les clefs dans sa main et les agite avec impatience, tandis que je me retourne pour admirer les masses d'architecture que je laisse derrière moi, ou que je m'extasie devant les ornemens du portail qu'il me presse de franchir. Le chemin n'est pas long; c'est un passage sombre qui mène d'un côté dans la sacristie et au lieu où est déposé le livre appelé le grand Cadastre, et de l'autre, à une petite porte donnant sur l'escalier même de la bibliothèque, escalier obscur, étroit, fermé à son extrémité par une seconde porte dont les gonds ne sont pas moins rouillés que ceux de la première. Il n'y a qu'une salle, mais elle est immense; le plafond très-élevé est soutenu par d'énormes poutres de chêne; les fenêtres, de forme gothique, sont plus longues que larges, et on les a percées à une telle distance du plancher qu'elles ne peuvent donner qu'un faible jour; au-dessus de la cheminée est suspendu le portrait enfumé d'un ecclésiastique que mon guide ne put me nommer, mais qui, suivant toute apparence, devait être un haut dignitaire de l'église; les livres sont rangés autour de la salle dans une galerie à rayons de bois sculpté; la plupart ont trait à des controverses épuisées depuis des siècles, et il est visible que si quelques-uns sont usés, c'est à la main du temps plus qu'à celle de l'homme qu'on doit l'attribuer. Au milieu de la bibliothèque est une table sur laquelle je trouvai deux ou trois volumes, un encrier sans encre et quelques plumes desséchés; mon guide étant redescendu pour aller, me dit-il, remplir ses fonctions de sonneur, je pus me livrer sans distraction à mes recherches; j'y procédai de suite, et semblable à l'abeille qui ne sait sur quelle fleur se poser, je fis plusieurs fois le tour de la salle, glissant d'un titre à l'autre sans pouvoir m'arrêter à aucun. Avez-vous vu chez quelque restaurateur un gourmet aux prises avec la carte? il en tourne et retourne les feuillets, les lit, les relit; chaque article excite en lui un nouveau désir, une nouvelle incertitude, et plus il étudie le somptueux catalogue, plus il éprouve d'embarras pour choisir. Eh bien! gourmet littéraire comme je le suis, affriandé par tant d'appétissantes raretés, j'étais encore plus embarrassé que le premier gastronome de Paris à la vue des mets les plus délicats; enfin, un in-quarto me séduisit par sa tournure bizarre; digne représentant des beaux jours de la scolastique, il était gros, court, massif; son fermoir était de cuivre, sa reliure de parchemin sur le dos et de velours sur les côtés; pour savourer plus à mon aise le plaisir que j'attendais de ma trouvaille, je me jetai dans un fauteuil qui m'enveloppa d'un triple rempart de cuir noir, c'était presque un paravent; là, je me disposais à lire quand des bruits confus vinrent frapper mon oreille; un essaim d'enfans, pour qui l'heure de la récréation avait commencé, jetaient mille cris de joie aux échos de l'abbaye, et, tandis que leurs voix roulaient sous les voûtes sonores des cloîtres, le tintement redoublé des cloches qui annonçaient les offices du soir retentissait majestueusement dans les airs et dominait tous les bruits venus d'en bas.

Insensiblement je tombai dans une rêverie profonde, mon ame céda au charme qui l'entraînait; placé entre le ciel et la terre, entre le passé et l'avenir, je com-

parai les bruyans transports de ces jeunes générations qui s'ébattaient au-dessous de moi avec le morne silence de ces générations éteintes, dont les débris m'environnaient et que la voix même de l'airain religieux ne pouvait plus réveiller; l'antique bibliothèque offerte à mes regards me rappelait ces vastes souterrains de l'Égypte qui servent de sépulture à des villes entières, momies pieusement embaumées, combien d'auteurs parmi ceux que je voyais n'avaient échappé aux vers de la tombe que pour se décomposer un peu plus tard sous l'action délétère de la vétusté ! « Pauvres gens, me disais-je, quelle destinée ! l'indifférence, l'oubli, le néant! que de travaux, que de peines, cependant, a dû coûter le plus mince des ouvrages entrés dans ces catacombes ! combien de jours sans repos, combien de nuits sans sommeil ! il a fallu non-seulement s'arracher à la société; mais ce qui est plus cruel mille fois, fuir l'aspect de la nature et se dérober aux clartés de l'astre des nuits pour pâlir à la lueur d'une lampe sépulcrale, et tout cela, pourquoi?.. pour occuper une place de quelques lignes sur une planche vermoulue, pour avoir le stérile honneur d'être visité de loin en loin par un gardien indolent qui daigne à peine effleurer un livre des yeux, et qui croirait commettre une profanation en y portant la main, pour exciter enfin la curiosité de quelque voyageur comme moi qui ne peut ni ne veut s'arrêter au-delà du temps qui lui est nécessaire pour enrichir sa collection d'un nom inconnu ou d'un titre inintelligible. Telle est la valeur réelle de cette immortalité qui fait mourir tant de fidèles poursuivans; c'est un bruit éphémère comme le glas de cette cloche dont le dernier son expirera bientôt sous les arceaux de l'abbaye.

De la méditation au sommeil le trajet est court, surtout lorsqu'on médite dans une atmosphère de vieux livres et entre les bras d'un fauteuil gothique, je m'assoupis donc en feuilletant mon auteur du moyen-âge, et bientôt un heureux songe établit entre lui et moi un dialogue dont les principaux traits me frappèrent assez pour se fixer dans ma mémoire.

Il me parut d'abord que mon interlocuteur sortait d'une léthargie semblable à celle d'Epiménide; son langage était suranné, j'en fus moins surpris cependant que de sa prononciation; elle était si cruellement barbare qu'il me fut difficile d'y accoutumer mon oreille, les paroles succédaient aux paroles avec cette volubilité confuse qui suit presque toujours un silence long et forcé ; mais après cet impétueux débordement, les mots coulèrent avec plus de lenteur et de calme, je commençai à comprendre et je pus répondre. Mon in-quarto débuta par une amère critique de l'injustice et de l'ingratitude des hommes, lieu commun à l'usage de tous les auteurs malheureux :

« Le croiriez-vous, s'écria-t-il, moi qu'ils idolâtraient, ils m'ont délaissé ! il y a deux cents ans que je n'ai vu la lumière ; mêlé ici à une foule d'écrivains vulgaires que je ne connais pas ou que je méprise, je n'ai pas été encore honoré une seule fois d'un regard du supérieur de l'abbaye; c'est miracle quand le bon prélat ouvre un volume, et encore le referme-t-il si vite qu'on pourrait croire qu'il s'est brûlé les doigts. De grâce, que veut-on? pourquoi nous emprisonner ainsi ? est-ce pour nous faire garder par des bedeaux comme des odalisques par des eunuques ! belle destination, vraiment ! les livres sont faits pour l'instruction et

l'agrément de la société, si monsieur le supérieur l'ignore ou ne veut pas le savoir, qu'on ouvre les portes, qu'on admette quiconque se présentera, fût-ce le dernier écolier de l'abbaye: du moins nous aurons des lecteurs et nous remplirons notre mission. »

« Doucement, lui dis-je, prenez les choses avec moins de vivacité et peut-être les jugerez-vous mieux : de quoi vous plaignez-vous?.. d'un malheur généralement inévitable et que vous avez en partie évité, la plupart des ouvrages de votre temps envieraient, s'ils existaient encore, le destin qui excite votre indignation. En vous admettant dans cette bibliothèque, qui pour moi n'a de commun avec un sérail que la réunion des beautés que j'y admire, on vous a traité comme les restes vénérés des grands hommes et des saints que l'on conserve soigneusement dans des caveaux ou dans des châsses, tandis que la dépouille mortelle de leurs contemporains est abandonnée au cours de la nature et rendue à la poussière. »

— « Vains honneurs, monsieur, que ces honneurs obscurs, répartit aigrement mon irascible défunt, un livre n'est pas une relique, j'ai été écrit pour être lu et non pour être regardé; mon auteur m'a destiné à circuler de mains en mains comme tous les grands ouvrages de l'époque, son intention était formelle, on n'en a pas tenu compte; sous prétexte de me conserver après ma mort, on m'a enseveli tout vivant, plongé ainsi dans les ténèbres depuis des siècles, j'ai dû naturellement être oublié et devenir la pâture des vers. »

— « Je ne doute pas, répondis-je, des intentions de votre auteur, quiconque se mêle d'écrire pense à peu près comme lui, mais peut-être trop flatté de l'accueil qu'il a reçu de sa génération, s'est-il mépris sur la durée de sa gloire et sur la portée de son œuvre. En renouvelant sans cesse la façe du monde, le temps fait passer dans l'ombre ce qui brillait à la lumière ; il y a une roue pour la gloire comme pour la fortune, et cette roue capricieuse ne cède qu'à l'impulsion des plus fortes mains. D'un siècle à l'autre tout varie, tout change : mœurs, habitudes, langage. Comment donc serait-il possible d'admirer ce que l'on cesse de comprendre? malgré vos trois ou quatre cents ans, âge déjà bien respectable, vous êtes, pardonnez-moi cette remarque, moins vieux encore que vieilli ; ce n'est ni votre faute ni celle de l'estimable écrivain qui vous a donné le jour, mais que voulez-vous! dans ce mouvement perpétuel de rénovation, les modes littéraires varient avec tant de rapidité qu'en moins d'une année, d'un mois, d'une semaine on arrive souvent à la caducité; la tombe touche au berceau, et cela est si vrai que si je déroulais à vos yeux le triste nécrologe de toutes les immortalités modernes, vous croiriez que la vie de l'homme n'excède plus celle de ces petits insectes qu'on a nommés éphémères parce qu'ils ne voltigent qu'aux rayons d'une seule aurore. Xercès, en contemplant son innombrable armée rangée en bataille et resplendissante de tout le faste de l'Asie, s'écriait avec douleur : « Encore quelques années, et peut-être tous ces guerriers, si beaux, si jeunes, si fiers ne seront plus! » La même exclamation m'échappe malgré moi quand je considère une bibliothèque remplie d'ouvrages nouveaux qui se pavanent dans le luxe d'une orgueilleuse reliure. Croyez-moi, mon ami, votre longévité est un prodige aujour-

d'hui, le temps ne mérite pas vos reproches, il a fait une exception en votre faveur. »

— « A merveille, je lui dois une reconnaissance infinie pour avoir réduit en poudre ma préface qui était un chef-d'œuvre et pour avoir moisi mes plus précieux feuillets ! »

— « L'accident est fâcheux, j'en conviens, mais il prouve que vous existez encore, et dites-moi, je vous prie, ce que sont devenues toutes ces renommées qui se disputaient les hommages de votre siècle? où sont les ouvrages qui faisaient fureur alors? Qui songe, par exemple, à Robert Grosse-Tête de Lincoln? certes, personne n'a plus travaillé que lui à se soustraire à l'obscurité ; il a produit, dit-on, deux cents volumes, mais cette pyramide de livres si laborieusement élevée pour perpétuer son nom, depuis combien de temps, hélas, s'est-elle écroulée ! à peine en reste-t-il quelques fragmens épars dans les bibliothèques consacrées aux livres curieux. Qui parle aujourd'hui de Giraldus Cambrensis, tout ensemble historien, antiquaire, philosophe, théologien et poète ? le pauvre homme refusa deux évêchés dans l'unique but d'écrire du matin au soir pour la postérité, et l'ingrate ne daigne pas même le lire ! Que dit-on de Henri de Huntington ? outre une histoire d'Angleterre, il a composé un traité sur le mépris du monde, et le monde s'est vengé de ce traité, sinon en méprisant, du moins en oubliant l'auteur? Qui s'occupe de Joseph d'Exeter, appelé le prodige de son siècle ? de ses trois poèmes héroïques deux sont conservés comme de vieilles médailles, et l'on n'a du troisième qu'un passage insignifiant: ses vers érotiques, ses épigrammes, tout a disparu. Et Jean Wallis le Franciscain, qui fut comparé à l'arbre de science ! Et Guillaume de Malensbury? et Simon de Durham? et Benoît de Peterborough ? et Jean Sauville de St-Albans, qu'en a-t-on fait? où sont-ils? qui oserait se vanter de les connaître ? »

— « Est-ce un persifflage, s'écria d'une voix courroucée mon gros livre ; à quoi bon cette longue évocation de fantômes? quel âge prétendez-vous me donner? tous les auteurs dont vous me parlez étaient morts bien avant ma naissance, et c'était justice, car la plupart avaient écrit en latin ou en français et s'étaient ainsi frappés eux-mêmes de proscription ; mais moi, monsieur, je suis sorti des presses du fameux Wynkynde Worde, j'ai été composé dans l'idiome national à une époque où la langue était arrivée à son dernier degré de perfection, et l'on me regardait à bon droit comme un modèle d'élégance et de pureté.

« Pardon, mille fois pardon d'être tombé dans une erreur qui vous choque ; l'anachronisme n'a malheureusement pas l'importance que vous semblez lui attribuer ; les éditions de Worde ne sont maintenant que les antiquités de la typographie et se confondent avec les ouvrages des écrivains dont j'ai fait mention. Vous fondez, il est vrai, vos titres à l'immortalité sur la perfection de style qui vous distingue de vos rivaux, et à cet égard, je partagerais vos espérances, si, en effet, la langue avait atteint de votre vivant ce brillant apogée qui fait la splendeur des grands siècles, mais il n'en est pas ainsi, et comme tous vos contemporains, vous avez été le jouet de l'illusion qui trompa tous vos devanciers. Tant que la décadence n'a pas marqué le terme du progrès, il en est d'une lan-

gue comme d'un sable mouvant; or, si l'on ne peut rien construire de solide sur une base mobile, on ne saurait également asseoir une réputation durable sur un style sans durée; c'est une marée qui monte et dont chaque flot est dépassé par le flot suivant jusqu'à ce que la plage entière soit couverte, et que la mer ait touché cette limite où Dieu lui a dit: Tu n'iras pas plus loin! la langue anglaise par la diversité et la confusion de ses origines, a dû nécessairement être plus variable que toute autre langue. Telle qu'un fleuve pauvre à sa source, mais qui s'enrichit des tributs qu'il reçoit dans son cours, son indigence celtique a disparu sous des trésors de latin, de saxon, d'allemand, de français, et à chaque conquête nouvelle, sa physionomie a changé comme la couleur des eaux à chaque point d'affluence. De là, ces réputations d'un jour, ces gloires éphémères et cette littérature enfin dont l'instabilité a déçu tant de prévisions. Est-ce un mal, est-ce un bien? je ne sais; mais, dussiez vous me traiter de Vandale, j'aime toutes ces ruines qui rappellent la vanité humaine à la pensée de son néant; j'aime tous ces naufrages dont le spectacle arrête les voyageurs sur la rive et les fait renoncer à la poursuite de l'avenir pour s'attacher à la culture du présent; j'aime à voir enfin tous ceux dont l'imprudente audace s'élance vers des régions qui leur sont interdites, éprouver le sort d'Icare et ne recevoir du ciel qu'un rayon destructeur. »

« Qu'est-ce à dire, monsieur, d'après ce beau système, il n'y aura qu'une époque dans la littérature des nations où le génie pourra s'élever sans retomber aussitôt dans les ténèbres. »

« Telle n'est pas ma pensée, à Dieu ne plaise! je crois, au contraire, que le génie, par cela seul qu'il est génie, triomphe de tous les obstacles, je crois que ses ailes sont des ailes de feu et non des ailes de cire, et qu'appelé à voler vers le ciel, sa patrie, il peut planer éternellement près de l'astre éternel du jour, Shakespeare, par exemple.... »

A ce nom, je fus brusquement interrompu par le bouillant enfant de Worde. « Qu'entends-je, dit-il, Shakespeare! Oh! pour celui-là, je le connais mieux que vous, il était de mon temps, je l'ai vu débuter; un pauvre diable, mal élevé, grossier, qui ne savait qu'un peu de latin et pas un mot de grec, un voleur de daims qui fut chassé de son village et réduit à courir les champs! En vérité, si un pareil garnement a pu échapper à l'oubli pour quelques méchantes rimes, il ne faut désespérer de rien. »

« Je vous plains, mon ami, répondis-je avec calme, d'avoir jugé ainsi l'aurore du plus beau jour qui ait lui sur la vieille Angleterre; ce Shakespeare, que vous décriez parce que vous ne le regardez qu'à travers vos préventions, vous a fait plus de bien que vous ne pourrez jamais lui faire de mal; il a donné à la littérature de votre temps une vie qui dure encore; il est du nombre de ces rares esprits dont la pensée créatrice préserve de la décrépitude commune toutes les formes qu'elle revêt; on peut le comparer à ces arbres gigantesques placés au bord des torrens, dont les racines s'enfoncent et s'étendent si loin qu'elles soutiennent le terrain qui les environne, et empêchent les bonnes et mauvaises plantes qui s'élèvent ou rampent près d'eux d'être emportées dans les eaux. Poète

du cœur, Shakespeare sera compris tant qu'il y aura un cœur d'homme; il a peint cette nature morale dont les traits ne changent pas, et ses tableaux toujours frappans de ressemblance, toujours sublimes de vérité, sont comme autant de miroirs où chaque mortel, à quelque âge qu'il appartienne, est obligé de se reconnaître. »

Cet éloge, que je m'efforçai de modérer pour ménager la susceptibilité de mon contradicteur, l'exaspéra tellement qu'il perdit toute mesure et se mit à divaguer comme un énergumène; pendant un quart d'heure, il me fut impossible de le suivre dans ses imprécations furibondes et contre la poésie et contre les poètes; c'était un flux intarissable de paroles incohérentes, un fracas étourdissant de sarcasmes et d'injures. Tout-à-coup mon oreille fut frappée d'un cliquetis qui me glaça d'effroi; je crus que tous les scholastisques de la bibliothèque, tous les controversistes, tous les docteurs *in utroque* avaient brisé leurs fermoirs et s'insurgeaient à la fois; à la seule pensée d'une émeute si redoutable, je me réveillai en sursaut; mais en ouvrant les yeux, je ne vis devant moi que le vieux bedeau de l'Abbaye qui me regardait en riant, et qui secouait son trousseau de clés pour m'avertir que l'heure était venue de fermer la bibliothèque.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

LE CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS RELIGIEUX ET POLITIQUES, PAR L'ABBÉ JAGER.

Paris, Gaume frères, rue du Pot-de-Fer, 5. — 1 fr. 50 c.

Une des plus grandes mystifications des temps modernes est sans contredit la prétendue réforme du seizième siècle. Ces hommes qui sortirent du sein de Babylone, c'est ainsi qu'ils appelaient la véritable épouse du Christ, au nom de la liberté, et qui se hatèrent de jeter la religion aux pieds des puissances politiques afin qu'elles l'enchaînassent à leur gré, devaient donner au monde un spectacle non moins instructif : ils avaient appelé l'Église la prostituée, on devait donc s'attendre à les voir mener une vie toute angélique, ne serait-ce que pour justifier une telle injure. Point du tout, ce fut le contraire qui arriva à la prostituée de Babylone : on laissa le célibat et les vertus qu'il enfante, et à l'exemple du moine du Yurtemberg, tous les réformateurs se marièrent.

Mais comme cette conduite toute charnelle souffletait assez fortement la prétendue réforme, et que de braves gens égarés par le mot magique de liberté et d'abolition des abus se scandalisaient de cette immolation du célibat à des passions brutales, il fallut bien justifier un tel fait et le représenter comme étant inspiré par le Saint-Esprit; c'est ce que crut Mélancthon quand il fut revenu de la surprise que lui avait causée l'action de Luther. Quant à celui-ci il ne remonta pas si haut pour se justifier; son apologie se réduisit à dire, qu'étant homme, il lui était impossible de changer sa nature, et qu'ainsi il avait dû se marier. Erasme, lui, s'en moqua, puis environ un siècle plus tard le luthérien Callixte fit un gros volume in-4° pour prouver que le mariage des clercs datait des premiers siècles de l'Église, et que le célibat était tout au moins immoral.

La philosophie antichrétienne du dernier siècle était trop favorable au matérialisme pour ne pas vanter le mariage des prêtres comme une chose très-avantageuse à la société. On aurait pu pour toute réponse leur demander pourquoi donc ils ne se mariaient pas, puisqu'

la plupart d'entreux vécurent célibataires? mais ne voilà-t-il pas que de braves gens, ébranlés par le bruit des hérétiques et des philosophes, se mirent à supputer combien le genre humain gagnerait en nombre si les prêtres étaient mariés; puis à ce calcul ils ajoutèrent de la sensibilité, et il fut impossible de les tirer de leur erreur, espèce de fous qui ne virent pas que ce n'est pas le nombre des hommes qui fait la force d'une societé, mais bien leur qualité. Multipliez les hommes tant que vous voudrez, si les mœurs et la religion manquent, ce ne sera plus qu'une agglomération d'êtres sans dévouement, sans affection les uns pour les autres, réunis par une force matérielle, qu'ils chercheront à détruire pour régner à leur tour, jusqu'à ce qu'au milieu de ce chaos social, après s'être dévorés les uns les autres, ils s'arrêtent par lassitude, et se laissent de nouveau museler par un être aussi abject qu'eux, mais qui aura l'avantage de les mépriser.

Il faut donc le redire sans cesse, le célibat ecclésiastique est pour la société humaine ce que le levain est pour la pâte; il la fait fermenter et la dispose à devenir la nourriture la plus substantielle de l'homme; l'exemple de tant d'hommes qui enchaînent leurs sens et les soumettent à la loi de l'esprit, est un levain qui fait fermenter toutes les vertus, et qui donne aux mœurs leur plus beau lustre. Certes si l'homme n'était que le compagnon de la brute, il n'aurait pas besoin de considérer cette victoire remportée sur soi-même; elle lui serait inutile, puisqu'il n'aurait aucune liberté d'action, et qu'il serait poussé malgré lui à se coucher dans la boue des passions honteuses; mais, Dieu merci, l'homme a une ame, et quoi qu'en disent certains politiques, il est beau de la voir dompter le corps et de l'enchaîner au joug d'une vertu céleste.

D'ailleurs, qu'est-ce que le prêtre catholique? c'est un homme de dévouement et d'expiation, c'est une victime pour le peuple, il doit tout sacrifier pour être à la hauteur de sa mission divine ; dès q'il accepte les fonctions du sacerdoce, il ne s'appartient plus à lui-même, sa vie est au premier chrétien qui en a besoin; il ne peut sans crime la refuser au dernier de ses frères; il doit voler auprès de son lit pour écouter avec patience et avec amour le récit de ses fautes et de ses misères, le consoler, lui administrer les sacremens des mourans, et ne sortir d'auprès de sa couche que quand il est réconcilié avec son Dieu; si la maladie est contagieuse, et qu'il l'emporte avec lui, il doit s'en réjouir, puisqu'il a une ressemblance de plus avec le Sauveur du monde. Or, vous voulez qu'un tel homme s'embarrasse dans les liens du mariage? Vous voulez que celui qui doit toujours être prêt à sortir de ce monde s'y attache, et y soit retenu par le poids le plus lourd, celui d'une famille. Non sans doute ; si le prêtre était marié, il n'irait pas auprès d'un malade contagieux : on en a vu plus d'un exemple parmi les ministres protestans. Ce n'est pas qu'ils manquassent de courage, mais c'est qu'ils ne pourraient en conscience porter la contagion au sein de leur famille.

En publiant une brochure sur cette importante question , l'abbé Jager a fait un bon livre et une bonne action. Sans doute le clergé n'a pas besoin qu'on l'instruise sur ce point de discipline : ses idées sont trop arrêtées à cet égard, et jamais les criailleries de ses adversaires, leurs calomnies et leurs arguments ne l'ont ému un seul instant. Mais il est bon de détruire certains préjugés répandus dans le monde, ou du moins de les combattre, ne serait-ce que pour raffermir les croyans dans leur foi en la sagesse de l'Église.

L'abbé Jager a envisagé son sujet plutôt comme théologien que comme philosophe; il n'a cependant pas négligé cette partie en montrant, par des faits palpables et des calculs irréfutables, que le mariage des prêtres est ruineux pour les peuples. Nous pensons que les politiques trouveront qu'il a raison d'attribuer la corruption du peuple en Angleterre et son ignorance extrême, le délaissement des pauvres et sa grande misère à la sordide avarice de ces pères de famille affublés du titre d'évêque, de prêtre, de curé et de diacre. Cela n'empêchera pourtant pas certains esprits de crier contre le célibat, et de vanter le mariage des prêtres comme un progrès, oubliant volontairement que ce prétendu progrès date de la réforme, et que loin de faire progresser l'humanité, il la refoulerait plutôt vers la barbarie.

Si l'Église, entrant dans la pensée de son divin fondateur, a prescrit le célibat aux ecclésiastiques, et si elle conserve avec tant de soin cette discipline antique, c'est qu'elle comprend mieux les besoins de l'humanité que ses détracteurs; elle a une idée plus haute de la sainteté du sacerdoce, et ne s'approche de son époux qu'honorée d'une pureté angélique. Avant d'offrir le sacrifice elle est comme une hostie pure et sainte: c'est ainsi qu'elle communique avec le prêtre éternel et avec la victime qui s'immole pour le salut du monde.

Les peuples antiques, même au sein de l'idolâtrie, ont senti que celui qui s'approche de Dieu doit être saint; aussi ils ont honoré la virginité. De là l'institution des vestales. Dans sa brochure, remarquable par l'érudition dont elle est remplie, le style nerveux et la force du raisonnement, l'abbé Jager a recueilli avec soin tous les témoignages de l'antiquité. Nous doutons qu'on puisse mettre plus de science dans des bornes aussi resserrées. Il a répondu aux divers exemples dont les anticélibataires se servaient pour appuyer leur opinion, et il a montré que jamais l'Église n'a souffert que les évêques usassent du mariage après leur consécration, et que les prêtres se mariassent après leur ordination.

En résumé, le prêtre est l'intermédiaire entre le ciel et la terre, il doit donc participer plutôt de ce qui est élevé, que de ce qui est bas et terrestre. Le célibat est une vie toute angélique, elle est donc nécessaire à son caractère et à ses fonctions. Le prêtre est dévoué au service de ses frères, il doit, comme S. Paul, désirer être anathème pour eux, il ne doit donc pas avoir des liens qui l'attachent à la terre. Le prêtre annonce une religion qui fait régner l'esprit et qui lui donne l'empire sur la matière, il doit prêcher d'exemple. Le célibat lui est donc nécessaire.

L'abbé Vidal.

PENSÉES DU VICOMTE DE LAROCHEFOUCAULD (1).

S'il est des hommes dont le nom flétri ne rappelle que des idées de perfidie, de trahison, de rapine, il en est d'autres dont le nom illustre et pur exhale un parfum de loyauté, de noble chevalerie. M. le vicomte de Larochefoucauld est de ce nombre : au temps où le ciel souriait encore à la France, où *presque* tous ceux qui étaient à l'entour du trône étaient de bonne et noble renommée, le petit fils de l'auteur des *Maximes*, fidèle à ses traditions de famille, s'était déclaré le protecteur des lettres et des beaux-arts. Répandant avec une magnifique prodigalité les royales largesses dont il était le dispensateur, lorsqu'elles venaient à lui manquer il n'hésitait pas à les continuer par les siennes; talent, esprit, génie, tout avait sa part dans ces faveurs inépuisables. Le poète, l'artiste, le jeune homme même débutant dans la carrière, chacun trouvait sa place au banquet de la liste civile. L'on n'avait pas besoin de solliciter alors; les pensions, les médailles, les couronnes, nobles récompenses que prodiguaient les rois, venaient vous trouver d'elles-mêmes : j'en atteste M. Victor Hugo!

M. le vicomte de Larochefoucauld ne se contenta pas de se déclarer ouvertement l'ami des arts, il fut aussi l'ami des artistes. De tout temps il se plut à s'entourer de ces favoris de l'intelligence, et maintenant encore son hôtel, ouvert pour tous, sert de refuge consolateur à ceux à qui le noble baron Thiers a daigné fermer sa porte.

Il nous a semblé utile de commencer par cette digression, afin de donner une juste idée de la noble générosité du caractère de M. le vicomte de Larochefoucauld; lorsqu'on estime l'auteur, on trouve bien plus de plaisir à louer l'ouvrage : faut-il que cela n'arrive pas toujours!

M. le vicomte de Larochefoucauld, qui, durant la restauration, avait souvent étonné

---

(1) Paris, chez Dentu, Palais-Royal.

les échos des Tuileries par des conseils hardis et sages, n'abandonna pas la cause de la branche aînée quand lui vinrent les jours du malheur; lui qui avait soupçonné l'orage long-temps à l'avance, ne se fit pas un prétexte de ses prédictions méprisées pour déserter l'adversité; il se leva au contraire l'un des premiers dans ce grand tournois, et jeta son gant à la révolution de juillet; la révolution de juillet lui répondit en inscrivant le nom de Larochefoucauld au greffe d'une prison. Ce fut alors que l'on put voir tout ce que le noble captif avait de courage et de dignité dans l'âme, et ses compagnons d'infortune, ceux même de l'opinion la plus opposée à la sienne, ne purent s'empêcher de céder à l'influence de ses manières affables et de bonne compagnie.

En prison on a tout le loisir de la réflexion, et là vint à M. de Larochefoucauld la pensée d'écrire ce qui lui était passé par l'esprit et par le cœur.

C'était une entreprise hardie qu'un livre de pensées pour un écrivain qui s'appelait Larochefoucauld, la responsabilité était immense, la chute semblait inévitable; M. le vicomte de Larochefoucauld s'en est tiré avec bonheur. D'abord il a pris une autre route que celle de son illustre aïeul, son esprit tout philanthropique s'était révolté contre la philosophie désespérante du livre des *Maximes*, il lui a voulu opposer le livre des *Pensées*. Laissons-le parler lui-même: « Toute chose a son revers, et le cœur de l'homme » par-dessus toute chose. Le duc de Larochefoucauld n'a su que le revers, et il a mé- » connu les plus nobles facultés de l'âme. Aussi ses *Maximes* ne sont-elles que des vé- » rités incomplètes.

» Si on ne les avait pas jugées mieux énoncées que pensées toujours avec justesse, ce » recueil n'aurait pas vu le jour. »

Et il y a ici une remarque à faire: le duc de La Rochefoucauld, presque toujours heureux, comblé des faveurs de la cour, mêlé aux écrivains célèbres du grand siècle où il était né, semble dans son ouvrage avoir les plus fortes raisons pour détester et mépriser les hommes, tandis que le vicomte de La Rochefoucauld, témoin d'horribles catastrophes, calomnié, persécuté même, semble s'attacher à plaider la cause du cœur humain, à justifier ses faiblesses, et, disons-le, s'il ne réussit pas entièrement dans cette tâche difficile aux yeux de ceux qui ont vu toutes les perversités du dix-neuvième siècle, il ramène du moins à l'indulgence et à la charité.

Le livre de M. le vicomte de La Rochefoucauld est donc un ouvrage essentiellement moral, et par conséquent utile, il apprend à aimer les hommes, à croire à la vertu, cette divinité qui trouve aujourd'hui tant d'athées, et si l'on peut lui reprocher quelques pensées qui manquent de justesse, on en trouve un grand nombre qui rachètent ces étincelles hasardées d'une imagination prodigue.

Nous en citerons quelques-unes qui serviront à prouver en même temps l'élévation de sentimens et le mérite de l'auteur.

« Un peu de bon sens en politique est plus utile que beaucoup de finesse. »

« Il y a de la bassesse à renier ses ancêtres, et quelquefois du mérite à les faire oublier, » l'illusion est comme une barque qui fait eau à laquelle le voyageur se confie. Voulez- » vous enchaîner un peuple, faites-lui croire qu'il est libre. » (Cette dernière est de circonstance, demandez à la doctrine.)

Il est facile de juger par ces exemples pris au hasard tout ce qu'il y a d'élevé, de généreux dans les pensées de M. le vicomte de La Rochefoucauld; ce sont des fleurs qu'il a semées dans le désert aride où nous marchons depuis cinq ans, chacun voudra respirer leur parfum.

CHARLES LAURENT.

MÉMORIAL DE L'HÔTEL DE VILLE,

Par M. Hyppolite Bonnelier (1).

Ce doit être, la plupart du temps, pour celui auquel ou la faveur ou sa profession ouvre l'accès des coulisses d'un théâtre, un bien grand sujet d'étonnement que les bravos dont il entend de loin saluer tel acteur, telle scène, tel décor. C'est qu'en effet il faut comprendre combien à l'homme qui voit de près les choses, qui est à côté d'elles, au milieu d'elles, qui les touche, qui les examine à son gré, il reste peu d'illusion. L'illusion est faite seulement pour celui qui voit de la salle : celui-là n'aperçoit des objets que le côté qu'on tient à lui montrer ; mais pour celui qui voit des coulisses, quel prestige peut-il y avoir ? frémira-t-il aux fureurs d'un Oreste, qui tout-à-l'heure encore, riait avec lui en attendant l'instant d'entrer en scène? admirera-t-il Régulus sacrifiant sa vie à sa parole, quand, cinq minutes avant, il l'entendait se plaindre d'un courant d'air perfide qui menaçait de l'enrhumer? s'attendrira-t-il aux adieux de Clytemnestre et de sa fille, lui qui sait que, leurs rôles finis, elles ne vont se parler que pour se déchirer?

Non, sur lui le charme est sans effet; là où le public en extase va voir la nature subjuguée se bouleverser à la voix d'Armide, lui ne verra que quarante bras robustes obéissant pour quinze sous chacun au coup de sifflet du machiniste. Pour lui tout se *désennoblit*, tout se ravale aux proportions les plus mesquines et les plus triviales. Un tambour, un marteau de cuir et quelques onces de lycopodium, voilà la foudre et les éclairs ; une douzaine de marmots se démenant sous une large toile bigarrée de vert et de blanc, voilà la mer un jour de tempête ; un peu de cuivre, voilà de l'or ; un peu de verre, voilà des diamans ; un peu de fard, voilà la beauté.

Telle a été, par rapport à la révolution de juillet, ou plutôt de ceux qui l'ont faite (je devrais dire *qui prétendent l'avoir faite*), la position de M. Bonnelier. M. Bonnelier était auprès d'eux, avec eux : il était leur confident, leur camarade, leur intime. Il ne les voyait pas, lorsque, forçant leur voix, redressant leur maintien, cachant sous un air spadassin la frayeur qui les agitait, ils s'en venaient jouer devant un auditoire et en armes, leur rôle obligé de héros ; mais lorsqu'une fois hors de scène, déposant, en soupirant de joie, ces costumes, cette allure, cette fierté d'emprunt, ils redevenaient simples mortels, inquiets et tremblans comme tant d'autres ; plus que tant d'autres, puis, lorsque, la pièce achevée, le succès assuré, ils se ruaient pour s'arracher aux yeux du peuple, qui les regardait faire, quelques lambeaux de la recette, c'est alors, alors qu'il les a vus.

Tout ce qu'ils éprouvaient, il le sait ; tout ce qu'ils ont fait, il le connaît : il connaît leurs hésitations, il connaît leurs terreurs, il connaît leurs discordes : ce

(1) 1 vol. in-8°, chez Houdaille, éditeur, rue du Coq-St-Honoré, 11. Prix : 7 fr. 50 c.

n'est pas devant lui qu'il faut dire : « O les grands citoyens ! les nobles caractères ! » Parlez-lui de ces hommes et de leur dévoûment, il répondra :

« J'ai vu M. Périer *député* refuser à l'insurrection quelques écus pour acheter du pain ; j'ai vu M. Périer *ministre* (et ministre bien malgré lui), se glisser à dix heures du soir dans les bureaux du *Moniteur*, et là, supplier à mains jointes qu'on daignât effacer son nom de la liste ministérielle. »

Parlez-lui de ces hommes et de leur courage, il répondra :

« J'ai vu M. Lobau dénier à la *commission municipale*, dont il était le membre, le titre de *gouvernement provisoire*, titre hardi et décisif, qui ne laissait pas, comme l'autre, la liberté de crier selon le cas : *Vive le parti qui conserve! — Vive le parti qui détruit !* »

Parlez-lui de ces hommes et de leur loyauté, il répondra :

« J'ai vu M. d'Argout courir effaré, haletant, de Saint-Cloud à l'hôtel Lafitte, de l'hôtel Lafitte à Saint-Cloud, gardant prudemment, dans sa poche, un serment pour le parti vainqueur, dans sa cave, un fagot pour le drapeau vaincu. »

Que de choses il a vues encore et que de choses il raconte ! et que de révolutions auraient besoin, pour être comprises, et surtout pour être appréciées d'un historiographe aussi bien instruit !

Dès le début, M. Bonnelier est témoin et acteur. Le 26 juillet, avant que rien encore transpirât de l'insurrection, avant que cette révolution de journalistes fût encore venue jusqu'au peuple, il assiste avec MM. Thiers, Gisquet, Hausmann, Rémusat, Roqueplan, Léon Pillet, de Guisard, Mignet, Cadet Gassicourt, etc., au conciliabule tenu dans le bureau du *National.* C'est là, là seulement qu'on murmure ; c'est là qu'on discute, qu'on déclame ; c'est là qu'on propose à l'envi les mesures les plus extrêmes. Le peuple se tait ! qu'on lui dise que ses droits sont attaqués : il parlera. Qu'on ferme les ateliers : il agira. Quand l'ouvrier n'a plus de pain, que fera-t-il s'il ne se soulève ? — Eh bien ! oui, il se soulèvera. Eh bien ! oui, M. Thiers ; oui, M. Gisquet ; oui, M. Haussmann, oui, M. Rémusat ; oui, M. Roqueplan ; oui, M. de Guisard ; oui, M. Mignet ; oui, M. Gassicourt, oui, vous verrez crouler à votre voix un trône qu'auraient dû affermir quinze ans de bonheur et de paix. — Mais aujourd'hui M. Thiers est ministre, M. Gisquet est préfet de police ; M. Haussmann est censeur, M. Rémusat est député ; aujourd'hui M. Roqueplan a la croix, M. Pillet la subvention ; M. de Guisard, M. Mignet sont en place, M. Gassicourt est en faveur : qu'on aille leur demander ce qu'ils penseraient d'une insurrection.

Le plan arrêté, on croit utile de le communiquer aux députés réunis chez M. Périer. Trois personnes, M. Thiers, M. Chevalier et M. Bonnelier lui-même, sont désignés pour le leur porter. Ils partent, ils arrivent. Il était plus de cinq heures, les députés s'étaient déjà séparés. Au haut de l'escalier, dans une grande salle dégarnie, espèce d'anti-chambre, les envoyés rencontrent MM. Guizot, de Broglie, Puyraveau prêts à sortir et que M. Périer reconduisait. C'est dans cette grande salle dégarnie que M. Périer les reçoit.

« Sur le seuil même de la porte, raconte M. Bonnelier, M. Thiers et M. Che-

» valier énoncèrent tour-à-tour le but de notre mission. MM. Guizot et Périer
» n'eurent qu'une voix :

— « Pourquoi vous presser ?.... attendez le 3 août (1).

— « Avec vous, messieurs, ou sans vous, m'écriai-je.

— « Mais, malheureux jeune homme, me répliqua vivement M. Guizot, où
» voulez-vous nous mener ?

— « A l'insurrection, dit M. Chevalier (2).

« *Et on se quitta comme gens qui n'ont pas le droit de compter les uns sur les*
» *autres.*

Le lendemain les ateliers étaient fermés ; les journalistes appelaient le peuple aux armes, Paris entier était en feu.

Mais à cette multitude qui se battait, et qui se battait bien, il faut dire, il manquait quelque chose ; — un chef. Non qu'il n'y eût mille petits chefs-partiels, que leurs habitudes, leur audace, leur uniforme, leur simple volonté plaçaient à la tête de quelques douzaines d'insurgés ; mais un chef suprême, il n'y en avait pas : *le* 29 *au matin il n'y en avait pas.* De tous ces dévoués qui, depuis quinze ans, se posaient comme les héros de la nation ; qui, depuis quinze ans, jouaient, ainsi qu'ils l'ont dit, la comédie au bénéfice du peuple, pas un, à l'heure où commençait le drame, ne se sentait le cœur de se faire chef d'emploi. Le pavois populaire était vide. Un homme inconnu y monta : ce fut le général Dubourg.

Or, qu'était-ce que le *général* Dubourg ? M. Dubourg était, c'est le seul titre qu'on ne lui ait jamais contesté, le débiteur de M. Dumoulin. Qu'était-ce que M. Dumoulin ? Un homme d'importance dans un moment pareil : un propriétaire... que dis-je, un rédacteur-propriétaire du journal le *Constitutionnel.* M. Dumoulin avait sur M. Dubourg toute l'influence d'un créancier. Il en profita : il le fit roi, ou quelque chose de semblable. C'était faire payer cher un service. Les circonstances étaient de celles où la royauté peut devenir un cadeau plus coûteux à accepter qu'à offrir. M. Dumoulin le savait bien, et il agit en conséquence. Après avoir tant prêté à cet homme, il lui prêta encore un habit. Oui, tandis que la foule transportée conduisait en triomphe à l'Hôtel-de-Ville le quasi-roi de juillet, ce pauvre roi entrait bourgeoisement chez un fripier de la rue Joquelet pour faire emplète, aux frais du *Constitutionnel*, d'un uniforme d'occasion.

Au surplus, l'équipement était, à ce qu'il semble, le côté faible de la révolution, car, un peu plus tard, à l'instant de partir pour Rambouillet, on voit le chef de l'expédition, le général Pajol, forcé, faute d'épaulettes, d'emprunter celles de M. Rotschild, consul-général de l'Autriche. On eut seulement la précaution d'en arracher l'aigle autrichienne, qui, de fait, aurait un peu juré sur un uniforme français. Je reviens à M. Dubourg.

---

(1) C'était le jour où les ordonnances convoquaient les colléges électoraux.

(2) Serait-ce par hasard le même M. Chevalier qui dirige aujourd'hui le *Moniteur du Commerce*, organe ministériel ?

Général de fait et d'habit, M. Dubourg marche à l'Hôtel-de-Ville; la foule le suit : soit curiosité, soit instinct machinal, M. Bonnelier suit la foule. On arrive à la Grève. L'Hôtel-de-Ville était vide : toutes les autorités avait fui. En revanche, la place était pleine de peuple. A l'aspect du chef improvisé, que M. Dumoulin leur jetait à la tête, l'allégresse éclata en hourras, en applaudissemens et en coups de fusils. Tel était même l'enthousiasme qu'on oublia de retirer les balles, et ce fut au milieu de ces inquiétantes preuves d'affection que MM. Dubourg et Bonnelier gravirent, la tête basse, les degrés du palais municipal. Je ne sais, du reste, si ce fût ou en cette occasion, ou en quelqu'autre, mais j'ai lu dans le courant du livre que sept hommes périrent ainsi victimes de la joie populaire. Tant il est vrai que les révolutions sont cruelles, même dans leurs meilleurs momens.

Il y avait quelques heures que M. Dubourg occupait l'Hôtel-de-Ville; les Tuileries venaient d'être emportées, les troupes royales évacuaient Paris, le fort du danger pouvait enfin être regardé comme passé. Alors arrive, pour s'emparer de l'autorité, une commission municipale que M. de Lafayette accompagne. A son tour elle s'installe, elle s'établit; mais ne croyez pas qu'elle va, d'une main ferme, saisir le timon des affaires, qu'elle va remettre l'ordre, réorganiser, diriger, gouverner; non, tout se passe en paroles, rien en actions : ce sont des allées, des venues, des discussions, quelques trembleurs qui reculent, beaucoup d'ambitieux qui tâchent de se pousser, voilà tout. Pas un fait, pas un événement; au point que c'est, dans un mouvement semblable, le sujet d'un long épisode qu'une tranche de jambon arrachée par menaces à la fidélité royaliste d'un pauvre diable de cuisinier. Cette tranche de jambon fut, dit M. Bonnelier, tout le souper du gouvernement provisoire. Hélas! il n'y a, nous le savons à présent, que les gouvernemens provisoires pour vivre à aussi bon marché.

Le 30 juillet, même inaction : tout se passe à peu près comme la veille, sauf quelques prétendus conspirateurs dont on s'amuse à garnir les prisons. En revanche, on rend la liberté aux forçats et aux condamnés, pendant que, sous l'arcade du Pont-d'Arcole, on fusille presqu'à bout portant un malheureux jeune homme, arrêté pour un mince larcin, que le besoin lui avait fait commettre, et qui, les larmes aux yeux, demandait grâce, au nom de sa femme et de ses enfans.

Le soir, faute de mieux, on fait rédiger à M. Barthe une proclamation concernant la *déchéance des Bourbons*. C'est alors que M. Lobau, après avoir approuvé cette proclamation, tire deux pistolets de sa poche et s'écrie : « En venant ici, je me suis dit que j'y venais chercher l'échafaud, et j'ai pris mes précautions. »

Le lendemain, M. Lobau répondait à la proposition de M. Mauguin d'envoyer sur tous les points de la France des *commissaires extraordinaires*, qu'une pareille mesure dépassait les pouvoirs de la commission.

Le 31 juillet les choses se dessinent enfin plus nettement. Ce jour-là le duc d'Orléans se rend en personne à l'Hôtel-de-Ville. A peine arrivé, M. de Lafayette l'entraîne vers une fenêtre ouverte, lui met en main un drapeau tricolore, le montre ainsi armé au peuple, et tout est dit : le duc d'Orléans est roi.

Si l'on donnait un trône à la branche cadette, à la branche aînée on ne laissait pas même le bien qui lui appartenait. Prévenue qu'une partie du trésor de madame la dauphine se trouvait chez M. Charlet, secrétaire de ses commandemens, la commission dépêche, pour enlever ce dépôt, M. Bonnelier, escorté de dix élèves de l'école polytechnique et de cinquante gardes nationaux. Mais c'est ici que se montre plus que jamais tout le *tohu-bohu* de cette singulière révolution. A peine M. Bonnelier, muni de l'ordre des commissaires, a-t-il commencé sa visite, que survient à son tour, muni d'un ordre du préfet de police, un M. Bourgoin, qui aussitôt lui enjoint de se retirer. On insiste, on s'échauffe, on s'interpelle, on s'entr'arrête; on va s'entre-tuer tout-à-l'heure, quand une nuée d'hommes du peuple fond dans la maison aux cris de : *A bas les carlistes!* et entraîne, non sans contusions, délégués, élèves et gardes nationaux. Je crois, en vérité, que, dans son rôle d'arrestations, elle eût arrêté M. le préfet de police et le gouvernement provisoire en personnes si, d'aventure, elle les eût trouvés là. Ce ne fut qu'à l'Hôtel-de-Ville que M. de Schonen rendit la liberté à tous les prisonniers.

Le 3 août enfin on vint à songer qu'il y avait encore à Rambouillet un roi que soutenait une armée : l'embarras était de s'en défaire. Pour cela il y avait deux moyens, les négociations et les armes. Le dernier n'était pas le plus sûr; on usa du moins violent d'abord; on lança en avant quatre commissaires, et derrière eux, à quelques lieues de distance, un tas d'hommes aux bras nus, à la tête et aux jambes avinées, turbulens auxiliaires, plus dangereux assurément pour le parti qu'ils servaient que pour celui qu'ils avaient à combattre. Ils en donnèrent plus d'une preuve. A peine venait-on de bivouaquer, que des cris, des vociférations, que dominait une voix de femme, firent retentir le poste de la *grand'garde.*

— C'est une espionne, criait-on, il faut la brûler, il faut la pendre, il faut la fusiller; c'est une espionne de Charles X.

On eut besoin d'employer la ruse pour arracher leur victime aux mains de ces forcenés: c'était une pauvre mère qui allait embrasser son fils, garde-du-corps, prêt à s'expatrier avec ses maîtres.

Un instant après nouveaux bruits, nouveaux hurlemens, auxquels se mêlaient cette fois un cliquetis de sabre et plusieurs coups de feu.

— Tuez-le, tuez-le, s'écriait-on.

— Mais je viens... disait un homme tout en sueur, dont le cheval épuisé se cabrait de terreur sous lui.

— A mort! à mort! reprenait la voix populaire.

— Je viens de la part du maréchal Maison, annoncer la remise des diamans de la couronne et le départ de la famille royale.

De joie on lui tira dix coups de fusil; par bonheur, aucun ne le toucha. Mais cette rage de tuer était telle que, ne trouvant plus à s'assouvir sur personne, elle se rabattit sur le gibier. Tout le long de la route de Rambouillet à Paris, on ne voyait que chasseurs en manches de chemise braconnant tout ce qui se trouvait à leur portée, lièvres, lapins, chevreuils, faisans, et jusqu'aux gardes royaux

désarmés qui rejoignaient isolément leurs foyers. Mais ceux-là passèrent sur le compte des méprises, dont le meilleur chasseur ne répond pas.

Ici s'arrête le *Mémorial de l'Hôtel-de-Ville.* Ici aussi s'arrêtera cet article : car ce n'est pas de l'histoire que j'ai voulu faire. Tout mon but, à moi, a été d'étudier dans le livre de M. Bonnelier ce que c'est qu'une révolution dans son intérieur ; une révolution, si j'ose le dire, en négligé, et il me semble, tout bien considéré, qu'il faut encore en revenir pour elles à cette vieille maxime du bonhomme :

De loin c'est quelque chose, et de près... *c'est bien peu.*

POÉSIE.

Le souffle d'en haut, qui inspire, a passé sur la terre, et depuis quelques semaines a fait fleurir la poésie. On dirait un de ces tièdes zéphyrs du printemps qui font épanouir les fleurs des jardins et des champs.

Nous avons vu, ces jours derniers, la politique faire place, dans nos grands journaux, à la poésie ; la fille haineuse de la terre a cédé le pas à la fille du ciel ; et l'*Hymne au Christ*, de Lamartine, a fait battre le cœur, a exalté l'esprit de tous les chrétiens. Quel magnifiqne début ! Écoutez :

HYMNE AU CHRIST.

Verbe incréé ! source féconde
De justice et de liberté !
Parole qui guéris le monde !
Rayon vivant de vérité !
Est-il vrai que ta voix, d'âge en âge entendue,
Pareille au bruit lointain qui meurt dans l'étendue,
N'a plus pour nous guider que des sons impuissans ?
Et qu'une voix plus souveraine,
La voix de la parole humaine,
Étouffe à jamais tes accens ?

Mais la raison, c'est toi ! Mais cette raison même
Qu'était-elle avant l'heure où tu vins l'éclairer ?
Nuage, obscurité, doute, combat, système,
Flambeau que notre orgueil portait pour s'égarer !

Le monde n'était que ténèbres ;
Les doctrines sans foi luttaient comme des flots ;
Et trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,
L'esprit humain flottait noyé dans le chaos !
L'espérance ou la peine, au gré de leurs caprices,
Ravageaient tour-à-tour et repeuplaient les cieux,
La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices,
Mille dieux attestaient l'ignorance des dieux !
Fouillez les cendres de Palmyre,

Fouillez les limons d'Osiris,
Et ces Panthéons où respire
L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits!
Tirez de la fange ou de l'herbe,
Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,
Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,
Et dites ce qu'était cette raison superbe
Quand elle adorait ces débris!

Ne sachant plus nommer les exploits ou les crimes,
Les noms tombaient du sort comme au hasard jetés;
La gloire suffisait aux ames magnanimes,
Et les vertus les plus sublimes
N'étaient que des vices dorés!

Et plus loin, comme le chrétien inspiré peint bien les erreurs des hommes quand ils ferment les yeux à la lumière du Christ :

L'astre qu'à ton berceau le mage vit éclore,
L'étoile qui guida les bergers de l'aurore
Vers le Dieu couronné d'indigence et d'affront,
Répandit sur la terre un jour qui luit encore,
Que chaque âge à son tour reçoit, bénit, adore,
Qui dans la nuit des temps jamais ne s'évapore,
Et ne s'éteindra pas quand les cieux s'éteindront!

Ils disent cependant que cet astre se voile,
Que les clartés du siècle ont vaincu cette étoile;
Que ce monde vieilli n'a plus besoin de toi!
Que la raison est seule immortelle et divine,
Que la rouille des temps a rongé ta doctrine,
Et que de jour en jour de ton temple en ruine
Quelque pierre en tombant déracine ta foi!

O Christ! il est trop vrai! ton éclipse est bien sombre;
La terre sur ton astre a projeté son ombre;
Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand bruit.
Vingt siècles écoulés y mêlent leur poussière,
Fables et vérités, ténèbres et lumière
Flottent confusément devant notre poussière,
Et l'un dit : C'est le jour! et l'autre : C'est la nuit!

Quand le Christ est écouté des hommes, le poète s'écrie :

Tu parais! ton verbe vole;
Comme autrefois la parole
Qu'entendit le noir chaos
De la nuit tira l'aurore,
Des cieux sépara les flots
Et du nombre fit éclore
L'harmonie et le repos,
Ta parole créatrice

Sépare vertus et vice,
Mensonges et vérité ;
Le maître apprend la justice,
L'esclave la liberté,
L'indigent le sacrifice,
Le riche la charité.
Un Dieu créateur et père,
En qui l'innocence espère,
S'abaisse jusqu'aux mortels ;
La prière qu'il appelle
S'élève à lui, libre et belle,
Sans jamais souiller son aile
Des holocaustes cruels !
Nos iniquités, nos crimes,
Nos désirs illégitimes,
Voilà les seules victimes
Qu'on immole à ses autels !
L'immortalité se lève
Et brille au-delà des temps ;
L'espérance, divin rêve,
De l'exil que l'homme achève
Abrège les courts instans ;
L'amour céleste soulève
Nos fardeaux les plus pesans ;
Le siècle éternel commence,
Le juste a sa conscience,
Le remords son innocence ;
L'humble foi fait la science
Des sages et des enfans !
Et l'homme qu'elle console,
Dans cette seule parole
Se repose deux mille ans !

Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne !
Illumine sans fin de tes feux éclatans
Les siècles endormis dans le berceau des temps !
Et que ton nom légué pour unique héritage,
De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,
Tant que l'œil dans la nuit aura soif de clarté,
Et le cœur d'espérance et d'immortalité !
Tant que l'humanité plaintive et désolée
Arrosera de pleurs sa terrestre vallée,
Et tant que les vertus garderont leurs autels,
Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels !

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !
Plus la nuit est obscure et plus mes faibles yeux
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux ;
Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
S'écroulerait sur moi !... Temple que je chéris,

Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encore ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris !

Jamais, nous le déclarons hautement, nous n'avons entendu de plus beaux vers revêtir de plus belles pensées. Quel admirable acte de foi et d'amour.

Victor Hugo aussi s'est trouvé sous le souffle inspirateur ; voici un de ses plus délicieux chants ;

DATE LILIA.

Oh ! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfans dont le dernier chancelle,
Les surveillant bien tous, et, s'il passe auprès d'elle
Quelque aveugle indigent que l'âge appesantit,
Mettant une humble aumône aux mains du plus petit.
Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence
Et douter, puis vous dire : — Attendons pour juger,
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sans pieds et le blâme a des ailes. —
Si, lorsqu'un souvenir, ou peut-être un remords,
Ou le hasard vous mène à la cité des morts,
Vous voyez, au détour d'une secrète allée,
Prier sur un tombeau dont la route est foulée,
Seul avec des enfans, un être gracieux
Qui pleure en souriant, comme l'on pleure aux cieux ;
Si de ce sein brisé la douleur et l'extase
S'épanchent comme l'eau des fêlures d'un vase ;
Si rien d'humain ne reste à cet ange éploré ;
Si, terni par le deuil, son œil chaste et sacré,
Bien plus levé là-haut que baissé vers la tombe,
Avec tant de regret sur la terre retombe
Qu'on dirait que son cœur n'a pas encore choisi
Entre sa mère au ciel et ses enfans ici,
Quand, vers Paque ou Noël, l'église, aux nuits tombantes,
S'emplit de pas confus et de cires flambantes,
Quand la fumée en flots déborde aux encensoirs
Comme la blanche écume aux lèvres des pressoirs,
Quand au milieu des chants d'hommes, d'enfans, de femmes,
Une âme selon Dieu sort de toutes ces âmes,
Si, loin des feux, des voix, des bruits et des splendeurs,
Dans un repli perdu parmi les profondeurs,
Vous voyez se pencher un regard voilé d'ombre
Où se mêle, plus doux encore que solennel,
Le rayon virginal au rayon maternel ;

Oh ! qui que vous soyez bénissez-la. C'est elle !
La sœur, visible aux yeux, de mon ame immortelle !
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours !

Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours !
C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée ;
La figure d'albâtre en ma maison cachée ;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours ;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême ;
Qui, si nous chancelons, ses enfans ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur ;
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne ;
Qui de mes propre torts me console et m'absout ;
A qui j'ai dit : Toujours ! et qui m'a dit : Partout !
Elle ! tout dans un mot ! C'est dans ma froide brume,
Une fleur de beauté que la bonté parfume !
D'une double nature hymen mystérieux !
La fleur est de la terre et le parfum des cieux !

Nous avions d'autres fragmens poétiques à citer de nos jeunes correspondans de province, entr'autres un morceau fort remarquable, le *Far niente*, de M. Boulet de Boisrenault ; nous les remettons à notre prochain numéro. Les violettes ont sans doute bien du parfum, les roses ont sans doute de bien douces couleurs, mais on les oublie, on les remarque peu auprès des cèdres. W.



IV.

MÉMOIRES DU TEMPS.

TRAVAUX ACADÉMIQUES, INDUSTRIE, ARTS ET MÉTIERS, DÉCOUVERTES, INVENTIONS UTILES.

Chaque jour voit s'augmenter la foule qui se presse dans la salle de l'académie des sciences : à peine un nouveau local propre à ses séances est-il construit, que déjà il est trop étroit pour les curieux. C'est à qui viendra s'instruire ; notre jeune clergé lui-même comprenant les obligations que le siècle lui impose, ne craint pas de se montrer au milieu des scrutateurs de la nature, et là, il vient apprendre les secrets que Dieu leur a permis de dévoiler. Dernièrement l'une de ces séances aurait pu facilement passer pour un véritable congrès scientifique, car les savans les plus remarquables de la Russie, de la Suède, de l'Angleterre et de l'Écosse, s'y trouvaient réunis. Pourtant, rien n'est généralement plus soporifique qu'une séance de l'académie des sciences ; aussi rien ne serait plus difficile, du moins à nous, que de retracer d'une manière agréable l'aspect offert par cette réunion. C'est donc à la raison que nous nous adressons. C'est au père de famille, au propriétaire rural, qui doit diriger ses enfans, ses fermiers, ses ouvriers, que nous offrons ces lignes : ici point de mots légers, point de ces narrations vives et attachantes : sécheresse et raison, hélas! à nous, voilà notre partage. Mais revenons à nos doctes habitants de l'institut.

Si nous suivons M. Berthelot jusqu'aux Canaries, nous le voyons visiter avec M. Despréaux, puis encore en 1829 avec M. Webb, les antiques monumens de ce pays. Les tombeaux que l'on trouve entre les ports de Nièves ou de Junckal offrent surtout quelques particularités assez curieuses. Ce sont des buttes de douze pieds d'élévation, formées de scories volcaniques, entassées sans ordre, et occupant de petits espaces d'environ vingt pieds carrés. Les corps que l'on retrouve en squelettes, au fond de ces tumulus, à quelques pieds au-dessous du niveau du sol, ont été garantis de la pression de ces pierres au moyen de plusieurs blocs de lave disposés en voûte. Dans ces fosses et avec les ossemens, on voit une grande quantité de petits fruits du *cenorum pulverulentum*, plante possédant des vertus antiseptiques, et pour cette raison beaucoup employée dans les embaumemens par les indigènes.

Nous ne reviendrons pas sur la comète d'Halley, sur cet amusement céleste des savans Européens ; seulement nous nous contenterons d'ajouter que chaque soir maintenant on l'aperçoit à la simple vue, dès la nuit, sur notre horizon où elle se trouve depuis quelques jours dans tout son éclat. Nous nous arrêterons encore moins aux révélations médicales des docteurs Velpeau et Baudeloque, Civiale et Flourens ; que grâces et honneurs leur soient rendus quand ils sauvent un malade ; rien de mieux qu'ils soient même ensuite comblés de richesses et de présens, nous le voulons bien, mais qu'ils nous pardonnent de ne point offrir ici l'exposé technique de leurs découvertes. Ce tableau ne saurait plaire à nos lecteurs, et ce serait tout-à-fait inutile à la haute réputation de ces savans. Nous ne les sortirons donc pas de leurs amphithéâtres. Nous laisserons aussi M. d'Orbigny lire un mémoire sur l'organisation et les mœurs d'une espèce de poisson, appartenant à l'ordre des ptéropodes. Peu nous importe qu'ils soient essentiellement pélasgiens, qu'ils se tiennent dans toutes les mers, sous l'équateur comme dans le voisinage du cercle polaire, qu'ils ne s'approchent jamais du littoral, qu'on ne les prenne

que vers cinq heures du soir, par un temps sombre, ou même plus tard et par une nuit très-obscure suivant que l'on veut pêcher. Peu nous importe nous le répétons, car pour trouver ces habitans des mers, il faut aller au loin les chercher, et en vérité nous nous contentons de croire M. d'Orbigny sur parole.

Il n'en serait pas tout-à-fait de même de M. de Monferrand et de sa loi de la mortalité et de la population, si nous avions assez d'espace pour présenter quelques-uns des résultats de ses tableaux statistiques, car rien n'est plus sujet à erreurs que les calculs de ce genre. Du reste, cet auteur lui-même s'en est aperçu, puisqu'il a trouvé, comme plusieurs fois nous avions eu l'occasion de nous en assurer, en traçant notre statistique de l'Orne : que les nombres des lignes verticales et horizontales des feuilles du mouvement de la population des départemens ne concordent presque jamais. M. de Monferrand a eu la patience de corriger et ces fautes de simples commis et toutes les autres qu'il a pu rencontrer ; puis, des extraits de ces feuilles il a formé des tableaux fort intéressans de la population de chacun de nos départemens.

Nous devrions parler ici des observations d'optique sur la chimie mécanique, faites par M. Biot pendant son dernier séjour à la campagne. Mais alors il faudrait faire, comme cet habile professeur, de la science transcendante, et rapporter des expériences méticuleuses, destinées à prouver si les combinaisons chimiques et moléculaires s'opèrent toujours et uniquement suivant des proportions définies, de nombres atomiques, séparés par des intervalles discontinus, ou si en donnant une complète liberté de distribution aux molécules, dans l'état de solution, il peut se former en outre des combinaisons en proportions continuellement progressives ; ce qui pourrait bien ne pas être fort amusant, ni fort utile, et encore moins compréhensible pour beaucoup de nos lecteurs ; aussi nous laisserons ce savant silencieusement continuer ses expériences : plus tard nous verrons si nous devons faire connaître les résultats qu'il aura obtenus.

Secours à donner aux noyés. — Si l'incrédulité et l'indifférence religieuse, filles du dix-huitième siècle, portent l'homme au suicide, si les sophismes des grands philosophes ont changé son courage en lâcheté, s'ils ont enlevé de son ame l'espoir qu'un Dieu éternellement bon récompenserait un jour dans le ciel les maux qu'il lui ordonne de souffrir ici bas pour l'éprouver ; c'est à nous chrétiens, à nous qui marchons sous la bannière sacrée de Jésus-Christ, à nous pour qui la charité est un devoir facile, à rappeler, autant qu'il nous est possible, à une vie de douleur mais d'espérance, ceux de nos semblables que nous trouvons ainsi sur les bords de l'abîme. Les flots, la plupart du temps, servent le désespoir de ces infortunés, mais trop souvent aussi on les voit charrier les corps de quelques victimes d'horribles assassinats. Tous ces malheureux exigeant nos prompts secours, n'épargnons jamais rien pour les arracher à la mort qui nous les dispute. Leur triste position exige de nous plus de zèle ; ce sont les soins du médecin qu'ils réclament, et comme un homme de l'art n'est pas toujours présent, mettons-nous chacun en état de leur prodiguer ces soins d'une manière au moins qui ne puisse pas leur être plus nuisible qu'utile. Le difficile était de nous fixer sur les principes qui doivent nous diriger dans ceux des secours à employer, car peu de savans étaient d'accord sur la meilleure marche à suivre dans ce véritable traitement. Heureusement qu'un médecin de Rouen, M. le docteur Vigné, a généreusement entrepris, dans un Mémoire de quelques pages, de clairement résumer les moyens dont il faut se servir pour rappeler à la vie celui que nous venons de retirer des flots. Qu'il nous soit donc permis de présenter rapidement ici une courte analyse de ce mémoire important.

Si le noyé, dit le docteur Vigné, ne présente d'autres signes de l'extinction de la vie que l'immobilité, l'insensibilité, la pâleur du visage, l'élévation même excessive du ventre, l'enduit glaireux de la cornée transparente, l'enfoncement et la flaccidité du globe de l'œil, l'écume autour de la bouche et des narines, commençons et continuons à le secourir, non pas seulement pendant quelques momens, mais, comme l'a recommandé Portal, pendant sept ou huit heures, car plus d'une fois il a fallu tout ce temps

pour rappeler des noyés à la vie. Par conséquent, il ne faut pas perdre patience, et encore moins, hâtons-nous de le dire, faut-il ne pas trop se précipiter. Il est donc important d'agir avec intelligence, tranquillité et persévérance. A peine le noyé est-il retiré des flots, qu'il faut avant tout éviter qu'on ne cherche à lui faire dégorger l'eau qu'il a pu avaler, soit en le roulant dans un tonneau, soit en le suspendant par les pieds, soit en le tourmentant de toute autre manière, car ainsi au lieu de le sauver, on risque à le tuer en engorgeant davantage le cerveau, le cœur et le poumon. Il faut donc à la sortie de l'eau, transporter le noyé jusqu'à la maison la plus voisine sur les bras ou sur un brancard, en lui évitant la plus légère secousse et en le tenant seulement couché sur le côté droit et la tête un peu relevée. Arrivé à la maison, on le couche sur le même côté droit et la tête légèrement penché et bien soutenue, sur une table ou une paillasse, ou mieux sur un matelas. On retire de sa bouche les mucosités et tout ce qui fait obstacle au passage de l'air, on lui nettoye les oreilles avec de petits rouleaux de linge, on coupe ses habits pour l'en débarrasser plus doucement, puis on l'enveloppe dans une couverture de laine pour commencer à le sécher et à le réchauffer. Bientôt après on le découvre pour l'essuyer avec des flanelles, ou des linges secs et chauds, ou à leur défaut, avec des éponges, de vieilles hardes ou même du foin sec, afin de le nettoyer de la matière gluante qui souvent le couvre tout entier et arrête la transpiration en augmentant le froid dont il est saisi. Ensuite, on le place toujours dans la même position dans un lit sec et modérément chaud, en lui appliquant sur la poitrine, sur la région de l'estomac, dans le creux des aisselles, et dans les plis de l'aine et des jarrets, des étoffes chaudes et sèches. On a vu opérer ce réchauffement avec beaucoup de succès, en étendant sur le lit une couche de quatre à cinq pouces de cendres préalablement chauffées dans un chaudron, en plaçant le malade sur cette couche et en recouvrant son corps d'une même épaisseur de cendre que l'on renouvelle de temps en temps. Quelquefois on a vu également de bons effets de pareils bains secs et chauds de sable, de sel ou de fumier. Quoi qu'il en soit, dès que le malheureux sera couché sur le lit, on lui fera des frictions, notamment sur la colonne vertébrale, sur les régions du cœur et de l'estomac avec d'autres étoffes également sèches et chaudes ; puis on irritera la paume des mains et la plante des pieds en les grattant fortement avec les ongles ou avec des brosses, ou en y appliquant des sachets médiocrement chauds de cendre, de son ou de sable. Alors on cherchera à retirer l'organisme de son espèce d'anéantissement ; pour cela, on excitera les fosses nasales avec la barbe d'une plume, des rouleaux de papier ou de charpie, de l'eau de Cologne ou des Carmes ou du vinaigre ordinaire, le tout avec la plus extrême réserve, pour éviter au malade de trop vives secousses qui, dans l'état fragile de ses organes, augmenterait la congestion cérébrale et déterminerait sa mort; aussi est-ce encore avec plus de prudence que pour opérer ces irritations il est permis de faire usage du vinaigre radical, de l'alcali volatil fluor, de la poudre sèche de bétoine, de rhue, d'euphorbe, de tabac, ou de la fumée de ces diverses plantes. Il serait même important de ne pas du tout s'en servir si la figure était rouge et violacée, si les yeux étaient brillans et gonflés, et si les membres conservaient encore de la chaleur et de la flexibilité, car alors on devrait saigner en ouvrant les veines jugulaires, afin de dégager promptement la tête et le poumon; saignée, au contraire, qu'il faudrait éviter, si le corps était pâle, froid et raide, car elle donnerait la mort. Après ces premiers soins, on cherche à irriter les voies inférieures, en introduisant dans les intestins du noyé, au moyen d'une canule et d'un tube quelconque, des vapeurs excitantes de benjoin, d'encens ou de genièvre, ou à leur défaut, simplement de la fumée de tabac, et le tout d'après les conseils des docteurs Louis, Stoll, Vitet, Alibert, Orfila, Pia et Guersent. Enfin, il est important, en même temps que l'on prodigue ces soins, de rappeler la respiration du noyé, s'il est possible, en redonnant de l'oxigène au sang pour qu'il puisse reprendre son activité et la rendre également au cœur et au poumon. Pour cela, il faut insuffler de l'air ordinaire dans ce dernier organe, comme l'ont recommandé les docteurs Avenel, Girardin, Vingtrivier, Pouchet et Chaussier. Il ne suffit pas, dit ce dernier, de mettre dans la bouche ou dans les nari-

nes du noyé un tuyau par lequel un assistant pousse de l'air soit avec la bouche, soit avec un soufflet, mais il faut, après avoir introduit une canule jusque dans le larynx, y souffler d'abord un peu d'air avec la bouche ou un soufflet que l'on fait agir jusqu'à ce que les poumons soient remplis ; puis on retire le soufflet pour laisser échapper l'air introduit, et l'on facilite la sortie de cet air par de légères pressions sur la poitrine, puis on recommence ces insufflations et ces pulsions successives pour imiter autant que possible les mouvemens alternatifs de la respiration naturelle. Quelquefois la bouche est tellement fermée et l'épiglotte si fortement appliquée sur le larynx, que l'on est obligé d'introduire l'air ou par l'une des fosses nasales ou par une incision qu'un médecin habile doit seul faire à la trachée-artère, opération que l'on a vu réussir aux Tissot et aux Roux. Souvent aussi il est utile d'introduire dans le tube intestinal comme dans le poumon de l'air atmosphérique. On a même vu Aldini et Leroi d'Étioles ranimer les organes du cœur et le jeu des poumons de plusieurs animaux noyés, en appliquant des chocs galvaniques ou sur le creux de l'estomac, ou sur les nerfs du diaphragme, ou dans l'intérieur de l'une des oreilles. En admettant que les soins prodigués auront rappelé le malade à la vie, il faudra, au premier signe de la respiration renaissante, essayer de faire passer doucement dans sa bouche, avec une petite cuiller, du vin ou de l'eau-de-vie coupés de trois parties d'eau sucrée tiède, sans cependant le forcer à boire tant qu'il aura de la difficulté à avaler ; mais dès qu'il boira, dès qu'il respirera facilement, il sera sauvé, et l'on n'aura plus qu'à rendre grâce à Dieu de ce triomphe ; mais en finissant, nous le répétons encore avec M. Vigné, une longue persévérance peut seule obtenir un heureux résultat, et nous ne devrons enfin cesser nos efforts que lorsque la putréfaction, caractérisée par le soulèvement de l'épiderme, par le ramollissement de la peau, par des taches livides à sa surface, et par l'odeur cadavéreuse, nous préviendra que l'ame du malheureux, objet de notre sollicitude, est en présence de son juge éternel ! J. O. D.

DÉCOUVERTES INDUSTRIELLES ET USUELLES.

Géologie. — *Puits artésiens.* — Avant d'abandonner la transcendance des calculs et des théories, nous trouvons encore au milieu des communications faites à l'académie des sciences, plusieurs faits qui intéressent le propriétaire instruit, pour lequel les applications industrielles ou agricoles ne doivent pas rester étrangères.—Les conclusions d'un mémoire de M. Dufresnoy, sur les terrains tertiaires du midi de la France, sont de ce nombre, et vont remplacer ici le peu de mots dont nous aurions été obligé de faire précéder une note sur un puits artésien, présentée quelques jours plus tard à la même société, par l'estimable et savant M. le vicomte Héricart de Thury : les terrains tertiaires du midi, d'après les observations de M. Dufresnoy, présentent trois étages distincts, séparés les uns des autres par une discordance dans la stratification, c'est-à-dire dans la séparation de leurs couches, car, ajouterons-nous, tout terrain le dernier formé, est divisé par une foule de lignes d'intersection plus ou moins inclinées horizontalement. 2° Cette séparation, indiquée seulement pour le second étage, par une transgression de la molasse au grès tendre, sur les différentes couches du calcaire grossier, est établie d'une manière très-nette pour le troisième étage. 3° L'étage inférieur qui correspond à la fois dans le bassin de Paris aux formations de l'argile plastique ou argile à potier, du calcaire grossier, du gypse et du calcaire siliceux, est représenté uniquement dans le bassin du midi par un calcaire coquillier, analogue aux couches inférieures du calcaire grossier des environs de Paris, dans lequel les miliolites ou petites coquilles fossiles ou pétrifiées, d'une ligne à peu près de diamètre, sont très-abondants. 4° L'étage moyen du midi correspond au grès de Fontainebleau, et aux meulières ou calcaire siliceux du bassin de Paris. Cette partie des terrains tertiaires forme une couverture presque continue dans toutes les contrées de la France dont le sol inférieur est formé de terrains secondaires. Tantôt cette couverture présente ou du calcaire d'eau douce, ou du calcaire siliceux, ou du grès siliceux, ou

des argiles grossières, avec minerai de fer ou de calcaire marin, appelé aussi molasse coquillière, ou des faleurs, c'est-à-dire des masses de calcaire grossier, rempli de miliolites ou de sables siliceux; tantôt elle contient des pierres à plâtre, des rognons de soufre et des liguites, espèce de bois pétrifiés, servant à fabriquer les parures en jay, et que l'on prend souvent pour du charbon de terre, à cause de sa propriété de brûler facilement. 5° Les terrains tertiaires supérieurs, qui sont à peine représentés dans le bassin de Paris par quelques dépôts de sables et de galets, placés sur certains plateaux de la Normandie, ne se trouvent dans le midi qu'au-delà de la Garonne; alors ils n'offrent guère sous forme d'alluvion qu'une couche assez mince, recouvrant le second étage des terrains tertiaires. D'après ce peu de mots sur la géologie de la plus grande partie de la France, qu'il nous soit permis d'ajouter que toutes les couches constituant ces terrains, étant inclinées, il est facile de comprendre que l'eau, quand elle tombe sur les coteaux, s'infiltre entre les vides laissés par les stratifications de ces couches, coule sous terre dans ces vides, et tend à remonter au niveau de son point de départ, dès qu'on lui donne issue. Cette théorie, connue depuis long-temps, avait aussi depuis nombre d'années été mise en pratique dans tout l'Artois, et dans cette contrée on voyait presque partout surgir l'eau au moyen d'un simple trou de quelques pouces de diamètre, que l'on faisait en terre avec le secours d'une forte tarrière. Cependant, ce procédé d'obtenir de l'eau ne se répandit presque pas, soit par insouciance, soit par toute autre cause. Pourtant l'immense utilité qu'il présentait, éveilla la sollicitude de l'un de nos plus habiles géologues, de M. Héricart de Thury. Son espoir n'a pas été déçu; dans une foule de localités, on a vu sortir de terre des jets d'eau inattendus, et encore dernièrement ce savant a fait connaître les résultats du forage d'un puits semblable, exécuté par M. Mulot dans une propriété de M. Desbassins de Richemont, à Congé-sur-le-Cher, département d'Indre-et-Loire. En vingt-un jours, M. Mulot est arrivé à deux cent dix pieds de profondeur dans la craie, d'où il a obtenu six cents litres d'eau à la minute; ensuite à trois cent soixante-quinze pieds, il a fait jaillir du fond des grès verts un jet donnant mille litres d'eau, puis à trois cent quatre-vingt-dix pieds, il a trouvé une troisième nappe d'eau, qui a fourni deux mille cinq cents litres; et enfin ayant percé plus avant, il a fait sortir un véritable torrent, qui vomissait plus de quatre mille litres d'eau et de sables verts, toujours dans le simple cours d'une minute : d'où il résulte, comme l'a fort bien observé le savant M. Arago, que la quantité d'eau fournie en vingt-quatre heures par ce puits artésien équivant à plus de six mille mètres cubes, et donne par jour, deux fois plus d'eau que la rivière de Bièvre ne peut en fournir à Paris dans le même espace de temps. Quelque beau que soit ce résultat, ajoutons que le procédé ancien employé par M. Mulot est seul et fort coûteux. Déjà cet habile sondeur lui a fait subir d'importantes modifications, mais nous plaçons encore au-dessus de ses appareils, ceux employés au Vigan par M. Hamond, et nous regardons en outre comme infiniment supérieure, même à ceux-ci, la sonde chinoise, actuellement employée par M. Selligue, à forer un puits artésien dans l'une des cours de l'École-Militaire, derrière le Champ-de-Mars. Son mouvement continu est des plus économiques, car nous lui avons vu creuser une profondeur toujours de même diamètre de cinq pieds, avec quatre hommes, dans un espace de temps qui ne permettait aux anciens appareils de ne forer dans le même terrain, que huit à neuf pouces avec sept ou huit hommes. Déjà en 1829, M. Héricart de Thury avait fait connaître la lettre d'un respectable missionnaire de la Chine, dans laquelle il donnait la description d'un appareil grossier du même genre, employé par les Chinois. Depuis cette époque, les ingénieurs prussiens ayant utilisé cette description, ont fait construire sur son principe des instrumens perfectionnés dont ils ont retiré les plus grands services. Tout fait espérer que les efforts de M. Selligue seront couronnés des mêmes succès, car jusqu'ici rien ne semble devoir l'arrêter, mais du reste, grand serait l'étonnement des Chinois, si à force de creuser avec l'instrument de leur invention, nous allions un beau matin nous faire jour jus-

que chez eux. Alors serait résolu le grand problême de Maupertuis, qui ne désirait rien tant que de voir percer la terre d'outre en outre.

THÉATRES.

DON JUAN D'AUTRICHE. — COSIMO.—UN MARI CHARMANT.—LES AVENTURES DE JOVIAL.—LE FILS DE FIGARO.—UN FILS.—LA PÉRICHOLE.

Une chose que (dût madame Sophie Gay me flétrir de ce nom qu'elle inventa, du sobriquet de *Grognard dramatique.*) je ne saurais m'empêcher de constater, c'est l'état d'infirmité, d'abaissement, tranchons le mot, de détresse où se trouve réduite, à mon sens, notre première, c'est-à-dire notre vraie, notre seule scène nationale. Ce n'est pas que j'entende par ce mot de détresse élever sur la situation financière de la caisse la plus légère suspicion; grâce à Dieu et au directeur, ce point-là n'est pas inquiétant : si, par malheur, le Théâtre-Français n'a rien gardé des manières du grand seigneur, il n'en a pas non plus gardé les dettes. Jamais, il en faut convenir, la comédie française ne fit mieux ses affaires ; mais jamais aussi, qu'elle l'avoue à son tour, elle ne fit plus mal celles de l'art. Car, parlons franchement, quelle scène, je le demande, quelle scène que celle qui se voit forcée de recruter au Vaudeville et au Gymnase deux premiers sujets dont elle manque! Quelle scène que celle où M. Guiaud, où M. Saint-Aulaire, où M. Desmousseaux sont chefs d'emploi! où Menjaud, comédien estimable d'ailleurs, a remplacé Armand et Fleury! quelle scène que celle où Ligier n'a d'autre doublure que Beauvallet et où mademoiselle Mars n'en a pas!

Je ne suis pas bien vieux encore, et pourtant je me souviens (puisque j'en suis déjà aux souvenirs) je me souviens de ce jour où brillaient là tous à la fois tant de talens divers, et Talma, et Lafon, et Cartigny, et Michaut, et Damas, et Armand, et les deux Baptiste, et Michelot, et Devigny ; en actrices, c'était Leverd, Demerson, Duchesnois, Bourgoin, Rose Dupuis, que sais-je? Quel temps, quel temps que celui-là! Alors tout le succès d'un rôle ne dépendait pas d'un costume historiquement fidèle, d'un énergique frémissement d'épaules, ou d'un cri hardiment lancé. Il fallait d'autres qualités pour réussir: il fallait du goût, de la tenue, de la diction, de la noblesse, beaucoup de choses fort inutiles sans doute, puisque nos grands artistes d'aujourd'hui ont si bien appris à s'en passer.

Et notez qu'en fait de pauvretés je n'ai parlé là que de ceux qui jouent les pièces. Si nous parlons de ceux qui les font!... vraiment je sens que je voudrais ne me brouiller avec personne, et cependant que dire de royautés dramatiques telles que M. de Longpré, telles que M. Scribe, telles que M. Hugo, telles même, il faut bien en venir là, telles que M. Casimir Delavigne? Loin de moi l'idée de prétendre que M. Delavigne soit un homme sans mérite: il en a, et plus qu'il n'en faut pour être de l'académie; mais pourtant, il faut bien l'avouer, le talent de M. Delavigne n'est qu'un talent de deuxième ordre, talent doux, point original; talent qui imite, non qui crée; qui ne sait rien risquer que ce que d'autres ont déjà risqué les premiers ; qui est pour la littérature comme ces fashionables de seconde main attendant pour adopter une mode que les vrais élégans n'en veuillent plus; et, si j'osais ajouter quelque chose au spirituel jugement porté dans ce même recueil par un de nos plus piquans critiques, je dirais que M. Delavigne n'eût, selon moi, jamais été poëte s'il n'y eût eu des poëtes avant lui.

« Et malgré tout cela, M. Delavigne fait courir, me dira-t-on, M. Delavigne fait recette, le *Don Juan* de M. Delavigne vaudra quelque cent mille francs de plus à la caisse du Théâtre-Français ». Eh! oui, sans doute. La raison, c'est que M. Delavigne est l'écrivain

qui travaille le plus en vue de la foule, et le moins en vue de la critique ; c'est à la foule seulement que M. Delavigne veut plaire, et son *Don Juan* même en est une nouvelle preuve : il y a de tout dans *Don Juan*.

Pour l'amateur du vieux mélodrame, il y a le *tyran*, Phlippe II ; le *redresseur de torts*, Charles-Quint ; Sarah, l'*innocence malheureuse*, et jusqu'au *niais*, Quixada.

Pour le partisan du vaudeville, il y a le moinillon Peblo, type frappant des petits cousins, et le héros lui-même, don Juan, qui n'est autre, à y bien prendre garde, qu'un beau colonel du Gymnase, affublé d'un manteau, d'une dague et d'un pourpoint.

Quant au sectateur du drame moderne, il n'aurait qu'à choisir dans des phrases telles que celle-ci : *la pointe de mon épée à ta poitrine ou le plat de mon épée sur ton visage*, pour trouver de quoi se satisfaire ; sans compter que l'ouvrage est tout entier écrit dans sa langue favorite, en prose, licence fort peu poétique, comme on voit.

De façon que *Don Juan d'Autriche* a beaucoup moins l'air, au résumé, d'une pièce de M. Delavigne que d'un mélodrame fait par M. Pixérécourt, corrigé par M. Scribe et récrit par Victor Hugo.

Je n'insisterai pas davantage sur *Don Juan* ; je ne chichanerai pas M. Delavigne sur certaines transpositions et sur certains anachronismes, puisqu'il est reconnu aujourd'hui que l'histoire est, dans une œuvre historique, ce qu'il y a de moins nécessaire, et j'aime mieux quitter le noble prince pour un prince de moins bonne maison peut-être, mais infiniment plus amusant. Je veux parler du prince *Cosimo*.

Cosimo est un honnête garçon qui, bien qu'il ne soit point né prince, n'en occupe pas moins dans le monde une position des plus élevées, et non pas des moins périlleuses : Cosimo est peintre en bâtimens ; la moitié de sa pauvre vie se passe sur une corde à nœuds. Un beau jour, descendant, en chantant, de la corde, le voilà qui tombe dans un salon, un magnifique salon, en vérité, où se trouve, posé sur un fauteuil, quelque chose de plus magnifiqne encore, un habit tout de velours et d'argent. Chacun a son amour-propre ici bas. Cosimo a celui de savoir quel effet un tel habit ferait sur ses épaules ; il l'essaie : mais tandis qu'enchanté de lui-même, il se tourne, se retourne, s'admire et se demande si, après tout, un prince aurait meilleure façon, survient toute la noblesse du voisinage, qui s'empresse près de lui, lui fait la révérence et le salue prince pour tout de bon. Le brave garçon se laisse faire : il commande, menace, ordonne, fait grâce aux uns, punit les autres, prend des airs fats et insolens à faire crever d'envie nos puissances du jour. Par malheur le proverbe qui dit : «Au bout du fossé la culbute, » est de tous le plus infaillible. Au moment où le prince Cosimo est le mieux dans l'esprit de son rôle, arrive le maître de l'habit qui s'en vient reprendre son bien. Et c'est ainsi que Cosimo redevient Gros-Jean comme devant. Car c'est toujours, il faut bien l'avouer, c'est toujours l'habit qui fait l'homme. Si l'habit ne faisait pas l'homme, que serait un ministre et un préfet?

Cosimo est un charmant opéra-comique qui, bien qu'il révèle de la part du compositeur, M. Prévost, toute l'inexpérience d'un commençant, promet du moins pour l'avenir un talent frais et spirituel. Un charmant duo, au deuxième acte, a enlevé tous les suffrages. Grâce à lui, le succès n'a pas été douteux.

Je n'en voudrais pas dire autant du *Mari charmant* du Gymnase. Il se peut, comme le veut l'auteur, que le laid doive en fait d'époux, aux yeux d'une femme prudente, avoir le pas sur le joli ; mais, en fait de pièces, j'ai toujours cru devoir préférer les bonnes aux mauvaises, et M. Dumanoir permettra que la sienne ne me fasse pas changer de façon de penser.

Au surplus, les théâtres, en général, ne sont guère en veine de succès : aux Folies-Dramatiques, *Jovial*, le joyeux *protesteur*, voit à son tour le public ennuyé protester à coups de sifflets le mandat par trop impertinent tiré sur sa facilité. C'est qu'aussi une bonne idée est pour un vaudevilliste une chose si rare, qu'il ne peut la laisser tranquille avant de l'avoir tuée sous lui. Telle a été l'histoire de *Jovial*. Fier d'abord de près de cent

représentations, puis, blessé d'une malheureuse suite qu'on appelait *Jovial en prison*, le voilà qui meurt aujourd'hui de la même main qui le créa, de la main de M. Théaulon.

Encore du moins, M. Théaulon n'exploite-t-il que ses idées ; mais de quel droit M. Burat-Gurgy exploite-t-il celles de Beaumarchais? n'était-ce pas assez du malheureux essai tenté par M. Rosier, sous le titre de la *Mort de Figaro*, et fallait-il encore nous montrer le *Fils de Figaro*? « En général, rien n'est moins spirituel que le fils d'un homme d'esprit, » a dit un homme de beaucoup d'esprit, qui sans doute n'avait pas de fils ; et c'est un axiome que justifie bien le fils de Figaro. Mais, taisons-nous, respect à ceux qui ne sont plus ; le pauvre enfant a suivi dans la tombe le *Figaro* de M. Rosier. Espérons que celui-là du moins sera mort sans postérité.

Au reste, l'Ambigu-Comique n'est certes pas heureux en fils. Le *Fils*, tout court, qu'il a donné immédiatement après le *Fils de Figaro*, n'a pas trouvé meilleur accueil. Je suppose que les auteurs avaient beaucoup compté sur les *verdets* glissés, Dieu sait pourquoi, dans leur pièce. Par malheur, personne n'y a fait attention ; la claque elle-même n'en est plus à crier haro sur une cocarde blanche, ni à s'extasier au récit des *horreurs de* 1815. L'effet des *verdets* a donc manqué, comme manque chaque soir au Palais-Royal l'effet des prêtres dont M. Dormeuil juge à propos de farcir son répertoire. Après le *Couvent de St.-Cyr*, après l'*Aumônier du régiment*, voici venir la *Périchole*, où une comédienne et un évêque se disputent, l'une à qui perdra, l'autre à qui sauvera une ame, l'ame d'un vice-roi. Au dénoûment, il se trouve que l'évêque a converti la comédienne ; il ne manquait, pour l'édification des fidèles du Palais-Royal, que de voir la comédienne convertir au contraire l'évêque.

A. de B.

MÉLANGES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.—CAUSERIES.—RÉVÉLATIONS.

Comme tout passe ! comme les *majestés* de la terre s'usent et s'effacent ! Un roi, (un roi de nouvelle origine, il est vrai), est arrivé à Paris depuis dix jours, et personne ne le sait; ou si quelqu'un en a eu connaissance, personne n'y a fait attention. Autrefois, toute la grande ville se serait émue, se serait portée au-devant de la majesté voyageuse : administrateurs, maires, échevins, lui auraient débité des discours de *bien-venue*, et offert les pains et les vins d'honneur. Aujourd'hui, pas un Parisien n'a mis la tête à la fenêtre; pas un savetier n'est sorti de son échoppe, pas une poissarde n'a levé la tête pour voir passer Léopold de Saxe-Cobourg, dit le roi des Belges, et sa jeune épouse, fille de Louis-Philippe... Pour m'expliquer cette indifférence, je me demande si c'est à la *majesté* qu'il manque quelque chose, ou au *peuple* qui se dérange si peu pour elle ?

Ce peuple se dérange-t-il davantage pour voir Monsieur le duc d'Orléans partant pour l'Afrique ? Eh ! mon Dieu non. Que Léopold arrive, que son beau-frère parte, tout cela est même chose, et la presse a plus parlé du Don Juan d'Autriche, de Casimir Delavigne, que des princes arrivans et partans.

Il y a eu un temps où c'eût été un événement de grand intérêt qu'un jeune dauphin de France, déployant le drapeau des fleurs de lys pour aller guerroyer *outre-mer;* le peuple se serait mis debout pour le voir partir, et des vœux auraient été faits pour lui dans les temples. J'ai cherché à trouver quelque chose de semblable à ce moment de départ de Monsieur le duc d'Orléans, mais en vérité je n'ai rien vu de pareil.

A propos de cette expédition d'Oran, on a plus parlé du fils du maréchal de Reggio que de tout autre, et voici pourquoi : Le marquis d'Oudinot depuis 1830 s'est tenu à l'écart de la chose publique actuelle; une seule fois, je crois, il a paru à une revue ; aussi il croyait qu'on ne pensait pas à lui, quand le ministre de la guerre l'a fait mander pour lui dire

qu'on lui offrait le commandement de l'expédition... Un officier français, le fils d'un maréchal de France, ne peut jamais refuser des coups de fusil, et un frère ne pas saisir l'occasion de venger son frère. Le marquis d'Oudinot a donc accepté ; il ne va pas à la nouvelle cour, mais il n'hésite pas à aller à Oran. On assure qu'après cette mission remplie, il rentrera dans sa noble retraite.

La rumeur publique fait encore entendre le nom du président Jackson. Une question d'honneur, c'est toujours populaire en France... Le républicain des États-Unis ne veut nullement entendre parler d'excuses ou de rétractation : MM. de Broglie et Thiers seront donc encore forcés de faire de *la grandeur*, *du courage et de la dignité* à la tribune, quand se r'ouvrira la session parlementaire... Gare à eux, si notre Berryer est là ; son éloquence a toujours des foudres.

La Chambre des pairs va aussi r'ouvrir ses portes dorées, et le Corse Fieschi et trois autres hommes accusés d'être ses complices, comparaîtront à la barre de la *noble* Chambre... Fieschi y viendra presque florissant de santé tant on a eu soin de lui ! Jamais on n'avait si bien choyé, caressé, engraissé un homme pour le faire parler et mourir. Aussi, nous le prédisons au ministère actuel, son humanité sera en grande renommée dans l'avenir. Louis XVI au Temple rencontrait bien moins d'égards que Fieschi n'en éprouve à la Conciergerie. Dites donc maintenant qu'il n'y a pas *progrès* !

En Espagne aussi, il y a progrès : progrès révolutionnaires, progrès dans le chemin des abîmes ; les jacobins y poussent la jeune reine et sa fille. Il y a quelques mois que l'irréligion avait demandé à Marie-Christine la suppression de plusieurs couvens ; elle a cédé alors, et aujourd'hui on exige de sa peur et de sa faiblesse de bien plus grands sacrifices, c'est presque la suppression générale des maisons religieuses qu'elle vient de signer.

Don Carlos se maintient toujours dans une bonne position, et l'esprit révolutionnaire, en effrayant les gens paisibles lui donne des partisans de plus. Le vice fait souvent aimer la vertu.

A Kalish, à Tœplitz, on ne sait ce qu'ont fait les souverains du nord; ont-ils pensé à leur frère en royauté, armé pour soutenir ses droits ? ont-ils pensé à eux-mêmes ? l'avenir nous l'apprendra ; en sortant de ces conférences d'empereurs et de rois, sa majesté impériale Ferdinand d'Autriche est allée dîner chez des majestés tombées : si entre ces illustres personnages, il y a eu de l'embarras, je me figure qu'il n'aura pas été du côté des nobles exilés.

La littérature dans la dernière quinzaine n'a pas été stérile ; deux ouvrages ont occupé ceux qui lisent et fait parler ceux qui critiquent et qui jugent. Depuis long-temps on n'avait trouvé autant de pureté de style, autant de poésie, autant de couleur orientale que dans la *Bédouine* de M. Poujoulat : une jeune fille du désert; un homme de notre monde, dégoûté, fatigué de notre civilisation ; un amour pur entre ces deux êtres, voilà tout le livre. Eh bien! de cette pensée il a découlé de ravissantes peintures, de touchants tableaux... en lisant ces deux volumes beaucoup trop minces et trop petits, on se souvient et de la Bible, et d'Homère, et d'Atala, et de Réne ! Si après la lecture de ce livre on devine que son auteur est jeune, certes ce n'est pas parce que l'on a trouvé des taches et des défauts de style dans son ouvrage. Non, on pressent sa jeunesse, aux nobles, aux généreuses pensées, aux douces, aux poétiques images que l'on rencontre à chaque feuille de la *Bédouine*, et que l'on ne donne plus, hélas! à ses lecteurs, lorsque l'on a vieilli.

M. le comte Alfred de Vigni a aussi publié *Grandeurs et Servitude militaires*. Dans ce livre, comme dans tout ce qu'écrit l'auteur de *Cinq Mars*, il y a beaucoup de verve, de force, de talent, et à côté de grandes beautés, des taches. En remarquant ces taches, on voit que l'auteur les a laissées tomber exprès sur ses pages, par condescendance pour le goût actuel. C'est là un des torts de M. de Vigny. Nous comptions pour démontrer notre pensée, faire des citations de *Grandeurs et Servitude militaires*. Mais l'espace nous manque aujourd'hui.

Don Juan d'Autriche par Casimir Delavigne, voilà vraiment le *grand événement de l'actualité*: j'ai été assez heureux pour assister à la première représentation de ce beau drame. Les *Puristes*, les *Puritains littéraires* ont fait à l'auteur bien des reproches que je n'aurai pas le courage de lui adresser; les *Puritains littéraires* reprochent à l'*auteur de Don Juan* d'avoir dénaturé l'histoire. . . . .
. . . .

On lui dit: « Les grandes figures de Charles-Quint, de Philippe II et du prince don Juan sont singulièrement travesties; les caractères ne sont pas conservés: les dates, ces clés de l'histoire, sont fausses, don Juan n'avait que quinze ans lorsqu'il fut reconnu par son frère, et l'auteur lui en suppose au moins vingt-cinq. Aucun historien ne rapporte que Charles-Quint ait donné l'épée de François Ier à son fils naturel, car elle n'est pas sortie de France, et nous l'avons vue au Musée d'artillerie. »

Tout cela peut être vrai, mais tout cela n'empêche pas le drame de marcher, de se dérouler avec un immense intérêt; le tort que j'aurai le courage de reprocher à M. Casimir Delavigne, c'est le rôle de Quixada, tuteur niais et trompé, qui n'est digne que d'un mélodrame du troisième ordre du boulevard; les niais sont bien usés aujoud'hui, et Charles-Quint l'était trop peu pour en choisir un comme Quixada.

Tout ce personnel qui entoure le jeune prince est malheureusement imaginé, ou plutôt ne l'est pas du tout *imaginé*: il est pris à l'Ambigu-Comique et à la vieille Porte Saint-Martin..... Don Juan non plus n'est pas de son temps..... mais passé cela et des redites contre la cour de Rome, je le répète dans toute mon indépendance *de causeur*, j'ai trouvé un grand attrait dans la pièce nouvelle; il faut bien que cet attrait ait été grand, car mon esprit et mon corps ont oublié que la représentation avait duré cinq heures au moins! Parmi les bonnes choses du drame, il ne faut pas oublier que M. Delavigne n'a parlé du roi chevalier, de notre François Ier, qu'avec admiration; un grand talent avait insulté ce roi, un beau talent l'a vengé.

Il faut redire encore que parmi les bruits de la quinzaine, la nouvelle de la mort d'Alexandre Dumas a circulé; espérons que le poète voyageur reviendra bientôt nous prouver qu'il existe, en donnant à son pays quelque bon ouvrage. Il y a en M. Dumas de quoi faire des chefs-d'œuvre: le ciel inspirateur de l'Italie aura encore aidé son génie. Qu'il revienne donc, le théâtre l'attend.

M. Devilliers s'étant absenté et n'ayant pas fait publier dans le délai voulu par la loi la délibération qui le nommait administrateur de la société de la *Jeune France*, cette délibération est nulle en ce qui le concerne; en conséquence, M. Jules Forfelier conserve ses fonctions d'administrateur.

JULES FORFELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



Abbaye de St. Denis.

Echo de la Jeune France

L'ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

L'*Echo de la Jeune France* paraît en 2 éditions, 1° une édition de luxe, avec gravures, les 1er et 15 de chaque mois, prix : 13 fr. 50 c. par an ; 2° une édition mensuelle, le 5 de chaque mois, prix, par an, 7 fr. 50 c.—On souscrit, à Paris, rue Ménars, 5, dans les bureaux des postes, des messageries, et chez tous les libraires. (Les lettres non-affranchies sont refusées.)

SOMMAIRE.

QUATRIÈME ANNÉE DE LA JEUNE FRANCE.

Dans une réunion d'hommes graves appartenant aux premiers rangs de la société tant dans l'ordre ecclésiastique que dans l'ordre civil, une publication de la plus haute importance avait été résolue pour satisfaire aux vœux depuis si long-temps exprimés par toutes les familles d'avoir une Revue que les parens pussent en toute sécurité laisser exposée au milieu de leurs salons à la curiosité de tous. La *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, ont trop souvent le malheur de renfermer des histoires ou des théories de la plus funeste influence sur des esprits impressionnables ; une REVUE CATHOLIQUE dans des conditions de périodicité et de prix semblables à celles de la *Revue des Deux-Mondes*, avait donc été décidée, et un prospectus couvert des noms les plus justement en vogue allait paraître, annonçant une Revue telle que l'élite de la France doit en posséder une. Une REVUE CATHOLIQUE, c'était une littérature, une poésie, une philosophie, des a

inspirés du ciel; c'était un recueil comme l'imagination la plus pure, comme l'intelligence la plus haute pouvaient en concevoir un, mais comme la main des hommes n'en avait pas encore réalisé.

Nous avons compris tout cela et prévu l'immense succès d'un pareil recueil au milieu de notre renaissance au catholicisme, principe de toutes les beautés dans la littérature, dans les sciences et dans les arts ; dès lors, nous nous sommes entendus avec les auteurs de ce beau projet, et à la suite de longues discussions sur l'inconvénient de créer une *Revue catholique* à côté de l'*Écho de la Jeune France, journal de réforme par le christianisme*, et l'avantage de ne faire de ces deux recueils qu'une Revue qui agirait avec d'autant plus de puissance que les forces de ces deux publications et leurs moyens d'action seraient réunis ; Le 15 octobre dernier, une fusion a été décidée aux conditions suivantes :

1° L'*Écho de la Jeune France* se soumettra aux exigences de la loi du 9 septembre. Il donnera 48 pages au lieu de 20 tous les quinze jours, afin de terminer sa 3e année et d'avoir rempli ses obligations envers ses abonnés pour le 15 décembre 1835, époque où devait commencer la publication de la *Revue catholique*.

2° A partir du 15 décembre 1835, l'*Écho de la Jeune France* prendra le titre suivant :

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE.

3° La *Jeune France*, *Revue catholique* continuera de paraître le 1er et le 15 de chaque mois, mais dans des conditions de volume et de prix telles qu'en donnant à la fin de l'année autant et même plus de matière que les recueils qui coûtent 30, 48, et jusqu'à 56 francs par an, elle soit de **10**, **28**, et **36** francs MOINS CHÈRE.

4° La *Jeune France*, *Revue catholique*, *formera tous les six mois un volume de* 30 *à* 36 *feuilles*, *grand Jésus*, *format semblable à celui actuel*, *et orné d'au moins* 12 *planches gravées ou lithographiées*, *qui se rapporteront au texte*. 2 vol. par an.

5° Le prix de la *Jeune France*, *Revue catholique*, sera, pour SIX MOIS 11 francs, en sus par la poste 2 francs ; pour l'étranger 3 francs 50.—POUR UN AN, 20 francs ; en sus par la poste, 4 francs, et pour l'étranger 7 francs.

Edition mensuelle, 13 francs par an ; 15 francs pour l'étranger.

POUR 6 FRANCS PAR AN,

On pourra souscrire à l'*édition populaire* de la *Jeune France*, *Revue catholique*. Cette *édition* comprendra les articles choisis qui seront publiés en 2 volumes in-18 par an, 1 volume par semestre. Ainsi, la *Jeune France*, *Revue catholique*, sera à la portée de toutes les bourses : 6 fr., 13 fr. et 20 fr.

Nota. L'année courante, dont la collection sera complète le 15 décembre, formera le 1er *volume* de la 2e période de la *Jeune France*.

I.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

PETIT COURS D'HISTOIRE.

(Voir la livraison précédente.)

Au titre nouveau qui se lit en tête de nos articles, vous avez pu voir qu'on avait agrandi notre tâche, et comme élargi le cadre dans lequel chaque mois ou chaque quinzaine, il nous était donné d'écrire quelques lignes. Oui, on veut maintenant qu'aux impressions du présent nous rattachions plus souvent les souvenirs du passé ; que, mettant plus souvent en regard les hommes d'autrefois et les hommes d'aujourd'hui, les choses d'aujourd'hui et les choses d'autrefois, nous allions chercher au loin, autant que notre faible vue pourra le permettre, les mystérieuses explications des événemens qui se passent sous nos yeux : en un mot, de chroniqueur que nous étions, racontant les petits actes de nos gouvernans, répétant les petits bruits qui se font parmi nous, on veut maintenant que nous nous efforçions de prendre plutôt les allures de l'historien ; et certes, si nous ne craignions de faire mieux ressortir notre impuissance en exprimant l'importance du travail qui nous est confié, nous dirions qu'une telle idée est sagace et féconde.

C'est qu'en effet toutes choses se lient et s'enchaînent dans les destinées des peuples et des pouvoirs. Les événemens d'aujourd'hui sont amenés par ceux d'hier, et ceux d'hier par ceux de la veille, comme dans ces fleuves qui sillonnent nos campagnes le flot presse le flot depuis la source d'où les eaux jaillissent jusqu'aux profondeurs de l'Océan ; puis d'ailleurs, dans cette vaste étendue qu'il parcourt, qu'un peuple s'avance lentement, ou qu'il marche à pas tumultueux et précipités, comment se rendre compte du mouvement qui lui est imprimé, de la direction qu'il suit, sans regarder par derrière les empreintes qu'il a pu laisser ?

C'est, sans nul doute, faute de prolonger ainsi le coup-d'œil qui est jeté sur l'histoire, c'est faute de songer au passé, en se préoccupant du présent, qu'on peut se prendre à douter de notre avenir, à désespérer de nos destinées. Que si, par exemple, vous contemplez seulement certaines époques des quarante-cinq dernières années qui viennent de s'écouler quel impénétrable chaos vient attrister l'ame et confondre l'esprit? Pourquoi tant de ruines, tant de désastres, tant de douleurs! où allons-nous par ces routes tortueuses et souvent sanglantes? quelle fatalité nous y a conduit? qui oserait dire encore qu'il se trouve au-dessus de nous une sage et bienfaisante providence qui préside aux développemens de l'humanité? Mais silence au doute et à l'anathème ! Regardez plus loin, regardez au-delà de quarante-cinq années, embrassez toute l'existence de notre nation et dans cette noble histoire, entremêlée de gloire et de revers, vous verrez le

bien sortir du mal, les grandeurs suivre l'abaissement; l'espérance vous viendra au spectacle de tant d'obstacles, surmontés déjà, de tant d'épreuves traversées avant nous. Sévère, mais belle destinée de l'humanité, après tout, de s'élever ainsi par sa force, de gagner pour ainsi dire sa vie à la sueur de son front, et de pouvoir se dire, quand viennent les jours de la prospérité, qu'elle les a rudement achetés par l'infortune !

Mais réfléchissons, je vous prie, un peu plus longuement que nous ne l'avons fait dernièrement sur toutes les crises que la nation française a rencontrées sur sa route, se relevant toujours de toutes ses chûtes, et se grandissant peut-être sur chacune de ses ruines.

A peine la société française a-t-elle commencé à s'établir sur des bases plus fixes, à peine a-t-elle placé à son sommet une royauté qui peut tenter de grandes entreprises, parce qu'elle a la conscience de sa perpétuité; parce qu'héréditaire, elle peut léguer à l'avenir le soin d'accomplir ce que le présent n'aura pu achever; à peine les États-Généraux ont-ils consacré la loi d'hérédité de la couronne, écoutez les cris de guerre de l'Angleterre retentir encore autour de nos murs; voyez la bannière anglaise flotter encore sur nos villes; et, pendant que l'ennemi est aux portes, le désordre et la division qui s'appellent alors plus que maintenant du nom d'un homme, le désordre et la division excités par le roi de Navarre dévorent la nation au cœur; où est alors la royauté? Elle est captive : aristocratie, tiers-état et peuple se précipitent dans les troubles civils; le peuple a saisi la hache et la torche; la jacquerie désole nos campagnes : vous vous demandez qui pourra sauver la France, quand, au milieu de tant de passions et de haines, vous voyez apparaître la figure calme de Charles-le-Sage; quand vous voyez venir ce règne réparateur qui vous montrera l'Anglais vaincu et repoussé; qui vous montrera nos armées portant leur courage à des expéditions lointaines; qui vous montrera la France, se ranimant par degrés, jusqu'à ce que vienne la démence de l'infortuné Charles VI lui susciter de nouveaux périls.

Oh ! mais qu'alors la France est encore plus désolée ! La royauté que va-t-elle devenir représentée aux yeux des peuples par un roi fou et par une reine débauchée, foulée aux pieds par ces ducs de Bourgogne, qui se portent les continuateurs du roi de Navarre? que va devenir la nation qui se partage entre le droit et l'ambition, entre son vieux roi et Isabelle, entre le jeune dauphin et le duc de Bourgogne; l'Anglais cette fois a placé la couronne sur sa tête; il a essayé de trôner dans Paris : mais gardez-vous cependant de penser que nos derniers jours soient venus; n'apercevez-vous pas cet enfant qu'un serviteur fidèle emporte des murs de la capitale mise à feu et à sang? bientôt vous allez le retrouver se faisant sacrer modestement dans une petite église, entouré seulement de quelques vaillans soldats; cet enfant s'appellera Charles VII, et c'est avec lui que la royauté reprendra sa force, la nation sa puissance, que toutes deux se redresseront après avoir mis pour long-temps hors du territoire les armées anglaises, qu'on y verra pourtant reparaître deux fois encore, à des siècles de distance, quand la postérité de Charles VII en sera exilée, après Leipsick et Waterloo?

Mais qu'est-ce encore que tout cela? qu'est-ce que ces querelles? qu'est-ce que les cris de Navarre et de Bourgogne, près du tumulte que la réforme va faire plus tard, près de ces guerres religieuses qui déchirent le quinzième et le seizième siècle? Ce ne sont plus maintenant seulement des hommes qui se ruent les uns contre les autres, ce sont des idées; et c'est bien là vraiment que notre nation semble perdue à jamais : où est le pouvoir que saisissent tour-à-tour les parlemens, les Guises, les factions? où est la société qui voit battre en brèche à la fois sa religion et son gouvernement? où est la royauté attaquée en même temps par la ligue et par la réforme, par le catholique et par le protestant? Certes, si les Guises n'usurpent pas alors le nom de roi, ils usurpent bien la puissance royale; et pourtant, après que trois règnes viennent de s'écrire en caractères de sang, après que pouvoir et société tout a semblé s'anéantir, quels grands règnes et quelles grandes époques se lèvent à l'horizon de l'histoire! C'est le règne d'Henri IV qui pacifie la France à l'intérieur;... c'est le règne de Louis XIII et de Richelieu qui tous deux, malgré les querelles des grands seigneurs et des ministres, jettent au-dehors les fondemens de cette prépondérance que nous allons exercer sur l'Europe.... c'est enfin le règne de Louis XIV qui résume, à lui seul, ces deux actions, et qui doit montrer la gloire et la science, les conquêtes laborieuses de nos armées et les conquêtes pacifiques du génie se confondant dans une majestueuse unité......

Or à présent, je vous le demande, quand on vient de se rappeler ainsi tout ce qu'à différentes époques nous avons souffert de désastres; quand on vient de compter les tempêtes dont nous avons été battus, qui pourrait désespérer de l'avenir de cette nation si vivace et si robuste? imaginez-vous un abîme si profond où puisse rester la fortune de la France, quand elle est sortie saine et sauve de tous ces gouffres que lui avaient creusés tour à tour les guerres civiles et les guerres étrangères, les querelles aristocratiques et les guerres religieuses? et remarquez surtout ce qui est advenu jusqu'à nos jours de la royauté, au travers de tant de fortunes diverses que nous avons vu se continuer : souvent on lui jette à la tête comme une insulte ses deux exils d'hier, et l'on se prend encore à lui montrer avec orgueil l'échafaud du petit fils de Louis XIV. Eh! mon Dieu! sa part d'adversité a été bien plus large, ses plaies ont été bien plus nombreuses! Avant de connaître et l'échafaud et l'exil, elle a été captive à l'étranger avec le roi Jean et François I[er], folle avec Charles VI, poignardée au cœur de Henri III et de Henri IV, et tout cela n'a pas empêché qu'elle ne fût ensuite réparatrice avec Charles V, chevaleresque et aventureuse avec Charles VIII, puissante et respectée avec Louis XIV, comme plus tard non plus, l'assassinat de Louis XVI et les deux exils n'ont pas su faire qu'elle ne revînt pas nous faire revivre la liberté politique sacrifiée par la convention et par l'empire, et nous ramener des jours calmes après vingt années de révolution!

Je devrais maintenant avec cette foi dans l'avenir qu'inspirent les souvenirs du passé, m'efforcer de faire ressortir les enseignemens qu'ont pu nous donner encore nos quinze derniers jours: mais que s'est-il passé depuis ce temps? ne

sommes-nous pas dans un de ces momens transitoires, où les leçons se préparent plutôt qu'elles ne se donnent. La chambre des pairs va reprendre le cours de ses procès, sous la sauve-garde des lois d'intimidation. Nos ministres élaborent les projets de la session qui s'avance ; et peut-être aussi se demandent-ils, avec une juste inquiétude, sur quels terrains vont s'engager les combats. En Espagne, les juntes révolutionnaires laissent à M. de Mendizabal un moment de calme, que viendront bientôt sans doute interrompre de nouvelles exigences, tandis que Charles V ne laisse lui à l'usurpation ni trève ni repos, et qu'il vient encore de remporter à Salvatiéra un avantage signalé. Attendons. J.



II.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

ANTONI DESCHAMPS.

DERNIÈRES PAROLES, POÉSIES (1).

Dernières Paroles!.... Tel est le titre d'un livre jeté dans le monde sans nom de poète!.... A ce titre funèbre n'éprouve-t-on pas déjà un intérêt pénible? Quel est cet inconnu qui, prêt à quitter la terre, lui fait des avertissemens, des révélations, et ne daigne pas se nommer? Mais si les morts n'ont plus souci des vivans, les vivans chérissent les morts illustres; il y en a mille bonnes raisons. Efforçons-nous donc de soulever le voile placé devant nos yeux; découvrons celui qui a voulu se soustraire à notre admiration ou à notre blâme; la curiosité est tellement dans notre nature, nous sommes tous si portés à contredire; nous nous plaisons tant à rabaisser qui s'élève et à élever qui s'abaisse. Combien de fois n'a-t-on pas vu se réaliser cette parole évangélique par des causes peu édifiantes : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. »

Il faut dire que notre sagacité n'a pas eu là beaucoup à s'exercer. En ouvrant le livre nous trouvons cette dédicace : *A mon frère;* puis, la première pièce est une invocation au Dante dans un style qui rappelle un traducteur bien connu du Dante. En allant plus avant, nous rencontrons une foule de noms qu'on est habitué à voir figurer ensemble, et le nom même de ce frère auquel le livre est dédié. Ce frère s'appelle Émile. Notre auteur est donc M. Antoni Deschamps, le traducteur du Dante, le frère de M. Émile Deschamps, cet écrivain, ce poète qui a enrichi notre littérature de tant de productions naïves, grâcieuses, élevées, touchantes! C'est une gloire réservée à notre patrie de posséder des familles d'orateurs, de peintres, de poètes. Nous avons eu à la fin du dernier siècle les deux Chéniers; le grand siècle avait eu les deux Corneilles; de nos jours MM. Émile et Antoni Deschamps ne se prêtent point leurs rimes, comme les deux Corneilles, mais ils s'adressent réciproquement leurs vers; ils se font fraternellement l'un à l'autre hommage de leur gloire, et cette gloire en rejaillit plus vive sur chacun d'eux. Mais quel caractère distinct, opposé même, offre le talent de ces poètes de même sang, de même origine. Autant la muse d'Émile s'était montrée hâtive, souple, flexible, pure, élégante, variée, autant sa physionomie était douce, rieuse, vraiment française, autant la muse d'Antoni est sombre, sévère, laborieuse; il semble qu'elle n'ait pu venir au monde, comme César, qu'après un enfantement douloureux. Cependant elle n'est point atteinte du spleen de l'An-

(1) 1 vol. in-8°.

gleterre, ni de la langueur mélancolique de l'Allemagne ; c'est une nature espagnole, grave, hautaine, expressive même par le silence ; elle a des passions ardentes, enivrantes, mais concentrées, qui éclatent, qui saisissent par des explosions inattendues. On voit que ces deux frères poètes forment deux types à part, et tous deux d'une puissante originalité.

M. Antoni Deschamps est entré dans la lice avec audace, et son coup d'essai a été un coup de maître. Aussi hardi que le Cid lorsqu'il allait se mesurer avec le comte, il n'a pas été moins heureux dans son duel périlleux avec le Dante. C'est un combat à outrance que se sont livré les deux poètes, une lutte de pied ferme, corps à corps, où le vaincu couronne lui-même son vainqueur. Le Dante, ce mâle génie si inspiré, et dont la pensée énergique a créé une langue qu'aucun autre n'avait pu parler depuis en Italie, le Dante s'est irrité sans doute de voir un homme, à l'idiôme étranger, prétendre redire comme lui ce qu'il avait si bien dit, et lui arracher un secret que personne encore n'avait pénétré ; il s'est ri de sa témérité et s'est renfermé dans sa force imposante, invincible, et cependant il lui a fallu céder à l'ascendant fatal de ce nouvel émule.

Après un tel début, que ne devait-on pas attendre de M. Antoni Deschamps ? Il s'est montré digne de lui-même dans ses nouvelles poésies, et ce qu'elles offrent d'abord de remarquable, c'est qu'elles sont pleines d'actualité. Quel que soit le dédain de notre époque pour les œuvres d'art, ce qui lui donnera un triste renom dans la postérité, quelle que soit l'indifférence qu'on affecte partout pour la poésie, ici il y aura nécessité de rompre avec la mode, parce que ce livre est un fait grave, important, sérieux, qui touche à nos passions, nos intérêts, notre avenir. Ici la société a devant elle un poète qui s'est souvenu que la lyre avait été donnée par le ciel à la terre, non-seulement pour charmer les hommes, mais pour les instruire, les gouverner ; aussi, comprenant sa noble mission, il s'écrie :

Montrez-vous revêtus de votre dignité,
Poètes, révélez toute la vérité.

Ce livre de poésies, en apparence détachées, forme dans son ensemble un beau poème ; c'est une trilogie dont le sujet est l'Italie, la France et le poète lui-même. Les études sur l'Italie sont des tableaux fortement empreints de couleur locale, de goût du terroir ; ce sont des fantaisies d'artiste dont il n'y a dans notre langue aucun modèle, et qu'on pourrait peut-être comparer à certains chapitres du *Voyage sentimental* de Sterne, pour l'observation, pour la finesse exquise du sentiment, mais que le génie poétique a rehaussé par l'éclat de toutes ses richesses. Les études sur la France sont des satires, cela devait être ; et les questions les plus hautes, les plus palpitantes y sont traitées. Les études psycologiques que le poète fait sur lui-même seraient définies d'une manière incomplète sous le nom d'élégies ; c'est le chant d'une douleur profonde et inconnue ; c'est un caractère nouveau de souffrance dont le type n'existe nulle part ; c'est du nouveau lorsqu'on croyait depuis si long-temps qu'il n'y avait plus rien de nouveau sous le soleil ; c'est une douleur réelle, une douleur de l'ame et du corps, près de laquelle s'effacent les plaintes de Pétrarque et de Lamartine, et qui laisse à

peine quelque pitié pour Sylvio Pellico dans sa prison, et pour Job sur son fumier. Oh ! quelque blâsés, quelque égoïstes que soient les hommes de notre âge, ils seront émus par ces accens victorieux, qui vont chercher et remuent les sensations cachées dans les plus secrets replis de nos cœurs.

Mais, avant d'entrer dans le détail des cruelles révélations du poète, suivons-le d'abord en Italie, où l'entraîna, bien jeune encore, l'amour des arts, son premier, presque son unique amour, et où il trouva des jours heureux. C'est une miraculeuse destinée que celle de l'Italie, qui, après avoir maîtrisé le monde par ses armes, devait le conquérir plus tard par ses doctrines, et demeure ainsi à travers toute la suite des siècles la reine de l'univers. C'est là que les plus grandes fortunes, dans les temps antiques ou modernes, se sont disputé l'empire ; c'est là que les plus grandes renommées ont cherché leur consécration. Quelle terre que celle qui a vu naître dans son sein les merveilles des siècles d'Auguste et de Léon X, que la patrie des Scipions, des Médicis, des Farnèse, de Virgile et du Dante ; quelle terre que celle qui a produit les Raphaël, les Michel-Ange, les Cimarosa, les Rossini. L'Italie, l'Italie, tel est le cri qui s'entend de toutes les parties du globe, avec le même enthousiasme que les compagnons d'Énée le poussèrent jadis en apercevant cette terre ! L'Italie, c'est le premier but du voyageur, c'est un lieu sacré de pélerinage ! Depuis des siècles, elle est foulée par des savans et des artistes ; poètes, philosophes, historiens, antiquaires, guerriers, ont fait à l'envi l'inventaire de ses richesses ; tous l'ont décrite avec amour, et cependant on voit sortir chaque jour des découvertes nouvelles de cette mine inépuisable. De quelle sainte et fervente admiration a dû se prendre M. Antoni Deschamps pour ce pays, à la vue de son beau ciel, de ses ruines, de ses monumens, de ses arts et de son peuple artiste et passionné. Aussi avec quel charme, avec quel bonheur, il retrace les scènes dont il a été témoin. Il est curieux de voir cet homme, dont toute l'activité est concentrée dans la pensée, qui est le moins actif, le moins expansif de tous les hommes, se passionner pour cette vie toute extérieure des peuples du Midi, pour ces passions inquiètes, turbulentes. Il admire d'autant plus l'action qu'il en est plus incapable lui-même. Et pourtant sa joie est troublée, au milieu de toutes ces merveilles, par une pensée douloureuse ; il gémit, lui, étranger, lorsque tout chante et folâtre autour de lui, parce qu'il songe que l'Italie est esclave de l'étranger :

Et je disais tout bas : Ah ! ma belle Italie,
Seras-tu donc toujours le sol de la folie.
Pauvre reine ! sans sceptre, en vêtemens de deuil !
Ah ! chanteras-tu donc jusques dans le cercueil !
Suspends ta lyre d'or aux branches de tes saules !

L'auteur nous retrace les pompes religieuses du Vendredi-Saint et de la fête de Pâques, et la sainte émotion dont il a été frappé par ces imposans spectacles a maintenu sa muse à la hauteur de ces grands sujets. Il nous donne ensuite une course de Barberi à Rome, les dernières fêtes du carnaval, une vue de Naples, et élève une plainte éloquente sur la tragique destinée du divin Cimarosa. M. Antoni Deschamps a dit quelque part :

J'aime avec passion la terre d'Italie ;
C'est la terre du beau, du vrai, du naturel.

Ces vers seront la juste appréciation des qualités qu'il a montrées dans ses études sur l'Italie; il est constamment vrai, beau, naturel; il a senti en artiste, et il a peint en artiste.

Repassons les monts avec notre poète, et rentrons dans notre belle et glorieuse France! Mais que sont devenues sa gloire et sa prospérité? Quel affligeant spectacle elle présente! Partout des dissentions, des désordres, la guerre civile! La licence, se couvrant du masque de la liberté, donne carrière aux plus mauvaises passions. Ces excès ont trouvé une juste flétrissure sous la plume de M. Antoni Deschamps. Voici un trait que Paris n'a pas sans doute oublié, et qu'il a signalé avec courage au mépris de l'avenir :

L'autre jour, à Paris, dans la ville où nous sommes,
Un courtier, en causant avec un de ces hommes,
Un de ces financiers, dépose son chapeau
Sur le maroquin vert du splendide bureau.
Le financier trouva la licence incongrue,
Et d'un revers de main le jeta dans la rue.
Or, l'autre avait du cœur; mais une femme aussi,
Et des petits enfans qu'il nourrissait ainsi,
Et venait au Mondor demander une affaire....
Il se mordit la lèvre, et, forcé de se taire,
Maudit l'homme au cœur sec, et l'implacable faim
Qui l'obligeait, hélas! d'en attendre du pain ;
Et ce père, navré jusques au fond de l'ame,
Lâche pour ses enfans et lâche pour sa femme,
Immobile et muet dévora son affront,
Et sortit sans cracher sur cet ignoble front.
Ah ! par le ciel ! messieurs de la haute finance,
Qui traitez vos vassaux avec tant d'insolence,
Votre aristocratie est plus lourde à porter
Que celle que nos fronts viennent de rejeter!

Et ailleurs, voyez en quels termes il stigmatise le cynisme qui envahit la scène dans ces jours de deuil :

Depuis que nous avons conquis nos libertés
Nous nous sentons les bras liés de tous côtés !
Eh bien ! silence donc, faiseurs de vaudevilles
Qui trafiquez, chez nous, des querelles civiles
En d'ignobles couplets, où le parti des morts
Est lâchement foulé sous les pieds des plus forts ;
Gens qui voulez de l'or, et dont la frénésie
Va profanant partout la sainte poésie.
Vous que je voudrais voir, ceints de vils tabliers,
Croupis dans une échoppe, à faire des souliers

Car, à ce métier là l'on gagne aussi sa vie,
Et c'est du moins sans crime et sans ignominie.

Juvénal et Perse ont-ils trouvé des traits plus énergiques pour flageller les vices de leur époque. La satire ainsi écrite devient une œuvre de courage et de haute moralité. Et ce ne sont pas seulement les puissances du jour auxquelles il a osé dire la vérité ; il n'a fait grâce à aucune espèce de coupables, et a proclamé hautement ce qu'il pensait de ces *Brutus d'estaminet*, de ces planteurs d'arbre de la liberté, qui rêvaient le retour du bonnet rouge et de la guillotine. C'est en présence des émeutes, c'est au plus fort de la tempête populaire qu'il a élevé la voix. Il importe de ne pas l'oublier, la plupart de ces satires avaient été imprimées en 1830 et 1831, c'est-à-dire avant celles de M. Auguste Barbier, si l'on en excepte sa première, intitulée la *Curée*.

Nous avons admiré le grand artiste, le bon Français ; examinons à présent la vie intime de l'homme, puisqu'il nous l'a livrée, comme pour nous donner à penser que ses malheurs étaient l'expiation de son génie. Écoutons-le raconter lui-même cette étonnante et pénible histoire :

Ce que j'avais de bon jamais ne se fit jour
Au travers de l'airain qui, sous un triple tour,
Emprisonna sans cesse et mon ame et ma vie,
Et, fermé pour l'amour, s'ouvrit à la folie.
Mon cœur, poète ardent, qui toujours adora
Le sublime et le beau quand il le rencontra,
Pour les femmes, Seigneur, votre image divine,
Hélas ! n'a point assez battu dans ma poitrine ;
J'étais froid, sans amour, et j'oubliais souvent,
Insensé que j'étais, que tout être vivant
Qui tente de marcher sans s'appuyer sur elles
Est comme un passereau qui veut voler sans ailes !

Qui lira sans frémir ces vers douloureux :

Depuis long-temps je suis entre deux ennemis :
L'un s'appelle la Mort et l'autre la Folie ;
L'un m'a pris ma raison, l'autre prendra ma vie....
Et moi, sans murmurer, je suis calme et soumis.
. . . .
. . . .
Sous la douche de glace et le moxa de feu,
Je te proclamerai, Seigneur, le juste Dieu,
Toi qui sus par le feu purifier Élie,
Et qui voulus par l'eau baptiser ton Messie.

Pour bien apprécier la portée de ces paroles, il est essentiel de savoir que M. Antoni Deschamps, comme le Tasse à la fin de sa carrière, vit retiré dans une maison de fous, et qu'il a subi le supplice qu'il raconte. On rapporte même que c'est dans l'instant de cette opération cruelle qu'il a composé ces quatre der-

niers vers. Continuons encore pour avoir de la main de l'auteur son portrait en pied.

En mes jeunes années
L'amour de l'art divin absorbait mes journées :
Je ne voyais que l'art, je ne rêvais que l'art,
Et Dante et Raphaël, Cimarose et Mozart.
J'y pensais nuit et jour, et ces images vaines,
Seules, faisaient bouillir tout mon sang dans mes veines ;
Le monde était pour moi comme s'il n'était pas ;
Jamais pour le réel je ne faisais un pas.
L'inutile pour moi c'était le nécessaire,
Et le reste était bon pour le pauvre vulgaire !
Or, je vécus ainsi pendant dix ans et plus....

Nous avons besoin d'un dernier trait, d'une dernière citation pour achever ce tableau :

J'ai passé vingt-cinq ans sans me sentir un cœur,
Le regard sec et froid et le rire moqueur,
Et pourtant j'adorais la sainte poésie ;
Je pleurais en voyant Léar et sa folie !
Rendu meilleur enfin par mon affreux malheur,
Je cherche à compâtir à l'humaine douleur ;
Mais, malgré mes efforts, malgré ma peine extrême,
Ma nature revient, revient toujours la même.
Quand je vois un enfant qui pleure ; quand je veux
L'embrasser et passer ma main dans ses cheveux,
Mes complimens sont froids, mes caresses de glace,
De mes bras sans amour l'enfant se débarrasse,
Et, sentant que je veux forcer mon naturel,
S'enfuit tout effrayé dans le sein maternel.

Ainsi, le traducteur du Dante, l'auteur des études sur l'Italie, des satires, de ces élégies où, à côté des fatales préoccupations qu'il témoigne sur lui-même, on rencontre tant de sensibilité, tant de délicatesse, tant de ferveur dans ses amitiés, tant de charité chrétienne vraiment apostolique, cet homme s'accuse de folie, s'accuse de manquer d'ame, de n'avoir rien aimé. Combien il se calomnie ! Combien il méconnaît et ses hautes facultés, et son noble cœur ! Et comment s'expliquer cette étrange situation ? S'il est permis, sur un sujet si grave, de hasarder quelque conjecture, voici quelle serait notre pensée.

M. Antoni Deschamps, possédé du fanatisme de l'art, aurait tout sacrifié à cette idée dominante : fortune, ambition, plaisir ; l'art aurait été son Dieu, son ami, son maître ; et de combien d'artistes n'est-ce pas l'histoire ? Il est presque passé en proverbe que l'artiste, qui paraît si sensible, ne sent que par la pensée, et que son cœur n'a jamais battu d'un amour vrai que pour son art ; tout est pour lui sujet d'étude, d'analyse, il ne s'abandonne jamais ; l'intérêt de l'art l'exige. Et nous ne jetterons point la pierre à ces hommes, car l'amour de l'art est-ce autre chose que l'amour du beau ? N'y a-t-il pas encore un grand dévoue-

ment dans ce genre d'égoïsme, qui tourne en définitive au profit de l'humanité, et prend pour victime celui seul qui s'y résigne. Toutefois il existe des organisations trop tendres pour être toujours capables d'une telle abnégation ; il est des hommes qui ont besoin d'aimer et d'être aimés de leurs semblables, pour qui la solitude du cœur est un tourment de damné. Ces derniers pourront bien se soustraire un moment à la loi de leur être, mais tôt ou tard la nature reprend ses droits, et alors elle se venge cruellement du long oubli qu'elle a souffert. Ne savons-nous pas que les biens que l'on souhaite avec le plus d'ardeur, semblent souvent vulgaires dès qu'on en a joui ; et ne comprend-on pas que la gloire elle-même, ce but de longs et pénibles efforts, laisse peu de satisfaction après elle ; que c'est un sentiment aride et qui ne rafraîchit point le cœur, d'autant qu'il n'est point de si belle gloire qui ne soit contestée, et que la couronne de lauriers cache presque toujours une couronne d'épines. Ne serait-ce point le désabusement qu'aurait éprouvé M. Antoni Deschamps à la suite de ses longs travaux ! Quelle terrible heure que celle où s'est glacé son enthousiasme ! Lorsque ce monde idéal, dans lequel il vivait, a été détruit, il ne trouvait rien dans le monde réel qu'il avait toujours dédaigné ; alors il a maudit son erreur, et sa malédiction aura été accompagnée de désespoir. Et quand aura-t-il été en proie à ce découragement ? quand ce fatal éclair aura-t-il lui dans ses ténèbres ? C'est lorsqu'après avoir achevé sa traduction du Dante, il se trouvait fatigué et comme énervé par ce travail surhumain ; traduire le Dante, vers pour vers, comprenez-vous bien ce tour de force sans exemple ? Il sera donc tombé dans une noire mélancolie, et l'hypocondrie exerce souvent de grands ravages sur nos facultés. Joignez à cela qu'il paraît s'être établi une autre lutte fort sérieuse dans les idées de notre poète ; il nous semble avoir participé aux erreurs du dix-huitième siècle, puis avoir passé au panthéisme, puis enfin être arrivé au christianisme, dans lequel il est encore assiégé par les faux systèmes qu'il avait primitivement adoptés. Qui s'étonnera que M. Antoni Deschamps ait succombé un moment sous le poids de toutes ces influences, auxquelles personne peut-être ne serait en état de résister ? Cette défaillance a été terrible, cruelle ; le patient s'est vu aux portes du tombeau, et il a eu à supporter des maux inouïs. Quelque résigné qu'il soit à la volonté du ciel, il s'écrie, s'adressant à Dieu dans une de ces fatales angoisses :

Ote-moi tout-à-fait ou rends-moi la raison.

En effet, ce qu'il y avait de plus affreux dans cette situation, c'est qu'il conservait la faculté de la connaître et de la juger ! Cette crise douloureuse n'est pas encore terminée, mais son terme approche ; M. Antoni Deschamps n'a point encore atteint le but, mais il marche dans la voie qui y conduit. Qu'il se souvienne de la passion de Jésus-Christ sur le Calvaire ; qu'il se souvienne de ces paroles de saint Augustin, dans une situation qui avait des rapports avec la sienne, et que son exemple lui soit un enseignement : *Nundum amabam, et amare amabam, quærens quid amarem, amans amare.*

Il nous resterait à faire encore bien des réflexions sur ces élégies, et nous vou-

drions surtout pouvoir en donner beaucoup de citations ; nous nous bornerons à une seule qui rappelle une époque remarquable de l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle, celle de la fameuse lutte entre les classiques et les romantiques, et comment notre poète, alors inconnu, s'y trouva mêlé. Après avoir cité ces deux vers de Pichat, ce poète qui mourut aussi jeune que Gilbert et que Malfilâtre, et qui annonçait un plus bel avenir :

Parmi les épis mûrs une fleur s'est trouvée,
Pour parer sa moisson Dieu l'avait réservée.

Il ajoute :

C'était-là mon bon temps, c'était mon âge d'or
Où, pour se faire aimer, Pichat vivait encor ;
Cygne du paradis, qui traversa le monde
Sans s'abattre un moment sur cette fange immonde.
Soumet, Alfred, Victor, Parseval, vous enfin
Qui dans ces jours heureux vous teniez par la main,
Rappelez-vous comment au fauteuil de mon père
Vous veniez le matin, sur les pas de mon frère,
Du feu de poésie échauffer ses vieux ans,
Et sous les fleurs de mai cacher ses cheveux blancs.
Les plus jeunes vantaient Byron et Lamartine.

Voilà à quelle école s'est formé notre poète ; c'est en écoutant chaque jour de beaux vers qu'il s'est pris de cette grande passion pour l'art, et que son génie se révélant en lui, il s'est écrié, comme le Corrége : *Et moi aussi je suis peintre!* Et qui n'a pas entendu parler de l'aimable, du vénérable père de M. Antoni Deschamps? C'était un beau vieillard qui, à plus de quatre-vingts ans, possédait encore la gaîté, la fraîcheur d'esprit de la jeunesse, qu'il aimait et dont il était tendrement aimé. Il avait vu la cour de Louis XV, et avait vécu dans l'intimité de Voltaire, de Jean-Jacques et de tous les hommes célèbres du dix-huitième siècle. Cet homme séculaire n'avait rien oublié de tous les temps qu'il avait traversés ; sa mémoire, immense, lucide, était une mine inépuisable de récits curieux, qu'il disait avec une grâce, un charme inexprimable, car son esprit joignait à une haute raison tout ce que l'atticisme a de plus fin. Homme de goût, de savoir, son salon était le rendez-vous des talens naissans qui sont devenus la gloire de notre âge ; Alfred de Vigny, Victor Hugo, Pichat, Guiraud, Soumet et beaucoup d'autres venaient à l'envi l'écouter. N'était-ce pas un beau spectacle de voir les esprits d'élite du nouveau siècle rechercher les leçons de l'un de ces esprits d'élite du siècle passé ; de voir un vieillard et de jeunes hommes rapprochés, réunis par un amour égal de l'art, et la génération actuelle s'élevant à l'aide de la tradition vivante de ses devanciers, auxquels le vénérable père de MM. Émile et Antoni Deschamps semblait n'avoir survécu que pour en transmettre l'héritage, et pour doter son pays de deux poètes, dans ses deux fils, couronne immortelle de ses vieux ans et de sa tombe !...

Gustave de Romand.

III.

VARIÉTÉS. — MÉLANGES.

OEUVRES DU CATHOLICISME.

RENAISSANCE DU PRIEURÉ DE SOLESME.

Sur les bords rians de la Sarthe, à une demi-lieue de la petite ville de Sablé, existait, avant notre première révolution, dans un village appelé Solesme, un prieuré, dont la fondation remontait à l'an 1010. Elle était due à Geoffroy de Sablé, qui, ayant acheté de son frère Raoul, vicomte du Maine, les biens et la terre de Solesme, voulut y établir une communauté religieuse sous la règle de St-Benoît; règle fameuse, car elle produisit, comme chacun sait, une foule d'hommes célèbres qui propagèrent l'agriculture, adoucirent les mœurs barbares de l'Europe, et répandirent au loin les arts, les sciences et la civilisation dont jouissaient depuis des siècles les peuples de l'Asie.

Un jeune prêtre, rempli d'instruction et d'un zèle éclairé, a pensé que l'époque actuelle était propice pour ressusciter en France l'ordre de St-Benoît. Il a compris que, pour combattre avec plus de succès les mauvais ouvrages que l'on ne cessait de répandre dans la société, il était nécessaire de réunir des hommes pieux et savans, capables dès-lors de défendre avec succès la religion contre ses ardens ennemis, en opposant la vraie science à l'ignorance et au sophisme, et la vérité au mensonge. Il n'eut pas de peine à trouver de ces hommes qui répondirent à sa voix. Et lorsqu'il les eut assemblés il songea à rétablir parmi nous l'ordre fondé par St-Benoît, au cinquième siècle, ainsi qu'à reprendre des travaux que la tempête révolutionnaire avait pu interrompre en France, mais que la science n'avait cessé de respecter et de redemander.

Cependant il fallait trouver un lieu convenable pour habiter ensemble. L'abbé Guéranges, ce prêtre plein de zèle dont je viens de parler, apprit, en 1833, que le prieuré de Solesme était encore sur pied, mais qu'après avoir échappé à la destruction révolutionnaire de 1793, il était destiné à périr ainsi que les magnifiques sculptures de son église, et que déjà une partie des voûtes de son cloître venait d'être renversée. Il part, il arrive, marchande l'édifice, et, quoiqu'il ne possède rien des 30,000 fr. qu'on lui demande pour la valeur de ces ruines, plein de confiance en la Providence et en l'inépuisable charité de la piété française, il conclut le marché, sauvant ainsi de la destruction, des œuvres qu'envieraient les plus magnifiques églises gothiques de France, et que ne mépriseraient pas celles mêmes d'Italie.

Me trouvant, au mois de juillet 1835, à cinq lieues de Solesme, au château de C....., chez le marquis de la S....., mon parent, je lui fis part du désir que j'a-

vais d'aller visiter cette solitude ; il voulut m'y accompagner et dès le 25 juillet nous parcourions la route de Sablé, petite ville du Maine, célèbre par divers combats qui eurent lieu entre les Vendéens et les soldats de la république.

En arrivant au Prieuré, nous fûmes introduits dans un parloir, et, peu de temps après, l'abbé Guéranges, ou plutôt le Prieur de Solesme, vint nous y rejoindre, avec cet air affable, poli, affectueux qu'on lui connaît ; il nous invita à le suivre dans l'intérieur du cloître et à visiter le couvent, « *bien qu'il soit encore*, nous dit-il, *dans un bien triste état.* » En effet, il n'y avait que sa confiance dans la charité qui pût lui donner l'espoir, et de payer l'édifice et de le réparer ; car, outre la partie de la voûte du cloître renversée, tout le couvent offrait l'aspect d'un lieu mis au pillage, et que la main des hommes plutôt que la faux du temps avait dégradé. Le réfectoire seul et la salle du chapitre avaient conservé leurs anciennes boiseries et leurs tables ; tout le reste était démeublé et dans le plus grand dénûment.

Cependant que ne fait-on pas avec du zèle, de la persévérance et un ferme vouloir ! Une partie d'un des corridors du premier étage a été convertie en bibliothèque dont les rayons, posés le long des murs latéraux, contiennent déjà 4,000 volumes, compulsés chaque jour par les studieux enfans de Solesme. A peine nés, ayant à peine touché le sol, ces religieux s'occupent déjà d'un vaste ouvrage religieux et scientifique (1).

Ainsi, après quarante-cinq ans et plus d'abandon, la providence à permis qu'une association, dont le but est de ressusciter l'antique règle de St-Benoît, avec les statuts de la congrégation de St-Maur, et de s'appliquer en même temps aux études sérieuses des anciens bénédictins, vint s'établir dans un local qui jadis appartenait à ce même ordre. Ce fut le 11 juillet 1833, jour de la translation de St-Benoît, que, par l'autorité de Mgr Carron, évêque du Mans, le prieuré et son église furent *réconciliés*, et les novices intallés dans leur cloître.

L'appartement du prieur n'est composé que d'une chambre et d'un cabinet d'étude aux murs blanchis. Lui seul possède deux pièces. Les religieux étudient en commun. Lorsqu'il nous eut fait asseoir, je le priai de vouloir bien nous dire comment se divisait le temps pour les religieux, et quelles étaient leurs occupations ?

« Elles sont tellement variées, me répondit-il, que nous n'avons pas le loisir de nous ennuyer. »

En effet, rien n'est mieux distribué que les heures de ces religieux ; toujours occupés, leur imagination ne peut errer à l'aventure, mais cette variété d'occupations nourrit leur esprit sans trop fatiguer leur corps. Admirable distribution qui empêche l'ennui et l'oisiveté, en même temps qu'elle exerce les facultés physiques et morales sans les user ! Avantage immense sur les gens du monde qui, n'ayant pas et ne pouvant avoir des heures aussi réglées, font trop ou trop peu, et tombent dans la fatigue, dans le dégoût ou dans le désœuvrement.

L'horloge, qui sonna neuf heures, interrompit notre conversation ; nous des-

---

(1) Intitulé, je crois, *Archéologie de l'Histoire ecclésiastique.*

cendîmes et allâmes assister à l'office et à la grand'messe des religieux. Lorsque celle-ci fut terminée, le prieur vint nous rejoindre et nous fit présent à chacun d'un exemplaire de la *Notice sur le Prieuré de Solesme*, écrite avec talent, et dont nous reconnûmes l'impartiale exactitude, lorsque nous eûmes parcouru en détail et le monastère, et les belles sculptures de l'église.

Ayant arraché de la modestie du prieur l'aveu qu'il était l'auteur de cette *Notice*, il nous dit qu'il avait été déterminé à l'écrire pour l'usage de la grande quantité de curieux qui, se succédant sans cesse à Solesme, le contraignaient de donner à chacun des explications longues, fatigantes et continuelles, qui absorbaient une grande partie de son temps ; au lieu que maintenant, grâce à cet imprimé, il se trouve exempté de cette pénible tâche, et peut employer les momens, auparavant perdus, à des objets utiles à la communauté.

« Mais pourquoi, lui dis-je, à raison de l'état de pénurie où se trouve cet établissement, n'accepteriez-vous pas, comme en Angleterre, en Allemagne, en Italie, quelque chose de vos nombreux visiteurs? personne, j'en suis certain, ne se refuserait à cette offrande ; on vous approuverait même, et cet argent vous servirait à réparer les fractures et les mutilations que j'aperçois dans ces monumens?

— Cela nous répugnerait, me répondit-il, nous savons que cela ne va point aux mœurs de la nation française, naturellement noble et généreuse, et qui, seule peut-être parmi les autres nations, laisse parcourir et admirer publiquement et sans rétribution tout ce que les arts possèdent en France de richesses.

— Mais au moins, répliquai-je, vous avez tort de ne point placer dans votre église un tronc où toute ame charitable pourrait aller déposer son offrande sans forcer la parcimonie à l'imiter, et sans blesser votre délicatesse?

Pour changer d'entretien ce digne prieur nous proposa de nous aider à parcourir en détail les belles sculptures que nous avions devant les yeux : ce que nous acceptâmes avec reconnaissance. Mais comme cette explication serait trop longue pour entrer dans ce récit succinct, je me bornerai à dire en abrégé que, dans la chapelle à droite de l'église, sous une voûte bordée à l'extérieur, d'un encadrement du genre gothique le plus délicat, tel qu'il était en usage en 1496, veille de la renaissance, huit personnes ensevelissent le corps du Sauveur. La figure de Joseph d'Arimathie, ayant le costume du temps de Louis XII, et décoré de quelque ordre de chevalerie, est évidemment un portrait représentant un des anciens seigneurs de Sablé, probablement René II, duc de Lorraine, qui, en 1486, par un arrêt du parlement, se fit adjuger cette seigneurie, et la posséda jusqu'à sa mort, en 1508.

« Mais, nous fit observer le prieur, ce qui étonne le plus dans ce groupe, déjà
» fort remarquable, c'est cette Madeleine sur le premier plan de la scène, assise
» et plongée dans la méditation.

» Un sentiment profond, rendu avec une exquise pureté de ciseau, a fait, de
» cette seule figure, une merveille qui demande à être considérée à part. Ce
» n'est plus la pétrification gothique : Madeleine est ici vivante, elle respire
» doucement. Son silence est en même temps de la mélancolie et de la prière.

» Rien ici qui ressente l'inspiration toute profane de l'antique : l'artiste n'a pris » qu'en lui-même, dans leurs mœurs et les croyances de son temps, le type qu'il » a réalisé. En un mot c'est l'*art catholique développé*, *mais réduit à ses seules forces*, *produisant lui-même en* 1496.....

» Observez maintenant le centre extérieur de la grotte, et admirez le double » arceau de branches et de feuillages qui s'élèvent au-dessus. Nul monument » en France, à quelle époque qu'il appartienne, n'offre rien qui lui soit supé- » rieur en élégance et en délicatesse. »

La chapelle de gauche révèle dans toute sa pureté le siècle de François Ier, ou de la renaissance des arts. Elle renferme cinq grandes scènes de la vie de la sainte Vierge. Lorsque nous en eûmes parcouru quatre, où nous admirâmes de belles choses, le prieur nous dit :

« Maintenant arrêtons-nous en face du groupe de la *sépulture de la Vierge :* » jusqu'ici nous avons entrevu des éclairs de génie ; un chef-d'œuvre de pensée » et d'exécution est maintenant sous vos yeux. Considérez cette Vierge au tom- » beau, si doucement endormie, si grâcieusement exposée, si chastement » drapée ! On a dit que cette statue rappelait l'*Atala* de Girodet. Oui, comme » la mort rappelle la vie, comme la nature rappelle l'élément surnaturel. C'est » bien là la mère de Dieu ; celle *que les liens de la mort n'ont pu retenir*, *parce que* » *de sa chair divine, elle a fourni un corps au fils de l'Éternel* (1). La corruption » du tombeau n'eut jamais de droit sur cette céleste créature, et l'ame, en s'é- » loignant pour quelques heures de ce corps virginal, l'a laissé beau, flexible, » évangélique ; en un mot, il est encore le trésor de la terre, en attendant qu'il » devienne la merveille des cieux.

» Par un de ces anachronismes, si communs dans les œuvres de l'art, à l'épo- » que de la renaissance, un moine bénédictin tient aussi, comme vous voyez, » un des coins du linceul. Vous considérerez, avec respect et intérêt, sans » doute, ce beau portrait, quand vous saurez qu'il représente dom Jehan Bou- » gler, prieur de Solesme, mort en 1553, et qui fit exécuter toutes les statues » et décorations qui font de cette chapelle de gauche un véritable musée.

» Mais, pourriez-vous le croire, si vous ne le voyiez ; la tête de dom Bougler » a été sciée, aussi bien que celle de cet autre personnage qui tient également un » des coins du linceul ! Cet acte horrible du vandalisme est destiné à rappeler, » aussi long-temps qu'existera ce monument, l'incroyable barbarie des com- » missaires qui, dans les premières années de l'empire, furent chargés, par l'ad- » ministration départementale, de *sonder* les statues dites *les saints de Solesme*, » afin de voir s'il était prudent de les exposer aux inconvéniens du transport. » *Ces messieurs ne purent acquérir la conviction du contraire, qu'en faisant jouer la* » *scie sur la tête même des personnages du premier plan.* »

Je ne mentionnerai pas tous les personnages, bas-reliefs et arabesques contenus dans ces deux chapelles; il suffit que j'en aie donné une faible idée, afin d'in-

(1) Oraison de l'Assomption.

spirer le désir d'aller les voir en détail à Solesme même. On pourra s'assurer ainsi que quelques morceaux n'auraient pas été méprisés par Michel-Ange lui-même.

Le prieur, en nous montrant ces ouvrages remarquables, aurait voulu pouvoir nous nommer l'artiste auquel l'église de Solesme doit sa gloire. « Pour peu, nous » dit-il, qu'on ait étudié l'histoire de l'art, on se rappellera ces migrations d'ar- » tistes italiens si fréquentes dans la première moitié du XVIe siècle. Tandis que » les cours de François Ier, Henri II et François II offraient aux plus fameux » une hospitalité royale, d'autres plus obscurs venaient en réclamer une moins » brillante, mais non moins honorable, dans les vieilles abbayes, dans les prieu- » rés séculiers de nos provinces méridionales. Des circonstances particulières, » ignorées aujourd'hui, conduisirent jusque dans le Maine quelques-uns de ces » hôtes merveilleux, et nous voyons encore les traces immortelles de leur pas- » sage. » Ainsi, tandis que toute la France sommeillait encore dans le sein de la barbarie, les monastères s'occupaient déjà à lui offrir pour son réveil la renaissance des arts ; et ce ne sera pas sans surprise que l'on apprendra que le prieuré de Solesme, peu riche, et ne contenant que douze religieux, paya, pour la seule chapelle de gauche, la somme énorme de 150,000 livres, qui équivaudraient maintenant à près d'un million! Il est vrai que la famille seigneuriale de Sablé vint au secours des Bénédictins, preuve que la noblesse fut aussi de tout temps la protectrice des arts.

Je ne ferai qu'indiquer le caveau situé dans la chapelle de droite, en face de l'autel du saint-sacrement, car il est dévasté, et possède seulement la statue mutilée d'un chevalier qu'une inscription en marbre, placée au-dessus, dit être celle de Geoffroy de Sablé. Le prieur me dit que si le ciel daigne accorder de l'avenir à son monastère naissant, on restaurera avec le temps la statue, le tombeau, et le caveau lui-même. «Non, ajouta-t-il, avec ces anachroinsmes et cette barbarie de » goût, ni ce badigeonnage désespérant dont ne se rendent que trop coupables nos » architectes modernes, vrais maçons qui, pour la plupart, ignorent l'histoire du » moyen âge, mais en se rapprochant le plus possible du style en usage au siè- » cle de Geoffroy de Sablé, c'est-à-dire au XIe siècle, époque de la fondation par » ce seigneur, du prieuré de Solesme. »

L'église actuelle n'est pas celle qui fut bâtie par Geoffroy ; les fondations de celle-ci ont seules été conservées. Néanmoins, on remarque quelques portions des anciens murs laissés debout à la hauteur de plusieurs pieds, et la porte d'entrée semble aussi avoir appartenu à cette primitive construction, qui dût avoir une chapelle souterraine ; car on aperçoit encore un soupirail en plein cintre et orné de deux colonnettes très-rapprochées, et presque enfouies maintenant sous les terres d'un jardin situé derrière le chœur.

Comme nous étions restés long-temps à observer en détail les belles sculptures dont je n'ai dit qu'un mot, midi vint à sonner ; c'est l'heure du dîner des religieux, et le prieur voulut bien nous inviter à y participer.

En arrivant au réfectoire, nous trouvâmes les religieux debout, attendant respectueusement leur supérieur. Celui-ci nous mena à la fontaine pour nous laver

les mains, suivant l'usage des couvens, qui rappelle les libations de l'Orient, pu nous conduisit au fond de la salle, où, après le bénédicité qu'il prononça à haute voix, il nous fit asseoir chacun à une table placée à ses côtés, mais à quelque distance, et aussitôt que l'on fut assis et que l'on eut servi à chacun sa portion d'un repas maigre et frugal, un de ses religieux (comme de coutume) commença une lecture qui dura une demi-heure, c'est-à-dire tout le temps du repas, lequel se fait toujours en silence.

Après une courte prière nous sortîmes du réfectoire, et allâmes en procession à l'église, offrir à Dieu des actions de grâces. Enfin, nous fûmes invités par le digne prieur à participer à la récréation du monastère, qui se passa en une conversation douce, instructive, et pleine d'intérêt, grâce au savoir et à cette aimable modestie qui distingue si bien l'homme religieux de l'homme du monde. Cette différence provient de ce que le premier n'agit que pour la gloire de Dieu, tandis que le second ne cherche qu'à faire admirer son esprit et ses connaissances. L'un ne se croit quelque chose que par Dieu, l'autre se croit tout par lui-même.

« Ah ! dis-je au prieur, combien est heureux celui qui possède une vocation assez prononcée pour vivre comme vous dans la retraite, et pour consacrer sa vie entière à étudier et à chanter la gloire de Dieu ! c'est un avant-goût de la vie céleste : élevé au-dessus des choses terrestres, on se rapproche ainsi des bienheureux ; délivré des influences des passions qui nous agitent, dédaignant les grandeurs que l'ambition sollicite, méprisant les richesses dont l'avarice a soif, invoquant les souffrances que nous redoutons, parce que nous ne savons pas les offrir à Dieu en mémoire de nos offenses, le religieux est heureux, même dans l'infortune et les persécutions, tandis que nous, au contraire, même quand le ciel nous comble de ses bienfaits, nous nous plaignons encore, et nous nous croyons malheureux.

—C'est, me répondit-il, que l'homme religieux ne considère cette vie que comme un temps d'épreuve et de peu de durée, au lieu qu'oubliant sa destinée future, l'homme du monde souvent se croit établi sur cette terre pour toujours, et oublie presque qu'il est mortel, et qu'à la mort il doit tout quitter.

—Mais, au moins, lui demandai-je, si un homme, las des tempêtes du monde, usé par le chagrin ou poursuivi par le remords, aspirait, pour éviter le désespoir, à se réfugier dans votre sein, non comme religieux, peut-être, s'il n'en a pas la vocation, mais au moins comme un naufragé qui invoque votre secours et votre compassion, lui ouvririez-vous les bras? lui accorderiez-vous un asile?

—Sans doute, nous l'accueillirions comme on accueille un frère malheureux, ou comme une brebis égarée qui désire rentrer au bercail. Il pourrait assister à nos offices, participer à nos récréations, et jouir des livres de notre bibliothèque ; en un mot, nous chercherions à calmer ses chagrins, et à lui faire oublier ses peines et ses angoisses, en lui faisant voir la paix qui règne parmi nous.

—Dieu soit loué ! m'écriai-je, enfin l'homme malheureux pourra désormais trouver quelque part un refuge et des consolations ! si le monde, qui n'aime pas les pleurs, ferme les yeux à sa vue et se bouche les oreilles, l'infortuné pourra

faire entendre sa voix ailleurs, la religion lui répondra ; Solesme deviendra son refuge et sa consolation. Honneur donc à vous, digne et zélé serviteur de Dieu qui venez de rappeler à la vie un ordre si utile à l'humanité? Par cette pieuse et courageuse entreprise, que le ciel ne peut manquer de bénir, vous aurez su rendre à la science son berceau, au malheur un refuge, et aux âmes pieuses un séjour de repos et de félicité céleste ! »

La récréation étant finie, les religieux se levèrent, nous saluèrent en silence, et s'éloignèrent. Nous en fîmes autant ; puis le cœur touché de l'accueil que nous avions reçu, et l'âme satisfaite, nous partîmes en formant des vœux pour la prospérité du prieuré de Solesme. Le baron DE MENGIN DE FONDRAGON.

PROGRÈS DU CATHOLICISME EN TURQUIE.

Lettre de Mgr l'archevêque de Smyrne à Mgr l'évêque de ...... (1).

Lorsque j'eus le plaisir, Monseigneur, de recevoir votre aimable lettre, la peste faisait quelques ravages dans notre ville et je remis ma réponse à la cessation du fléau. Voilà plus d'un mois que, grâce à Dieu, nous en sommes délivrés. Trois cents personnes environ ont été enlevées, parmi lesquelles deux catholiques.

Vous me dites, monseigneur, que la ville de Saint-Polycarpe vous est toujours bien chère, et qu'*il entre souvent dans vos rêves pieux d'aller la revoir.* Combien je serais heureux de voir ces beaux rêves se réaliser et de mettre à votre disposition ma petite demeure! Quel bien vous pourriez faire encore à nos Smyrinottes en leur rappelant ce que vous leur dites et ce qu'ils promirent à une époque trop éloignée. Je tâcherais aussi de profiter de votre zèle pour m'exciter à la ferveur et à toutes les vertus apostoliques, dont je me trouve malheureusement bien dépourvu. Suivez donc, monseigneur, la bonne pensée qui vous porte vers ces contrées ; la distance n'est pas très-grande et il y a tant d'occasions ! Vous trouverez notre ville un peu différente de ce qu'elle était il y a dix-huit ans : le nombre de nos catholiques est de plus de dix mille ; mais le *multiplicasti gentem, non magnificasti lætitiam*, vient se placer ici comme de lui-même. L'esprit de religion a commencé à pénétrer parmi nos Levantins, grâce à tous ces aventuriers qui nous arrivent d'Europe et qui se croient de grands génies parce qu'ils savent blasphémer ce qu'il y a de plus sacré. Je dois cependant ajouter pour votre consolation, monseigneur, que tous les Smyrinottes en général assistent aux offices et se confessent, que même il en est beaucoup parmi eux qui s'adonnent avec zèle à tout ce que demande la vraie piété. Mes plus grandes inquiétudes sont pour la jeunesse que j'ai trouvée, en arrivant ici, privée de tout moyen de recevoir une éducation chrétienne. Je me suis cru obligé de ne rien négliger pour lui procurer ce précieux avantage : j'ai d'abord fait ouvrir une école qui bientôt s'est trouvée composée de plus de quatre-vingts élèves appartenant aux meilleures familles de Smyrne. Leur nombre croissant tous les jours et le local que j'avais loué se trouvant trop petit, j'ai, malgré ma grande pauvreté, fait l'acquisition d'une maison assez vaste pour contenir près de trois cents élèves. Le prix de cette maison est de plus de cinquante mille francs qu'il

---

(1) Cette lettre nous a été communiquée par un des hommes les plus distingués du clergé de France. Comme il y est loué, sa modestie n'a pas voulu nous permettre de le nommer ; mais le zèle et la charité dont il est parlé dans cette lettre le trahiront.

m'a fallu emprunter à intérêt et que je recevrai je ne sais ni quand ni comment. Vous m'accuserez peut-être d'imprudence ; mais comment laisser sans éducation et sans instruction une jeunesse si nombreuse qui d'ici à peu d'années composera toute la population catholique de Smyrne? Comment conserver et propager la foi dans ce pays sans le moyen de l'instruction et de l'éducation? Plusieurs de nos catholiques envoyaient leurs enfans aux écoles des Grecs schismatiques et des protestans, quelques-uns les confiaient à des maîtres particuliers, hommes le plus souvent sans principes et sans mœurs ; beaucoup les laissaient dans l'ignorance de leurs devoirs religieux. Comment voir tous ces désordres sans tout employer pour y apporter remède? Je me suis, il est vrai, jeté dans de grands embarras, mais j'espère dans la Providence, et je vous prie, monseigneur, de me recommander le plus qu'il vous sera possible à la charité de la propagation de la foi, ses deniers ne pouvant être mieux employés. Outre l'école dont je viens de parler, nous en avons formé une autre en faveur des ouvriers et des autres jeunes gens qui, après leurs travaux, veulent recevoir des leçons de lecture, d'écriture et de calcul. Bien entendu que l'instruction religieuse occupe la première place ; cette seconde école, ouverte depuis peu, compte déjà une cinquantaine d'élèves : ceux-ci sont tout-à-fait gratis ; la majeure partie des autres donne une petite rétribution qui jusqu'ici n'a pas été suffisante pour payer le professeur. Ces écoles ne seront pas seulement utiles aux habitans de Smyrne, elles pourront aussi rendre de grands services aux familles catholiques qui sont disséminées dans l'intérieur des terres et dans les îles voisines.

Encore un autre projet, monseigneur, qui m'occupe beaucoup et dont l'exécution devient de jour en jour plus nécessaire, c'est la construction d'une troisième église dans l'intérieur de la ville. Les deux que nous avons et que vous connaissez ne peuvent contenir le quart des catholiques. J'ai déjà acheté tout près du collége un emplacement très-convenable pour cette nouvelle église : nos catholiques sont, en général, bien disposés à contribuer aux dépenses, mais je doute que leurs offrandes s'élèvent au quart de la somme nécessaire. Priez le bon Dieu, monseigneur, de nous envoyer un peu d'argent.

Je prends la liberté, monseigneur, de vous demander quelques images, quelques livres de piété ou quelque autre chose de ce genre pour notre nouveau collége : je vous prie aussi d'y joindre votre portrait. Je ne me permettrais pas de vous faire une pareille demande si vous n'aviez eu la bonté de m'y autoriser par votre aimable lettre. Si vous connaissiez quelques bonnes personnes qui fussent disposées à nous envoyer quelques petits objets pour notre chapelle, qui n'a encore rien, je vous prierais de leur faire part de notre denuement et les assurer de notre vive reconnaissance. Excusez, monseigneur, les importunités du pauvre évêque de Smyrne : à qui peut-il mieux s'adresser qu'à un collégue dont il connaît tout le zèle et dont il admire la grande charité?

Nous eûmes la consolation, le carême dernier, de voir plusieurs schismatiques rentrer dans le sein de l'Église, et bon nombre de catholiques se présenter au tribunal de la pénitence dont ils s'étaient éloignés depuis longues années. Les instructions se faisaient trois fois pas semaine dans chaque église, tantôt en grec, tantôt en français, tantôt en italien.

Les Turcs nous laissent présentement fort tranquilles. Les ecclésiastiques vont et viennent dans tous les quartiers de la ville sans recevoir aucune insulte ; ils portent cependant toujours la soutane et le chapeau à trois cornes. Il n'en est pas de même, je crois, dans plusieurs villes de France.

Pardon, monseigneur, pour la trop grande longueur de ma lettre : l'intérêt que vous portez à votre *chère Smyrne* en est un peu la cause, et puis il m'est si agréable de m'entretenir avec vous! Veuillez m'accorder une bonne part à vos saints sacrifices et agréer la parfaite assurance de mon tendre et bien respectueux attachement.

† P. D. Archév. de Smyrne.

OU DOIT CONDUIRE L'AMOUR DE LA PATRIE.

MOSCOU.

LE MONT DU SALUT.

La chose dont les Français, dans leur inconstance, se fatiguent le moins vite, c'est la gloire.

A cela, il faut le dire, ils sont tenaces ; l'armée française, la GRANDE ARMÉE, l'armée de Napoléon venait de perdre 40,000 hommes à Borodino, et ne comptait plus en approchant de Moscou que 80,000 combattans. Avec cet immense débris il y avait encore assez pour pousser loin les conquêtes, mais le découragement, comme un nouveau venu, s'était glissé dans nos rangs. C'était le *commencement de la fin* de nos succès armés.

L'empereur avait perdu de sa magie, le soldat restait froid et morne à son aspect, les chefs ne taisaient plus leur lassitude et leur mécontentement; aussi, c'était péniblement que le grand homme traînait à sa suite 600 canons, 2,500 voitures d'artillerie, et 5,000 voitures de bagages. Avec tout ce matériel qui devient lourd quand le vent de la victoire ne souffle plus, l'armée n'avait plus de munitions que pour un jour de combat. Elle pouvait craindre d'être attaquée par Kutusof. Elle ne le fut pas, et le 14 septembre elle arriva sur le MONT DU SALUT, à quelques lieues de Moscou.

Cette hauteur s'appelle ainsi parce que, de son sommet à l'aspect de leur *ville sainte*, les habitans se signent et se prosternent... Il était deux heures, le soleil était radieux au ciel, et sa vive lumière faisait étinceler les toits, les tours, les flèches et les coupoles de la grande cité, Napoléon regarda le soleil, et ne dit point : il éclairera une victoire ! le temps d'Austerlitz était passé.

A l'aspect de la ville aux coupoles dorées, nos soldats, frappés d'étonnement, s'arrêtent et s'écrient :

Moscou ! Moscou !

Chacun alors presse sa marche ; on accourt en désordre, et l'armée entière battant des mains, répète avec transport :

Moscou ! Moscou !... Comme les marins, fatigués d'une longue et pénible navigation, crient : TERRE ! TERRE ! quand au-dessus de la ligne des flots ils aperçoivent un rivage lointain.

A la vue de cette cité plus immense que toutes les autres villes, à cause des jardins, des parcs et des campagnes qu'elle enserre dans ses murailles, à l'aspect de tous ces monumens qui tiennent à la-fois de l'Asie et de l'Europe, et qui rappellent les récits des poètes de l'Orient, ces 80,000 Français, qui tout-à-l'heure étaient mornes, silencieux, tristes et mécontens, se reprennent tout de suite d'enthousiasme et d'ardeur.

Cette capitale, il faut le déclarer, avait de quoi étonner nos soldats accoutumés cependant aux aspects des capitales du monde ; on pouvait avoir vu Lisbonne, Madrid, Rome, Naples, Milan, Venise, Munich, Berlin, Vienne, Alexandrie, le Caire, et n'avoir pas l'idée de Moscou, vaste et bizarre assemblage de deux cent quatre-vingt quinze églises et de quinze cents châteaux, avec leurs jardins et

leurs dépendances; ces palais de briques bariolées, leurs parcs avec de grands ombrages, entremêlés de jolies maisons peintes et de chaumières de troncs d'arbres, étaient dispersés sur plusieurs lieues carrées d'un terrain inégal, et s'étaient pour ainsi dire mis sous la protection d'une forteresse élevée et triangulaire dont la vaste et double enceinte, d'une demi-lieue de pourtour, renfermait encore des églises, des bazars et de riches habitations.

Du fer poli ou coloré recouvrait tous ces édifices de diverses formes et grandeurs. Et ce grand ensemble vu d'en haut, et sous les rayons du soleil, avait de quoi surprendre et éblouir et le Breton qui avait quitté ses bruyères, et le Vendéen son bocage, et le Béarnais ses montagnes, et l'habitant de la Beauce ses éternelles plaines, et le Parisien ses hautes maisons serrées! Aussi, je le répète, à cette vue ce fut du délire. Ecoutons un des soldats de la grande armée, un acteur dans ce grand drame.

Nous nous arrêtâmes, dit M. de Ségur, saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé! comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière! Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'univers surpris, et que chacun de nos mouvemens étaient historiques.

Sur cet immense et imposant théâtre, nous croyions marcher entourés des acclamations de tous les peuples, fiers d'élever notre siècle reconnaissant au-dessus de tous les autres siècles; nous le voyions déjà grand de notre grandeur et tout brillant de notre gloire.

Rêves, rêves que tout cela!... mais ne montrons pas si vite le revers lugubre de cette belle médaille, pendant qu'elle reluit regardons-la encore.

Napoléon lui-même était accouru; il s'arrêta... son regard triste et terne depuis quelque temps reprit son feu et ses éclairs; l'aigle se mit à battre des ailes, à lever la tête, et à ressaisir la foudre et à redire encore, JE VAINCRAI.

Depuis les grands désastres, les maréchaux mécontens s'étaient éloignés de l'empereur, mais à la vue de *Moscou prisonnière*, à la nouvelle de l'arrivée d'un parlementaire, frappés d'un si grand résultat, enivrés de tout l'enthousiasme de la gloire, ils oublièrent leurs griefs et se rapprochèrent de Napoléon.

Quand ils vinrent ainsi à lui, comme on revient à la fortune, lui avait déjà un peu perdu de la joie qu'il avait d'abord ressentie; chez lui, les premiers mouvemens étaient courts, il avait trop à penser pour se livrer long-temps à la même sensation; son premier cri avait été: LA VOILA DONC CETTE VILLE FAMEUSE! et le second fut: IL ÉTAIT TEMPS!

Oh oui, il était temps!

Plus que temps.

LE CONSEIL.

C'était la nuit; la neige tombait épaisse et le vent soufflait froid, cependant la vieille et vaste église s'était vite remplie des notables de Moscou. Un grand nombre d'entre eux avaient reçu ordre de s'y rendre avant minuit, et d'y venir

secrètement, isolément, pour que le peuple effrayé ne vînt pas troubler les délibérations.

Délibérations de vie et de mort! *être ou ne pas être*, c'était la question qu'on allait agiter.

Celui qui avait convoqué cette assemblée, le gouverneur de la *ville sainte*, le comte Rostopschin, était arrivé le premier, et dès son entrée chez le vieux prêtre, qui depuis quarante ans dirigeait la paroisse de Saint-Nicolas hors la ville, s'était excusé de prendre une église pour y tenir un conseil où peu de paroles de paix seraient prononcées... Mais, ajouta le comte, il était urgent de mettre nos délibérations hors de la vue et du contact du peuple, et puis, c'est une chose sainte, une chose agréable au Seigneur que de s'occuper du salut et de l'honneur de la patrie.

Oui, avait répondu le prêtre, je le sens comme si j'étais soldat, et avant que vos délibérations commencent, je dirai devant l'autel du grand saint Nicolas l'hymne du Saint-Esprit : les saints doivent nous écouter quand nous les invoquons contre les Français, les Français ne sont-ils pas les soldats de l'antechrist?

Comme l'avait dit le prêtre, quand tous les hommes qui devaient prendre place au conseil furent arrivés, il vint s'agenouiller devant la statue du patron de la Russie, et d'une voix émue entonna les prières.

Oh! ce n'était pas alors qu'il y avait des cœurs et des esprits distraits sous les voûtes du temple; non, une même pensée maîtrisait, dominait tous ces hommes,

LA PATRIE.

Un même vœu s'élançait ardent de toutes les âmes :

LA SAUVER.

Quand la prière fut terminée, le prêtre monta les degrés de l'autel et dit : Avant que vous agitiez ici des questions de guerre, avant que vous disiez ici des paroles de sang et de mort, je m'en vais emporter de son tabernacle le Dieu de miséricorde et de paix.

Et il ouvrit le tabernacle, et en ayant retiré le saint ciboire, il bénit la foule et sortit de l'église.

Alors elle devint une salle de conseil, et les voix commencèrent à s'élever, et les avis à se croiser, et les motions à se faire. Mais tout ce tumulte cessa; un grand silence s'établit quand on vit le comte Rostopchin se lever de son siège.

Sa voix grave et forte porta ces paroles dans les parties les plus éloignées de l'assemblée.

« Fidèles et vaillans Russes, enfans de la ville sainte, écoutez-moi : sous cette voûte où le mensonge ne doit jamais parler, je vous dirai toute la vérité, je vous la dirai comme à des hommes de cœur.

L'ennemi est à nos portes, il est si proche que j'ai entendu son cri de joie, quand du haut du *Mont du Salut* il a vu les toits de vos demeures à tous, de ces maisons où vous êtes nés, où sont vos petits enfans, vos filles, vos femmes et vos mères. Ah! si le Moloch français met le pied dans ces maisons de famille, elles

seront plus que pillées, elles seront souillées, et celles qui y vivaient... Mais, braves compatriotes, je vous entends frémir, je m'arrête... Quoique Dieu soit sorti d'ici, les murailles de son temple sont encore trop saintes pour que je vous peigne les excès de l'armée qui nous menace...

Vous savez comme l'héroïsme de nos frères a fait un désert des campagnes qui s'étendent depuis Smolensk jusqu'à nos contrées; à travers ce pays dévasté par ses mains héroïques et vraiment patriotes, l'ennemi n'a rien trouvé, rien trouvé pour sa nourriture, rien trouvé pour son amour du pillage, rien trouvé pour sa haine... ; aussi il arrive en face de vos murs, affamé et furieux : ce n'est pas seulement de pain et de vin qu'il a faim et soif, il a faim et soif de vengeance.

Loyaux et vaillans Russes, la *ville sainte* sera-t-elle comme une table somptueusement servie, où nos ennemis viendront s'asseoir, se délasser et se réjouir, en se faisant servir par nos femmes, nos sœurs et nos filles?...

Non, par le Dieu de notre patrie, par saint Alexandre Newsky, par saint Nicolas, par les ossemens de nos pères, par la vie de nos enfans, par notre bien-aimé et glorieux empereur, non, Moscou, la cité sacrée, ne sera point à Napoléon comme une salle de banquet, il faut qu'elle lui soit un tombeau. »

Oui, oui, un tombeau! crièrent toutes les voix.

Un tombeau! répétèrent les échos du temple... C'était comme une prophétie sortant des pierres et des murailles. Après le discours du gouverneur ce fut un grand enthousiasme; tout le monde se portait, se pressait à l'entour de lui; tout le monde lui disait : nous ferons ce que vous ordonnerez de faire pour la patrie, nous vous remettons nos existences et nos fortunes; parlez, nous jurons d'obéir.

Dieu va recevoir vos sermens, cria le comte, et le prêtre rapportant le saint sacrement, le plaça sur l'autel. A présent, reprit Rostopschin, à présent venez jurer vos sermens; le Dieu de vérité, le Dieu qui lit dans les cœurs, le Dieu qui récompense la fidélité, le Dieu qui punit le parjure, le voici, venez jurer.

Quand le vent s'élève sur la surface plane de la mer, vous savez comme les vagues s'émeuvent, grossissent, montent et s'agitent; il en fut de même dans toute cette foule. Après les paroles du comte, il y eut un flux qui poussa tous ces hommes vers l'autel, et c'était chose belle et noble à voir que toutes ces mains étendues vers Dieu;

Belle et noble chose d'entendre toutes ces voix émues répéter : NOUS LE JURONS!

—Vous m'obéirez, cria encore Rostopschin?

—Oui, oui, nous le jurons.

—Si je commande au nom de la patrie de grands sacrifices?

—Nous les ferons pour elle, nous le jurons.

—S'il faut abandonner vos demeures, emmener vos familles loin de la cité sainte?

—Nous n'hésiterons pas, nous le jurons, nous le jurons.

—Eh bien, que le Dieu qui vient de recevoir vos sermens nous soit en aide, il

nous doit son secours, car nous combattons contre un impie, contre un traître qui a trompé notre glorieux empereur. Une prophétie a dit : *Moscou est une ville si sainte que l'impiété y mourra.*

Amis, aidons à la prophétie.

LE PEUPLE.

Le jour n'avait pas encore commencé à blanchir les nuages, que tous les notables de la grande cité étaient rentrés sans bruit dans leurs demeures ; et Rostopschin content du résultat de l'assemblée, avant de prendre quelques instans de repos, entrevit que si l'aigle de France s'abattait sur Moscou il y aurait un grand bûcher.

Le gouverneur avait dit la veille dans l'église de Saint-Nicolas :

S'il faut abandonner vos demeures, emmener vos familles loin de la cité sainte, le ferez-vous ?

Et les notables avaient répondu : *Nous n'hésiterons pas, nous le jurons.* Maintenant le peuple tenait le serment que ses notables avaient fait et pour eux et pour lui.

Dans la ville il y avait alors un bruit solennel ; cent mille voix se parlaient, se lamentaient, s'interrogeaient, se disaient adieu ; mais ce bruit n'avait rien d'éclatant ; au contraire, il était sourd ; on ne se parlait que bas, comme lorsqu'on est auprès d'un lit de mort ou d'un cercueil... Ce que l'on entendait le plus, c'était le roulement des chariots emportant les archives, les caisses publiques, le trésor, les richesses des nobles et des principaux marchands, et les mobiliers plus humbles de la classe moyenne. En ce jour (1), le 3 septembre, une Française, au risque d'être massacrée par le peuple, se hasarda à sortir de son refuge ; elle errait depuis long-temps dans de vastes quartiers dont la solitude l'étonnait, quand une lointaine et lugubre clameur la saisit d'effroi. C'était comme le chant de mort de cette vaste cité ; immobile, elle regarde et voit s'avancer une multitude immense d'hommes et de femmes désolés, emportant leurs biens, leurs saintes images, et traînant leurs enfans après eux ; leurs prêtres, tous chargés des signes sacrés de la religion, les précédaient ; ils invoquaient le ciel par des hymnes de douleur que tous répétaient en pleurant.

Le peuple capable de cette héroïque émigration ; les Parisiens dans leur stupide orgueil l'appellent *barbare !*

Oh ! sainte et touchante barbarie que celle-là !

Barbarie qui enseigne à aimer assez la patrie pour lui sacrifier ce que le cœur de l'homme a de plus cher, le toit natal.

Barbarie qui dit au patriote qui s'exile : *Emporte avec toi les images saintes devant lesquelles ton père et ta mère ont prié ; garde tes croyances, la religion c'est une autre patrie...*

Figurez-vous le peuple, esprit fort de Paris, forcé de s'exiler.. oh ! je crois le

---

(1) Ségur.

voir, il courrait aux salles de spectacle, pour en emporter quelques débris de décor, ou quelque lambeau d'oripeau pour aller jouer la comédie ailleurs.

A Moscou, le peuple avait fait moins de progrès dans cette civilisation qui rend une nation assez inconstante, assez indifférente, assez apathique pour que tout joug lui soit égal, et qui s'arrange de la honte comme de la gloire ; à Moscou, alors que l'émigration avait été presque générale, alors qu'elle venait d'entraîner hors de la ville le gouverneur, les nobles, les prêtres, les fonctionnaires, les soldats, les riches, les marchands et les artisans, alors qu'il n'était resté dans l'immense cité que cette part méprisée de la population, qui vit d'oisiveté. Eh bien, il y avait encore dans cette lie quelque chose de pur, dans cette dernière fraction de populace encore de la noblesse, dans cette bassesse encore de l'élévation.

Son rôle lui a été assigné, elle le remplira, car elle a encore de l'énergie... c'est avec désespoir qu'elle a vu fuir ceux qui étaient comme sa fortune, ceux qui la faisaient travailler, ceux qui la nourrissaient... Ces dédaignés, ces délaissés du monde se sont dit : Si nous restons c'est que nous n'avons rien à sauver ; notre misère aurait retardé la marche des familles qui possèdent quelque chose... on nous laisse avec le *désespoir*, eh bien, nous en userons... et si Napoléon entre dans la ville sainte... s'il en ressort, il n'en enlèvera aucun trophée, aucune riche dépouille pour en orner les palais et les églises de France ; s'il emporte d'ici quelque chose, ce sera tout au plus quelques poignées de cendres... cendres qui rediront ce que les Russes ont su faire pour empêcher l'ennemi de s'arrêter et de vivre sur la terre de Russie. Beaucoup de portes où les émissaires allaient heurter ne s'ouvraient plus, car des quartiers entiers, les quartiers les plus riches surtout, n'étaient plus que des déserts de pierres. Dans ces vastes châteaux, dans ces demeures semblables à des palais, plus un seul habitant !

Quand sur le seuil de la porte où l'on venait de frapper personne ne se présentait, les émissaires portaient dans les maisons abandonnées le feu encore endormi, mais qui devait bientôt se réveiller terrible ; des fusées glissées et sous les portes et par les soupiraux des caves, avaient ainsi introduit la destruction et la ruine partout.

Quand l'Etna ou le Vésuve doivent lancer leurs flammes vers le ciel et leurs torrens de lave sur les champs, ils font entendre des bruits précurseurs, et le pâtre et le voyageur, l'étranger et l'habitant de la contrée, avertis par la sourde et souterraine rumeur, peuvent fuir... Mais à Moscou il n'en est pas de même ; là, le danger est partout et l'avertissement nulle part : ce grand volcan de mort dort sous toute la cité.

Voilà cependant l'armée française qui va y entrer... Du haut du *Mont du Salut* Napoléon a écouté, et aucun bruit n'est venu jusqu'à son oreille.—Lui et ses soldats, accoutumés à prendre toutes les capitales du monde, en connaissaient les usages ; et le chef et l'armée disaient : Moscou va nous envoyer une députation pour soumettre au vainqueur, ses richesses, sa population, ses grands et son sénat.....

Les clés d'or de la ville aux coupoles dorées vont être présentées dans un bassin d'or, et par des mains soumises et tremblantes.

Mais non, personne ne vint ; point de soumission, point de clés offertes !

L'homme que les obstacles irritaient, que les lenteurs impatientaient, trouva que les habitans de Moscou étaient bien en retard... déjà, dans sa pensée, il songeait à se venger de ce manque d'égards... quand il acquit la certitude que Moscou était abandonnée.

L'empereur fait venir Daru ; il lui crie du plus loin qu'il l'aperçoit : *Moscou déserte ! quel événement invraisemblable ; il faut y pénétrer : allez, et amenez-moi les boyards.*

Dans son erreur, Napoléon pense que ces hommes, ou raidis d'orgueil, ou paralysés de terreur, restent immobiles sur leurs foyers ; et il veut provoquer leur confiance, et aller au-devant de leur prière.

Comment, en effet, se persuader que la reine des cités du Nord, que Moscou la sainte, la riche, la fière Moscou, *l'amour et l'oracle* de toutes les Russies, que tant de palais somptueux, que tant de temples consacrés, que tant de riches comptoirs étaient abandonnés par leurs possesseurs comme ces simples hameaux que l'armée française venait de traverser !

Cependant Daru a échoué : aucun boyard ne se présente, et tous les yeux ont beau être fixés, attachés, rivés sur l'immensité de la ville, aucune fumée ne s'élève du moindre foyer, aucun bruit ne sort de la populeuse cité ; on dirait que ses 300,000 habitans ont été subitement frappés d'un immobile et muet enchantement.

Napoléon ne pouvant endurer plus long-temps la torture de l'incertitude, la plus cruelle de toutes, s'écria : *Ils ne veulent pas venir à moi, eh bien, j'irai à eux ; partons !*

Et voilà aussitôt l'armée, Murat en tête avec cavalerie serrée, descendant des hauteurs du MONT DU SALUT et s'étendant comme un long serpent pour pénétrer dans ce corps gigantesque encore intact mais inanimé ; Murat en montant à cheval a étendu son sabre contre Moscou, et lui a crié : MALHEUR !

(*La fin au numéro prochain.*)

A L'ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE.

Écho naissant de notre jeune France,
Écho des jours qui se lèvent pour nous,
Écho d'honneur, de gloire et d'espérance,
J'unis mes chants à tes chants les plus doux.

Né comme toi dans le temps des orages,

Près du berceau je murmurai des vers;
Je viens mêler mes airs demi-sauvages,
Ma douce voix à tes jeunes concerts.

Comme l'enfant dont la lèvre brûlante,
Pressant un front flétri par les douleurs,
Ranime encore une mère expirante,
Et la réchauffe en l'inondant de pleurs,

Si tu pouvais de ma belle patrie,
Que tant de gloire embellit autrefois,
Près du tombeau réveiller le génie,
Aux sons heureux enfantés par ta voix;

Tu lui rendrais cette grâce immortelle,
Ce front serein, cette aimable pudeur,
Ces saints amours qui voltigeaient près d'elle
Quand de l'enfance elle avait la candeur.

Nous la verrions, vierge modeste et pure,
Grandir sans fard, sans éclat emprunté,
Aux fleurs des champs demander sa parure,
Et de son âge attendre sa beauté.

Puis, tour-à-tour, par nos mains couronnée
Du vert laurier, du lierre inspirateur,
Prenant la lyre ou maniant l'épée,
Chanter la gloire ou défendre l'honneur.

Aimable Écho, fais briller devant elle
Les doux objets de son antique foi;
Présente-lui l'espérance immortelle,
En lui criant : « France, réveille-toi!

» De l'avenir les riantes images
» A ton passé mêleront leur splendeur,
» Et tu pourras, dans le déclin des âges,
» Régner encor par ta propre grandeur. »

L'abbé R. G. Michon,
Directeur de l'établissement des Thibaudières (Charente).

FRAGMENT D'UN VOYAGE PHILOSOPHIQUE EN ANGLETERRE,

Par M. Victor Hennequin.

Entre les bancs de la philosophie et les études de l'école de Droit, M. Victor Hennequin, le fils de notre illustre député, a parcouru rapidement l'Angleterre et l'Écosse. Il va publier, sous le titre de *Voyage philosophique*, les réflexions que lui a inspirées la Grande-Bretagne. Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs quelques fragmens d'un ouvrage où la pensée sérieuse vient se placer près e la riante imagination, et qui, sans nul doute, excitera l'intérêt à plus d'un titre (1).

Le même jour nous remarquâmes un grand mouvement dans les rues de Portsmouth; la joie des enfans, le bruit des tambours, les stridulations du fifre et les cris enroués de la trompette semblaient annoncer un lapin savant ou une danse de corde, c'était un bataillon qui défilait au son de cette déplorable fanfare. Soudain, au milieu d'une mesure, le commandant imposa silence aux six artistes, la plupart grosses caisses, et nous devons lui en savoir gré. A n'écouter que le fifre, on eût pensé qu'il s'agissait de la *Walse du duc de Reichstadt*, mais le cor de chasse et le trombonne ne démordaient pas du *Galop de Gustave*. Le soir, à Belu post hôtel, récréation du même genre : des mousses s'étaient réunis pour chanter sous nos fenêtres, je ne sais, quelle vieille ballade. Certes, le *Menteur* lui-même n'aurait pas dit :

« Et tour à tour, dans l'air, poussaient des harmonies
« Dont on eût pu nommer les douceurs infinies. »

Ces chants n'étaient pas sans rapport avec le hurlement rythmé que font entendre les matelots en tirant un cordage; mais ces enfans avaient une heureuse idée de chercher un délassement dans la musique, après les fatigues de leur journée. Le goût, s'il n'est pas spontané, peut se développer par le travail, l'habitude. J'avoue que je ne renoncerais pas sans chagrin à l'espérance de voir un jour l'Angleterre musicienne. La Grande-Bretagne, sans les arts, c'est un guerrier dont l'armure est d'or; mais il manque à son casque un panache.

J'aurai souvent l'occasion de faire remarquer le défaut de goût des Anglais; mais je ne voudrais pas qu'on prît ces observations pour l'effet d'un jaloux et exclusif patriotisme. Chaque nation a sa mission sur la terre, comme chaque homme a la sienne, et nous ne connaissons pas de peuple ni d'individu qui puissent se vanter d'être complets. L'Italie et l'Espagne, c'est la religion; l'Autriche, la vénération du passé; la Prusse, la science; la Belgique, l'imitation; la France, l'amour du nouveau. C'est ainsi que l'Europe forme une ame immense dont chaque faculté, chaque passion est représentée par une capitale. Toutes ces nations qui, livrées à elles-mêmes, n'agiraient que dans un sens, ne seraient accessibles qu'à un certain genre d'idées, et dessécheraient bientôt, par une production constante, le peu de sève qui est en elles, se renouvellent par des échanges réciproques, s'harmonisent par leurs inégalités mêmes, et s'appuient les unes sur les autres pour marcher à de communes destinées.

Séparée du continent par les mers, renfermée dans son île, l'Angleterre ne fait pas partie de ce grand ensemble; elle a son ame, elle a sa vie en dehors des autres peuples.

---

(1) L'ouvrage paraîtra vers le 20 Novembre, chez Dentu, au Palais-Royal, et chez Pihan de Laforest, rue des Noyers, n° 35.

Dieu a voulu qu'elle pût se suffire à elle-même, que les élémens épandus sur la surface de l'Europe fussent rapprochés et fondus en elle; puis, comme il s'était trouvé resserré par ce petit espace et par ce petit nombre d'hommes, il ne lui a pas donné l'art, l'art superflu pour la mission qu'avait à remplir ce peuple; car l'Angleterre n'est pas destinée à s'endormir au soleil sur les marches des temples napolitains, ou bien à se promener rêveuse dans les forêts épaisses du Tyrol, la Providence attend d'elle un travail ardent et perpétuel; il faut que la Grande-Bretagne soit une messagère infatigable de civilisation pour l'univers entier; que ses vaisseaux aillent porter nos idées aux noirs de l'Afrique, que le spiritualisme aborde sous pavillon rouge à l'île des Amis; qu'un peuple européen tout entier soit déposé dans le nord de l'Amérique; que la civilisation anglaise embrasse les Indes; que, d'une main, elle refoule la barbarie turque, déjà pressée de toutes parts par l'Europe continentale, et que, de l'autre, elle aille frapper aux portes de la vieille stupidité chinoise. Voilà ce que l'Angleterre avait à faire, et des flottes se sont élevées dans ses chantiers; noble personnification de son pays, Cooke est parti pour une mort glorieuse, et Mungo Park est allé s'enterrer dans les sables de la Nigritie. Maintenant, demandez à ce peuple pourquoi il ne prend pas une lyre, pourquoi on voit plus souvent dans ses mains la hache et le marteau que les pinceaux de Raphaël; pourquoi, quand il veut faire une église, il prend au hasard le dôme de Saint-Pierre, et coiffe du casque d'Achille la statue de Wellington; pourquoi il se courbe sans relâche sur la matière? Ah! c'est qu'il ne s'adresse pas, comme nous, à une Europe éclairée, c'est qu'il n'a pas, comme la France, de l'esprit à faire; ses disciples, à lui, ce sont le noir crêpu, l'Outagamis peint en rouge, le Malais armé du kriss empoisonné, l'habitant anthropophage de la Polynésie, tous encore trop accablés par la douleur physique pour que les hauts enseignemens soient faits pour eux; hommes qui ne s'inclineront pas devant la nation qui discute, mais devant celle qui sait construire une cabane, et que vous n'aborderez pas avec le nom de liberté, mais avec un collier de verre bleu.

Voyez, au printemps, ces mille races d'insectes dont se couvrent les prairies; les uns, qui ne semblent nés que pour orner la nature, déploient au soleil des ailes d'or ou de nacre; ils sont beaux comme les fleurs dont ils doivent se nourrir et avec lesquelles ils se confondent. Les autres, faits pour creuser la terre ou pour percer l'écorce des chênes, portent, au lieu d'ailes, une cuirasse noire et luisante; au lieu de panache, des pinces ou des scies dures comme le fer. L'Angleterre aussi, parce qu'elle était destinée à agir sur le bois, sur l'acier et sur des crânes plus durs encore, a été couverte d'une épaisse et rude armure. Chez ce peuple, tout est solide et persévérant; sa philosophie n'est pas systématique comme la nôtre, profonde et mystique comme celle de cette Allemagne qui, poétique jusque dans le raisonnement, s'en va quelquefois si loin de la vérité et de la nature; la philosophie anglaise est essentiellement logicienne; jamais elle ne se sépare de l'expérience, de l'expérience consciencieuse. Tandis que nous composons ici des théories plus ou moins brillantes, Locke, Thomas Reid et Dugald Steward enrichissent de faits et de démonstrations, la plus élevée comme la plus utile des sciences. L'éloquence de la Grande-Bretagne est toute positive; sa religion, veuve d'ornemens, ne consiste qu'à prier Dieu; son courage guerrier est tout de fermeté, de résistance; et dans cet âge où toutes les terres buvaient du sang, où Rome et l'Espagne défendaient l'unité de croyance par le feu, où, dans la France, protestans et catholiques rivalisaient d'horreurs, nulle part la cruauté ne fut plus réfléchie, plus entière, plus substantielle, pour ainsi dire qu'en Angleterre. Lisez Shakespeare, Shakespeare qui, cependant, était un homme doux; voyez si l'on peut attribuer à ses âpres personnages la sensibilité harmonieuse de l'Autriche, ou les chants de rossignol de l'Italie.

Clifford a fait prisonnier Rutland; c'est un enfant qui lui demande la vie. Voici la réponse de Clifford :

« Eussé-je ici tous tes frères, leur vie et la tienne ne suffiraient pas à ma vengeance!
» Non, si je creusais encore les tombeaux de tes pères, si je suspendais à des chaînes leurs

» cercueils pourris, ma fureur n'en serait pas ralentie ni mon cœur soulagé. La vue de » tout ce qui appartient à la maison d'York est une furie qui tourmente mon ame, et » jusqu'à ce que j'aie extirpé leur race maudite, sans en laisser un seul au monde, je vis » dans l'enfer. »

La reine Marguerite, pour essuyer les pleurs de York, père de Rutland, lui présente un mouchoir trempé dans le sang de son fils; Cornouailles lie les mains au comte de Glocester et lui arrache les yeux sur la scène; Tamora, reine des Goths, mange ses enfans dans un pâté. Ne semble-t-il pas que si l'on voulait faire chanter ces hommes et ces femmes il ne sortirait de leurs poitrines que des hurlemens d'hyène?

Heureusement, le caractère distinctif des nations tend constamment à s'effacer. Il y a deux âges dans l'histoire : le premier, celui où les peuples posent leurs fondemens, établissent, pour ainsi dire leur domicile; alors ils agissent sans se voir; ce sont des ateliers éloignés les uns des autres, où se coulent les diverses parties d'une colonne de bronze. Le travail fini, vient le jour de l'inauguration; on rapproche les pièces, on les unit étroitement, l'échafaudage tombe, le monument superbe se montre au jour avec ses aigles au piédestal et son empereur sur le faîte. Ces deux phases, diversité, union, sont faciles à saisir dans l'antiquité. Les races et les empires croissent de toutes parts, sans ensemble, sans but apparent. L'Egypte arrive avec sa religion, le fétichisme, son art, une massive architecture; puis la Grèce apporte une autre croyance, l'adoration de la forme humaine, un autre art, la statuaire. Ailleurs, vous verrez un petit pays dont la couleur tranche sur toutes les autres; la Judée proclame la première l'unité, l'immatérialité de Dieu, pensée qu'elle ne comprend pas, contre laquelle elle se révolte sans cesse, mais que ses prêtres conservent depuis Moyse avec une fidélité invincible. Enfin paraissent les Romains, dont la conquête embrasse le monde. Rome, c'est un fronton qui unit par la tête toutes ces colonnes, dressées les unes à côté des autres; toutes les vanités des nations s'absorbent dans le titre de citoyen romain, comme toutes les croyances locales s'abîment dans la religion de Rome, le christianisme. Sur ce plancher qu'a fait Constantin, de nouveaux peuples surgissent, d'abord, aussi isolément que la première fois; ici la France, plus loin l'Angleterre, là bas l'empire d'Allemagne; mais, de nouveau, le besoin d'unité se fera sentir; cette unité ne marchera plus à la suite d'un Scipion ou d'un Marius, on ne l'imposera plus par le fer; l'univers est un enfant qui a grandi et qui entend la raison : c'est d'eux-mêmes que les peuples demandent à quitter leurs vieux vêtemens. L'Anglais est arrivé là, il s'est regardé, il s'est enorgueilli de ce qu'il avait fait seul, mais en même-temps il a senti que pour aller plus loin il avait besoin d'un secours étranger : voilà qu'il est allé demander ce qui lui manquait au beau ciel de l'Italie; de Londres à Palerme ce n'est plus qu'une longue caravane. Symbole éclatant de cette ère nouvelle, lord Byron a brisé les traditions de sa terre natale; on a entendu sortir de la bouche d'un Anglais des chants que le monde entier a répétés avec enthousiasme. Applaudissons à ce nouvel essor d'une grande nation, secondons de tous nos efforts des tentatives musicales que le succès couronnera sans doute, car si l'Angleterre est belle entre ses deux Indes, appuyée sur son ancre, les yeux baissés sur les trésors de la terre, elle serait plus belle encore serrant sur son cœur la harpe d'Ossian, et regardant le ciel.

VICTOR HENNEQUIN.

LES CIMETIÈRES DE PARIS LE 1er ET LE 2 NOVEMBRE.

Il y a dans la religion et les mœurs du peuple des grandes villes, si le peuple des grandes villes a des mœurs et de la religion, un inconcevable mélange de mépris et de respect, d'observance et d'oubli des choses saintes; l'habitude exerce sur lui un

empire que l'ignorance semble fortifier chaque jour davantage. Il a ses pratiques, à lui, pleines de superstitions et de fausses croyances ; aussi l'église, qui voit les fidèles se presser le dimanche sur les marches de ses portiques, appelle en vain le peuple à ses prières ordinaires ; mais, que le jour de Pâques ou de Noël se lève avec ses pompes et ses solennités, la foule viendra s'agenouiller aux pieds des autels, qu'elle oubliera bientôt pour tout le reste de l'année. Le peuple rejette l'obéissance aux préceptes de l'église comme un asservissement avilissant ou au moins inutile, mais il n'hésite pas à se faire l'esclave volontaire des vieilles coutumes, des superstitieuses traditions : le jour que l'église destine au repos, il le consacre tout entier au pénible travail de la semaine; le lendemain, au contraire, qui devrait le trouver laborieux, il le dépense en folles joies et en débauches; son jour de repos est un jour de prodigalités et d'inconduite. Mais, au milieu de ces contradictions permanentes avec l'ordre établi par la religion et la morale, si de temps en temps quelques lueurs de foi chrétienne brillent encore, pourquoi faut-il qu'elle se montre aveugle dans ses inspirations, équivoque dans ses actes, inconséquente dans ses démonstrations? C'est que l'habitude, cette seconde et fâcheuse nature du peuple, conserve toujours sur lui trop d'influence pour ne pas étouffer sous un banal motif les bons sentimens auxquels son ame pourrait s'ouvrir. Le spectacle que présentaient, le 1er et le 2 novembre, les cimetières de Paris était de nature à faire naître ces réflexions. La foule s'y porte tous les ans à cette époque consacrée par la religion aux prières pour les morts. Mais quelle foule, grand Dieu! la foule qui grossit chaque semaine la population des barrières, foule d'ouvriers qui désertent les ateliers pour se divertir, comme ils disent, après avoir employé au travail les heures où l'église en deuil rappelle aux vivans que bientôt peut-être elle intercédera pour eux; foule oisive et dissipée, qui ne cherche, dans les monumens funèbres, que la variété des formes et le luxe des souvenirs, qui ne peut comprimer son inconvenante gaîté assez long-temps pour ne pas profaner, par de grossières plaisanteries, l'asile des regrets et du deuil. Ces jours de tristes et salutaires pensées le peuple les dissipe ainsi en promenades scandaleuses; les voitures ne sont pas assez nombreuses dans les carrefours pour le conduire à la porte des cimetières, dont quelques cercueils, car la mort ne s'arrête pas, suivent la route à pas lents au milieu d'une cohue et d'une gaîté inaccoutumée. Aux approches de ces lieux passagèrement fréquentés le commerce vient spéculer à son tour, il trafique des couronnes et des bouquets destinés à décorer les tombes, il y a là des souvenirs pour tous les malheurs, des ornemens pour tous les marbres, des fleurs de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les prix prônées aux passans pour les attirer, étalées pour les tenter, et, au milieu de cette espèce de culte pour les morts, se trouvent tous les divertissemens profanes dont le spectacle appelle d'ordinaire le peuple aux faubourgs; car, à quelques pas de ces grillages noirs, dont l'étroite enceinte est tout ce qui doit rester des richesses du monde, nous avons entendu de misérables bouffons débiter sur des tréteaux un flux de sales paroles. Oh! les cimetières, ces jours-là, sont hideux à visiter! La terre des morts commande le respect, leur silencieuse demeure veut la solitude

et la paix. A la porte de cette ville souterraine où toutes les ambitions sont venues s'éteindre, où la mort a glacé les plus ardentes passions, où les hommes attendent dans leur poussière le moment solennel de revêtir à tous les yeux l'immortalité du bonheur ou du désespoir, les divertissemens, les joies profanes devraient s'arrêter, toutes les voix devraient se taire. Aussi, dans cette foule poussée par l'habitude, et qui croit peut-être remplir un devoir, le cœur se serre-t-il de rencontrer quelques ames pieuses qui ont choisi ce jour de saint pélerinage pour venir épancher sur les tombes de douloureux regrets ; on gémit de voir des femmes agenouillées, dont la prière est forcément distraite par un bruit importun. Oh ! qu'ils comprennent bien la gravité de ce lieu saint les fidèles qui viennent se ressouvenir et pleurer devant les croix de pierre, qui, le rameau à la main, viennent répandre, une fois encore, l'eau sainte sur la terre des morts. Mais on voudrait voir leur douleur choisir un autre moment pour s'exprimer devant Dieu. Vous qui trouvez un enseignement de plus dans les feuilles que l'automne chasse sous vos pas, vous qui éprouvez une douloureuse consolation à prier sur les tombes, si vous aimez à venir y méditer, que ce soit dans des jours de paix et de solitude, alors que de bruyans plaisirs retiennent la foule ailleurs ; choisissez les heures matinales, car les regrets et le chagrin affectionnent trop e silence et le mystère pour que le bruit puisse jamais leur convenir : si des pleurs mouillent vos yeux quand vous foulez la terre consacrée par la mort, que vos larmes coulent sous un voile de deuil et ne viennent pas s'offrir en spectacle à de curieuses insensibilités! La religion du peuple des grandes villes, la voilà, telle que l'ignorance et l'habitude l'ont faite, telle qu'elle demeurera jusqu'à ce qu'une instruction, dirigée vers un but élevé, lui donne le discernement de ce qu'il doit respecter ici-bas.

A. Duplessy.



IV.

MÉMOIRES DU TEMPS.

DÉCOUVERTES INDUSTRIELLES ET USUELLES.

Économie domestique. — *Eclairage.* — Dernièrement je reçus une lettre du comte de C***, habitant le fond de la Bretagne; il me priait de le fixer sur le mode d'éclairage qu'il devait adopter : L'hiver approche, me disait-il, et nous ramène ces longues et délicieuses soirées, pendant lesquelles le jeu, le travail et la conversation se partagent notre temps, mais après avoir remis à neuf tout le mobilier de mon château, je ne sais maintenant comment l'éclairer. En effet, la bougie est trop pâle, aujourd'hui que nous sommes habitués à fatiguer nos yeux par une vive lumière, ou bien il faut les multiplier en grand nombre, et ce moyen devient alors très-coûteux. Votre usage parisien d'avoir des lampes semble résoudre assez convenablement le problème. Malheureusement toutes ces lampes ne sont pas construites d'après le même système, les unes sont d'un prix trop élevé, les autres consomment beaucoup trop, celles-ci n'éclairent pas suffisamment, celles-là sont d'un service difficile ou malpropre, c'est donc à vous, mon cher ami, qui vous tenez journellement au courant des nouvelles découvertes, à me servir de guide et à vouloir bien m'aider à fixer mon choix.

Cette lettre, malgré la compétence que l'on m'y faisait l'honneur de m'accorder, me jeta moi-même dans un fort grand embarras, en vain je me mis à courir les fabricans, mon indécision resta toujours la même; car je n'avais aucun moyen de comparaison. Enfin, un soir me trouvant à l'Opéra auprès de la riche marquise de B***, je lui contai mes soucis et surtout mon chagrin de ne plus avoir à mes ordres une pauvre petite exposition ; qu'à cela ne tienne, me répondit-elle en souriant, venez prendre demain le thé avec nous, et j'espère pouvoir vous consoler. Je n'eus garde de ne pas me rendre à cette aimable invitation ; car les soirées de la marquise sont toujours délicieuses. Cependant j'étais loin de m'attendre à ce qui devait m'arriver. La maîtresse de maison me reçut avec sa grâce habituelle, l'on était alors en très-petit comité. La conversation roula long-temps sur la foulure de Taglioni, sur la politique et sur le bouton de certains hôtes, d'un château qu'il n'est plus permis aujourd'hui de nommer, tant il est facile à deviner. A peine la pendule venait-elle de sonner dix heures, que les deux battans d'une porte s'ouvrent et un domestique annonce que le thé de madame la marquise est servi. Grande aussitôt fut ma surprise; car au milieu de la table j'aperçus un foyer de lumière composé de lampes de systèmes différens. Après le thé, l'aimable marquise vint recevoir mes complimens sur son éclatante et originale exposition. Je devais tenir ma promesse, me dit-elle en me remerciant; maintenant écoutez le résultat de mes observations sur le service habituel de ces lampes, puis ensuite vous pourrez répondre à votre ami avec toute sécurité.

Je ne vous dirai pas que l'honneur d'éclairer nos salons se partage entre les lampes hydrauliques, hydrostatiques, mécaniques et à contre-poids; vous le savez beaucoup mieux que moi, mais examinons ensemble ces diverses lampes avec attention, car j'ai satisfait dernièrement la fantaisie de toutes les réunir, et les voilà sous nos yeux.

Lampes hydrauliques. — Parmi les lampes hydrauliques que vous apercevez, on remarque surtout celles inventées par M. Gally-Cazalat, qui se vendent chez Toyot, et celles de M. Silvant. Elles sont basées sur une expérience de physique à laquelle vous donnez,

je crois, le nom de fontaine de héron ; elles ont été construites pour la première fois par les frères Girard, puis modifiées ensuite au point de perfection où elles sont aujourd'hui. Elles éclairent bien, leur lumière n'éprouve pas d'intermittence sensible ; mais leur service exige qu'on les renverse pour les remplir ; méthode voulant impérieusement que l'on touche à l'huile, ce qui n'est pas d'une propreté absolue.

Lampes hydrostatiques.—Quant aux lampes hydrostatiques que vous voyez réunies de ce côté de la table, leur invention est encore due aux frères Girard ; elles sont formées d'un simple siphon renversé dont le tube contient de l'huile refoulée par un autre liquide d'une pesanteur plus grande, composé de manière à ne pouvoir se mêler avec l'huile ; les frères Girard employaient une forte dissolution de sel de cuisine dans de l'eau, mais aujourd'hui MM. Thilorier, Morel, Garnier et Palluy, qui sont les meilleurs fabricans de ce genre de lampes, emploient des liquides différens : ainsi, le premier fait usage d'une dissolution de sulfate de zinc.

Ces lampes, dont l'éclairage est assez beau, laissent pourtant beaucoup à désirer, car le niveau de leur huile ne restant pas tout-à-fait constant, leur flamme est légèrement vacillante. Cet inconvénient est moins sensible dans celles construites par MM. Morel et Garnier ; mais toutes ces lampes, quoique d'un service facile et assez propre, ont des tubes si étroits que l'huile presque toujours actuellement fort mal épurée, les engraisse aisément, obstrue le siphon, et force à un nétoyage qu'il faut souvent répéter ; des réparations plus sérieuses, mais heureusement assez rares, sont en outre exigées par les lampes Thilorier, dont les soudures des tubes se laissent corroder par le liquide servant de contre-poids.

Maintenant, si nous passons aux lampes mécaniques ou à mouvement d'horlogerie que vous voyez formant au milieu de la table un foyer central de lumière, nous en trouvons une assez grande quantité. Elles doivent l'ascension de leur huile jusqu'au bec à la puissance de petites pompes aspirantes et foulantes, mises en mouvement par une combinaison de rouages plus ou moins compliquée. Ces lampes aujourd'hui sont construites par une infinité d'ouvriers ; elles ont été modifiées de beaucoup de manières, mais toutes reposent sur le principe précédent appliqué pour la première fois par M. Carreau père, chez M. Carcel. Parmi les meilleurs fabricans de lampes mécaniques, on remarque surtout MM. Carreau fils, Decan, Gagneau, Gallibert, Gotten, Jeubert, et les successeurs de Carcel.

La lampe Carcel jouit dans le public de la plus grande réputation, et l'on s'imagine qu'une lampe mécanique ne peut être passable si elle ne sort pas de la maison Carcel ; pourtant, et il faut l'avouer, c'est un préjugé dont les propriétaires de cette maison ne se plaignent pas, puisqu'il leur procure un bénéfice de 30,000 fr. au moins par année. Mais les acheteurs s'en trouvent-ils aussi bien, c'est ce dont il ne serait pas impossible de douter. En effet, ces lampes, construites avec le mécanisme le plus ingénieux et le plus brillant, ont des rouages et des pistons si délicats, si fragiles, qu'elles trouvent encore dans l'impureté de nos huiles un ennemi qui les force promptement à l'inaction en les entourant d'une matière grasse et poisseuse : aussi, sont-elles sujettes à de nombreuses réparations qui ne peuvent être faites en réalité d'une manière convenable qu'à Paris ou dans les grandes villes de France par un habile horloger. MM. Gotten, Gallibert et Jeubert, en diminuant le nombre de leurs rouages, ont pu leur donner plus de force et diminuer par conséquent les chances d'accident ; malheureusement le premier de ces fabricans par suite de la solidité qu'il donne à son mécanisme, est obligé de tenir ses prix de vente fort élevés, inconvénient que sont parvenus à vaincre les deux derniers dont les lampes se vendent moitié du prix de celles de la maison Carcel. Quant à la lampe de M. Gagneau, nommée aussi Aglaphos, elle diffère des autres lampes mécaniques parce qu'elle a son corps de pompe entouré d'une poche de taffetas gommé ; malheureusement cette modification fort ingénieuse a un grave inconvénient ; l'huile dissout peu à peu la gomme du taffetas qui ne tarde pas à être détruite, et bientôt il s'établit des infiltrations que M. Gagneau peut seul réparer. Aussi, faut-il, si l'on est en province, renvoyer ses lampes à Paris. Passant mainte-

nant à la lampe mécanique de M. Carreau fils, nous la trouvons beaucoup plus simple que toutes les autres, car un grand ressort, un barillet et deux corps de pompe, voilà ce qui la compose ; tant qu'il y a beaucoup d'huile dans cette lampe elle va fort bien, mais comme elle n'a pas de volant pour régulariser sa marche, plus l'huile diminue, plus le grand ressort se détend avec force, si bien qu'à la fin quand par oubli l'huile vient à manquer les pistons lancent violemment au-dessus de la cheminée le peu d'huile qui reste dans la pompe; aspersion fort désagréable que l'on ne peut éviter qu'en remplissant par prudence cette lampe au milieu d'une soirée, et en tenant toujours un fumivore au-dessus de son verre.

Près de la lampe de M. Carreau fils, vous voyez celle de M. Decan ; elle a de bien grands avantages : elle est composée de toutes pièces métalliques, ce qui permet de la dégraisser soi-même en lavant son intérieur avec de l'eau de lessive. On peut en outre changer ses becs de manière à n'avoir que telle lumière dont on a besoin. Malheureusement les soupapes de cette lampe s'engraissent aisément dès que l'on emploie de l'huile mal purifiée.

Quant au mécanisme de la lampe à mouvement d'horlogerie, avec la pompe dite des prêtres, tombée dans le domaine public et exploitée par tous les lampistes qui ne sont pas propriétaires d'un système spécial, je ne vous en dirai rien, car vous savez que le cuir de ses pistons, placé à l'extérieur, se dessèche promptement et demande de nombreuses réparations.

Du reste, toutes ces diverses lampes mécaniques jettent une flamme blanche, éclatante, qui ne laisse rien à désirer, et qui répond pour chacune à la valeur de huit bougies. Cette flamme, quoique vacillant très-légèrement, n'a d'intermittence sensible que dans les lampes Carcel, mais jusqu'à présent l'on a toujours bien voulu fermer les yeux sur cet inconvénient par égard pour leur antique célébrité et pour la beauté et la délicatesse de leur mécanisme.

Lampes à contre-poids. — Deux lampes ont été construites de manière à porter l'huile au bec avec le secours d'un contre-poids ou piston métallique foulant continuellement sur la surface de l'huile. L'une, fabriquée par M. Desforges ou Coëssin, a l'inconvénient grave, lorsque le piston arrive à la fin de sa course de faire sauter l'huile comme celle de M. Carreau fils : mais d'un autre côté elle possède un bec excellent et qui double la lumière de toute lampe à laquelle on l'adapte. L'autre lampe à contre-poids est de M. Joanne l'ingénieur, inventeur des Astéares ou lampes-bougies, si commodes toutes les fois que l'on se contente de la lumière d'une bougie. Cette lampe à contre-poids de M. Joanne ne demande aucun soin particulier, est d'un service très-propre, et laisse peu de chose à désirer pour la beauté et la stabilité de sa lumière.

Maintenant vous connaissez le fort et le faible de toutes les lampes ayant leurs entrées dans nos salons, car je ne vous parlerai pas des lampes *sinombres* qui n'ont pour elles que leur bon marché : je les ai pour toujours reléguées à l'antichambre. Ainsi vous pouvez actuellement si vous avez foi dans mes paroles, servir de guide à votre ami. A ces mots, je remerciai l'aimable marquise de son instructive obligeance, et je fus mettre en ordre mes souvenirs afin de faire usage dans l'occasion de cette utile leçon d'économie domestique.

J. Odolant-Desnos.

BEAUX ARTS.

LEÇONS SUR L'HISTOIRE ET LA THÉORIE DES BEAUX ARTS;

Par A.-G. Schlégel, traduites par M. A. Couturier (1).

On nous annonce une traduction, une fidèle, intelligente et remarquable traduction du *Cours de philosophie de l'histoire* du célèbre Frédéric Schlégel.

Nous attendons impatiemment, pour l'examiner et signaler son apparition, l'utile publication de cet ouvrage catholique auquel son auteur protestant dut une conversion éclatante au catholicisme. Car ce fut en élaborant ce cours, dont il n'avait pas encore bien posé les prémisses, que Frédéric Schlégel, entraîné enfin, à force d'admiration et de dialectique tout à la fois, s'agenouilla devant les fonts de notre baptême, et reçut des mains du prêtre le premier fil dont le vrai chrétien catholique forme ce cocon terrestre d'où il ne sortira que pour s'envoler au ciel d'une seule volée s'il dégage pures ses ailes de leur enveloppe mondaine; en deux volées, s'il lui faut s'abattre pour passer au feu qui purifie ses ailes mouillées de pleurs humaines, salies d'humaine poussière....

Aujourd'hui, c'est de M. Auguste Guillaume Schlégel que nous avons à nous occuper, et nous apporterons à examiner l'œuvre de ce savant et ingénieux écrivain toute l'impartialité charitable d'un chrétien. Nous oublierons, avant de juger ses *Leçons sur les beaux arts*, la brochure qu'il crut devoir publier il y a quelques années pour prévenir les conversions que pouvait entraîner la conversion de son frère Frédéric; brochure que M. le baron d'Ekstein a réfutée d'une manière si victorieuse (*Catholique* de 1829). Avouons-le d'ailleurs, cet acte solennel de Frédéric, homme d'un cœur tendre, d'un caractère loyal et franc, d'une ame élevée et puissante, d'un esprit solide et subtile et d'un savoir profond; cet acte solennel, disons-nous, était bien de nature à épouvanter le zèle ou l'orgueil philosophique du protestant Auguste. Il ne se dissimulait pas, lui, et devait naturellement redouter l'effet qu'allait produire la conversion de ce frère, dont la haute et douce influence était incontestable encore à cette époque dans toute l'Allemagne, quoiqu'en ait écrit un Voltairien allemand rajeuni et déguisé, M. Henri Heine, écrivain sans consistance de principes, et dont la plume froide et sèche déchire le papier qu'elle croit consacrer à l'immortalité.

M. Auguste Schlégel accuse un sentiment tout-à-fait distingué de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, une intelligence fine et profonde et une grande connaissance de la théorie de ces différents arts. On trouve dans ses *Leçons* des idées ingénieuses, des aperçus pleins de justesse et des observations excellentes. Nous les avons lues avec un grand intérêt dans la traduction, souvent incorrecte, de M. Couturier, et cependant nous en connaissions depuis long-temps la substance par les extraits que nous en avait communiqués un ami qui se trouvait à Berlin en 1827, époque à laquelle M. Schlégel les professait devant un nombreux et brillant auditoire. C'est que nous aimons, c'est que nous ne saurions trop recommander en France les livres qui traitent des beaux arts en général, des arts plastiques en particulier, et qui n'embrassent pas seulement dans leurs considérations les finesses de métier au-delà desquelles ne s'étend pas l'horizon de tant de prétendus artistes, qui ne sont en réalité que des ouvriers plus ou moins habiles et intelligents.

Mais, il faut l'avouer, si le cours de M. Schlégel est remarquable tel qu'il l'a professé,

(1) Un vol. in-8°; chez Pichon et Didier, quai des Augustins, n° 47.

il eût été beaucoup plus remarquable s'il l'avait conçu pour une classe d'auditeurs bien dessinée, bourgeois ou artistes, au lieu d'en faire un résumé incomplet, semi-bourgeois, semi-artistique et philosophique, de ses études et de ses idées sur la théorie et l'histoire des beaux arts, ou plutôt des arts plastiques, y compris la peinture. Puis le savant professeur aborde et discute de grandes questions sur lesquelles il cite et critique les auteurs les plus distingués, et l'on ne voit pas qu'il cherche à avancer la solution de ces questions en formulant avec l'assurance de la conviction ses idées sur la matière ; ou bien ces idées manquent de précision et ne sont pas bien nettes, même dans l'esprit de celui qui les émet. C'est ainsi qu'il ne nous donne aucun éclaircissement sur les théories tant de fois discutées et encore si incomprises et si peu posées, du coloris, du clair-obscur, du beau. Puis il raisonne parfois avec beaucoup trop de subtilité et de légèreté. Ainsi lorsqu'il dit, en parlant de la phrénologie, dont il n'attribue le mérite qu'à Gall, car il ne prononce même pas le nom de Spurzheim : « On ne peut certes lui contester les services qu'il a rendus, comme anatomiste de cette partie de l'homme ; mais quant à la connaissance de l'homme, qu'il a voulu en déduire, sa théorie est *absurde* ; car, selon lui, l'ame serait logée dans la tête comme dans une case à compartiments, ainsi qu'une excroissance végétale qui, en s'épanouissant, soulèverait la calotte sphérique dans laquelle elle est renfermée. Il n'y a rien dans ses écrits qui puisse servir aux arts. »

Ces quelques lignes renferment deux propositions évidemment fausses et un raisonnement déplorable. Quoi ! parce que Spurzheim, Gall et les phrénologistes regardent le cerveau comme l'organe dominateur du corps humain, parce que l'ame agit directement sur cet organe pour être obéie par les autres, il faudrait en conclure que l'ame est dans la tête!... Et quel homme, d'ailleurs, croyant à l'existence de l'ame, concevra encore la prétention extravagante de pénétrer le divin mystère de l'union de l'ame au corps et de découvrir dans un être matériel la place d'un être immatériel qui n'en occupe aucune et les occupe toutes, par cela seul qu'il est immatériel ?.... La conclusion de M. Auguste Schlégel n'est pas plus concluante, mais elle est assurément moins spécieuse que celle des matérialistes qui, de l'importance du cerveau et de la dépendance où cet organe tient les autres organes, concluent à la non-existence de l'ame et à la sécrétion des idées par le cerveau, pour nous servir de l'expression de Cabanis.

Et quant à l'assertion du célèbre professeur, qu'il n'y a rien dans les écrits de Gall qui puisse servir aux arts, il est clair aussi qu'elle est fausse si la phrénologie n'est pas sans fondement, car la conformation du crâne doit nécessairement être prise en considération par l'artiste phrénologiste, soit qu'il crée un personnage, soit qu'il le copie ou l'imite.

Enfin, et passant du professeur à son traducteur, qui lui aussi émet souvent ses idées par des notes dans le livre dont nous parlons, nous devons relever la proposition beaucoup trop légèrement avancée de cet écrivain relativement aussi à la phrénologie dont il admet les preuves nombreuses tout en cherchant à détruire les bases sur lesquelles le font reposer les anatomistes. « Il est bien prouvé, dit M. Couturier, qu'il est impossible de découvrir à la surface du cerveau mis a nu la moindre trace d'élévations qui correspondent aux protubérances de la lame externe du crâne. » Si M. Couturier avait consulté les anatomistes sur ce point, ou étudié lui-même le cerveau, il eût pu se convaincre que les protubérances cérébrales, dessinées par les faisceaux ou paquets fibreux qui l'enserrent, répondent d'ordinaire, précisément, et presque sans exceptions, aux protubérances extérieures de la boîte osseuse, et que la lame du crâne forme rarement une courbe concave intérieure non parallèle avec la courbe convexe extérieure.

M. Couturier a eu l'heureuse idée d'annexer au cours de Schlégel les articles des *Conversations Lexicon* sur la peinture, la sculpture et l'architecture. Ces articles sont bien traités, quoique défectueux encore en plusieurs points. Ils sont infiniment supérieurs, cela est incontestable, à ceux de toutes nos Encyclopédies françaises, et donnent des notions générales assez justes sur l'histoire des arts plastiques. Enfin, M. Couturier a fait suivre ces articles d'un essai complémentaire écrit par lui-même sur les artistes de notre époque :

cette esquisse rapide et faite avec un peu de légèreté, d'incohérence dans les idées, et sous l'influence de certaines amitiés contre lesquelles peut-être il n'a pas su assez se prémunir, ajoute cependant quelque prix au volume qui, du reste, se recommande suffisamment par ses leçons et le nom seul d'Auguste Schlégel.

L'*Histoire et la théorie des beaux arts* sont encore à faire; mais, disons-le, c'est un ouvrage monumental et qui exigerait le concours d'hommes complètement indépendants, même du gouvernement, dont la haute protection leur serait indispensable.

L'ANCIEN BOURBONNAIS,

HISTOIRE, MONUMENTS, MOEURS, STATISTIQUE;

Par Achille Allier; gravé et lithographié sous la direction de M. Aimé Chenavard, d'après les dessins et documens de M. Dufour, par une société d'artistes (1).

Vous avez ouï de la bouche édentée de votre vieille bonne ou de votre mère nourrice ou de la nourrice octogénaire de votre mère, alors qu'elle vous disait devant la bûche de Noël, votre morale en action, prélude à vos prières bégayées, vous avez ouï l'histoire du seigneur châtelain sortant de son tombeau et apparaissant à ses descendans assemblés et aux descendans assemblés de ses serviteurs, et leur disant d'une voix solennelle et sépulcrale: « Vous avez rasé mes bois si riches de grands arbres, de chênes séculaires, si beaux d'ombre et de solitude, qui s'étendaient au loin et déployaient leur cime comme une mer agitée autour de ma châtellenie; ils avaient une journée de tour sous mon aïeul, et je les avais agrandis d'une demi-journée encore. Vous avez rétréci sur toutes ses faces l'antique et sauvage forêt de mes ancêtres qui sont les vôtres, et vous l'avez sillonnée de profanes sentiers; et lorsque j'y vais errer la nuit avec mon linceul de mort, j'y vois toujours devant et derrière moi, sur ma gauche et sur ma droite, l'horizon céleste d'où se détachent les toits habités sur l'horizon terrestre. Et si je sors de ma tombe à minuit, j'ai achevé de parcourir ma forêt quand l'aube renaissante efface les plis de mon blanc linceul, qui se dessinent si purs sur un fond de nuit. Et la forêt de nos pères, ma vieille forêt, vous eussiez, pour en faire le tour, marché trois jours et trois nuits! Et vous en avez taillé les dolmens et les pierres levées pour bâtir ce que vous nommez une usine. Et la salle des gardes de mon vieux castel, et notre grand salon de famille, et jusqu'à la chapelle sainte où vint officier à mon mariage mon grand oncle l'archevêque, tout cela est converti en ateliers de votre fabrique, et vous avez pris pour vous les chambres réservées aux hôtes. Et mes fossés vous les avez desséchés, mes tourelles vous les avez abattues pour en vendre les pierres, et ma herse vous l'avez laissé voler et vendre au poids du fer! Et mes landes, rosées de bruyère, vous les avez défrichées, et voilà que vous voulez faire du cimetière béni, où reposent vos aïeux, un champ profane pour alimenter vos fabriques! Et j'ai senti ce soir l'impitoyable socque industriel de votre siècle de fer grincer sur mes os blanchis!... »

A ces dernières paroles, prononcées d'un son de voix caverneux par la vieille conteuse, vous avez pâli d'effroi, vous vous êtes serrés contre elle, et sa grande main ridée a pris votre petite main fraîche pour vous signer... Et vous avez fait sur cette histoire bien des réflexions, et vous ne l'oublierez de votre vie, dans vos jours de dégoût du présent, de sinistres prévisions sur l'avenir.

Hé bien! ne vous semble-t-il pas voir aujourd'hui se lever l'une après l'autre dans la

---

(1) A Paris, chez Susse, place de la Bourse; à Moulins, chez Desrosiers, imprimeur.

personne de leurs ducs et seigneurs châtelains, toutes nos vieilles provinces, tous nos anciens châteaux pour nous faire la solennelle description de leurs châteaux, de leurs forêts, de leurs champs, et jusque de leurs meubles, costumes et joyaux? Et n'apportez-vous pas une religieuse et filiale attention aux récits que vous disent vos pères, aux réflexions qu'ils vous font, et à tous les minutieux détails dont ils se plaisent à charger leurs tableaux si colorés et si pleins de charme?... Oh! malheur à l'homme qui n'a ni attendrissement ni larmes, ni enthousiasme ni regrets, ni respect et vénération pour les choses et les hommes passés! Malheur à lui, car il ne comprend pas, il ne peut comprendre le passé, et le passé renferme la leçon de l'avenir, et celui-là est stupide ou hypocrite qui se dit un homme d'avenir, et n'a que dédain et indifférence pour le passé! C'est de lui que Jésus-Christ a dit : « *Défiez-vous des novateurs!* » Et nous qui voulons, nous qui proclamons le progrès par le christianisme, nous écoutons religieusement et avec un saint recueillement et avec un attendrissement de fils en présence de leur père sorti de la tombe, la voix du passé pour apprendre l'avenir.

Nous ne saurions donc trop sincèrement applaudir aux historiens, aux artistes et aux antiquaires dont les travaux, dans toutes les parties du monde, mais surtout en France, reconstruisent le monument du passé avec ses débris épars et ensevelis par le flot impie et dévastateur du dix-huitième siècle.

La plus magnifique, et, autant que nous en pouvons juger par la lecture des neuf premières livraisons, une des plus complètes et des plus savantes et intelligentes publications dans ce genre, est l'*Ancien Bourbonnais*, par M. Achille Allier. On conçoit que nous devons attendre la publication de l'œuvre entière pour en faire la critique sérieuse et détaillée qu'il mérite. Mais, nous pouvons le dire sans crainte dès aujourd'hui, ce grand ouvrage est digne de figurer dans les plus riches bibliothèques de savants, historiens, antiquaires ou artistes. La typographie en est très-belle, et les gravures et lithographies en sont dues au talent de nos meilleurs artistes. Nous y remarquons notamment d'admirables copies lithographiées d'anciens portraits, par M. Gigoux, et des vignettes sur bois ornées par M. Chenavard, dont le goût exquis et la science exercée ont eu tant d'influence sur le progrès des décorateurs et ornementistes ou ornemanistes. M. Chenavard, M. Achille Allier et M. Gigoux : voilà les noms qui se lisent le mieux sur le fronton du monument élevé à l'*Ancien Bourbonnais*.

GALERIE BRETONNE, OU MOEURS, USAGES ET COSTUMES DES BRETONS DE L'ARMORIQUE,

Dessinée par feu O. Perrin, du Finistère, et gravée sur acier par Reveil (1).

Il est des hommes qui, comme la tortue, portent avec eux leur toit natal, et comme elle aussi n'en sortent leur tête que pour la rentrer au moindre bruit, à la première goutte de pluie qui les vient mouiller, au premier souffle de vent qui leur jette un grain de sable. Ces hommes-là cependant font quelquefois des émigrations lointaines, des voyages de longue durée; mais soyez sûr qu'ils chemineront toujours le long des fossés, au fond des ravins, ou parmi les hommes individuels comme eux, et comme eux impatiens des bruits du monde, des froissemens sociaux, des convulsions politiques. Ce n'est pas qu'ils manquent d'ambition, de courage, d'audace, aventureuse et téméraire même quelquefois; ce n'est pas non plus de leur part égoïsme et indifférence pour les destinées du monde, mais

---

(1) Pesron, libraire-éditeur, rue Pavée-Saint-André-des-Arts.

il leur faut toujours le toit de l'individualité pour abriter leur épiderme morale contre les agacemens ou les chocs moraux de la vie sociale.

Tel fut le caractère de notre compatriote Olivier Perrin, artiste flamand, né sur le sol breton, épanoui au soleil breton, sous la brise de mers armoricaines dont le souffle, au moment où j'écris ceci, fait ondoyer l'herbe d'automne sur sa tombe. Pourquoi M. Perrin fils, qui vient nous transmettre avec ses notes explicatives, l'œuvre attachante et si pleine de charme qui occupa les dernières années de son père, a doté le Finistère de cette illustration, je ne saurais vous le dire. Serait-ce que M. Perrin fils, émigré trop jeune de la Bretagne, en a oublié la géographie? ou bien n'est-ce pas plutôt un hommage rendu au département qui recueillit et vit grandir le talent d'Olivier Perrin?

Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai toujours vu la petite villette de Rostrenen dans le département des Côtes du nord. Donc, et pour n'induire personne en erreur sur cette importante cité, je dirai qu'Olivier Perrin naquit en l'année 1761, à Rostrenen, département des Côtes du nord, de l'ancienne province duché de Bretagne, et au centre du pays des Bretons *bretonnants*, lequel comprend le Finistère, le Morbihan et la majeure partie des Côtes du nord. Un goût ardent, une surprenante facilité pour le dessin, manifestèrent de bonne heure la vocation du jeune artiste, et ses parens l'envoyèrent étudier à l'académie, que Rennes, alors capitale de notre Bretagne, devait à la haute intelligence et à la munificence éclairée de ses états. Mais il perdit bientôt son père, et obligé de revenir dans sa ville natale pour diminuer les charges d'une mère pauvre, il dut à la protection de la duchesse d'Elbeuf, à qui appartenait alors la seigneurie de Rostrenen, des protections à Paris, celle de Millin entre autres, qui lui valut une pension de 1,200 francs du duc de Charost. Admis chez Doyen, il y avait fait déjà de grands progrès, quand le flot révolutionnaire vint creuser le sol sous ses pieds, et le réduisit à faire de petits ouvrages d'industrie pour gagner sa vie à Paris. C'est ainsi qu'il travailla en compagnie avec son compatriote, M. Alexandre Duval, à la galerie de l'assemblée nationale de Massard. Mais il n'était pas homme à vivre long-temps au milieu de l'abattis révolutionnaire. Froissé bientôt et désenchanté par toutes ces vicissitudes que subit et fait subir à tout ce qui l'entoure un gouvernement naissant qui se fonde sur une base opposée à celle du gouvernement écroulé, Perrin n'avait ni la résignation chrétienne-républicaine, ni le stoïcisme républicain nécessaires pour se conserver pur et se tenir ferme sur ce terrein mouvant : il rentra sa tête sous son toit breton qu'il traînait encore avec lui, et rentra son toit breton sous son ciel armoricain. Olivier Perrin est mort il y a quelques années, professeur de dessin à Quimper.

Mais cet artiste ne tombera pas dans l'oubli avec la galerie de Massard : Perrin a laissé en mourant son œuvre bretonne aux artistes et aux savans du monde entier, et en particulier à toutes les bibliothèques, petites et grandes, de la Bretagne.

Et cette œuvre, c'est le travail doucement, amoureusement, et religieusement exécuté pendant toute la seconde partie de sa vie. Perrin avait abandonné Paris au moment où le fleuve tempestueux de la civilisation y débordait de toutes parts, balayant tous les monumens et toutes les grandes figures anciennes, effaçant tous les noms, toutes les inscriptions, tous les traits de physionomie, faussant ou ternissant toute la couleur des générations et des temps passés. Hélas! si profondément, si sincèrement, si naïvement progressif que soit un homme, si jeune que soit cet homme, si étranger même qu'on le suppose aux principes et au dogme d'une religion qui seule ne s'use pas et embaume dans leur linceul tous les siècles morts ; pour peu qu'il ait d'imagination, et toutes faibles que puissent être les racines d'affections poussées dans son cœur ouvert aux émotions neuves, palpitant de patriotisme et de dévoûment social, il éprouvera toujours le frisson en voyant crouler, il versera toujours des larmes en voyant détruire, il sentira toujours saigner son cœur en voyant profaner le passé!

Perrin donc, disais-je, pressentit dès-lors, et une fois rentré en Bretagne, que sa vieille Armorique aussi, menacée et par les envahissemens progressifs naturels, et par les débor-

demens déplorables de la civilisation, devait bientôt perdre sa couleur et sa physionomie. Et dès-lors tous les momens de loisir que lui laissaient des occupations obligées furent consacrés à l'histoire pittoresque des Armoricains, ou plutôt à la peinture de leurs mœurs, usages, costumes et de leur physionomie physique et morale.

Et c'est cet ouvrage que publie aujourd'hui son fils en y ajoutant des notes explicatives assez étendues.

Dix-huit livraisons, formant la première moitié de la galerie, ont déjà paru, et j'attendrai la publication des dernières pour suivre et examiner en détail l'œuvre d'Olivier Perrin. Je dois dire cependant que les trente-six planches parues m'ont séduit, attaché profondément, et sont autant de petits tableaux de mœurs supérieurement composés, d'un caractère remarquable et d'une vérité admirable, d'une fidélité religieuse. La gravure au trait est de M. Réveil, c'est dire qu'elle est pure, facile et correcte. J'aurais préféré un autre système que celui de la gravure au trait, mais les dessins de Perrin sont encore pleins d'intérêt et de caractère avec les lignes froides, pâles et monotones du burin *géométrique*... Quel charme, quel intérêt je trouverai à étudier avec Perrin, à vous raconter avec lui le paysan breton bretonnant, depuis son berceau jusqu'à sa tombe !

GRAVURES ET LITHOGRAPHIES NOUVELLES.

La *Sainte Amélie*, d'après M. Delaroche, ne paraîtra pas encore cette année. L'artiste, M. Mercury, apporte à cette gravure un soin si minutieux, et la veut achever avec une si grande perfection, que l'éditeur, Rittner, n'ose encore en annoncer la publication pour le commencement de 1836. On n'a pas attendu moins long-temps les *Moissonneurs*, gravés par le même artiste, d'après le tableau de Léopold Robert, et les bonnes épreuves des *Moissonneurs* valent aujourd'hui quatre-vingts et cent francs. MM. Rittner et Goupil ne craignent pas d'être oubliés par les amateurs.

La *Société de la Jeune France* va publier, dans les derniers jours de novembre, deux magnifiques gravures à l'aquatinte, par Sixdeniers : Jésus-Christ docteur et Jésus-Christ sauveur.

Ces deux grandes gravures, destinées à se faire pendans, peuvent néanmoins figurer isolément. Elles sont imprimées sur papier grand-aigle de 3 pieds de hauteur sur 2 de largeur : nous en avons vu les épreuves, déjà entièrement poussées à l'effet et dont l'artiste n'avait plus qu'à dégager les délicatesses, les effets de détails, à harmonier les parties, et à modifier les grands effets toujours un peu exagérés dans ces sortes de gravures. Il est difficile de comprendre l'original avec plus de chaleur et de finesse que ne l'a fait M. Sixdeniers ; il est rare de voir des gravures abordées avec autant de hardiesse et de franchise. Puis cet artiste a une intelligence tout-à-fait distinguée de la couleur en général et de la couleur individuelle des peintres dont il est appelé à propager la connaissance et à partager la gloire.

Le Jésus-Christ docteur, debout sur le globe terrestre, tient de la main droite le livre de la science divine, et a la gauche étendue avec dignité et sans dogmatique ambition humaine. Entouré des nuages sombres de l'ignorance, de l'idolâtrie et de l'impiété, il semble, comme le soleil de printemps qui s'élève sur un horizon nébuleux, dissiper les nuées et épancher autour de lui les flots purs et non éblouissans d'une douce et salutaire lumière. Sur son visage règne la sévérité et l'assurance du docteur en face de l'ignorance ; la sérénité et la charité tolérante et ardente de la toute-puissance et de la toute-intelligence divine unies et condamnées aux conditions de la vie humaine.

Cette belle gravure est appelée à figurer dans toutes les bibliothèques chrétiennes : sa

présence y sera le témoignage éclatant de l'humilité chrétienne jointe à la science selon Dieu.

Jésus-Christ d cteur, c'est la divine image de la science greffée sur la charité, de la science qui élève l'homme vers Dieu, et pour l'amour de Dieu apprend à l'homme à aimer ses semblables, à les éclairer, à les élever avec lui vers le ciel.

Le Jésus-Christ docteur est de M. Tony Johannot.

Plus remarquable encore, sinon pour la pensée (car ce n'est pas par la couleur morale que Rubens s'est acquis une grande autorité, et son Christ en croix est cependant une de ses compositions les mieux comprises, et son tableau chrétien le plus chrétien), au moins la valeur artistique de l'exécution sous le rapport du dessin et de la couleur, le *Jésus-Christ sauveur* présentait au graveur des difficultés beaucoup plus grandes et un travail plus délicat. M. Sixdeniers a triomphé de ces difficultés et rendu avec bonheur et le coloris matériel, si admirable, et la savante anatomie, et toute la solennelle expression, une des plus belles pages et de la plus chrétienne pensée de Rubens. La Madeleine éplorée au pied de la croix, n'est pas moins bien comprise et rendue que le Christ, et fait le plus grand honneur au graveur.

Le *Jésus-Christ sauveur* doit figurer, soit dans un oratoire chrétien, soit dans une bibliothèque oratoire, c'est-à-dire dans le sanctuaire que le vrai chrétien éclairé se réserve au lieu d'un profane et sensuel boudoir.

La société de la *Jeune France* vient de mettre en vente la deuxième planche du groupe de Louis XVI. Cette deuxième planche, dans laquelle il a d'ailleurs été introduit plusieurs modifications, est encore plus remarquable et d'un effet plus saillant que la première. Nous aurions voulu voir indiquer dans cette gravure la lumière qui éclaire d'en haut, et qui, dans la pensée de l'artiste, est autre que celle d'un atelier éclairé par un châssis. Mais c'est à peu près le seul défaut qu'elle présente, et il n'est pas capital, hâtons-nous de le dire : la promptitude avec laquelle se sont écoulées toutes les épreuves de la première planche, atteste assez la valeur de cette gravure, et nous ne serions pas étonnés qu'une troisième planche devînt bientôt indispensable.

Parmi les quelques bonnes gravures profanes qui ont paru depuis quelque temps, nous citerons encore le portrait, éminemment profane, de M. Charles Maurice, prince de Talleyrand, admirablement gravé à Londres, par T. Hodoets, d'après le tableau de M. A. Scheffer. Nous avons remarqué aussi chez Pieri Bénard un charmant portrait lithographié de la célèbre cantatrice mademoiselle Giulia Grisi, lithographiée à Londres par Negelen : et chez Rittner, le portrait de M. le docteur Marjolin, assez bien gravé à la manière noire par Garnier, d'après l'excellente peinture de M. Henri Scheffer.

Nous ne parlerons pas des ignobles ou détestables, et le plus souvent ignobles et détestables gravures et lithographies qui pullulent chaque jour, depuis quelques années surtout, et dont les éditeurs distingués se gardent bien de salir leurs montres.

Mais n'oublions pas de signaler aux amateurs de gravures rares et de grand prix, la superbe épreuve d'une des meilleures gravures qu'on ait peut-être jamais publiées. Nous voulons parler de la Madeleine sublime de Cattoni, gravée il y a un peu plus d'un demi-siècle par Earton. Cette belle épreuve est exposée chez Rittner et Goupil. Max. Raoul.

THÉATRES.

Nous avons eu sept pièces nouvelles dans la quinzaine. C'est beaucoup sans doute, et pourtant force est de convenir que nous sommes en voie d'amélioration. Le mois passé en a donné vingt-trois. A deux auteurs et demi par chacune, ce qui est à peu près la proportion, cela fait soixante-neuf bras qu'il eût été certainement facile d'utiliser d'une façon bien plus avantageuse.

Pourtant prenons en pitié le théâtre, prenons en pitié le Vaudeville surtout. Le Vaudeville a fait, cette fois, deux choses dont il n'est guère coutumier : une bonne pièce et une bonne action. On comprend bien que je ne parle point du *Jugement de Salomon*, sale parade imitée de *Robert Macaire*, cette ignoble farce à laquelle chaque soirée ajoute une ordure et un haillon ; encore moins d'*Un Mariage sous l'Empire*, longue et prétentieuse histoire telle que les fait M. Ancelot. Une jeune fille de noble race épouse, par ordre, un beau colonel roturier. La noce faite, les mariés se séparent, car l'épouse ne peut souffrir son époux. Deux ans après, une lettre arrive qui annonce la mort du colonel ; son frère, conseiller d'état et comte de par l'empereur, vient régler les affaires de la succession. La ressemblance des deux frères est tellement frappante que, dès l'abord, la pauvre veuve croit reconnaître son mari. Mais à ces manières de salon, à ces façons élégantes et polies, il est évident qu'elle se trompe. Elle a raison pourtant : c'est lui-même, lui qui, pour faire la conquête de sa femme, a perdu ses airs soldatesques, mis de côté sa pipe et ses jurons, et s'est même fait passer pour mort, afin de ressusciter adoré. Au surplus M. Ancelot, convenez-en, n'est pas le seul coupable ; le *Mariage sous l'Empire* est imité d'un roman de madame Sophie Gay. Car aujourd'hui tout est imitation, et il n'y a pas jusqu'à M. Paul de Kock qui s'avise de s'imiter lui-même, ce qui est, bien certainement, le plus vilain tour qu'il puisse se jouer. M. Paul de Kock vient de donner à l'Ambigu un vaudeville, l'*Enfant de ma Femme*, copié d'un de ses anciens romans, trop inconvenans l'un et l'autre pour nous permettre d'en rendre compte, mais qui du moins nous a prouvé un fait, à savoir qu'il existe encore quelque chose de pire que M. Paul de Kock le romancier : c'est M. Paul de Kock le vaudevilliste.

Et il faut bien que j'en convienne, cette jolie pièce dont je n'ai dit qu'un mot tout-à-l'heure, cette pièce la meilleure de la quinzaine, j'ai presqu'envie de dire de l'année, celle-là aussi n'est qu'une imitation, bien plus, c'est la seconde édition d'une imitation. Chose singulière, il y aura tantôt trente ans que Madame de Souza a écrit *Adèle de Sénanges*, et c'est aujourd'hui seulement que deux auteurs et deux auteurs à la fois trouvent un vaudeville dans le roman de Madame de Souza. Au surplus, ne nous en étonnons point. Plus d'un siècle a passé sur le *Lutrin*, et voici qu'à présent deux théâtres annoncent chacun leur *Lutrin*. Oui, dans quinze jours, dans un mois tout au plus, toi, le maître de Racine, toi, le poète de Louis XIV, nous allons te revoir, Boileau, honteusement traîné sur la scène, travesti en pointes et en couplets, appauvri de l'esprit d'un M. Duvert et d'un M. Leuven, qui sait, d'un M. Ancelot peut-être! Pauvre Boileau! l'immortalité coûte cher quelquefois,

On a dit et l'on dit encore que M. Bayard est le meilleur élève de M. Scribe. Son meilleur élève? je l'ignore. Son élève? il l'est à coup sûr. Il y avait dans l'*Octogénaire* de M. Bayard quelque chose de la touche de M. Scribe ; quelle distance pourtant de l'*Octogénaire* à la *Pensionnaire Mariée*! toute la distance du maître à l'élève. Que de tact! que d'habileté! que d'adresse! quelle science des convenances! quelle délicatesse de pinceau! Nous avons bien à nous plaindre des vaudevilles, mais je crois qu'un vaudeville pareil doit racheter beaucoup de fautes. Et cependant, que d'obstacles n'y avait-il pas à vaincre? Un vieillard de quatre-vingts ans, prenant pour femme une enfant à peine sortie de pension ; une jeune fille acceptant cette main octogénaire, parce qu'elle croit, jusqu'à ce que l'amour se charge de la désabuser, qu'en ménage l'amitié doit suf-

fire; un jeune homme qui vient dans la maison même de son bienfaiteur, attendre, en quelque sorte, sa survivance, et tout cela sans que le vieillard soit ridicule, sans que la jeune fille semble par trop naïve, sans que le jeune homme devienne odieux, voilà de quelles difficultés M. Scribe avait à triompher, et il en est venu à son honneur. Mais quel dommage qu'au lieu de cette pensée affligeante, quoiqu'il ait pu faire, il ne lui en soit point arrivé une pareille à celle de la *Tirelire* de MM. Cogniard frères, jouée tout récemment au Palais-Royal! La *Tirelire* est une véritable leçon donnée au peuple, et plût à Dieu que les vaudevillistes ne lui en donnassent jamais d'autres!

Un brave et honnête ouvrier, dont l'unique défaut est la passion du jeu, a un frère prêt, grâce à son numéro de tirage, à partir pour le régiment. Par bonheur on a songé d'avance à ne point rester au dépourvu, et une tirelire grossie chaque jour du superflu de la famille, doit servir, à l'heure de l'appel, à payer le prix d'un remplaçant. Hélas! l'heure de l'appel sonne, le remplaçant est là qui attend; il n'y a plus d'argent pour le payer. En cinq minutes, la roulette vient de dévorer la tirelire. Tout est perdu. Le pauvre frère partira. Mais non, le pauvre frère qu'on croyait un étourdi, un *mange-tout*, le pauvre frère était économe, le pauvre frère mettait à la caisse d'épargne. Il est riche aujourd'hui, il paye son remplaçant, il se monte une boutique et il épouse sa cousine Maria : ce qui lui reste paiera la noce. Ne vous inquiétez pas de ce ménage-là, ils seront heureux. Car ils seront à leur aise ; leurs enfans seront électeurs, éligibles, députés peut-être. Qui sait même s'ils ne seront pas ministres? Nous avons de *grands personnages* partis d'aussi bas. Tout leur tort c'est d'en rougir.

Pour cause je crois qu'il faut nous taire sur l'*Héroïne de Montpellier*, de M. Népomucène Lemercier, morte le jour même de sa naissance. Erreur d'un homme de talent qui n'a pas su quitter le théâtre avant que le théâtre ne le quittât. Voici, pour réparer l'échec : les jongleurs algériens qui envahissent déjà les coulisses de la Porte Saint-Martin. Des Bédouins vont se charger de relever la scène que soutenaient jadis les romantiques. Il n'y aura presque rien de changé.

Encore un mot de M. Ancelot. M. Ancelot vient de faire jouer aux Français *Un Mariage raisonnable*, petit acte sans conséquence, dont le sujet est tout entier dans cette phrase, la dernière de la pièce : « On a beau consulter sa raison, c'est toujours son cœur » qu'on écoute. » Du reste ce sont de petits mots, de petites scènes, de petits effets, du petit esprit. On a crié *au marivaudage*. Ah! si on lisait Marivaux!

Grâce à l'enthousiasme des claqueurs, *Un Mariage raisonnable* a réussi. Devant cette salle qui, l'autre soir, n'a pas rougi de huer *Georges Dandin*, Menjaud est venu, au milieu des bravos, nommer M. Ancelot; ainsi voilà M. Ancelot placé au-dessus de Molière! La plus antique ouvreuse des Français, madame veuve Bourgeois, en est morte, dans son corridor, d'un coup d'apoplexie foudroyante. Heureuse encore fut-elle, l'excellente femme, d'avoir su à propos rendre l'ame! Il ne lui manquait plus, pauvre vieille, après avoir vu M. Ancelot, cet auteur de boulevards, applaudi sur la scène française, que de voir M. Lemercier, ce vieil appui de la scène française, se faire siffler aux boulevards.

A. de B.

M. de Villiers prenant sur lui la responsabilité du retard apporté dans la publication de la délibération qui l'a nommé administrateur-gérant de la société de la *Jeune France*, le comité de surveillance n'a vu aucun obstacle à ce qu'il entrât dans les fonctions qui lui ont été attribuées. En conséquence, M. Jules Forfelier a cessé d'être administrateur.

JULES FORFELIER, E. DE VILLIERS, Vicomte WALSH.

ENCOURAGEMENS

A LA PROPAGATION DES PUBLICATIONS CATHOLIQUES.

SUR 12 SOUSCRIPTEURS IL Y AURA 1 GAGNANT

aux primes de 12,000 fr.

(*Retenue de* 10 *p. °/o pour les pauvres.*)

Comprenant 334 gains de 2,000 fr., 1,000 fr., 500 fr., 250 fr. et 25 fr., à tirer au sort entre les 4,008 premiers souscripteurs.

à la 4e *année complète, commençant le* 15 *décembre prochain, de*

L'ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE,

De littérature. — Souvenirs historiques. —Études littéraires, philosophiques et d'arts. — Hautes études. — Économie politique. — Droits et devoirs. — Histoires amusantes.—Mémoires du temps — Travaux académiques. — Sciences. — Industrie.— Découvertes.—Inventions utiles.— Beaux-arts.— Théâtres. Causeries, révélations.—Faits curieux. — Gravures et lithographies se rapportant au texte.

PRIX DE SOUSCRIPTION :

La 4e année complète, commençant le 15 décembre 1835, formera 2 gros vol. in-8°, ornés de 24 planches au moins. 20 fr.
En sus, par la poste, 4 fr. — Pour l'étranger, 7 fr.
Pour six mois, un gros vol. 11 fr.
Par la poste, 13 fr.— Pour l'étranger, 15 fr.

13 FR. L'ÉDITION MENSUELLE.
Pour l'étrang., 15 fr.

6 FR. L'ÉDITION POPULAIRE SEMESTRIELLE, 2 vol. in-18.

Nota. Le tirage des primes aura lieu le lendemain du jour où le complément des 4,008 premiers souscripteurs sera parfait.

SUR 12 SOUSCRIPTEURS IL Y AURA UN GAGNANT

aux primes de 4,400 fr.

(*Retenue de* 10 *p. °/o pour les pauvres.*)

Comprenant 50 gains, de 1,500 fr., 500 fr., 200 fr., 40 fr., à tirer au sort entre les 600 premiers souscripteurs aux deux magnifiques gravures, par Sixdeniers.

1° JÉSUS-CHRIST SAUVEUR,

D'après Rubens.

2° JÉSUS-CHRIST DOCTEUR,

D'après Tony Johannot.

Imprimées par Chardon jeune, sur papier grand-aigle.

PRIX DE SOUSCRIPTION AUX DEUX GRAVURES : 40 FR.

AVIS.

Contre le prix de souscription, représenté en argent ou par un mandat sur Paris, les deux gravures sont délivrées avec un *bulletin de prime* numéroté par ordre. — Le tirage aura lieu le lendemain du complément des 600 premiers souscripteurs dans les bureaux de la *Jeune France*, *Revue catholique*, rue de Ménars, 5, où l'on doit s'adresser *franco*.

RETENUE POUR LES PAUVRES.

10 p. °/o, sur le montant des primes, seront retenus pour les pauvres de la paroisse des gagnans et remis à MM. les curés, qui en feront la distribution.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



V. HUGO.

Gravé par Pollet

L'ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

L'*Echo de la Jeune France* parait en 2 éditions, 1° une édition de luxe, avec gravures, les 1er et 15 de chaque mois, prix : 13 fr. 50 c. par an; 2° une édition mensuelle, le 5 de chaque mois, prix, par an, 7 fr. 50 c.—On souscrit, à Paris, rue Ménars, 5, dans les bureaux des postes, des messageries, et chez tous les libraires. (Les lettres non-affranchies sont refusées.)

SOMMAIRE.

I.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

M. VICTOR HUGO.

M. Victor Hugo est un des nobles enfans de cette restauration qui nous a donné M. de Lamartine, M. de Lamennais M. Berryer et tous les grands poètes, et tous les grands orateurs, et tous les grands hommes d'état, et tous les grands publicistes de ce temps-ci. Donc, qui que nous soyons, et quelle que soit notre bannière politique et littéraire, ne parlons jamais qu'avec reconnaissance et respect de cette grande maison de Bourbon qui est revenue en France tout exprès pour réveiller la poésie qui dormait, pour nous donner l'éloquence parlementaire qui était morte avec Barnave et Mirabeau, pour rendre à l'histoire la liberté qu'elle avait perdue, pour soutenir toutes les jeunes gloires, pour encourager toutes les grandes renommées.

M. Victor Hugo est venu au monde avec le dix-neuvième siècle. — « *Ce siècle avait deux ans!* » Il est homme de souche espagnole. L'Espagne éclate dans sa prose et dans ses vers, dans sa pensée et dans son orgueil; sang espagnol, ame

espagnole, mais aussi activité toute française. Comment il fut élevé? il nous l'apprend lui-même. Il fut un enfant pauvre, mais il eut une noble mère, ce qui est la plus grande des richesses; la mère c'est l'enfant. C'est dans les bras de sa mère que le héros grandit en courage, le chrétien en croyances et le poète en poésie. On se rappelle la mère d'Alexandre et la mère de St-Louis. M. Hugo a parlé de sa mère dans ses vers, et il en a parlé avec le cœur d'un fils et avec la passion d'un grand poète. Du reste, il eut l'enfance de tout le monde, c'est-à-dire une belle enfance. Il fut un enfant beau, aimable, joyeux, espiègle, dévoué à ceux qui l'aimaient; on le laissa grandir en liberté. Après l'enfance qui joue, la première et la meilleure enfance, arrive l'enfance qui travaille; alors le pauvre enfant joyeux se trouve jeté dans mille études qu'il comprend à peine Adieu la joie et le soleil et la liberté! Adieu même à votre mère qui vous aimait tant! L'enfant passe alors sous le joug d'un maître, rude épreuve pour ces jeunes ames à laquelle beaucoup succombent. L'enfant se perd et devient tout d'un coup un homme dans mille études stériles. Il n'y a de sauvés que les esprits assez courageux pour s'élever tout d'un coup à la science, ou bien les esprits heureux qui laissent de côté toute science pour s'abandonner à l'idéal. Alors que leur importe à ceux-là que l'on murmure du grec à leurs oreilles, ou du latin, ou de la géographie, ou de l'arithmétique? Ils vont toujours leur chemin sans s'inquiéter de la leçon commencée, ils continuent leur belle enfance ignorante et délicieusement vagabonde, ils usent déjà de leur droit de poésie.— Ne rien apprendre d'abord, pour tout savoir ensuite, quand ils ont besoin de tout savoir.

Ainsi a fait l'enfant Victor; à ce moment solennel de l'université de France, qu'on pourrait appeler la renaissance des études, au moment où M. Planche donnait à l'enfance savante son dictionnaire de la langue grecque, à l'instant où M. Burnouf lui faisait présent de sa belle grammaire française, inestimable présent, quand chacun de ces jeunes et bouillans esprits des colléges, le seul printemps de l'année, ce beau printemps dont autrefois Napoléon brisait la fleur, s'abandonnait corps et ame, non plus à l'ambition guerrière, mais à l'étude des belles-lettres et des sciences, cette noble et glorieuse ambition des peuples libres et tranquilles, le jeune Victor Hugo résista seul à l'impulsion générale. La science du collége lui fit peur et il se révolta tout d'abord contre les efforts nouveaux de la jeunesse, pour rentrer dans son illustre passé de fortes et sincères études. Un esprit vulgaire qui se serait ainsi abandonné lui-même, pendant que les jeunes esprits ses confrères se livraient ardemment à l'étude, se serait privé ainsi de tout espoir et de tout avenir; mais notre poète avait un esprit d'une trempe peu commune. L'oisiveté lui profita pour le moins autant que le travail à ses condisciples; pendant que sur les bancs où il était assis, écolier obscur et ennuyé, on étudiait avec ardeur les belles règles de l'art antique, il se faisait déjà à lui-même son art poétique, ce code nouveau qu'il a promulgué le premier et auquel selon toute apparence hélas! il sera fidèle jusqu'à la fin. Pendant que toute l'école jurait par Aristote et par Boileau, ces suprêmes et éternels arbitres du goût parmi nous, l'enfant Victor ne jurait déjà que par son génie qui déjà fermentait, bouillonnait et jetait sa fumée en attendant qu'il jetât tout le feu brûlant qu'il

a jeté depuis. Il était donc déjà un poète, pendant que ses petits camarades n'étaient encore que des écoliers ; il était donc déjà un novateur, pendant que ses frères d'armes revenaient de toutes leurs forces aux vieux préceptes du goût ; il était donc en dehors du dictionnaire de l'académie, en dehors des vers de Racine, en dehors de la prose de Fénélon, à l'instant même où, pour donner un démenti à toutes ses révolutions passées, la France entière jeune et vieille, revenait, avec plus d'ardeur que jamais, aux autels de ses vieux dieux poétiques et littéraires, Fénélon, Racine, Despréaux.

Ainsi l'opposition du jeune Victor Hugo à la vieille langue et à la vieille poétique de son pays, commence au collége. Il fut tout d'abord son maître à lui seul, et tout d'abord sa pensée ne connut pas de frein non plus que son style, et, chose étrange pourtant ! ce hardi novateur au collége, ce révolutionnaire de vingt ans, ce fougueux esprit qui brise, de son premier bond, le joug de la restauration littéraire, savez-vous ce qui, lui arrive? Il arrive que des premiers aussi il se soumet avec transport à la restauration politique ; il arrive que les premiers vers de ce poète, qui a brisé la vieille langue, sont consacrés à la louange de la vieille monarchie. Ainsi ce noble jeune homme a su à la fois se soumettre quand les autres se révoltaient, et se révolter dans les mêmes choses où les autres s'étaient soumis ! En effet, remarquez encore qu'à l'instant même où ses condisciples sortaient du collége, tout imprégnés de l'esprit, de l'élégance, du style et de la retenue des écrivains du grand siècle, ces mêmes jeunes gens, ainsi élevés par Molière, par Bossuet, par Pascal, par Boileau, par la double influence des jésuites et des jansénistes, par tous les grands sujets du grand roi Louis XIV ; ces jeunes gens, ainsi élevés, se trouvant tout-à-coup en présence de la monarchie de Louis XIV, et sous le règne d'un petit fils de Louis XIV, ne trouvaient rien de mieux que de se jeter à l'instant même dans l'opposition politique, la plus implacable et la plus imprévue ; oui, je le répète, c'était une chose étrange ! Tant de soins que s'était donné Louis XVIII pour restaurer les écoles, tant de peines qu'il avait prises pour ramener aux saines études la jeunesse de son royaume, tant de succès qui avaient suivi cette entreprise si nouvelle et si hardie, tout cela devait aboutir à une opposition forcenée contre cette même royauté qui avait élevé cette jeunesse de France avec tant de prévoyance et de soins tous paternels. Jeunes gens ingrats! Ils avaient accepté de la restauration la paix qu'elle avait apportée avec elle ; et avec la paix, ils avaient accepté la vie, car, à l'heure qu'il était, ils seraient tous morts l'arme au bras, conscrits de l'empereur. Et non-seulement la restauration leur avait donné la vie, mais encore elle leur avait rendu les belles études, les grandes sciences, la double antiquité, la poésie, l'histoire et même l'enseignement évangélique ! Et non-seulement la restauration leur avait dit : Vous ne serez plus de malheureux soldats qu'attendent la mort et la faim, ou le froid pire que la mort et la faim ou la captivité à l'étranger plus dure que les glaces de la Russie ; mais encore vous serez des citoyens utiles, honorés et libres. La restauration leur avait dit : Jeunes gens, toute carrière vous est ouverte : le barreau, les sciences, la tribune politique, ce magnifique et enivrant piédestal ! Jeunes gens, soyez poètes, soyez de grands écri-

vains, soyez des hommes, et elle avait dit à leurs vieux pères : Ne tremblez plus, vos yeux se fermeront sous les mains tremblantes de vos enfans en deuil ! Tels étaient les bienfaits de la restauration envers la jeunesse, et comment ces bienfaits ont-ils été payés?

Ces bienfaits ont été payés par la plus noire ingratitude, par le plus profond oubli de tout devoir et de tout respect. Ces ingrats jeunes gens ont gardé tout ce que la royauté légitime leur avait donné, la vie, l'honneur, la science, la liberté, et tout cela ils l'ont tourné contre elle. Ils ont été ingrats et perfides. Ils ont été éloquens, historiens, poètes, hommes d'état, mais ils ont fait servir leur éloquence, leur histoire, leur poésie, leur portion de pouvoir, à la ruine de cette monarchie qui les avait sauvés et créés ce qu'ils étaient, les ingrats! Et toujours, et sans cesse, et la nuit et le jour, et au-dehors et à l'étranger, et en paix et en guerre, et par la parole, par l'épée, par les conspirations, par le silence, par la presse, par la tribune, ils ont miné, ils ont sapé, ils ont ruiné de fond en comble ce trône de France qui les avait abrités de son ombre sainte et paternelle ; et voilà comment la génération actuelle a été à la fois soumise aux lois de l'art et rebelle à la royauté, dévouée à la grammaire de son pays et parricide de ses lois politiques, esclave de Boileau et d'Aristote, et brisant la charte, ramenant Racine en triomphe et reconduisant le vaisseau de Cherbourg. Singulière histoire, mais véritable histoire ; et qu'on vienne nous dire après cela que la littérature d'un peuple est l'expression de sa politique!

Les preuves à la main, nous les avons. Prenez aujourd'hui les hommes qui ont de la valeur dans le monde et jugez. Ce sont les grands élèves des grandes études qui ont fait de l'opposition à la monarchie de Louis XIV, ce sont les révolutionnaires poétiques et littéraires qui l'ont défendue. Ceux qui ont battu des mains à Racine, se sont écriés les premiers : *à bas le Roi*! pendant que les partisans de Shakespeare, ces ardens révolutionnaires poétiques, ont eu des chants de triomphe pour le roi et des chants de deuil pour son départ. Prenez-les tous, les uns après les autres. J'y consens. Où est le camp ennemi de la restauration? il est au milieu de ce vieux *Constitutionnel* qui s'en va chaque jour attaquant la maison de Bourbon, défendant Racine et Molière contre les novateurs. Il est au milieu de ces jeunes gens, inconnus alors, tout puissans aujourd'hui, qui sont restés fidèles, même dans leurs plus grands écarts, à la vieille grammaire et au vieux dictionnaire qu'ils avaient appris à respecter, en même temps qu'ils apprenaient à haïr de tout leur cœur tout ce qui était ordre et pouvoir légitime. En ce temps là, M. Thiers historien de l'école de M. de Thou et de Mezeray, défendait à outrance *l'Art poétique et le Traité du sublime*, et la poétique d'Aristote attaquée de toutes parts; en même temps quelles étaient les attaques politiques de M. Thiers? et à quelle hauteur n'est-il pas arrivé par la double force de sa révolution et de sa poétique? Et quel orateur tout-puissant par la parole? et quel orateur selon l'antiquité cependant? Et avec lui, Armand Carrel, cet esprit si ferme et si net. Et au-dessous d'eux, toute l'école doctrinaire si savante, si studieuse. M. Guizot, ce grand historien classique; M. Villemain, l'honneur de l'université; M. Cousin, le philosophe quasi-Allemand qui traduisait Platon en Français;

M. Laromiguière, le professeur qui continuait Condillac; M. Royer-Collard, et qui encore? Ils sont tous à la fois les disciples de Boileau et les imitateurs de Mirabeau; d'une main ils relèvent le langage, et de l'autre main ils renversent institutions et trône. Cela va si loin, que vous ne citerez pas un seul *classique*, comme on disait dans ce temps là, qui se soit abstenu de jeter son javelot plus ou moins envenimé, plus ou moins innocent, contre cette royauté ainsi attaquée de toutes parts. Pauvre royauté! il n'y a pas jusqu'à l'esprit de M. Jouy le *classique*, jusqu'au génie de M. Étienne *le classique*, jusqu'à l'éloquence de M. Tissot *le classique*, en un mot, tous les *classiques*, grands et petits; ceux qui savaient écrire, et le grand nombre de ceux qui ignoraient les premières règles de l'art d'écrire, en haut et en bas de cette immense échelle, les vieux classiques et les jeunes classiques, les hommes de talent et les niais, ça a été à qui donnerait le plus violent coup de pied à la restauration, ce noble lion qui est mort sous les atteintes du journal *classique* par excellence, le *Constitutionnel*.

Mais d'autre part et dans le camp opposé, vous savez ce qui se passe, quel travail utile à la monarchie, et quels athlètes infatigables, ce sont là, et avec quelle ardeur ils reviennent au vieux temps, et avec quel amour et quel respect ils étudient la vieille monarchie. Ceux-là s'appellent *les romantiques* Tout d'abord, ils ont fait divorce avec la littérature du grand siècle, mais ils se sont unis d'esprit et de cœur avec la monarchie du grand roi; ils se sont révoltés contre Despréaux, mais ils ont incliné la tête sous le sceptre des descendans de Saint-Louis. A peine sont-ils entrés dans la poésie ou dans la prose, dans le roman ou dans le drame, qu'ils ont évoqué de toute leur puissance et de toute leur ferveur, les anciennes puissances anéanties. Ils ont relevé toutes les statues royales, à commencer par la statue de Charlemagne. Ils ont pris en main la défense de toutes les grandes actions attaquées, à commencer par les croisades. Les premiers, oui les premiers dans la génération nouvelle, ils ont osé parler de l'Évangile avec respect, avec piété, et rejeter à la face de Voltaire et de l'école encyclopédique tant de lâches et insolentes injures contre la religion de Jésus-Christ qui étaient devenues parmi nous comme un second évangile. Oh! les honorables et courageux écrivains! ils ont réhabilité notre vieux passé qu'on avait couvert de boue, ils ont défendu nos vieux rois qu'on nous avait représentés comme autant de misérables, sans esprit et sans cœur; ils ont osé prendre la parole en faveur de cette haute et puissante église gallicane que nous avions entraînée dans toutes les fanges, dans toutes les passions mauvaises et dans tous les orgueils misérables! Ce sont eux qui les premiers ont appris à la France que les grands siècles de batailles, de législation, de poésie, de croyances et de royauté n'étaient pas des siècles de barbarie; et que ce grand mot: *philosophie* et cette autre parole non moins retentissante: *Liberté*, n'étaient pas des mots nés d'hier pour n'avoir pas toujours été des mots de ralliement tout prêts pour l'incendie et le désordre! Grâce à eux, grâce à leur courageux efforts et à leur persévérance généreuse, nous avons appris enfin à estimer la France, ce que vaut la France; dans sa gloire, dans sa philosophie, dans sa royauté et dans ses libertés d'autrefois.

Voilà ce qu'ils ont fait, ceux qu'on appelle les *romantiques*; ils ont été révoltés dans leur poétique, mais ils ont été soumis dans leurs opinions. Ils ont été leurs maîtres en poésie, ils ont été des sujets soumis et dévoués. On les a vus débattre des règles d'art ou de goût, mais jamais ils n'ont résisté à la loi commune, ils n'ont pas songé à désobéir à la monarchie toute puissante, et quand la monarchie a été vaincue, ils ont osé la pleurer. Que si vous voulez les noms de ces nobles révoltés, vous n'avez qu'à choisir, vous trouverez dans le camp *romantique* les noms les plus illustres de notre âge. M. de Châteaubriand, le maître de ce siècle, le père de lord Byron et de Walter Scott, de M. de Lamartine et de M. Victor Hugo, l'ami dévoué de la maison de Bourbon, celui-là qui a donné sa devise nouvelle à une partie de la France: — *Madame, votre fils est mon roi*! M. de Châteaubriand n'est-il pas le premier et le roi des romantiques; *Atala, René*, les *Martyrs*, ne sont-ils pas la plus grande et la plus libre manifestation de la révolte de ce grand esprit contre la vieille poétique? Quel est en ce monde le plus grand royaliste du monde? C'est M. de Châteaubriand. Et quel est le plus grand des novateurs? C'est M. de Châteaubriand? Oh! la monarchie des Bourbons a eu grand tort de ne pas s'appuyer avec plus de confiance et de sécurité sur cette nouvelle école, qui seule a compris la monarchie de nos jours!

Et après M. de Châteaubriand, le novateur royaliste et chrétien, le révolutionnaire sauveur qui nous a rejetés dans la foi et dans l'autorité, comme Voltaire nous avait jetés dans le doute et la révolte, qui voyez-vous venir? Voici M. de Lamartine, le grand poète lyrique, celui-là qui a trouvé l'ode chez nous; celui-là qui a osé chanter en si beaux vers Dieu et l'amour, c'est-à-dire les deux plus nobles passions de l'homme. A qui appartient celui-là, si simple et si grand, si original et si libre, si harmonieux et si nouveau, si grand écrivain, si admirable poète, mélancolique et chaste passion de notre âge, notre grande auréole poétique? D'où vient-il? qui est-il? qui l'a donné à la terre ce cygne brillant qui est toujours à chanter le dernier chant du cygne? il appartient à coup sûr à l'école de M. de Châteaubriand, le poète des *Martyrs*. A coup sûr encore, il est lui aussi l'enfant de la Bible, le poète exilé qui se souvient de l'orient. D'où il vient? il vient de monter sa garde, sous les fenêtres du roi qui dort, et le fusil sur l'épaule, il a vu le ciel et les étoiles scintillantes, et l'étoile qui tombe comme un roi dans l'exil; il est royaliste celui-là parce qu'il est gentil homme, parce qu'il est chrétien, parce qu'il est poète, parce qu'il est soldat, il a les mêmes raisons que M. de Châteaubriand pour être royaliste. Et quant à être novateur, vous savez si c'est là un admirable novateur!

Dans la poésie, dans les beaux arts, dans l'éloquence, qui voyez-vous dévoué à la monarchie? Les novateurs et les royalistes. Quel est le plus inspiré, le plus fougueux, le plus admirable, le plus véhément de tous les orateurs de la chambre? Qui donc obéit le plus, à la passion présente, à l'heure qui sonne, à l'émotion qui le saisit, à la croyance qui l'emporte sur ses ailes de feu? En un mot, qui est le plus novateur et le plus royaliste de cette chambre où l'on parle si bien, et où se tient M. de Lamartine? Vous l'avez tous nommé, c'est M. Ber-

ryer, l'avocat de ce dix-neuvième siècle, où tous les genres de supériorités se trouvent mêlés et confondus; ajoutons, et malheureusement divisés.

Que si nous descendons un degré au-dessous, si nous allons à des gloires moins importantes, si du poème nous passons au roman, si de l'art nous allons à la critique, nous trouverons encore au second rang de l'art contemporain, plus d'une bonne et grande renommée, de royaliste d'abord; c'est l'auteur de *Cinq-Mars* qui en est resté là malheureusement. M. Alfred de Vigny est un soldat du roi Charles X, comme M. de Lamartine est un garde-du-corps. M. de Vigny élégant écrivain, homme d'une passion calme et transparente, dévoué à la royauté par tempérament, par habitude et parce qu'il a besoin avant tout d'élégance et de bon goût, est lui aussi un des défenseurs poétiques de ce trône qui a croulé à la fois sur les uns et les autres poètes, et qui a pensé entraîner dans sa chute les vaincus et les vainqueurs.

Que de noms nous aurions encore! M. Sainte-Beuve, le critique novateur qui a vainement tenté d'être un républicain et qui ne sera jamais qu'un royaliste. M. Ballanche qui a vengé avec tant d'énergie l'assassinat de Louis XVI; M. Bosio, le régénérateur de l'école de la statuaire en France, qui a fait un chef-d'œuvre de l'apothéose du roi martyr, immortelle oraison funèbre à laquelle on ne peut guère comparer que l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre par Bossuet; le baron Gérard, le peintre de Henri IV et le peintre de Charles X, dont les pinceaux sont brisés aujourd'hui; M. Gros qui a placé Charlemagne au Panthéon et qui s'est tué se voyant privé du noble encouragement de cette restauration qui l'avait tant applaudi et tant aimé. Qui encore? Mais encore une fois nous ne pouvons les nommer tous ces artistes révolutionnaires qui s'étaient pressés autour du trône de Charles X.

Revenons à M. Victor Hugo, le Calvin de l'école romantique, comme M. de Châteaubriand en est le Luther. C'est surtout chez ce jeune poète du dix-neuvième siècle que vous retrouverez cet étrange et hardi mélange de révolte littéraire et de soumission politique, de désobéissance au vieil art poétique et de respect pour les vieux rois. La première fois que M. Victor Hugo fit entendre sa voix à la France qui n'écoutait guère que lord Byron, et qui ne s'était pas encore rendue à Walter Scott, ce fut pour célébrer dans une ode pleine d'éclat et de douleur, la mort funeste de ce noble duc de Berry, qui dans la pensée de son horrible assassin devait être le dernier des Bourbons. *La mort du duc de Berry*, par M. Hugo, est une des plus belles choses qu'il ait écrites. C'est vraiment là un chant national, c'est vraiment là une élégie touchante de la France aux abois au milieu de tant de partis qui la déchirent. Louvel a touché la France au cœur. Depuis l'assassinat de Henri-le-Grand, jamais meurtre royal n'avait été plus fertile en horribles conséquences. Aussitôt, au milieu de la stupeur universelle, voilà le poète qui s'indigne, voilà cette jeune voix qui s'élève pour chanter ce chant de mort: ainsi a-t-on fait sous l'empereur Auguste pour la mort de Marcellus. Grande époque de la poésie française! Moment solennel d'une alliance jurée entre la poésie et la maison de Bourbon! Ce fut une grande et généreuse action, celle-là, de la part de M. Victor Hugo, un inconnu qui avait

le courage de pleurer tout haut ce brave prince assassiné. On se demandait d'où il venait celui-là, ce nouveau venu qui tout d'abord devait être aussi brave que M. de Châteaubriand lui-même, le vieux royaliste? Et en ceci, M. Victor Hugo avait d'autant plus de courage et de cœur, qu'il marchait directement contre la faveur publique acquise tout entière aux ennemis de la maison de Bourbon. Témoin M. Casimir Delavigne, cet autre poète *classique* que nous avons oublié de citer parmi les classiques révoltés. Quelle faveur lui vint tout d'abord à celui-là pour avoir célébré la vieille gloire impériale! Comme la nation française le prit en amour, aussitôt qu'on découvrit qu'il avait en haine la monarchie! Alors aussi tout succès lui devint facile. Il n'eut qu'a produire ses vers pour faire applaudir ses vers. Témoin aussi Béranger, cet autre chansonnier classique, cet autre révolté selon Aristote, qui avec quelques chétifs refrains de gloire et de victoire, de loyauté et de liberté, a contribué pour sa bonne part de fanatisme, d'enthousiasme et d'aveuglement à la dernière révolution. Mais écoutez M. Victor Hugo: quel merveilleux développement vous allez entendre de ces beaux vers de Schiller: « Le meurtre, d'une main violente brise les liens les plus sacrés, » la mort vient enlever ce jeune homme florissant, et le malheur s'approche » comme un ennemi rusé au milieu des jours de fête. »

Fuis les banquets, fais trève à tout joyeux délire,
Paris, triste cité, détourne tes regards,
Vers le cirque où l'on voit aux accords de la lyre
S'unir les prestiges des arts.
Chœurs, interrompez-vous! cessez, danses légères,
Qu'on change en torches funéraires
Ces feux purs, ces brillans flambeaux;
Dans cette enceinte, auprès d'une couche sanglante,
J'entends un prêtre saint dont la voix chancelante
Dit la prière des tombeaux.

Sous ces lambris frappés des éclats de la joie,
Près d'un lit où soupire un mourant étendu,
D'une famille auguste, au désespoir en proie,
Je vois le cortége éperdu.
C'est un père à genoux, c'est un frère en alarmes,
Une sœur qui n'a point de larmes
Pour calmer ses sombres douleurs;
Car, ses affreux revers ont, dès son plus jeune âge,
Dans ses yeux enflammés d'un si mâle courage,
Tari la source de ses pleurs.

Sur l'échafaud, aux cris d'un sénat sanguinaire,
Sa mère est morte en reine et son père en héros;
Elle a vu dans les fers périr son jeune frère,
Et n'a pu trouver de bourreaux.
Et quand des rois ligués la main brisa ses chaînes,
Long-temps sur des rives lointaines
Elle a fui nos bords désolés;

Elle a revu la France après tant de misères,
Pour apprendre en rentrant au palais de ses pères,
Que ses maux n'étaient pas comblés!

Plus loin c'est une épouse, oh! qui peindra ses craintes,
Sa force, ses doux soins, son amour assidu?
Hélas! et qui dira ses lamentables plaintes,
Quand tout espoir sera perdu?
Quels étaient nos transports, ô vierge de Sicile,
Quand naguère à ta main docile
Berry joignit sa noble main?
Devais-tu donc, princesse, en touchant ce rivage,
Voir si tôt succéder le crêpe du veuvage
Au chaste voile de l'hymen?

Berry, quand nous vantions ta paisible conquête,
Nos chants ont réveillé le dragon endormi,
L'anarchie en grondant a relevé la tête,
Et l'enfer même en a frémi;
Elle a rugi, soudain, du milieu des ténèbres,
Clément poussa des cris funèbres :
Ravaillac agita ses fers;
Et le monstre, étendant ses deux ailes livides,
Aux applaudissemens des ombres régicides,
S'envola du fond des enfers.

. . . .
Le fer brille un cri part : guerriers, volez aux armes!
C'en est fait, la duchesse accourt en pâlissant;
Son bras soutient Berry qu'elle arrose de larmes,
Et qui l'inonde de son sang.
Dressez un lit funèbre : est-il quelque espérance?
Hélas! un lugubre silence
A condamné son triste époux;
Assistez-le, madame, en ce moment horrible,
Les soins cruels de l'art le rendront plus terrible,
Les vôtres le rendront plus doux.

Et toute l'ode est de cette beauté! Et depuis Bossuet qui fût resté épouvanté et muet en présence de tant de douleurs, jamais la France ne s'était émue à une plus belle oraison funèbre! Ainsi le poète est aux aguets des douleurs et des espérances de son pays! Le poète c'est la voix de la nation. Ainsi à peine le duc de Berry fut dans la tombe, à peine la noble victime fut tombée, à peine son chant funèbre fut terminé, que tout d'un coup une nouvelle se fit entendre. On disait d'abord tout bas, avec terreur, puis on s'écria tout haut avec espérance, que le duc de Berry n'était pas mort tout entier, que la souche royale n'avait pas été blessée au cœur, et qu'un rameau vert allait refleurir sur ce noble tronc que l'on croyait à jamais desséché. Aussitôt voilà le poète qui reprend sa lyre, le voilà qui rejette bien loin les crêpes funèbres qui la couvrent. Il chante encore, mais cette fois c'est un chant d'espérance. Le duc de Berry est mort. Le duc de Bordeaux

vient au monde. Louvel est trompé dans ses horribles calculs. La maison de Bourbon ne mourra pas, elle ne peut pas mourir, et son blanc panache s'élève encore dans le ciel.... Mais vous rappelez-vous tout ce qu'il y avait d'inspiré, de solennel et de grand dans cette belle ode sur *la naissance du duc de Bordeaux*?

Savez-vous, voyageur, pourquoi dissipant l'ombre,
D'innombrables clartés brillent dans la nuit sombre?
Quelle immense vapeur rougit les cieux couverts?
Et pourquoi mille cris frappant la nue ardente,
Dans la ville au loin rayonnante,
Comme un concert confus, s'élèvent dans les airs?

O joie, ô triomphe, ô mystère!
Il est né, l'enfant glorieux,
L'ange que promit à la terre,
Un martyr partant pour les cieux!
L'avenir voilé se révèle,
Salut à la flamme nouvelle,
Qui ranime l'ancien flambeau!
Honneur à ta première aurore,
O jeune lys qui viens d'éclore,
Tendre fleur qui sors d'un tombeau!

C'est Dieu qui l'a donné, le Dieu de la prière,
La cloche balancée aux tours du sanctuaire,
Comme aux jours du repos y rappelle nos pas;
C'est Dieu qui l'a donné, le Dieu de la victoire,
Chez les vieux martyrs de la gloire,
Les canons ont grondé comme aux jours des combats.
. . . .
. . . .
Honneur au rejeton qui deviendra la tige!
Henri, nouveau Joas, sauvé par un prodige,
A l'ombre de l'autel croîtra vainqueur du sort;
Un jour, de ses vertus notre France embellie,
A ses sœurs, comme Cornélie,
Dira : voilà mon fils! c'est mon plus beau trésor.
O toi, de ma pitié profonde,
Reçois l'hommage solennel,
Humble objet des regards du monde,
Privé du regard paternel!
Puisses-tu, né dans la souffrance
Et de ta mère et de la France,
Consoler la longue douleur!
Que le bras divin t'environne,
Et puisse, ô Bourbon, la couronne
Pour toi ne pas être un malheur!

Quel sentiment! et quelle noble passion pour cet enfant royal qui était tout notre espoir alors et que depuis..... mais hélas! quel poète ou quel prophète en ce monde pouvait prévoir ou présager tous ces malheurs?

Oh! que cela est triste! comparer ces chants d'amour à ces cris de rage! se rappeler tant de joies à propos de tant de malheurs! Ici, un enfant que la France tient elle-même sur les fonts baptismaux, quelques années plus tard, le même enfant royal sur le vaisseau de Cherbourg; et que disait donc le poète :

Reste au sein des Français, ô fille de Sicile!
Ne fuis pas pour des bords où le bonheur t'exile,
Une terre où le lys se relève immortel!
Où du peuple et des rois l'union salutaire
N'est point un hymen adultère,
Du trône et des partis, des camps et de l'autel!

Hélas! *cette fille de Sicile*, errante, vagabonde, proscrite, vendue par un infâme juif, elle ne verra la terre de France que pour être prisonnière et captive. Et que disait donc encore le poète ?

Nous ne craignons plus les tempêtes!
Bravons l'horizon menaçant!
Les forfaits qui chargeaient nos têtes
Sont rachetés par l'innocent;
Quand les nochers dans la tourmente,
Jadis voyaient l'onde écumante
Entr'ouvrir leur frèle vaisseau,
Sûrs de la clémence éternelle,
Pour sauver la nef criminelle,
Ils y suspendaient un berceau.

Voilà par quels accens du cœur, voilà par quels éclats de génie M. Victor Hugo conquit tout d'abord une haute position poétique. La France royaliste, qui à tout prendre était la France éclairée et intelligente de ce temps-là, bien qu'elle ait été vaincue, à force de sécurité et d'imprudence, sut bon gré au jeune poète de cette éclatante et courageuse manifestation d'une opinion que proscrivait déjà la popularité.

M. Victor Hugo, de son côté, fut long-temps fidèle à la croyance politique qu'il avait adoptée. Son premier recueil, *odes et ballades*, est empreint à chaque page, de cette préoccupation royaliste qui lui a fait produire ses plus beaux ouvrages. Quand le roi de la charte, qui a sauvé la France, Louis XVIII fut porté dans les caveaux de Saint-Denis, au grand étonnement de la France entière qui n'était plus accoutumée à suivre de royales funérailles, et à voir ses rois mourir dans leur lit tout comme les autres hommes; le poète qui avait pleuré l'assassinat du duc de Berry et chanté la naissance de son enfant, celui qui avait chanté aussi le baptême du duc de Bordeaux :

Peuples n'en doutez pas, chantez votre victoire,
Un sauveur naît, vêtu de puissance et de gloire;
Il réunit le glaive et le sceptre en faisceau :
Des leçons du malheur naîtront nos jours prospères,

Car de soixante rois, ses pères,
Les ombres sans cercueils veillent sur son berceau.

Il chanta Louis XVIII à son tour :

Le roi chrétien suivi de son dernier cortége,
Entre dans son dernier palais.

Un autre avait dit : de ma race,
Ce grand tombeau sera le port ;
Je veux aux rois que je remplace,
Succéder jusque dans la mort.
Ma dépouille ici doit descendre,
C'est pour faire place à ma cendre
Qu'on dépeuple les noirs caveaux.
Il faut un nouveau maître au monde :
A ce sépulcre que je fonde
Il faut des ossemens nouveaux.

Voilà comment on est poète ! cette ode sur la mort de Louis XVIII est toute entière d'une grande beauté : c'est le digne pendant de l'ode sur la naissance du duc de Bordeaux, deux beaux chants de triomphe et de deuil, inspirés par le même enthousiasme royaliste et chrétien. Ainsi parlait l'empereur, dit le poète, et pourtant il eut bientôt perdu même les caveaux de Saint-Denis et cette place qu'il s'était préparée dans la tombe royale, c'est un vieux Bourbon qui va la prendre ! Ecoutez encore ce bel éloge de Louis XVIII dans la bouche du poète, et en même temps l'éloge de celui qui fut Charles X, vous verrez que Cicéron a dit vrai quand il a dit : *C'est le cœur qui fait l'éloquence. Pectus est quod disertos facit.*

Oh ! qu'il s'endorme en paix dans la nuit funéraire !
N'a-t-il pas oublié ses maux pour nos malheurs ?
Ne nous lègue-t-il pas à son généreux frère,
Qui pleure en essuyant nos pleurs ?
N'a-t-il pas, dissipant nos rêves politiques,
De notre âge et des temps antiques,
Proclamé l'auguste traité ?
Loi sage qui domptant la fougue populaire,
Donne aux sujets égaux un maître tutélaire
Esclaves de leur liberté !
Sur nous un roi chevalier veille ;
Qu'il conserve l'aspect des cieux !
Que nul bruit de long-temps n'éveille,
Le sépulcre silencieux !
Hélas ! le démon régicide,
Qui du sang des Bourbons avide,
Paya de meurtre leurs bienfaits,
A comblé d'assez de victimes,
Ces murs (1) dépeuplés par des crimes,
Et repeuplés par des forfaits.

(1) Les caveaux de Saint-Denis.

Je m'arrête à dessein sur les deux volumes d'odes et ballades, d'abord parce qu'à tout prendre c'est le plus beau recueil poétique de M. Hugo, et ensuite parce qu'on y voit dans toute leur limpidité les opinions généreuses et les croyances du jeune poète. M. Victor Hugo commence comme M. de Châteaubriand, comme tous les grands poètes ont commencé, par l'espérance et par l'amour. Il ose croire, il ose être dévoué, il n'a pas été ému un instant par les cris hideux de la révolution, cette hydre aux mille têtes renaissantes. Or, c'est un si beau et si rare spectacle de nos jours, un homme de cœur qui espère, un chrétien qui chante son Dieu, un jeune homme plein d'amour, une belle âme toute remplie de nobles sentimens et qui les épanche çà et là, de côté et d'autre, comme le ciel fait sa rosée ; et d'ailleurs, c'était un si beau sentier à parcourir pour un homme de cette imagination et de cet esprit, 1818 et 1828, les dix plus belles années de ce siècle, nos années de repos et de liberté ! Alors la France se reposait de sa gloire dans la poésie et dans les beaux-arts. Alors elle revenait peu à peu aux calmes et douces habitudes d'une nation forte et éclairée. La paix, le commerce, l'industrie, l'abondance, la jeune fougue des jeunes esprits, la poésie, la musique, la peinture, l'architecture, tous les arts de la paix, tous les beaux-arts, éclatant de toutes parts, jetaient sur notre belle patrie leur plus ingénieux éclat. Alors il y avait sur le trône un homme d'esprit éprouvé par tous les malheurs de l'exil ; alors c'était le bon temps pour entrer dans la vaste mêlée des idées généreuses et des nobles entreprises. Le grand mérite de M. Hugo, c'est d'avoir suivi à la trace tous les hommes nouveaux, toutes les idées généreuses de cette grande époque. Ouvrez les deux volumes d'*odes et ballades*, et vous y retrouverez écrits en caractères pleins de feu et de génie, tous les noms et tous les mouvemens de ces dix belles années. Et toujours, quoi qu'il fasse, enthousiasme ou désespoir, chant d'amour ou chant de guerre, il écrit toujours sous l'inspiration de cette prophétie qu'il s'était faite à lui-même en commençant : « *l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses.* »

La *Vendée*, la sanglante bataille sous la bannière blanche ; les *vierges de Verdun*, lamentable épisode de cette horrible guerre. *Quiberon*, dont on peut dire comme Tacite : *Honte et pitié! Pudor inde et miseratio! Louis XVIII*, ce beau prélude à la mort du *duc de Berry*, *la statue de Henri IV*, *Bonaparte*, sonore écho de la belle ode de lord Byron, l'*Arc de triomphe de l'étoile*, *mademoiselle de Sombreuil*, *la guerre d'Espagne*, telles sont les odes politiques. Après quoi il s'adresse en vrai jeune homme à M. de Châteaubriand et à M. de Lamartine, les deux maîtres qui lui ont ouvert la carrière ; après quoi il redevient poète pour lui seul. Il abandonne la foule et les grands hommes, et il trouve dans son esprit, dans son cœur et dans ses souvenirs, mille adorables fantaisies, songes d'été, rêves d'amour, naïves et calmes et transparentes passions d'un jeune cœur. En un mot, jamais M. Victor Hugo ne s'est montré plus chrétien et plus royaliste, c'est-à-dire plus grand poète que dans ses deux volumes d'essais.

Mais ce jeune homme avait déjà bien une autre ambition que d'être tout simplement un grand poète. Etre poète, et n'être que cela, suivre d'un pas ferme et

sûr la grande belle route que Dieu a tracée à tout homme, venant en ce monde apporter la parole de Dieu, c'était bon cela aux beaux temps de l'art et de la poésie. M. Victor Hugo était venu trop tard pour comprendre comment le poète est fait pour vivre seul loin de la foule, il a donc voulu être non-seulement un poète nouveau, mais encore un poète révolutionnaire. Les odes ne lui ont pas suffi, il a voulu bâtir des théories. Il a voulu prouver et démontrer sa poésie comme si la poésie véritable se démontrait autrement que par ses passions, par ses joies et par ses extases, et par ses douleurs. D'où il est résulté dans les œuvres de M. Hugo un triste pêle-mêle d'enseignement et d'inspiration, de préceptes et d'exemples. Etre poète et professeur c'est trop de moitié. M. Hugo a été tout cela à la fois. Ainsi à propos de ses *odes et ballades* vous retrouvez déjà plusieurs opinions schismatiques en littérature. M. Hugo pose et développe ses principes littéraires; il construit sa rhétorique, il perd déjà de cette naïveté aventureuse qui plaît si fort dans les essais de Goëthe, de lord Byron, de Schiller, de tous les novateurs naïfs et inspirés. M. Hugo est de bonne heure un novateur pédant et entêté : il prend soin de commenter lui-même son propre génie. Il fait secte. Il se nomme de son plein droit le calvin poétique. Il se sépare violemment du dix-septième siècle, ce grand siècle des grands génies. Et voilà comment ce jeune homme que tout semblait favoriser, qui avait pour lui la bienveillance royale et la faveur populaire, commença tout d'abord à donner des entraves à sa poésie en se faisant un homme de théories, pendant qu'il n'était dans le fond qu'un homme d'imagination. A force de dire dans ses préfaces qu'il venait pour tout remplacer dans l'art, et pour tout remplacer en littérature, on avait fini par le prendre au mot, et par avoir peur de cet usurpateur d'un nouveau genre. Heureusement que depuis ce temps M. Hugo n'ayant rien détruit et n'ayant fait oublier aucune des gloires consacrées de la France, la France lui a pardonné cette petite forfanterie fort excusable du reste dans les préfaces d'un si jeune écrivain.

Et cependant quel tort incalculable ses préfaces n'ont-elles pas fait à M. Victor Hugo? elles ont mis tout d'un coup le public en défiance contre ce jeune esprit si rempli d'une verve ardente et précoce. Et il faut le dire, le public n'avait pas tort. Qui de nous n'a pas été affligé par la préface de cette longue tragédie de *Cromwell*, premier essai dramatique de M. Victor Hugo? Dans cette préface qui est à elle seule toute une poétique, M. Victor Hugo se mettait sans façon à la place de Racine et du vieux Corneille. Il se nommait, de son plein droit, le chef d'une secte qu'il annonçait devoir remplacer tout à fait le dix-septième siècle, la grande époque de la vérité, du talent et du génie. M. Victor Hugo démolissait tout notre passé poétique en vrai jeune homme, et qui plus est, il démolissait Racine comme un homme qui ne comprend pas Shakespeare. Quelle étrange idée en effet d'avoir voulu nous présenter Shakespeare comme le type de la tragédie dans le monde? idée aussi étrange que celle de Voltaire qui appelait Shakespeare *un barbare*. Shakespeare n'est pas plus un chef d'école pour la France qu'il n'est un barbare pour personne. Shakespeare a joué en Angleterre le rôle joué en France par Corneille. Il a trouvé la tragédie anglaise, comme Pierre Corneille a trouvé notre tragédie. Ils marchaient l'un et l'autre, chacun dans sa pitié, dans sa

terreur, chacun dans sa gloire. M. Hugo et ses disciples, car en ce temps là il avait des disciples qui auraient dû voir que, soit qu'ils imitassent Shakespeare, soit qu'ils imitassent Corneille, ils n'étaient à tout prendre que des imitateurs ou des copistes. Ils allaient contre l'unité de Racine, cette savante et chaste règle de l'art antique qui a produit tant de chefs-d'œuvre, mais était-ce à dire qu'ils seraient des poètes originaux pour donner tête baissée dans le labyrinthe de Shakespeare? D'ailleurs, l'originalité ne se démontre pas dans la préface, elle se prouve dans le livre. Cette préface du *Cromwell* fit donc tant de peur au public de cette époque, que le mécontentement général rejaillit même sur plusieurs charmans détails de cette vaste composition. Pourtant que de belles scènes! que de grands passages! Et quelle naïve figure c'était là, la jeune fille de Cromwell restée royaliste et pleurant sur les mains de son terrible père ce sang royal qui allait couler! mais encore une fois *Cromwell* a été enterré sous la préface et ne s'en est pas relevé depuis.

Tel fut le premier essai dramatique de M. Victor Hugo. Les critiques qui ont grande mémoire, une mémoire de critique, c'est tout dire, se souviennent encore de certain drame joué au théâtre de l'Odéon intitulé : *Amy-Robsart*. Ce drame avait été composé par M. Hugo, en société avec M. Ancelot, (M. Ancelot et M. Hugo, qui l'aurait jamais cru!) Ce drame d'Amy-Robsart, composé d'après toutes les règles de la préface de Cromwell, fut sifflé dans toutes les règles usitées depuis l'invention des sifflets à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle. L'orage fut violent, et le lendemain de cette mésaventure, M. Hugo écrivit une lettre dans les journaux pour annoncer qu'il était l'auteur d'*Amy-Robsart*. Ce fut là la première manifestation de la ferme volonté ou, comme disent les autres, de l'entêtement littéraire dont M. Hugo a donné tant de preuves depuis *Amy-Robsart*.

Or, ce qu'il y a de plus étrange en ceci, c'est que M. Ancelot, qui n'avait pu s'entendre avec M. Victor Hugo pour la confection d'Amy-Robsart en partie double, ayant fait de son côté son *Amy-Robsart* pour le théâtre Français, la pièce de M. Ancelot alla aussi haut que celle de M. Hugo avait été écrasée, outragée, sifflée, méprisée. Quelle chute pour l'auteur de la préface de Cromwell!

Mais M. Victor Hugo, c'était déjà la barre de fer qui ne savait pas plier. L'opposition le jetait dans tous les extrêmes, un coup de sifflet le révoltait dans les plus intimes secrets de sa conscience. Il sentait bien qu'il avait un immense avenir, mais comment dompter le public? comment parvenir à se faire entendre de cette foule inattentive et incrédule? comment prouver au public de France qu'il était un poète naïf et non pas la contrefaçon de lord Byron qui venait de mourir? Et puis il était entouré de tant de poésies rivales? ici lord Byron qui tenait l'Europe attentive aux farouches accès de sa mysantropie de grand seigneur. Plus loin Walter-Scott, l'immense conteur, le romancier de la famille et du foyer domestique, incroyable et inépuisable succès devant lequel Voltaire lui-même a pâli, et enfin ici à Paris, était là triomphant, honoré, admiré, applaudi M. Casimir Delavigne auteur du *Paria* et des *Messéniennes*. Ainsi M. Hugo avait contre lui lord Byron, c'est-à-dire l'ode; Walter-Scott, c'est-à-dire le roman; Casimir Delavigne, c'est-à-dire la tragédie. Et autour de ces trois hommes, toute

l'Angleterre, toute la France, l'Europe entière qui battaient des mains. C'était là un abîme difficile à franchir !

Savez-vous alors ce que fit M. Victor Hugo? il avait déjà fait l'ode comme lord Byron, il se mit à écrire le roman comme Walter-Scott, sauf plus tard à attaquer M. Casimir Delavigne sur le théâtre qu'il s'était fait.

Ainsi ce jeune homme qui commençait au lieu de tendre de toutes ses forces à un but unique, se dit à lui-même : j'irai là, j'irai là, j'irai là ! noble et courageuse présomption!

Il avait donc écrit ses odes, peu retentissantes encore, écrit *Cromwell* et sa préface, quand un beau jour il sortit de chez lui portant sous son bras une espèce de roman historique intitulé : *Han d'Islande*. En ce temps-là M. Victor Hugo, comme c'est le lot de tout jeune homme qui commence, cherchait un libraire sans pouvoir en trouver un. Par grand bonheur *Han d'Islande* trouva un libraire, c'était un féroce et formidable roman tout rempli de sang et de meurtres. Le héros principal mange des hommes tout crus et ne boit que de l'eau de la mer, il hennit comme un lion, il est absurde. Mais pourtant au milieu de toutes ces difformités, le lecteur attentif pouvait remarquer d'énergiques peintures chaudement accusées et coloriées, des portraits dessinés de main de maître, une ou deux scènes de terreur et de désolation. Certainement il y avait un écrivain au fond de ces bizarreries, mais il fallait du courage pour aller chercher un écrivain dans cette fange et dans ce sang.

C'est aussi, à peu près dans le même-temps, que M. Victor Hugo publia un autre petit roman *Bug-Jargal*. Bug-Jargal est un nègre affreux aussi horrible que Han d'Hislande. Il a toutes les passions et tous les vices. C'étaient là les premières tentatives de M. Hugo pour réhabiliter le laid en poésie. En effet la nouvelle école fatiguée du beau antique, jalouse à la fois de la Venus de Médicis et de l'Apollon du Belvédère, s'était mise à réhabiliter le laid. Laids visages, corps difformes, ames difformes, actions difformes, toutes les difformités possibles et impossibles, l'école nouvelle les défendait, les protégeait, les parait de son mieux; elle mettait à cette œuvre toute sa patience, tout son courage, toute sa prose, toute sa poésie. Oh ! c'était là une affreuse tentative ! Les meurtres de l'école nouvelle n'ont pas moins nui à son succès dans le monde que ses préfaces. En théorie comme en pratique la France de Boileau et de Racine, la France de Sophocle et d'Euripide, la France des belles études avait peur du *laid*. Et véritablement la France avait raison.

Avançons. *Han d'Islande* n'est qu'un essai, *Bug-Jargal* n'est qu'un essai encore, deux essais auxquels le public ne fait guère attention. Remarquez cependant ce jeune homme qui se promène tristement autour des murs de Bicêtre. Il prête l'oreille à tous les accens de mort et de douleur qui sortent de cette affreuse prison. Il étudie même l'argot, cette langue à part à l'usage du bagne et de l'échafaud. Bien plus il pénètre dans les cachots les plus infects. Il épèle sur les murs suintans ces phrases sans suite écrites par le criminel qui va mourir. Il veut tout voir, il veut tout savoir. Il voit ferrer le forçat, il accompagne l'assassin jusqu'à la Grève. Le bourreau pourrait dire de ce jeune homme : — *Laissez*

passer monsieur, c'est un amateur! Pourtant c'est là le même jeune homme des odes et ballades, le même poète inspiré, qui tout-à-l'heure saluait avec des larmes et des vers la mort du duc de Berry et la naissance miraculeuse de son fils! Cependant que le bourreau prenne patience, il ne s'agit pas cette fois d'un simple amateur.

Il s'agit à présent d'un roman qui est un grand livre, il s'agit d'une étude psycologique qui laisse de bien loin le fameux livre de Beccaria sur les délits et les peines. M. Victor Hugo jetait en effet dans le monde ce livre formidable qu'on ne peut relire deux fois, mais dont on se souvient sans fin et sans cesse, une fois qu'on l'a lu : *Le dernier jour d'un condamné.* Vous pouvez penser de l'effet de cette histoire de la peine de mort racontée heure par heure, supplice par supplice, battement de cœur par battement de cœur, et racontée par un homme qui va mourir. Affreux détails! mais que de vérités cruelles! mais quel abominable sang-froid! mais quelle patiente investigation des droits de l'homme considéré comme chair et comme sang! comme chair qu'on ne peut trancher, comme sang qu'on ne peut répandre! Dans son livre M. Victor Hugo laisse de côté le crime pour ne voir que la peine de mort. Il n'attaque pas la loi, il n'accuse pas la loi, il attaque la peine de mort. Il calcule les lentes minutes de cette horrible agonie, avec quelle patience et quel sang-froid, vous le savez! Mais permettez-moi de ne pas parler plus long-temps du *Dernier jour d'un condamné.* En effet, rien qu'à songer à cette lecture, il me semble que j'entends la foule qui murmure au tour de l'échafaud, il me semble que je vois la pensée de cette tête pensante, bruyamment coupée par le couteau fatal, il me semble que ce sang là me tombe sur l'ame goutte à goutte. Avez-vous jamais senti dans le flanc un coup d'épée qui vous brûle la chair? C'est cela!

Une fois qu'il eut tiré de ses entrailles et de son cœur ces terribles pages d'analyse, une fois qu'il eût dompté le parterre jusqu'à la boue de l'échafaud, M. Victor Hugo aspira à un plus grand théâtre. Depuis long-temps il s'était dit qu'il serait le maître d'un parterre. Il s'était fait des lecteurs, enfin, pourquoi donc ne se ferait-il pas un parterre enfin? Aussitôt le voilà qui recommence de plus belle, il reprend son courage à deux mains, et sur le patron, sur la poésie, sur la vieille passion, disons plus sur les vieux héros du grand Corneille, voici que notre jeune poète se met à construire une tragédie en vers pour le théâtre Français, *Hernani*, passions espagnoles, mœurs espagnoles, costume espagnol. Tout Paris voulut voir *Hernani*; c'est que d'abord tout Paris était excité par cette nouveauté étrange, une tragédie de M. Hugo, c'est qu'aussi cette tragédie avait été soutenue et protégée par le roi Charles X, *le roi chevalier*, comme avait dit M. Hugo. En effet, la vieille école littéraire, les Arnault, les Jouy, tous les autres vieillards ex-poétiques voyant le nouveau venu du Théâtre-Français, s'étaient coalisés pour adresser à sa majesté Charles X de très-humbles, sinon de très poétiques remontrances sur l'envahissement du Théâtre-Français par la jeune poésie. *La Remontrance* parut singulière au roi Charles X; au lieu de fermer la lice à M. Hugo, il le protégea de son royal pouvoir. Ainsi celui qui était alors le roi de France, et celui qui devint bientôt le *roi des Français*, étaient représentés chacun par son

poète au théâtre, le duc d'Orléans par M. Casimir Delavigne, le roi Charles X par M. Victor Hugo!

Toutefois le succès d'*Hernani* ne fut pas un succès décisif; on y retrouvait, il est vrai, plusieurs des grandes qualités du poète lyrique, l'enthousiasme, le coup d'œil profond et les évenemens de l'histoire, la grande admiration pour les grands hommes, le dévouement profond et bien senti aux destinées et à l'avenir des grands peuples. Et aussi quelquefois quelques douces et tendres lueurs d'un amour exalté, naïves et dramatiques passions d'un jeune cœur. Mais là s'arrêtaient toutes les qualités de la tragédie de M. Hugo. M. Hugo, et il l'a prouvé depuis, à cinq ou six reprises, n'entend rien à *la contexture* du drame. Disposer son action dramatique, l'arranger convenablement, préparer toutes choses pour que l'émotion du spectateur ne soit ni brusquée ni ralentie, mettre assez d'art dans toutes les combinaisons de cette œuvre difficile pour que l'art n'y paraisse pas, voilà ce qui était impossible à M. Victor Hugo, voilà aussi à quel piège il s'est laissé prendre. Sa tragédie d'*Hernani* était longue, invraisemblable, mal arrangée, le dénouement en était impossible; non, non, par Corneille! malgré cette affectation de vérité, ce n'était pas là le *Cid!*

Et pourtant *Hernani* est encore le meilleur drame de M. Victor Hugo! Tout ce qu'il a fait depuis pour le théâtre nous paraît chose misérable, tout-à-fait indigne de ce noble et intelligent esprit. Comme dramaturge, M. Victor Hugo est bien loin, mais bien loin de M. Victor Ducange et de M. Guilbert de Pixérécourt. A force d'imiter Shakespeare dont il n'a jamais connu la portée poétique, M. Victor Hugo nous a tout-à-fait rejetés dans l'enfance de l'art; ses ouvrages dramatiques sont nombreux et ce sont tous pour la plupart de misérables essais sous le rapport de l'art, quand ce ne sont pas des actions misérables sous le rapport de l'histoire et de la morale. Et puis, c'est surtout dans les drames de M. Victor Hugo que vous retrouverez cette tendance absurde à réhabiliter le *laid* que je vous ai déjà signalée dans *Bug-Jargal* et *Han d'Islande*. Ainsi après *Hernani*, M. Victor Hugo fit jouer *Marion Delorme*. *Marion Delorme* c'est la réhabilitation de la courtisanne! Dans ce drame, dont la forme est aussi ridicule que le fonds, tous les personnages principaux, Richelieu, le terrible cardinal, Louis XIII, le roi si brave et de tant d'esprit, tous les seigneurs de cette cour élégante qui allait être bientôt la cour du grand roi, sont sacrifiés, devinez à qui? à Marion Delorme, la courtisanne! Elle seule dans tout ce drame elle a de l'esprit, elle a du dévouement, elle a du courage, elle a du cœur. Toute cette époque de l'histoire de France est misérablement sacrifiée à cette vile fille de joie que l'histoire nous représente, non-seulement comme la maîtresse, mais encore, chose plus horrible! comme l'espion du cardinal. Or, à quoi bon je vous prie, soutenir un pareil paradoxe? à quoi bon se donner tant de grandes peines à briser ce que nous avons adoré pour nous faire adorer cette prostituée que la mort a effacée du monde? Marion Delorme! faire une tragédie avec Marion Delorme comme on a fait deux tragédies avec *Bérénice!* O vous, nos dieux et nos maîtres, Racine et Corneille, qu'auriez-vous dit?

Encore *Hernani* et *Marion Delorme* étaient écrits en vers. M. Victor Hugo n'a-

vait pas encore abdiqué sa poésie et la noble langue qu'il s'était faite, utile ressource d'ailleurs qui plus d'une fois suspendit les murmures du parterre impatienté par cette longue action dramatique. Mais dans ses drames suivans, excepté le drame intitulé : le *Roi s'amuse*, M. Victor Hugo dit adieu à la poésie pour exprimer en langue vulgaire les passions et les terreurs les plus odieuses. Ainsi *Marie Tudor* est un drame en prose. Or, savez-vous ce que M. Hugo a fait de Marie Tudor, cette pédante et sanglante Marie d'Angleterre, à qui l'histoire peut bien reprocher ses cruautés mais non pas ses faiblesses? M. Hugo en a fait une reine honteusement débauchée, qui paye à prix d'or l'amour d'un vil Italien qui la trompe pour un autre femme. Marie Tudor, (ce grand nom de Tudor ainsi avili, juste ciel! qu'aurait dit Shakespeare de son élève M. Hugo?) Marie Tudor trahie et volée par son Italien, assemble sa cour et son conseil et en présence de tous elle accuse cet Italien, elle le livre à la justice; bien plus elle fait appeler le bourreau, et elle dit au bourreau: *Je te donne cette tête charmante!* Et tout ce drame est ainsi fait. Quand l'Italien de la reine est perdu par elle, elle veut le sauver, elle imagine donc un certain tour de passe-passe qui ne réussît pas. On voit donc l'Italien marcher au supplice, un voile noir sur la tête et à la main un cierge de cire jaune. Et voilà ce que M. Hugo appelle un drame, et voilà comment il s'imagine imiter Shakespeare! mais Shakespeare soulève toutes les passions de l'histoire, il rend la vie à tous ces rois, il les fait revivre tous comme ils ont vécu dans leurs passions et dans leurs amours; il fait battre tous ces tendres cœurs sous leur épaisse cuirasse; il agite sous leurs vieilles passions l'acier et les dentelles des vieux temps. Shakespeare, Shkeaspeare, c'est un roi, c'est un maître, c'est un historien, c'est un philosophe, c'est un moraliste, c'est un grand politique, c'est un grand poète! Il a des cris de joie pour tous les triomphes, il a des larmes pour toutes les douleurs, des hommages pour tous les bienfaits, des malédictions pour tous les crimes. Il loue, il conseille, il blâme, il pousse devant lui les rois et les peuples et les armées en bataille. Mais Shakespeare est seul à sa place comme le grand Corneille est seul à sa place, il n'y a rien de commun, comme vous voyez, entre M. Hugo et Shakespeare; Dieu merci!

Car M. Victor Hugo ne s'arrête pas à *Hernani*, à *Marion Delorme*, à *Marie Tudor*. Ce sont là autant de leçons inutiles! Plus le parterre résiste au poète, et plus la difficulté l'excite. Ni conseils sévères du public, ni prières de l'amitié, ne peuvent éclairer M. Hugo sur les dangers de la route nouvelle dans laquelle il est entré. Il arrive donc qu'un jour en plein Théâtre-Français dans une pièce intitulée : le *Roi s'amuse*, M. Hugo laissant de côté toute pudeur historique, s'abandonne follement aux plus tristes, aux plus misérables, aux plus absurdes inventions. Figurez-vous que cette fois M. Hugo prenait la défense non plus de la fille de joie, mais des bossus et des fous de cour. Oui, cette fois c'était le tour de cette horrible difformité de l'épine dorsale que le vieux Scaron lui-même, malgré tout son esprit et malgré madame de Maintenon, cette honnête femme de tant d'esprit que son esprit a faite reine de France n'a pas pu réhabiliter. Triboulet, le fou, était donc cette fois le héros de M. Hugo, comme Marion la courtisanne.

Et à ce fou, à ce bossu, à ce Triboulet, savez-vous qui M. Hugo avait sacrifié? il avait sacrifié François Ier lui-même, le beau soldat, François Ier cette élégant gentilhomme qui a trouvé ce grand mot *l'honneur*, est sacrifié à ce méchant bossu. Qu'en dites-vous? Le roi chevalier, aimé par Bayard, le roi des femmes, des guerriers, des artistes et des poètes, immolé sans pitié et sans pudeur à ce méchant bossu! Oui, pendant cinq actes, M. Hugo nous a montré François Ier lâche, parjure, tremblant, allant au vice comme un soldat ivre, passant la nuit dans les plus horribles mauvais lieux, où il boit du vin rouge en compagnie d'un assassin et d'une fille de joie, et dans ces mêmes cinq actes, nous avons vu Triboulet le bossu et le fou, plein de valeur et de courage, brûlé d'amour paternel, homme de cœur, homme d'esprit, grand philosophe, grand politique aussi, lui Triboulet! A la fin de ce drame, peu s'en est fallu que nous ne vissions François Ier égorgé dans un cabaret et renfermé dans un sac. Comprenez, s'il est possible, les effets d'une pareille invention sur un public français? On se regardait de toutes parts avec des marques non équivoques d'étonnement et d'indignation. On se demandait de toutes parts, si en effet c'était là une licence permise, même poétiquement parlant, et s'il était bien de la dignité d'une nation comme la nôtre, de livrer ainsi à l'insulte publique le roi du seizième siècle, ce grand siècle, le rival de Charles-Quint, ce grand monarque, le vainqueur de Marignan et le vaincu de Pavie, cette illustre victoire et cette illustre défaite? Et pourtant pendant quatre actes le public français supporta toutes ces horreurs, il assista à ce mélodrame comme à un horrible cauchemar, ce ne fut qu'à la fin et lorsque enfin elle fut poussé à bout par ces révoltantes images, que l'indignation publique se fit jour. D'horribles sifflets éclatèrent tout d'un coup avec un épouvantable fracas. Rude leçon que M. Hugo avait méritée et qu'on fit bien de ne lui pas épargner, même en présence de sa femme et de sa fille aînée, qui pleurait sans savoir de quoi il s'agissait.

Vous croyez peut-être que la honteuse chute du *Roi s'amuse* va corriger l'auteur dramatique, et qu'il va demander sa grâce aux chastes muses, et se réfugier dans l'ode, sa première et naïve passion? Que vous la connaissez bien peu cette volonté de fer! Sous cet implacable arrêt du public, M. Hugo se révolte de plus belle. En vain le ministre de l'intérieur rendit au *Roi s'amuse* le grand service d'en défendre la seconde représentation, M. Hugo, qui devait s'estimer heureux de cette belle occasion de retirer son mélodrame, et rendre grâce au ministre du prétexte qu'il lui fournissait, M. Hugo envoie un huissier au ministre : il lui fait un procès devant le tribunal de commerce. (Le tribunal de commerce et la poésie!) L'affaire s'instruit, l'affaire se plaide, M. Hugo ose paraître, et devant les juges consulaires il prend en main la défense de cet horrible drame. Spectacle aussi triste que l'autre représentation du Théâtre-Français! il faut le dire, le plaidoyer de M. Hugo fut aussi misérable que sa pièce du Théâtre-Français; d'autant plus qu'il avait à répondre à ce jeune et éloquent orateur, l'honneur du jeune barreau, Chaix-d'Est'Ange, qu'on avait vu à la première représentation du *Roi s'amuse*, indigné, éperdu, reconduire à sa voiture sa jeune sœur qu'il avait eu l'imprudence de

conduire à ce spectacle immoral! Inutile de dire que Chaix-d'Est'Ange gagna ce jour-là le procès de tous les honnêtes gens et de tous les gens de goût!

Depuis son drame: le *Roi s'amuse*, M. Victor Hugo avait cependant renoncé au drame historique. Il fait à présent ce qu'il appelle : du *drame intime*, ce qu'on appelait vulgairement *mélodrame* au beau temps de M. Guilbert de Pixérécourt. Ainsi donc l'histoire est sauvée grâce à cette verte leçon de Triboulet, et c'est déjà cela de gagné. Parlerons-nous des deux mélodrames de M. Hugo, *Lucrèce Borgia* et *Angelo, tyran de Padoue*? *Lucrèce Borgia*, mère d'un soldat qui a nom Gennaro, est poignardée par son fils, comme ferait une des mères de Sophocle. Le poison joue un grand rôle dans ce drame ; et non-seulement le poison, mais encore le contre-poison. La dernière scène se termine par une longue file de sept cercueils destinés à recevoir sept convives imprudens qui ont été souper chez une fille de joie : car la fille de joie domine partout dans les drames de M. Victor Hugo. Tous ces moyens violens, tous ces horribles coups de théâtre, ces hommes qu'on empoisonne et qu'on sauve, ces coups de poignards, ces mystères qui rappellent beaucoup les mystères des romans d'Anne Radcliffe, sont-ce là, je vous prie, des moyens bien littéraires, disons mieux, sont-ce là des moyens dramatiques dignes d'un esprit de cette trempe et de cette élévation?

Angelo, tyran de Padoue, est tout-à-fait un mélodrame taillé sur le patron de *Lucrèce Borgia*; c'est toute une histoire très-compliquée de portes secrètes, de jalousies fermées au cadenas, d'appartemens dérobés, de longs couloirs sombres à travers lesquels les espions circulent comme font les vieux rats dans une masure abandonnée. Du reste, rien du cœur, rien de l'esprit, tout ce drame-là appartient aux sens. Le poète, cette fois, s'amuse à nous *montrer* des dangers physiques, des morts violentes, des résurrections inattendues. Cette fois encore, le poison et le contre-poison des Borgia joue un grand rôle dans ce drame. Cette fois encore, nous avons à faire à une courtisanne, la Thisbé. Ce Gennaro, tyran de Padoue, est bien le plus pauvre tyran qui ait jamais été le laquais terrible et salarié de la république de Venise. Il est jaloux, mais horriblement jaloux de sa femme, une douce et tendre Vénitienne, en même temps il est amoureux de la Thisbé, une terrible Vénitienne. La Thisbé de son côté, en véritable courtisanne, tient son amant à ses gages comme elle-même elle est aux gages du tyran de Padoue. Mais voilà que l'amant de la Thisbé est amoureux de la femme d'Angélo. Un espion de la république, Omodéi, qui lui aussi est amoureux de la femme d'Angélo, mais qui dédaigné par cette belle personne, a résolu de se venger, introduit le jeune homme chez le terrible Angélo. Là, Omodéi prend bien soin de fermer toutes les portes, afin que ni la belle Catharina ni son jeune amant ne puissent échapper à la fureur jalouse du podestat. De son côté, la Thisbé qui sait l'amour de son amant pour Catharina, pénètre dans ce palais à l'aide d'une fausse clef. Et alors entre ces quatre personnes, Catharina, la Thisbé, l'amant, le tyran Angélo, commence une lutte incroyable d'injures et de haines, de coups de poisons et de coups de poignards, mêlés à de tendres soupirs et à de doux aveux. Le tyran de Padoue, *Angelo*, qui sait très-bien comment en pareille occasion, s'y prenait Lucrèce Borgia, sa cousine dramatique, fait apporter du

poison à Catharina sa femme, mais de son côté la Thisbé, qui devait fournir le poison, ne fournit en effet qu'un narcotique emprunté à la *fiole* de Roméo et Juliette. Catharina tombe morte, son doux mari ordonne qu'on l'enterre. Mais la Thisbé achète aux fossoyeurs ce beau cadavre et le fait porter dans sa maison sur son lit de parade. Enfin au dernier acte, l'amant de Catharina accourt chez la Thisbé, hors de lui. Il a appris que sa maîtresse la courtisanne a fourni du poison au tigre Angélo, et il accourt un poignard à la main. A cette vue, la Thisbé interdite ne sait qu'offrir son cœur au coup fatal. Elle tombe. Au même instant Catharina se réveille. Fuyez, dit la Thisbé : fuyez, puis se tournant vers son amant : — *Je l'ai sauvée, moi, pour toi!*

Et voilà ce que M. Hugo appelle un drame, mais peut-on appeler un drame une futile et misérable action toute chargée d'accidens vulgaires, une fausse pitié une fausse terreur ; un contre-sens contre la nature, contre la vérité, contre le cœur de l'homme ! D'autant plus que même le style de M. Hugo se ressent de ses efforts mesquins et ridicules pour s'élever à un art que lui avait refusé la nature. Son style, si puissant d'ordinaire, devient alors flasque, ampoulé, languissant, redondant et faux comme son action dramatique, car il faut toujours en revenir à notre vieux Boileau :

Ce que l'on concoit bien s'enonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Ce n'est donc pas dans ce qu'il apporte au théâtre qu'il faut chercher M. Victor Hugo dans sa puissance et dans sa liberté. Pour le trouver tel qu'il est, lisez ses vers quand son inspiration est belle et pure ; lisez le *Dernier jour d'un Condamné*; lisez surtout son chef-d'œuvre, *Notre-Dame-de-Paris*, cette entraînante résurrection du vieux temps, des vieilles mœurs et des vieilles passions de notre histoire. *Notre-Dame-de-Paris*, terrible et puissante lecture dont l'esprit se souvient avec terreur comme d'un horrible cauchemar. C'est là surtout que la verve, le génie, l'audace, l'inflexible sang-froid et l'incroyable volonté du poète s'étalent dans toute leur puissance. Que de malheurs entassés dans ces tristes pages ! que de ruines relevées ! que de passions terribles ! que d'événemens incroyables ! Toute la fange et toute la croyance du moyen-âge sont pétries, remuées et mêlées ensemble avec une truelle d'or et de fer. Le poète a soufflé sur toutes ces ruines qui, à sa voix, se sont dressées de toute leur hauteur sur ce sol parisien, qui s'agitait sous cette masse imposante, comme fait la terre sous l'Etna. Regardez, regardez dans ces rues étroites, dans ces places remplies et populaires, dans ces coupe-gorges de cayoux, dans cette milice, dans ces marchands, dans ces églises; regardez, regardez, que de passions circulent toutes vivantes, toutes brûlantes, toutes armées ! Chacune d'elles a son vêtement qui lui est propre, robe de prêtre ou robe de femme, armures ou bonnets, ou bien la passion est toute nue en haillons et toute misérable comme une passion de bête féroce. Regardez, regardez comme tout ce monde obéit sans se plaindre. Comme l'autorité ; cette chose perdue, pèse de sa main de plomb sur toutes ces têtes, sur toutes ces consciences, sur tous ces courages ! Comme on voit que tout ce peuple du seizième

siècle est né pour obéir ! Pour obéir au roi, pour obéir au prêtre, pour obéir à tous les pouvoirs de la terre. *La nécessité! la nécessité!* Ce mot grec qui fait le texte de son livre, M. Hugo a mieux fait que de l'écrire sur les tours de Notre-Dame-de-Paris, il l'a écrit à toutes les pages de son poème. C'est la nécessité qui pousse Claude Frollo à aimer la Bohémienne qui danse ; c'est la nécessité qui fait danser et circuler au soleil, comme un pur rayon d'en haut, Esméralda, cette perle orientale légèrement brisée par son contact avec la Bohème errante. La nécessité, dans ce livre, c'est Louis XI, le roi tout-puissant, qui veille en haut, retranché dans sa volonté, la volonté de Louis XI, ce rempart de fer à l'abri duquel la France a été si puissante. Et toujours ainsi, pendant tout le cours de cette longue époque, M. Hugo a obéi à sa double vocation de poète et d'architecte, d'historien et de romancier, il a vécu à la fois d'inventions et de souvenirs. Il a fait mugir toutes les cloches de cette grande ville, et il en a fait battre tous les cœurs, excepté le cœur de Louis XI et de son compère Tristan, qui n'avaient pas de cœur ! Voilà ce livre, brillante page arrachée à notre histoire. Vivante image d'une société mobile qui reluit au soleil comme l'écaille d'un serpent qui change de peau, brillante épopée qui commence par la poésie et qui se termine par le blasphème ; longue mêlée humaine qui a pour enseignes toujours déployées les deux tours de pierre de Notre-Dame-de-Paris.

Tel est ce livre immense, inépuisable qui jettera son plus grand éclat dans la vie littéraire de l'auteur et qui, dans une plus sage tête, aurait décidé de sa vocation à savoir le drame et le roman.

A présent est-il besoin que je vous fasse remarquer encore une fois le triste penchant de M. Victor Hugo, à se jeter à chaque instant dans l'horrible, à prendre en main la défense de toutes les laideurs, la laideur morale et la laideur physique? *Notre-Dame-de-Paris*, qu'est-ce autre chose encore cette fois, que la réhabilitation de la laideur? Quasimodo est un être encore plus difforme que Triboulet, l'auteur a épuisé tout ce qu'il avait d'imagination et de verve à tordre cette épine dorsale, à noircir ces dents jaunes, à faire grimacer cette bouche horrible, à charger ce visage abominable de pustules et de verrues. Quasimodo est sans contredit la plus abominable création de la laideur; jamais crapaud n'est sorti plus horriblement doué de son écume infecte que Quasimodo, le sonneur de cloches sortant du crâne de M. Victor Hugo. Quant à sa belle Esméralda, cette chanson qui danse, ce rêve aérien qui sort tout éclatant de pureté et de blancheur de la boue du drame, qu'est-ce autre chose après tout, que la fille de joie réduite à son plus simple état d'innocence? Cette fois encore éclate, dans tout son jour et dans toute sa naïveté, la passion poétique de M. Hugo, pour cette enfant perdue de nos civilisations pourries qu'on appelle la fille de joie. Je vous ai déjà fait remarquer cette prédilection du poète pour ces humbles et équivoques créatures de la nuit. En cherchant bien vous trouverez que pas un des ouvrages de M. Hugo ne se passe de courtisanne. Dans le *Dernier jour d'un Condamné* M. Hugo fait dicter une chanson d'argot par une courtisanne. *Marion Delorme* est une courtisanne héroïque. La Thisbé, dans Angelo, est une courtisanne sentimentale ; on peut dire que l'Esméralda est une courtisanne virginale. A' chaque nouvel ou-

vrage de M. Victor Hugo, vous retrouverez la même tendance au moins bizarre à réhabiliter ainsi ce pauvre métier de vice et de corruption. Même, cela va si loin que, dans un de ses meilleurs recueils, *les feuilles d'automne*, et dans la plus belle pièce de ce recueil : La *Prière pour tous*, M. Hugo, joignant les deux mains de sa jeune fille, lui parle ainsi :

Prie encore pour tous ceux qui passent,
Sur cette terre de vivans !
Pour ceux dont les sentiers s'effacent,
A tous les flots ! à tous les vents !
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval !
Pour quiconque souffre et travaille,
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal !

Pour celui que le plaisir souille,
D'embrassemens jusqu'au matin,
Qui prend l'heure où l'on s'agenouille,
Pour sa danse et pour son festin,
Qui fait hurler l'orgie infâme,
Au même instant du soir, où l'ame
Répète son hymne assidu,
Et quand la prière est éteinte,
Poursuit, comme s'il avait crainte,
Que Dieu ne l'eût pas entendu !
Enfant ! pour les vierges voilées,
Pour le prisonnier dans sa tour !
Pour les femmes echevelées,
Qui vendent le doux nom d'amour !

Certes, c'est pousser un peu loin la pitié *pour les femmes échevelées*, que de la recommander à la douce et naïve prière de son enfant. Ouvrez encore le nouveau recueil de M. Hugo, *Les chants du crépuscule*, vous retrouverez encore étalée à plusieurs reprises cette espèce d'obsession funeste. Ainsi dans ses vers sur le *bal de l'Hôtel-de-Ville*, le poète, tout entier a son œuvre, se livre à une comparaison de l'honnête femme avec la femme de carrefour, il va se placer au seuil de la porte où le bal éclate dans tout son luxe et dans toute sa joie, et là quand il a vu nos mères et nos sœurs brillantes, souriantes et parées :

O reines de nos toits, femmes chastes et saintes,
Fleurs qui de nos maisons parfumez les enceintes,
Vous à qui le bonheur conseilla la vertu,
Vous qui contre le mal n'avez pas combattu,
A qui jamais la faim empoisonneuse, infâme,
N'a dit : Vends-moi ton corps, c'est-à-dire votre ame !

. . . .

Vous avez la beauté, vous avez l'ornement,

La fête vous enivre à son bourdonnement ;
Et comme à la lumière un papillon de soie,
Vous volez à la porte ouverte qui flamboie,
Vous allez à ce bal, et vous ne songez pas,
Que parmi ces passans amassés sur vos pas,
En foule émerveillés, des chars et des livrées ;
D'autres femmes sont là, non moins que vous parées,
Qu'on farde, et qu'on expose à vendre au carrefour ;
Spectre où saigne encore la place de l'amour.
Comme vous pour le bal belles et demi-nues,
Pour vous voir au passage, hélas ! exprès venues,
Voilant leur deuil affreux d'un sourire moqueur,
Les fleurs au front, la boue aux pieds, la haine au cœur.

J'ai donc cité *les Feuilles d'automne* et *les Chants du crépuscule*, c'est-à-dire les deux derniers *poèmes* de M. Victor Hugo, pour parler comme sa préface. Avant ces deux poèmes, il faut placer les *Orientales* qui avec les deux volumes d'*Odes et Ballades*, complètent jusqu'à ce jour l'histoire poétique de M. Hugo. Ce que nous avons dit des premiers vers de M. Hugo se peut dire à bon droit de tous les autres. C'est toujours le même poète qui s'abandonne volontiers à l'inspiration de l'heure présente, amoureux à ses heures, royaliste quand il n'obéit qu'à son cœur, quelquefois emporté par l'ardeur révolutionnaire comme tout le monde, jugeant les événemens et les hommes de très-haut, mais quelquefois de si haut qu'il réduit à rien les événemens les plus importans et les hommes les plus illustres. Homme de colère et d'inspiration, de passé et d'avenir ; homme de fantaisie avant tout, d'un cœur mobile, changeant à volonté d'amitié et d'amour comme c'est son droit de poète ; puis quand il a bien erré dans les vastes landes ou les belles campagnes d'une imagination chargée d'épines et de fleurs, et qui n'a peur de rien, le voilà rentrant tout-à-coup dans l'intimité du foyer domestique, et là, entre ses quatre enfans, beaux comme le jour, aux pieds de sa jeune femme plus belle qu'il ne l'avait rêvée, célébrant doucement toutes les passions tendres, se livrant à toutes les émotions naïves, simple et bon père de famille, le moins poétiquement qu'il lui est possible. Ainsi est-il, et c'est alors qu'il fait bon le voir et l'entendre s'écrier comme l'homme de Lucrèce sur son rocher.

Suave mari magno turbantibus æquora ventis!

Mais j'ai hâte de finir ; finissons donc. *Les Orientales*, comme suite aux *Odes et Ballades*, ne sont à tout prendre qu'une contrefaçon de lord Byron. M. Hugo lui-même nous semble juger son livre dans ces vers *du crépuscule* :

L'Orient, l'Orient, qu'y voyez-vous, poètes ?
Tournez vers l'Orient vos esprits et vos yeux !
Hélas ! ont répondu leurs voix long-temps muettes,
Nous voyons bien là-bas un jour mystérieux !

Mais lord Byron et M. de Châteaubriand, sont restés les maîtres de ce jour *mystérieux*. Et après eux, si quelque grand poète s'est approché de cette

vive lumière, c'est M. de Lamartine. L'Orient ne se devine pas, il faut le toucher des mains et du cœur, il faut l'adorer à genoux et non pas le rêver de loin comme si l'Orient était l'Italie ou la Suisse. M. de Châteaubriand l'a trouvé le premier, ce passage poétique, qui mène de notre pauvre terre à la terre de Chanaan; après M. de Châteaubriand est venu lord Byron, qui lui aussi a soulevé la vieille et noble poussière de la Grèce antiquité sous laquelle il est retombé comme enseveli sous le linceul d'Homère. Après lord Byron, notre grand poète lyrique, M. de Lamartine, a voulu visiter les ruines de la Grèce, commencement obligé de son grand pélerinage aux lieux saints. M. Hugo n'a pas suivi ces royales traces. Il a vu l'Orient dans l'ame, dans le cœur et dans les vers des poètes ses devanciers. Il a vu l'Orient dans Châteaubriand et Lamartine, à peu près comme Fénélon a vu la Grèce dans Homère, M. Hugo a rêvé *le reste*. Ce rêve s'appelle *les Orientales*.

Dans notre pensée, les *Feuilles d'Automne* doivent passer bien avant les *Orientales*. M. Hugo, pour chercher à deviner l'Orient qu'il n'a pas vu, a besoin de grossir sa voix et de perdre sa poésie dans mille efforts extraordinaires, mais le poète des *Feuilles d'Automne* est le poète de la famille. Il chante son bonheur domestique, il a des vers pour tous ceux qu'il aime. Il célèbre les frais paysages qu'il a vus, les petits sentiers qu'il a parcourus, les fleurs qu'il a cueillies, les beaux arbres qui l'ont protégé de leur ombre, le beau soleil qui lui a dit: *Je suis le Printemps*, et la source limpide qui lui a chanté en murmurant: *Je suis l'Été*, et le verger de l'*Automne*, et la montagne chargée de neige qui est venue à lui en s'écriant: *Voici l'Hiver*! voilà le grand charme des *Feuilles d'Automne*. Ce sont des sentimens sentis, des douleurs éprouvées, des joies réelles, des paysages qui existent, des émotions toutes vivantes, des plaies saignantes ou cicatrisées. Ce livre, enfant d'une révolution, ne se ressent nullement de l'époque à laquelle il a vu le jour. Il est plein des nobles et tendres et abondantes pensées d'un homme que la révolution inquiète peu et qui chante son histoire personnelle, dédaignant de s'arrêter à toutes ces chansons étrangères que chantent les peuples en changeant de drapeau et de couleurs. Qu'importe en effet au poète que toutes *les solutions sociales soient remises en question*, pourvu qu'il puisse chanter ses vers? Que lui importe que ce vieux mot *le passé*, soit rejeté dans la fournaise d'une révolution à côté de cet autre vieux mot *royauté*, pourvu qu'il ait une femme à aimer et des enfans à soutenir dans la voie glissante du monde? Les empires se brisent, l'Irlande n'est plus qu'un vaste cimetière, l'Italie est un bagne, la Sibérie est le tombeau de la Pologne, qu'importe au poète, pourvu que le petit coin de son foyer domestique soit à l'abri de l'orage et qu'il y puisse revenir le soir, la tête chargée d'idées, comme fait le bûcheron courbé sous la ramée? Que lui importe toutes les religions qui se transforment, toutes les opinions qui tournent? N'est-il pas à l'art tout entier? l'art n'a pas cessé d'être sa vie. Quelque soit le tumulte de la place publique, le poète reste fidèle à lui-même; car la poésie n'est pas faite pour reculer devant une révolution. La poésie ne se sert des ruines amoncelées par les passions des hommes, que pour être assise plus à l'aise sur une plus grande hauteur. La poésie est le bien de tous,

c'est le pain quotidien de toutes les ames. Tout peut changer dans les choses véritables, excepté le cœur humain, qui reste toujours le même. « Le cœur hu-
» main est comme la terre : on peut semer, on peut planter, on peut bâtir ce
» qu'on veut à sa surface ; mais il n'en continuera pas moins à produire ses ver-
» dures, ses fleurs, ses fruits naturels ; mais jamais pioches ni sondes ne le trou-
« bleront à de certaines profondeurs, mais de même qu'elle est toujours la terre, il sera toujours le cœur humain. »

» Pour que l'art fût détruit, il faudrait donc commencer à détruire le cœur
» humain. »

C'est dans les *Feuilles d'Automne* que M. Victor Hugo a tracé le premier chapitre de son histoire :

Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte ;
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul, déjà par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le front étroit.
Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois,
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix,
Si débile qu'il fût, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un faible roseau,
Fit faire en même temps sa tombe et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'était moi........!

Et tout ce beau chapitre est consacré à sa mère : voilà pourquoi il faut être la mère d'un homme de cœur !

Après sa mère viennent ses amis, viennent les artistes selon son cœur, vient son poète M. de Lamartine, et son autre poète lord Byron, et les quatre grands poètes ses quatre petits enfans :

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille,
Fait briller tous les yeux ;
Et les plus tristes fronts, les plus souillés, peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, et que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre,
Les chaises se toucher ;
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire,
On rit, on se récrée, on l'appelle, et sa mère,
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,

De patrie et de Dieu, des poètes, de l'ame
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît; adieu le ciel et la patrie,
Et les poètes saints! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux;
Si l'aube tout-à-coup là bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux.

Enfant, vous êtes l'aube, et mon ame est la plaine,
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine,
Quand vous le respirez;
Mon ame est la forêt dont les sombres ramures,
L'emplissent pour vous seul de suaves murmures,
Et de rayons dorés.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point fait mal encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange;
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange,
A l'auréole d'or.

Et autre part:

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Songe qui l'enchante!
Il voit des ruisseaux,
Une voix qui chante,
Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles,
Son père est près d'elles,
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Et ces vers à une jeune femme,—*ame blanche dans un chaste corps:*

Madame, autour de vous tant de grâce étincelle,
Votre chant est si pur, votre danse recèle
Un charme si vainqueur;

Un si touchant regard baigne votre prunelle,
Toute votre personne a quelque chose en elle,
De si doux pour le cœur;
Que lorsque vous venez, jeune astre qu'on admire,
Éclairer notre nuit d'un rayonnant sourire,
Qui nous fait palpiter,
Comme l'oiseau des bois devant l'aube vermeille,
Une tendre pensée au fond des cœurs s'éveille,
Et se met à chanter.

Vous ne l'entendez pas, vous l'ignorez, madame,
Car la chaste pudeur enveloppe votre ame,
De ses voiles jaloux;
Et l'ange que le ciel commit à votre garde,
N'a jamais à rougir, quand rêveur, il regarde,
Ce qui se passe en vous.

Tout le livre est ainsi rempli d'adorables caprices et de ravissantes visions, et de choses intimes et de rêves venus du cœur, et de rayonnantes pensées et d'extases incroyables, et de lentes promenades et de montagnes escarpées, et de soleils couchans, et de joyeux enfans, et de belles soirées d'hiver. Oui, c'est un beau livre ; oui, ce sont là des odes qui rappellent, dans leur charmant abandon les plus nonchalantes odes d'Horace ; oui, tout bien réfléchi, c'est là le plus beau livre poétique de M. Victor Hugo.

Que dirons-nous des *Chants du crépuscule*? C'est un mélange de bien et de mal, d'Orient et d'Occident, de politique et d'amour. C'est un souvenir en partie double des *Odes* et des *Feuilles d'automne*. Cette fois le poète s'est occupé beaucoup de la politique contemporaine. Puis ses enfans ont grandi, sa jeune femme n'est plus si jeune ; lui-même il ne trouve pas le même éclat a ce beau soleil qui ne change pas, pendant que tout change sur cette terre qu'il éclaire. Nous avons souvent entendu demander à chaque production nouvelle de M. Victor Hugo : -- *Y a-t-il progrès?* Oiseuse question adressée à une poésie dans tout son éclat, à une imagination dans toute sa puisssance. Pourtant si la question était faite à propos des *Chants du crépuscule*, nous répondrions hardiment : — *Non*, *il n'y a pas progrès*, car cette fois vous avez un livre tout-à-fait comme les *Odes*, tout-à-fait comme les *Feuilles d'automne*.

C'est la première fois que M. Victor Hugo se ressemble dans un volume de vers, mais enfin il se ressemble. Jusqu'à présent il était impossible de confondre les *Orientales* avec les *Odes et Ballades*, et les *Feuilles d'automne* avec les *Orientales* ; mais, prenez au hasard une pièce de ce dernier recueil et vous n'en trouverez pas une seule qu'on ne puisse faire entrer dans une de ces trois catégories poétiques. Tantôt c'est une ode comme les odes politiques ; tantôt c'est une invocation à des lieux inconnus comme une *orientale*; tantôt c'est un tableau de genre comme une *feuille d'automne* ; c'est donc tout-à-fait un poème comme tous les autres poèmes, moins l'originalité. On y trouve à la fois du roman et de l'histoire, de l'élégie et du drame ; mais aussi, comme dans tous les livres de M. Hugo, que de belles pages sont là sorties toutes vivantes de cette tête en

ébulition ! Sans doute ce titre nébuleux : *Chants du crépuscule*, ne veut rien dire ; sans doute le Prélude est une poésie qui ne dit rien de ce qu'elle veut dire ; sans doute les vers, qui sentent la révolution de juillet, sont des vers sans portée et sans enthousiasme, mais aussi la pièce intitulée : *Noces et Festins* est tout-à-fait l'inspiration d'un grand poète. Quel malheur que nous ne puissions citer que quelques vers !

Après la plus magnifique description d'orgie qui ait jamais été faite depuis le dernier festin de Balthazar, le poète achève ainsi :

Le sombre amphytrion ne veut pas de plats vides,
Et la profusion lasse les plus avides ;
Et pour choisir parmi tant de mets savoureux,
Pour les bien conseiller, sans cesse derrière eux,
Ils ont leur conscience, ou ce qu'ainsi l'on nomme :
Compagnon clairvoyant, guide sûr de tout homme,
A qui, par imprudence, et dès les premiers jeux,
Les nourrices des rois crèvent toujours les yeux.

Oh ! ce sont là les grands et les heureux du monde,
O vie intarissable, où le bonheur abonde,
O magnifique orgie, ô superbe appareil,
Comme on s'enivre bien dans un festin pareil !
Comme il doit à travers ces splendeurs éclatantes,
Vous passer dans l'esprit mille images flottantes !
Que les rires, les cris, les lampes et le vin,
Vous doivent faire en l'ame un tourbillon divin !
Et que l'œil ébloui doit errer avec joie,
De tout ce qui ruisselle à tout ce qui flamboie !

Mais tout-à-coup, tandis que l'échanson rieur,
Leur verse à tous l'oubli du monde extérieur ;
A l'heure où table et salle, et valets et convives,
Et flambeaux couronnés d'auréoles plus vives,
Et l'orchestre caché qui chante jour et nuit,
Épanchent plus de joie, et de flamme, et de bruit ;
Hélas ! à cet instant d'ivresse et de délire,
Où le banquet hautain semble éclater de rire,
Narguant le peuple assis à la porte, en haillons,
Quelqu'un frappe soudain l'escalier des salons,
Quelqu'un survient, quelqu'un en bas se fait entendre,
Quelqu'un d'inattendu, qu'on devrait bien attendre !

Ne fermez pas la porte, il faut ouvrir d'abord,
Il faut qu'on laisse entrer ! et tantôt c'est la mort,
Tantôt l'exil qui vient, la bouche haletante,
L'une avec un tombeau, l'autre avec une tente ;
La mort au pied pesant, l'exil au pas léger,
Spectre toujours vêtu d'un habit étranger !
Le spectre est effrayant ; il entre dans la salle,
Jette sur tous les fronts son ombre colossale,
Courbe chaque convive ainsi qu'un arbre au vent.

Puis il en choisit un, le plus ivre souvent,
L'arrache du milieu de la salle effrayée,
Et l'emporte, la bouche encor mal essuyée.

Au nombre des plus belles pièces de ce recueil il faut placer encore l'ode intitulée : *Au bord de la mer*, et celle qui a pour titre : *Date Lilia.* Ce sont là deux morceaux d'un caractère bien différent, mais empreints tous deux de cette passion irrésistible, qui donne le mouvement et la vie à toute poésie. *Au bord de la mer* se compose de trois strophes. Voici ce paysage immense, les blés, les eaux, les prés, les bois, le chaume où rit le laboureur ; le golfe fait par Dieu, ces landes, ces montagnes, cette ville où l'homme bourdonne comme l'abeille dans la ruche, et là-bas l'Océan chargé de mâts :

Tout ce que nous voyons, brumeux ou transparent,
Flottant dans les clartés, dans les ombres errant,
Fuyant, debout, penché, fourmillant, solitaire,
Vagues, rochers, gazons, tout cela c'est la terre.

Et là-haut, ces nuages, cet azur, cet espace où reluit le soleil, cet entassement confus, cet éclat lumineux, ces ombres errantes, ces mondes qui tournent, l'étoile qui file, ces printemps qui circulent ;

Eh bien ! nuage, azur, espace, éther, abîmes,
Ce fluide océan, ces régions sublimes,
Cet ensemble ineffable, immense, universel,
Formidable et charmant, contemple : — C'est le ciel !

Et après ce magnifique tableau de la création, éclatant comme deux strophes de Pindare, le poète conclut en ces vers tendres et passionnés comme une ode d'Horace :

Oh ! oui, la terre est belle et le ciel est superbe,
Mais quand ton sein palpite et quand ton œil reluit,
Quand ton pas gracieux court si léger sur l'herbe,
Que le bruit d'une lyre est moins doux que son bruit.

Lorsque ton frais sourire, aurore de ton ame,
Se lève rayonnant sur moi qu'il rajeunit,
Et de ta bouche rose, où naît sa douce flamme,
Monte jusqu'à ton front comme l'aube au zénith.

Lorsque je te contemple, ô mon charme suprême,
Quand ta noble nature épanouie aux yeux,
Comme l'ardent buisson qui contenait Dieu même,
Ouvre toutes ses fleurs et jette tous ses feux.

Ce qui sort à la fois de tant de douces choses,
Ce qui de ta beauté s'exhale nuit et jour,
Comme un parfum formé du souffle de cent roses,
C'est bien plus que la terre et le ciel,—c'est l'amour !

Date Lilia est une ode moins passionnée ou du moins d'une passion plus calme et plus simple. C'est peut-être la plus belle pièce du recueil ; évidemment toute cette belle poésie appartient à la jeune mère de ces beaux enfans dont M. Hugo salue la septième année avec tant de grâce, de bonheur et d'amour.

Oh ! si vous rencontrez quelque part sous les cieux,
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfans, dont le dernier chancelle,
Les surveillant bien tous,—et s'il passe auprès d'elle,
Quelqu'aveugle indigent que l'âge appesantit,
Mettant une humble aumône aux mains du plus petit ;
Si quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire : « Attendons pour juger !
» Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger ?
» On est prêt à ternir les choses les plus belles,
» La louange est sans pieds, et le blâme a des ailes. »

. . . .

Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la, c'est elle,
La sœur visible aux yeux de mon ame immortelle !
Mon orgueil, mon espoir, mon appui, mon recours,
Toit de mes jeunes ans, qu'espèrent mes vieux jours,
C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée,
La figure d'albâtre en ma maison cachée.

Et pourtant même dans ce recueil, il y a encore des vers que je préfère à ceux-ci. Je ne parle pas de ces jolis et légers petits couplets d'amour qu'on dirait improvisés au clair de la lune par une guitarre espagnole, non plus que des fraîches cantilènes du bord de l'eau chantées aux saules du rivage ; je veux parler de l'iambe vengeur à l'*homme qui a vendu une femme*. Terrible mais aussi légitime emploi de la poésie ! jamais la colère d'Archiloque, jamais l'indignation forcenée de Juvénal, jamais les éloquentes imprécations de l'orateur romain contre Catilina ou Verrès, n'ont été si loin que les vers de M. Hugo contre cet infâme Deutz, la honte du dix-neuvième siècle. M. Hugo le prend au corps, cet homme hideux qui a suivi de si près Judas son aïeul, et il le flagelle de son vers sanglant jusqu'à la mort. Cette ode terrible est la plus belle de toutes les odes de M. Hugo. Cette vengeance impitoyable est la plus abominable vengeance qui ait été tirée d'un grand crime. Deutz ! Deutz ! son nom hideux et souillé n'est pas dans ces vers. Deutz ! Deutz ! M. Hugo n'a pas voulu faire tant d'honneur à ce misérable que de le nommer à côté de Louvel. Deutz ! Deutz ! comme il est là-dedans écrasé, couvert de crachats et de fange, horrible, infect, souillé, flétri, marqué au fer rouge, déshonoré de toutes les façons, déshonoré dans son nom, dans sa famille, dans sa postérité ; bien plus, déshonoré dans son enfer, si on veut de cet homme aux enfers. Oui, c'est là une belle page d'histoire ! oui, voilà comment on écrit avec une plume de fer ; oui c'est ainsi que le poète s'intitule, de son plein droit, législateur de son pays, législateur qui a droit de vie et de mort, de gloire et de honte, d'oubli et d'éternité. En un mot, ces *chants du crépuscule*, remplis de souvenirs et d'i-

mitations, poésie indécise comme toute poésie sans opinion arrêtée et sans conviction bien résolue, sont encore, à tout prendre, une belle œuvre, bien que ce soit l'œuvre d'un poète qui doute après avoir été un poète plein de foi.

La croyance, voilà ce qui fait le poète ; le doute est la mort de toute poésie. C'est la croyance qui nous a donné Châteaubriand et Lamartine : croyance à Dieu, croyance au roi, deux croyances qui se tiennent. Le chrétien, le royaliste et le poète, voilà la trinité des *martyrs* et des *méditations poétiques*. M. Victor Hugo lui aussi a été royaliste et chrétien, et tant qu'il a marché dans cette double voie éclatante de lumière et semée de fleurs, il a été un grand poète qui marchait tout droit à son but sans jamais hésiter.

Aussi quels grands pas il a fait sous le soleil rayonnant de sa poésie! Quels incroyables progrès, elle s'est élevée, cette noble muse que soutenait la charité et l'espérance, colombe ailée qui avait les ailes de la foi! En ce temps-là, dans ses beaux jours d'enthousiasme et de vérité, M. Hugo se plaignait-il du *crépuscule?* Non, non, il n'avait qu'à s'abandonner à son enthousiasme et jamais la lumière d'en haut ne lui manquait. Voici déjà quinze ans que M. Hugo s'est révélé un poète, et jamais pendant ces quinze années d'éclat et de style, il ne s'est plaint comme aujourd'hui de l'*heure trouble*. Jamais il ne s'est écrié comme il fait aujourd'hui :—*Nous sommes à l'état de crépuscule! L'individu est au crépuscule.—Le gouvernement est au crépuscule!* Reproche bizarre, exprimé en termes peu français, et qui, plus que tout le reste, expriment fort bien *l'état nuageux* de l'ame de M. Victor Hugo. C'est qu'en effet il n'y a pas plus de crépuscule aujourd'hui qu'il y a quatre ans, seulement l'esprit de M. Hugo est moins éclairé des rayons d'en haut. C'est qu'en effet, si M. Hugo n'y voit plus jour dans nos ténèbres, ce n'est pas que ces ténèbres soient plus épaisses, c'est que la vue de M. Hugo est devenue moins perçante. En un mot, si M. Hugo n'avance plus, c'est qu'il hésite ; s'il ne chante plus si haut, c'est qu'il n'ose plus chanter ; s'il ne voit plus qu'irrésolution et doute en ce monde, c'est que lui-même il doute, il tâtonne, il hésite, il a perdu l'astre de saint Louis qui jusque alors l'avait guidé dans le ciel.

Quand cessera cet état d'indécision ? quand donc M. Hugo retrouvera-t-il son sentier perdu? Question difficile à la quelle je pourrai cependant vous répondre si vous pouvez vous-même me dire quand donc M. Hugo reviendra à l'enthousiasme lyrique, à la foi ingénue, à la naïveté si pleine de courage et de grâce de ses premiers chants?

Francis Benoit.



II.

VARIÉTÉS. — MÉLANGES.

OU DOIT CONDUIRE L'AMOUR DE LA PATRIE.

(Suite et fin.)

MOSCOU.

ATTENTE, PROPOS DE LA FOULE

— Ils sont plus deux cent mille sur le Mont-du-Salut. On a vu ce matin leurs baïonnettes resplendir au soleil, c'était comme un champ de feu.

— Des Cosacks de Constantin sont allés jusques sous la montagne ; et ils ont vu mille étendards flotter sur la tente du Moloch de France.

— C'est lui-même qui a pris tous ces drapeaux dans les capitales qu'il a conquises !

— Eh bien, il n'en prendra pas un dans la ville sainte.

— Non, par saint Alexandre-Neusky. S'il a quelque chose de nos glorieuses bannières, ce ne sera que de leur cendre.

— Oui, oui, que tout soit brûlé, avant qu'il n'y touche !.. Les autres villes sont tombées en sa puissance, parce qu'elles n'étaient pas des *villes saintes*... Mais Moscou.,. il n'y entrera pas. Dieu veille et garde ses remparts.

— C'est un envoyé du ciel, pour châtier les empereurs, les rois et les peuples. Rien ne lui résiste, parce que le Seigneur l'a jeté sur la terre tout armé, et lui a dit : MARCHE, MARCHE.

— Tu parles comme un Français.

— Oui, c'est vrai, il parle comme un Français.

— C'est un ami du Moloch.

— Mort ! mort à l'espion.

— Je ne suis point un espion, je ne suis point l'ami des Français, mettez-moi de faction à la porte de la ville, et je le jure par les os de mon père par le sein de ma mère, je tuerai de ma main le premier Français qui osera toucher du pied le pavé de Moscou.

— Pourquoi vantes-tu la puissance de l'étranger ?

— Je ne la vante pas, je la dis...

— Pourquoi la dis-tu ?

— Pour qu'on y résiste.

— Moi, je vous dis que les Français et leur chef n'ont de puissance que celle

qu'ils tiennent du démon, et nous, nous avons la force qui vient de Dieu ; pour les vaincre nous n'aurons qu'à nous montrer avec la croix que nous adorons, et le courage que tout vrai Russe porte dans sa poitrine.

— Les Français sont petits et frêles comme des femmes, pour aller les combattre, ne prenez ni canons, ni fusils, ni lances, prenez des fourches, les Français ne méritent que cela, ils ne pèsent pas plus que des gerbes de blé.

— Nicolas a raison, il ne faut contre ces étrangers que des haches et des fourches. Donnez-nous en, a nous autres femmes moscovites, et vous verrez comme nous moissonnerons ces ennemis de Dieu et des mères.

— Ma voisine a raison, ce sont de véritables ennemis de Dieu et des mères, Dieu, ils ne le prient plus, et les mères, ils leur brisent le cœur, en dévorant les petits enfans.

— Mort ! mort ! aux monstres ?

— Mort ! mort ! aux Français !

— Enfer et damnation à Moloch !

— Enfer et damnation à ceux qui le suivent !

— Gloire à l'aigle de Russie.

— Honte et défaite à l'aigle de France !

— Oui, oui, défaite à l'aigle de l'étranger.

— Ah voyez ! voyez le vautour français, le vil oiseau de proie, l'oiseau qui ne vit que du sang des colombes et des petits oiseaux dans leurs nids, périra comme celui-ci. Regardez là-haut, c'est un présage, il en sera de même de l'antéchrist qui nous menace... Regardez, regardez.

Alors dans toute cette immense multitude dont je viens de vous redire les propos, il y eut tout-à-coup un grand et solennel silence, et tous les regards se sont subitement attachés sur la croix qui domine le faîte de la principale église. Là un vautour venait de s'embarrasser dans les chaînes qui la soutenaient et y demeurait suspendu.... C'était là un bon augure pour cette foule, dont une grande attente doublait la superstition habituelle... Bientôt mille et mille cris succédèrent au silence que la vue du vautour captif et mourant avait d'abord fait naître, et parmi tous ces cris on entendait :

— Ainsi il en sera de l'aigle de Napoléon.

— Ce hideux vautour a insulté la croix sainte, et voyez-le suspendu, expirant à son pied.

— Ainsi il en sera du Moloch.

— Le Seigneur fera vaincre Moscou, comme il a fait vaincre la croix.

— La croix est appelée sainte, et Moscou aussi. Les deux sont aimées et protégées du ciel.

— Moscou a fait place dans ses rues pour le passage de l'infidèle ; les flots de peuple se sont retirés devant lui... il descendra dans la ville sainte, comme Pharaon descendit jadis dans la route miraculeuse de l'abyme, et cette fois ce sera autre chose que des vagues qui retomberont sur l'impie.

— Oui, oui, du feu comme sur les villes maudites.

Pendant que le peuple se laissait ainsi aller aux grandes idées de vengeance que Rostopchin avait semées à dessein... une autre partie de la foule remplissait les églises : celle-là ne maudissait pas, elle priait ; elle priait sur les tombes des ayeux ; les femmes y avaient mené leurs enfans, comme à un lieu de refuge ; et, devant les autels et dans le sanctuaire, on n'entendait plus chanter des hymnes. Sous les voûtes sacrées, ce n'était que prières muettes... Et sur les dômes dorés des temples, beaucoup d'hommes étaient montés ; et là, à l'aide de longues-vues, regardaient du côté des campagnes pour connaître les mouvemens de l'armée française... Tout-à-coup, du haut des coupoles, un cri a retenti ; retenti au loin, haut, lugubre, terrible !

Voici venir l'ennemi !

La voix qui a crié ces solennelles paroles a été si puissante, qu'elle a été entendue partout ; et bien du monde dans la ville sainte assurent encore que ce n'était pas une voix humaine qui avait ainsi crié ; que c'était une voix du ciel, la voix de l'Archange gardien de la cité sainte... Ce qui ferait penser que ceux qui parlent de la sorte ne se trompent pas, c'est que la voix a été entendue partout ; et que nulle part, dans aucun cœur, ces terribles paroles, voici venir l'ennemi, ne portèrent d'épouvante ;... bien au contraire, elles y firent descendre les plus hardies, les plus énergiques résolutions...

Voici venir l'ennemi ! criait la multitude ; faisons-lui un lit si mauvais qu'il ne s'y endorme pas, et qu'il quitte tout de suite la patrie.

— Napoléon a dit : Je veux un trône à Moscou. Qu'il y ait une tombe !

— Non, non, pas de tombe pour l'antéchrist ; que ses cendres soient jetées aux vents.

— Les vents emporteront bien d'autres cendres, et celles des églises, et celles des palais, et celles de vos demeures, si vous accomplissez la pensée du gouverneur Rostopchin.

— Qui parle ainsi ? qui veut nous attendrir, nous détourner d'une héroïque résolution ?

— C'est un Français !

— A mort le Français !

— Non, ce n'est pas un Français, mais il ne vaut guère mieux, c'est un de leurs amis ; c'est le fils d'un marchand ; il sort de prison où il avait été renfermé pour avoir voulu pousser le peuple à la révolte, il faut en finir avec lui, il faut tuer avec lui les idées françaises.

— Tirez-lui un coup de fusil comme à un chien.

— Coupez-le en morceaux.

— Abattez-lui la tête.

— A mort ! à mort ! dépêchons-nous.

Le père du malheureux jeune homme était au milieu de cette foule qui criait ainsi ; il se montra, et parvint à faire entendre ces mots :

Je suis son père !

La multitude qui avait entendu ces paroles fit tout-à-coup silence, et regarda le vieillard,

Il s'avança vers son fils......

Et des voix s'élevèrent de la foule, disant : Accordons quelques intans au coupable pour que son père lui parle encore et le bénisse.

Mais le vieillard répondit : Moi ! bénir un traître, jamais !

Puis, étendant la main, d'une voix et d'un geste terrible, il s'écria :

JE TE MAUDIS, INFAME !

Ce fut la sentence et le signal de son exécution. La populace, se ruant sur lui, le déchira en morceaux......

L'ENTRÉE.

La nuit venait, quand Napoléon arriva en face de la porte de Dorogomilow. Là, il hésitait ;... Murat le pressa, et lui dit : *Eh bien! entrez donc puisqu'ils le veulent.*

Oui, ils le *voulaient*, et c'était là une grande et forte *volonté*.

Déjà, depuis une heure, l'aventureux roi de Naples, avec sa colonne de cavalerie, longue et serrée, avait pénétré dans la ville ; et, hors le bruit que faisaient leurs chevaux en piaffant sur le pavé des rues, les soldats de Murat n'avaient encore entendu aucun signe de vie. On eût dit la conquête d'une cité des morts.

Napoléon lui-même se sentait ému de ce vaste silence, de cette grande désertion ; quelques rares figures s'avançaient seulement pour voir passer le conquérant du monde !... jamais prise de capitale n'avait eu si peu de spectateurs... Oh ! se disait-il, *il y a quelque chose là-dessous*, *autre chose que de la peur.*

Il ne se trompait pas.

Tout fut silence dans cette *entrée triomphale*, hors vers le Kremlin... Le Kremlin, le palais ! le berceau ! le palladium des czars ! Les portes de cette enceinte sacrée et qui s'élèvent bien au-dessus de tous les autres édifices de l'immense ville qui l'entoure sont fermées ; de féroces rugissemens sortent de derrière ses murailles, quelques hommes et des femmes, d'une figure dégoûtante et atroce, se montrent sur ses remparts; bizarrement armés ils exhalent une sale ivresse et d'horribles imprécations. Murat leur fit porter des paroles de paix ; elles furent inutiles. Le canon enfonça les portes. C'était dans ce temps-là la fin de bien des phrases.

C'était au Kremlin que devait loger l'empereur... Il n'y vint pas la première nuit ; la première nuit de sa dernière conquête, il la passa dans une maison du faubourg de Dorogomilow.

On le voit, ce n'est ni *un soleil* comme celui d'Iéna, ni comme celui d'Austerlitz qui éclaire l'entrée de Napoléon à Moscou... Oh ! non, ces beaux soleils radieux ne brillaient plus au ciel. Et la nuit son étoile n'y était plus !

Quand Napoléon avait couché à Vienne, à Berlin, à Madrid, dans les lits des empereurs et des rois, il y avait dormi tranquille ; mais au Kremlin, dans le château féodal des Romanof et des Rurick, ce sera autre chose; il le devinait en y entrant, car alors il ne leva point la tête comme un conquérant, mais la tint basse comme un homme qui rêve d'un sombre avenir.

Du haut de cette imposante citadelle, quand on regardait attentivement, on voyait s'élever de faibles nuages de fumée de toutes ces maisons couvertes de fer, qui s'étendaient au-dessous de vous. Et ces fumées ce n'étaient ni celles qui précèdent les repas de famille, ni celles qui s'échappent des usines de l'industrie. Ces vapeurs, encore peu épaisses, s'exhalaient de maisons fermées...

Un cœur plein de vengeance laisse ainsi apercevoir au-dehors les cruelles pensées qui l'agitent au-dedans. . . . .

Napoléon reposait, ses soldats fatigués, leurs vaillans chefs dormaient aussi. Minuit venait de sonner au beffroy du Kremlin... La grande pensée du comte de Rostopchin éclate... Mille et mille feux la trahissent, l'exécutent. Ce n'est plus une bleuâtre vapeur, mais de lourds et épais nuages de fumée qui s'élèvent de partout.

Les cris : Au feu ! au feu ! se mêlent aux pétillemens des flammes qui commencent à se faire jour, leurs longues langues s'étendent et sont poussées vers le Kremlin par le vent du nord. Déjà des flammèches et des débris ardens volent sur le toit qui abrite Napoléon.... Et voyez jusqu'à quel degré une grande et généreuse pensée peut exalter les hommes, quand ils ont encore foi en quelque chose. Ce peuple de Moscou, qui aime le palais du Kremlin, comme un lieu saint, comme le berceau, comme la noble demeure de ses maîtres, se réjouit et bat des mains en voyant l'incendie le menacer... puisqu'en croulant il engloutira, sous ses débris enflammés, l'ennemi de la patrie.

Le Kremlin ou dort l'empereur renferme un magasin à poudre, et le feu commence à y pleuvoir. L'éclat des flammes l'a enfin réveillé, le voilà debout, les bras croisés sur sa large poitrine. Le voilà regardant cette mer de feu qui l'entoure ; d'abord il s'en irrite et veut commander à cet élément... mais malgré sa puissance il a beau dire aux flots de feu, *vous n'irez pas plus loin*. Les flammes gagnent, gagnent toujours comme une marée qui monte et qui grandit. A son tour, le vainqueur est vaincu, et Napoléon en repassant dans son esprit toutes les grandes pensées qui l'ont traversé, n'en trouve pas de plus grande que celle du comte de Rostopchin.

Une extrême agitation s'est emparé de lui ; on le croirait presque dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant, il se lève, marche et se rassied brusquement ; il parcourt ses appartemens d'un pas rapide, ses gestes courts et véhémens décèlent un trouble cruel ; il quitte, reprend et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter aux fenêtres, et contempler cette grande et terrible scène allumée par un énergique patriotisme (1).

Quoi! répète-t-il d'une voix entrecoupée, *quoi! ce sont eux-mêmes qui sacrifient ainsi leur ville, pour me l'ôter! quelle résolution extraordinaire! quels hommes!* CE SONT DES SCYTHES!

— Oui, se sont des SCYTHES, c'est-à-dire des hommes que toutes les mollesses de notre civilisation n'ont point encore énervés ; (c'était-là la pensée de Napoléon.)

---

(1) Ségur.

— Oui, ce sont des Scythes, des hommes qui aiment mieux la cendre de leur maison que la honte, l'abandon de leur berceau que la domination de l'étranger.

— Oui, ce sont des Scythes, des hommes qui ont encore des croyances de la foi et des espérances, et qui, lorsqu'ils se bannissent eux-mêmes de leurs demeures en emportent les images sacrées.

Ces Scythes se réjouissent maintenant, car ils viennent d'apprendre que ce Napoléon, qui jusqu'alors n'avait jamais abandonné ses conquêtes, pressé de près par les flammes, poussé dehors par le feu, venait, en frémissant d'admiration et de rage, de sortir du Kremlin. Une heure de plus dans le palais des Czars, et il trouvait sous les cendres du château et de la ville sainte un noble tombeau... tombeau meilleur pour sa gloire que celui de Sainte-Hélène.

A cette nouvelle de la fuite de l'empereur, immense et folle fut la joie des Russes restés à Moscou ; ils n'avaient plus d'abris, leurs maisons, celles de leurs proches croulaient de toutes parts. Les églises, les comptoirs, les palais, les échoppes, tout se réduisait en cendres. Le marbre éclatait, le bronze coulait comme de la lave, les malades brûlaient dans leurs lits. Et cependant partout aux craquemens des édifices, aux bruissemens de l'incendie, aux détonations des artifices, aux explosions des mines, se mêlaient des cris de réjouissance, des cris de victoire du milieu des ruines. Et c'était un étrange et terrible spectacle que tous ces hommes, que toutes ces femmes attisant le feu qui consumait leur ville natale. Des mères étaient là, portant d'un bras leur enfant et de l'autre brûlant la cabane qui leur avait servi d'abri. Les prisons avaient vomi leurs captifs, et toute cette population délivrée dansait et hurlait de joie en incendiant les portes de leurs cachots.

Et ne croyez pas qu'il n'y eut dans cette grande œuvre de destruction que des mains avilies qui tiennent la torche et le brandon, non, l'artisan honnête s'en est aussi armé, car il a conçu la pensée du comte Rostopchin, et tout en consommant sa propre ruine, en brûlant les berceaux de ses enfans il travaille à l'accomplir ; il y travaille avec une énergique joie en voyant son succès.

Oh! demandez donc une joie semblable à un peuple énervé, à un peuple qui ne croit plus ni à Dieu, ni aux rois. — Si vous la lui demandez, il ne pourra pas la ressentir. L'incrédulité et l'égoïsme l'auront rapetissé, l'auront aplati, on pourra lui marcher dessus, il ne dira rien, si sa main avilie et salie peut encore gagner et serrer de l'or!

Vicomte Walsh.



III.

MÉMOIRES DU TEMPS.

TRAVAUX ACADÉMIQUES, INDUSTRIE, ARTS ET MÉTIERS, DÉCOUVERTES, INVENTIONS UTILES.

Dans notre dernier bulletin de l'académie des sciences, la place nous ayant manqué, nous n'avons pu dire un mot de la machine hydraulique, construite par M. Jeuncker, aux mines d'Huelgoat en Bretagne, sur cette terre sacrée de la fidélité. Cette machine propre à l'épuisement des eaux, est du genre de celles appelées colonnes de Reichembach qui fonctionnent avec tant de succès dans les mines de Saltzbourg en Bavière. Le résultat le plus brillant vient de couronner les efforts de l'ingénieur français, et maintenant les intéressés de la compagnie de Poullaouen voyent chaque jour extraire comme miraculeusement, d'une profondeur de 230 mètres plus de 5000 mètres cubes d'eau. Sans entrer dans le détail des modifications apportées par M. Jeuncker dans la machine de Reichembach, nous allons faire connaître le moyen qu'il a imaginé pour remédier à la porosité des nombreux tuyaux de fonte dont il s'est servi. Ce moyen très-simple et que tout le monde peut avoir occasion d'employer avec avantage, consiste à remplir d'huile siccative ces tuyaux, et à y comprimer par le secours d'une forte presse cette huile. Celle-ci obstrue les pores de la fonte et la couvre instantanément d'un enduit, ou vernis fortement adhérent qui la défend contre l'oxidation ou rouille, et même contre l'action des eaux légèrement acides.

Dans la séance du 5 octobre, nous avons remarqué la note adressée par M. Thilorier à l'académie des sciences, sur l'acide carbonique liquéfié et solidifié. Cette note présente plusieurs faits d'autant plus intéressans, que l'on cherche avec une vive activité les moyens de remplacer la vapeur par différens gaz, au nombre desquels les gaz ammoniac et carbonique tiennent la première place. D'après les expériences de M. Thilorier, la dilatation de ce dernier gaz est quatre fois plus grande que celle de l'air atmosphérique, et son volume à + 30 degrés centigrades s'accroît de la moitié du volume qu'il présentait à zéro, ou pour plus d'exactitude, il arrive de 20 à 29. A la même température, lors de sa vaporisation, il faut pour saturer un espace vide, une tranche de liquide égale au tiers de cet espace, mais à zéro elle est de un douzième, et sa force d'expansion peut lui faire occuper un espace de 400 fois son volume. La pression de la vapeur fournie par le gaz liquéfié s'élève à 73 atmosphères en la chauffant jusqu'à 30 degrés. Le fait important en outre à remarquer, c'est de voir que le gaz acide carbonique liquéfié est insoluble dans l'eau et ne se mêle pas avec ce liquide. Enfin dans cette série d'expériences répétées devant une commission de l'académie, l'on a observé que l'acide carbonique avait même été solidifié à une température approchant de 100 dégrés de froid. Sous ce nouvel état l'acide carbonique offre ce fait curieux et particulier, qu'il n'est plus dilatable avec explosion comme à l'état liquide, mais qu'il se vaporise lentement.

Par suite d'une discussion peu importante dans ses détails, mais bien importante par ses conclusions pour les malheureux vieillards attaqués de l'horrible maladie de la pierre, il paraît bien constant que l'opération de la lithotritie, d'après une statistique du docteur Civiale, présente dans la majorité des cas plus de facilité et moins de périls que l'opération hardie et dangereuse de la taille, osée pour la première fois par le célèbre frère Cosme. En effet, dans une série de tableaux statistiques dressés avec le plus grand soin, le jeune chi-

rurgien a constaté que, sur 5,713 opérations de la taille, il était résulté 1,141 morts, 4,478 guérisons complètes ou suivies d'infirmités consécutives, tandis que sur 257 malades opérés par la lithotritie, l'on ne pouvait compter que six morts. Enfin, pour citer un nouveau fait à l'appui de la lithotritie, nous annoncerons aux amis des antiquités historiques que M. de Sommerard vient d'être radicalement guéri par cette nouvelle méthode, d'une maladie de vessie qui, depuis longues années, le faisait horriblement souffrir.

Lors de la séance du 12 octobre, on a entendu quelques assertions semi-hasardées de M. Cordier, pour combattre le système de formation, au sein de la terre, d'une roche appelée dolomie ou carbonate double de chaux et de magnésie, présenté par M. de Buch à la société géologique de Dublin, et transmis à l'académie des sciences de Paris au nom de cet illustre savant, par M. Arago. Il explique cette formation au moyen de la vaporisation du carbonate magnésien, par la chaleur centrale ou accidentelle de la terre. A la séance du 28, plusieurs nouvelles observations faites par Desgenèves et adressées à l'académie par M. Virlet, sont venues détruire les objections de M. Cordier, et corroborer au contraire les faits avancés par le célèbre géologue prussien.

On a vu à cette séance du 12 quelques matériaux géographiques assez curieux, recueillis au Japon par M. le voyageur Sieboldt; parmi ces matériaux qu'il offre lui-même à l'académie, on remarque plusieurs cartes dressées par des Japonais, entre autre, celle du détroit de Niphon a été levée par un Japonais, et gravée par un artiste chinois. Chez ce peuple, on cultive la géographie avec le plus grand soin, et l'on trouve même un observatoire à Nangasaki et un bureau de cadastre chargé de la direction des travaux relatifs à la topographie.

Quant à la séance du 21, elle a été peu riche en faits dont nous puissions faire notre profit, aussi nous permet-elle de passer de suite à celle du 26, dans laquelle on a remarqué un échantillon de cire minérale, adressé à l'académie par M. le docteur Mayer, qui déjà l'année dernière en avait présenté de pareils fragmens à l'assemblée des naturalistes à Breslaw. Ce fossile très-curieux et jusqu'alors inconnu avait été trouvé en Moldavie auprès des monts Carpathes, dans un terrain de formation secondaire, en masses considérables, recouvertes d'une argile ardoisée mêlée de bitume. Peu de temps après cette découverte, un Allemand, M. Udreizky, exploita cette nouvelle mine, mais avec si peu de soin, que des éboulemens l'ont forcé d'interrompre ses travaux. Cependant ce minéral paraissait devoir offrir des chances de la plus grande utilité; car sa facile exploitation permettait déjà de la faire servir à la fabrication de cierges excellens, et dont le bas prix eût été de la plus grande ressource pour la plupart des églises.

Dans cette scéance du 26, M. John Loughlin a communiqué diverses opérations thermométriques faites par lui au fort Vancouver, constatant que la température de la côte occidentale de l'Amérique est plus élevée à pareille latitude que celle de la côte orientale. M. Lonchamps, à propos de cette communication, ayant avancé dans un feuilleton qu'une loi générale sur les températures de l'Amérique posée par le savant M. d'Humbolt était loin d'être absolue, a cru devoir à l'appui de son assertion citer les observations recueillies par M. Saigey dans divers recueils scientifiques parus depuis une quinzaine d'années.

Ces observations fort curieuses présentent les chiffres suivants :

Amérique méridionale.

EST.	Latitudes.		Températures Centigrades.	OUEST.	Latitudes.		Températures Centigrades.
Rio-Janeiro.	22,9	—	23,5	Callao.	12,0	—	20,0
Sainte-Catherine.	27,4	—	20,8	Valparaiso.	32,8	—	14,8
Buénos-Ayres.	34,8	—	17,0	Conception.	37,0	—	14,6
Malouines.	51,5	—	7,7	Port-Famine.	36,6	—	4,5

Nouvelle-Hollande.

Port-Jakson.	33,9	—	17,1	Port du roi Georges et toute la côte baignée par des courants d'eau froide.	35,0	—	14,2
Hobarts-Town.	42,2	—	13,0				
Macquarie.	42,9	—	11,2				

Voisinage de l'Afrique.				*Afrique.*			
Ceylan.	7,0	—	28,0	Congo.	9,0	—	25,6
Pondichéry.	12,0	—	29,3	Sénégal.	16,0	—	26,5
Ile-de-France,	20,2	—	25,0	Ténériffe.	28,5	—	21,0
Bassora.	30,0	—	25,0	Madère.	32,7	—	19,3
Bagdad.	33,3	—	23,0	Oran.	35,5	—	18,3
Mer des Indes.		27 à	28,0	Oc. Atlant. Equatorial.		—	24,5

Dans cette séance une petite discussion d'amour-propre a été soulevée à propos d'un mémoire sur les animalcules microscopiques de M. Cerda, et M. Bory de Saint-Vincent a plaidé comme l'avait déjà fait M. Dutrochet, pour que l'on cessât d'appeler *barégine* la substance qu'il avait nommée auparavant *matière muqueuse.* Mais il est un malheureux parrain M. Bory, car il y a bien des matières muqueuses dans la chimie, et s'il faut ajouter à celle-ci sa spécialité en l'appelant *matière muqueuse des eaux minérales*, il reconnaîtra que la désignation est beaucoup trop longue pour être admise dans la science qui réclame des noms univoques avec d'autant plus de raison que, chaque jour marchant à grands pas en avant, elle a un plus grand besoin de mots faciles à caser dans la mémoire. Du reste, s'il fallait donner à cette substance une périphrase, M. Bory assurément réclamerait la priorité, non pour lui, mais pour Chaptal qui l'avait déjà désignée il y a vingt-cinq ans au moins par le nom de *matière animale des eaux minérales.*

La séance suivante du 2 novembre, a été toute en faveur de M. Arago, qui, pour combattre M. Poisson, à propos encore du passage de la fameuse comète à son périhélie, lui a prouvé qu'au moyen du télescope, ce passage pouvait être fixé d'une manière beaucoup plus positive que par le calcul. Cette discussion à demi-sérieuse étant terminée, M. Arago a ouvert un recueil périodique publié à New-York, et contenant une lettre supposée de M. Graham, savant collaborateur de M. Herschel, où il semble annoncer que cet habile astronome, après avoir employé des lentilles d'un grossissement extraordinaire, est parvenu à voir la lune à une distance de trois pieds, à observer sur un point de cette planète une émeraude de trente pieds de long, des castors à deux pattes allumant du feu, des bœufs d'une grandeur colossale, tirant une charrue et portant sur les yeux des voiles pour les garantir de la lumière prolongée des longs jours de la lune. Toute cette lettre, comme on le pense, est une injurieuse mystification contre laquelle s'est élevé avec une juste indignation M. Arago, le seul astronome que l'on puisse placer auprès de celui dont on a voulu si maladroitement diminuer le mérite en l'éclaboussant d'un méprisable ridicule.

Une autre discussion survenue à propos du voyage scientifique que va entreprendre la *Bonite*, a bien prouvé cette vérité, que l'instruction ne serait pas une garantie de stabilité pour l'existence d'une république, car en un instant la petite république scientifique de l'institut s'est trouvée en révolution, les amours-propres se sont froissés, les spécialités se sont déplacées ; le médecin voulait être mécanicien, le botaniste astronome, le naturaliste physicien ; et cela, pour un programme qu'il s'agissait de rédiger : ainsi MM. de Mirbel et Blainville, savans fort estimables en fait de botanique et de coquilles, se sont crus capables de remplacer M. Arago dans la rédaction des notes de physique et d'astronomie qui doivent être remises aux voyageurs que portera la *Bonite*. Qu'est-il résulté

de cette cacophonie scientifique? Nous l'ignorons. Car un comité secret a été réclamé; on a mis à la porte le public, et l'on a lavé son linge prudemment en famille. Maintenant rêvons donc des républiques d'ignorans et d'incrédules et nous verrons où s'arrêteront les Lacenaire et compagnie.

A la séance d'ensuite, M. Cordier a lu une lettre de M. Henwood, contenant les résultats de nombreuses observations sur la température des mines profondes de la province de Cornouailles, et sur l'action électrique de leurs filons. Il a constaté qu'il existe une différence de 2 à 3 degrés Fahrenheit, entre les couches schisteuses de ces mines et celles de granits aux mêmes profondeurs, et il avance qu'il paraît certain que les directions des courans électriques sont influencées par la direction de la masse de granite la plus voisine. Cette assertion a été contestée par M. Becquerel qui a observé que le granite sec ne donne aucun passage à l'électricité; mais lui-même n'a pas fait attention que toutes les masses de granite dans les mines sont humides et sont pénétrées d'eau de toute part, et doivent par conséquent avec son secours devenir comme elle de très-bons conducteurs de l'électricité.

Après avoir étudié depuis le mois de septembre deux questions de salubrité soumises a l'académie des sciences par le ministre de l'instruction publique, questions dont le but était de savoir : Si l'eau filtrée de la Garonne était préférable aux autres eaux de source pour la consommation de Bordeaux, tant pour la boisson de ses habitans que pour les usages industriels et l'irrigation des rues; une commission, composée de MM. Arago, Girard, Poncelet, Thénard, Dumas et Robiquet, a fait son rapport. En voici les conclusions qui intéresseront les riverains de la Garonne. Toutes les eaux soumises à son examen sont assez pures pour être employées aux divers usages de l'économie domestique; l'eau de la Garonne filtrée mériterait la préférence, en raison de sa plus grande pureté; les eaux de source toujours limpides offrent l'avantage d'éviter les chances d'une filtration qui peut présenter des difficultés et faire craindre des interruptions dans le service; les eaux de source rangées concurremment, doivent être placées, sous le rapport de leur pureté, dans l'ordre suivant : Artiguemale, Vayres, Montjoux; la petite quantité de matière contenue dans ces eaux rend peu probable l'engorgement des tuyaux de conduite par les dépôts calcaires; de même, il n'est guère à présumer que des tubercules ferrugineux puissent se développer dans une fonte unie et imprégnée d'une huile siccative.

A la suite de ce rapport, M. Dufresnoy, que l'on accuse d'avoir quelques velléités académiciennes, a terminé la séance en lisant un mémoire sur les terrains volcaniques des environs de Naples, pour prouver probablement, comme le médecin de Molière, qu'il est digne d'entrer dans l'aréopage sacré.

Dans la dernière séance du mois d'octobre, lors de la présentation d'un nouveau mode d'interpolation, le nom de notre célèbre mathématicien Cauchy est venu péniblement frapper notre oreille, en vain nous l'avons cherché, toujours sa place est tristement restée vide; car toujours fidèle à ses affections comme à ses croyances, il n'a plus reparu à l'académie depuis les trois orageuses journées de 1830. Il reste errant sur une terre étrangère, échangeant sa science contre une précaire hospitalité. Que ne pouvons-nous lui faire entendre notre voix inconnue? nous lui dirions que ce n'est point dans un pareil exil volontaire qu'il peut servir utilement son Dieu et ses amis; c'est à l'institut, au milieu de ses collègues, ou bien en se faisant écouter de ses nombreux élèves, si ses devoirs de reconnaissance ne le retiennent plus hors de France, que son profond mérite pourrait user de la puissante influence de sa parole positive. Qu'il revienne donc sur le sol bien-aimé de la patrie; qu'il revienne au sein d'une famille qui le respecte; qu'il revienne enfin prouver, comme tant de fois il en eut le courage, que l'athéisme ne fait pas toujours partie intégrante des convictions de nos plus illustres mathématiciens.

CONGRÈS HISTORIQUE.

Chercher à relever l'histoire est une noble tâche, elle était digne du respectable monsieur Michaud, et l'historien des croisades devait plus que tout autre en sentir le besoin. Aussi, dès qu'au sein de l'Institut historique on a parlé de réunir à Paris un congrès européen, dans le but d'éclaircir différens points de l'histoire, ce savant académicien s'est empressé d'y donner son adhésion, et le congrès brille aujourd'hui du relief qu'il lui prête par sa présence. Ce congrès, ouvert sous sa présidence à l'Hôtel-de-Ville, le 15 novembre, a été le rendez-vous d'un grand nombre de savans, venus, malgré la saison, de tous les points de la France et de l'Europe.

Le discours d'ouverture, lu par le respectable président, a été suivi de trois autres discours sur le but de l'histoire. L'un de M. Roux, l'auteur de l'*Histoire parlementaire de la révolution française*, a été très-remarquable, en cela qu'il a démontré avec beaucoup de vérité, que l'histoire n'a commencé à briller en tout son jour que depuis l'avénement de Jésus-Christ; le second, prononcé par M. le baron de Roujoux, ancien préfet, a soutenu que le but de l'histoire était d'éclairer l'avenir; et le troisième, enfin, était de M. Ch. Le Daim.

Dans la seconde séance, le savant M. Malter a fait sur l'esclavage un discours que M. Czinki a tâché de combattre; puis un Polonais et un Cosak ont traité contradictoirement de la littérature des Cosaks; un autre écrivain, M. Mary Lafond, leur a succédé pour parler de la langue romane et soutenir avec beaucoup d'esprit, contre l'opinion de M. Raynouard, que cette dénomination était fausse; ensuite, un des nôtres, M. de La Villemarqué, auquel l'archéologie et les sciences historiques doivent déjà d'importantes découvertes, a prononcé un discours dans lequel on a remarqué un grand nombre d'idées neuves et un style qui souvent a mérité à l'auteur de nombreux applaudissemens; il a prouvé que la langue et la littérature celtiques avaient eu une grande influence sur la langue et la littérature françaises. Enfin, dans la quatrième séance, M. Broussais, après avoir soutenu avec tout son talent le système phrénologique, a été brillamment et victorieusement combattu au profit des idées religieuses, par un jeune Anglais, M. Erfil, dont le discours a été accueilli par un grand nombre de bravos.

Mais en terminant le compte-rendu des premières séances du congrès scientifique, nous nous apercevons que nous n'avons rien dit du discours de M. Ch. Le Daim. Ce jeune homme, de l'école de M. Fourier, ne manque pas d'un certain talent, mais il a oublié dans son enthousiasme phalanstérien, que l'argot de ce système mort-né est tout-à-fait inconnu au public, le prêcher dans ce langage est peine inutile; aussi, nous devons le lui dire avec franchise, ce discours est loin d'avoir produit d'autre résultat que de l'impatience et de l'ennui. Ce n'est point par des rêves que nous arriverons à une véritable réforme sociale, c'est, comme le sentent fort bien aujourd'hui les masses instruites, par la réaction religieuse et catholique que cette réforme aura lieu. Oui, la morale seule de Jésus-Christ suffit pour l'opérer, et le catholicisme, nous le répétons, remportera cette victoire sur le reste de nos incrédules.

J. Odolant-Desnos.

SPIRITUALISME ET PROGRÈS SOCIAL ;

par M. Mazure.

Mettre en lumière cette vérité : La liberté, dernière expression du progrès social, est fille du spiritualisme chrétien : tel est le but que s'est proposé M. Mazure, dans ses études. En d'autres circonstances que celles au milieu des quelles nous nous trouvons placés, l'apparition de cet excellent ouvrage eût fait sensation : elle eût provoqué des discussions, des examens, des controverses. De nos jours, il est bien à craindre que ce livre ne passe comme inaperçu, tant sont vives nos préocupations de tous genres. Il n'est plus le temps des sérieuses études, des longues et assidues méditations ! les dévouemens à la science sont maintenant aussi rares qn'ils étaient communs dans d'autres temps. La France entière est descendue sur la place publique : la langue des intérêts est la seule qui soit comprise universellement. Hors de là, n'attendez que froideur et indifférence. Il semble que le dernier terme de cette perfectibilité qu'on nous vante tant, soit l'anéantissement de l'être spirituel, ou son absorption dans la vie matérielle. On dirait que l'ame s'est retirée de notre société, et n'a laissé qu'un cadavre qui tombe en lambeaux.

D'autre part, n'est-il pas vrai aussi qu'il existe dans notre société, et surtout dans la jeune génération qui s'avance pour prendre possession du siècle, une surabondance de vie. Cette ardente inquiétude qui se manifeste partout, ce malaise dont tout le monde se plaint, ces efforts pour briser les entraves dont la société nous environne, ces cris de détresse, ou cet espoir confiant dans l'avenir n'annoncent-ils rien ? ne nous disent-ils pas que le monde a encore de nouvelles destinées, et que si la société se dissout, c'est pour se recomposer. Et faudra-t-il, imitant les philosophes des derniers jours de Rome, s'envelopper d'un muet désespoir, et dans la vue de la fin universelle, dédaigner de disputer à la mort un reste d'existence ? Un semblable stoïcisme peut avoir quelque chose de grand, mais à coup sûr il n'est pas légitime. L'homme n'a pas été mis sur la terre seulement pour souffrir sans se plaindre. Cette sorte de vertu négative est loin de remplir la loi de son être. Il doit faire le bien dans lui et dans les autres. La loi qui le régit est une loi de perfection et de progrès, et ceux à qui a été départie une somme quelconque de force pour agir sur la société sont coupables devant Dieu, si, abandonnant la société qui se dissout, ils ne songent pas à préparer les nouvelles destinées de la société qui doit renaître. D'autant que nous n'en sommes plus réduits à nous contenter de vagues prévisions sur l'avenir. L'aurore du nouveau jour est assez brillante pour que tous puissent la voir. Le mouvement est commencé dans les sommités de l'intelligence, il va se propageant tous les jours dans les masses. Le retour vers les idées élevées et religieuses est bien marqué et s'accroît sensiblement ; aussi l'avenir appartient de droit à ceux qui apportent à la défense des doctrines avancées un talent aussi remarquable que celui de M. Mazure.

M.

CAUSERIES.

Nous avons pris l'engagement de raconter dans nos causeries ce qui parvenait à notre connaissance dans la quinzaine écoulée ; aujourd'hui pour tenir notre promesse, nous éprouvons un certain embarras ; car il faut en quelque sorte nous louer nous-mêmes... Pour être vrais, il nous faut dire que depuis plusieurs semaines nous recevons de partout les félicitations les plus flatteuses sur l'alliance de la *Revue Catholique* avec *l'Echo de la Jeune France*. Nous faisons mention de ces louanges, non-seulement par reconnaissance envers les personnes qui nous les donnent, mais parce que nous sommes bien aise de dire qu'elles seront pour nous une nouvelle excitation à redoubler de zèle et d'efforts pour remplir l'attente de nos fidèles amis.

Ce grand enfant qui a besoin que des événemens extraordinaires viennent l'amuser, LE PUBLIC, est mécontent ; il accuse le régulateur des choses humaines de s'endormir, et de ne plus lui donner de ces grandes perturbations, de ces immenses bouleversemens qui remuent le monde, qui sapent les fondemens de la société, mais qui l'amusent, quand, chaque matin, il en lit le récit dans ses journaux ; notre calme plat l'ennuie ; cet ennui, j'en ferais un tort à ceux qui s'en plaignent, si c'était vraiment du calme ; mais qu'on ne s'y trompe pas : ce qui endort aujourd'hui notre société, ce n'est point la paix d'une conscience pure, c'est de l'*apathie*, de l'apathie toute pure ou plutôt toute impure.

Je pardonne qu'on s'ennuie de ce calme là ; pour leurs malades, les médecins aiment mieux les vives douleurs que la gangrène. La gangrène ne fait pas souffrir, mais elle tue.

La société ne crie plus, ne saigne plus ; est-elle guérie pour cela ? Non ; elle a la gangrène ; c'est là son mieux !

Pour se consoler de cet état, il lui faut bien s'occuper de quelque chose, et elle a jeté les yeux sur les beaux-arts ; aussi elle commence à les comprendre un peu : aujourd'hui, en France, on ne veut plus de ce hideux pittoresque à DEUX SOLS, qui s'en allait corrompant le goût (heureux quand il ne corrompait que cela) de tout le pays, et de la capitale et de la province, et des villes et des campagnes, et des enfans et des ouvriers, et des pauvres et des riches ; le règne de ce pittoresque de seconde main, on n'en veut plus, et, depuis notre dernier numéro, nous avons eu la preuve que ces compositions informes n'affluaient plus maintenant qu'aux étalages des ponts ; on les renvoie là, comme choses qui ne sont pas dignes d'être gardées au logis.

Le bon goût en étant venu là, il ne faut pas qu'il s'arrête en si beau chemin ; ce n'est pas assez d'ôter de dessous les yeux du public de vilaines et grossières images, il faut lui en donner de bonnes et de belles. On y pense.

En attendant que l'on nous vende les portraits de quelques contemporains qui aient illustré ou bien servi leur pays, on vend dans les rues celui de *Lacenaire*, cet homme en qui s'est vraiment incarné l'esprit du moment.

Cet homme, adepte du dogme DE LA NÉCESSITÉ, qui, pour se conformer à tout ce que prescrit *cette doctrine* qu'un ministre n'a pas rougi de professer à la tribune, est venu de crime en crime jusqu'à l'échafaud.

Cet homme a beaucoup occupé l'esprit du public depuis quinze jours, et la société s'est prise à avoir peur, quand elle a vu qu'avec ses principes actuels elle était exposée à avoir au milieu d'elle des assassins en beaux habits, des meurtriers qui vont s'asseoir aux premières loges de nos spectacles, et là applaudir à de spirituelles pointes de vaudevilles avec des mains qui ont des taches de sang sous leurs gants glacés ! Si la société a peur de ces assassins parfumés, il faut qu'elle renonce *au dogme de la nécessité*. Lacenaire avait dit : il y a des hommes riches ; je me sens autant de capacité, autant de mérite que ces hommes ; *il y a nécessité* pour moi d'être aussi riche qu'eux, car j'ai autant de désirs à satisfaire que ces heureux du monde...... mais je n'ai pas d'argent

pour payer mes plaisirs ; *il y a nécessité* que je m'en procure : un faux, un meurtre, peuvent m'en donner plus promptement que des spéculations lentes et incertaines. L'homme ayant peu de jours à vivre, *il y a nécessité* pour lui de recourir aux moyens les plus prompts : donc je tue avec le poison ou je frappe avec le poignard pour être heureux plus vite.

Vous qui avez tout voulu excuser en invoquant la divinité des fatalistes, LA NÉCESSITÉ, qu'avez-vous à dire à Lacenaire quand il invoque le même dieu que vous ? Et puis, avant d'en finir avec les pensées qu'a fait naître Lacenaire aux assises, je demanderai si cet homme n'est pas le type de toute une portion de la population de Paris ? Population qui a grandi, qni vit et qui meurt sans une pensée sociale, et qui, lorsqu'on l'interroge sur ses croyances, répond comme Lacenaire : *Je n'ai jamais eu le temps de m'occuper de ce qu'il y avait de l'autre côté de la tombe* !

Dans les dernières quinzaines, comme pour faire compensation avec les désespérantes doctrines de la nécessité, le projet d'élever contre l'encyclopédie dú philosophisme une encyclopédie chrétienne, a fait de grands pas ; les salons où l'on s'occupe de choses graves ont eu des réunions d'hommes de lettres, où des articles marquans ont été lus. Nous citerons entre autres le mot *adultère*, traité par M. l'abbé Vidal ; *armée*, par le maréchal Bourmont ; *acteur*, par M. Laforest ; *Alger*, par M. Merle ; *agioteur*, par M. J. Janin ; *Amortissement*, par M. de Coux ; *Adam de la halle*, (le *Bossu d'Arras*), par M. P. Paris ; *amour*, par M. Maximilien Raoul ; *adieu*, par M. Walsh ; *Agnès de Méranie*, par M. d'Arlincourt ; *abrogation*, par M. Teste. Tous ces articles nourris de savoir, nous voudrions pouvoir les mettre en regard des mêmes mots traités dans le *Dictionnaire de la Conversation* ; on verrait le bien que produit l'unité de vues et de croyances partout où elle se montre. Certes, dans le *Dictionnaire de la Conversation*, il y a beaucoup d'articles très-spirituels, mais il leur manque une pensée-mère, une pensée fondamentale : L'UNITÉ ne s'est pas trouvée là. C'est un faisceau mal lié qui se détache et qui tombe ; *c'est une autre Babel des sciences et de la raison humaine.*

Pour tirer le beau monde de son indifférence, un nouvel ouvrage du vicomte d'Arlincourt a paru ces jours derniers, le DOUBLE RÈGNE. Comme ses devanciers, ce livre a un grand succès ; et ne croyez pas que son titre et les allusions qu'il promet soient les principales causes du bruit que produit ce roman historique. Non ; ici il y a bien une autre magie que celle du frontispice ; chaque page du *Double règne* a son intérêt bien marqué, sa couleur bien vraie, et son cachet des temps passés bien conservé..... On assure que quinze cents exemplaires ont été enlevés en un jour ! C'est vraiment fabuleux !

Les mémoires sur la restauration, par Mme la duchesse d'Abrantès, une nouvelle édition du *Gouvernement de juillet*, le *Livre mystique* de M. de Balzac, les *Chants du crépuscule*, de M. Victor Hugo, font le passe-temps du salon, en attendant le *Chemin de traverse* de notre tant spirituel Jules Janin. Nous rendrons compte de ces ouvrages dans un de nos prochains numéros.

Une de ces illustrations dont le pays est fier, un de ces hommes que la France montre avec sécurité et orgueil à ses amis et à ses ennemis, un homme que les empereurs et les rois ont honoré, Berryer, après une absence de plusieurs mois, est de retour parmi nous. Aujourd'hui, il défend devant les assises de Rouen un homme que l'injustice et la malveillance accusent de complicité dans des incendies.

Tout voyageur qui sait observer et qui arrive de loin est intéressant et bon à entendre ; mais figurez-vous Berryer, avec son ame et sa chaleur de parole, racontant tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu, tout ce qu'il a admiré dans son voyage !

Le monde des cafés parle beaucoup d'une mystification que le malin *Charivari* aurait faite à messieurs les censeurs. Comme la loi le veut, le spirituel petit journal aurait porté à *leurs intelligences*, aurait soumis à leur examen ombrageux le dessin que le *Charivari* devait pnblier le lendemain.

C'était une vue du fameux château du *comte Vigier*, un aspect de la façade de *Grand-Veau*. Rien de plus exact que ce dessin : quelques personnages *un peu gais* se promènent dans la cour. Tout cela parut fort innocent aux illustres censeurs ; aussi ils donnèrent *leur permis de publier* sans se faire tirer l'oreille.

Muni de *son permis*, le *Charivari* a publié son dessin, et tous ses abonnés ont eu le plaisir de voir la noble habitation de M. le comte Vigier. Le lendemain, *les trois hommes d'état du Charivari* annonçaient à leurs lecteurs que s'ils n'avaient mis la vue de Grand-Veau devant une lumière, ils n'avaient vu *que très-incomplétement le dessin* qu'ils avaient fait faire pour le public... A peine cet avis a été donné et lu, voilà bien des bougies, bien des chandelles qui s'allument, et les lecteurs du *Charivari* de regarder et de voir en transparent TOUT ce qui s'est montré aux fenêtres de Grand-Veau, tout ce que je ne puis pas redire....

Depuis cette mystification, la mélancolie est parmi les censeurs ; un appareil inquisitorial vient d'être établi dans leur salle de conseil, et dorénavant, avant de donner un permis, ils interrogeront *les entrailles* du papier.

Dans le monde élégant on a beaucoup applaudi ces semaines passées, à une femme à la fois poète et musicienne, et dont la voix mélodieuse mérite d'être rappelée par tous les échos. Redisons tout le plaisir que l'on a eu à entendre *la Messagère*, charmante romance de madame M***, et nous répéterons ce refrain :

Pars, charmante hirondèle,
Et dis à nos amours,
Qu'ici l'on est fidèle
Et qu'on attend toujours.

Un autre poète, M. Boulet de Boisrenauld, aurait droit par son talent a être cité par nous, dans cette rapide revue, son *Farniente* prouve qu'il *fait bien*, quand il croit se laisser aller *à ne rien faire*. Ses poésies ont ce qui fait aimer un livre. Elles ont cette vie que donne l'ame, et l'élévation du cœur.

Pendant que l'on chantait ici des romances, à Marseille, la population chrétienne chantait des *Te Deum* pour remercier Dieu de la cessation du choléra, et des *requiem* pour tous ceux qui ont succombé à la terrible maladie.

Ainsi va toujours le monde, chants profanes d'un côté, chants sacrés de l'autre.

A Metz, les ames chrétiennes s'occupaient et s'occupent encore de secourir d'honorables misères. Une loterie de bienfaisance fait en ce moment travailler de nobles mains. Les veillées des salons deviennent profitables à ceux que les révolutions ont rendus indigens. Nous ne pouvons pas tout dire, mais nous savons seulement que tous les lots n'ont pas été faits en France.

VICOMTE WALSH.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.


CHATEAUX ROYAUX
St Cloud
St Germain
Luxembourg
l'Echo de la J^e France r. Feydeau 22
Arnout del

L'ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

L'Echo de la Jeune France paraît en 2 éditions, 1° une édition de luxe, avec gravures, les 1er et 15 de chaque mois, prix : 13 fr. 50 c. par an; 2° une édition mensuelle, le 5 de chaque mois, prix, par an, 7 fr. 50 c.—On souscrit, à Paris, rue Ménars, 5, dans les bureaux des postes, des messageries, et chez tous les libraires. (Les lettres non-affranchies sont refusées.)

SOMMAIRE.

I.

SOUVENIRS DE L'ANNÉE.

TROISIÈME ANNÉE DE L'ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE.

Quand vient le moment où, tantôt entourée d'une glorieuse auréole, tantôt chargée de misérables souvenirs, l'année court se précipiter tout entière dans le passé, quiconque a une pensée, quiconque s'est marqué un but dans la vie se trouve comme invinciblement amené à reporter ses regards en arrière, pour se demander compte des jours qui viennent de s'écouler.

Aussi voulons-nous remplir aujourd'hui, au nom de l'*Écho de la Jeune France*, cette tâche qui appartient à toute intelligence, accomplir ce devoir que nul ne doit plus sévèrement observer que le journal, cette intelligence collective, qui

s'est donné mission d'enseigner et d'instruire, et sur laquelle doit ainsi s'amasser une grave et importante responsabilité.

Et d'abord pourquoi ne rappellerions-nous pas sans plus tarder la belle et utile conquête qu'a pu faire dans ces derniers temps la direction de notre journal : on disait parfois que, jeunes hommes que nous étions, nous avions souvent le langage trop haut et trop ferme peut-être ; qu'à tort nous semblions remuer sans crainte les plus hautes questions sociales. Depuis long-temps déjà nous aurions pu répondre que des hommes d'élite encourageaient nos travaux ; qu'on avait pu rencontrer dans nos colonnes les noms des Berryer, des Châteaubriand, des Hennequin, et des Lamartine ; nous aurions pu répondre que l'écrivain qui a commencé l'économie politique du XIXe siècle, M. de Coux, nous envoyait ses fécondes et judicieuses pensées, et qu'enfin ce n'était pas non plus un nouveau venu dans la lutte, cet homme de bien si éclairé, qui se chargeait d'apprendre à nos amis les moyens de cicatriser la plaie hideuse du paupérisme ; depuis long-temps déjà nous aurions pu répondre toutes ces choses, mais voici maintenant qu'à aucun titre, sans nul doute, les reproches que nous avons rappelés ne peuvent plus nous être adressés. Voici que nous avons placé à notre tête, pour nous diriger chaque jour, pour nous surveiller incessamment, un vétéran des combats de la pensée, un homme qui en traversant nos orages politiques, a su y trouver l'expérience sans y laisser la jeunesse de sa pensée, un de ces hommes qui ont compris que dans notre époque raisonneuse, pour la défense de la bonne cause, il fallait saisir la plume comme leurs pères saisissaient leur épée, un de ces hommes que tous les partis honorent et qu'ils aiment ; nous avons placé à notre tête le vicomte Walsh ; et nous dirions que déjà on a vu sous sa direction se ranimer notre zèle, nos travaux prendre un nouvel essor ; qu'avec lui déjà l'*Écho de la Jeune France* s'est créé un passé qui garantit son nouvel avenir ; nous le dirions s'il ne fallait pas revenir sur nos pas pour tracer plus nettement l'histoire de toute cette année qui va finir.

Tout à l'heure nous avons nommé M. de Coux : c'est par lui qu'il nous faut commencer notre compte-rendu, par lui qui est venu apporter dans nos colonnes une science qui n'y avait pas encore pris place. L'économie politique, la science de la richesse et de l'industrie, est, comme chacun sait, une création du XVIIIe siècle, mais une création qu'on nous avait léguée incomplète, sans vitalité, sans chaleur, sans ame ; et comment en effet les hommes de cette époque auraient-ils pu spiritualiser, pour ainsi dire, une œuvre qu'ils commençaient, eux, qui loin de là, s'efforçaient d'effacer sur tout ce qu'ils touchaient toute empreinte sacrée et sainte qu'avait pu y marquer profondément le passé, qui voulaient matérialiser la philosophie comme la littérature, l'histoire comme la science. M. de Coux, hâtons-nous de le dire, a senti qu'il fallait animer par le catholicisme ce cadavre, cette statue que nos premiers économistes avaient essayé de construire sans détacher un seul rayon du ciel ; sous l'influence de cette haute inspiration, il distingue l'économie sociale et l'économie politique. L'économie sociale est la science des lois générales qui président à la formation de la richesse et de ses élémens intimes ; elle dépend du principe vital de la socia-

bilité humaine; elle est humanitaire; elle est de tous les temps, de tous les lieux, comme les lois sociales, comme les conditions nécessaires de l'existence des peuples. L'économie politique, au contraire, étudie la richesse dans ses détails seulement; elle ne peut que féconder le principe de la vie d'un peuple, que mettre en mouvement les élémens qu'indique et qu'exige l'économie sociale; elle est en un mot à cette dernière ce que peuvent être à l'existence d'une nation la constitution écrite où l'organisation administrative.

Or, maintenant, quelle est la meilleure base, quel est le principe le plus actif de l'économie sociale? La formation de la richesse ne dépend-elle pas de la science, et les progrès de la science ne dépendent-ils pas de la vérité des croyances? Voyez comme les cultes antiques, avec leurs idées erronées sur le ciel, sur la terre, arrêtent et étouffent la science; et voyez au contraire comme chez les nations modernes, éclairées par le catholicisme, la science peut se mouvoir avec indépendance dans sa sphère, examiner les cieux, fouiller la terre, voguer sur les mers; et voyez comme à la suite de la science, faite libre par la religion, l'industrie s'avance toujours conquérante et toujours progressive. Mais ce qui est plus grave, c'est qu'au lieu de la cupidité, ce vice de l'égoïsme humain qui dénature les relations des hommes, qui rend le maître ennemi de l'ouvrier, et l'ouvrier ennemi du maître, le catholicisme fait dominer sur l'industrie, sur la formation et le mouvement de la richesse, l'esprit de sacrifice, cette vertu divine que la religion sainte a révélée aux hommes; et l'esprit de sacrifice en inspirant aux deux camps de mutuelles condescendances, l'esprit de sacrifice peut seul terminer par une paix laborieuse et féconde cette scission qu'ont dû produire entre le riche et le prolétaire, entre ceux qui travaillent et ceux qui possèdent, les idées matérialistes de l'économie politique du XVIIIe siècle.

Ajoutons, qu'en même temps qu'il développait dans l'*Écho de la Jeune France* cette belle économie sociale fondée sur le christianisme, M. de Coux nous traçait aussi l'histoire des services qu'a rendus le prêtre à la liberté civile. L'esclavage n'était-t-il pas l'aumône nécessaire du païen à ses pauvres? Pour qu'il en fût autrement il fallait que la charité nous descendît du ciel; et qu'aurait pu faire cette grande pensée du christianisme si le prêtre ne se fût pas trouvé là pour l'organiser, s'il ne fût pas venu se placer comme intermédiaire entre le pauvre et le riche; si bien que cent trente-huit ans après la naissance du christianisme et de la charité, un empereur romain refuse au maître le droit de vie et de mort qui lui était donné sur l'esclave; si bien, que dans un avenir plus éloigné, le servage viendra se placer comme une transition nécessaire entre l'esclavage et la liberté; si bien enfin qu'un jour, par l'influence modératrice du christianisme, la liberté civile sera venue à l'homme sans périls et sans secousses...

Mais ne nous laissons pas entraîner plus long-temps dans une incomplète esquisse de ces belles théories de M. de Coux; d'autres travaux nous appellent: auprès de l'économie sociale et politique, ont continué à venir se placer, l'histoire, la politique, la littérature, les beaux arts avec leurs sévères enseignemens et leurs séduisantes imaginations.

Pour nous occuper de la philosophie de l'histoire, cette science qui s'est re-

trouvée à cent ans de distance dans la tombe de Vico, pouvions-nous mieux faire que de parler de M. Ballanche, harmonieux écrivain qui a tracé de brillans systèmes sous la dictée des idées chrétiennes, qui ne va pas chercher, lui, ailleurs que dans le christianisme l'explication de l'homme, de l'histoire et du monde : une notice sur les œuvres de M. Ballanche a paru vers le commencement de l'année dans l'*Écho de la Jeune France ;* un studieux critique l'a suivi, retrouvant peu à peu dans le dogme chrétien le symbole vivant des sociétés humaines. Aux nations comme à l'homme, il appartient de se réhabiliter par l'épreuve, de grandir par l'expiation : belle et puissante pensée, qui certes répand de vives lueurs sur l'histoire avec son mélange de bien et de mal, de vice et de vertu, de gloire et de revers; et qui nous montre d'ailleurs l'espérance planant sur ces grandes calamités qui affligent les peuples, comme on la voit s'asseoir sur les tombes que le christianisme a consacrées!

Sans nous associer pourtant à tous les systèmes de M. Ballanche, nous devons dire ici que c'est en les envisageant de ces points de vue qu'il indique, que nous avons écrit de temps à autre le récit des faits contemporains, et que par fois nous avons fait quelques rapides excursions dans notre histoire : comme lui, nous nous sommes gardés d'avoir sur l'avenir de notre pays de tristes pressentimens ; loin de là, dans le souvenir des épreuves qu'avait déjà traversées notre nation, nous avons puisé cette confiance que le christianisme et le principe monarchique avaient placé en elle une existence assez robuste pour qu'elle pût surmonter tous les obstacles, s'avancer toujours vers de brillantes destinées, et seulement, sur ces destinées, nous avons montré, nous, des pensées arrêtées, et non indécises. Il y a dans le passé de la France trop de gloire et de prospérité, trop d'énergie et trop de grandeur pour qu'il n'y faille pas aller rechercher quelques-unes des conditions vitales de son avenir.

Telles ont été nos pensées sur la politique et sur l'histoire : et qu'est-il besoin maintenant que nous songions à rappeler ces pages, où de spirituels critiques nous ont développé la vie et les ouvrages de nos écrivains et de nos poètes, ces pages ou s'est montrée décrite par une plume scintillante l'existence aventureuse et poétique de Châteaubriand, ces pages dans lesquelles est venue s'empreindre la sombre poésie d'Antony Deschamps, ces pages enfin ou Victor Hugo et Delavigne ont rencontré des juges dignes assurément de leur renommée? Et qu'est-il besoin de reproduire encore de vives et suaves descriptions de la France poétique, de Versailles et de ses grandeurs? Qu'est-il besoin de reproduire d'ingénieuses pensées sur la décadence de nos arts, sur les sources d'où peut leur revenir l'inspiration et la vie? Qu'est-il besoin d'analyser de consciencieux travaux qui ont été donnés sur les discussions des académies, et le mérite des inventions scientifiques nouvelles?

Assez de détails sont déjà venus encombrer notre compte rendu, pour que nous laissions à nos lecteurs le soin de se remettre en mémoire ces écrits moins sérieux, et plus faciles par là au souvenir que les écrits plus graves dont nous avons parlé trop longuement peut-être. Mais ce que nous ne pouvons pas oublier, c'est que dès long-temps *l'Écho de la Jeune France* a voulu exercer, sur nos théâtres,

sur les théâtres surtout où court le peuple vers le soir, une surveillance inquiète et attentive. Quand tout Paris s'en allait dans une salle enfumée applaudir avec ses gants jaunes et ses mains calleuses, applaudir à cette parade infâme et ignoble qui avait pris le crime et le vice pour son héros, les premiers peut-être nous avons signalé les dangers de ces monstrueux spectacles. Et plus tard, quand la société s'arrêta frémissante en voyant se lever non plus sur les planches d'un théâtre, mais sur le plancher d'une cour d'assises, un homme qui raisonnait le vol et l'assassinat, alors nous avons pu nous rappeler que six mois plus tôt l'*Écho* disait en parlant du Robert-Macaire de nos boulevards : « Voilà ce que c'est que le » théâtre du peuple: nous ne déclamons pas, nous racontons des faits. Et quand vos » bagnes regorgent de faussaires et de voleurs, vous vous étonnez ! et quand vos » échafauds se dressent, vous vous étonnez ! et quand on vient chaque jour vous ar- » racher à vos affaires pour vous faire juger en cour d'assises, vous vous étonnez!... » Vous vous étonnez, et vous ne pensez pas que ce sont là les malheurs d'une » éducation factice, les malheurs d'un théâtre factice, les résultats d'une philo- » sophie factice, et d'une morale de convention ! Et ne voyez-vous pas que si » tout s'écroule, c'est que tout a été ruiné par la base ! mais vous ne savez rien » comprendre, vous ne savez rien prévoir, et cependant l'intelligence est un de » vos premiers devoirs, car le livre l'a dit : *Comprenez, vous qui voulez juger la* » *terre* : *Erudimini, qui judicatis terram.*

En résumé donc, l'*Écho de la Jeune France* peut songer sans regret au temps qui s'est écoulé, à l'année qui s'en va. Économie politique, philosophie, histoire, littérature et beaux arts, il a consacré des efforts à toutes ces grandes choses ; et partout, et toujours, comme lui en donnaient l'exemple les hautes intelligences qui lui sont des guides et des modèles, il a voulu travailler autant qu'il était en lui à combler le vide que nous a laissé le dix-huitième siècle ; partout et toujours, il a voulu montrer que la science de l'homme et la science de la société n'avaient qu'une base qui fût solide, la littérature et les beaux arts qu'un appui qui pût les grandir, le catholicisme !

Mais, puisque une fois encore le chiffre du dix-huitième siècle est revenu figurer dans nos lignes, qu'il nous soit permis de le dire en terminant, à ceux qui s'attristeraient trop péniblement sur la durée de cette funeste influence que ce siècle a exercée sur notre pays ; qu'il nous soit permis de leur dire : Jetez un coup d'œil rapide sur ce dix-huitième siècle lui-même ; l'œuvre de destruction ne s'accomplit pas en un jour : on hésite long-temps ; avant d'oser les attaquer de front, on s'éloigne peu à peu de la vérité religieuse et de la vérité politique ; long-temps se font jour des pensées confuses, incohérentes, d'irréligion et d'indépendance effrénée, et alors même que des esprits distingués se dégradent à des entreprises insensées, pendant que Voltaire porte défi au catholicisme, pendant que Rousseau publie ses folles théories, qu'Helvétius et Volney veulent fonder la morale sur l'intérêt ; eh mon Dieu ! l'ancienne organisation de la société subsiste encore ; le trône garde tous ses degrés, la religion toutes ses pompes : vous diriez, si vos regards s'arrêtaient à la surface, que la société est toujours la même, jusqu'à ce que vienne le jour où tous les mauvais principes,

toutes les idées fatales éclateront comme la foudre qui s'est formée, avant de descendre, dans les hautes régions de l'atmosphère.

C'est que, voyez-vous, les générations se pressent et s'entre-mêlent, c'est que les siècles qui finissent projettent toujours leurs ombres où leurs lumières sur les époques qui commencent; c'est qu'à vrai dire, il y a deux parts distinctes chez une nation, les hommes qui commencent à se mouvoir vers l'avenir, et ceux qui voudraient rester dans l'édifice qui fut élevé par les idées d'une autre époque.

Qu'on n'aille donc pas se lamenter longuement si le matérialisme d'un autre temps règne encore et pèse sur la société, s'il peut çà et là se draper dans un habit de ministre. L'œuvre de rénovation marche lentement peut-être, comme a fait l'œuvre de destruction; mais qu'importe enfin, pourvu qu'elle marche: faut-il s'étonner que les pensées de religion et d'ordre se montrent aussi parfois confuses comme autrefois les idées de démoralisation et de licence; faut-il s'étonner même que quelques-uns s'éprennent pour les ogives et les riches sculptures de nos vieilles cathédrales d'une admiration trop ingénue peut-être: il faut bien franchir le seuil et il est permis apparemment de contempler la magnifique architecture du portail avant d'arriver jusqu'à l'autel. En deux mots, c'est une loi de la nature que le crépuscule tremblant et incertain, comme il a précédé les ténèbres de la nuit, précède aussi le radieux éclat du jour. J.



II.

VARIÉTÉS. — MÉLANGES.

UN MUSÉE

On demandait à un peintre florentin, s'il y avait des sujets inaccessibles à l'art :

— Je n'en connais qu'un seul, répondit-il, c'est le chaos. »

Le chaos !.. quel abîme dans ce mot ! est-il une image plus matérielle et moins saisissable ? c'est plus que l'immensité, c'est l'infini ; c'est ce qu'on ne peut ni peser, ni mesurer. Sous quelle forme représenter ce mélange confus, cette masse indigeste sans base ni sommet, sans horizon ni lumière, qui n'a ni couleur, ni vie, ni mouvement ? Est-ce un gouffre sans fond ? est-ce une mer sans bords ? Toutes les langues humaines refusent un terme de comparaison, tout parallèle serait faux ; à peine notre intelligence suffit-elle à concevoir la création, c'est-à-dire, ce qu'elle en voit, ce qu'elle en touche, comment comprendrait-elle l'incréé ?

Voyageur oublieux, l'homme a descendu bien des siècles sans savoir ni d'où il venait, ni où il allait ; le jalon planté au départ était tombé, la tente dressée pour la halte avait disparu, la lampe nocturne s'était éteinte ; il fallait souvent retourner aux ruines que l'on avait faites en chemin et en remuer les cendres pour trouver une étincelle ; l'homme n'a connu, il ne connaît encore qu'une partie du monde qui lui a été donné en partage ; mais si sa faiblesse ne s'est pas étonnée de ne pouvoir soulever qu'avec effort et lenteur le voile mystérieux qui couvre les œuvres de la providence, son orgueil a dû être confondu en voyant le chaos se refaire sur ses propres œuvres, comme si les années se refermaient derrière lui, comme si les ténèbres suivaient ses pas et menaçaient de l'envelopper. Dans son effroi, il a eu recours à l'histoire : elle devait être la mémoire des temps, la parole des ruines, la voix du silence, la vie de la mort, l'éternité sur la terre ; elle a gravé ses souvenirs sur l'écorce des arbres, ce n'était pas assez ; elle les a confiés à la toile, elle les a inscrits sur la pierre, sculptés sur le marbre, burinés sur l'airain. Vaines précautions ! l'homme se serait aisément défendu contre le temps, il n'a pu se défendre contre l'homme. Le marteau a été dans des mains barbares le fer exterminateur du passé ; il s'est attaqué avec une préférence jalouse aux plus anciens monumens, il les a mutilés, il les a renversés, il a frappé sur leurs débris jusqu'à ce qu'il n'y eût plus même une tombe qui pût lui servir d'écho ; et puis, çà et là, un rayon de lumière a percé l'ombre ; après avoir détruit on a édifié ; après avoir effacé on a écrit, le sol a été fouillé jusque dans ses en-

trailles, on a voulu faire parler tout ce qu'on avait rendu muet ; on a tenté enfin, après chaque chaos, une création nouvelle.

Ces terribles alternatives de bouleversement et de reconstruction, de clarté et de ténèbres, de progrès et de décadence auraient à la longue jeté le découragement au cœur des sociétés humaines, et usé misérablement toutes leurs forces productives, si le christianisme n'était pas venu allumer son grand fanal sur l'océan des âges ; lui seul pouvait combattre et vaincre ; tandis que, d'une part, la révélation rattachait la terre au ciel, et que, de l'autre, la tradition renouait la chaîne des temps, il a couvert la surface du globe de plus de monumens qu'elle ne portait de décombres ; comparez de nos jours encore, les contrées où il règne avec celles où il est inconnu ou repoussé : voyez la France, l'Italie, l'Espagne ; que de majestueux édifices, de sublimes tableaux, d'admirables sculptures, d'églises imposantes, de cathédrales gigantesques ! A qui l'Angleterre, autrefois catholique, aujourd'hui protestante , doit-elle et son Cantorbery et son Westminster ? Les monumens de sa première religion ne sont-ils pas sa plus belle parure, comme le symbole des croisades est le plus précieux emblême des armoiries de ses gentilshommes ? N'en est-il pas de même des vieilles cités de l'Allemagne ? qu'auraient-elles à montrer aux étrangers si le génie religieux qu'elles méconnaissent ne les avait pas visitées dans les jours de leur enfance ?

L'époque des temps modernes où les arts répandirent les plus vives clartés, est celle de *la renaissance*. Eh bien ! où portèrent-ils leurs pas ces nobles fugitifs, lorsque, s'arrachant tout meurtris des ruines amoncelées sur le trône des Constantin, ils allèrent chercher un asile loin des rives du Bosphore ? Sur quel autel fut scellée cette première et féconde alliance de l'Orient et de l'Occident ? Sur l'autel du catholicisme. Quels furent leurs protecteurs ? Les chefs de la chrétienté, François Ier, Léon X, Charles-Quint.

Le dix-septième siècle, héritier de tant de merveilles, et ce qui vaut mieux, du génie qui les enfante , n'a rien eu à craindre des accès de vandalisme qui se mêlèrent à l'agonie de son successeur ; il lui a fait largement sa part de ruines sans ajouter un mot d'énigme au passé, sans enlever un élément de succès à l'avenir.

Qu'aujourd'hui, nos principaux musées soient au Louvre ou à Versailles, la question est à mes yeux de peu d'importance ; ces deux palais ne sont que des lieux de dépôt plus ou moins vastes, plus ou moins splendides ; les arts vivront tant que la pensée qui les a régénérés vivra ; un retour à la barbarie, un nouveau chaos seront impossibles tant qu'il y aura une croix sur le fronton d'une église. Ne soyons donc pas surpris de l'infatigable ardeur des hommes d'élite qui luttent contre les ravages du temps ; ils se sentent soutenus, ils ont les convictions de la foi et le courage de l'espérance. Je laisse à d'autres plumes le soin d'honorer les services rendus aux beaux-arts, soit à Paris, soit dans nos provinces ; fidèle, bien tard peut-être, à mon titre, je ne m'occuperai que d'un seul musée, le *musée des antiques* de Toulouse.

Lorsque je l'ai visité, il y a un an, ce n'était que désordre et confusion ; un immense travail avait été entrepris, on avait tout désorganisé pour réorganiser

tout; monumens païens, chrétiens, romains, gaulois, égyptiens, gisaient côte à côte dans la poussière ; c'était un pêle-mêle de nations et de siècles. Pour faire le tour des galeries il fallait escalader l'antiquité, le moyen-âge, la renaissance ; on était saisi et presque effrayé en contemplant tous ces restes du passé qui étaient répandus sur le sol et parmi les herbes du cloître comme des ossemens blanchis ; ce n'était plus un musée et ce n'était pas un cimetière, il y avait là un monde à part, monde inanimé et silencieux qui attendait une parole de vie pour secouer son linceul.

Supposez qu'une trombe s'engouffre subitement dans une de nos bibliothèques publiques, enlève les livres de leurs cases, les fasse tourbillonner en tous sens et emporte les catalogues avec elle en reprenant sa course dans l'espace; certes, quelle que puisse être l'habileté du bibliothécaire, un nouveau classement sera pour lui une tâche aussi longue que laborieuse; et cependant, la plupart des livres portent avec eux leur nom, leur âge, le lieu de leur naissance, en un mot, toutes les indications nécessaires pour dresser un signalement et constater une identité ; mais des tronçons de colonnes, des débris de tombeaux, des fragmens de statues où l'empreinte de la dévastation a couvert le cachet de l'art, comment les classer? comment démêler leur origine, déchiffrer leur nom, saisir leur caractère et déterminer la place qu'ils doivent occuper dans l'ordre des temps! Si éprouvé que soit le fil conducteur qui assure les pas de l'antiquaire dans ce labyrinthe, n'est-il pas à redouter qu'il ne se rompe ou qu'il n'échappe à sa main? Je l'avouerai ; je n'ai pu me défendre d'un peu d'inquiétude à l'aspect de la scène de bouleversement étalée sous mes yeux, j'ai craint qu'une de nos plus jeunes sciences, l'archéologie, n'eût trop présumé de ses forces en se donnant comme à plaisir tant de problèmes à résoudre.

Plus de sollicitude désormais; un heureux dénouement a couronné ce simulacre de représentation à l'Attila ; grâce à quelques hommes aussi éclairés que persévérans, en tête desquels je citerai M. Alexandre du Mège et M. le marquis de Castellanne, Toulouse a, sans contredit, le plus beau musée d'antiques que possède la province.

« Je ne pense pas, écrivait en 1833, M. de Montalembert à M. Victor Hugo, qu'il se trouve en France de collection plus originale et plus nationale. »

Ce jeune pair ne pourrait qu'ajouter à ses éloges, s'il voyait le résultat des travaux exécutés depuis lors.

C'est dans l'ancienne église des Augustins, le troisième des grands monumens de Toulouse, qu'ont été réunies toutes les collections des arts. Le *musée des antiques* n'occupe qu'une partie de ce vaste édifice ; à la gauche du salon des tableaux, un escalier en pierre précédé d'une riche décoration architecturale conduit dans la *salle des plâtres,* admirable construction à deux nefs que séparent des colonnes sveltes et légères de forme octogone. De cette salle en passant sous le portail rétabli du chapitre de Saint-Étienne, on arrive à la *galerie des tombeaux* et à celle du *moyen-âge*. Au fond du salon des tableaux, une colonnade en marbre de Languedoc orne le péristyle d'un autre escalier qui mène à la *galerie de la renais-*

sance; plus loin, s'étend la magnifique *galerie des Empereurs* et celle de la *Vénus.*

Qu'on se figure autour d'un vieux cloître d'une conservation parfaite, échancré d'arcades en ogives tréflées ou s'élancent quelques rameaux de vigne, quatre galeries resplendissantes de marbres de toutes couleurs et offrant dans l'ordre le plus méthodique une série de monumens de tous les âges. Le jardin que ce beau cloître renferme, planté sans art, oppose la fraîcheur de sa verdure et le mouvement de ses arbustes aux teintes de vétusté et à l'immobilité des monumens qui n'ont pu trouver place dans les nouvelles salles; il est là comme pour rappeler quelque chose de la vie à l'homme qui pourrait s'effrayer de n'apercevoir autour de lui que des images de mort.

Écrire l'histoire de Toulouse avec ses monumens ou ses ruines, telle a été la pensée, tel a été le but des intrépides archéologues qui viennent de se couvrir d'une si glorieuse poussière; l'entreprise était hardie; car la cité Palladienne, trois fois capitale d'un royaume puissant, est une des plus anciennes villes de France; son illustration remonte au temps où les Gaulois débordant du Nord comme un fleuve qui rompt ses digues, envahirent l'Espagne, l'Italie et la Grèce. Ausone la place dans ses éloges des villes de l'empire, immédiatement après Catane et Syracuse. Quelle diversité dans ses longs jours! que de fortunes changeantes! que d'étonnans contrastes! S'il était impossible de recueillir tous les faits, de ranimer toutes les poésies de cette vie guerrière, religieuse, législative, littéraire, artistique, rien du moins de ce qui a pu être sauvé n'a été négligé, rien ne restera exposé à un nouvel oubli.

Cherchez-vous dans Toulouse la cité gauloise, la ville des Tectosages? voulez-vous qu'elle vous rappelle cet épouvantable cataclysme qui fit affluer au pied des Pyrénées des torrens de peuples accourus des extrémités de la terre, et qui mit en présence les systèmes religieux du midi de l'ancien monde, et ceux de contrées les plus reculées du nord? Voici des autels du druïdisme, des pierres que le sang des victimes a rougies, des monumens dédiés aux dieux Abeillion, Baicorix, Boccus, Léhéren et à cette foule de divinités celtes et aquitaines dont la mythologie a laissé des traces si confuses dans l'histoire.

Préférez-vous la ville romaine? faut-il que Toulouse vous montre les pas des Césars imprimés sur son sol; qu'elle vous explique les mystères de la Novempopulanie et le triomphe éphémère du paganisme? la voici représentée elle-même sous la forme de Minerve qui s'avance au milieu des maîtres de l'Olympe et du Parnasse; les autels votifs, les statues et les torses en marbre, en bronze, en pierre, les bustes, les médaillons, les bas reliefs, toutes les expressions que la fable a pu employer sont là. L'histoire déroule à côté ses *galeries de portraits*, ses interminables *pinacothèques* que grossissaient chaque jour la reconnaissance, l'adulation ou la peur. Les cippes de marbre rouge placés de distance en distance, comme des bornes milliaires sur une voie romaine, vous permettent d'embrasser d'un coup d'œil toutes ces familles impériales qui ont partagé les honneurs du Capitole; Auguste, Claude, Néron, Trajan, Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle, Lucius-Verus, Commode, Pertinax, Septime-Sévère, Maximin, que sais-je! la

plupart des dominateurs de l'univers, reproduits par le ciseau tremblant de leurs esclaves, posent devant vous. Au milieu de ces grandes personnifications du bien et du mal, de la vertu et du crime, de la prospérité et de l'adversité, se dresse Caïus-César, valeureux guerrier qui fut moissonné avant l'âge, mais qu'Ovide chanta et qui reçut de l'amour de ses contemporains le titre le plus riche d'avenir et le plus beau d'espérance, celui de *prince de la jeunesse*. C'est dans le petit bourg de Martres, parmi les ruines enfouies d'une ville impériale construite sans doute par quelque vieux Romain pour servir de maison de plaisance à un des préfets de la Gaule-Narbonnaise, que le plus grand nombre de ces bustes d'empereurs ont été découverts; la fortune des Césars en se manifestant encore une fois ne pouvait le faire avec plus d'à propos pour leur mémoire.

Mais tout souvenir de joug étranger pèse à l'orgueil national; que la servitude soit dorée ou non d'un reflet de gloire, une ame française la repousse; saluez donc dans Toulouse la ville chrétienne, vous saluerez la ville libre; ses archevêques, ses comtes, ses troubadours, ses femmes poètes, ses capitouls, ses magistrats parlementaires, tout va vous apparaître en même temps; le moyen-âge et la renaissance se suivent et se touchent. C'est un cortège qui semble commencer dans un monde et finir dans un autre.

« Les siècles que l'on désigne sous le nom de *moyen-âge*, dit le savant auteur de l'*Archéologie Pyrénienne*, sont pour les peuples modernes ce que furent pour les Grecs les temps célébrés par Homère et par Hérodote; un culte nouveau et dont la merveilleuse poésie pouvait fournir de plus sublimes inspirations que la mythologie décrépite des Hellènes; des nations envoyées pour déblayer le sol, pour détruire la civilisation lâche et efféminée des Romains du bas-empire, et pour opérer, sous les bannières de la croix, la rénovation des sociétés; la lutte des grands vassaux contre la centralisation du pouvoir, la liberté du commerce, la culture des sciences théologiques, la foi vive et sincère des peuples et des grands; voilà le tableau que présente, pour le Midi surtout, le moyen-âge. Les époques nationales ne lui ont pas manqué; nos ménestrels, nos jongleurs les ont redites de ville en ville, de château en château, comme jadis les rhapsodes répétaient dans les cités de l'Ionie les vers de Mélésigènes. Jamais on ne vit tant de constructions; chapelles pittoresques, majestueuses basiliques, monastère immense, tous ces édifices paraissaient sortir comme par enchantement du sol de la France catholique, et la grandeur de leurs formes répondait à la sainteté de leur destination. »

Soudain la lumière pâlit encore; le monde a reçu un ébranlement profond et semble prêt à s'écrouler; mais la renaissance, aurore d'un jour immortel, fait briller ses premiers feux; le christianisme, attaqué dans Byzance, ne s'est retiré devant l'étendard des Osmanlis qu'en emportant avec lui les restes de la civilisation grecque; il court préparer dans la péninsule Hispanique la réaction vengeresse qui rejettera au-delà des mers et les dogmes corrupteurs de l'islamisme et les mœurs corrompues de l'Orient; un mouvement jusqu'alors inconnu s'empare des esprits; les débris des monumens antiques qui couvrent encore l'Italie sont mesurés, dessinés, l'art grandit et s'étend avec la religion quil 'inspire; heureux

conquérant, il s'approprie toutes les idées, tous les genres, tous les styles, et l'indestructible unité qui le protège lui permet d'aspirer sans péril à une domination universelle.

Nos provinces méridionales durent à leur position le privilège de jouir avant celles du Nord des bienfaits de cette restauration artistique; l'illustre chef de cette dynastie d'artistes qui n'eut qu'un règne, mais qui porta deux couronnes, celle de l'architecture et celle de la sculpture, Nicolas Bachelier était élève de Michel-Ange. N'est-ce pas tout dire? En lui se résumait la pensée de son époque, il imprima le sceau de son génie à l'ère qui commençait, et Toulouse, sa ville natale, devint par lui un foyer de lumière qui rayonna sur tous les pays voisins; les vitraux éclatans d'Auch, les boiseries délicates de Saint-Bertrand de Comminges, les arabesques et les bas reliefs d'Assier, de Castelnau, de Montal; les fresques d'Albi qui n'ont de rivales que dans les loges du Vatican, tous ces modèles enfin offerts à l'admiration et aux études de la postérité appartiennent à la même école et sont comme autant de témoins destinés à raconter sa gloire.

Environ trois siècles plus tard, lorsqu'une révolution, qui s'était flattée de n'être qu'une réforme, détruisit les plus beaux ouvrages du catholicisme et en fit vendre les sculptures à tant la toise ou le mètre cubes, lorsqu'à Toulouse, les magnifiques cloîtres des Cordeliers et des Dominicains, la ravissante colonnade des Carmes et la tour si remarquable de Saint-Jean tombèrent sous les coups aveugles de l'ignorance et de l'anarchie, on vit plus d'un artiste, dissimulant avec peine sa douleur, demander à glaner dans ce champ de dévastation ou mendier humblement quelque débris; telle est la triste origine de la collection de chapiteaux commencée avec tant de ferveur par M. du Mège; pour les fonctionnaires de l'époque, ce n'était que des blocs de pierre ou de marbre; l'antiquaire y a vu les feuillets détachés d'un livre d'or; ce sont, suivant lui, les meilleures annales de la sculpture française; on y reconnaît la pensée et la manière de chaque artiste; tous les caprices, toutes les fantaisies de leur imagination y sont ciselées sous une multiplicité de formes qu'on ne saurait se lasser d'admirer.

Le musée Languedocien n'a rien de plus précieux pour l'histoire de l'art, si ce n'est sa collection de monumens funéraires qui embrasse à peu-près tous les temps. Grâces au progrès des idées de conservation, une institution salutaire, la *société archéologique du midi de la France*, s'est formée sous la présidence d'un des amis les plus distingués des arts (1); chaque jour, elle se livre à d'actives explorations et il me serait impossible d'évaluer toutes les richesses qu'elle a su recouvrer dans le court espace de deux ans; la reconnaissance publique en trouvera le consolant inventaire dans la description du musée des antiques (2), ouvrage plein d'érudition, de méthode et de lucidité.

---

(1) M. le marquis de Castellane. Ce modeste savant s'occupe en ce moment à rassembler les élémens d'une *Paléographie méridionale*, qui doit enrichir les mémoires de la Société archéologique de Toulouse.

(2) *Description du Musée des antiques de Toulouse*, par M. Alexandre du Mège; à Paris, chez Levrault, rue de la Harpe, 81.

Seulement qu'il me soit permis de le dire en terminant ; je ne me sens pas le courage, après avoir contemplé avec l'auteur l'éblouissant spectacle de tant de trésors, de me plaindre comme lui de la dureté des temps. Le cri de misère qui s'échappe de son cœur d'artiste, décèle, ce me semble, ou beaucoup de modestie ou beaucoup d'ambition.

« Que peut un musée formé à deux cents lieues de la capitale? dit-il ; Rome, Naples, Turin, Florence et d'autres cités offrent dans une même patrie italienne des collections immenses, rivales l'une de l'autre et que différens princes enrichissent à l'envi. Chez nous, il n'y a qu'une seule ville où, selon les idées vulgaires, on doive former une réunion complète des monumens des arts ; aussi, pour ajouter encore à tout ce que renferment en ce genre les somptueuses salles du vieux palais des Valois, on explore en même temps et la France et les contrées étrangères, tandis que dans les départemens on ne peut obtenir qu'avec peine la conservation du portail gothique de l'église du chef-lieu et comme une faveur insigne, celle d'un cloître aux nobles et touchans souvenirs ; alors donc que nous retrouverons quelques *rares* monumens de la haute antiquité, on ne doit en attribuer la présence qu'à un *heureux hasard*. »

Il y a certainement quelque chose de juste et de vrai dans ces généreuses doléances ; il est cruel pour les provinces de ne pouvoir guères dépasser le vol du chapon dans leurs excursions archéologiques et de n'avoir à ramasser que les miettes tombées d'une table si fastueusement servie à leurs dépens, mais du moins y a-t-il ici une sorte de dédommagement dans les faveurs constantes du sort ; en comptant les bonnes fortunes du Musée de Toulouse d'après les numéros d'ordre de ses articles, je vois, sans parler de la Grèce et de Pompeï, que l'Egypte seule lui a valu près de quatre-vingts *heureux hasards*. Quand le hasard se conduit ainsi, il mériterait presque d'être appelé Providence. Puisse l'avenir être aussi bon pourvoyeur que le passé !

La jeunesse de Toulouse qui comprend la destination sociale des arts et qui se jette avec passion dans toutes les voies de la science s'est réjouie en voyant quelques moniteurs de l'Egypte venir se placer à côté de ceux de l'Italie, de la Grèce et de la France pour l'initier aux mystères des temps primitifs. Cette ardente soif d'instruction n'a pas été excitée en vain, il faut la satisfaire ; déjà le pays des Pharaons n'est plus seulement un objet d'investigations curieuses, mais d'études graves ; l'alphabet des hiéroglyphes expliqué par Champollion-Figeac a permis de dissiper les ténèbres qui couvraient les temples, les palais, les tombeaux, les noms des dieux et des rois, la date des monumens et toutes les origines historiques. Soyons en persuadés d'avance, bien des doutes obstinément attachés à des questions depuis long-temps résolues demanderont de nouveaux élémens de controverse aux stèles et aux papyrus ; nous devons donc n'être pas moins attentifs à surveiller les découvertes qu'à seconder les recherches ; l'erreur vient plus facilement de loin que la vérité, et une douane active peut seule, en s'opposant à l'importation de tout produit frauduleux, prévenir une contrebande non moins funeste au commerce intellectuel des hommes qu'à leur progrès moral.

Adolphe de Puibusque.

DE LA MANIE D'ÊTRE NAPOLÉON.

ÉTUDE DE MOEURS.

C'est une époque de génie que la nôtre! je la louerais davantage si je ne la croyais pas si modeste. Qu'il me soit permis de dire au moins que, chez mes contemporains, la pureté de l'ame, l'excellence des mœurs privées égalent l'élévation incroyable de l'intelligence. L'époque est si chaste, qu'elle aimera mieux voir traîner sa robe dans le ruisseau que de la relever; elle possède à un si haut degré la pudeur du talent et du génie, que nous n'avons que des auteurs malgré eux célèbres, et que la renommée est, pour ainsi dire, forcée d'invoquer contre ce génie, modeste jusqu'à l'obstination, la contrainte par corps. Personne, dans cet heureux pays de France, n'a de prétention au gouvernement de l'état, personne ne se voit ambassadeur, ministre, président du conseil, consul, dictateur, empereur ou roi, en expectative. Je sais tout cela. Mais, qu'on me dise pourquoi je suis poursuivi d'une idée qui me salue, qui me prend la main sous la forme de toutes mes connaissances, que je retrouve sur la physionomie même de ceux que je ne connais pas? cette idée, la voici en deux mots : « Regardez-moi bien, je suis un grand homme! »

Un misanthrope se fâcherait, et que ne dirait point un philosophe?

Il dirait que je ne lui apprends rien de nouveau, et m'avertirait que je vais succomber sous le poids, si j'entreprends de discourir sur la modestie de nos trente-deux millions de concitoyens. Dieu sait si les lieux communs me seraient épargnés. On me rappellerait que l'orgueil est la première lèpre du cœur humain, que l'orgueil descend en droite ligne d'Adam, comme la vanité descend d'Ève, que l'orgueil est homme, comme la vanité est femme.

Or, je serais au désespoir de me voir enlever, sous prétexte qu'elle est vieille, une thèse que je crois dans sa primeur, et surtout je ne pourrais souffrir que, faute de la bien présenter, on pût m'accuser de mettre sur la selette l'honorable modestie de mes concitoyens. Eh! sans doute, s'il s'agissait ici d'orgueil, je n'aurais qu'à ouvrir un catéchisme, j'y verrais que l'orgueil est depuis long-temps un péché capital; mais je suis bien persuadé que personne n'a d'orgueil en France.

S'il était possible, toujours dans un autre pays que la France, d'étudier les maladies de l'ame, comme on étudie les maladies du corps; si l'on pouvait développer sous nos yeux l'immense panorama intellectuel de toutes les ames d'hommes qui nous ont précédés, et qu'il nous fût permis de suivre jusqu'à nos jours, de siècle en siècle, toutes les contagions de l'intelligence, on serait surpris, sans doute, de découvrir une hérédité de vices et de passions plus invariablement

transmise que toutes les propriétés de ce monde. Nous verrions qu'il arrive précisément à l'ame des nations ce qui arrive au corps de l'homme. Comme il y a des maladies qui se déclarent plus violentes à certaines époques, des épidémies que rien n'arrête et qui traversent la terre en oiseaux de mort, couvrant le monde de leurs ailes funéraires comme d'un linceul qui se déploie toujours, il y a des épidémies de passions et de vices qui éclatent dans un siècle plutôt que dans un autre. Voilà comment certaines passions, certains vices, tout vieux qu'ils soient chez les hommes, peuvent avoir toute la puissance, toute la fureur de la nouveauté : le germe du mal existait, les circonstances l'ont développé ; et l'on sait combien les passions et les vices se prêtent facilement aux circonstances.

Il y eut un siècle où un La Fontaine eut la sublime bonhomie de se croire bête, sans doute par une compensation anticipée pour tous les sots qui, plus tard, se sont cru du génie ; où un Racine recevait des conseils sur la musique de ses vers ; où un Bossuet mourant, les yeux déjà presque fermés, sortait d'une de ses défaillances pour protester, avec une chrétienne indignation, contre la promesse qu'on lui faisait de veiller après lui sur la gloire de ses immortels écrits, tout irrité qu'on parlât de gloire devant une ame qu'attendait le tribunal de Dieu. On a vu le temps aussi où Turenne et Condé savaient ne pas se croire si grands que Louis XIV, où la modestie de la plus incomparable des femmes, qui eut du génie à force de naturel et d'esprit, refusait un parallèle entre les lettres signées Sévigné, et celles d'écrivains comme Balzac et Voiture, dont notre siècle a presque oublié les noms. On a vu le temps enfin où Louis XIV lui-même humiliait ses plus vives passions devant les saintes remontrances d'un Bossuet et les éternelles vérités de la religion. Qu'en faut-il conclure ? C'est qu'il régnait alors une contagion de modestie et une épidémie d'humilité. Aujourd'hui les mêmes vertus n'ont peut-être pas les mêmes formes, quoique sans doute elles aient bien *progressé*, comme on dit. Notre mérite et notre modestie sont montés si haut qu'il y aurait de notre part l'orgueil le plus ridicule à vouloir les cacher; on ne cache point les colonnes et les pyramides. Les rues d'ailleurs ne sont plus maintenant sûres à Paris, on est en péril dans les salons, on ne peut marcher, on étouffe, on est suffoqué dans la foule des grands hommes qui vous heurtent et qui vous coudoient : Regardez bien où vous allez, mesurez vos pas, prenez garde de marcher sur le pied du génie? Pour leur propre sûreté, comme pour la nôtre, il faut bien que tous nos grands hommes se fassent connaître.

Quoique certainement, à cet égard, ils agissent comme ils le doivent, ils font tant pour leur siècle qu'il est trop juste qu'on s'occupe d'eux après eux-mêmes ; là où ils n'ont pu faire violence à leur modestie, il faut venir au secours du mérite qui ne veut point se couronner lui-même.

Je vous le dirai donc en confidence, la pensée de nos millions de grands hommes, cette pensée qui les poursuit, qui les obsède, qu'ils ont l'insigne candeur de ne point proclamer tout haut, les humbles et les vraiment pauvres d'esprit qu'ils sont !... Eh bien ! cette pensée est la plus noble, la plus généreuse du monde, on pourrait même dire la plus modeste ; vous allez en convenir.

Après une grande révolution qui avait bouleversé toute la société française,

une puissante individualité s'éleva au-dessus de cette société déclassée, dissoute, individualisée; il n'y avait plus de lien religieux, plus de lien social, plus rien, en un mot, que la division et le néant : une main victorieuse et intelligente rouvrit les églises. Les anciennes formes politiques de cette société ayant disparu, la même main jeta la France dans les camps, ce qui était au moins la ramener vers sa glorieuse et sainte origine, l'épée de Clovis à côté de la croix de Saint-Remi. Celui qui a fait ces grandes choses n'est plus, mais qu'est-il arrivé? Quand Alexandre-le-Grand mourut, l'immensité de pays qui reconnaissait son sceptre et son épée dut se diviser, il y eut les successeurs d'Alexandre. Moralement nous assistons aujourd'hui au même résultat, l'immense génie d'un seul homme n'a été l'héritage particulier de personne, il est vrai, mais, par un rare bienfait de notre époque, celui de tout le monde : Napoléon n'est plus, il est vrai, mais nous avons ses successeurs.

Et certes, si l'on peut dire que perdre Napoléon ç'a été perdre le génie de l'époque, qui ne serait consolé à la vue de ces innombrables espèces et variétés de Napoléons dont la France est aujourd'hui comme la fourmilière?

On ne pourrait imaginer combien l'hiver seul va nous rendre Napoléons! Mettez-vous là, regardez bien... vous ne voyez pas? n'apercevez-vous pas Léon couvert de son manteau? comme il se drape majestueusement! Remarquez cette barbe touffue qui lui sert de cravate, et cette chevelure pittoresque dont le poil, qu'il a laissé capricieusement pousser, se confond si bien avec sa barbe, au point qu'on pourrait dire que les cheveux et la barbe ne font qu'un. Léon représente toute une espèce de Napoléons, et peut-être la plus intéressante : ce sont les Napoléons barbus, chevelus, ou bipèdes, si vous aimez mieux.

Un grand nombre de nos concitoyens, par une pudeur d'esprit qu'on ne saurait priser trop haut, ne montrent jamais leur génie par la parole; ils dédaignent, sans doute, et ils ont raison, un moyen aussi vulgaire. Et cependant, quoiqu'on ne puisse dire d'eux qu'ils appartiennent à l'espèce des Napoléons muets, personne, plus qu'eux, n'est remarquable par l'aimable singularité de leur extérieur. Ce qu'il faut admirer chez eux, c'est qu'ils sont Napoléons précisément sans le savoir. Ils cherchent à se distinguer, cela est tout simple : s'ils ne se distinguaient point ainsi, je demande ce qu'ils pourraient faire dans un siècle où tout le monde peut donner, je ne dis pas la monnaie, mais l'or du génie d'un grand homme? Mais se dévouer ainsi à ressembler au roi Nabuchodonosor pour fixer l'attention de ses concitoyens, sans autre arrière-pensée, je dis que ce n'est pas seulement une modestie sans égale, que c'est être un Napoléon d'instinct, sinon d'intention. Dans cette barbe, dans cette chevelure, dans ce manteau, que de génie! Et que de reconnaissance nous devons avoir pour les jambes qui portent ces espèces de modèles de Napoléons, ces enveloppes de grands hommes qui sont là, vivantes, remuantes, toujours drapées, et dont autrement il faudrait aller chercher l'imparfaite image dans les mannequins immobiles de Curtius! Gloire aux Napoléons bipèdes!

Je m'incline devant cette nombreuse variété d'un grand homme, la plus nombreuse peut-être que nous possédions. Celui-là faisait monter ses soldats et la

gloire en poste, et alors il se contentait du petit chapeau et de la redingote grise. Mais n'y avait-il point dans son génie une partie toute théâtrale? n'a-t-il pas un peu marqué le siècle de son penchant aux effets de théâtre comme de tous ses autres penchans? Et nos admirables Napoléons bipèdes, destinés à reproduire la partie matérielle du grand homme, ne méritent-ils pas qu'on dise d'eux qu'ils portent la tête de côté comme la portait Alexandre?

Dieu sait tout ce qu'on pourrait ajouter à leur louange, quand ce ne serait que la fumée de ces milliers de cigares qui fait ressembler Paris à une sorte de camp, et qui nous rappelle, en détail, la fumée des glorieux bivouacs d'Austerlitz et de Marengo. Quelques damerets, quelques femmelettes peuvent se plaindre, mais rien n'est égal au spectacle de tous ces Napoléons fumans! Je serais presque tenté d'en faire une variété toute particulière dans la grande espèce des Napoléons bipèdes, et comme une transition qui nous ferait passer, à travers un glorieux nuage de fumée, aux Napoléons intellectuels.

On peut dire que, dans notre époque, les successeurs de Napoléon l'ont dédoublé : aux uns le corps, aux autres l'ame. Comme le titre de successeur de Napoléon impose nécessairement le devoir de briller, quelque modestie que l'on ait, aux uns le costume, aux uns les poses de grands hommes; aux autres le génie : on ne se plaindra point que l'homme du destin ne nous soit pas rendu en détail.

Laissons de côté le gamin de Paris, non point par mépris, mais par admiration; qui peut ignorer que c'est là le Napoléon des gamins! laissons-le, avec le cynisme sublime de ses haillons, laissons-le vaincu après sa révolution de juillet, se promener dans les rues comme un roi déchu, comme Napoléon à Sainte-Hélène! Illustre gamin, moral et civilisé gamin de Paris, dont personne ne connaît le nom et la famille, espèce de grande armée enfouie dans nos plus antiques masures, végétation sauvage et non greffée de nos faubourgs, Napoléons en blouses et en ceintures, quand vous avez des ceintures et des blouses; vous qui ne craignez pas plus de tuer que de vous faire tuer, pourvu qu'il s'agisse de vous battre, race favorable au repos des grandes cités, vous n'avez pas besoin, mes Napoléons des rues, semence assurée des Napoléons du bagne, vous n'avez pas besoin que l'on parle de vous pour que l'on vous connaisse, vous criez assez pour que l'on vous entende.

Le genre des Napoléons intellectuels est bien vaste, quand on y réfléchit: mais combien d'omissions n'est-on pas exposé à faire? Il suffit de jeter un regard sur l'extérieur des Napoléons bipèdes, on les reconnaît de suite les grands hommes qu'ils sont! Avec le manteau que leur a fourni le tailleur, les cheveux et la barbe que leur a donnés la nature, les voilà, leur cigarre les précède comme un fanal: Bonjour, mes Napoléons! Cette espèce de Napoléons est si franche, si éloignée de toute dissimulation, elle est si Napoléon au naturel, qu'on me passe le mot, elle donne si bien la patte et l'on pourrait dire qu'elle répond si bien au nom de Napoléon, qu'il ne faut pas seulement dire les Napoléons bipèdes, mais les Napoléons privés, les Napoléons domestiques.

Mais, quand on arrive au genre intellectuel, on est forcé d'avouer que celui-là,

par un scrupule modeste que je n'approuve point, se cache souvent et se retire en lui-même, se renfermant comme dans une abdication apparente du grand nom de Napoléon. Ce genre ne se livre pas du premier abord, il ne s'épanche pas avec tout le monde et en toute occasion. Il faut étudier ses habitudes, ses gestes, son langage, s'initier aux réticences de sa modestie.

Vous entrez, Ariste ne paraît pas vous voir. Vous lui parlez, il ne vous répond pas. Vous croyez peut-être qu'Ariste ne vous a point vu, ne vous a point entendu? n'allez pas dire que vous le croyez, car vous serez déclaré à jamais incapable de flairer et de dépister un Napoléon intellectuel. — Mais pourquoi, suivant l'usage ordinaire, quand je l'ai salué, ne m'a-t-il point salué? pourquoi, lorsque je lui ai parlé, ne m'a-t-il point répondu? — Encore! vous ne comprenez donc pas? Parce qu'il est Napoléon.

Chesterfield, ce commentateur élégant du bon ton et des bonnes manières, ce Schrévélius parfumé des boudoirs aristocratiques, disait qu'un homme qui, pour paraître profond, manquait aux plus simples notions de la politesse, était tout simplement grossier, et que si dans le moment de ses distractions prétendues on pouvait lire dans l'esprit de cet homme on verrait souvent qu'il ne pensait à rien, l'orgueil étant dégénéré chez lui en une habitude de grossièreté. Sans doute Chesterfield pouvait dire cela, mais c'était long-temps avant l'avénement de nos Napoléons intellectuels.

Ariste est aujourd'hui bon prince. Il n'est rien, pas même garçon de bureau, n'importe. Ariste vous parlera confidentiellement de son futur ministère en termes si diaphanes qu'il sera impossible de s'y méprendre. Il composera son cabinet de telle manière, il y placera telle notabilité, il en repoussera telle autre : Ariste appartient à la variété des Napoléons que l'on peut classer sous la dénomination d'hommes politiques.

Ariste est assis en face d'un autre Napoléon de son espèce. Avez-vous remarqué comment Ariste était assis? je n'outre pas, absolument comme Napoléon au bivouac d'Austerlitz. Voilà où l'observateur peut saisir la véritable pensée d'Ariste, celle qui fait de lui un Napoléon. Quand il parle de son futur ministère, ne le croyez pas, c'est une ruse admirable de sa modestie, c'est une sorte d'écran qu'il met entre vous et sa pensée véritable, cette pensée intime qu'il nourrit dans les retraites les plus cachés de ses méditations, à laquelle il sourit intérieurement, lorsqu'il ne veut pas songer à vous écouter. Un ministère, une présidence du conseil, ah! sans doute il les prendrait, faute de mieux, et par compensation de ce pouvoir suprême qu'il exercerait si bien, lui dont le front trouverait une couronne légère. Mais sa pensée, sa vraie pensée, la voilà écrite dans sa pose pour tous ceux qui savent lire dans les gestes d'un homme la traduction continuelle de sa pensée. Ariste, assis comme Napoléon au bivouac d'Austerlitz, cela dit tout, il n'y a plus qu'à s'incliner.

Voyez! comme il laisse tomber ses oracles sur le Napoléon subalterne qui paraît l'écouter, et qui attend seulement un moment de silence pour parler à son tour, car les Napoléons n'écoutent jamais! Je dis le Napoléon subalterne, car

il n'a pas la pose d'Austerlitz : il n'est bon qu'à être directeur de quelque division ou tout au plus ministre.

Un Napoléon, peut-être plus Napoléon que ce bon Ariste, se trouvait à un grand diner. La franchise vint avec le dessert. Rien de plus modeste que la manière dont il insinua qu'il était plus Napoléon que Napoléon lui-même. On passait en revue toutes les renommées, toutes les célébrités du siècle. Les uns parlaient de Napoléon, les autres de Washington et de Lafayette. Notre grand homme se taisait comme un auteur discret devant lequel on parle de ses confrères. Enfin, on lui demanda son avis. Il se fit presser. Il fallut bien cependant qu'il cédât aux instances de ses amis, il parla. Ce fut pour critiquer toute la vie, tous les actes de ceux qu'on lui demandait de juger. Il ne leur faisait grâce de rien, et il n'y avait pas, à ses yeux, une victoire de Napoléon qui n'eût pu être mieux gagnée. De lui-même il ne dit rien, mais la conclusion était facile à tirer, et la perspicacité de l'auditoire ne put s'y tromper. Il y a des élèves dont on a dit qu'ils en remontreraient à leurs maîtres, voici un Napoléon qui en remontrerait à Napoléon, c'est le roi de toute l'espèce des hommes politiques.

Il faut placer à côté de ce dernier un Napoléon littéraire qui résume à lui seul toute son espèce. Il lui est arrivé de dire qu'il ne laisserait aux autres écrivains aucune pensée à exploiter. Il a fait plus, il a surpassé en franchise le Napoléon politique, il a dit de lui-même : Je suis Napoléon ! Ce qui signifie : Non-seulement je suis au-dessus de Napoléon lui-même, mais de ses successeurs présens et futurs. Un Napoléon subalterne, paraissant peu satisfait de ce décret, il lui dit, par forme de consolation : Je suis Napoléon, sans doute, mais vous êtes Mirabeau. Après un procédé aussi délicat, aussi habile en même temps, qui assurait tous les droits du premier Napoléon, l'autre n'avait qu'à se taire *éperdu et bénit.* Pour notre Napoléon littéraire, parler, c'est vaincre, et il ne fait que de remporter des victoires.

Je ne veux point sortir des limites de mes propres observations, je veux me borner au connu, je l'ai déjà dit, l'inconnu est immense : si je n'aperçois pas toujours, je peux dire que toujours je pressens des Napoléons. Qui ne connaît le Napoléon du drame, grand dévastateur de la langue française? Il est à la fois Byron et Napoléon. Tel autre se persuadera qu'il ne lui est pas seulement donné d'être poète, mais homme politique, mais Napoléon de tribune. Les Napoléons intellectuels sont de tout âge, de tout sexe, il y a des Napoléons à la mamelle, et des Napoléons caducs; informez-vous plutôt à la petite Provence, où le sort de l'Europe est tous les jours pesé, tous les jours changé. Nos colléges sont pleins de Napoléons, qui brilleraient bien au-dessus de leurs maîtres *s'ils voulaient travailler*, comme ils disent : s'ils ne remportent point les couronnes et les prix, n'allez pas croire qu'ils ne les ont point mérités : ils étaient trop Napoléons pour songer à ces jouets d'enfans.

Faut-il parler des femmes qui écrivent aussi bien, c'est-à-dire mieux que madame de Sévigné, qui trouvent ses admirables lettres la chose la plus simple du monde, qui parlent politique, philosophie, quelquefois même théologie, avec une facilité d'autant plus étonnante qu'elles n'ont jamais rien compris ni aux

lettres de madame de Sévigné, ni à la politique, ni à la philosophie, ni à la théologie? Il faut se contenter de les signaler comme la variété, peut-être la plus merveilleuse, des Napoléons intellectuels : les Napoléons en jupons!

Tout doit finir, même un article sur le plus inépuisable de tous les sujets. En commençant, l'on se souvient que j'avais parlé de la modestie de notre époque, de ses vertus, de son génie. J'avoue qu'après cette revue bien incomplète, bien insuffisante, je suis effrayé d'une pensée. Il me semble que le moi humain a fait d'énormes progrès depuis Luther jusqu'à Napoléon. Luther a commencé la guerre de l'individu contre la société, lorsque seul il voulut avoir raison contre la société religieuse qui réunissait le monde avant lui. Le *moi*, l'individu, placé par Luther en opposition avec l'autorité et la société, s'est multiplié dans les mille sectes du protestantisme, cette religion de l'individualisme, qui s'est bientôt divisé elle-même en tant d'individualités. Deux révolutions, deux bouleversemens sociaux ont été en Angleterre et en France les conséquences politiques du protestantisme. Les individus se sont rués contre la société et l'autorité politiques, parce que d'autres individus ont pu se ruer contre l'autorité et la société religieuses. Au bout de ces déchiremens, de ces convulsions, est arrivé un homme qui ne trouva rien de mieux que d'imposer à la société individualisée le culte d'un individu. Sans doute, il faut le louer d'avoir compris que les anciennes croyances étaient nécessaires à l'homme, mais au fond pour qui les rétablissait-il? Pour lui-même, et il plaçait certainement son propre culte au-dessus du culte de Dieu. Il a étonné, il a subjugué ses contemporains. Ils l'ont admiré, il était impossible qu'ils ne l'admirassent point, mais en lui, c'est surtout l'homme, c'est eux-mêmes, pour tout dire en un mot, qu'ils ont admirés. Il a exalté, et c'est là surtout ce qui porte aujourd'hui sa gloire à une telle hauteur, il a exalté au dernier degré l'orgueil humain, le moi humain; il a été le Messie de cette religion de l'individualisme et de la personnalité humaine, prêchée par Luther. Cette grande individualité brisée, l'orgueil de l'homme ne veut point s'abaisser, et s'efforce de recommencer le combat contre la société; à la place d'un Napoléon il nous en donne des milliers et des myriades, c'est une dernière épreuve, à travers laquelle il faut passer, avant de revenir aux principes religieux et sociaux, toujours plus grands que les hommes, quelque grands qu'ils soient. Les dangers comme les ridicules ne manquant pas dans une telle situation, il faut non-seulement critiquer, mais éclairer les sociétés où l'égoïsme de l'orgueil individuel, horriblement multiplié, veut impitoyablement tout tirer à soi, s'embarrassant peu des moyens, pourvu qu'il réussisse. Le génie de nos Napoléons en jugera. Le résultat que je désirerais le plus d'obtenir à leur égard, Napoléon l'ambitionnerait aujourd'hui pour lui-même : C'est qu'au moins les successeurs du grand homme n'aient point de successeurs.

FRANCIS NETTEMENT.

LETTRE SUR LA BÉDOUINE DE M. POUJOULAT.

Ceci n'est pas un roman, c'est une histoire, ainsi dit en commençant sa préface l'auteur de ce livre; vous en avez beaucoup lu sans doute qui débutaient de la sorte, mais ce n'était qu'un mensonge de plus. Je suis témoin qu'il n'en est pas de même de *la Bédouine*. Ce pauvre jeune homme dont on vous raconte là les souffrances et la vie, je l'ai connu, je fus son ami, bien plus je le suis encore, car le désert ne l'a pas gardé tout entier, et c'est la seule fiction que l'auteur se soit permise: mais quelle est l'histoire où il n'entre pas un peu de fiction? Non, quoi qu'en dise le livre, Augustin, le jeune héros de l'histoire, ne mourut pas au désert; mais après avoir perdu la douce compagne qu'il avait trouvée dans les solitudes de la Palestine, après avoir perdu son Iellé, bel ange exilé du ciel sur cette terre, et qui lui avait apparu sous l'enveloppe d'une fille de Bédouin, son cœur, que la douleur ne put briser, se désenchanta peu à peu de la vie errante; cette vie lui avait semblé belle et heureuse, tant que l'amour l'avait animée, heureuse surtout quand il l'avait vue autrefois, à travers une imagination exaltée, du sein de nos villes pleines de corruption et de malheur; maintenant elle était à ses yeux toute morte et décolorée; il trouvait pesant son *abba* et son *kandjar* de bédouin, comme autrefois ses vêtemens d'homme civilisé. C'est qu'avec le trépas d'Iellé, son étoile d'orient était tombée, l'astre qui charmait ses jours et ses nuits s'était éteint, et alors le désert avait pris tout a coup une physionomie morne et mélancolique. Alors aussi se dressèrent devant lui presque comme des remords, les souvenirs de la patrie, l'image de sa vieille mère devenue aveugle à force de le pleurer, il se souvint que ce village ignoré qui l'avait vu naître lui gardait non-seulement sa mère, mais des amis, des amis non semblables à ceux qui l'avaient pris vingt fois jadis au piège d'une affection trompeuse, mais des hommes simples et bons comme lui. Il se souvenait aussi de ces frais ombrages sous lesquels il avait tant joué enfant, et sous lesquels ensuite il avait tant rêvé jeune homme, et les rayons de ce soleil du désert lui paraissaient plus embrasés et l'abri de sa tente plus étouffant.

L'enfant adoptif de la tribu de Bénaia se leva alors; il alla trouver le vieux cheik, son hôte et son père du désert, et lui montrant le soleil qui allait disparaître à l'occident dans des flots de nuages: Il me faut aller mourir, lui dit-il, aux lieux qui me virent naître; là-bas, dans le pays des Francs, j'ai une mère qui me pleure; je n'apercevais pas ses larmes tant que le sourire d'Iellé me les voilait, mais maintenant je les sens tomber goutte à goutte sur mon cœur; vois, mon père, ce que j'arrache au désert de cette vie que je lui avais donnée toute entière, ne vaut pas la peine d'être regretté, car la meilleure part restera ici pour toujours ensevelie.

Le cheik Hassan s'attendait au départ d'Augustin; cette sombre mélancolie dont il le voyait dévoré, mal inconnu au désert, lui paraissait sans remède; pour le guérir et lui rendre le bonheur, il aurait tout donné, sa tente, ses troupeaux, sa vie, mais il sentait que tout cela serait inutile, et il l'aimait trop pour essayer de le retenir. Pars, lui dit-il, ô mon fils, puisqu'il était écrit là-haut que tu ne devais passer que comme voyageur sous ma tente; pars, et puisse ta vieille mère être plus heureuse que le vieux père d'Iellé! En disant ces mots il s'était efforcé de dissimuler la peine amère qu'il ressentait au fond de son cœur, mais son visage trahissait son émotion; bientôt deux ruisseaux de larmes descendirent de ses yeux brûlés, autour desquels les ans avaient imprimé des rides profondes.

Une heure après cette entrevue, Augustin était allé pleurer, pour la dernière fois, sur les pierres qui masquaient la fosse de sa bien-aimée, et monté sur son cheval arabe, il faisait de la main un dernier adieu à la tribu rassemblée pour le voir partir; le vieil Hassan, assis à la porte de sa tente, cachait dans ses deux mains son visage inondé de larmes pour ne pas être témoin de ce départ.

C'est ainsi que le héros de *la Bédouine* revit sa patrie. Il annonça, de la quarantaine, son arrivée à un de ses meilleurs amis, car il fallait ménager cette nouvelle à sa mère, afin qu'elle ne mourût pas de joie en le pressant dans ses bras. Nous nous hâtâmes d'aller voir ce pauvre frère que le ciel semblait nous rendre; si long-temps nous l'avions cru perdu sur la terre! Sous les larges plis de ses vêtemens orientaux avec les développemens qu'avait donnés à son corps la vie dure et vagabonde du désert, avec ce visage dont la physionomie semblait refléter encore des cieux lointains, des traits fortement taillés et labourés par la souffrance, des yeux qui s'étaient creusé un profond abri sous un front large et sillonné, une barbe abondante et hérissée, jamais nous n'aurions pu le reconnaître; l'œil même d'une mère y aurait été trompé, si son instinct n'avait pas été plus fort que ses sens. Hélas! je vous l'ai dit, la mère d'Augustin n'avait plus que l'instinct de son cœur pour déviner sa présence.

Quel jour que celui de l'arrivée d'Augustin au village! Bien souvent dans les veillées, pendant sa longue absence, on avait parlé de ses aventures et de ses malheurs; plus d'une jeune fille avait essuyé une larme à la dérobée; puis la nouvelle de sa mort s'était répandue, et il n'y avait plus que sa mère qui espérât de le revoir. Vers le soir, quand l'heure de son arrivée approcha, tout le village fut sur les chemins par où il devait passer. Sa pauvre vieille mère, il me semble la voir encore ne sachant comment tromper les longs instans de son attente; au moindre bruit que lui apportait le vent, elle tendait convulsivement ses bras, et poussait des cris qui ressemblaient à des sanglots; mais lorsque ses bras pressèrent son fils, dans ce long baiser extatique qui confondit un moment ces deux êtres, il y eut des pleurs dans tous les yeux et de l'angoisse dans tous les cœurs, car nul ne savait si au moins une de ces deux vies ne se serait pas épuisée dans ce seul baiser. C'est qu'il faudrait la connaître cette femme, cette mère si simple, mais en même-temps si sublime par son amour; il n'y a dans son cœur que deux sentimens, dans son esprit que deux pensées, Dieu et son fils, Dieu tantôt le premier et tantôt le second. Dans le repos complet que lui ont fait ses cruelles infirmités, toujours elle pleure ou elle prie; quand elle est seule, ses yeux qu'on ne croirait pas éteints, regardent avec amour deux formes invisibles que son cœur de mère et de chrétienne a su créer, et d'ame à ame il s'établit alors de longs collogues que le Dieu ou le fils de cette femme pourraient seuls vous répéter.

Mais pourquoi ai-je ainsi trahi une partie des secrets d'Augustin? il avait voulu que sa vie finît au désert dans la tombe de sa bien-aimée; il disait que le public n'avait que faire des joies qu'il avait retrouvées auprès de sa mère chérie et de ses fidèles et simples amis. S'il a consenti à la publication de cette histoire, c'est qu'on lui a fait comprendre qu'il la devait comme une leçon éloquente à cette jeune génération qui se laisse toujours éblouir par les mêmes lueurs de gloire et séduire par les mêmes fantômes. Oh! que j'en ai vu dans nos villages de ces pauvres jeunes hommes! Notre époque est une sirène homicide; elle a des chants d'amour pour attirer vers elle les jeunes intelligences, mais si quelques prédestinés surnagent dans le gouffre qu'elle a ouvert, un nombre infini de malheureux y périssent; Paris, la brillante métropole, est une courtisane qui s'en va étalant ses séductions et cachant avec soin ses misères et ses turpitudes; c'est notre Baal à nous, et c'est à ce dieu cruel que, chaque année, nos provinces doivent immoler la dîme de leurs enfans.

Tu fus une de ces victimes, ô Augustin, et tous les jours nous rendons grâces à Dieu de ce que tu n'as pas été dévoré tout entier.

C'était, je m'en souviens, au temps où les premières méditations de Lamartine venaient de réveiller dans les cieux tant de voix harmonieuses; je ne sais quelle fièvre, quelle exaltation s'empara de nous. Plus avancé que toi d'un an dans le chemin de la vie, avec une ame plus calme et une imagination moins inflammable que la tienne, et puis encore si jeune, déjà visité par le malheur, je me laissais moins que toi séduire par les brillans fan-

tômes ; mais avec quelle ardeur tu te livrais toi-même à ces songes dévorans ! tu te créais une belle destinée, un nom que nul ne prononcerait sans respect ou sans envie. Pauvre Augustin ! tu vivais de cette vie idéale bien plus que de la vie réelle ! tu avais foi en toi, tu avais raison, car Dieu t'avait créé avec une sève et des facultés puissantes, et comme ce malheureux poète que l'échafaud allait dévorer, toi aussi tu pouvais dire en te frappant sur le front : *Il y avait pourtant quelque chose là.* Mais tu avais foi aussi dans les promesses de ce siècle qui t'avait trop ébloui pour que tu pusses le connaître ; tu ne croyais pas qu'il pût y avoir du travail sans salaire, des efforts sans encouragemens, du mérite sans récompense. Enfant, si je te parlais de Chatterton, de Malfilâtre ou de Gilbert, tu me disais que les temps n'étaient plus les mêmes et que tout avait changé parmi les hommes; tout en effet... excepté leurs vices et leurs passions. Tu avais donc choisi pour toi dans le ciel une brillante étoile , et quand l'heure fut venue , tu l'as suivie : où te conduisit-elle ?....

Vous étiez deux, tu le sais, qui abandonnâtes le même jour le toit obscur de votre berceau : l'un, le tombeau sans doute l'a dévoré ; car, non-seulement la gloire n'a jamais répété son nom, mais pas même un petit écho ne l'a fait entendre à son malheureux père, qui depuis si long-temps prête inutilement l'oreille à tous les bruits venus du Nord. Et toi, après mille déceptions amères et des luttes inutiles, trouvant toujours l'*intrigue, la corruption et le mensonge assis en maîtres dans tous les chemins par où tu voulais passer*, tes illusions et tes espérances s'enfuirent ; et c'est alors que pour échapper au noir abîme vers lequel le désespoir te poussait , tu partis pour aller chercher d'autres cieux et d'autres larmes, lançant à ce monde qui t'avait trompé, pour adieu, une malédiction.

Cette malédiction d'Augustin, n'est-ce pas le cri que nous avons entendu si souvent sortir du cœur de nos jeunes hommes? Oui, il y a là, comme le fait remarquer l'auteur de la *Bédouine*, une des plus profondes plaies de notre époque ; nous le remercions de l'avoir si bien mise à nu, car, dévoiler ainsi le mal, c'est déjà avoir fait quelque chose pour le guérir. Le jeune auteur forme des vœux pour que l'œil des gouvernemens s'arrête sur une aussi effroyable plaie, mais nos gouvernemens peuvent fort peu de choses pour le salut de la société ; traînés à la remorque des peuples, ils ont cessé d'en être les conducteurs, et ils ont perdu toute puissance constituante et réformatrice. Ce profond malaise qui travaille la jeune génération, ce désordre moral, doit finir peut-être par une catastrophe, après laquelle ce sera la fin ou la régénération de la société.

Et maintenant, nous laisserons le héros de la *Bédouine*, nous laisserons toutes ces graves questions qui se remuent au fond de ce petit livre, pour ne plus vous parler que de sa forme littéraire.

Vous avez lu la *Correspondance d'Orient*; ce livre si remarquable parmi tous ceux, et je n'en excepte point, qui ont été produits dans ces dernières années, par cet instinct providentiel d'investigation qui nous pousse vers ces contrées d'Asie, où de si grandes choses se préparent.

Vous avez lu ces lettres qui réfléchissent avec tant de vérité et de bonheur l'ame toute entière de l'historien des croisades , un esprit vaste, mais toujours clair , une profonde érudition sans étalage ni pédanterie, une verve fine et piquante, mais toujours empreinte de douceur et de bienveillance. Vous avez remarqué ce style plein de suavité et d'élégance , cette phrase fénelonienne, dont on croit entendre la perpétuelle harmonie, cette pureté classique, qui n'est pourtant jamais de la sécheresse, et cette transparence de pensée, qui laisse voir à chaque page une bonne et douce physionomie, où il y a quelque chose d'antique mêlé à quelque chose de tout moderne, la sagesse des vieillards de l'*Iliade* avec les saillies pleines de grâces d'un observateur de nos jours, des traits qui quelquefois rappellent Homère et quelquefois Lafontaine.

Vous avez lu, à côté de ces lettres, qui décèlent la maturité de l'âge, d'autres lettres plus jeunes, sorties d'un cœur qui bat plus vite , et d'une imagination encore toute fraî-

che et toute embaumée de poésie. C'est ici la même exactitude dans les recherches, presque la même pureté dans le style, et la même tempérance de pensées, sinon d'images. La phrase s'y module évidemment d'après les mêmes lois harmoniques. On voit que le jeune auteur a subi le joug de la perfection de son maître, tout en conservant sa chaleur et sa hardiesse de poète. C'est le coursier qui, sous la main habile qui l'a dompté, montre encore dans son allure quelque chose de sa vivacité et de son indépendance natives. On sent qu'il ne demanderait pas mieux que de s'élancer dans la métaphore, et qu'il suit en le blanchissant et en le mordant le frein du bon goût qu'il s'est laissé imposer. M. Poujoulat, l'auteur de ces lettres, le jeune compagnon de voyage, et maintenant l'ami et presque le fils de l'historien des croisades, savait-il qu'en faisant son voyage d'Orient sous de tels auspices, c'était le voyage de la postérité qu'il allait faire? Désormais son nom, attaché à un monument littéraire qui ne périra pas, doit recevoir une seconde vie, en échange d'une glorieuse coopération.

La Bédouine est l'œuvre de M. Poujoulat, conçue sous la tente du désert, à la même date que la *Correspondance*. Ces deux petits volumes, qui se sont glissés si modestement dans le monde des lettres, et que trahissent de douces exhalaisons de parfum oriental, sont le complément des études et des voyages de l'auteur. Il y avait autre chose qu'un pélerin, autre chose qu'un croisé de la science, dans ce jeune homme qui cheminait, il y a quelques années, dans les rudes sentiers du Liban, sur les bords foudroyés de la mer Morte, dans les solitudes sauvages de la Palestine; il y avait aussi en lui un poète, et les impressions de ce poète ne pouvaient toutes trouver leur place dans la correspondance d'Orient, c'est la Bédouine qui les renferme.

La Bédouine est un de ces rêves qui vous poursuivent et vous obsèdent nuit et jour, tant qu'on ne l'a pas réalisé. C'est une page chaleureuse sortie vraiment du cœur, et où la tête n'est pour rien. On sent qu'il y a eu des larmes sur cette page. La postérité littéraire de M. Poujoulat sera nombreuse, sans doute: nous le croyons destiné à produire beaucoup, parce qu'il est jeune et qu'il y a en lui beaucoup de sève et de verdeur. Mais sa Bédouine, bien que sa complexion soit un peu faible et délicate, sera toujours, à ses yeux, un objet de préférence. Il en sera d'elle comme de ces êtres à la beauté maladive, à l'organisation fragile et imparfaite, et qui sont dans les familles des enfans de prédilection, entre d'autres enfans plus robustes et mieux constitués.

La Bédouine n'est pas un roman. Un roman, dans notre époque littéraire, c'est le plus souvent un tissu d'événemens bizarres et inattendus: rien ne s'y fait, rien ne s'y dit, comme dans ce monde réel que nous habitons. Les caractères, les mœurs, les positions, et jusqu'au langage, tout y est exceptionnel. On multiplie sans fin les incidens, on outre la vérité, on dépasse la vraisemblance pour arriver à quelque chose de frappant. Il y a de nos jours une populace de lecteurs qui, semblable à la populace des amphithéâtres d'autrefois, ne peut s'émouvoir qu'à la vue de la souffrance, du désespoir et de la mort; il lui faut des blessures profondes et du sang dans l'arène, pour exciter en elle cette espèce de fièvre qu'elle appelle l'intérêt. Nous avons une littérature qui est cette arène ensanglantée; au milieu de cette arène, nous avons une foule de gladiateurs qui l'arrosent de sang et la souillent de meurtres aux acclamations du cirque; et les gladiateurs, vous les connaissez, ce sont des dramaturges et des romanciers. Non, Dieu merci! ce livre n'est pas un roman, et si vous étiez, par malheur, coutumiers de pareilles lectures, gardez-vous de l'ouvrir, ce serait un mets trop fade pour votre palais.

Ce livre est une simple histoire, comme Paul et Virginie; il y a là des peintures fidèles et des sentimens qui savent le chemin du cœur parce qu'ils en sont véritablement sortis. C'est encore, comme dans la Correspondance, le ciel de l'Asie, la pureté de ses horizons, l'éclat de son soleil, l'ombre transparente de ses nuits, et le silence du désert, et les tristesses de Jérusalem; mais, tout cela sans répétition. Le pays est le même, mais le point de vue ne l'est pas. La perspective est changée, et le tableau est tout différent.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la Bédouine, c'est le style. Sous le vif éclat de son coloris disparaissent les imperfections du dessin, qui manque d'un peu de vigueur. Nous voulions citer quelques fragmens qui auraient mieux fait connaître ce livre que tout ce que je pourrais en dire; mais pour aujourd'hui l'espace nous manque.

Léon Sibour.

IL VIVERE,

par Samuel Bach, libraire (1).

Encore un nouveau nom littéraire! et la qualité qui accompagne ce nom ne réveille en nous pas le moindre souvenir? Ni la librairie ni la littérature ne nous apprennent rien sur M. Samuel Bach! tout ce que nous pouvons en induire, c'est que ce marchand de livres n'est pas fort en vogue, puisqu'il renonce à la vente pour travailler à la fabrication. Il y a bien des rôles changés plus étrangement dans le monde? aussi passerons-nous condamnation sur ce point. J'en prends bien à mon aise, allez-vous dire, mais le moyen d'ouvrir aujourd'hui un livre nouveau au hasard; on fait tant de livres aujourd'hui, et si peu de bons livres! Notre siècle n'est pas seulement un siècle de fer, mais il est encore un siècle de papier, et l'on m'a assuré que les matières premières allaient incessamment manquer à cette industrie, cette fois le ralentissement de la production serait à l'avantage du consommateur et même du producteur.

Voici donc ce que je vous dirai, puisque vous tenez absolument à avoir une opinion formée d'avance. Je serai même assez généreux pour ne pas trop vous donner de détails, afin de vous laisser le plaisir de chercher vous-même quelque chose. Et d'abord un mot sur le titre: *Il Vivere*. Bien des gens le trouvent bizarre, vague; le titre d'un ouvrage n'est pas chose à dédaigner; M. Samuel Bach l'a bien pensé, n'en doutez pas, mais peut-être aurait-il pu mieux rencontrer. *Il Vivere*, voudra dire pour nous, réflexions sur la vie, regard dans la vie; ce n'est donc pas un traité ex-professo du confortable, comme vous paraissiez le croire d'abord. Cette donnée est piquante, surtout quand vous saurez que M. Samuel Bach, libraire, est un homme de 72 ans; qu'il est pauvre, dans une position vulgaire, mais qu'il a été riche, qu'il a vécu dans le grand monde, et que c'est la révolution qui l'a dépouillé et ruiné. C'est ainsi que le libraire Samuel se pose dans la préface, mais on reconnaît bientôt qu'il a pris un masque de théâtre, et que sous des rides d'emprunt et une perruque grise, sa jeunesse est mal déguisée. Il y a donc substitution de nom et de personne, et probablement le véritable auteur, je n'ai pas dit le coupable, n'aurait pu que gagner à se montrer tout simplement tel qu'il est. En effet, n'est-ce pas un inconvénient immense que d'avoir ainsi jeté une teinte fausse sur toute la composition; le plus souvent c'est le jeune homme qui parle, ses idées, son langage ne se grimment que par moment et par réminiscence, imitation qui reste bien loin de la réalité. Outre cette disparate, Samuel Bach soutient mal son caractère de jeune homme ou de vieillard, comme on voudra. Tantôt c'est un niais presque dépourvu de tout sens commun, tantôt c'est un homme d'un esprit aussi fin que distingué. La forme nous paraît donc défectueuse sous ce rapport, et nous avons regretté également de retrouver dans le dessein tout entier une imitation un peu trop exacte de *Stello*, par le comte Alfred de Vigny. Comme l'auteur de *Stello*, l'auteur de *Il Vivere* développe sa pensée au moyen de plusieurs histoires déta-

---

(1) Un volume in-8°, chez tous les libraires de Paris.

chées, qui sont comme les différens actes d'un drame pour arriver au dénouement de sa pensée.

C'est dans une préface remarquable d'ailleurs, que M. Samuel Bach écrit ses mémoires, certainement *apocryphes;* mais cette préface est elle-même précédée d'une autre préface, par M. Charles Malo, l'éditeur, et dont on se serait fort bien passé, parce que c'est trop que deux préfaces pour un volume, et parce que c'est en vain qu'on y cherche une idée, un but quelconque, sinon une fatale démangeaison d'écrire. Voici l'analyse que l'auteur trace lui-même dans son livre.

L'homme sans croyance est ballotté de rêve en rêve comme un navire sans lest.

Les jouissances matérielles étouffent l'intelligence et le cœur.

L'homme qui s'est réduit aux appétits de la brute, et qui a tous les moyens de la satisfaire, est encore atteint par la souffrance sous la forme de l'ennui.

L'exaltation de l'ame met au-dessus de la douleur du corps.

Mais l'ame elle-même a ses souffrances que le christianisme seul peut faire supporter.

Ces cinq propositions vont devenir cinq contes :

La première, *Idealo.*

La seconde, *Lord Chatterton.*

La troisième, *Héliogabale.*

La quatrième, *Kam-rup.*

La cinquième, *Galiot.*

Le programme de M. Samuel Bach ne brille pas par la nouveauté, mais loin de lui en faire un reproche, nous le louerons d'avoir rejeté loin de lui le paradoxe et de s'être attaché à la vérité. Rien n'est beau que le vrai, a dit Boileau, on peut ajouter que la vérité seule ne vieillit pas, et que le talent saura toujours intéresser sans s'en écarter. Quelle étrange préoccupation que celle de ces hommes qui se tourmentant à chercher des systèmes nouveaux ; que leurs idées soient fausses, peu leur importe pourvu qu'elles semblent spécieuses ; le bizarre les enchante, loin de les arrêter ; il faut à tout prix qu'ils occupent d'eux la société, qu'ils obtiennent une influence bonne ou mauvaise. Ils n'étudient ce que les autres ont fait que pour le faire autrement : améliorer serait trop peu pour eux, il faut à tout prix qu'ils changent le monde ancien, qu'ils créent un monde nouveau, quand ce monde ne devrait durer qu'un jour. Il durera toujours autant qu'eux, pensent-ils!.. C'est à cette funeste soif de célébrité que nous devons l'école philosophique du XVIII[e] siècle, source de tant de maux ; combien d'écrivains de notre époque sont encore engagés dans cette voie indigne de l'homme de talent qui comprend sa mission. Il faut avouer, toutefois, que l'exécution n'a pas toujours répondu au plan du livre de M. Samuel Bach ; il est souvent paradoxal sans le vouloir dans les développemens où l'on pourrait souhaiter également plus d'originalité. N'y a-t-il pas, par exemple, beaucoup d'exagération dans la pensée qui a dicté la continuation de Chatterton, continuation dont le dénouement est plus triste, plus déplorable peut-être que le drame attesté par l'histoire, et popularisé chez nous par le talent de M. Alfred de Vigny. M. Samuel Bach suppose que Chatterton s'est réveillé du sommeil léthargique produit par l'opium, qu'une des plus riches héritières de l'Angleterre se prend d'amour pour lui et lui donne sa main et sa fortune, enfin que Chatterton est changé tellement par sa nouvelle situation, que non-seulement il dédaigne le talent auquel il avait d'abord sacrifié sa vie, mais qu'il devient aussi dur pour les artistes que le monde dont il avait eu lui-même tant à souffrir. Quelle serait donc la mo.ale d'un tel événement s'il était vraisemblable, c'est qu'il est bon que le talent soit aux prises avec le malheur. Le malheur sans doute, a été quelquefois une muse, mais la pauvreté, la dure et honteuse pauvreté ne saurait l'être. Rien n'est plus propre à détacher des jouissances matérielles que la pensée, nous l'accordons ; l'art est un compagnon de la solitude, c'est un amour en l'absence d'un autre amour, c'est une consolation des amitiés froides ou trompeuses ; l'art c'est la contemplation de la beauté et de la bonté divine qui adoucit l'amertume des imperfections hu-

maines; mais qu'y a-t-il de plus incompatible avec l'art que les soins matériels de la vie? Le génie du poète pourra-t-il planer dans les cieux, quand l'homme sera aux prises avec la faim, lorsque chaque jour il lui faudra d'abord et avant tout penser à vivre.

Combien de beaux talens ont été ainsi étouffés par la main cruelle de la nécessité, et voyez au contraire que d'exemples fameux de poètes, d'artistes riches et grands seigneurs, et dont l'opulence a secondé le génie, soit en les dégageant de toutes les affaires de la vie, et les laissant tout entiers à leurs pensées, soit en leur permettant d'entreprendre des voyages lointains, qui devenaient pour eux une source féconde d'inspirations nouvelles. Assez sur ce sujet dont le développement nous entraînerait trop loin, et passons à l'examen des autres contes de M. Samuel Bach. Idealo se peint dans son titre; c'est l'histoire des désabusemens d'un jeune homme qui n'a vu encore le monde qu'à travers le prisme menteur de son cœur candide et de sa pure imagination; Kamrup est une traduction d'une histoire orientale, dont le langage continuellement figuré et allégorique est trop transcendental pour les esprits positifs de nous autres occidentaux; mais, s'il n'offre pas d'intérêt par lui-même, il en a cependant comme une étude curieuse de la littérature presque inconnue des peuples Indous. Galiot est un poète qu'un amour malheureux et la pauvreté vont pousser au suicide, quand la pensée de Dieu l'arrête; cette pensée, ce retour à Dieu au moment de commettre un crime, les circonstances qui rappellent cet infortuné à lui-même, et le réveillent sur le bord de l'abyme, donnent lieu à une scène vraiment imposante, que personne ne lira sans en être touché, sans être frappé de la grandeur du spectacle. Ce morceau nous a semblé le plus vrai, le mieux senti de tout le livre; il révèle une certaine puissance de talent.

Reste Héliogabale, œuvre plus sérieuse que les autres, et qui témoigne des recherches consciencieuses que M. Samuel Bach a faites sur cette époque de l'histoire romaine. L'auteur a opposé assez heureusement le symbolisme et le spiritualisme antiques dans les personnes d'Héliogabale et d'Apulée. Si l'on veut apercevoir, dit-il, sous une allégorie transparente, le spiritualisme des mystères de l'Egypte, il suffit de lire l'*Ane d'Or* de Lucius Apulée, prêtre d'Osiris.

Si l'on veut étudier l'influence exercée sur les mœurs par le matérialisme des symboles, il suffit de lire la vie de ce prêtre de Halgah-Baal qui fut Empereur romain.

Le christianisme est venu qui a fait tomber l'écorce sensualiste jetée sur les idées éternelles, et qui a cueilli pour tous les hommes le rameau d'or de l'initiation.

Héliogabale offre à la fois le tableau de la vie et des cérémonies religieuses de l'Orient, de la cour des Césars à Rome et des saturnales de l'Empereur, enfin de deux guerres civiles, de deux révolutions de palais. Que de choses pour un cadre aussi étroit! Il en résulte une confusion inévitable. Tous ces objets nous sont plutôt juxta-posés qu'ils ne sont liés ensemble, et les situations ont peu d'intérêt. C'est au reste le défaut de l'ouvrage entier qui manque dans ses diverses parties du développement convenable. Tout y est plutôt indiqué que traité; les idées heurtent les idées, ce qui est certainement préférable à l'absence d'idées. On reconnaît une plume jeune, facile, mais inexpérimentée; ce livre porte en lui de belles espérances pour l'avenir. Nous avons entendu un de nos hommes de lettres le plus distingué dire, après l'avoir lu, *c'est l'ouvrage d'un homme du monde spirituel;* ce mot est juste autant qu'expressif; il n'y a rien à ajouter.

GUSTAVE DE ROMAND.

OBSERVATIONS SUR LES LANDES COMMUNALES,

Par M. de Malartic, ancien conseiller-d'état.

La famille s'éteint, car il faut à cette famille une hiérarchie politique, morale et religieuse, et cela malgré le dévergondage de quelques sectaires, malgré la philosophie sophistique de quelques métaphysiciens ; en effet, républicaine ou monarchique, la famille est un corps. Malheureusement à chaque division de succession succède une division de famille : preuve évidente que ces familles ne sont plus attachées par un lien commun, par un esprit de race, par une affection à l'épreuve de l'égoïsme. Chacun s'isole, chacun se fait centre, chacun s'établit dans une sphère à part, souvent médiocre, presque toujours misérable, mais où il ne voit naître que lui, et où il peut à son gré essayer du travail ou tenter le hasard. Voilà donc une calamité sociale, avec laquelle la société tombe nécessairement, puisque, ne pouvant être une collection d'individus, elle n'a jamais été qu'une réunion de familles ; or, où la famille en dissolution faillit, le lien social se brise.

Ces vérités, nous diront nos lecteurs, nous les publions depuis quarante ans, mais personne, dans le monde révolutionnaire, n'a voulu nous écouter, ni chercher à nous comprendre ; cependant, nous répondrons, nous, qu'elles ne sont pas si éloignées de se faire jour, ces vérités, qu'on pourrait le penser, car ces lignes, ces paroles sont toutes sorties de la plume de M. Pagès (de l'Arriége) ; seulement, qu'il nous soit permis de faire l'observation aux hommes consciencieux de toutes les nuances révolutionnaires, qu'ils ont eux-mêmes rompu les liens de la famille, non pas en les tranchant d'un seul coup, mais en dénouant peu à peu toutes les attaches de ces liens, et en jetant impitoyablement dans l'espace cette famille, sur la perte de laquelle ils font entendre de trop justes et tardifs regrets; ils se plaignent enfin de l'avoir perdue, cette famille, et chaque jour leurs préfets travaillent à l'isoler de plus en plus, et font leurs efforts pour la faire disparaître entièrement. Combien d'entr'eux crieraient, même encore aujourd'hui, haro sur les communes, si les communes, pour la plupart, n'étaient pas déjà spoliées. Pourtant ces communes, contre lesquelles ils se croient le droit de se ruer impitoyablement, ne sont-elles pas, comme l'héritage, un lien sacré de la famille ; en effet, admettons pour un instant que nous nous retrouvons aux temps qui précédèrent l'invasion des peuples du Nord dans nos contrées méridionales, formons une commune de MM. Guizot, Thiers et compagnie, tous bons pasteurs et ne rêvant que la conservation des terres communales, sur lesquelles ils font paître ensemble leurs moutons. Eh bien ! maintenant qu'une force brutale ou bien gouvernementale, si vous voulez, sous prétexte d'utilité publique, s'attaque à ces terres, et vous verrez si MM. Guizot et Thiers, malgré la faible harmonie qui peut régner entre leurs caractères, ne s'opposeront pas, de tout leur pouvoir, à la vente de leur commune, car ils savent très-bien que le lendemain de cette vente, leurs bestiaux, ne pouvant plus paître, mourront de faim, et qu'ils seront ensuite obligés eux-mêmes, pour vivre, MM. Guizot et Thiers, d'aller mendier leur pain, ce qui, je suppose, ne ferait plaisir à aucun de ces deux messieurs, malgré tout le civisme que nous puissions leur prêter. Or, en admettant que la vente des biens communaux eut alors été une attaque à la propriété de ces nouveaux grands seigneurs, il faut pourtant bien admettre qu'elle fut aussi, et serait encore une attaque à la propriété des habitans qui possèdent aujourd'hui en commun de pareilles terres; car en fait de loi naturelle, ce qui fut juste autrefois doit l'être toujours, et personne par conséquent, ni maire, ni préfet, n'a le droit de vendre les biens communaux.

Ce sont ces hautes questions d'économie politique que M. de Malartic a traitées d'une manière victorieuse dans un opuscule que nous avons sous les yeux. Prouver que les landes

communales ne sont point improductives et qu'elles ont dans le système actuel de la culture une valeur au-dessus du prix qui en serait donné ; que les communaux sont la richesse d'un pays; qu'il est très-aisé de procurer, à l'aide des communaux, des revenus aux communes, et que pour le faire il suffit de le vouloir ; tels sont les points spéciaux que l'auteur a fortement établis et prouvés devant le conseil-général du département des landes, en opposition avec un M. Geoffroy, chez lequel l'amour de la vente des communaux est si grand qu'il ferait assurément trembler MM. Guizot et Thiers s'il était avec eux propriétaire collectif d'une petite terre communale ou de quelques-uns des petits châteaux possédés par ces messieurs; car le patriotisme de M. Geoffroy lui ferait tout vendre, ruiner tout le monde, et mettre tout le monde et lui-même à la mendicité pour avoir le bonheur, avec le produit de ces ventes, d'élever un hôtel communal digne alors d'une commune qui ne posséderait plus ni biens, ni famille, ni souvent même d'habitans, les biens pouvant se trouver achetés par des étrangers demeurant hors la commune, et les anciens propriétaires privés de ressources, pouvant également se trouver forcés de s'expatrier pour mendier leur pain.

Nous ne pouvons entrer ici dans les détails des raisons apportées par M. de Malartic pour appuyer les conclusions sages et positives qu'il a posées en commençant et en terminant ses observations sur les landes communales, et nous nous en tiendrons au sommaire que nous avons indiqué ; seulement, nous le répéterons, cet opuscule est très-remarquable par la force de ses raisonnemens, il peut surtout fournir de très-bons documens à MM. Guizot et Thiers s'ils en sont aussi comme M. Pagès de l'Arriège, à réfléchir de quelle manière rétablir, si non leur famille, du moins la famille en général.

J. Odolant-Desnos.

LIVRES D'ÉTRENNES.

Nous voici arrivés à une époque de l'année, où la librairie ralentit le cours de ses publications ordinaires, pour faire face à ce besoin spécial que l'usage ramène tous les ans. Déjà les livres brochés sont relégués au fond du magasin, et vont remplacer, sur les rayons les plus reculés, les ouvrages à reliure élégante, les almanachs, les albums, les keepsake dont le règne éphémère va commencer. Hâtons-nous donc de jeter sur ceux-ci un coup d'œil rapide ; car bientôt le nouvel an sera venu, et ils auront passé ou du moins leurs jours de fête, leurs plus beaux jours dans l'année, car presque tous ceux que la *Jeune France* doit recommander le plus spécialement, sont des ouvrages qui ne passent point et dont l'habit seul suit la mode et passe avec la mode. Notre tâche sera d'autant plus facile, qu'à part les *Keepsake*, qui font la matière d'un article exceptionnel, nous avons, cette année, peu de livres nouveaux à annoncer ; c'est du moins l'observation que nous avons faite en visitant les magasins de Susse et de Giroux, où nous avons retrouvé, en fait d'ouvrages et d'almanachs d'étrennes, à peu près les mêmes objets que l'an passé.

Cette remarque, cette observation, toutefois, n'est générale et absolue ; il y a au contraire tel établissement du même genre, où nous avons été frappés de la quantité de magnifiques in-folios étalés pour la première fois sur les comptoirs ; mais quelle a été notre surprise, en ouvrant ces ouvrages richement cartonnés en soie, en velours et ornés de fermoirs dorés, de reconnaître en eux ces informes compilations, qui sous des titres déjà usés aux yeux des hommes de goût, séduisent par leur bon marché apparent, un certain nombre d'acheteurs désireux d'apprendre, et un peu plus ignorans qu'auparavant, lorsqu'ils se sont une fois perdus au milieu de ce dédale de cours et d'histoires rassemblés pêle-mêle et sans choix, *l'électricité* à côté du *coton*, *les Albinos* en compagnie de *Gengis-Khan*, les *vers à soie* en regard de *l'Homme au Masque de Fer*, etc. Nous ne devons pourtant

pas faire acte de prévention contre ces livres indigestes, en refusant de constater que c'est à eux ou plutôt à leur système perfectionné que nous devons ces belles éditions de certains classiques, illustrées par des dessins de Gigoux et de Johannot.

Nous l'avons dit, les Keepsake anglais sont maintenant en grande faveur; c'est ce qui fait que plusieurs éditeurs ont cherché à imiter la perfection des gravures et de la typographie de ces beaux ouvrages, quelques uns d'entre eux y ont presque réussi. Tel est, parmi les livres qui se rapprochent le plus de ces Keepsake, *le Livre des Saintes* (1), publié par nos amis de la *Revue Européenne*, et dont nous nous faisons un véritable plaisir de constater le brillant succès. Nous ne craignons pas de l'affirmer, ce précieux et élégant ouvrage n'a pas son pareil, soit pour le fonds, soit pour les détails, la forme et les ornemens. *Les Vies des Saintes*, rédigées par MM. Lacordaire, Didon de Casalès, P. Lamache, Jules de Francheville et l'abbé Gerbet, sont toutes suivies de méditations poétiques, dues à l'inspiration de madame E. de Girardin et de MM. Jules de Rességuier, Édouard Turquety, Émile Deschamps, A. de Beauchêne et de Lamartine. Le livre est précédé d'un calendrier contenant tous les saints et saintes de l'année, et enrichi de magnifiques gravures anglaises sur papier de Chine, de culs de lampes et de vignettes dont l'exécution ne laisse rien à désirer. En un mot, il semble que tout ce que la philosophie chrétienne a de plus élevé, de plus brillant et de plus pur, tout ce que la poésie a de plus suave et de plus harmonieux, tout ce que le crayon de l'artiste a de plus élégant, de plus délicat et de plus gracieux, se soit fondu dans le *Livre des Saintes*, nous nous empressons donc d'indiquer à nos lecteurs cet ouvrage, dont la première édition vient d'être épuisée, comme un des plus en vogue cette année pour *étrennes*.

Nous citerons encore, au nombre des livres que leurs différentes spécialités recommandent à l'attention publique, l'*Education Maternelle* (2), de madame Amable Tastu, composée de leçons à l'aide desquelles une mère guide sa fille depuis les premiers élémens de la lecture jusqu'au plus haut degré d'instruction nécessaire ponr une femme; nous indiquerons également, comme livre amusant et instructif, la *Pierre de Touche* (3), ouvrage de mademoiselle Ulliac Tremadeure, couronné par la société pour l'instruction élémentaire, et dans lequel, sous une forme ingénieuse et très-adroitement développée, l'auteur explique que «notre *pierre de touche*, c'est notre ame; que de ce foyer rayonnent les » inspirations de la conscience, du sens moral, de la raison, du bon sens; que dans notre » ame se trouvent le sentiment religieux, l'amour de nos semblables, le respect de nous- » mêmes, la connaissance des lois de la morale universelle, et qu'ainsi la justice éternell » n'est éternelle injustice que pour l'homme qui néglige de développer les facultés de » l'ame.» Mademoiselle Ulliac Trémadeure est en outre auteur d'un nouvel ouvrage d'éducation intitulé *Une histoire*, et orné de quatre jolies gravures, que l'on peut considérer comme cadeau d'étrennes réunissant l'utile et l'agréable. Nous rangerons dans cette même catégorie, mais comme s'adressant plus particulièrement au dernier âge, *le Livre des Enfans* (4), où l'on remarque, outre plusieurs jolies gravures, des articles de M. le vicomte de Walsh et de MM. Éléonore de Vaulabelle, Léon Guérin, Alfred Nettement et Charles Laurent.

N'oublions pas de rappeler à nos lecteurs les deux admirables livres des *Prisons* et celui des *Devoirs*, de Silvio Pellico, déjà tant de fois imprimés et lus, mais qu'on ne saurait trop réimprimer et relire, tant la morale en est belle et suave, c'est-à-dire selon Jésus-Christ.

---

(1) Chez Bailly, 2, place Sorbonne.
(2) Chez Eugène Renduel.
(3) Chez Pesron, rue Pavé St-André-des-Arts, 13.
(4) 12 volumes, édition diamant, rue de Ménars, n° 5.

La librairie de Louis Janet(1), ordinairement la plus féconde en livres d'étrennes, est encore celle qui en a le plus fait paraître cette année. Beaucoup n'ont d'autre prix que la superbe reliure qui les accompagne, d'autres les gravures anglaises qui y sont jointes; d'autres enfin se recommandent, non moins par l'ensemble de ces diverses qualités que par le mérite et le choix de leur rédaction. Parmi eux, nous distinguons le *Rameau d'Or*, recueil composé de morceaux de littérature contemporaine de tous les pays, par nos écrivains les plus célèbres : le livre est orné de quinze belles gravures anglaises ; *la Russie*, ouvrage de Retchie, contenant la description pittoresque du voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou, par la Courlande et la Livonie, et suivi d'autres morceaux inédits, par le prince Metschersky, MM. Bulgarine et Ferry de Pigny: ce beau volume, imprimé sur papier vélin, par Jules Didot, est orné de vingt-cinq gravures d'après Wilkers ; un nouvel ouvrage de M. Bouilly, sous le titre de *Mes Récapitulations*, qui doit être divisé en quatre époques, dont la première a seule paru ; *Jérusalem* et *la Terre-Sainte*, volume composé de fragmens de voyage et de littérature, empruntés à MM. de Châteaubriand, de Lamartine, Michaud, Poujoulat, etc., et accompagnés de huit vignettes, représentant les vues de Jérusalem, de Sidon, du Jourdain, du mont Sinaï, etc., et enfin la *Relique de Saint-Jacques de Compostel*, légende du monastère de Long-pont, par madame Alida de Savignac. Cet ouvrage, orné de jolies gravures, est surtout destiné à la jeunesse, à laquelle il peut donner une idée assez exacte de l'état de la France et de ses coutumes aux premiers temps de la monarchie. D'autres volumes viendront par la suite compléter l'histoire des mœurs et des coutumes de la France jusqu'au dix-huitième siècle.

Il nous reste à parler, pour compléter en tant que possible notre revue des livres d'étrennes, d'un ouvrage par lequel, en raison de son importance, nous aurions peut-être dû commencer, mais qu'en le réservant ainsi pour terminer, nous n'en regardons pas moins comme un devoir de recommander particulièrement à nos lecteurs ; il s'agit de la traduction nouvelle de *l'Imitation de Jésus-Christ* par le président de Grégory ; cette traduction, approuvée par N. S. P. le pape, rivalise aujourd'hui avec celle du R. P. de Gonnelieu, si souvent éditée, et dont le merveilleux débit prouve du moins que toute confiance en l'avenir de la religion est loin d'être éteinte en France. Des caractères de Firmin Didot, des gravures excessivement soignées et des reliures d'une grande richesse embellissent encore l'édition du président Grégory. Nos lecteurs nous sauront gré de pouvoir leur en indiquer le prix, qui s'élève depuis la modique somme de 1 fr., 75 c. jusqu'à celles de 12 et même 20 fr.

En gravures, parmi ce qu'il y a de meilleur et de plus beau à donner en étrennes, il faut citer l'*Apothéose de Louis XVI.*

Jésus-Christ Docteur, gravé par Tony-Johannot.

Jésus-Christ Sauveur, d'après Rubens (2).

En général, bien des étrennes ne sont que d'élégantes futilités, celles que nous annonçons ici sont chrétiennes, et peuvent porter bonheur à ceux qui les donneront et à ceux qui les recevront. Qui ne voudrait avoir chez soi et chez les siens les images de Dieu et d'un martyr?

Telles sont les principales *nouveautés nouvelles* ou *classiques* qui se sont offertes à nos regards dans ces magasins où la mode fait ses apprêts pour fêter le renouvellement de l'année. Nous croyons n'avoir rien omis d'important. Nous ne terminerons pas cependant sans donner aux amis de l'enfance l'adresse de la maison Aubert (3), où l'on trouve une quantité de petits ouvrages consacrés à cet âge. Parmi eux, nous désignerons une

---

(1) Rue St-Jacques, 59.

(2) Ces trois gravures se trouvent au bureau de la *Jeune France*, rue Ménars, n° 5.

(3) Galerie Vero-Dodat.

édition nouvelle du *Musée des Enfans*, augmentée cette année d'un texte d'anecdotes choisies et amusantes.

Et maintenant, si nous avons en passant consacré quelques lignes de cette revue catholique aux objets de mode et de fantaisie, hâtons-nous de le dire, c'est beaucoup moins pour sacrifier à la mode, c'est bien moins pour nos lecteurs eux-mêmes que pour le cercle enfantin ou mondain de nos lecteurs, qui peut-être eussent laissé surprendre leur morale par la lecture d'annonces et de feuilletons hypocrites et menteurs. D.-A.-D.

KEEPSAKES POUR 1836.

La mode ne doit pas figurer ou ne doit occuper qu'une bien petite place dans les pages d'une *Revue catholique.* Nous ne l'ignorons pas, et jamais nous ne réduirons nos lecteurs à nous le rappeler. Mais nous croyons devoir donner notre opinion au moins sur ceux des objets de mode et de fantaisie qui, par leur nature, peuvent renfermer, caché avec plus ou moins d'art, le poison de l'immoralité ou de l'impiété, comme les keepsakes et autres livres d'étrennes. La mode est d'ailleurs un vernis à travers lequel il faut savoir regarder et juger le monde ; car nul d'entre nous ne peut, sans présomption, se déclarer complètement indépendant de la mode. Et qui oserait dire qu'il sait dévernir, comme un tableau, sans en enlever au moins quelques glacis, la société pour l'étudier et la juger? Qui oserait affirmer qu'il n'a jamais acheté un livre pour son titre à la mode, pour son habit à la mode? Or, nous savons trop, nous, combien l'on abuse aujourd'hui des grands mots de religion et improvisés, qui comptent, avec une étrange complaisance, en vérité, sur leurs noms illustres pour se faire un nom célèbre; mistriss Norton, disons-nous, a bien écrit à elle seule un tiers du *keepsake*, et ce nous a paru au surplus, avec les pages du touriste Leitch-Ritchie, la moins faible partie du volume sous le rapport littéraire.

Nous devons cette année encore à M. Leitch-Ritchie un des quatre meilleurs keepsakes ou annuaires, le *Heath's picturesque annual* (3e année). M. Ritchie est le type le plus complet, selon nous, du touriste anglais. Artistement flâneur et bavard, il tombe bien souvent dans le commun et dans le rebattu; mais souvent aussi il nous expose des aperçus ingénieux, nous donne des descriptions pittoresques et nous croque des tableaux de mœurs, nous raconte des nouvelles et des anecdotes pleines de poésie et de charme. Les planches de son livre ne sont pas moins remarquables dans son volume pour 1836 que dans les deux autres, et font le plus grand honneur au talent du peintre, M. Vickers, et des graveurs, MM. Wilmore et Fischer. Il a parcouru cette fois Moscou et Saint-Pétersbourg.

Le *Jenning's Landscape*, annuaire du voyageur aussi, est au moins à la hauteur de son *cadet* pour les planches, et il s'est enrichi cette année de petites vignettes sur bois, très-bien gravées, d'une couleur et d'un caractère excellents, mais, il faut le dire aussi, très-mal dessinées. Le texte du *Landscape* (*paysage*), par Thomas Roscoe, est malheureusement froid et incolore. L'auteur se borne à un historique des événemens locaux, à peine coupé çà et là par une pâle et bourgeoise description des lieux représentés. Son livre manque de charme, d'intérêt et de couleur : il n'est ni assez savant antiquaire et historien, ni observateur assez ingénieux, ni écrivain assez chaud et assez coloré. Mais le Landscape a une grande valeur, nous le répétons, pour ses planches. Les dessins d'après lesquels on a gravé ces planches doivent être admirables, ou bien M. David Roberts gagne singulièrement à l'illustration du graveur Goodall.

L'*Oriental annual* est aussi, et cette année encore, un des plus riches et des plus précieux annuaires, et pour le texte, car sous ce rapport il est de beaucoup supérieur

à tous ses confrères, et pour les planches, magnifiquement gravées par Daniel, d'après les dessins de Brandard pour les animaux, et d'Amytage pour les paysages, sur des sujets extrêmement curieux, pittoresques et instructifs. Le frontispice de l'*Oriental annual* pour 1836 représente un *adjutant* (oiseau oriental) perché sur la racine colossale et nue d'un arbre venu dans un marais presque à sec : ce petit tableau est d'un pittoresque délicieux et donne la plus juste idée du livre et de ses planches. L'*Oriental annual* pour 1835 a été traduit en français l'an dernier; celui de cette année vient aussi de paraître traduit en français et avec les mêmes gravures que l'ouvrage anglais.

Le *Biblical annual*, auquel on a emprunté ses belles planches de l'an dernier pour un excellent ouvrage français publié depuis peu de jours, est aussi riche cette année qu'en 1835. Ses illustrations de la Bible, illustrations de paysages surtout, sont par malheur accompagnées d'un texte pour le moins médiocre, et qui ne saurait d'ailleurs, fût-il très-saillant, suppléer les pages de l'Écriture-Sainte. Mais ces planches devront être recueillies par la suite, nous l'espérons et nous en formons le vœu, dans une Bible de luxe, que nous voudrions voir traduite de l'hébreu par M. l'abbé Glaire, auquel nous devons déjà la traduction du *Pentateuque ;* et cette Bible on devra l'intituler *Bible des artistes.* Certes, elle pénètrerait bien ailleurs que dans les ateliers, surtout avec la traduction et les annotations du savant professeur à la Sorbonne.

Le *Christian and missionnary annual* est encore un des bons et riches annuaires, quant aux planches; mais son texte, empreint de la monotonie affectée des moralisateurs et prédicateurs protestans en général, est de ceux dont on dirait volontiers :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité,

ou plutôt :

L'ennui naquit un jour de l'*insipidite*.

Il n'existe pas encore d'annuaire pour les *évangélistes*, secte nouvelle, qui est aux anglicans ce que sont aux catholiques les jansénistes, s'il y en a encore.

Nous devons encore citer, parmi les keepsakes de quelque valeur, le *Darway room scrap-book* (*album de croquis*), dont le texte offre de bonnes pages, et qui a fait un choix de gravures assez heureux.

Nous ne parlerons pas du *Forget me not*, de l'*Amulet*, du *Friendship's offering*, du *Juvenile*, du *Newyears gift*, etc., etc., petits annuaires pour la jeunesse et pour les enfans, dont les planches deviennent de plus en plus faibles, et le style de plus en plus innocent. Et nous devons à notre conscience de déclarer que nous n'avons pas lu d'un bout à l'autre, mais seulement parcouru en quelques heures les nombreux annuaires dont nous venons de parler, et que nous avons jugés autant par leurs volumes précédens que par eux-mêmes. On concevra aisément que nous n'avons pu avoir le temps nécessaire pour une lecture aussi longue et aussi souvent ennuyeuse, et l'on concevra aussi que nous avons dû cependant en faire la critique par aperçu et d'après leurs précédens.

Il est un keepsake à part, tout-à-fait à part, et dont la valeur est très-grande à nos yeux, et par son but et par le soin avec lequel il est rédigé : c'est le *Geographical annual* (Annuaire géographique) destiné à constater les découvertes nouvelles des voyageurs pendant le courant de chaque année.

Nous ne professerons pas une admiration bien profonde pour les *Femmes de Byron*, keepsake dont le titre n'est qu'inconvenant, dont les gravures ne sont, pour la plupart, que maniérées. Quelques-unes cependant sont assez bien dans le caractère, mais en général cela sent beaucoup plus la fashion que la poésie, et le dessinateur n'a bien compris qu'un des deux caractères dont Byron était l'étrange et curieux composé.

A côté des *Femmes de Byron*, voici pour jeter sur le tapis perse d'une capricieuse fashionable, les fleurs de lady Blessington (*Flowers loveliness*), grand album assez bien

composé, et bâti sur une ingénieuse idée, mais dont les vers, plus faciles et spirituels que poétiques, de la voyageuse comtess ene dissimulent pas le défaut essentiel, *l'affectation et le maniéré.* Il est à observer que les Anglais tombent presque toujours dans ce maniéré, quand ils courent après la grâce et l'élégance française, au lieu de se renfermer dans la leur.

Mais il est encore deux annuaires dont nous n'avons rien dit, et que nous nous garderons bien de passer sous silence. C'est le *Book of Beauty* et *l'English annual*, dont le titre seul est au moins inconvenant ; keepsake fashionable par excellence, mais dons nous ne saurions trop relever la révoltante immoralité, car elle a déjà été contagieuse en France. Qui ne connaît cette galerie de femmes plus ou moins inconnues, plus ou moins étrangères à une célébrité quelconque, mais qui voient la société de haut ou de bas étage, et dont le crayon de M. Grevedon a reproduit, le plus souvent encore avec coquetterie, les traits plus ou moins beaux ou jolis, pour les exposer, sans nom, il est vrai, et sans adresse, aux regards des passans chez tous les marchands d'estampes? Eh bien ! les Anglais avaient été et vont plus loin que nous ; ils ont publié (c'est la 3e année), ils publient un recueil élégant et fashionnable qu'ils intitulent *Book of Beauty* (*le livre de la beauté*); ils y font entrer, avec des notices détaillées, les portraits coquettement, sensuellement dessinés et gravés de femmes, nous nous trompons, de *ladies* anglaises, presque toutes sans célébrité aucune, puis ils débitent ce livre par milliers comme un guide, et, ne craignons pas de le dire, comme un tonique pour l'imagination des Lovelaces anglais et étrangers. Il a existé, il existe encore, dit-on, de certaines maisons dont le salon de réception, ouvert à tout venant, est tapissé de portraits de femmes ; n'est-ce pas donc dans ces salons que les éditeurs anglais se sont inspirés ?

MAX. RAOUL.



III.

INDUSTRIE.

REVUE INDUSTRIELLE DES MEUBLES D'ÉTRENNES.

Jadis nous aurions été quinze grands jours avant d'avoir pu visiter en détail les produits industriels fabriqués pour le premier jour de l'an ; malheureusement aujourd'hui, grâce à l'inquiétude positive que nos sages et habiles ministres ont bien voulu jeter dans tous les esprits, les commandes ne sont point arrivées ; les fabricans, en se tenant aussi prudemment au repos, ont rendu notre tâche assez facile, car nous ne voulons parler que de ces produits nouveaux dont l'industrie parisienne est habituellement si riche à cette époque.

Passons d'abord dans les magasins de meubles. Les fabricans n'ont rien chez eux qui mérite de fixer notre attention, et Chabert seul, rue Chapon, nº 13, a osé s'établir fabricant et marchand ; comme tous les autres, il se désole de ne rien vendre, et le meuble magnifique, incrusté d'ivoire, qu'il avait fait pour l'exposition est encore dans son magasin : autrefois, nous disait-il dernièrement, les ministres l'auraient fait acheter pour quelque château royal ; aujourd'hui, pas un d'entr'eux ne s'y est arrêté quand nous lui avons répondu qu'il valait quarante mille francs. Mais aussi pourquoi M. Chabert s'y est-il pris trop tard, et pourquoi surtout s'est-il établi fabricant et marchand ? la spéculation est ruineuse. Qui peut le connaître dans le public fashionnable? qu'il redevienne donc comme son père, simple et bon fabricant ; alors tous les marchands, recevant le grand monde et les princes étrangers, le soutiendront et lui feront promptement vendre ce meuble qui lui pèse, et dont la beauté ne tentera ni Louis-Philippe ni les siens.

Puisque nous venons de parler des marchands de meubles, entrons chez l'un d'eux, par exemple chez Vacher fils, célébrité connue, autant à Paris qu'à Londres, autant en Russie qu'en Amérique : là, nous trouvons la preuve de ce que nous disions à M. Chabert, car nous voyons réunis dans ses magasins les meubles que nous avions aperçus épars chez tous les fabricans.

Au premier abord, nous reconnaissons que la rivalité se soutient entre l'acajou, le palissandre et le citronnier ; cependant M. Vacher commence à employer avec succès le bois de rose, orné d'incrustations en cuivre. Quant aux bois indigènes, ils sont entièrement mis de côté, et le palissandre, que l'on avait momentanément négligé, parce que ses pores, trop nombreux, repoussaient désagréablement le vernis, a repris faveur, maintenant que le ponçage préalable au saindoux le garantit de cet inconvénient.

Les incrustations en cuivre sur palissandre sont recherchées par le monde élégant, surtout depuis que M. Vacher a trouvé le moyen de les empêcher de se soulever ; il a imaginé encore une incrustation qui joue fort bien, c'est celle des bois coloriés en vert, bleu ou rose, sur citronnier ; il fait en outre des bouquets incrustés en ivoire ombré, de la plus grande élégance. Du reste, l'ivoire et le houx produisent un effet absolument semblable, car la perfection du travail permet aujourd'hui de prendre, au premier coup-d'œil, l'un pour l'autre. Ainsi, dernièrement, la marquise de C..... entre chez Vacher, achète une de ces jardinières du style gothique, à quatre pieds, dont l'élégance est surtout relevée par le blanc mal d'ornemens en houx : hé bien ! à peine rentrée à son hôtel, elle examine encore son meuble charmant, mais tout-à-coup elle rougit, sonne et ordonne à son valet-de-chambre de le reporter aussitôt chez le marchand ; elle venait de prendre le

houx pour de l'ivoire : n'est-ce pas le plus bel éloge que l'on puisse faire de la perfection actuelle de ce genre de travail.

Les bibliothèques à découpures du moyen-âge et en palissandre, telles que celle que l'on voit actuellement dans ce magasin, sont très-propres à un cabinet de travail de même style. Nous en dirons autant des étagères portatives à colonnes torses, en palissandre, ébène ou citronnier. Cependant, la mode permet à ces stratagêmes de s'introduire, sans trop de disparate, au milieu des meubles de notre époque.

Les sculptures gothiques et grecques dominent toujours dans les meubles de bon goût; ainsi avons-nous vu chez M. Vacher une console soutenue par deux chimères, dont l'effet serait assuré dans un grand salon. Nous en dirions autant des guéridons ovales, ornés d'une infinité de filets d'ivoire entrelacés, incrustés sur palissandre ; mais le prix élevé de ce meuble, tout-à-fait de fantaisie, doit nécessairement en restreindre la vente. Il n'en est pas de même d'un guéridon ordinaire, décoré de feuilles de vignes en cuivre, gravées et incrustées; il est fort bien, et son prix n'a rien d'exagéré.

Maintenant, parlons d'objets de fantaisie, et recommandons aux jeunes et jolies femmes ces autres guéridons à l'anglaise, portés sur un seul pied, à embase sculptée ; montrons-leur encore ces jolis petits meubles, ne tenant pas plus de place qu'une table ordinaire à ouvrage, et renfermant cependant trois tables en une seule.

Le bambou, et par conséquent le style chinois, vont cette année fortement le disputer au style gothique : ainsi, les écrans à double face sont soutenus par un encadrement en bambou, et nous avons aperçu chez Vacher un lustre en forme de lanterne chinoise, monté tout en bambou, qui fera naître, justement à cause de sa bizarrerie, bien des désirs, promettre bien des caresses, et finir par exciter bien des jalousies contre la fortunée mortelle entre les mains de laquelle il tombera ; nous savons enfin qu'on verra d'ici quelques jours dans ce magasin des chaises montées en laque et dorées, qui joueront des mieux dans un riche boudoir de style chinois.

Mais revenons à des objets plus sérieux, aux fauteuils des grands-mamans, et que nous appelons aujourd'hui fauteuils confortables. De tous ceux que nous connaissons, les plus commodes sortent encore des magasins de Vacher, par suite de la construction particulière qu'il a définitivement adoptée.

Rarement les dames font des cadeaux à notre sexe ; cependant, si quelquefois une mère, une sœur ou même une épouse, veut acheter, pour son fils, son frère ou son mari, un meuble utile et de la dernière élégance, nous leur rappellerons que les bureaux à double coulisse ont toujours auprès de nous le plus grand succès, surtout quand ils sont en citronnier incrusté de bois colorié.

Pour ces bureaux, il faudrait des serrures incrochetables ; aussi nous aurions dit autrefois à leurs heureux propriétaires : Allez-vous-en les acheter chez Huret ou chez Fichet, mais le scandale qu'ils ont fait naître dans Paris, en affichant sur tous les murs des récriminations l'un contre l'autre, nous les ont fait placer au rang de ces bateleurs qui, du haut de leurs tréteaux, s'invectivent pour attirer les niais. Alors, nous recommanderons à leur place les serrures de M. Grangoir, quoique sa demeure soit rue Mouffetard, n° 307 ; car, d'un prix très-modéré, elles peuvent s'appliquer, ainsi que celles de M. Robin, sur les bureaux et sur les coffres-forts, et même sur les portes, ce qui n'est pas à dédaigner aujourd'hui que la police laisse voler et assassiner, les bons Parisiens, pour les récompenser de tant de choses passées.

Si des magasins de meubles, nous entrons dans ceux de Denière, Ledure, Ravrio et Thomire, nous voyons peu de bronzes nouveaux ; cependant on peut indiquer parmi les grands modèles de pendules une Diane et l'éducation d'Achille, dorés au mat et au brunis ; puis dans les petits modèles, on place toujours en bonnes mains le Louis XIV et madame de Lavallière. Mais c'est le genre rocaille qui jouit surtout de la mode pour les boudoirs et petites chambres à coucher ; dans le nombre de ces bronzes de fantaisie,

nous citerons la rocaille des quatre saisons et celle de la chasse et la pêche, elles produisent toutes les deux le meilleur effet.

Ne quittons pas ces magasins sans indiquer aux amateurs de monumens du style gothique, le magnifique modèle représentant, ligne pour pied, la cathédrale de Paris : elle est surprenante par la vérité de ses ornemens, de ses groupes, et en cela elle est bien supérieure à la cathédrale de Rheims.

Quant aux pendules de cabinets, leur genre à changé : ce ne sont plus de petits bustes qui doivent surmonter de simples bornes, mais des bustes aux deux tiers de grandeur naturelle, moulés d'après les figures que l'on trouve dans le tableau du Parnasse de Raphaël.

Observons que nous ne parlons ici que des bronzes seulement, mais si l'on veut avoir plus qu'un bronze, c'est-à-dire une pendule donnant l'heure exacte, il faut alors la faire garnir d'un mouvement par M. H. Robert, horloger au Palais-Royal, galerie de Valois n° 164. Car, talent et probité sont deux choses assez rares dans son état pour que la mode étonnée ne s'empresse pas d'en profiter.

Avant de quitter entièrement les marchands de bronzes, courbons-nous humblement devant lès centaines de kilogrammes d'argenterie de lord Pembrocke, qui vient d'importer en France un service de trente personnes d'une valeur de sept cent mille francs, confectionné à Londres par la maison Storr et Mortimer, mais faisons observer que ces habiles orfèvres ont mis à contribution les seuls ornemens français du siècle de Louis XIV ; ils ont ainsi rendu un juste hommage au goût de nos artistes,plus heureux en cela que nos propres ouvriers, qui vont chaque jour faire à l'Angleterre des emprunts plus confortables que gracieux. Cependant, rappelons que nos fabricans, particulièrement de plaqué, peuvent aujourd'hui rivaliser avec l'Angleterre, et que les produits de M. Gandais, rue du Ponceau n° 42, sont même préférables aux objets de plaqué anglais ; car ceux-ci sont couverts d'argent à un titre inférieur, tandis qu'il emploie toujours dans les siens de l'argent fin.

Souvent à côté de l'argenterie et du plaqué, l'on veut placer le maillechort, mais on a tort, du moins tant que les fondeurs ne voudront pas remplacer leur alliage actuel, ayant le cuivre pour base, par un autre alliage, dans lequel il n'entrera que de l'iridium et du nickel, chose qu'il serait facile de faire constater par une marque du bureau de garantie, autrement le maillechort actuel offrira toujours des désagrémens et même des dangers. Cependant, il est une application heureuse du maillechort que l'on devrait encourager, c'est celle qui le ferait servir à confectionner des croix, des christ, des chandeliers d'autel, des ostensoirs et des ornemens d'église de tous les genres. Le bas prix de cet alliage, dont le plus grand avantage serait de pouvoir être nettoyé, simplement avec du blanc d'Espagne, sans jamais rougir comme le plaqué, serait d'un grand secours pour rendre au culte surtout de nos campagnes l'éclat brillant dont il est toujours utile de l'entourer. Un seul fabricant à notre connaissance est arrivé à pouvoir obtenir avec succès de ces ornemens d'église en maillechort fondu : c'est M. Péchinay, quai de Valmy, près la rue Saint-Sébastien ; plusieurs de ses christ sont fort beaux.

Puisque nous venons de parler à l'instant du confortable anglais que nos orfèvres ont importé n'oublions pas d'ajouter que ce goût du bien-être fait chez nous de sensibles progrès ; aussi la vente des tapis se soutient. Cependant on fait peu de choses neuves dans ce genre ; aussi est-ce pour nous une bonne fortune d'avoir à citer quatre tapis ras à dessins nouveaux, qui viennent d'arriver au dépôt de M. Ch. Sallandrouze ; ils sont tous dans le genre de la renaissance, ornés de chimères aux quatre angles, et plus ou moins analogues avec le rideau du théâtre de l'Opéra-Comique. Les dessins perses jouissent toujours ensuite de la plus haute faveur ; du reste, rien dans les autres magasins qui vaille la peine pour l'instant d'être cité.

Si nous poursuivons notre promenade jusqu'à la rue du Coq-St.-Honoré, pour examiner ces riens charmans qui font tourner les têtes des femmes et des maris, et qui font

la richesse de l'industrie parisienne, nous trouvons Lesage en retard et Susse fort peu avancé; car on ne voit encore dominer chez lui que ses porcelaines à dessins égyptiens, d'après Champollion, et quelques sculptures au mat sur corne de cerf; sculptures délicieuses, mais auxquelles il ne pourra suffire. Dépêchons-nous donc d'arriver au magasin de M. Alphonse Giroux : nous passerons rapidement sur ce qui ne se rattache pas à une industrie positive; nous dirons donc que nous avons observé que M. Giroux avait adopté cette année l'écaille pour une infinité de petits objets; il a bien fait : le contraste de sa couleur, auprès de la blancheur de la peau, joue avec trop de bonheur pour que nos jeunes élégantes ne s'empressent pas d'encourager cette heureuse idée. Ainsi, l'on voit dans ses magasins des encriers, des caisses, des paniers en écaille ou bien en palissandre et en vieux laque, avec ornemens en bronze doré et or moulu. Nous avons vu entre autres une petite étagère à thé portative en laque découpé; elle est charmante, et son mérite en outre est d'être jusqu'à ce jour la seule dans son genre.

Parmi les jouets d'enfans, nous avons remarqué plusieurs petits théâtres, et un pont du Carrousel, pouvant se démonter, qui serait un utile cadeau à faire à plus d'un ingénieur de nos ponts-et-chaussées. Près de ces jouets, on aperçoit la collection des charges de Dantan : ici, elles sont en plâtre; là, en carton découpé; plus loin, sous la forme d'un cachet; enfin, les voilà habillées, et chacune de ces têtes grotesques vous offre sa robe pour essuie-plume.

Plus que jamais M. Giroux a soigné cette année la reliure de ses livres; ses paroissiens surtout, reliés en velours ou en écaille, et ornés de fermoirs ciselés, et de titres et vignettes à la main, se recommandent aux personnes riches et pieuses; ces titres sont charmans, mais nous réclamerons, pour une autre année, un perfectionnement à apporter, s'il est possible, dans ce genre, ce sera de faire en sorte que les lettres dorées soient comme dans les anciens manuscrits, un peu en relief, puis de faire peindre lés ornemens par un artiste et les lettres par un calligraphe.

Mais avant de sortir, passons sous cette portière de vieux style, et entrons dans une galerie du moyen-âge nouvellement établie par M. Giroux, car le chambranle gothique de la porte nous dit qu'il peut y avoir là quelque chose de curieux à voir; en effet, tout vous y rappelle le temps passé. Ces grands comptoirs sculptés, le sombre de ce magasin, tout nous reporte au treizième siècle, chez quelqu'un de ces riches marchands dont le pouvoir n'était pas toujours sans danger pour l'état; mais aujourd'hui toutes les révolutions de marchands sont terminées, rassurons-nous donc, et admirons le bon goût qui a présidé à la décoration de cette galerie, admirons aussi ce joueur de gobelets et ce petit danseur de corde, automates surprenans, qui figureront encore beaucoup mieux dans quelque salon que sur ces vieux et gothiques comptoirs. J. Odolant-Desnos.

THÉATRES.

Il y a quelque part dans la grammaire française une page où se trouvent alignés, à la suite les uns des autres, les mots dont l'acception varie avec le nombre, dont le sens n'est plus le même au pluriel qu'au singulier. Dans cette nomenclature, les linguistes en ont oublié deux bien importans selon nous. Tout le monde en effet doit sentir aujourd'hui quelle énorme différence il y a entre *un théâtre* et *des théâtres*. *Des théâtres* ! grâce à la prévoyance de M. le ministre de l'intérieur, nous n'en chômons pas. Et des grands et des petits, pour les riches, pour les pauvres, pour les traîneurs de sabre, pour les agens de change, pour les belles dames de la Chaussée-d'Antin et pour celles du quartier des Lombards, pour les fashionables de la rue du Helder et pour ceux de la rue Saint-Denis, pour les auditeurs de M. Chatel et pour les habitués de la cour d'assises. Depuis l'Opéra jus-

qu'au petit Lazary, voyez donc que de *théâtres* ! Mais *un théâtre* ! bon Dieu ! Qui pourra nous dire si nous avons *un théâtre*. Dans lequel de tous ces *théâtres*-là, le *théâtre* s'est-il réfugié ? Sur cette longue ligne de boulevards qui commence à la place Royale pour finir au pâté des Italiens, quelqu'un aurait-il rencontré notre *théâtre*. L'aurait-on trouvé par hasard au cloître Saint-Benoit, derrière le Luxembourg, dans la rue de Chartres, à l'un ou l'autre bout du Palais-Royal, sur la place de la Bourse? Serait-il d'aventure, notre *théâtre*, égaré dans les coulisses de M. Comte, sur les planches du Gymnase des Enfans, ou caché derrière les ficelles de Séraphin ? Hélas non, il n'est point là, allez, ne le cherchez pas plus long-temps, vous ne le trouveriez pas, c'est peine perdue. Le théâtre n'est plus nulle part dans ces salles qui portent son nom. Il est mort le pauvre noble maître ; il est mort le sublime instructeur des nations et des rois, le profond moqueur des petitesses humaines, le joyeux consolateur des misères du monde. Ceux-là même qui étaient chargés de son culte l'ont fait mourir, voyant que leurs profanes mains n'étaient pas assez fortes pour le soutenir, ils l'ont tué, les malheureux. Ne pouvant entretenir le feu, ils l'ont soufflé, non de ce souffle pur et vivifiant qui ranime, mais de ce souffle lourd et froid qui éteint. Lorsque déicides ils immolaient ainsi leur idole, ils n'ont pas même eu assez d'énergie pour lui créer un successeur, ils ont mis en terre le vieux théâtre, le théâtre de Corneille et de Molière comme un pauvre vieillard sans enfans. Parce qu'ils avaient égorgé les fils avec le père, ils n'ont pas vu qu'il ne peut être permis de détrôner une idée ancienne que par une autre idée pleine de sève et d'avenir; novateurs imprudens, ils ont détruit comme par jalousie sans savoir ce qu'ils reconstruiraient. Ils ont fait une place nette et ils n'avaient pas de plan pour édifier.

En attendant qu'une génération vienne, morale et pleine de foi, qui crée un théâtre nouveau, de tous côtés comme par enchantement s'élèvent de nouveaux théâtres. Sous la direction plus ou moins morale de la police, l'*Odéon* graisse les gonds de ses portes qu'il se prépare à rouvrir ; *la Gaîté* renaît de ses cendres sur le boulevard du Temple. Le hangard où les profanations de l'Eglise Française avaient déjà succédé aux pompes funèbres, fait place aux tréteaux de *la porte Saint-Antoine*.

Et malheur ! malheur ! Parmi tous ces manœuvres qui riment des vaudevilles, parmi tous ces écrivains qui maçonnent des salles, il ne s'est pas trouvé un homme qui comprît qu'une place était à prendre, vaste et belle, dans l'œuvre de notre civilisation ; que c'était assez de *théâtres* comme cela, qu'il nous fallait *un théâtre* et que nous n'en avions pas.

Certes pourtant l'occasion était belle pour sortir de la vieille et fangeuse ornière, pour laisser là le drame adultère et le vaudeville bâtard. Le même jour presque, deux salles toutes neuves ouvraient leurs battans à la foule ; l'une surtout, celle de la porte Saint-Antoine, libre de tous souvenirs, pure d'antécédens ; le choix de l'emplacement au sein d'une population pour laquelle il y a tant encore à faire, tout donnait à penser qu'une idée neuve et juste avait présidé à la construction de cet édifice. Nous avions en un mot rêvé la naissance d'un *théâtre populaire*, non pas une école de scandale et de licence, non pas un écho de grossières et sales plaisanteries, un miroir d'infamies et de crimes, mais une scène élevée pour une pensée morale et généreuse, car aujourd'hui c'est d'en bas que doit nous venir la lumière. Quand la corruption est parmi les grands, c'est des classes inférieures qu'il faut attendre la régénération. Il y avait là tous les élémens d'une noble création, de quoi illustrer et faire bénir un nom d'homme. C'était une bonne fortune, on ne l'a pas compris. Il est encore à chercher le Molière du peuple, l'auteur qui écrasera le vice moderne, exaltera les inspirations nouvelles, élèvera les instincts en purifiant les imaginations. La place est encore à prendre, ils ne l'ont pas vue ; allons qui la veut? un homme! qu'il se lève et son nom sera grand dans l'avenir... Hélas ! hélas! cela est désolant à dire, mais il faut le dire puisque cela est, nous avons deux *théâtres* de plus, mais nous n'avons pas plus de *théâtre* qu'auparavant ! R. V.

IV.

LITTÉRATURE.

1835 — 1836.

Une année qui finit,

Une année qui commence,

Il y a là de quoi donner à réfléchir beaucoup.

Avec l'année qui finit, on se *souvient*.

Avec l'année qui commence on *espère*.

Les jours ordinaires de la vie coulent si vite, s'en vont si inaperçus, que ce n'est pas trop d'en marquer quelques-uns au passage, seulement comme points de souvenir.

Quand vous voyagez, quand vous roulez vite en voiture, les arbres qui bordent le chemin, vous les voyez disparaître un à un rapides et monotones ; et vous ne remarquez bien que ceux qui commencent ou qui finissent l'avenue ; il en est de même des jours de l'année.

Regardons donc un peu ce qui est derrière nous ; et avec les choses de l'année passée, tâchons de rendre bonnes les choses de l'année à venir.

Avec de l'expérience, faisons-nous de la sagesse, les années ne nous sont données que pour cela.

Souvenir donc à l'année qui s'en va.

Salut à l'année prochaine ; salut, fille naissante du temps ; salut, inconnue qui nous arrive ; tu nous viens tout enveloppée de voiles, nous ne pouvons voir si ton visage est riant ou sévère, si tes mains encore fermées nous apportent prospérite ou misères, bonheur ou infortune, si tu as dans les plis de ton manteau ou la paix ou la guerre ; tu es toute mystérieuse pour nous, mais tu nous viens au nom de Dieu, et nous te donnerons la *bien-venue ;* salut.

Il y a long-temps que la sagesse des hommes a recommandé *de prendre le temps comme il vient, et les hommes comme ils sont.* Ah ! certes, s'il nous était donné de nous faire nous-mêmes nos années, nous les filerions d'or et de soie, et nous n'en voudrions point de mauvaises ; mais le portefaix ne fait point le fardeau qu'il porte, il courbe le dos sous le poids qu'un autre lui a arrangé ; il en est de même de nous, sachons porter nos mauvaises comme nos bonnes années : où serait le mérite de notre force, si l'on ne nous chargeait que de touffes de fleurs ?...

Sous le point de vue politique, l'année 1835 a été pâle et terne ; on ne parlera pas plus d'elle que des rois fainéans, et certes si l'on en dit quelque chose, ce ne sera pas pour vanter l'accroissement de nos libertés ; à ce sujet j'en pourrais dire bien long, mais je m'arrête ; la politique ne me regarde pas ; et celle que je ferais ne plairait peut-être ni à M. Thiers ni à M. Persil. Ainsi donc je m'abstiens.

C'est *littérairement* qu'il me faut parler de l'année qui finit. Voyons, quand elle sera morte, quand elle apparaîtra avec toutes ses œuvres devant le roi des siècles pour être jugée, si elle n'aura point à rougir de quelques-unes de ses actions.

Elle n'aura certes pas à se reprocher d'avoir répété les paroles du premier de nos poètes, de Lamartine. *Les impressions et les souvenirs de son voyage en Orient*, ont fait grand bruit à leur apparition dans le monde. Quelques-uns auraient voulu dans les récits du voyageur chrétien des idées religieuses plus arrêtées ; le *vague* est depuis plusieurs années un moyen poétique, mais en religion il ne va pas.

Un livre qui n'a eu que des approbateurs, c'est l'*Histoire des Francs* par M. le comte de Peyronnet. Là, tous les partis et tous les âges trouvent d'utiles enseignemens, et ces enseignemens acquièrent une grande force en s'élevant de derrière les barreaux de fer d'une prison, en venant d'une bouche trop noble pour mentir, pour vouloir tromper.

Une prison, c'est presque comme une tombe, le mensonge ne vient pas de là.

De son cachot, quelles fortes et sages paroles le ministre de Charles X a adressées aux jeunes hommes de notre époque ! Oh ! mes contemporains, méditez ces paroles, et faites-en votre profit ; l'histoire du passé racontée par un homme mêlé aux grands événemens de l'histoire présente, doit être entendue, et quand cet homme historique parle, il faut l'écouter *chapeau bas*.

L'année 1835 a vu également paraître de nouveaux volumes de l'*Histoire de France*, par M. le vicomte de Conny. Ce livre est encore du nombre de ceux qui honorent l'époque où ils paraissent et ceux qui les ont écrits. Ainsi que M. le comte de Peyronnet, M. de Conny n'écrit pas de derrière les verroux, mais il faut, pour rendre justice et honneur à chacun, déclarer qu'il a bien fait tout ce qu'il fallait pour obtenir de la doctrine l'illustration de la geôle.

Le libraire Blaise, a publié la vie et les *lettres inédites de Saint François de Sales*. A côté de ce bon livre il faut en placer un autre, la *Raison du Christianisme*, par M. de Genoude.

Après choses si graves et si saintes, nous en venons aux livres d'imagination : *La Bédouine*, par M. Poujoulat, jeune et digne ami d'un vieux confesseur de notre foi politique, de l'historien des croisades, l'honorable M. Michaud.

Le fils d'un homme dont le nom vient bien, auprès des noms des Peyronnet, des Conny, des Michaud et des Genoude, le jeune M. Hennequin a fait paraître des lettres sur l'Angleterre, il y a beaucoup d'esprit d'observation dans ce livre, et il y a mieux que de l'esprit, il y a de l'élévation de cœur. En le lisant on trouve des traits de famille.

Grandeur et Servitude Militaires, par M. Alfred de Vigny, auraient révélé, s'il en avait été besoin, tout ce que l'auteur a de sentiment et de poésie dans le cœur, et de finesse dans l'esprit ; pour être vrai, cependant je déclare que *Cinq-Mars* est toujours à mon avis, resté le meilleur ouvrage de M. le comte de Vigny. Il arrive quelquefois de faire si bien en débutant, qu'on ne peut plus se surpasser. Il y a dans

Grandeur et Servitude Militaires des phrases que je ne voudrais pas y voir... car je n'ai pu encore dépouiller tout-à-fait le vieil homme de parti...

Madame d'Abrantès est comme le public, elle a pris goût à ses mémoires. Après ses seize ou dix-huit volumes sur l'*Empire*, la voilà venue à la *Restauration*... Ici elle est au moins à son aise, aussi elle est moins vraie ; dans un compte-rendu de ses deux derniers volumes que je ferai bientôt, moins en courant qu'aujourd'hui, je relèverai plusieurs de ses inexactitudes. Il y a en madame d'Abrantès, une chose qui me séduit toujours, c'est son admiration, son culte pour une des grandeurs de la France, pour madame la Dauphine. J'ai entendu des critiques assurer que l'auteur des mémoires, et sur l'Empire et sur la Restauration, n'était *juste* envers la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, que pour être *injuste* envers le reste de l'illustre famille.

M. Capefigue a aussi payé son contingent en l'année 1835, à la politique, il a publié un ouvrage sur notre situation politique depuis 1830 à 1835.

Ce livre que l'on dirait commandé, pour excuser en termes louangeurs les violences d'un parti, aura la destinée des ouvrages de parti; on n'en parlera plus en 1836, et cependant il a paru en novembre 1835 !

J'ai gardé le *Double Règne*, par le vicomte d'Arlincourt, pour clore cette revue imparfaite; voilà le livre qui a fait du bruit, qui en fait encore et qui fatiguera encore la presse l'année prochaine ; car si l'on en croit la renommée, les éditions se succèdent comme les succès de l'auteur.

Dans ce nouveau roman, parlons mieux, dans cette nouvelle histoire, tout le genre, toutes les affections, toutes les croyances, toutes les sympathies, toutes les antipathies, toutes les haines, tous les mépris, toutes les craintes, toutes les espérances du noble écrivain se retrouvent.... , lui ne cache jamais ce qu'il a au fond de l'ame, et quand il aime, ou quand il déteste quelqu'un, il a l'air de penser que ses paroles à lui, n'auraient pas assez de force pour bien exprimer ou sa haine ou son amour, alors il ne parle qu'avec les paroles et les faits de l'histoire. On dirait que les siècles passés sont à lui, il y puise à volonté et les louanges qu'il donne à la vertu, et les flétrissures qu'il jette à la face du crime et de la bassesse.

Comme j'écris cette revue sans livres autour de moi , je m'excuse d'avance de toutes mes omissions , et je promets de réparer les oublis que bien involontairement j'aurai pu commettre quand j'aurai les pièces sous les yeux : avis aux auteurs.

L'Echo a répété *les dernières paroles* d'Antony Deschamps , dans un article très-remarquable de M. Gustave de Romand ; je ne dirai rien de plus de ces touchantes poésies , je n'ajouterai rien car je dirais moins bien.

Les Chants du crépuscule, par Victor Hugo, devaient être répétés par *l'Echo de la jeune France*, aussi notre recueil a-t-il cité , *l'homme qui vend une femme.* Deutz était flétri , mais le fer rouge de M. Hugo, l'a encore plus marqué au front. . . .

A la fin de cette année, avant qu'une nouvelle ère ne commence , j'ai voulu voir tout ce qui avait été adressé à l'*Echo* depuis douze ou quinze mois , et qui n'avait point été cité dans nos revues littéraires ; entré depuis peu en fonctions, je

veux me porter bonheur pour l'année prochaine en étant juste à la fin de celle-ci ; aussi vais-je plus brièvement que je ne le voudrais indiquer quelques-uns des morceaux de poésie et de prose qui nous avaient été envoyés, et qui selon moi avaient dormi à tort dans nos cartons.

Des vers avec cette épigraphe : *Virginibus puerisque canto*, méritent d'avoir quelques-unes de leurs strophes répétées.

Adieu toit paternel, adieu ma douce enfance,
Un Dieu m'appelle ailleurs : ce Dieu, c'est l'espérance;
Je veux un autre ciel, je veux d'autres plaisirs.
Déjà sur l'horizon brille ma jeune étoile...
Adieu jours d'autrefois, j'ai préparé ma voile,
Accourez, ô légers zéphyrs!

Poussez mon frêle esquif aux bords d'un nouveau monde,
Car j'aime ces ilots sortant du sein de l'onde
Comme des géants sur les flots ;
J'aime leurs blancs sommets, couronnés d'un nuage,
Et plus bas le palmier, couvrant de son feuillage
La cabane des matelots!

Le Feuillage, par l'abbé Chapiat, avait une comparaison difficile à soutenir avec *la feuille* de Soumet.. *pauvre feuille, où vas-tu?* Eh bien, après les vers de Soumet, on peut encore lire ceux de M. Chapiat.

Les derniers adieux, par François, Salignac Fénelon. Quand on porte ce nom-là, il faut écrire bien purement, notre jeune correspondant marche vers la perfection que son nom réclame.

Il n'y a pas de vérité dans ce siècle, morceau de prose qui a autant et plus de poésie que bien des vers, par M. Casimir Guillemeteau.

Haute mission du jeune clergé de France. Tel est le titre de réflexions qui nous ont été adressées par l'abbé Michon.

Tous les principes de ce jeune prêtre ne sont pas les nôtres ; mais je veux *quand même* citer ce passage, comme exemple de sa manière d'écrire :

« Dans ces temps d'une incroyable anarchie, le prêtre chrétien était tout : l'ordre social avait été broyé sous les coups des barbares, la croix seule était debout, et le prêtre qui la présentait aux vainqueurs, voyait au-delà de tant de ruines des générations nouvelles qui allaient grandir sous ses lois.

Dans un tableau du désastre de Pompéï, un peintre moderne a eu l'heureuse idée de placer le prêtre chrétien, calme, résigné, au milieu de la désolation générale, emportant en silence les vases destinés aux mystères, et jetant sur cette scène d'horreur un regard sublime d'espérance. Voilà le prêtre au milieu des bouleversemens des empires : il jette le regard de l'aigle sur leurs débris ; il a foi dans les promesses éternelles de son Dieu ; il souffle sur les restes des nations dispersées, et comme dans la grande place de Samarie, il surgit tout-à-coup un peuple où l'on n'apercevait que des ossemens arides. »

M. François Girauld est l'auteur des vers qui suivent ; nous connaissons des poètes parisiens à la mode qui font moins bien.

MÉLANCOLIE.

A M. L'ABBÉ FÉLIX COQUEREAU.

Tu voudrais recueillir ma pensée et ma vie,
Rafraîchir un instant mon ame qui s'ennuie
Et ne peut rire qu'à moitié ;
Cicatriser la plaie élargie et profonde,
Qu'a faite sur mon cœur le frottement du monde,
Et ses faux dehors d'amitié;

En moi de la gaîté faire passer les charmes,
M'entourer d'un prestige et mêler à mes larmes
Quelques gouttes d'un nectar pur;
Voiler d'un voile d'or la douleur qui torture,
Souvent dans une nuit où l'étoile est obscure,
Me montrer un beau coin d'azur ;

Enlever de mon front cette sombre tristesse,
Qui rend vieux, qui m'a fait blasphémer ma jeunesse,
Hélas! songe trop décevant!
D'une main caresser mes restes d'espérance,
De l'autre m'amener doucement en présence
Du peu de bonheur qui m'attend!

Merci de tes efforts; oh! je les apprécie!
J'aime à te voir dorer la pâleur de ma vie,
Quand tu dis : Le soleil viendra!
Son rayon n'est plus chaud sur ma tête pesante ;
Loin de son sol natal, quand végète une plante,
Crois-tu qu'elle reverdira?

Il est beau ton espoir! Aussi, j'y voudrais croire!
Mais quand l'homme a heurté son fantôme illusoire,
Où vont-ils ses enchantemens?
L'avenir qu'il créait s'évapore en fumée ;
Puis vient le cauchemar sur son ame opprimée,
Et puis on meurt pendant long-temps!

Car, on peut-être mort, sans avoir une tombe,
Sans qu'un pli de linceul sur votre corps retombe
Pour couvrir des membres glacés ;
Quand une ame a perdu sa fraîcheur et sa sève,
A vingt ans, lorsqu'aucun espoir ne la soulève,
Quand tous ses ressorts sont froissés.

Est-ce là vivre? Oh! non! c'est bien une ironie,
C'est une angoisse horrible, une lourde insomnie,
Un long et pénible duel ;
Il faut pour supporter sa saignante blessure,
Au-dessus du malheur lever une ame pure,
Se faire une patrie au ciel!

Encore *Un Exilé*, avec ce refrain qui arrive au bout de chaque strophe.

Pays, que t'ai-je fait?

La Mort de Zumalacarréguy, par le comte L. de Trogoff. Le jeune poète s'est élevé très-haut; il est vrai que le sujet devait bien l'inspirer : l'admiration donne des ailes.

L'Avenir ; on y remarque ces strophes:

Aux ordres du Très-Haut long-temps obéissante,
O ma belle patrie, heureuse et grandissante,
Tu marchais fièrement sous la main du seigneur :
Reine par tes beaux arts, et par tes armes, reine,
O France, tu tenais tout le monde en haleine,
Courbé devant ton front vainqueur.

Mais tes enfans, un jour, gonflés de leur puissance,
Enivrés par le vin d'une folle science,
Désertèrent l'autel du Dieu des nations ;
Et ce Dieu trop jaloux, pour châtier leurs crimes,
Des enfers déchaîna sur eux, grandes victimes,
L'esprit des révolutions.

L'esprit vint, et souffla ses fureurs sur la France,
Soudain, un tremblement profond, terrible, immense,
Pareil à l'Océan par les vents agité,
Éclata : les autels et le trône tombèrent,
Et sur leurs grands débris, les peuples s'élancèrent
Joyeux, en criant : Liberté !

Et nous le demandons au poète, est-ce la *liberté* qu'ils obtinrent ?

1793 *et l'Avenir*, avec cette épigraphe:

« Un spectacle curieux, ce serait celui-ci : Voltaire jugeant Marat, la cause jugeant l'effet. »

La Lampe et l'Agonie d'une jeune fille, idée touchante et triste qui aurait pu être mieux traitée.

Stances, *Le Proscrit*, dédiées à M. de Châteaubriand. M. Thiers se fâcherait si nous les citions.

Beaucoup d'articles en prose, beaucoup de morceaux de poésie contre *le suicide*...

Où est le Sanctuaire de Dieu, par M. Patureau, grandes et religieuses pensées, beaux vers. Les deux vont souvent ensemble.

Nos lecteurs comprendront l'impossibilité où je suis de prolonger cette revue, nous n'aurions pu sans dépasser les bornes qui sont imposées à chacun de nous, donner plus de longueur à cette *guirlande littéraire et poétique*. Je la termine par ces vers dédiés à mes jeunes lecteurs, par M. Victor Davin.

AUX JEUNE FRANCE.

Hommages soient rendus à vous *tous Jeune France*,
Vous qui surabondez d'amour et d'espérance,
Vous, palpitans de charité,
Disciples de la foi ! ce siècle qui commence

Vous salue en disant : gloire, bonheur immense,
Aux amis de la vérité.

Vous êtes d'Israël les tribus héroïques ;
C'est à vous de veiller sur ses autels antiques,
Qu'on voit partout abandonnés.
Ne vous étonnez pas de féconder les ruines,
De bâtir sur un sol où croissent les épines ?
N'êtes-vous pas des Machabés ?

Ici, s'arrêteront mes citations, et je dirai que dans tout ce que j'ai lu pour faire cette très-incomplète revue, j'ai constamment éprouvé une douce satisfaction. Si dans tout ce qui me passait sous les yeux, il n'y avait pas même talent, il y avait dans tout, un même parfum religieux, une même chaleur de foi, une même vigueur d'espérance qui consolaient mon ame... Non, non, avec tous ces élémens de salut nous ne périrons pas. Notre glorieuse patrie reprendra le rang que Dieu lui a assigné parmi les nations... Dieu le veut ! Dieu le veut !

A ce moment toujours solennel de la fin d'une année, qu'il me soit permis, à moi nouvellement nommé à la direction du journal de *la Jeune France*, de faire des vœux pour l'année qui va bientôt commencer.

Que l'an 1836 appelle la religion et l'antique honneur à son aide, pour que ses jours soient bons. Et à vous, jeunes lecteurs de l'*Écho*, je souhaite que vous conserviez dans l'*avenir* vos sentimens *présens ;* avec ces sentimens là, on peut bien éprouver des désastres, traverser des malheurs, mais on reste pur. Et c'est ce qu'il faut avant tout à gens comme vous et comme moi. Vicomte WALSH.



TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE 3e VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

